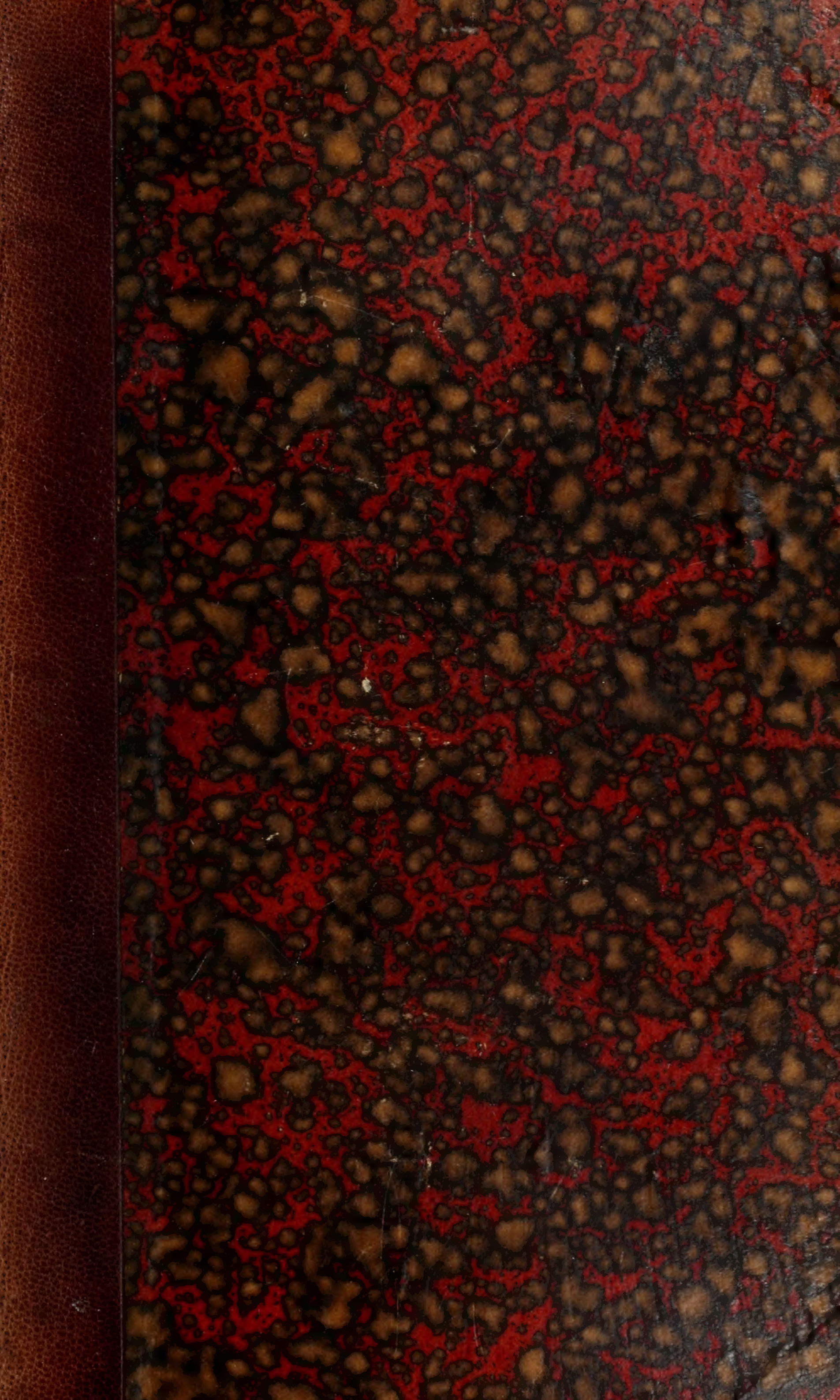



TENTANDA VIA



History 19 Vols
Life 1 Vol
20 Vols in all

Offert par Isabelle Pinheiro.- 1880.

HISTOIRE

UNIVERSELLE

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE
UNIVERSELLE

PAR

CÉSAR CANTU

TRADUITE

PAR EUGÈNE AROUX

ANCIEN DÉPUTÉ

ET PIERSILVESTRO LEOPARDI

REVUE PAR

MM. AMÉDÉE RENÉE, BAUDRY, CHOPIN, DEHÈQUE, DELATRE
LACOMBE ET NOEL DES VERGERS

TROISIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE PAR L'AUTEUR

revue et traduite

D'APRÈS LA HUITIÈME ET DERNIÈRE ÉDITION ITALIENNE

PAR M. LACOMBE

SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

TOME PREMIER

A PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56,

M DCCC LXII

C'est en 1838 que les premiers volumes de cette *Histoire universelle* commencèrent à paraître à Turin. Et malgré les critiques ou plutôt les attaques d'une presse plus injuste que sévère, le public l'accueillit avec une telle bienveillance qu'à cette heure huit éditions ont été imprimées à Turin, sans parler des contrefaçons faites ailleurs, surtout dans le royaume des Deux-Siciles, et en Belgique, alors qu'un droit international ne les interdisait pas.

Ce fut un bonheur pour l'auteur de voir son ouvrage accueilli en France par des éditeurs aussi intelligents que MM. Didot, qui en impriment aujourd'hui la troisième édition à Paris.

L'auteur, tout en maintenant avec une fermeté que d'autres appelleraient obstination les principes et les appréciations, qui peut-être ont fait la force et assuré le succès de son ouvrage, s'est toujours appliqué à y introduire toutes les acquisitions résultant du progrès des sciences historiques et physiques, et il a mis autant de zèle que d'impartialité à profiter des observations de ses amis et de ses ennemis. Les traductions différentes, même dans les langues les moins cultivées, telles que le hongrois et le polonais, lui

ont ouvert de nouveaux points de vue et procuré de nouveaux renseignements. Des études incessantes et la pénible expérience, qu'on acquiert à une époque où se succèdent tant de spectacles grandioses et misérables, ont donné à ses propres réflexions plus de force et de rectitude.

Aux améliorations successivement introduites dans les éditions publiées à Paris, l'auteur a ajouté celles qui paraîtront dans la neuvième édition qui s'imprime à Turin.

Rien ne pouvait être plus flatteur pour l'auteur et le mieux récompenser de sa persévérance, que de voir son ouvrage agréé par la nation qui est la seconde patrie de tout le monde; mais une traduction laisse toujours à désirer quant à l'exacte reproduction de la pensée de l'auteur. Ce n'est que par des révisions successives qu'une traduction peut sembler être un ouvrage original soit par le fond, soit par la forme. Aussi, même après avoir été assisté dans cette tâche par des littérateurs et savants aussi distingués que MM. Aroux et Leopardi pour la première édition, et par le concours de MM. Baudry, Chopin, Dehèque, Delâtre, Noël Des Vergers, Lacombe et Amédée Renée pour la seconde, a-t-il prié M. Lacombe de revoir de nouveau l'ensemble de l'ouvrage, remanié presqu'en entier dans la dernière édition italienne, et d'y conserver le sentiment et le coloris italien, même certaines hardiesses, autant du moins qu'on le peut sans blesser le goût français. L'auteur appartient à l'école qui veut écarter du style l'emphase et la rhétorique qu'on reproche à sa patrie, mais il sait combien l'élégance, la beauté de la forme, l'image, le tour de la période, la cadence, la phrase (si ce mot n'avait rien de malencontreux) ont de charme pour les Italiens. Ces qualités, qui ne deviennent un défaut que lorsque la mesure du beau et du vrai est dépassée, ne sauraient être bannies de la langue française, retenues comme elles le sont dans de justes limites par son génie éminemment logique et clair.

Cet ouvrage date de bien loin ; il fut écrit à une époque d'impatience moins fiévreuse, pour une génération plus réfléchie et qui comprenait autrement les notions de la liberté et de l'autorité, des droits et des conventions, de la dignité de l'homme et du progrès moral et social, sentiments que l'auteur a cherché à développer et fortifier dans les limites du vrai, du bon et du beau, et avec la sainte horreur de l'injustice sous toutes ses formes. Mais puisque cet ouvrage est reproduit si souvent et traduit dans divers pays, l'auteur n'est-il pas autorisé à croire qu'il n'a pas perdu son opportunité, et qu'on calomnie le public quand on répète qu'il n'aime que ce qui flatte ses instincts matériels ou une présomption envenimée par la révolte contre toute autorité? Il y a donc un langage par lequel les âmes s'entendent en tout temps : ce langage est celui de la VÉRITÉ.

Parmi les diverses appréciations sur l'auteur et sur son livre, aucune ne l'a plus charmé que celle qui s'accorde généralement à reconnaître en lui un zèle infatigable à rechercher la vérité, et un courage persévérant à la dire. L'un et l'autre lui ont coûté bien cher, mais il n'a jamais écrit pour écrire, ni raconté pour raconter. A ses yeux la littérature a une plus haute mission ; il l'a toujours considérée comme une des branches de la morale et de la science sociale. Fidèle à ses convictions, servant une cause et non un parti, ne regardant pas aux résultats, mais à la valeur morale des actions, il n'a pas craint de braver les préjugés et les haines et d'aborder franchement toutes les questions qui touchent aux bases de la société, afin d'éclairer les intelligences, fortifier les volontés et faire aimer la vérité que dissimulent les lâches qu'on appelle prudents, et qui est le jouet d'une plèbe que l'on décore du nom de peuple. Témoin impartial, quoique non désintéressé, de tant de catastrophes, résistant à l'intraitable hostilité des partis dans le combat incessant de la vie, sachant voir les

triomphes de l'erreur sans désespérer, et les égarements sans trop se hâter d'avoir raison, il s'est de plus en plus convaincu à l'école du malheur, que chaque secousse rend la vérité plus réelle, sa démonstration plus évidente et ses droits plus imprescriptibles. Heureux s'il peut faire partager cette conviction au lecteur !

Florence, 10 novembre 1861

César CANTU.

INTRODUCTION.

Nulle science mieux que l'histoire ne saurait satisfaire au besoin de connaître le vrai, le beau; le bien et les progrès de la civilisation rendent ce besoin de plus en plus impérieux. Nouveaux venus dans ce monde, anneaux temporaires de la chaîne par laquelle se perpétue l'espèce au milieu de la destruction des individus, comment nous diriger si nous en étions réduits à notre seule expérience? Supérieurs à la brute, de quelques degrés seulement, peut-être même plus malheureux qu'elle; poussés par l'instinct du plaisir ou par l'aiguillon du besoin, nous ressemblerions à des enfants qui, nés au milieu de la nuit, croiraient en voyant apparaître l'horizon qu'il vient d'être soudainement créé.

L'étude des hommes et celle des livres nous façonne à la vie et devance pour nous l'expérience, dont les précieuses leçons s'achètent si chèrement, l'une immédiate et réelle, l'autre plus diverse et plus vaste, toutes deux insuffisantes si elles ne marchent ensemble. L'histoire, qui recueille dans les livres les études faites sur l'homme, allie heureusement les deux enseignements et constitue le meilleur passage de la théorie à l'application.

Mais si l'histoire se réduit à une vaste collection de faits d'où l'homme prétendrait déduire des règles pour des circonstances pareilles, l'enseignement qui en résulte est aussi incomplet qu'inutile, puisqu'aucun fait ne se reproduit avec les mêmes accidents. Elle acquiert une bien autre importance lorsque l'on considère les faits comme la parole successive qui, avec plus ou moins de clarté, révèle les décrets de la Providence; lorsqu'on les rattache non à une idée d'utilité partielle, mais à une loi éternelle de charité et de justice. Il ne faut pas que, dans une sombre contemplation, elle dévoile et envenime encore les plaies sociales, mais qu'elle fasse tourner au profit des enfants la moisson des douleurs subies par les pères et l'exemple des grandes catastrophes. Alors elle nous élève au-dessus des intérêts éphémères: nous devenons tous membres d'une association universelle appelée

à la conquête de la vertu, de la science, du bonheur; elle étend notre existence à tous les siècles, la patrie au monde entier; elle nous rend contemporains des grands hommes et nous fait sentir l'obligation d'accroître pour la postérité l'héritage que nous avons reçu de nos ancêtres.

Quelle pure satisfaction réjouit l'intelligence qui contemple d'une telle hauteur la morale et l'humanité! Les préjugés que nous dicte l'esprit de parti dans l'appréciation de nos contemporains font place à des opinions plus justes et plus absolues; le sentiment moral redouble d'énergie, et nous perdons l'habitude de confondre le bien avec l'utile, le beau avec ce qui est conforme à nos passions et à l'opinion vulgaire. En nous familiarisant avec les arrêts d'une rigoureuse justice, à une sympathie généreuse et délicate, nous apprenons à régler chacun de nos actes selon les lumières de la raison, à nous laisser guider par une philanthropie qui confond notre félicité propre avec celle de tous.

Ne produisît-elle d'autre bien que de mettre un frein au lâche égoïsme, cette gangrène de la société moderne, et d'encourager à des actes généreux, l'histoire serait déjà d'une immense utilité. Chaque fois que des passions contrariées ou de profonds chagrins nous amènent à ne voir dans l'homme que l'individu, quel dédain ne doit pas nous causer cette race humaine, ou folle ou perverse, orgueilleuse d'esprit, molle de volonté, qui s'égare dans un labyrinthe dont elle ne connaît pas l'entrée, dont elle ne trouvera pas l'issue, et qui, poussée par la violence, circonvenue par la fraude, se traîne au milieu de chocs aveugles et d'amères déceptions, de douleurs ou d'espérances, durant le peu de jours où le malheur la dispute à la mort! Échange d'hostilités déguisées, de bienfaits calculés, de caresses insidieuses, d'insultantes compassions; lutte étourdissante et sans relâche d'intérêts frivoles, au milieu des serviles convoitises des uns et de la lâche insouciance de la plupart; vieillards moroses qui repoussent tout progrès, et jeunes imprudents qui le compromettent pour vouloir trop le hâter, voilà le spectacle offert à l'homme ici-bas. Ne doit-il pas croire le monde livré aux caprices du hasard, ou jouet misérable d'une puissance envieuse et cruelle, se complaisant à voir les plus magnanimes efforts succomber sous l'astuce ou sous la violence? Alors, intimidé ou désespéré, il prend le parti de jouir de l'heure fugitive, et se dit: « *Cueillons les roses avant qu'elles se flétrissent. Jouissons aujourd'hui; nous mourrons demain.* »

Mais quand l'histoire, concitoyenne immortelle de toutes les nations, embrasse d'un regard l'humanité entière, le spectacle

d'une durée incommensurable modifie la brièveté de notre existance. Ce courroux mélancolique qu'on éprouve à se sentir isolé est vaincu par la pensée consolante de la fraternité avec toute la famille humaine, dans un but de régénération complète de l'individu et de l'espèce. Alors, à travers les volontés déréglées de l'homme, dans cette combinaison d'accidents que nous appelons hasard nous reconnaissons une intelligence supérieure qui dirige les efforts individuels vers la conquête de la vérité et de la vertu, qui fait que la victime de la violence devient l'institutrice de ses persécuteurs et que les fléaux de l'humanité en sont les bienfaiteurs.

Quand l'homme voit cette race de pygmées qui domine l'Océan, modifie les climats, arrache à la mer l'Égypte et la Hollande, pare de vignobles les forêts germaniques, il se persuade que la raison et la liberté ne sont pas esclaves de la terre où il naquit. Quand il dénombre la succession des siècles et celle des générations, il échange le sentiment de son impuissance, sentiment douloureux comme un remords, contre cette confiance en soi et en autrui, première condition de la dignité de l'homme. En appliquant la logique aux événements il trouve et rapproche les causes et les effets; il rencontre des exemples de chaque vertu et de chaque vice, il en déduit des règles de sagesse et de prudence, et il constate les limites assignées à l'humanité. S'il remonte le cours des âges antiques et pèse les siècles les plus vantés, il apprend combien la dignité humaine commande de plus en plus le respect; et dès lors il cesse d'envier la liberté du sauvage ou celle d'Athènes. Satisfait du temps où il vit, il aperçoit les améliorations possibles, et comme il est sûr qu'elles se réaliseront, il ne cherche point à les précipiter. Bien plus, par les avantages résultant pour nous de ce que firent nos ancêtres il apprend quelle est la destinée de chaque nation et de chaque siècle; il puise dans le passé la force nécessaire pour se lancer dans l'avenir avec autant de maturité et d'expérience que de persévérance énergique et réfléchie. S'il remarque ensuite que chaque âge se rit de l'âge qui l'a précédé ou s'apitoie sur lui, que chaque école ravale l'école contraire, que chaque système se prétend seul en possession de la vérité, que les mêmes faits obtiennent ici des trophées et là des supplices, sans que tant d'égarements nuisent au triomphe du bien général, son âme se dispose à la tolérance. Tolérance, dis-je, et non indifférence; non le doute vacillant et inactif, mais l'examen impartial de la lutte entre les principes de la liberté morale et de la servitude, entre la justice et le crime, entre les

doctrines et les actions, l'intelligence et la force brutale; lutte d'où résultent des améliorations que n'ont pas même rêvées ceux qui agitent la cause de la société dans les écoles, dans les cabinets, à la tribune ou dans les camps.

Une fois que l'homme a reconnu dans la conscience universelle que le meilleur moyen de perfectionnement consiste dans la plus grande dose de liberté civile en harmonie avec l'ordre et l'égalité, il trouve reproduite en lui-même la série des sentiments qui, durant de longs siècles, se sont développés dans l'humanité entière; il sent qu'un combat semblable à celui des pouvoirs politiques s'engage entre ses facultés personnelles, et que les individus, comme les nations, se perfectionnent avec une rapidité proportionnée à la courte durée de leur existence. Combien l'histoire lui est profitable pour obtenir l'harmonie de la raison avec l'imagination et l'intelligence, harmonie qui fait une si grande part du bonheur! Par l'histoire est comblé le vide d'affections réelles, désolation de la vie; par elle aussi sont dirigés vers un noble but l'amour et l'admiration, qui deviennent la cause de tant de peines s'ils sont ignorés ou mal compris. Cette force incessante qui renverse des empires et des institutions en apparence éternels est pour l'homme une consolation lorsque, dans le cours de sa vie, une espérance est détruite par une espérance, un désir par un autre, lorsque les sentiments sont froissés, lorsque les projets les plus magnifiques s'évanouissent comme les rêves d'une nuit: mieux inspiré alors, il fait trêve aux vaines lamentations, souvent aussi injustes que celles de l'insecte qui maudirait l'ondée sous laquelle reverdit la feuille dont il se nourrit; dans la douleur commune, il renouvelle et fortifie le sentiment de la fraternité. En étudiant l'histoire le cœur du faible s'élève par la certitude que ses efforts, tout débiles qu'ils paraissent, aideront au triomphe universel; la honte atteint celui qui se traîne bassement derrière la foule ou l'écrivain dont l'esprit se consume en d'inutiles labeurs, en futilités corruptrices, et qui, recherchant de misérables querelles et d'ignobles victoires, se fait le complice des forts et des pervers pour amener l'avilissement public. Les grands écoutent sa voix, comme le triomphateur celle de l'esclave placé sur son char pour lui rappeler qu'il est mortel. Le lâche qui a trahi ses frères pourra bien étouffer par la violence les imprécations de ses contemporains; mais il lit son avenir dans les louanges que Plutarque dispense à la vertu et dans l'infamie dont Tacite stigmatise le vice. Qu'un tyran élève des pyramides en témoignage éternel de son orgueil, l'histoire y gravera, plus durablement que sur le

granit, ce qu'elles coûtèrent de larmes à un peuple opprimé; enfin au juste enchaîné elle montrera les couronnes tardives, mais sûres, mais immortelles, qu'elle réserve à la vertu.

Dans une époque où l'on professe une foi aveugle pour les faits, auxquels on demande la solution de tous les problèmes, l'importance de l'histoire s'est accrue par les applications qui en ont été faites à toutes les sciences. La littérature s'y connaît elle-même dans son origine et dans ses progrès; elle s'y habitue à ne rien dédaigner, à ne rien idolâtrer. La philosophie, pour trouver les propriétés absolues de l'être, recueille ses enseignements et réprouve les élucubrations solitaires qui divisent dans l'esprit ce qui est uni dans la nature; car l'histoire, dans ce qui importe le plus, ne sépare jamais la raison de l'exemple; elle ne renie pas les faits, comme certains théoriciens, et ne s'y attache pas exclusivement, comme les empiriques; tout en accordant son attention aux intérêts, ce n'est point aux dépens de la justice, comme les épicuriens, et ne nie pas, avec les platoniciens, que l'aiguillon de la nécessité soit nécessaire aux progrès et aux découvertes. La politique (j'embrasse sous ce nom les sciences de la législation, de l'administration, de la jurisprudence) apprend de l'histoire le caractère d'un peuple, ses mœurs, son degré de civilisation, pour évaluer plus justement les éléments sociaux, les placer au rang qui leur revient, les faire revivre dans la société comme ils furent produits dans l'histoire. L'économie politique, qui recherche les lois de la production, de la distribution et de la consommation de ce qui sert au bien-être matériel, ne peut déduire la théorie mathématique de la société, l'équilibre entre les besoins et les moyens de les satisfaire que des faits recueillis dans l'histoire; car nous sommes en grande partie ce que nous firent nos aïeux, et la raison du présent existe dans un passé que ne sauraient changer une bataille, un décret, une révolution. Si l'on n'en tient pas compte, on ne pourra enfanter que des constitutions inapplicables, comme celle de Rousseau pour la Pologne, ou de Loke pour la Caroline.

Si le spectacle de l'humanité est déroulé devant nos yeux sur une toile dont la variété donne au style l'animation et le coloris et dont la grandeur lui imprime la majesté; si l'historien, se sentant l'interprète des faits, raconte à ses contemporains, avec une dignité naïve et respectueuse, les gloires, les infortunes, les crimes, les vertus des ancêtres; si, à travers les obstacles de l'ignorance, de la vanité, du fanatisme, de la tyrannie, il suit les progrès de la civilisation avec amour et avec la franchise de la

raison, aussi éloignée du sarcasme de l'impie que de la crédulité du superstitieux; s'il ose déplaire aux vivants et affronter les passions ou l'insouciance contemporaine, sans jamais professer le mensonge utile ni taire la vérité qui fait de tièdes amis et des ennemis ardents, combien de sources de sublimes jouissances et d'instruction sociale ne fera-t-il pas jaillir! combien la littérature, qu'on accuse d'impuissance parce qu'elle est trop souvent frivole, envieuse, babillarde, se fortifiera quand elle voudra secouer et réchauffer la pensée, affranchir et corriger la volonté! Si des convictions intimes et la sympathie pour la classe la plus nombreuse et la plus négligée communiquent à la pensée et à la parole cette puissance qui commande l'attention, on verra diminuer la malheureuse habitude de feuilleter les pages sans les méditer, de rechercher ce qui brille et plaît de préférence à ce qui est utile et bon; on sortira de cette apathie qui accepte sans examen, blâme ou loue de confiance, a horreur de toute fatigue et se blesse de tout ce qui est dit avec franchise et vérité.

Il est donc juste que la fonction de l'historien jouisse de la vénération et de la *sainteté* que la poésie avait obtenues en d'autres temps.

Méthodes historiques.

Mais dans ce sacerdoce des nations, dans cette sublime culture du bien, du beau, du vrai, comme en toute autre chose, le mode varie selon les temps et les opinions. Dans l'origine l'histoire ne s'écrit pas, elle se fait; on attribue d'abord tout aux dieux, puis à un héros; les mythes nous révèlent l'individualité d'un peuple, et sont l'histoire nationale telle que le génie la conçut, qu'elle s'accorde ou non avec les faits. Cette manière de procéder se reproduit au berceau des sociétés modernes; ainsi Roland, dont Éginhard fait à peine mention, devient, grâce aux traditions populaires, un héros conforme à leurs inclinations et à leur état social; ainsi l'aventure de Guillaume Tell est racontée sous des noms différents dans Saxo Grammaticus, ancien chroniqueur scandinave; ainsi les Abencérages et les Zégris, thèmes perpétuels des romances espagnoles et dont l'histoire ne cite pas même les noms, nous montrent sous son véritable jour la lutte entre les Maures et les chrétiens. En étudiant ces altérations un esprit sagace trouve la clef des mythes d'Hercule, de Thésée, de Brahma; et qui veut suivre les changements qu'ont subies les histoires d'Alexandre et de Charlemagne apprend à lire avec plus de fruit les expéditions de Ninus et de Sésostris ou la lutte entre les patriciens et les plébéiens, représentée par les symboles historiques de Rome primitive.

Ces traditions sont conservées sous la forme poétique et trans-

mises de père en fils avec toutes les erreurs propres à l'enfance des peuples, sans connexion de causes et d'effets, sans prétendre à un enseignement élevé. Écoutées avec l'attention que prête encore aujourd'hui l'Arabe du désert aux récits des vieillards, elles ont pour but d'exciter la curiosité par le merveilleux, de flatter la vanité des nations et des races en fomentant les croyances vulgaires. C'est ainsi qu'à son début l'histoire se montre à nous chez tous les peuples, excepté chez celui à qui elle fut dictée par Dieu lui-même ; les milliers de siècles dont l'Inde et la Chine remplissent leurs chroniques, loin de prouver l'antiquité du genre humain, attestent, au contraire, combien il est jeune pour avoir pu, si récemment encore, se délecter à des amusements aussi puérils.

L'histoire du grand Hérodote est toute poétique ; il s'applique à composer une épopée d'un intérêt soutenu, aux parties bien proportionnées, aux ornements flatteurs, dont la Grèce est le héros devant lequel s'abaisse tout le reste de l'humanité. Hérodote et ceux qui le suivirent immédiatement avaient peu de lecture, ne faisaient guère usage de la critique, citaient vaguement et avaient presque uniquement en vue leur cité et ses relations avec la confédération hellénique ; mais ils recherchaient une érudition qui ne s'acquiert pas dans les livres, voyaient avec leurs propres yeux et transmettaient à leurs lecteurs l'impression qu'ils avaient reçue des lieux mêmes. Bien que semblables à ceux qui transcrivent les hiéroglyphes sans les comprendre, les interprétant à leur guise et quelquefois les mutilant, on est avide d'apprendre d'eux, comme il arrive pour les navigateurs du quinzième siècle, comment ont vu les choses ceux qui les virent les premiers.

Histoire classique.

De même que les poëmes d'Homère déterminèrent la forme des épopées subséquentes, ainsi les applaudissements donnés en Élide au père de l'histoire entraînèrent ses successeurs à l'imiter dans la composition, dans la forme et dans le style. De Thucydide à Ammien Marcellin, nous trouvons des annales, des vies, des commentaires de mérite divers, et parfois éminent, mais sans esprit de suite et d'ensemble ; leur but n'est point de représenter tels qu'ils sont une nation, un siècle, un héros, les désastres et les conquêtes du genre humain et de la liberté. Aussi Aristote plaçait-il l'histoire au-dessous de la poésie, comme un art auquel suffisait un fait vrai ou faux pour déployer tout le luxe du style et de la rhétorique. Hérodote déclare écrire *afin que la mémoire des grands et merveilleux exploits ne se perde pas* ; Thucydide, *parce qu'il croit la guerre du Péloponnèse plus digne de souvenir que toutes les précédentes* ;

Tite-Live laisse à l'écart les particularités qu'il désespère de retracer avec un certain appareil, et s'arrête volontiers à l'endroit favorable pour une description, pour une harangue; Justin loue Trogue-Pompée de ce qu'il procura aux Latins la facilité de lire dans leur langue les hauts faits des Grecs. On trouve, il est vrai, dans Polybe, homme de jugement et d'expérience, moins préoccupé de la forme littéraire que du désir d'instruire, des observations sages et sagaces; à son exemple, Salluste encore essaya de remonter des effets aux causes, et Cicéron appela l'histoire *l'institutrice de la vie;* enfin, Caton, Varron, Denys d'Halicarnasse s'appliquèrent à recueillir les origines et à déchiffrer les antiquités, mais sans sortir pour cela du sillon tracé; ils n'abdiquèrent pas l'égoïsme des sociétés d'alors, s'arrêtèrent à l'étude des faits partiels et ne subordonnèrent pas la forme à la pensée. Je ne parlerai pas de Suétone, quêteur impitoyable d'anecdotes; mais Plutarque même, éclectique de style, d'érudition, de morale, Plutarque, qui, dans sa naïveté même, se montre le fruit d'une société décrépite, nous fait-il connaître entièrement Solon, Aratus et Pompée? Tacite, dont l'indignation aiguillonna le génie pour creuser les actions et sonder leurs causes, fait voir à nu les personnages et les faits; mais en vain l'interrogerez-vous sur les lois, les mœurs, les arts, la religion, sur ce qui constitue le caractère d'un peuple. Ses renseignements exacts, mais égrénés et incomplets, ne vous feront pas comprendre l'esprit du gouvernement impérial; les yeux sur Rome, il ignore les mœurs de l'Asie et jusqu'à sa géographie; il regrette la république sans s'apercevoir qu'elle a péri irréparablement sous ses propres coups; il voit apparaître une secte de nazaréens exempts des vices qu'il reproche aux autres, mais il les confond avec les astrologues et les magiciens; il raconte les persécutions auxquelles ils sont en butte sans s'inquiéter si elles sont justes, sans s'apercevoir que la religion de Numa tombe en ruine et que le monde est mûr pour une régénération. En somme, l'art était l'idole perpétuelle des anciens écrivains. Des discours aussi beaux que peu vraisemblables devaient varier le récit et suppléer pour l'historien la tribune devenue muette. De là résulte que le côté pittoresque de l'histoire, la reproduction exacte des usages, les particularités les plus précises et les plus intéressantes était abandonné à l'érudition. Tite-Live ne fait pas même mention des traités de commerce entre Rome et Carthage, et Tacite n'aurait jamais inséré dans son récit historique la peinture des mœurs des Germains.

En s'occupant ainsi d'offrir un appât plutôt que des leçons sévères, l'historien ne songe pas au perfectionnement de l'espèce

par les souffrances de l'individu; il étouffe dans le sentiment de la patrie la bienveillance universelle, et maudit chez le barbare ce qu'il applaudit chez le Grec et le Romain. Puis le lecteur, qui se contente de fleurs de rhétorique et d'ornements artificiels, s'habitue à considérer plus le brillant que le vrai, à séparer les idées du beau et du bien, à préférer la force désordonnée qui déborde à la force régulière qui persiste; ainsi se fomente cette sympathie pour les événements heureux, dangereux penchant de la nature humaine.

Au déclin de la puissance romaine on ne voit que des compilateurs et des abréviateurs; la postérité laissa périr Tacite et Tite-Live, tandis qu'elle conservait Florus et Eutrope; puis, une fois qu'elle a succombé par les vices du dedans et les invasions du dehors, l'histoire, en un silence morne comme celui qui succède dans la nature au fracas de la foudre, ne trouve plus de voix pour raconter l'événement le plus notable de l'antiquité.

Et cependant, tandis que les Byzantins du Bas-Empire s'obstinaient à modeler sur des formes antiques des sentiments et des faits d'une nature nouvelle; tandis qu'à force d'art ils ne parvenaient qu'à se rendre inutiles et fatigants, en Occident l'histoire, de même que tout autre genre d'études, se réfugiait dans les cloîtres. C'était, il est vrai, une position favorable pour observer les faits d'un point de vue élevé et sûr; mais alors l'ignorance universelle éloignait tout espoir de rencontrer une intelligence capable d'embrasser dans son ensemble un mouvement aussi varié et de distinguer les détails accidentels de ce qui méritait d'être transmis à la postérité. La plupart, écrivant pour leur monastère et pour leurs frères en religion, se bornent à des événements très-partiels, et, avec une inculte bonne foi, racontent ce qu'ils voient; mais ils voient mal. Quant à l'état général de la nation, aux mœurs, aux usages, c'étaient choses si naturelles à leurs yeux qu'ils ne les croyaient pas le moins du monde dignes d'être mentionnées.

Voilà pourquoi l'époque où le genre humain marcha d'un pas plus hardi resta privée d'historiens; chez les meilleurs d'entre eux le rétablissement de l'empire d'Occident, les croisades, la formation des communes sont loin d'avoir l'importance qu'ils méritaient; aussi, lorsque nous demandons aux chroniqueurs de nous aider à résoudre le problème compliqué de notre situation actuelle, nous abandonnent-ils dans une obscurité complète. Les persécutions, les hérésies, les barbares n'avaient pas laissé le temps au christianisme de renouveler les études, comme il avait

renouvelé l'esprit de la société; aussi conservèrent-ils la forme païenne, la philosophie d'Aristote et l'adoration des classiques. Lorsque ces grossiers écrivains abandonnent parfois le ton de la chronique, c'est pour revenir au faire antique, à la dignité factice, aux harangues fleuries, aux descriptions de batailles, aux jugements modelés sur les souvenirs de Rome et d'Athènes.

Si, néanmoins, l'enfance des idiomes nouveaux et la décadence des anciens, une morale pleine de préjugés, une politique étroite sont pour eux autant d'entraves, combien les rend précieux cette fidélité naïve et comme transparente avec laquelle ils exposent leurs propres opinions et celles de leur temps! C'est donc plus le narrateur que les narrations qu'il faut étudier en eux. On remarque chez les plus vieux l'effroi de l'orage qui se prépare, un regret farouche du passé: puis, après le dixième siècle, la lueur d'espoir avec laquelle ils saluent une ère nouvelle; enfin la crédulité impassible de ceux qui racontent les croisades, « par le besoin de recorder aux hommes combien pâtirent les guerriers dans leur glorieuse conquête. » On trouvera dans Villehardouin, dans Joinville, Froissart, Holinshed, Pâris, chez les auteurs espagnols le sentiment vrai des guerres saintes et de la chevalerie, comme aussi dans Dino Compagni, dans *Jamsilla*, dans les Villani la condition réelle des communes italiennes. Parfois la grandeur des événements les entraîne, presque par instinct, jusqu'au sublime, et leur fait lancer des éclairs qui aident les esprits d'élite à retrouver, par de justes inductions, de précieuses vérités. Il y a plus, le sentiment religieux, chez eux prédominant, en élève quelques-uns au-dessus des intérêts d'un jour et d'un pays, et leur fournit une mesure plus généreuse pour reconnaître ce qui est juste et pour évaluer les angoisses des victimes. Aussi sous leur simple ignorance sent-on une bien autre vigueur que dans les exercices scolastiques et décrépits des Byzantins ou dans les chroniques orientales; car dans celles-ci l'homme se montre frivole ou n'apparaît qu'à demi, et jamais ne brille une pensée qui révèle le fond du cœur humain, ni les malaises sociaux, ni les grandes raisons du bien et du mal.

Ces premiers pas dans la carrière donnaient à espérer que le secours d'études meilleures ferait éclore une forme d'histoire originale; mais la prise de Constantinople inonda l'Italie et l'Europe de rhéteurs, qu'on s'obstine encore à nous prôner comme les régénérateurs des lettres dans le pays qui avait déjà produit Dante, Pétrarque et Boccace, tandis que ces étrangers ne firent réellement que repousser l'esprit humain sur les traces des anciens,

entraver les hardiesses du génie et réduire toute science à l'imitation.

Alors, comme la poésie et les beaux-arts, qui déjà avaient enfanté la *Divine Comédie* et les cathédrales, renoncèrent à la naïveté, aux idées, aux formes nationales et chrétiennes pour se refaire grecs et latins, de même l'histoire se remit à la suite des anciens. Observez les premiers historiens, tant nationaux qu'étrangers; vous les verrez, dans la forme, entachés d'imitation, tandis qu'au fond ils pèchent par le défaut de critique dans l'appréciation des sources et par leur admiration exclusive pour les faits éclatants, sans se douter même de la partie intime, la seule véritablement instructive. Les vicissitudes du gouvernement et du pouvoir, qui ne s'altèrent pas seulement par les changements extérieurs; les coutumes et les opinions au milieu desquelles les personnages ont manifesté leurs intentions; la justice ou l'iniquité des entreprises, déduite non des conventions humaines, mais des principes éternels; les désirs, les craintes, les griefs de cette foule qui ne prit nulle part aux événements publics et qui en subit les effets; les éléments, en un mot, d'où peut sortir un sage et majestueux jugement sur les faits disparaissent sous la plume des écrivains de l'école classique. Machiavel, qui, le premier, appliqua son esprit à trouver des causes lointaines aux événements, créa une œuvre sans modèle, dans laquelle un style d'une nudité énergique, comme celle des athlètes, lui servit à graver sa pensée avec autant de facilité que de profondeur, Machiavel lui-même, au fond, est tout classique. Plein d'enthousiasme pour le triomphe, d'admiration pour toute témérité civile, Rome lui paraît grande, comme à Polybe, parce qu'elle subjugua tant de peuples et leur ravit, par force ou par ruse, richesses, lois, liberté, indépendance; tel était l'exemple qu'il proposait aux tyranneaux d'Italie: exterminer par le glaive ou envelopper d'un réseau d'artifices tout ce qui résistait, et immoler des hécatombes humaines à l'idole d'une grandeur uniquement fondée sur la force. Voilà quelle est l'homicide conception politique du secrétaire florentin, conception si éloignée des idées modernes que les érudits discutent entre eux s'il parlait ironiquement ou de bonne foi; mais déjà le bon sens populaire a prononcé en donnant le nom de son auteur à cette malheureuse politique qui, dès qu'elle se propose une fin, n'hésite pas dans le choix des moyens entre la justice et l'iniquité, entre l'astuce et la violence politique dont on attribue l'invention à cette Italie qui en fut la victime.

Machiavel cependant tient déjà du moderne; il introduit la discussion dans l'histoire, et tend à réduire la série des faits à une théorie philosophique. Il est suivi dans cette voie par le subtil Comines et par Guicciardini; ce dernier, plus servile imitateur des anciens, prolixe dans ses harangues, inanimé dans ses descriptions, d'une indifférence immorale dans ses jugements, brille au premier rang parmi ceux qui font de l'histoire un exercice d'éloquence, et s'étudient à mettre en relief un personnage ou un événement, en rejetant dans l'ombre la foule qui n'a pas de nom.

Un jugement aussi sévère nous est inspiré par la conviction qu'une telle manière d'envisager l'histoire ne satisfait plus aux besoins de notre époque. L'Italie elle-même (le seul pays qui en offre encore des exemples éclatants), l'Italie invoque d'autres formes qui, n'étouffant pas le vrai sous le beau, contribuent à donner une vigueur nouvelle aux esprits, à la civilisation, à l'économie sociale. Il faudrait avoir, trois siècles durant, tenu les yeux fermés sur la marche de l'humanité pour n'avoir pas vu d'autres idées grandir à côté de celle de la force. On laisse désormais aux Chinois les récits dans lesquels tout ce que fait la nation est attribué au roi seul. On ne croit plus maintenant aux changements imposés par un législateur, aux institutions créées par un décret, aux révolutions produites par une conjuration. Il faut qu'il soit tenu compte de l'humble bonheur du plus grand nombre, à qui une loi importune, un tribut corrupteur nuisent plus qu'une atrocité instantanée. On n'hésite pas à croire que celui qui adapte la boussole aux voyages sur mer, ou applique au mouvement un agent nouveau, ou importe le chameau dans l'Afrique méridionale est plus digne de mention que celui qui emploie la force brutale et se révèle sous les noms d'Attila, de Gengis-Kan ou de Tamerlan, ou se déguise sous ceux plus classiques de Sésostris, de Cambyse et de Napoléon.

Annales, mémoires, chroniques.

Inutile encore de chercher dans les chroniques et dans les annales l'accord du vrai, du bien et du beau. Les travaux si recommandables des pères de Saint-Maur, des Bollandistes, des du Cange, des Baluze, des Montfaucon, des Canciani, des Leibnitz, des Muratori et ceux que nos contemporains poursuivent avec une noble patience sont les éléments de matériaux qui appellent l'étincelle vivificatrice. Je crois pouvoir ranger dans la même classe les histoires en tableaux synoptiques, invention de notre époque, celles, par exemple, de Lesage et de Longchamps, œuvre laborieuse pour qui l'entreprend, utile à consulter, aidant l'attention par le secours des sens, mais où l'aridité de l'exposition, l'indifférence

entre le certain, le probable et le faux, l'exclusion de tout lien, excepté celui du temps, élément si accidentel, ne sauraient se représenter à nous que comme une trame composée de fils calculés seulement quant à la longueur et attendant le tissage pour offrir un dessin et servir à un usage quelconque. Les manuels même, parmi lesquels, à mon avis, celui de Heeren occupe le premier rang, valent tout juste le travail de l'auteur qui rassemble une suite de propositions géométriques, travail utile sans doute, mais qui, ne donnant pas les démonstrations, est sans profit pour la science réelle.

Le rôle des chroniques est rempli aujourd'hui par les gazettes, qui, d'ailleurs, sont aussi infidèles sous la tyrannie des rois que sous celle de la liberté et des factions. Nos neveux auront à dépenser plus de fatigues pour démêler la vérité dans leurs révélations que nous avec les chroniqueurs du moyen âge, lesquels, grossiers, mais non pas vendus, trompés, non trompeurs, jugent mal les faits, mais ne renient pas leur sentiment intime et ne font pas étalage de couardise.

Les meilleures chroniques des temps modernes sont les Mémoires. La *Retraite des dix mille*, les *Commentaires* si originaux de César, les *Anecdotes* de Procope ne permettent pas de dire que les anciens ne les connussent pas. Mais ils ont acquis chez les modernes une tout autre importance, surtout chez les Français, qui semblent là sur leur terrain. Qu'ils vous fassent, avec le sire de Joinville, observer dans les croisades un mélange de rudesse septentrionale, de sentiments évangéliques, de légèreté française, de chevaliers allant conquérir des couronnes qu'ils ne porteront pas; qu'avec le *Loyal serviteur* ils vous racontent les prouesses de Bayard sans peur et sans reproche; qu'avec Froissart ils ne s'occupent que de tournois ou de passes d'armes; qu'avec le cardinal de Richelieu enfin ils discutent la raison politique des événements, tout y est dramatique : les erreurs, les vanteries, les mensonges même y abondent, mais sans anachronismes de mœurs et de caractères; tout, jusqu'à la langue et au style, aide à retracer l'époque mieux que les histoires proprement dites. Benvenuto Cellini et les vies des artistes et des littérateurs nous ont conservé par lambeaux la véritable histoire d'Italie; c'est là que la postérité apprend à connaître le peuple dont ils sont sortis. Les Mémoires de Underwood, de Thurloe et de Pepys sont le supplément nécessaire des histoires de Cromwell et de Charles II. On sent le dévergondage de la Fronde dans le spirituel caquetage du cardinal de Retz. Henri IV se montre à nu dans ceux de sa femme, de la

princesse de Condé et dans les *Économies royales* de Sully. Si Voltaire n'a pu faire du *Siècle de Louis XIV* qu'un livre de parti, madame de Motteville et la duchesse de Montpensier vous initient aux secrets de la cour et des cabinets. Saint-Simon nous montre avec causticité l'ensemble et les détails, les pompes et les misères du grand siècle. Le babillard Dangeau, mesdames de Maintenon et de Sévigné réduisent à ses proportions naturelles ce Louis, que ses contemporains trouvèrent supérieur à tous, jusque dans sa stature, tant il connaissait à fond son *métier de roi*. La révolution française, la cour et les camps de Napoléon seront à leur tour bien mieux révélés par ces confidences partielles que par les historiens qui se hasarderaient sérieusement à fouler un terrain encore brûlant. Car c'est dans les Mémoires qu'apparaissent et le peuple, et les joies, et les douleurs de la classe la plus négligée, que s'épanchent les secrets de l'âme et de l'intelligence, que l'on sent enfin cette vie active qui, dans la plupart des historiens, ressemble aux secousses du galvanisme.

On doit refuser la foi historique aux Extraits, récits décousus, unis par un lien quelconque, comme l'*Histoire variée*, les livres de Valère-Maxime, de Solin, de Constantin Porphyrogénète. Au lieu de se borner à la précision historique, l'auteur cherche à tirer des événements quelques maximes; aussi on ne peut l'aborder qu'avec précaution. Il faut user de la même réserve à l'égard des écrivains qui mettent les faits ou les exemples de l'histoire au service de leurs théories; tels sont Machiavel et Montesquieu. Les polygraphies et les recueils d'anecdotes ne valent pas davantage.

Au contraire, beaucoup de livres qui n'ont aucune prétention historique abondent en éléments historiques; Cicéron, Aristote, Montaigne..... nous transmettent grand nombre de faits ignorés des autres.

Histoire philosophique.

Dans le siècle passé l'histoire prit une autre direction sous la plume de ceux qui, s'arrogeant le nom de philosophes, proclamaient l'émancipation du genre humain. L'école philosophique ne pouvait toutefois se dire nouvelle, puisque déjà Machiavel avait élevé l'histoire des impressions individuelles ou des faits épars à la hauteur de l'action générale; des hommes aux forces générales, à l'harmonie des éléments sociaux; enfin du récit à une théorie sociale. Ensuite Fra Paolo Sarpi exploita les faits pour attaquer la Rome papale en faveur de Venise et de l'autorité laïque, tentative qui ne rehaussa pas l'histoire, mais qui agrandit le pamphlet; car son récit ressemble à ces dossiers présentés par les avocats à l'appui de leurs assertions. Le cardinal Pallavicino, qui

le combattit, se servit des mêmes armes, plus l'ennui d'une réfutation, mal racheté par le charme du style et la puissance de la vérité.

Mais quand l'histoire fut conviée à se liguer avec les autres sciences pour anathématiser tout ce qui jusqu'alors avait été révéré, elle substitua aux faits, éternel langage de Dieu, les opinions, langage éphémère des hommes. Sublime conception, sans doute, que celle de réunir arts, sciences, morale, littérature pour exprimer la même idée sociale, pour révéler ainsi l'unité des lois du monde et tout coordonner pour le bien-être présent : mais, les intentions des encyclopédistes fussent-elles loyales, l'état de la société d'alors les éloignait du but. Deux siècles se heurtaient l'un contre l'autre ; la noblesse, le clergé, la monarchie, le peuple, au lieu de s'équilibrer l'un par l'autre, s'embarrassaient réciproquement et se faisaient une sourde violence, présage certain, pour les esprits d'élite, d'un imminent conflit. Mécontents donc de la société présente, ils en maudissaient les éléments, sans songer qu'ils avaient marché de conserve avant de se déclarer ennemis, et les considéraient, depuis l'origine, non comme des forces morales, mais comme des rivaux importuns. De là cette haine fanatique contre les coutumes et les institutions antérieures, haine qui se manifestait tantôt dans un bon mot, tantôt dans les énormes volumes de l'*Encyclopédie*. La censure empêchait-elle de combattre à visage découvert les nobles, les prêtres, les trônes encore debout, on s'en prenait aux seigneurs féodaux dans leurs niches de pierre et aux pontifes sanctifiés ; les croisades n'étaient plus que du fanatisme ; saint Louis un homme de bien, jouet de ses illusions ; Charlemagne un clerc armé ; Grégoire VII et Innocent III deux intrigants mêlant le royaume du ciel à ceux de la terre ; et l'on allait jusqu'à applaudir le triple sacrilége, religieux, moral et patriotique, contre la Pucelle, libératrice de la France, sacrilége commis par celui qui chantait la petite fossette de madame de Pompadour, par celui qui sollicitait l'appui de la duchesse de Créqui-Lesdiguières pour faire ériger en marquisat sa terre de Ferney, comme *une gloire et un bonheur de sa triste vie.*

Ce qui venait encore en aide aux philosophes dans leur guerre de plaisanteries et de sarcasmes, c'était la vogue d'alors pour l'idéologie, au moyen de laquelle on enlevait les questions de fait au domaine de la réalité à force d'abstractions, de combinaisons et d'alternatives, jeu bizarre auquel on donnait le nom d'analyse. Voulait-on battre en brèche la noblesse d'alors, frivole, amaigrie, viciée jusqu'aux os, on ne s'enquérait pas de quelle manière, en

se posant jadis entre les monarques et le peuple, elle avait contribué aux franchises et à la civilisation du plus grand nombre; mais on disait : « Les hommes naissent égaux; toute inégalité dans la société est donc injuste. » On disait de même : « La religion doit être un rapport entre Dieu et l'homme; donc c'est chose libre et individuelle; donc point de culte, point de sacerdoce; arrière tout le cortége de l'imposture. » C'est ainsi que le clergé devenait une phalange de fanatiques, hostile à toute instruction; la noblesse « une bande d'assassins, le faucon au poing, intitulés comtes, marquis et barons. » Les formules abstraites de rébellion, de droit héréditaire, de conspirations réprimées, de légitimité, de coups d'État étaient substituées aux faits précis; les mots de roi, de liberté, d'esclaves devaient exprimer la même chose à Londres et à Persépolis, pour les contemporains de Périclès et pour ceux de Washington. Dans les invasions des Lombards, des Saxons, des Normands il n'y avait rien à voir de plus qu'un changement de dynastie, qu'une révolte dans la ligue lombarde, que des concessions royales dans la *grande charte* et dans l'affranchissement des communes. C'est ainsi qu'à grand renfort d'abstractions on privait l'histoire des secours que doivent lui prêter l'examen et l'expérience; qu'on la rendait ignorante du passé, abusée sur le présent, stérile pour l'avenir. Entraîné par une disposition plus nuisible, je veux dire l'arrogante incrédulité qui repousse les faits sans daigner les approfondir, on finit par ne voir dans ces mêmes faits qu'une utilité conventionnelle, qu'une des sources les plus ordinaires de la conversation (1).

On conçoit que les passions, tant qu'elles sont en jeu et menacées dans leur action, peuvent nuire à l'impartialité; mais quant aux événements depuis longtemps consommés, il semblerait qu'il ne s'agit que de rechercher et d'exposer loyalement la vérité. Loin de là; l'esprit de système et le préjugé faisaient descendre l'historien du poste élevé d'où il distribue l'infamie et la gloire pour le mêler à de petites escarmouches, et lui suggérer des sophismes encore plus subtils que ceux dont auraient pu s'étayer les intérêts engagés dans la lutte. Pour recueillir ce qu'on appelait l'esprit des

(1) « Les hommes sensés doivent regarder l'histoire comme un tissu de fables, dont la morale est appropriée au cœur humain. » (ROUSSEAU.) Les amis de d'Alembert regardaient la connaissance des faits « comme étant seulement d'une nécessité convenue, comme une des sources les plus ordinaires de la conversation; en un mot, comme une de ces inutilités nécessaires qui servent à remplir les vides immenses et fréquents de la société. » (D'ALEMBERT, *Réflexions sur l'histoire*.)

faits, on dénaturait les intentions en créant des rapports arbitraires entre un premier fait et le caractère de ceux qui lui succédaient. L'historien, poëte dans l'antiquité, devint un avocat qui avait raison en proportion de ce qu'il savait mieux parler ou se taire car on ne récusait pas les faits, on les rapportait seulement à sa guise. En effet, exagérez certaines particularités; supprimez-en d'autres par des subterfuges habiles; faites briller ici la lumière tandis que là vous renforcez l'ombre; admettez comme incontestables certaines traditions qui vont à votre gré en même temps que vous déchaînez la critique contre celles qui vous gênent; déguisez le vide des faits sous l'appareil des systèmes; tournez une vertu en ridicule tandis que vous couvrez un crime de la sauvegarde d'un bon mot, il vous sera facile de représenter Julien l'Apostat comme un héros et Grégoire VII comme un furieux; d'élever au ciel Dioclétien, qui renonce à l'empire du monde, et, pour le même acte, d'accuser de lâcheté le pape Célestin.

Qu'il me soit permis de m'arrêter quelque peu sur cette école dont les tristes doctrines ne se sont pas bornées à envahir la littérature; quoiqu'elle soit tombée dans les pays les plus éclairés, je la vois encore dans l'Italie s'épuiser à remuer les cendres de l'incrédulité, inspirer des facéties décrépites ou bien des pages auxquelles pour être applaudies comme des actes d'énergie suffit le courage inconsidéré de traiter légèrement les choses les plus graves, de tourner en dérision les opprimés et de lancer le sarcasme contre la religion, la liberté et les convictions profondes. Or, une assurance dogmatique dans les décisions une verve maligne dans certains portraits, un mode d'observation ingénieux, un petillement perpétuel d'arguties étaient précisément les procédés au moyen desquels les historiens dont je parle caressaient la propension native de l'homme pour ce qui est défendu, et aiguillonnaient la satiété d'un siècle crédule envers tous ceux qui ne croyaient à rien. Ajoutez à cela l'esprit de coterie, qui fait porter au ciel ceux qui se mettent à sa remorque, déprécier quiconque ose aller contre le courant, et vous vous expliquerez comment acquirent si haute renommée les malencontreux efforts de Mably, déraisonnant toujours sans jamais rien dire, les déclamations sentimentales de Raynal et de Diderot, les interminables plaidoyers de Hume et le vide vaniteux auquel Millot réduit non-seulement son propre récit, mais encore les œuvres dans lesquelles il puise. Vous comprendrez aussi comment on ne tarit pas en louanges sur les récits décousus de Gibbon, dans lesquels on ne sait ce qui domine le plus,

ou la mauvaise foi, ou l'élégance guindée, ou les continuelles tendances vers un but unique, celui de dégoûter de toute institution religieuse. Vous concevrez comment furent admirés et Boulanger, qui sanctifie le hasard pour en faire découler la religion, et Bailly et Dupuis, qui supposent un peuple sachant tout, connaissant tout, excepté la manière de se faire connaître lui-même, et qui multiplient les siècles pour ne faire des cultes, quels qu'ils soient, que des archives d'observations astronomiques; vous saurez enfin la valeur des éloges prodigués à toute cette foule, chez laquelle ressort peut-être encore moins la hardiesse de l'entreprise que la manière frivole dont elle fut tentée; en tête il faut citer l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, ouvrage plein de verve, de sarcasme, d'ignorance et d'intolérant scepticisme (1).

(1) Comme l'on prétend que c'est la mode aujourd'hui de faire de la religion, je rapporterai le jugement d'un contemporain de Voltaire, d'un écrivain qui ne peut être suspect aux contradicteurs.

« J'étais, dit Mably, très disposé à pardonner à Voltaire sa mauvaise politique, sa mauvaise morale, son IGNORANCE et la hardiesse avec laquelle il tronque, défigure et altère la plupart des faits; mais j'aurais au moins voulu trouver dans l'historien un poete qui eût assez de sens pour ne pas faire grimacer ses personnages et qui rendît les passions avec le caractère qu'elles doivent avoir; un écrivain qui eût assez de goût pour ne jamais se permettre des bouffonneries dans l'histoire et qui eût appris combien il est barbare et scandaleux de rire et de plaisanter des erreurs qui intéressent le bonheur des hommes. Ce qu'il dit n'est ordinairement qu'ebauché; veut-il atteindre au but, il le passe, il est outré.

« Ce qui m'étonne davantage, c'est que cet historien, ce patriarche de nos philosophes, cet homme enfin qu'on nous représente comme le plus puissant génie de notre nation ne voie pas jusqu'au bout de son nez.

« Voltaire se vante quelque part d'avoir lu nos Capitulaires; mais il n'est pas donné à tout le monde d'y puiser assez de gaieté pour être le plus frivole et le plus plaisant des historiens.

« Que de choses inutiles qu'un historien ne se permet que quand il est fort IGNORANT!

« Malheureusement cet auteur a fini tous ses ouvrages avant que d'avoir bien compris ce qu'il voulait faire.

« La vérité n'est quelquefois pas vraisemblable, et il n'en faut pas davantage pour qu'un historien qui se pique d'être philosophe, sans avoir trop étudié les travers de l'esprit humain et les caprices de nos passions et de la fortune, rejette comme une erreur tout événement qui lui paraît extraordinaire : c'est la manière de Voltaire.

« Pour me prouver combien sa critique est circonspecte et sévère, il dira que l'aventure de Lucrèce ne lui paraît pas appuyée sur des fondements bien authentiques, de même que celle de la fille du comte Julien. La preuve qu'il en donne, c'est qu'un viol est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Un goguenard sans goût peut rire de cette mauvaise plaisanterie, mais elle déshonore un historien.

« Son *Histoire universelle* n'est qu'une pasquinade digne des lecteurs qui l'admirent sur la foi de nos philosophes.

« Quel autre historien aurait osé dire *que les enfants ne se font pas à coups*

Affiliés à cette maigre philosophie qui vise à prouver que des fluides produisent le courage du héros comme la mollesse du Sybarite, et qui voudrait débarrasser l'homme de l'âme, l'univers du Créateur, les historiens, ces témoins du passé, se complurent à le détruire; ils firent comme les Arabes, qui édifient leurs misérables cabanes sur les ruines des temples d'Apollinopolis et souillent des immondices de leurs habitations les portiques élevés pour retentir éternellement des louanges de la Divinité. Mais, en voulant tout dériver de la matière et tout y ramener, ils prouvèrent combien l'impiété est misérable quand elle vient à toucher aux douleurs de l'humanité. S'ils remontaient au berceau de l'homme, ils le supposaient un germe se développant sur des plages diverses à l'aide d'une température favorable. Tout en prenant pour donnée que son premier état fut l'existence du sau-

de plume? Un écrivain judicieux aurait cru se déshonorer par une bouffonnerie si indécente. Voltaire a semé dans cette *Histoire universelle* une foule de plaisanteries qui ont du sel et que je louerais dans une comédie ou dans une satire; mais elles sont déplacées et impertinentes dans une histoire. » (*De la manière d'écrire l'histoire.*)

Benjamin Constant, autorité non douteuse, disait que pour plaisanter comme l'a fait Voltaire sur Ézéchiel et sur la Genèse il fallait réunir deux choses qui rendent la plaisanterie bien misérable, la plus profonde IGNORANCE et la plus déplorable légèreté. Je veux en outre citer M. Villemain de préférence à tant d'autres, d'abord parce que la modération de ce prudent critique est très-connue; en second lieu parce qu'il se montre généralement assez respectueux envers le patriarche de l'*Encyclopédie*; enfin parce que ses leçons, professées publiquement en présence de la jeunesse française, en ont contracté quelque chose de solennel dans l'expression et presque de populaire. Eh bien! dans son *Cours de littérature française* il dit en parlant de Voltaire (leçon XVIe) : « Sa vue moqueuse du christianisme altère la vérité de l'histoire, en détruit l'intérêt et substitue des caricatures au tableau de l'esprit humain... L'auteur n'aime pas son sujet (Histoire du moyen âge); il l'a en pitié; il le méprise, et par cela même il s'y trompe assez souvent, malgré tant de sagacité, et même d'exactitude. Car ne supposez pas Voltaire généralement inexact... ce qui manque seulement à son ouvrage, c'est la chose même qu'il promettait, la philosophie... Il avait médiocrement étudié l'antiquité, dont il veut donner une idée sommaire après Bossuet. Les erreurs de noms et de dates, les citations tronquées et, il faut le dire, les IGNORANCES abondent dans sa prétendue critique de l'histoire ancienne.

« Il établit ce singulier principe, que les faiblesses des princes ne doivent pas toujours être divulguées, et que l'histoire doit cacher quelque chose... Voltaire, qui se plaint si souvent des *mensonges historiques*, finit malheureusement par réduire l'histoire au panégyrique et au pamphlet. Ce libre génie obéissait à mille petites passions. »

Leçon XVIIe. « Il n'est pas besoin de rappeler tout ce que dans sa vieillesse il a écrit contre la Bible, et que de doutes insidieux, que de sarcasmes et d'intarissables bouffonneries il a tirés souvent, de quoi, messieurs? de ses distractions, de ses contre-sens, de ses propres IGNORANCES. »

vage, ils le façonnaient tel qu'un Européen jeté nu sur une île déserte, lui attribuaient dès lors nos idées, notre manière de raisonner, nos besoins, et lui faisaient peu à peu trouver un pacte social analogue aux alliances stipulées dans notre droit des gens, une religion due aux artifices des prêtres et jusqu'à un langage avec des règles telles que pourrait les établir une académie. La diversité de culte, d'institutions, de coutumes devait provenir du climat sous lequel végète la *plante-homme*. C'était en vain, pour eux, que l'Italie est asservie malgré la barrière des Alpes, tandis que la liberté se promène fièrement sur les bords sans défense de la Tamise; que la Russie et la Scandinavie fleurissent aujourd'hui, tandis que l'Inde devient barbare; que l'humble Amstel regorge de richesses, refusées désormais au Tage, qui roule des paillettes d'or. Les historiens philosophes, comme ces dieux qui avaient des yeux pour ne point voir, écartaient les faits qui contrariaient leur thèse; ils ne voulaient pas entendre l'histoire entière attester que la force de l'esprit humain maîtrise la nature et réagit contre les causes physiques; que, supérieure aux sensations, l'intelligence n'est pas esclave de la nature matérielle.

Le moyen âge s'appelait *barbarie;* pouvait-on dès lors attendre de lui autre chose qu'horreurs et décadence? La réalité et la poésie des origines européennes échappaient donc aux yeux pour ne plus laisser voir qu'un déplorable dépérissement de toute civilisation, que ténèbres palpables, s'éclaircissant à peine après le quinzième siècle, puis enfin dissipées par les temps qu'ils appelaient des siècles d'or (1).

C'est ainsi que l'histoire, abandonnée de l'esprit de Dieu, était devenue, comme le dit un éloquent philosophe, une grande conspiration contre la vérité. Le beau lui-même allait se perdant avec le vrai et le bien; car il semblait que, dans cette débauche de discussion, ceux qui s'y livraient craignissent de charmer, d'émouvoir le lecteur par le spectacle des vicissitudes de l'humanité, en le laissant croire à la vertu et au dévouement. Toujours froids, ils ne s'animaient que pour le sarcasme et les déclamations contre la foi et contre la bonté de notre nature. Les plus habiles surent grouper adroitement les faits, remonter aux causes avec sagacité et analyser les caractères; mais à leur suite vous chercherez en vain l'homme, votre semblable, avec ses vices et ses vertus, avec ses joies et ses souffrances; vous les trouverez passionnés contre l'erreur, sans amour pour la vertu. Tout en ne dédaignant pas de

(1) Voir notre *Discours sur le moyen âge*, en tête du livre VIII.

fouiller dans les criblures anecdotiques, ils estimeraient au-dessous d'eux de descendre à certaines particularités. Robertson lui-même, prolixe comme il est, s'il rencontre quelques détails originaux et dramatiques, les relègue dans une note, comme le peintre qui retrancherait d'un portrait les ombres et la couleur, pour laisser au dessin toute la pureté des lignes.

Histoi
savan

Par une de ces réactions ordinaires, tout à côté de l'école philosophique s'élevaient Rollin, Crevier, Barthélemy et d'autres savants, idolâtres de l'antiquité au point de n'en pas apercevoir les taches. Pour eux peu importe qu'un fait soit vrai ou même probable, il suffit qu'il soit rapporté dans la langue d'Homère ou de Virgile, et les citations au bas des pages dispensent de tout raisonnement. Ils ne choisissent pas même entre les autorités, et, sur le compte d'Alcibiade, ils accorderont une égale croyance à Plutarque et à Thucydide; Xénophon fera foi sur Socrate, de pair avec un scoliaste du Bas-Empire. Ne sachant que réfléchir leurs auteurs, ils admirent avec Tite-Live les massacres auxquels se livrent les Romains, avec Quinte-Curce la bonhomie des Scythes; ils maudissent avec César l'opiniâtreté des Gaulois qui refusent de se laisser ravir patrie et liberté. De là un mélange informe de temps et de couleurs; les erreurs même d'astronomie, de métaphysique, de géographie doivent être tenues pour sacrées dès qu'elles sont antiques. Bien plus, pour être justifiés il suffit que le vol, l'assassinat, la trahison aient été commis par Thémistocle ou par Pompée. Quoique la voix de Vico se fût fait entendre depuis un siècle, il fallut que Beaufort vînt démontrer que les classiques pouvaient se tromper et tromper.

Tels étaient les livres qui, dans les écoles, enseignaient aux jeunes gens la bonté sans le jugement, en attendant qu'une fois entrés dans le monde ils apprissent des historiens philosophes le jugement sans la bonté. La lutte et l'accord de ces deux méthodes se manifestèrent lorsque les théories acquirent la réalité des faits et que de la guerre des plumes les opinions passèrent à celle du glaive. Inspirée par eux, la révolution livra bataille au moyen âge; et tandis que, d'un côté, elle brisait les écussons sur les sépultures violées, détruisait les archives gardiennes du passé, démolissait les constructions gothiques, renversait les châteaux et leurs possesseurs, elle semblait, d'un autre, ressusciter la Grèce et Rome. Elle n'entendait la liberté que sous les formes de l'ancienne démocratie : le bonnet phrygien et les faisceaux consulaires étaient son symbole; un panthéon s'ouvrait aux hommes illustres; la déesse de la Raison obtenait les autels refusés au Christ; les ré-

publiques ligurienne, cisalpine, parthénopéenne faisaient oublier l'Italie. Puis on vit se succéder le tribunat et le consulat jusqu'au jour où apparut celui qui profita de ces exhumations pour demander aux nouveaux fils de Brutus le consulat à vie comme César et la puissance impériale comme Auguste. Génie habile, il sut fournir un aliment à cet enthousiasme classique, et, tandis que les chants des nouveaux Pindares résonnaient en l'honneur d'Achille et de Bérécynthe, mère de tant de demi-dieux, les aigles ressuscitées guidaient au massacre des barbares les légions, contentes de mourir pourvu que les triomphes du Capitole fusent renouvelés (1).

Mais les extravagances poussées au comble profitent à la vérité, que la Providence fait germer sur le tronc même de l'erreur. Les discussions de cette science de doute et de négation éveillèrent le goût des études fortes. Les esprits loyaux ne s'y furent pas plus tôt

(1) Les esprits les plus vulgaires eux-mêmes n'ont pu méconnaître la tendance académique de la révolution avec ses Brutus et ses Timoléon, avec son arbre de liberté, ses dénominations archaïques de dignités, son panthéon et le reste. Les harangues aux assemblées fourmillent de citations et d'allusions classiques. On avait gravé sur les sabres de la garde nationale un vers tant soit peu altéré de Lucain :

Ignorantne datos ne quisquam serviat enses?

Les souvenirs classiques servaient à justifier jusqu'à l'esclavage. En effet, quand on eut recouvré Saint-Domingue et qu'on y eut rétabli la traite des nègres, Bruix, conseiller d'État, s'écriait : « La liberté de Rome s'environnait d'esclaves; plus douce parmi nous, elle les relègue au loin. » Magnanime philanthropie, à laquelle il suffit de ne pas voir les souffrances! Et Saint-Just, dans ses fragments *Sur les institutions républicaines*, dit : « Un peuple agricole peut seul être vertueux et libre. Un métier à tisser convient mal au vrai citoyen; la main libre n'est faite que pour la terre ou les armes. » Voilà le fondement de la société moderne sapé au nom des anciens. M. de Tracy, sous la Restauration, raconta à la tribune qu'en 1792 je ne sais quel individu écrivait à l'un de ses amis : « Je suis chargé de préparer un projet de constitution; envoie-moi donc les lois de Numa et de Lycurgue. » La très-inique loi de présuccession aux biens des émigrés se justifiait au moyen de la proposition tribunitienne par laquelle les Romains se déclarèrent héritiers de Ptolémée encore vivant. Chez les Romains même on trouvait parfois des principes trop libéraux, et quand on représenta le *Brutus* de Voltaire, ces vers,

Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en tyrans, nous qui les punissons,

furent modifiés ainsi par la censure républicaine :

Arrêter un Romain sur un simple soupçon
Ne peut être permis qu'en révolution.

plongés que là où ils croyaient trouver préjugés, tyrannie, abrutissement ils découvrirent l'humanité en progrès, le culte rationnel, les droits protégés ; le moyen âge excita l'étonnement par sa littérature robuste et naïve, non moins orignale que ses beaux-arts. On s'aperçut que notre société ne dérive pas directement de celle des Grecs et des Romains, mais qu'il faut rechercher ses éléments dans cette époque justement appelée moyenne, parce qu'elle signale le crépuscule entre le couchant d'une civilisation fondée sur la conquête, sur l'esclavage, sur l'égoïsme et l'aurore d'une civilisation nouvelle, basée sur l'industrie, sur l'individualité, sur le catholicisme (1). Les détracteurs de ce dernier parurent frivoles, menteurs ou ignorants, et la question, devenue historique, aida par d'éclatantes révélations la cause de la vérité et de la vertu. Alors les politiques virent qu'il fallait revenir sur ses institutions s'ils voulaient connaître la voie dans laquelle ils avaient à pousser les générations; les artistes reconnurent que le beau pouvait emprunter d'autres formes que celles de l'idéal antique; les savants rendirent justice à un temps qui dota l'Europe de l'algèbre, des chiffres arabes, de la boussole, de la poudre à canon, de l'imprimerie et dans le cours duquel les esclaves se changèrent en serfs, les serfs en colons, et ceux-ci en peuple.

Après l'exclusion du hasard, ils virent les accidents s'enchaîner, et les petits être parfois l'occasion, mais non la cause des grands, qui s'expliquent par les institutions et les mœurs ; pour eux le génie naissait dans des circonstances déterminées, et il n'était donné à aucun législateur de pouvoir conduire le peuple à son gré. Enfin ils aperçurent le peuple, qui, sans le secours des arguties, connaît ses propres intérêts, ses véritables amis comme ses ennemis, et juge les hommes autrement que ceux qui font profession d'historiens. Il faut donc étudier le peuple et ne pas rire de ce qu'il a vénéré et aimé ; connaître ses erreurs, qui sont les solutions temporaires des grands problèmes que l'humanité se propose à chaque période et dont, à chaque période, elle cherche une solution nouvelle; interpréter avec son langage les symboles de Denys et de Tite-Live; alors on découvre que, loin d'être tombés dans la décrépitude, nous sommes aux beaux jours d'une jeunesse qui touche à la virilité pressentie.

Et nous, enfant du peuple, ce sont d'autres sympathies que nous apportons dans l'étude de l'histoire ; nous avons moins d'ad-

(1) Le principal mérite dans cette recherche consciencieuse appartient aux Allemands, déjà poussés dans cette voie par Leibnitz, le premier aussi qui s'avisa d'étudier l'histoire dans les langues.

miration pour les événements éclatants que pour ceux qui sont utiles; nous portons notre intérêt sur les opprimés; nous les voyons creuser les temples souterrains de l'Inde et élever les pyramides de l'Égypte; payer de leurs sueurs les édifices de Périclès et de leur sang la victoire de Salamine; combattre durant des siècles contre les patriciens, pour participer dans Rome aux droits de l'humanité et les acquérir lorsque périssait le nom de liberté; embrasser les autels et implorer la bénédiction des prêtres au milieu des hurlements des barbares; s'exalter dans les croisades, et s'organiser lentement en communes; exprimer enfin leurs vœux au milieu des disputes théologiques, et faire entendre avec persistance le cri de l'émancipation.

Philosophie de l'histoire.

Une pensée systématique traça une voie plus sûre à ce qu'on appelle la *Philosophie de l'histoire*. En méditant sur chaque pas fait par l'humanité, notre esprit croit y apercevoir l'unité et l'accord; il pense pouvoir donner l'explication des faits par les idées qu'ils représentent, et découvrir le sphinx immobile au milieu des sables mouvants du désert. Rapprochant alors du passé les choses présentes comme les effets de la cause, comme la fin des moyens, il transporte dans l'ordre éternel les lois qui gouvernent le monde moral. De là prend naissance la philosophie de l'histoire, science ignorée des anciens, parce qu'ils avaient trop peu de ruines sous les yeux pour apprécier le progrès et la décadence d'un peuple ou d'une institution; et de même que le premier observateur de l'homme ne pouvait acquérir de notions précises sur la vie et sur la mort, il ne leur était pas donné de connaître si tous les empires avaient leur enfance, leur jeunesse, leur vieillesse et leur décrépitude. L'astronome peut-il calculer les éléments d'une comète à sa première apparition. Ajoutons que, confiants dans le présent, et chacun se faisant centre et circonférence, ils ne recherchaient rien au delà de la loi nationale et contemporaine. C'est l'égoïsme; en effet, qui peint avec Hérodote, médite avec Thucydide, raconte avec César, compile avec Diodore; l'histoire expose les événements développés dans une politique plus ou moins étroite, dans l'intérêt d'une ville, d'un empire, d'une ambition, sans jamais s'occuper de l'humanité; elle considère les Grecs et les Romains comme des peuples privilégiés, les autres comme des barbares ou des esclaves.

Le christianisme releva l'histoire et la rendit universelle du moment où, proclamant l'unité de Dieu, il proclama celle du genre humain; en nous apprenant à invoquer *notre Père*, il nous enseigna à nous regarder tous comme des frères. Alors seulement

put naître l'idée d'un accord entre tous les temps et toutes les nations, ainsi que l'observation philosophique et religieuse des progrès perpétuels et indéfinis de l'humanité vers le grand œuvre de la régénération et le règne de Dieu. Saint Augustin, Eusèbe, Sulpice-Sévère et quelques autres au déclin de l'empire romain envisagèrent l'histoire sous ce point de vue. Le moyen âge, plus occupé de préparer l'avenir que de méditer sur le passé, laissa leur voix se perdre dans l'oubli, jusqu'à ce que Bossuet s'inspirât d'elle dans son sublime *Discours*, qui réunit l'observation des modernes à l'exposition des anciens et dans lequel une érudition vigoureuse se pare d'un style inimitable.

Contemplant le monde des hauteurs du Sinaï, tandis qu'il jette aux puissants des vérités dures et inaccoutumées, puisées au livre infaillible, et qu'il proclame la vanité de toutes les choses humaines, il regarde le convoi funèbre des peuples et des rois qui passent de la vie à la mort, dirigés par le doigt du Seigneur, comme si les nations n'étaient destinées qu'à faire cortége au Messie, attendu ou donné.

Si l'idée de placer tous les peuples sous la conduite de Dieu est due à Bossuet, Vico soumet tous les événements aux lois de la pensée humaine ; les institutions, les révolutions, les faits deviennent chez lui l'expression matérielle d'une idée innée dans notre intelligence, d'une loi sage qui se manifeste au milieu des erreurs et des iniquités. Partant d'une théorie métaphysique sur la justice, dont il trouve les principes dans la nature spirituelle de l'homme et dont il suit les applications dans le droit historique, il croit que les faits se développent dans des rapports plus ou moins directs avec une loi à laquelle est subordonné le monde des nations. Après avoir éclairé l'histoire de la législation romaine, en généralisant l'hypothèse, dans *la Science nouvelle*, il indique comment les hommes s'élèvent de l'état de nature à l'association civile, comment les aristocraties se plient aux gouvernements humains pour retomber ensuite dans la brutalité originaire ; car les âges d'idolâtrie, de barbarie, de législation, ou autrement les temps mythiques, héroïques et historiques, tracent un cercle fatal que les nations parcourent inévitablement. Lui aussi il enlève la liberté ; mais il laisse subsister la raison, parce qu'il suppose que les lois sont le principe unique des phénomènes sociaux ; ainsi, au lieu d'une série de générations qui vécurent, sentirent, luttèrent, aimèrent, on ne voit qu'une série d'idées irrévocablement enchaînées ; et puis, comme les puissants ont dominé la foule, il les renverse et nie leur existence. Vico devança son siècle ; grâce à

une admirable force d'intuition, il interrogea sur les temps primitifs les fables et les traditions poétiques, les récits détachés, les traces conservées par le langage; mais, en recherchant les principes du monde des nations *dans la nature de notre esprit et dans la force de notre intelligence*, il subordonne l'érudition à la méditation; il ne sait pas biaiser avec la difficulté, et il force l'histoire à parler selon son système; il restreint les faits aux proportions de son caractère poétique et de son idéal romain. Les nations, par conséquent, n'ont rien à apprendre ou à déduire de celles qui les ont précédées, puisque, arrivées à la troisième période, elles doivent fatalement retourner à l'état de nature. Tous les efforts donc qui poussent le monde vers le mieux ne pourront, hélas! aboutir qu'au pire et à la destruction; de sorte que l'humanité serait contrainte de recommencer toujours cette tâche fatale et inconsolée. Il ne suppose pas même, comme Machiavel, que le génie de l'homme puisse, en ramenant les institutions à leur origine, empêcher cet éternel trajet de la vie à la mort. Bien plus, après que Giordano Bruno eut, en 1584, soutenu la pluralité des mondes, et que Galilée, Descartes, Newton, Huyghens eurent révélé l'ordre des cieux, Vico appelle absurde l'existence de plusieurs mondes, et soutient que, quand ils existeraient, ils devraient subir la même loi providentielle que le nôtre.

A part le reproche d'avoir négligé tout le monde oriental, on ne saurait lui pardonner d'avoir laissé sans explication dans le nôtre des événements capitaux, la destruction de l'idolâtrie, de l'esclavage, des castes, la prééminence donnée aux droits de l'homme sur ceux du citoyen. Vint ensuite la société américaine, avec une civilisation sans dieux, ni héros, ni feudataires, se constituant à force d'industrie et de concurrence. Elle donna un démenti à Vico, pour qui tout progrès se réduisait à une résurrection de la Grèce et de Rome; et par elle s'accrut la confiance que l'homme n'est pas destiné à traverser les superstitions et les atrocités pour arriver à l'intelligence et à la justice. Vico, si supérieur à son siècle, dont il ne fut ni compris ni même écouté, se releva dans le nôtre; mais ce fut quand le progrès eut franchi le cercle qu'il lui avait tracé; en sorte qu'il ne lui reste plus rien à prédire. Son œuvre reste cependant parmi le petit nombre de livres originaux qui émeuvent jusqu'au fond de l'âme et donnent l'impulsion à la pensée. Toutes les théories modernes s'y rattachent; car, avant Beaufort, il relegua au rang des mythes l'histoire des premiers temps de Rome; avant Wolf, il se douta que l'*Iliade* était l'ouvrage d'un peuple et la dernière expression érudite après des

siècles de poésie inspirée; avant Creuzer et Gorres, il découvrit des idées et des symboles dans les images des dieux et des héros, et appela l'attention sur le caractère austère et religieux du berceau des nations; avant que Niebuhr y parvînt par l'érudition, il trouva par l'inspiration du génie le véritable mot de la lutte entre les patriciens et les plébéiens, celui des familles et des curies (*gentes et curiæ*); avant Gaus et Montesquieu, il démontra l'intime relation du droit avec les mœurs et comment les gouvernements se plient à la nature des gouvernés.

Mais si Montesquieu, génie emprisonné dans son siècle, avait connu *la Science nouvelle,* déjà publiée lorsqu'il parcourait l'Italie, peut-être aurait-il rallié à un principe supérieur les observations de détail avec lesquelles il traça aussi une histoire de l'humanité, en attribuant les institutions et la manière d'être des peuples aux législateurs, aux philosophes, aux intrigants et, faute d'autre cause, au climat, dont il fit une barrière au progrès, une entrave au libre arbitre.

Tandis que Bossuet se fondait sur la foi et sur la menace, Voltaire portait la critique et la moquerie sur les questions les plus importantes, qu'il prétendit résoudre par une série de plaisanteries qui montrent à quelles extravagances est forcé de croire celui qui ne veut croire à rien.

Après Leibnitz, qui avait ouvert la route à la recherche consciencieuse de la vérité et qui le premier s'avisa de chercher l'histoire dans les langues, Kant brilla parmi les Allemands; modifiant la pure raison et l'étude de l'homme pris abstractivement par celle de l'homme concret, il fit entrevoir la possibilité d'en écrire une générale, dans laquelle l'espèce humaine serait considérée comme l'accomplissement d'un dessein mystérieux de la nature, tendant à perfectionner une constitutition intérieure vers laquelle sont dirigées les lois des États, conformément aux dispositions que la nature a imprimées à l'homme.

Cette unité de but dans le mouvement des sociétés avait été déjà indiquée; mais il l'exprima plus clairement en la distinguant de l'harmonie de la création, et il fonda une école de penseurs appliquée à observer de quelle manière les individus et la société coopèrent au perfectionnement de l'humanité.

Ce n'est pas aux lois de la Providence ni de la raison, mais à la nature extérieure que Herder soumet l'homme; il veut que les fleuves, les montagnes, l'air modifient le type unique et déterminent les facultés de l'âme comme les dispositions du corps. Montesquieu avait professé la même doctrine; mais, fidèle à son siècle,

il ne voyait dans la nature morale et les institutions que l'action fortuite du monde externe; pour Herder, au contraire, ce monde est le moule où se façonnent les facultés de l'âme; celui-là, du moins, laisse une grande part au génie et à la prudence humaine; mais celui-ci fait l'homme déterminé jusque dans les dernières particularités. Souvent obscur, toujours déclamateur, exagérant l'influence du climat, indiquée déjà par Hippocrate vingt siècles avant Bodin et Montesquieu, Herder pétrifie l'histoire, quoiqu'il prétende lui donner le mouvement, subordonne les destinées de l'humanité à la nature extérieure, et fait du monde la représentation de je ne sais quel dieu-nature : les êtres s'élèvent en série progressive du minéral et de la plante jusqu'à l'homme; toutes les forces de la nature existent depuis l'éternité, et Dieu réside dans leur ensemble; de leurs combinaisons naissent tous les êtres, et de leur équilibre harmonique le mouvement universel; par elles l'homme agit sur le monde extérieur, et celui-ci sur le monde; de sorte que les mœurs, les lois, la liberté varient selon le degré de latitude; et pour le système de l'univers surgit à époque fixe telle ou telle forme de gouvernement et d'améliorations. Mais s'agit-il de rendre raison du langage, le secours de la nature lui échappe, et il est contraint de se réfugier dans la tradition.

Boulanger, scrutant l'histoire primitive, fait enfanter la société par l'effroi, comme Vico. Les dieux dominèrent d'abord, puis les héros divinisés; les républiques se constituèrent ensuite. La théocratie renaquit dans le moyen âge; puis la société s'achemina de nouveau vers les monarchies tempérées, dernier terme du progrès.

Turgot affirme que, tandis que les animaux et les plantes se reproduisent avec une inaltérable uniformité, les hommes s'améliorent progressivement en savoir et en moralité; de chasseurs ils deviennent pasteurs, puis agriculteurs; le christianisme fut un progrès, continué dans le moyen âge.

Ici se montre déjà clairement l'idée de la marche toujours progressive de l'humanité, considérée comme un être unique. C'est l'idée proclamée indéfiniment par Condorcet, créature de l'*Encyclopédie*, qui ne voyait toutefois d'améliorations que dans ce qui était alors effectué par la révolution. Il esquissa une dixième époque, qu'il se plut à embellir de tous les perfectionnements de l'homme et de la société, perfectionnements toujours dirigés pourtant vers le bien-être individuel.

En tête de l'école philosophique-historique allemande, Hegel prétend que l'âme du monde se manifeste à l'homme sous quatre aspects : substantiel, identique, immobile en Orient; individuel,

varié, actif en Grèce; à Rome, composé des deux premiers en lutte perpétuelle entre eux; et c'est de cette lutte qu'il fait sortir le quatrième pour accorder ce qui était divisé, phénomène offert par les nations germaniques. Pour lui la religion n'est pas seulement une impulsion du sentiment, un éclair de l'imagination, mais le résultat complet de toutes les facultés du genre humain. En Orient l'homme s'anéantit dans l'idée de l'Être infini; d'où la puissance théocratique. En Grèce l'infini disparaît pour faire place à l'immense activité humaine, qui devient prédominante à Rome, et enfante une personnalité égoïste; puis, chez les nations germaniques, l'unité divine se réconcilie avec la nature humaine, et la liberté, la vérité, la moralité y prennent naissance.

Michelet, à la suite de Schelling, y voit un combat incessant de la liberté contre la fatalité. Cousin professe que toute époque se constitue de l'un des éléments de la raison humaine, l'infini, le fini, le rapport, et qu'un pays, un peuple, un génie ne grandit qu'autant qu'il sert fatalement à l'un de ces éléments. Le génie, pour lui, ne serait tel qu'en raison de ce qu'il est l'expression de la généralité d'un peuple; tout peuple, tout lieu, toute révolution représenterait l'un des termes du développement nécessaire, et le triomphe sanctionnerait toujours la cause la meilleure.

Quoique partis de points différents, c'est encore là qu'aboutissent Hugo et Savigny, qui veulent que la perfection dérive d'une impulsion purement instructive; ce n'est ni la liberté humaine ni le progrès intellectuel qui la déterminent, mais bien les usages, les mœurs, c'est-à-dire la tradition.

D'autres aussi s'appuient sur la religion. Daumer, après Lessing, croit que toutes les religions précédentes ne furent que des révélations successives de la plus haute raison humaine, un acheminement vers une religion absolue. Les saint-simoniens, portant leur attention sur le peuple qui travaille et qui a faim, qui obéit et souffre, pensent que tout effort humain doit tendre à l'unité de sentiment, de doctrine, d'activité; à l'association religieuse, scientifique, industrielle, dans laquelle sera assigné à chacun un travail selon sa capacité et une rétribution selon ses œuvres.

Mariant cette doctrine à celle de Herder, avec une érudition plus positive, Buchez, après avoir posé la morale comme loi suprême, et l'histoire comme l'acte incessant de l'humanité qui accomplit sur la terre sa propre destinée, fait concourir toute la nature et l'humanité pour effectuer le perfectionnement; il analyse l'idée du progrès de manière à en fonder la science sur des bases métaphysiques, et présente la théorie complète de l'activité sentimentale,

scientifique et historique ; non-seulement il veut soumettre l'histoire à la méthode rigoureuse des sciences naturelles, mais encore y chercher la démonstration vivante de la loi morale et de la révélation divine, pour donner un but à l'activité des hommes et des nations.

L'école du progrès ne diffère du principe de Vico qu'en ce qu'elle substitue au cercle l'avancement continu ; pour elle, du reste, la pensée est la seule puissance qui domine dans l'histoire (1).

D'autres déduisirent de la même école saint-simonienne une théorie panthéiste, pour laquelle la nature et l'histoire sont des manifestations du grand tout, appelé Dieu ; manifestations dans lesquelles tout est nécessaire, comme conséquence inévitable des phénomènes précédents et cause infaillible des subséquents (2).

De Maistre ne voit dans le monde qu'un immense autel où toute chose doit être immolée en expiation perpétuelle du mal causé par la liberté de l'homme. Pour Ballanche le monde est une cité d'expiation où se développent les deux dogmes générateurs de la chute et de la réhabilitation ; Frédéric Schlegel veut que les vérités cardinales, tant religieuses que morales et sociales, aient été révélées à l'homme avec la parole, attribut distinctif de l'humanité. La parole fut d'abord altérée chez l'individu, puis chez toute la race ; or, tandis que la philosophie pure doit la réintégrer dans la conscience, la philosophie de l'histoire doit opérer cette même restauration dans l'espèce et en indiquer la marche. Au flambeau de son expérience, on distingue comment luttent et se combinent, dans tous les événements, quatre actions différentes, la force matérielle, le libre arbitre, le mauvais principe et la volonté divine, principe de salut : de là les diverses phases de la parole, de la force, de la lumière, et, pôle divin au milieu des temps, la rédemption.

Bonald, Adam Müller, Hallen font de toute institution civile l'œuvre immédiate de l'auteur de la nature ; ainsi le perfectionnement de la raison et du cœur ne peut se réaliser qu'après la manifestation des volontés divines. Baader voit l'homme suivre constamment la pensée de la Providence sans troubler l'harmonie universelle ; et cette pensée est la rédemption, œuvre de miséricorde, continuée par tous les siècles. Les premiers l'ont préparée après le sacrifice qui sauve l'humanité, et tous s'efforcent d'étendre

(1) *Introduction à la science de l'histoire.*

(2) Voir l'*Encyclopédie nouvelle.* Le travail de M. Chevalier en tête de ses *Lettres sur l'Amérique* est extrêmement remarquable.

le christianisme, entraînant ainsi le monde vers un progrès incessant et provoquant sans relâche à la justice, à l'unité, à l'amour. Arrière donc le fatalisme ! l'homme est libre ; mais la décision de sa volonté ne peut être prévue, tandis que celle de Dieu peut l'être. Ainsi le désordre parvient à établir l'ordre, que les créatures le veuillent ou non.

C'est ainsi que l'histoire naquit du désir, inné dans l'homme, de connaître les actions de ses semblables. Elle devint ensuite un exercice d'art, puis une école d'expérience, ensuite une lice pour le combat, enfin science de l'humanité, dont la mission est d'assigner aux événements leurs causes éloignées et convergentes ; ainsi l'observateur découvre dans la profondeur des cieux la force qui agite le fond des mers par le flux et le reflux.

Tant que la philosophie de l'histoire repose sur les faits, et se contente de les vérifier, de les exposer, d'enchaîner des fragments épars, de résumer tout le savoir historique, elle élève les esprits plus que ne le fit jamais la science antique ; franchit-elle ces limites, elle dégénère en systèmes capricieusement adoptés et soutenus par une série indéterminée d'observations sur les événements. Trop souvent elle fait de l'homme une victime, témoin ou instrument, au lieu de fortifier en lui le sentiment si digne de la liberté morale.

Mais ces systèmes peuvent-ils rester debout en présence de la totalité des faits ? Le monde qui passe est-il véritablement l'enveloppe d'un autre monde qui se perpétue ?

Oui certainement, l'homme, à son insu, accomplit sur la terre l'œuvre de Dieu ; la Providence, qui traça aux planètes des orbites infranchissables, n'a pu abandonner l'espèce humaine à un arbitraire aveugle ; elle la guide, au contraire, à l'aide d'un fil mystérieux, où s'allient, sans se contrarier, la liberté et la prescience. Une robuste intelligence, de laquelle seraient connues toutes les découvertes physiques, éliminerait du spectacle de la nature une grande partie des contradictions qui, à première vue, apparaissent dans la contemplation des phénomènes, résultat d'une multitude de perturbations simultanées. Mais le principe rationnel de la création, mais le but de la vie de l'humanité peut-il être saisi par l'homme ? peut-il s'appliquer à la manifestation des faits ?

Ce ne sont pas, à coup sûr, les théories débitées avec le plus de hardiesse qui s'y appliquent ; il suffit de les mettre à l'épreuve pour les reconnaître chimériques ou du moins insuffisantes. En effet, qui pourrait nous apprendre comment participèrent aux événe-

ments les plus éclatants de notre civilisation cette race jaune, le tiers peut-être des vivants et dont nous ignorons les destinées ; les Chinois, société patriarcale, immobile sur la base primitive de la piété domestique ; les Indiens, qui, circonscrits en castes perpétuées par la fausse interprétation des traditions religieuses, semblent avoir jeté l'ancre sur la mer des âges ; soit encore toutes ces populations, non moins nombreuses que les nôtres, qui, derrière des fleuves immenses et des montagnes gigantesques, avancent dans la voie de la civilisation, mais d'un mouvement si lent qu'il est à celui des Européens comme la précession des équinoxes à la révolution annuelle? Et cependant à cette civilisation si imparfaite nous sommes redevables d'inventions capitales, la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, le papier-monnaie, les chiffres de numération, l'art de maintenir durant tant de siècles, sous une même loi, une population plus considérable que celle de l'Europe entière.

Un jour viendra où ces peuples se mêleront avec nous pour remplir la promesse évangélique (1); et alors peut-être apparaîtra dans leur marche un ordre providentiel conforme au nôtre. En attendant, il ne faut pas que les naufrages signalés dans la philosophie de l'histoire nous fassent perdre courage, et nous détournent de livrer de nouveau notre voile au vent. Beaucoup avaient péri avant que Colomb, grâce à un sublime mécompte, abordât le nouveau monde ; et les tombes de Lapeyrouse et de Mungo-Park servirent de phare à ceux qui cheminèrent sur leurs traces. Mais si jamais on arrive à prescrire une règle aux progrès, elle ne pourra reposer que sur la connaissance de ceux qui déjà ont été accomplis : d'où ressort l'importance des recherches historiques, d'autant plus qu'ayant cessé d'être individuelles elles s'étendent au monde entier, comme une vaste épopée dans laquelle chaque nation réalise une pensée de Dieu dans l'intérêt du genre humain. La philosophie de l'histoire ne doit donc point s'arroger le droit de prescrire la formule du progrès ; mais il faut qu'elle l'enregistre, en observant les circonstances qui dominent dans ce sublime voyage de la civilisation d'Orient en Occident.

Voyez-la s'avancer du cœur de l'Asie vers l'Atlantique, conquérir et faire halte. A chaque station elle adopte des croyances nouvelles, des mœurs, des lois, des usages et un langage nouveaux ; les questions capitales des rapports entre l'homme, Dieu et l'univers, de la hiérarchie politique, sociale et domestique sont remises en débat. Elles semblent résolues et acceptées ; mais, dans

(1) *Fiet unum ovile et unus pastor.*

l'âge suivant, la civilisation reprend sa marche, et va les agiter de nouveau, pour en chercher une solution nouvelle. Dans sa route, elle est détournée par le choc des deux races de Sem et de Japhet, l'une venant du septentrion et l'autre du midi. Toutes deux se rencontrent sur le même terrain, se heurtent, puis se mêlent, se modifient, et à chaque nouvelle période elles se retrempent à leur source primitive. Tantôt ce sont les fils de Sem qui répandent les arts de l'esprit et du luxe, tantôt ceux de Japhet qui font irruption dans les tentes des Sémites (1), et leur mâle et indomptable vigueur apporte une nouvelle énergie aux méridionaux dégénérés.

C'est sur une ligne opposée que chemine la civilisation de l'extrême Orient, partant de même des plateaux de l'Asie centrale pour se diriger lentement à l'encontre du soleil. Comme la nôtre, elle est modifiée par le mélange des hommes septentrionaux et méridionaux ; car le Nord, qui nous envoya les Pélasges, les Scythes, les Celtes, les Thraces, les Slaves, y dirigea des flots de Young-nu, de Mongols et de Mantchoux qui, parfois, firent retentir jusqu'aux rives de l'Oder leurs sauvages hourras (2).

Attachons-nous à suivre cette marche imposante, et qu'elle soit pour nous l'occasion d'embrasser dans son ensemble le spectacle que nous nous proposons de développer dans cette *Histoire universelle,* heureux si nous savons faire notre profit des conquêtes et des erreurs de nos devanciers.

Ire époque; les origines.

Ce pays, paré de toutes les beautés, qui s'étend entre le golfe Persique, l'Arabie, la mer Caspienne et la Méditerranée, position centrale entre l'extrémité du Bengale et l'Écosse, entre l'Espagne et la Chine, est le foyer de la civilisation. L'homme y naît dans la parfaite harmonie de ses facultés, doté par Dieu de tout ce qui peut contribuer à son développement moral, physique et intellectuel. Comme dans la sphère de la vie organique et de la composition inorganique, tout ce qui se réfère aux périodes de formation est enveloppé de ténèbres, il en est de même des origines du monde. Nous dirons avec Vico (3) que, désespérant de retrouver le principe commun de l'humanité dans les annales des Romains, trop récentes eu égard à l'antiquité du monde ; dans celles des Grecs, dictées par l'orgueil ; dans celles des Égyptiens, mutilées comme leurs pyramides, ni enfin dans les ténébreuses traditions de l'Orient, nous irons le demander au début de l'histoire

(1) *Inhabitet Japhet in tabernaculis Sem.* (Genèse, IX, 27.)
(2) Avec Gengis-Kan.
(3) *Scienza nuova*, I, 7.

sainte, à la Genèse, dont chaque science confirme, par ses progrès, les enseignements.

IIe époque, de la dispersion aux olympiades. — 776.

L'unité est brisée par l'orgueil; et l'harmonie entre les facultés intérieures une fois détruite par le péché, les facultés extérieures, telles que le langage et les traditions, s'égarent également. Le Paropamise et le Caucase déterminent deux courants de populations, l'un se dirigeant vers l'Orient, l'autre vers le couchant; si vous interrogez sur l'histoire la plus reculée les mythes, les étymologies, les traditions, les idiomes, tous, d'un commun accord, vous signalent l'Asie centrale comme le berceau des nations. Où manquent les documents il ne reste de place que pour les hypothèses, qu'il importe d'étudier néanmoins, parce que, dans les livres, elles se sont mêlées aux notions positives et aux faits certains; il est donc utile d'en connaître l'objet, les motifs, les caractères. Mais, tandis que les philosophes nous dépeignent l'homme primitif comme une brute guidée par le seul instinct, sous l'impulsion duquel il invente les premières sociétés matérielles, nous, au contraire, aussi haut que les souvenirs peuvent remonter, nous voyons les idées conduire les affaires, les vérités invisibles soutenir les visibles, l'État se gouverner selon la pensée de Dieu, la famille selon les souvenirs des morts, le corps selon les intérêts de l'âme. Là se montre, dans tout son éclat, le contraste entre la liberté individuelle et l'organisation sociale, l'une et l'autre aussi anciennes que le premier péché et fondées sur la nature humaine, qui veut être libre et répugne à l'isolement; d'un côté, la loi s'efforce de procurer l'ordre, la stabilité et la paix; de l'autre, les instincts violents poussent à l'indépendance. Mais tandis que tout nous atteste la jeunesse de la société, loin d'y rencontrer l'état sauvage d'où l'homme se serait élevé peu à peu jusqu'à devenir le roi de la nature, nous rencontrons déjà dans ces temps primitifs quatre grands empires, l'assyrien, l'égyptien, le chinois, l'indien. Ces deux derniers enfantent la civilisation du Thibet et du Japon, étrangère à celle de l'Europe. L'Égypte, en relation, par le commerce ou par les armes, avec la Perse, les Babyloniens, les Arabes, les Phéniciens, les Hébreux, devient non la source, mais le canal par lequel les sciences, les lettres, les arts, le culte se propagent chez les trois nations occidentales, étrusco-pélasgienne, grecque et romaine, héritière des empires primitifs.

Les deux civilisations s'entre-choquent d'abord lorsque les Deucalions de l'Asie et de l'Afrique métamorphosent en hommes les pierres de la Grèce et de l'Asie Mineure. Quinze cents ans avant Jésus-Christ toute chose est orientale, telle que l'ont transplantée les

colonies égyptiennes, arabes, phéniciennes, personnifiées dans les types d'Ogygès, de Cécrops, de Pélops et de Cadmus. Mais Prométhée, fils de Japet, ou la race hellénique descendue du Nord, anime ces êtres dégrossis, auxquels elle donne une autre vie, jusqu'à ce qu'elle soit subjuguée à son tour par les mœurs de l'Orient; et les monarchies sont partout établies. Toutefois les Héraclides apparaissent bientôt avec la race septentrionale des Doriens; ils font prévaloir l'Occident, réduisent à des aristocraties féodales les gouvernements, qui passent de l'immobilité asiatique à la variété, et ouvrent en réalité le monde occidental. L'enlèvement d'Europe, celui d'Hélène, les amours de Médée, la conquête de la Toison d'or sont les riantes fictions sous lesquelles les poëtes voilent les inévitables combats de ces civilisations différentes. La conquête n'efface pas cette différence originaire, et la rivalité des Doriens et des Ioniens dure autant que la Grèce, rivalité dont on suit les vicissitudes dans la suprématie des Athéniens, de Cimon à Périclès, dans celle des Spartiates après la victoire d'Ægos-Potamos, dans celle des Thébains, née et morte avec Épaminondas, jusqu'à ce que la domination macédonienne vienne livrer le pays amolli et enchaîné à l'Occident vainqueur dans la lutte. Durant ce temps un peuple spécialement dirigé par Dieu conserve intacte la tradition primitive, qui, chez les autres nations, s'altère à mesure qu'elle s'éloigne des sources; il proclame le dogme le plus sublime : un Dieu seul qui créa l'univers par un acte de sa libre volonté.

IIIe époque, 776-323: des olympiades à Alexandre.

Ce peuple a son histoire propre, tandis que l'histoire des autres peuples ou se tait ou se nourrit des fictions qui valurent à cet âge le nom de fabuleux. C'est seulement au huitième siècle avant Jésus-Christ que les faits commencent à se classer par époques; l'ère des olympiades (776) pour la Grèce, celle de la fondation de leur cité (753) pour les Romains, de Nabonassar (747) pour les Babyloniens et les Égyptiens annoncent qu'à la fable succèdent les temps historiques, à l'âge des héros celui des hommes.

Dans l'Orient la civilisation s'affermit, et la race des Perses descend des montagnes pour rajeunir les Mèdes amollis et fonder un des plus vastes empires du monde. On dirait que cette monarchie s'irrite contre la petite Europe, qui commence à conquérir les sciences, les arts, les lois, et que, par dépit, elle précipite sur elle des torrents d'hommes qui lui demandent la terre et l'eau. C'est le passé qui se déchaîne contre l'avenir, la race immobile contre la race progressive. De même qu'Homère avait chanté le premier duel de l'Asie avec l'Europe, en faisant jaillir de la barbarie la pitié et l'admiration, ainsi Hérodote, témoin de la guerre

persique, nous la transmet dans un récit dramatique dont la rivalité de l'Orient et de l'Occident forme le nœud principal. A Marathon, à Salamine, à Platée la supériorité de la civilisation européenne l'emporte sur la civilisation asiatique, et bientôt les peuples, restés d'abord isolés, se rapprochent et se connaissent mieux les uns les autres. L'esprit humain, dans le siècle qui s'écoula de Périclès à Alexandre, fait plus de chemin que ne lui en avaient fait faire durant une bien plus longue période ni l'imagination des Indiens, ni la profonde intelligence des Égyptiens, ni le froid raisonnement des Chinois, ni la ferme volonté des Israélites. En racontant la guerre des Mèdes et celle du Pélonponnèse, le récit acquiert l'intérêt de l'épopée; comment pourrait-il en être autrement au milieu du vaste essor de la pensée et des beaux-arts, au milieu de ces caractères héroïques qui mettent de la grandeur jusque dans le crime et qui se montrent à nous à travers le double prestige du lointain des âges et du style d'incomparables écrivains.

Mais l'Orient, vaincu par les armes, triomphe par sa civilisation. La Grèce se plie aux usages de l'Asie, et, après la paix d'Antalcidas, le grand roi la remanie à son gré. Mais avant qu'elle se corrompe entièrement, arrive du Nord une race nouvelle descendue des montagnes de la Macédoine; et Alexandre, par une sublime réaction, songe à placer la civilisation grecque à la tête de l'unité orientale. Seul, il réussit à implanter au cœur de l'Asie un État européen; il fonde entre elle et l'Afrique une cité qui donnera un nouveau centre au commerce du monde et où le génie grec, devenu impuissant à créer, s'assiéra entre deux mondes, pour expliquer au nouveau les mystères de l'ancien.

Alexandre et plus encore ses successeurs se laissent énerver par les vaincus, et deviennent des princes orientaux; cependant la civilisation marche à pas de géants vers l'Italie, dont elle fait la conquête.

La variété, caractère que la Grèce apporte dans ses institutions, dans les arts, dans la science, tend à s'agglomérer autour de Rome, qui, constituée d'éléments disparates, marche à la conquête de sa propre liberté et du territoire étranger; grande dans ses victoires, plus grande dans ses désastres, elle épie durant la paix l'occasion opportune pour s'assurer les chances de la guerre. Rome, plus jeune, cesse de rapporter son origine aux dieux, et se contente d'un héros pour fondateur. Son histoire est celle d'une cité pour qui la considère en petit; en grand, c'est l'histoire de tout l'héroïsme antique, l'arène où combattent le fini contre l'infini, la généralité abstraite contre l'individualité libre, les aristocraties

représentant la stabilité asiatique contre les démocraties engendrées par le mouvement européen. Celui-ci l'emporte, et l'*âge humain* de Vico, qui jamais ne se réalisa dans la Grèce, naît avec la liberté véritable dans Rome, qui, la première, cherche à réunir, à fonder, à organiser les nations, jusqu'alors réduites à des communautés particulières ou à des agglomérations forcées.

IVe époque. 525-134; guerres puniques.

Toute l'attention se concentre désormais sur Rome. Aussitôt qu'elle s'est avec peine assimilé ses éléments primitifs, Rome s'élance comme un géant à la conquête de l'univers. Douée d'une persévérance merveilleuse dans ses vastes desseins, elle se trouve en présence de nations qui se soutiennent par les lois de l'équilibre, inconstantes dans leurs alliances, attentives seulement à croître et à empêcher les autres de grandir. Le résultat pouvait-il être douteux? Au moment où Rome déborde de l'Italie subjuguée, la race japétique et celle de Sem se trouvent face à face, la première avec le génie de l'héroïsme, des beaux-arts, de la législation, les seconds avec l'esprit d'industrie et de commerce. La race sémitique succombe quand Tyr cède à Alexandrie, sa rivale, lorsque Carthage est détruite par Rome; et c'est à peine si le souvenir de cette civilisation survit chez ceux qui en recueillent les fruits. Qui sait si la colonie d'Alger, naissante aujourd'hui sur la plage voisine, ne pourra pas, assise au milieu des ruines de Carthage, en obtenir un jour les révélations que l'on a déjà arrachées à Babylone et à Memphis?

C'est ainsi que Rome triomphe de l'Orient avant même de s'aventurer à le combattre en Égypte, en Syrie, dans le Pont et en Arménie. Mais l'Orient, dans le même temps qu'il apporte à la cité conquérante ses industries et ses doctrines, la corrompt et la modifie. Tout en forgeant des chaînes au monde, Rome se montre magnanime; elle triomphe des rois, donne aux peuples la liberté, distribue les provinces entre ses alliés, abat les superbes et pardonne à qui se soumet. Mais, une fois qu'elle a passé en Asie, elle abdique toute retenue; elle croit la liberté des autres une insulte pour sa grandeur, et viole effrontément la justice. Persée, chargé de fers, est donné en spectacle à la foule qui insulte aux misères royales; Carthage est détruite avec iniquité; Numance mérite l'admiration de la postérité, sans apaiser le farouche vainqueur, qui de l'effusion du sang ennemi passe à l'effusion du sang romain.

Ve époque; guerres civiles; 134 avant J.-C. — 4 depuis J.-C.

Avant d'aborder l'ère nouvelle, nous arrêterons nos regards sur un peuple oriental bien plus antique, qui, du Seen-si, étend sa lente civilisation, et grandit tellement à part du reste du monde

qu'il a pu être négligé par l'histoire, vivant de mouvement et de progrès. Mais à cette époque s'élève de son sein un de ces grands hommes qui, par la doctrine et les méditations, résument et incarnent la pensée du peuple et hâtent les changements que l'épée ne réussirait pas à effectuer. En parlant des Chinois et de Confucius nous aurons occasion de jeter un coup d'œil rétrospectif sur le monde patriarcal que nous abandonnons, sur ces sociétés orientales vivant dans l'espace, non dans le temps ; de les comparer avec les nôtres, qui, répudiant le principe de la nécessité, se séparèrent de l'unité établie et universelle pour se lancer vers le progrès libre et varié ; dans lesquelles enfin le droit se détache de la religion et de l'État, pour devenir individuel et efficace.

Qu'on ne s'étonne pas si l'Orient prévaut quelquefois ; il n'en pouvait être autrement si l'on considère le nombre immensément plus grand des peuples encore façonnés aux mœurs asiatiques. La civilisation européenne se bornait à la Grèce et à l'Italie, et encore ces deux contrées tenaient-elles de l'Asie l'esclavage, l'assujettissement de la femme, les cultes, souvent le luxe et le despotisme. Elles s'acheminaient cependant à pas tardifs, mais assurés, vers une condition meilleure. La victoire faisait d'abord les esclaves et les maîtres, puis l'intérêt ou les transactions formèrent la plèbe, sans existence ni civile, ni politique, ni religieuse ; existence qu'elle ne peut acquérir que sous la sanction du patricien, en qui le droit de la force est à peine réfréné par les solennités légales. Mais la cité plébéienne s'élève à côté de la cité aristocratique de Romulus, qui est forcée de s'attacher rigoureusement à la lettre de la loi : cette légalité rigide, l'éloquence la combattra, les priviléges l'éluderont, les fictions rituelles la tromperont ; puis, par la voix des Gracques, le peuple réclamera le droit de posséder et de voter, et, de défaites en défaites, il marchera vers le triomphe.

Les deux formes du monde oriental et du monde occidental, du patriciat et du plébéianisme, associées dans Rome, lui impriment une double nature, l'une conservatrice et l'autre innovatrice. Elle adopte toutes les idées, mais après une vive résistance ; elle grandit, mais en acquérant de nouvelles forces ; elle change de gouvernement, mais en se fondant toujours sur les mêmes principes, ceux qui avaient servi de base à la société humaine ; et, comme elle forma jadis la cité en amalgamant ensemble patriciens et plébéiens, elle fonde l'empire en amalgamant des peuples divers, qu'elle rend sujets d'abord et qu'après la

guerre sociale elle fait Romains. Voilà pourquoi ses conquêtes ne sauraient lui échapper : elle subjugue, elle civilise, elle assimile, et, dans l'ordre des faits, elle obtient un empire chaque jour plus étendu et plus durable, tandis que, dans l'ordre des idées, elle acquiert la jurisprudence la plus savante. Les esclaves ont fait d'abord retentir un cri d'émancipation ; les vaincus, qui ont rempli en Italie les vides laissés par les indigènes détruits dans la conquête, réclament des droits. Le sang des Gracques engendre Marius, qui aplanit la voie à César, précurseur d'Auguste.

Au milieu des guerres intestines, la civilisation s'avance, en suivant la marche du soleil, jusqu'aux rives de l'Océan ; les descendants des Gaulois et des Germains, conquis à la vie civile, sont disposés à pardonner aux Romains d'avoir massacré leurs ancêtres. D'autre part, l'Europe règne en Égypte, combat en Perse, subjugue la patrie de Masinissa et augmente le nombre des nations associées à sa civilisation au point de pouvoir désormais combattre l'Orient à forces égales.

C'est à Actium qu'elle se trouve face à face avec le monde oriental, et la fuite de la reine d'Égypte assure la prédominance de l'Europe. Et cependant l'Orient triomphe dans la profonde corruption de la nouvelle Babylone. Car, tandis que le glaive aide à la fraternisation des peuples, tandis que les formes extérieures de la cité, l'industrie, le commerce, les arts, les lois, l'administration s'améliorent, la blessure que la superstition et la philosophie ont faite au cœur et à l'intelligence du monde antique grandit et s'ulcère. Les principes essentiels à la vie sociale, foi, conscience, liberté, sont détruits ; les lois protégent les esclaves, et l'esclavage ne fut jamais si étendu ni si impitoyable. Paul-Émile vend en Épire cent cinquante mille habitants de soixante-dix cités détruites, pour en distribuer le prix à ses soldats ; César remercie les dieux de ce qu'il a exterminé les Gaulois, vendu à l'encan cinquante-trois mille habitants de Namur, tué dans Avaricum quarante mille citoyens désarmés. Ce n'est pas seulement pour assouvir sa faim, ou dans l'enivrement de la vengeance, qu'on massacre les hommes, mais aussi pour amuser la foule assemblée dans les cirques. Le dogme de l'autorité s'y combine avec celui de la liberté ; mais c'est la liberté du citoyen et non celle de l'individu. Sur l'autel de la patrie, érigée en divinité inexorable, on immole l'indépendance des nations ; le monde est considéré comme une mine d'or ou comme un marché d'esclaves ; la parole de la république est sacrée, non parce qu'elle est juste, mais parce qu'elle est dite, et la légalité tient lieu de justice ; elle sert même à couvrir les iniquités extérieures. On méconnaît le

droit sacré de désobéir aux lois injustes, c'est-à-dire la prérogative de la raison, qui juge la justice des lois. Aussi, le monde étant réduit à la seule politique, il ne reste de lien possible que la force, incapable de maintenir longtemps l'harmonie. La sagesse païenne ne sait que plaindre cette race, pire que la précédente, et en prévoir une plus perverse encore (1).

Auguste sait se prévaloir de ce respect envers la légalité pour masquer l'usurpation. Il absorbe les pouvoirs que le peuple avait acquis par de longs efforts, et parvient ainsi à substituer au despotisme de la république celui de la monarchie. Il résout la grande question débattue entre nobles et plébéiens, entre patriciens et chevaliers; en proscrivant l'aristocratie, en introduisant l'égalité dans le droit civil, il fait tomber en désuétude les lois des Douze Tables; il nivelle tous les membres de l'empire; il appelle les muses à couvrir de lauriers les fers imposés à la cité-reine; puis, insultant au monde subjugué, il lui crie : *La paix!*

VIe époque, 4-323; de J.C. à Constantin.

Non, ce n'est pas des hauteurs fastueuses du Palatin ni du seuil du temple clos de Janus que la paix doit sourire au monde; c'est d'une chaumière de la Galilée. De là sort la bonne nouvelle qui proclame le Dieu unique, la fraternité, l'égalité des hommes et un règne de vérité, de vertu, de justice, que les nations, mises dès ce moment sur la vraie et infaillible voie du progrès moral, s'acheminent à réaliser. Les conquêtes de l'humanité s'étaient bornées jusqu'alors au mariage légitime, aux libertés civiles et politiques, à l'égalité devant la loi, et celle-ci encore au profit de la seule race dominatrice. Désormais l'unité de Dieu enseigne l'unité du genre humain. L'innocence est imposée non-seulement dans les œuvres, mais encore dans la pensée affranchie. L'unique moyen de puissance et de gloire avait été la guerre, l'unique but des héros la conquête; la servitude était déclarée un fait nécessaire, équitable, naturel, et l'esclave, condamné non pas seulement à toutes les misères, mais à l'abrutissement intellectuel et moral, restait sans existence religieuse, sans affections, sans descendance légitime. A cette heure la charité, parole nouvelle, allége ses chaînes en attendant qu'elle parvienne à les briser; la paix universelle est proclamée; les priviléges de nais-

(1) *Ætas parentum, pejor avis, tulit*
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

(Horace, III, 6.)

C'est le sentiment qui prédomine chez les écrivains de ce siècle.

sance et de conquête sont effacés; non-seulement on inspire l'horreur du sang, mais encore celle de la lutte. On voit apparaître le modèle d'une société fondée sur la combinaison des forces pacifiques d'un pouvoir tout spirituel, opposé aux excès du pouvoir armé, le modèle d'une fraternité de nations qui, au lieu de s'entre-détruire, se rapprocheront pour se perfectionner réciproquement.

Qui donc a opéré ce prodige? Un artisan de Galilée. C'était encore une doctrine venue de l'Asie qui devait non subjuguer, mais convertir l'Europe, associer la vérité politique à la vérité religieuse, et, opposant la conscience aux idoles, la résignation aux tyrans, réintégrer le genre humain dans sa dignité, sous un seul Dieu. A côté de la puissance du glaive se dresse celle des idées, qui, indépendante de sa rivale, soutient le progrès dans ses luttes contre cette même puissance du glaive pour empêcher qu'il ne chancelle; alors un nouvel élément entre dans le récit, l'histoire de l'Église. L'Église, représentant le peuple et admettant à l'émancipation tous les infortunés, tous ceux qui souffrent par la conquête et par la force, ne détruit pas du premier coup la servitude, les violences légales, les glorieuses rapines; mais elle leur oppose une doctrine qui les réprouve et un Dieu qui les condamne.

Bientôt Néron et Domitien se trouvent face à face avec Pierre et Lin : les premiers, maîtres armés du monde, ayant pour eux la légalité, si différente de la justice, représentants du monde ancien qui, dans les cirques encombrés, crie : *Les chrétiens aux lions!* les seconds, pauvres, faibles, méconnus, calomniés, propageant le règne de Dieu par l'autorité, l'instruction, les cérémonies, l'exemple, et enseignant à rendre à César ce qui est à César; mais rien de plus, mais non le culte, non le sacrifice des sentiments et des convictions.

Ne vous sentez-vous pas sur un autre théâtre? Ne vous apercevez-vous pas que la civilisation occidentale prend un essor plus assuré? Mais les accidents extérieurs empêchent ou retardent le triomphe. L'adoration qui s'adressait à l'État se concentre maintenant sur les empereurs, protégés par la religion comme par la loi. Tantôt c'est l'Occident qui prévaut avec Trajan et Marc-Aurèle, tantôt c'est l'Asie qui revit avec Commode et Héliogabale. Le stoïcisme s'ingénie pour arracher la domination à la force brutale; mais le troupeau d'Épicure se résigne à des souffrances avilissantes qui ne troublent pas ses jouissances brutales ou sa savante corruption. Les théurgies viennent repaître les croyances chancelantes, tandis qu'une révélation qui apaise la pensée parce que son origine est supérieure, qui donne vigueur aux lois parce qu'elle

établit un pouvoir infaillible, tend à l'universalité de la morale, et enseigne à tous ce qu'il importe de connaître, d'aimer, de pratiquer non-seulement dans la société, mais aussi dans la conscience individuelle. La translation du siége de saint Pierre de Jérusalem à Antioche, puis à Rome accroît l'influence de l'Occident, tandis que le trône impérial installé à Constantinople fortifie l'élément oriental. Le luxe et la mollesse énervent les Césars dégénérés, qui déposent le glaive défenseur pour disputer sur la théologie. Et cependant des princes souillés d'iniquités promulguent des règles d'une justice parfaite. Les empereurs, pour se débarrasser de la noblesse, s'appliquent à faire prévaloir les droits de la nature; ils favorisent les émancipations, le pécule du fils de famille, les dernières volontés; ils amplifient les effets et restreignent les solennités de l'affranchissement; ils étendent le droit de bourgeoisie. Enfin, à l'époque de Constantin, l'équité l'emporte tout à fait par l'abrogation des formules, dernier débris des vieux temps et par l'émancipation qui s'étend des provinces au monde entier.

VIIe époque. 323-476 ; de Constantin à Augustule.

Rome se trompait en se flattant que ses aigles tenaient l'univers dans leurs serres. Si elle ne put entendre le mouvement silencieux et uniforme de l'Inde et de la Chine, destinées à lui survivre; si elle crut l'Asie et l'Afrique domptées après avoir traîné chargés de chaînes les rois d'Alexandrie et de Palmyre le long de la voie Sacrée, l'ivresse du triomphe et le fracas obscène des bacchanales n'auraient pas dû l'empêcher d'entendre au loin la marche des barbares poussés l'un par l'autre comme par une force surnaturelle, pour mettre au pillage la déprédatrice de l'univers.

Au Midi les Berbères, les Gétules, les Maures repoussent les Romains vers les côtes; à l'Orient les Sassanides ressuscitent la puissance de la Perse, et menacent de renouveler les jours de Xerxès. Les Germains trouvent d'autres Arminius qui les conduisent aux Alpes. Les Scandinaves tuent Valens dans une bataille, comme les Perses avaient tué Julien. Les provinces, lasses du joug fiscal, accueillent comme des libérateurs les nouveaux conquérants. Les Ogoro-Finnois et la Tartarie ignorée veulent une part des dépouilles, et les frères de ceux qui assaillirent l'empire chinois viennent incendier les villes de l'Adriatique et mourir dans les plaines de Châlons.

En vain Constantin crut retremper la monarchie; le peuple était gangrené par l'ancienne prospérité et par les misères récentes. Entre des millionnaires aux immenses domaines et la foule innombrable des prolétaires avait disparu la classe moyenne, foyer des vertus civiques et de l'égalité sociale; les croyances religieuses

étaient en désaccord avec les institutions civiles, et, tandis que la législation était catholique, l'administration se maintenait païenne, identifiant l'État avec le souverain, qui, sans bornes dans son influence, corrompait le peuple avec sa dépravation, ou troublait sa foi par des disputes théologiques. L'armée, jadis obéissante à la république, puis soulevée contre elle dans les guerres civiles, placée enfin sur le trône avec les Césars, veut maintenant disposer d'eux; et Rome, agrandie par la force, succombe sous la force. Rome, constituée sur l'obéissance, périt parce quelle l'exagère. Les institutions étaient grandes, mais les consciences étaient étouffées, et lorsque celles-ci s'obscurcirent, bien que celles-là durassent encore, la société se trouva sans appui. Les derniers empereurs, honteux du passé, tremblants pour l'avenir, s'étourdissent sur le présent au milieu des voluptés asiatiques. Leur couronne ressemble à la guirlande dont on pare la victime destinée au sacrifice, et leur nullité hâte en Occident la chute de l'empire, qui en Orient devait survivre longtemps.

Constantinople, dans sa langueur, peut encore dépouiller de leur rudesse native les barbares qui s'en approchent. Elle donne aux Goths l'alphabet, modifié par Ulfilas; c'est à elle qu'ils doivent Théodoric, leur meilleur souverain; elle fait briller aux yeux des Russes et des Bulgares la lumière de la vérité; avec le code de Justinien elle sauve du naufrage cette vaste science pratique du droit romain, et le transmet à la postérité pour en modifier les législations.

Au conflit entre l'Orient, l'Occident et le Nord, entre le christianisme, l'hellénisme et la barbarie, les formes perdent, mais le fond gagne. Un petit nombre de privilégiés tombe, mais l'humanité se relève. Alors que la cité romaine s'écroule, la cité de Dieu est proclamée par une doctrine sublime apprise sur les genoux maternels, par la liberté établie sans révolutions, parce qu'elle est fondée sur la justice de la pensée et sur la sainteté de la vie.

Dès ce moment le progrès suit une route directe et logique, et la doctrine du christianisme se réalise dans les croyances, dans les idées, dans les arts, dans les habitudes. Qui dirait que les hérésies même dussent propager la civilisation? Les manichéens pénètrent jusque dans l'Inde, dans le Thibet, dans la Chine, où ils contribuent à l'apparition du dernier Bouddah et à l'établissement de la religion des lamas, qui aujourd'hui compte autant de sectateurs que la loi du Christ. Les nestoriens fondent dans Édesse la première université chrétienne, d'où ils répandent l'alphabet syriaque en Mésopotamie, en Phénicie, en Perse. Ils enseignent

l'usage des voyelles aux Arabes en traduisant dans leur langue les œuvres grecques que, plus tard, l'Europe recevra des fils d'Ismaël.

VIIIe époque, 476-622 ; les barbares. C'est ainsi que l'Orient et l'Occident reprennent leur marche par des routes diverses. Le premier s'énerve de plus en plus en suivant l'ornière antique et les traditions de l'Asie ; dans l'autre les barbares détruisent l'édifice des siècles et effacent jusqu'au nom d'empire romain. Cette passion d'indépendance qui ne souffre rien de fixe, de durable, d'obligatoire ne pouvait fonder aucune société; aussi ne venaient-ils que pour détruire ; mais parmi eux s'était conservé l'instinct de la liberté que les institutions avaient étouffé à Rome.

L'homme était barbare , mais pas aussi corrompu qu'au milieu des civilisés, qui avaient abusé de toutes les doctrines, de toutes les jouissances; leur brutalité était moins avilissante que la dissolution raffinée de Rome. Ces caractères vigoureux, qui ne savaient pas obéir, savaient cependant se sacrifier, et conservaient une étincelle de ce sentiment d'honneur que l'antiquité ne connut pas et dont le christianisme devait profiter pour former la conscience et constituer l'obéissance raisonnable. C'est pourquoi les barbares régénéraient par la force les populations dévoyées dans le même moment où une loi d'amour les associait. Si, quelquefois, l'histoire se manifesta comme *un ordre visible de la Providence*, ce fut certes alors, quand d'inexprimables souffrances tournèrent au profit de l'humanité. Sur ce chaos de sang et de décombres planait un esprit supérieur aux événements, et, à mesure que les barbares avançaient dans leur conquête, ils étaient conquis à la croix, c'est-à-dire à la civilisation. Les nations divisées par l'épée se réunissaient dans ce qu'il y a de plus libre au monde, le sentiment religieux ; et l'Asie ne pourra plus dominer irrévocablement partout où fut empreint le signe de l'unité catholique. Le schisme semble consolider le divorce de l'Orient et de l'Occident. La France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie constituent en Europe de nouveaux États qui prennent du Nord un élément inconnu au monde asiatique, la liberté individuelle, que les vaincus sauront acquérir aussitôt que, la première fureur de l'invasion passée, il leur sera permis de regarder en face leurs conquérants.

IXe époque, 622-800 ; Mahomet. Déjà avec les Lombards a fini cette émigration des peuples du Nord qui durait depuis des siècles. Eux-mêmes repoussent les excursions guerrières et dressent contre elles les murailles de cités nouvelles et la croix. La civilisation vaincue réagit sur les vainqueurs en les civilisant; la conversion procède alors du Midi

vers le Nord, en propageant au milieu des armes les idées de paix, d'ordre, de charité, et en acquérant le pouvoir par le moyen le plus légitime, c'est-à-dire par la capacité.

Quel profit apporta l'invasion des barbares du Nord? C'est ce que les esprits les moins pénétrants reconnaîtront facilement s'ils confrontent la désolante monotonie et la longue agonie de l'empire d'Orient avec la civilisation ressuscitée de l'Europe, où l'antique se mêle et combat encore avec le nouveau, où les charmes et les défauts d'une enfance inexpérimentée se montrent à côté des avantages d'une vieille société. Les esprits sont ingénus, mais les affections profondes; les formes sont contrefaites jusqu'à la monstruosité, mais les conceptions sont gracieuses. Les cœurs soumis et pieux ne rendent les caractères ni moins forts ni moins inflexibles; l'ignorance s'associe avec la pédanterie et le génie, la grossièreté avec les émotions tendres. On entrevoyait déjà vaguement les idées des temps à venir; mais elles apportaient une frayeur inquiète, comme ces inspirations intérieures qui ne trouvent pas d'expressions pour se manifester. De là ce fonds de mélancolie prédominante, ces images habituelles de la mort; de là ces terreurs renaissantes de la fin du monde, ces folies grandioses, ces vertus naïves et les trois faits dominants de cette époque, l'expiation religieuse, l'oppression, la résistance. Celle-ci enfin triomphe et pousse l'Occident à la conquête de la civilisation moderne.

D'un autre côté, le Midi, Mahomet à sa tête, prépare une réaction terrible. Le poëte arabe, guerrier sans générosité, prophète sans miracles, propage sur les ruines une religion sans mystères, un culte sans sacerdoce, une morale fondée sur la volupté. Sa mission, qui ne se prouve que par l'extermination, immole plus de victimes humaines que ne l'ont fait ensemble toutes les croyances antiques. L'islamisme commence par une guerre de tribu, et dans l'espace d'un demi-siècle il a déjà soumis par la force tout ce qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate, la Syrie, la Palestine jusqu'aux bords de la Méditerranée, les frontières de l'Asie Mineure jusqu'au Taurus. Peu après il envahit les côtes d'Afrique, et menace à la fois la Perse et l'Espagne, l'Inde et l'empire de Byzance. Il ne déposera le cimeterre que le jour où il sera émoussé; ce jour est venu, mais il cherche vainement à le retremper dans la civilisation européenne.

C'est la même race que nous avons vue succomber avec Carthage; c'est la même lutte qui se renouvelle sous l'aspect de deux religions; c'est une autre émigration, mais elle ne porte pas avec elle l'affranchissement, comme l'émigration septentrionale, et ne

dépose pas les armes en rencontrant la croix. Loin de là, elle veut effacer la florissante civilisation de l'Occident et la remplacer par le despotisme temporel et spirituel, par l'esclavage, par l'asservissement de la femme. L'Afrique et l'Asie perdent ce qu'elles avaient emprunté à l'Europe; mais heureusement le croissant rencontre les remparts de Constantinople à l'Orient, à l'Occident la francisque de Charles Martel et l'épée du Cid.

Cependant, lorsque la première impétuosité s'est ralentie, les califes contribuent à la civilisation en conservant la science, et, au milieu des erreurs d'un peuple servile et superstitieux, y ajoutent de nouvelles découvertes. Ils développent les arts du beau et du vrai, qui doivent un jour enseigner à l'Europe la gaie science, le roman, la scolastique, la chimie, les mathématiques, l'astronomie. Les tribus dispersées et hostiles de l'Arabie sont aussi rasemblées en un faisceau par l'unité de croyance, et, s'établissant au cœur de l'Asie et de l'Afrique, elles y ressuscitent le commerce; substituent Bassora, Damas et le Caire à la prospérité éclipsée de Byzance et d'Alexandrie; trafiquent avec la Chine, portent leur civilisation jusque chez les Malais et les habitants des Moluques; imposent enfin leur langue et leur culte jusqu'à la Cafrerie, en transmettant aux idolâtres la connaissance de la pure unité de Dieu.

Xe époque, 800-1096: Carlovingiens.

Au pouvoir oriental qui s'est concentré dans les califes vient se heurter celui d'Occident, personnifié dans les papes. Par l'exercice du double sacerdoce de la religion et de la justice, en rendant celle-ci avec solennité, en sanctionnant ses arrêts au moyen de rémunérations invisibles et en la soustrayant à la force brutale, les ecclésiastiques fondèrent une autorité qui ne s'appuyait pas sur les armes. Quand un empereur voulut entraver la liberté des croyances, les pontifes arrachèrent l'Italie au joug oriental. Ce fut des conflits avec les Lombards que leur puissance sortit affermie. Alors, pour donner au monde l'unité politique, comme ils lui avaient donné l'unité religieuse, ils rétablissent l'empire d'Occident au profit de princes qui, librement élus, représentent la république chrétienne. Le premier de ces princes, Charlemagne, constitue des lambeaux de vingt royaumes barbares une vaste monarchie; de même que le grand Alfred, il tend à façonner ses États nouveaux selon les idées religieuses, en pacifiant, en rétablissant le domaine des lois et de la pensée, en réunissant les trois éléments de la société nouvelle, la liberté des peuples du septentrion avec ses garanties, les traditions des Romains avec leur administration et leur littérature, l'Église avec sa moralité et sa hié-

rarchie, puis en consolidant le terrain sur lequel doit s'édifier une civilisation nouvelle.

Ainsi, bien que voilée par les événements extérieurs, la civilisation se manifeste en Europe dans les traditions renouées des sciences et des gouvernements, ainsi que dans la transformation de l'ancien esprit d'invasion en celui d'influence morale et intellectuelle.

Tandis que les Arabes, comme un torrent suspendu, menacent à chaque instant le monde de nouvelles dévastations, le Nord envoie des essaims de guerriers qui, sur des navires de course ou sur des chevaux tartares, troublent le sommeil paresseux des successeurs de Charlemagne. Mais les Normands ne tardent pas à changer leurs pirateries en conquêtes et à fonder de puissants royaumes. Les Madgyares sont subjugués par Othon le Grand, et, avec les Russes, les Polonais et les Suédois, nouvellement conquis au christianisme, ils forment une barrière contre l'Orient au même moment où la bravoure espagnole repousse les hordes du Midi.

Aujourd'hui que les États devenus adultes se règlent selon les opinions, il n'est pas facile de comprendre ni la nature de ceux qui se réglaient par sentiment ni l'ordre compacte qui dominait au milieu de l'anarchie apparente. Cette unité, nécessaire pour s'opposer aux discordes intestines et aux invasions, se manifestait dans l'Empire sous la forme d'une souveraineté protectrice, fondée sur la croyance universelle, choisie par ses pairs, tempérée par eux et relevant de Dieu, à qui elle prête hommage en la personne de son vicaire sur la terre. Une souveraineté constituée de cette manière exclut la tyrannie d'un despote comme celle d'une faction; elle assujettit la formule et la lettre morte à l'esprit, à l'intention, au caractère personnel. L'équilibre dynamique viendra bien incomplétement se substituer à cet accord entre les pouvoirs temporel et spirituel. L'empereur se considérait comme destiné à défendre la chrétienté avec le dévouement d'un chevalier, et si les pontifes erraient dans les choses humaines, il les rappelait au devoir. Les pontifes, à leur tour, représentant le peuple, élus dans son sein et par lui, en son nom et en celui de Dieu, sacraient les empereurs, veillaient sur les traités jurés, donnaient l'éveil à la chrétienté toutes les fois que la constitution était violée, et, sans laisser passer inaperçue aucune atteinte portée à la morale ou à la justice, ils menaçaient les coupables obstinés, quel que fût leur rang, de les exclure de la communion des fidèles, châtiment moral dont la force démontre qu'il était l'expression de la justice publique.

Mais, comme le vice capital du moyen âge fut de pousser tout à l'excès, à l'absolu, cette tutelle réciproque dégénéra bientôt en arrogance et en tyrannie, et, l'équilibre une fois rompu, on combattit avec l'anathème et avec l'épée. Nous devrons nous arrêter longuement sur ces différends, qui retardèrent le développement de la société chrétienne et compromirent son unité, mais d'où sortirent les constitutions politiques de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre.

XI[e] époque, 1096 : les croisades.

Malheur si la division se fût introduite alors que l'islamisme, dans la vigueur d'une jeunesse fanatique, de l'Espagne et de la Syrie menaçait l'Europe ! A l'approche du péril, l'autorité qui veille sur la civilisation occidentale élève la voix ; de toutes parts accourent preux et dévots, guerriers et pèlerins ; et l'Europe, selon l'expression d'Anne Comnène, arrachée de ses fondements, semble se précipiter sur l'Asie. C'était encore la grande unité chrétienne qui se levait comme un seul homme, ne connaissant qu'une seule raison, celle que proclamait son cri de guerre, *Dieu le veut !* Un enthousiasme héroïque, la profondeur d'un sentiment unique, une merveilleuse énergie de volonté, quoiqu'elle manque de calme et de prudence, arrêtent l'esprit sur cette grande réaction de l'Occident contre l'Orient. Elle continua avec plus ou moins d'ardeur et de désintéressement jusqu'à la prise de Rhodes, se fit même permanente et s'organisa en instituts religieux, armés pour affranchir l'Espagne, défendre l'Europe contre l'Asie et acquérir le Nord.

Dans ces expéditions les esprits guerriers de l'Occident s'élèvent vers un but plus noble. En voyant les civilisations musulmane et grecque, l'Europe améliore la sienne. La féodalité a accompli sa part de bien en faisant refluer la population dans les campagnes, en développant dans l'isolement des manoirs les affections domestiques, en réhabilitant la femme et en réveillant le sentiment de l'individualité, si faible chez les Romains et les Grecs. On la voit s'affaiblir dès le moment où les petits seigneurs vont se grouper autour des hauts barons, vivent près d'eux et apprennent à obéir. Beaucoup, afin d'avoir de l'argent pour les expéditions, engagent leurs fiefs, d'autres les laissent vacants en mourant sur le sol étranger, et l'autorité royale ou les communes en profitent. Le menu peuple a partagé les efforts, les périls, les affections de ses maîtres ; celui qui est demeuré dans ses foyers a profité de leur éloignement pour respirer de sa longue oppression, et a observé avec convoitise la prospérité des républiques maritimes, dont le commerce s'est étendu aux contrées les plus riches de l'Asie.

Avant de maudire le clergé, mettons-nous un moment à la place de la plèbe d'alors, d'où vient le peuple d'aujourd'hui. Avant de médire du moyen âge, rayez de ses fastes Charlemagne et Alfred, Grégoire le Grand et saint Louis, Étienne de Hongrie et Othon le Grand, Godefroy de Bouillon et Frédéric II, saint Thomas et Roger Bacon. Que ceux qui raillent la frénésie religieuse des croisades ne se plaignent pas si le croissant brille sur les harems et sur les marchés de chair humaine, dans la plus belle ville du monde.

XIIe époque. 1100-1270; les communes.

C'est pendant les croisades, comme jadis la Grèce dans la guerre de Troie, que l'Europe apprit à se connaître elle-même et à mesurer ses forces pour s'élancer hardiment sur la voie de l'avenir. Désormais la chrétienté a un nom, même dans la politique, à opposer à ceux qui refusent de marcher avec nous sur les routes de la civilisation.

L'empire oriental, entouré d'eunuques, de femmes et de sophistes, décline à tel point que les Grecs mêmes, répudiant leur nom, s'appellent Romains. La splendeur première du khalifat s'éclipse, dès que l'élan de l'enthousiasme arabe s'éteint dans les délices énervantes de Bagdad, et que l'épée d'Amrou tombe aux mains des faibles imans et des mollahs suppliants.

Au contraire, l'empire d'Occident, passé des Francs aux Allemands, s'élève à son point culminant sous les maisons de Saxe et de Souabe, en même temps que, posant des limites aux abus des puissants de la terre, la puissance pontificale, parvenue à son apogée, ouvre la porte aux franchises représentatives.

Aussi, n'est-ce plus le temps où les princes seuls apparaissent sur la scène; le peuple s'y montre à son tour. La plèbe, même après avoir acquis à Rome les droits naturels, restait toujours attachée en grande partie à la glèbe; à cette heure elle acquiert la faculté de changer de sol et de choisir un maître. Au milieu des guerres, tantôt sourdes, tantôt ouvertes, par lesquelles les princes cherchent à convertir la préséance féodale en prérogative princière, les barons à conserver leur indépendance et à transformer le domaine politique en propriété personnelle et privée; au milieu des discordes des conquérants, les vaincus relèvent la tête; le sentiment de leur propre dignité leur révèle celui de leur propre grandeur; enfin, par ces querelles mêmes, par les anciens livres exhumés, par les traditions non encore effacées, ayant appris le nom de droit, ils prétendent conserver ou recouvrer possessions, lois, union. Alors se multiplient les luttes entre la féodalité, l'Église, l'Empire et les communes. Pour la première fois depuis que le monde existe,

on s'occupe des paysans; on rend à tous la capacité politique; les serfs sont affranchis; une idée vraie de la liberté civile se fait jour; le tombeau de la noblesse et le berceau du peuple se préparent; la puissance royale se consolide par la formation d'une classe moyenne, et l'Europe, que les barbares trouvèrent partagée en maîtres et en esclaves, selon les usages de l'Orient, ne comptera plus désormais que des hommes.

Cependant, grâce à la chevalerie, cette brillante création du génie méridional et septentrional, des Sarrasins et des Normands, la valeur devient humaine et généreuse. La jurisprudence romaine ressuscitée place le droit sur le siége usurpé par la force. Une architecture originale élève partout des palais au peuple et des temples à la Divinité. Les langues, employées à traiter des intérêts de la patrie, sortent de l'enfance; l'idiome provençal est l'anneau qui joint les classiques aux modernes; l'italien naît du latin vulgaire; le français se mêle au celtique, au tudesque, au picard, au normand, au wallon; l'espagnol se fond harmonieusement avec l'arabe et le goth, tandis que du goth et du scandinave découlent l'allemand, le hollandais, le flamand, le danois, le suédois; enfin le saxon, fécondé par le normand, engendre l'anglais moderne. Les idiomes deviennent le signe distinctif des nations et semblent tracer des cours divers à la culture européenne, selon qu'ils dérivent du teuton, du latin ou du slave. Déjà l'on entend dans des langages nouveaux, avec des formes fantastiques et originales, chanter la religion, la vaillance et l'amour, tandis que l'Orient, étranger à ce mouvement, se maintient dans sa monotonie d'où ne jaillit aucune étincelle.

Sur ces entrefaites, les républiques italiennes étendent le commerce de l'Euxin à l'Atlantique, du golfe d'Arabie à la Baltique; elles aident puissamment la civilisation en fondant les rapports des États sur l'intérêt réciproque, la rivalité d'industrie, la probité laborieuse. La civilisation se propage dans la Scandinavie, et un ordre religieux défriche sur les rives de la Baltique le terrain où doit s'élever une puissante monarchie. Des ligues de commerce se forment sur les mers et sur les fleuves, et tandis que sur les Alpes les peuples de l'Helvétie se liguent entre eux, les bourgeois et les marchands, en Angleterre comme en France, obtiennent le droit de siéger au parlement à côté du roi et des barons.

Mais la lutte entre les Guelfes et les Gibelins a relâché le lien religieux et politique des nations. En vain triomphera tantôt la ligue lombarde, tantôt la dynastie la plus puissante du moyen âge, la maison de Souabe; ces partis survivront jusqu'à nos jours, pour

représenter, l'un, ceux que séduit la nouveauté, l'autre, ceux qui n'ont foi que dans le passé. L'Orient nous envoie, comme pour se venger de nous, le manichéisme et la philosophie scolastique; celle-ci, par ses disputes pointilleuses et ses subtilités embrouillées, trouble la majesté de Platon et des philosophes occidentaux; en tentant de mettre le rationalisme péripatéticien d'accord avec le dogme, elle répand le germe des hérésies qui, d'Arnauld de Brescia jusqu'à Luther, tendront à substituer l'individualité au catholicisme.

La chance des armes fait encore, pour un moment, prévaloir l'Orient, alors que, pour retremper l'Arabe dégénéré, descendent de nouveau les hommes du Nord : de la Bukarie les Samanides; de l'Hircanie les Bouides, qui rétablissent le trône de Perse; de l'Arménie les Sophis. Les Turcs passent de l'Inde au Nil; les Curdes, souche des anciens Chaldéens, produisent Saladin, le héros le plus pur de l'islamisme; Jérusalem est reprise, l'Europe menacée.

D'autre part, Gengis-Kan, du fond de la Tartarie, décoche ses flèches homicides jusqu'au Gange et au Caucase, jusqu'à la mer Jaune et au Dniéper. Il subjugue la Russie, dévaste la Pologne et la Hongrie, et la chrétienté se demande en tremblant si une nouvelle invasion ne va pas anéantir ses laborieux progrès. Heureusement l'orage éclate sur la domination des Seljoucides et sur le khalifat de Bagdad. Mais, si Gengis-Kan fait un désert de toutes les contrées comprises entre la mer Caspienne et l'Indus, il sert la civilisation en substituant aux bandes, qui sont toujours aux prises, une nombreuse armée qu'il guide contre les ennemis communs, tandis que d'autres hordes musulmanes se réunissent pour lui résister. Il est vrai qu'en faisant un désert de la Transoxiane il enlève sa barrière à l'Asie occidentale, où bientôt Tamerlan passera sur les cadavres des Kowaresmiens. Le pouvoir religieux perd aussi son unité, quand le petit-fils de Gengis égorge le dernier khalife; il se décompose alors en deux sectes ennemies, l'une soutenue par les Sophis de Perse, l'autre par les futurs maîtres de Constantinople.

Cependant, par l'ordre du pape, de pauvres frères qui ne connaissent que leur humble couvent, traversent des pays sans nom, arrivent sous la tente de l'empereur tartare, et, bravant les bourreaux qui les attendent, lui intiment l'ordre de cesser ses massacres et de se faire chrétien; première parole de vérité qui se fasse entendre à ces barbares. Sur les traces de ces missionnaires, d'autres se mettent en chemin, guidés par des motifs différents; Marco Polo traverse l'Arménie et la Perse pour retrouver la Chine, et prépare le monde à l'audace de Christophe Colomb.

XIIIe époque, 1270-1483; chute de l'empire d'Orient.

A l'intérieur, l'Empire, en combattant la tiare, s'il lui enlève sa splendeur, perd aussi de la sienne propre; et, quand un de ses plus dignes représentants (Rodolphe de Habsbourg) monte sur le trône après un long interrègne, son influence est bornée à l'Allemagne. Dans ses débats avec Rome, il ne s'agit plus de la grande idée de l'essence du droit, mais d'une politique restreinte. Les papes mêmes, après Boniface VIII, oublient leur sublime destination temporelle, et la translation du saint-siége à Avignon signale le déclin de leur puissance morale. Le grand schisme d'Occident égare les esprits, et jette la confusion et l'incertitude dans la vie comme dans l'ordre public. Cette désunion amène un retour de puissance en faveur de l'Asie. Une horde de Turcs, partie deux siècles auparavant des rives de la mer Caspienne, avait enlevé l'Égypte aux Mameluks, aux Grecs leurs provinces l'une après l'autre, et menacé Byzance; elle parvient enfin à s'asseoir sur le trône des Constantins, d'où elle subjugue la Grèce et menace l'Europe qui, faute d'unité, aurait pu succomber, si le climat lui-même n'eût énervé les Turcs, et si la Providence ne leur eût refusé un troisième Mahomet.

De Constantinople asservie, une invasion de nouvelle espèce inonde l'Europe: une foule de savants, à qui devrait suffire la sainte mission de remettre en honneur les fragments de l'antiquité échappés au naufrage des temps barbares, y viennent circonscrire le génie dans les limites des arts et de la littérature classiques; ils repoussent l'originalité vers l'imitation, introduisent l'esprit du paganisme et l'ardeur de la polémique, non-seulement dans les études, mais encore dans l'histoire, dans les mœurs, dans la politique, par les prestiges d'une beauté de convention qui détourne du juste, du saint, du vrai.

Alors l'affermissement des monarchies, la régularité des impôts, les armées permanentes, changent le système des gouvernements. La politique, limitée naguère aux moyens de se procurer de l'argent, apprend de Ferdinand le Catholique, de Louis XI et de Henri VII, à étendre la prérogative royale et à se créer de nouvelles ressources; la presse, stimulant assidu de l'opinion, assure pour toujours les conquêtes de l'esprit, tandis que les armes à feu rendent moins redoutables les invasions sanglantes que Tamerlan et les Ottomans opèrent sur le sol oriental.

Nous voici donc arrivés aux temps modernes; l'Europe est désormais ce qu'elle doit être. Si les Mongols sont encore maîtres de la Russie, les Espagnols viennent d'abattre l'étendard du Prophète sur les minarets de Grenade.

Ainsi la civilisation, partie des plateaux de l'Asie et s'avançant continuellement au milieu d'accidents désastreux, avait désormais répandu la lumière sur toute l'Europe; et maintenant, c'est elle qui, en quête de nouvelles nations, brise les colonnes d'Hercule, et, avec Vasco de Gama, se rapproche de son berceau, tandis qu'avec Christophe Colomb elle va planter la croix chez les antipodes. Ici se renouvellent les prodiges des premières conquêtes asiatiques; le vainqueur s'empare du sol, et, pour s'en assurer la possession, extermine les anciens habitants. Quels grands noms que Colomb, Améric, Pizarre, Cortès, Vasco, Albuquerque, aventuriers devenus des héros! Les empires de Montézuma et des Incas, témoins ou héritiers des temps primitifs, s'écroulent. La bienfaisante nature offre à l'homme un nouveau monde, et l'homme en fait le théâtre d'événements extraordinaires, ouvrant toute une histoire d'aventures dans les découvertes, de cupidité sanguinaire dans les conquêtes, de charité dans les missions. XIVe époque, 1492; les découvertes.

Le mérite de Colomb ne consiste pas tant dans la révélation qu'on lui doit d'un nouvel hémisphère, que dans la pensée qu'il eut d'ouvrir la voie des mers au commerce, qui, depuis les temps antiques, se faisait presque invariablement par terre. L'Asie subit alors sa plus grande révolution par la direction différente que prirent ses denrées, bien qu'elle conservât encore le marché intérieur, jusqu'à ce que le despotisme turc, l'anarchie de l'empire persan, les dévastations des Afghans et des Marhattes dans l'Inde septentrionale, eussent achevé de l'anéantir.

En Europe, l'accroissement des puissances maritimes empêche que le nombre ne décide de la supériorité, comme au temps où les guerres se terminaient par la seule force des armées de terre; et l'Occident acquiert une importance absolue, dont sont loin d'approcher les trois grands États des Sophis en Perse, des Mongols dans l'Inde, et du Céleste Empire dans la Chine.

Ces nations reparaissent sur le terrain de la civilisation, pour le cultiver désormais de concert avec les Européens; l'Amérique est destinée à devenir le trait d'union entre notre civilisation, qui gagne de plus en plus vers l'Occident, et celle de l'Orient, qui s'avance lentement en sens opposé, jusqu'à ce que toutes deux se rencontrent dans le Nouveau-Monde pour s'y associer fraternellement.

Charles-Quint, sous le règne duquel avait lieu la découverte de l'Amérique, tente de ressusciter le saint-empire, et arbore la croix pour refouler la barbarie sur les côtes de l'Afrique. Dans l'âge nouveau, les traces du moyen âge subsistent encore. Les municipes, les petites principautés, les rois, les chefs XVe époque, 1500-1619; la Réforme.

de bandes, vivent de l'ancien souffle. Dans la littérature et dans les beaux-arts, l'Italie, associant à l'imitation la spontanéité nationale, fait éclore un autre siècle d'or; mais la mort de Charles le Téméraire, le duel entre la France et l'Autriche, Rome saccagée par les catholiques, François Ier, le dernier des chevaliers, qui à Pavie *perd tout fors l'honneur,* annoncent un âge positif, une époque de calcul et d'antagonisme.

L'éclat des arts et des conquêtes ne suffit pas à déguiser une profonde corruption. L'Italie peint et chante, à la veille de perdre son indépendance, comme les habitants de Pompéia accouraient au théâtre le jour où l'éruption du Vésuve devait les ensevelir. Le mot *vertu,* qui était synonyme de valeur chez les anciens Romains, indique en Italie le mérite dans les arts d'agrément. La dépravation pénètre dans le sanctuaire, dans les cabinets, dans les familles; l'idolâtrie dans les chants des poëtes, dans l'atelier des artistes; la corruption dans le pouvoir spirituel, qui, avec l'oubli de ses propres devoirs, perd la confiance des nations. Quelle belle entreprise s'offrait alors à un réformateur qui aurait été capable de ramener à la vérité et à la lumière les idées pratiques devenues si confuses, et de débrouiller les rapports compliqués qui s'étaient établis entre les ecclésiastiques et les séculiers, entre la politique et la religion! Mais Luther n'était pas à la hauteur de ce rôle de réformateur; il se jeta tête baissée dans une tentative de révolution. Dès ce moment, l'unité des idées est irréparablement brisée; le protestantisme ne s'applique pas seulement au dogme et à la discipline, mais, à découvert ou à l'ombre, il s'insinue partout, envahit les lettres, l'État, les mœurs, la philosophie, la science. Il laisse pour héritage à l'avenir des humains cette division qui, chaque jour encore, met en face deux camps ennemis: celui de l'égoïsme et celui de la fraternité universelle; ici la devise est la stabilité, là le progrès; d'un côté la discorde, de l'autre l'harmonie; division qui ne cessera qu'à l'heure où une immense effusion de doctrine rapprochera la société de la véritable source de lumière et de paix.

On ne connaît que trop les misères de cette pompeuse barbarie qui alors envahit l'Europe; le fanatisme et l'intolérance bouleversent les royaumes non moins que les familles. Des bûchers et des gibets sont dressés par l'inquisition, comme par Calvin et par Henri VIII. Les arts en sont troublés dans la source la plus pure du beau; la littérature devient polémique; la peur des excès fait condamner même la véritable science; une guerre des plus longues et des plus homicides dévaste le cœur de l'Europe; l'Allemagne, l'État le plus florissant des temps moyens, est entraînée par l'étoile

de Waldstein ou par les armes de Gustave-Adolphe à des désastres irréparables. De lointaines colonies épuisent les peuples, et les somptueuses misères espagnoles, s'insinuant dans la littérature et dans la vie sociale des Italiens, leur font accepter avec résignation la perte de l'indépendance, quand les autres peuples vont l'acquérir.

Le concile de Trente ne rétablit pas l'unité, mais il fixe la théologie et clôt l'histoire extérieure de l'Église. De même la paix de Westphalie ne réconcilie pas les esprits, mais elle termine la guerre de Trente Ans, et devient la loi fondamentale de l'Allemagne, qu'elle constitue de manière à la rendre le pivot de la politique européenne. C'est là le premier modèle en grand du système d'équilibre qui depuis dirigea l'Europe, à l'aide d'alliances politiques, de contre-poids matériels et d'artificieuses transactions entre la vérité et l'erreur ; système dans lequel les grands États garantissent les petits, qui, tout faibles qu'ils sont, se considèrent comme égaux et indépendants. De ce point de vue, les cabinets règlent tout ; la tranquillité est introduite dans la lutte, la guerre convertie en science, la diplomatie créée. Le gouvernement monarchique, désormais général en Europe, empêche que les factions ne s'entre-choquent comme dans l'antiquité ; l'Angleterre achève sa constitution ; les papes, devenus puissance séculière, subissent la politique étrangère au lieu de la diriger ; l'Autriche revêt le caractère pacifique et conservateur que, depuis lors, elle a généralement soutenu ; enfin la guerre sert encore au développement de la pensée, car l'autorité est désormais subordonnée à la discussion.

Avec Lope de Vega, Camoëns, Shakspeare, Milton, le Tasse, la littérature est agitée par les passions modernes ; mais rappelons-nous que Galilée et Descartes furent catholiques, et que les réformés n'ont aucun nom à opposer, je ne dirai pas à Michel-Ange et à Raphaël, mais à Fénelon, à Bossuet, à Condé.

XVIe époque, 1649-1715, Louis XIV et Pierre le Grand.

L'Asie tente deux fois de porter le croissant dans le cœur de l'Europe ; mais, tandis que les potentats chrétiens demeurent spectateurs oisifs, satisfaits de se sentir guéris de l'enthousiasme religieux, la Pologne et Venise sauvent d'une nouvelle barbarie les pays qui sont destinés à les engloutir un jour. Cependant le Turc, atteint à Lépante d'un coup qui préludait à celui de Navarin, entre lui-même dans le système politique de l'Europe et délivre à jamais l'Europe de toute inquiétude sérieuse ; mais, guidés par l'égoïsme, les États s'épient jalousement l'un l'autre, attentifs à rétablir la balance dès qu'elle vient à pencher.

L'Autriche, dans le siècle précédent, s'était agrandie au point

de faire craindre qu'elle n'aspirât à la monarchie universelle : la réforme et les insurrections l'en empêchèrent; puis Louis XIV monte sur le trône, et la France se place à la tête des nations continentales. La révocation de l'édit de Nantes menace de compromettre la paix de Westphalie, mais à la fin la France reste seule à en souffrir; ses citoyens persécutés vont accroître la prospérité de la Hollande, qui, du Zuyderzée, s'est élancée, commerçante et belliqueuse, pour arracher aux Portugais leurs établissements de l'Afrique et des Indes. Ainsi les idées du siècle qui précède se réalisent paisiblement; aux massacres succèdent les proscriptions, à l'action les théories, à la guerre les discussions, au génie le talent, aux généraux les ministres tout-puissants. De là résultent l'augmentation des armées, les ambassades permanentes, la défiance et la tendance réciproque à se tromper. Enfin les finances deviennent l'objet principal dans le gouvernement des États. Les grands seigneurs s'abaissent au rôle de gentilshommes et de courtisans; mais, sur ces entrefaites, le peuple, les savants, les négociants s'élèvent jusqu'à regarder les cours en face; ils examinent les recettes et les dépenses, étendent le commerce. Les doctrines commencent à être la cause de grands événements, et Colbert et Jansénius remuent l'Europe non moins que Villars et Eugène. Le merveilleux accroissement qu'un peuple vient de prendre à l'aide du commerce maritime et des manufactures, pousse les gouvernements à régler un mouvement auquel, pour grandir, il suffit de ne pas avoir d'entraves. Des fabriques privilégiées s'introduisent; puis viennent les tarifs, les prohibitions d'entrées et de sorties. On prétend que chaque nation doit se suffire à elle-même, c'est-à-dire qu'il ne faut ni vendre ni acheter pour favoriser le commerce. De là des jalousies, et même des guerres qui, pour chacun, n'ont d'autre but que d'anéantir la prospérité commerciale de ses rivaux.

C'est l'Angleterre qui, grandie au milieu de sanglantes péripéties, donne à son gré la prépondérance tantôt à l'une, tantôt à l'autre des nations du continent, jusqu'à ce qu'elle en devienne l'arbitre. Mais elle accomplit une autre mission par ses colonies, qui relient à l'Europe l'Inde et la Chine. Tandis que les missionnaires continuent leurs pacifiques expéditions, une compagnie de négociants renouvelle et dépasse les conquêtes d'Alexandre. Smith, Hudson, Baffin poursuivent l'entreprise de Colomb, et devant les vaisseaux hollandais surgit un monde encore plus nouveau, débris peut-être d'un monde plus ancien; qui sait même si ce vaste continent n'est pas destiné à devenir un nouveau centre de civilisation?

La France, en évitant les défauts du moyen âge, l'obscurité et la confusion scolastique dans les ouvrages de raisonnement, le fantastique dans ceux d'imagination, l'incorrection dans tous, est illustrée par l'éclat dont brille sa littérature, plus que par les conquêtes du grand Louis. Mais suffit-il d'éviter les fautes et d'atteindre à la perfection des formes, pour exercer de l'influence sur l'avenir? Cette influence, au surplus, semble réservée à la langue française, qui devient chaque jour le véhicule commun entre les esprits éclairés des diverses nations, et réalise presque ce vœu d'un langage universel, que Rome avait cherché à satisfaire avec le latin.

Le fait le plus notable pour la civilisation européenne est d'avoir acquis la Russie. Une fois que celle-ci a secoué le joug mongol, qu'elle s'est incorporé les Cosaques de l'Ukraine et du Dniéper, elle se soustrait à la juridiction du patriarche grec, dépendant du sultan, sans pourtant se réunir ni à l'Empire, ni à Rome; et la chrétienté apprend avec étonnement qu'à la paix de Nipsciu le czar a déterminé les limites entre ses États et ceux des Chinois. La Russie ne suit le progrès que dans la voie de l'utilité pratique; elle entre ainsi dans la famille occidentale, ayant pour destinée de consommer le triomphe de notre société sur la société asiatique.

XVIIe époque.

La paix d'Utrecht met une entrave au redoutable agrandissement de la France, comme celle d'Oliva (1660) avait fixé les bornes des États du Nord; mais les tracasseries d'une politique devenue militaire et commerçante ne se ralentissent pas pour cela. Ces deux caractères apparaissent spécialement dans la politique de la Russie, qui s'entend avec la faction protestante pour contrebalancer l'empereur d'Allemagne, et dans celle de l'Angleterre, qui marche à la tête de l'Europe, tandis que sa domination s'étend de l'Inde au Pérou : preuve éclatante que ce n'est pas la situation qui rend puissant, mais le courage et l'intelligence. Les établissements maritimes augmentent d'importance et altèrent les relations entre les Européens, au point que l'on se bat en Saxe pour dominer sur le Canada.

Laissons ces monarchies, qui se résument en favoris, maîtresses et confesseurs, attendre nonchalamment la foudre; laissons la Porte, après la paix de Passarowitz (1718), combattre pour exister, non plus pour menacer. On fait la paix, la guerre, les cabinets intriguent, ici parce qu'un père veut transmettre ses États par voie d'héritage, là parce qu'une mère veut placer ses filles sur des trônes; ailleurs parce qu'un ministre veut rendre son concours nécessaire, ce qui suffit pour troubler le repos des peuples. Laissons ces peuples répandre leur or et leur sang sans améliorer leur sort,

sans même que leurs maîtres se trouvent à la fin posséder un pouce de terrain de plus ou un degré de plus d'autorité et de force. Mais la Russie, sortie des marais et de la barbarie, prévaut dans les affaires de l'Europe. Les flottes de la Baltique voguent sur la Méditerranée et poursuivent les Turcs jusque dans l'Euxin; Catherine, proclamée législatrice des mers, veut se faire la libératrice des Grecs, et ne dissimule pas son désir de voir la Russie bornée d'un côté par les frimas du nord, et de l'autre par le climat enchanteur de l'Hellespont.

Elle fait explorer l'intérieur ignoré de son empire, de l'archipel du Nord jusqu'à la Perse, du Caucase au Japon. Tandis que Behring découvre le nord-ouest de l'Amérique, Anson accomplit son voyage autour du monde, Cook s'approche des glaces australes, Damberger pénètre au cœur de l'Afrique. D'autre part, Maupertuis et la Condamine, élevant des pyramides astronomiques au pôle et sous l'équateur, semblent, au nom de l'Europe, prendre possession du globe qu'ils ont mesuré.

Le monde oriental est entraîné dans le tourbillon du nôtre. L'empire des Birmans ne sait pas défendre son immobilité, et la *subabia* du Bengale se trouve avoir les Anglais pour ennemis ou pour maîtres. Mamelucks, Vahabites, Afghans, Kouli-Kan remuent l'Égypte, l'Arabie, l'Inde, la Perse, qui reçoivent de nouvelles législations imposées par la force, dans le même temps où, pressés par des cris unanimes de réforme, Joseph II, Léopold de Toscane, Charles III de Naples, Catherine, Frédéric II, accordent en Europe des améliorations partielles. Enfin le mouvement devient tellement irrésistible, que le grand-lama descend du Thibet pour visiter l'empereur de la Chine.

Le siècle, très-avancé en fait de connaissances matérielles, reste trop étranger au principe de l'unité, que l'esprit seul peut donner, et en qui seul réside la vraie puissance sociale. Les lumières accrues et répandues repoussent l'ignorance; les législations abolissent les procès de sorcellerie et d'hérésie et les procédures atroces; les restes de la féodalité disparaissent de plus en plus; l'économie politique se fonde sur l'égoïsme et la libre concurrence, et le commerce, de même qu'il avait guerroyé contre les feudataires, livre bataille à cette heure aux priviléges coloniaux et aux fidéicommis; les rois eux-mêmes ambitionnent le titre de philosophes, et, jaloux, eux aussi, d'abolir tout ce qui est ancien, ils proscrivent un ordre puissant et redouté. La secte des économistes, l'Encyclopédie, la constitution anglaise, sont le sujet de tous les entretiens.

Mais la science, entraînée par l'orgueil, revient aux erreurs de l'Orient; elle combat ce qu'il y a de plus élevé dans la conscience de l'homme, et subordonne les idées à la sensation, la foi à la nature, la psychologie à la zoologie, la justice à l'intérêt, à l'habitude la réflexion. L'un rêve la liberté des Iroquois, tandis qu'un autre admire l'invariable régularité de la Chine. Des sociétés secrètes, avec des mystères à l'orientale, exploitées par des hommes puissants, faussent l'opinion en la repaissant d'espérances menteuses. Les malheureux! ils tournent contre Dieu les découvertes humaines, l'interrogeant sur ses mystères avec l'outrecuidance qu'ils mettent à interroger les princes sur leurs droits. Ils prétendent tout réformer, et ridiculisent tout ce que le peuple croit et vénère; ils ambitionnent le titre de philanthropes, et démontrent que les hommes ne sont que des singes policés, abusés par la philosophie, et dont l'élément social est l'erreur (1); ils veulent pousser au bien, et aspirent à la triste gloire de douter de tout, de désespérer de tout.

Sur ces entrefaites, le principe de la légitimité, affermi dans l'Europe moderne, reçoit son premier ébranlement dans le partage d'un royaume électif, naguère le boulevard de la civilisation méridionale contre les assauts de la race slave. En même temps, les colonies américaines, se sentant mûres pour se gouverner elles-mêmes, s'insurgent, et, secondées par des jalousies royales, offrent le premier exemple d'une vaste démocratie. L'Angleterre, qui s'est épuisée pour les retenir sous son joug, s'aperçoit, après les avoir reconnues libres, que la nation tire du commerce et de l'industrie plus de profit que du monopole exercé sur les colonies par la métropole. Dès lors l'équilibre maritime est rétabli en Europe.

C'est ainsi qu'à l'Autriche, gouvernement patriarcal; à la Russie, absolue dans son administration et dans sa constitution; à l'Angleterre, libre dans l'une et dans l'autre; à l'Allemagne, absolue dans la première, libre dans la seconde; à la France, variable dans ses excès, mais généreuse dans ses idées et souvent dans ses actes, s'associent les États-Unis, avec leur souveraineté populaire, pour fraterniser dans le progrès. La supériorité du nombre et de l'esprit est donc pour la civilisation européenne. Les peuples de l'Europe sentent que la prééminence n'est pas donnée par la force, mais par le développement de la morale et de l'intelligence; ils se hâtent donc d'accomplir le grand mouvement commencé au temps des communes, et qui a pour but d'étendre l'empire de la science et de la liberté.

(1) La Mettrie.

VIIIe époque ; la Révolution. 1789.

Ont-ils choisi la bonne route? La Révolution a-t-elle accéléré ou retardé leur marche? C'est ce qu'il est difficile de décider, lorsque les passions contemporaines sont encore aux prises et menacées, lorsque le mouvement, dans l'espace d'un demi-siècle, non-seulement n'a pas atteint le but, mais ne l'a pas même reconnu avec certitude.

Nous avons encore présents à l'imagination ces grands événements qui étonnèrent nos pères, lorsque l'élan sans exemple d'une nation accoutumée à prendre pour pilote la tempête ébranla toutes les constitutions. Les gouvernements, sans s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas de modifier les accidents, mais que leur existence même était en péril, habitués à voir les choses, non les hommes, procédèrent avec lenteur et désaccord, s'ingéniant à opposer le système d'équilibre à une politique passionnée, qui, devenue idolâtre comme à Rome, adorait l'État d'abord comme république, puis comme liberté, puis comme gloire militaire. Mais la Révolution, poussée par les générations précédentes, abat tout ce qu'elle rencontre, écrase ses propres guides aussitôt que leur pas se ralentit; elle écrase même le héros qui, pour un moment, réussit à l'arrêter : homme du passé, pour qui l'épée était tout, mais qui, toutefois, connaissant les désirs du siècle nouveau, guidait ses phalanges au combat au nom de la paix et de la liberté du commerce.

C'est dans la paix, en effet, et dans l'accord universel que pourra s'accomplir le triomphe de la civilisation occidentale sur l'orientale, triomphe auquel concourent tous les événements. L'Europe s'ouvre les chemins de l'Asie, non plus passagèrement comme les Argonautes, les successeurs d'Alexandre ou les croisés; elle y pénètre en dominatrice par l'isthme de Suez et celui de Panama, par les défilés du Caboul et le port de Canton. Napoléon a ouvert l'Égypte, et l'étendard tricolore flotte sur les côtes d'Afrique; la Grèce a secoué le joug; la Moldavie et la Valachie se font européennes; la Russie presse les Ottomans sur le Danube, en Perse, dans l'Asie mineure; elle franchit les Balkans et s'arrête spontanément à Andrinople, au moment de saisir une proie qui ne peut lui échapper. La Turquie le sent, elle qui, ayant perdu le sentiment de toutes les formes politiques et religieuses, éprouve les mêmes symptômes qu'éprouva l'Europe au déclin de l'empire romain. N'osant pas même essayer de remonter vers ses principes fondés sur le fanatisme, elle dissout les janissaires, entr'ouvre les harems, et cherche un souffle de vie dans les institutions européennes. Si la race arabe, qui la première révéla l'Orient à l'Occi-

dent, et les mit en communication, sortait enfin de sa longue torpeur, ne serait-elle pas appelée à devenir le plus puissant auxiliaire de la civilisation ?

L'Angleterre s'étend de plus en plus dans les Indes, et envoie ses voyageurs, ses marchands, ses guerriers, dans le cœur de l'empire des Birmans. La Chine est resserrée au sud par les Anglais, au nord par les Cosaques, avant-garde de la Russie ; les flottes britanniques et américaines l'observent ou la combattent sur son vaste littoral, et, du côté du Mexique et des Philippines, elle est menacée par les Espagnols qui se réveillent. Les sauvages de l'Amérique reculent toujours devant les odieux *semeurs de petits grains*. La civilisation chrétienne, qui résume toutes les autres, se mêle dans l'Inde avec celle dont toutes dérivent. On ne discute plus seulement dans nos cabinets sur Alexandrie ou Constantinople, mais sur Bombay, Pékin, les îles Sandwich et les Marquises. Les routes ont aplani les monts, la vapeur arrache aux vents la tyrannie des mers, et tout cela pour réunir les nations conquises par l'épée, instruites par la religion, guidées par les lois, éclairées par l'intelligence, qui aspire à l'unité, non plus de l'Europe, mais du monde entier. Alors les peuples deviendront frères ; l'harmonie sera rétablie entre la raison, l'imagination et la volonté ; les éléments des différentes races se combineront pour le bien commun ; les connaissances d'un peuple seront celles de tous ; l'industrie s'associera pour tirer le meilleur parti de chaque contrée ; les jouissances de la vie et les avantages de la science seront mieux répartis ; l'action des pouvoirs sociaux s'exercera d'une manière toujours plus conforme à la volonté de Dieu et mieux en harmonie avec celle des gouvernés ; enfin la loi d'amour et de fraternité universelle s'accomplira.

Le genre humain pourra-t-il jamais arriver à cette félicité ? Qu'il aspire à la conquérir du moins, et que tout homme, comme toute nation, apporte sa pierre à l'édifice.

Intérêt historique.

Nous avons ainsi rapidement esquissé le voyage dans lequel nous entreprenons de suivre l'humanité. Elle ne nous est pas également connue et ne nous intéresse pas également sur tous les points ; car il en est des nations comme des individus : chacun accomplit sa mission sur la terre, et y laisse un doux ou pénible souvenir pour ceux qui l'ont connu ; mais il en est peu qui transmettent leur nom autrement qu'inscrit sur la pierre d'un tombeau. Les hommes, qui ne laissent aucune trace, se succèdent, mais ne se continuent pas, c'est-à-dire qu'ils sont sans histoire bien qu'ils laissent quelques souvenirs. La Polynésie et les Amé-

riques, si l'on en excepte quelques traditions éparses sur le Mexique et le Pérou, quelques monuments admirés sans être compris, manquent d'antiquités, et ce serait bâtir sur le sable que de vouloir former à leur égard des conjectures que demain une découverte peut venir dissiper. En Afrique, l'Égypte et la côte septentrionale sont les seules contrées ralliées au progrès commun; tout le reste est à étudier pour le commerce, les colonies, l'histoire naturelle et la navigation, non pour l'intelligence et la morale. L'histoire ne peut raconter du Nègre que ses souffrances; elle ne peut que compatir à la stupidité du Samoïède et du Sibérien, dont la vie a pour unique consolation l'espérance de rencontrer après la mort une chasse de rennes plus abondante. Le reste de l'Asie septentrionale ne fut connu que depuis qu'il devint province russe. Pour la Tatarie méridionale et le nord de la Chine, l'humanité ne s'aperçoit de leur existence que lorsqu'elles vomissent leurs hordes pour sa désolation.

Mais, tandis que tant de peuples restés sans annales, sans littérature, sans relations extérieures, ont péri tout entiers, d'autres nous ont légué le souvenir de leurs progrès et de leur décadence, en laissant après eux un sillon de lumière; aussi ont-ils droit à l'attention, quand ils ne l'ont pas à l'admiration. De petites cités, comme Corinthe, Pise, Augsbourg, eurent plus de puissance et d'influence que de vastes empires; les cent mille Vénitiens résistant à la ligne de Cambrai nous inspirent plus d'intérêt et servent plus à notre instruction que les cent millions de Chinois qui travaillent, engendrent, obéissent. L'histoire universelle ne saurait s'occuper des moindres événements accomplis parmi cette multitude, non plus que des petits faits auxquels l'historien particulier consacrerait de longues recherches. Son devoir est de suivre les grands peuples du berceau à la tombe, de les observer se succédant avec une mission diverse : celui-ci pour propager la civilisation, celui-là pour la conserver pure, cet autre pour la retarder ou la détruire en partie. Il en est qui perfectionnent les arts, et d'autres qui étendent le commerce jusqu'aux dernières limites de la terre; quelques-uns nous transmettent les modèles du beau dans les arts, et d'autres revêtent la raison écrite de sa forme la plus éloquente; mais tous ensemble concourent au progrès des connaissances et de la morale. Spectacle sublime, où l'on voit chaque génération apporter son tribut! C'est ainsi qu'un double sentiment de gratitude et d'espérance nous rattache à nos ancêtres et

à nos descendants, lorsque l'on considère, ainsi que le veut Pascal, la succession des hommes comme une seule personne qui toujours subsiste et apprend sans cesse.

L'antiquité emprunte un caractère d'éternelle jeunesse à ses grands hommes, à la fois citoyens, hommes d'État, littérateurs et capitaines; à la variété des systèmes politiques; à l'originalité des peuples qui s'étaient formés chacun de soi-même avant de combiner leurs éléments divers. Au contraire les États de l'Europe moderne, un seul excepté, apparaissent plus uniformes sous le rapport des institutions, de la religion, des mœurs, de la culture de l'esprit; c'est dans l'étude de leur politique et de leur économie que se dévoilent les progrès et les temps d'arrêt de l'humanité.

L'intérêt naît quelquefois de la manière dont les faits nous ont été transmis. Lorsque Thucydide (sans parler des beautés de son style) décrit avec sa profonde connaissance du cœur humain, et des secrets ressorts de la politique la guerre entre de petites peuplades de la Grèce, vous aimez à vous arrêter avec lui pour vous habituer à réfléchir. Le sombre pinceau de Tacite vous fait méditer sur les temps auxquels Rome paraissait au faîte de sa grandeur, alors pourtant que ses vices et ses forfaits l'entraînaient à l'abîme. La subtile pénétration de Machiavel donne de l'importance aux luttes de deux petites factions d'une petite ville.

Encyclopédie de l'histoire.

Mais ni l'ambition ou la raison d'État, ni la guerre, développement grandiose de la force humaine, ni la paix, but suprême des gouvernements, ne doivent exclusivement occuper l'histoire. Elle se rapetisse lorsqu'elle considère seulement les actions de l'homme, non ses sentiments et sa manière de penser; quand elle ne recherche pas sous les événements les idées de l'utile, du juste, du beau, du vrai, du saint, c'est-à-dire l'industrie, les lois, les beaux-arts, la philosophie, la religion, éléments par lesquels grandit l'humanité. L'amélioration matérielle ne va pas toujours de pair avec le perfectionnement intellectuel et moral; la cause la plus sainte n'est pas à l'abri d'une défaite; mais le glaive, en détruisant la nationalité de la Grèce et de l'Italie, n'a pas anéanti les fruits qu'elles ont donnés. L'histoire doit donc, en nous apprenant quel héritage elles ont amassé aux générations successives, faire entendre sur leurs ruines l'hymne de la reconnaissance. Et puisque, dans l'effort continu de l'esprit à reculer les limites de la matière, tout doit tendre à développer l'intelligence par la variété des connaissances, et ramener ces dernières à un centre commun, il faut que celui qui écrit l'histoire de l'homme puisse embrasser l'ensemble du savoir hu-

main, et le faire converger vers un but élevé. Que sont les sciences, en effet, quand elles ne se rattachent pas à l'homme? et qu'est-ce que l'homme, quand il ne se rattache pas à Dieu?

Que l'historien remonte donc à l'origine des connaissances et des institutions civiles et religieuses, non selon les systèmes abstraits, mais en recherchant les faits, en méditant sur eux; par cette étude, il apprendra comment l'homme ne serait que le premier dans la série des êtres vivants, peut-être même le plus sauvage et le plus malheureux de tous, si le Créateur ne lui avait tout d'abord concédé de lever un regard jusqu'à son essence; si, par une soudaine élévation de la conscience, il ne l'avait mis en relation avec le monde invisible, en lui montrant de loin une éternité de bonheur ou de malheur. S'écartant de cette première révélation, et du culte des idées s'abaissant à celui de la matière, il traduisit cette vérité par des formes ou par des signes plus ou moins nobles et significatifs, d'où naquirent les diverses religions, que certains philosophes s'efforcèrent de déduire d'un développement progressif de la raison.

L'historien accepte le mystère qui, semblable au soleil, éblouit l'œil qui s'y fixe, mais répand la lumière sur toutes choses. A cette clarté, examinant la mythologie des nations, il voit dans l'Inde Dieu confondu avec l'univers; la nature sensible divinisée en Grèce; la nature matérielle, en Égypte, par la magie; à Rome la patrie, et, partout, les religions altérer un fond de vérité, selon le génie particulier qui résulte de l'organisation et de l'aspect sous lequel la création se présente à nos yeux.

L'industrie donne à l'historien la mesure du bien-être du plus grand nombre; la législation lui fait connaître le degré de civilisation et le moyen, en épargnant peut-être des essais inutiles, de constituer une société plus satisfaisante. La pensée caractéristique de chaque peuple lui est signalée par la philosophie, science des idées générales démontrées rationnellement, dont chaque effort vient s'ajouter à l'effort de la raison pour atteindre à une connaissance plus générale et plus parfaite.

La littérature, infinie, allégorique, prodigieusement variée dans l'Inde, respire l'amour, l'orgueil, la vengeance; une voluptueuse et farouche indépendance dans l'Arabie, où elle raconte les querelles des tribus, exprime les violents désirs ou les tristes regrets. En Chine, se nourrissant du culte domestique et d'une morale étoite, triviale même, elle manque d'élévation de vues, d'enthousiasme, et n'a pour mérite que d'agréables détails. Puissante d'une inspiration supérieure et d'une vigueur inflexible dans

la Judée, elle est, dans la Grèce, tout harmonie, équilibre et perfection, mais limitée à la beauté de la forme. On la voit, dans sa sévérité qui n'exclut pas l'éclat, éminemment patriotique à Rome; érudite et compilatrice à la cour des Ptolémées; polémique durant le Bas-Empire. Sévère et plaintive dans son uniformité, elle lutte contre une ingrate nature et contre des puissances mystérieuses, dans l'*Edda* scandinave et dans les *Sagas* de l'Islande. Dure, simple, mystique, dans la Germanie des *Niebelunghen;* frivole et sautillante chez les Provençaux; nationale et religieuse, puis facile, harmonique, voluptueuse, burlesque en Italie; en Espagne, plus fière que gracieuse, catholique jusqu'à l'exagération, raffinée dans la galanterie, guerrière et d'une énergie spontanée; en France, pleine d'un sens droit, d'une harmonie tempérée, plus claire que passionnée, plus spirituelle que d'imagination, gaie, sociale, perspicace, active; en Angleterre, précise, calculée, rêveuse, expérimentale, scrutatrice, inexorable; enfin, vigoureuse, idéale, érudite, modeste, sentimentale en Allemagne, la littérature ne retrace-t-elle pas le génie particulier à chaque peuple et à chaque époque? Ses productions ne sont-elles pas autant de conquêtes dont aucune ne s'est perdue?

Il est donc très-important de connaître la succession des œuvres de l'esprit, c'est-à-dire l'histoire des lettres, attendu qu'elle révèle l'enchaînement de l'art avec la foi, de la philosophie avec la société, en montrant les divers états par lesquels ont passé l'âme et l'imagination humaines. Mais pour cela il faut une critique élevée, qui, au lieu de s'arrêter aux minuties et d'affecter une stricte exactitude, s'insinue dans l'esprit d'un auteur et de son époque, et pardonne au génie ses inégalités, ses bizarreries, ses égarements. Cette critique saisit le sens dans la variété de son expression, en admirant le beau qui perce continuellement sous les formes modifiées selon les siècles et les pays; elle étudie l'écrivain dans la totalité de ses relations, vit avec lui et avec le monde qui l'environne, comprend le lien intime qui rattache l'idée d'un homme à celle de ses contemporains, et fait revivre le passé.

Aucune nation ne fut déshéritée de beaux-arts, pas plus que de poésie. Nous les verrons sortir de l'hiéroglyphe, et suivre dans leurs voyages les dieux, les conquérants, les thesmophores, tantôt au milieu des pagodes de Brahma, tantôt sous les tentes des Tartares de Samarcande; nous les rencontrerons sous les minarets de Bagdad, avec les Abbassides; puis, dans Cordoue, au milieu du fracas des armes; à Rome, avec les papes; en France, avec les rois; en Amérique, avec la liberté. Quelque part qu'ils fixent

leur demeure, ils changent d'aspect selon les institutions et la nature. Si, en Égypte, ils imitent la tente du nomade, et, sur le Gange, les berceaux immenses formés par ces arbres qui se replient vers la terre et y rattachent leurs rameaux flexibles, à Babylone ils rivaliseront de légèreté avec le palmier, jusqu'à ce qu'ils se réduisent, en Grèce, à une exactitude, restreinte peut-être, mais mélodieuse; c'est là qu'ils réalisent cet idéal qui est l'expression des belles et grandes pensées, transmises à l'âme par l'intermédiaire des formes.

Les hommes supérieurs méritent aussi que l'histoire s'arrête à les contempler; ils sont la gloire de notre espèce, et la plus haute preuve de la liberté humaine dans sa lutte avec la fatalité. Il est bon de les opposer à tant de misères que nous présente le monde, et surtout à celles qu'une hypocondrie sans force et sans amour, s'intitulant philosophie scrutatrice, se complaît à ramasser au milieu de la fange d'un siècle égoïste. L'historien s'arrête dans la contemplation de l'héroïsme et de la vertu, avec la satisfaction qu'éprouve le voyageur sous l'arbre qui lui procure l'ombre et le repos.

Progrès des études.

S'il fut jamais un temps opportun pour entreprendre la peinture d'un aussi vaste tableau, je crois que c'est le nôtre. L'érudition, si elle est indispensable à l'histoire, n'est pas l'histoire même. Les savants, esclaves des livres, oublient trop souvent les hommes, la civilisation, la nature; ils appuient de textes ce que la nature contredit, et, se prétendant infaillibles, ils insultent aux divinations qui tant de fois ont servi le progrès. C'est avec un autre sentiment que l'érudition, de nos jours, a interrogé les auteurs; elle y a moins cherché les paroles que la pensée et les révélations sur des points auxquels a donné de l'importance l'étude des sciences économiques, administratives et commerciales. Ne se bornant plus aux seules langues classiques, elle a fondé sur celles de l'antiquité la plus reculée la connaissance des lettres, de l'histoire, des croyances de ce monde oriental que l'Occident regardait comme son maître dès les temps de Pythagore et de Platon, et qui se présente à nous, avec une évidence toujours plus grande, comme le berceau des sciences religieuses et profanes. Cette même ardeur avec laquelle, dans le quinzième siècle, on se remit au grec et au latin, a été portée aujourd'hui sur l'étude des idiomes de l'Orient, mais dans une vue plus large, et avec la persuasion que le génie d'un peuple est celui de son langage. Des écoles ont été ouvertes à cet effet chez les nations les plus éclairées; des journaux spéciaux s'en occupent; des sociétés littéraires affrontent leur

propre ennui et l'indifférence du vulgaire, pour répandre sans cesse de nouvelles lumières sur les commencements de l'humanité, sur le sens et l'esprit de la société primitive. Champollion, Rosellini, Young, Wilkinson, Peyron, ont contraint l'Égypte à révéler son mystérieux langage; d'autres savants se sont assis sur les ruines d'Ayodhia et d'Éléphantine, demandant à une civilisation expirante l'explication de l'ancienne, et dévoilant une littérature qui laisse en arrière toutes les autres, autant que les hypogées de ces pays dépassent nos temples en grandeur. Jones, Colebroock, Wilson, Carey, Wilkins, chez les Anglais; Chézy, Burnouf, Langlois et Pauthier, en France; Bopp, Bohlen, Lessen et les deux Schlegel, en Allemagne, nous ont révélé l'Inde, avec son sentiment religieux si profond et si élevé, avec sa pensée philosophique si hardie et si transcendante, son imagination si poétique et si gigantesque, sa nature si féconde et si merveilleuse. Sacy nous a initiés à la littérature arabe et persane, et a formé en France une école qui, continuant ses recherches, nous convie, avec le généreux Anquetil-Duperron, et mieux encore, de nos jours, avec Bask et Burnouf, à écouter la voix de Zoroastre, silencieuse depuis des siècles. Après Grotefend et Saint-Martin, Burnouf nous promet la connaissance de l'écriture cunéiforme, tandis que la phénicienne fait de vains efforts pour conserver son secret. L'empire ottoman n'a plus rien à cacher aux investigations de Hammer; Rémusat, Biot et Julien nous ont familiarisés avec la Chine; Klaproth et Smith nous ont introduits au milieu des peuples les plus ignorés de l'Asie moyenne.

De même que le grec et le latin perdirent le droit de s'appeler langues mères, les Égyptiens et les Persans perdirent le leur au titre de peuples primitifs. L'Inde nous montra devancés les systèmes de Pythagore, d'Aristote, d'Épicure, de Pyrrhon. La philologie indiqua les traces de migrations antérieures à toutes traditions, et, signalant dans le sanscrit les racines du langage franc, russe, allemand, grec, latin, celtique, lithuanien, prouva, par la comparaison des idiomes, que les Celtes furent poussés les premiers de l'intérieur de l'Asie vers l'Occident, où les suivirent les Germains, les Slaves, puis les Latins, et les Grecs en dernier lieu.

Avec non moins de soin, on recueillit des monuments de toutes sortes où se révélait la condition civile et politique de peuples, soit disparus, soit très-éloignés. L'amour de l'or chez les marchands, des conquêtes chez les guerriers, de la gloire chez les savants, des conversions chez les missionnaires, fit pénétrer dans les contrées les plus reculées, et fouiller les sanctuaires en ruines

des empires primitifs, ainsi que les pyramides d'Ipsamboul. Les nécropoles de l'Himalaya furent comparées avec celles de l'Islande, les ruines de Persépolis avec celles de Palenqué, les vases d'Étrurie avec les objets d'art conservés dans la lave d'Herculanum et avec les cylindres symboliques de Babylone.

Marchant de pair avec la philologie et l'archéologie, bientôt la numismatique, la géographie, l'astronomie et les sciences nouvelles de la géologie et de la paléontographie, apportèrent leur tribut de renseignements et de preuves à l'histoire, et lui permirent de dicter plus sûrement les oracles de l'expérience. On s'étonna de voir, après un siècle qui avait forcé les ruines des temples à protester contre le ciel et les sciences à faire la guerre à leur Dieu (1), que l'étude approfondie des mythes vînt confirmer la vérité de cette première parole dont ils étaient des dérivations falsifiées par le désaccord entre les facultés de l'âme; les découvertes de Cuvier appuyer de leurs témoignages les vérités de la Genèse; celles de Klaproth et de Humboldt attester une première concordance et une séparation successive des langues; celles de Blumenbach consolider la doctrine de l'unité du tronc humain, et les voyageurs la confirmer par les étonnantes ressemblances de civilisation qu'ils signalèrent entre l'Égypte, l'Irlande, l'Inde, le Mexique, la Nouvelle-Hollande. C'est ainsi que le savoir se réconcilie avec la religion, et qu'on trouve toujours plus vraie cette sentence : « Goûter « à la science rend incrédule; la boire à longs traits ramène à la foi. »

En même temps que les grands événements du siècle menaçaient d'effacer toutes les traditions et de changer toutes les relations existantes, l'Europe, comme par réaction, avec une ardeur soudaine et nullement concertée, se mit à exhumer les monuments du passé et à compulser ses archives. En demandant aux diplômes et aux chroniques dédaignées d'importantes révélations sur la société dont la nôtre est sortie, elle se convainquit que, pour aller hardiment en avant, il est nécessaire de faire quelques pas en arrière et de reprendre les choses à l'origine. Tant de découvertes ne pourront être complètes que le jour où se réuniront toutes les forces morales aujourd'hui éparpillées par la lutte. En attendant, les premiers sillons tracés nous ont mis sur la route, et nous en connaissons la direction, sinon le terme.

Ce qui dut grandement y contribuer, ce fut le rapprochement de toutes les nations, facilité par les armes, les lettres, le commerce; rapprochement représenté dans l'ordre physique par la

(1) *Deus scientiarum Dominus.*

pile voltaïque, qui nous montre que deux corps, en se touchant, déploient une activité suffisante aux lentes cristallisations journalières comme à la subite transformation de roches entières. La guerre désormais a la paix pour but. La nécessité, le commerce, la pensée réunissent les États en une grande famille où les exceptions deviennent de plus en plus rares, où les préjugés de nation sont à tel point déracinés que l'on traiterait de barbare celle qui donnerait ce nom aux autres. Une découverte est-elle faite dans un pays, elle se propage rapidement dans tous, et un Galilée, un Newton, est bientôt connu d'un bout du monde à l'autre. D'innombrables journaux, tandis qu'ils répandent les connaissances parmi la foule qui écoute et croit, donnent avis de chaque progrès aux savants qui pensent et discutent. Des traductions fidèles dispensent de la connaissance de toutes les langues qu'une vie entière serait trop courte pour acquérir. Les relations comparées des voyageurs épargnent les excursions lointaines, indispensables aux anciens pour connaître le petit monde d'alors. La géographie, depuis que les pays nouvellement découverts ont fait connaître l'humanité sous chaque climat et avec les modifications produites depuis tant de siècles par les causes naturelles et par les gouvernements, n'est plus une aride nomenclature de terres et de frontières, mais une aide pour retrouver, dans les circonstances des lieux, l'esprit des institutions. Des peuples qui, dans leur décrépitude, ne conservent que de rares vestiges de leurs institutions primitives, et d'autres qui se hasardent à peine à faire les premiers pas dans la vie civile, offrent le meilleur commentaire de l'histoire ancienne. La cour des Sophis explique celle de Cyrus, comme les hiéroglyphes de l'Égypte trouvent leur contrôle dans ceux du Mexique. Cette accumulation d'études spéciales, au moyen desquelles les sciences en se fécondant mutuellement, généralisent leurs propres lois et multiplient leurs rapports, permet aux vérités générales de se développer dans une forme plus concise sans devenir superficielles.

Combien l'expérience publique et privée ne s'accroît-elle pas dans le tourbillon des événements de notre siècle, qui semblent avoir pour mission de révéler les causes générales, de résumer de longues séries de faits, de mettre en évidence les lois qui régissent la vie des sociétés antiques et modernes! L'esprit humain, après avoir détruit et foulé sous les roues de son char triomphal une foule de créations des temps obscurs, s'applique à considérer les ruines qu'il a faites sans animosité et sans crainte. La chute des prérogatives féodales, le jury, une milice

nationale, les communes, les assemblées électorales, qui succèdent aux procédures inquisitoriales, aux armées permanentes, au régime administratif, à la noblesse héréditaire, nous feront mieux comprendre l'antiquité, les agitations du Forum, les élections par curies, l'opposition légale du tribunat, les cités qui se défendaient, administraient, jugeaient par elles-mêmes.

On a dit que, pour bien décrire les faits, il est nécessaire d'avoir pris part aux événements politiques, parce que l'expérience des choses corrige l'absolu des théories, et que l'habitude d'observer les mouvements sociaux conduit à en découvrir le véritable sens. Sous ce rapport aussi, les temps présents sont favorables à l'histoire; car, la barrière n'existant plus entre ceux qui instruisent ou guident et ceux qui croient et suivent, l'État n'est plus un mystère. Les discussions des Chambres et les gazettes appellent chaque citoyen à fixer son regard sur les trônes et sur les parlements, à connaître de la prudence politique, des causes lointaines, des ressorts compliqués de la machine sociale. En outre, l'extrême multiplicité des emplois augmente les rapports entre l'homme de lettres et l'homme d'État, entre les opinions et les institutions. Dans le drame chacun joue un rôle, ne fût-ce, comme dans le chœur antique, que pour louer ou blâmer. De là le besoin de comparer ce qui est à ce qui fut; de là, les démentis que la pratique, à chaque pas, donne aux théories absolues, dont l'attrait peut éblouir quelquefois; de là l'esprit de tolérance qui nous rend plus capables de bien apprécier, sans indulgence, mais sans injustice, ce qui a cessé d'être opportun.

En acquérant, de son côté, une influence plus active sur les esprits, deux principes généraux ont rajeuni la littérature : l'un, c'est que le but des lettres est l'utilité morale; l'autre, que le moyen de l'atteindre est la représentation du vrai. Après s'être contentée de la fable, la littérature dut revenir à l'histoire. Il lui fallut représenter les caractères, et non les forger, faire abstraction de soi pour s'identifier aux autres. Si le nom de Philippe II et de Rosemonde suffisait à Alfieri, ou la lecture de Guillaume de Tyr au Tasse, aujourd'hui, dans les compositions jetées sur le papier ou sur la toile, l'imagination, même dans son plus grand essor, prend la vérité pour appui. Le roman lui-même fut profitable en pénétrant dans la vie intime, en mettant au jour des particularités rejetées ou inaperçues par l'histoire, en ne peignant pas seulement les grands personnages, mais celui qui est le premier acteur dans le drame de l'humanité, le peuple. Sans la connaissance des mœurs, celui qui assiste aux événements ressemble à celui qui

voit agir des gens dont il ignore le langage. Ainsi les croisades et l'empereur Henri IV, dans la cour du château de Canosa, sont des chiffres illisibles pour qui ne les encadre pas dans les habitudes et dans les opinions de leur siècle. L'histoire montrera, pour fruit de la réforme, une guerre de trente ans, et, pour résultats de la révolution française, les batailles livrées dans toute l'Europe; mais les tyrannies publiques et privées, les divisions au sein de chaque famille, les scènes de haine, d'amour, d'intrigues, l'altération des affections les plus sacrées, les hésitations des âmes timorées avaient-elles jamais donné la vie et le relief à ces grandes peintures? Aujourd'hui *Don Quichotte* peut suppléer Mariana; *Ivanhoé* retrace les rapports entre les Saxons vaincus et les Normands, mieux que ne l'avaient fait les histoires; *les Fiancés* de Manzoni révèlent tout un monde négligé de souffrances, de vertus et de vices (1). Ils ont habitué à un appareil plus naturel et plus humain cette Clio qui n'allait que chaussée du cothurne et armée du poignard, comme la muse de la tragédie.

Ajoutez à cela l'étude plus consciencieuse de l'homme, qui, au milieu de la variété des phénomènes, est au fond toujours le même, et naît, après six mille ans, avec les mêmes inclinations qui causèrent l'inimitié des deux premiers frères; ce qui fait qu'en tenant compte du climat, des institutions, de la religion, l'homme d'aujourd'hui reproduit celui qui, au milieu de circonstances identiques, agissait dans les siècles passés.

Faut-il s'étonner si, secondée par tant de moyens, la science historique adopte d'autres manières de comprendre et d'exposer? Déjà Bacon avait dit que l'histoire du monde, sans celle des lettres, du savoir, de la philosophie, de la jurisprudence, des arts, est comme la statue de Polyphème, n'ayant qu'un œil, et que les changements de religion et d'opinion font mouvoir les esprits et les gouvernements. Mais prenez les historiens, et voyez s'il fut écouté. La plupart ne sont attentifs qu'à observer les héros, qui sont le bras, au lieu des institutions, qui sont le cœur de la société; à cueillir des fleurs brillantes, au lieu de récolter les fruits utiles; à réduire la vérité à des beautés de convention, au lieu de l'accepter dans son désordre capricieux; à faire ressortir les causes et les conséquences apparentes, les intrigues des cabinets, les évolutions d'armées, les perpétuelles hostilités entreprises sans

Progrès de l'histoire.

(1) Il est curieux de voir, en même temps qu'Augustin Thierry reconnaît tant de mérite historique à Walter Scott, Rœderer déclamer contre les romans, et dire que « les chefs-d'œuvre de Walter Scott nous vaudront plus d'une mauvaise histoire. » *Histoire de François Ier*, Introduction.

motif, conduites sans gloire, terminées sans résultat, et ne prouvant autre chose sinon combien fermente obstinément dans le cœur de l'homme le levain de la discorde. Le siècle qui a tant fait, tant découvert, tant senti, tant pensé, a le droit de refaire l'histoire, de juger à son point de vue la vie, les actions, les sentiments des siècles précédents, et de confronter l'histoire du passé avec la sienne propre. Une critique éclairée et sévère, mais non dédaigneuse et exclusive, cherche la richesse d'un peuple, non dans les palais de Thémistocle et de Lucullus, mais dans les ateliers et dans les campagnes; son bonheur, non dans les lois écrites, mais dans leur application et dans la part de bien qui revient à chacun. Elle examine la condition privée, l'éducation, les arts, le sacerdoce, jusqu'où s'étendent la sécurité publique, le respect pour les femmes, la division des propriétés, la facilité des communications, l'harmonie entre les petits et les grands, entre les ignorants et les doctes, entre les gouvernés et leurs gouvernants. Athènes pourra avoir donné les meilleurs orateurs à la tribune sans qu'on pense pour cela qu'elle avait constitué le meilleur gouvernement. Les mots de vertu, de république, de monarque, auront une signification bien diverse à Sparte et dans la Suisse, en Grèce et à Rome, en Perse et en Angleterre; il ne suffira pas du nom pour faire croire la liberté victorieuse à Marathon et vaincue à Actium et à Philippes. Arrière aussi les petites causes des grands événements, et que l'issue de la guerre ne soit pas acceptée comme le symptôme du mérite moral d'un peuple. Qui se contente aujourd'hui de considérer les croisades comme provoquées par la voix d'un obscur ermite? la réforme, comme née d'une querelle entre franciscains et augustins? l'indépendance de l'Amérique, de l'augmentation des impôts? Dans la guerre contre les États-Unis, l'Angleterre succombe et s'élève à une immense grandeur; dans celle de Sept-Ans, elle triomphe et se ruine. A Tilsitt, Napoléon dicte orgueilleusement la paix, et c'est là que l'heure de sa décadence a sonné.

Moralité de l'histoire.

Que si la lutte, encore très-vive entre les opinions, peut faire hésiter le jugement, outre que l'histoire y puise une nouvelle chaleur, elle se sent appelée à la sainte mission d'affermir les sentiments généreux et de flétrir ceux qui sont personnels. L'historien, comme l'orateur, selon Cicéron, doit être bon, et non se faire le fauteur du vice ou de la tyrannie; ami de son pays, du peuple, de ceux qui souffrent, il doit forcer du moins ceux qui ne sont pas tels à feindre de l'être. Mieux qu'un autre, l'homme profite de sa propre expérience, et il préfère ses propres réflexions à celles

d'autrui ; laissons-le donc réfléchir et juger. L'histoire, aujourd'hui, jalouse d'instruire, mais en racontant, est devenue éminemment morale ; elle n'affiche pas de tristes axiomes de politique vulgaire et de vérité banale ; mais, contemplant les hommes en tant qu'hommes, sans acception de renommée, de rang, de patrie, elle prononce hardiment ses arrêts selon le droit et la vérité. Répudiant le faste d'une dignité d'apparat qui faisait confondre l'éclat avec le bonheur, le succès avec la bonté de la cause, elle croit de son devoir d'écrire pour l'avantage du plus grand nombre, pour renforcer les liens d'affection, d'activité, de savoir, entre les rangs de la famille humaine, afin de marcher à son amélioration avec calme, ordre et bienveillance. Les grands noms ne l'entraînent plus, comme l'oiseau qui vole trop près de la chute du Niagara et que précipite dans le gouffre l'impétuosité de l'air. Revisant, au contraire, beaucoup de jugements, elle a arraché leur couronne à des héros vantés pour les donner au mérite plus humble et plus bienfaisant. Pour elle la grandeur ne voile pas la turpitude ; en louant Adrien et le grand Louis, elle rappelle Antinoüs et les dragonnades. Si elle admire chez les Perses la pureté des mœurs et la croyance en un seul Dieu réunies à une noble ardeur pour la gloire et pour la patrie ; chez les Grecs, la puissance du savoir et des beaux-arts ; chez les Romains, l'énergie de la volonté, elle leur demande quel usage ils en firent. Devant cette morale élevée se sont tues les adulations ; et, loin de souffrir les louanges de Velléius à Tibère ou la plume d'or de Paul Jove, on ne tolérerait pas même les aveugles applaudissements de Xénophon pour Cyrus, d'Eusèbe pour Constantin, d'Éginard pour Charlemagne. C'est un roi qui a dit que l'histoire était un témoin, non un flatteur, et que le seul moyen de l'obliger à dire du bien était d'en faire ; un grand ministre du même pays ajoutait : « Quand un homme s'occupe des affaires publiques, quelque haut placé qu'il soit, il se trouve plus ou moins serviteur ; mais, lorsqu'il tient avec hardiesse le compas de la réflexion et le burin de l'histoire, c'est lui qui règne (1). » Aussi, se dégageant des préjugés de temps et de noms, ne croit-elle jamais qu'un crime puisse être utile ; elle poursuit de ses imprécations celui qui, comme Helvétius, légitime tout en vue du salut public, et, moins cynique que Diogène, elle dit aux grands comme il le disait à Alexandre : « Otez-vous de mon soleil ! »

Le dernier siècle avait jugé sans raconter, mais le nôtre veut

(1) Charles XII et Oxenstierna.

raconter sans juger; une école fataliste, qui convertit les tyrans en envoyés de Dieu ou en ministres de la nécessité, prétend endurcir le narrateur au point de l'amener à voir les faits, non les hommes; impassible devant le vice, la vertu, les catastrophes les plus tragiques, elle les considère comme nécessaires, sans regret pour ce qui tombe, sans espérance pour ce qui s'élève; mais, dans l'application, elle indique assez son inclination pour la justice et pour le progrès, et se rapproche plus qu'elle ne le voudrait de l'école véritable. Celle-ci montre l'homme libre dans sa dégradation même, et voit que la vérité politique, séparée de la vérité morale, manque de base; elle enregistre les protestations des individus et des peuples qui, se sentant quelque dignité, secondent au moins de leurs vœux les efforts qui tendant à dégager l'esprit de la matière; elle suit le progrès à travers les désastres avec la même anxiété qui veille sur les pas d'un ami dans une expédition aventureuse, et elle offre à la vertu qui succombe, du moins la pitié, ce dernier droit de l'infortune.

Idéal historique.

Tout cela rend plus grave la tâche de celui qui entreprend de parler d'histoire à une génération grandissant dans un vif désir de vertu, de vérité, d'intelligence. Il doit avoir médité sur l'antiquité telle qu'elle se peint elle-même; car, si les faits peuvent aussi se retrouver dans les copies, c'est dans les originaux seulement qu'on découvre ce coloris qui révèle un âge, plus encore que ne le fait le récit même. Leur étude nous fait connaître l'écrivain, dont la franchise ou la servilité, l'amour des choses anciennes ou le goût du nouveau nous transporte avec lui aux temps où il a été. Je parle ici des écrivains contemporains et originaux (1), non de ceux qui, même dans les langues classiques, ne firent que compiler ou répéter. Quiconque s'est appliqué à l'étude des premiers, diffère de celui qui se contente d'en lire des extraits, autant que celui qui connaît un peuple par les relations des voyageurs diffère de celui qui a vécu avec lui. Il ne s'agit pas seulement des historiens, mais des poëtes, des philosophes, des artistes, qui reflètent leur siècle comme le fleuve les bords entre lesquels il coule. Pourrait-il jamais prétendre connaître la Grèce celui qui ne l'aurait vue qu'à Marathon et à Chéronée, sans avoir pénétré dans les écoles pour raisonner de Dieu avec Xénophane et Platon, de la vertu avec Socrate et Zénon, de cosmogonie avec les pythagoriciens, d'éloquence avec

(1) Principalement Hérodote, Thucydide, Polybe, Tite-Live, César, Xénophon, la Bible, Homère, Pindare, les poëmes indiens, les livres canoniques de la Chine, etc., etc.

Gorgias, d'hygiène avec Hippocrate; celui qui ne se serait pas promené des jardins d'Épicure au tonneau de Diogène, des sobres banquets de Sparte aux marchés de Corinthe, de l'atelier de Phidias aux manufactures de Milet? Et qui pourrait l'y guider mieux que des contemporains? Le malicieux Aristophane, Sénèque le sophiste, l'obscur Lycophron, l'obscène Pétrone, les épanchements familiers du faible Pline le jeune et de Cicéron lui parleront de leur temps bien mieux que les historiens; et le temple de Jupiter Olympien, les obélisques de Luxor, les ermitages des talapoins compléteront l'intelligence d'un siècle et d'une nation.

L'historien doit ensuite savoir pénétrer dans le passé avec une imagination flexible, avec un tact exquis auquel rien d'important n'échappe, avec un discernement sévère qui, parmi les traditions adulatrices dictées par la vanité ou par la superstition, lui fasse distinguer du faux le vrai, que l'imagination peut bien voiler dans ses fantaisies, mais qu'elle n'efface jamais. Au milieu des documents en petit nombre souvent défigurés par la passion, par l'ignorance, par le génie même qui les a transmis à sa manière, il découvre le moment où un peuple se constitue; il voit si ce fut de lui-même ou par une impulsion étrangère, quel esprit dicta ses institutions, comment celles-ci déterminèrent les événements, comment elles furent modifiées par ces causes antérieures qui, comme le dieu Terme, ne veulent pas céder la place aux nouvelles; car les faits, comme les hommes, ont une espèce de génération continue, dans laquelle rien ne commence et tout se succède. Certainement les écrivains contemporains Guicciardini, de Thou, Botta, comme Thucydide et Tacite, fournissent beaucoup de témoignages immédiats; mais le titre de contemporain n'est pas une garantie de vérité, et l'histoire de Socrate écrite par Anytus serait toujours méprisable. Pour les faits anciens ce n'est pas tant le témoignage que l'autorité de l'historien qu'il faut invoquer; et quant aux faits contemporains, qui ne sait combien on les voit s'altérer promptement, surtout lorsque la passion change le point de vue ou que des systèmes d'imagination se mêlent aux faits pour les expliquer? Lorsqu'une fausseté s'est introduite dans l'histoire, il est très-difficile de la déraciner, et, quelquefois même, de la discerner; tel est cependant l'œuvre de la critique.

Mais de même que, dans l'astronomie, les corps lointains font illusion au point que nous croyons réels les mouvements apparents et stable ce qui se meut, ainsi, dans la partie conjecturale de l'histoire, quelques-uns voient des personnages véritables dans toutes les fictions mythologiques; d'autres transforment en mythes et

en caractères poétiques jusqu'aux êtres les plus certains. Tandis que Brahma, Saturne, Odin deviennent des rois ou des héros, Homère, Camille, et jusqu'à Solon, ne sont plus que des types symboliques, les allégories d'une phase de la société. Que le doute ne dégénère donc pas en scepticisme ; que l'ancienneté d'un fait ne suffise pas pour le nier, comme on ne nie pas l'existence de Sirius parce qu'il s'enfonce dans la profondeur des cieux. Combien d'assertions de l'antiquité, bafouées hier encore, n'ont-elles pas été confirmées ou éclaircies par les progrès de la science? Sans la tradition point d'histoire, point d'éducation du genre humain, et force est de l'accepter même quand elle manque de l'exactitude mathématique exigée par Volney ; car, lors même qu'elle rapporte le faux, elle le calque sur la nature de l'homme et des temps, et nous fait remonter aux causes.

Pour suivre les planètes dans leur courbe radieuse, l'astronome n'attend pas qu'on ait découvert ce que c'est que matière, espace et mouvement ; le physicien ne ralentit pas ses recherches parce qu'un mot seul, *gravitation*, *galvanisme*, *électro-magnétisme*, peut en vieillir les résultats ; de même l'historien ne doit pas s'arrêter dans son entreprise parce que cette ardeur unanime de recherches promet d'imminentes découvertes. Gœthe a dit un mot aussi désolant que profond : « Pour savoir quelque chose, il faudrait tout savoir. » Mais, sans se laisser décourager par le désir d'une perfection absolue, que l'historien fasse son profit des découvertes plus récentes, et, se réjouissant à la pensée que nos neveux en sauront davantage, qu'il s'efforce de faire en sorte que ses successeurs puissent prendre son travail pour point de départ, et comme témoignage du degré où la science était arrivée de ses jours.

Mais, s'il voulait juger les contemporains de Lycurgue et de Clovis avec les idées de notre temps, sans trahir les faits, il trahirait l'histoire. Tout en partageant les généreuses sympathies de notre époque, et en secondant le noble élan qui nous entraîne vers tout ce qui profite à l'intelligence et au bien-être des masses, il verra que chaque peuple, en obéissant à l'aiguillon du besoin ou de la curiosité, aide au progrès universel de la science et de la civilisation, et en nous rendant contemporains des peuples les plus anciens, il évitera que ce qui est frivole et superflu n'usurpe la place de ce qui est essentiel ; les événements racontés par lui conserveront l'intérêt qu'ils avaient lorsqu'ils étaient actuels.

Je voudrais de plus qu'il étudiât son siècle, non-seulement dans les salons et dans les écoles, sources perpétuelles de préjugés in-

humains, non-seulement dans les journaux et dans cette foule de brochures qui sapent toutes les opinions sans en avoir aucune, mais en lui-même et dans les hommes les plus simples et les plus naïfs. Il jugera mieux les faits anciens ou contemporains quand ils éclatent avec fureur dans les révolutions, s'il a vu celles de son temps se préparer sur les places publiques, dans les églises, dans les ateliers, à la bourse, au foyer domestique. A quoi bon des descriptions de batailles, suspectes et incomplètes pour le militaire, superflues pour les autres? Ces discussions prolixes pour constater une date, un lieu, un nom; cette érudition laborieuse qui croit tout savoir quand elle a tout lu, et qui nous dispense de penser en nous enrichissant des idées d'autrui, ne sont pas faites pour l'historien qui aspire à vivre plus dans les cœurs que dans les bibliothèques, et qui, l'édifice une fois élevé, croit devoir ôter les échafaudages dont il s'est servi, pour qu'on voie sa beauté, non la fatigue qu'il lui a coûtée.

Je voudrais qu'il sût marier l'histoire statistique, résumé moderne de tout ce qui peut être réduit aux lois de la proportion mathématique, d'abord à l'histoire politique, qui calcule l'influence d'une nation sur l'autre, d'un individu sur tous, d'un siècle sur les suivants; puis à l'histoire philosophique, qui considère le genre humain comme subordonné à une loi, d'après laquelle les événements s'enchaînent, car le cours des fleuves paraîtrait absurde à qui ne connaîtrait pas l'Océan dans lequel ils se jettent.

Personne ne pense plus aujourd'hui qu'il suffise à l'histoire d'être intéressante (1) il faut encore qu'elle soit morale et belle. Les grands historiens sont des écrivains de premier ordre, et les Allemands, ces accumulateurs de science, qui voudraient accréditer la négligence de la forme, font voir qu'ils ignorent qu'elle est inséparable du fond et partie intégrale de la pensée. L'ingénuité rend précieuses certaines relations de contemporains, dépourvues d'ailleurs de tout mérite littéraire, dès qu'on y reconnaît l'accent d'un témoin véridique; mais, dans l'historien, la grossièreté, l'obscurité, l'expression négligée sont les symptômes d'idées confuses et d'inexactes recherches, comme la clarté est la preuve d'idées nettes et de justes interprétations. Le style, mouvement des pensées et des sentiments imprimé aux paroles et transmis à l'esprit du lecteur intelligent, suppose dans sa beauté une harmonie de conceptions profondes, d'images vives, d'affections énergiques. Il faudrait donc que le travail d'érudition n'ôtât rien à la franchise de

(1) *Historia quoquo modo scripta delectat.* PLIN., Epist. 8, lib. 5.

l'expression ; il faudrait réunir l'ingénuité des chroniqueurs, l'impartialité des fatalistes, la sympathie des philosophes, la dramatique exposition des classiques ; embrasser l'ensemble sans négliger les détails ; faire que le récit ne fût pas dépourvu de poésie, de mœurs et de pensée ; grouper les événements sans les confondre ; unir au spectacle varié de la vie le profond intérêt métaphysique offert par les évolutions successives de l'esprit humain. Aussi éloigné de l'aridité qui se cache sous la rondeur des périodes que de la vanité qui se masque sous les antithèses et sous une fausse concision, il faudrait fondre ensemble la majesté de Tite-Live, la simplicité de Villani et de Joinville, la critique de Niebühr, la sagacité de Machiavel, l'immortelle rapidité de Tacite ; emprunter à Schiller sa manière passionnée, moins ses déclamations ; à Muratori sa doctrine, moins ses trivialités ; à Müller sa variété, moins ses longueurs.

Voici donc ce que je désirerais dans l'historien : érudition pour voir, exactitude pour vérifier, discernement pour choisir, méthode pour disposer, imagination pour peindre, justice pour prononcer, regard assuré pour ne pas se laisser éblouir par le succès, profond sentiment du vrai, afin que, même s'il se trompait, on vît en cela l'erreur de son intelligence et non celle de son cœur. J'exigerais de lui qu'il eût le courage de sacrifier son amour-propre, et qu'il ne songeât plus à briller et à mettre en avant des nouveautés sous des formes bizarres ; je lui demanderais aussi cette simplicité de style, gage de sincérité, qui ne faillit pas au triple effet de l'art : éclairer, peindre, émouvoir. Je le voudrais posé sans être froid, constant dans ses recherches, égal dans son style, sans jamais laisser apercevoir l'impatience d'avancer, ni la légèreté qui fait entreprendre inconsidérément un grand travail, le suivre avec négligence, l'achever avec dégoût. J'aimerais qu'il songeât moins à se faire lire qu'à faire penser, à étaler des connaissances qu'à montrer un jugement droit ; qu'il eût enfin la volonté de composer un livre qui fît aimer l'auteur et qu'on ne déposât pas sans avoir conçu une idée plus claire et plus sublime de la mission de l'homme sur la terre, sans croire plus profondément au règne de la justice, sans se sentir plus capable d'une action bonne ou généreuse.

Qu'il ne songe donc jamais à écrire l'histoire, celui qui n'a jamais senti battre son cœur au récit d'une belle action, qui n'a pas plaint la vertu opprimée, éprouvé contre le mal cette indignation sans laquelle il n'y a pas d'amour pour le bien ; celui qui a tourné en ridicule de loyales intentions, ou parlé légèrement de ce que l'homme a de plus sacré, la famille, la patrie, les croyances.

L'historien doit dépouiller autant que possible l'individualité, pour ne pas exposer ses sentiments, ses joies, ses tristesses propres, mais parler du genre humain dans un esprit de charité universelle, exempt de toute exagération; jouir des triomphes de la cause la plus juste, mais avec une dignité simple; souffrir avec les êtres vertueux, mais demeurer calme; ne pas penser à faire une satire ou un panégyrique; toujours bienveillant et sincère, ne pas rechercher les erreurs d'un peuple pour rabaisser son génie, ni les nier pour n'admirer que sa grandeur. Si c'est avec le cœur droit, avec la conscience qu'il est digne de parler des droits parce qu'il accomplit ses devoirs, avec la foi dans le bien et dans la générosité, qu'il entreprend de méditer et d'écrire l'histoire, alors les événements morts se raviveront d'un souffle moral, montrant que tout ce qui arrive tend à la vertu, but de l'univers, lors même que ce but n'apparaît pas à nos yeux.

Tels sont, dans ma pensée, les devoirs de l'historien, et ces devoirs, je les avais devant les yeux lorsque je me préparais à guider la jeunesse de ma patrie à travers les siècles, pour contempler la route parcourue par l'humanité. J'ai donné plus haut une rapide esquisse de mon travail. Il en est, sans doute, qui auraient voulu que j'eusse adopté la division par peuples, comme on l'a fait jusqu'ici dans les histoires universelles les plus complètes; mais, outre que la méthode chronologique épargne les répétitions auxquelles est perpétuellement condamnée l'autre méthode, beaucoup de faits, qui, dans l'ensemble, paraissent très-importants à celui qui considère l'humanité comme un tout, s'évanouissent dans l'étude isolée des documents particuliers; puis, souvent, quelques événements grandissent, quelques idées générales dominent toute leur époque, et font qu'une grande partie des nations se trouvent alliées ou ennemies; ainsi à la rupture de la corde d'une harpe, on voit frémir toutes celles qui appartiennent au même accord. Qu'on me permette de taire les autres raisons qui m'ont fait donner la préférence à la méthode chronologique. N'est-il pas vrai, du reste, que l'intelligence qui examine légèrement un travail est moins capable de le juger à fond que celle qui l'a médité avec persévérance durant de longues années? Mais, attendu que l'esprit humain a besoin de reprendre haleine, j'ai divisé mon ouvrage en périodes, et l'on a vu comment, surtout pour l'antiquité, j'ai donné à ces périodes une plus grande extension que ne l'avait fait encore aucun historien. Par là, j'ai voulu réunir les avantages des deux systèmes, ethnographique et chronologique, en comprenant la vie entière d'une nation dans les limites d'une seule

époque. Cependant, fidèle à ma méthode sans en être esclave, je n'ai pas voulu suspendre l'histoire de tous les peuples à l'année que signala la révolution d'un seul; pour quelques-uns j'ai différé d'en parler jusqu'à l'instant où ils viennent coopérer à la civilisation commune; j'ai quelquefois anticipé sur les temps pour exposer leur agonie et leur mort. Je n'ai donc pas voulu me restreindre à la méthode grossière des chronologistes, qui, dans l'ordre des narrations, ne mesurent le passé ou l'avenir qu'avec la règle des chiffres, tandis que l'ensemble des faits historiques ne peut être exposé qu'en racontant souvent le fait après l'époque où il s'est accompli, et qui lui donne du sens et de l'importance. L'enchaînement des idées, tel a été mon but; si je l'ai manqué, que le blâme m'en revienne.

J'ai discuté les sources où j'ai puisé, mais j'ai renoncé à la fastueuse habitude d'encombrer de citations le bas de chaque page. Celles que j'ai admises se rapportent aux faits et à leur ordre général. Quant aux réflexions spéciales, aux pensées que je puis avoir empruntées à tel ou tel écrivain, je témoigne ici ma reconnaissance à qui de droit; mais, ayant cru devoir mettre à profit le labeur de tous mes devanciers, j'ai acquis, ce semble, comme un droit de propriété sur tout ce que j'aurai pu m'identifier.

Si j'ai assumé l'énorme tâche de traiter seul un sujet si varié, c'est, précisément, dans la persuasion que, même en restant inférieur dans quelques parties, mon livre aurait l'avantage spécial de faire envisager l'histoire entière du même point de vue, et de lui conserver cette unité de couleur et d'intention qui manque à tant d'autres. L'idée qui m'a dirigé dans cette œuvre, j'ai cherché à la faire connaître aux Italiens par les travaux que j'ai publiés; ces travaux, sans doute, pèchent beaucoup du côté du beau, mais ils me laissent, du moins, la consolation qu'on n'en a pas trouvé le but indigne, ni les moyens faux ou vacillants. L'estime accordée à la rectitude de nos intentions nous est chère avant tout, et celui qui, déjà, s'est concilié l'opinion de ses concitoyens, est plus jaloux que tout autre de préserver ses vieux jours de l'opprobre réservé à quiconque trahit ses propres sentiments, et dévie du sentier que des convictions raisonnées lui ont fait choisir. Puissé-je répéter sans rougir ces paroles, quand, au terme de mon labeur, j'exposerai les résultats de l'expérience acquise dans le voyage auquel je m'apprête avec amour, constance, conviction et courage.

J'entends une plainte générale qui reproche aux Italiens de laisser appauvrir la langue et la littérature nationales, d'user l'une et

l'autre pour des fins ineptes ou perverses, dans des débats misérables, des questions frivoles, des imitations étrangères ; d'aigrir les douleurs sociales avec la satire haineuse ou l'élégie échevelée ; plus souvent, de caresser les rêves du peuple avec des stupidités corruptrices, si même ils ne conspirent pas avec les passions et la force, ou n'attisent pas le feu inextinguible de la discorde. Le désir de donner un démenti à ces accusations, n'a pas peu contribué à me faire entreprendre un travail aussi grandiose, auquel j'ai consacré mes facultés, mes veilles, ma vie.

Est-ce courage ou témérité ? le succès en décidera.

Ce dont je suis certain, c'est que je n'ai négligé aucun soin pour que mon travail réunît le vrai, le bien et le beau. J'ai fait tous mes efforts pour me maintenir à la hauteur des conquêtes que fait chaque jour la science. Ne me laissant aveugler ni par la haine, ni par l'affection, et n'étant ni assez heureux pour tout regarder avec une naïve admiration, ni assez malheureux pour tout voir d'un œil désenchanté et morose, je suis revenu des illusions de la jeunesse, sans en avoir pourtant consumé toutes les ardeurs généreuses. J'aime mon pays sans déprécier les autres, j'admire le passé sans le plaindre, je respecte le présent sans m'en dissimuler les maux, et je porte sur l'avenir un regard de généreuse confiance. Je n'appelle pas approbation la patience de la servitude, ni expérience la durée du mal ; mais je me persuade qu'il y a des abus et des préjugés que le temps seul, aidé des progrès de la raison, parviendra à détruire.

Je respecte l'opinion des autres sans abdiquer la mienne ; certain que je ne veux dire que la vérité, sans dédain pour une opposition loyale, je me suis proposé quelque chose de mieux que les applaudissements du moment. J'ai demandé aide, conseil, inspiration ; j'ai réfléchi sur moi-même et sur les hommes, dans l'indispensable froissement de la société comme dans les laborieuses méditations de la solitude et du malheur. J'ai éprouvé ces orageuses alternatives de ravissements et de déceptions qui, dans une grande tentative, mettent à une épreuve terrible la force de la volonté et la retrempent d'une nouvelle énergie si elle en sort victorieuse.

Mais le champ est vaste, bien vaste, pour qu'il soit donné à un homme de le parcourir tout d'une haleine.

Que les lecteurs m'accordent donc leur bienveillance quand ma faiblesse succombera ; ils s'y prêteront plus facilement si je sais m'en faire des amis, et les persuader que je puis me tromper

dans les motifs de mes jugements, jamais dans le sentiment qui me les dicte.

L'historien est un témoin qui dépose sur la vérité des faits avec une impartialité rigoureuse et la bonne foi qui est le caractère de l'homme d'honneur; mais en même temps il est juge, et, à ce titre, il a des opinions propres sur ces faits, les approuve ou les condamne, provoque par ses réflexions celles du lecteur, et le dirige vers cette instruction morale et sociale qui doit sortir de chaque page de son livre.

Dans cette seconde mission il peut errer parfois et s'attirer un reproche; mais il aura toujours pour excuse la bonne foi dont il aura fait preuve dans la libre manifestation de ses jugements, et la distinction qu'il aura établie entre l'énonciation des faits positifs et les conjectures que ces faits lui auront suggérées.

Je sais que l'orgueil s'irrite contre celui qui bat en brèche une opinion enracinée et commode, et je sais encore que les intérêts jugent partial celui qui les heurte. Mais j'en appellerai aux gens sincères et sans prévention; je ferai en sorte que ceux-mêmes qui ne partagent pas mon opinion confessent au moins que j'ai cherché de bonne foi la vérité. D'autre part, je fournis les preuves; or la différence entre les assertions et les documents me trahirait.

Austère est le devoir de l'historien, et ce devoir exige qu'il commande le calme à son cœur; d'ailleurs la parole est d'autant plus persuasive qu'elle est plus modérée. Mais cette impassibilité, fille misérable de l'insouciance ou de la peur, qui rend indifférent entre le crime et la vertu, entre les œuvres de l'homme et celle de Dieu, je ne l'ambitionne pas. Citoyen, je crois pouvoir exposer des opinions qui sont pour moi le fruit d'une conviction réfléchie, et avoir le droit de les voir respecter. Italien du fond du cœur, je ne crois pas avoir à m'excuser si l'Europe, si ma patrie en particulier, me font parler d'elles avec plus de chaleur et de complaisance. Chrétien, je soumets mes opinions à qui tient d'en haut le droit de juger les consciences. Je crois que la charité doit inspirer la science comme les actions, mais que la charité n'empêche pas d'avoir des opinions fermes et de les manifester avec franchise; qu'elle repousse, au contraire, ces jugements méticuleux qui trop souvent étouffent les convictions et la bienveillance. C'est pour cela, sans doute, que notre siècle s'en arrange.

Puissé-je garder pour moi tous les ennuis et les amers découragements, pour ne porter dans l'âme de mes lecteurs que joie et qu'énergie, pour n'y laisser d'autres impressions que celles qui, plus

d'une fois, me firent bénir les hommes généreux dont les travaux ou les méditations attestent la sublimité de notre origine ! Puissé-je répandre des sentiments de tolérance, de compassion, d'amour, pour cette grande famille, plus faible que méchante, plus égarée d'intelligence que corrompue de cœur; dont les erreurs deviennent souvent, par l'œuvre de la Providence, des moyens de salut et de vérité; dont les souillures sont amplement rachetées par les tranquilles vertus qui composent la félicité domestique, et par de nobles actions qui méritent l'admiration des contemporains et la gratitude de la postérité !

C'est moins l'homme fait, qui croit savoir, que la jeunesse que j'ai en vue; la jeunesse, étrangère encore aux préjugés qui égarent les âmes les plus droites et les esprits les plus fermes, cherche du moins quelque chose à croire, à aimer, à espérer, pour accomplir l'œuvre qu'elle aperçoit dans l'avenir. C'est à vous principalement, ô jeunes gens ! que je voudrais rendre les douleurs moins amères, les mécomptes moins inattendus, moins graves les égarements d'une imagination sans frein et d'affections sans prévoyance. En vous rattachant par la pensée à toutes les générations, je voudrais vous inspirer ce dévouement qui fait préférer à l'avantage particulier le bien de son pays et de l'humanité. Je voudrais vous prouver que, plus l'homme est éclairé, moins son sentiment personnel est impétueux, moins ses passions sont violentes, moins basses et momentanées sont les idées d'un intérêt égoïste. Heureux si je pouvais éloigner de vous la désolante frayeur d'une fatalité inévitable; si, en vous signalant les progrès moraux et civils, et l'obligation de les attendre du temps, je pouvais déraciner de votre esprit l'idée que la force et la témérité décident de toutes choses; vous démontrer, au contraire, par l'exemple des maux, fruits de l'inertie et de la faiblesse, la nécessité de renforcer l'intelligence et la volonté.

Puisse donc se réveiller énergique et vivace dans vos âmes le sentiment de la dignité humaine et de la sainteté de la vie sociale ! Ainsi, au lieu de vous user dans de tristes dégoûts, de vous laisser aller à de téméraires espérances ou à des haines impuissantes et coupables, vous apprendrez à fortifier votre raison, à rapporter toutes vos actions au bien général, à vous diriger vers un but saint et déterminé, à y marcher avec noblesse, concorde et générosité.

Je ne crois pas que l'histoire puisse se proposer une tâche plus noble que celle de propager l'affection et le dévouement pour les faibles, une déférence digne et raisonnée envers les puissants, l'amour de l'ordre social, la vénération pour la Providence; et cela,

en affermissant l'idée morale qui donne à l'homme la conscience d'une destination sociale, et lui fait sentir l'obligation d'apporter son tribut d'amour, d'intelligence et de travail à l'amélioration de ses frères et au progrès de l'humanité.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

L'histoire est le récit enchaîné d'événements importants, donnés pour vrais, afin de connaître le passé et, par lui, de conjecturer l'avenir probable dans le développement de la libre activité de l'homme.

L'histoire est tirée : 1° de l'expérience propre ; 2° de la relation des personnes présentes aux faits ou ayant pu en avoir connaissance; 3° des monuments qui les attestent. La critique consiste à discerner dans ces sources ce qui mérite la plus grande ou la moindre crédibilité, à les comparer entre elles, à rattacher les antécédents aux conséquents, pour arriver à ce qui est l'essence de l'histoire, la vérité.

Pour que l'histoire devienne une science, des traditions vagues et décousues ne lui suffisent pas ; il lui faut des faits vérifiés, observés, classés et bien décrits.

L'histoire, quant aux objets de la narration, peut être politique, littéraire, sainte, ecclésiastique, etc., etc. ; ou bien histoire des États et des peuples, ou enfin histoire universelle. La générale et les particulières peuvent, néanmoins, être subdivisées selon l'objet, le temps, la matière.

Quant à la forme, on distingue les chroniques, les anecdotes, les collections historiques, les mémoires, les biographies, enfin la véritable histoire, écrite avec des règles d'art et des intentions philosophiques qui recherchent les causes, les effets, l'intime connexion des faits.

L'histoire peut être *universelle* (1), *particulière*, *municipale*,

(1) Les histoires universelles les plus connues sont :

Celle qui a été compilée par une société de gens de lettres anglais. Londres, 1747-65 ; Amsterdam, 1742-92, 46 volumes. Je me sers de l'édition de Paris.

GUILLAUME GUTHRIE, JEAN GRAY, etc., *Histoire générale du monde depuis la création* (anglais).

L'Art de vérifier les dates des faits historiques, des inscriptions, des chroniques et autres monuments avant et après l'ère chrétienne, ouvrage de

ancienne (1), *moderne*, *contemporaine*, selon qu'elle traite d'un seul pays, d'une seule cité, de tout le genre humain, des peuples antérieurs à la chute de l'empire romain, des nations qui se sont formées depuis, ou de l'époque actuelle.

dom François Clement, bénédictin de Saint-Maur, achevé dernièrement par d'autres.

Delisle de Sales, Mayer et Mercier, *Histoire des hommes*. Paris, 1779-85; 53 vol.

Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*. Paris, 1680.

Millot, *Éléments d'Histoire générale*. Paris, 1772.

Jacques Hardion, *Histoire universelle, sacrée et profane*, continuée par Linguet. Paris, 1756 et suiv.

H. Luden, *Histoire générale des peuples* (allemand). 1814; en trois parties.

L. Dresch, *Histoire générale politique* (allemand). 1815

Buret de Longchamps, *les Fastes universels*, ou *Tableaux historiques, chronologiques, géographiques*, etc.

L'Univers pittoresque, ou *Histoire et description de tous les peuples, leurs religions, mœurs*, etc.

Mentelle, *Cours complet de Géographie, de Chronologie et d'Histoire ancienne et moderne*. Paris, 1804.

Giulio Ferrario, *Il Costume antico e moderno*. Milan.

Le Sage, *Atlas généalogique, chronologique et géographique*. Paris, 1804.

Gatterer, *Histoire universelle synchronique*.

Strass, *Cours des temps*.

Müller, *Histoire universelle*. Genève.

Anquetil, *Abrégé de l'Histoire universelle*. Paris, 1801-7; 12 vol.

Ségur, *Abrégé de l'Histoire universelle*. Paris, 1817-20; 25 vol.

Dillon, *Histoire universelle, contenant le synchronisme des histoires de tous les peuples contemporains*, etc. Paris, 1814-20; 9 vol.

Roustan, *Abrégé de l'Histoire universelle ancienne et moderne, jusqu'à la paix de Versailles*. Paris, 1790.

Becker, *Histoire universelle ancienne et moderne, continuée par* Loebel *et par* Mentzel, jusqu'à 1789 (allemand).

Rottek, Leo, Schlosser, *Histoires universelles*. Les deux dernières ne sont pas encore achevées.

Il faut compter aussi comme fort utiles les manuels, ouvrages de modeste apparence, mais de grande étude, dans lesquels excellent les Allemands. Tels sont les suivants :

Beck, *Courte instruction pour la connaissance générale de l'univers et des peuples*. Leipzig, 1798.

Schroeck, *Traité élémentaire d'Histoire universelle*. 1774-95.

Heeren, *Manuel de l'Histoire ancienne, considérée par rapport aux constitutions, au commerce, aux colonies des divers États de l'antiquité*, et *Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de leurs colonies après la découverte des deux Indes*.

(1) L'histoire ancienne a été spécialement traitée par Rollin, *Histoire ancienne des Égyptiens, Carthaginois, Assyriens, Mèdes, Persans, Macédoniens, Grecs*, et *Histoire romaine*, continuée par MM. Lebeau et Crevier.

Hubler Freiberg, *Manuel de l'Histoire générale des peuples de l'antiquité, du commencement des États jusqu'à la fin de la république romaine*,

On l'appelle *biographie* (1), quand elle s'occupe de la vie d'un seul individu; *généalogie*, lorsqu'elle traite de familles illustres et de leurs descendants; *sacrée*, si elle parle du peuple élu; *ecclésiastique*, quand elle ne rapporte que ce qui concerne l'Église; elle devient *anecdotique*, lorsqu'elle ne recueille que des faits de détails et des mots fugitifs; elle est *littéraire*, *artistique*, *scientifique*, selon qu'elle suit les progrès du savoir et de l'industrie humaine. On peut faire des histoires de la religion, des sciences en général, ou d'une science en particulier, des esclaves, de la noblesse, des classes ouvrières, etc. Les *mémoires* se rapportent à une personne ayant pris part aux faits racontés. Les *chroniques* exposent les faits dans leur nudité, sans liaison entre eux, et quelque peu importants qu'ils paraissent; dans les *annales* ils sont disposés par année. Nous avons indiqué dans le discours qui précède les divisions déduites de la substance plus que de la forme.

Déjà, parmi les peuples primitifs, nous trouvons l'usage d'écrire des annales et des chroniques, soit par ordre de l'autorité, soit pour instruire, soit pour satisfaire la vanité privée. Des chroniques les plus anciennes, très-peu ont survécu; de celle des peuples nouveaux, il existe divers recueils. C'est à de pareils récits que se borne, à l'origine, l'histoire de la plus grande partie des nations; en effet, pour voir l'enchaînement des effets et des causes, apprécier et exposer les changements de constitution, l'état des beaux-arts et du savoir, s'élever enfin à la vérité histo-

1797 et 1802, ainsi que l'*Histoire des Romains sous les empereurs et des autres peuples contemporains, jusqu'à la grande migration*. 1803 (allemand).

Poirson et Cayx, *Abrégé de l'Histoire ancienne*. 1831.

Schlosser, *Histoire de l'antiquité*. 1820 (allemand).

Remer, *Manuel de l'Histoire ancienne depuis la création jusqu'à la grande migration des peuples*. Brunswick, 1802 (allemand).

Bredow, *Traité elémentaire d'Histoire ancienne, suivi d'un abrege de la chronologie des anciens*. Altona, 1799.

Goguet, *Origine des Lois, des Arts, des Sciences, et leurs progrès chez les anciens*. Paris, 1778.

Heeren, *Idées sur la Politique et le Commerce des peuples de l'antiquite*, 4e édition.

(1) Les ouvrages biographiques les plus connus dans l'antiquité sont ceux de Diogène Laërce, de Cornélius Népos et de Plutarque. Au commencement de ce siècle, la *Biographie universelle*, et la *Biographie générale*, plus récente, publiée par MM. Firmin Didot, appartiennent à l'histoire générale. Plusieurs articles, relatifs aux personnages du dernier siècle et aux hommes de notre époque, ont été rédigés sur des documents particuliers aux familles. La *Biographie générale* doit donc sous ce rapport être considérée comme une source.

rique, il faut des connaissances politiques, une culture intellectuelle, qui sont le partage de peu d'individus.

L'histoire *politique* ne commence que du moment où les hommes se furent réunis en sociétés civiles et en États. L'histoire *universelle*, qui considère l'ensemble de l'espèce humaine, remonte au delà de ce temps, pour retrouver les premiers pas de l'humanité.

L'histoire universelle est très-importante, parce qu'elle sert de liaison aux histoires particulières, et permet d'embrasser un plus vaste horizon. Comme elle ne présente que les événements les plus importants et les personnages les plus célèbres, elle forme mieux le goût historique, reflète une justice indépendante des pays et des temps, habitue à classer les faits partiels, et dirige dans le choix des études particulières. Pour l'histoire universelle, on peut adopter la méthode *ethnographique*, qui décrit isolément chaque peuple ou chaque nation; la méthode *technographique*, qui, dans des chapitres distincts, présente les arts, les sciences, la religion, la politique, la morale; la méthode *synchronique*, qui rapporte simultanement les événements de tous les peuples, selon l'ordre des temps.

On appelle *traditions* ou *mythes* ces fragments d'histoire primitive conservés par chaque peuple, sans lien, incohérents, et dans lesquels, au récit de ce qui méritait le plus d'être conservé, se mêlent les idées alors dominantes sur la Divinité, les résultats de l'expérience, les observations astronomiques et naturelles, le tout exprimé en symboles et en personnifications. L'analyse de ces mythes a fourni de belles vérités à la pénétration de quelques savants, lorsqu'ils ne se sont pas trop abandonnés à l'esprit de système (1). Les poésies nationales peuvent voiler, sous des allégories et des caractères poétiques, des événements réels. Certains usages, certaines fêtes, des allusions, de simples mots, révèlent ou confirment parfois une circonstance importante.

Aux traditions doivent se réunir les *monuments;* ceux-ci sont écrits ou non. Les hommes conservent le souvenir des faits remarquables en élevant, soit des monceaux de pierres, soit des statues, soit des trophées, selon leur degré de culture. Tantôt l'immen-

(1) Je citerai spécialement :

VICO, *Principes de Science nouvelle, sur la nature commune des nations.*

BIANCHINI, *la Storia universale provata coi monumenti.* Rome, 1697.

HEYNE, *Commentaires sur Virgile et sur la Bibliothèque d'Apollodore.*

BOULANGER, *l'Antiquité dévoilée.*

CREUZER, *Symbolique, ou religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques.*

sité et la magnificence des hypogées indiens et égyptiens attestent l'antiquité et la puissance de ces peuples ; tantôt des ruines prouvent l'existence d'une grande cité ; tantôt des armes, des urnes, des ustensiles ensevelis indiquent une bataille, une nécropole, une ville détruite ; tantôt les débris des temples, ou même des villes entières dégagées de la lave, nous révèlent la constitution d'un pays, son culte, ses préjugés, sa manière de se vêtir, ses croyances, son ameublement domestique, ses poids et ses mesures (1). Jacob érigea la pierre de Béthel comme un monument de son pacte avec Dieu ; des pierres amoncelées rappelèrent le passage du Jourdain. La Grèce était couverte de tant de monuments qu'on pouvait y lire à chaque pas les fastes de la patrie, et l'histoire antérieure à Homère n'existe que dans les monuments.

Des *exégètes,* correspondant à nos ciceroni, montraient aux voyageurs les monuments et leur racontaient les traditions qui circulaient sur eux ; il y avait aussi des *mystagogues,* chargés spécialement de faire voir les curiosités des temples. C'est d'après leurs récits que Pausanias écrivit son voyage en Grèce.

On pourrait appeler *histoire interprétée* les recherches faites sur la topographie des antiques cités, sur la structure des enceintes sacrées, sur les murailles, les tombeaux, les temples souterrains, sur les statues et les bas-reliefs qu'on y découvre, sur les médailles, les armures, les instruments de la vie civile et guerrière, journellement arrachés à la terre ; toutes choses qui nous font connaître ce que ne dit pas l'histoire ou confirment ce qu'elle a dit.

L'*archéologie* est une science italienne, puisque, les premiers, Dante, Pétrarque et Cola Rienzi songèrent à recueillir des antiquités. Le sol de Rome a fourni aux artistes du siècle de Léon X d'incomparables modèles. Laurent le Magnifique institua le premier un cours public d'archéologie ; Winckelmann s'inspira de cette science pour l'associer aux beaux-arts ; Montfaucon et le comte de Caylus, pour enseigner à tirer profit des monuments et à les classer. Demster, Passeri, Lanzi, ressuscitèrent l'Étrurie, et à la tête de tous vint se placer Ennio Quirino Visconti (2).

(1) Les meilleurs ouvrages sur les monuments anciens considérés comme source historique sont ceux de :

Oberlin, *Orbis antiqui monumentis suis illustrati primæ lineæ.* Argentorati, 1790.

Müller, *Handbuch der Archeologie.*

Raoul-Rochette, *Cours d'Archéologie.*

Champollion-Figeac, qui mit cette science à la portée de tout le monde dans son *Abrégé d'archéologie.* Paris, 1831.

(2) Pour tout ce qui concerne la critique historique et l'examen des faits, voyez

Les monuments écrits sont ou des inscriptions, ou des annales et des chroniques, ou d'autres éléments de l'histoire proprement dite.

Nous avons des inscriptions très-anciennes, antérieures à toute autre histoire, les unes en caractères alphabétiques, les autres en hiéroglyphes. Les plus précieuses parmi les inscriptions alphabétiques sont les *marbres de Paros*, sur lesquels, l'an 263 avant J.-C., furent gravés les événements les plus remarquables de l'histoire grecque et italique, à partir du règne de Cécrops, 1582 ans avant J.-C., sommairement énoncés et dégagés de toute fable. De Paros ils furent transportés à Oxford par le comte d'Arundel en 1627 (1). Quant à l'Égypte, les pyramides et les tombeaux nous ont conservé de nombreuses listes de rois; et Cailliaud a trouvé à Abydos un tableau de trois dynasties antérieures à Sésostris. De nos jours, on découvre en Asie des inscriptions cunéiformes. Les *marbres Capitolins*, trouvés à Rome sous Paul III, où sont enregistrés les consuls, les dictateurs, les tribuns militaires, les censeurs et les triomphateurs, sont d'un grand secours dans l'étude de l'histoire romaine. On a publié un grand nombre de recueils particuliers ou généraux d'inscriptions lapidaires; mais les plus étendus sont ceux de Muratori et de Gruter (2).

Les médailles aident à vérifier les dates et les généalogies, surtout lorsque les monuments littéraires ont péri (3). Récemment,

la première partie du *Cours d'Études historiques*, par P.-C. DAUNOU. Paris, 1842.

Voyez aussi :

BRUNET, *Manuel du Libraire*. Le cinquième volume comprend une bibliographie raisonnée qui aide beaucoup à connaître les ouvrages spéciaux.

MEUSEL, *Struvii bibliotheca historica*. Leipzig, 1782-1804; 11 vol.

BECK, *Anleitung zur Keзntniss der allgemeiner Welt und Volkergeschichte*. Leipzig, 1813; 4 vol.

L. WACHTER, *Gesch. der historischen Forschung und Kunst*. Gœttingue, 1812; 2 vol.

ERSCH, *Literatur der Geschichte*. Leipzig, 1827; 1 vol.

(1) *Marmora Oxoniensa Arundeliana*, par SELDEN, en 1629, et par PRIDEAUX, en 1676. La meilleure édition est celle d'Oxford, 1763, in-f°, par RIC. CHANDLER.

(2) J. GRUTER, *Inscriptiones antiquæ totius orbis Romani, cura* J.-C. GRÆVII. Amsterdam, 1707; 1 vol. in-f°.

L.-A. MURATORI, *Novus Thesaurus veterum inscriptionum*. Milan, 1739, et suiv; 2 vol. in-f°, avec les *Supplementi di* SEBASTIANO DONATO. Lucques, 1761.

BOECK, *Corpus inscriptionum Graecorum*. 2 vol. in-fol. Berlin.

MOMSEN, *Inscriptiones regni Neapol. Latinae*. Leipzig, 1852; in-4°.

(3) On peut consulter :

CHARLES PATIN, *Histoire des Médailles, ou introduction à la connaissance*

par exemple, des monnaies rapportées de l'Inde ont fait connaître la série ignorée des rois de la Bactriane, et l'on découvre à cette heure celle des princes abyssins. Maintes fois, cependant, l'imposture a fait entrer des médailles fausses dans les collections, imposture dans laquelle s'est acquis de nos jours une triste célébrité l'Allemand Becker. C'est la *numismatique* qui s'occupe spécialement des monnaies et des médailles; la *diplomatique* (1), du dépouillement des diplômes et des chartes; la *généalogie*, de la succession des familles; la science *héraldique*, des armoiries et des devises; la *philologie*, du véritable sens des auteurs et des mots. Ce sont là autant d'aides pour l'histoire.

Les chartes et actes publics méritent une haute confiance, car les intérêts des nations dépendent de leur authenticité; ils ont la plus grande importance, puisqu'ils renferment les traités et les conventions entre les divers États. Barbeyrac, pour les anciens, Dumont, puis Loch et Schœll, pour les modernes, ont fait les recueils les plus complets de traités publics (2). Les documents

de cette science. Amsterdam, 1695. Son *Thesaurus Numismatum* et ses autres ouvrages.

LA BASTIE, *la Science des Médailles.* Paris, 1739; 2 vol.

ZACCARIA, *Institut. antiquario-numism.* Venise, 1793.

PELLERIN, *Recueil de Médailles des rois, des peuples et des villes.* Paris, 1762-98; 50 vol.

EZ. SPANHEMII *Dissertatio de usu et præstantia Numismatum.* Londres, 1707-9; 2 vol. in-f°.

J.-C. RASCHE, *Lexicon universæ rei Nummorum veterum.* 1795 et suiv., 5 vol. in-8°.

ECKEL, *de Doctrina Nummorum veterum.* Vienne, 1792-98; 8 vol. On en a fait un abrégé sous le titre *Eckel kurzgefasse anfangsgründe der alten numismatich.* Vienne, 1797.

HENNIN, *Manuel de Numismatique ancienne, contenant les éléments de cette science et les nomenclatures, avec l'indication des degrés de rareté des monnaies, médailles antiques, et des tableaux de leurs valeurs actuelles.* Paris, 1830; 2 vol.

(1) MABILLON, *de Re diplomatica* lib. VI. Paris, 1681; et son *Supplementum.*

Mieux encore :

FR. TOUSTAIN et D. TASSIN, *Nouveau traité de Diplomatique.* Paris, 1750-65; 6 vol. in-4°, fig.

NATALIS DE WAILLY, *Éléments de Paléographie.* Paris, 1838; 2 vol in-fol.

SESTINI, *Descriptio Nummorum veterum cum animadversionibus in doctrinam Eckelianam.* Leipzig, 1796.

Lettres et dissertations numismatiques. Berlin, 1804-6; 9 vol. in-4°.

MIONNET, *Description des Médailles grecques et romaines.*

(2) BARBEYRAC, *Histoire des anciens Traités jusqu'à Charlemagne.* Amsterdam, 1739; 2 vol. in-f°.

DUMONT, *le Corps universel et diplomatique du Droit des gens, ou Recueil*

privés peuvent aussi servir à vérifier les temps, et fournir des renseignements importants sur la condition de certains peuples ou de certaines classes dans les différents siècles.

L'histoire ne peut toutefois, avec tous ces secours, aspirer à une certitude mathématique; cependant elle a un art pour discerner ou conjecturer le certain, le problable, l'invraisemblable, le faux, et cet art s'appelle la *critique*. Quelques écrivains ont voulu lui appliquer le calcul des probabilités; mais celui-ci ne peut y trouver pour appui que des raisonnements faux et des données arbitraires. La véritable méthode se réduit à rapprocher les circonstances, à comparer les récits, à peser les témoignages. Le scepticisme, qui récuse l'assertion de témoins oculaires dignes de foi et celle de nations entières, doit douter même du témoignage de ses propres sens; aussi l'histoire n'existe-t-elle pas pour lui. Rappelons-nous qu'Hérodote, Ctésias et Marco Polo furent tenus pour de crédules conteurs de miracles et de fables, jusqu'à ce que des découvertes successives eussent justifié leurs assertions. La *critique* doit néanmoins, sous l'empire d'un doute raisonnable, examiner les événements, et, quel que soit le nombre de ceux qui les attestent, rejeter ce qui répugne à la nature des choses, pénétrer le symbolisme qui les rend obscurs et inadmissibles, se pénétrer des opinions de chaque temps et de chaque écrivain, faire la part de la peur, de l'adulation, de l'esprit de parti, et balancer les détracteurs avec les panégyristes. Sans la critique, l'histoire est un aveugle qui en prend un autre pour guide.

Les événements historiques ne peuvent être connus distinctement que lorsqu'on les rattache aux lieux et aux temps dans lesquels ils se sont produits; il faut dire *où* et *quand*, autrement ils n'ont ni signification ni valeur. En effet, s'il n'est pas spontané, chaque

de traités de paix, alliances, etc., faits en Europe depuis Charlemagne jusqu'à présent. Amsterdam, 1739; 8 vol.; et *Supplément au Corps diplomatique*, par J. DUMONT et J. ROUSSET. 1776; 3 vol.

SAINT-PRIEST, *Histoire des Traités de paix du dix-septième siècle.* Amsterdam, 1725; 2 vol. in-f°.

Négociations secrètes touchant la paix de Munster et d'Osnabrük. La Haye, 1824-5; 4 vol. Ces ouvrages réunis forment la collection appelée du *Corps diplomatique.* On y rapporte aussi :

RYMER, *Fœdera Conventionesque.* Londres, 1714-27, 17 vol.-in-f°.

LEIBNIZ, *Codex Juris gentium diplomaticus.* Hanovre, 1695.

LUNIG, *Codex Italiæ diplomaticus.* Francfort, 1725, 4 vol. in-f°.

MARTENS, *Recueil des principaux Traités depuis* 1751. Gœttingen, 1791; 19 vol.

KOCH et SCHOELL, *Histoire abrégée des Traités de paix depuis la paix de Westphalie.* Paris, 1817; 15 vol. in-8°.

fait est modifié par ceux qui le précèdent et par la nature des hommes, des mœurs, du climat. C'est pour cela que la *géographie* et la *chronologie* sont appelées les deux yeux de l'histoire.

Chaque nation a, dès le principe, une géographie fabuleuse, dans laquelle elle dépose les idées conçues par elle sur la figure et la constitution de la terre, géographie limitée au petit nombre de pays qu'elle connaît. Chez les anciens, la géographie considérait de préférence les peuples; aujourd'hui, elle a plus en vue les États. Vient ensuite la géographie historique, qui suit les changements auxquels les peuples sont exposés dans les divers temps. Elle serait frivole et puérile si elle ne faisait que donner une série de noms, ou déterminer la position des pays, sans y associer des notions géologiques, agricoles, statistiques, artistiques, anthropologiques.

Des études sérieuses ont été faites sur la géographie ancienne (1); elle a fait d'immenses progrès dans les temps modernes, et chacun connaît les travaux de Mannert, de Malte-Brun, de Dumont-Durville, de Ritter, et, en particulier, l'*Examen critique de la Géographie,* par de Humboldt (2).

La chronologie se lie à l'astronomie et à certaines institutions d'après lesquelles on divisa les temps en époques périodiques ou en ères illimitées. C'est là sa partie technique; quant à la positive, on acquiert la certitude des temps par :

1° Le témoignage des chroniqueurs contemporains ou voisins des faits exposés;

2° Par la coïncidence des phénomènes célestes, tels que : éclipses, phases de la lune, comètes;

(1) Ouvrages principaux sur la géographie antique :

D'Anville, *Atlas Orbis antiqui;* 12 feuilles grand atlas.

Manuel de Géographie ancienne, par Hummel, Bruns, Stroth, Heeren, etc. Nuremberg, 1788-1802, en six parties, in-8°, ouvrage fort judicieux (allemand).

Crist. Cellarii, *Notitia Orbis antiqui*. Leipzig, 1701-6; 2 vol. in-4°, avec les *Observations* de G.-C. Schwarz.

K. Mannert, *Géographie des Grecs et des Romains*. Nuremberg, 1788-1802, en six parties; ouvrage fort judicieux.

Fr.-Aug. Ukert, *Géographie des Grecs et des Romains jusqu'à Ptolémée*. Weimar, 1816 (allemand).

Gosselin, *Géographie des Grecs analysée*. Paris, 1790; in-4°. Et *Recherches sur la Géographie des anciens*. Paris, an VI.

J. Rennel, *Système géographique d'Hérodote*. Londres, 1800; in-4° (anglais).

J. Lelewell, *Recherches sur la Géographie des anciens*. Wilna, 1818; avec atlas (polonais).

Ch. Müller, *Geographi minores*, avec atlas (fait partie de la *Bibl. des auteur grecs* publiés par A-F. Didot).

(2) Ansart, *Précis de Géographie historique du moyen âge*. 1839.

3° Par les inscriptions, médailles, monnaies, diplômes, etc., etc.

Maintes fois, en effet, nous ne saurions à quoi nous arrêter si l'astronomie ne venait à notre secours; elle nous fournit (chose admirable pour des corps démesurément éloignés) la certitude qui nous manque dans ce qui nous environne. Ptolémée a conservé dans l'*Almageste* le souvenir de diverses éclipses se rapportant à l'année du règne du prince alors sur le trône. En supputant le temps, eu égard à la différence du calendrier et du méridien, nous trouvons en quelle année ce souverain a commencé à régner. Ainsi Thucydide raconte que, dans la première année de la guerre du Péloponèse, le soleil s'éclipsa dans l'après-midi, puis dans la huitième année de cette guerre, et la lune dans le cours de la dix-neuvième. Or, comme, d'après le calcul des éclipses passées, on a remarqué que cette guerre a commencé la première année de la LXXXVII[e] olympiade, c'est-à-dire 345 ans après l'institution de cette ère, nous acquérons la certitude, en additionnant ce nombre avec les 431 ans avant J.-C., que les olympiades commencèrent 776 ans avant J.-C. Newton, en comparant la situation qu'assignait aux points cardinaux la sphère attribuée à Chiron, lors de l'expédition des Argonautes, avec celle qui fut observée par Méton, 432 ans avant J.-C., et en calculant la précession des équinoxes dans les sept degrés parcourus, fixa à l'année 936 l'expédition des Argonautes, à la suite de laquelle il détermina les autres époques de l'histoire grecque. Mais la critique doit discerner, entre les preuves diverses, leur plus ou moins grand degré d'authenticité; aussi plusieurs ouvrages ont-ils été composés uniquement ou principalement dans le but de vérifier les dates (1).

La distribution du temps en plusieurs parties empruntées au mouvement des astres est peut-être aussi ancienne que la parole

(1) Le principal est l'*Art de vérifier les dates*, des bénédictins de Saint-Maur, continué, pour l'histoire contemporaine, à Paris. C'est à ce but que tendent aussi les importants travaux de César Scaliger, Pétau, Riccioli, Simson, Pezron, Newton, Fréret, Mabillon, Du Cange, Labbé, Ussérius, Blair, Calvisius, Chantreau, Serieys, Tournemine, Delimiers, Desvignolles, etc. Le fruit de toutes ces longues et fatigantes études a été mis à la portée de tout le monde dans d'autres ouvrages, tels que :

J. Picot, *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane, ecclésiastique et civile, depuis la création jusqu'à l'année* 1808, ouvrage rédigé d'après celui de l'abbé Lenglet du Fresnoy. Genève, 1808.

J.-C. Gatterer, *Abrégé de Chronologie*. Gœttingen, 1777 (allemand).

Champollion-Figeac, *Résumé de Chronologie*. Paris, 1835.

G. Hubler, *Tablettes synchroniques pour les histoires des peuples, surtout d'après l'histoire universelle de* Gatterer, 1799-1804.

et l'écriture. Une rotation de la terre sur elle-même constitue un *jour*, la première et la plus universelle mesure de temps ; elle se divise en vingt-quatre heures de soixante minutes chacune. Une phase entière de la lune forme le *mois lunaire*, et une révolution de la terre autour du soleil, l'*année*. Cent ans composent un *siècle*, cinq années un *lustre*, quatre une *olympiade*, quinze une *indiction*. Telles sont les mesures de temps les plus usitées dans l'histoire. Mais la durée différente, ainsi que la diversité dans le commencement des années et des ères, rendent plus compliquée qu'elle ne le paraît d'abord l'étude de la chronologie ; de là la nécessité absolue pour le chronologiste de connaître parfaitement les calendriers des diverses nations et les changements qu'ils subirent à diverses époques. Plutarque rapporte souvent les faits sous des dates athéniennes ; mais tantôt il revient à celles qui étaient usitées de son temps, tantôt à celles des événements mêmes ; d'où résulte une extrême confusion.

Dès l'origine, les temps se calculaient par *générations*, comme nous le voyons dans Homère. La Bible compte dix générations avant le déluge, et dix depuis cette époque jusqu'à la vocation d'Abraham. Denys d'Halicarnasse, citant Phérécyde, Sophocle, Antiochus, compte cinq générations d'Inachus à Œnotrus, et dix-sept d'Œnotrus à Anchise. Trois générations, selon Hérodote et selon le plus grand nombre des modernes eux-mêmes, font cent ans. Les *ères* s'introduisirent ensuite, mode de supputer les années en les rapportant à quelque événement historique ou astronomique. Chaque peuple a eu les siennes. La partie la plus éclairée du monde adopte deux ères principales, l'une avant, l'autre après Jésus-Christ, qui, selon les calculs, sinon les mieux établis, du moins les plus généralement reçus, naquit l'an 4004 après la création de l'homme.

Les *époques* sont des divisions moins étendues, qui indiquent certains points d'arrêt dans la marche des temps, en les rattachant à des événements notables que, par ce motif, on dit faire époque. Ces époques, par conséquent, varient non-seulement selon les peuples, mais aussi selon les auteurs. Les Européens adoptent généralement les divisions suivantes de l'histoire universelle : temps *obscurs* ou *fabuleux*, antérieurs à toute histoire

IDELER, *Recherches historiques sur les Observations astronomiques des anciens*. Berlin, 1806 (allemand).

SCHOELL, *Éléments de Chronologie historique*. Paris, 1812.

AM. SÉDILLOT, *Manuel de Chronologie universelle*. Paris, 1836.

certaine ; *temps antiques,* jusqu'à la chute de l'empire d'Occident ; *moyen âge*, jusqu'à la chute de l'empire d'Orient et à la découverte de l'Amérique ; *temps modernes,* jusqu'à nos jours.

Nous avons déjà indiqué (1) à quelles époques nous avons fixé les repos de l'histoire, dont nous allons commencer l'exposition.

(1) Introduction, pages 33 et suivantes.

HISTOIRE

UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

DE LA CRÉATION A LA DISPERSION DES HOMMES

SOMMAIRE.

Genèse. — Age du monde d'après la géologie; — d'après les œuvres humaines; — d'après les histoires diverses. — Unité de la race humaine prouvée par la physiologie; — par le langage; — par l'accord des sentiments; — des traditions; — des connaissances. — Des Américains et des Australiens. — Premiers pays habités. — Premières sociétés. — Dispersion des peuples.

CHAPITRE PREMIER.

GENÈSE.

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre et les choses qui sont en eux, puis il mit l'ordre dans la matière informe où tout était en lutte, et sépara les eaux de la terre; il commanda à celle-ci de produire les plantes et les herbes, à celles-là les reptiles, puis les volatiles, les poissons et tout autre animal; et il vit que tout ce qu'il avait fait était bon. Il forma en dernier lieu l'homme à son image, en lui donnant l'être, l'intelligence, l'amour et la liberté, en l'établissant comme son représentant pour dominer les autres créatures, et en l'investissant du sacerdoce pour louer le Créateur. Il lui créa ensuite une compagne, et fonda la société domestique, base de toutes les autres. Création.

Mais les premiers êtres raisonnables ne se contentèrent pas de leur bonheur. Ambitieux d'acquérir des connaissances plus élevées, ils abusèrent des dons de Dieu; pouvant, par le libre arbitre, aimer Dieu ou s'aimer eux-mêmes, ils choisirent le pire, et

ouvrirent ainsi, dès le principe, les plaies dont l'humanité fut incessamment tourmentée. De là, nos inutiles efforts pour parvenir à une science qui nous échappe ou nous consume sans fruit; les dangers de la liberté, dont le nom est si doux, l'usage si difficile, l'abus si amer; l'insatiable désir de franchir les barrières que la loi morale impose à la faiblesse. Alors se mirent en désaccord l'imagination et la raison, l'entendement et la volonté, dont la lutte constitue précisément l'histoire, qui montre l'homme individuellement, et l'espèce en général, s'épuisant à rétablir l'harmonie entre le cœur, les sens et l'intelligence.

L'homme, privé de la félicité primitive, vit la brute se révolter contre lui, et fut contraint de gagner sa nourriture à la sueur de son front; exilé sur une terre de fatigues, de traverses, de maladies, il dut y accomplir l'expiation et se rendre digne d'un destin plus sublime. Le châtiment même devenait ainsi le signe et le caractère de la dignité de l'homme, qui devait, à travers les obstacles, avancer toujours, en faisant triompher l'esprit sur la matière, par la conquête successive des arts et des sciences, et par l'exercice, toujours plus libre, de sa volonté dirigée vers le bien.

Première famille.

Adam et Ève commencèrent donc à tirer profit de la terre; ils engendrèrent Caïn et Abel: le premier, agriculteur; le second, pasteur. Tous deux offraient leurs présents à Dieu, mais Abel avec plus de foi, ce qui les rendait plus agréables au Seigneur. De là naquit entre eux l'inimitié, première manifestation dans la société de la désunion opérée déjà dans la conscience. Caïn, envieux, tua Abel, et le sang commença à souiller cette terre, qui devait en être si souvent abreuvée par l'envie. Caïn, maudit et déchiré par les remords, s'enfuit au loin, craignant que le meurtre ne fût vengé par le meurtre; mais Dieu le marqua afin qu'il souffrît le tourment nouveau d'une vie d'effroi et d'exécration. Il engendra un fils, et chercha le premier sa sécurité en bâtissant une ville que, du nom de ce fils, il appela Énoch. Énoch engendra Irad; Irad, Maviaël; Maviaël, Mathusalem, et celui-ci Lamech.

Lamech épousa Ada et Sella, dont la première enfanta Jabel, qui s'adonna à la garde des troupeaux et vécut sous les tentes, et Jubal, qui enseigna à jouer de la harpe et de l'orgue; la seconde mit au monde Tubalcaïn, qui travailla au marteau, et fut habile en toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer.

Seth, un autre des nombreux fils d'Adam, engendra Énos, qui introduisit les formes solennelles du culte; d'Énos sortit Caïnan, puis Malaël, puis Giared, puis Énoch[1], puis Mathusala et Lamech, qui fut père de Noé. L'existence de chacun d'eux était

de plusieurs centaines d'années. Les descendants de Seth s'appelèrent fils de Dieu, parce qu'ils furent fidèles à sa loi ; ceux de Caïn, fils des hommes. L'amour unit les fils de Dieu aux filles séduisantes des Caïnites, et la race qui en naquit, n'ayant foi que dans sa force, alla toujours se corrompant. Dieu s'en irrita, et envoya un déluge qui submergea tous les hommes, dont le nombre s'était beaucoup accru dans un temps où la vie était aussi longue. Noé seul échappa avec sa famille et les diverses espèces d'animaux sauvés avec lui, dans l'immense vaisseau qu'il avait préparé d'après l'ordre de Dieu (1).

Les seuls êtres vivants épargnés par la Providence flottèrent dans l'arche jusqu'à ce que, les eaux décroissant, elle s'arrêta sur une montagne de l'Arménie. Les animaux qui en sortirent se répandirent sur la terre et la repeuplèrent, les saisons se disposèrent comme elles sont aujourd'hui (2), l'ordre de la végétation se rétablit, et Dieu apaisé bénit les hommes en leur disant : « Croissez, multipliez et remplissez la terre, et dominez sur les animaux de la terre, sur les oiseaux, sur les poissons, qui deviendront votre pâture à l'égal des végétaux. Mais celui qui répandra le sang de l'homme, son sang sera répandu ; parce que l'homme est fait à l'image de Dieu. »

Premiers préceptes.

Noé et ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, nouveaux pères du genre humain, se mirent à cultiver et à peupler la terre. Noé donna ses soins à la vigne, et trouva le moyen d'en tirer le vin ; mais, faute de connaître la force de cette liqueur, il s'enivra. Cham l'en railla, et pour cela, Noé maudit Chanaan, fils de Cham, en disant qu'il demeurerait inférieur à ses frères.

S'étant multipliés avec une promptitude miraculeuse, les fils de Noé se virent contraints d'abandonner les plaines riantes de la Mésopotamie; mais, avant de se répandre dans le monde, ils vou-

(1) Selon l'Écriture, l'arche avait 300 coudées de longueur, 30 de hauteur, 50 de largeur. La coudée de Moïse devait être celle dont se servaient les Égyptiens de son temps. M. de Chazales en trouva la mesure sculptée sur une pyramide, correspondant à 20 pouces et 6 lignes du pied parisien. L'arche était donc longue de 512 pieds 6 pouces, large de 85-3, haute de 31-3, et, par conséquent, était plus vaste que le dôme de Milan, ou Saint-Pierre de Rome, ou Sainte-Sophie de Constantinople. En supposant au bois l'épaisseur d'une coudée, sa capacité devait être de 1,781,377 pieds cubiques ; or, comme on exige 42 pieds cubiques par tonneau, il en résulte que sa cargaison pouvait s'élever à 42,413 tonneaux.

(2) L'axe de la terre était peut-être d'abord perpendiculaire au zodiaque, et la terre pouvait jouir partout d'un équinoxe parfait. Qu'on me permette ce doute, même après que Laplace s'est avisé d'en démontrer l'impossibilité.

lurent laisser un monument de leurs forces réunies, en élevant une tour immense. Leur projet déplut au Seigneur, qui, descendu au milieu d'eux, fit naître la confusion des langues; auparavant chacun d'eux parlait le même langage, mais, dès lors, ils ne s'entendirent plus entre eux. Ainsi, leur ouvrage resta inachevé; alors, cherchant de nouvelles patries, les trois races se dispersèrent sur toute la terre, en conservant cette variété et cette ressemblance que l'on rencontre d'ordinaire entre frères.

Voilà à quoi se réduit le récit du plus antique des historiens, auquel, ne voulût-on pas tenir compte de l'inspiration divine, rendent témoignage les preuves puisées aux sources les plus disparates. Nous ne croyons pas devoir glisser sur cette première époque et laisser exclusivement à d'autres sciences le soin de l'éclaircir. On y retrouve les origines de toutes les institutions humaines; sur elle reposent et la fraternité universelle de l'espèce humaine, et ses premières lois, et ses croyances communes: les vertus et les vices que nous rencontrons dans une famille, nous allons les retrouver dans les nations. Pourrions-nous poursuivre avec sécurité la construction de notre édifice avant d'en avoir solidement assis les fondements? Comme le botaniste qui, pour donner l'histoire d'une plante, commence par en examiner le germe, nous nous arrêterons donc sur les débuts de l'humanité, et nous chercherons à connaître le théâtre où elle doit agir, et les acteurs qui ont à y jouer un rôle.

CHAPITRE II.

ANTIQUITÉ DU MONDE.

La première question qui se présente est relative à l'antiquité du monde. Alors que le savoir s'arma contre Dieu, il fit appel à la plus ancienne des sciences et à la plus nouvelle (1) pour dé-

(1) Pour laisser de côté tout ce qui est rêve, et sans m'arrêter aux Italiens Leonardi et Biringuccio, Agricola le Saxon recueillit le premier, au seizième siècle, des observations sur la formation des substances minérales; dans le même temps, Bernard de Palissy, simple potier, s'occupait des mêmes recherches. Fracastor de Vérone avait déjà remarqué les coquilles fossiles, et les traces des végétaux des poissons et d'autres animaux que l'on voit souvent dans les minéraux, surtout sur le mont Bolca, près de sa patrie; par leur gisement, il s'était aperçu qu'ils n'y avaient pas été ensevelis tous à la même époque. Le peintre Scilla, dans la *Vaine spéculation désabusée par les sens*, 1670, soutient que les co-

mentir le récit de Moïse; mais, interrogées avec une loyauté plus consciencieuse et de plus vastes connaissances, l'astronomie et la géologie déposèrent au contraire en sa faveur.

Que les six jours de la création ne doivent pas s'entendre de jours comme les nôtres, c'est une opinion qui s'accorde avec la théologie de même qu'avec la raison. Notre jour peut-il être compté là où jamais l'ombre n'alterne avec la lumière? Peut-il être compté avant qu'il y ait des planètes pour le mesurer? et parmi les hommes même, l'habitant de Syène et celui des pôles n'entendraient-ils pas différemment le matin et le soir? Il s'agit donc de six époques de la terre dont il n'est pas donné à l'homme de mesurer la durée, mais qui laissèrent des traces sur notre planète. La géologie, en déroulant les couches dont est enveloppée la terre, cet oignon symbolique des Égyptiens, contraignit les miné-

quilles répandues partout ne sont pas des jeux de la nature. Plus tard, Stenon avait prévu que ces pétrifications pourraient un jour servir à déterminer l'âge relatif des masses où elles sont enfermées. Vers la moitié du dernier siècle, Tylas sut apporter de l'exactitude dans quelques descriptions minéralogiques, exemple qui fut suivi bientôt en Allemagne et en Suède. Peu après, Bergmann, dans sa *Géographie physique*, exposa plusieurs faits importants à l'égard des gisements des minéraux et des filons métalliques. Pallas, en attendant, explorait les contrées les plus reculées de la Russie, et des animaux appartenant à la zone torride sortirent de dessous les glaces de la Sibérie. Cependant, ces observations n'avaient pas encore de but arrêté; elles n'étaient pas assez systématiquement dirigées pour former une science. Werner, tirant parti de son séjour dans un pays où se trouvent les mines les plus anciennes (si toutefois la priorité n'appartient pas à celles de l'île d'Elbe), enseigna la manière de reconnaître et de distinguer les formations successives des terrains par la composition et la structure des masses minérales, par les circonstances de leur gisement, et par l'ordre de leur superposition. Un si beau début fut imité. Saussure, par ses voyages sur les Alpes, Dolomieu, par ses études sur les productions volcaniques et sur les roches magnétiques, Arduino, Marzari, Ermenegildo Pino, Breislak et Brocchi, par leurs travaux sur l'Italie, le secondèrent dignement. Ce dernier, dans le discours qui précède sa *Conchiologia fossile subapennina*, a donné une si longue série d'auteurs italiens qui ont écrit sur les fossiles, qu'aucun autre pays ne peut en citer un plus grand nombre; on y trouve des noms fort connus, tels que Moro, Vallisnieri, Generelli. Mais c'est au baron Cuvier que revient la gloire d'avoir non-seulement recueilli une grande quantité d'os fossiles, mais reconstruit avec ces fragments les êtres auxquels ils appartenaient, et formé une échelle des différentes espèces d'animaux qui ont disparu de la terre. Après lui, Brongniart, Haüy, Buckland, Conybeare, Deshayes, Ferrussac, de Fischer, Mantell, Goldfuss, Jager, Marcel de Serres, Elie de Beaumont.., ont fait faire des pas gigantesques à la science. Quand Voltaire disait que *les fossiles marins et les coquilles d'huîtres que l'on trouve sur les hauteurs de Montmartre, pourraient bien provenir de quelques déjeuners que les bourgeois de Paris y avaient faits* anciennement, il ne se doutait pas que de pareils faits, interrogés loyalement, répondraient en nous donnant une science qui ferait justice de ses imprudentes railleries.

raux à fournir l'histoire de leur formation. Cuvier (dont nous n'acceptons qu'avec réserve le système zoologique et paléontologique et la théorie de la terre), après avoir réuni tout ce qu'il put connaître en fait d'ossements fossiles, parvint à conclure de leur étude que notre terre fut bouleversée à plusieurs reprises, la mer envahissant les lieux peuplés par les animaux et détruisant les espèces alors existantes, et que le dernier événement de cette nature coïncide précisément avec l'époque du déluge de Moïse (1). Au premier jour, la matière incandescente, obéissant aux lois de l'attraction mutuelle et aux forces centrifuge et centripète, se façonnait en un immense sphéroïde, où, pour former les roches de granit et de protogyne, s'agloméraient le quartz, le feldspath, l'amphibole, le talc, le mica, flottants sur la mer de feu d'où s'exhalaient des vapeurs épaisses et inaccessibles à la lumière. La structure de ces roches primitives est cristalline, telle qu'elle résulte de la fusion ignée. La matière en se consolidant, se resserra et laissa des fentes à travers lesquelles jaillirent les métaux et les composés de silice, comme la topaze, l'améthyste et le cristal de roche; mais, dans tous ces terrains, il n'y a pas trace d'animaux et de végétaux.

L'apparition de l'eau sur la terre marqua le second jour. Dans cette eau, maintenue à une haute température par une atmosphère très-pesante, se formèrent les roches de *transition*, c'est-à-dire celles où se rencontrent les caractères de la structure cristalline qui résulte de la fusion, et ceux du lent sédiment des eaux; alors émergèrent les îles et les continents, qui se couvrirent de lichens, de mousses, d'algues, de fougères immenses, tandis que dans les eaux nageaient les animaux invertébrés, polypes, madrépores, ammonites, et la riche famille des trilobites. Les débris de ces gigantesques végétations formèrent les couches de charbon fossile des terrains de transition. L'atmosphère très-dense dépose diverses substances à l'état de vapeur, et, devenue translucide, laisse passer le rayon solaire. L'eau perd de sa chaleur, et dépose des substances salines qui augmentent le volume des terrains. Privés de l'atmosphère dense, humide et ténébreuse, les animaux primitifs périssent; sur les terrains secondaires de schiste, de grès gris, de sel marin, de craie blanche, apparaissent, à la troisième

(1) Discours sur les révolutions de la surface du globe et les changements qu'elles ont produits dans le règne animal, par M. le baron Cuvier; 6ᵉ édition, Paris, 1830.

BUCKLAND, *Geology and Mineralogy considered with reference to natural Theology.*

époque, les animaux vertébrés, en commençant par les sauroïdiens, les lépidoïdiens, les squales et autres reptiles et poissons, mais sans aucun mammifère. La terre se pare d'une végétation luxuriante, fougères arborescentes, calamites immenses, comme aujourd'hui sous les tropiques, mais sans aucune dicotylédone.

Le quatrième jour, rampent les énormes reptiles aux formes monstrueuses, avec des membres étrangement assemblés, tels qu'ils excitent notre étonnement lorsque nous les extrayons du terrain secondaire, entre la formation du grès rouge et celle de la craie. Au cinquième jour, les poissons, les mammifères aquatiques et terrestres remplissent la mer, et couvrent la terre où végètent les palmiers, les amentacées et les dicotylédones. L'atmosphère devient plus pure, les continents s'agrandissent par le soulèvement des montagnes et la submersion des vallées que la mer recouvre. L'eau, vaporisée par la chaleur du soleil, tombe en pluie sur la terre; dès lors on distingue les sédiments d'eau douce, ceux d'eau salée, et les terrains tertiaires, tels que l'argile plastique, le grès blanc, la pierre meulière. Il paraît qu'à cette époque le globe fut bouleversé, peut être par le choc d'une comète qui déplaça les pôles; après avoir envahi le continent, l'Océan creusa de profondes vallées, laissa d'immenses dépôts de cailloux roulés, transporta au loin d'énormes masses de montagnes, et détruisit beaucoup de races d'animaux, dont les squelettes se trouvent dans des grottes en masses prodigieuses mêlées à des oiseaux. Les eaux, se réunissant de nouveau, formèrent d'autres bassins, et le terrain qu'elles mirent à découvert s'appela de *transport* ou d'*alluvion;* et place fut faite à la plus noble créature.

Plus les couches de notre globe sont anciennes, plus les animaux qu'elles renferment diffèrent des espèces actuelles. Dans les premiers temps de la consolidation, le globe avait pu conserver des crevasses à travers lesquelles s'échappait le feu interne; aussi, la chaleur d'alors dépendait moins de la position de la terre par rapport au soleil, et de la distance d'un lieu aux pôles, que des émanations gazeuses et des exhalaisons ignées de l'intérieur; dans les régions polaires, on put donc avoir des chaleurs intertropicales.

Cela explique comment on trouve dans les régions froides des dépôts propres à l'équateur; dans le charbon fossile, des troncs de palmiers mêlés à des conifères, à des fougères arborescentes, à des poissons aux écailles rhomboïdales osseuses; dans le calcaire du Jura, d'énormes squelettes de crocodiles et de plésiosaures;

dans le tripoli à polir et dans l'opale farineuse, beaucoup d'agglomérations d'infusoires siliceux; dans les terrains de transport et dans quelques cavernes, des ossements d'éléphants, d'hyènes, de lions. Telles sont les grottes de la mer Douce à Palerme, de Neusatz, en Autriche, et celle du Yorkshire, qui est remplie de squelettes d'hyènes du Cap et d'ossements de tigres, d'ours, d'éléphants, de rhinocéros.

Combien de temps, que de changements n'a-t-il pas fallu pour que la liberté s'établît dans les lieux où les hyènes erraient par troupeaux, arrachaient à la terre et ramassaient ensemble les os des bêtes fauves qui maintenant ravagent l'extrémité de l'Afrique! Telle est la première réflexion dont est frappé l'esprit de celui qui aborde l'histoire des fossiles. On y voit pourtant que la succession qu'elle signale s'accorde avec l'ordre de la création donné par Moïse; voulût-on même ne lui attribuer qu'une autorité purement humaine, il aurait donc déjà su, de son temps, ce que les savants ont découvert avec tant d'efforts trois mille ans plus tard?

Celui qui écrit l'histoire des hommes n'a pas à remonter au delà de leur création. D'ailleurs, quelle garantie peut donner la science, quand l'homme a pénétré si peu dans les entrailles et s'est élevé si peu au-dessus de cette planète, où il ne vit qu'un jour (1)? Qu'il suffise donc de dire comment, à présent, se trouvent tout d'abord sur la surface de notre globe des bancs de fange et de sable argileux, mêlés de cailloux roulés de loin, et pleins d'ossements d'animaux terrestres, effrayants de forme et de volume, dont la race a péri ou vit sous de tout autres climats. Il faut bien distinguer ces bans des sédiments ordinaires des fleuves et des torrents, qui ne contiennent que des débris d'animaux du pays, et peuvent être la preuve du dernier déluge (2).

Entre ce premier terrain et la craie s'alternent les produits d'eau douce et d'eau salée, qui indiquent l'irruption et la retraite alternative de la mer; ils sont renfermés dans la chaux, dans le plâtre, la lignite et semblables substances; suit l'argile, formation immense

(1) Quand notre globe a 1,719 milles de diamètre, c'est à peine si nous sommes, dans quelques endroits, descendus à la profondeur d'un demi-mille. Pour la hauteur, Boussingault et Hall, en 1831, parvenaient sur le Chimborazo, à 3,080 toises; Ondreoli et Brioschi, à 4,240 dans le ballon qui s'éleva à Padoue, le 24 août 1808; la sonde du capitaine Ross est descendue à 4,691 toises.

(2) Cela résulte des observations de BUCKLAND : *Reliquiæ diluvianæ*, Londres, 1823; de BRONGNIART : *Dictionnaire des Sciences naturelles*, art. EAU; *Description géologique des environs de Paris*, par CUVIER et BRONGNIART, Paris, 1823; de VEBSTER, CONSTANT-PRÉVOST, HUMBOLDT, DE BONNARD, CONYBEARE, LABÈCHE, etc.

en profondeur et en étendue, qui dut être déposée par une mer plus tranquille. Elle sépare les terrains appelés tertiaires des secondaires (1), qui sont le grès, les schistes calcaires et leurs pareils, mélangés aux ammonites, aux coquilles et à quelques débris de végétaux. On arrive enfin aux marbres, aux schistes primitifs, aux gneiss et aux granits.

Au milieu de tant de débris d'animaux découverts dans les diverses couches, on n'en trouva aucun de l'homme, sauf dans les plus récentes ; pas même une arme, un arc, un instrument quelconque indiquant sa présence. Ce qui conduisit Cuvier à conclure avec Deluc et Dolomieu, « que s'il est une chose bien avérée en géologie, c'est que la superficie du globe fut bouleversée par une grande et soudaine révolution, dont la date ne peut guère remonter au delà de cinq ou six mille ans ; qu'elle submergea le pays habité d'abord par les hommes et par les espèces d'animaux les plus connues aujourd'hui, mit à sec le fond de ce qui était mer, et en forma le pays habité aujourd'hui ; qu'après une telle révolution, un petit nombre d'individus, qui lui étaient échappés, se dispersèrent et se propagèrent sur les terres laissées à sec ; et que, depuis ce temps seulement, nos sociétés commencèrent une marche progressive, firent des établissements, élevèrent des édifices, recueillirent les faits naturels, et combinèrent des systèmes scientifiques. »

Une telle autorité est faite pour tranquilliser toutes les intelligences, et nous pourrions y ajouter Newton, Pascal, Kivan, et autres grands noms, tous d'accord entre eux pour soutenir la concordance de la nature avec les traditions bibliques (2).

D'autres furent d'un avis tout opposé, et tirèrent des conséquences contraires au récit de Moïse. Et d'abord, ils firent contemporaines la création de l'homme et celle des animaux. Calculant alors combien de temps il fallait pour accumuler les immenses bancs de coquilles et pour les pétrifier au sein des rochers les plus durs, ils affirmèrent que l'homme devait remonter bien plus haut que quelques milliers d'années. Nous avons déjà répondu à ceux-là. Récemment un Italien, Tadini, considérant la progression dans Objections.

(1) Dénominations que la science doit abandonner comme trop systématiques.

(2) Autant en soutient encore CHAUBARD dans ses *Éléments de geologie*. Celui qui ne voudrait pas lire des ouvrages plus longs et plus graves, peut consulter FORICHON : *Examen des questions scientifiques de l'âge du monde, de la pluralité des espèces humaines, de l'organologie, du matérialisme et autres, considérées par rapport aux croyances chrétiennes*. Paris, 1837. Voy. aussi WISEMAN : *Twelve lectures on the connexion between science and revealed religion*. Londres, 1835 ; 2 vol. in-8°.

laquelle la mer se retire, retraite qu'on peut évaluer à un mètre en trois mille ans, et trouvant des vestiges marins sur les cimes les plus élevées, supposa autant de trentaines de siècles nécessaires pour que la mer en descendît, qu'elles avaient de mètres d'élévation au-dessus de son niveau. Étrange légèreté d'observation et de raisonnement! Si la mer se retira si pacifiquement, comment expliquez-vous ces amas de coquilles et d'autres matières, roulés, poussés à force, et souvent fracassés au milieu de roches solides? Comment expliquez-vous ces autres bancs immenses de coquilles dont les plus fines et les plus délicates se sont conservées aussi intactes que si l'on venait de les pêcher? Comment les granits sont-ils superposés à la craie et non pas aux puddings? Comment les énormes blocs erratiques furent-ils soulevés jusque sur les plus hautes cimes, et à de si énormes distances des roches de même nature? D'où viennent les gisements bizarres des couches si diversement inclinées, quelques-unes horizontales, quelques-unes même ondoyantes (1)?

A toutes ces questions répond, selon nous victorieusement, la théorie trouvée ou éclaircie par Élie de Beaumont (2), d'après laquelle les montagnes ne sont pas la partie la plus ancienne, et, comme on le disait, la charpente du monde ; elles ne se formèrent ni par l'éboulement des terres, ni par le sédiment des eaux ; mais elles furent poussées en haut sous la pression d'une force intérieure. Ainsi donc, sous l'écorce de notre globe, à une profondeur qui n'est pas peut-être de plus de vingt-cinq mille mètres, il existe un vaste foyer, constamment embrasé, cause des tremblements de terre, des volcans et des soulèvements (3). L'élasticité

(1) L'explication la plus ingénieuse de ce phénomène avait été donnée par Greenough, en supposant que ces couches s'étaient formées sur place de la même manière que des incrustations se forment dans l'intérieur d'un vase en y faisant bouillir de l'eau plâtreuse ; mais si, dans ces mêmes couches, on trouve des cailloux et des coquilles, comment croire qu'ils étaient là suspendus pour attendre les incrustations?

(2) Kircher, Playfer, Breislak, avaient déjà deviné que les montagnes s'étaient formées par des soulèvements ; Moro du Frioul était même plus explicite qu'eux ; mais Élie de Beaumont a réduit cette conjecture en système complet, ainsi qu'on peut le voir dans les *Annales des Sciences naturelles*, septembre 1829 et suite. On doit s'étonner de trouver la doctrine des soulèvements dans la Bible : Psaume CIII. *Ascendunt montes et descendunt campi in locum quem fundasti eis.* De même la formation des montagnes est distincte de celle de la terre dans le Psaume XCI. *Priusquam fierent montes, aut formaretur terra et orbis.*

(3) CORDIER, *Essai sur la température de l'intérieur de la terre.* Académie

de cette écorce la soumet à une ondulation, de manière que les marées se produisent non-seulement sur les eaux}, mais encore sur la masse terrestre; si elles sont maintenant presque insensibles, il fut un temps où elles devaient avoir un flux et un reflux de cinq ou six mètres. Cette doctrine, en même temps qu'elle démontre combien sont simples les moyens par lesquels le Créateur maintient l'ordre universel, donne de la formation des terrains une raison bien plus satisfaisante que les systèmes neptuniens si vantés, avec lesquels il fallait supposer que cinquante mille kilomètres de matières terreuses et métalliques eussent été, à une époque quelconque, dissous dans un kilomètre d'eau.

A mesure que la croûte primitive se refroidissait, il se formait de larges crevasses qui étaient envahies par l'atmosphère et ses lourdes vapeurs; celles-ci se mêlèrent à la masse ignée de l'intérieur, et se convertirent en gaz qui, se dilatant avec une force immense, fendirent les roches en divers sens. C'est pour cela que, dans les terrains primitifs, au cœur des montagnes primitives, on trouve des masses verticales, renversées, inclinées, projetées dans un désordre horrible. Lorsque l'eau parut sur la terre, elle pénétra dans l'intérieur où les matières en fusion bouillonnaient; ces matières jaillirent pour s'arrondir en dôme comme les montagnes trachytiques, ou former des pentes rapides comme les Alpes, ou couvrir les plaines comme une éruption volcanique. Or, comme les terrains de sédiment, au lieu de s'unir par des gradations insensibles, se détachent brusquement selon les révolutions du globe, il a été possible d'en déduire l'âge des montagnes.

Parmi les couches, quelques-unes sont perpendiculaires, d'autres non; les inclinées sont recouvertes d'autres couches horizontales plus modernes, c'est-à-dire formées après le soulèvement de la montagne. C'est donc d'après le nombre des couches droites que l'on juge de l'âge des montagnes. Celles dont le soulèvement s'est effectué dans le même temps, paraissent disposées dans une direction parallèle à un cercle de la sphère; ainsi, par leur direction et les lignes discordantes dans les couches, on pourra savoir quelles sont les montagnes contemporaines et celles qui ne le sont pas.

des sciences. Juillet 1827. Marcel de Serres, dans des cavernes récemment découvertes près de Montpellier, a observé qu'au delà de la profondeur de 30 mètres, où le soleil n'a plus aucune influence, la température augmente dans la proportion d'un degré par 30 mètres. Si la progression continuait, l'eau devrait bouillir à 3,000 mètres; le soufre, se liquéfier à 3,500; le plomb, à 8,000; le fer à 35,000. Le creusement du puits artésien de Grenelle, à Paris, a fourni un nouveau moyen pour suivre pas à pas la progression de la chaleur souterraine. Et cependant, il en est encore qui nient l'existence de la chaleur centrale.

Lorsqu'une montagne sortit du sein de la terre, elle entraîna avec elle le terrain stratifié qui la recouvrait ; ce terrain resta donc en pente, tandis que celui qui se stratifia postérieurement prit une position horizontale. Dans les montagnes de Saxe, de la côte d'Or en Bourgogne, et sur le mont Pilaz dans le Forez, les trois espèces de terrains supérieurs sont horizontales ; le grès oolithique est seul relevé, d'où l'on conclut qu'elles sont très-anciennes. Dans les Pyrénées et les Apennins, les deux couches inférieures sont droites, et les deux supérieures horizontales ; ces montagnes, comme celles de la Dalmatie, de la Croatie et les Crapack, sont, par conséquent, moins anciennes. Les trois lits inférieurs des Alpes occidentales sont relevés ; celui d'alluvion est seul horizontal. Le mont Blanc, le plus haut de l'Europe, est plus jeune que les Pyrénées et les Apennins. Au Saint-Gothard, au Ventoux et dans les autres Alpes centrales, on voit relevées les quatre couches de terre ; on les croit du même âge que l'Atlas et l'Himalaya, mais les Cordillères paraissent plus récentes.

Les crevasses par où surgissent les montagnes sillonnent la terre en direction irrégulière ; si elles suivent une seule direction, le pays prend la forme d'une péninsule allongée, comme la Crète, l'Eubée, l'Italie ; si elle constitue une cime isolée, l'île est sphérique, comme Ceylan. Lorsque la ligne de soulèvement forme plusieurs systèmes parallèles, les intervalles sont occupés par des lacs, des golfes, des vallées. Toutes les fois que deux systèmes de soulèvement ou plus se rencontrent, et qu'il en dérive des triangles ou des carrés, leur intérieur est rempli de terrains de transport.

L'expérience quotidienne confirme la théorie d'Élie de Beaumont ; car, si les soulèvements ont diminué, ils n'ont pas cessé. Debath a démontré qu'en Suède le terrain s'élève régulièrement ; Robert Stevensohn a vérifié que, depuis trois siècles, le fond de la mer du Nord et celui de la Manche se sont élevés tous deux (1) : un grand nombre de voies romaines sur le littoral, d'Alexandrie à la Belgique, attestent que la Méditerranée n'a pas changé de niveau, et cependant beaucoup d'édifices sur ses bords sont couverts par les eaux. En Italie, le temple de Sérapis, près Pouzzoles, nous dit comment certaines plages peuvent s'élever et s'affaisser partiellement. Nous savons, de science historique, le temps où naquirent le mont Nétone dans l'Argolide, le Monte-Rosso en Sicile,

(1) Voy. STEVENSOHN, *Observations sur le fond de la mer du Nord et de la Manche* ; FORTIS, *Sur les côtes de la mer Adriatique* ; et les recherches de KEILHAU, dans le *Bulletin de la Société géologique*, t. VII, 1837, où il démontre que la péninsule scandinave s'accroît régulièrement du côté de l'est.

et le Monte-Nuovo dans les champs Phlégréens de Naples. La nuit du 29 septembre 1759, près de Valladolid du Mexique, surgit le Jorullo, volcan haut de cinq cent treize pieds, entouré de vingt autres petits cratères. Dans les eaux de Santorin, dans le groupe de Lipari, dans les archipels des Açores, des Canaries, des Aleutiennes, on voit apparaître de nouvelles îles. En 1831, nous pûmes nous promener sur la petite île de Ferdinand, qui avait surgi, à la hauteur de trois cents pieds, sur la mer de Sicile, entre les côtes calcaires de Sciacca et la côte vulcanique de Pantelaria, et qui disparut peu après. En 1772, dans l'île de Java, on vit s'engloutir, pendant une épouvantable éruption, le volcan de Papadayang, assis sur une base très-large, et qui s'élevait à une hauteur d'environ mille pieds; la terre en fut agitée à plusieurs milles de circonférence, et trois mille personnes périrent. Dans l'éruption de 1822, la cime du Vésuve s'abaissa de quarante toises.

Dans l'une des dernières années (17 février 1837), M. Lyell, président de la Société géologique de Londres, faisait connaître que, dans le comté de Lancastre, se trouvent des dépôts marins de coquilles récentes jusqu'à une hauteur de cinq cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan; il déclarait que les derniers tremblements de terre avaient soulevé la côte du Chili, qui, même sans eux, s'élève graduellement. La Scanie s'affaisse au contraire, à telles enseignes qu'une grosse pierre, marquée par Linné en 1749, se trouve, à l'heure qu'il est, rapprochée de la mer de plus de cent pieds; les côtes occidentales du Groënland s'abaissent également. Preuve en faveur de la théorie de Hutton, au sujet de l'élévation du fond des mers, produite par la chaleur centrale.

L'île de Terre-Neuve s'élève de telle manière que, dans un avenir prochain, ses ports ne serviront plus. Et qui sait si ces exhaussements et abaissements ne sont pas l'effet d'une loi générale soumise à des lois fixes?

Maintenant, il reste à peine sur la terre quelques foyers d'où s'échappent, par intervalles, des matières ignées. Mais, lorsque l'écorce du globe, soumise d'ailleurs à de puissantes fluctuations, était moins consolidée, et que l'incandescence était plus rapprochée de la surface, on voyait ou des masses surgir de l'intérieur, ou des masses externes s'abîmer, mettant de nouveau la matière fondue en communication avec l'atmosphère; les évaporations gazeuses, variant selon la profondeur d'où elles provenaient, ranimaient, pour ainsi dire, les développements successifs des formations plutoniques et métamorphosiques.

On trouve une grande analogie entre la formation des roches

granitiques qui composent les flots de lave sur les flancs des volcans en activité, et les masses internes de granit, de porphyre et de serpentin qui, sortis de la terre, ouvrent les bancs secondaires et les modifient par leur contact, soit en les durcissant au moyen de la silice qu'ils y introduisent, soit en y produisant des cristaux de composition très-différente.

Des milliers de siècles ne sont pas non plus nécessaires pour que des êtres organisés deviennent fossiles, puisque l'expérience a réussi à les pétrifier en peu de temps au moyen de combinaisons chimiques (1).

Une argumentation qui parut plus adroite et plus directement opposée à l'époque assignée à la création de l'homme, fut celle qui se prévalut des changements arrivés sur la surface de la terre depuis les temps de la tradition, et qui ne pouvaient s'être accomplis que dans le laps d'un grand nombre de siècles. Ceux-là ne calculèrent pas assez les forces au moyen desquelles la nature opère encore de vastes changements. Sans tenir compte des foudres et des tremblements de terre qui, tout à coup, Cuba et la Guadeloupe le savent, changent l'aspect d'un pays, nous indiquerons quatre causes principales de mutations insignes et continuelles sur la superficie du globe : les pluies et les dégels, qui, pour ainsi dire, décharnent les montagnes et entraînent leurs dépouilles à leur pied; les eaux courantes, qui emportent ces débris pour les déposer là où leur cours se ralentit; la mer, qui sape les hautes falaises, tandis qu'elle porte des montagnes de sable sur les rivages aplanis; enfin les volcans, qui percent les couches solides du globe et répandent au loin leurs éruptions.

Les éboulements obstruent le cours des fleuves et les convertissent en lacs, effaçant des plaines cultivées et de populeuses cités. Que celui qui a vu les torrents se précipiter des montagnes, le Pô franchir ses digues, l'Océan dans la tourmente, dise quelle est la puissance des eaux. Mais encore sans cela, quand les fleuves, gros de limon et de débris, perdent leur rapidité en arrivant à la mer, ils y déposent un sédiment qui s'accroît de plus en plus et forme des provinces entières qui, mises en culture, nour-

(1) M. Göppert de Breslau obtint des pétrifications capables de tromper les géologues les plus expérimentés. En mettant de la fougère dans des couches d'argile, qu'on fait dessécher au feu ou au soleil, on en retire une plante fossile. En tenant des végétaux submergés dans la solution de sulfate de fer jusqu'à ce qu'ils en soient bien pénétrés, et en les faisant ensuite brûler jusqu'à ce que toute trace de matière organique disparaisse, l'oxyde de fer qui en résulte conserve la forme de la plante. *Annales des Sciences naturelles*; avril 1837.

rissent des hommes là où nageaient les monstres marins (1).

Au contraire, la mer dans son flux apporte toujours de nouveaux amas de graviers vers les côtes basses; à chaque reflux, il en reste à sec une portion que le vent de mer chasse plus avant à l'intérieur; de sorte que si l'homme néglige de les arrêter, ces dunes couvrent les champs, les contrées entières, et l'action de l'air, de l'humidité, du temps, les solidifie ainsi que les végétaux et les animaux qu'elles surprirent dans leur invasion. Aux endroits où la côte est escarpée, le flot, qui vient la battre, la mine au pied, et d'en haut s'écroulent d'énormes masses; le mouvement des vagues les use, les brise, et produit une plage plus déprimée.

Ainsi les fleuves et les torrents entraînent au fond des lacs des matières qui peuvent même les combler, et la mer remplit de limon les ports et les baies.

L'œuvre de ces seuls agents altéra l'aspect de beaucoup de pays, même depuis le dernier déluge, et des traces indubitables en apparaissent, qui suppléent ou confirment l'histoire et la tradition (2). Figurons-nous l'Europe au temps où les détroits des Dardanelles et de Gibraltar étaient des langues de rochers qui la rattachaient à l'Asie et à l'Afrique. Les mers intérieures, d'un niveau plus élevé, couvraient les terres basses; les plaines de la Laponie, de la Russie, de la Sibérie, étaient submergées, et le Sahara était un golfe profond. Les gorges des montagnes n'étaient pas encore comblées par les terrains de transport; il y avait des lacs, des marais et des baies qui, changés par les alluvions, devinrent ensuite les riches vallées du Pô, du Rhin, de la Garonne, de la Seine, de l'Elbe, de l'Oder, du Danube. La mer Noire, postérieurement aux temps historiques, s'est mise en communication avec le Bosphore de Thrace et la mer Caspienne; celle-ci et le lac Aral communiquaient entre eux, et la mer du Nord s'avançait dans le continent jusque dans leur voisinage. Les sables salés, si fréquents en Asie, en Afrique et dans l'Europe orientale, prouvent que la Méditerranée occupait un lit plus vaste, ou s'étendait ailleurs (3). Il est probable que les monts Ourals s'élevaient comme une grande île (4), tandis qu'au contraire les îles de l'Océanie s'attachaient aux

(1) On a calculé que le Gange apporte chaque jour à l'Océan un volume de matières égal à celui de la plus grande des pyramides de l'Égypte.

(2) Voyez, sur les changements de la superficie du globe, connus par l'histoire ou la tradition, et dus par conséquent à des causes qui agissent encore de nos jours, les faits recueillis avec tant d'érudition consciencieuse par M. de Hoes. Gœttinguen, 1822-24, 2 vol. in-8°.

(3) Voyez HUMBOLDT et SCHUBARDT.

(4) L'affaissement d'une si grande partie de l'Asie, près les monts Ourals, est une

contrées méridionales de l'Asie qui, au nord, se reliait à l'Amérique. Les Grecs conservaient la mémoire d'un continent appelé Lettonia, qui occupait une grande partie de la mer Égée. La séparation violente des rocs de Calpé et d'Abyla, qui fit pénétrer la Méditerranée dans une terre où verdoyaient des plaines populeuses, est un événement symbolisé dans la fable d'Hercule. Pourquoi croirions-nous que la grande île Atlantide disparue ne fut qu'un rêve des prêtres égyptiens? Quels motifs avaient-ils d'inventer un conte étranger au culte, à leur idée, à leur intérêt (1)? Les traditions nous rappellent plusieurs déluges en Grèce, durant lesquels la Thessalie devait offrir un vaste lac qui s'écoula par le Pénée; la Béotie, au contraire, dut être inondée par les dégorgements du lac Copaï (2).

Si nous revenons à des souvenirs plus rapprochés, au temps d'Homère, on pouvait naviguer de l'île du Phare au lac Maréotis, qui avait cinquante milles d'étendue; Strabon, qui vécut neuf siècles après le poëte, ne lui en trouva plus que vingt; depuis, les sables poussés par la mer et le vent formèrent la langue de terre sur laquelle fut bâtie Alexandrie, obstruèrent la bouche du Nil la plus voisine, et firent disparaître ce lac (3). Ce fut pour cela que les prêtres égyptiens dirent à Hérodote qu'ils regardaient leur pays comme un don du Nil (4), et que le Delta était de formation récente. Dans Homère, en effet, il n'est pas fait mention de Memphis, mais seulement de Thèbes (5). Les principales bouches du Nil étaient la Pélusiaque et la Canopique, et la plage s'étendait en ligne directe de l'une à l'autre, au temps où Ptolémée traçait sa géographie; plus tard, le fleuve se jeta dans

des particularités les plus singulières observées par les derniers géographes. La mer Caspienne et le lac d'Aral se trouvent, le premier, à 50 toises au-dessous du niveau de l'Océan, et le second, à 31 toises, selon M. de Humboldt, qui évalue la superficie de cette vallée à 10,000 milles carrés allemands. Les provinces de Saratof sur le Volga, et d'Orenbourg au pied de l'Oural, quoique si éloignées de la mer Caspienne, sont à peine au niveau de l'Océan.

(1) BORY DE SAINT-VINCENT, dans son *Essai sur les îles Fortunées*, prétend que l'Atlantide était composée par les îles Açores à son extrémité septentrionale, par celle de Madère et autres voisines à son extrémité orientale, par les îles Canaries au sud de Madère, et par celles du Cap-Vert à son extrémité méridionale. Cette opinion avait été produite par Mentell, mais avec moins de précision. Voy. l'*Encyclopédie*, art. *Ile Atlantique*.

(2) Déluge d'Ogygès.

(3) Voyez un Mémoire de Dolomieu dans le *Journal de physique*, t. XLII, p. 40. Selon lui, l'élévation dans le Delta égyptien par les alluvions est de deux pieds tous les cent vingt ans.

(4) HÉRODOTE, *Euterpe*, 5 et 15.

(5) L'observation est d'Aristote, liv. I, chap. 14, des Météores.

les bouches Bolbitine et Phatnitique, et la plage prit la forme d'un croissant. Rosette et Damiette, qui s'élevaient là sur la mer, il y a mille ans, en sont distantes aujourd'hui de deux lieues. Le sol des bords du Nil s'exhausse en même temps qu'il se prolonge ; ce qui fait que les monuments antiques gisent en grande partie sous terre.

Parmi les mille exemples que me fourniraient toutes les contrées, je choisis ceux qu'offrent les pays sur l'histoire desquels nous devons porter une attention plus spéciale. Les alluvions du Nil ébranlent l'antiquité indéfinie à laquelle prétendent les Égyptiens. M. de Girardin (1) démontre, en effet, que le terrain des pays niliaques s'élève de vingt-six millimètres par an ; or, celui sur lequel Thèbes est bâtie étant d'une profondeur de six mètres, elle ne peut aspirer à plus de quarante-cinq siècles d'antiquité.

Ce qui est arrivé dans le Delta égyptien se réalise également pour celui du Rhône, dont les embouchures, en dix-huit cents ans, se sont prolongées de neuf milles. Les plus belles cités de l'Éolide se voient couvertes par les atterrissements ; Élée, Cumes, Pitane, percent à peine au-dessus des sables du Caïque qui comblèrent le port de Pitane et le golfe en avant d'Élée ; l'Hermus tardera peu à fermer le golfe de Smyrne ; le Méandre a fait un lac de celui de Mitylène ; celui d'Éphèse fut encombré par le Caïstre (2). Que de changements en peu de siècles ! Ainsi, les dunes du golfe de Gascogne enterrèrent beaucoup de villages mentionnés sur les cartes du moyen âge, et menacent d'en recouvrir d'autres, puisqu'elles n'avancent pas moins de soixante-douze pieds par an ; de sorte que dans vingt siècles elles auront gagné Bordeaux (3). M. de Lamartine (4) nous montrait naguère les bancs de sable rouge qui, mal contenus par la forêt de Fracardin, poussent en avant sur Beyrouth en Syrie. Denon (5) énumère combien de villages et de cités en Égypte ont été envahis par les sables, depuis que l'inertie musulmane a cessé d'y porter remède ; tout ce qui s'étend entre la chaîne libyque et la mer en serait entièrement couvert, si le vice-roi actuel n'avait fait planter des arbres par milliers dans les vallées sablonneuses. Bassora, au contraire, n'aura pas à attendre longtemps les flots qui ajouteront au golfe Persique ses plaines si florissantes dans un temps de magnifique civilisation.

(1) Dissertation à l'Académie des sciences, 1818.

(2) Texier, Rapport au ministre de l'intérieur.

(3) Voir le Mémoire de M. Brémontier, sur la fixation des dunes.

(4) *Souvenirs d'un voyage en Orient.*

(5) *Description de l'Égypte.*

Mais pourquoi chercher si loin des exemples? N'avons-nous pas sous les yeux Venise conservant à grand'peine ses lagunes? et Ravenne, éloignée de trois milles de la mer sur laquelle elle était assise, et Adria, à dix-huit milles des flots auxquels elle a donné son nom? Il y a des géologues qui soutiennent que les monts Euganéens ont été des îles. Le Pô, qui coule renfermé dans des digues, a élevé son lit au-dessus des toits des maisons de Ferrare (1) : menace terrible, comme celle des fleuves de Hollande, dont les eaux coulent jusqu'à trente pieds au-dessus de la plaine. A partir de 1604, le Pô a prolongé son lit dans la mer de six mille toises, et l'on ne pourra mettre obstacle à ses ravages qu'en lui ouvrant de nouveaux canaux dans les terrains qu'il a déposés. Dans la campagne de Rome, la mer venait baigner les murs de Tarquinie; elle en est aujourd'hui distante d'une lieue. Trajan construisit à l'embouchure du Tibre un port qui est actuellement à deux mille deux cents mètres du rivage; et une tour élevée sur la mer par Alexandre VII, en est à cinq cent cinquante-quatre.

Voilà une partie des changements apportés depuis les temps historiques par les seuls atterrissements et par les bancs de sable. Qui dira, en outre, l'effet de cinq cent cinquante-neuf volcans toujours embrasés, et qui, selon le calcul de Lyell, ont, par an, vingt éruptions, le plus grand nombre dans des contrées où l'ignorance néglige d'en conserver le souvenir (2)? En 1815, l'île de Sumbawa ressentit un tremblement de terre qui dura depuis le 5 avril jusqu'à la fin de juillet; la configuration du sol en fut changée dans une étendue de dix milles anglais, au point que les navires se trouvèrent à sec là où ils avaient jeté l'ancre, et que plusieurs mètres d'eau couvrirent une partie des terrains; les secousses se firent sentir jusqu'aux Moluques, à Sumatra et à Bornéo; à Java, distante de trois cents milles, les cendres produisirent une obscurité ténébreuse, et, sur soixante-douze mille habitants, cent vingt survécurent à peine. Un hiver très-rigoureux, une sécheresse persistante, une irruption de la mer, une longue disette pourraient figurer à côté des héros les plus célèbres, puisque les ravages

(1) PRONY, inspecteur général des ponts et chaussées, membre de l'Institut français chargé, au temps du royaume d'Italie, d'étudier les remèdes à apporter aux dévastations du Pô, examina le déplacement du rivage de l'Adriatique à l'embouchure de ce fleuve.

(2) ARAGO, dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, 1824, disait qu'il restait encore 163 volcans non éteints. Maintenant on en compte 22 en Europe, sans y comprendre l'Islande, 126 en Asie, 25 en Afrique, 204 en Amérique, et 282 dans l'Océanie.

et les exterminations sont la mesure des héros; cependant, il est convenu qu'on n'en tiendra pas compte dans les histoires rationnelles, parce que ces désastres n'ont pas ou ne manifestent pas l'enchaînement de causes et d'effets qui seul peut donner de l'importance à l'histoire. Mais qui ne voit pas à quel bouleversement serait exposée notre espèce, si la température ordinaire d'un pays s'altérait de dix ou quinze degrés, si les vents périodiques changeaient leurs directions habituelles, si une chaîne de montagnes s'élevait à travers les plaines du Rhin et du Danube? Or, qui peut affirmer que la terre ait accompli l'œuvre de sa constitution définitive, et que le refroidissement progressif de son écorce ait cessé d'être sensible? De combien de nouveaux désastres est naturellement menacée notre espèce?

La nature ne travaille pas seulement à détruire, mais elle forme encore de nouvelles roches et de nouvelles terres. Les dépôts continuels de travertin, à Rome et à Hobart-Town (Nouvelle-Australie), sont l'image, quoique faible, de la formation des terrains fossilifères. Les mers aussi, sous des influences peu connues, au moyen de précipitations, d'atterrissements, de cimentations, produisent, sur les côtes de Sicile, de l'île de l'Ascension, dans la lagune du roi Georges en Australie, de petits bancs calcaires, dont quelques parties ont acquis la dureté du marbre de Carrare. La mer et les tempêtes ont produit, dans l'île de Lancerota, aux Canaries, une couche d'oolithes qui, malgré sa date récente, ressemble au calcaire du Jura. Certaines eaux, au moyen de l'acide carbonique dont elles sont saturées, dissolvent les substances calcaires, puis les laissent se cristalliser en stalactites qui fournissent une digue aux terrains d'alluvion, formant ainsi des levées naturelles; phénomène lent ailleurs, mais très-actif dans les mers équatoriales, où l'on dirait que, de même que la civilisation n'y fait que de naître, la nature n'a pas acquis encore le calme de nos climats. Des rameaux entrelacés de corail et d'autres zoophytes s'élancent de l'une à l'autre des montagnes sous-marines qui entourent les continents de l'Océanie, et forment des bancs ou des îles nouvelles. Autour de l'île de Peel, et dans tout l'espace qui s'étend du pied de la Nouvelle-Zélande au nord des îles Sandwich, s'amoncèlent à vue d'œil de telles masses de polypes, qu'elles rendent ces eaux très-dangereuses pour les gros vaisseaux. La mer, en s'y brisant, y dépose un sable calcaire qui en fait bientôt un terrain solide où le vent et les oiseaux apportent des semences, et l'on voit des prés verdoyants où naguère roulaient les flots en fureur. Celui qui observe cet accroissement rapide se reporte en imagination aux

temps qui précédèrent l'existence de l'homme, et croit être encore à ce jour de la création où Dieu séparait les eaux de la terre (1).

Dans l'océan Pacifique, on trouve des milliers d'îles madréporiques en apparence détachées, mais réellement réunies par des bas-fonds également madréporiques, de manière que les populations communiquent à gué à des distances qui dépassent deux cent quatre-vingts lieues. Tantôt elles sont en ligne droite, tantôt elles forment un cercle, si bien qu'elles donnent l'idée d'un plan et d'une combinaison régulière ; ce qui provient de ce qu'elles reposent toujours sur les cimes de montagnes sous-marines ; or, ce long chapelet des Maldives et des Laquedives doit être considéré comme un indice des cimes sous-marines. Le travail des madrépores peut s'élever d'un demi-pied en un siècle ; mais, arrivés à la surface de l'eau, ils s'arrêtent ; aussi ces îles sont toutes basses, à moins que les forces élastiques souterraines ne les soulèvent, ou qu'elles ne soient exhaussées par la terre qui s'y forme et le sable qu'apporte la mer.

Il n'est pas besoin de dire quelle force productrice déploie la nature dans ces terrains nouveaux, tant à l'égard de la végétation vigoureuse dont ils se couvrent, que de la multiplication des animaux. Une de ces îles, où quelques naufragés anglais abordèrent en 1589, fut trouvée, en 1667, par les Hollandais, peuplée de douze mille personnes descendues de quatre mères seulement (2). Cent ans après la découverte de la Nouvelle-Espagne, on y voyait paître des troupeaux de soixante-dix jusqu'à cent mille têtes de bétail, bien que les brebis n'y eussent été portées que par les Espagnols ; les bêtes à cornes avaient multiplié dans la même proportion (3). En Europe aussi, nous pouvons voir combien la végétation se montre vivace et luxuriante sur les laves récentes. Que devait-ce donc être quand l'écorce de notre globe venait d'être réduite à son état présent ?

(1) Charles Darwin a publié, en 1843, un ouvrage important sur la formation des îles et des récifs par les coraux, dans lequel on peut suivre l'admirable travail des polypes. Il y montre aussi que le fond des mers sous-tropicales s'affaisse ou s'est affaissé dans quelques endroits, tandis que dans d'autres il s'élève continuellement, ainsi que le prouvent les bancs de corail. Plusieurs de ceux-ci, dans les îles Sandwich, se trouvent fort au-dessus du niveau de la mer, quoiqu'ils n'aient pu être formés que sous l'eau. Les îles Philippines, Sumatra, Java, Tumba, Timor, Gilolo, Formose, Loo-Choo, s'élèvent et s'étendent incessamment. Aussi se joindront-elles un jour, d'un côté, à la péninsule de Malacca, de l'autre, aux côtes orientales de la Chine, et feront de cette mer une autre Méditerranée.

(2) Bullet, *Réponses, critiques*, etc. Besançon, 1819, vol. III, p. 45.

(3) Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*. Barcelone, 1591, p. 180.

Mais, puisque nous parlons des terrains phlégréens de l'Italie, nous dirons un mot d'une observation que l'Anglais Brydone, l'un de ces étrangers qui abusent trop souvent de la confiance hospitalière des Italiens, attribua, non sans quelque retentissement, au chanoine Recupero. Il écrivit (1) que ce dernier, en creusant près de Jaci-Reale en Sicile, avait trouvé sept bancs de laves, alternés avec une couche épaisse d'humus; or, comme il faut deux mille ans pour que celui-ci se superpose à la lave, il en concluait que cette montagne ne devait pas compter moins de cent quarante-neuf siècles.

Mais des savants d'une autre portée et d'une autre expérience prouvèrent d'abord qu'on ne peut, à aucune condition, déterminer en combien de temps l'humus se forme sur les laves, puisque l'on en voit quelques-unes, de date ancienne, entièrement nues; que celle qui a été vomie par l'Etna en 1536 est aride et noire, tandis que celle de 1636 est couverte d'arbres et de vignes; puisque, enfin, des veines de bonne terre alternent avec les six couches de lave accumulées sur Herculanum, dont la destruction remonte à une époque bien connue de tous (2). Mais le fait lui-même s'évanouit, quand Dolomieu constata qu'aucune couche végétale ne se trouvait interposée dans les laves de Jaci (3).

Sans remonter donc à des milliers de siècles, les causes que nous venons d'énumérer peuvent rendre raison des changements opérés sur la terre, même depuis que l'homme y fut transporté (4); depuis qu'ont cessé les violentes agitations qui, à l'aube du grand jour de la création, bouleversaient la superficie de notre planète, comme elles le font aujourd'hui dans la lune, et qui sont indiquées historiquement dans le déluge de Noé et dans le chérubin à l'épée flamboyante.

Les arguments ont fait aussi défaut à ceux qui citent certaines œuvres humaines comme étant d'une antiquité beaucoup plus haute que la tradition de Moïse. Si quelqu'un a soutenu que les mines de fer de l'île d'Elbe devaient avoir été exploitées depuis quarante mille ans au moins, d'autres (5) établissent sur de meilleurs fon-

(1) *Voyage en Sicile et à Malte*. Londres, 1773.

(2) Smith, *Mémoire sur la Sicile et ses îles*. Londres, 1821. Il avait été envoyé pour explorer ces pays par le gouvernement anglais. Hamilton, *Transact. philos.*, vol. LXI, p. 7.

(3) *Mémoire sur les îles Ponces*. Paris, 1788, p. 471.

(4) *Tulit ergo Dominus Deus hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis*. Genèse, c. II.

(5) De Fortia d'Urban, *Histoire de la Chine avant le déluge d'Ogygès*, p. 33.

dements que cinq mille ans suffisaient pour les mettre dans l'état actuel, en supposant que les anciens en tirassent à peine un quart du métal qu'on en extrait aujourd'hui ; mais qui ne voit ce qu'il fallut de fer aux Romains pour vaincre et enchaîner le monde?

Lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte, le général Desaix, poursuivant l'armée en déroute de Mourad-Bey, aperçut d'abord un zodiaque sculpté en relief dans le temple de Denderah (Tentyris). On en trouva un autre à Esneh (Latopolis), avec les mêmes signes dont nous nous servons aujourd'hui, mais autrement distribués. L'analyse, tant vantée par les philosophes du dernier siècle, supposa que cette ordonnance spéciale ne retraçait pas des combinaisons astrologiques ou une époque quelconque très-éloignée, mais véritablement l'état du ciel au temps où furent élevés les édifices dans lesquels se trouvent ces planisphères : état qui dépend de la précession des équinoxes, par laquelle les colures accomplissent le tour du zodiaque en vingt-six mille ans.

Partant de cette supposition, Burkhardt démontra que le temple de Denderah comptait au moins quatre mille ans. Nouet le fit remonter à deux mille deux ans avant Jésus-Christ ; Jollois et Devilliers, qui y consacrèrent des études plus approfondies, le reportèrent à deux mille six cent dix ans ; Latreille, à deux mille deux cent cinquante ans avant notre ère. La division des deux zodiaques étant différente, celui d'Esneh devait avoir trois mille ans de plus (1).

Il est vrai que, contemporainement, d'autres astronomes et antiquaires, parmi lesquels j'aime à compter d'illustres Italiens, plaçaient le premier de ces zodiaques entre la cent trente-huitième et la douzième année avant Jésus-Christ ; mais, si l'on est surpris de voir avec combien d'érudition et d'opiniâtreté les savants déjà cités, ainsi qu'Hamilton, Rhode, Sannier, Lelorrain, Biot, Paravey, soutenaient des opinions si disparates, on doit l'être bien davantage que Dupuis et ses disciples aient édifié sur un point aussi controversé leur tour de Babel, du haut de laquelle ils prétendaient faire la guerre au ciel.

Enfin, parut un savant qui s'appliqua à lire les inscriptions gravées sur ces monuments, à comparer les styles, et qui reconnut que le temple de Denderah avait été consacré à la santé de Tibère ; sur leur très-antique planisphère, on lut le titre d'*Autocrator*, se rapportant probablement à Néron. A Esneh, une colonne, préci-

(1) GROBERT, *Description des Pyramides de Gizé*, pag. 117. — VOLNEY, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, t. III, p. 328-336.

sément du même style que le zodiaque, laissa lire la date de la dixième année du règne d'Antonin, c'est-à-dire de 147 après Jésus-Christ (1).

Ainsi Champollion écrivait en 1829 du temple d'Esneh : « Je me suis convaincu par une étude spéciale que ce monument, « considéré, par suite de simples conjectures fondées sur un « système particulier d'interpréter le zodiaque de la voûte comme « le monument le plus ancien de l'Égypte, était le plus moderne « de tous... L'époque du pronaos d'Esneh demeure incontestable- « ment fixée au règne de Claude. Ses sculptures vont jusqu'à Ca- « racalla, et, de ce nombre, est le fameux zodiaque sur lequel « on a tant discuté (2). »

Mais peut-être vous ne vous fiez pas à la confrontation des styles, et vous ne voulez pas vous en rapporter au système de Champollion. Eh bien ! Caillaud, dans son voyage en Nubie, rapporta une caisse de momie dont l'inscription grecque indiquait la dix-neuvième année du règne de Trajan, 116 après Jésus-Christ, et sur laquelle était peint un zodiaque distribué précisément comme celui de Denderah, qui ne saurait plus être considéré que comme un thème astrologique.

Notions astronomiques.

D'autres, déployant un appareil de savoir peu commun, et dès lors difficiles à prendre en défaut, entreprirent de démontrer l'antiquité des hommes par les connaissances qu'ils possédèrent en diverses sciences, et principalement en astronomie. Cette dernière branche des connaissances humaines requiert un état de société tranquille et de longues études, un long cours d'observations. Si donc nous la trouvons déjà avancée chez quelque nation, nous sommes en droit de conclure que cette nation remonte à une très-grande antiquité.

Les Égyptiens avaient fait leur année de 365 jours précisément, et, bien qu'ils s'aperçussent qu'elle ne correspondait pas exactement à l'année solaire, ils voulurent la conserver, par certains mo-

(1) E. G. Visconti, dans la traduction d'Hérodote par Larcher, vol. II, p. 570. — Dom Terta, *Sur deux zodiaques récemment découverts en Égypte*. Rome, 1802, p. 34.

(2) Voy. aussi De Guignes, *Sur les zodiaques orientaux*, dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres, t. XLVII. — Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*. Le planisphère de Denderah a été déposé à la Bibliothèque royale de Paris par M. Lelorrain, qui eut bien de la peine à obtenir la permission de le détacher de la voûte où il se trouvait enchâssé. MM. Letronne et Biot, par leurs discussions à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1843), ont porté une lumière nouvelle sur cet important sujet.

tifs de superstition (1). Ayant besoin toutefois de connaître avec certitude la durée de l'année naturelle, afin de déterminer exactement le solstice, à partir duquel commence la crue du Nil, ils cherchèrent quelque étoile qui correspondît avec le soleil à cette époque, imitant en cela d'autres peuples anciens qui notèrent le lever et le coucher héliaque des astres.

L'apparition de Sirius, ou *Sothis*, comme ils le nommaient, brillante étoile qui devait attirer leurs regards, coïncidait, dans ce temps, à peu de chose près, avec le solstice. Supposant dès lors que la période de son lever héliaque avait la durée d'une année tropicale, et évaluant celle-ci à 365 jours et un quart, ils imaginèrent un cycle à la fin duquel l'année tropicale et l'année solaire recommençaient leur cours le même jour. Ce cycle, d'après ces suppositions peu exactes, était de 1461 années sacrées, et de 1460 années de Sirius.

Ils partirent donc d'une année civile dont le premier jour aurait été celui du lever héliaque de Sirius. Comme nous savons (2) que l'une de ces *années sothiaques* ou grandes années fut la 138[e] après J.-C., nous calculons celles qui précédèrent 1322 et 2782 avant J.-C.

Pour peu qu'on ait quelque teinture d'astronomie, on sait que la précession des équinoxes dérange la correspondance entre l'année tropicale et la sidérale, c'est-à-dire entre la position du soleil et les étoiles de l'écliptique; que, de plus, l'année héliaque d'une étoile diffère de la sidérale en raison de la latitude des lieux d'où elle est observée. Cependant, par un singulier concours de positions, sous le parallèle de la haute Égypte, durant plusieurs siècles, l'année de Sirius fut presque exactement de 365 jours un quart; de telle sorte que son lever héliaque eut lieu le 20 juillet, tant en 1322 qu'en 138 après J.-C. On fit un grand mérite aux Égyptiens d'avoir découvert ce fait, en affirmant que, puisqu'il ne s'effectuait que tous les 1460 ans, il avait fallu des centaines de siècles d'observations pour en acquérir la certitude.

Mais des astronomes célèbres attribuèrent à un pur hasard la détermination de durée de l'année héliaque, qui avait été identifiée par ignorance avec celle de l'année tropicale (3). En effet, des

(1) Ils sont énumérés par Geminus, contemporain de Cicéron, publiés par Halma, au bas du texte à la suite du canon de Ptolémée, p. 43.

(2) Censorin., *De die natali*, etc., XVIII, XIX.

Voy. Ideler, *Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens*.

(3) Noüet sur Volney, *Recherches*, t. III. — Delambre, *Abrégé d'Astro-*

observations plus scrupuleuses auraient démontré purement temporaire la coïncidence du lever de cet astre avec la crue du Nil, et on se serait appliqué à rechercher la période plus précise de la concordance de l'année sacrée avec la tropicale, période qui se serait trouvée, non de 1461, mais de 1508 années sacrées (1).

Qu'on nous pardonne d'insister sur ce point, quand les œuvres de Bailly, de Volney, de Dupuis, sont dans les mains de tout le monde, et tous les jours prônées par des gens qui manquent précisément de connaissances pour les réfuter. Il est bien différent de dire que des peuples placés dans d'immenses plaines aient contemplé le ciel, admiré ses mouvements et enregistré des éclipses, ou de prétendre que cette multitude d'observations sans but, sans ensemble, sans précision, ait tendu à trouver les lois constantes du ciel, les rapports entre des phénomènes compliqués; car cela seul nécessite une étude longue et attentive, aidée du calcul et de la géométrie, d'instruments de physique, de mesures exactes du temps, enfin de tout le cortége d'une civilisation adulte. Ce premier pas a pu être fait par les Chaldéens, par les Égyptiens et par les Chinois; mais la science progressive ne naquit que quand les Grecs surent l'arracher du sanctuaire. Lorsqu'on se rappelle que, parmi ceux-ci, Pythagore trouva les propriétés du carré de l'hypoténuse; Thalès, la mesure des angles et les lignes proportionnelles; lorsqu'on a vu comment le grand Hipparque avança en tâtonnant dans ses découvertes, et comment Sozigène, élevé dans toute la science d'Alexandrie, ne put suggérer, pour amener à la précision voulue le calendrier Julien, que la correction d'une année bissextile sur quatre années ordinaires, on ne croira pas tant au savoir des maîtres de tels disciples; on pourra faire alors la distinction requise entre l'admiration pour un spectacle sublime au delà de toute expression, et le calcul précis de ces révolutions. Le fondement que Bailly (2) faisait sur les très-longues éphémérides des Chaldéens et des Indiens ne résista pas à la critique, qui démontra leurs supputations rétrogrades et erronées. Les principaux traités d'astronomie indiens s'appellent *siddhanta*, c'est-à-dire vérité absolue, mais leurs auteurs mêmes avouent qu'ils doivent beaucoup aux Grecs; quelques passages de Varaha Mihira,

nomie, p. 217; et la note à la page 3 de l'*Histoire de l'Astronomie au moyen âge*. — Rapport sur le Mémoire de M. PARAVEY sur la sphère, titre VIII des *Nouvelles annales des voyages*.

(1) LAPLACE, *Système des mondes*, 3e édit., p. 17. *Annuaire* de 1818.

(2) *Histoire de l'Astronomie*. La comparer avec celle de DELAMBRE, plus récente et plus exacte.

qui vivait dans le cinquième siècle, prouvent que leur zodiaque est emprunté à la Grèce. Les tables indiennes de Tirvalour, dont Bailly faisait tant de cas, ne durent pas remonter au delà de 1281 après J.-C., et quelques-uns soutinrent que le Souria-Siddhanta, que les Brahmines prétendent révélé depuis 20 millions d'années, n'avait pas huit siècles d'existence (1).

Les Brahmines possèdent pourtant d'étonnantes formules pour calculer les éclipses, formules qu'on ne sait à quelle époque de leur histoire assigner. Les Chinois connurent la position précise des solstices ; la période luni-solaire fut très-usitée chez des peuples de l'antiquité la plus reculée; mais ils unissaient à ces connaissances remarquables des erreurs si grossières, des pratiques si matérielles, une telle ignorance des principes généraux (2), qu'ils ressemblaient au sauvage à qui l'on aurait appris à monter une pendule sans qu'il en connût les ressorts et le mécanisme. Ces connaissances écartent donc, d'un côté, l'idée que l'homme ait eu à s'élever de la condition de la brute, puisque son enfance est remarquable par tant de savoir ; d'autre part, elles nous conduisent à supposer une immense lumière dispensée d'abord aux premiers humains, puis obscurcie plus ou moins par le laps des ans et par les erreurs qui s'y mêlèrent.

De ce souvenir d'un âge meilleur naquit peut-être chez l'homme, singulier mélange d'éphémère et d'éternel, cette disposition commune qui fait que, ne vivant qu'un jour, il cherche à rattacher son existence passagère à une longue série de temps et d'aïeux. De là, ces milliers de siècles accumulés sur l'époque primitive par l'imagination orientale. S'il faut en croire les Chaldéens, ils conservaient les observations astronomiques de 700,010 ans, et ils comptaient avant le déluge dix générations de rois ayant duré cent vingt *Sari* de 3,600 ans chacune. Les Brahmines comptent 300,000,000 d'années, les Japonais 2,500,000, les Chinois quelque peu moins, les Perses 100,000 ans, les Égyptiens 34,000, les Phéniciens 30,000, les Étrusques 12,000.

Mais des savants fort recommandables (3) ont démontré que

(1) Laplace, *Exposé du système des mondes*, p. 330. — Davis, *Sur les calculs astronomiques des Indiens*, Mémoires de Calcutta, t. II, p. 225; t. VIII, p. 195. — Bentley, *Sur l'antiquité du Souria-Siddhanta et sur les systèmes astronomiques des Égyptiens.*

(2) Voy. au présent ouvrage le livre II, chap. xix, où nous parlons de la science des plus anciens peuples.

(3) Legentil, *Voyage dans les Indes*, t. I, p. 235. — Bailly, *Astr. ind.*, p. 110, 112. — *Hist. de l'astron. ancienne*, p. 76. — Dupuis, *Origine des cultes*, t. III, p. 146 — Hermann, *Mithologie der Griechen.* t. II, p. 332.

ces chiffres représentaient des cycles astronomiques multiples de 13, 19, 52, 60, 72, 360, 1440, et d'autres périodes, au retour desquelles l'imagination associa l'idée d'un renouvellement de la matière supposée indestructible, en attribuant à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps.

Pour en citer un exemple, Callisthène, cité par Simplicius, limitait à 1,903 ans, avant le siècle d'Alexandre le Grand, le cours des observations astronomiques des Chaldéens; Épigène, selon Livius, les portait à 720,000 ans. Maintenant, si, au lieu de *années*, on lit *jours*, ce nombre se réduit à 1971 années solaires ; il faut donc supposer qu'Épigène faisait son calcul 68 ans après Callisthène. Le Syncelle donne une chronologie égyptienne de 36,525 ans, depuis lé règne du Soleil jusqu'à celui de Nectanebo, 15 ans avant Alexandre le Grand. Or, une telle période n'est que celle du retour du point équinoxial au premier degré de la constellation d'Ariès. Des instruments exacts nous ont appris que celle-ci revient après 25, 868 années; mais les Égyptiens divisaient le zodiaque en 365 degrés, et supposaient que l'équinoxe, rétrogradant d'un degré chaque siècle, accomplissait son entière révolution en 36,500 ans. Comme leur année était, en outre, d'un quart de jour plus courte que la véritable année solaire, ils ajoutèrent à ce chiffre le quart de 36,500 jours, c'est-à-dire 25 ans, qui complétèrent les 36,525 indiqués pour l'âge du monde.

Les prétentions d'antiquité des Indiens sont réfutées par les recherches de la société asiatique anglaise. La durée des quatre âges humains est indiquée par eux comme il suit :

Age d'or............	1,728,000
d'argent	1,296,000
de bronze......	864,000
d'argile.........	432,000
	4,320,000

Il est facile de s'apercevoir que le troisième âge est le double du quatrième, que leur somme égale le second, et que le premier est la somme du second et du quatrième. Le total divisé par 360, nombre rond des jours de l'année vague, donne 12,000; c'est le nombre de la période persane et étrusque, et, de plus, l'élément de la période chaldaïque pour les dix patriarches antédiluviens (1).

(1) Prinsep's, Useful tables forming an appendix to the journal of the Society.

Des recherches ingénieuses du même genre rendent raison des milliers de siècles comptés par d'autres peuples.

Joignez à cela que ces espaces de temps imaginaires ne sont remplis que de chimères ; on y place le règne du Soleil, celui des planètes, des dieux, ce qui démontre qu'ils appartenaient aux songes de la mythologie ou aux figures du symbole, non pas à la réalité de l'histoire. Les Égyptiens font régner d'abord le dieu Phta, puis durant 30,000 ans le Soleil, et, après lui, Saturne et douze dieux, avant qu'apparaissent les demi-dieux et les hommes.

Selon les Parsis, les anges de la lumière dominèrent sans ennemis pendant 3,000 ans ; autant d'années s'écoulèrent avant que naquît le taureau monstrueux qui engendra les diverses créatures, et, après elles, Meschia et Meschiane (*homme* et *femme*). Pour les Thibétains, le règne des Lah (*génies*) remonte à l'infini ; suit une ère de 80,000 ans, puis une de 40,000, une de 20,000, une de 10 ans à peine, à laquelle succéda une autre de 80,000 ; toutes peuplées d'êtres allégoriques rappelant ce que furent chez d'autres nations les règnes de Laurus (*la lumière*), d'Uranus (*le ciel*), de Géa (*la terre*), d'Hélios (*le soleil*). Il faut donc y voir les rêves d'imagina-

Calcutta, 1836, partie II, p. 78. — Voici leur table comparative des changements successifs effectués par le progrès de la critique dans quelques époques principales des Indiens.

ÉPOQUE de	Selon les Pouranas. A. C.	Selon Jones. A. C.	Selon Wilford. A. C.	Selon Bentley. A. C.	Selon Wilson. A. C.	Selon Tod. A. C.	Selon la liste Burm. A. C.
Ikswakou et Boudha.	2,183,102	5,000	2,700	1,528	—	2,200	—
Rama.............	867,102			950	—		
Youdhisthira.......	3,102	2,029	1,360	572	1,430	1,100	—
Soumitra et Pradyota.	2,100	1,029	700	119	915	—	600
Sisounaga..........	1,962	870	600	—	777	600	472
Nanda	1,600	699	—	—	415	—	404
Sciandracoupta.....	1,562	600	350	—	315	320	392
Asoka.............	1,470	640	—	—	250	—	330
Balin..............	908	149	—	—	21	10	—
Sciandrabija, dernier raja de Magada...	450	300 D. C.	—	—	428 D. C.	546 D. C.	—

De tels chiffres expriment la vanité nationale plutôt qu'une antiquité réelle ; mais les prétentions suscitées par la rivalité attestent la parenté de ces peuples, puisqu'ils s'appuient sur une date commune multipliée par 6, 9, 13, 18, 36, 74, 144, ou une progression décuple.

tions exaltées et vaniteuses, ou bien des périodes astronomiques.

On trouvera, au contraire, l'histoire très-récente chez tous les peuples ; les temps certains n'y commencent que postérieurement à Abraham. Je ne citerai pas les Européens actuels, dont les traditions ne sont que d'hier ; mais les Grecs, malgré leur vanité, avouent avoir appris à écrire des Phéniciens il y a environ 34 siècles. Avant Cyrus, l'histoire de l'Asie n'est qu'un tissu de fables. Hérodote, le père de l'histoire, vécut au temps de Néhémie et de Malachie, derniers prophètes, il y a maintenant 2,300 ans, et il s'appuie du témoignage d'écrivains qui lui sont à peine antérieurs d'un siècle (1). Le poëte classique le plus ancien florissait il y a environ 2,700 ans. Bérose écrivit sous Séleucus Nicanor ; Hiéronyme, sous Antiochus Soter ; Manéthon, sous Ptolémée Philadelphe, trois siècles avant J.-C. Sanchoniathon ne fut connu que deux siècles avant notre ère, et son nom, peut-être, est une invention de Philon le grammairien ; quoi qu'il en soit, il est curieux par ce qu'il dit de l'âge antédiluvien, puisqu'il compte dix générations après le premier homme (Protogène) et qu'il attache à des noms de personnes évidemment allégoriques les découvertes et les inventions humaines, dans l'ordre qu'il les suppose faites ; tout le reste n'est que fables et théogonies. Klaproth a démontré que les historiens de l'Asie appartiennent comparativement à une époque récente (2).

(1) Cadmus, Phérécide, Aristée de Proconèse, Acusilaüs, Hécatée de Milo, Charon de Lampsaque, etc. — Voy. WOLFF, *De Historia Græc.*, I, et le IV[e] livre d'Hérodote.

(2) *Essai sur l'autorité des historiens de l'Asie*. Dans ses Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philosophiques sur les peuples de l'Orient (Paris, 1826), il divise l'histoire ancienne en mythologie, histoire incertaine et histoire véritable, et il prouve que celle-ci commence :

Pour les	Chinois, au	IX[e]	siècle avant J.-C.
	Japonais,	VII	
	Géorgiens,	III	
	Arméniens,	II	
	Thibétains,	I	après J.-C.
	Persans,	III	
	Arabes,	V	
	Indiens et Mongols,	XII	
	Turcs,	XIV	

Il faut cependant tenir compte du discours dont L. C. F. PETIT-RADEL fait précéder son *Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce* (Paris, 1827). Il y défend l'autorité des premiers historiens grecs.

S'il en est ainsi, quelle foi méritent-ils quand ils font défiler devant nous une interminable série de siècles? Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que toutes les traditions, dans la variété infinie de leurs fictions, s'accordent en s'approchant des époques indiquées par Moïse. Il sortit d'Égypte vers 1500, et vers cette époque ont lieu les émigrations dont la Grèce reçut sa population et sa culture (1), la Grèce, qui avoue que rien n'est plus ancien que Japhet. Les Indiens n'ont pas de chronologie; mais Aboumazar, qui vivait à la cour d'Almamoun de 813 à 833 après J.-C., qui habita la Perse et Balk, et étudia particulièrement l'histoire de ces pays, dit qu'ils comptaient 3,725 ans de son temps au déluge, avec lequel commence le *cali-ioug*, c'est-à-dire l'âge actuel du monde (2). Les empires chaldéen, chinois, égyptien, bien que divers en tant de choses, s'accordent sur ces quatre mille ans à partir du déluge. Les Chinois, qui prétendent à une si haute antiquité, se contentent de conjectures jusqu'à l'an 722 avant J.-C., et leurs écrivains les plus dignes de foi regardent comme des fictions allégoriques tout ce qui est antérieur à *Fo-hi*. Le *Schiu-King*, le plus ancien de leurs livres canoniques, fut trouvé ou plutôt remis en lumière seulement 176 ans avant J.-C. Il montre d'abord Yao régnant d'accord avec les monts de son empire, et donnant ainsi ses ordres à ses serviteurs *Hi* et *Ho* : « Allez et observez les étoiles; déterminez le cours du soleil, divisez l'année. » Il construit des aqueducs, règle le culte et les hiérarchies sociales, invente la première métaphysique de l'Y, c'est-à-dire comment 4 et 8 furent formés par 1 et 2; il appartient en somme aux êtres symboliques, et, toutefois, il n'est que de 4,170, ou, selon d'autres, de 2,357 ans plus ancien que nous (3). Confucius, en s'abstenant de raconter l'histoire des rois antérieurs à Yao (2000 A. C.), a prouvé qu'il regardait leur existence comme fabuleuse. Mencius, l'autre philosophe le plus remarquable de la Chine, dit que celle-ci, jusqu'au règne de Yao, était restée inculte et dépeuplée, et que ce roi fut le premier qui réunit les hommes et commença à les civiliser. Sse-ma-tsian, leur

(1) Selon USSERIUS, Cécrops vint de l'Égypte à Athènes vers l'an 1556 avant J.-C.; Deucalion s'établit sur le Parnasse vers l'an 1548; Cadmus arriva de la Phénicie à Thèbes vers l'an 1493; Danaüs à Argos, vers l'an 1485; Dardanus dans l'Hellespont, vers l'an 1449; Inachus remonte à l'an 1856 ou 1823; Ogygès à l'an 1796. Varron place le déluge d'Ogygès 400 ans avant Inachus, ce qui le confondrait avec le déluge de Noé.

(2) Voy. BENTLEY, *Mémoires de Calcutta*, vol. VIII, p. 226.

(3) Voy. les *Schiu-King*, Paris, 1770, et la préface de Prémare sur les temps antérieurs à ceux dont il est question.

grand historien, ne fixe de dates aux événements qu'en 841 avant J. C.

CHAPITRE III.

UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

La sincérité du récit de Moïse, qui ne donne à l'homme que de 7 à 8,000 ans, reste donc confirmée par les progrès des sciences (1).

(1) Dans la Bible, les temps ne sont déterminés que par le nombre des années qu'ont vécu les dix patriarches antédiluviens. Cette supputation varie dans les textes, et les interprètes ne sont pas d'accord sur la manière d'ordonner la série ; il y a donc des différences dans le compte des années.

Depuis la création jusqu'au déluge, il s'est écoulé :

Selon le texte hébreu		1656 ans.
—	Samaritain, rapporté par Eusèbe	1307
—	Les Septante	2242
—	Joseph Flavien	2256
—	Jules l'Africain, saint Épiphane, Pétau	2262

Il en est de même à l'égard des patriarches postérieurs au déluge ; de Sem à la naissance d'Abraham, le texte hébreu de la Vulgate compte 292 ans, celui des Septante et les Samaritains, 942. Additionnant ces temps avec la première série, on trouve, depuis Adam jusqu'à Abraham,

Selon les Septante	3184 ans
— les Samaritains	2249
— la Vulgate	1948

Ainsi, les Septante donnent 935 ans de plus que les Samaritains, et 1236 de plus que les Hébreux.

Arrivant au Christ, sa naissance serait placée, après Adam :

Selon les Septante, en	5228
— les Samaritains	4293
— les Hébreux	3992

Les textes s'accordent pour les temps postérieurs à Abraham. Pezron a supposé que les variations dans le texte hébreu ont été introduites par les Hébreux sous l'empereur Adrien, parce qu'ils voulaient reculer, par la diminution des temps, l'âge messiaque.

Plusieurs raisons militent en faveur de la chronologie des Septante. Comme les auteurs de cette version n'avaient nul intérêt à changer les dates de la Bible, il est probable qu'ils les copièrent comme ils les trouvaient. L'exemplaire qu'ils avaient choisi pour la traduction fut jugé le plus véridique par le sanhédrin des Hébreux, qui, avant la venue du Christ, était autorité compétente. Quoiqu'il varie dans les détails, ce texte s'accorde avec celui des Samaritains sur les 3100

Une des choses les plus étonnantes, c'est la concordance de la Genèse avec les plus récentes acquisitions de la science. Seule, entre toutes les cosmogonies, elle met une différence entre la création de la matière et son organisation, entre le *principe* dans lequel se manifeste son existence, et son *incubation* (1) par l'esprit de Dieu, jusqu'à ce qu'elle devienne propre à former les étoiles et les planètes. La création de la matière ne put être que l'acte instantané d'une volonté omnipotente; mais, pour l'ordonner, il fallait la succession des temps, et ce travail, nous le voyons, de nos jours, se continuer dans les nébuleuses, qui sont des mondes en formation. Cette vérité qui, à notre époque, s'éclaircit à peine, Moïse l'a exposée, non pas dans le langage de Newton et d'Hers-

ans environ qu'il place entre le déluge et le Christ. Cette différence enlève tout soupçon d'une entente, et fait croire que la Bible est l'expression la plus fidèle de la vérité.

Si les Septante avaient altéré la vérité, des réclamations se seraient élevées contre eux; au contraire, le docte Hébreu Joseph Flavien, qui écrivait sur le texte hébreu du temple, en a suivi la chronologie. Les citations faites par les apôtres et les évangélistes sont, pour la plupart, conformes à la version grecque, quoiqu'elle diffère du texte hébreu; tous les saints Pères et les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles s'en tiennent à cette chronologie.

D'ailleurs, il est d'autant plus avantageux de la suivre, que les temps primitifs se développent sur un champ plus large, et qu'il n'y a pas un fait certain dans l'histoire des autres peuples qui ne puisse s'y adapter. Aussi, les jésuites se firent autoriser par la cour de Rome à considérer comme authentique la chronologie des Chinois, en fixant le règne de Yao à l'année 2357 avant J.-C., qui, d'après la Vulgate, serait précisément celle du déluge.

Pour concilier l'histoire sacrée avec la profane, on a inventé cent dix-sept systèmes, à l'occasion desquels le père Ricciosi établit les cinq catégories suivantes :

1° Depuis la création du monde jusqu'à J.-C. personne ne compte plus de 7000 ans, et moins de 3600.

2° Selon le texte hébreu, la Vulgate et l'histoire humaine, il paraît plus probable qu'il s'est écoulé quatre mille cent quatre-vingt-quatre ans; dans cette hypothèse, on ne peut compter plus de 4330, ni moins de 3705.

3° Selon les Septante et l'histoire humaine la plus véridique, il y a 5054 ans.

4° Tous les efforts tentés pour déterminer l'origine du monde par certains caractères du ciel et la position des étoiles n'ont produit que de vains résultats.

5° Il est probable que Dieu a créé le monde 5634 ans avant J.-C.

Nous, à *créé le monde* nous substituons *créé l'homme*, parce que ce n'est qu'à partir d'Adam que commencent les dates pour évaluer le temps. Et, sans entrer en discussion, nous dirons que le plus grand nombre des historiens adoptent la calcul d'Ussérius, d'après lequel le Christ naquit en 4004 après la création. Cette variété, selon nous, n'amène pas une aussi grande confusion qu'on serait tenté de le croire, attendu qu'il s'agit seulement des temps les plus anciens; et même on peut l'éviter, si l'on compte les années, non depuis la création, mais depuis la naissance du Christ.

(1) La Genèse dit *merachèfet* (1-2).

chell, mais dans le style figuré qui seul pouvait être compris de son peuple. Et, d'ailleurs, le langage même le plus raffiné de la science est-il autre chose que le langage de l'apparence?

La lumière, selon les dernières expériences de Struve, parcourt 98,843 milles italiens dans une seconde; Herschell le père prétend que les rayons lumineux qui nous sont transmis par les nébuleuses les plus éloignées, accessibles à son réflecteur de 40 pieds, mettent plus de deux millions d'années pour arriver jusqu'à la terre. Ces astres ont donc été créés bien longtemps avant la dernière disposition de notre globe. Le premier acte fut une création absolue; le reste s'accomplit sous l'impulsion des forces que le Créateur a imprimées à la matière. La force la plus surprenante est la gravitation, et Moïse a vu que la stabilité des corps célestes dépend de leur mutuelle gravitation et de la distance qui les sépare. Parmi ces corps, la terre est fixée sur les pôles, suspendue sur l'abîme, et dans son sein grondent d'immenses cavernes, où sont les eaux centrales et le feu (1). Le ciel n'est pas le *firmament* comme l'ont interprété saint Jérôme et les Septante, ni le ciel cristallin d'Aristote, mais l'étendue (*rakiach*) c'est-à-dire l'immensité (2).

Autre prodige. Moïse distingua la lumière primitive de celle que nous devons au soleil. Une philosophie légère s'est moquée de lui parce qu'il avance que la lumière fut créée avant le soleil, qui en est la source; mais la science est venue démontrer qu'il existe une autre lumière qui se produit sans le concours du soleil : telle est celle des volcans, ou la phosphorescence des nuages, ou l'électricité; la puissance de cette lumière fut si grande, *dans le principe*, qu'elle suffit pour faire germer des végétaux sans les sourires du soleil.

Il y a plus : dans Moïse, la lumière n'est pas créée, mais la voix de Dieu la fait *jaillir*, expression qui s'accorde avec la théorie des ondulations, qui, aujourd'hui, est généralement adoptée de préférence à celle des émissions.

Hipparque avançait que les étoiles du ciel sont au nombre de 1,022; Ptolémée, de 1,026; Moïse, lui, sait qu'elles sont innombrables comme le sable de la mer, et, après trente siècles, les télescopes le prouvent. Et, pour qu'on ne croie pas que c'est une phrase poétique qui veut dire l'infini, l'Écriture ajoute que *Dieu sait le nom de chacune*. Si elle parle de leur ordre, l'É-

(1) Job, XXVI, 7, 10; Prov. VIII, 27; Is. XL, 22.

(2) Marcel de Serres, *Des connaissances consignées dans la Bible, mises en parallèle avec les découvertes des sciences modernes.*

criture les compare à une armée rangée en bataille et chantant les louanges du Seigneur : elles ne sont donc point des dieux, et n'influent pas sur les actions humaines comme l'antiquité le croyait.

L'air (*rouach*, Job) est un *vêtement* de la terre, et Dieu lui a donné son poids (*mischkal*) ; la Bible le sait, bien avant Galilée. Les eaux exercèrent une grande influence sur la constitution de la terre ; elles sont distinguées en inférieures et supérieures, et séparées, non par une sphère solide (*firmament*), mais par l'étendue (*rakiach*) ; les vapeurs répandues dans l'air n'auraient pas suffi pour produire le déluge, si les abîmes de la terre ne s'étaient pas ouverts pour vomir les eaux qu'ils contiennent.

Les êtres animés apparurent par générations successives, et à mesure de la complication de leur organisme : la géologie a su prouver à la lettre cette succession. Que si cette science nie que les animaux soient venus après les végétaux, elle est réfutée par la chimie, réfutée par la raison, qui démontre comment les animaux vivent plus que les végétaux. Ces derniers, dans la Genèse, se développent avant l'apparition du soleil, et sous des conditions de lumière, d'humidité, de chaleur, différentes de celles d'aujourd'hui ; la botanique fossile vient à peine de sanctionner un tel ordre de faits.

L'homme est le dernier ; la géologie n'a pu en découvrir un seul débris dans les couches anciennes. On conteste que la race humaine ait une origine si peu éloignée, parce que son éducation exige de longs âges ; mais l'enfant, dans quelques mois de la première vie, acquiert bien plus que dans les années suivantes. On pourrait dire, au contraire, que l'homme est bien jeune, si l'on ne considérait que le tardif développement de sa raison.

Quelques écrivains se sont élevés contre le récit mosaïque, avec plus de hardiesse ; ils nient que l'homme ait été créé tel qu'il est, et supposent plus volontiers que toutes les choses visibles sont sorties d'un germe unique qui s'est développé de plus en plus, en passant de la matière brute à la matière organique, puis à la matière animale. D'après ce système, il s'est distingué par degrés en espèces diverses ; à chaque catastrophe de la terre, il est monté à un degré plus élevé, jusqu'à ce qu'il soit devenu homme dans son état présent, état dans lequel d'autres espèces l'ont précédé, où d'autres, actuellement inférieures, se hâtent de le rejoindre et de le supplanter.

Pour laisser de côté les déclamateurs, Lamark soutint, il n'y a pas longtemps, avec un grand appareil scientifique, que l'homme

dérivait du singe (1). Il cherche à démontrer par l'anatomie et la physiologie, en comparant l'animal avec les divers aspects du fœtus humain, le passage successif des degrés les plus bas aux plus élevés, jusqu'à ce que l'orang-outang d'Angola désapprît à ramper et marchât droit sur deux pattes; alors celles de derrière devinrent des pieds, et celles de devant des mains. Une fois qu'il n'éprouva plus le besoin de cueillir des fruits et de combattre, son museau se raccourcit, sa grimace devint sourire, et le voilà fait homme. Les prérogatives de l'esprit humain ne sont que l'extension des facultés de la brute, diverses seulement dans la quantité et dépendantes de l'organisation.

Avec ce système, le point capital de la question n'est pas résolu, il n'est que tourné; car, si Dieu n'a pas créé l'homme, qui créa ce premier germe et le terrain sur lequel il leva, et les atomes dont il fut composé? Puis, comment expliquer le phénomène de la vie? Entre la matière la mieux façonnée et l'animal le plus grossier, n'y a-t-il pas un abîme non moins immense qu'une nouvelle création? et le passage de la bête brute à l'être raisonnable peut-il s'effectuer jamais par des révolutions naturelles? Des siècles se sont écoulés depuis qu'on étudie les espèces vivantes sur cette terre; les tombes d'Égypte sont des musées d'histoire naturelle qui nous conservent les squelettes de multitudes d'animaux qui, depuis 4,000 ans, n'ont varié en rien des crocodiles, des ibis, des ichneumons d'aujourd'hui. Que dire d'ailleurs de la perfectibilité intellectuelle et morale de l'homme, qui seule suffit à le distinguer de tout le reste de la création?

Unité de la race humaine.

Que si ce germe se fût développé spontanément, en raison de la prodigieuse fécondité de la nature pour les autres espèces, des variétés infinies et sensibles devraient se rencontrer parmi les hommes, comme il arrive dans les œuvres du hasard; mais au contraire, les choses qui semblent au premier abord les différencier davantage, les caractères physiologiques et le langage, en démontrent l'unité.

On a parlé de beaucoup de monstres humains, de l'ourang-kubub, de l'ourang-guhu des bois de Bornéo et de Sumatra; mais, comme les hommes auxquels on attribuait une queue, ils se sont évanouis au flambeau de la critique (2). Il en a été de même des nains de

(1) J. B. LAMARK, *Philosophie zoologique, ou Exposition des considérations relatives à l'histoire naturelle des animaux.* Paris, 1830. Il faut le comparer avec STEPHENS, *Anthropologie*, t. II, p. 6; et avec LYELL, *Principes de géologie*, qui le refute.

(2) BLUMENBACH, *de Generis humani varietate.*

Madagascar, des hermaphrodites des Florides, et des autres fables sur les Albinos, les Dodoniens, les Patagons et les Hottentots. Le commerce entre l'homme et la femelle du singe, qu'on avait affirmé fécond, fut également reconnu un conte; tandis que, selon la physiologie naturelle elle-même, la fécondité de l'union entre toutes les espèces et toutes les couleurs humaines démontre que le Mongol, et le Malais, et le pauvre nègre, sont également nos frères. Ah! nous ne rencontrerons que trop, en avançant dans l'histoire, des faits et des moments de la vie des peuples qui nous apprendront jusqu'à quel point de dégradation peut descendre l'homme abandonné à ses passions!

C'est donc une dénomination impropre que celle de races humaines, qui semblerait indiquer une provenance diverse, quand l'homme, dans ses différentes espèces, n'a fait que se mettre en harmonie avec la nature. Le Mongol et le Kalmouk vivent avec leur cheval et leurs troupeaux dans d'immenses plaines; sans un arbre, sans une source, et où la rosée seule vient raviver l'herbe déséchée; leurs formes aigües et rudes s'adaptent bien à leurs landes et à leurs montagnes. Le Kalmouk indolent reste encore assis des jours entiers, les yeux fixés sur un ciel toujours serein, et, au moindre bruit, il tend l'oreille vers l'espace où n'arrive pas son regard. Le Mongol, dans son pays, est ce qu'il était il y a des milliers d'années; expatrié, il a changé à ne plus être reconnaissable. L'Arabe, libre, sobre, léger à la course, cavalier infatigable, archer excellent, fidèle à sa parole, hôte généreux, est en harmonie avec son désert, comme le Lapon avec ses glaces, l'Italien et le Grec avec le sourire de leur climat.

Quand on parle de climat, on n'y rattache généralement d'autre distinction que celle des zones; celles-ci, toutefois, ne sont pas assez déterminées et ne produisent pas des effets égaux sur les deux hémisphères; de plus, les conditions varient aussi entre des pays contigus et produisent des températures très-différentes; les corps même y sont diversement aptes à recevoir ou à repousser la chaleur. Ajoutez à cela le magnétisme et l'électricité, cette vie de la matière, dont les mystères paraissent près de se révéler; ajoutez-y l'évaporation des diverses substances, les vents, les maladies endémiques, toutes choses qui modifient l'action mutuelle de la mer et de la terre, la qualité des aliments, le mode de culture. Les Germains de Tacite, en se civilisant, cessèrent de constituer une race dictincte, telle que la faisaient les anciens, et perdirent leur énorme stature, tandis que les Portugais, au centre des colonies du Cap, devinrent des géants. Quelle diversité d'aspect entre le Lapon

et le Hongrois ! et pourtant leur langage atteste qu'ils eurent une souche commune.

Il se présente dans la race humaine des variétés individuelles et des monstruosités que chacun peut avoir vues, sans qu'il soit nécessaire d'en rappeler de plus bizarres encore, dont on a conservé la mémoire. Celles-ci se propagent assez souvent, et, sans parler ici de certaines beautés ou imperfections héréditaires, on connaît des familles à six doigts, et l'Anglais porc-épic qui transmit cette difformité à sa descendance. Combien plus facilement cette transmission ne se produirait-elle pas si les familles vivaient isolées ! Toutes ces causes peuvent donc altérer les individus, et l'altération se perpétuer dans leurs fils.

Cette science des races est cependant encore à peine créée. Il paraît que les anciens distinguaient de la nôtre l'Éthiopique, la Thrace ou Mongole, et la Scythique ou Germaine ; mais ils ne déduisaient les variétés que de la teinte de la peau et de la couleur des cheveux. Cette distinction fut, avec raison, trouvée insuffisante et fautive ; divers systèmes furent proposés pour classifier l'espèce humaine. Le premier, le gouverneur Pownal suggéra d'observer les conformations du crâne (1); ce que Camper réduisit en science (2), en prenant pour critérium l'angle facial. En envisageant le crâne de profil, on tire une ligne de l'ouverture des yeux à la base des narines, et une autre du point proéminent du front à l'extrémité de la mâchoire supérieure où les dents sont implantées : l'ouverture diverse de l'angle qui en résulte distingue les races. Il s'ouvre chez le Babouin de 58 degrés, de 70 environ chez le nègre et le Kalmouk, d'à peu près 80 chez l'Européen (3).

Mais l'étude la plus sérieuse sur la variété des races est due à Blumenbach, qui recueillit une infinité de crânes et fixa les classes d'après leur forme, d'après la couleur des cheveux, de la peau et de l'iris. Il observe le crâne de haut en bas, où il présente une forme ovale, régulière à la nuque, raboteuse vers la partie antérieure, de laquelle s'avancent, plus ou moins saillants, le front, les os du nez et les mâchoires, en offrant plus ou moins ouvert le zygoma, ou l'arc, ainsi appelé, qui joint les os de la joue à ceux de la mâchoire. Classification de Blumenbach.

(1) *Nouvelle collection des voyages*. Londres, 1763, t. II, p. 73.

(2) Pierre Camper, *Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage chez les hommes des différents pays*. Utrecht, 1791.

(3) Les Grecs s'étaient aperçus de cette différence. Dans leurs statues, ils l'ouvraient de 95 à 100 degrés, pour indiquer le plus grand degré d'intelligence.

Cet examen lui fait ranger les hommes en trois classes : la *Caucasienne*, centrale, blanche; *l'Éthiopique,* noire ; la *Mongolique*, jaune. La *Malaise*, brune foncée, n'est qu'une nuance entre les deux premières, ainsi que l'*Américaine* cuivrée, entre les deux dernières. A la première, appartiennent les Européens (excepté les Lapons, les Finlandais et les Hongrois), l'Asie orientale, y compris l'Arabie et la Perse jusqu'au fleuve Obi, les rives de la mer Caspienne et du Gange, et l'Afrique septentrionale. Le reste de l'Afrique appartient à l'espèce nègre; à la Mongolique, les autres habitants de l'Asie, les trois peuples d'Europe exclus de la Caucasienne, et les Esquimaux de l'Amérique septentrionale. La Malaise comprend les natifs de Malacca, de l'Australie et de la Polynésie, dits tribus papouanes, l'Américaine et tous les indigènes du nouveau monde, moins les Esquimaux (1).

(1) Voici le tableau des classifications les plus récentes :

Selon BORY DE SAINT-VINCENT (*Dict. class. d'hist. natur.*, t. VIII; Paris, 1835) :

† LEIOTRIQUES, *aux cheveux lisses.*

* De l'ancien continent.

Ire espèce. — JAPHÉTIQUE.
A. *Gens togata*, — portant toujours des habits longs, et devenant chauves du front.
a. Race *Caucasienne* (occidentale).
b. Race *Pélasgienne* (méridionale).
B. *Gens braccata*, — dont toutes les variétés adoptèrent des vêtements courts, et deviennent chauves du sinciput.
c. Race *Celtique* (occidentale).
d. Race *Germanique* (septentrionale).
1re variété. — *Teutonique.*
2e variété. — *Esclavonne.*
IIe espèce. — ARABIQUE.
a. Race *Atlantique* (occidentale).
b. Race *Adamique* (orientale).
IIIe espèce. — INDIENNE.
IVe espèce. — SCYTHIQUE.
V^e espèce. — CHINOISE.

** Communes à l'ancien et au nouveau continent.

VIe espèce. — HYPERBORÉENNE.
VIIe espèce. — NEPTUNIENNE.
a. Race *Malaise* (orientale).
b. Race *Océanique* (occidentale).
c. Race *Japonaise* (intermédiaire).
VIIIe espèce. — AUSTRALASIENNE.

Mais plus la science va en avant, plus elle trouve la nature simple dans ses moyens; or, de même que les récentes découvertes de Humboldt, Bonpland, Pursh, Brown, donnèrent à de Candolle

*** Propres au nouveau continent.

IXe espèce. — COLOMBIENNE.
X^e^ espèce. — AMÉRICAINE.
XIe espèce. — PATAGONE.

†† ELLOTRIQUES, *aux cheveux crépus.*

XIIe espèce. — ÉTHIOPIENNE.
XIIIe espèce. — CAFRE.
XIVe espèce. — MÉLANIENNE.

††† HOMMES MONSTRUEUX.

a. *Crétins.*
b. *Albinos.*

Selon DESMOULINS (*Hist. nat. des races hum.*, 1826) :

Ire espèce. — SCYTHIQUE.
  a. Race *Indo-Germaine.*
  b. Race *Finnoise.*
  c. Race *Turque.*
IIe espèce. — CAUCASIENNE.
IIIe espèce. — SÉMITIQUE.
  a. Race *Arabe.*
  b. Race *Étrusco-Pélasgienne.*
  c. Race *Celtique.*
IVe espèce. — ATLANTIQUE.
V^e^ espèce. — INDIENNE.
VIe espèce. — MONGOLIQUE.
  a. Race *Indo-Chinoise.*
  b. Race *Mongole.*
  c. Race *Hyperboréenne.*
VIIe espèce. — KOURILIENNE.
VIIIe espèce. — ÉTHIOPIENNE.
IXe espèce. — EURO-AFRICAINE. — Nègres de Mozambique, Cafres, etc.
X^e^ espèce. — AUSTRO-AFRICAINE.
  a. Race *Hottentote.*
  b. Race *Bosjemanne.*
XIe espèce. — MALAISE OU OCÉANIQUE.
  1. *Caroliniens.*
  2. *Dajaki et Béadjous de Borneo, et plusieurs Araforas et Alfourous des Moluques.*
  3. *Javasiens, Sumatriens, Timoriens, et Malais.*
  4. *Polynésiens.*
  5. *Ovis de Madagascar.*
XIIe espèce. — PAPOUANE.
XIIIe espèce. — NÉGRO-OCÉANIQUE.
  1. *Moïs ou Moïées de la Cochinchine.*
  2. *Samangs, Dajaks, etc., des montagnes de Malacca.*

matière suffisante pour une distribution géographique des plantes, en les faisant dériver d'un centre commun, de même s'accroît chaque jour le nombre des arguments qui prouvent que les variétés de l'espèce humaine, loin de provenir d'une diversité d'origine, sont des altérations causées par le climat, par la manière de vivre, et par suite de monstruosités sporadiques devenues héréditaires. Les

3. *Peuples de la terre de Diémen, de la Nouvelle-Calédonie et de l'archipel du Saint-Esprit.*
Vinzirobaris des montagnes de Madagascar.

XIVe espèce. — AUSTRALASIENNE.
XVe espèce. — COLOMBIENNE.
XVIe espèce. — AMÉRICAINE.

1. *Omagnas, Guaranis, Coroados, Puris, Altourès, Otomackis, etc.*
2. *Botucadis et Guaiaces.*
3. *Mbayas, Sciarrouas.*
4. *Araucaniens, Pouelsques, Teulettes* ou *Patagons.*
5. *Petscheres, indigènes de la Terre de Feu.*

Selon LESSON (*Manuel de Mammalogie*, 1827) :

Ire Race. — BLANCHE OU CAUCASIENNE.

1re branche : ARAMÉE : *Assyriens, Chaldéens, Arabes, Pheniciens, Hebreux, Abyssiniens*, etc.
2e branche : INDIENNE, GERMAINE, PÉLASGIENNE : *Celtes, Cantabres, Persans*, etc.
3e branche : SCYTHIQUE, TARTARE : *Scythes, Parthes, Turcs, Finlandais, Hongrois.*
Ire variété, branche MALAISE.
IIe variété, branche OCÉANIQUE.

IIe Race. — JAUNE OU MONGOLIQUE.

1re branche : *Mantchous.*
2e branche : *Sinique.*
3e branche : *Hyperboréenne* ou *Esquimale : Lapons* en partie, *Samoyèdes, Esquimaux* du Labrador, habitants des Kuriles et des îles Aléotes.
4e branche : *Américaine.*
a. Péruvienne ou *Mexicaine.*
b. Araucane.
c. Patagone.
5e branche : *Mongolo-Pélasgienne* ou *Carolinienne.*

IIIe Race. — NÈGRE OU MÉLANIENNE.

1re branche : *Éthiopienne.*
2e branche : *Cafre.*
3e branche : *Hottentote.*
4e branche : *Papouane.*
5e branche : *Transmanienne.*
6e branche : *Alfourous-Endamène.*
7e branche : *Alfourous-Australe.*

mêmes causes qui ont pu produire les lapins et les lièvres blancs, différencier le pourceau du sanglier, et affecter la bosse à la race du chameau, suffisent à expliquer les différences entre les hommes.

Ce qui prouve, en effet, que des nations entières ont passé d'une famille à une autre, c'est que des hommes de couleur diverse parlent ou ont parlé le même langage ; indice certain d'origine commune. Les langues hongroise, finnoise, laponne, esthonienne, ont entre elles la même affinité que celles des Tchermesses, des Vothiaques, Ostiaques, Permiens et autres de la Sibérie orientale ; cependant, Lapons, Tchermesses, Vogules, Hongrois, ont les cheveux noirs et les yeux bruns, tandis que chez les Finnois, les Permiens, les Ostiaques, nous trouvons des yeux bleus et des cheveux rouges. Les philologues les plus récents placent dans la même famille les langues tartare et mongole. Ces peuples formaient encore, dans le onzième siècle, une seule communauté, composée de quatre tribus dérivant, selon leurs traditions, de deux frères ; aujourd'hui, les Tartares appartiennent à la race caucasienne (1). La parole atteste une origine commune entre les peuples de notre race ; toutefois, les habitants de la Péninsule indienne diffèrent de nous par la couleur et par les formes, au point de pouvoir être rangés dans une classe distincte.

Les langues d'Europe les mieux analysées sont parlées par deux ou trois races qui diffèrent entièrement par l'apparence. Les Tartares et les Turcs, physiquement, diffèrent des Mongols, et cependant ils ont des idiomes de la même famille. Les langues ouraliennes sont répandues parmi des peuples d'aspect physique très-varié ; les nations brunes de l'Inde parlent des dialectes dérivés du sanscrit, tout comme les Européens.

Pour quiconque a observé les changements extraordinaires, je dirai même essentiels, que subissent les animaux dans le passage de l'état sauvage au domestique, et dans le retour de celui-ci à celui-là, comme il arrive à l'égard de quelques-uns qu'on a transportés en Amérique, la variété dans l'espèce humaine est moins étonnante. Plus la science progresse, plus s'étend le nombre de ces variétés, ce qui prouve leur transition et la difficulté de les séparer avec des caractères tranchés. Parmi les animaux, les espèces différentes ne s'accouplent pas entre elles, et celles qui se touchent par des affinités ne produisent que des

(1) Klaproth démontre qu'il existe beaucoup d'affinité entre les noms des choses naturelles en usage chez les deux prétendues races caucasienne et mongolique. Il en donne une longue liste au vol. II des *Mémoires relatifs à l'Asie*.

hybrides inféconds ; il n'y a que les races de la même espèce qui engendrent des métis pouvant se reproduire. Le même phénomène se manifeste chez les hommes, qui, physiologiquement, entrent dans la même espèce ; d'autant plus que, sauf les influences du climat et des habitudes, la gestation et la vie ont la même durée, et que les maladies sont semblables.

Il est difficile certainement d'expliquer le passage de la couleur blanche à la noire (1) ; mais que cette couleur résulte du climat, c'est ce qu'indiquent les nuances graduelles entre les pôles et la ligne, marquées par les Danois, les Espagnols, les Italiens, les Maures et les Nègres. Chacun sait que l'enfant maure naît blanc, et qu'il noircit dans les dix jours suivants, tandis que les Sarrasines, qui vivent dans une retraite absolue, se conservent blanches. Que ce changement de couleur se produise et se perpétue, les Abyssiniens, race sémitique diverse, quant à la forme et à la structure du crâne, des nègres dont ils ont la peau (2), en sont un vivant témoignage. On en affirme autant de plusieurs populations d'Afrique, de nuances mixtes, devenues noires, tout en conservant les formes européennes, une civilisation supérieure et quelques traces de nos traditions. C'est ainsi que nos voyageurs, une fois établis dans l'Inde, y prennent le teint des naturels, et que l'on trouve dans le Malabar des Hébreux nègres. Il y a plus, chez les colons européens des Indes occidentales, le crâne diffère du nôtre; et l'on assure que les nègres esclaves dans les cases de l'Amérique se modifient quant à la forme du nez et des lèvres, et changent en cheveux la laine qui couvre leur tête (3). Quel ne sera donc pas l'effet des siècles ou des soudaines altérations de climat produites par les soulèvements, les éruptions volcaniques, les incendies, les cataclysmes ?

M. Flourens, secrétaire de l'Académie des sciences française, a fait de très-belles expériences sur l'étude comparée des diverses structures de l'organisme humain ; ces expériences l'ont conduit au même résultat que nous proclamons.

(1) Le siége de la couleur chez le nègre est immédiatement sous la peau extérieure, dans le tissu qu'on appelle de Malpighi. Voy. ALBIN, *de Sede et causa coloris Æthiopum*. Leiden, 1738.

(2) Il est à remarquer qu'ils se nomment eux-mêmes *Ghecz* (passage) et que l'Écriture sainte appelle *Cus* les habitants des deux bords de la mer Rouge.

(3) Le docteur Wisemann a fourni nombre de preuves de tous ces faits dans la quatrième de ses conférences tenues à Rome. J'ai préféré m'appuyer sur les auteurs non ecclésiastiques, dont le but était tout autre que celui de soutenir Moïse. La raison en est toute simple.

Quant à la peau, qui offre la distinction la plus apparente, on trouve dans les races colorées une membrane pigmentale qui manque aux autres; aussi l'a-t-on prise comme caractérisque. Mais il n'en est pas ainsi; le blanc lui-même, en se brunissant sous l'influence du soleil, acquiert, entre l'épiderme et le derme, un pigment très-subtil; bien plus, il a un véritable pigment autour du mamelon. Ce pigment n'existe pas dans le fœtus des nègres, ni chez les individus de leur race qui sont affectés d'albinisme partiel, ni dans certaines parties blanches qu'on voit sur quelques personnes de couleur. Cette décoloration partielle atteste que l'absence de sécrétion de pigment pourrait être attribuée à une altération morbide; mais il est certain qu'elle n'est pas caractéristique des races. En définitive, le pigment se développe d'autant moins dans les croisements qu'ils s'éloignent davantage de la souche noire. Celui qui n'aperçoit qu'une dérivation unique devrait tenir compte de ces gradations, au lieu de rapprocher brusquement les deux extrêmes. La matière colorante existe dans toutes les races; les circonstances la développent.

Le même auteur a fait des études sur le squelette et le crâne, dont nous ne pouvons pas nous occuper ici.

Puis, une fois imprimé, un caractère demeure presque indélébile, comme nous le voyons dans les variétés européennes; cela est si vrai, qu'en Italie on distingue encore les types gaulois et romain (1). Pourquoi cela? Pourquoi le Nègre, même sous le pôle, ne blanchit-il pas? Pourquoi l'Américain garde-t-il sa couleur cuivrée, et sur les lacs glacés du Canada, et dans les brûlantes Pampas (2)? Ce sont des mystères qui démontrent que les faits recueillis

(1) Voy. la lettre de W. F. Edwards à M. Amédée Thierry, *des Caractères physiologiques des races humaines, considérées dans leur rapport avec l'histoire*. Paris, 1829, p. 129. Après avoir posé les lois physiologiques selon lesquelles il croit que se mêlent les races, il affirme avoir aperçu chez les Français qui habitent la frontière de la Bourgogne un type différent de celui des habitants de la France septentrionale, type qu'on rencontre aussi dans le Lyonnais, dans le Dauphiné, dans la Savoie. Il a étudié le type italien antique dans les portraits des empereurs et des grands hommes, et il prétend le retrouver chez les Florentins, les Bolonais, les Ferrarais, les Vénitiens et les habitants de Padoue. Il a appliqué les mêmes lois aux habitants des pays où prevalurent les Cimbres, et il assure que l'histoire et la philologie viennent à l'appui des résultats qu'il a obtenus.

(2) Le capitaine Gabriel Lafond démontra que les Américains formaient une seule famille, modifiée par les climats et les pays différents en quatre variétés : la première, dans l'Unalaska et sur la côte nord-ouest, ressemble aux habitants de la Terre de Feu; la deuxième comprend les Mexicains, les habitants des plaines du Nord et du Chili, ainsi que les Indiens des Pampas; la troisième, les

jusqu'ici suffisent à réfuter les objections, mais non pas à fonder une théorie absolue.

Au surplus, il est certain que les diversités réelles entre les races se réduisent à la couleur de la peau et à la qualité des cheveux, sans s'étendre aux organes plus nobles de la vie. La science de Gall, que quelques-uns ont voulu tourner au profit du matérialisme, prouve l'unité de notre espèce. Tout récemment, Tiedemann, par d'excellentes recherches sur le cerveau, prouvait que celui du Nègre ne diffère du nôtre que légèrement, dans sa conformité extérieure, et nullement dans sa structure interne, et, qu'à part quelque disposition plus symétrique dans ses circonvolutions, il ne ressemble pas plus au cerveau de l'orang-outang que celui des Européens. Ce savant en déduit que notre prééminence sur le Nègre ne tient à aucune supériorité congéniale de l'intelligence, mais à la seule éducation (1).

Humboldt, ce grand naturaliste, qui, de ses propres yeux, a examiné toute la terre, insiste sur les analogies qu'offrent les Américains avec les Mongols et avec d'autres peuples de l'Asie centrale; il trouve que plus on étudie les races, les langues, les traditions, les coutumes, plus il y a lieu de croire que les habitants du nouveau monde viennent de l'Asie orientale; que Quetz-Alcoatl, Bochica, Mango-Capac, personnages ou colonies qui civilisèrent ces régions, étaient partis de l'Asie orientale, et qu'ils furent en communication avec les Thibétains, les Tartares-Samanées, les Ainos-Barbos, des Iles de Jesso et de Sachalin. Cet illustre voyageur assure que lorsqu'on aura mieux étudié les Maures d'Afrique et ces hordes qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, vaguement désignées par le nom de Tartares ou de Tchoux, les races caucasienne, mongole, américaine, malaise, nègre, paraîtront moins isolées, et que l'on apercevra dans cette grande famille du genre humain un seul type organique, modifié par des circonstances qu'il ne nous sera peut-être jamais donné de découvrir (2).

Péruviens; la quatrième, les nomades sauvages. Voy. *Bulletin de la Société de géographie*, mars 1836.

(1) D'après ses recherches, insérées dans *l'Institut*, n° 190, 1837, le cerveau ordinaire d'un Européen adulte pèse de 3 livres 3 onces à 4 livres 11 onces (gram. 1212.54 — 1834.55); celui d'une femme, de 4 à 8 onces de moins (gr. 124.36 — 248.72). A la naissance de l'homme, soit blanc, soit noir, son cerveau pèse le sixième de son corps; à deux ans, le quinzième; à trois, le dix-huitième; à quinze, le vingt-quatrième; entre les vingt et les soixante-dix ans, d'un trente-cinquième à un quarante-cinquième.

(2) *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes d'Amérique*,

Langage.

Une autre série de preuves de l'unité du genre humain se déduit du langage. Celui qui demanderait comment les images retracées dans l'œil peuvent se représenter au moyen de sons, ayant en soi le pouvoir d'exprimer des idées et de les éveiller dans les autres, proposerait un problème d'une difficulté aussi insurmontable que le serait celui de substituer le son à la couleur, la pensée au son, un son pittoresque à la pensée. Eh bien ! le langage, d'où proviennent tous les trésors de la tradition et du perfectionnement de l'homme, qui réunit le passé au présent, ce qui est près à ce qui est loin ; le langage symbolisé dans la lyre fondant la cité, dans les demi-dieux dictant les lois, satisfait à toutes ces conditions. Interprète des générations éteintes, fondement de la dignité de l'homme et de sa haute destinée, puisqu'il renferme nécessairement la conscience et l'intelligence, il sert non-seulement à énoncer la pensée, mais encore à l'amour, à la réconciliation, au commandement, à la justice, à la création.

Cet instrument, le plus merveilleux parmi les choses créées, qui l'a trouvé ?

Si je le demande aux saintes Écritures, elles me répondent que la parole était dès le commencement, et que la parole était Dieu ; Dieu parla à l'homme, et, par son commandement, l'homme imposa un nom à toutes choses. Dieu, d'ailleurs, ne créa-t-il pas l'homme parfait (1) ? Comment aurait-il pu se dire tel s'il lui avait manqué la parole, instrument par lequel il devient raisonnable ? J'en conclus que le langage a été d'abord enseigné par Dieu, qui s'en servit pour communiquer à l'homme les plus importantes notions morales, scientifiques et religieuses.

Néanmoins, toutes les intelligences ne s'en tiennent pas à la foi, et demandent des preuves à l'appui. Elles abondent ici, comme il advient de toutes les vérités révélées. Quelques écrivains supposent que les hommes, après être éclos des germes matériels, vécurent, « jetés comme au hasard sur une terre confuse et sau-

introduction. Il y dit encore que l'on s'étonne de trouver à la fin du quinzième siècle, dans un monde que nous appelons nouveau, des institutions antiques, des idées religieuses, des formes d'édifices qui, dans l'Asie, paraissent remonter à l'aurore de la civilisation ; qu'il en est des traits caractéristiques de l'humanité comme de la structure intérieure des végétaux répandus sur la face du globe : partout se manifeste un type primitif, malgré les différences produites par les climats et le sol, et par la réunion de beaucoup de causes accidentelles, et que la communication entre les deux mondes est prouvée d'une manière indubitable par les cosmogonies, les monuments, les hiéroglyphes, par les institutions des peuples de l'Asie et de l'Amérique.

(1) *Et vidit Deus quod esset bonum.* (Genèse.)

vage, orphelins abandonnés par la main inconnue qui les avait produits (1), » et, qu'obéissant à la seule loi du besoin, ils inventèrent d'abord certains cris conventionnels, qui furent les interjections, d'où ils s'élevèrent pas à pas aux autres parties du discours.

Mais, pour s'entendre sur le sens de cris arbitraires, n'est-il pas besoin de parler déjà? Autrement, le son formé par un homme pourra-t-il jamais concorder dans l'esprit d'un autre avec une idée préconçue? Les bêtes hurlent depuis des centaines de siècles; ont-elles jamais produit un langage qui allât au delà des cris inarticulés? Si l'homme n'avait jamais entendu parler, il serait demeuré privé de la parole, comme cela est évident par l'exemple journalier des sourds-muets; que s'ils apprennent le langage des signes et acquièrent des idées, c'est qu'ils sont élevés au milieu d'une société dont la parole a fait l'éducation. Comment les distinctions logiques, les finesses du langage, les gradations des temps, des modes, des personnnes, auraient-elles pu être inventées par l'homme, dans l'ignorance supposée de ses jours primitifs? Je dis primitifs, car, en quelque lieu qu'on nous montre l'homme, il parle déjà; or, ni la tradition ni la fable ne nous apprennent que quelqu'un ait inventé la parole.

Je dirai plus : tandis que nous voyons, dans la marche progressive de la société, tous les arts se perfectionner, les langues n'ont fait aucun progrès depuis que nous les connaissons; il n'en est pas une seule qui à ses propres éléments en ait ajouté un essentiel. Les races semitiques, bien que rapprochées des autres depuis des siècles, n'ont produit ni le temps présent, ni des temps et des modes conditionnels; elles n'ont pu inventer quelque nouvelle conjonction ou quelque particule pour dispenser le *waou* copulatif d'exprimer tout rapport quelconque entre les parties d'un discours. Leurs alphabets manquent de voyelles, et elles ne savent pas les y introduire (2).

(1) VOLNEY, *Ruines*.

(2) Grimm, étudiant les formes primitives de la grammaire allemande, trouva que sa langue avait fait tout autre chose que se perfectionner. M. de Humboldt écrivait à M. Abel Rémusat : « Je ne regarde pas les formes grammaticales comme « les fruits du progrès qu'une nation fait dans l'analyse de la pensée, mais plutôt « comme un résultat de la manière dont une nation considère et traite sa lan- « gue. » *Lettre sur la nature des formes grammaticales*. Paris, 1827, p. 13.— Il ajoute : « Je suis pénétré de la conviction qu'il ne faut pas méconnaître cette « force vraiment divine que révèlent les facultés humaines, ce génie créateur « des nations, surtout dans l'état primitif, où toutes les idées et même les fa- « cultés de l'âme empruntent une force plus vive de la nouveauté des impressions; « où l'homme peut pressentir des combinaisons auxquelles il ne serait pas ar-

Allez, à présent même, chez les Américains qui parlent le *maya* et le *bétoï ;* vous y trouverez deux formes de verbe : une qui indique le temps, l'autre, simplement la relation entre l'attribut et le sujet. Comment ces sauvages grossiers ont-ils inventé une combinaison aussi logique? Pourquoi ne nous la sommes-nous pas appropriée, nous si fiers de notre civilisation? Pourquoi toutes les innovations apportées, de mémoire d'homme, dans le langage, se sont-elles réduites à importer un mot d'une autre langue, à en rajeunir un suranné, ou à le former d'éléments déjà en usage? Combien d'efforts tentés dans les académies pour trouver une langue universelle! Tentative désastreuse, du reste, si jamais la réussite en était possible; car elle reléguerait chez un petit nombre de savants la science, qui ne peut grandir qu'à la condition d'être accessible à tous. Mais l'homme n'invente pas une langue; il apporte, au contraire, le plus grand soin à fixer celle qu'il parle, à la conserver, sinon dans ses accidents, du moins dans sa nature. Le respect pour les vieux mots est traditionnel chez les littérateurs et chez le peuple, comme si l'on sentait l'impuissance de faire mieux (1). Au berceau du genre humain, voyez quelle vigueur dans l'expression! Ne semble-t-il pas qu'il ait été accordé aux hommes, plus énergiques de sens et de sentiment, un langage proportionné pour exprimer l'enthousiasme d'une jeunesse hardie?

Ces motifs et d'autres encore faisaient trouver exclusivement raisonnable, nous ne dirons pas à des théologiens et à des théosophistes, mais à M. de Humboldt, l'opinion d'un langage révélé. L'Académie de Pétersbourg, à laquelle l'ethnographie a dû de précieuses recherches, affirmait que les langues sont toutes des dialectes d'un langage perdu, et qu'elles suffiraient à contredire ceux qui croient à une dérivation multiple du genre humain; Rousseau lui-même était entraîné à croire le langage *un don de la Divinité*.

« rivé par la marche lente et progressive de l'expérience. Ce génie créateur « peut franchir les limites qui semblent prescrites au reste des mortels; et, s'il « est impossible de retracer sa marche, sa présence vivifiante n'en est pas moins « manifeste. Plutôt que de renoncer, dans l'origine des langues, à l'influence de « cette cause puissante et première, et de leur assigner à toutes une marche uni- « forme et mécanique, qui les traînerait pas à pas depuis le commencement le « plus grossier jusqu'à leur perfectionnement, j'embrasserais l'opinion de ceux « qui rapportent l'origine des langues à une révélation immédiate de la Divinité. « Ils reconnaissent au moins l'étincelle divine qui luit à travers tous les idiomes, « même les plus imparfaits et les moins cultivés. »

(1) *Vetera* (verba) *majestas quædam, et ut sic dixerim, religio commendat.* (QUINTIL.)

Si c'était une invention des hommes, chaque couple, ou au moins chaque famille, aurait composé le sien, et il n'y aurait aucun rapport de l'un à l'autre, comme il n'en existe pas entre les œuvres du caprice. Mais il en est tout autrement; or, puisque le langage est une des bases de l'histoire de l'humanité, et que la variété des idiomes entre positivement dans l'histoire des races, il est bon de s'arrêter quelque peu sur ce point.

Nous ne rechercherons pas quel fut le langage primitif; c'est une question de vanité nationale pour la solution de laquelle les données nous manquent. Peut-être a-t-il péri; peut-être s'altéra-t-il lorsque Dieu jeta ses regards sur la tour de Babel édifiée par les descendants de Noé, formant un seul peuple, parlant le même langage (1), et confondit tellement ce langage qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres. A cette époque commence l'histoire des langues, dont les variétés peuvent être considérées comme une pyramide à trois étages. Au premier, sont les langues de racines monosyllabiques et de paroles primitives; elles n'ont point de grammaire, mais seulement quelques éléments grossiers d'une méthode très-simple et imparfaite; elles sont, sans comparaison, les plus répandues sur la surface du globe. Dans le nombre, domine le chinois, qui s'est développé autant que sa nature pouvait le permettre; toutefois, il ressemble encore aux cris d'un enfant, énergiques, mais sans liaison, bien que l'art du style et l'accroissement de la science l'aient élevé de cette espèce d'enfance à un état de forme conventionnelle (2).

La seconde tige porte trois rameaux différents, indo-persan, gréco-latin, gotho-germain, de racines bisyllabiques; aussi sent-on dans ces langues une grande puissance de vie, beaucoup de fécondité et de luxe dans la grammaire, et d'autant plus de richesse et de régularité qu'elles se rapprochent davantage de celle de l'Inde. Peu à peu elles se développent en se transformant; on y trouve tout d'abord une grande abondance de poésie, et, par suite, une merveilleuse variété d'exposition et de formes; enfin la plus exacte précision du langage scientifique.

(1) *Ecce unus est populus et unum labium omnibus.*

(2) On peut avoir une idée de ce langage par celui des sourds-muets, qui exprime les simples signes des idées sans qu'elles soient liées dans leur ordre naturel. Par exemple, le *Pater noster* s'exprime par les signes : 1, *notre*; 2, *père*; 3, *ciel*; 4, *dans* (signe d'insertion); 5, *désir* (signe d'attirer à soi) : 6, *votre* (vous); 7, *nom*; 8, *respect*; 9, *desir*; 10, *votre*; 11, *arrive*; 12, *règne*; 13, *providence*; 14, *arrive*; 15, *désir*; 16, *votre*; 17, *volonté*; 18, *faire*; 19, *ciel*; 20, *terre*; 21, *égalité*, etc. Voir DE GÉRANDO, *De l'éducation des sourds-muets*. Paris, 1827, t. I, p. 589.

Au sommet de la pyramide sont les langues sémitiques, qui se répandirent dans la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, la Phénicie, l'Arabie, l'Éthiopie, et dont les branches principales sont l'hébraïque, avec la phénicienne et la chananéenne; l'araméenne, subdivisée en syriaque et en chaldéenne; l'arabique et l'éthiopienne, d'où sont dérivés les idiomes de l'Abyssinie.

Dans ces dernières, la racine est constamment de trois syllabes, ou plutôt de trois lettres, parce que, dans leur système d'écriture, on ne compte pas les voyelles. Dans le verbe, les trois radicales persistent toujours. Combinées avec quelques augments, elles expriment toutes les gradations possibles d'actif, de passif, de neutre, de réfléchi, de transitif et d'intransitif, de réciprocité, de désir et de rivalité; trinité et unité qui n'est pas sans mystère, et qui se reproduit si souvent dans les œuvres de la nature. Selon les lois de la dérivation des mots hébraïques, le verbe est le principe duquel tout découle. Il n'est pas besoin de dire tout ce que ce mode donne à l'expression de vitalité et de chaleur, bien que d'autre part la généralité de cette loi impose des bornes au développement des constructions grammaticales. Les augments et le changement des voyelles soumettent le radical à des transformations infinies; d'un autre côté, si les formes pour les divers temps manquent à la conjugaison, on y trouve une grande variété d'inflexions aptes à modifier la signification et à étendre la valeur des verbes, à la fin desquels s'unissent les suffixes des noms personnels. Dans le rapport du génitif, c'est le substantif qui se modifie au lieu de l'adjectif; les lettres aspirées et les sons gutturaux y sont en grand nombre. Les langues sémitiques s'écrivent avec les seules consonnes, en suppléant les voyelles par des points, et de droite à gauche, à l'exception de l'éthiopique. Comme elles sont privées de particules et de conjonctions propres à préciser le rapport des paroles entre elles, raides de construction et limitées aux images d'action extérieure, elles ne sont pas de nature à élever l'esprit à des idées abstraites et spéculatives; elles sont, en revanche, très-favorables aux récits historiques et à cette brillante poésie où les impressions et les sensations se succèdent avec rapidité. Aussi n'ont-elles fourni aucune école de philosophie rationnelle, et, dans leurs plus sublimes compositions, on ne rencontre pas un seul élément de pensée métaphysique. Les plus hautes révélations de la foi, les prophéties les plus effrayantes, la plus sage morale, sont, dans la Bible, revêtues d'images corporelles; il faut en dire autant du Coran : ce qui fait considérer les peuples qui parlent ces langues comme spécialement destinés à conserver les traditions.

Dans les idiomes indo-européens, nous admirons une grande flexibilité propre à exprimer les relations internes ou externes entre les objets, et cela au moyen de l'inflexion des noms, des prépositions, des particules, des temps conditionnels, des infinitifs, de la composition des mots, de la difficulté d'intervertir la construction et de transporter les expressions d'un sens matériel à un autre purement intellectuel; ce qui les rend plus propres à formuler les hautes conceptions de l'esprit et les subtilités de la philosophie. Voilà pourquoi, dans l'Inde, en Grèce, en Allemagne, les formes des idées ont été analysées jusque dans leurs éléments primitifs; et si nous avons trouvé les autres langages favorables à la conservation des traditions, nous devons reconnaître que ceux-ci sont aptes à les répandre et à les appuyer de preuves.

Il semble qu'il faille rattacher à la seconde classe les langues slaves, qui, avec les autres du même ordre, forment une quatrième ramification. Beaucoup tiennent le milieu entre la seconde et la troisième, nées qu'elles sont du mélange des races. Tels seraient aussi certains idiomes de l'Amérique et ceux dont il existe encore des restes en Europe, le celtique (1), le gallique, le finnois, anciens dialectes qui ne sont pas purement monosyllabiques, mais très-simples et d'une structure grammaticale imparfaite, ou du moins étrangement combinée.

Toutefois, les langues dérivées tiennent de l'une et de l'autre des primitives. L'antique égyptien, par le peu que nous en révèlent les hiéroglyphes et les débris qui nous restent, a du rapport avec le vieux araméen; mais il en diffère par l'écriture trilitère. L'Abyssinie, antique colonie chamitique, conserve encore un idiome mêlé d'hébreu ancien et d'arabe postérieur. Ainsi, entre Sem et Japhet, se retrouve la parenté qui unit Cham et Sem. Dans le copte domine l'araméen, mais avec beaucoup de traces indiennes; le pronom copte se reproduit dans l'hébreu et le sanscrit. L'antique persan ou pelvi est sémitique par les mots, indo-européen par la grammaire. Les inflexions du verbe arabe sous la forme de pronoms semi-latins, rappellent les particules et la conjugaison grecques. La voix moyenne des Grecs ressemble

(1) Les dialectes celtiques ont été rattachés à la famille indo-européenne dans l'ouvrage du docteur PRITCHARD, *Origine orientale des nations celtiques.* Bopp, dans une dissertation lue à l'Académie des sciences de Berlin, le 13 décembre 1838, a démontré que les langues celtiques sont du même groupe que les autres langues indo européennes, malgré le système de déclinaison, qui semble très-différent; en effet, ce sont les premières lettres du mot qui désignent les modifications.

un peu dans les formes, et tout à fait dans la signification, aux réfléchis sémitiques.

De ces rapports on conclut à l'existence probable d'une langue antérieure aux langues sémitique et indienne, puisque la fraternité suppose un père commun. Plus compliquée que les deux dernières, elle peut en avoir engendré directement d'autres, auxquelles elle aurait transmis la facture du verbe avec toute la complication qui n'existe pas dans celles-ci. Tels seraient peut-être le basque, où la même racine produit jusqu'à vingt-cinq conjugaisons, et l'idiome d'autres nations qui errèrent dans le centre de l'Asie avant de passer en Amérique. Dans cet idiome on trouve le verbe avec cette facture, simple par le procédé et compliquée par les résultats, qui varie les degrés de l'action au moyen de l'interposition de quelques syllabes, comme dans le verbe sémitique. A l'extrémité de l'Inde, les idiomes tamoul, télinga, carnatique, mysorien, toularien, parbatien, ne se rattachent pas directement au sanscrit, mais aux idiomes tartares, qui sont de famille ariane, et dans lesquels on néglige la conjugaison du verbe.

En Europe, depuis un temps très-reculé, les idiomes indo-européens ont prévalu; et il est surprenant que les côtes méridionales, qui entretinrent tant de relations commerciales ou politiques avec les côtes de l'Afrique, ne manifestent dans leurs langues aucune affinité d'origine avec celles des Africains, mais plutôt avec la finnoise, de source sémitique. Faudrait-il faire descendre les Pélasges de cette dernière race?

Pour connaître la transformation qui s'opère dans les langues par le mélange, il suffit d'étudier les dialectes des peuples voisins, ou les langues franques des côtes de la Méditerranée, des Antilles et de l'Indo-Chine. De nos jours même, et dans les pays où l'on prétend que les langues sont fixées par la littérature, la prononciation change tous les cent ans, l'orthographe tous les deux cents, et la syntaxe après trois siècles. Autrefois les castes sacerdotales conservaient la pureté primitive, mais il en résultait que leur langage devenait bientôt étranger au vulgaire. De purs accidents suffisent pour qu'un Italien ne comprenne pas le latin et l'espagnol; pour que l'allemand, le hollandais, le français et l'anglais soient devenus des idiomes distincts.

Et s'il en est ainsi pour des peuples qui se touchent, que devait-il arriver dans l'isolement habituel et les superpositions éventuelles des peuples anciens! Le guaranis du Paraguay et le chérokee de l'Amérique septentrionale sont un mélange de divers dialectes, et cependant ils rivalisent avec l'espagnol et l'anglais. Des événements

politiques pourraient en faire des langues nationales et littéraires. Dirait-on, pour cela, qu'elles sont l'œuvre d'un homme? Mais l'homme n'a fourni ni les matériaux ni les instruments, je veux dire ni les paroles ni les formes grammaticales, héritage aussi vieux que le monde; ainsi, l'architecte élève un édifice nouveau, mais avec des matériaux préexistants.

Si nous avons fait une chose inusitée dans l'histoire en nous arrêtant sur ce point, nous ne craignons pas qu'on nous en fasse un reproche, ou il faudrait méconnaître la dignité de la parole, sans laquelle l'homme n'acquiert point d'idées, parce qu'elle est l'idée exprimée comme l'idée est la parole pensée (1). Les langues sont le lien le plus solide des nations; il résiste aux outrages des temps et à l'épée des conquérants. Leur étude n'est pas, comme elle l'a été jusqu'ici, un objet de curiosité et de caprice; mais, réduite en science de nos jours, elle a reculé les barrières de l'histoire, et, quand les monuments se taisaient, elle a retracé les migrations primitives des peuples.

On a trouvé encore dans le sanscrit le fond et les formes des langues slaves, formes qui ne sont pas entrées dans le latin, le grec l'allemand, le slave, mais qui reparaissent dans l'erse, le gallois et le bas-breton. De cette analogie entre les deux extrêmes, il est permis de conclure à la parenté des intermédiaires, là même où elle est le moins évidente.

Cette fraternité se conserve au milieu des transformations des langues, qui se convertissent en langues nouvelles, se fractionnent en idiomes, se décomposent en dialectes. Dans le sanscrit, on rencontre souvent des formes grammaticales qui échappent à toute règle. Ainsi, le latin dit *elephas*, mais la forme du génitif *elephantos* indique la suppression de deux lettres, et rapproche le mot du grec qui, à son tour, ressemble à l'indien *aila vanta*. Le latin *esse*, qui offre une si grande incohérence, reconstruit ses divers temps au moyen des deux verbes sanscrits d'où il vient; ainsi, l'*andare* italien, pour sa conjugaison, emprunte aux deux mots latins *ire* et *vadere*. *Better* et *besser* est le comparatif de *gut* et de *good* dans l'allemand et l'anglo-saxon; ce mot a son positif régulier en *beh* zend et pelvi.

Quelquefois on reconnaît l'étymologie en lisant le radical de droite à gauche et vice-versa, deux systèmes d'alphabet dont le premier est sémitique et le second japétique. *Tra*, dont les latins ont fait *terra*, est *art* en arabe, et *erde* en allemand; *grd*, d'où *gradus*,

(1) Je dis *acquiert*, si l'idée de l'être est innée.

est *drg* en sémitique; *fil*, fil, est *lif; Athin*, Athènes, est *nitha* en égyptien, qui signifie chouette et la déesse correspondant à la Pallas grecque.

Cependant, ceux qui veulent toujours voir dans la ressemblance des langues une preuve de la filiation des peuples, courent le risque de tomber dans l'erreur. C'est ainsi que, Wilkins ayant dit que le persan était un composé de divers mots latins, grecs, germains (1), Walton partit de là pour assurer que la nation persane n'est qu'un mélange de Grecs, d'Italiens, d'Arabes et de Tartares, et que le persan est formé d'un remaniement de leurs idomes. Denina, pour se rendre raison de la ressemblance qui existe entre le grec et le teuton, supposait que les Germains étaient originaires de l'Asie Mineure (2). Les langues d'une même famille conservent entre elles des rapports sans lesquels la conformité d'étymologie ne confirme aucune autre parenté que celle qui remonte aux sources primitives; or, plus l'étude avance, plus on trouve qu'il faut abandonner les qualifications de langues mères et filles, puisque toutes ne sont que des sœurs, entre lesquelles on observe à la fois et des ressemblances nombreuses et des différences notables (3).

Séparé des autres par de longues distances, par des monts,

(1) Préface de l'*Oratio dominica in diversis omnium fere gentium linguis versa*, de CHAMBERLAYNE, p. 7. Amsterdam, 1715. Les premières études comparatives des langues se firent précisément sur les traductions polyglottes du *Pater noster*. La plus grande collection est celle que nous venons de citer.

(2) *Sur les causes de la différence des langues*, Berlin, 1783.

(3) Voy. KLAPROTH, dans l'*Encyclopédie moderne*, article LANGUES, et l'ouvrage de l'ingénieur J. de XYLANDER, imprimé dernièrement à Francfort-sur-Mein, sous le titre de *Das Sprachgeschichte der Titanes*, etc., *Histoire des langues titannes*, ou Exposition comparative des affinités primitives des langues tartares entre elles et avec l'hellénique, suivie de réflexions sur l'histoire des langues et des peuples. — L'auteur commence par examiner la langue mantchoue au point de vue de la grammaire et de la syntaxe; il compare avec autant de mots grecs deux mille cinq cents paroles mantchoues appartenant, partie au style élevé, partie au style familier, et il en conclut que les principes élémentaires, les radicaux, les désinences, sont les mêmes dans les deux langues; il va jusqu'à penser que le mantchou est un dialecte primitif du grec. Étendant ensuite ses recherches sur les idiomes tongnses, qui, selon l'*Asie polyglotte*, dépassent le nombre de deux cents, sur le mongol, le turc, le thibétain, le chinois, le hongrois, le finlandais, le samoyède, le jenisée, l'œnos, le kamtschadale, le corgak, le gincagire, le sciu-tscho-coréen, le japonais, le birman, le siamois, l'anamène, le pegman, le malagais, le géorgien simite, il se voit forcé de convenir que toutes les langues parlées aujourd'hui en Europe, en Asie, dans le nord et au nord-est de l'Afrique et dans le plus grand nombre des îles situées entre l'Asie et l'Amérique, ont entre elles un degré de parenté plus ou moins étroit, ainsi que le prouve encore la syntaxe du grec antique.

des fleuves et des mers, chaque peuple élabora sa langue sous des influences opposées. Voilà pourquoi elle se fait entendre mélodieuse dans les pays tempérés, sourde et brève sous des cieux embrasés, âpre et forte au milieu des glaces du pôle. La vie contemplative du pasteur, la course haletante du chasseur, le cri menaçant du guerrier, y retentissent tour à tour; la conquête et la civilisation y apposent leur empreinte. Partout où les peuples tombèrent dans la barbarie, les idiomes, vagues, mobiles, bizarres, prouvent la rareté des communications et les guerres intestines; partout où ils s'élèvent à la civilisation, à la vie agricole et intellectuelle, les langues s'étendent uniformes et constantes. Ainsi, en Europe, elles ont pris une physionomie commune, tandis qu'elles varient à chaque hameau parmi les indigènes de l'Amérique.

Du reste, on retrouve partout une unité primitive éparpillée en petits groupes qui n'ont pas perdu la ressemblance, même au milieu des altérations infinies causées par le cours des siècles, par la variété de climat, par les vicissitudes politiques, par le mélange des populations; si bien qu'on peut à bon droit en tirer cette conclusion : Les hommes parlent, donc ils sont d'une seule race (1).

Enfin, tous s'accordent à reconnaître dans les espèces diverses de l'homme un attribut insigne, et qui leur est propre exclusivement, la perfectibilité; attribut qui suffirait pour en démontrer l'unité. C'est par orgueil que nous croyons à la supériorité de la race blanche, et que les autres, sans elle, ne peuvent s'élever à la civilisation. Les Grecs avouaient qu'ils devaient beaucoup aux Égyptiens et aux Phéniciens basanés, auxquels les Étrusques avaient aussi fait de nombreux emprunts. L'Amérique doit son éducation à une race dont les restes se conservent dans les peaux rouges; les Chinois, probablement, ont été civilisés par des Indiens, et de cette race brunie descendent sans doute les Scythes,

(1) L'idée que l'écriture est un art primitif et une partie essentielle du langage pris dans son acception la plus large, est soutenue par FRÉDÉRIC SCHLEGEL. On connaît la tentative de COURT DE GÉBELIN pour prouver l'unité de tous les alphabets (*Monde primitif*, à la fin du IIIe vol.); et les comparaisons aussi ingénieuses que savantes de M. PARAVEY. (*Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples*, Paris, 1826.) Je rappellerai deux autres écrivains qui partagent cette opinion. HERDER dit : « *Les alphabets des peuples présentent une analogie encore plus frappante ;* « *elle est telle, qu'à bien approfondir les choses, il n'y a proprement qu'un* « *alphabet.* » (*Nouveaux Mémoires de l'Académie royale*, année 1781, Berlin, 1783, p. 413.) Le baron G. de Humboldt semble admettre la même opinion dans son *Essai sur l'origine des formes grammaticales*.

les Celtes et les autres peuples, qui, dès la plus haute antiquité, sont venus s'établir dans l'Europe; les Arabes basanés ont répandu le Koran dans le cœur de l'Afrique.

Mais enfin, ce que l'on conteste dans les races, c'est le degré et non la capacité d'éducation.

Puis, l'intelligence dont l'homme est doué paraît capable de modifier l'encéphale, et, par cet organe, les formes extérieures; exercée dans les bornes légitimes, elle conduit à la beauté de la race blanche; mais s'il en abuse ou la laisse engourdir, l'homme peut descendre jusqu'au Hottentot. Néanmoins, quoique abaissée à ce point, l'espèce ne perd ni sa nature, ni la possibilité de se relever. On a répété que les Nègres sont le dernier degré de l'échelle; eh bien! les voilà qui viennent de conquérir la liberté à Haïti, où ils ne la pratiquent pas plus mal qu'on ne le fait en Europe. La race abyssinienne est noire aussi, mais elle a des formes d'autant plus belles, qu'elle est plus éclairée.

Accord des sentiments moraux.

Cette unité reste victorieusement démontrée par la concordance des affections morales, si universellement avouée, que les philosophes de toute opinion fondent sur elle leurs systèmes et croient pouvoir écrire l'histoire de l'homme d'après les sentiments communs à toute l'espèce. Nous ne dirons rien de l'amour filial et des liens domestiques, qui, bien qu'à un degré différent, peuvent se rencontrer aussi chez la brute; mais la notion d'un Dieu est si générale, que c'est à grand'peine si l'on a trouvé, encore le cas n'est-il pas bien avéré, quelques tribus sauvages à qui elle manque. Le respect pour la vieillesse, quoique parfois exprimé d'une façon étrange et même criminelle, est aussi commun qu'il est particulier à l'homme, ainsi que la religion des tombeaux et de la pudeur Aussi, partout un culte, des sépultures, des mariages, annoncent l'aurore de la société. Les naturels de la Nouvelle-Hollande sont au rang le plus inférieur de l'espèce humaine, et cependant on retrouve parmi eux les idées générales du bien et du mal, et des paroles pour les exprimer dans le sens physique et dans le sens moral; ils y ont ajouté la conception d'une cause générale, d'une justice appropriée à leurs mœurs, d'un sentiment d'honneur (1). Les dictons de l'antiquité obtiennent dans chaque pays un respect indépendant même de leur à-propos. C'est pour cela que l'Indien prend pour base de toute sa doctrine les paroles primitives des Védas. Par le même motif, Confucius ne veut que remettre en honneur la science des anciens sages. Les Grecs et

(1) DUMONT D'URVILLE, *Voyage de la corvette* l'Astrolabe. Paris, 1831.

autres peuples appuient leurs fables (1) sur la tradition la plus reculée, et le peuple cite encore tous les jours et respecte les proverbes de ses ancêtres. C'est ici le cas de rapporter cet axiome de Vico : « Les mêmes idées, nées parmi des peuples en-« tiers inconnus entre eux, doivent avoir un motif commun de « vérité. »

Et puis, de même que tout dans la nature nous atteste que le domaine de la vie a été soumis à de violentes secousses, ainsi, chez l'homme, la lutte des passions avec la raison, de l'instinct du plaisir avec la loi du devoir et de la charité, de l'intérêt personnel avec la générosité qui rapporte chaque action à Dieu et à l'humanité, atteste un désaccord survenu dans la conscience, la déchéance d'un état meilleur. La honte attachée à l'acte qui ressemble le plus à la création l'atteste encore ; les philosophes eux-mêmes l'attestent, lorsque, se plaignant du présent, ils rêvent une condition parfaite et se repaissent d'un désir qui semble né d'un souvenir ; enfin, ce regret si universel du bon temps de nos aïeux, qui fait croire aux esprits bornés que tout va chaque jour empirant, et qui crée pour les imaginations vives les songes de l'âge d'or, en est une preuve nouvelle.

Comment l'intelligence abandonnée à elle-même a-t-elle trouvé le dogme de l'immortalité de l'âme, que la philosophie ne peut démontrer par des preuves évidentes? D'où vient cette foi vague dans la survivance de l'esprit au corps, qui établit une différence entre la mort de la brute et celle de l'homme, et qui s'exprime d'une manière si diverse chez l'Égyptien élevant des pyramides à des momies éternelles ; chez le Kamtchadale plaçant un chien près de la fosse ; chez l'habitant de la Nouvelle-Hollande plongeant le cadavre dans la mer ; chez le sauvage qui croit en mourant partir pour la terre des âmes, pour le pays de ses pères ; chez le

(1) Les Αἶνοι. La plupart commençaient ainsi : Αἶνος τις ἐστὶν ἀρχαῖος ἀνθρώπων, ὁ δὲ. — κ. τ. λ.

Les hypothèses de ceux qui s'occupent de l'histoire primitive sont toutes fondées sur ces traditions.

Voir, entre autres :

DUPUIS, *Origine des cultes*, 1795, 4 vol.

COURT DE GÉBELIN, *Monde primitif*, 1773, 9 vol.

GOGUET, *Origine des arts, des sciences et des lois*, 1758.

BAILLY, *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie.*

BOULLAND, *Essai sur l'histoire universelle*, 1836, 2 vol.; et *Histoire des transformations morales et religieuses des peuples*, 1839.

F. DE BRETONNE, *Histoire de la filiation et de la migration des peuples*, Paris, 1837, 2 vol.

LENORMANT, *Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale*, 1837.

magicien qui évoque les ombres, et chez le superstitieux qu'épouvantent les revenants?

En général, dans les fêtes et les cérémonies, les moyens d'éterniser la mémoire sont différents, mais les sentiments sont les mêmes. Une pareille concordance est plus remarquable par la nature intime de son principe d'action que par les manifestations de son activité, puisque, si ces dernières peuvent venir de la tradition, la ressemblance des sentiments intimes implique l'unité des hommes qui l'ont reçue.

Demander à un homme de se rappeler l'instant de sa naissance et ses premiers jours, serait folie; mais si des personnes élevées ensemble, puis dispersées au loin, racontaient dans un âge avancé les événements de leur enfance, quelque altéré que pût être le souvenir de chacun par le caractère individuel et par des circonstances particulières, si tous concordaient sur certains points, ce serait sans doute une grande preuve et de leur commune éducation dans le premier âge, et de la vérité des faits rapportés par eux. Coïncidence de traditions.

C'est là précisément ce qui arrive des traditions, écho du monde primitif. Chez les peuples les plus éclairés, elles s'accordent admirablement sur les faits qui précédèrent la dispersion, tandis qu'à partir de là, elles s'égarent dans les divagations les plus étranges.

Si cette ressemblance n'apparaît pas toujours aussi évidente, c'est que trop souvent le perpétuel engouement pour le merveilleux, la répugnance constante à rapporter sans les exagérer même les circonstances les plus minimes, la vanité nationale qui dans chaque pays vint s'approprier des faits concernant tout le genre humain, l'imagination d'autant plus puissante chez des hommes peu instruits que le raisonnement est plus faible, l'ont altérée ou confondue. Les Grecs surtout, avides du beau comme ils l'étaient, faussèrent la vérité pour renfermer les traditions primitives dans quelques groupes fantastiques et hétérogènes tenant plus du roman que de l'histoire. Celle-ci dut, pour plaire, se revêtir d'allégories, chaque allégorie se rattacher aux événements de chaque pays, à son climat, à ses habitudes. Si donc vous jetez les yeux sur les mythologies une à une, vous croyez au premier abord qu'elles renferment l'histoire partielle d'une nation; mais si vous les rapprochez toutes, un vaste champ s'étend devant vous, et vous y rencontrez des concordances telles, qu'il serait impossible qu'elles ne provinssent pas d'un fonds commun de vérité.

Néanmoins, il ne faut pas y chercher la similitude dans les dé-

tails : il n'en résulterait que confusion. Mais attachez-vous aux masses, comme celui qui chemine de nuit à la clarté de la lune, et pour qui s'effacent ou s'altèrent les traits particuliers des objets, tandis que les grands bois, les grands fleuves, les grandes montagnes, se dessinent fortement à son regard.

L'un des premiers faits de la Genèse, après la chute de l'homme, est la promesse d'un Rédempteur, dont le sacrifice sanglant eut pour symbole l'immolation, par le moyen du feu, des animaux premiers-nés, ordonnée par Dieu aux patriarches et aux Hébreux. Eh bien ! nous trouvons que tous les peuples crurent à la nécessité des expiations (1), ce qui suppose une apostasie primitive, et, chez tous, les sacrifices s'accomplissaient par le sang et le feu. Les Chananéens faisaient passer leurs premiers-nés à travers les flammes ; les Grecs d'Homère sacrifiaient un agneau premier-né ; les anciens Goths, « ayant su par tradition que l'effusion du sang « apaisait la colère des dieux, et que leur justice tournait contre « les victimes les coups destinés à l'homme, » allèrent jusqu'aux sacrifices humains (2), et, tous les neuf mois, ils brûlaient neuf victimes, du sang desquelles on arrosait, comme il était ordonné aux fils de Lévi, les assistants, les arbres du bois sacré et les effigies des dieux (3).

Nous ne trouvons pas seulement des exemples de sacrifices humains au milieu des forêts et des *pierres levées* des druides, mais jusque chez les paisibles Mexicains. Le Péruvien en danger de mort immolait son fils à Viracosa, en le priant de se contenter de ce sang (4). Il en était de même à Tyr, à Carthage, dans la tranquille Égypte. Bien plus, la Grèce si éclairée, chaque sixième jour du mois thargélion, sacrifiait un homme et une femme pour le salut des deux sexes ; et Rome non-seulement croyait expier par le sang, dans ses suovétaurilies et ses tauroboles, les fautes du peuple et des particuliers, mais, lors des *tumultes* gaulois, elle ensevelissait dans le Forum un homme et une femme de cette nation. L'édit de l'empereur Claude, qui voulut en vain interdire les sacrifices humains, montre combien était enracinée dans les esprits cette tradition du péché originel et de l'expiation, jusqu'à ce qu'elle se fût consommée par l'accomplissement de la promesse faite aux premiers hommes.

(1) Voy. la dissertation sur les sacrifices, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

(2) MULLER's, *North antiq.*, vol. I, ch. VII.

(3) Id. et OLAI MAGNI. *Hist.*, lib. III, ch. VII.

(4) ACOSTA, apud PURCH, *Pilg.*, lib. IX, c. II. p. 885.

Si nous examinons les religions des différents peuples, loin d'y trouver le progrès qui caractérise les inventions humaines, nous voyons les idées religieuses s'obscurcir et se confondre en raison inverse de la marche de la civilisation. Les mystères n'enseignent rien de nouveau, et ne font que conserver les traditions antiques; ils ont même perdu l'explication de ces symboles mystiques qui disent une chose pour en signifier une autre. Les philosophes connaissent l'inefficacité des croyances religieuses; mais ils ne savent pas leur en substituer d'autres, et, chez les plus sages d'entre eux, vous ne trouverez pas un seul dogme meilleur que les anciens. Remontez, au contraire, dans les chants orphiques et dans les rites de l'Italie primitive, comme dans ceux de l'Egypte, de l'Inde, de la Chine, vous retrouverez de sublimes idées de la Divinité. L'homme ne parvint donc pas à inventer les religions en se dégageant successivement des langes dont son enfance fut entravée et protégée; mais il les forma en obscurcissant les doctrines qui lui avaient été primitivement révélées.

En poursuivant cet examen, nous remarquerons continuellement la correspondance entre les erreurs des diverses religions et la vérité d'une révélation primitive; correspondance qui saute aux yeux des moins clairvoyants dans cette trinité, soit de dieux placés au ciel, soit de héros donnés pour chefs aux nations. Si la grossièreté des fables nous rebute, nous serons étonnés lorsque, en écartant les rêves de la poésie et les hypothèses philosophiques, nous verrons la profondeur des symboles, la beauté des mythes, frères aînés de l'histoire, s'accorder pour prouver l'origine patriarcale. Notre tâche serait infinie si nous voulions parler de tous; aussi, nous contenterons-nous de glaner dans le champ où d'autres ont moissonné avant nous (1).

Parmi les Chinois, nation très-ancienne, les plus savants regardent l'histoire primitive comme une fiction allégorique. Cependant leurs patriarches ont un singulier rapport avec ceux des Hébreux, et sitôt qu'apparaissent les hommes, nous trouvons Fo-hi, qui rappelle Noé, et le roi Yao, faisant écouler les eaux qui, « s'é-« tant élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hau-

(1) BIANCHINI, *Histoire universelle prouvée par les monuments*; COURT DE GÉBELIN, *Monde primitif;* et, sans parler de tant d'autres, les très-belles *Heures mosaïques* de FABRE. Stolberg (*Geschite der Religion S.-C.*) expose la concordance de l'histoire mosaïque avec les traditions indiennes, chaldéennes, syriennes, assyriennes, phéniciennes, persanes, chinoises, égyptiennes, grecques, italiennes, mexicaines, celtiques.

« tes montagnes, couvraient les collines et rendaient les plaines « impraticables (1). »

La doctrine de Zoroastre, système philosophique enté sur les dogmes de sectes antérieures, met au centre de la terre la montagne Albordi, d'où s'écoulent les quatre grands fleuves; sur sa cime est le paradis, jardin des esprits bienheureux où jaillissent les eaux de vie. La lumière qui divise et dissipe les ténèbres et donne l'âme aux créatures, est le premier principe physique sur lequel se fonde le culte des Parsis.

Le Chaldéen Xisuthre échappa à un déluge avec sa famille et les animaux les plus nécessaires à l'homme. Bérose décrit ce déluge avec des circonstances identiques à celles de la Bible, sinon qu'il le fait beaucoup plus ancien; car entre cet événement et Sémiramis il met 350 siècles, auxquels personne n'avait pensé avant lui, et qu'après lui personne n'a acceptés.

La tradition arménienne fait remonter le déluge à 5,000 ans. Quoique ses historiens soient trop récents, le souvenir de ce cataclysme est très-ancien dans le pays. Le Juif Josèphe cite une ville nommée le *lieu du débarquement ;* et, au pied du mont Ararat, les voyageurs rencontrent aujourd'hui Nascidscevan, qui a présisément cette signification (2).

Les Phéniciens, selon Sanchoniathon, croyaient qu'il avait existé au commencement un chaos, resté sans limites ni formes, jusqu'à ce que l'Esprit se prit d'amour pour ses propres principes, et que de leur union sortirent les éléments de la création.

Le Brahma indien forma l'homme de la fange, et se complut dans son œuvre; il le plaça dans le *Schorschiam*, pays de tout bien, où était un arbre dont le fruit, quand on le mangeait, donnait l'immortalité. Les dieux mineurs le découvrirent et en goûtèrent pour ne pas subir la mort. Le serpent *Scheieu*, gardien de cet arbre, en conçut un tel dépit qu'il répandit son venin sur la terre, la pervertit, et toute âme vivante eût péri, si le dieu Siva, ayant pris la forme humaine, n'eût absorbé ce venin tout entier.

Le dieu destructeur résolut de submerger la race humaine, et Vichnou, dieu conservateur, ne pouvant l'en empêcher, mais instruit du temps précis, apparaît à Satiavrati son confident, et l'exhorte

(1) SCIU-KING. Voy. H. J. SCHMIDT, *Révélation primitive, ou les grandes doctrines du christianisme démontrées par les traditions et les écrits des peuples les plus anciens, et particulièrement par les livres canoniques des Chinois.* (Allem.) Landshut, 1734.

(2) MOSIS CHORENENSIS, *Hist. Armeniaca*, lib. I, c. I, et la préface des frères WHISTON, p. 4.

à construire un navire sur lequel il veut le sauver avec les germes de la création, au nombre de 840 millions.

Il est parlé ailleurs d'une incarnation de Vichnou sous la figure de Prasourama, au temps où l'eau couvrait toute la terre, à l'exception des monts de Gate; alors Vichnou pria les dieux de faire reculer les flots aussi loin que sa flèche pourrait atteindre. Sa prière fut exaucée, et les eaux se retirèrent jusqu'à la côte de Malabar (1).

Si l'on trouve quelque ressemblance entre le nom de Brahma et celui d'Abraham, nous dirons de plus qu'il avait pour femme Saras-Vadi (et *vadi* signifie dame); qu'il fut la souche de familles nombreuses descendues de douze frères; et que, dans la fête annuelle au fameux temple de Tischirapali, figurent encore ces douze chefs guidés par un vieillard. Un des parents de Krisna fut exposé enfant sur les eaux et recueilli par une reine. Dieu demanda à un pénitent le sacrifice de son propre fils, bien qu'il se contentât ensuite de sa bonne volonté.

Klaproth démontre que tous les peuples de l'Asie parlent d'un déluge qui généralement se rapporte à l'an 3044 avant J.- C. (2). Dans le temple de Hiérapolis, en Syrie, on montrait la bouche souterraine de laquelle s'étaient élancées les eaux dévastatrices. Les Perses donnent au mont Ararat le nom de *Koh-Nuh*, ou mont de Noé (4). On raconte, parmi les Tchoudes, que Caïn s'était enrichi en extrayant les métaux et l'or; son jeune frère fut envieux de lui, le chassa et le contraignit de se réfugier vers l'Orient (3).

Toutes les annales de l'Asie parlent d'un paradis primitif, en le peuplant de merveilles selon leur goût particulier. Au Thibet, les Lah sont des génies primitifs dégradés par le vice. Le Groënlandais lui-même rapporte que Kallak fut d'abord créé, et que de son pouce il fit sortir la première femme; que le monde fut ensuite submergé, à l'exception d'un seul homme (5). A Ceylan, on montre encore un lac salé formé par Ève pleurant Abel durant cent années (6). Dans la théogonie des Nègres, Atahentsic fut chassée du ciel à cause de sa désobéissance, et un autre lac, dans l'intérieur de l'Afrique, passe pour un reste du déluge. On croit retrouver chez les Américains eux-mêmes des souvenirs d'un dé-

(1) Voy. le *Sonnerat* et le *Bagavadam*, et divers *pouranas*.
(2) *Asie polyglotte*, Paris, 1823.
(3) Chardin, *Journal d'un voyage en Perse*, II, 191.
(4) Ritter, *Géographie*, t. I, p. 548.
(5) Cranz, *Hist. des Groënlandais*.
(6) Chevreau, *Histoire du monde*, t. IV, p. 265.

luge dans quelques-uns de leurs grossiers hiéroglyphes (1). Les Algonquins et d'autres tribus rapportent que Messou, ou Saketschiak, voyant la terre submergée, envoya un corbeau vers le fond de l'abîme pour lui rapporter un peu de terre; il ne put réussir; mais un rat, chargé de la même mission, en rapporta une bouchée, avec laquelle Messou refit le monde que le rat repeupla (2).

Les Mexicains de Meschioacan racontaient plus clairement que Tezpi s'embarqua dans un grand *acalli*, avec sa femme, ses enfants, les animaux et les semences. Quand le grand esprit Tezcatlipoca fit retirer les flots, Tezpi envoya au dehors un vautour qui, se repaissant de cadavres, ne revint pas. Alors il expédia d'autres oiseaux jusqu'à ce que le colibri revînt avec un rameau verdoyant. Assuré par là que le soleil ravivait la nature, il sortit du navire (3). Des accidents divers peuvent éveiller chez les hommes l'idée d'un déluge universel; mais le hasard peut-il la reproduire avec des circonstances identiques?

Si nous étudions les systèmes des peuples plus avancés en civilisation, nous rencontrons des concordances plus frappantes encore, quoique, en général, pour ce qui touche l'origine des hommes, elles aient en vue l'élément matériel presque seul. Ceux qui songèrent à l'élément spirituel supposèrent qu'il avait été soustrait à la Divinité par force ou par ruse, et non pas concédé par amour. On peut retrouver Noé dans Saturne, qui eut pour symbole un vaisseau, cultiva la vigne, naquit de l'Océan, et dévora ses fils, à l'exception de trois, entre lesquels il partagea le monde. A Jupiter pourrait correspondre Cham, plus voisin du soleil, puisqu'il peupla l'Afrique; à Pluton, Sem, qui sut extraire et travailler les métaux dans les riches pays d'Ophir, d'Évila, des Sabéens; à Neptune, Japhet, qui peupla les îles (4). Vous reconnaissez les constructeurs de la tour de Babel dans les Titans. Hésiode nous parle d'une race d'hommes qui étaient encore enfants à l'âge de cent ans (5). S'il n'a pas fait mention du déluge, ainsi qu'Homère et les trois plus grands historiens de l'antiquité, Pindare le chante (6); il fait aborder sur le Parnasse Deucalion, qui se fixe dans la ville

(1) HUMBOLDT, *Sur les monuments mexicains.*

(2) CHARLEVOIX.

(3) HUMBOLDT, *Vue des Cordillères*, t. II, p. 177.

(4) En grec, Neptune se dit *Poséidon*, d'une racine sanscrite ayant le sens de *large, étendu*, ce que signifie aussi *Japhet*.

(5) Ἀλλ' ἑκατὸν μὲν παῖς ἔτεα παρὰ μητέρι κεδνῇ Ἐτρέφετ' ἀτάλλων. THÉOG.

(6) *Olymp.*, IX.

de Protogène, et la repeuple en jetant des pierres derrière lui. Platon aussi en parle dans son *Timée* comme d'un événement universel et unique, et part de cette antique tradition pour raconter la catastrophe qui détruisit l'Atlantide. Aristote le considère comme particulier à la Thessalie (1). Mais il s'agrandit dans Apollodore (2), et détermine le passage de l'âge d'airain à notre âge de fer ; Deucalion lui échappe dans une arche. Lucien ajoute qu'il embarqua avec lui des animaux de chaque espèce ; Plutarque, qu'il fit sortir des colombes pour reconnaître la hauteur des eaux.

Nous ignorons ce que l'on enseignait dans les mystères d'Éleusis, où il semble que se fussent conservées plus pures les vérités primitives. Mais Aristote (3) n'hésite pas à dire que « c'est une tra-
« dition antique chez tous les hommes, tradition qu'ils tiennent
« de leurs pères, que toutes les choses nous ont été constituées
« par Dieu, et par le moyen de Dieu.

Il est bien à regretter, pour nous servir d'une expression de Bacon (4), que le souffle de l'antiquité, en passant dans les flûtes harmonieuses de la Grèce, ait changé la pensée sublime et profonde en un simple jeu d'imagination. Toutefois un œil scrutateur sait y retrouver encore sa signification première. L'imagination grecque pouvait-elle revêtir la première faute, et la réparation qu'elle appelait, d'une figure plus poétique que celle de Pandore ouvrant le vase défendu, d'où s'échappent tous les maux pour ne laisser au fond que l'espérance ?

Je m'abstiens de rapporter la signification des noms de dieux et de pays antiques (5), ainsi que tant d'autres preuves de genres si divers, mais qui, réunies, acquerraient une grande valeur. Seu-

(1) *Météor.*, I, 14.

(2) *Bibliotheca*, I, § 7.

(3) Ou plutôt l'antique auteur du *Traité du monde et du ciel*, que l'on trouve dans les ouvrages d'Aristote : Ἀρχαῖος μὲν οὖν λόγος καὶ πάτριός ἐστι πᾶσιν ἀνθρώποις ὡς Θεοῦ τὰ πάντα, καὶ διὰ Θεὸν ἡμιν συνέστηκεν. Chap. XI.

(4) *Fabulæ mythologicæ videntur esse instar tenuis cujusdam auræ, quæ ex traditionibus nationum magis antiquarum in Græcorum fistulas inciderent.* De Augm. II, 13.

(5) Quelques-uns ont voulu en trouver l'explication dans la langue hébraïque. Ammon signifie *ardent*, comme Cham et Zeus ; Japet est presque Japhet ; Vulcain est une altération de Tubalcain ; Jupiter vient de Jova, Jéhoua, Jao, qui signifie *dieu* ; Neptune, de *niphtach*, être étendu, ainsi que Poséidon, de *phasa*, étendu ; Ares, de *Arits*, fort, violent ; Vénus, de *Benoth*, les jeunes filles ; Adonis, de *Adonaï*, mon seigneur, etc. BOCHART, dans sa *Géographie sacrée*, prend à tâche de démontrer que, dans la langue hébraïque, les noms des pays et des peuples anciens ont des significations. Toutefois il ne faut se servir de ces recherches systématiques qu'avec la plus grande réserve.

lement, je ne saurais négliger de comparer la majestueuse simplicité de la cosmogonie de Moïse aux extravagantes narrations des autres peuples (1), et d'observer combien chez lui procèdent clairs et naïfs les récits de ces temps reculés que les autres nations rem-

(1) Il suffit de regarder l'histoire primitive de quelque peuple que ce soit pour voir la bizarrerie des cosmogonies. Nous devrons en exposer plusieurs dans le cours de l'ouvrage ; aussi suffira-t-il de dire ici un mot de la cosmogonie grecque, selon Diodore de Sicile. « Nous disons que, pour ce qui concerne l'origine des « hommes, les philologues et les historiens les plus estimés sont partagés en « deux opinions différentes. Les uns, n'admettant pour le monde ni commen- « cement ni fin, affirment que le genre humain a existé de toute éternité sans « aucun principe de génération ; les autres, qui pensent que le monde a été créé « et qu'il est sujet à la corruption, reconnaissent que l'homme a eu de même son « commencement, en naissant à une époque déterminée. On croit donc que dès « le principe toutes choses, dans leur universalité, étant comprises en elles- « mêmes, le ciel et la terre, par le mélange de leurs natures, n'avaient qu'une « seule forme. Puis, les corps se dégageant les uns des autres, le monde se « rangea dans l'ordre où nous le voyons. L'air contracta une agitation perpétuelle, « et la partie ignée, poussée en haut par sa propre nature et par sa légèreté, s'en « alla vers les espaces élevés qu'elle occupe. C'est la raison pour laquelle le « soleil et les autres étoiles se soulevèrent, tandis que la matière fangeuse et « trouble, qui dans sa pesanteur était tout imbibée d'humidité, se concentra « dans un lieu déterminé, où le mouvement de rotation continuelle forma de la « partie humide la mer, et de la partie solide la terre. Celle-ci, bourbeuse et « molle d'abord, prit peu à peu de la consistance sous les brûlants rayons du soleil. « Aussitôt qu'elle se fut mise en fermentation et que sa superficie se gonfla, les « endroits plus humides commencèrent à montrer des tuméfactions ; ensuite « apparurent comme des pustules ou des bulles couvertes d'une très-mince en- « veloppe, semblables à celles que nous voyons actuellement se former dans les « étangs et dans les marais, lorsque, la terre se trouvant refroidie, souffle tout « à coup un vent embrasé qui change graduellement sa température. Les choses « humides rendues ainsi fécondes par la chaleur, qui leur servit comme de se- « mence génératrice, leurs fœtus s'alimentèrent de l'air nébuleux qui les envi- « ronnait, et se consolidèrent par l'ardeur du soleil pendant le jour. Quand ils « eurent atteint leur maturité, leurs minces enveloppes desséchées vinrent à « crever, et l'on vit éclore des formes d'animaux de toute espèce. Ceux qui avaient « en eux plus de chaleur volèrent dans les airs, ceux qui avaient plus de matière « composèrent l'ordre des reptiles et autres animaux terrestres, et ceux dont la « nature abondait d'humidité et qu'on appelle *nageurs*, s'en allèrent dans des « lieux qui leur étaient propres. La terre enfin s'endurcissant de plus en plus « par le feu du soleil et par les vents, le moment arriva où elle ne put plus pro- « duire de grands animaux, et ce fut alors que par le mélange mutuel commen- « cèrent à être engendrés ceux que nous voyons vivre aujourd'hui. »

Euripide, disciple d'Anaxagore le physicien, ne paraît pas trop s'éloigner de ces idées, lorsque, en parlant de la génération des choses, il dit, dans son *Ménalippe :*

« Ainsi, la terre et le ciel n'eurent d'abord qu'un seul aspect. Puis, en se « détachant, ils firent éclore toutes les choses, bêtes, oiseaux, arbres et tout « ce qui vit sur la terre, y compris la race des mortels. »

plissent de songes et de prodiges. Celles-ci commencent toutes leur existence par deux suppositions différentes : les unes par un âge d'or qui dégénère ; les autres par un état de barbarie qui s'améliore. Seule, l'Histoire sainte accorde ces deux opinions par le péché originel ; mystère, comme le dit Pascal, sans lequel toute l'humanité est elle-même un inextricable mystère.

Analogie des connaissances.

Nous ne pouvons non plus passer sous silence l'argument que fournissent à l'appui d'une commune origine certaines connaissances communes entre les divers peuples. Nous ne dirons rien des arts et des métiers auxquels une nécessité égale a pu donner un égal développement ; mais nous parlerons des principes de sciences purement spéculatives qui supposent des observations continues. Telles seraient les études astronomiques. Or, nous trouvons les signes du zodiaque semblables chez les peuples les plus éloignés ; on y connaît de même la division tout à fait artificielle de la semaine, la période luni-solaire, et d'autres périodes dont on fit le fondement de traditions et d'époques religieuses. On y connaît la circonférence de la terre (1), dont on a tiré l'unité de mesure,

(1) Comme nous avons à voir les divers systèmes que l'on a inventés pour mesurer la terre, et les divers résultats qu'ils ont donnés, je crois utile de rapporter ici tout ce qu'offre de plus avéré sur ce sujet la science moderne, pour qu'on puisse le comparer aux erreurs et aux opinions précédentes.

La première mesure précise de la terre fut trouvée par l'abbé Picard, au sortir du dix-septième siècle. Voici de quelle manière. Plus on s'avance vers le nord, plus on voit s'élever le pôle, s'augmenter la hauteur des étoiles septentrionales, diminuer celle des étoiles du pôle opposé. L'élévation ou l'abaissement des étoiles nous fait connaître l'angle qui résulte des verticales partant des extrémités de l'arc parcouru sur la terre. Cet angle est égal à la différence des hauteurs méridiennes d'une même étoile, en ne faisant aucun cas de la petitesse infinitésimale de la parallaxe de l'arc. Si l'on mesure cet arc au moyen d'opérations bien exactes, on a la longueur d'un degré, qui, multipliée par 360, donne celle de toute la périphérie. Ainsi, l'abbé Picard ayant vérifié que l'arc compris entre les parallèles qui passent par Amiens et Malvoisine, était long de 78,850 toises, et que l'élévation d'une étoile de Cassiopée correspondant à cet arc était de 1° 22′ 55″, en conclut que le degré avait la longueur de 57,000 toises.

En répétant cette opération sur différentes latitudes, les petites variations qui en résultèrent indiquèrent que la terre n'était pas tout à fait sphérique. L'Académie des sciences, pensant avec raison que, le fait existant, on en aurait la plus grande preuve par la comparaison entre les degrés mesurés aux pôles et à l'équateur, envoya MM. Bonques, la Condamine et Godin sous la ligne, Maupertuis et quatre autres géomètres sous le cercle polaire. Les premiers reconnurent que la longueur d'un degré était de 56,735. Les seconds ne réussirent pas ; mais plus tard des savants suédois la trouvèrent de 57,693. Des opérations multipliées donnèrent pour résultat que la figure de la terre est ellipsoïdale, quoique les observations les plus minutieuses témoignent de l'extrême difficulté que l'on rencontre à vérifier la différence exacte entre ses deux diamètres, laquelle d'abord avait été fixée à 1,312.

la forme et l'étendue des temples et des édifices symboliques (1).

Serait-il possible que l'homme, s'il était né sauvage, se fût appliqué d'aussi bonne heure à ces profondes recherches, lorsque, plus tard, et dans des temps déjà historiques, il apprit à peine à satisfaire à d'urgents besoins? Serait-il possible qu'il fût parvenu, par sa force d'intuition, à découvrir ce que la science n'obtient qu'au prix d'énormes efforts, avec le secours d'observations longues et compliquées, de calculs très-subtils et d'instruments d'une extrême précision? Et pourquoi donc, chez tous les peuples, la contemplation des cieux et l'art de supputer les jours sont-ils considérés comme choses sacrées, gardées et réglées par les prêtres? Si nous observons que, chez les nations les plus anciennes, beaucoup de formules d'une haute science ont été conservées sans être comprises, souvent appliquées à faux, mêlées à des erreurs grossières, comme il arrive dans les merveilleux computs des Indiens et des Chinois (2), nous nous trouvons conduits à reconnaître dans ces

La pesanteur des objets varie selon les latitudes; en s'approchant des pôles, elle augmente en proportion du carré du centre de la latitude, et, dans tout le quart du méridien, s'accroît de 0,0054 sur la valeur équatoriale

On reconnut aussi par là que le globe terrestre n'est pas homogène. Des expériences fort ingénieuses ont fait voir que la densité moyenne de sa croûte est à celle de l'eau : : 5 : 2.

La terre a deux mouvements, de rotation et de translation. Le premier, duquel dépend la durée du jour, de temps immémorial ne s'est point altéré, ce qui veut dire que l'axe n'a point changé.

Voici les résultats des recherches :

Rayons de l'équateur........................mètres,	6376851
Semi-axe..	6355943
Différence ou affaissement...........................	20908
Rayon à 45° de latitude..............................	6366407
Superficie du globe.........myriamètres carrés,	5008857
Volume.....................myriamètres cubes,	1082634000

(1) Tous les stades antiques sont des parties aliquotes exactes d'une circonférence de la terre, et lui attribuent une extension qui diffère de bien peu de celle que l'on trouve aujourd'hui à l'aide des meilleures méthodes. Selon Romé de l'Isle, le stade d'Ératosthène la donne de 57,066, ainsi que le stade nautique, l'olympique et l'égyptien; le stade philétérien 50,70. Seulement, le pythique fait chaque degré de 156. Le chaldéen était calculé 1,111 1/9 par degré, de sorte qu'appliqué au degré terrestre, il donne pour chaque degré 57,002 toises 1 pied 9 pouces 6 lignes. On sait que la mesure des académiciens de Paris donne 57,075 toises par degré, à la latitude du 50°.

(2) Voy., pour les Chinois, HERMANN, JOSEPH SCHMIDT, *Uroffenbarung, oder die grossen Lehren der Christenhtums*, etc., c'est-à-dire la *Révélation primitive, ou les grandes vérités du christianisme démontrées par les écrits et les documents des peuples les plus anciens, et particulièrement par les livres canoniques des Chinois*, Landshut, 1834. Voy. aussi le présent ouvrage, liv. IV.

fragments en désaccord, non les éléments homogènes d'une étude progressive, mais le rayonnement d'un foyer unique, les réminiscences d'un âge où l'homme, ayant peu ou point de besoins, pouvait se livrer uniquement à la contemplation, avec toute la vigueur d'une intelligence vierge, éclairée par de sublimes révélations. Les hommes, en se dispersant, emportèrent avec eux ces connaissances, ainsi que l'usage de solenniser l'époque des solstices et des équinoxes, la vénération du nombre douze et d'autres nombres calendaires. Leur propre génie et les circonstances y apportèrent par la suite diverses modifications. Bailly lui-même dut convenir de l'unique origine des sciences, bien qu'il la plaçât chez on ne sait quel peuple du lac Baïkal, sous le 50e degré de latitude, d'où elles passèrent aux Atlantides, habitant la partie submergée de l'Amérique et les côtes occidentales de l'Afrique; de là, elles seraient parvenues aux Éthiopiens, puis aux quatre nations les plus anciennes, les Indiens, les Perses, les Chaldéens et les Égyptiens (1) : assertions gratuites.

Les preuves de cette unité d'origine se trouvent accumulées dans la ressemblance des édifices consacrés au culte, des institutions religieuses, des cycles de la régénération, des idées mystiques, et de la plus merveilleuse des inventions, l'écriture, dont les caractères, chez les peuples les plus éloignés, pourraient passer pour les variations d'une même forme (2). Qui osera rechercher la cause de telles ressemblances ailleurs que dans le profond mystère de la vie, et dans l'éternelle et secrète alliance de l'âme avec la nature?

Les Américains.

Pour réfuter l'origine commune du genre humain, on ne manquait pas, d'ordinaire, de mettre en avant l'Amérique, et l'on soutenait qu'un continent aussi vaste, demeuré toujours inconnu au reste du monde et séparé de lui par tant de mers, ne pouvait avoir été peuplé que par des hommes nés sur le sol même.

Nous aurons à nous étendre ailleurs sur ce point. Il est vrai qu'au premier abord, en retrouvant un peuple dans des îles écartées, on serait porté à le croire une production spontanée du sol; mais si, à l'examen, on lui trouve un langage, des traditions, des coutumes conformes à celles d'autres nations, force est d'avouer qu'il y fut amené d'ailleurs, bien qu'on ignore comment. Tel est le cas de l'Amérique. Nous avons déjà dit un mot des ressemblances de

(1) *Histoire de l'astronomie*, et *Lettres sur l'origine des sciences*.

(2) Dr. Paravey, *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples*. Il suppose que les Chinois ont conservé les anciens livres de Babylone, de la Perse et de l'Égypte. Voyez aussi Buttner, *Vergleichungs Tafeln der Schriften verschiedener Volker*, Goettingen, 1771.

conformation et de langage entre ses indigènes et les Asiatiques. Leurs traditions parlent de gens venus du dehors ; dans l'histoire mexicaine , les Toltèques , les Sept-Tribus , les Scheschénèques , les Aztèques , sont indiqués tous comme étrangers au pays , et les hiéroglyphes les représentent dans l'acte de traverser l'Océan. Les analogies entre les Péruviens et les Mongols sont si nombreuses , qu'un écrivain a soutenu , avec beaucoup d'esprit , que Mango-Kapac , fondateur de la dynastie et de la religion des Incas , était né d'un petit-fils de Gengis-Kan (1) ; tandis que d'autres , avec plus de raison , le font venir du Thibet et de la Tartarie. Les Hottentots d'Afrique , les Guaranis du Paraguay , et les Californiens d'Amérique , en signe de douleur pour la perte d'un parent , se coupent le petit doigt (2). Croirons-nous qu'un usage si étrange soit né spontanément dans des pays si distants l'un de l'autre? Les Pastous américains ne se nourrissant que de végétaux , les Tlascaltèques qui croient à la métempsycose , les Péruviens qui ont une idée de la *Trimourti* , nous font penser aux Indiens. La division du temps en petites et grandes périodes diffère bien peu dans les méthodes chinoise , kalmouque , mongole , mantchoue , et dans celles des Toltèques , Aztèques et autres ; elle est identique entre les Mexicains et les Japonais. Le zodiaque des Thibétains , Japonais et Mongols , porte les mêmes noms que ceux qui sont attribués par les Mexicains aux jours du mois ; et là où les signes manquent dans le zodiaque tartare, les Sastras indiens y suppléent en plaçant les animaux célestes dans les positions correspondantes (3).

Les Aztèques , les Mittèques , les Tlascaltèques représentent , dans d'innombrables peintures, le déluge et la dispersion des peuples. Le Mexicain Tezpi ou Coxcok vogue sur les eaux avec sa famille, les animaux et les plantes ; quand les eaux se retirent, il envoie au dehors un vautour qui ne revient pas , puis un second, puis un troisième , jusqu'à ce qu'un dernier lui rapporte un rameau vert dans son bec. Pour figurer la confusion des langues, ils ont représenté une colombe perchée sur un arbre et donnant aux hommes, jusque-là muets, un langage pour chacun, ce qui fait que les quinze familles se dispersent au loin (4).

(1) RANKING, *Recherches historiques sur la conquête du Pérou et du Mexique, faite au treizième siècle par les Mongols, accompagnés d'éléphants.* Londres , 1827.

(2) FORSTER, *Voyage autour du monde* , vol. I, p. 435.

(3) Voy. HUMBOLDT, *Vue des Cordillères*, t. II.

(4) Idem.

Leurs hiéroglyphes exprimaient que « avant la grande inon-« dation, survenue 4,008 années après la création du monde, le « pays d'Anahuac était habité par des géants (*Tzocuillixèques*) ; « ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, moins « sept qui s'étaient réfugiés dans les cavernes. Les eaux une « fois apaisées, Xeloua, l'un de ces géants, surnommé l'archi-« tecte, s'en alla à Scioloulan, où, en mémoire de la montagne « Tlaloc, sur laquelle il s'était sauvé, il éleva une colline artifi-« cielle en forme de pyramide. Il fit faire des briques dans la « province de Tlamanalco, au pied de la Sierra de Cocotl, et, « pour les transporter à Scioloulan, il disposa en file des hommes « qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec cour-« roux cet édifice, dont la cime devait aller toucher les nues, et « ils lancèrent le feu sur la pyramide ; beaucoup d'ouvriers pé-« rirent, et le travail resta inachevé (1). » Humboldt et Xoega remarquèrent une ressemblance évidente entre cette pyramide de Scioloulan et le temple de Bélus ; elle est exactement orientée, et, comme celui-ci, elle servait aux prêtres mexicains pour les observations astronomiques.

Ajoutez à cela que les Mexicains, dès qu'il leur naissait un enfant, lui arrosaient le front avec de l'eau, et parfois le faisaient passer à travers la flamme. Ils peignaient *Sinacualt*, mère du genre humain, dans le paradis terrestre, avec un serpent, et, derrière elle, deux fils se disputant entre eux ; ils faisaient de petites idoles de pâte qui se distribuaient par petits morceaux au peuple réuni dans le temple ; ils confessaient leurs péchés ; ils avaient des couvents d'hommes et de femmes. Tant de ressemblances ont fait soutenir dans un ouvrage remarquable que l'Amérique avait été d'abord peuplée par des Hébreux, puis par des chrétiens (2). Cet ouvrage est la collection des monuments mexicains, publiée par lord Kingsborough, monuments dans lesquels on voit représentés des personnages d'un tout autre caractère que l'Américain, offrant tantôt les types de l'Inde, tantôt ceux de l'Égypte. Le buste d'une prêtresse aztèque porte sur la tête la calantique, comme ceux d'Isis. On y retrouve les pyramides à assises nombreuses, avec des sépultures à l'intérieur, et surtout des peintures hiéroglyphiques. Cinq jours sont ajoutés à l'année mexicaine, comme les épagomènes à celle de Memphis. Dans les tombeaux des Incas, on a découvert

(1) MS. existant dans la bibliothèque du Vatican, copié par Pedro de los Rios, en 1566.

(2) A. Aglio, *les Antiquités du Mexique*, vol. VI, p. 232-420. On sait cependant que les bouddhistes pratiquaient des rites pareils.

beaucoup de lampes et de vases peints qui ressemblent étonnamment à ceux des Égyptiens; quelques-uns ont des formes grecques; on en prendrait d'autres pour des amphores romaines (1). On est tellement surpris de semblables conformités, qu'on se demande comment cette partie du monde a pu jamais se procurer de telles connaissances et de tels objets. Mais pouvons-nous espérer d'obtenir une réponse qui nous révélerait les temps les plus reculés, quand nous ne savons pas encore expliquer comment, dans un tarif de Modène de 1306, se lit, porté au nombre des marchandises, le nom Brésil; et comment, sur la carte géographique d'André Bianco, tracée en 1436, et conservée dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, se trouve indiquée précisément sous le même nom de Brésil une île située dans l'Atlantique? Ce monde-là ne serait donc nouveau que pour nous qui ne le connaissions pas!

Il est certain que l'infortuné Montézuma, la première fois qu'il s'entretint avec Fernand Cortez, lui dit : « Nous savons par nos « livres que les habitants de ce pays et moi nous ne sommes pas « indigènes, mais que nous venons de très-loin. Nous savons encore que le chef qui guida nos aïeux retourna pour quelque « temps dans son pays natal, et revint ensuite pour y ramener « ceux qu'il avait laissés. Mais il les trouva mariés avec des « femmes de ce pays, pères de nombreux enfants, et vivant « dans des villes qu'ils avaient bâties; si bien qu'ils ne voulurent « pas obéir à leur ancien maître, qui s'en alla seul. Nous avons « toujours cru que ses descendants viendraient un jour prendre « possession de nos contrées; maintenant, puisque vous venez du « côté où se lève le soleil, et que vous me dites nous connaître « depuis longtemps, je ne puis douter que le roi qui vous envoie « ne soit notre maître naturel (2). »

Les Australiens.

Nous savons encore trop peu de chose sur la Polynésie, qu'on a plus songé à exploiter qu'à étudier; mais il est moins difficile d'expliquer comment les Indiens s'y propagèrent d'île en île. Reland, Cook, Forster, comparant les idiomes océaniques, leur reconnurent une parenté avec ceux des Madécasses, des Malais et des Javanais. Des îles Sandwich à la Nouvelle-Zélande, il y a en-

(1) Elles sont possedées par M. Cooke de Barnes, en Angleterre. M. Kampe prit le dessin de vingt-deux de ces objets, qu'il croit y avoir été portés par les Pheniciens. Voy. *Soc. of antiq.*, Londres, 1836.

(2) *Premiere lettre de Cortez*, §§ XXI et XXIX. Klaproth, dans l'*Asie polyglotte*, soutient que les Tschouktchi viennent d'Amérique. Sans m'arrêter à le réfuter, j'en fais mention comme un témoignage des correspondances entre le nord-ouest de l'Amérique et l'est de l'Asie.

viron 1,800 lieues, et les langues se ressemblent : même distance de Madagascar aux Philippines, et les idiomes qu'on y parle sont frères ; un tiers de la circonférence du globe sépare Java des Marquises, et cependant les mots ont les mêmes racines, tirées du Karvi, qui n'est que le sanscrit dépouillé de ses inflexions. Au fond d'une religion grossière outre mesure, on retrouve l'idée d'une trinité que, dans les Carolines, on appelle *Alouelap*, *Langueleug*, *Olisat;* parmi les Taïtiens, *Tane* ou *Te Madua*, père ou homme ; *Oro* ou *Mattin*, dieu-fils ou sanguinaire, et *Taroa* ou *Vanou te ooa*, oiseau ou esprit : ressemblance palpable avec la trinité indienne. Les Nouveaux-Zélandais, selon Lesson, de même que les autres Polynésiens, nomment leurs dieux *Açouas;* ils croient que les âmes des justes sont les bons génies, et que, sous le nom de *Tiis*, celles des méchants poussent l'homme au péché. Qui ne voudra reconnaître là les *Assouras*, génies de l'Inde antique, et les *Daïtias*, ses démons ?

Les traditions brahmaniques se montrent davantage parmi certaines tribus des Daïas plus civilisées que les autres. Elles divisent le temps en *iogas*, semblables aux périodes fabuleuses des adorateurs de Brahma, et dont les noms même se rapportent aux leurs ; car ils les nomment *Chereta ioga*, *Diva Pera ioga*, et enfin *Cale ioga*, la période présente. Durant les éclipses, qu'ils appellent par un mot sanscrit *graana*, ils croient qu'un dragon nommé *Raou* (parole également sanscrite) dévore la lune, et, pour l'effrayer, ils font un fracas étourdissant, absolument comme en usent les Chinois.

Dans les îles de Tonga, on parle de la dispersion des hommes, de leur division en bons et en mauvais, en blancs et en noirs, après une malédiction qui ressemble à celle de Cham. A Taïti, on racontait comment Dieu avait endormi le premier homme pour lui enlever une côte, dont il forma la femme, et comment le genre humain fut englouti par un déluge auquel un seul homme échappa. On pourrait dire qu'ils doivent ces traditions aux missionnaires et aux navigateurs ; mais alors pourquoi ne rappellent-ils rien du Nouveau Testament ? Naguère, à l'occasion des Indiens Jowais, venus à Paris en 1845, Honoré Jaquinot disait : « J'ai visité les îles principales de la Polynésie, et j'y ai remarqué « les plus grandes analogies avec les Américains. La ressemblance « de physionomie est pour moi la meilleure preuve de l'identité des « Américains et des Polynésiens ; mais si je voulais consulter les « mœurs, les témoignages se présenteraient en foule. Quelque di- « versité qu'on trouve dans leur genre de vie, ils ont le même degré

« de civilisation, une hiérarchie sociale et sacerdotale presque « égale, des religions également obscures, une égale vénération « pour les tombeaux. Parmi les Mandanes, comme à la Nouvelle-« Zélande et aux Marquises, les cadavres sont exposés sur des tra-« vées, et l'on apporte de la nourriture aux froides dépouilles. Chez « les Assiniboines et autres tribus, une grande place pavée « se trouve devant chaque village pour les assemblées; il en est « de même aux Marquises et dans d'autres îles polynésiennes. Sur « les rivages de l'île de Pâques, d'énormes rochers ont été sculptés « en forme de géants; sur d'autres points de l'Océanie, et surtout « dans l'île d'Oualan, on voit des murailles formées de masses pro-« digieuses, problème pour les navigateurs et trace des construc-« tions cyclopéennes dont les deux Amériques sont couvertes. Les « Polynésiens, comme les Américains, aiment les ornements, « se peignent avec de vives couleurs, se tatouent la peau, s'épilent, « se rasent une partie de la tête, percent et allongent le lobe de « l'oreille auquel ils suspendent de lourdes parures. Les indigènes « d'Oualan se couvrent la lèvre inférieure d'une coquille, et cet « usage est répandu sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Le « vêtement des chefs de Taïti, appelé *tiputa*, est le *poncho* des « Araucaniens. Ces deux peuples sont guerriers, se servent des « mêmes armes, et la chevelure de l'ennemi est leur trophée. « Un si grand nombre d'analogies, qu'il me serait facile de mul-« tiplier, peuvent-elles provenir du hasard? »

Nous avons rapporté tant de preuves de l'unique origine du genre humain, que nous croyons pouvoir négliger les objections partielles, en réfléchissant avec Bacon que l'harmonie des sciences, c'est-à-dire l'appui qu'elles se prêtent réciproquement, est la vraie et la plus prompte manière de renverser et d'écarter les obstacles de moindre importance; tandis que si l'on met en avant les axiomes un à un, il en arrivera comme du faisceau de flèches : ils plieront et rompront à qui mieux mieux (1).

Mais qu'on ne nous reproche pas de nous être trop arrêté sur ce point : il nous paraît d'une importance capitale, non-seulement dans l'ordre spirituel, pour fournir la preuve du péché originel et, par suite, de la rédemption, mais encore dans l'ordre historique, puisque de cette connaissance dépend le fait de savoir si l'espèce humaine, ce mélange de tant de misères et de tant de grandeur, est déchue d'un paradis ou s'est élevée de la condition du singe; si nous devons rechercher seulement le développement de la

(1) *De Augm. scient.*, lib. VII.

matière dont le perfectionnement aurait produit toute chose, ou bien célébrer l'élévation successive de l'esprit en croyant l'homme et l'humanité destinés à se racheter et à s'améliorer par le rétablissement de l'harmonie dans la conscience ; si enfin ceux qu'une politique sans pitié appelle nos ennemis naturels sont ou non nos frères. De là seulement nous pourrons déduire les règles de la justice qui doit être le fondement de l'histoire. Combien les jugements de l'historien ne seront-ils pas modifiés, si Moïse, Mahomet, l'empereur Christophe, Iturbide, Tamerlan, sont à ses yeux des êtres aussi étrangers que le renne ou l'éléphant ! Quelle impression différente produiront sur lui les institutions de Manès et les poëmes de Calidase, les infortunes des Incas ou de Montézuma jetés au bûcher par les Espagnols, la triste condition des nègres dont les Anglais font trafic, s'il voit en eux des êtres d'une autre race que la nôtre !

CHAPITRE IV.

PREMIERS PAYS HABITÉS.

Mais il ne suffit pas que les faits prouvent que l'homme n'est pas un germe développé spontanément sous certaines zones ; il faut les interroger encore pour savoir quel fut le lieu de son unique souche.

Celui qui voudrait connaître où le Nil prend naissance devrait remonter son cours, s'informer de pays en pays de quel côté on y parvient, et, continuant à suivre ses sinuosités à travers les bois, les sables, les cataractes, s'approcher de sa source. Il faut en agir de même avec le courant des nations. Si l'on demande aux peuples de l'Europe de quelle partie du monde ils viennent, tous d'accord répondent, de l'Asie. Il en est beaucoup dont nous connaissons l'origine avec certitude : en étudiant les anciennes migrations et les débris des langues éteintes, non-seulement nous trouvons que les Celtes, les Cimbres, les Esclavons, les Gaulois, les Germains, les Lapons, les Finnois, viennent de l'Asie, mais nous pouvons assigner à chacun la contrée qu'ils habitaient autrefois sur les bords de la mer Noire, dans la Tartarie, sur le Gange, partout où se rencontre encore un vestige de leur idiome. Si nous ne pouvons pas en dire autant des autres, nous les voyons néanmoins se reporter tous vers l'Orient.

L'Afrique s'est tellement plongée dans la barbarie, l'Amérique resta si longtemps séparée du tronc principal, que l'on entrevoit à peine quelque ressemblance entre ces deux rameaux. Nous en avons cependant déjà signalé quelques traces, et le peu qui reste de leurs traditions indique une origine étrangère se reportant du côté de l'Asie.

Plus on observe, d'ailleurs, la gradation dans la couleur de la peau, plus on se confirme dans l'opinion que les Africains sont issus de l'Asie méridionale, et les Américains, de l'Asie orientale.

En Asie, au contraire, tout manifeste une extrême vétusté. Là nous apparaissent les langues les plus antiques, qui, sous des formes calmes et méthodiques, voilent la parole de l'ombre mystérieuse de l'hiéroglyphe et du symbole. A ces langues, comme à leur noyau commun, se rattachent celles du reste du monde. Informez-vous d'où fut tiré le moyen de fixer la parole, et la Grèce s'avouera débitrice envers l'Asie de l'alphabet qui engendra tous les autres. De là sont venus les chiffres numériques; de là, les connaissances astronomiques : de là, les germes de culture cachés dans les cosmognies; de là, les doctrines philosophiques et religieuses qui éclairèrent ou éblouirent l'humanité. Aussi est-ce là que, comme à la source, recouraient toujours les anciens sages.

Si de ces instruments de civilisation nous passons à la civilisation elle-même, nous la voyons d'abord apparaître en Asie, et de là se répandre sur le reste du monde. Son premier signe est l'empire sur les animaux. Eh bien! la plupart de ceux qui maintenant obéissent à l'homme, se trouvent à l'état sauvage au cœur de l'Asie. Les montagnes qui la traversent sont le pays originaire du buffle, du taureau, du muffle, dont dérive notre brebis; de l'onagre et du bouquetin, du croisement desquels est issue notre chèvre. Le renne bondit sur les hautes cimes qui bornent à l'orient la Sibérie et sur la chaîne des monts Ourals; le chameau erre dans les vastes déserts qui s'étendent entre le Thibet et la Chine; le porc se nourrit des glands que produisent les forêts de chênes dans la partie de l'Asie la plus tempérée; le chat y vit sauvage, ainsi que le chacal, qui a produit notre chien (1).

L'homme emmena avec lui ces serviteurs qui l'aident à gagner son pain à la sueur de son front, ainsi qu'il y est condamné. Aussi les trouvons-nous plus nombreux à mesure que nous nous approchons de l'Asie, et plus rares à mesure que nous nous en éloi-

(1) Les naturalistes modernes ont déclaré fausse, comme tant d'autres de ses théories, la généalogie du chien donnée par Buffon.

gnons. La Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Zélande ne possèdent que le chien et le pourceau : la Californie n'a que le chien ; l'Amérique, toute vaste qu'elle est, n'a que le guanaco et le lama. L'Europe elle-même ne possède en propre que quinze ou seize des espèces qui s'apprivoisent le plus avec l'homme, en y comprenant le rat et quelques autres familles de rongeurs ; elle a tiré toutes les autres de l'Asie. C'est en Asie que les mêmes espèces se montrent dans toute leur beauté ; il n'existe pas une contrée où le cheval s'élance aussi vigoureux qu'en Arabie pour lutter de vitesse avec le vent, où le chameau prête à l'homme d'aussi patients et utiles services. C'est à l'âne sauvage, à l'onagre du désert, que les poëtes asiatiques comparent les héros ; la brebis et la chèvre d'Angola, l'argali, le bouc des bois, n'ont pas leurs pareils sur d'autres continents ; là enfin, depuis des siècles, l'éléphant, sinon l'espèce, au moins l'individu, est soumis à l'homme.

Que l'on réfléchisse à ce que serait l'agriculture sans le bœuf et l'espèce chevaline, le désert sans le chameau, le Kamtchadale sans le chien, l'Arabe sans son coursier, lorsque c'est précisément au manque de chevaux que quelques-uns attribuent l'infériorité de l'Américain ; et l'on comprendra ce que vaut la conquête des animaux dans l'histoire de la race humaine.

Il ne faut pas négliger de remarquer que, depuis les temps primitifs, l'homme n'est parvenu à apprivoiser aucun autre animal, quelque effort qu'on ait employé dans le nouveau monde à l'égard de l'aï ou paresseux, du pouma, du schischi et du tapir.

Pour laisser à l'écart l'Amérique, où les lianes, en s'entrelaçant aux arbres séculaires, semblent opposer une barrière insurmontable à la civilisation, offrir un asile assuré au boa et à des monstres du même genre ; pour ne rien dire de l'Afrique, où l'ardeur incessante du soleil et les plaines de sable, à chaque instant soulevées par le simoun, se jouent des efforts de l'homme, l'Europe elle-même, après les temps historiques, était encore inculte et couverte de forêts. Les premières traditions nous y montrent partout des marais, des bêtes fauves, des reptiles, des broussailles impénétrables, vaste arène pour les travaux des Hercules et des Thésées qui lui venaient de l'Asie. Et puis, combien sont en petit nombre les fruits que notre sol fournit naturellement ! Tout y est artifice de greffe, de chaleur, d'engrais, tandis qu'en Asie le froment vient de lui même, d'elle-même s'y empourpre la grappe ; l'olivier, le figuier, le mûrier, le cerisier, le pêcher, la canne à sucre, le caféier, l'oranger, le grenadier, le noyer, le châtaignier, y offrent en abondance des fruits exquis, de même que la rose,

la renoncule, les fleurs les plus riches et les plus variées, y font assaut d'éclat et de parfum. Les Européens peuvent encore indiquer l'époque peu éloignée où ils firent l'acquisition de ces végétaux, en les tirant du même sol auquel ils devaient déjà les dieux ou les symboles dont ils avaient peuplé le firmament, et la manière de diviser et de calculer le temps.

Les pyramides d'Égypte ont cessé de nous paraître les monuments les plus antiques, depuis que l'attention de l'Europe s'est portée sur les ruines de Persépolis et les immenses hypogées de l'Inde, qui prouvent combien les arts et les sciences étaient cultivés de bonne heure dans ces contrées. Quels hommes devaient donc être ceux qui élevaient ou creusaient de semblables édifices! Quelles nations que celles où chantaient David, Viasa, Homère! Quelle vigueur d'intelligence pour inventer ces systèmes de philosophie où l'on retrouve le germe, soit appliqué aux faits, soit voilé par des fictions et des emblèmes, de toutes les brillantes hypothèses, subtilités métaphysiques et théories ingénieuses que les savants et les hommes d'Etat ont pu imaginer dans la suite! Et là, nous ne verrions que les informes essais d'une génération qui vient de se dresser sur ses deux pieds, de dépouiller les habitudes du singe et d'abandonner les bois où elle naquit!

Le luxe oriental, et son résultat, le despotisme oriental, remontent à l'antiquité la plus reculée. La constitution millénaire de la Chine a des bases si solides, que ses vainqueurs eux-mêmes courbent sous son joug leur front farouche. Les castes de l'Inde conservent encore les traces de l'organisation civile et religieuse qui, durant tant de siècles, régit le peuple le plus doux. La stabilité et la durée qu'il cherchait dans ses monuments comme dans ses institutions ressemble à la confiance virginale de l'adolescent qui construit pour un long avenir. A peine l'histoire commence-t-elle à bégayer, que nous rencontrons sur le Tigre, sur l'Euphrate, dans les montagnes de la Médie ou sur les rives du Nil, des monarchies, ou pacifiques, ou guerrières; elles se mêlent ensuite aux vicissitudes des nations de l'Occident, et prolongent leur influence jusque sur la civilisation moderne. Sur les hauteurs même de la Tartarie, la liberté sans frein des hordes se combine avec le despotisme des kans, qui est la forme de la féodalité la plus ancienne. Enfin, le gouvernement monarchique est implanté depuis tant de siècles dans l'Asie, l'idée en est devenue si naturelle, que le roi de Siam ne put s'empêcher de rire lorsqu'on lui dit que les Hollandais vivaient sans roi. On rencontre ce mode de gouvernement dans les autres pays à mesure qu'ils se rapprochent de l'Asie;

la tyrannie qui pèse sur les lieux où l'Afrique confine avec elle, va se perdant jusque dans le gouvernement patriarcal parmi les habitants de la Cafrerie. Il en est de même dans l'Océan méridional; le luxe, les arts, les manufactures, la monarchie, s'y montrent d'autant plus qu'on avance davantage vers l'Asie. L'Amérique, à ses extrémités, ne connaît pas le gouvernement d'un seul, tandis que le bras de l'étranger l'avait imposé au Mexique et au Pérou.

Ni l'Amérique, avec ses volcans encore ardents, avec ses plaines encore marécageuses, ni l'Afrique, dont les déserts de sable furent bien tard abandonnés par les eaux, ne peuvent prétendre avoir donné le premier asile au dernier produit de la nature, produit privilégié, qui forme le sommet de l'immense pyramide de la création. Comme tel, l'homme devait être placé au centre des pouvoirs organiques les plus efficaces; dans un pays où les œuvres de la nature fussent moins rares et plus parfaites; où s'étendît le plus vaste continent à l'entour des montagnes les plus élevées; en un mot, dans le cœur de l'Asie.

Que si nous consultons les Asiatiques eux-mêmes, ils reporteront leur origine vers la contrée qu'environnent la mer Caspienne, la Méditerranée, les golfes Persique et Arabique. Les Chinois placent leur origine dans la province de *Schensi,* au nord-ouest; les Indiens, au nord des monts Himalaya, c'est-à-dire dans la Bactriane limitrophe à la Perse, qui confine avec le pays central. La Mésopotamie est la contrée la plus méditerrannée, et les eaux du déluge durent, en se retirant, la laisser riche de principes nourriciers, d'où lui vint cette fertilité que de longs siècles ont ensuite épuisée.

CHAPITRE V.

PREMIÈRES SOCIÉTÉS.

D'après ce que nous avons exposé jusqu'ici, l'opinion de ceux qui ont supposé que l'homme était né avec la seule sensation, et que le hasard et la nécessité l'avaient tiré de l'inertie stupide dans laquelle il sommeillait, ne saurait nullement se soutenir. L'homme, à l'état de brute, n'aurait jamais inventé, sous l'aiguillon des besoins renaissants, que ce qui aurait importé à leur satisfaction. Comment donc, au contraire, trouvons-nous si répandues les idées religieuses? La langue qui exprime celles-ci est chez tous les peuples la plus ancienne. C'est à un culte que se rapportent les infor-

mes ébauches de civilisation que nous rencontrons parmi les barbares ; ils accompagnent d'un hymne les danses et les chants de leurs solennités, hymne souvent incompris et fondé le plus généralement sur les souvenirs d'un monde primitif.

Non, l'homme ne pouvait s'élever à la raison que par la parole, ni acquérir cette parole sans observer l'unité dans la multiplicité, l'invisible dans le visible, l'effet dans la cause : c'est-à-dire sans faire usage de la raison, cercle vicieux qui se présente chaque fois que l'on réfléchit sur les débuts de l'humanité. Il se reproduit dans l'idée d'un contrat social, par suite duquel les hommes, partant d'une existence pareille à celle de la brute, seraient parvenus à vivre en communauté. S'il en avait été ainsi, pourquoi ne rencontrerait-on plus une seule nation sans langage, sans raison, sans morale? Tout au contraire, pas une histoire qui ne montre que l'homme les a toujours possédés, quoique plus ou moins développés : nous devons donc croire qu'ils forment le fond et l'essence de sa nature, antérieurs à la raison spéculative, qui jamais n'aurait pu trouver un archétype pour les cas pratiques.

Comment, en vérité, les liens du mariage et de la paternité pouvaient-ils devenir des devoirs avant que l'homme comprît le bien qui en dérive et les moyens d'y atteindre? Comment celui qui ne les aurait jamais éprouvés concevrait-il les avantages de la société? Pour que les hommes s'accordent entre eux et arrêtent un pacte social, force leur est de posséder un langage commun pour s'entendre, et des formes de conventions, d'assemblées, de représentation, c'est-à-dire d'être déjà réunis en société. De quel droit ensuite cette poignée d'hommes aurait-elle pu obliger toutes les races futures du genre humain? Si tout n'était fondé que sur des emblèmes variables et de mobiles abstractions, quelle sanction donnaient-ils à leur pacte? S'ils le conclurent pour obtenir le bonheur, ne pourrions-nous, d'un droit égal, lorsqu'il vient à nous peser, nous en dégager et reprendre notre liberté?

Mais l'homme est-il libre dans les forêts, où il n'a pas de compagnie, où il ne peut dès lors exercer ses affections, ni même sa raison, qui ne se développe que dans la société et par la société? Peut-il être libre quand tous ont droit sur tout, ce qui rend la guerre perpétuelle? Peut-il être libre là où les forces de la nature, qu'il n'a pas appris à dompter, l'entravent à chaque pas?

Que si les bois et les cavernes, les amours errants et la vie sauvage sont l'état naturel de l'homme, il faudra considérer comme un mal cette déviation nommée société et progrès ; la science et l'art, au lieu de tendre à ennoblir l'existence et à rendre plus

douce l'association civile, devraient s'appliquer à ramener l'homme à son état primitif, c'est-à-dire à la nature et à la liberté : conséquence tout à fait logique, dont l'absurdité suffirait pour démentir le principe, comme elle suffit à l'histoire pour nier que l'homme ait inventé le langage, la religion, la morale.

L'état sauvage est donc, non pas le début de l'humanité, mais une dégradation, une chute vers la nature animale au préjudice de la nature morale. Et que cette chute, qui peut aller jusqu'à l'oubli de tout élément de civilisation, soit possible, nous en avons la preuve dans l'Amérique, au Brésil, par exemple : là se trouvent des pays où la fécondité des troupeaux est prodigieuse, où la vigne donne trois récoltes, où la banane et l'oranger sont chargés de fruits toute l'année ; et cependant les fils des Portugais sont réduits à l'état de brute, sans mariages, ni monnaie, ni sel, et presque sans vêtements ni religion.

La société civile, en conséquence, n'a pas été formée par l'intérêt et le plaisir, mais par la nécessité, pour changer le fait en droit et empêcher la destruction de l'espèce. Loin de dépraver l'homme, elle est le seul état dans lequel il puisse trouver la lumière qui éclaire son ignorance, la règle qui redresse ses inclinations ; elle n'est pas volontaire et la conséquence d'un fait accidentel, mais obligatoire et dérivée de la nature même de l'homme. Pour quiconque a du bon sens, il est certain qu'il n'a pas renoncé à une partie de sa liberté en se dépouillant du pouvoir de se nuire et de la faculté de se détruire, en se garantissant la justice, c'est-à-dire le droit pour chacun, le bien moral et physique pour tous, et cette liberté qui consiste dans la faculté d'user des moyens qui conduisent à sa fin propre.

L'homme créé dans l'Éden eut pour tâche de le garder et de le cultiver ; ainsi la lutte et le travail furent sa première destination. A titre de châtiment, le travail et la lutte devinrent plus pénibles lorsqu'il eut péché : châtiment paternel toutefois, car le travail contribue à la santé et au bien-être ; il perfectionne l'homme, lui donne la conscience de son être et de ses forces, en les concentrant pour se procurer un état meilleur, pour jouir de ce bonheur qui consiste dans un sentiment calme, bien plus que dans de bruyantes conquêtes. Ce passage supposé de la vie pastorale à l'agriculture, et de là à l'industrie, au commerce, ne s'accorde pas mieux avec l'histoire, qui nous présente l'homme pasteur et agriculteur quand il vient à peine d'être contraint de vivre à la sueur de son front. Le fratricide entraîna les Caïnites loin des tentes patriarcales ; ils multiplièrent, ils bâtirent des villes où s'accrut l'indus-

trie, au point que la sixième génération, depuis le meurtrier, cultivait les arts métallurgiques et connaissait les instruments de musique. Le genre humain ayant été ramené par le déluge à une seule famille, les arts primitifs se conservèrent chez elle ; Noé fut cultivateur et artisan. Mais, comme ses descendants se dispersèrent sur la surface de la terre, leur industrie varia selon les lieux ; ils subirent la loi de la nécessité, et négligèrent ce qui n'était pas immédiatement utile. C'est pourquoi nous voyons le Nègre s'élancer sur les arbres les plus élevés et gravir les plus rudes rochers, le Groënlandais harponner le poisson d'un coup inévitable, le Samoyède lutter avec l'ours blanc, l'habitant des Canaries poursuivre le chamois de ravin en ravin, le Thibétain conduire l'étranger sur les plus hautes cimes, tous enfin s'adapter à ce qu'exige le sol sur lequel ils se fixèrent. Ceux qui ne voient d'autre beauté que celle des animaux, se tatouent le corps, se mettent une queue, des cornes, une crête ; le chasseur se revêt de peaux ; l'Américain se pare des plumes de ses oiseaux, auxquels la nature prodigua tant d'éclatantes couleurs en compensation du chant qu'elle leur refusait ; l'habitant des îles Mariannes apprend à tisser l'écorce des arbres. Quelle différence, d'autre part, entre le commerce des Anglais et celui des Chinois, entre le Lapon faisant paître ses rennes, l'Arabe ses chameaux, le Péruvien ses lamas, et le Mongol ses cavales !

Ainsi les diverses industries naquirent et s'accrurent en raison des lieux ; mais l'agriculture fut celle qui introduisit les plus grands changements dans la constitution morale. L'homme, lorsqu'il a cultivé un champ et l'a planté, veut assister au résultat de ses travaux. Il se bâtit donc tout auprès une demeure ; ainsi naît ce sentiment si impérieux que nous nommons l'amour de la patrie, et la stabilité du foyer donne origine à l'association civile.

Gouvernement patriarcal.

Lorsque Adam, en voyant la compagne que Dieu lui avait formée, s'écria : « Celle-ci est l'os de mes os et la chair de ma chair ; « elle s'appellera d'un nom qui marque l'homme, parce qu'elle a « été prise de l'homme ; c'est pourquoi l'homme quittera son père « et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans « une seule chair, » alors fut posée la première pierre de l'édifice social qui se maintint à travers tous les siècles et toutes les révolutions ; la famille devint la base de toutes les sociétés, de manière qu'elles durent prospérer ou languir selon que la famille était affermie ou dissoute.

Une autorité établie au milieu de ces associations est un fait naturel encore plus qu'une nécessité. Le père gouverne sa nom-

breuse descendance sans magistrats ni bourreau, mais au nom de la conscience, et par la force du respect, de la gratitude, de la conviction. Croyant en Dieu, tous le servent dans leur prochain ; la fidélité de la femme produit les ineffables joies du mariage et les affections qui en dérivent; l'amour de la famille est vif, surtout chez les mères; et les amitiés sont d'autant plus fortes que les besoins sont plus urgents. A la famillle se rattache la propriété, celle-ci au sol, et le sentiment domestique s'étend à la tribu.

L'idée d'un pouvoir héréditaire absolu sur les biens et sur la vie ne pouvait naître dans les esprits tant que dura le pouvoir patriarcal. Lors même qu'il cesse, quand l'association tient, soit à un pacte, soit à une fonction confiée à un seul ou à plusieurs, l'autorité héréditaire est inconnue. Une troupe de chasseurs se réunit pour une expédition ; elle a besoin d'un chef, on choisit le plus adroit, auquel on obéit parce qu'on y trouve de l'avantage ; de même, dans les contestations, on s'en rapporte au plus sage et au plus honnête. Peut-être laissera-t-on l'autorité à ce juge, à ce chef tant qu'il vivra, mais jamais le droit de la transmettre par héritage. La force des conquérants, les vices des vaincus, les passions, l'éducation, un prétendu droit divin, donnèrent des maîtres à l'espèce humaine dans les âges successifs; mais la Providence mit la félicité de l'homme au-dessus de pareils accidents, le pauvre pouvant être heureux dans sa misère, l'esclave libre dans les fers, et chacun poursuivre, dans quelque condition qu'il fût placé, le perfectionnement individuel et général. Alors l'autorité patriarcale se reproduisit dans l'autorité métropolitaine, qui donna à une cité la suprématie sur beaucoup d'autres cités, de même qu'un père était le chef de plusieurs familles.

Quelques-uns ont cru que Dieu avait établi la servitude lorsque Noé, maudissant Chanaan, lui dit : « Que tu sois l'esclave de Japet! » Ici, il s'agit d'une dépendance par domination, et non d'une infériorité de nature. Cet horrible abus de la force qui constituait l'esclavage chez les anciens, ne put naître que de la violence tyrannique des conquérants, qui, se faisant un droit de la victoire, se crurent autorisés à exterminer les vaincus, ou à les conserver (*servare*) pour leur propre utilité.

Les principes politiques d'après lesquels se régissait la société humaine, encore réunie dans les plaines de Sennaar, étaient donc fort simples. A la suite d'une multiplication rapide, elle résolut de construire une *centralité* sociale, qui dirigeât vers un but commun les efforts des tribus ; mais l'égoïsme prévalut, la tour de l'union devint celle de la confusion, les peuples se divisèrent, et Dieu mit

entre eux une nouvelle distinction par la diversité des langues.

Les descendants industrieux de Cham peuplèrent la Syrie, l'Arabie, quelques contrées entre l'Euphrate et le Tigre, et, par l'isthme de Suez, ils pénétrèrent en Afrique. Ils possédaient l'industrie, la science et les connaissances les plus élevées; mais une très-grande dépravation morale et intellectuelle les fit déchoir rapidement.

La race de Sem demeura en Asie, entre l'Euphrate et l'Océan indien, d'où elle s'étendit sur une partie de l'Assyrie et de l'Arabie à l'occident de ce fleuve; plus tard, elle pénétra dans l'Amérique par la même voie que prennent chaque année les Kiouskis pour aller guerroyer contre les Américains de la côte nord-ouest (1). Les Sémites, dès les temps les plus reculés, se montrèrent plus éclairés, et conservèrent les traditions des patriarches, tant par rapport à la science humaine que pour les dogmes religieux.

Plus grossière, mais moins corrompue, la descendance de Japet, qui put participer aux avantages des peuples parvenus à une civilisation plus rapide, se dirigea vers le Nord, occupant les îles de la Méditerranée, puis l'Europe.

Mais, de même qu'au commencement, la matière luttait et se mélangeait avant d'acquérir l'ordre actuel, ainsi les hommes passaient de contrée en contrée avant de trouver une demeure stable. Dans ces trajets, ils se mêlèrent de telle sorte que l'histoire ne réussit pas toujours à les distinguer; elle y parviendra mieux à mesure que s'éclaircira pour elle l'Asie antique, immense hiéroglyphe dont si peu de traits nous ont été jusqu'ici révélés.

Si nous voulons, néanmoins, appliquer à l'histoire les recherches linguistiques dont il a été parlé précédemment, nous verrons, de la Mésopotamie et des chaînes de l'Himalaya, des monts Altaï et Ourals, descendre par les deux versants opposés, la race blanche vers l'occident, la race jaune vers le levant, et celle-ci se subdiviser dans les régions du sud-ouest, de l'ouest et du nord-ouest; l'autre dans les régions de l'est, du nord-est et du sud-est.

Les blancs de la région sud-ouest furent appelés Indo-Européens; lignée immense s'étendant de la mer des Indes à l'Atlantique, de Ceylan à l'Irlande. Une portion de celle-ci peupla l'Inde, et de cette portion sont descendus les Bengaliens modernes, les Scheiks, les Marattes, les habitants du Malabar, de Tamoul, les Télingiens, les Mongols, les Indo-Turcs, les Zingris, les Cingalais, les habitants des

(1) Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, vol. II, p. 502, in-8°.

Maldives; tandis qu'une autre portion habita la Perse et produisit les Parsis et les Parthes antiques, les Guèbres modernes, les Persans, les Curdes, les Buckarésiens, les Afghans et les Belusques, sur les confins de l'Inde, ainsi que les Ossètes du Caucase (1).

Dès la plus haute antiquité, nous trouvons l'Asie divisée en Iran et Touran, pays de la plaine et de la montagne; la montagne est occupée par la race indo-persane qui prend le nom de Saces ou Scythes, dont les migrations furent nombreuses et qui se mêlèrent surtout avec les Celtes et les Kymris.

Des monts Altaï au Caucase se répandirent plusieurs races qu'on pourrait appeler *Caucasiennes;* parmi ces dernières, la plus puissante est la turque, avec ses variétés d'Ouigours, de Turcomans, d'Usbeks, de Seljoucides et d'Ottomans. L'arménienne s'établit entre l'Euphrate et la mer Caspienne, et la géorgienne, entre celle-ci et la mer Noire.

Sur le versant opposé de l'Himalaya, à la tête de toute la race jaune ou des Indo-Chinois, se trouve la population de la Chine, autour de laquelle se groupent les Thibétains, les Birmans, les Péguans, les Siamois, les Anamites; sur les rives de la mer Jaune, les Coréens et les industrieux Japonais.

A l'occident de l'Asie, entre l'Euphrate et la mer Rouge, le golfe Persique et la Méditerranée, s'était fixée la race SÉMITIQUE ou chaldéenne, déjà partagée en quatre rameaux : celui des *Assyriens,* auquel appartenaient les pasteurs de la Chaldée, les guerriers de Babylone et de Ninive, les Mèdes et les Syriens; celui des *Hébreux*, qui comprenait les Chananéens, les Phéniciens et les Carthaginois; enfin ceux des *Arabes* et des *Abyssiniens.*

A l'orient de l'Asie errent les TARTARES, divisés en deux familles, celle des *Mongols,* effroi de l'Asie et de l'Europe, et celle des *Tonguses;* les uns nomades, même aujourd'hui sous la domination de la Russie, et les autres, maîtres de la Chine sous le nom de Mantchoux.

Au milieu des glaces du nord-est s'est établi le groupe SIBÉRIEN, dans lequel se distinguent les Samoyèdes sur les bords de la mer Glaciale, les tribus des Corièques, des Génisséens, des Kamstchadales et des Couriliens à l'extrémité orientale du globe.

L'Europe, et surtout les côtes de la Méditerranée, sont la terre que la prédilection de la Providence a destinée au développement des germes de la civilisation; le sol y est favorable à l'agriculture

(1) ADELUNG, *Mithridates.* — BALBI, *Atlas ethnographique.* — KLAPROTH, *Asie polyglotte*, p. 42. — EICHOFF, *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, Paris, 1836.

autant qu'il convient peu à la chasse et à la vie pastorale; sa race est la mieux organisée pour la culture intellectuelle. En Asie, les sociétés se sont constituées; mais en Europe seulement elles se sont élevées à la liberté domestique et politique, à la connaissance des droits. De l'Asie sont venues les inventions; mais en Europe elles ont reçu leur plus grand développement. Là, les arts ont atteint le degré le plus haut; là, à la force de création s'est unie la critique, et à l'imagination, la philosophie. Si l'Asie a eu de grands conquérants, l'Europe a produit les grands capitaines qui ont créé l'art militaire. Les Ibères, dans lesquels on a voulu voir une race différant un peu de l'indienne et participant de la sémitique, occupèrent, à une époque très-reculée, la péninsule la plus occidentale; c'est peut-être de l'Ibérie asiatique qu'ils étaient venus en Italie, et c'est de l'Italie, par mer, qu'ils avaient passé dans cette contrée. Ils furent la souche des Turdétans, des Lusitaniens, des Cantabres d'Espagne, des Aquitains de la Gaule, des Ligures d'Italie et des Basques. Le langage de ces derniers, qu'on a cru, jusqu'à nos jours, de famille différente, se rattache pourtant à la classe des indo-européens, et, selon Edwards, il est conforme au celtique. Ainsi, disparaîtrait la différence présumée, autant du moins qu'il est possible de l'affirmer au milieu des ténèbres d'un passé si lointain. Les Ibères eux-mêmes appartiendraient à la grande famille des Celtes, identique peut-être à celle des Scythes, et qui, sous le nom de Galles et de Kymris, s'établit dans la Gaule.

Les premiers eurent pour descendants les Èques, les Séquanes, les Arvernes, et se répandirent en Italie sous le nom d'Ombres, en Bretagne sous celui de Gallois; tandis que les Kymris, sous le nom de Boïes, Belges, Armoriques, Bretons, repoussèrent vers le nord les premiers habitants, jusqu'au moment où, subjugués à leur tour, ils ne survécurent que dans les Gallois d'Écosse et d'Irlande, et dans les Bretons du pays de Galles et de la Bretagne française. Ces noms d'Ibères, de Ligures, et autres semblables, se retrouvent dans des régions très-éloignées, jusque dans l'Hibernie, d'un côté, et, de l'autre, chez les Ligures de la mer Noire, où Scylax les place. Il faut donc les considérer comme des noms génériques. De là, ces distinctions en Ligures ibères, Ligures italiques, et autres. Le flux de nouvelles populations les repoussait toujours plus à l'occident, tandis que dans les îles, ils se mêlaient aux indigènes.

Dans l'Europe méridionale, entre les Alpes et l'Ems, la Méditerranée et la mer Noire, et sur le littoral de l'Asie Mineure, une nation indienne, désignée sous le nom de thrace pélasgique ou romane, établit sa demeure. Franchissant le Taurus, une partie

de cette nation occupa dans l'Asie Mineure la Phrygie, la Lydie, la Troade, et, après avoir passé le Bosphore, s'arrêta en Thrace, tandis que l'autre partie plus ancienne, en traversant la Thessalie, venait se fixer dans la Grèce et dans le Péloponèse sous le nom de Pélasges et d'Hellènes, puis sous ceux d'Éoliens, d'Ioniens, de Doriens et d'Achéens. Elle s'étendait ensuite dans les îles et sur le continent de l'Italie, où déjà d'autres membres de la même famille avaient porté la civilisation sous le nom d'Osques, de Toscans, de Latins, tous réunis enfin sous les étendards et le nom de Rome.

Les Indo-Persans, qui vinrent en Europe à la suite des Celtes, y arrivèrent par le Caucase. Une partie, en remontant le cours du Danube, s'établit au centre de la Germanie, et forma les tribus guerrières des Teutons, des Suèves, des Francs, des Allemands; l'autre partie, côtoyant l'Elbe, produisit celles des Saxons, des Frisons, des Lombards et des Anglais; la troisième partie donna origine aux Scandinaves et aux Goths, le long de l'Oder.

La famille slave était aussi d'origine indienne. Il paraît qu'elle entra en Europe peu après la famille germanique, et qu'elle occupa les territoires au fur et à mesure que celle-ci les abandonnait, jusqu'à ce qu'elle se déployât dans les vastes plaines qui s'étendent des monts Krapaths aux Poïa et de la Baltique à la mer Noire. Vaincue ensuite et repoussée, elle se replia vers l'orient avec les tribus des Sarmates, des Rossolans, des Tzèques, des Venèdes, des Pruczes. Elle est réduite aujourd'hui à trois branches principales, qui sont les Russes et les Illyriens, les Polonais, Bohémiens et Vendes, les Lettons et Lithuaniens.

La race ouralienne, étrangère à l'Inde et parente des peuples du nord-ouest de l'Asie, refoulée par les populations slaves vers le nord, déboucha au moyen âge sous les noms de Huns et de Hongres. On la distingue aujourd'hui en quatre branches : finnois, dans l'Esthonie et la Laponie; magyare ou hongroise, à l'extrémité de l'Allemagne; tchermisse sur les rives du Volga, et permienne près des monts Ourals.

La civilisation des anciens Égyptiens, qui survivent aujourd'hui dans les Cophtes, est analogue à celle des Indiens et des Chaldéens. Les Abyssiniens ont adopté un dialecte arabe, et la famille berbère recueille les débris des anciens Maures, Numides, Cyrénéens et Carthaginois. L'Afrique centrale est encore si peu connue, qu'il n'est pas possible d'en déterminer les familles et de suivre leur marche. Dans la partie orientale, tout le long de la mer Indienne, des sources du Nil au cap Sofala, nous connaissons deux fa-

milles : celle des *Gallas*, qui dominent à cette heure en Abyssinie, et celle des Motapas, sur les côtes du Zanguebar, de Mozambique et de Monomotapa. La partie méridionale comprend aussi deux familles, les *Cafres* et les *Hottentots*.

Deux races distinctes occupent l'Océanie : la *noire*, ressemblant à l'africaine, et la *brune*, plus rapprochée de l'Asie, appartenant à la grande famille qui s'étendit d'un pôle à l'autre.

Les Indo-Européens dominent aussi sur le grand continent de l'Amérique, exterminant de plus en plus les indigènes et y transplantant les Nègres, plaie honteuse et peut-être incurable dans ces contrées.

Mais, dans l'Amérique septentrionale et le Mexique, les races indigènes rappellent les types indiens, qu'on retrouve aussi dans le Pérou, tandis que le reste de l'Amérique est habité par des nations plus conformes à la race mongole par la couleur, les traits et l'obliquité des yeux.

Telle est la filiation des peuples dont nous avons entrepris de retracer et de suivre la marche progressive dans les voies de la Providence. Nous avons expliqué les raisons qui nous ont fait un devoir d'insister sur les commencements, que, d'ordinaire, les historiens esquissent rapidement, et nous avons aussi déduit nos preuves pour confirmer humainement des dogmes d'un ordre plus elevé. Mais s'il est des esprits auxquels nos raisons et nos preuves ne paraissent pas assez convaincantes, nous leur rappellerons que, suivant les anciens livres des Parsis, quand le sage Zoroastre interrogea la Divinité sur l'origine et sur la fin des choses, la Divinité lui répondit : FAIS LE BIEN, ET ACQUIERS L'IMMORTALITÉ.

LIVRE II.

DE LA DISPERSION DES PEUPLES AUX OLYMPIADES.

SOMMAIRE.

De l'Asie en général.—Premières monarchies. — HÉBREUX. — Leur histoire. — Leur législation. — Leur littérature. — INDE. — Institutions. — Opinions. — Sciences. — ÉGYPTE. — Son histoire. — Ses coutumes. — Sciences et beaux-arts en général. — PHÉNICIENS. — Commerce des anciens. — GRECS. — Leurs temps héroïques. — Des RELIGIONS. — Lycurgue.

CHAPITRE PREMIER.

L'ASIE.

L'Asie, berceau du genre humain et de la civilisation, est la partie du monde la plus étendue et la plus favorisée de la nature. Elle occupe une superficie de 933,350 myriamètres carrés (2,100,000 lieues) entre le 24° et le 172° de longitude, entre l'équateur et le 78° de latitude boréale. Position.

Quoique du Kamtchatka à la péninsule ibérique, l'Asie ne forme qu'un seul continent, elle a dû être distinguée de l'Europe parce que cette distinction est fondée sur la conformation plastique, sur la nature des productions et sur l'histoire. Les géographes les plus modernes lui assignent pour confins le cours supérieur du Don, du Volga, de l'Oural, de la chaîne des monts Ourals. A l'occident, les terrains s'élèvent, et tout paraît favorable à une riche végétation, comme une terre destinée à l'agriculture et aux cités. Au levant, on ne trouve que des steppes, des lacs salés et des plaines propres aux nomades. Dans ces limites, l'Asie est un peu plus grande que l'Amérique, dont elle est séparée, au nord-est, par le détroit de Behring; un quart plus grande que l'Afrique, à laquelle l'isthme de Suez la rattache, et quatre fois plus que l'Europe.

Vers le sud, elle a pour ceinture les îles innombrables de la Polynésie ; à l'orient et dans la mer des Indes, elle est bordée par d'autres iles volcaniques, les unes et les autres diverses de nature, suivant la position ou les eaux qui les entourent.

Dans l'Orient, nous ne dirons pas immobile, mais éminemment traditionnel, la géographie est le meilleur commentaire des récits, attendu que les hommes et les choses y subissent très-peu de changements, ou se renouvellent semblables à eux-mêmes ; aussi l'étude des pays explique-t-elle des faits et des phénomènes que, sans elle, la critique repousse ou convertit en mythes.

Montagnes. Deux grandes chaînes de montagnes, dans le sens de l'équateur, divisent l'Asie en trois zones. La première est celle des monts Altaï, qui, au-dessus de la mer Caspienne, longent la Sibérie jusqu'à l'Océan, et auxquels nous rattachons les monts Ourals, bien que de récentes découvertes aient démontré qu'ils en sont tout à fait indépendants (1). Plus au midi se dresse le Taurus, qui part de l'Asie Mineure, et, atteignant en Arménie sa plus grande élévation, se ramifie dans la région du Caucase, puis traverse les pays à l'orient de la mer Caspienne, la Perse septentrionale, l'Hyrcanie, le territoire des Parthes, la Bactriane jusqu'aux confins de la Sogdiane, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, la Grande-Bucharie ; là, se partageant en deux et embrassant le plus vaste plateau de la terre, c'est-à-dire le désert de Chamo ou de Cobi, il prend au nord le nom d'Imaüs ou de Belurdag, et coupe le pays d'Eygur, la Mongolie, la Songarie jusqu'aux confins de la Sibérie, tandis qu'au sud-est il côtoie l'Inde septentrionale, traverse le grand et le petit Thibet, et se perd en Chine dans la mer Pacifique, après avoir porté les noms de Muttag, de Candahar ou Paropamise, et d'Himalaya, qui rappellent les plus hautes cimes du globe.

Eaux. D'amples bassins s'ouvrent à son centre, quelques-uns d'eau salée, comme la mer Caspienne, d'autres bitumineux, comme le lac Asphaltite. De grands fleuves la sillonnent, des golfes profonds s'enfoncent dans les terres, et la découpure variée des côtes rompt la monotonie des plaines en facilitant les communications. On compte parmi ses fleuves l'Irtich, le Jéniséï, la Lena, qui traversent la Sibérie pour se jeter dans la mer Glaciale, et qui étaient inconnus aux anciens. Mais le Tigre, l'Euphrate, l'Indus et le Gange, qui du Taurus se dirigent vers le golfe Persique et vers la mer des

(1) HUMBOLDT, *Fragments de géologie et de climatologie asiatiques*, Paris, 1831.

Indes, étaient célèbres dans l'antiquité, ainsi que le Volga (*Rha*), l'Oxus (*Gihon*), et l'Iaxarte (*Sir Darja*), qui ont leur embouchure dans la mer Caspienne. L'Ho-Hang, le Hiang-se-Kiang, qui descendent de la Chine à l'océan Pacifique, traçaient les limites des anciennes nations et les voies de leur commerce.

L'Asie, avons-nous dit, est divisée en trois zones par ses montagnes; de ces trois zones, celle du nord ou la Sibérie, entre les monts Altaï et la mer Glaciale, peut se dire inconnue aux anciens, bien que plus peuplée alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. Entre les monts Altaï et le Taurus, surgit la région la plus élevée du globe, et parallèle à la nôtre, mais en majeure partie aride et stérile, dénuée de forêts, n'offrant guère que des pâturages au Mongol, au Kalmouk, au Songar, dont les hordes errantes conduisent leurs troupeaux là où la verdure, les eaux ou leur caprice les attirent. Division.

Entre ces peuples, nomades encore, et ceux des contrées plus méridionales, qui étaient civilisés dès les premiers siècles, une division est tracée par le 40e parallèle, qui sépare le Caucase de l'Arménie, la Grande-Bucharie de la Bactriane, la Chine de la Tartarie chinoise. Dans cette troisième zone, qui s'étend jusqu'au tropique, d'où les deux grandes Péninsules indienne et arabique se prolongent vers l'équateur, se trouve la contrée la plus privilégiée de la nature. Là, les exhalaisons d'une mer tranquille, l'abri des montagnes, l'abondance des eaux courantes, le retour régulier des vents, produisent la température la plus douce. Les arbres et les végétaux les plus précieux y prospèrent; les oiseaux et les insectes y étalent le luxe d'une beauté resplendissante; le cotonnier et le ver à soie y prodiguent leurs tributs à l'homme pour ses vêtements, comme les mines, les fleuves et les rochers, l'or, les perles, les pierreries et les diamants pour sa parure.

L'Indus divise l'Asie méridionale en deux parties, l'une descendant vers l'Océan, l'autre vers la Méditerranée; cette dernière, sur laquelle l'histoire fixe ses premiers regards, peut être de nouveau subdivisée selon qu'elle s'étend en deçà de l'Euphrate, ou entre l'Euphrate et le Tigre, ou entre le Tigre et l'Indus.

En deçà de l'Euphrate, nous rencontrons la péninsule de l'Asie Mineure (1), avec les îles de la côte, la Syrie, la Phénicie, la Palestine, l'Arabie. Entre l'Euphrate et le Tigre s'étendent la Mésopotamie, l'Arménie, la Babylonie; entre le Tigre et l'Indus, l'As-

(1) Le nom d'Asie Mineure ne fut introduit que sous les empereurs, pour désigner la péninsule qui aujourd'hui s'appelle Anatolie, et qui est baignée au

syrie, la Susiane, la Perse, la Caramanie; le long du golfe Persique et de la mer des Indes, la Gédrosie, la Médie, l'Arie, l'Aracosie, la Parthie, la Bactriane, la Sogdiane.

A l'occident de l'Indus, ce qu'on appelle proprement l'Inde comprend, en deçà du Gange, la région située entre ces deux fleuves, la péninsule du Malabar, l'île de Taprobane ou Ceylan; et, au delà du Gange, le pays des Sères, le plus lointain dont les anciens eussent connaissance; car nous démontrerons que la Chine était entièrement ignorée d'eux.

En ajoutant à ces pays l'Égypte, si conforme à l'Asie par sa nature, nous aurons tracé le terrain sur lequel se passe l'histoire des siècles les plus reculés.

Climat. L'Asie est soumise, par sa vaste étendue, à la plus grande variété de climats. La partie orientale est généralement humide, sous un ciel orageux et souvent chargé de brouillards, au milieu de montagnes alpestres, de plaines marécageuses et de fleuves d'un cours très-long. La partie occidentale est, au contraire, sèche et presque aride; son atmosphère est d'une sérénité constante, les vents y sont très-réguliers, les plateaux presque aussi élevés que les montagnes auxquelles ils s'appuient, les rivières peu nombreuses, les lacs multipliés. Le voisinage de l'Afrique la rend plus chaude, tandis que la partie orientale, en se rapprochant du nord, devient extrêmement froide, à cause des monts, des mers, des brouillards et des vents qui soufflent du pôle sans rencontrer aucun obstacle.

Il semble donc que l'Inde, jardin de délices, la Sibérie glacée, les steppes élevées de la Mongolie, la froide Tartarie chinoise, les pâturages de l'Assyrie, les forêts sauvages de la Parthie, les immenses prairies entre l'Euphrate et le Tigre, aient été condamnés, par leur propre nature, à parcourir dans l'histoire une voie prédéterminée; le Chinois, de même, paraît destiné à voguer sur ses innombrables canaux, l'Indien à employer l'éléphant à la guerre et dans ses travaux, l'Arabe à se servir du chameau dans ses courses aventureuses à travers le désert.

L'immobilité de la nature physique, l'alternative régulière des saisons et des vents, la culture uniforme, la monotonie du genre de vie, s'impriment sur le caractère moral, en reproduisant toujours les mêmes sensations, les mêmes idées. C'est pour cela que le Mongol et le Tartare sont nomades et vagabonds de temps im-

nord par la mer Noire, à l'ouest par la mer Égée, au sud par la Méditerranée, et qui s'étend jusqu'à l'Euphrate et à l'Arménie.

mémorial, que le Maratte est indomptable, l'Indien heureux de sa paresse, comme le Chinois de son industrie, et tous, si opiniâtrément attachés à leurs usages, que, dans leur manière d'être actuelle, on peut lire leurs institutions vieilles de trois mille ans.

Dans l'Asie centrale surtout, l'espèce humaine est dans toute la fleur de sa beauté, comme un fleuve coule plus pur près de sa source. Les naturels des deux rives de la mer Caspienne, proportionnés dans leur stature et bien constitués, offrent d'admirables formes, qui ont même modifié celle des peuples envahisseurs. Ainsi les Turcs, de contrefaits qu'ils étaient, y devinrent beaux; ainsi les femmes circassiennes, aux irrésistibles attraits, aux sourcils bien arqués, aux yeux noirs, aux petites bouches, au front uni, au menton arrondi, améliorèrent la race difforme des Perses.

Dans le voisinage de la Méditerranée, à la pureté des formes se joint encore la plus fine intelligence; aussi, en même temps que de douces brises répandent sur leur existence la joie et le bonheur, les hommes y exécutent des travaux d'art plus parfaits qu'en aucun lieu du monde.

Différentes langues sont aujourd'hui parlées en Asie: celles de la plaine, usitées dans de vastes contrées; celles des montagnes, renfermées dans un territoire étroit. Mais les langues anciennes pouvaient se réduire à trois groupes : l'un, de la Méditerranée au fleuve Halys; l'autre, de ce fleuve au Tigre; le troisième, du Tigre à l'Indus et à l'Oxus (1). Langues.

(1) Les langues de l'Asie se divisent en sept familles :

1° Les *semitiques*, dont les principales sont l'hébreu, le syriaque, le pehlvi, l'arabe, le ghéez, l'amharique.

2° Les *caucasiennes*. Les principales sont l'arménienne, la géorgienne, la circassienne, l'abbasse, l'aware, etc.

3° Les *persanes*. Les principales sont le zend, le parsis, le persan, le kurde, l'afhgan, etc.

4° Les *indiennes*, qui comprennent le sanskrit et une foule de dialectes; l'hindoustani, le bengali, le malais, le cingalais, etc.

5° Celles de la *région au delà du Gange*, dont les principales sont la chinoise, la thibétaine, la coréanne, la japonaise.

6° Les langues *tartares*, dont les principales sont le mantchou, le mongol, le turc.

7° Les langues de la *région sibérienne*, qui comprennent différents idiomes peu connus, parlés dans le nord-ouest de l'Asie.

La *famille sémitique* peut se diviser en cinq branches :

1° *Langue hébraïque*, parlée et écrite par les Israélites jusqu'à la captivité de Babylone, puis langue savante; c'est dans cet idiome que sont écrits tous les livres saints, jusqu'au prophète Malachie

Près de la Méditerranée, les Phrygiens, considérés comme le peuple le plus ancien de l'Asie Mineure, se rapprochaient des Arméniens par le langage; mais sur le littoral on entendait

Il est probable que l'alphabet dont se servent aujourd'hui les Samaritains fut celui des Juifs durant cette période; mais actuellement ceux-ci emploient des caractères qu'ils rapportèrent de leur servitude et qu'on devrait appeler chaldéens. Ils se lisent de droite à gauche, comme toutes les écritures sémitiques. Le samaritain et le rabbinique peuvent être considérés comme des dialectes de l'idiome hébraïque. Le premier tient pourtant du chaldéen et du syrien; il semble s'être formé dans le septième siècle avant J.-C., du mélange des Hebreux qui habitaient le royaume d'Israël avec les colonies assyriennes envoyées pour remplacer ceux qui avaient été emmenés captifs à Babylone. Il existe encore des Samaritains dans différentes villes de l'Asie; mais Naplouse, en Palestine, peut être considérée comme leur patrie; leur langue usuelle est l'arabe vulgaire. Les savants hébreux du douzième siècle fondèrent le langage rabbinique, mélange de chaldéen et d'hébreu antique. Il y entra depuis une foule de mots étrangers, espagnols, italiens, allemands, hollandais, polonais, de tous les pays enfin où les Hebreux se trouvent dispersés. Le rabbinique s'écrit avec les mêmes caractères que l'hébreu antique (chaldéen-hébraïque), sinon que, comme écriture courante, il prend des formes moins stables.

Le phénicien était parlé dans toute la Syrie, et différait peu de l'hébreu. Il fut très-répandu par le commerce et par les colonies phéniciennes sur toutes les côtes et dans toutes les îles de la Méditerranée. Les médailles sur lesquelles on a pu observer ses caractères, et quelques inscriptions semblent démontrer que son alphabet ressemblait à celui de l'ancien hébreu, tel que l'ont conservé les Samaritains.

La langue des Carthaginois, si ce n'était pas précisément le phénicien, en était du moins un dialecte peu altéré; elle fut parlée, durant la puissance de Carthage, en Afrique, en Espagne, en Sicile, en Sardaigne, à Malte, etc. Quelques inscriptions, peu de médailles, seize vers insérés dans le *Pœnulus* de Plaute, sont tout ce qu'il en reste. Elle n'est plus parlée, à moins qu'il ne s'en retrouve quelques traces dans la langue des Berbères, et peut-être dans celle des Maltais. (Michel-Antoine Vassuli, qui, en 1791, avait publié son *Mylsen Phœnico-Punicum, sive grammatica Melitensis*, où il faisait dériver le maltais de la langue punique, abandonna cette opinion dans sa *Grammaire de la langue maltaise*, publiée en 1827, où il dit que ce langage est un dialecte de l'arabe.)

2° *Syriaque* ou *araméenne*. Elle comprend deux langues, la syriaque et la chaldéenne, toutes deux subdivisées en plusieurs dialectes. On l'appelle aussi araméenne, du pays où elle est usitée; la Syrie, la Mésopotamie, la Chaldée et l'Assyrie étant appelées *Aram* par les auteurs bibliques.

Le syriaque fut répandu autrefois de la Méditerrannée et de la Judée jusqu'à la Médie, à la Suziane et au golfe Persique, dans toutes les colonies établies sur le Tigre et l'Euphrate.

La littérature syriaque fleurit dans les cinquième et sixième siècles de notre ère; mais la langue, telle qu'elle nous est transmise dans les livres, renferme beaucoup de mots grecs introduits durant la domination des successeurs d'Alexandre. Quelques Pères de l'Église ont écrit dans cette langue, qui possède aussi des œuvres historiques. C'est encore la langue ecclésiastique et littéraire des Jacobites, des Nestoriens, des Maronites; elle fut jadis répandue dans toute la Perse.

souvent l'idiome grec, comme on entend aujourd'hui l'italien sur les côtes d'Afrique. Le carien y était aussi très-répandu; le thrace se parlait dans la partie septentrionale, et des dialectes très-divers dans la contrée montagneuse du midi.

et même jusqu'à la Tartarie, où la firent connaître les marchands nestoriens.

Il y a quatre alphabets syriaques : 1° l'*estranghel*, le plus ancien et qui ne se trouve que dans les monuments antiques; 2° le *nestorien*, qui semble tiré du précédent; 3° le *syriaque ordinaire*, dit aussi *maronite*, dans lequel sont imprimés en Europe les livres syriaques; 4° celui dit *des chrétiens de Saint-Thomas*, parce qu'il est employé par des chrétiens de ce nom dans les Indes.

Les principaux dialectes du syriaque sont le *palmyrien*, parlé anciennement à Palmyre (Tadmor); il en reste des inscriptions expliquées par M. DE SAINT-MARTIN; le *nabat*, qui est le langage des habitants de Wasit, entre Bagdad et Bassora; le *sabéen*, encore en usage chez les sectaires que les Arabes appellent de ce nom, et qui se désignent eux-mêmes sous celui de Mendaïtes, Nazaréens ou Chaldéens; il est parlé aussi par une autre secte appelée *chrétiens de Saint-Jean*, qui habite aux environs de Bassora, et dans quelques parties occidentales de la Perse.

Le chaldéen, parlé autrefois dans la Chaldée, dans les cours de Ninive et de Babylone, appris par les Hébreux durant la captivité, donna naissance au dialecte dans lequel sont écrits divers commentaires sur les livres saints et quelques parties des livres de Daniel et d'Esdras. Les caractères hébraïques actuels étaient l'alphabet chaldéen ; cette langue diffère peu du syriaque.

3° Le *mède* est la langue pehlvi, parlée jadis dans l'antique Médie et dans toute la Perse occidentale. On a dans cet idiome une traduction des livres de Zoroastre, peut-être contemporaine de l'original. D'autres livres moins anciens, comme le *Bund-dehesch*, le *Boman-iescht*, etc., sont écrits dans le même idiome, mêlé de beaucoup de mots persans. Les médailles et les inscriptions des Sassanides sont aussi en pehlvi. Cette langue, qui emprunta beaucoup de mots au syriaque, est tout à fait persane quant à la grammaire : dans beaucoup de ses formes, elle tient de la langue zende. Son alphabet en est aussi dérivé, et présente beaucoup d'analogie avec les anciennes lettres syriaques.

4° *Arabe*. On la divise en langue antique, littérale et vulgaire.

L'arabe antérieur à Mahomet paraît se diviser en deux principaux dialectes, appelés *himyar* et *coreisch*. Le himyar, qui était parlé dans la partie orientale de l'Arabie, a été dans ces derniers temps l'objet de travaux intéressants de la part de quelques orientalistes, et entre autres de M. Fresnel. Il s'écrivait au moyen d'un alphabet nommé *murnad*, qui, après avoir été regardé comme perdu pendant bien des siècles, a été retrouvé dans des inscriptions de l'Arabie méridionale, d'abord par MM. WELLSTED et CRUTTENDEN, puis surtout par un Français, M. ARNAUD, qui, en 1843, alla au péril de sa vie déchiffrer dans l'antique Mareb des monuments en langue himyarite échappés à l'action du temps. En 1845, par suite de cette heureuse découverte, on gravait à l'imprimerie royale de Paris une série de caractères destinés à reproduire les inscriptions de M. ARNAUD, qui furent publiées la même année dans le journal de la Société asiatique. Le coreisch était parlé dans la partie occidentale, et particulièrement dans les environs de la Mecque, par la tribu des Coreischites, à laquelle appartenait Mahomet. Ce dialecte, poli et perfectionné par lui et ses successeurs, devint la langue arabe littérale, commune à toute la nation arabe; elle est aujourd'hui encore la langue écrite et savante de toutes les nations musulmanes. C'est

Au delà du fleuve Halys, en entrant dans la Cappadoce, on trouvait des langages sémitiques, comme le cappadocien à l'occident de ce fleuve, le syriaque entre la Méditerranée et l'Euphrate, l'as-

dans cet idiome qu'est écrit le Koran. Du neuvième au quatorzième siècle, la littérature arabe eut une grande vogue en Orient et en Occident ; elle ne servit pas seulement à former la littérature persane et turque, elle devint aussi la base de la littérature latine et nationale des Espagnols, avant Ferdinand le Catholique. La langue arabe est l'une des plus riches et des plus énergiques que l'on connaisse ; son dictionnaire contient plus de 60,000 mots, son alphabet vingt-huit lettres et quatre points qui servent de voyelles. Elle a trois genres principaux d'écritures : le *coufique*, ainsi nommé de Coufa, ville sur l'Euphrate ; c'est le plus ancien, et il ressemble à l'estranghel ; le *neskhi*, inventé ou plus probablement mis en usage avec quelques modifications par le vizir Ebn-Mocklor, dans la première moitié du dixième siècle, est à présent employé par tous les Arabes, et, avec certaines variétés, par tous les peuples musulmans. Le genre d'écriture des Arabes d'Afrique, qu'ils appellent *al-moghrebi*, est celui qui s'en éloigne le plus. Beaucoup de Persans et de Turcs écrivent encore en cette langue.

L'arabe vulgaire n'est que le littéral, privé des désinences grammaticales et réduit à un très-petit nombre de racines, avec d'autres légères différences. C'est aujourd'hui la langue usuelle de l'Arabie, de la Syrie, du Fars, de quelques parties de l'Inde, de l'Égypte et de la Nubie ; elle est parlée dans tous les États barbaresques, à Tunis, Tripoli, Alger, Maroc, dans une grande partie de l'Afrique intérieure, dans les différents États de la côte du Zanguebar, dans l'île de Socotora, le long des rivages de Madagascar, et, à ce qu'il paraît, dans l'archipel des Laquedives et dans la mer des Indes.

5° L'*abyssinien*. Les pays où sont en usage les langues qui composent cette branche, ne font pas partie de la division géographique de l'Asie ; mais ces langues, par leur ressemblance avec l'arabe et les autres langues sémitiques, attestent que les peuples qui les parlent ont une origine commune, ou du moins ont eu beaucoup de relations avec les peuples sémitiques.

L'abyssinien se subdivise en deux branches principales, l'*axumite* et l'*amharique*.

L'*axumite* comprend le ghéez antique et moderne. Le premier était parlé autrefois dans le royaume d'Axum et en Laba, dans l'Yémen. Le ghéez moderne ou *tigré*, qui se parle dans le royaume de Tigré, démembré de l'empire d'Abyssinie, est pour le ghéez antique ce que l'arabe vulgaire est pour le littéraire.

L'*amharique* est parlé dans la plus grande partie de l'Abyssinie, dans les royaumes d'Amhara, d'Ankobra, d'Angote, etc., et par une colonie appelée *les Gallas*, qui a embrassé l'islamisme.

Après avoir indiqué chaque langue sémitique en usage dans la partie la plus occidentale de l'Asie, passons en revue les principales langues des six autres familles qui occupent le reste de cette partie du globe.

Dans la branche des langues caucasiennes, c'est-à-dire dans la région comprise entre la mer Caspienne, la mer Noire, le nord de la Perse et les provinces méridionales de l'empire russe, nous ne mentionnerons que les deux langues arménienne et géorgienne. La première est connue en Europe par les travaux des pères lazaristes de Venise ; la seconde est l'objet des travaux de quelques savants, et l'on peut espérer retrouver dans sa littérature des traductions d'un grand nombre de monuments précieux de l'antiquité. Elles se divisent l'une et l'autre en langue ancienne et moderne.

syrien dans le Curdistan, le chaldéen à Babylone, l'hébreu dans la Palestine, le phénicien dans les villes maritimes et dans les colonies, l'arabe dans la péninsule et dans les landes de la Mésopota-

Le persan moderne peut être compté comme un des idiomes qui composent la famille persane. Il est en effet dérivé du *zend*, et plus immédiatement du *parsis*, qui peuvent se considérer comme deux langues mortes. D'autre part, le *kurde*, parlé par diverses tribus errantes, le *pucte*, par d'immenses tribus d'Afghans, sont pour ainsi dire des dialectes persans.

Le persan s'écrit avec les mêmes caractères que l'arabe. Il est parlé dans toute la Perse et dans une grande partie de l'Inde. Comme l'arabe, il est cultivé par tous les littérateurs de l'Orient.

Dans les langues de l'Inde, il faut distinguer les mortes et les vivantes. Parmi les premières, le *sanskrit* et le *pali* sont deux langues sœurs qui semblent avoir régné ensemble dans ces vastes régions, l'une au delà, l'autre en deçà du Gange. Le sanskrit semble être la souche de la plupart des autres langues. On lui trouve une grande analogie avec le slave, le zend, le persan, le grec, le latin et tous les dialectes germaniques. Le sanskrit est resté la langue savante et religieuse de l'Inde. Il s'écrit de gauche à droite, au moyen d'un caractère nommé *dewanagari*.

Le *pali* est demeuré la langue liturgique des îles de Ceylan, de Java, etc., et de toute l'Indo-Chine, excepté la péninsule de Malacca ; il se divise en beaucoup de dialectes.

Parmi les langues vivantes de l'Inde (appelées quelquefois langues pracrites), et qui sont en très-grand nombre, nous distinguerons seulement les principales et les plus connues :

1° L'hindoustani, qui est, pour ainsi dire, l'idiome commun à toute l'Inde ; c'est un mélange de sanskrit, d'arabe et de persan ; il emploie tantôt le caractère *dewanagari*, tantôt le caractère arabe.

2° Le malabar, langue de la plus grande partie du Malabar.

3° Le cingalais, que l'on parle dans l'île de Ceylan.

4° Le tamoul, dans les contrées de Coromandel.

5° Le telingue, dans le Decan, le Nizam, etc.

6° Le carnatare, dans le Mysore.

7° Le bengali, dans le Bengale.

8° Le maratte, idiome de la république militaire qui porte ce nom.

Toutes ces langues, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'indiquer, ont leur alphabet particulier. Quelques-unes, et notamment le telingue, l'hindoustani, le bengali, le tamoul, possèdent une riche littérature. Les Anglais ont fait traduire beaucoup d'ouvrages en bengali et en hindoustani, et presque toutes ces langues ont des traductions plus ou moins fidèles de la Bible.

Dans la vaste région au delà du Gange, nous trouvons un système grammatical tout différent, et qui n'a aucune analogie avec les autres langues. Le chinois, auquel se rapportent plus ou moins les langues écrites de ce groupe, abonde en monosyllabes ; il y a dans certains cas une construction exactement inverse de celle qui serait naturelle. Les mots sont invariables dans leurs formes, et les rapports de connexion et de dépendance, comme les modifications de temps, de personnes, etc., se déduisent seulement de la position des mots, ou s'indiquent par des mots séparés, avant ou après le thème du nom ou du verbe. Les Chinois n'ont pas de lettres proprement dites, mais des signes qui expriment des idées ; ils ont 214 radicales ou clefs principales, sur lesquelles ils dis-

mie ; ce qui indiquait une seule souche pour cette nombreuse famille qui varia ses occupations selon les contrées : nomade dans l'Arabie, agricole en Syrie, stationnaire à Babylone, commerçante à Tyr.

posent leur 40,000 mots ou caracteres. Leurs lignes sont verticales et se lisent de droite à gauche.

Cette langue se divise en ancienne (*ku-wen*) et en moderne (*kuan-koa*). La première est la langue des *king* ou livres classiques, morte depuis longtemps ; l'autre est celle que l'on parle et que l'on écrit aujourd'hui.

La thibétaine est l'idiome des États régis par les trois pontifes *Dalaï-Lama*, *Bogdo-Lama* et *Darma-Lama ;* elle est écrite avec un caractère formé sur le *dewanagari*.

La japonaise et la coréanne emploient des signes syllabiques fabriqués avec les débris des caractères chinois.

L'idiome japonais diffère du chinois, mais il en a adopté beaucoup de mots.

Appartiennent encore à cette famille les langues de l'Indo-Chine, qui se divisent en polies, écrites, et en incultes, non écrites. Les principales de la première classe sont le birman, le siamois, l'anamite, suffisamment désignés par leur nom. Ces idiomes doivent avoir emprunté beaucoup du pali, qui est la langue morte des contrées où ils florissent maintenant ; presque tous ont des alphabets particuliers.

Les contrées où sont parlées les langues comprises sous le nom de tartares peuvent être très-bien déterminées par les plateaux qui s'étendent de l'embouchure de l'Amour, dans le golfe de Tartarie, à l'est ; de la ville de Nerym, sur l'Obi, au nord ; de la mer Caspienne, à l'ouest ; du centre du Thibet, au midi. On les divise en trois branches différentes : le tonguse ou mantchou, le tartare ou mongol, et le turc. Chacune de ces branches se subdivise en une infinité de dialectes ayant entre eux quelque chose de commun : leurs différences proviennent de l'état errant des tribus qui les parlent. Ainsi, dans l'idiome turc, nous voyons que l'osmanli, ou turc occidental, tire une foule de mots de l'arabe ou du persan, tandis que les tribus errantes dans les steppes de la Russie asiatique ont reçu, par suite du voisinage des colonies de race finnoise, beaucoup de mots appartenant aux langues de cette famille.

Le mantchou est important à cause du grand nombre de traductions qu'il possède des livres chinois, sanskrits et mongols. Il est parlé dans l'empire chinois par les tribus tonguses qui y ont établi leur domination, et dans la partie la plus orientale de l'Asie, connue sous le nom de Mantchourie.

Le mongol est parlé par les tribus qui occupent la Mongolie ; sa littérature est riche, et l'on peut espérer d'y retrouver des indices relatifs à l'histoire obscure de toutes ces hordes qui ont eu tant d'influence sur les révolutions de l'Europe par leurs invasions successives.

L'alphabet des Mongols est presque le même que celui des Mantchoux. Il s'écrit en colonnes verticales, de gauche à droite.

Le kalmouk, langue de la famille mongole, a un alphabet particulier, mais également imité du syriaque.

La famille turque se divise en une infinité de dialectes, dont les différences dépendent des émigrations et des positions respectives des tribus qui les parlent. Voici les principales :

L'*ouigour*, qui est le plus ancien dialecte turc fixé par l'écriture ; il est parlé dans le Turkestan oriental.

Au delà du Tigre, apparaissent des langues d'une autre classe, reconnues à peine de nos jours par la découverte du zend et du sanskrit; mais les anciens ne nous ont laissé aucuns renseignements sur leur compte, si ce n'est Hérodote, qui raconte (1) que les marchands grecs, pour passer de la mer Noire à la mer Caspienne et à la Bucharie, emmenaient avec eux sept interprètes, et Strabon, qui, en parlant des pays du Caucase, dit que dans la ville grecque de Dioscurie on entendait plus de soixante-dix dialectes.

Premiers habitants.

Après le déluge universel, les peuples descendus du Caucase, dont l'Ararat forme la cime la plus élevée, occupèrent les pays au fur et à mesure qu'ils restaient à sec, que les exhalaisons chaudes et insalubres cessaient, et que le terrain, entraîné par les pluies dans les vallées, élargissait les plaines. Le grand plateau de l'Asie centrale, entre l'Euphrate et le Tigre, avec les montagnes d'un côté et le désert de l'autre, où se trouvent la Mésopotamie aux gras pâturages, la montagneuse Arménie, la fertile Babylonie, fut la première résidence des hommes. C'est le pays où le climat est le plus doux, les saisons le plus régulières; la terre, arrosée par des sources qui ne tarissent jamais, s'y revêt d'une

L'*osmanli* ou *turc* proprement dit est l'idiome commun de l'empire ottoman, la langue politique et commerciale de toute l'Asie occidentale.

La *sciagateane* est parlée par les Turcs du Karisim et du Manarannahar (l'ancienne Transoxiane), et, avec quelques différences, par les Usbecks.

Pour indiquer toutes les autres variétés, il faudrait nommer toutes les tribus éparses dans l'immense carré que nous avons tracé en commençant à parler des langues tartares, en y unissant la Perse et l'Asie Mineure. Ceux de ces peuples qui font usage de l'écriture se servent maintenant de l'alphabet arabe, avec quelques légères additions et altérations.

La littérature turque est connue parmi nous. Ses livres originaux sont des ouvrages de géographie et d'histoire; elle possède beaucoup d'imitations et de traductions de l'arabe ou du persan. Il existe des traductions de la Bible dans la plupart des dialectes tartares.

Les langues de la famille sibérienne sont parlées par les malheureux peuples habitant ce climat glacé, et qui confinent, à l'ouest, avec la Dwina; au nord, avec l'océan Glacial arctique; à l'est, avec la mer de Behring et d'Ochotsk, et au midi, avec le plateau dont nous avons parlé, et qui partirait de la ville de Nerym sur l'Obi.

Aucun de ces dialectes n'est encore fixé par l'écriture; on y aperçoit néanmoins certaines origines communes avec d'autres idiomes de l'Asie centrale et occidentale. Certaines tribus samoyèdes ont une espèce d'écriture qui consiste en signes gravés sur des morceaux de bois.

Toutes ces langues ont été divisées en cinq ramifications principales : la famille samoyède, la famille jenissa, les familles koriekque, kamtchadale et kuriliaise. (*Extrait de* KLAPROTH, BALBI, etc.)

(1) Liv. IV, p. 24. Voy. aussi HEEREN et HERDER.

végétation magnifique et produit les fruits les plus savoureux. Ne renfermant aucune bête féroce, aucun animal venimeux, elle peut nourrir d'innombrables troupeaux ; les pasteurs s'arrêtaient volontiers dans des lieux aussi heureusement situés, où brebis et génisses n'avaient jamais besoin de rentrer au bercail. S'étant dans la suite accrus en nombre, ils imitèrent la race de Cham, et se bâtirent des villes qui devaient être des hordes retranchées, des camps de nomades, aussi étendus que le réclamait leur origine, et entrecoupés de champs et de rivières. C'est ainsi que nous devons nous représenter l'immense Babylone, et Ninive ayant onze journées de circuit, et où les populations accouraient, comme dans tous les temps, autour du pouvoir arbitraire, pour profiter de ses largesses et de ses erreurs.

De même que les peaux et les tentes offraient un abri à l'habitant du nord, les roseaux, les palmes et les toiles suffisaient là aux édifices, construits dans une pensée de luxe et de commodité plutôt que pour se garantir contre un climat aussi tempéré. L'argile et le bitume offraient des matériaux en abondance pour les palais et les tours ; les palmiers étaient l'élégant modèle de ces constructions aériennes et ouvertes, des fûts élancés de leurs colonnes. C'est ainsi que les villes s'élevaient rapidement comme le campement d'une armée ou d'une tribu de Bédouins, et disparaissaient sans presque laisser trace de leur existence.

Le sol que l'insouciant musulman laisse maintenant en friche, encourageait au travail par sa fertilité reconnaissante ; la Mésopotamie s'était changée en un paradis depuis que, par une infinité de canaux, on y avait amené les eaux des fleuves éloignés, en les élevant au moyen de pompes et de roues, invention des Babyloniens, qui paraient ainsi d'une éternelle verdure leurs jardins suspendus.

Placés dans des plaines sans bornes, sous un ciel toujours serein, les habitants de la Babylonie observèrent les astres pour se diriger, d'après leur position, dans leurs courses vagabondes, et pour régler les troupeaux, selon les saisons, dont leur lever annonçait le retour. Les signes du zodiaque et les noms des constellations attestent encore l'origine pastorale de l'astronomie. Ils continuèrent à la cultiver après s'être établis dans les villes, où les scheikhs, siégeant le soir sur les terrasses des maisons, avertissaient des variations du ciel, tandis que les prêtres tenaient note des moindres observations faites du haut de la grande tour édifiée avant la dispersion. Ceux-ci conservaient dans leur pureté les traditions de la science et de la religion patriarcale, qui allaient

se corrompant chez les autres peuples, et en devenaient les instituteurs plus ou moins sincères, en étendant leur influence sur les siècles et sur les pays les plus reculés.

Gouvernements.

De la famille naît la société; et, comme les liens domestiques sont d'autant plus forts chez un peuple qu'il est plus simple dans ses mœurs, beaucoup de familles vivent ensemble de la même manière, en composant la tribu; première forme sociale qui, de même que dans les traditions hébraïques, se retrouve parmi les sauvages de l'Amérique et de l'Océanie, dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie. Les tribus voyagent ensemble, se défendent mutuellement, et chacune prend pour chef le vieillard le plus capable, le berger le plus expert, le plus habile observateur des astres. Ce chef, comme le plus sage, rend aussi les jugements; comme le plus expérimenté, il possède la doctrine; comme le plus âgé, il rend un culte solennel à la Divinité. Il est tout à la fois roi, juge, sage, pontife.

Le gouvernement patriarcal, peu convenable pour une civilisation adulte, puisque le bien-être de tous ne dépend que des qualités personnelles d'un seul, se diversifie au point que, dans certaines tribus, il n'impose pas de limites à la liberté individuelle, tandis que dans d'autres il va jusqu'à la tyrannie la plus absolue. Dans cet âge, les sens et l'intelligence prévalent sur la réflexion; de là son caractère héroïque et poétique, puisque l'héroïsme est la consécration de la force par le sentiment, et du sentiment par la force; de là l'obéissance et la foi, puisque les âmes, lorsqu'elles sont frappées des mêmes impressions et ne se guident que par elles, arrivent facilement à croire qu'un homme fasse mouvoir tout un peuple, ou que tout un peuple s'identifie en un homme dans lequel elles voient briller les idées et les sentiments qui, dans elles-mêmes, se montrent obscurs.

Plusieurs nations sont restées à ce premier degré de civilisation, où les maintiendront longtemps encore, peut-être même toujours, la nature de leur pays et le genre de vie qui en est la conséquence. Telle est la condition des pasteurs et des chasseurs; car c'est par l'agriculture seule que l'homme s'établit dans un pays, et qu'il s'y attache par tous les sentiments qui rendent sacré le nom de patrie. Les peuples agricoles, lorsqu'ils ont une fois des demeures fixes, acquièrent des idées plus claires de la propriété; ils ont besoin de garanties pour la conserver, de force régularisée pour la défendre, de jugements pour la revendiquer, de règles pour la transmettre, de cet ensemble d'institutions enfin dont se compose un gouvernement civil.

De la même manière que plusieurs familles constituèrent une tribu, plusieurs tribus s'associèrent pour former les bourgades et les villes. Les différents scheikhs ne renoncèrent pas à leur suprématie, et, pour délibérer sur les intérêts communs, ils se réunirent en assemblées, tandis que les membres de diverses tribus, en se rapprochant les uns des autres, donnaient naissance à des manières de vivre et à des professions différentes. Dès lors, l'égalité innée des droits produisit elle-même l'inégalité des fortunes: car l'homme le plus adroit ou le plus industrieux gagne davantage; il s'enrichit, et transmet son avoir à ses fils. C'est ainsi que commencent à se former les familles illustres qui tendent à attirer à elles les dignités et le pouvoir; c'est ainsi, pour peu que l'histoire soit véridique, que naquirent d'abord les formes républicaines: d'abord un patriciat qui administre les affaires publiques, puis des distinctions entre nobles et plébéiens, une variété infinie dans le nombre des sénateurs, dans leurs attributions, dans les magistrats, dans les relations de chaque cité avec son territoire, ainsi que dans les relations entre les cités elles-mêmes, qui, en se confédérant, constituent des États, et, sans changer de forme, peuvent acquérir une vaste extension et une grande puissance.

Conquêtes. Ailleurs, cependant, les peuplades diverses et vagabondes, se rencontrant sur le même terrain, au passage d'un fleuve, pour occuper les mêmes pâturages, se querellent entre elles; parfois, ce sont des larcins, des rivalités d'amour, des jalousies de prédominance, qui engendrent leurs inimitiés. De là les guerres et leur conséquence, le despotisme. Quelque scheikh, vainqueur de la tribu ennemie, après avoir savouré les douceurs du commandement, aspire à l'étendre sur un plus grand nombre. Il est stimulé d'abord par sa force personnelle; il est aidé par ceux qui, se sentant robustes aussi, désirent exercer leur propre vigueur, ou par les lâches qui cherchent à se mettre à l'ombre de sa puissance; bientôt il règne au loin sur les peuples subjugués.

Monarchie. Tel fut Nembrod, que l'Écriture nous cite comme un grand chasseur. Il domina sur la contrée où grandirent depuis Babylone, Édesse, Nisibe, Ctésiphon, et fonda dans les plaines de l'Assyrie un vaste empire, ce qu'il n'aurait pu faire dans les montagnes.

La force fut donc le premier instrument de la tyrannie, employée par des nomades qui dévastent, saccagent, puis dictent aux vaincus leur volonté pour loi, et la scellent avec l'épée. Le mot *dynastie* indique lui-même l'origine d'une telle puissance (1). En

(1) De δύναμις, force, puissance.

vain chercherions-nous, dans ces empires, des monarchies tempérées et des citoyens comme en Europe; un chef seul réunit en lui le pouvoir de faire les lois, de les mettre à exécution et de rendre la justice. Le conquérant devient le maître du territoire, et, pour s'en assurer la possession, ou il extermine la population, ou il la réduit en servitude; c'est de cette domination suprême qu'il tire le droit de punir (1).

Si nous cherchons la raison pour laquelle l'Asie vit se perpétuer le despotisme, nous la trouverons dans ses mœurs; car la liberté politique et la liberté morale vont de concert: point d'espoir de s'élever aux franchises civiles pour les peuples qui n'ont pas commencé par réformer leurs mœurs. Patrie et famille sont des idées associées en Europe, où le meilleur citoyen est le meilleur père. Il n'en est pas ainsi partout où est établie la polygamie.

Les femmes naissent très-belles en Asie; leur développement est précoce, mais elles perdent de bonne heure et leurs charmes et leur fécondité. L'homme, que sa propension naturelle et le climat portaient à la volupté, songea à se former un jardin de ces fleurs passagères, et en choisit un certain nombre parmi les plus belles. Mais toutes jeunes encore, et n'étant propres qu'au plaisir, elles avaient besoin d'un frein qui réprimât la violente agitation de leurs passions, leurs rivalités, leurs jalousies. En effet, leur orgueil et leurs affections se trouvaient blessés par la polygamie, qui tourmente les sens par les privations et le cœur par les préférences. L'époux ne pouvait pas compter sur l'amour, la plus forte garantie de la fidélité. Il lui fallait donc les dominer par une indomptable sévérité, les renfermer avec les précautions les plus rigoureuses, préposer à leur garde des hommes rendus incapables d'exciter ni les désirs des jeunes captives, ni la jalousie du maître (2). Polygamie.

Ainsi le climat qui, dans la Germanie, en retardant le développement et le mariage, contribua à faire des femmes les compagnes et les conseillères de l'homme, concourut en Asie à les rendre ses esclaves; il accumula ces malheureuses créatures dans des retraites voluptueuses, exposées à la soif toujours excitée, jamais éteinte, et se consumant dans les désirs d'une passion unique et inassouvie. Il en résulta que l'amour n'y fut jamais moral; les liens de famille y furent relâchés, les assassinats domestiques et les parricides fréquents, et la nature vengea par la tyrannie le

(1) Chez les Mongols, si quelqu'un prend un autre individu par les cheveux, il est puni, non pour lui avoir fait du mal, mais parce que les cheveux appartiennent au roi. PALLAS, liv. I, p. 194.

(2) On attribue aux Mèdes l'invention de la castration.

mépris qu'on faisait d'elle. Partout où la femme n'est pas la douce compagne de l'homme, chaque foyer est soumis à une monarchie despotique, et cette association de tyrans obéit à un chef, maître brutal et absolu dans la cité, comme le particulier dans la famille.

Religion. La force et la défense ne suffisent pas toutefois à maintenir les peuples unis, soit dans la monarchie, soit dans la république. Ce ne fut pas le besoin seul qui les associa dans leur vie errante, mais aussi la communauté de rites et de croyances qui, plus ou moins altérés, se rattachaient toujours aux traditions primitives des patriarches. Quelques-uns adorent la créature qu'ils étaient destinés à dominer; d'autres exagèrent l'idée de Dieu, et, se persuadant qu'il est tout, croient qu'il faut tout adorer. Il en est qui personnifient la nature, plus ou moins identifiée avec les puissances de l'esprit; ceux-ci réduisent la religion à une pure contemplation, comme dans l'Inde; ceux-là, comme en Égypte et dans la Chine, la font toute pratique. La société politique reproduit l'ordre des cieux. Comme les sens, l'esprit et le cœur sont exposés aux illusions; c'est pourquoi les contemplateurs adoptèrent souvent de fausses idées sur l'ordre théologique, ou l'appliquèrent mal à l'ordre social. Les praticiens se trompèrent sur les besoins des peuples, et imaginèrent une mythologie incohérente qui fourvoya les esprits; les passions individuelles y contribuèrent en grande partie; quelques-unes, par ambition, restreignirent tous les priviléges à leur propre classe, et, dans l'édifice de la société, n'eurent en vue que leurs propres avantages; de là sortirent les castes, et la religion devint matérielle, parce qu'elle fut subordonnée aux intérêts. La religion assume un caractère national, et l'idée commune d'une divinité tutélaire est pour un peuple un lien très-puissant, car il est formé par le sentiment. Des fêtes sont instituées, auxquelles la nation entière prend part, et les sanctuaires deviennent la capitale de l'État et le centre du commerce. Les cités les plus antiques, en effet, furent saintes, comme l'indiquent les noms de Jérusalem, Hiérapolis, Hiéracome, Hiérabole, Hiérapetra, Hiéragerma, Diospolis (1) : Babylone signifie cité de Dieu; Phir, dans la Syrie, siége des oracles. On disait Ilion bâtie par Neptune, et il ne pouvait être détruit tant qu'y resterait le Palladium. Toutes les cités primitives eurent même un nom sacré qui demeurait un mystère, si bien qu'on n'a jamais su avec certitude celui de Rome.

(1) Ἱερός, sacré; Διός, Dieu, Jovis.

J'ai dit un mystère, et, en effet, les mystères s'introduisirent bientôt dans les religions. Ils furent confiés à une classe spéciale d'individus qui seuls pouvaient offrir les sacrifices, consulter les dieux, manifester leur volonté, communiquer une partie de la doctrine au peuple, dont, par ce moyen, ils dirigeaient à leur gré les aveugles caprices. Peut-être avaient-ils été les chefs des tribus patriarcales, dont nous avons vu que le droit de sacrifier était le précieux privilége. Il est probable qu'une fois qu'ils eurent des établissements fixes, ils constituèrent la classe des prêtres. Gardiens de la majeure partie des anciennes traditions, dirigés par l'instinct naturel qui fait sentir à l'homme supérieur la nécessité où sont les inférieurs de se soumettre aux autres et d'en recevoir l'éducation, ils se servaient de leur science comme d'un instrument de pouvoir. De là, chez les anciens, l'origine des gouvernements théocratiques, admirablement adaptés à des peuples grossiers, pour lesquels l'ordre de la Divinité tient lieu de la raison qui explique les combinaisons politiques. Ils furent communs en Asie, et la Grèce seule sépara peu à peu le sacerdoce du gouvernement.

Les théocraties se liaient à l'histoire du passé : aussi s'étudiaient-elles à transporter dans leur propre pays les anciens événements, à fabriquer des mythologies et des cosmogonies bien adaptées, et surtout nationales, dont le but était de tracer un cercle infranchissable autour des peuples réunis par l'épée; aussi la patrie y était-elle représentée comme centre, *royaume du milieu* (1), région de la lumière et de la félicité, en dehors de laquelle s'épaississaient les ténèbres à mesure qu'on s'en éloignait. De là, le mépris pour les étrangers, réputés centaures, satyres, faunes, myrmidons, toutes races malheureuses en comparaison de ceux qui seuls étaient de véritables hommes (2). Mythologie.

Les religions produisaient de plus un avantage réel, en opposant au droit brutal de la force les législations qui s'appuyaient sur une volonté supérieure. La classe des prêtres s'élevait ainsi en face du roi, lui imposant pour limites soit les règles de la justice, soit les cérémonies religieuses ou les décrets des dieux. Il est vrai que les prêtres ne représentaient pas le peuple et ne pensaient

(1) C'est ainsi que l'appellent les Chinois; les Indiens, *midhiama;* les Scandinaves, *midgard*, etc., tous noms de même signification.

(2) Les Égyptiens appelaient l'homme, *piromis*, mot qui, selon Hérodote, veut dire καλὸς κἀγαθός, bel et bon; mais ce nom n'était donné qu'à ceux de leur propre nation. Jablonski le fait dériver du cophte *pi-re-omi*, *faciens justitiam.*

nullement à ses droits; mais ils modéraient les puissants, refrénaient les vices, répandaient les idées d'équité et de moralité.

Le législateur ne ressemble pas au physicien, qui ne fait qu'étudier les lois préexistantes de la nature; il doit imaginer un mieux qui n'est pas encore : mais au lieu d'y arriver brusquement, il faut qu'il accepte l'homme tel qu'il est donné par les circonstances, et qu'il procède au moyen de combinaisons méditées.

Les premiers législateurs jugèrent convenable d'établir une relation entre le monde moral et le monde physique; or, comme le dernier, œuvre de Dieu, était parfait, il leur parut nécessaire d'y conformer le monde moral. Voilà pourquoi la cosmogonie joue un si grand rôle dans leurs constitutions; voilà pourquoi encore les législateurs se dirent, et quelques-uns, peut-être, se crurent d'une nature supérieure et en communication directe avec la Divinité, parce qu'ils apercevaient entre les choses beaucoup de rapports qui échappaient au reste des mortels. La hiérarchie persane est toute fondée sur leur mythologie. Lucien dit que Lycurgue emprunta au ciel l'ordre d'administration et de distribution qu'il appliqua à sa république. La dualité que les Égyptiens mettaient dans le ciel, reparaît dans la constitution civile, où figurent deux natures distinctes : une intellectuelle et active, représentée par l'aristocratie; l'autre matérielle et passive, représentée par le peuple.

Ainsi, par leur accord, les législations et la religion devenaient un obstacle puissant contre les révolutions intérieures et les chocs du dehors.

Invasions. Les États furent ainsi constitués; mais les luttes commencées entre les tribus se continuèrent, et la nature de l'Asie contribua aux bouleversements que nous voyons s'y renouveler si rapidement. La grande élévation de ses montagnes et la puissance des vents font que les climats les plus divers s'y touchent; l'homme endurci à la rigueur des saisons se trouve ainsi le voisin de celui qu'a énervé la molle douceur de la température. Comme la Hollande est menacée par l'Océan, les nations civilisées de l'Asie le sont par les Tartares, les Afghans, les Mongols, les Mantchoux, peuples que les anciens confondirent sous le nom de Scythes, les modernes sous celui de Tartares. Les Parthes et les Perses exerçaient leur prouesse dans les montagnes, tandis que les Arabes et les Mongols acquéraient par leurs courses et leurs brigandages une bravoure naturelle, à laquelle le défaut de calcul n'ôtait rien de son impétuosité. Ceux-ci débouchaient de temps en temps des

steppes du nord et des déserts du midi ; ceux-là des défilés des montagnes. Les uns et les autres suivaient le cours des grands fleuves, qui, s'ils étaient une source de richesse pour le pays, y dirigeaient aussi les incursions hostiles ; dans leur fougue irrésistible, ils subjuguaient les nations civilisées. Si l'on fait attention à l'immense espace sur lequel s'étendirent leurs irruptions ; si l'on voit l'empire des Arabes s'étendre des Pyrénées jusqu'à l'Inde ; les Mongols, guidés par les successeurs de Gengis-Khan, combattre sur le Danube et sous la muraille de la Chine , on ne s'étonnera pas que, dans leur ignorance , ils se proposassent quelquefois de subjuguer la terre entière.

Ce serait à tort , néanmoins, qu'on attribuerait uniquement à ses grandes plaines les immenses conquêtes dont l'Asie fut le théâtre ; car les Druses , les Curdes , les Marattes , conservèrent toujours leur indépendance , et, dans les montagnes de l'Assyrie, les Parthes , aisément vaincus par Alexandre , opposèrent une résistance invincible aux légions romaines. Une autre cause de conquête fut la trop vaste étendue des empires, qui embrassaient une infinité de tribus sans les réunir. Aussi le patriotisme ne réunissait-il jamais leurs efforts contre les envahisseurs , et ne trouve-t-on pas, dans l'histoire asiatique , ces généreuses barrières opposées par les Européens aux Thermopyles et dans les Asturies. Le despote confiait le plus souvent la défense du royaume à la cavalerie, bonne pour l'attaque, inhabile à la résistance ; cet usage , et le manque de places fortes, faisaient que les assaillants s'emparaient facilement de la capitale. Celle-ci prise, les tribus, réduites par la force seule à une mensongère unité , se résignaient au servage ; et le plus souvent , errantes dans les steppes, sans patrie, elles s'apercevaient à peine du changement de joug.

Les conquérants, d'ailleurs , n'apportaient pas de leur pays une constitution toute prête à imposer aux vaincus. La conquête finie, ils distribuaient le royaume entre divers chefs armés , afin qu'ils perçussent le plus de tributs possible et tinssent en bride les populations éparses ; quelquefois un capitaine ou satrape occupait une portion du pays, et, en payant un tribut déterminé, il en faisait du reste à sa volonté.

Les nouveaux dominateurs adoptaient alors les mœurs des vaincus dans ce qu'elles avaient de plus corrompu ; ils profitaient de leur civilisation , non pour la morale , mais pour le luxe , et plus la transition était rapide , plus ils voulaient jouir des délices sensuels. Les institutions du pays n'en prévalurent que plus aisé-

ment, surtout si elles étaient confiées à des corps bien unis, et puissants par la religion. La corruption des conquérants aplanit ainsi la route à d'autres conquérants, qui à leur tour devaient être corrompus et vaincus.

Le gouvernement se conformait à cette origine. Les rois, en dominant sur tant de peuples divers, ne savaient préparer ces constitutions dont la bonté se fonde sur les mœurs et sur la nature spéciale de chaque nation. Loin de là, la seule loi c'était la volonté du monarque qui avait dans sa main, non le sceptre, mais le glaive. Il devait, par nécessité, confier ses conquêtes à des satrapes, d'autant plus puissants qu'ils étaient plus éloignés, qui tyrannisaient et dépouillaient le peuple à l'imitation du monarque, dont parfois la faiblesse et la clémence encourageaient des désordres plus graves, et augmentaient la nécessité d'un gouvernement dur et sans pitié. Dans l'exercice de leur pouvoir, les satrapes, acquérant la connaissance de leurs propres forces, étaient facilement entraînés à en abuser; de là les fréquentes rébellions, causes de discordes intérieures qui aidèrent aussi les invasions du dehors.

Il en est qui louent ces conquérants pour leur douceur et leur clémence, parce qu'ils ont laissé aux vaincus leurs lois et leurs usages. Mais cela ne prouve de leur part qu'ignorance et incapacité; car ils n'avaient su pourvoir à rien de ce qui pouvait soulager les vaincus, les garantir de la tyrannie des satrapes et de la cupidité des exacteurs. Un pays, une fois conquis, qu'il obéisse et qu'il paye : voilà une législation toute simple. Pour atteindre ce but, on employait certains moyens que ne permet plus la civilisation présente, ou qu'elle veut au moins que l'on déguise. L'un était de transplanter ailleurs des populations entières, comme il arriva des Hébreux emmenés à Babylone et en Assyrie; des Égyptiens transportés par Nabuchonosor dans la Colchide, et par Cambyse à Suse; des Grecs et des Insulaires transférés au centre de l'Asie. Quelquefois une armée cernait le pays et chassait devant elle tout ce qui portait figure humaine; il était ainsi dépeuplé d'un coup (1).

L'autre moyen était d'énerver les vaincus par une éducation efféminée, comme il advint aux Lydiens, obligés de renoncer aux armes et de se façonner à l'élégance et à la mollesse; comme fit Xerxès aux Babyloniens en leur enlevant leurs armes, et en introduisant chez eux des maisons de plaisir et de débauche.

(1) Hérodote, IV, 31. Les Grecs appelaient cette manœuvre σαγηνεύειν, c'est-à-dire *pêcher au filet*.

La conquête, cependant, n'était pas toujours faite par des barbares, et ne détruisait pas toujours la civilisation. Dans ces fréquentes migrations de peuples qui n'avaient pas encore l'amour du foyer, se rencontraient des tribus distinctes des autres par leurs occupations, leurs richesses, la culture de leur esprit et leur religion. Quelquefois elles s'alliaient entre elles, et le premier pacte de leur association était l'adoption réciproque de leur dieu, ce qui tendait à multiplier les divinités et à former cette confusion qui nous apparaîtra plus ou moins dans tous les cultes. Mais, quoique rapprochées, ces tribus demeuraient distinctes, aussi bien de race que d'emploi. Le plus souvent, elles en venaient à des rixes; celle qui l'emportait dominait celle qui avait été vaincue, et appuyait sur la force l'inégalité des droits. Orgueilleuse, puissante, elle repoussait tout contact avec l'autre, lui refusait des lois, des dieux, le mariage légitime, et l'obligeait à des services pénibles, comme plèbe et populace sans nom (1). Castes.

Parfois survenait une tribu qui avait un peu mieux conservé la tradition primitive de la vérité, et qui se faisait l'institutrice des autres, enseignant, avec la religion, les éléments des arts et de la science, de manière à apprivoiser les tribus plus grossières, sans mettre en danger la suprématie que lui donnaient ses connaissances et le monopole du culte. C'est ainsi que se formèrent les castes, distribution sévère que nous trouverons dans presque toute l'Asie, et qui, dans certaines contrées, survécut à mille changements, à la perte même de l'indépendance.

Les castes, comme les peuples, usurpent la domination; souvent, deux ou plus se concentrent, et se réduisent aux trois principales de guerriers, de prêtres, d'artisans. Celle des guerriers est la plus générale, mais ils ne combattent pas seuls; ils arment d'autres individus, sans les admettre néanmoins au rang des guerriers, comme le fit Sparte avec les Ilotes, Rome avec les esclaves, la féodalité du moyen âge avec les vilains. Quelquefois on laisse aux vaincus leurs dieux, comme les Mèdes les laissèrent aux Chaldéens, et peut-être les Chaldéens aux Babyloniens.

Ces faits, qui prédominent dans les vicissitudes de l'Asie, nous en retracent l'histoire; ils rendent raison de la grande uniformité de ses révolutions et de leur différence avec celles de l'Europe.

(1) Dans Xénophon, Cyrus dit aux siens : « Nous n'admettons jamais à l'exer« cice des armes ceux que nous destinons à labourer la terre et à nous payer « tribut; elles deviendraient dans leurs mains des instruments de liberté. Les « leur avons-nous enlevées, nous ne restons jamais désarmés nous-mêmes. » *Cyropédie*, VIII.

Des empires se formant, non pas peu à peu, comme chez nous, mais soudain, par une irrésistible inondation de barbares, pour qui la seule mesure du fait est la puissance, embrassent dans leur vaste étendue la tyrannie la plus absolue, la féodalité, les fédérations, jusqu'aux républiques, selon les différentes formes d'après lesquelles se gouvernaient d'abord les vaincus; mais sur toutes pèse le despotisme, devenu nécessaire par la violation des lois de la nature, en s'étendant sur une foule de peuples qui, divers de langage, de mœurs, de croyance, ne peuvent se réunir que sous une volonté arbitraire. Des constitutions que leur union trop intime avec la religion et la différence des castes empêchent de se développer; des gouvernements de satrapes, dure nécesssité de la conquête; des intrigues de sérail, et de temps en temps des incursions de nouveaux barbares, tel sera le spectacle offert en général par les royaumes de l'Asie, tant anciens que modernes. Nous les rapprocherons souvent les uns des autres; car l'histoire de l'Asie, dans l'uniformité de son développement, reproduit à de lointains intervalles les mêmes faits et les mêmes idées.

Commerce. Au milieu de ces convulsions, le commerce, autre instrument de civilisation, suivait la voie qui lui était tracée. Dirigé de bonne heure vers les pays les plus riches en denrées, et surtout vers l'Inde, il les répandait par tout le monde; ses stations devinrent des cités importantes, et les peuples envahisseurs s'empressaient eux-mêmes de rétablir la sûreté des chemins, afin de trouver dans les caravanes un tribut pour le trésor, des richesses pour le pays, et un aliment pour le luxe ou les plaisirs (1).

La religion le protégeait de son ombre, offrant autour des temples un asile sûr aux marchands, et, dans ses solennités, une occasion de se réunir et de négocier avec les pèlerins qui y accouraient. C'est de cette manière que s'était accrue la Mecque avant Mahomet; aujourd'hui encore, à Tenta, sur le Delta égyptien, près de la tombe du saint musulman Sceid-Acmad, une foule de pèlerins de l'Égypte, de l'Abyssinie, de l'Arabie, du Darfour, tiennent une foire des plus animées, où les productions de la haute Égypte, des côtes de Barbarie et de tout l'Orient, s'échangent contre les troupeaux et les lins du pays (2). Les marchés et les

(1) La ville de Singapour est un exemple permanent de la rapidité avec laquelle le commerce peut donner la vie à un pays. Elle est située à l'extrémité de la presqu'île de Malacca, entre la Chine et l'Inde, et elle était encore déserte en 1814. Aujourd'hui c'est une des plus peuplées, et les vaisseaux y vont et viennent sans cesse, depuis que les Anglais en ont fait l'entrepôt du commerce indien.

(2) Mémoires sur l'Égypte, t. III, p. 357.

foires qui continuent d'exister dans nos contrées, eurent au moyen âge une origine semblable.

Toutes ces causes ayant contribué à la formation des divers États, ils conservèrent le caractère du peuple ou de la caste qui d'abord les organisa : ils furent donc guerriers dans l'Assyrie, sacerdotaux dans l'Inde, commerçants dans la Phénicie.

CHAPITRE II.

HÉROS ANTÉHISTORIQUES.

Dans l'homme, l'âge de la fantaisie précède celui de la raison; ainsi, dans l'histoire de tous les peuples, les temps qu'on appelle *héroïques* précèdent les autres époques. L'homme alors est encore en relation immédiate avec la Divinité; la mythologie et les croyances religieuses se mêlent aux événements; au lieu de l'existence historique et du développement des peuples, on n'aperçoit que les actions de quelques grands personnages. La fable domine dans ces temps; mais ils n'en méritent pas moins d'être étudiés, parce qu'à travers les prodiges on entrevoit le caractère futur du peuple.

Les ténèbres les plus épaisses couvrent les siècles où vécurent les nations les plus anciennes et qui ont disparu. Il est d'autant plus difficile d'y trouver quelque lumière, que chacune des immigrations postérieures y apportait ses traditions, dont le mélange est si complet, qu'il est de toute impossibilité de les vérifier. C'est dans la mythologie romaine, si on la compare seulement avec celle des Grecs, que cette confusion paraît au plus haut degré.

La chronologie et la géographie, c'est-à-dire les fondements historiques, manquent toujours dans les faits. Quelques critiques se sont obstinés à vouloir assigner des époques, au moins approximatives, aux événements, aux noms, soit en comptant les générations, soit en étudiant les monuments (1), soit encore en les disposant par ordre chronologique; mais leurs calculs, quelque ingénieux qu'ils soient, ne satisfont pas la raison, plus disposée à voir dans chaque héros un âge symbolisé, un degré de civilisa-

(1) Que l'on compare PETIT-RADEL, *Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce*, Paris, 1827, et KLAPROTH, *Memoire relatif à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philosophiques sur les peuples de l'Orient*, 1826.

tion. Quoique revêtus du caractère poétique, ces héros méritent une place dans l'histoire. Leur sandale a foulé la terre; mais, à mesure que le temps en effaçait la trace, la poésie agrandissait leur stature et allongeait leur masque, au point d'y comprendre une époque entière.

L'activité humaine, encore dans l'enfance, exerçait l'imagination sans les entraves qu'apporte l'examen scientifique des faits; ouverte seulement aux impressions externes, elle s'y abandonnait, et en recevait le germe des créations, dont elle était capable à cette première période de l'évolution intellectuelle. Ne connaissant pas les causes naturelles des phénomènes extérieurs et de leurs effets, on attribuait à des forces surnaturelles ce qu'on ne pouvait comprendre; dans les grands phénomènes physiques et même dans les petits, dans le bien, dans le mal, on voyait l'intervention continuelle et directe de puissances supérieures, et une lutte entre les génies favorables et nuisibles. De là le mélange des dieux et des hommes, d'où naquirent les héros, soit par engendrement naturel, soit par émanation ou commerce direct. Ainsi se composait l'histoire des dieux et des êtres qui peuplèrent l'Olympe, le Mérou, le Walhalla.

Parmi les peuples monothéistes, comme les Hébreux, les Perses, les Mèdes, les temps héroïques sont plus purs et moralement humains; aussi sont-ils moins merveilleux et moins favorables aux fantaisies des beaux-arts. Dans le code hébreu, on ne trouve pas l'ombre d'un mélange des choses divines avec les humaines, si ce n'est là où l'on parle de l'union des *ben Elohim* avec les filles des hommes dans la période antédiluvienne, union qui produisit les géants. Les théophanies, au contraire, y abondent; la Divinité ou ses messagers se manifestent souvent aux hommes pour leur faire connaître une vérité ou la volonté divine; on ne voit jamais la nature divine se confondre avec la nature physique de l'homme, jusqu'à la venue du Rédempteur, type réel de la vertu et symbole de l'humanité.

Avant la servitude de Babylone, l'intervention de l'esprit malin y est rare, tandis qu'elle domine, au contraire, dans le monothéisme dualiste des Perses et des Mèdes. Ces peuples n'ont pas laissé d'histoire proprement dite; mais nous la recueillons dans les récits des étrangers, dans les poëmes nationaux, dans quelque débris d'art; le fond principal, c'est la lutte du bien et du mal, la nécessité des souffrances et de l'expiation. L'islamisme se mêla tardivement à tout, et en altéra l'ancienne physionomie.

Les Indiens eux-mêmes n'ont pas d'histoire, quoiqu'ils nous

aient transmis un très-grand nombre d'œuvres d'art et de poëmes. Chez eux, l'idée de la Divinité se lie tellement à celle de l'humanité et même de la nature, qu'il semble impossible de séparer les faits humains des divins. Milfort s'est efforcé, avec une grande patience, de rattacher à nos histoires quelques noms et quelques époques des Pouranas; mais il n'est parvenu qu'à en montrer l'incertitude. Les pandits ou docteurs indiens prétendent avoir extrait des poëmes la série des rois; mais ils ne donnent que des noms sans faits, ou avec des faits absurdes et discordants.

Tout au contraire, la poésie manque à la Chine, qui n'a que l'histoire positive sans époques héroïques. Dans un pays où l'empereur est tout, souverain du ciel matériel, modèle stéréotypé pour tous les temps, il n'y avait pas de place pour les âges héroïques, pour d'autres héros que lui; et la mythologie commence à un roi qui décrète le cens, la mesure des terrains, l'excavation des canaux, le catalogue des étoiles.

L'histoire des peuples de l'Asie moyenne commence à peine, de nos jours, à sortir des ténèbres; celle des Thibétains ne remonte pas au delà du septième siècle, et celle des Mongols, du douzième. L'histoire des nations turques les plus importantes s'est greffée sur celle des Arabes, et a pris la teinte du Koran. Le premier héros historique des Thibétains, le roi Strongdsan Gambo, qui propagea le bouddhisme dans son royaume, passe, comme ses successeurs, pour une émanation de la divinité bouddhiste. Les Mongols eux-mêmes regardent Gengis-Kan comme le fils de Cormusda (Ormus), seigneur du monde matériel; mais les Thibétains et les Mongols possèdent d'anciens chants héroïques, parmi lesquels on remarque celui qui parle en particulier du Thibétain Gesser-Kan, fils aussi de Cormusda, et dont il est fait mention dans les Annales chinoises.

Ces héros précèdent l'histoire positive des peuples; il est à croire que des facultés particulières les ont rendus en effet supérieurs à leurs contemporains, et qu'ils sont devenus les législateurs et les bienfaiteurs de leur propre nation; si bien que, malgré le cours des siècles, leur mémoire survit encore. Le peuple inculte qui les voyait grandir, incapable d'expliquer comment ils sortaient de son sein, les considéra comme des êtres supérieurs. La poésie, en les entourant de toutes les pompes d'une riche fantaisie, rendit leur apparition plus merveilleuse.

Ils semblent vivre encore; et quoi que fasse le scalpel de la critique pour les réduire à des proportions humaines, ils ont toujours droit à la vénération comme les premiers qui répandirent l'idée

de ce qui est noble et généreux. L'histoire, même aujourd'hui, serait un cadavre si elle n'était pas vivifiée par un tel sentiment, résultat de la mémoire dominante de ces êtres élevés.

En vérité, les robustes efforts d'érudition et de fantaisie que déploie une école contemporaine pour découvrir l'histoire sous le voile de la mythologie, afin de reculer les limites des temps historiques, ont produit de minces effets ; une critique plus sévère s'en est prévalue pour rejeter dans la mythologie beaucoup de faits qui nous sont transmis comme historiques. Il est pourtant utile d'étudier ces héros, parce qu'ils manifestent la civilisation future et le caractère des nations, qui résiste aux temps, aux conquêtes, aux bouleversements que subissent la civilisation et la religion. Les Chinois seront froids, positifs, compassés comme leur Yao ; Ménès construit Memphis, enferme le Nil dans un canal, creuse des réservoirs ; l'éternelle servitude des Égyptiens se déduit du culte rendu aux rois et des travaux de générations entières pour leur élever des monuments ou des tombeaux ; l'Indien conservera toujours les vagues fantaisies et les calculs interminables sur lesquels il a fondé les primitifs kalpas. Les expéditions d'Odin paraîtront se renouveler de temps en temps dans les migrations des Germains ; à la cour de Gengis-Kan et de Timour se reproduiront les fêtes et les exercices de leurs premiers héros ; l'Esquimaux ne verra les fondateurs de sa race que sous la forme de chasseurs de rennes ; la Grèce aura toujours ses guerres fraternelles, ses expéditions, ses jeux, ses chants, ses arts plastiques et gymnastiques, comme les Hercule, les Prométhée, les Orphée, les Jason. Le Vitzliputzli mexicain personnifie cette civilisation transportée dans le nouveau monde, au nom du ciel, par des peuples éloignés, et qui établit la supériorité de la caste sacerdotale. Dans les traditions primitives de l'Asie moyenne, on aperçoit la nature des pays les plus exposés aux révolutions ; aujourd'hui encore, comme aux époques les plus reculées, la Perse et l'Inde sont la proie du premier aventurier qui ose étendre la main sur elles.

Ces considérations générales éclairciront pour nous les ténèbres de l'antiquité, et nous aideront à mieux saisir le sens des histoires particulières.

CHAPITRE III.

PREMIÈRES MONARCHIES.

La terre de Sénnaar, avec sa tour et sa monarchie la plus ancienne de toutes, est le premier théâtre où les réunions d'hommes prirent un caractère politique. Les histoires les plus diverses s'accordent pour retrouver là un grand empire ; mais elles offrent tant de dissemblance dans les détails, qu'aucun effort d'érudition n'est parvenu jusqu'ici à les concilier.

La Bible ne mentionne, au sujet de cette contrée, que ce qui a trait au peuple hébreu. Hérodote, se réservant d'écrire un livre à part sur les Assyriens (1), n'en parle qu'incidemment dans son histoire (2). Ctésias de Gnide, médecin du jeune Cyrus, suivi pas à pas par Diodore, jugé menteur et ignorant par Aristote, mais qui, à l'examen, paraît plus digne de foi qu'on ne l'a supposé pendant longtemps, remplit l'époque la plus ancienne de fables à l'orientale. Syncelle, Eusèbe, Ptolémée, sont si récents, qu'ils ne peuvent que donner un faible appui à une assertion quelconque. Nous n'avons que des fragments de Bérose, écrivain chaldéen (3), et ces fragments se réfèrent spécialement à la métaphysique et à la cosmogonie (4). La découverte récente des livres zends a fourni de nouveaux renseignements, et nous tâcherons d'en tirer parti. Sources historiques.

Les saintes Écritures rapportent que Nembrod, fils de Chus, *chasseur violent,* fonda un empire autour de Babylone, Arach, Achad et Calanne, dans la terre de Sennaar. Cette race chusite, que les Grecs nommèrent éthiopique, serait donc la première qui se serait

(1) I, 184.

(2) Il nomme Ninus, fondateur de cette monarchie (I, 178), qui commença à régner en 1237 ; puis il ne cite aucun autre roi jusqu'à Sanhérib (II, 141). Il est digne d'observation que le premier nom qu'il mentionne de nouveau s'accorde avec la Bible (*Sennachérib*). Il indique, comme le dernier, Sardanapale (II, 150).

(3) Fréret et Sevin, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, ont cherché à mettre d'accord ces anciens auteurs dans leurs innombrables dissidences. Volney a jeté beaucoup de lumière sur la chronologie d'Hérodote, dans ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne.*

(4) Beros., *Chaldæorum historiæ quæ supersunt;* éd. Richter, Leipzig, 1825. Voyez aussi Munter, *Religion der Babylonier;* Copenhagen, 1827.

renfermée dans des villes fortifiées, afin de pouvoir fondre sur les tribus de pasteurs, aller à la chasse des hommes et des animaux, et les renfermer dans l'enceinte de ses murailles. La position même de Babylone la rendit bientôt le centre du commerce, et, par suite, aussi riche que puissante.

Avant J.-C. 2680. Nembrod, devenu *puissant sur la terre*, passa en Assyrie, où il bâtit Ninive (1), ainsi nommée de son fils Ninus. Celui-ci, par reconnaissance, voulut, après la mort de son père, que les honneurs divins lui fussent rendus sous le titre de Bel.

L'empire de Nembrod fut divisé; l'Assyrie échut à Ninus, la Babylonie à Evecoo.

Il paraîtrait, d'après les livres orientaux, que dans le voisinage de l'Indus, sur les rives de l'Arius ou Érus, ou de l'Oxus, s'était constitué un ancien empire de l'Iran, qui eut bientôt des rapports avec les Assyriens, peut-être même avec les Égyptiens. Il se composait des Bactriens, des Mèdes et des Perses, qui parlaient le zend et ses dialectes, et s'appelaient collectivement les Ariens, c'est-à-dire les preux. Selon les écritures zendes, ils se séparèrent des Brahmines quand ceux-ci descendirent par les montagnes du Thibet dans la péninsule de l'Indostan. Ce qui prouve leur fraternité avec les Indiens, c'est que le zend et le pehlvi, parlés par les Ariens, sont des dialectes du sanscrit; c'est qu'ils possèdent les veidas ou livres sacrés, comme les Brahmines, et qu'ils sont aussi divisés en quatre castes. Mais le culte des Ariens était plus voisin de la religion primitive; car ils ne croyaient qu'à un dieu, auteur du bien, et à un autre dieu, auteur du mal. La division des castes était chez eux politique, non religieuse; la théocratie n'y avait pas empiété sur l'autorité royale, et le pouvoir monarchique était patriarcal : ce qui prouve qu'ils se séparèrent des Brahmines avant que ceux-ci occupassent l'Inde.

Leur pays appelé Ériène (2), s'étendait de la droite du Sind (l'In-

(1) *De terra illa egressus est Assur et ædificavit Ninivem.* Ainsi dit la Vulgate; mais il vaut mieux lire *egressus est in Assur*, c'est-à-dire en Assyrie; échange facile dans une langue dépourvue de prépositions. D'après les récentes découvertes de Ninive, il paraît certain que l'empire assyrien fut fondé par les Sémitiques.

(2) *Air-an. Eriene Veedjo*, pays des Preux, dans le Zend-Avesta; Strabon dit *Arianis*. On le retrouve dans le nom d'*Iran* donné à la Perse. Les Ariens étaient connus même des Grecs, et l'on rattachait à cette famille les Mages et toutes les tribus des Mèdes. (Μάγοι δὲ καὶ τὸ τοῦ Ἀρείου γένος. *Damasc. ap. Wolf Anecd. Græc.*, III, p. 259.) D'après Hérodote, VII, 61, VI, 98, il paraîtrait que les Perses appelaient Ἀρταῖοι leurs héros. *Hellenicus ap. Steph. Byzant.* Ἀρταία. Artaxerce se décompose en *arta schatria*, ce qui, en sanscrit, veut

dus) au Caucase, du fleuve Oxus à la mer des Indes, au golfe Persique et à l'embouchure de l'Euphrate. Les tribus, ayant chacune ses mages ou sages, ses guerriers, ses agriculteurs, ses marchands, erraient dans les vastes plaines de l'Asie. La première qui s'établit à demeure fut celle des Bactriens ou Pahlavi, qui dominèrent sur toute l'Asie, entre l'Inde et l'Euphrate. Balk, capitale des Bactriens, fut fondée par Kaïumarot, premier roi de l'Ériène, dans le lieu où il rencontra un frère qu'il n'avait pas vu depuis longtemps ; cela veut dire que deux tribus, s'étant rapprochées dans le désert, y bâtirent d'accord une ville, ou mieux un camp fixe, dans un site éminemment favorable, sur les frontières de l'Inde et du Thibet.

Les vicissitudes des rois successifs sont la représentation symbolique des aventures de cette population, autant du moins qu'on peut l'apercevoir par des récits où tout procède par groupes, et flotte entre l'imagination et la réalité, entre les faits de l'homme et ceux de la nature, la religion et l'histoire. Les Orientaux pour-

dire grand guerrier. C'est la racine des noms Ἄρης, Mars, *heros*, héros. Dans les livres sanscrits, on trouve *aryos*, *aria verta*, les illustres, la terre des héros. Nous reviendrons sur cette partie de l'histoire déduite des Orientaux, dans le livre III. En attendant, on peut consulter RHODE, *Die heilige Sage und das gesammte Religions-System der Zendvolks*, Francfort, 1720; DE HAMMER, *Heidelberg Jahrbuch*, 1823, p. 81; W. OUSELEY, *Travels*, II, 305; FRED. SCHLEGEL, *Wien Jahrbuch*, VIII, p. 458; GOERRES, *Mythengeschichte*, I, 213, et l'introduction au *Schah-naméh*. Selon Goerres, Mèdes, Assyriens, Perses, descendirent du Caucase, parlant la même langue, formant une seule race et une grande monarchie de l'Iran, du Caucase à l'Himalaya. Il rapproche les noms d'*Iran*, *Aria*, *Axuria*, *Assyria*, *Assur*. Sem serait le même que Schem, Schemschihld.

Rhode fait, d'une race commune et primitive de l'Iran, les Bactriens, les Mèdes, les Perses, qui parlent le zend et ses dialectes, et proviennent de l'Ériène Veedjo et du mont Albordj, vers les sources de l'Oxus et les montagnes septentrionales de l'Inde. Ils auraient ensuite transporté les noms de leur patrie au Caucase et dans l'Arménie. Son opinion s'appuie sur les livres zends, particulièrement sur le Vendidad, au commencement duquel est racontée la création, c'est-à-dire, ainsi qu'il l'entend, l'habitation successive de différents pays, parmi lesquels il trouve nommés, après Ériène Veedjo, Sogdo (Sogdiane), Moore (Merou), Bagdi (Balk), Nez (Nisa), Haro-iou (Hérat). Il pense donc que dans ces pays a eu lieu, à plusieurs reprises, une migration guidée par Schemschihd, ou bien par la race sémitique, jusqu'à Ver ou Var, délicieuse contrée où elle fixa sa demeure, et où son chef bâtit un palais et une ville, Var-Schemgherd. Ce seraient les anciens Pars et Persépolis.

Le savant de Hammer adopte cette opinion; seulement, il ne croit pas que Ver et Var-Schemgherd fussent le Pars ou Phars et Persépolis, mais un pays plus au nord, où sont maintenant Damagen et Kapoin, et jadis Hécatompylos, véritable ville de Schemschihd. L'autre célèbre orientaliste Ouseley, sans confondre Var et Pars, incline à croire que dans le Zend-Avesta on parle de Persépolis et de ses édifices.

suivent donc, en racontant comment Mardokente, à la tête de beaucoup de tribus arabes, enleva Babylone à Chinzir, septième successeur de Nembrod, et y domina 250 ans. Ardjasp, chef des Assurs, autre tribu des Ariens, assaillit et prit Balk, avec l'aide
Bactro-Assyriens. d'Adossa (*fleur de myrte*), femme d'un de ses officiers, qui lui facilita la conquête de cette ville en élevant certains signaux; ce qui lui valut le nom de *Schem-Rami*, signe élevé, lorsqu'il l'épousa.

Il est facile de reconnaître dans Ardjasp, Ninus, qui, à la tête d'un million de guerriers, exécuta les merveilleuses expéditions racontées par les historiens classiques, et qu'il poussa jusqu'à l'Égypte et dans l'Inde. Si ces expéditions sont vraies, elles ne doivent pas être considérées comme des conquêtes, mais comme des courses semblables à celles des Arabes et des Curdes. Il augmenta Ninive sur le Tigre en l'entourant d'une muraille de cent pieds d'élévation, couronnée de mille cinq cents tours, du double de hauteur. L'enceinte entière était de quatre cents stades, ou, comme on le lit dans le livre du prophète Jonas, de trois journées de marche.

1916. Sémiramis, sa femme, lui succéda, et, pour ne pas rester au-dessous de son époux, elle rebâtit Babylone, enlevée aux successeurs de Mardokente.

On raconte aussi que Sémiramis construisit beaucoup d'autres villes; elle fit tailler le mont Bagistan, en Médie, de manière à former un groupe où elle fut représentée entourée d'une centaine de gardes. Elle se dirigea ensuite contre le roi des Indes avec trois millions de fantassins, cinq cent mille cavaliers et cent mille chars. Se trouvant néanmoins trop faible en éléphants, elle fit tuer trois cent mille bœufs, et revêtir de leurs peaux autant de chameaux, afin que leur apparence abusât l'ennemi. Cette ruse grossière fut inutile, et la conquérante échoua contre la valeur de ceux qui défendaient leur pays.

De retour dans ses États, déshonorée par ses débauches, elle
1784. fut tuée par Ninias, son fils, qu'elle avait tenu jusque-là sous une tutelle rigoureuse.

Après ces créations de l'imagination orientale, se trouve une lacune de huit siècles, durant lesquels se seront succédé diverses dynasties dans l'empire de la Bactro-Assyrie, jusqu'à Sardan-Phul. La Bible seule fait des Assyriens un peuple distinct, qui étend sa domination jusqu'à la Syrie et la Phénicie. Phul envahit précisément la Syrie en 753; Théglath-Phalasar, en 726, abat le royaume de Damas; en 718, Salmanazar détruit celui de Samarie, et en

transfère les habitants dans le cœur de l'Asie; vers 707, Sennachérib porte la guerre chez les Juifs, son armée est exterminée, et peu après lui-même est tué par ses fils. Le dernier dont elle fasse mention est Assar-Haddon ou Sardanapale (1).

Le nom de ce prince indique proverbialement un homme adonné à toute espèce de vices, et son impiété voluptueuse est résumée dans cette épitaphe : « Passant, écoute le conseil de Sardanapale, fon-« dateur de cités : mange, bois, jouis; tout le reste n'est rien. »

A cette époque, Arbace, satrape de la Médie, et Bélésis, satrape des Babyloniens, se révoltèrent contre lui; assiégé par eux dans sa capitale, et ne voulant pas supporter la honte de la défaite, il se jeta dans les flammes avec ses richesses et les femmes 667.
de son harem.

A cette race médo-bactrienne succéda plus tard celle des Cushim ou Chaldéens, tribu sémitique et sacerdotale qui l'emporta sur la caste guerrière, peut-être avec Nabonassar; enfin, Koresch (Cyrus) 538.
fit prévaloir la tribu des Pasargades. Ces révolutions et ces changements de capitale dans le grand empire asiatique, sont considérés généralement comme autant de successions différentes des empires assyrien, babylonien, mède et persan.

CHAPITRE IV.

INSTITUTIONS BABYLONIENNES.

La Babylonie est située entre l'Euphrate et le Tigre, qui, venant d'Arménie, coulent du nord au midi vers le golfe Persique. L'Euphrate, dont le lit est peu profond et les rives plates comme celles du Nil, déborde à la fonte des neiges. Le premier soin des habitants dut être, dès lors, de créer et d'assainir le terrain. En effet, le pays offrait un réseau continuel de canaux mis en communication par les deux fleuves, et servant à l'irrigation des campagnes, en même temps qu'ils étaient un obstacle aux courses des nomades. Le canal royal pouvait même porter de gros bâtiments. Certains lacs artificiels avaient jusqu'à vingt lieues de tour, et la terre qu'on en tira servit à élever les digues de l'Euphrate, que l'on pouvait dire partout renfermé entre un double mur, et qui, au besoin, se jetait dans ces grands réservoirs.

(1) Assar-Haddan-Pal, c'est-à-dire Assur seigneur, fils de Pal.

Le terrain, arrosé de cette manière, produisait deux cents et jusqu'à trois cents pour un de froment, qui, de même que le panis et le sésame, y atteignait une hauteur incroyable. Les dattiers et les palmiers y étalaient tout le luxe de leur végétation, à défaut de l'olivier, de la vigne et du figuier, dont la terre était dépourvue comme de toute espèce d'arbres à haute tige, à l'exception du cyprès.

Babylone. Bâtie à peu de distance de l'Indus, de la Méditerranée, du golfe Persique, sur les rives de deux grands fleuves, au milieu de plaines fécondes, Babylone était dans la position la plus favorable pour devenir la capitale d'un grand empire. Aussi se releva-t-elle de destructions multipliées, et, quand elle succomba, ce fut pour faire place à Séleucie, sur la rive du Tigre. Cette ville adoptée par les Arsacides, est remplacée à son tour par Ctésiphon, fondé par les Sassanides; lorsque Ctésiphon disparaît, les débris des trois villes servent à construire Ormuz et Bagdad, toujours dans le même voisinage.

On rapporte que Sémiramis fit enceindre Babylone d'une muraille si large que six chars pouvaient y courir de front; elle éleva tout le long de l'Euphrate des digues magnifiques, et suspendit sur les terrasses des maisons, des jardins, où les eaux amenées du fleuve éternisaient la verdure des fleurs et des arbres qui purifiaient et embaumaient l'air. Elle éleva un temple magnifique à Bélus, et y plaça la statue du dieu, haute de quarante pieds. Elle édifia pour elle deux palais sur l'une et l'autre rive de l'Euphrate; pour les réunir, elle détourna le fleuve de son lit, et fit construire au-dessous une route avec des briques d'un ciment bitumineux, longues d'un pied environ. Cet antique *tunnel* avait douze pieds de haut et cinq de large, la partie supérieure sept pieds, et les murs latéraux vingt briques d'épaisseur; des portes de bronze en fermaient l'entrée, et tout fut achevé en deux cent soixante jours. La ville formait un grand carré dont le côté avait cent vingt stades, autrement quinze milles; elle était partagée par l'Euphrate, sur lequel était un pont dont le tablier, en se relevant la nuit, rendait le passage impossible d'un bord à l'autre. Les rives du fleuve étaient soutenues par une muraille en briques, les rues tirées au cordeau, les maisons à quatre étages, et les portes de la ville en bronze. On raconte des merveilles du temple de Bélus, d'une circonférence de deux stades, du milieu duquel se dressait une tour à huit étages; le premier avait un stade carré, et le dernier soutenait un trône d'or, sans statue. Il était entouré d'un large fossé plein d'eau, revêtu en briques, et

la terre de déblai avait servi à faire des briques pour former une digue haute de deux cents coudées.

Etendue des villes.

Avant de rejeter ces récits comme des contes, il est nécessaire de se reporter à des temps et dans des pays tout autres que les nôtres. L'étendue démesurée des cités primitives s'explique, si on les prend pour de vastes enceintes de défense, comme les murailles que, dans des temps postérieurs, Trajan opposa aux barbares du Nord, et la Chine aux Mongols. Le pavillon du vainqueur devenait le centre autour duquel se rangeaient ceux des autres chefs de tribus et ceux des vaincus. Il était facile à des conquérants, dont un signe décidait du sort de populations entières, de commander aux vaincus d'élever des palais sur l'emplacement qu'occupaient leurs tentes, et de les construire avec une régularité uniforme. Le nomade, voulant conserver autant que possible, dans ces campements fixes, les agréments de la vie errante, y renfermait des fleuves, de vastes jardins et des campagnes entières, qui s'étendaient entre les habitations. C'est pourquoi encore le pont de Babylone était levé durant la nuit, comme on le ferait entre deux camps ennemis, afin que l'un ne vînt pas piller l'autre. Marc Pol nous dit que la ville de Taïdu, bâtie par Cublaï-Khan, successeur de Gengis-Khan, embrassait dix lieues de terrain, chacun des côtés étant d'une dimension égale; une muraille de dix pas de largeur l'environnait; les rues étaient parfaitement alignées, les maisons quadrangulaires, les palais vastes, avec des cours et des jardins; on voyait à l'entour d'immenses faubourgs, de spacieux caravansérails, et jusqu'à vingt-cinq mille femmes publiques.

L'Asie est dans les temps modernes ce qu'elle fut dans les temps antiques; et Pékin, Nankin, Dehli, les pyramides d'Égypte, les hypogées d'Éléphantine, la muraille chinoise, subsistent encore pour confondre le scepticisme qui nie tout ce qui lui paraît merveilleux.

Le terrain offrait, dans l'argile que l'on faisait sécher au soleil ou que l'on cuisait au four, et dans le bitume qui servait de ciment (1), les matériaux propres à des constructions moins solides que celles de granit, mais que les historiens affirment à tort avoir entièrement péri. Les ruines de Ninive paraissent avoir été récemment retrouvées par MM. Botta et Layard (2); et

(1) On trouve dans les grands édifices de Pacaritambo, au Pérou, l'asphalte (*béton*) employé pour ciment. Voy. CIECA, *Chronique du Pérou*; Anvers, 1554, p. 284.

(2) En 1843, M. Botta, fils de l'historien, consul de France à Mossoul, fit faire des fouilles dans le massif des collines sur lesquelles étaient situes les vil-

si on n'aperçoit que peu de vestiges d'Ecbatane et de Suze, le cadavre de Babylone occupe encore le vaste espace de dix-huit lieues, et l'on peut y retrouver les traces de la tour et du temple de Bélus, des jardins suspendus et de la demeure royale.

Ruines de Babylone.

En sortant de Bagdad et en côtoyant le Tigre, on entre dans la plaine de Babylone (1), désert au milieu de deux déserts; on n'y voit que des briques, dont les Arabes s'emparent depuis des siècles pour élever leurs maisons ou leurs mosquées. Leur amoncellement et les excavations forment de larges vallées et de grandes montagnes au milieu de la plaine, dans laquelle serpentent encore les canaux de Nabuchonosor, à demi obstrués. La haute muraille que, dans sa colère, Darius fit abaisser à cent cinquante pieds, et qui était toute crénelée, comme il apparaît par les médailles portant le lion qui abat le taureau, et l'effigie du Jupiter de Tarse, c'est-à-dire Bélus, est encore indiquée par des monceaux de briques vitrifiées par l'ardeur du soleil, comme si elles eussent été exposées à un feu violent.

A droite de l'Euphrate, on aperçoit encore les huit digues qui arrêtaient les débordements, et on peut indiquer la trace du pont de Sémiramis, long de deux cent vingt mètres, ainsi que celle de ses piles également en briques. On appelle Birs-Nembrod, ou bourg de Nembrod, le plus ancien monument de Babylone : c'est une grande colline de décombres, ayant plus de deux mille pieds de circonférence, et couronnée par une tour haute de trente-cinq pieds seulement, de forme pyramidale, en briques cuites; on y trouve encore partout des vases vernissés et émaillés, principale-

lages de *Ninioüah* et de Khorsabad, à cinq heures de caravane, dans le nord-est de Mossoul. Il ne tarda pas à trouver, à Khorsabad, un palais assyrien rempli de sculptures, dont les nombreux fragments apportés en France à grands frais forment le musée assyrien du Louvre, tandis que l'ensemble de la découverte était publié sous ce titre : *Monument de Ninive*, découvert et décrit par M. Botta, mesuré et dessiné par M. Flandin, ouvrage publié par ordre du gouvernement; Paris, 5 vol. in-fol. M. Layard a tenté aussi, au profit du musée britannique, des fouilles non moins productives sur le sol de l'ancienne Ninive, dans le Koyundjuk et à Babylone. On peut voir l'histoire de l'état actuel de ces découvertes dans l'ouvrage intitulé : *Niniveh and Persepolis*, by W. S. W. Vaux, troisième édition; Londres, 1851. (Note de la deuxième édition française.)

(1) Niebuhr commença à parler des ruines de Babylone; mais l'Anglais Ker Porter est plus exact. Rich, consul à Bagdad, les décrivit avec une précision minutieuse; son ouvrage fut, dans la traduction française, revu par Raymond, ancien consul lui-même à Bassora, en 1818. On doit beaucoup de renseignements au missionnaire Beauchamps. En 1817, Mignan entreprit exprès le voyage de Chaldée pour décrire les ruines de Babylone.

ment de couleur jaune et bleue. Ce bourg devait être le temple de Bélus, auquel Strabon donne précisément deux mille soixante-deux pieds de tour. Rich fit fouiller à l'endroit où les gens du pays disaient qu'était située l'idole, et dégagea un lion de granit, symbole de la puissance assyrienne. Mignan, lorsqu'il y retourna, trouva brisé ce monument de l'art primitif; mais il découvrit à peu de distance une statue colossale en granit doré.

Les jardins de Sémiramis sont indiqués par une construction en amphithéâtre, où s'élèvent des terrasses en gradins, soutenues par des galeries qui s'appuient sur des piliers carrés dont la cavité est remplie de terre pour l'alimentation des grands arbres. Le plafond est formé de roseaux liés avec du bitume; un lit de briques étendu dessus soutenait la terre, que venait arroser l'eau élevée jusque-là par des roues, des pompes ingénieuses. D'autres machines, mises en jeu par l'Euphrate, portaient les promeneurs d'un étage à l'autre.

Au milieu de ces ruines, que les naturels appellent encore le *palais*, les musulmans, qui ne détruisent pas, mais qui ne construisent ni ne plantent, ont laissé subsister un arbre pour y attacher les chevaux; unique trace de végétation parmi les cendres et les décombres, comme un vieillard survivant à la destruction de toute sa famille. C'est un arbre étranger à ces climats et indigène de l'Inde; la tradition veut qu'il soit un débris des jardins suspendus dont Sémiramis avait embelli Babylone.

Que l'imagination reconstruise avec ces ruines une immense cité aux larges rues régulières, aux maisons émaillées de fleurs, étincelantes au soleil, couronnées du gracieux panache des palmiers toujours verts, des plantes les plus belles et les plus vigoureuses des tropiques. Que l'on se représente les mille barques glissant sur les canaux, et les nombreuses caravanes accourant de toutes parts avec les troupeaux de chameaux, de cavales, de brebis; les astronomes observant le ciel du haut des tours, tandis que l'air est parfumé par d'épais nuages d'encens... quel spectacle ! Et maintant des hiboux, des scorpions et les insectes les plus dégoûtants s'y abritent en sûreté; le chacal traîne dans quelque salle du palais des Abbassides la carcasse des chevaux expirés de fatigue dans le désert, et le lion repose fier et tranquille, comme en son royaume, là où Sémiramis et Sardanapale accumulaient richesses et délices. Dans aucun autre lieu, les extrêmes de la magnificence et de la désolation ne sont si rapprochés, et nulle part n'apparaît plus manifeste la malédiction de Dieu, qui, au temps où Babylone florissait dans tout son orgueil, disait par la voix du prophète

Isaïe : « Le Seigneur et les instruments de sa colère viennent « de loin; ils viennent des extrémités du monde pour te détruire. « Gémissez, car le jour du Seigneur approche : Babylone, la « gloire des royaumes, l'orgueil de la Chaldée, sera comme So- « dome et Gomorrhe. Elle ne se relèvera plus; en aucun temps « elle ne sera habitée ; les Arabes mêmes n'y planteront pas leurs « tentes, et les pasteurs n'y parqueront pas leurs brebis. Mais les « bêtes fauves du désert en feront leur repaire; ses habitations se « rempliront de grands serpents; la huppe y fera son nid, et l'au- « truche sautera sur les temples de la volupté (1). »

Industrie. Les historiens ont tort de considérer les Assyriens uniquement comme guerriers : car Babylone régna non moins par l'industrie et par la science que par la conquête; notre Occident a éprouvé son influence et s'en ressent encore. Ses habitants tiraient du Kerman, de l'Arabie et de la Syrie le coton dont ils tissaient leurs amples vêtements et leurs précieux tapis; ils excellaient dans l'art de distiller les eaux odorantes, et il n'y a pas longtemps que l'on a découvert les cylindres babyloniens, pierres dures, naturelles ou artificielles, d'une longueur qui varie d'un à trois pouces, percées de part en part, et, quel qu'en fût l'usage, portant des caractères et de petites figures mystérieuses à la manière des scarabées égyptiens.

La nature de leurs constructions et de leurs matériaux excluait les colonnes, le plus beau des ornements architectoniques. Les substructions feraient supposer qu'ils connaissaient les voûtes; mais aucun vestige ne s'en retrouve parmi les ruines. La sculpture ne pouvait y fleurir, puisqu'on n'y trouvait ni le marbre ni la pierre, et les bas-reliefs que cite Diodore, en parlant du palais de Sémiramis, étaient probablement en terre cuite, comme ceux que nous voyons en Italie, surtout dans l'architecture du Bramante. Ces briques étaient de plus couvertes d'inscriptions, la plupart du côté intérieur; ce qui fait que les édifices sont des archives publiques et privées, comme en Égypte. Peut-être nous révéleront-ils la civilisation la plus antique, lorsque l'interprétation des caractères cunéiformes, encore à l'état d'enfance, aura fait plus de progrès.

Il est difficile de distinguer les institutions propres des Babyloniens de celles qu'y mêlèrent les Chaldéens et ensuite les Perses. Quant à ces derniers, leur culte plus pur s'éloigne trop de celui des Babyloniens; nous en parlerons dans le livre suivant, quand nous arri-

(1) Chap. XIII. Qu'on lise le chap. XIV d'Isaïe.

verons au grand Zoroastre. Pour les Chaldéens, nous inclinons à les croire une nation grossière qui adopta les institutions des Babyloniens et usurpa leur nom. Une preuve extrinsèque de cette assertion paraît résulter de ce que les écrivains bibliques nous les représentent dans le même état de civilisation. Quoi qu'il en soit, et malgré l'incertitude où nous laisse la disette de documents, jetons un coup d'œil sur leurs croyances (1).

Dieux.

Les Babyloniens avaient deux ordres de dieux, les héros divinisés et les astres. Le culte des astres semble le premier qui égara les hommes; il est peut-être excusable dans cette contrée où les étoiles brillent d'une si pure clarté à travers un ciel constamment serein. Le vulgaire adorait ces corps lumineux dans leur forme extérieure, et les prêtres adressaient leurs prières aux génies qui les animaient. Ils associaient aux idées astronomiques une idée cosmogonique que nous trouverons très-répandue dans l'Orient, et qui représentait la puissance créatrice comme divisée en deux principes, l'un mâle et l'autre femelle, l'un fécondant et l'autr fécondé. C'est sous cet aspect qu'ils considéraient Bel et Militta, le soleil et la lune (2). Tous deux présidaient à la vie : le premier donnait l'animation, la seconde l'accroissement.

Bel-Adad a pour cortége une série de Belim, parmi lesquels Bel-Jupiter et Bel-Vénus, astres propices; Bel-Saturne et Bel-Mars malfaisants; Bel-Mercure, tantôt propice, tantôt nuisible, selon ses aspects, et tous androgynes, unissant la force active qui féconde à la passive qui enfante. Trente astres secondaires étaient regardés comme des dieux conseillers (3), moitié présidant aux lieux souterrains, moitié aux lieux supérieurs; les Babyloniens y ajoutaient douze *seigneurs des dieux* (4), auxquels étaient attribués les signes du zodiaque, et vingt-quatre constellations appelées *juges des choses universelles* (5).

Il paraît qu'ils adoraient aussi les éléments, et le Tigre, et l'Euphrate, et certaines divinités nationales, comme Nisroch, Anameluch, Thammuz ou Adonis. L'Écriture dit expressément qu'ils divinisèrent les héros, et en particulier Nembrod; ils avaient en

(1) Friedrich Munter, *Religion der Babylonier;* Copenhagen, 1827.
Goerres, *Mythengeschichte der Asiatischen Welt.*

(2) Noms reproduits diversement par ceux de Baal, Baal-Adad, Alagabal, Molock, Nebo, Uranie, Dercéto, Astarté, Alergat. Ce culte s'étendit dans les colonies, où l'on trouve Baal-Bey-rut, Baal-Hammon, Baal Zebub

(3) Βουλαίους θεούς. — Diodore.

(4) Κυρίους τῶν θεῶν. — Id.

(5) Δικαστὰς τῶν ὅλων.

outre certains génies protecteurs qu'ils représentaient sous l'aspect de colombes, de poissons, de dragons, en lutte avec de mauvais génies auxquels ils donnaient des figures monstrueuses.

Métaphysique. Quant à la cosmogonie et à la métaphysique, d'après le peu que nous ont transmis confusément les étrangers et le Chaldéen Bérose, nous voyons qu'ils s'adonnèrent spécialement à étudier le côté matériel de la création, à la différence des Brahmines, occupés presque exclusivement de l'idée. Au commencement existait, selon eux, un chaos de ténèbres et de matière humide contenant des animaux monstrueux. Bel ou Dieu apparaît, et, divisant le corps de la femme primitive, Omorca (emblème de la nature), de l'une des moitiés il forme le ciel, de l'autre la terre; il produit la lumière qui donne la mort aux monstres, fils du Chaos, et fait succéder l'ordre à la confusion qu'ils ont enfantée. Enfin, avec son propre sang et avec celui des dieux inférieurs mêlé à la terre, il crée les âmes des hommes et des bêtes, qui sont toutes d'origine divine, tandis que les corps célestes et terrestres sont faits avec la substance d'Omorca, autrement avec la matière.

Des événements terribles font périr l'espèce humaine, et il en naît une nouvelle du sang d'un Dieu qui se sacrifie volontairement. Alors paraît Oannès, poisson-homme, qui, sortant chaque jour de la mer Rouge[1], vient prêcher aux Babyloniens la loi et la sagesse.

Ces traditions nous ont été transmises par Bérose, qui vivait au temps d'Alexandre le Grand, c'est-à-dire lorsque les Perses, depuis deux siècles, dominaient sur les Babyloniens, et pouvaient, dès lors, en connaître les doctrines; le système des émanations qu'elles révèlent, est bien loin des dogmes du Zend-Avesta.

Toutes ces altérations de la tradition primitive, les Chaldéens les combinèrent avec des faits astronomiques, dans la supposition que les événements d'ici-bas dépendaient des mouvements du ciel. Au contraire des Mages et des Brahmines, ils faisaient donc prévaloir la matière sur l'esprit; or, tandis que les Indiens considéraient l'univers comme un immense spectacle que Dieu s'était donné à lui-même, les Perses comme une lutte continuelle entre le bien et le mal, l'astronomie religieuse des Chaldéens y apercevait une inaltérable harmonie.

D'après leur vénération pour les deux principes générateurs, on ne s'étonnera pas qu'ils promenassent en pompe dans leurs solennités les symboles obscènes du Phallus et du Ctéis. Ils sa-

crifiaient à leurs dieux des victimes, peut-être même des victimes humaines. Unissant l'immoralité à la barbarie, chaque femme était obligée de se prostituer une fois dans le temple de Militta, à un étranger, qui lui payait le prix de l'opprobre en lui disant : *Je prie la déesse Militta de t'être propice* (1). Des faits qui répugnent autant à nos mœurs ne sauraient être niés comme impossibles. On sait combien le commerce a partout altéré les notions de la pudeur, et combien d'exemples de coutumes semblables se sont offerts aux voyageurs (2). La raison humaine abandonnée à elle-même tombe dans un tel délire que, dans cette moitié si chère et si précieuse du genre humain, l'homme trouve tantôt une amie, une compagne, une divinité; tantôt un meuble, une marchandise, une bête de race, de labeur ou de somme, une victime expiatoire. Nous croirons plus difficilement les historiens quand ils nous disent que cette prostitution n'empêchait pas les femmes d'être très-chastes dans le mariage; qu'au lieu de vivre séparées des hommes, à l'orientale, elles s'asseyaient à table, même en présence des étrangers, honorées comme épouses et comme mères. Les femmes qui étaient belles se vendaient à l'encan, et le prix qu'on en retirait formait la dot des laides. Le mariage était-il malheureux, il était dissous moyennant la restitution du prix. Un tribunal spécial était institué pour placer les filles et punir les adultères.

D'autres, au contraire, nous parlent de banquets obscènes où les femmes déposaient toute pudeur avec leurs vêtements, et non-seulement les bayadères, mais les femmes et les filles des premiers citoyens (3).

(1) HÉRODOTE, I, 36; STRABON, XVI. Cf. SELDEN, *de Diis Syriæ*.

(2) HEYNE, *de Babyloniorum instituto religioso.* Voltaire nie la prostitution des femmes en l'honneur de Vénus Militta, par la seule raison que cela répugne à la nature humaine. L'histoire répond le contraire. Rhamsès et Chéops, rois égyptiens, prostituaient leurs filles pour en avoir de l'argent. Les femmes des deux Syrtes s'offraient et s'offrent encore aux étrangers. (HÉRODOTE, IV, 168; DELLA CELLA, p. 109.) Les Lapons se croient honorés quand un voyageur partage la couche de leurs femmes. D'après Bruce, les Abyssiniennes des classes élevées se livrent publiquement dans les banquets, au gré de leur fantaisie. Les Arresis vivent en communauté de femmes. La reine d'Haïti s'abandonnait à ses porteurs de chaise. (Voyage des missionnaires dans l'océan Pacifique, *Bibl. brit.*, t. XVIII.) Ne doit-on pas dès lors être moins incrédule relativement à ce qu'Hérodote rapporte des Agathyrses et des Messagètes? Tant la lumière primitive s'était obscurcie sur ce point!

(3) Voy., dans l'Écriture, les banquets de Balthazar. Q. CURCE, lib. V, *Liberos conjugesque cum hospitibus stupro coire, modo pretium flagitii detur, parentes maritique patiuntur..... Feminarum, convivia ineuntium, in principio modestus est habitus; dein summa quæque amicula exuunt, paula-*

Les personnes instruites et les magistrats formaient la classe des Mages (1), dont les fonctions et les droits étaient héréditaires ; mais on pouvait y être admis par adoption, comme le fut l'Hébreu Daniel. La doctrine conservée parmi eux était d'une bien autre pureté que celle qu'on enseignait au peuple. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, considérée comme une émanation de la pure lumière increée ; à une Providence réglant toute chose, mais dirigeant tout en vue de l'homme : de là, les erreurs de l'astrologie.

Cette classe sacerdotale, rendue vénérable par le mystère qui l'entourait, jouissait de grands honneurs, et était très-estimée pour son profond savoir, surtout en fait d'astronomie. On dit qu'ils divisaient dès lors le zodiaque en 30 degrés, et chaque degré en 30 minutes ; qu'ils calculaient l'année de 365 jours et un peu moins de 6 heures, et qu'ils savaient que les étoiles étaient excentriques à la terre. La fameuse tour qui, par sa hauteur, favorisait leurs observations, offrait à sa base et dans son élévation la mesure du stade chaldéen, qui est de $\frac{1}{1113}$ de degré ou de 5,702 toises 1 pied 9 pouces et 6 lignes. Il eût donc différé de 63 toises à peine de la mesure de la terre vérifiée par les académiciens français. Achille Tatius (quoique son témoignage soit bien postérieur) affirme qu'ils avaient calculé qu'un homme en courant d'un bon pas pourrait suivre le soleil dans son cours autour du globe, et arriverait en même temps que lui au point équinoxial. Il semble aussi qu'ils aient connu le gnomon solaire (2).

Malheureusement ils faisaient servir l'astronomie à l'imposture, et prétendaient deviner l'avenir par l'aspect des constellations. Leurs disciples devaient soumettre aveuglément leur raison à leur autorité.

La magnificence du temple de Bélus nous permet de juger de la splendeur de leur culte ; des statues d'or et d'argent, parées de vêtements précieux et de pierreries, étaient portées en procession, et les prêtres leur offraient des mets délicats. Près de leurs divers temples habitaient des personnes employées à des offices ou à des arts

timque pudorem profanant, ad ultimum (honos auribus sit) ima corporum velamenta projiciunt. Nec meretricum hoc dedecus est, sed matronarum virginumque apud quas comitas habetur vulgati corporis vilitas.

(1) On croit généralement ce mot persan, et on voudrait le faire dériver de *mige-gusch*, oreilles coupées. Nous le trouvons cependant dans Jérémie, avant que les Perses occupassent Babylone, lorsqu'il compte un archimage parmi les principaux membres de la cour de Nabuchodonosor.

(2) Beaucoup révoquent en doute cette science astronomique. Voy. les Actes de l'Académie de Berlin, 1814, 1815; IDELER, *Ueber die Sternkunde der Chaldäer*.

divers : près de ceux de Saturne, les agriculteurs, les mathématiciens, les astrologues ; près de ceux de Vénus, les femmes, les poëtes, les peintres, les musiciens, les sculpteurs ; près de ceux de Jupiter, les savants, les musiciens, les magistrats.

On a conservé le souvenir de deux de leurs fêtes principales : l'une en l'honneur de Bélus, dans laquelle, selon Hérodote, il se brûlait pour mille talents d'encens ; l'autre ressemblant aux saturnales, dans laquelle les esclaves jouaient le rôle de maîtres. Ce rite, si l'on nous permet une conjecture, se rattachait à une croyance populaire chez les nations adoratrices de la nature : selon cette croyance, il était possible de retarder le soleil dans son cours en enchaînant ses images, et de l'accélérer en les déliant. On représentait ainsi l'alternative de faiblesse et de vigueur que les Grecs symbolisèrent dans Hercule, tantôt vainqueur des lions et des géants, tantôt efféminé aux pieds d'Omphale. Les Phéniciens et les anciens habitants de l'Italie tenaient la plupart du temps enchaînés Melcarth et Saturne ; lorsqu'ils les déliaient aux jours où l'année semble s'écouler avec plus de lenteur, ils célébraient leur liberté en rendant moins lourd le poids de la servitude pour leurs esclaves. A Cydon, en Crète, les citoyens abandonnaient la ville, où les esclaves, devenus maîtres de tout, pouvaient même battre les hommes libres (1). En Égypte, Hercule affranchissait tout esclave qui se réfugiait dans son temple de Canope (2).

HÉBREUX (3).

CHAPITRE V.

LES HÉBREUX NOMADES.

Indépendamment de la foi, l'historien doit une attention particulière à un peuple remarquable, qui à la mission religieuse

(1) EUSTATH., *Ad Odyss.*, XX, 105.

(2) HÉRODOTE, II.

(3) Les sources les plus pures de l'histoire hébraïque sont les livres saints. Il sera bon de consulter, en outre :

FLAVIEN JOSÈPHE, *Archéologie*.

BERRUYER, *Histoire du peuple de Dieu, depuis son origine jusqu'à la naissance de J.-C.*

unit la mission politique de conserver le passé et de préparer, par les croyances issues de son sein la civilisation du monde, à un peuple qui rattache l'antiquité la plus reculée à l'avenir le plus éloigné. Ses annales, dépôt des traditions du genre humain, sont antérieures pour le moins à la division des Hébreux en deux familles. Conservées dans leur intégrité par une nation douée du triste privilége de l'immortalité, adoptées comme règle de foi par les pays les plus cultivés, elles ont été commentées et discutées de mille manières et dans tous les temps; la critique la plus hostile n'a pu cependant méconnaître en elles tant de simplicité qu'elles ne peuvent être l'œuvre d'un imposteur, tant de savoir qu'on ne saurait les attribuer à un homme abusé.

C'est d'après elles que nous avons observé les premiers pas du genre humain jusqu'à l'instant où il se dispersa sur la surface de

Reland, *Antiquitates sacræ Hebræorum.*

Molitor, *Philosophie der Tradition;* Francfort, 1827. Ouvrage fort intéressant, et traduit en français par Quiris, 1837.

Beke, *Origines biblicæ; or Researches in primeval history;* Londres, 1836.

J. Jost, *Allgemeine Geschichte der Israelitischen Volkes;* Berlin, 1832.

G. S. Bauer, *Manuel de l'histoire des Hébreux, depuis leur établissement jusqu'à leur chute;* Nuremberg, 1800, avec une excellente introduction critique, soit pour l'histoire, soit pour l'antiquité (allemand).

Calmet, *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Juifs;* Paris, 1737.

Pastoret, *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste;* Paris, 1788. Il fut précédé de quelques années par le *Moses legislator*, de Pierre Regis. Turin.

J. J. Hess, *Histoire de Moïse, de Josué, des rois de Juda et d'Israël* (allemand). Il l'envisage spécialement du point de vue théocratique. Salvador fait le contraire dans son *Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu.*

J. D. Michaelis, *Droit mosaïque et observations sur la traduction de l'Ancien Testament;* Goettingue, 6 vol. Utile surtout pour les derniers temps.

J. D. Eichhorn, *Introduction à l'Ancien Testament* (allemand).

D. Elena, *Geschichte der Mosaïschen Institutionen;* Hambourg, 1836. 2 vol.

Pour les temps postérieurs, on pourra consulter :

Basnage, *Histoire et religion des Juifs, depuis J.-C. jusqu'à présent;* La Haye, 1716, 15 vol.

Prideaux, *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de J.-C.;* Amsterdam, 1822. La traduction française a sur l'original anglais l'avantage d'être mieux ordonnée.

The Old and New Testaments connected in the history of Jews and their neighbouring nations; Londres, 1814.

J. Remond, *Histoire de l'agrandissement de l'État des Juifs, depuis Cyrus jusqu'à son entière destruction;* Leipzig, 1789 (allemand).

la terre. Moïse nous indique même les souches des différents peuples et le lieu de leur établissement; mais, comme il destinait son livre non à satisfaire la curiosité, mais à servir la religion et la nationalité, il se borne à noter clairement l'origine de son peuple et celle de quelques tribus de Phéniciens ennemis ou d'Arabes alliés. Prendre donc la Genèse pour fondement ethnographique ne serait pas plus raisonnable que de considérer l'hébreu comme la source de toutes les langues.

Parmi les descendants de Sem, il distingue Héber, dont sont issus les Hébreux; puis Tharès, qui engendra Nachor, Haran et Abraham. Au milieu des peuples égarés hors de la voie de vérité, Dieu voulut en choisir un pour le diriger avec une providence spéciale et le constituer dépositaire des traditions et des promesses; ce fut le peuple hébreu, à la tête duquel il mit Abraham. Abraham, suivi d'une tribu populeuse et d'innombrables troupeaux, à la manière des Bédouins de nos jours, passa l'Euphrate et s'en vint dans la terre de Chanaan. Dieu lui prédit qu'il serait le père d'une grande nation et que tous les peuples de la terre seraient bénis en lui. Par la promesse du Rédempteur qui devait naître de cette nation, le lien de la commune origine s'unit à celui de l'espoir commun, et la religion dite de la nature se développa en religion de la loi.

Abraham. 2366.

Possesseur de grandes richesses, Abraham distingua sa tribu des autres par la circoncision; il creusa des puits, fut honoré par les autres scheikhs, et, le roi Chodorlaomor ayant emmené esclave son neveu Loth, il arma trois cent dix-huit de ses serviteurs, défit l'ennemi et délivra son parent. Il accueillait avec hospitalité ceux qui se présentaient sous sa tente, leur présentait l'eau pour laver leurs pieds, et courait choisir dans le troupeau le veau le plus jeune et le plus gras, tandis que Sara, sa femme, pétrissait la farine et faisait cuire des pains sous la cendre.

Sara, ne pouvant lui donner d'héritiers, lui amena la jeune esclave Agar, qu'Abraham rendit mère d'Ismaël. L'esclave en conçut tant d'orgueil qu'Abraham, lui ayant donné un pain et une outre d'eau, la chassa au désert. Ismaël devint le père des Arabes, qui se prétendent encore en droit de dépouiller les autres peuples, parce que leur ancêtre fut déshérité.

Sara dans sa vieillesse mit au monde Isaac. Lorsqu'il fut devenu homme, Abraham envoya lui chercher une femme parmi ses parents. Son serviteur Éliézer se rendit, avec dix chameaux et de grands présents, en Mésopotamie. Comme il se reposait hors de la ville de Nachor, il en vit sortir une jeune fille très-belle qui

allait puiser de l'eau. Sur la demande d'Éliézer, elle lui donna à boire ainsi qu'à ses chameaux, et l'invita à loger dans sa maison. Éliezer accepta son offre, et lui fit cadeau de deux boucles d'oreilles qui valaient deux sicles, et de bracelets qui en valaient dix (1). Traité avec hospitalité, il obtint l'agrément de la famille pour unir la jeune fille au fils de son maître, et il conduisit à Isaac Rébecca, à laquelle ses frères disaient : *Va, et puisses-tu croître en mille et mille générations, et que tes descendants conquièrent les portes de leurs ennemis.*

2266. Rébecca engendra Ésaü et Jacob, le premier chasseur, le second agriculteur, habitant sous la tente. Ce dernier s'empara par ruse du droit d'aînesse et de la bénédiction paternelle, d'où naquirent de longues inimitiés. Cependant Jacob se réfugia en Mésopotamie, chez Laban, frère de Rébecca, et, au prix de dix années de service, il obtint Lia pour épouse ; puis, au prix de dix autres années, la belle Rachel. Il demeura encore dans la contrée, à la condition d'avoir une part des troupeaux. Las ensuite de rester vassal, il regagne le pays de ses pères, où, après avoir dressé ses tentes, il élève dans Béthel un autel au Dieu unique, et, de son surnom, il appelle Israélites les descendants de ses douze fils.

Joseph. La prédilection qu'il montra pour Joseph, l'un d'eux, mit la discorde dans sa famille. Les frères de celui-ci, qui faisaient paître leur troupeau, virent une caravane de Madianites venant de Galaad, et se dirigeant vers l'Égypte, où ils portaient sur leurs chameaux de la résine, des parfums, de la myrrhe distillée, et leur vendirent Joseph. Il fut emmené en Égypte, où, sans parler des miracles, l'habileté naturelle à sa nation, et dont lui-même était doué à un degré supérieur, lui fit gagner la faveur de Putiphar, eunuque du Pharaon, puis celle du Pharaon lui-même, qui le nomma son premier ministre, pour remédier à une disette qu'il lui avait prédite. A cet effet, il tira son anneau de son doigt et le donna au fils de Jacob, le revêtit d'une robe de bysse, lui passa au cou un collier d'or, et, l'ayant fait monter sur un char élevé, il fit crier par un héraut que tout le monde eût à fléchir le genou devant lui et à lui obéir en toute chose.

2076. Joseph accomplit alors en Égypte une révolution des plus importantes ; car, profitant de l'occasion de cette disette, il réunit dans la main du Pharaon le domaine de toutes les terres, faisant des propriétaires autant de fermiers. Oubliant l'injure qu'il avait reçue, Joseph appela ses frères en Égypte, et leur assigna pour

(1) Voilà déjà l'or travaillé et monnayé.

résidence les vastes campagnes de Gessen, où, continuant leur genre de vie pastorale, ils multiplièrent outre mesure. Après la mort de Joseph et l'extinction de la dynastie qui se rappelait ses bienfaits, les Égyptiens regardèrent ces étrangers avec envie. La simplicité de leurs mœurs patriarcales contrastait trop avec les habitudes du pays; le mépris qu'ils montraient pour tout autre Dieu que le leur, qui était unique, infini, sans représentation formelle, blessait les habitants dans leurs superstitions; on prenait ombrage à les voir multiplier au point de pouvoir un jour devenir plus forts que les indigènes; enfin, cette population errante au milieu des cités déplaisait à tout le monde. Les Hébreux, néanmoins, s'apercevant qu'ils étaient vus de mauvais œil, auraient volontiers emmené leurs caravanes hors de l'Égypte; mais le Pharaon ne voulait pas y consentir, car il tirait d'eux le cinquième du tribut payé par le pays. Il cherchait donc à les forcer de s'établir dans les villes; mais, comme ils ne voulaient pas, il leur imposait des travaux énormes afin de réduire leur nombre, et il alla jusqu'à ordonner aux femmes qui présidaient aux accouchements de tuer tous les mâles qui naîtraient. Ces femmes, craignant plus Dieu que le roi, désobéirent, et Dieu les bénit.

L'oppression approche de sa fin quand elle touche à l'excès. Moïse. 1725.
Moïse, à qui Dieu destinait la gloire la plus grande, celle de libérateur et de législateur de son peuple, fut exposé enfant sur le Nil, recueilli par la fille du roi qui était descendue au fleuve pour se baigner, puis élevé à la cour dans toute la science égyptienne. La séduction du savoir et du faste ne lui fit pas oublier son origine. Son mérite, résultat ordinaire, lui valut la haine des courtisans; alors, pour échapper à la malveillance du roi et s'affranchir des services honteux qu'il rendait à l'oppresseur de son peuple, il s'enfuit au milieu de ses frères. Là, il gémit sur les mauvais traitements que leur infligeaient les Égyptiens, se déclara l'ennemi des puissants et le protecteur des faibles. Bientôt, il épousa la fille de Jéthro, prêtre du pays de Madian, et, devenu pasteur, il conduisit, au milieu de ses méditations, d'innombrables troupeaux dans les vallées du Sinaï et de l'Oreb et sur les rivages de la mer Rouge. Après s'être fortifié dans la solitude, école des forts, il forma le projet, non-seulement de rendre la liberté à ses frères, mais d'en faire un peuple célèbre parmi les nations.

Sorti victorieux des combats qui se livrent dans le cœur de tout homme qui veut affronter la puissance ennemie et l'indifférence de la patrie, il retourna en Égypte, seul, sans force matérielle, mais résolu de rappeler à la vie un peuple qui n'existait plus. Il

réunit les vieillards d'Israël, leur exposa les souffrances anciennes, les nouveaux dangers et fit comprendre la possibilité d'y mettre un terme (1). La servitude avait affaibli les âmes, et l'exemple, introduit quelques superstitions; c'est pourquoi Moïse, pour se conformer à des intelligences obscurcies et à des cœurs matériels, parla d'une terre promise, où les conduirait le Dieu juste et fort de leurs pères, qui les avait choisis. Et le peuple le crut; il trouva dans ses traditions un âge plus heureux que l'âge présent, un état plus digne, et tous ses vœux les rappelèrent avec cette puissance qui change les désirs en volonté.

Paroles efficaces, ascendant d'un esprit supérieur, prodiges opportuns, Moïse employa tout pour amener le Pharaon d'alors à permettre la libre sortie des Hébreux. Dieu multiplia les miracles pour favoriser le peuple élu et confondre le Pharaon qui, malgré des promesses réitérées, refusait de consentir au départ des Israélites, et les dispersait, au contraire, dans toute l'Égypte. Enfin Moïse, ayant convoqué les vieillards d'Israël, leur rappela le Dieu unique, dans lequel ils ne formaient qu'une seule nation; le Dieu qui promettait de les délivrer par son bras puissant et de faire d'eux son peuple; il les exhorta alors à sortir avec lui d'Égypte, à quitter un peuple barbare, et à emmener non-seulement leurs troupeaux et leurs biens, mais à emporter encore tout ce qu'ils pourraient tirer des Égyptiens. Ce fut ainsi qu'ils quittèrent cette terre ingrate. D'abord, pour cacher leur marche, ils suivirent les bords de l'Érythrée, puis ils campèrent à Aieroth.

Le Pharaon de ce temps, se repentant d'avoir permis le départ des Israélites, fit atteler ses chevaux, prendre les armes à la caste des guerriers, et les poursuivit plein de fureur. Mais Israël, parvenu à la mer Rouge, la passa à pied sec, et le Pharaon, qui avait osé marcher sur ses traces, vit tous ses guerriers submergés.

(1) Ex. IV, 29 31, la Vulgate dit que les Hébreux restèrent en Égypte 430 ans; mais il paraît qu'il y a une omission dans le texte hébreu, puisque les Samaritains et les Septante avancent que les Israélites vécurent 430 ans en Égypte *et dans la terre de Chanaan*, c'est-à-dire après la vocation d'Abraham. La plupart font durer la servitude 250 ans. Rosellini et Samuelli, dans l'*Essai de critique biblique*, récemment publié à Rome, soutiennent qu'elle fut du double.

Selon Wallace (*Dissertations sur les populations des temps primitifs*, Amsterdam, 1769) les descendants d'un seul couple, en 13 périodes, c'est-à-dire en 433 ans et 4 mois, s'élèvent à 24,576. En supposant que les 67 personnes qui avaient suivi Jacob en Égypte, y fussent demeurés 430 ans, leur nombre aurait dû être de 1,646,592. Déduction, pour les femmes, de la moitié, il reste 823,296 mâles; si l'on retranche un quart pour les enfants et les vieillards, on trouve 617,472 combattants. La Bible en compte 600,000.

A ce moment Moïse chantait, debout sur le rivage :

« Gloire au Seigneur qui s'est glorifié lui-même, qui a précipité « dans la mer le cheval et le cavalier (1). Cantique. de Moïse.

« Ma force et ma gloire sont dans le Seigneur, qui fut mon sa- « lut; il est mon Dieu, et je le glorifierai; il est le Dieu de mon « père, et je l'exalterai.

« Le Seigneur s'est fait voir comme un guerrier invincible; son « nom est le Tout-Puissant.

« Il a précipité dans la mer les chars et l'armée du Pharaon ; « les plus grands d'entre ses princes ont été submergés dans la « mer Rouge.

« Les abîmes les couvrent; ils sont tombés comme une pierre « au fond des eaux.

« Ta droite, ô Seigneur, s'est signalée par sa force; ta droite, « ô Seigneur, a frappé l'ennemi.

« Et tu as anéanti tes adversaires dans l'immensité de ta gloire; « tu as envoyé le feu de ta colère, qui les a dévorés comme une « paille.

(1) *Equum et ascensorem dejecit in mare.* C'est la mention de cavaliers la plus antique. L'*Iliade* n'en parle jamais.

Le passage miraculeux de la mer Rouge a été nié par plusieurs écrivains. JUSTIN raconte que les Égyptiens, regrettant d'avoir laissé partir les Hébreux, les poursuivirent et furent repoussés par une tempête. D'après DIODORE, les Lotophages des bords de la même mer auraient conservé la tradition qu'une fois les eaux s'étaient séparées en laissant entre elles un ample chemin. MANÉTHON rapporte que le roi Aménophis, étant sorti pour donner la chasse à une foule d'Arabes, n'en revint plus.

D'autres entreprirent de l'expliquer par des causes naturelles, en disant que Moïse saisit le moment de la marée basse et traversa l'isthme. Mais, quand même son peuple aurait ignoré ce phénomène, six heures auraient-elles suffi pour faire passer tant de monde? Les Égyptiens, de leur côté, ne l'auraient-ils pas connu?

On ne sait pas bien l'endroit où le passage s'effectua. CHARLES TILSTONE BEKE, dans ses *Origines biblicæ, or Researches in primeval history* (Londres, 1834), prétend que les Hébreux ne venaient pas de l'Egypte, et que la mer traversée ne fut pas la mer Rouge. Ses raisonnements sont plus ingénieux et subtils que convaincants.

Ce fut là que, 3,600 ans plus tard, Bonaparte courut risque de se noyer, alors qu'ayant découvert dans le désert de Suez le canal qui mettait la mer Rouge en communication avec la Méditerranée, il s'égara et fut surpris par la marée.

EHRENBERG, dans un voyage fait en 1815, s'assura que la couleur de la mer Rouge est due à une espèce d'*oscillaires*, êtres microscopiques intermédiaires entre l'animal et le végétal, d'une famille appartenant aux *astrées* de Bory de Saint-Vincent. DE CANDOLLE reconnut, en 1825, qu'un amas de cette espèce d'*oscillaires* donnait la nuance du sang aux eaux du lac de Morat. Peut-être la teinte des eaux de la mer de Californie n'a-t-elle d'autre cause que celle-là.

« Les eaux se sont amoncelées sous le souffle de ta fureur ;
« l'eau qui coule s'est arrêtée ; les abîmes se sont aplanis au milieu de la mer.

« L'ennemi a dit : *Je les poursuivrai, je les atteindrai, je partagerai leurs dépouilles, et mon âme sera satisfaite; je tirerai le glaive, et ma main les exterminera.*

« Ton esprit a soufflé, et la mer les a couverts ; ils ont été submergés comme le plomb dans les eaux profondes.

« Qui t'égale en force, ô Seigneur? qui est semblable à toi, grand dans ta sainteté, terrible et admirable dans tes prodiges?

« Tu as étendu la main, et la terre les a dévorés. Dans ta bonté, tu as servi de guide au peuple que tu as délivré, et tu l'as porté par ta puissance jusqu'au lieu de ta demeure sainte.

« Les peuples se sont levés dans leur colère ; les Philistins ont été saisis de douleur ; les princes d'Édom ont été troublés ; l'épouvante a surpris les forts de Moab ; les habitants de Chanaan ont séché de crainte.

« Que l'épouvante et l'effroi de ton bras vigoureux les envahissent, ô Seigneur; qu'ils deviennent immobiles comme une pierre, jusqu'à ce que ton peuple soit passé, ce peuple que tu as fait le tien.

« Tu le conduiras, tu l'établiras sur la montagne de ton héritage, dans la solide demeure que tu t'y es construite, ô Seigneur ; dans ton sanctuaire, ô Seigneur, que tes mains y ont fondé.

« Le Seigneur régnera dans l'éternité et au delà de tous les siècles.

« Le Pharaon est entré dans la mer avec ses chars et ses chevaux, et le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer; mais les fils d'Israël ont passé à sec au milieu des eaux. »

Ainsi chantait Moïse, et après lui un peuple innombrable répétait en chœur : « Chantons le Seigneur qui s'est glorifié lui-même, qui a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. »

A cette sublime poésie, Israël, à peine racheté, prenait son essor ; une aussi haute idée de la Divinité était présentée à une nation sortie naguère d'un pays où l'abjection allait jusqu'à l'adoration des créatures.

Moïse conduisait six cent mille hommes en état de porter les armes, ce qui donnait environ deux millions d'individus, et les dirigeait vers la Palestine, pays parfaitement choisi, car ils n'au-

raient pas été de force à lutter contre les peuples de l'Euphrate, ni contre la puissance des Phéniciens. L'Yémen était trop éloigné, tandis que les petites nations de la Palestine pouvaient être facilement domptées. Le voyage à faire pouvait être de trois cents milles; mais Moïse voulut retenir son peuple dans le désert le temps nécessaire pour qu'il perdît entièrement les idées profanes contractées durant un long séjour parmi les étrangers et dans les habitudes avilissantes de la servitude; qu'il reprît la tradition nationale d'Abraham et de son alliance avec Jéhovah; qu'il apprît à mettre toute sa confiance dans son Dieu, qui se manifestait par de continuels prodiges (1), et s'accoutumât à la loi nouvelle.

Comme cette première doctrine que Dieu dispensa à l'homme en même temps que la parole, et que les patriarches avaient transmise, s'était obscurcie, il plut au Seigneur de révéler de nouveau sa volonté; alors, des cimes du Sinaï, il donna à Moïse le Décalogue, dans lequel est résumé tout ce qui forme la morale de l'homme et la civilisation des peuples. L'unité de Dieu proclamée en tête de la loi emporte l'unité de l'espèce, et, dès lors, l'égalité parmi les hommes; la défense même des mauvaises pensées sanctionne l'individualité, et fait que chacun se croit et se reconnaît un être digne de respect.

Moïse eut à lutter contre l'entêtement d'un peuple rude et grossier qui, tandis que son prophète lui préparait en dix lignes les règles de la vie, sacrifiait au veau d'or, c'est-à-dire au bœuf Apis des Égyptiens, et répondait aux bienfaits par des murmures. Le patriarche mourut, à l'âge de cent vingt ans, avant d'avoir pu le conduire jusque dans la terre promise, « et il ne s'éleva plus dans Israël un prophète semblable à lui, qui vit Jéhovah face à face (2). »

(1) « On m'assura, à Basra, que la manne, appelée *tarands jubin*, se récoltait en grande quantité dans le pays d'Ispahan, sur un buisson épineux que je me fis montrer; elle consistait dans de petites graines jaunes et avait la même forme que celle des Israélites. On voit, dans le désert du Sinaï, beaucoup de broussailles épineuses, presque à la même hauteur qu'Ispahan. C'est là peut-être la manne dont les Hébreux se nourrirent pendant leur voyage. Mais si les fils d'Israel en eurent durant toute l'année, excepté le jour du *Sabbath*, cela ne put se faire que par miracle, car le *tarands jubin* ne se trouve que dans certains mois. Je ne sais si l'on cultive la canne à sucre ailleurs que dans l'Yémen; mais, quand même les Hébreux n'auraient eu dans le désert que le *tarands jubin*, ils devaient le trouver fort agréable. Dans le Kurdistan, à Mosoul, Merdin, Diarbekir, Ispahan, et très-vraisemblablement dans d'autres villes, on emploie la manne au lieu de sucre pour la pâtisserie et pour l'assaisonnement des mets. » — NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, p. 129.

(2) Beaucoup ont voulu reconnaître Moïse dans Bacchus, qui naît de deux

CHAPITRE VI.

INSTITUTIONS MOSAÏQUES.

Moïse est le plus grand homme que connaisse l'histoire; il fut tout ensemble poëte et prophète, le premier des historiens, législateur, profond politique, libérateur.

Les origines d'un peuple sont les origines mêmes du monde, et Moïse les a racontées dans onze courts chapitres. Toutes les nations prétendent être les plus anciennes; mais, lorsqu'elles expliquent leurs temps primitifs, elles les remplissent de cycles astronomiques et d'événements mythologiques. Moïse ne les imite pas. L'omnipotente et libre volonté d'un Dieu crée la matière instantanément; puis, successivement, il lui donne l'ordre et la vie; après les poissons, les reptiles, les volatiles et les quadrupèdes, il produit l'homme, auquel se rattachent toutes les familles jusqu'à celle d'Abraham qui est la tige de la race hébraïque.

Dans ces quelques pages, sont exposés les problèmes essentiels et les plus insignes, les problèmes qui ont tourmenté la raison humaine depuis son premier développement jusqu'à notre époque éclairée. Comment a commencé le monde ? La création a-t-elle été libre et instantanée, ou nécessaire et progressive? Comment est né l'homme ? Comment a-t-il acquis les idées ? Comment a-t-il appris à parler ? Comment le mal existe-t-il sous un Dieu bon ? Quel a été l'état de la société primitive ? Comment les familles se sont-elles divisées en nations ? Comment les divers langages en sont-ils sortis ?

Nous n'examinons pas comment ces problèmes ont été résolus; ce qui étonne, c'est de les voir posés, et d'en trouver une explication qui, de cette manière, fait connaître l'origine du pouvoir paternel, le droit de tuer les bêtes, les arts industriels, les fragments des notions, sublimes quoique imparfaites, qui sont répandues parmi tous les peuples.

Comment se fait-il qu'il ait exposé, il y a tant de siècles, des doc-

mères, en Égypte, est sauvé des eaux, et, pour cela, appelé *Misa*. Élevé sur le mont *Nisaï*, métastase de Sinaï, il punit Persée, roi de Thessalie, parce qu'il empêchait de sacrifier aux dieux; il va à la conquête des Indes; il est représenté les cornes au front, etc.

trines que la physique et la géologie n'ont vérifiées que d'hier? S'il n'était qu'un imposteur, pourquoi se contenter de rappeler simplement des faits dont l'intelligence n'était pas préparée? Ne dirait-on pas qu'il ne fit qu'écrire sous la dictée et sans que lui-même comprît parfaitement son œuvre?

Ses lois elles-mêmes supposent une science tellement anticipée qu'elle serait à elle seule un miracle. Sans ambition, il ne rechercha le pouvoir ni pour lui ni pour son frère; mais il voulut, de l'état de hordes errantes, élever son peuple au degré de nation stable, en la constituant dans les trois grandes unités de Jéhovah, d'Israël, du Thora, c'est-à-dire un Dieu, un peuple, une loi.

Les codes modernes, oubliant les devoirs de la famille et des citoyens, se bornent presque à protéger la possession et la transmission de la propriété, et à empêcher le mal. Les anciens législateurs prescrivaient de plus le bien, et descendaient aux plus petits détails du culte, de la police et de la salubrité. Ainsi le code mosaïque embrassa depuis les plus hautes combinaisons de la politique jusqu'aux habitudes domestiques, en ayant toujours en vue l'affermissement du caractère national et de la moralité. Le précepte se mêle au conseil, le calcul à l'enthousiasme.

La religion, d'une morale sévère, pleine de confiance dans la Pro- **Culte.** vidence, n'est pas une doctrine secrète : elle établit une église nationale, une théocratie régulatrice de la vie. Ce n'est pas un ingénieux tissu d'idées métaphysiques, sans influence sur les actions, mais un vif et assidu contact avec Dieu, entre la terreur et l'amour.

Moïse adressa cette prière à Dieu : « Fais passer sous mes yeux tout ce qu'il y a de bon; fais-moi connaître, montre-moi tes sentiers. » Et de la vérité des dogmes il déduisit la sainteté de la morale.

Un Dieu seul admis, il ne devait y avoir aucune différence de nature entre ses créatures. Les docteurs disent : « Vous demandez pourquoi Adam a été le seul créé? c'est afin que, parmi les hommes à venir, aucun ne puisse dire à l'autre : Je suis de race plus noble que toi. » Ainsi les castes disparaissaient, et la loi de l'unité distinguait cette nation des autres. La conséquence de ce principe, c'est que tout se dirigera vers l'utilité universelle, qu'il n'y aura point d'exclusions, et que l'autorité ne se concentrera point dans une classe ou dans un homme.

Cette unité apparaît dans le Décalogue; elle produit l'égalité et la liberté. La loi est donnée à tous, non pas au nom d'un législateur, qui dès lors eût paru supérieur à la nation, mais au nom de Dieu, du Dieu qui les avait tirés de la servitude. La liberté na-

quit donc immédiatement de l'unité. Tout Israël se trouva libre, parce que tout Israël était sorti de la servitude; libre, voulons-nous dire, de chercher son propre perfectionnement par les moyens les plus efficaces.

L'idolâtrie, qui consiste dans la diversité des dieux et l'adoration de la créature, est sévèrement défendue; elle devait produire de funestes effets, qui, à la troisième et quatrième génération, feraient expier aux enfants les fautes des pères.

L'unité du temple doit être le symbole de l'unité nationale; car on ne peut offrir les sacrifices où l'on veut, mais dans le lieu choisi par Dieu. Le temple sera unique, mobile, tant qu'Israël sera nomade, puis fixe, lorsqu'il s'arrêtera; le sacerdoce n'appartiendra point à un chef de famille, mais à une seule tribu. Le temple, qui représentait l'autorité législative et judiciaire, et servait de demeure à ses ministres, était fort comme une citadelle, et gardé par des milliers de lévites; *relever le temple* signifiait reconstruire la nation.

Les sacrifices étaient la partie principale du culte; ils se divisaient en holocaustes et en expiatoires, selon que la victime était brûlée en tout ou en partie; mais au lieu d'être le but comme chez les gentils, ils n'étaient que le moyen. Aussi un de leurs prophètes et de leurs juges disait-il : « Est-ce que le Seigneur veut des holocaustes « ou des victimes, et non pas plutôt obéissance à sa voix (1)? » Dieu s'écrie par la bouche d'un autre : « Que me fait l'abondance des « victimes ? Croyez-vous que je me rassasie de leur sang et de leurs « holocaustes ? J'ai en abomination vos hymnes, vos fêtes et vos « prières. Purifiez vos cœurs, ôtez de mes regards l'iniquité de vos « pensées, cessez les œuvres perverses, apprenez à bien faire, « cherchez à acquérir le jugement, secourez l'opprimé, rendez « justice à l'orphelin, défendez celui qu'on persécute (2). »

Les pompes religieuses, principal luxe d'Israël, rappelaient les fastes de la nation. Ainsi, lors de la solennité de Pâques, si l'enfant en demandait le motif à son père, celui-ci lui répondait : *C'est en mémoire du jour où le Seigneur nous délivra de l'oppression étrangère* (3). Lorsqu'à la fête des azymes ils mangeaient pendant sept jours du pain non levé, ils se rappelaient l'esclavage durant lequel ils avaient éprouvé combien est amer le pain de l'exil (4). Aux temps fixés, ils se rassemblaient tous autour du tabernacle

(1) SAMUEL.
(2) ISAÏE, ch. I.
(3) *Exode*, XII.
(4) *Deutéronome*, XVI.

qui avait voyagé avec eux; ils se souvenaient de Dieu et de la gloire de leur nation, recevaient la parole sainte de la bouche du pontife, et, dans la paisible joie du banquet religieux, ils ravivaient le sentiment de la fraternité et de l'unité nationale.

Moïse avait appris en Égypte à détester la monarchie et l'inhumaine distinction des castes. Israël, au désert, se retrouva *un* dans la descendance d'Abraham comme dans l'espoir du Rédempteur, et *égal*, puisque, d'esclaves des Pharaons, tous s'étaient élevés à une liberté qui n'avait été ni octroyée ni conquise par une classe pouvant en tirer un droit de supériorité. C'est pour cela que la constitution donnée par Moïse n'est ni monarchique, ni aristocratique, ni démocratique. Son premier article dit : *Je suis Jéhovah ton Dieu, qui t'ai délivré de l'Égypte.* Dieu est donc le Seigneur spécial des Hébreux : de là dérive la seule souveraineté légitime et l'égalité de tous, aux yeux de Dieu ou du chef donné par lui, comme récompense ou comme châtiment. Moïse ne voulut ni être roi ni transmettre à sa famille le commandement. Aussi ses fils restèrent-ils confondus parmi les lévites; pour accomplir l'œuvre de la délivrance, on choisit le plus digne, Josué. Constitution.

Les législations des autres peuples ne surent pas ainsi combiner entre elles l'autorité qui conserve et celle qui perfectionne, de manière à obtenir le progrès dans l'ordre. Nous le voyons ici se faire jour dans les rapports entre le pouvoir législatif sacerdotal et le pouvoir exécutif laïque. Ils ont pour médiateur un troisième pouvoir spirituel, véritable centre de la hiérarchie, parce qu'il veille sur la doctrine de même que sur l'observance de la loi et sur la conservation des institutions civiles et ecclésiastiques. Cette autorité suprême réside dans soixante anciens, élus parmi les plus sages des douze tribus. Ils appliquent la loi aux cas particuliers, selon le sens déclaré par les prêtres, et ont pour chef le prophète, qui, siégeant ainsi à la tête du pouvoir spirituel, prépare le développement moral, en ayant toujours le regard fixé sur l'avenir. Sous les juges, la puissance civile exécutive et l'autorité spirituelle se trouvaient confiées à un seul.

Le peuple, dans la servitude, était divisé en douze tribus, selon le nombre des enfants de Jacob dont il descendait. Cette division fondamentale fut conservée; c'est en douze corps qu'ils marchaient ou campaient dans le désert, et lorsqu'ils se furent établis dans la terre promise, cette distribution devint territoriale. Afin que chaque tribu n'isolât point ses intérêts des intérêts communs, la tribu sacerdotale fut répandue parmi toutes les autres, n'ayant aucun terri-

toire en propre, mais quarante villes et la dîme des produits sur tout Israël.

Le sacerdoce est héréditaire dans la tribu de Lévi, le pouvoir conservateur devant se lier au passé par l'hérédité. Le souverain pontife, assisté par les princes des prêtres, résout tous les doutes qui peuvent s'élever sur l'interprétation de la loi. Il ne doit jamais s'éloigner du temple, où se tient le conseil national; lorsque les tribus n'avaient pu résoudre certaines difficultés légales, on les soumettait à ce tribunal et aux prêtres. Le gouvernement est néanmoins tout autre que sacerdotal, et les prêtres ne constituent pas, comme chez les Orientaux, une caste, gardienne privilégiée du savoir et du culte. La tribu de Lévi n'a point de mystères et de fraudes à se transmettre; elle est, au contraire, obligée de faire connaître à tous les livres sacrés dont on l'a faite dépositaire. Soumise à la loi, jugée par les magistrats communs, elle n'est dispensée ni de combattre, ni de contribuer aux dépenses d'utilité publique; la circoncision et les mariages se font sans les lévites. Il leur était défendu d'assister aux funérailles, et les registres civils étaient confiés aux anciens. Cette tribu n'a pas même une action directe dans le gouvernement; si elle retire des dîmes une existence aisée, elle n'a aucune province en propriété. Elle est dispersée dans le pays partagé entre les autres tribus, et l'on évite ainsi les abus que produit ailleurs l'étroite réunion des prêtres entre eux. Lorsque les prophètes se mettaient à la tête des affaires, ils le faisaient au nom de Dieu; à l'époque où le peuple voulut avoir un roi, ils se réservèrent le droit d'opposition légale, comme il apparaît spécialement dans l'histoire d'Élie et de Samuel.

Dans tous les temps, nous retrouvons le peuple, ou ses représentants, convoqué pour statuer sur les plus graves questions (1). La loi écrite devait même être approuvée par le peuple, qui jurait sur un autel, pour l'érection duquel chaque tribu avait apporté une pierre. Quoique d'abord ils n'eussent pas de roi, le

(1) Jéthro dit à Moïse : « Choisissez d'entre tout le peuple des hommes « fermes et courageux, qui craignent Dieu, qui aiment la vérité et qui soient « ennemis de l'avarice, et faites qu'ils rendent justice au peuple, et qu'ils vous « rapportent toutes les affaires les plus difficiles. » *Exod.*, XVIII, 21, 29. Les chefs se rassemblaient dans Sichem pour élire le roi. Ils disent à Roboam : « Diminuez l'extrême dureté du gouvernement de votre père et de ce joug très- « pesant qu'il avait imposé sur nous, et nous vous obéirons. » Plus tard, ils nomment roi Jéroboam. III, Reg. XII, 1, 4, 20. David tient conseil avec les tribuns, les centeniers et tous les principaux du pays, et il leur dit : « Si vous « êtes de l'avis que je vais vous proposer, etc. » Véritable gouvernement constitutionnel.

principe monarchique n'était pas exclu. Seulement, on leur recommandait de ne pas choisir un prince de nation étrangère, mais d'élire celui que Dieu indiquerait parmi leurs frères; ils ne devaient pas lui permettre d'avoir un sérail de femmes, ou d'immenses trésors, ou trop de chevaux, de peur qu'il ne les réduisît en esclavage (1). Le roi transcrivait de sa propre main, sous la surveillance des prêtres, un exemplaire de la loi.

Quant à la sûreté intérieure, la loi disait : *Ne soyez point homicide; celui qui tue mourra.* La peine capitale y revient fréquemment, moins souvent celle des coups de verges, mais jamais au delà de quarante, afin que l'homme ne demeure pas difforme. Aucune distinction entre le riche et le pauvre, entre l'ignorant et le savant. Un témoin ne suffit pas pour attester la vérité; il en faut deux ou trois. Le faux témoin encourt la peine qu'il a voulu faire infliger à l'innocent. L'accusateur doit soutenir l'accusation dans les débats, qui avaient lieu en plein air et sous les portes. **Lois pénales.**

Moïse trouva la peine du talion établie, peine absurde, inapplicable, à laquelle il substitua une compensation en argent; pour l'homicide volontaire seul, la compensation et l'asile sont supprimés. Les fils ne sont pas punis pour les pères, ni ceux-ci pour leurs enfants; chacun l'est pour son propre méfait, et aucun coupable ne se rachète à prix d'argent.

Les anciens de chaque tribu jugeaient aux portes de la ville, au nombre de trois, ou de sept, ou de vingt et un, selon l'importance de la cause. S'ils ne se trouvaient pas assez informés, ils devaient la renvoyer à des juges supérieurs, et, s'il en était de même de ceux-ci, les prêtres prononçaient en dernier ressort.

Un juge suprême à vie dirige la force publique; dans la guerre, il est revêtu d'un pouvoir dictatorial, et, parfois, préside le sanhédrin. Les témoins sont les premiers qui jettent la pierre au condamné, comme si la loi avait voulu les rendre plus circonspects dans l'attestation d'un fait qu'ils auraient à punir eux-mêmes, et faire tomber matériellement sur eux le sang versé pour ce fait.

Les rabbins nous apprennent que, dans les affaires capitales, il était procédé avec le calme examen que mérite une décision irréparable. Les témoins entendus, la cause était remise au lendemain, et les juges, retirés chez eux, prenaient peu de nourriture et point de vin; puis, au point du jour, ils se réunissaient, deux par deux, pour discuter à leur aise. Celui qui avait opiné

(1) *Deutéron.*, XVII.

pour l'absolution ne pouvait revenir sur son premier avis, mais bien celui qui s'était prononcé pour la condamnation. La sentence rendue, l'accusé était conduit au lieu du supplice, hors de la ville. On proclamait son nom, son crime, l'accusateur, les noms des témoins, en invitant à comparaître quiconque saurait comment le disculper; deux juges se tenaient constamment à ses côtés, pour le cas où lui-même aurait quelque chose à alléguer, ou pour attendre que quelque Daniel déclarât fausse la sentence contre Susanne. Il pouvait être reconduit jusqu'à cinq fois devant la cour pour se défendre; mais s'il était reconnu coupable, on l'enivrait avec du vin dans lequel on mélangeait de l'encens, de la myrrhe et autres épices, pour lui ravir le sentiment de la douleur.

Les supplices étaient atroces : ou le condamné était lapidé, ou on lui coulait du plomb dans la bouche, ou il était flagellé jusqu'à la mort, ou on lui arrachait les yeux, ou on le faisait bouillir; parfois même on le sciait en deux.

L'idée de la justice, innée chez l'homme, s'était convertie en celle de vengeance; les parents d'un homme tué se croyaient en devoir de lui donner satisfaction par l'extermination de l'homicide. De là, les excès trop faciles dans la colère, qui ne sait pas discerner l'assassin de celui qui a causé la mort par accident ou par suite de provocation. Les asiles venaient en aide aux coupables; Moïse avait désigné six villes où les meurtriers pourraient se réfugier en sûreté contre les effets de la *vendetta*. Cependant les tribunaux étaient saisis du cas sur l'instance des offensés. Lorsque l'accusé ne paraissait pas coupable et n'avait eu aucun motif de haine contre celui qu'il avait tué, il était protégé par la loi; souvent il restait dans la ville protectrice, sous la surveillance du grand prêtre, jusqu'à ce que la haine se fût apaisée et que le temps eût fermé la blessure. Quant à l'assassinat prémédité, les autels mêmes n'auraient pas donné de sauvegarde à son auteur.

Un motif puissant qui devait contribuer beaucoup à la sécurité intérieure, c'est que toute la tribu était solidaire du crime dont elle était tenue de se purger par des expiations et le châtiment du coupable : système de réversibilité commun aux anciens législateurs, qui, dans leurs institutions, considéraient moins l'individu qu'une portion de la société, la curie, la tribu, la fratrie, espèce de famille plus large, ayant les mêmes chefs et certaines possessions en commun.

Armées. Israël avait à conquérir ses foyers : il importait donc que sa milice fût bien organisée. Chacun, au besoin, était soldat. Avant d'attaquer une ville, on devait lui offrir la paix, et, lorsqu'elle se ren-

dait, épargner ses citoyens. Le butin se partageait entre les combattants (1). Il est écrit : « Tu feras les machines avec des arbres « inutiles, non avec ceux qui portent des fruits. Les arbres sont-« ils tes ennemis ? Pourquoi donc les déracines-tu? Ne plonge pas « l'épée dans le corps de l'ennemi désarmé et suppliant. » Au moment d'engager la bataille, le prêtre exhortait les combattants à répudier toute crainte, en disant que Dieu ne comptait pas ses adversaires; puis, les capitaines adressaient ces mots à chaque bataillon : « Est-il quelqu'un qui ait bâti une maison, et ne l'ait pas « habitée encore? qui ait planté une vigne, et n'en ait pas recueilli « le fruit ? qui ait promis d'épouser une jeune fille, et ne l'ait pas « fait ? Qu'il retourne dans sa maison. Est-il quelqu'un qui ait peur ? « Qu'il retourne dans sa maison, et n'ôte pas le courage à ses frères. »

La conquête de la terre promise une fois achevée, l'agriculture, ce puissant mobile de l'attachement au sol, devait contribuer à l'établissement des Hébreux. Moïse distribua le territoire aux tribus et aux familles, et fit en sorte que le partage restât autant que possible inaltérable. Les biens se transmettaient aux fils par l'hérédité; l'aîné prenait double part. A défaut de mâles, les filles héritaient, mais elles étaient obligées de se marier dans leur propre tribu. Les préceptes de la charité, l'amour de la famille et de la tribu rivé au cœur de tant de manières qu'il ne s'est jamais éteint dans les débris dispersés de cette nation, faisait qu'un Israélite pouvait difficilement tomber dans la misère, eu égard surtout à la vie simple d'alors. Si l'un d'eux, toutefois, était obligé de vendre ou d'hypothéquer l'héritage de ses aïeux, au retour du jubilé, tous les 50 ans, il rentrait en libre possession du fonds paternel; de plus, tous les 7 ans, l'Israélite devenu esclave recouvrait sa liberté. Aussi, quoiqu'un homme fût plongé dans la dernière indigence, les familles n'en subsistaient pas moins, et c'est précisément sur les familles que doit se porter l'attention du législateur. La mendicité restait inconnue où les richesses ne pouvaient s'accumuler longtemps.

Économie publique.

Cependant les lois du jubilé ne sont applicables qu'au premier territoire, correspondant à l'*ager* de Rome; le père pouvait disposer du reste à sa volonté. Caleb donna pour dot à sa fille un champ et quelques autres valeurs. L'égalité à laquelle on visait était un moyen, non le but; Moïse voulait moins conserver les fortunes que le peuple, afin de le mettre à l'abri de la domination d'un petit nombre de riches, et de l'empêcher de se diviser en oisifs et en

(1) *Deutéronome*, XX.

opprimés. La terre appartient à Dieu, et les hommes sont les colons entre lesquels il l'a partagée ; c'est par sa volonté qu'elle a été distribuée aux tribus proportionnellement au nombre, que les tribus, par le sort, l'ont répartie aux cantons, et les cantons aux familles. De cette manière se conserve la petite propriété, que nous croyons très-avantageuse.

Chacun cultivait son propre champ, gardait ses propres troupeaux, aussi bien Naboth, propriétaire d'une petite vigne, que Booz, l'aïeul de David. Saül était à la recherche des ânesses de son père, lorsqu'il fut oint roi ; David retournait à ses troupeaux après avoir délivré Israël, et ses fils, dans tout l'éclat de leur puissance, célébraient, par une fête annuelle, la tonte des bêtes à laine.

Chaque septième année, les champs devaient se reposer ; le peuple trouvait sa subsistance dans les magasins publics où l'on gardait en réserve l'approvisionnement de trois années. Les fruits spontanés de la terre étaient abandonnés aux étrangers, aux esclaves, aux servantes, aux mercenaires. La défense de récolter les fruits d'un arbre avant cinq ans, et de semer trois fois de suite un champ avec le même grain, montre combien le législateur connaissait profondément l'agriculture pratique. On a observé que les premiers-nés des animaux sont d'ordinaire débiles, ce qui fait que les éleveurs ne les choisissent jamais pour la reproduction. Telle est peut-être la cause qui porta Moïse à prescrire aux Hébreux de sacrifier les premiers-nés des troupeaux ; il empêcha ainsi l'abâtardissement des races, et exclut des sacrifices les bêtes monstrueuses ou mutilées.

Beaucoup de prescriptions qui paraissent inexplicables ou contraires à la raison, furent inspirées par le désir ou le besoin de séparer le peuple des étrangers et de l'affranchir de certaines superstitions. Telle fut la défense de mêler dans la semence des grains différents, de greffer des fruits sur des arbres d'une autre espèce. L'horreur inspirée pour les emblèmes étrangers s'explique par l'aversion que les Juifs montrèrent contre les aigles romaines.

A l'égard de la génération de l'espèce humaine, Moïse fit preuve d'une grande sagesse lorsqu'il défendit les alliances avec les étrangers, et voulut qu'on respectât les femmes dans leurs moments critiques (1).

Population. Aucune autre nation n'accomplit mieux que les Hébreux le pré-

(1) Le docteur KAHN, dans le *Traité de police médicale sur les lois sanitaires de Moïse*, prouve combien il y était entendu. — Augsbourg, 1833 (allemand).

cepte : *Croissez et multipliez ;* car le respect professé pour la paternité et la subdivision de la propriété contribuèrent efficacement à augmenter la population. La bénédiction la plus souhaitée était un grand nombre d'enfants, croissant autour de la table, comme les rejetons de l'olivier. Ajoutez-y l'espoir, pour l'Israélite, que de sa propre descendance pouvait naître l'Emmanuel ; de là venait le soin attentif avec lequel on conservait les généalogies. Aussi le jour du mariage était-il une solennité pour la tribu, de même que celui de la circoncision ; aussi le nouvel époux était-il, durant une année, dispensé du service militaire et de toute obligation personnelle.

Comparaison avec d'autres législations.

Tandis que la religion commandait aux Chananéens, aux Moabites, aux Ammonites, d'immoler à la Divinité leurs propres enfants ; que la jalousie, la débauche, la superstition, enseignaient aux peuples orientaux la castration, Moïse la défendait rigoureusement, et il excluait les eunuques de tout droit civil. Chez les peuples voisins, un despote héréditaire imposait pour loi sa volonté ; ici le gouvernement représentatif et un code de lois substituent à l'arbitraire la règle écrite et le bon sens du plus grand nombre. Ailleurs une caste sacerdotale est la dépositaire mystérieuse du savoir et des traditions ; ici tout Israël lit, étudie, sait par cœur le livre du dogme et de la doctrine. Ailleurs la magie et la divination épouvantent et obscurcissent les esprits ; ici il est interdit de consulter les devins et les mages, et s'il s'élève un faux prophète disant avoir eu des songes, qu'il soit lapidé. L'étranger, chez les autres nations, était regardé comme profane ; Moïse, au contraire, recommande les égards envers lui : « N'attristez pas « l'étranger et ne le blâmez pas ; aimez-le comme l'un de vous ; « rappelez-vous que vous aussi vous fûtes étrangers dans la terre « d'Égypte (1). » Une justice égale était due à l'étranger et à l'Israélite ; le premier pouvait habiter dans Israël, pourvu qu'il ne professât pas publiquement l'idolâtrie, y exercer un art ou un métier ; seulement, il ne pouvait y posséder des terres, pour ne pas rompre l'équilibre établi.

Femmes.

Chez les autres nations, les femmes les plus belles étaient rassemblées dans les sérails pour le plaisir du riche et du puissant, ou prostituées dans le temple de Militta et dans les rues de Sardes.

(1) Comme une opinion erronée conteste la bienveillance des Hébreux envers les étrangers, il est bon de renvoyer nos lecteurs au proprète Jérémie, qui en fait un précepte, XXIX, 7. Philon dit que le grand prêtre des Hébreux priait pour les nations étrangères. Autour du temple de Jérusalem, se trouvait un portique où les étrangers venaient prier librement.

Ici, non-seulement le péché contre nature est voué à l'exécration, l'impudique chassée du milieu des filles d'Israël, et l'adultère condamnée, mais il est même défendu d'y désirer la femme d'autrui. Loin que la femme y soit ravalée, comme en Orient, jusqu'à l'état d'esclave, ou renfermée dans les gynécées, comme en Grèce et à Rome, nous voyons Débora à la tête du peuple, Judith entourée de respect avant de devenir la libératrice de Béthulie, Athalie et la veuve d'Alexandre Jannée occuper le trône. Sous Josias, le livre de la loi se trouve-t-il égaré, c'est la prophétesse Olda qui est consultée à ce sujet; les figures naïves de Booz, de Ruth, de Sara, de la femme de Tobie, offrent une pureté d'amour qui fait déjà pressentir la sainte dignité du mariage chrétien.

Famille.

Le gouvernement patriarcal est la base des règlements domestiques de Moïse; mais le père n'a plus le droit de vie et de mort, qui continue chez les autres nations. Il pouvait bien vendre son propre fils, mais aux seuls Hébreux, et non pas irrévocablement. Que si le fils s'obstinait dans le mal, le père le remettait aux magistrats pour qu'il en fût fait justice publique.

L'homme ne reçoit pas de dot; c'est lui qui l'apporte, parce que c'est lui qui a la force physique et l'activité d'esprit, au moyen desquelles s'acquiert la richesse.

La polygamie, commune en Orient, n'était pas défendue, à cause des sens plus excités, de la facile stérilité des femmes, des repos périodiques imposés par des maladies terribles; mais l'obligation de payer la dot limitait ce droit aux ressources du mari. On recueillait chez l'épouse les signes de la virginité; pendant un an, le nouveau marié devait rester chez lui occupé à plaire à sa femme.

Le mari ne pouvait chasser sa femme de sa maison ni la répudier; mais, s'il avait de justes motifs, il devait en former la demande avec l'intervention d'un lévite, qui d'abord essayait de ramener la concorde; s'il n'y réussissait pas, l'acte de divorce était remis à la femme comme attestation de sa liberté et de son droit à contracter un nouveau mariage.

Défauts de la loi.

Il faut néanmoins, pour cette législation comme pour toutes les autres, se transporter au temps où elle fut donnée, considérer le peuple auquel elle était destinée, peuple dont le naturel opiniâtre ne lui permit jamais d'avoir son entier accomplissement; il faut y voir en outre beaucoup de figures et de symboles. De même que tous les codes antiques, indépendamment des règlements du culte, celui des Hébreux descend à des particularités tout à fait inusitées dans les nôtres. Il prononce la peine de mort contre quiconque

bâtit sa maison avec peu de solidité et sans balustrade aux terrasses, contre quiconque laisse en liberté un bœuf furieux; il règle l'étoffe et la forme des vêtements, défend de raser la barbe et les cheveux. D'autres prescriptions encore sont dictées par le soin qu'apportaient les anciens législateurs à maintenir la distinction des races et à conserver à chacune son caractère propre, ainsi que le rang qui lui était échu. De là, cette attention à former les mœurs par l'éducation, et à fonder la force des empires, non pas comme aujourd'hui sur un peu plus ou un peu moins d'argent et sur certaines combinaisons presque mécaniques, mais sur une manière générale de penser, adoptée par la nation dès son origine.

Voilà pourquoi Moïse, chef d'un peuple entouré d'idolâtres et porté à l'idolâtrie, fut contraint de proscrire toute effigie quelconque, et d'interdire ainsi le progrès des beaux-arts. De là encore sa recommandation continuelle de repousser les mœurs étrangères : « Je suis le Seigneur ton Dieu. Tu n'agiras pas selon les coutumes « du pays d'Égypte où tu as demeuré; tu ne te conduiras point « selon les mœurs du pays de Chanaan, où je te ferai entrer; tu « ne suivras point leurs lois; tu exécuteras mes ordonnances; tu « observeras mes préceptes, et tu marcheras selon ce qu'ils te pres- « crivent (1). » C'est à quoi tendait la circoncision, de même que la distinction des mets en purs et en impurs. Outre la santé, qu'avaient pour but ces mortifications, qui ont aussi tant de part à l'éducation morale, ce dernier précepte empêchait le peuple de se familiariser avec les étrangers, aux tables desquels il ne pouvait s'asseoir. Nous croyons encore devoir attribuer à ces motifs le silence gardé sur une vie future. Ceux qui, de ce silence, ont déduit que les Hébreux n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'âme, sont démentis par l'ensemble de toutes leurs institutions et par leurs cantiques perpétuellement animés de la pensée d'une seconde vie; ils sont démentis par la secte des saducéens, tenue pour hérétique parce qu'elle la niait. Mais les Hébreux sortaient de l'Égypte, où les morts étaient plutôt l'objet d'un culte que d'un souvenir respectueux, et où l'inégalité sociale était fondée sur la diversité de l'origine des âmes; ils étaient voisins des Phéniciens, qui portaient le deuil d'Adonis. Il fallait donc écarter tout ce qui pouvait entraîner des esprits vulgaires à des superstitions de cette nature.

C'est ainsi que la barbarie du temps justifiait le fréquent usage

(1) *Lévitique*, XVIII.

dela peine de mort, et que l'état du peuple explique ces prescriptions si éloignées de la morale évangélique. C'est encore parce que le genre humain n'était pas alors susceptible d'une éducation plus élevée, ou parce que le législateur n'osa pas toucher à une institution sur laquelle reposait toute l'économie politique des anciens, qu'il conserva l'esclavage. Il est vrai qu'il chercha à l'adoucir. La femme prisonnière, après une année employée à pleurer son mari et ses parents, pourra être épousée; elle ne sera renvoyée que libre. Peine de mort à celui qui vend ses frères libres; l'Hébreu que le besoin ou le vice aura forcé d'aliéner sa liberté, ne restera esclave que six années : la septième, il partira affranchi avec sa femme. La loi ajoute : « Donne-lui le pain et le vin pour son « voyage, et, de plus, ne l'oublie pas ensuite; rappelle-toi qu'il t'a « servi fidèlement pendant six ans, et que toi-même tu fus esclave. « Tu ne remettras pas à son maître l'esclave qui se réfugie chez toi; « mais qu'il habite dans ta ville et ne soit nullement contristé par « toi. N'opprime pas comme des mercenaires et des colons les « Hébreux réduits en esclavage, parce qu'ils sont miens et que je « les ai tirés de la terre d'Égypte (1). » Ainsi, dans la personne au moins de ses enfants, il reprendra la dignité de chef de famille et de propriétaire. Ailleurs, nous trouvons maudit le trafic des esclaves (2). Le serviteur s'asseyait à table avec son maître (3). Jérémie annonce à Sédécias que Dieu l'abondonnera lui et son peuple au roi de Babylone, parce qu'ils ont déshonoré leur nom en ne rendant pas la liberté à leurs frères. La femme forte distribue, avant le jour, la nourriture à ses serviteurs, et veille à ce qu'ils soient vêtus de manière à se garantir du froid. Et Job s'écrie : « Si je n'ai pas écouté les plaintes que mon serviteur ou ma servante élevait contre moi, que ferai-je lorsque Dieu se dressera pour me juger? Ne nous a-t-il pas formés l'un et l'autre dans le sein de notre mère? »

Esclaves.

Celui qui tuait son propre serviteur était puni de mort, à moins que ce ne fût par accident; si on lui cassait une dent, il était affranchi sur-le-champ. Le repos légal du septième jour et de la septième année était encore une halte pour la fatigue de l'esclave, premier soulagement apporté par la religion à ses souffrances. Sa position était ensuite adoucie par la charité, à laquelle Moïse avait déjà donné l'impulsion. Beaucoup de ses préceptes respirent une bienveillance digne d'avoir devancé le *précepte nouveau* du Christ :

(1) *Lévitique*, XXV.
(2) *Deutéronome*, XVI, 11, 14.
(3) Joël, IV, 1, 8; Isaïe, XXIII, 1; Amos, I, 9.

« Qu'il n'y ait parmi vous ni indigents ni mendiants. Si quelqu'un « de tes frères ou de tes concitoyens est dans le besoin, ne ferme « pas l'oreille, ne serre pas la main, mais prête-lui du tien. Ne re- « cherche pas la vengeance, et ne te rappelle pas les injures de « tes frères. Ne te présente pas en jugement contre ton propre « sang. Ne méprise pas le pauvre, et n'aie pas égard au riche en « rendant la justice. Ne diffère pas jusqu'au matin le salaire de « l'ouvrier. — Ne fais tort ni à la veuve, ni à l'orphelin, sinon « ils crieront contre toi, et je les écouterai. Ne dis pas d'injures « à ton père, et ne mets pas d'entraves sous les pieds de l'aveugle, « si tu crains le Seigneur. N'opprime pas par l'usure celui qui « est dans le besoin; donne-lui le moyen de vivre, et ne lui de- « mande rien pour le surplus qu'il a récolté; ne prends pas en « gage le vêtement de la veuve. Alors que tu réclames une dette « de ton prochain, n'entre pas dans sa maison pour lui prendre « un gage; mais reste dehors, et il te donnera ce qu'il aura. S'il « est pauvre, que son gage ne passe pas la nuit près de toi; mais « rends-le-lui avant le soir, afin que, dormant dans sa couverture, « il te bénisse et que tu trouves justice près du Seigneur. — Lève- « toi à l'approche d'une tête blanchie, et honore la personne du « vieillard. — Quand tu moissonnes, ne scie pas le blé près de terre, « et ne ramasse pas les épis tombés. Ne reviens pas dans la vigne « pour cueillir les grappes oubliées; mais laisse glaner et gra- « piller les pauvres et les passants. Fais-en de même des olives; ne « reviens point sur tes pas pour les chercher, mais que l'étranger, « la veuve et l'orphelin les cueillent. Si tu trouves un nid et que « tu y prennes les petits sans plumes, laisse au moins la mère. « Ne lie pas la bouche du bœuf lorsqu'il bat le grain sur ton aire. « Si tu vois errer, perdus, le bœuf ou la brebis de ton frère, ra- « mène-les-lui, bien qu'il soit éloigné et que tu ne le connaisses « pas. Agis de même pour son âne, de même pour son vêtement. « Si la jument de ton frère tombe en chemin, relève-la. »

CHAPITRE VII.

RÉPUBLIQUE FÉDÉRATIVE.

Beaucoup d'actes de Moïse dans le désert doivent être jugés avec une certaine réserve; il était chef d'une armée indisciplinée, et, comme tel, obligé à des rigueurs que la civilisation réprouve.

Le massacre de la tribu de Benjamin et de la ville de Gabès comme complice, parce qu'elle n'avait pas envoyé de députés à l'assemblée, rappelle le serment que faisaient les amphictyons d'exterminer les villes grecques qui se révolteraient. Les docteurs hébreux, pour justifier la conquête de Chanaan, la présentent comme la réaction d'un peuple qui recouvre le pays de ses aïeux. Pour fixer un peuple errant et prévenir le mélange, si funeste par ses résultats, les mesures sévères étaient une nécessité. Le pays de Chanaan était occupé par de petits peuples qui s'expulsaient les uns les autres, et qui, par conséquent, devaient succomber sous les efforts d'un peuple plus robuste. C'était un dogme parmi les anciens que la victoire entraînait la possession des hommes et des choses ; mais ici, du moins, c'était Dieu qui ordonnait la conquête, Dieu qui pouvait choisir pour ministres de ses châtiments les Pharaons ou les pestes, les déluges ou les héros.

Les rigueurs qu'il se voyait contraint d'employer, affligeaient Moïse ; il s'affligeait encore à la vue de son peuple, qui tantôt relevait les idoles, tantôt demandait le repos, et même le retour au milieu des misères d'Égypte. Il éprouva donc tous les martyres du génie, et, comme le génie, il ne toucha point la terre promise,
1605. content de mourir à la vue de ce pays où son peuple devait être heureux tant qu'il observerait la loi. Alors Josué, choisi par lui sous l'inspiration divine, conduit Israël, traverse le Jourdain, prend Jéricho, et soumet la terre de Chanaan qu'il partage entre les tribus (1).

L'Aram ou la Syrie, quoique le nom n'ait pas toujours la même compréhension, s'étendait en général, à l'orient, jusqu'à l'Euphrate ; à l'occident, jusqu'à la Méditerranée ; au midi, jusqu'au Liban et à la Palestine, et, vers le nord, se terminait au Taurus : trois cents milles de longueur et cent de largeur. Les territoires principaux étaient la Palestine et la Phénicie, soumises à de petits rois qui, par des conquêtes ou des confédérations, formèrent des royaumes plus étendus, dans lesquels les premiers maîtres passaient à l'état de vassaux. Les royaumes les plus célèbres sont ceux de Gessur, d'Amat, de Saba et de Damas. Les tribus, pour réussir à s'emparer de tout le pays, auraient dû rester unies : mais, pressées de

(1) Procope, dans l'*Histoire des Vandales*, liv. II, dit qu'il existait chez eux une certaine inscription portant : « Nous fuyons de la face de Josué, fils de « Nave. » Ils s'arrêtèrent entre Ascalon et le port de Gaza ; de là, en côtoyant la mer Méditerranée, ils arrivèrent près de Gibraltar, pays très-fertile, qu'ils nommèrent *Jardins d'Hespérie*, et où ils bâtirent *Tingis*, qui en syriaque signifie *négocier*.

se procurer des demeures stables et de se distribuer les terres, les tribus les plus puissantes s'emparèrent des territoires les plus vastes ; les autres se choisirent un asile comme elles purent ; la tribu de Dan dut même s'établir à gauche de la Judée proprement dite. Telle fut la cause qui les empêcha d'exterminer entièrement les habitants de la Palestine, et les petites populations, restées dans le pays, furent les éternelles ennemies de ceux qui l'avaient envahi. Les Arabes errants, les Édomites et les Philistins, peuple qui, sorti de l'Égypte, avait d'abord habité Chypre et donné ensuite son nom au pays, troublèrent sans cesse la nation et son culte. Les tribus n'étaient pas soumises l'une à l'autre ; chacune se régissait par ses propres scheikhs, c'est-à-dire les primats et les anciens, constituant ainsi une république fédérative.

La conquête était presque terminée, lorsque Josué, se sentant Juges, 1580.
près de mourir, convoqua les vieillards et tous les magistrats d'Israël, et leur dit : « Vous voyez ce que le Seigneur a fait aux « nations environnantes, et comme il a combattu pour vous et « vous a distribué la terre à l'orient du Jourdain jusqu'à la mer. « Beaucoup de nations restent encore ; mais le Seigneur les dis« persera, pourvu que vous soyez fidèles à la loi donnée par « Moïse ; que vous ne vous mêliez pas avec les étrangers ; que « vous ne juriez point par leurs dieux, mais que vous demeuriez « unis au Dieu véritable. » Malheureusement ces conseils ne furent pas écoutés, et, avec le lien religieux, se relâcha aussi le lien politique. Un chef militaire n'étant plus à la tête de toute la nation, les jalousies des petites tribus contre les autres s'éveillaient, et les ennemis profitaient de l'occasion pour menacer l'existence de la nation ; mais il s'élevait de temps en temps des hommes aimés de Dieu, qui, se mettant à la tête du peuple, le rachetaient de la servitude et des tributs.

Chusan, roi de Mésopotamie, tint, durant huit années, Israël 1562-1554.
dans l'esclavage, jusqu'à ce qu'il fût délivré par Othoniel. Puis, Éphraïm et Benjamin tombèrent sous le joug d'Églon, roi des
Moabites : mais, dix-huit ans après, Aod, valeureux champion, 1496.
fut envoyé vers Églon pour lui porter le tribut ; cette mission remplie, il retourna seul près du roi, le prit à l'écart, le tua et délivra les deux tribus. Dan, Juda et Siméon eurent les Philistins pour maîtres jusqu'à ce qu'ils fussent rachetés par Sam-
gar, qui tua six cents ennemis avec le coutre d'une charrue. 1416
Jabin, roi d'Asor domina ensuite sur eux ; mais son armée fut 1396.
mise en déroute, et Sisara, son général, mis à mort par Jahel. Alors la prophétesse Débora, qui rendait la justice sous un pal-

Cantique de Débora. mier du mont d'Éphraïm, entonna ce cantique : « Vous qui vous « êtes signalés parmi les enfants d'Israël en exposant volontaire- « ment votre vie, bénissez le Seigneur. Écoutez, ô roi ! princes, « prêtez l'oreille ; c'est moi, c'est moi qui chanterai un cantique « au Seigneur, Dieu d'Israël. Seigneur, quand tu partis de Séir et « t'avanças par le pays d'Édom, la terre trembla, les cieux se « fondirent en eau, les monts s'écroulèrent à l'aspect du Seigneur. « Aux jours de Jahel, les routes n'étaient plus battues, et les « voyageurs allaient par des sentiers inaccoutumés ; les forts d'Is- « raël languirent, jusqu'à ce qu'il se fût élevé une Débora, une « mère dans Israël... O vous que chérit mon cœur, vous qui vo- « lontairement vous exposâtes au péril, bénissez le Seigneur... « Que là où l'on voit ces débris de chariots renversés, où l'on « voit le carnage de l'armée ennemie, que là même on publie la « justice du Seigneur et sa clémence envers les braves d'Israël, « quand le peuple se rassembla aux portes et reconquit sa sou- « veraineté. Lève-toi, ô Débora ! lève-toi, et entonne le cantique. « Lève-toi, Barach, et saisis tes prisonniers ; les restes du peuple « sont sauvés ; le Seigneur a combattu dans les vaillants... Le « ciel même livra bataille aux ennemis ; le torrent entraîna leurs « cadavres. O mon âme, foule aux pieds les corps de ces braves. « Maudites soient les terres qui ne vinrent pas en aide aux guer- « riers du Seigneur ! Et toi, bénie sois-tu entre les femmes, ô Jahel ! « bénie dans ta tente. Elle donna du lait à Sisara qui lui deman- « dait de l'eau, et lui offrit de la crème dans la coupe des princes. « Elle étendit la main gauche vers le clou, la droite vers le mar- « teau, et transperça avec vigueur les tempes de Sisara. Il roula à « ses pieds en rendant l'esprit, et il demeura étendu mort sur « la terre, le misérable. Cependant, sa mère gémissait en re- « gardant par la fenêtre, et criait : *Pourquoi mon bien-aimé* « *tarde-t-il à revenir ? Pourquoi les pieds de ses coursiers sont-* « *ils si lents ?* Et la plus sage d'entre les femmes de Sisara ré- « pondait à sa belle-mère : *Peut-être qu'à cette heure il partage* « *les dépouilles, et choisit pour lui la captive la plus attrayante.* « *Des vêtements de toutes couleurs sont donnés à Sisara, et des* « *écharpes brodées pour orner son cou.* — Périssent ainsi, ô « Seigneur, tous tes ennemis ; mais que ceux qui t'aiment, brillent « comme brille le soleil à l'orient. »

Ces chants, partout répétés, réchauffaient le sentiment national et religieux ; mais ce peuple tarda peu à retomber dans le péché, et les Madianites l'assujettirent.

1356. Gédéon, 1349 Il fut délivré par Gédéon, qui eut de ses femmes soixante-dix

fils; leur frère Abimélech, né d'une concubine, les fit tous égorger par ambition, et régna jusqu'à ce qu'il mourut en combattant. 1306.

Thola, son oncle, fut juge après lui; puis vint Jaïr qui eut trente 1285. fils, tous seigneurs de quelque cité, et qui, par grand honneur, chevauchaient sur des juments. Les Philistins ayant encore été vainqueurs, les Israélites mirent à leur tête Jephté, qui fit vœu, s'il Jephté, 1243. revenait triomphant, d'immoler à Dieu la première personne qu'il rencontrerait. Il vainquit, et la première qui s'offrit à ses regards fut sa fille unique, conduisant des danses au son des cymbales. Ayant appris le vœu de son père, elle demanda la permission d'aller durant deux mois dans les montagnes pour y pleurer sa virginité; puis la promesse du père s'accomplit.

Les Israélites eurent ensuite pour juges Abisan, Ajalon, Abdon, Samson, 1172-12. jusqu'à ce que, pour s'opposer à la dure tyrannie des Philistins, parurent Hélie et Samson, le plus fort des hommes. Samson, après avoir maltraité cruellement l'ennemi, fut fait prisonnier. Hélie, déjà contristé des crimes de ses fils, ayant appris que l'arche d'alliance était tombée au pouvoir des Philistins, en mourut de douleur.

Le plus célèbre des juges d'Israël fut Samuel qui, plein d'ar- Samuel, 1092 80. deur pour la gloire de Dieu, arracha le peuple à l'idolâtrie, et, l'ayant ainsi raffermi dans son unité, le rendit vainqueur des Philistins. Il tenta d'introduire une nouveauté dans la constitution, en rendant héréditaire dans sa famille la dignité suprême. Il institua donc juges ses deux fils, Joël et Abica. Mais ils se laissaient corrompre par l'avarice, recevaient des présents et rendaient des jugements injustes; en sorte que le peuple mécontent vint vers Samuel pour lui demander un roi. Samuel le blâma fortement de ce qu'il voulait obéir à l'homme plutôt qu'à Dieu, qui l'avait tiré de l'esclavage. « Ignorez-vous que le roi prendra vos enfants pour « conduire ses chariots, pour s'en faire des cavaliers, et les faire « courir devant son char? qu'il les contraindra de le servir, de « moissonner et de bâtir pour lui? qu'il fera de vos filles ses par- « fumeuses, ses cuisinières, ses boulangères? qu'il vous ravira vos « champs, la meilleure partie de vos récoltes et de vos trou- « peaux? qu'il vous enlèvera vos esclaves, vos jeunes gens les plus « forts, et les fera travailler à son profit? »

Mais, le peuple persistant, Samuel lui choisit pour chef et pour roi Saül, de la tribu de Benjamin, haut de stature et d'une grande force. Puis il dit à Israël : *Voici que je vous ai gouverné longtemps; ai-je enlevé le bœuf ou l'âne de personne? calomnié quelqu'un? reçu des présents? dites-le, et je réparerai ma faute.* Tous le déclarèrent innocent; il leur reprocha leur conduite, surtout la

faute qu'ils venaient de faire en changeant de gouvernement, et il se démit de la dignité de juge.

CHAPITRE VIII

MONARCHIE.

Saül, 1080. Saül consolida son trône par une victoire sur les Ammonites ; le peuple, bien qu'adonné plus spécialement à la culture des champs et à l'élève des troupeaux, acquit sous lui l'esprit guerrier. Saül introduisit la discipline dans l'armée, fit plusieurs fois éprouver sa valeur aux Philistins, et poussa sa marche victorieuse jusqu'à l'Euphrate. Il n'était pourtant pas roi absolu, ayant été sacré par le prophète, et élu en quelque sorte par le peuple ; il ne devait être qu'un capitaine toujours armé, n'ayant ni cour, ni demeure fixe, ni ville capitale, aux ordres de Jéhovah, ordres que lui transmettait Samuel. Ce dernier rédigea, conformément à la loi de Moïse, la constitution du royaume, qui fut déposée dans le temple (1). On ne devait prendre les armes qu'au nom du Seigneur, dont l'arche était placée au milieu du camp.

Une semblable tutelle parut lourde au nouveau roi ; il tenta de s'en affranchir en s'emparant des fonctions du sacerdoce, et en offrant lui-même l'holocauste en Galgala. Ce fut là l'origine de leur inimitié. Saül, abandonné de l'esprit de Dieu, s'abandonna à la cruauté et aux superstitions, évoqua les ombres par la magie, et souilla, par des fraudes et des injustices, un règne bien commencé.
[illegible] Samuel, alors, sacra par l'onction sainte le berger David, qui, très-jeune encore, avait dans une bataille vaincu Goliath, général des Philistins ; il était le plus grand poëte que les Hébreux eussent possédé jamais. Introduit dans le palais, il dissipa la sombre mélancolie de Saül au son de la harpe, et devint l'ami intime de son fils Jonathas. Ses victoires lui valurent de plus la main de la fille du roi ; mais Saül conçut de l'envie contre lui, parce qu'on chantait dans Israël : « *Saül a tué mille Philistins,* « *mais David dix mille;* » et parce qu'il craignait que, grâce à la faveur des lévites et de l'armée, il n'empêchât son fils de succéder à la couronne. Plusieurs fois donc il lui tendit des embûches, ce qui l'obligea de se réfugier chez les Arabes du désert et parmi les

(1) *Rois*, I, ch. x, 25.

pasteurs. Saül, alors, constant dans son projet d'exterminer le sacerdoce et d'effacer la distinction entre le pouvoir ecclésiastique et l'autorité civile, fit massacrer, dans Nob, Abimélech et quatre-vingt-cinq prêtres avec leurs familles.

S'étant ainsi aliéné ses sujets, il fut vaincu par les Philistins, et périt sur les collines de Gelboé, avec Jonathas et ses deux fils.

David le pleura, et il chanta : « Gémis, Israël, pour ceux qui « sont tombés sous le fer de l'ennemi; les héros d'Israël ont été « tués sur les montagnes. Hélas! comment les preux sont-ils « tombés? David.

« Silence! n'annoncez pas dans Geth et sur les places d'Ascalon « la funeste nouvelle, afin que les filles des Philistins ne s'en glo- « rifient pas, que les femmes des incirconcis n'en tressaillent pas « de joie.

« Montagnes de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent ja- « mais sur vous, et que là ne viennent point de prémices, puisque « là fut abattu le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme « s'il n'eût pas été l'oint du Seigneur.

« La lance de Jonathas s'abreuva toujours du sang des enne- « mis, de la graisse des forts, et le glaive de Saül ne fut jamais « tiré en vain.

« Saül et Jonathas, si aimables et si pleins de majesté dans la « vie, n'ont pas été séparés dans la mort, eux, plus rapides que « l'aigle, plus robustes que le lion.

« Jeunes filles d'Israël, pleurez sur Saül qui vous revêtait de « splendide écarlate, qui vous parait d'ornements d'or.

« Oh! comment les preux tombèrent-ils dans la bataille? com- « ment Jonathas fut-il tué sur les montagnes?

« Je te pleure, Jonathas, mon frère, le plus beau de tous, plus « aimable que la plus aimable jeune fille; je t'aimais comme une « mère aime son fils unique.

« Hélas! comment les preux tombèrent-ils dans la bataille? « comment Jonathas a-t-il été tué sur les montagnes? »

Alors les hommes de Juda élurent David pour roi; mais les autres tribus prirent parti pour Isboseth, fils survivant de Saül. Ce ne fut que sept ans après, quand celui-ci eut été assassiné par les siens, que toute la nation vint dans Hébron, vers David, et lui dit : « *Voici que nous sommes tes os et ta chair; guide Israël au pâturage et sois notre chef.* » 1055.

Il fit la constitution d'accord avec les anciens, qu'il réunissait ensuite pour les décisions les plus importantes, se conformant en outre aux avis des prêtres. Il régna trente-neuf ans et fut le

plus grand roi d'Israël. Non-seulement il réalisa le projet de l'entière conquête, mais il renversa les États agresseurs et soumit la Syrie et l'Idumée; ainsi il dominait de l'Euphrate à la Méditerranée et de la Phénicie au golfe d'Arabie. Il s'occupa des finances et fit le recensement de son peuple; puis, en enlevant aux Iduméens les ports d'Élath et d'Asiongaber où finissait le golfe Élanitique, en occupant de plus Aïlab sur la mer Rouge et Thapsac sur l'Euphrate, il prépara l'accroissement du commerce.

Afin d'affermir l'unité de sa nation, il proscrivit avec le plus grand soin tout autre culte que celui de Jéhovah. Il établit sa résidence à Jérusalem, où il fit élever un palais en bois de cèdre, que bâtirent des charpentiers et des maçons envoyés vers lui par Hiram, roi de Tyr. Ce fut là qu'il déposa l'arche d'alliance, sanctuaire de la nation; puis il accumula des trésors pour la construction du temple, achevé par son successeur.

Il est vrai que son gouvernement finit par devenir très-lourd. Les différentes femmes qu'il épousa suscitaient des intrigues de sérail; aussi ses derniers jours furent-ils troublés par les rébellions de ses propres fils. Il vécut quatre-vingt-dix ans, et laissa dans le trésor plus de cent millions de sequins (1).

Salomon, 1001. Pour complaire à Bethsabée, qu'il aimait entre toutes ses femmes et qu'il avait enlevée à son mari, David désigna pour son successeur Salomon, qu'il avait eu d'elle, et qu'avait élevé le prophète Nathan, intrépide censeur des égarements du roi. Salomon, pour s'assurer la possession du trône, fit périr son frère Adonias, favorisé par le grand prêtre et Joab; le grand prêtre fut exilé, et Joab tué dans le tabernacle. La Judée dut à ce prince l'époque de sa plus grande splendeur; il surpassa en science les Orientaux et les Égyptiens (2); il composa trois mille nouvelles, cinq mille cantiques; il écrivit sur toutes les productions de la nature, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope. Salomon faisait des énigmes dont il envoyait demander l'explication à Hiram, roi de Tyr, lequel, à son tour, lui en expédiait. Quoique tout-puissant, il fut vaincu par le Tyrien Abdémon.

(1) S'il faut en croire Michaëlis, le musée d'antiquités de la Bibliothèque impériale de Paris possède la copie en plâtre d'un bas-relief très-ancien trouvé sur la montagne des Oliviers. On croit qu'il représente David avec le costume de son temps. Sa longue robe et son berret très-haut et d'une forme étrange seraient couverts de caractères qui ne sont plus lisibles.

(2) « Et la sagesse de Salomon surpassait celle de tous les Orientaux et des « Égyptiens; il était plus savant que quiconque fut jamais; plus qu'Éthan-Ez-« rachite, et qu'Heman, et que Calcol, et que Dordah fils de Machol. » *Rois*, IV, 4, 30.

Bien différent du roi berger élevé au trône par son épée et sa vertu, Salomon, qui n'y monta que par succession, introduisit dans Jérusalem le faste d'une cour orientale. Il se fit construire un palais, et, sur le mont Liban, une maison de plaisance. Le commerce l'enrichit immensément. Les princes étrangers accouraient pour l'admirer ; il contracta une alliance avec Hiram, roi de Tyr, à l'aide duquel les ports conquis par David prirent part au trafic des pays méridionaux, tandis que sa flotte lui rapportait d'Ophir (1) les bois rares et les gommes précieuses. Les vaisseaux de Salomon faisaient aussi, tous les trois ans, le voyage des Indes, et en rapportaient de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes, des paons. Il prévint Alexandre le Grand dans le vaste projet de réunir les peuples de l'Asie par le lien pacifique des arts et du commerce. Il voulait faire de sa capitale l'entrepôt des caravanes ; c'est dans ce but qu'il bâtit Balbek et Palmyre (2), la cité au nom poétique, s'élevant comme un palmier dans le désert de Sam, sur la route de Babylone.

Pour suffire à un luxe dont on raconte d'incroyables merveilles, il modifia l'administration du royaume, et eut douze préfets qui, chaque mois, lui envoyaient le montant des impôts. Ses revenus montaient à six cent soixante-six talents d'or (46 millions de francs), outre les tribus payés par les scheikhs arabes et les droits de douane. Des Arabes et des percepteurs des gabelles il recevait par an six cent soixante-six talents d'or (fr. 46,000,000).

Le monument le plus célèbre de sa magnificence fut le temple. Le temple. Il s'élevait sur une colline enceinte de murailles, au sommet de laquelle on arrivait par de larges escaliers. Là s'ouvrait au peuple un vaste portique, et un autre moins grand, où les prêtres faisaient les offrandes, était séparé du premier par une balustrade qui laissait voir la fumée des sacrifices. D'un côté de ce portique était le sanctuaire, précédé de deux colonnes de bronze, avec sa porte resplendissante d'or, où ne devait pénétrer aucun profane. Dix lampes en éclairaient la mystérieuse obscurité, et de là sortait la voix des prêtres à laquelle le peuple répondait en chœur. L'arche d'alliance était placée dans la partie la plus sainte, entourée d'une précieuse draperie que franchissait seulement le grand prêtre une fois par an. C'est ainsi que le temple réunissait les trois unités dans lesquelles nous avons dit que se résumait le peuple

(1) Selon Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, vol. II, ch. IV, *Ophir* serait Sofala ; *Tarsis*, Melinde.

(2) *Baalak* veut dire temple du soleil, et *Balbeck*, vallée du soleil. Les Arabes donnent encore le nom de *Tadmor* à Palmyre.

hébreu : Dieu qu'on y adorait, la loi qui y était gardée, le peuple qui de toutes parts s'y assemblait pour fraterniser aux solennités annuelles. Aussi demeura-t-il le symbole de la vie nationale, même quand les derniers Hébreux en eurent perdu l'entière signification. Bien plus, il survécut dans la mémoire lorsqu'il n'en resta plus pierre sur pierre ; il excita les chrétiens aux croisades, et il réunit encore en un seul vœu tous les soupirs des Juifs épars aux quatre vents.

L'œuvre fut achevée en sept ans, et sous l'architecte Adoniram. Trente mille ouvriers choisis dans tout Israël travaillèrent à la construction du temple ; dix mille étaient envoyés chaque mois, sur le Liban, pour y abattre des cèdres et des sapins ; soixante-dix mille transportaient les fardeaux, quatre-vingt mille préparaient les pierres, sans compter trois mille surveillants et trois cents chefs (1). Quand l'édifice fut terminé, on en célébra la consécration par des fêtes magnifiques ; on tua vingt-deux mille bœufs et cent mille moutons. Ce fut à cette occasion que le roi poëte composa ce cantique :

« Je t'ai bâti cette maison, ô Seigneur, afin que tu l'habites, et « que ton trône y soit établi pour l'éternité.

« Béni soit le Seigneur qui de sa propre bouche parla à David, « mon père, et qui, par sa puissance, a réalisé sa parole.

« Il lui dit : Depuis que j'ai tiré Israël d'Égypte, je n'ai point « encore choisi une ville parmi les tribus d'Israël pour être con« sacrée spécialement à mon nom.

« Et voilà que j'ai bâti la maison au nom du Dieu d'Israël, et j'y « ai réservé une place à l'arche, où est le pacte du Seigneur.

« O Seigneur, nul ne t'égale dans le ciel ni sur la terre ; tu « maintiens l'alliance et la miséricorde à tes serviteurs qui mar« chent en ta présence.

« Et croirai-je que tu habites vraiment sur terre ? Si les cieux

(1) Les sociétés de francs-maçons ont voulu rattacher leurs traditions au temple de Salomon. Ils disent donc que le roi de Tyr ayant envoyé à Salomon, comme chef des autres architectes, Hiram, issu par sa mère de la tribu de Nephtali, il distribua les ouvriers en trois classes, d'apprentis, de compagnons et de maîtres, chacune avec un mot d'ordre pour se reconnaître entre eux. Trois ambitieux, désirant obtenir le mot d'ordre des maîtres, en l'absence des ouvriers, vinrent un jour assaillir Hiram, et, sur son refus, ils le tuèrent en le frappant de trois coups, et l'ensevelirent. Salomon le fit chercher par neuf maîtres expérimentés, qui, se dirigeant trois par la porte occidentale, trois par l'orientale, trois par celle du nord, parvinrent à découvrir son cadavre. De là, les trois grades chez les francs-maçons et tous leurs symboles, le triangle, le marteau, le ciseau, le compas, la règle, les tenailles, l'équerre, etc. ; de là, les funérailles d'Hiram dans leur initiation, et les trois coups dont on frappe le candidat.

« des cieux ne peuvent te contenir, combien moins la maison que
« je t'ai bâtie !

« Mais regarde ton serviteur, écoute l'hymne et la prière, et
« que tes yeux soient fixés sur la maison de laquelle tu as dit :
« LA SERA MON NOM.

« Quand quelqu'un aura péché contre le prochain, et qu'il vien-
« dra prêter serment ici, dans ta maison, tu l'entendras du ciel,
« et tu feras justice à tes serviteurs, en condamnant l'impie, en
« faisant retomber son iniquité sur sa tête, et en justifiant le
« juste.

« Si ton peuple fuit devant ses ennemis parce qu'il aura péché,
« et que, repentant et confessant ton nom, il vienne prier dans
« ta maison, écoute-le, pardonne-lui et ramène-le dans la terre
« que tu donnas à ses pères.

« Si le ciel, par châtiment, refuse la pluie, et que, tout con-
« trits, ils viennent t'implorer, écoute-les, apaise-toi, et éloigne
« d'eux la famine, la peste, tout fléau mérité par leurs égare-
« ments.

« L'étranger aussi, quand il viendra d'une contrée lointaine
« pour invoquer ton nom, tu l'exauceras, pour que tous les peu-
« ples apprennent à craindre ton nom.

« Quand le peuple sortira pour la guerre, sur quelque route
« que tu l'envoies, il t'invoquera en regardant vers la ville que tu
« t'es choisie, et toi, en l'écoutant, tu lui rendras justice et tu le
« préserveras de l'esclavage des étrangers; car il est ton peuple,
« que tu as séparé de tous les autres pour en faire ton héritage et
« lui accorder enfin le repos. »

C'est ainsi que l'édifice et les rites consolidaient la nationalité par la religion. Mais malheureusement Salomon lui-même donna l'exemple funeste de briser un pareil lien. Lui qui avait chanté : « *Qui donc monta au ciel et en descendit ? Qui tint les vents entre ses mains ? Qui ramassa les eaux comme un manteau ? Qui suscita l'étendue de la terre ? Quel est son nom* (1) ? » il tomba dans l'idolâtrie. Enorgueilli par ses richesses, il adopta les coutumes des Orientaux, et, oubliant pour elles les mœurs de sa patrie, il peupla son harem de femmes choisies parmi les plus belles, Égyptiennes, Moabites, Ammonites, Iduméennes, Sidoniennes, dont le nombre était de sept cents, outre trois cents concubines. C'est du fond de ce harem qu'il gouvernait son peuple ; c'est pour plaire à ses femmes qu'il trahit la politique et la religion, en intro-

(1) *Proverbes*, XXX, 4.

duisant les dieux étrangers : Astarté, divinité de Sidon ; Moloch, idole des Ammonites ; Chamos, dieu des Moabites. Ce qui confondait de nouveau les Hébreux avec les gentils.

Il en éprouva les déplorables conséquences dans plusieurs révoltes, et principalement dans celle de Razon, qui détacha la Syrie de son obéissance et fonda à Damas un royaume, perpétuel ennemi de celui d'Israël. Jéroboam tenta aussi de soulever les tribus ; mais il fut obligé de s'enfuir chez les Égyptiens, qui peut-être favorisaient sous main ces mouvements séditieux. Le peuple ne tirait aucun avantage du commerce, qui se faisait au seul profit du roi ; la capitale prospérait sans doute, mais les provinces souffraient d'autant plus qu'elles en étaient plus éloignées.

Le mécontentement éclata lorsque Salomon mourut, à l'âge de soixante-deux ans, après un règne de quarante. Alors les États, rassemblés à Sichem, dirent à Roboam, son fils : *Si tu renonces à la rigueur paternelle, nous te nommerons notre roi.* Jéroboam, fils de Nabath, de retour d'Égypte, le somma, à la tête du peuple, d'alléger le faix des impôts. Mais le nouveau roi refusa d'écouter la voix du peuple, et dix tribus se détachèrent ; celles de Juda et de Benjamin restèrent seules avec Roboam.

CHAPITRE IX.

LE ROYAUME PARTAGÉ.

962. Ici commencent les royaumes distincts d'Israël et de Juda : le premier plus populeux, le second plus important et plus riche, possédant la ville capitale et le temple, centre de l'unité nationale. Pour la détruire, Jéroboam, devenu roi d'Israël, défendit aux siens de se rendre au temple ; il mêla de nouveaux rites à ceux de Moïse, confia le sacerdoce à d'autres qu'à la descendance de Lévi ; puis, *déviant des eaux de Siloé pour se tourner vers Rasin* (1), il fit élever des idoles et un veau d'or dans Béthel et Dan. Les croyances qui faisaient la force morale de la nation étant ainsi sapées, elle flotta entre le culte de Jéhovah et celui de Moloch ou de Baal ; les uns se réunissaient à Béthel, les autres à Galgala, au Carmel, au Thabor, à Maspha, à Sichem. Jéroboam laissait faire, ne voyant dans la religion qu'une affaire de politique, et jamais il ne parut

(1) Isaïe, VIII.

un législateur comme Moïse, capable de recomposer l'unité. Les scribes et la classe éclairée se pervertissaient sous des rois efféminés et idolâtres; il ne restait plus au zélateur du bien public que la puissance de la parole : aussi les prophètes allaient-ils par les chemins de la Judée annonçant les châtiments du Seigneur. La théocratie pure instituée par Moïse était en lutte continuelle avec la monarchie théocratique organisée à la manière des Orientaux; la constitution donnée dans le désert comme loi de liberté politique se résolvait en loi de servitude; Juda et Israël, opposés dans la paix comme dans la guerre, recherchaient les périlleuses alliances de l'Égypte et de Damas. L'influence alternative de l'Égypte et de l'Assyrie se manifeste d'autant plus que le royaume s'affaiblit davantage. Il est évident que la politique égyptienne concourut à la séparation; Jéroboam avait été élevé à la cour de Memphis, et l'érection du veau d'or indique l'introduction du culte égyptien. Par contraste, Roboam inclinait vers la Chaldée. Au milieu de tous ces maux, le désir d'un meilleur état de choses faisait attendre avec plus d'impatience la venue d'un rédempteur.

Après Jéroboam, Nadab, son fils, fut roi d'Israël, dont la capi- Rois d'Israël,
tale était Sichem; mais le Seigneur le livra aux mains des ennemis, 943.
et il fut assassiné par Baasa, capitaine des gardes. Celui-ci, dont le
règne fut encore plus déplorable, fit égorger le prophète Jéhu, 942.
et, s'étant ligué avec Damas, réduisit Juda aux plus cruelles
extrémités. D'autres mauvais princes lui succédèrent et firent 919.
repentir le peuple d'avoir demandé le gouvernement d'un roi.
Ela fut tué par son général Zambri, auquel le peuple opposa 918.
Amri, qui *agit avec plus de perversité que tous ses prédécesseurs* (1), et bâtit Samarie pour en faire sa capitale. Achab, son 907.
fils, déserta tout à fait la religion de ses pères, et, s'étant allié au roi de Sidon en épousant sa fille Jézabel, il introduisit dans Israël le culte phénicien de Baal. La nouvelle reine lui consacra quatre cents faux prêtres, et autant aux idoles élevées dans les bois, tandis qu'elle cherchait à exterminer les véritables prophètes. Mais ni flatteries ni menaces ne purent imposer à Élie, qui tonnait contre les turpitudes des gouvernants et contre l'impiété barbare du culte de Baal. Le peuple finit par se soulever, et massacra les prêtres profanateurs.

La justice était foulée aux pieds. Achab, voulant agrandir les jardins royaux, demanda à Naboth de lui vendre sa petite vigne qui leur était contiguë; Naboth refusa d'aliéner l'héritage de ses

(1) I, *Rois*, XVI, 25.

pères, et, Jézabel ayant suborné les juges, ceux-ci le condamnèrent comme blasphémateur. Élie fit entendre ces mots à la reine : *A cette place où les chiens léchèrent le sang de Naboth, ils lècheront aussi le tien.* La prophétie s'accomplit, et Achab, bien qu'il eût
888. fait alliance avec le roi de Juda, fut tué dans une guerre entreprise contre Damas.

887. Ochozias suivit les traces paternelles. Joram, son frère, tout en conservant les veaux d'or, supprima le culte de Baal, permit les assemblées des prêtres, respecta le prophète Élisée, et se maintint dans l'amitié du roi de Juda. Il fut ensuite tué par Jéhu qui jeta son cadavre dans la vigne de Naboth, et extermina la race d'Achab en faisant massacrer ses soixante fils.

876. Jéhu proscrivit le culte de Baal; il en réunit les prêtres sous le prétexte d'un sacrifice, les fit égorger, et démolit leur temple; mais il épargna aussi les veaux d'or, et il se vit enlever par le roi de Damas tout le pays au delà du Jourdain.

Après la mort de Jéhu, son fils Joachas continua la guerre contre Damas, sans cesser d'éprouver des revers. Joas, qui lui succéda, fut vainqueur des rois de Juda et de Syrie, et tint en grand honneur le prophète Élisée, quoiqu'il laissât continuer le culte des idoles et des hauteurs consacrées aux faux dieux.

Jéroboam II marcha sur sa trace. Heureux dans les combats, il rendit au royaume d'Israël ses anciennes limites.

776. De longs désordres suivirent sa mort, jusqu'à ce que son fils
767. Zacharie monta sur le trône; mais, l'année suivante, celui-ci fut défait, et, avec lui, finit la race de Jéhu, ainsi que toute la prospérité d'Israël. Politique, religion, usages, tout s'en allait à la fois. « Les « Israélites, se livrant au culte des faux dieux, suivirent les voies « des nations que Dieu avait exterminées sous leurs yeux; ils con- « sacrèrent dans tout le pays *des lieux élevés*, depuis les hameaux « des bergers jusqu'à la cité fortifiée; ils érigèrent des autels et des « statues sur toutes les collines et dans tous les bois touffus. » Le Seigneur les avertissait bien par la voix des prophètes, mais ils ne les écoutaient pas; méprisant le pacte fait avec lui, ils s'adonnèrent aux vanités du monde, se fabriquèrent deux veaux d'or, s'inclinèrent devant une foule de divinités, ajoutèrent foi aux imposture des devins, et consacrèrent leurs enfants à Baal par le moyen du feu.

Dès lors, le Seigneur les abandonna aux discordes intestines et à l'oppression étrangère. Sellum, qui avait tué Zacharie, fut défait un mois après par Manahem, qui régna jusqu'en 754.

Les Assyriens voyaient de mauvais œil les Hébreux et les Ty-

riens, parce qu'ils détournaient, par le désert et la mer Rouge, le commerce qu'ils étaient jaloux de concentrer à Babylone. Ils envahirent donc le royaume d'Israël sous la conduite de Phul, et se contentèrent la première fois de lui imposer un tribut; mais quand Phaceïa, fils de Manahem, fut tué par Phacée qui lui succéda, 753.
Théglath-Phalasar, roi des Assyriens, revint à la charge, détruisit Damas et soumit les Israélites à un nouveau tribut. Osée, ayant 726.
tué son prédécesseur, occupa le trône après huit ans d'anarchie, s'allia avec l'Égypte et chercha à s'affranchir du tribut de l'Assyrie. Servitude. 718.
L'Égypte, en effet, aurait dû resserrer ses liens avec les Hébreux, qui auraient empêché les Assyriens de conduire leurs armées contre elle; mais il paraît qu'elle ne comprit pas tous les avantages de cette politique. Salmanasar irrité déclare la guerre à Osée, fond sur Samarie qu'il prend, et met fin au royaume d'Israël en transportant ses habitants au cœur de l'Asie. Des colons envoyés des diverses provinces assyriennes furent établis au milieu des ruines de Samarie. Mêlés avec les restes des naturels, ils leur apportèrent de nouveaux éléments d'idolâtrie, et c'est de leur union que se forma le peuple auquel on donna le nom de Samaritain.

Durant ce temps, vingt princes de la descendance de David avaient régné de père en fils sur la Judée. Là étaient la cité sainte, le temple de Jéhovah, les pontifes descendants d'Aaron, qui veillaient à maintenir le peuple dans la bonne voie; là étaient accourus ceux des Israélites qui souffraient impatiemment la révolte et l'apostasie. Mais Roboam, craignant peut-être que les deux tribus qui lui étaient restées fidèles ne l'abandonnassent aussi, accorda la liberté religieuse, et toléra des autels profanes, élevés à des divinités obscènes, au fond des bois ou sur le haut des collines. Il fut assailli par Sésac, roi d'Égypte, qui saccagea Jérusalem. Royaume de Juda.

Abias, son successeur, l'imita; mais Asa abattit les idoles, purgea le culte des abominations qui le souillaient, dissuada sa mère d'assister aux honteuses cérémonies de Priape, sans défendre pourtant les pèlerinages superstitieux sur les hauts lieux. Il vainquit Zara, roi d'Éthiopie, qui était venu l'attaquer; mais il aurait résisté difficilement aux rois d'Israël et de Damas ligués contre lui, s'il n'était parvenu à les diviser. Abias, 946. Aza, 944.

Josaphat restaura le culte de Jéhovah, combattit avec bonheur les Moabites, les Ammonites, les Édomites, fit alliance avec Israël, et tenta, quoique en vain, de ranimer la navigation sur la mer Rouge, vers le pays d'Ophir. Son alliance avec le roi d'Israël fut consolidée par le nouveau roi Joram qui épousa Athalie, sœur de Jézabel. Mais celle-ci l'entraîna à adorer les idoles des Phéniciens; il mas- Josaphat, 904. Joram.

sacra ses propres frères, et vit l'Idumée se rendre indépendante. Soumis aveuglément aux conseils maternels et fidèle à l'exemple
877. de son père, Ochozias fut enveloppé dans les iniquités comme dans le châtiment de la famille d'Achab; car Jéhu le tua le même jour que Joram roi d'Israël.

Athalie, 876. Athalie alors, par l'extermination de la maison royale, se fraya
Joas. la route au trône et affermit le culte des faux dieux. Mais Joas, fils d'Ochozias, avait échappé au massacre; élevé en secret par les prêtres, il fut, au bout de sept ans, porté par eux sur le trône, et
870. Athalie mise à mort. Le grand prêtre Joïada, sauveur de Joas, gouverna l'État pendant une partie de son règne, renouvelant la constitution entre le roi, le peuple et Dieu, renversant les idoles et rendant au temple sa splendeur. A sa mort, Joas prévariqua et fit lapider Zacharie, fils du pontife, qui le menaçait de la colère du Seigneur. Et le Seigneur fit marcher contre Juda et Jérusalem Hazaël, roi de Syrie, qui leur imposa un tribut.

Amazias, 831. Joas ayant été tué par ses officiers, Amazias défit les Iduméens, mais rendit un culte aux idoles des vaincus; il en fut puni par
805. Joas, roi d'Israël, qui saccagea Jérusalem et le fit prisonnier.

Ozias. Ozias ou Azarias lui succéda, et voulut usurper les fonctions sacerdotales en offrant l'encens; usurpation dont il fut puni par
752. la lèpre. Joatham agit selon le Seigneur, et fit la guerre contre Damas. Afin de s'opposer à l'alliance d'Israël avec ce royaume,
737. son successeur Achaz appela Théglath-Phalasar, roi d'Assyrie, qui détruisit le royaume de Damas : triste secours acheté par la ruine de ses voisins et par l'or du temple! Opiniâtre, insupportable aux hommes, odieux au Seigneur, il ressuscita le culte de Baal et de Moloch, auquel il consacra son fils en le faisant passer par le feu; il introduisit de plus des innovations dans les rites de Jérusalem.

Ézéchias, 723. Ézéchias répara les désordres paternels; il rouvrit le temple, rétablit les sacrifices, purifia la maison de Dieu, et invita à prendre part aux solennités les Israélites échappés à la servitude de Salmanasar. Sous lui fleurirent Isaïe, Osée, Amos, avec lesquels commença une nouvelle série de prophètes qui ne fut plus interrompue durant trois cents ans. Ils lui inspirèrent du courage quand Jérusalem fut assaillie par Sennachérib, roi d'Assyrie, dont
707. l'armée fut détruite par l'ange du Seigneur.

Ce roi, de retour dans son pays, se vengea de la honte qu'il avait subie, en faisant égorger grand nombre des Hébreux qui s'y trouvaient esclaves. Ce fut alors que Tobie exerça sa charité en donnant des consolations aux vivants et la sépulture aux morts.

Dieu l'en récompensa par la meilleure des bénédictions, un bon fils et une belle-fille digne de ce fils.

Bien différent d'Ézéchias, Manassès propagea le culte phénicien, Manassès, 694.
et plaça une idole dans le temple de Jéhovah; profanation qu'il pleura lorsqu'il fut traîné en esclavage par les Assyriens. Durant sa captivité, Judith délivra Béthulie en tuant Holopherne, général babylonien, qui l'assiégeait. Lors de son retour à Jérusalem, Manassès, corrigé par l'infortune, rétablit le culte véritable, bien qu'il n'interdît pas aux Juifs d'offrir des sacrifices sur les collines. 640.
Amon, son fils et son successeur, l'imita dans ses égarements, non dans son repentir, et périt bientôt de mort violente.

Josias s'occupa d'effacer les traces de tant d'impiétés, préjudi- Josias, 639.
ciables à l'existence nationale; car l'Euphrate et le Nil menaçaient d'absorber Israël. Pendant qu'on reconstruisait le temple, on trouva un exemplaire des lois de Moïse échappé à la destruction ordonnée par Manassès. Le pieux roi, comme il en entendait la lecture, se mit à pleurer sur les énormes violations des préceptes du Seigneur et entreprit de les faire exécuter rigoureusement. Temples, bosquets, hauts lieux dédiés aux dieux étrangers, furent détruits par ses ordres, et l'on célébra la pâque avec une solennité telle qu'il n'y en avait pas eu d'exemple depuis Samuel. De son temps, Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, et Astyage, roi des Mèdes, s'emparèrent de Ninive; alors Néchao, roi d'Égypte, afin de s'opposer à leurs progrès, s'avança vers l'Euphrate avec une puissante armée, en traversant la Palestine. Josias voulut lui défendre 608.
le passage; mais il périt dans le combat. Joachaz, son fils, fut dépossédé par Néchao, qui, au lieu d'avoir les Hébreux pour amis et de les secourir contre les Babyloniens, mit le frère du vaincu, Joachim, sur le trône, comme prince tributaire. Mais quand la bataille de Joachim.
Circesium eut dépouillé Néchao de ses conquêtes en Asie, Joachim devint tributaire de Nabuchodonosor. Plus malheureux que lui, son fils Joachin, ou Jéchonias, ayant refusé le tribut, fut, après trois mois de règne, transporté par Nabuchodonosor au centre Joachin ou Jéchonias 597.
de l'Asie, avec la majeure partie de sa nation (1).

(1) Quelques écrivains ont pensé que les Géorgiens sont issus de cette émigration juive. Il existe parmi les Juifs d'Espagne une tradition qui veut que Nabuchodonosor ait fait transporter dans la péninsule ibérique les principales familles de la tribu de Juda, de laquelle ils prétendent descendre, sans s'être jamais mêlés avec les autres Juifs. Aujourd'hui encore, bien que dispersés en divers États, les Juifs espagnols forment un corps distinct du reste de la nation, avec ses usages propres, ses synagogues distinctes et ses mariages à part Moïse de Corène rapporte ce passage d'Abidène : « Le puissant Nabuchodonosor alla « avec son armée contre les Veriatsi, en triompha par force, et en conduisit une

Sédécias, fils de Josias, lui fut substitué par le roi chaldéen; mais ce roi de Juda s'étant allié avec l'Égypte pour recouvrer son indépendance, Nabuchodonosor revint pour la troisième fois, prit
587. et détruisit Jérusalem, fit arracher les yeux à Sédécias, après que ses fils eurent été massacrés en sa présence, et l'emmena à Babylone avec le reste de sa nation, emportant les dépouilles et les vases sacrés du temple.

Tous ces malheurs avaient été prédits par Isaïe, Michée, Jérémie, Sophonie, Ézéchiel et autres prophètes, lorsqu'ils rappelaient rois et peuples à cette religion qui les avait réunis par le triomphe et par la prospérité. Ils ne les écoutèrent pas, et Dieu les frappa. Ils n'avaient plus de patrie; mais une nation ne périt pas par la servitude; ses droits ne se prescrivent pas par la longueur de la tyrannie, et l'heure enfin arrive où elle se relève. Durant la captivité, les prophètes s'appliquèrent à réformer le peuple par les leçons du malheur; les poëtes maintenaient vivante l'ardeur nationale, et, au lieu de chants d'amour, on entendait les Juifs répéter tristement en chœur :

« Près des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis et « nous avons pleuré en pensant à toi, ô Sion. Au milieu de la « terre d'exil nous avons suspendu nos cithares aux saules. Ceux « qui nous ont emmenés en esclavage nous demandaient de « chanter; ceux qui nous faisaient jeter des cris de douleur, exi-

« partie sur la droite de l'Euxin, où il leur assigna leur demeure. Le pays des « Veri est à l'extrémité occidentale de la terre. » (Page 128 de l'édition d'Amsterdam.) Ces Veri ou Viri seraient les Hébreux. Les Arméniens appellent encore Vir les habitants de la Géorgie ou de l'antique Ibérie, que les Grecs nomment Iviria. Les traditions mêmes du pays rapportent que les Curopalates ibériens se croyaient issus de David et de l'épouse d'Urie. Le roi de Géorgie s'intitule *Davithian Salomonian*. Voir l'introduction à l'*Art libéral*, ou *Grammaire géorgienne*, par Brosset jeune. Paris, 1834.

La Géorgie s'appelait anciennement Ibérie comme l'Espagne; la tradition aurait-elle confondu une contrée avec l'autre?

Bernard Dova publia, en 1829, une traduction anglaise de l'histoire des Afghans, tirée du persan (*History of the Afgham, translated from the Persian of Neamet-Allah*), dans laquelle il est dit que ceux-ci sont descendants des Israélites captifs de Nabuchodonosor. Selon Nimet-Allah, Nabuchodonosor transporta ses prisonniers dans les pays montagneux de Ghor, Gaznin, Candahar, Koh-Firuz et autres, entre le cinquième et le sixième climat. « Là, dit-il, les « descendants d'Asif et d'Afghana fixèrent leur demeure; ils multiplièrent, et ne « cessèrent jamais de faire la guerre aux nations infidèles, jusqu'au temps du « sultan Mahmoud-Gazi. » D'autres errèrent dans l'Arabie, et, ne pouvant plus visiter le temple de Salomon, ils visitèrent celui qu'éleva Abraham à la Mecque. Ils établirent leur demeure à l'entour, et furent désignés par les Arabes sous le nom tantôt d'*Israélites*, tantôt de *fils d'Afghana*.

« geaient de nous des chants d'allégresse. *Eh! chantez-nous*, « disaient-ils, *les cantiques de Sion.* — Comment chanter dans « un pays étranger? Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, que ma « vie soit oubliée; que ma langue se sèche si je ne me sou- « viens de toi, si je ne mets pas Jérusalem au-dessus de toutes « mes joies. O Seigneur, rappelle-toi les fils d'Édom qui, dans « le deuil de Jérusalem, disaient : *Renversez, renversez jusqu'aux* « *fondements.* — O fille de Babylone, et toi aussi tu seras dé- « truite. Béni celui qui te payera le mal que tu nous as fait, qui « brisera tes enfants contre la pierre ! » (Psaume CXXXVI.)

Les Babyloniens n'avaient pas néanmoins enlevé tous droits aux Hébreux; ils leur permirent même d'être leurs propres juges, comme le prouve l'aventure de Suzanne, qui fut conduite devant les anciens de son peuple et absoute par eux. Ils pouvaient aussi acheter des terres et être admis aux emplois. Tobie fut pourvoyeur du roi (1), qui le laissa maître d'aller où il voudrait, ce dont profitait cet homme pieux pour secourir ses frères dans le besoin. Sa descendance demeura vertueuse et fidèle à Dieu. Les enfants des principales familles étaient élevés à la cour et instruits dans toutes les sciences aux frais du trésor royal. Daniel, qui garda l'abstinence au milieu des délices et resta fidèle au milieu de l'idolâtrie, se fit remarquer parmi eux. Aussi Nabuchodonosor en fit-il l'objet particulier de sa faveur; il obtint de lui l'explication de songes inintelligibles à ses mages chaldéens, et le mit à la tête des savants de Babylone. Mais Daniel ne flattait pas pour cela les injustes prétentions et l'orgueil de Nabuchodonosor; il conservait la foi de ses pères et un vif désir de revoir sa patrie. Se mettant trois fois par jour au balcon de sa chambre, il soupirait, tourné vers Jérusalem; il gémissait devant Dieu et le suppliait de lui rendre sa patrie et sa nation. Jérémie, demeuré dans le pays avec les Juifs les plus pauvres, pleurait sur les ruines de la cité sainte, et disait :

Lamentation de Jérémie.

« Oh! comme elle gît solitaire et désolée, la cité naguère si « populeuse! La reine des nations est maintenant veuve et tribu- « taire, et ceux qui lui sont chers ne sont plus là pour la conso- « ler. Tous ses amis l'ont délaissée et se sont faits ses adversaires. « Les rues de Sion pleurent, et nul ne vient à ses solennités de- « puis que le Seigneur l'a punie de ses iniquités. Les étrangers ont « pénétré dans son temple. — Mes jeunes fils et mes jeunes gar-

(1) Ainsi, dans le texte grec. Il paraîtrait que le livre de Tobie aurait été d'abord écrit en chaldéen et traduit très-anciennement en grec.

« çons sont allés en esclavage. — Le Seigneur, devenu notre « ennemi, a opprimé Israël, abattu ses remparts, comblé d'humiliations la famille de Juda, livré à l'oubli ses fêtes et ses « jours de sabbat; il n'y a plus de loi, plus de prophètes qui re- « çoivent la vision de Dieu. Les jeunes filles et les vieillards de « Sion se sont assis sur la terre; ils se sont couverts de cendres « et ont ceint leurs reins de cilices; l'enfant à la mamelle a péri « sur les chemins. Ils disaient à leurs mères : *Où est le pain et le* « *vin?* — et ils expiraient dans les bras de leurs mères. A qui te « comparerai-je, ô fille de Jérusalem, et quelle douleur est pa- « reille à la tienne? Tes prophètes ont vu le faux; ils se sont tus « sur tes iniquités et ne t'ont pas exhortée à la pénitence. A pré- « sent, celui qui passe secoue la tête sur toi, et te raille en di- « sant : Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite, la joie de « l'univers? — Et les ennemis ont dit : Nous avons désiré ce jour, « maintenant nous la dévorerons. — O Seigneur, vois ma déso- « lation, vois comme ils m'ont vendangée. — Le prêtre et le « prophète sont égorgés dans le sanctuaire, le vieillard et l'en- « fant gisent morts sur la terre, les braves sont tombés sous le « fer; tu as invité comme à une solennité ceux qui devaient la « dévaster. Nous tendîmes la main à l'Égyptien et à l'Assyrien « pour être rassasiés; les mères ont fait cuire et mangé leurs en- « fants. O Seigneur, nous oublieras-tu? Il est bon d'espérer en « toi et d'attendre en silence la rédemption du Seigneur. Il est « bon que l'homme porte le joug dès sa jeunesse; il siégera so- « litaire et il se taira, en s'élevant au-dessus de lui-même; il « courbera son front dans la poussière, épiant quelque lueur « d'espérance, et à qui le frappe il tendra la joue. Nos œuvres « ont été iniques, et tu as déchaîné contre nous ta colère. Ne « détourne pas l'oreille de nos gémissements. Tu rendras la pa- « reille à nos ennemis. La coupe t'arrivera aussi, fille d'Édom, « et tu en deviendras ivre, tu en seras mise à nu. »

CHAPITRE X.

ARTS ET INSTRUCTION CHEZ LES HÉBREUX.

Nous trouvons mentionnés dans l'Écriture sainte, à une époque très-reculée, des arts qui supposent une civilisation avancée. Sans parler de la construction de la tour de Babel, et des cara-

vanes rencontrées par les frères de Joseph, il est fait mention d'argent monnayé dès le temps d'Abraham; Éléazar offre à Rébecca des pendants d'oreilles de la valeur de deux sicles, et des bracelets de dix. Abimélech donne à Abraham mille sicles pour acheter un voile à Sara; le patriarche acquiert aussi au prix de mille sicles la sépulture de sa famille. Joseph avait une tunique nuancée de plusieurs couleurs, qui excita l'envie de ses frères, et Job compare la rapidité de la vie à celle de la navette du tisserand.

Les Hébreux purent, avec une activité infatigable et une grande constance de volonté, soutenir, sans succomber, des désastres qui suffisent pour rayer d'autres peuples de la surface de la terre. A l'appel de la patrie, ils montrèrent une haute valeur, soit lors de la conquête sous Josué, soit lorsque, sous les juges, ils combattirent pour leur affranchissement. La terre promise subvenait abondamment à leurs besoins; des eaux vives s'écoulaient des montagnes, et de fréquentes rosées, jointes aux pluies de printemps et d'automne, la fécondaient; Gaza, Ascalon, Sarepta produisaient des vins recherchés des étrangers (1); les abeilles y préparaient un miel exquis; un baume précieux se distillait dans les plaines de Jéricho, fameuses pour les roses; le Jourdain et le lac de Génésareth fournissaient du poisson, le lac Asphaltite du sel, et les prairies nourrissaient de nombreux troupeaux. La contrée est tout autre aujourd'hui, depuis que la main de l'homme a cessé d'y seconder la nature. Mais les Hébreux y avaient, pour ainsi dire, édifié le sol, en l'élevant par des terrasses artificielles jusqu'au sommet de leurs montagnes escarpées. Aussi alimentèrent-ils, sur une superficie qui à peine est la moitié de celle de la Suisse, une population que n'atteignit jamais aucun peuple sur un territoire égal en étendue (2). Partout des arbres fruitiers,

(1) « Les vignes d'Ébron, Bethléem, Sorel et Jérusalem, portent ordinairement des grappes pesant sept livres. En 1639, dans la vallée de Sorel, on en trouva une qui pesait vingt-cinq livres et demie. » EUGÈNE ROGER, *Voyage de la Terre sainte.*

(2) Nous trouvons dans l'écriture la mention de six dénombrements : trois sous Moïse, un sous David, puis sous Esdras et Auguste. Le dernier ne nous est point parvenu. Celui d'Esdras, après le retour de la captivité, donne un nombre exigu. Le premier, sous Moïse, compte 600,000 hommes en état de porter les armes à la sortie d'Égypte; le second, 603,550; le troisième, dans les plaines de Moab, après les 40 ans passés dans le désert, 601,730, distraction faite de la tribu de Lévi qui était exempte du service militaire. La population totale aurait donc été de 2,500,000 individus.

Le dénombrement de David constata 800,000 hommes capables de porter les armes parmi les Israélites, et la moitié de ce nombre en Judée. Dans le liv. I des

noyers, dattiers, figuiers, pistachiers, grenadiers, donnaient, avec leurs fruits, l'ombre si désirée sous cet ardent climat. Aujourd'hui la vigne en a presque disparu; l'aride uniformité est à peine rompue par quelques oliviers et de rares grenadiers. Le Jourdain lui-même s'est appauvri et a changé de direction.

Les Hébreux, en revanche, s'appliquèrent peu aux arts mécaniques, et abandonnèrent l'industrie à des mains serviles. Élevés pour la vie nomade, ils se plurent toujours à se mêler aux autres peuples, quelque effort que Moïse eût fait pour les en détourner. Quoiqu'ils possédassent plusieurs ports, ils avaient peu de goût pour le commerce maritime, livré presque exclusivement aux Édomites. Salomon employa à la construction du temple des artistes phéniciens; nous trouvons cités, cependant, Béselehel, de la tribu de Juda, et Ooliab, de celle de Dan, qui savaient travailler l'or, l'argent, le bronze, le marbre, les pierres fines, le bois, et qui préparèrent dans le désert le tabernacle et les vases sacrés (1).

Funérailles. Les Hébreux, comme les Égyptiens, embaumaient le corps des principaux personnages de l'État; ils enterraient simplement tous ceux qui appartenaient aux classes inférieures. Des femmes à gages pleuraient sur le mort, près duquel on récitait des prières funèbres et l'on entonnait des chants, comme ceux de David pour la mort de Saül, et de Jérémie sur celle du roi Josias. Le cadavre une fois déposé dans le sépulcre, ceux qui avaient assisté aux funérailles étaient considérés comme souillés et devaient se purifier. Le deuil était accompagné de jeûne; on ne mangeait qu'après le coucher du soleil, et seulement du pain, des légumes et de l'eau; on restait enfermé dans la maison, assis sur la cendre, dans un sombre silence qu'interrompaient seuls des gémissements profonds et la psalmodie des morts; cela durait sept jours. A l'extrémité de la plaine qui s'étend au nord de Jérusalem, on voit encore les tombeaux des premières familles dans des grottes souterraines, sans ornements extérieurs, comme pour rappeler que là finissent toutes les vanités des vanités. Le fond de la vallée de Josaphat est parsemé de pierres blanches; elles indiquent le lieu où dorment les milliers d'Hébreux qui, dans tous les temps, de tous les pays, revenaient vers Sion pour exhaler leur dernier souffle sur une terre après laquelle

Paralipomènes, ch. XXVI, 5, 6, nous trouvons 1,570,000 guerriers, sans les tribus de Lévi et de Benjamin; ce qui suppose environ sept millions d'habitants. Le pays de Chanaan n'avait pas plus de 50 lieues de longueur sur 25 de largeur. On soutient cependant que tout le pays soumis à David avait une superficie de 70 milles carrés, et contenait 9 millions d'habitants.

(1) *Exode*, XXXI, 2.

ils soupirèrent toujours, où est encore leur espoir, et qui, au milieu de la réprobation universelle, les unit dans le lien mystérieux d'une foi que n'ont pu éteindre tant de siècles et tant d'infortunes.

Leurs monarques amoncelèrent des richesses immenses qu'ils déposaient dans des coffres-forts, suivant l'usage encore suivi en Orient (1). David avait amassé, tant par les produits de la guerre que par les tributs, le commerce et les économies, l'énorme valeur de 1,248,100,000 livres pour la construction du temple. Les rois hébreux tiraient de grandes sommes du revenu de leurs propres terres et de l'impôt qu'ils percevaient sur les autres. Salomon recevaient annuellement quarante-six millions, sans compter les fermes et les péages, non plus que les droits sur les marchandises, et les dons des rois arabes et des gouverneurs de provinces. Aussi l'Écriture dit-elle que sous son règne on tenait peu de compte de l'argent, tant il était devenu commun. Richesses.

Une si grande richesse ne profitait ni à la moralité ni à l'économie d'un peuple pasteur et agricole; mais les images qui abondent dans sa poésie nous prouvent qu'il ne perdit pas tout à fait son caractère, dont la naïveté se conserva dans les campagnes, même après la corruption de la cité. On peut s'en faire une idée en lisant l'idylle attribuée à Salomon, et intitulée, à la manière hébraïque, *Cantique des cantiques*.

« Ne considérez pas que je suis brune, dit la bergère, car le « soleil m'a ôté ma couleur; les enfants de ma mère se sont élevés « contre moi; ils m'ont mise dans la vigne pour la garder, et je « n'ai pas gardé la vigne. O bien-aimé de mon âme, dis-moi, où « fais-tu paître ton troupeau? où reposes-tu à midi? Tu es pour « moi une grappe de raisin de Chypre cueillie dans les vignes d'En-« gaddi. Que tu es beau, mon bien-aimé! Notre lit est couvert de « fleurs, les solives de nos maisons sont de cèdre, les lambris sont « de cyprès. Tel qu'un pommier fécond entre les arbres stériles des « forêts, tel est mon bien-aimé entre les hommes; je me suis re-« posée sous l'ombre de celui que j'avais tant désiré, et son fruit « a rafraîchi ma bouche. Oh! couvrez-moi de fleurs, car je lan-« guis d'amour! Sa main gauche soulève ma tête, et sa droite me « caresse. J'entends sa voix : voilà qu'il vient, franchissant les « collines, semblable à un chevreuil; il se tient derrière notre « mur, il regarde par les fenêtres et par les barreaux. Cantique des cantiques

« La nuit, sur ma couche, j'ai cherché celui que chérit mon

(1) On a toujours parlé des richesses immenses accumulées dans le sérail de Constantinople. Le dey d'Alger, à l'époque où la France le déposséda, avait dans son trésor cent millions en or et en argent.

« âme ; je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé. Je me lève et j'erre « dans la cité ; je cherche mon bien-aimé dans les rues et dans « les places, je le cherche et ne le trouve pas. Les rondes noc- « turnes me rencontrèrent : *Oh! avez-vous vu celui que chérit* « *mon âme ?* Et voilà que je le retrouve et que je l'embrasse ; je « ne le quitterai pas que je ne l'aie conduit dans la maison de ma « mère...

« Je suis descendue dans le verger des noyers pour voir si les « pommes étaient belles, si la vigne avait fleuri, si les grenadiers « bourgeonnaient.

« Oh ! viens, mon bien-aimé ; sortons dans les champs, de- « meurons dans les villages, courons de bon matin dans les vignes « pour voir si des fleurs naissent les fruits. Là, je t'offrirai ce « que j'ai de plus doux... Je t'ai gardé les pommes nouvelles et « les anciennes... Oh ! fusses-tu mon frère, eusses-tu sucé le lait « de ma mère ! en te trouvant dehors, je te baiserais, et personne « ne m'en blâmerait. Je te prendrai et je te mènerai dans la maison « maternelle ; là, tu m'instruiras, et je te verserai du vin et du « suc de mes pommes de grenade. Salomon a une vigne entourée « de peupliers, il la donne à garder, et on lui rend mille pièces « d'argent pour le fruit qu'on en retire. Qu'il ait la vigne et les « mille pièces d'argent, et deux cents ceux qui la gardent ; c'est « toi qui es ma vigne. »

Et son bien-aimé dit : « Filles de Sion, je vous conjure par les « chevreuils et par les cerfs de la campagne, ne troublez pas le « sommeil de ma bien-aimée. Ses yeux sont comme les yeux des « colombes, elle est entre les jeunes filles comme le lis au milieu « des épines. Lève-toi, viens, mon amie, ma beauté. Les fleurs se « sont épanouies dans notre terre, dans notre terre on entend la voix « de la tourterelle ; le figuier porte ses fruits, et la vigne fleurie « répand son parfum. Oh ! prenez les petits du renard qui dévas- « tent la vigne...

« Quelle est cette femme qui monte du désert, comme la fumée « des encensoirs ? Oh ! tu es belle, mon amie ! tes cheveux sont « comme les chèvres qui broutent sur les monts de Galaad ; tes « dents comme une rangée d'agneaux nouvellement tondus ; ta taille « est comme celle du palmier ; tes joues sont des tranches de gre- « nade, et tes deux seins ressemblent à deux petits chevreuils pais- « sant parmi les lis. Viens du Liban, ma sœur, mon épouse ; viens, « et tu seras couronnée. Tu es un jardin clos, une source scellée. « Je suis dans mon jardin ; viens, ma sœur, mon épouse. J'ai « déjà recueilli ma myrrhe avec mes aromates ; j'ai goûté le rayon

« avec mon miel, j'ai bu mon vin avec mon lait. Oh! mangez,
« mes amis, buvez, enivrez-vous, mes chers amis.

« Le roi a soixante reines et quatre-vingts concubines, et des
« jeunes filles sans nombre; une seule est ma colombe, mon amie
« parfaite; les reines et les concubines l'ont vue, et l'ont appelée
« bienheureuse. »

Ailleurs la fiancée raconte ce qui lui est arrivé la nuit :

« Je dors, mais mon cœur veille. Et voici la voix de mon bien-
« aimé qui appelle : *Ouvre, ma sœur, mon amie, ma colombe,*
« *mon immaculée, car ma tête est chargée de rosée, et mes che-*
« *veux sont baignés des gouttes de la nuit.* — J'ai dépouillé ma
« tunique, faut-il m'en revêtir? J'ai lavé mes pieds, faut-il les
« salir de nouveau? Tandis que j'hésitai, mon bien-aimé passa
« la main par l'ouverture de la porte, et mes entrailles tressail-
« lirent; je me lève pour lui ouvrir, et mes mains distillent la
« myrrhe; mais quand j'eus tiré le verrou, il s'en était allé. Mon
« âme s'était fondue au son de sa voix; je le cherchai, et ne le
« trouvai pas; je l'appelai, et il ne répondit pas. Ceux qui font
« la ronde me rencontrèrent et me frappèrent, et ceux qui gardent
« les murailles m'enlevèrent mon manteau.

« O filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, je
« vous conjure, dites-lui que je languis d'amour. Mon bien-aimé,
« si vous ne le connaissez pas, est blanc et rosé; on le distingue
« entre mille. Sa tête est un or de choix; ses cheveux sont noirs
« comme le corbeau et se replient comme les palmes. Ses yeux
« sont comme ceux des plus blanches colombes, ses joues comme
« de petits parterres de plantes aromatiques, ses lèvres comme
« des lis exhalant leur premier parfum. Il est beau comme le Li-
« ban, distingué comme le cèdre. Tel est celui que je chéris,
« et il m'aime, ô filles de Jérusalem ! »

Aucun idiome ne possède une idylle aussi tendre, et les objets dont les images sont tirées révèlent mieux qu'un long discours les habitudes du peuple chez lequel elle était chantée. L'histoire de Ruth en donne aussi une idée exacte.

Par un temps de disette, sous les juges Élimélech partit de Bethléem pour le pays de Moab, avec sa femme Noémi et deux fils. Là il s'établit, et ses fils prirent deux femmes moabites, dont une se nommait Ruth. Les maris étant morts, Noémi retourna à Bethléem; mais Ruth ne voulut pas l'abandonner, et quitta sa patrie pour la suivre. Elles arrivèrent à l'époque de la moisson des orges, et Ruth dit à sa belle-mère : « Si tu veux, j'irai glaner aux « champs. » Le champ où elle alla était celui de Booz, homme

Ruth.

puissant et parent d'Élimélech. Booz, ayant appris de Ruth qui elle était, lui dit : « Sois tranquille, personne ne te molestera; si « même tu as soif, va aux seaux et bois, et, à l'heure du repas, « viens ici et mange du pain que tu tremperas dans le vinaigre. » Elle fit ainsi, s'assit parmi les moissonneurs, prit de la bouillie, puis retourna glaner. Et Booz ordonna aux moissonneurs de laisser exprès derrière eux quelques épis, afin qu'elle pût les ramasser sans rougir. Elle lia ce qu'elle avait recueilli et le porta à sa belle-mère, avec le reste du dîner ; puis elle retourna à la moisson avec les filles de Booz, jusqu'à ce que l'orge et le froment fussent rentrés. Lorsque enfin on battit sur l'aire, Ruth, par le conseil de Noémi, se rendit doucement, la nuit, près du lit où Booz dormait, au milieu des gerbes de blé, et lui ayant découvert les pieds, elle se coucha dessus. S'étant réveillé, il lui demanda ce qu'elle voulait, et il apprit d'elle la parenté qu'il y avait entre eux. Le lendemain il obtint d'un parent plus proche qu'il lui cédât son droit sur elle, et il l'épousa.

Nous sommes ainsi amené naturellement à parler de la poésie hébraïque; car, si la vraie poésie est cette voix du sentiment qu'inspire l'amour de l'humanité et l'amour de Dieu, qui prie, qui gémit sur les maux, et console les infortunés en élevant leurs regards vers le ciel, nulle part elle n'a mieux accompli sa tâche que chez les Hébreux.

Toute la litterature hébraïque est contenue dans la Bible (1), livre qui, ainsi que le disait l'illustre orientaliste Jones, « contient plus d'éloquence, plus de vérités historiques, plus de moralité, plus de richesses poétiques, en un mot, plus de beautés en tout genre, que l'on ne pourrait en trouver dans tous les autres livres ensemble, en quelque siècle et en quelque langue qu'ils aient été composés. » Les traditions rabbiniques voudraient que la langue

Langue. hébraïque (2) fût le langage primitif enseigné par Dieu même à

(1) Les Hébreux divisent leurs livres en *thorah*, ou doctrine par excellence, et tels sont les cinq livres de Moïse; *nebüm*, les prophètes; *ketubim*, ou écrits en général, c'est-à-dire tout autre livre. Le *Talmud* appelle *dibré caballah*, c'est-à dire paroles de la tradition, tout ce qui n'est pas *thorah*. Les rabbins disent que le seul *thorah* est une véritable nouveauté en Israël; tout le reste n'étant que des développements partiels de l'hiéroglyphe primitif voilé sous celui-là.

Les Hebreux ne désignent les cinq livres du *Pentateuque* que par les premiers mots de chacun d'eux. Les noms grecs que nous leur donnons communément, leur furent assignés par les Septante, lors de leur version.

(2) La dénomination de langue hébraïque fut introduite, à ce qu'il paraît, par les Grecs; celle de langue de Chanaan ou phénicienne semble la plus ancienne et la plus naturelle. On l'appela généralement judaïque, après la séparation des

l'homme, conservé dans la descendance de Sem, et plus pur chez les fils d'Héber. Quoi qu'il en soit, parmi les langues sémitiques, celle-ci l'emporte en brièveté et en simplicité, et se dis-

deux royaumes de Juda et d'Israël. Le nom d'assyrienne passa de l'écriture moderne hébraïque à la langue elle-même, qui s'écrit avec l'alphabet assyrien. L'hébreu appartient à la famille des langues sémitiques, ou mieux, trilittérales, qui sont : 1° l'*araméenne*, embrassant le chaldéen targumique et le chaldéen biblique, la langue syriaque, le dialecte samaritain, celui des Zabiens et le talmudique; 2° l'*hébraïque ancienne*, c'est-à-dire la biblique, la tardive ou des temps inférieurs, et la rabbinique, qui comprend aussi la phénicienne et la punique; 3° l'*arabe ancien et moderne*, et la langue maltaise, dont la parenté n'est niée par personne; 4° l'*éthiopienne*. Ces langues ont en commun les propriétés suivantes : 1° la plupart de leurs mots ont une racine trilittérale; 2° elles emploient presque toujours des consonnes seules pour exprimer l'idée fondamentale, qui est modifiée, mais rarement substituée par le changement de voyelles; 3° elles font un grand usage des sons gutturaux (entre la voyelle et la consonne, sans être ni l'une ni l'autre), à différents degrés d'aspiration; 4° à proprement parler, elles n'ont pas de cas; 5° elles forment le génitif et l'accusatif des pronoms personnels avec des lettres ajoutées à la fin des mots; 6° elles s'écrivent de droite à gauche (excepté l'éthiopienne); 7° elles n'ont pas de voyelles, y suppléant par des points ou des tirets au-dessus ou au-dessous des lettres. Elles tirent leur origine d'une langue commune, aujourd'hui perdue, qui semble avoir été en grande partie bilittérale et monosyllabique, toute naturelle et onomatopéique. Après que la société des descendants de Noé se fut dissoute, cette langue, la première de toutes, et qui probablement ne fut jamais écrite, aura donné naissance aux idiomes ci-dessus indiqués, selon les divers climats et les caractères différents des nations. Ainsi l'hébreu, avant d'être écrit, était identique avec l'araméen, comme l'arabe, dans les temps antiques, l'était avec l'hébreu, et, à une époque plus reculée encore, avec l'araméen.

La famille d'Abraham, en adoptant le langage des Chananéens, dut nécessairement conserver des formes et des tournures qui s'effacèrent peu à peu lorsque les Hébreux furent en contact continuel avec les indigènes. Les locutions araméennes devinrent enfin surannées.

Cette langue eut des formes stables sous Moïse, et se conserva durant neuf siècles sans altération notable; mais alors que le peuple juif dut céder à la puissance babylonienne, l'hébreu fit place au chaldéen. Ce n'est pas qu'à leur retour dans leur patrie, les Juifs en eussent perdu la connaissance; car, durant leur captivité, il se conserva chez une partie de la nation; mais, avant comme après cette époque, il s'y était introduit beaucoup de mots non bibliques, des tournures et des termes non-seulement araméens, mais aussi grecs et latins. La Misna est écrite dans cet idiome des temps inférieurs, de même qu'un nombre infini de sentences et de narrations des docteurs talmudiques de la Palestine, etc. Il faut en outre distinguer de ces deux langages la langue rabbinique proprement dite, qui ne fut jamais celle du peuple, mais exclusivement celle des rabbins et des gens instruits. On peut donc considérer dans l'hébreu trois époques : l'âge d'or, qui embrasse les livres saints avant la translation à Babylone, ou l'âge du pur hébraïque biblique; l'âge d'argent, qui comprend les livres écrits postérieurement à la migration, ou celui de l'hébraïque biblique tardif; l'âge d'airain ou de l'hébraïque tardif non biblique, dit communément langage rabbinique.

Le docteur Lepsius, dans sa *Paléographie*, montre des ressemblances très-ingénieuses entre l'hébreu et le sanskrit, bien que de familles différentes.

tingue par un spiritualisme qui lui est propre. Tout langage se compose de trois éléments : les voyelles, les consonnes et les aspirations (1) ; à ces dernières se rapportent les consonnes, qui peuvent être rudes ou douces, comme G et GH, C et CH, D et T, B et P, V et F. Les vraies consonnes forment, pour ainsi dire, la charpente de la langue ; les voyelles, la partie musicale : mais l'aspiration, élément caché, correspond au souffle supérieur. La consonne domine dans le grec, dans le persan, dans l'allemand ; la voyelle dans l'italien ; l'aspiration dans l'hébreu, plus que dans tout autre idiome. Il correspond mieux ainsi au but d'exprimer la révélation sacrée. S'il n'est pas aussi riche ni aussi parfait que le sanskrit, il n'y a pas de langage plus abondant en images et en tropes, en un mot plus poétique. Il possède une foule de verbes expressifs et pittoresques dont la racine renferme presque toujours l'idée du temps, tandis que la disette d'adjectifs met obstacle à la redondance des épithètes, défaut des Grecs, et donne au style une allure vive, entraînante, énergique. Aucune langue n'exprime en outre, avec autant d'accord l'image et la sensation. Les verbes hébraïques n'ont réellement que deux temps indéterminés, flottant entre le passé, le présent et le futur ; condition favorable à une poésie d'inspiration, où le présent se marie à l'idée prophétique de l'avenir, et tous deux se confondent dans l'éternité. Ces deux temps alternent très-souvent, de sorte que le second hémistiche d'un vers exprime au futur ce que le premier a raconté au passé.

La différence entre la poésie et la prose n'est pas aussi grande en hébreu que dans les autres langues ; l'écrivain, dans la même œuvre, passe de la prose la plus humble à la poésie la plus sublime.

Les Hébreux conservèrent cet idiome durant la servitude d'Égypte ; puis, dans le pays de Chanaan, jusqu'à Manassès : alors s'introduisirent des mœurs et des rites nouveaux, et, avec eux, l'usage du chaldéen. Pendant la captivité de Babylone, l'hébreu se mêla à l'idiome des vainqueurs, et, cessant d'être parlé, il demeura uniquement le langage des livres de liturgie. Depuis longtemps, ce n'est plus qu'une langue morte dont on pourrait difficilement juger l'harmonie. Cependant, la quantité des aspirations et des lettres gutturales laisse deviner combien l'accent devait en être puissant et passionné.

Ouvrages. La littérature hébraïque se fonde tout à fait sur la religion. Aussi la différence essentielle qui existait entre cette religion et celle

(1) SCHLEGEL, *Histoire de la littérature*, leçon IV. — HERDER, *Esprit de la poésie hébraïque* (allemand).

des Grecs ou des Romains, les empêcha-t-elle de comprendre cette littérature, comme ils ne comprirent pas le genre de vie de la nation juive; ce qui fit qu'ils ignorèrent si longtemps jusqu'à l'existence des livres saints. Seulement, lorsque Ptolémée Évergète les eut fait traduire, quelqu'un d'entre eux, comme le rhéteur Longin, en reconnut la sublimité; d'autres les crurent le produit d'idées platoniques. Celui qui prétendrait, même aujourd'hui, y retrouver les formes scolastiques (1), nos épopées, nos drames, ressemblerait à un homme voulant mesurer au compas de Vitruve le temple de Salomon avec ses proportions colossales, sa mer de bronze soutenue par douze taureaux, ses chérubins couvrant l'arche sainte de leurs ailes étendues, et le sanctuaire redoutable au fond duquel Jéhovah reposait dans une mystérieuse obscurité. On y passe soudain d'une généalogie à l'essor lyrique le plus sublime, d'un simple récit à une fervente prière, d'un règlement minutieux à une inspiration prophétique. Les beautés y jaillissent des choses mêmes et d'une force de volonté créatrice; on n'y trouverait peut-être pas un passage où le beau prédomine seulement en tant que beau, tandis qu'on y entend toujours les paroles de vie, dans lesquelles la simplicité et la clarté la plus grande s'associent à une profondeur qu'on ne saurait atteindre.

L'histoire elle-même y revêt des formes tout autres que les formes classiques; et, tandis que la curiosité nationale y retrouvait les généalogies auxquelles ce peuple tenait tant, l'humanité en recevait une réponse aux problèmes les plus ardus que le vulgaire et les savants puissent proposer. Moïse ne s'arrête pas, comme les autres écrivains de cosmogonies, à des commentaires, à des explications jetées en appât à la curiosité et à l'orgueil; il passe rapidement sur les premiers patriarches : mais, par des paroles précises et intelligibles à tous, il pose le dogme essentiel d'un Dieu unique, libre créateur, et de la descendance d'un seul homme. Le narrateur est tellement absorbé dans la grandeur de ce Dieu, qu'il ne montre pas un très-grand étonnement de ses œuvres : de là le sublime de ces expressions : *Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut; Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres.* Histoire.

(1) Le docteur Lowth a écrit sur la poésie hébraïque cinq traités : le premier sur la mesure des vers; le deuxième, sur le style et sur les figures, les allégories, les similitudes, les prosopopées; le troisième, sur les compositions divisées en élégies, odes, idylles, etc. C'est ainsi que l'on peut rapetisser le sujet le plus grandiose; c'est ainsi qu'une grande érudition et la meilleure intention du monde peuvent devenir mesquines par des préjugés d'école.

Huit chapitres conduisent d'Adam à Abraham; époque que les autres nations peuplent d'une foule de divinités. Ceux qui pensent que Moïse, lorsqu'il les écrivit, tira parti de documents antérieurs dont il aurait pris, non-seulement le fond, mais encore la forme, argumentent de certains mots qni ne se trouvent pas ailleurs, de certains versets d'un rhythme poétique, ressemblant à des citations (1). Ne voulût-on voir que des fables dans les quinze livres d'Énoch, dans les colonnes sur lesquelles Joseph raconte que les descendants de Seth, avant le déluge, inscrivirent beaucoup de choses pour ceux qui survivraient au grand cataclysme, rien ne s'oppose cependant à ce que l'on puisse croire que Moïse se servit des paroles mêmes dans lesquelles la tradition s'était conservée (2).

Le récit s'agrandit lorsqu'il vient à parler plus spécialement du peuple d'Israël; la sublime simplicité des choses s'associe alors à la candeur des expressions : aussi en est-il qui mettent la narration de Moïse au-dessus de celle d'Homère. Dans l'Exode et dans les Nombres, le naïf récit de la vie patriarcale fait place à la grandeur mystérieuse de l'Égypte, à l'immensité des déserts de l'Arabie : quelquefois même, il s'épanche en hymnes d'une incomparable majesté, qui frappent d'autant plus que le style en est plus simple.

(1) *Dixitque Lamech uxoribus suis Ada et Sellæ : Audite vocem meam, uxores Lamech; auscultate sermonem meum, quoniam occidi virum in vulnus meum, et adolescentulum in livorem meum. Septuplum ultio dabitur de Cain, de Lamech vero septuagies septies.* (GEN., IV, 23-24.) C'est sans doute un fragment de la plus ancienne poésie. — Dans la malédiction de Noé (Gen., IX) : *Maledictus puer Chanaan : servus servorum erit fratribus suis. Benedictus Dominus Deus Sem : sit Chanaan servus ejus. Dilatet Deus Japheth, et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus.* — VOY. RICHARD SIMON, *Histoire de l'ancien Testament*, 1685. — ASTRUC, *Conjectures sur les mémoires originaux dont Moïse s'est servi pour la composition de la Genèse*; Bruxelles, 1753.

(2) Le docteur RICHARD LAURENCE a publié *Mashasa Henoch Nabiy, the book*, etc., c'est-à-dire le *Livre du prophète Énoch*, œuvre apocryphe, crue perdue durant des siècles, mais découverte en Abyssinie à la fin du siècle dernier, traduite d'un manuscrit éthiopien de la bibliothèque bodléienne, Oxford, 1821. Un livre très-ancien, bien qu'apocryphe, et sur lequel s'appuyèrent les premiers écrivains chrétiens, méritait assurément d'être publié; mais on n'y trouva rien qui éclaircît quelque peu la haute antiquité. Il fut composé avant J.-C., puisque saint Jude le cite, et après la captivité de Babylone, puisque les idées empruntées aux Chaldéens y abondent. L'idée de la Trinité, qui, dans d'autres livres hébreux, est regardée comme une doctrine cabalistique, est exprimée dans celui-ci de manière à convaincre qu'elle était commune chez les Hébreux; il fait assister à la création trois seigneurs, celui des Esprits, l'Élu et le Puissant. Voir le jugement qu'en porte Sylvestre de Sacy, *Journal des savants*, 1826.

L'histoire qui suit celle de Moïse, est comprise dans le livre de Josué, dont ce chef lui-même est cru l'auteur; puis, dans les chroniques des prophètes contemporains, qui souvent se rapportent à des annales et à des mémoires publics aujourd'hui perdus. Ces mémoires, les pensées sacerdotales qu'ils exposaient, et la voix du peuple exprimée par les prophètes, sont les trois éléments de ces historiens. Ils sont tout à fait différents des auteurs profanes car ils écrivent un grand drame dont les acteurs sont Dieu et son peuple; l'observation ou la violation de sa loi et les conséquences qui en dérivent, la mission des prophètes, les choses merveilleuses qu'ils accomplissent, arrêtent le narrateur qui ne fait qu'effleurer tout ce qui serait de pure curiosité. On en goûte mieux les beautés littéraires, si l'on se transporte à ce temps et qu'on s'en représente les mœurs, qui ressemblaient à celles des Bédouins d'aujourd'hui. Ces nomades sont encore très-avides de récits, et quelquefois, faisant halte dans leurs courses, ils se pressent autour du conteur; on voit alors l'anxiété, la colère, la compassion se peindre tour à tour sur leurs faces bronzées. Si un grand danger menace le héros, ils s'écrient soudain : *Non, non, que Dieu le préserve!* S'il s'élance dans la mêlée, leur main saisit le cimeterre; s'il tombe victime d'une trahison, ils crient: *Malédiction au traître!* Succombe-t-il: *Dieu le reçoive dans sa miséricorde*, disent-ils tristement. Triomphe-t-il, ils applaudissent et s'écrient : *Gloire au Seigneur des armées!* Le narrateur allonge le discours, se complaisant aux moindres circonstances, n'omettant pas un anneau de la chaîne généalogique, répétant les phrases de convention et les proverbes, s'étendant enfin en descriptions des beautés de la nature, des femmes surtout, descriptions toujours terminées par cette exclamation : *Gloire à Dieu qui a créé la femme!* C'est ainsi que je me figure les Hébreux, attentifs à écouter de la bouche de quelque scheikh les histoires conservées par des chroniques ou dans la tradition.

Venons aux autres livres du Pentateuque.

Le *Lévitique* contient la constitution du sacerdoce et les détails d'un culte qui, n'étant que l'ombre et la préparation du sacrifice spirituel, devait être pour toujours remplacé par lui (1).

(1) La preuve en est dans les rites qui font allusion et semblent préparer à l'expiation chrétienne. « Le dixième jour du septième mois, vous attristerez vos « âmes; vous ne ferez aucune œuvre de vos mains, ni vous, ni les étrangers « qui seront chez vous. En ce jour, se feront votre expiation et la purification de « tous vos péchés, et vous vous purifierez devant le Seigneur. Cette purification « sera faite par le prêtre qui aura reçu l'onction sainte. Il purifiera le sanctuaire,

Le *Deutéronome* comprend les dernières instructions de Moïse aux Israélites, et se termine par le sublime cantique d'actions de grâces.

Aux cinq livres du Pentateuque font suite ceux de Josué et des Juges, celui de Ruth, les deux de Samuel, les deux des Rois, les deux des Paralipomènes, les deux d'Esdras et de Néhémie, ceux de Tobie, de Judith, d'Esther, de Job, des Psaumes, des Proverbes, de l'Ecclésiaste, du Cantique des cantiques, les quatre plus grands prophètes et les douze inférieurs. En outre, l'Église catholique a reconnu, comme canoniques, les livres de Judith, de Tobie, le premier et le second des Machabées, la Sagesse, l'Ecclésiastique, Baruch, une partie du livre de Daniel et de celui d'Esther; tous ces livres sont appelés *deutérocanoniques*.

Les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, l'*Ecclésiastique* et la *Sagesse* sont des traités de morale. La forme dominante est celle du proverbe, qui résumait la science avant l'usage de la prose écrite. Les douze chapitres de l'Ecclésiaste représentent les souffrances de tant d'esprits qui, alors comme aujourd'hui, se perdaient dans des désirs sans limites, dans une désolation découragée. Le sceptique, le matérialiste, le panthéiste, y retrouvent déjà leurs systèmes, ressuscités de temps en temps. « Que reste-t-il à l'homme de « toutes ses fatigues? demande l'Ecclésiaste. Une génération vient,

« le tabernacle de l'alliance et l'autel, comme aussi les prêtres et le peuple. » La purification de la tribu sacerdotale terminée, on passait à celle du peuple. La multitude présentait à cet effet, au pontife, deux boucs pour les péchés et un bélier pour l'holocauste. Les deux boucs étaient offerts, l'un pour être immolé, l'autre pour être chargé de tous les péchés d'Israël, et envoyé au désert. Il est facile d'apercevoir le sens figuré de cette image. L'agneau pur ne devait pas être seul à souffrir, mais bien encore le bouc; c'est-à-dire que le peuple devait *attrister son âme* dans ces jours de pénitence. Le prêtre offrait le bouc vivant, et, lui mettant les mains sur la tête, il confessait toutes les iniquités d'Israël, les offenses et les péchés, en chargeait avec imprécation la tête du bouc, puis l'envoyait ainsi dans le désert. Le *Talmud* de Jérusalem a conservé une formule de prière et de confession que le grand prêtre prononçait au nom du peuple :

Domine, maligne egi, et in opinione animoque male constanter steti, et in via longinqua ambulavi; sicut ego feci, amplius non faciam. Sit voluntas et beneplacitum tuum, Domine Deus, ut expies omnes prævaricationes meas, et parcas omnibus iniquitatibus meis, et condones omnia peccata mea.

Selon la Misna, la formule était celle-ci :

Quæso, Domine, perverse egi, prævaricatus sum, peccavi adversus te, ego et domus mea; quæso, Domine, condona, quæso, iniquitates, rebelliones et peccata quæ perverse egi, in quibus rebellavi et peccavi adversus te, ego et domus mea, sicut scriptum est in lege Moysis servi tui, quoniam hac die fit expiatio, etc.

« une génération s'en va ; la terre demeure. Ce qui fut est ce qui « sera ; ce qui s'est fait est ce qui doit se faire. Rien de nouveau « sous le soleil, et à rien ne sert de dire : Ceci est nouveau, puis- « que d'autres nous ont précédés depuis des siècles. J'ai examiné « tout ce qu'il y avait sous le soleil, et partout je n'ai trouvé que « vanité ; et j'ai vu que plus on acquérait en sagesse, plus s'ac- « croissait l'indignation. Alors je voulus jouir ; je bâtis de magni- « fiques palais, je plantai des vignes et des jardins, je formai des « réservoirs d'eau, je possédai des serviteurs et des servantes, « des troupeaux de bœufs et de moutons, de l'or et de l'argent, « des chanteurs et des chanteuses, des celliers pleins de vin, et « je ne me refusai rien de ce que mes yeux pouvaient désirer ; « mais je vis que tout n'est que vanité. Je cherchai aussi la science, « et je vis que le savant et l'insensé finissent de la même manière. « Que sert donc à l'homme de tant se fatiguer, si ses jours sont « pleins de douleurs et de souffrances ? J'ai vu les oppressions qui « se font sous le soleil, les larmes de l'innocent qui n'a personne « pour le consoler, et l'impuissance où il se trouve de résister à la « violence, privé comme il est de tout appui ; et j'ai préféré l'état « des morts à celui des vivants, j'ai estimé plus heureux encore « celui qui n'est pas né et n'a pas éprouvé les maux qui arrivent « sous le soleil. »

Ne dirait-on pas le mécontentement de René et de Child-Harold ? Il va plus loin, et dit « que l'homme ne possède rien de plus « que la bête, et que tout tend vers la même fin. Sortis de la terre, « nous retournons à la terre, et nul ne sait si l'esprit des fils d'A- « dam monte, et si celui des animaux descend. Le corps sera cen- « dres, et l'esprit s'exhalera comme un air léger, se dissipera « comme la poussière. » Tant sont vieilles ces erreurs ! Le sage proteste contre elles, en se rappelant que Dieu jugera et examinera toute œuvre bonne et mauvaise.

De la forme doctrinale, ces livres philosophiques s'élèvent parfois à la poésie, comme dans l'éloge de la sagesse, dans la peinture de l'oisiveté.

Pour qu'on puisse mieux se représenter les mœurs des Hébreux, nous donnerons ici deux portraits de femmes :

« Mon fils, dis à la Sagesse : Tu es ma sœur, et appelle la Pru- « dence ton amie, afin qu'elle te garde de la femme étrangère qui « se sert d'un langage doux et flatteur. De la fenêtre de ma mai- « son, je vois à travers les barreaux un jeune homme insensé qui, « vers le soir, passe dans une rue au coin de la maison de cette « femme ; et voilà qu'elle court, parée comme une courtisane,

« adroite à surprendre les âmes, babillarde et flatteuse, impa-
« tiente du repos, ne sachant se tenir tranquille au logis, et ten-
« dant ses piéges, tantôt sur les places, tantôt dans les carrefours,
« tantôt au coin des rues. En accostant le jeune homme, elle
« l'embrasse, et, d'un visage effronté, elle le caresse en lui di-
« sant : *J'ai promis des victimes pour me rendre le ciel favo-*
« *rable; aujourd'hui j'ai acquitté mon vœu. C'est pour cela que*
« *je suis venue au-devant de toi, désirant te voir, et je t'ai trouvé.*
« *J'ai suspendu mon lit, je l'ai couvert de courtes-pointes bro-*
« *dées en Égypte; j'ai répandu dans ma chambre la myrrhe,*
« *l'aloès et le cinnamome. Viens; enivrons-nous d'amour jusqu'à*
« *ce qu'il fasse jour. Mon mari est absent; il est parti au loin,*
« *emportant une bourse pleine d'argent; il ne reviendra qu'à la*
« *pleine lune.* C'est ainsi qu'elle le séduit par ses longs discours
« et l'entraîne par les flatteries de ses lèvres. Il la suit comme le
« bœuf qu'on mène à l'autel, comme l'agneau qui bondit et ne
« sait pas qu'on le mène à la boucherie, tant que le fer n'a pas
« traversé son flanc, comme l'oiseau qui vole au lacet et ne sait
« pas que c'est au péril de sa vie (1). »

Voici l'autre portrait :

« Qui trouvera la femme forte? Immense est son mérite; le
« cœur de son mari se confie en elle, et il n'a pas besoin de dot;
« elle est pour lui la source de tout bien, et jamais du mal. Elle s'est
« procuré la laine et le lin, et les a travaillés de sa main; elle est
« comme le vaisseau d'un marchand qui apporte de loin ses profits.
« Elle se lève lorsqu'il est encore nuit, et donne à manger à ses
« serviteurs et à ses servantes. Elle a remarqué un champ, l'a
« acheté, et a planté la vigne avec le produit de ses mains. Elle
« a observé que ses affaires allaient bien, et la nuit n'éteindra
« pas sa lampe. Elle a porté sa main à des œuvres fortes, et
« ses doigts ont tourné le fuseau. Elle a ouvert sa main à l'indi-
« gent et étendu ses bras vers le pauvre. Elle ne craindra pas
« dans sa demeure la rigueur de l'hiver, parce que tous ses do-
« mestiques ont un double vêtement. Elle s'est fait une robe bro-
« dée et s'est vêtue de lin et de pourpre, et son époux se montre
« dignement quand il est assis aux portes avec les sages du pays.
« Elle a fait de la toile et l'a vendue; elle a livré des ceintures aux
« marchands chananéens. Elle a ouvert sa bouche à la sagesse,
« et les paroles de la clémence sont sur sa langue. Elle n'a pas
« mangé son pain dans l'oisiveté. Ses fils ont grandi et l'ont pro-

(1) *Proverbes*, VII.

« clamée très-heureuse, et son mari l'a exaltée. La grâce est trom-
« peuse, la beauté fugitive; la femme qui craint le Seigneur est
« celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains, et qu'aux
« portes de la ville, elle soit louée pour ses œuvres (1). »

Mais l'œuvre la plus sublime de poésie philosophique est le livre de *Job*. Qu'il soit original en hébreu, ou que Moïse l'ait traduit de l'arabe pour consoler son peuple durant la servitude, aucun ne répond mieux, en ce qui concerne la grandeur et la misère de la condition humaine, à la fatalité et à la providence, aux épreuves auxquelles Dieu soumet les bons pour les rendre meilleurs. Le héros, véritable ou d'invention, en nous offrant le spectacle de la lutte entre le génie du mal et celui du bien, fait voir l'énergie de l'homme qui, avec une résignation héroïque, accepte les infortunes comme une épreuve, réduit au néant les blasphèmes de ceux qui voudraient prendre pour mesure de la moralité les biens ou les maux de ce monde, et finit par se relever triomphant.

On croit généralement que le vers hébreu n'avait pas de mètre syllabique, comme le nôtre, ni de mesure de temps, comme celui des Grecs et des Latins (2). La forme dominante est le parallélisme, c'est-à-dire la succession des pensées, et le mouvement rhythmique, qui ne consiste pas seulement dans les syllabes et les paroles, mais encore dans les images et les sentiments disposés avec une libre symétrie. Cette symétrie s'aperçoit dans les psaumes, aussi bien dans chaque vers et dans chaque membre de vers que dans la structure de toute la composition (3); forme poétique bien plus Poésie.

(1) *Proverbes*, XXXI.

(2) Saint Jérôme dit cependant dans l'introduction à la Bible : *Nemo cum prophetas versibus viderit esse descriptos, metro eos existimet apud Hebræos ligari, et aliquid simile habere de Psalmis et operibus Salomonis : sed quod in Demosthene et Tullio solet fieri, ut per cola scribantur et commata, qui utique prosa et non versibus conscripserunt.* Et ailleurs : *Quod si qui videtur incredulum metra esse apud Hebræos et in morem nostri Flacci, græcique Pindari et Alcæi et Sapho, vel psalterium, vel lamentationes Jeremiæ, vel omnia scripturarum cantica comprehendi, legat Philonem, Josephum, Origenem, Cæsariensem Eusebium, et earum testimonio me vere dicere comprobabit.*

Dans l'ouvrage *Von der Form der hebraischen Poesie nebst einer Abhandlung über die music der Hebräer, von* J. L. Saalsmutz, etc., *mit einem Vorworte von* Dr. August. Hahn (Königsberg, 1835), il a été démontré que les Hébreux eurent des vers métriques, quels ils furent, et comment ils evaluèrent les syllabes.

(3) Il y aurait parallélisme *synonyme*, lorsque deux membres expriment la même pensée avec des mots divers; par exemple psaume 8 :

> *Quid est homo quod memor es ejus?*
> *Aut filius hominis quoniam visitas eum?*

grandiose que celle de la rime et du rhythme, secondant le mouvement, loin de l'entraver. Elle provenait naturellement de ce que les psaumes étaient destinés à un chant alternatif auquel le peuple répondait en chœur (1). Une partie des assistants disait : *Le Seigneur est entré dans son règne! que la terre tressaille de joie;* et l'autre : *Que toutes les îles se réjouissent.* La première reprenait : *Les nuées et l'obscurité l'environnent;* et la seconde : *La justice et le jugement sont les soutiens de son trône.*

La poésie des Hébreux l'emporta sur celle des autres peuples, par cela encore qu'elle était nationale et entée sur leur existence même. Leurs deux plus grands poëtes furent leur législateur et leur plus grand roi; leurs hymnes étaient chantés dans toutes les solennités; c'était dans ce but que la musique entrait comme partie principale dans l'éducation. Ils avaient très-anciennement des écoles de prophètes, c'est-à-dire de chanteurs; Samuel (2) montre une troupe de prophètes qui descendaient de la hauteur en chantant, précédés par le tympanon, le psaltérion, la flûte et la harpe.

L'art du chant fleurit principalement sous David, qui organisa quatre mille lévites en vingt-quatre chœurs, destinés à chanter dans les solennités publiques. Ces chœurs avaient à leur tête Asaph, Héman, Iditum, poëtes célèbres eux-mêmes. Quand nos chanteurs efféminés d'aujourd'hui viennent nous fredonner, dans nos salles étroites, des amours et des passions souvent exagérées, toujours étrangères à nos mœurs, que peuvent-ils nous offrir qui approche de ces solennités religieuses et populaires si pleines de majesté?

Parallélisme *antithétique*, lorsque le premier membre est expliqué dans le second au moyen d'antithèses; psaume 18 :

Dies diei eructat verbum,
Et nox nocti indicat scientiam.

Parallélisme *synthétique*, lorsque le second membre ajoute quelque chose au premier pour l'expliquer; même psaume :

Lex immaculata convertens animas,
Testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.

Voir ORTALDA, *Introduction à l'étude de la langue hébraïque;* Turin, 1846.

(1) ESDRAS, I, ch. III, v. 10. « Les prêtres se présentèrent avec les trompettes, et les lévites avec les cymbales, pour louer Dieu, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle sur Israel. Et tout le peuple répondait d'une grande voix, en louant le Seigneur, parce que les fondements du temple du Seigneur étaient posés, et le cri retentissait au loin. »

(2) *Rois*, I.

Représentez-vous tout Israël distribué en deux vastes chœurs, moitié sur le mont Hébal, moitié sur le Garizim, et le Jourdain entre eux. Les lévites entonnent le psaume : « Maudit celui qui « a sculpté ou fondu les images des dieux ! Maudit celui qui « n'honore pas son père et sa mère ! Maudit celui qui déplace la « borne de son voisin, qui égare l'aveugle, qui ne fait pas jus- « tice à l'étranger, à la veuve, à l'orphelin ; qui pèche avec la « femme d'autrui ou avec une parente ! Maudit celui qui tue son « prochain en trahison ; celui qui rend faux témoignage à prix d'argent ! » Et à chaque verset, du haut d'Hébal, la moitié du peuple répondait *Malédiction*, ou *Bénédiction* du sommet du Garizim.

Le cantique qui avait retenti quand l'arche du Seigneur fut apportée sur la montagne de Sion, ne devait plus s'effacer de la mémoire. Partagés en chœurs divers, les lévites et les chanteurs ouvraient la marche, et, accompagnés du son des instruments, ils entonnaient tour à tour : « Au Seigneur est la terre et tout ce qu'elle contient. — Le globe de la terre et tout ce qui l'habite. — Il l'a fondée au-dessus des mers, il l'a établie au-dessus des fleuves. »

Commençant alors à gravir la pente de la colline, ils demandaient :

« Qui montera sur les montagnes du Seigneur ? — Ou qui s'ar- « rêtera dans son lieu saint ? » Et tous ensemble répondaient en chœur : « Celui dont les mains sont innocentes et dont le cœur est « pur ; celui qui n'a pas abandonné son âme à la vanité, ni « fait de faux serment pour tromper son prochain. »

Puis, comme l'arche s'approchait du lieu qui lui était destiné, les chœurs s'élevaient avec un redoublement d'harmonie : « Levez « vos portes, ô princes ; et vous, portes éternelles, levez-vous, « afin de laisser entrer le roi de la gloire. »

Alors ceux qui étaient placés sur la hauteur, demandaient : « Qui « est ce roi de la gloire ? »

Et tous répondaient : « C'est le Seigneur, le Dieu tout-puissant « dans les batailles, le Seigneur de la vertu (1). »

Quelquefois les psaumes révèlent les angoisses intérieures du poëte inspiré ; mais l'allégorie l'emporte, et en fait des cantiques d'espérance et de promesses générales. L'humanité n'y est pas représentée seulement riante ou désolée, mais tout ensemble avec ses tristesses et ses consolations, ses frayeurs subites et ses subites

(1) Psaume XXIII. Voy. Lowth.

espérances, ses peines d'amour et de haine, avec la faiblesse du doute et la puissance de la persuasion (1). Comme dans toute poésie qui doit vivre, les images sont déduites des idées habituelles du peuple à qui elle s'adresse; tout s'y anime et se meut; les monts tremblent ou se réjouissent; l'abîme élève la voix; les eaux voient le Seigneur et en sont frappées d'épouvante. Jérémie s'écrie : « O glaive du Seigneur, quand te reposeras-tu? « Rentre dans le fourreau, rafraîchis-toi et tais-toi. Oh! comment reposera-t-il, si Dieu lui commande de s'aiguiser contre « Ascalon et contre ses contrées maritimes? » Si Jérémie remplit l'âme d'une tristesse sacrée, Ézéchiel la ravit par son énergie puissante; mais Isaïe n'a d'égal en aucune langue. C'est surtout lorsqu'ils parlent de Dieu que les prophètes prennent un essor sublime, secondés qu'ils sont encore par la concision d'une langue avare de mots inutiles. Nous lisons dans Isaïe : « La terre chancellera « comme un homme ivre, et sera emportée comme la tente d'une « nuit; » dans Nahum : « Le Seigneur est dans la tempête, dans « le tourbillon sont ses voies, et les nuées sont la poussière « de ses pieds; il crie à la mer, et elle se dessèche, et tous les fleu« ves deviennent un désert; » dans Hbacuc : « Dieu demeura et « mesura la terre, regarda et dissipa les nations; les montagnes « des siècles furent réduites en poussière, et les collines du monde « inclinées devant les voies de son éternité. »

« Dans ma tribulation, s'écrie David, j'ai invoqué le Seigneur, « et il m'a exaucé de son temple. La terre s'émut et trembla; « les fondements des monts s'ébranlèrent, parce que tu t'es cour« roucé. La fumée de sa colère s'éleva, et le feu étincela sur sa « face. Il abaissa les cieux et descendit; un nuage obscur était « sous ses pieds. Il monta sur un chérubin et vola; il vola sur les « ailes des vents, il posa les ténèbres autour de sa retraite, et se « fit comme une tente des eaux ténébreuses des orages (2). »

Ailleurs, pénétré de l'idée de la présence de Dieu, il s'écrie; « Où me cacher, où fuir tes regards pénétrants? Si je monte dans « le ciel, tu y es; si je descends dans les abîmes, tu y es encore. « Si je prends des ailes dès le matin, et si je m'en vais demeurer « aux extrémités de l'Océan, c'est ta main elle-même qui m'y « conduit, et j'y retrouverai ta puissance (3). » En contemplant la nature, il exprime ainsi sa pieuse admiration : « Seigneur, tu

(1) Voy. le psaume XLI.
(2) Psaume XVII.
(3) Idem CXXXVIII.

« m'as inondé de joie par le spectacle de ta création ; je serai heu-
« reux en chantant les œuvres de tes mains, et qu'elles sont grandes, « ô Seigneur ! Que tes pensées sont profondes ! mais l'aveugle ne « voit pas ces merveilles, l'insensé ne les comprend pas (1). »

David, le plus grand poëte qu'ait jamais possédé aucune nation, disait que l'homme « fut conçu dans l'iniquité, et rebelle à « la loi divine (2) ; » que l'homme est incapable de prier par lui-même, quand Dieu ne lui accorde pas cette « huile mystérieuse « qui ouvrira ses lèvres et lui permettra de prononcer des paroles « de louange et d'allégresse (3) ; » mais il met sa confiance dans le Seigneur; il réprouve l'incrédule qui « refusa de croire, de crainte « de faire le bien (4) ; » il explique les prodiges du culte intérieur que plus tard le christianisme devait révéler ; il invoque le Seigneur « pour qu'il lui enseigne à faire ses volontés, *parce qu'il est son Dieu* (5). » Aucun philosophe de l'antiquité n'avait deviné que la vertu consistait dans l'obéissance à Dieu, parce qu'il est Dieu. Aussi de Maistre dit-il que les psaumes sont une véritable préparation évangélique ; car nulle part n'apparaît plus visible l'esprit de la prière qui est l'esprit de Dieu, et partout s'y lit la promesse de ce que nous possédons aujourd'hui. La prière est le caractère constant de ces compositions, mais lorsqu'elles racontent ou quand elles louent; puis, après que le prophète a péché, l'expiation l'enrichit de nouvelles beautés, soit quand il se courbe sous le fléau, soit lorsqu'au milieu de sa magnifique cité « il « gémit comme le pélican dans le désert, comme la huppe errant « au milieu des ruines, comme le passereau solitaire sur le toit (6), « et consume ses nuits en plaintes douloureuses, et inonde de « larmes sa triste couche (7), parce que les traits du Seigneur l'ont « frappé (8). Il n'est plus en lui un membre qui soit sain ; il a perdu « la voix, il est privé de la lumière, il ne lui reste que l'espé- « rance (9). »

Quelquefois, il plonge son regard dans l'avenir, devinant le monde réuni sous une seule loi, dans une seule prière, lorsque, « de toutes les parties de la terre, les hommes se RESSOUVIENDRONT

(1) Psaume XCI.
(2) Idem L et LVII.
(3) Idem LXII.
(4) Idem XXXV.
(5) Idem CXLII.
(6) Idem LI.
(7) Idem VI.
(8) Idem XXVII.
(9) Idem XXXVII.

« du Seigneur et se convertiront à lui, et qu'il se montrera, et « que toutes les familles humaines s'inclineront devant lui (1). »

L'imperfection est le caractère des œuvres de l'homme; il n'est pas de philosophe, quelque grand qu'il ait été, sur la tombe duquel la postérité ne puisse révéler ses erreurs, son ignorance, ses contradictions. Il n'en est pas ainsi de la Bible, bien qu'elle touche aux questions les plus élevées, les plus capitales, à toutes les énigmes de la science, à tous les mystères de l'homme moral et physique, du temps et de l'éternité. Elle forme un tout unique, développe en grand la même idée, le même sujet, l'homme et le peuple de Dieu; tantôt elle a pour objet spécial la rédemption de l'humanité, tantôt la nation élue pour garder la parole de vie, pour l'appliquer et la répandre. Au lieu de ce mélange d'éléments, qui, dans les autres littératures, indique d'abord une lutte, puis une transaction entre les castes, les croyances, les différents degrés de civilisation, on y aperçoit constamment un seul Dieu, un seul culte, une race unique, une même manière de voir; dans le passé, pas de pâture pour une vaine curiosité, mais toujours la nation, l'unité; dans l'avenir, l'accomplissement de promesses sublimes. Aussi, lorsque nous reconnaissons qu'on chercherait vainement dans ces livres, qui furent écrits par tant d'auteurs éloignés de temps, de lieux, de conditions, deux idées disparates, deux faits qui se démentent, sommes-nous contraints d'y reconnaître une origine commune, un commun inspirateur.

Job désirait que ces paroles fussent gravées sur la pierre. Le roi prophète chantait : « Que ces pages soient écrites pour les générations futures, et les peuples qui n'existent pas encore béniront le Seigneur (2); » et tous deux ils ont été exaucés en participant à l'éternité. Nous sentons, chez les écrivains profanes, les limites qu'imposent à la pensée les lieux, les temps, l'habileté : mais la Bible est le livre de tous les siècles, de tous les peuples, de tous les rangs; elle a des consolations pour toutes les douleurs, des joies pour chaque consolation, des vérités pour chaque temps, des conseils pour chaque état; en nourrissant les âmes de la parole de vie, elle élève l'intelligence et cultive le goût du beau; elle a inspiré la *Divine Comédie*, le *Paradis perdu*, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, l'*Athalie* de Racine, *la Messiade* de Klopstock, les *Hymnes sacrées* de Manzoni.

En ce qui concerne la pensée humanitaire, quand les autres

(1) Psaume XXI.
(2) Idem CI.

livres de l'antiquité tendent à établir l'infériorité de certaines races et la haine des nations étrangères, préjugé barbare qui dure encore, non-seulement dans l'Inde et dans la Chine, mais même au milieu de la liberté si vantée de l'Amérique, la Bible, avec l'unité de Dieu, proclame l'unité de l'espèce humaine et une justice supérieure aux combinaisons politiques ; elle nous fait tous frères, pour travailler ensemble dans l'exil au rétablissement de l'harmonie détruite par la première faute.

INDIENS.

CHAPITRE XI.

NOTIONS GÉNÉRALES.

A l'abri des plus hautes montagnes du globe, qui s'abaissent par degrés en fécondes et riantes collines, est située l'Inde (1), ayant d'un côté le spectacle de l'Océan, de l'autre celui de l'Himalaya. Elle est arrosée par un nombre infini de ruisseaux et par de grands fleuves, sur les rives desquels un soleil puissant mûrit toutes sortes de fruits délicieux que la main de l'homme n'a pas semés. D'innombrables troupeaux paissent sur les immenses et vertes prairies qui s'inclinent jusqu'à la mer, dont les eaux limpides pénètrent dans l'intérieur des terres, multipliant les abris pour les navigateurs, qui, depuis les temps les plus reculés, viennent y apporter de l'argent monnayé en échange des denrées dont la nature a doté ce sol privilégié. On fait, dans les plaines, jusqu'à cinq ré-

(1) Un pays d'une aussi grande étendue que l'Inde ne pouvait pas n'avoir qu'un seul nom parmi les indigènes. Sans parler de la péninsule au delà du Gange, qui n'est pas l'Inde proprement dite, en sanskrit, le Deccan et l'Indoustan se nomment *Djambu-Duyp*, île de l'arbre de vie ; *Medhiabhumi*, habitation du milieu ; *Bharatkand*, royaume de Barat. Le grand fleuve qui en baigne la partie occidentale porte les noms de Sind ou Hind, qui en exprime la couleur bleu foncé ; c'est de lui que les Persans appelèrent ce pays Sindhoustan, ou Indoustan, et ses habitants Indous, dénomination adoptée par les autres peuples. Cependant le mot *Sindhoustan*, dans les écrits indiens, exprime seulement les pays que parcourt le fleuve Indus. Les mahométans entendirent le nom de Sind comme opposé à celui de Hind, qu'ils attribuent aux contrées sur le Gange. Les Anglais appellent les Indiens *Gentus*, du mot portugais *gentios*, c'est-à-dire gentils ou païens.

coltes par an; les collines couvertes de palmiers, d'ananas, de cannelliers, d'arbres à poivre, de vignes, de rosiers toujours en fleurs, voient mûrir trois fois dans l'année les fruits les plus exquis.

Mais, à côté de ces fertiles campagnes, d'arides montagnes se dressent vers le ciel, surpassant en hauteur la cime du Chimborazo; des landes de sable, sans verdure et sans abris, s'étendent sur de vastes territoires. Les ouragans ne se déchaînent nulle part avec plus de furie. De grands fleuves se précipitent comme des torrents, et, venant à se rencontrer, se soulèvent écumants comme l'Océan dans la tempête; puis, confondant leurs eaux, ils traversent des campagnes sans fin, pour aller combattre la mer plutôt que pour lui verser leur tribut.

La vallée de Kachemyr entre autres, formée par la chaîne de l'Himalaya qui, dans cet endroit, se divise vers l'orient et vers l'occident sous les noms de Paropamise et d'Imaüs, est dans une position si heureuse que certains voyageurs ont voulu y voir le paradis terrestre. En effet, quatre fleuves (1) y prennent leur source, répandant au loin la fraîcheur et la vie. Là s'élève le mont Mérou, habité par la puissance de Dieu et par les quatre principaux animaux de la théogonie indienne (2). L'Indus, descendant de ces monts à travers le Pendjab (3), forme au sud un delta dont les eaux qui l'arrosent font un jardin délicieux. L'homme a des formes robustes; celles de la femme sont harmonieuses et remplies de grâce; hommes et femmes, d'un naturel doux, sont bienveillants envers les étrangers, et incapables de nuire à leurs semblables ou même aux autres créatures. Ils se nourrissent de lait, de riz, de fruits que leur fournit la fécondité naturelle du sol: modérés dans leurs désirs, supportant patiemment la fatigue et l'oppression, ils aiment la contemplation et la méditation.

Tel est le pays que les anciens révéraient comme l'instituteur des nations; qui resta pour eux un mystère; qu'Alexandre ne put conquérir, mais dont le cimeterre des musulmans abattit la civilisation, si elle ne la déracina point, et qui maintenant est abandonné aux habiles spéculations d'une compagnie de marchands. Si ses nouveaux maîtres l'exploitent à leur propre avantage, ils ont du moins mis un terme à la molle et rapace administration

(1) Le *Brahmapoutra* ou fils de Brahma; le *Ganga* ou le Gange, fleuve par excellence; le *Sind* ou Indus, fleuve noir; le *Gihon* ou l'Oxus.

(2) Le cheval, le bœuf, le chameau, le cerf.

(3) Nom persan équivalent au mot grec *pentapotamia*, cinq fleuves, des cinq cours d'eau qui se jettent dans le Sind.

des rajas nationaux et à l'insatiable cruauté des nababs musulmans. Sous leur administration, cent quatre-vingts millions d'Indiens ont pu reprendre leurs travaux pacifiques, leurs habitudes d'extase et de suicide, recommencer leurs fins tissus. Peut-être un jour leur goût pour une vie tranquille, objet de tous leurs vœux, se modifiera par l'exemple de l'activité anglaise, et ils pourront reparaître sur la scène du monde civilisé, réunis avec leurs vainqueurs dans une union féconde d'amour, d'œuvres et de croyances.

C'est de l'expédition d'Alexandre le Grand, dans l'antiquité, et des établissements portugais ou anglais, dans les temps modernes, que nous est venue la connaissance de ce peuple, monument vivant d'une race antérieure. Les compagnons du roi de Macédoine connurent presque uniquement le Pendjab et la contrée baignée par l'Indus; la côte, à l'orient de la péninsule au delà du Gange, est au contraire plus fréquentée par les modernes. Mais les premiers ne pouvaient comprendre une civilisation si différente de celle des Grecs; ceux même qui la virent de leurs propres yeux, racontèrent des choses qui passèrent pour des fables, bien que les découvertes successives aient démontré qu'ils n'en imposaient pas, mais qu'ils interprétaient à faux ou exagéraient ce qu'ils avaient vu (1). L'étude de ce pays est donc restée un aliment de curiosité plutôt qu'une occupation sérieuse et scientifique, jusqu'à nos jours, où elle a occupé des esprits distingués, des observateurs soigneux, qui ont excité notre admiration pour les merveilleux débris de la civilisation indienne, et mis au néant les prétentions, non pas seule-

(1) Les récits d'Hérodote se rapportent à l'expedition de Darius, fils d'Hystaspe, qui s'arrêta au nord. Photius nous a conservé beaucoup de fragments de Ctesias, médecin d'Artaxerxès Mnemon, relatifs surtout à la contrée fabuleuse de l'Inde, la vallée de Kachemyr. ARRIEN, dans son livre sur l'Inde et dans sa vie d'Alexandre, s'appuya sur des ouvrages écrits par des compagnons du conquérant, et qui se sont perdus. DIODORE (III, 62 et suiv.) et STRABON (XV) se servirent aussi d'ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. On peut ajouter QUINTE-CURCE, si tant est qu'il soit ancien; PLINE (IV); PHILOSTRATE, dans la vie d'Apollonius; PORPHYRE, *de Abstinentia* (IV, 17); CLÉMENT *d'Alexandrie*; outre *Palladius et Cosmas Indicopleustes*, des v[e] et vi[e] siècles après J.-C. La justification des anciens fut entreprise surtout par ZIMMERMANN, *De India antiqua* (Erlang, 1811); VILTHEIM, *Sammlung von Aufschritzen*, II; HEEREN, *Ideen*, passim; WALH, *Ostindien*, II, 456. — Il est remarquable que, tandis que les historiens arabes ou persans se sont étendus fort au long sur les conquêtes d'Alexandre dans l'Inde, le nom de ce conquérant n'est pas cite une seule fois dans les traites sanscrits, bouddhiques ou brahmaniques. Les annales chinoises gardent le même silence : en un mot, ainsi que l'observe M. Reinaud dans son *Memoire sur l'Inde* (p. 66-67), il semble que le nom du heros macedonien n'ait pas été jugé digne de trouver place dans les témoignages ecrits des peuples de l'Asie orientale. (Note de la 2[e] édition française.)

ment de la Grèce, mais de l'Égypte elle-même, au premier rang d'ancienneté parmi les nations.

Ce peuple, dont le caractère spécial est l'imagination, paraît tendre toujours à sortir des choses réelles et à se transporter sur le terrain des idées : aussi la géographie est-elle pour lui purement mythologique ; dans l'immensité de ces *calpas* aux myriades de siècles, l'histoire se confond et se mêle avec la fable.

Les *calpas* sont les âges du monde; l'imagination indienne en a multiplié la durée d'une manière démesurée, comme si, contrainte de résoudre les grands problèmes de l'origine des choses et de la cause du mal, elle n'eût trouvé d'autre moyen que de les reculer dans un passé indéfini. L'année humaine des Indiens est de 360 jours ; celle des dieux, de 360 années humaines ; or la vie de chaque dieu est de 12,000 ans; elle équivaut donc à 4,320,000 de nos années. Un nombre d'ans aussi immense n'est qu'un jour de Brahma ; calculez de combien de jours est son année (1) ! Chaque âge du monde est la vie d'un dieu, c'est-à-dire de 12,000 années divines ; il se divise en quatre *yougas* ou époques durant lesquelles l'esprit créateur s'éloigne de plus en plus de son énergie primitive. « Dans le premier âge, la justice, sous la « forme d'un taureau, se maintient ferme, appuyée sur quatre « pieds ; la vérité règne, les hommes, exempts d'infirmités, ac- « complissent tous leurs désirs et vivent 400 ans. Mais, dans les « suivants, la justice perd successivement ses pieds ; les avantages « d'une honnête utilité diminuent par degrés d'un quart, et l'exis- « tence humaine s'abrège d'un quart (2) ; enfin, la stature de « l'homme se rapetisse, et, à la fin du dernier, qui est l'âge cou- « rant, les hommes deviennent des pygmées. Alors ils n'auront « plus la force d'arracher de la terre la moindre plante sans le se- « cours d'un instrument recourbé. »

Cette époque a commencé vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, et doit durer quarante siècles. Il est facile à l'imagination d'accumuler les siècles ; mais comment y retrouverait-on un point fixe pour l'histoire ? Bien qu'on y distingue trois périodes signalées par de grands changements de religion (3), quelques efforts qu'on y

(1) A chacune des périodes de Manou, il faut ajouter un supplément de 1,728,000 années communes ; mais on n'a pas encore découvert la clef de ces périodes.

(2) MANOU, l. II, 51, 81.

(3) Un de mes amis, le docteur Cerise, v. l'*Européen*, 2e série, t. I, p. 117 ; t. II, p. 33, 105, a cherché à donner une distribution rationnelle à l'histoire de l'Inde en y signalant quatre époques :

1° Influence toute-puissante du dogme de la chute de l'homme, fondement

ait apportés, on n'a pu acquérir la certitude d'aucune date avant Jésus-Christ : les faits avérés ne commencent même qu'à partir de l'an 1000 de l'ère vulgaire (1). Cela n'a pas empêché d'en pouvoir étudier ce qui importe le plus à la science, c'est-à-dire l'esprit et la pensée.

unique et général de la civilisation indienne ; 2° un grand empire qui embrassa l'Inde tout entière; 3° le protestantisme qui s'éleva contre les croyances antiques; 4° les révolutions qui tour à tour produisirent ce protestantisme et furent produites par lui. Beaucoup d'événements historiques particuliers se rattachent à ces faits généraux.

(1) Wilson, dans les *Asiatic researches*, t. V, p. 241-296, donne une dissertation sur la chronologie des Indiens, en concluant que leurs systèmes de géographie, de chronologie et d'histoire sont tous également monstrueux et absurdes : *Indeed their systems of geography, chronology, and history are all equally monstrous and absurd.* Bentley ajoute que tout système sur la chronologie indienne ne peut être que présomptueux et ridicule : *When thoroughly sifted and examined to the bottom, proves at last to be founded principally in vanity, ignorance and credulity.*

Voici la distinction des quatre âges indiens, et la réduction des années divines en années humaines :

	Années divines.	Années humaines.
Age *crita* ou *satyayouga*................	4,000	1,440,000
Plus, pour les crépuscules du matin et du soir.	800	288,000
Total......	4,800	1,728,000
Age *tréta*..............................	3,000	1,080,000
Crépuscules............................	600	216,000
Total......	3,600	1,296,000
Age *dwapara*...........................	2,000	720,000
Crépuscules............................	400	144,000
Total.......	2,400	864,000
Age *cali*................................	1,000	368,000
Crépuscules............................	200	164,000
Total......	1,200	532,000
Totaux...........	12,000	4,320,000

De 360 jours, qui composent un *mahayouga* ou un âge des dieux ; 71 âges divins font un *manwantara*, en y ajoutant un *satyayouga*.

D'où 71 *mahayougas*	= 306,720,000	années humaines.
Plus un *satyayouga*...........	1,728,000	
Durée d'un manwantara	308,448,000.	

Un calpa ou jour de Brahma dure 1,000 *mahayougas*.

CHAPITRE XII.

CONSTITUTION.

Les deux pivots de l'histoire de l'Inde sont la division par castes et la métempsycose, l'une entée sur l'autre, toutes deux dérivant d'une fausse interprétation de la chute des âmes et de leur future réhabilitation.

L'expiation forme le nœud de la famille indienne. Toute âme est une émanation divine déchue, qui expie ; comme elle est secrètement unie à toutes les âmes dont elle descend ou qu'elle engendre, elle entraîne dans sa chute et sa régénération tous ses ancêtres et toute sa postérité. Le vivant mérite donc pour les morts, et la loi ne les abandonne point à l'oubli ; elle ne permet pas de prendre de nourriture sans en offrir les prémices aux défunts, et, tous les mois, elle impose le repas funèbre, sans lequel les âmes tomberaient dans l'enfer. Le nouveau-né mâle doit faire la première libation, à peine entré dans le monde, lorsqu'on lui présente avec des paroles sacramentelles une cuiller d'or remplie de beurre et de miel.

Il n'y a pas de pays où la transmigration des âmes ait autant influé sur la vie ; tout ce qui arrive dans celle-ci est une punition ou une récompense méritée par une existence antérieure. Le mariage est d'autant plus sacré qu'il seconde l'ordre de la Providence ; la mort même ne rompt pas le lien entre le père et les fils, parce que ces derniers seuls peuvent accomplir les satisfactions pieuses pour ceux qui les ont engendrés. Une action injuste, loin de rester cachée pour Dieu et pour la conscience, *vieillard solitaire* et *prophète du cœur*, fait souffrir et frissonner la nature entière. Tout ce qui nous environne n'est-il pas animé par les âmes de nos semblables ? Aussi quel respect pour tout animal, quel amour pour les fleurs, pour les simples herbes, pour toute la création ! Mais, si cette sympathie va jusqu'à faire élever aux Indiens des hôpitaux pour les chiens infirmes, elle les laisse indifférents pour l'homme nécessiteux, dans la pensée que, s'il souffre, c'est qu'il l'a mérité ; ou bien elle leur fait livrer un malade en pâture aux insectes. Le spiritualiste Malebranche tomba plus tard dans l'extrémité opposée ; convaincu que les animaux sont de pures machines, il chassait sa chienne favorite sans s'inquiéter de ses pitoyables hurlements.

Quand le panthéisme, fond de leur croyance, est grossier, il entraîne à une vie matérielle et voluptueuse; s'il est raffiné, il fait que l'homme, ne trouvant pas de réalité pour s'y appuyer, vise à s'affranchir de l'illusion des choses : de là l'existence efféminée de quelques Indiens, et les étonnantes mortifications de certains autres. La mort est un simple passage d'une vie à une autre ; pourquoi donc la redouter ? S'abandonnant à l'indolence que lui inspire son climat, lorsque l'Indien, épuisé par la faim, se sent défaillir et voit les chiens affamés le suivre pour le dévorer à peine expiré, il s'appuie au tronc d'un bananier pour y mourir debout ; il répète alors le mystérieux *oum*, tandis que la meute avide épie d'un œil fixe son visage où la vie s'éteint. Ainsi la veuve qui voit brûler l'époux qu'elle aimait, s'élance sur le bûcher qui doit la réunir à lui dans une autre existence.

Lorsque, dans la fête du char (*Tirunnal*), des milliers de dévots traînent le chariot du dieu au milieu des chants et des danses obscènes des bayadères, de tous côtés, pères et mères, avec leurs enfants dans les bras, se précipitent sous les roues pour se faire écraser. Terrible solennité, qui démontre jusqu'où peut aller une croyance fervente, même contre l'instinct de la conservation ! L'idole de Jagrenat, dans le gouvernement du Bengale, idole en bois et magnifiquement vêtue, ayant les bras dorés, le visage peint en noir, la bouche ouverte et couleur de sang, est placée, lors de la procession solennelle de juin, sur un immense chariot surmonté d'une tour de soixante pieds de hauteur. A peine paraît-elle que la multitude la salue d'une clameur épouvantable, à laquelle se mêlent des sifflements qui durent quelques minutes. On attache au chariot d'énormes cordes où s'attellent hommes, femmes, enfants, attendu que c'est œuvre sainte que de traîner l'idole. La tour s'avance péniblement avec un grand fracas ; les roues gémissent sous le poids de cette masse énorme en laissant dans le sol de profonds sillons; les prêtres récitent des hymnes, les pèlerins agitent des rameaux. Mais bientôt la scène devient terrible, car la religion enseigne que l'offrande du sang est agréable au dieu : de pauvres fanatiques, jaloux d'obtenir un sourire de leur hideuse divinité, se jettent sous les roues; quelques-uns se bornent à se faire fracasser les bras ou les jambes, mais les plus saints offrent le sacrifice de leur vie.

L'Anglais Buchanan, qui fit en 1806 le pèlerinage de Jagrenat, vit un Indien s'étendre le visage contre terre, les mains allongées en avant, sur le passage de la tour ; son corps broyé resta longtemps dans l'ornière exposé aux regards des spectateurs.

Quelques pas plus loin, une femme se sacrifia de même; mais, par un raffinement d'expiation, elle voulut prolonger sa mort : elle se plaça donc de biais, de manière à n'être écrasée qu'à moitié et à survivre quelques heures dans les angoisses les plus atroces.

Une foule d'autres dévots moins zélés se contentent d'expier leurs péchés par des tortures qui généralement ne causent pas la mort. Les uns se précipitent sur des tas de paille sous lesquels sont disposés des sabres, des lances et des couteaux; d'autres se font attacher aux deux extrémités d'un levier au moyen de deux crochets qu'on leur enfonce sous l'omoplate. Enlevés ainsi à trente pieds de hauteur, on leur imprime un mouvement de rotation très-rapide, durant lequel ils jettent des fleurs sur les assistants (1). Il en est qui, pour ne pas rester oisifs, s'emploient à mille

(1) « Sur un petit plateau où se trouvait rassemblé un millier d'Indiens, était dressé un mât ayant au sommet une traverse posée en équilibre à son centre. Des hommes pesaient sur une des extrémités de cette traverse et la retenaient presque à terre, tandis que l'autre s'élevait; je vis avec surprise qu'un corps humain y était suspendu; ce corps ne tombait pas perpendiculairement, comme celui d'un malfaiteur attaché au gibet, mais il semblait nager dans l'air où il agitait librement bras et jambes.

« En m'approchant, je découvris avec horreur que ce misérable était soutenu dans une pareille position par des crochets de fer enfoncés dans la chair vive; cependant ni sa physionomie ni ses gestes ne dénotaient la souffrance. Une fois qu'on l'eut descendu et dégagé du crochet, il fut remplacé par un autre *sunnya :* c'est le nom qu'on donne à ces fanatiques. On n'employa point la force pour le conduire au lieu du supplice; et lui, loin de donner des signes de terreur, s'avançait joyeux vers le seuil de la pagode, où il se prosterna la face contre terre. Durant sa prière, un prêtre s'était approché de lui et avait indiqué l'endroit où l'on devait lui appliquer les crochets; un autre officiant, après avoir frappé le dos de la victime, le piqua avec force, et un autre lui introduisit adroitement les crochets dans le tissu cellulaire, juste sous l'omoplate. Cela fait, le sunnya se releva gaiement, et lorsqu'il fut debout, on lui jeta à la face de l'eau consacrée à Siva, et on le conduisit en cérémonie sur un tertre où avaient été transportés le mât et la traverse. Son approche fut saluée de vives acclamations, et le son du tam-tam et des trompettes se confondit avec les cris de la foule. Le sunnya, en montant sur le tertre, déchira les guirlandes et les couronnes dont on l'avait orné, et les assistants s'en disputèrent les débris. Il n'avait pour vêtement qu'un caleçon et une veste de fil aux mailles d'un pouce d'ouverture, indépendamment de la ceinture d'étoffe rayée qui entoure le corps de tout Indien.

« Comme les spectateurs, au lieu de se montrer contrariés de ma présence, m'invitèrent à m'approcher, je montai sur la plate-forme, et je me plaçai de manière à voir s'ils n'usaient pas de quelque supercherie. Les crochets, d'un acier très-luisant, forts comme un hameçon pour la pêche du chien de mer, gros comme le petit doigt et d'une pointe très-aiguisée, furent introduits sans déchirement, et si adroitement que le sang ne coula pas; le sunnya ne montra aucune douleur et continua de parler avec ceux qui l'environnaient. Aux crochets pendaient des lacets de coton qui servirent à les attacher à une extrémité de la traverse qu'ils abaissèrent avec des cordes disposées à cet effet; des hommes placés

petites expiations : tantôt ils s'enfoncent des roseaux dans les bras et les épaules; tantôt ils se font sur la poitrine, sur le dos et sur le front, cent vingt blessures, nombre rituel; l'un se perce la langue avec une pointe de fer, l'autre la coupe avec une lame bien affilée.

On voit, au milieu de ces scènes d'horreur, les Brahmanes se prosterner la tête nue devant l'idole, se mêlant sans scrupule avec les artisans, les ouvriers, les esclaves de la caste impure : « *Le Dieu* « *de Jagrenat est si grand,* disent-ils, *que tous sont égaux devant* « *lui : distinction de rang, de dignité, de talent, de naissance,* « *tout disparaît, tout se perd dans son immensité.* »

Horrible mélange de vérité primitive avec la plus étrange dégradation !

Ces sacrifices atroces sont suggérés à un peuple doux et humain par la croyance de la transmigration des âmes, croyance qui dérive d'une grande vérité : l'homme, en effet, est ravalé par le péché jusqu'à ressembler à la brute; or, une fois séparé de Dieu, ce n'est que par de longues et difficiles épreuves qu'il peut se réunir à la source de tout bien. Cette vérité, les Indiens l'ont rendue matérielle au point de confondre le ciel avec la terre. La sagesse, la contemplation continuelle, l'extase absolue de l'âme absorbée dans l'océan sans fond de l'essence infinie, voilà, selon eux, l'unique moyen de se soustraire à ces expiations quotidiennes. Toute leur philosophie se réduit donc à se détacher des choses terrestres et à tendre vers la divinité, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'anéantissement du *moi* spirituel et intérieur.

La métempsycose éternise la distinction des castes en favorisant la croyance qu'elles se continuent même après la mort. Brahma, dieu ou grand sage, inventeur de beaucoup d'arts et de sciences, et notamment de l'écriture, était ministre du roi Krisna, dont le

à l'autre extrémité l'ayant attirée à eux, le fanatique s'éleva aussitôt au-dessus de nos têtes.

« Pour prouver qu'il était bien maître de lui, il prit dans une poche des poignées de fleurs qu'il jeta à la foule en la saluant avec des gestes animés et des cris de joie. Les assistants s'élancèrent avec ardeur sur les saintes reliques, et, pour ne pas exciter de jalousie, les hommes placés à la partie inférieure de la traverse tournèrent lentement, faisant ainsi parcourir au sunnya tous les points de la circonférence. Le centre de la traverse était fixé dans un double pivot qui permettait de lui imprimer un double mouvement d'ascension et de rotation. Le fanatique, qui paraissait fort heureux dans une telle angoisse, fit trois tours en cinq minutes; après quoi on le dépendit, et, ses cordes déliées, il fut reconduit par les prêtres dans la pagode avec accompagnement de tam-tam. Là on le délivra des crochets, et d'acteur il devint spectateur, en se mêlant aussitôt à la procession qui escortait un nouveau patient. » CASTILBLAZE.

fils partagea le peuple en quatre classes : celui-ci mit le fils de Brahma à la tête de la première, qui comprenait les astrologues, les médecins et les prêtres; il plaça dans les provinces, en qualité de gouverneurs héréditaires, certains nobles dont est descendue la seconde caste; la troisième eut pour occupation la culture de la terre ; la quatrième, les arts et les métiers. Voilà ce que disent quelques-uns de leurs livres. Selon d'autres, il paraît que Brahma engendra d'abord quatre fils, Brahman, Kchatria, Vaïscia et Soudra : le premier de la bouche, le second du bras droit, le troisième de la cuisse droite, le quatrième du pied droit. Ce fut d'eux que naquirent les quatre castes, entre lesquelles Brahma défendit tout mélange ; il écrivit de plus au front de tous les hommes ce qui devait leur arriver de la naissance à la mort.

Mais des distinctions aussi enracinées ne s'implantent pas par commandement royal, et nous avons expliqué ailleurs quelle était, selon nous, l'origine des castes, fort communes dans l'antiquité. La différence marquée dans la constitution physique atteste chez les Indiens celle de leur origine ; en effet, les castes des Brahmanes et des Banians sont de couleur blanche, tandis que la classe inférieure est presque noire (1).

Les castes parmi les Indiens sont donc au nombre de quatre : les Brahmanes, les Kchatrias, les Vaïscias et les Soudras (2). Les trois premières, distinctes par la couleur, par le droit de porter une ceinture et par la liberté individuelle, peuvent s'allier entre elles en secondes noces : mais le mariage dans la même caste donne seul aux enfants des droits légitimes; ceux qui sont nés d'unions contractées dans une classe inférieure les perdent. Comme la conservation des castes est fondée sur la perpétuité des familles, les Indiens ne connaissent pas de plus grand malheur que de ne pas

(1) NIEBUHR, vol. I, p. 456.

(2) Il n'est pas besoin d'avertir que nous nous éloignons d'Arrien et des classiques pour suivre Manou et les savants modernes. Les Grecs ont compté sept castes indiennes, c'est-à-dire les sophistes, les agriculteurs, les pasteurs, les artisans, les guerriers, les inspecteurs et les conseillers. Rien d'étonnant qu'ils aient mal compris une organisation si différente de la leur. Du reste, les inspecteurs et les conseillers sont pris parmi les Brahmanes, et quelquefois dans la seconde et dans la troisième classe ; les chasseurs et les pasteurs ne forment pas une caste distincte, mais rentrent dans les autres. Ainsi il y a entre les guerriers et les agriculteurs la même différence qu'entre maîtres et colons, l'obligation du service militaire étant toujours attachée à la possession, comme dans les fiefs germaniques. En revanche, les Grecs ne firent pas mention des négociants, et ils ne connurent pas les serviteurs. Les subdivisions sont au surplus très-multipliées, à tel point que la Croze, dans son *Histoire du christianisme dans les Indes*, compta quatre-vingt-dix-huit classes.

avoir d'enfants; ce qui prive en outre des funérailles nécessaires pour entrer dans le *varga* ou paradis. Iniques divisions qui réduisent toute une classe à supporter héréditairement le poids du travail au profit des autres, coupent les ailes du génie, excluent tout progrès.

Il ne paraît pas que la caste des Brahmanes soit issue d'un peuple conquérant, puisque l'autorité royale et la force publique appartiennent à celle des guerriers, bien qu'elle soit moralement soumise à la domination sacerdotale. Ils ne naissent pas savants et prêtres; mais, par une longue série de cérémonies rigoureuses qui commencent à l'âge de cinq ans, ils doivent se rendre dignes du cordon mystérieux (*mekala, oupavita*), pour ne plus le quitter ensuite et le conserver soigneusement pur de toute tache. Le néophyte demeure nombre d'années dans la maison d'un précepteur (*gourou*), second père, jusqu'à ce qu'il ait appris les Védas; il lui est alors enjoint de se marier pour devenir père. Un rituel sévère règle ses actions journalières, qui consistent la plupart en prières, en sacrifices, en ablutions, et à se purger des souillures dont les cas sont très-fréquents. Il ne doit manger avec personne d'une autre caste, fût-ce même le roi, ni tuer que pour les sacrifices, ni se nourrir que de la chair des victimes; il peut toutefois surveiller les occupations des classes inférieures, et ses terres sont exemptes d'impôts. Le meurtre d'un Brahmane, quelque coupable qu'il soit, est un crime capital et irrémissible; pour lui les peines se réduisent à l'amende et à l'exil. Les Brahmanes sont les seuls médecins, parce qu'on croit les maladies une punition du ciel; les seuls juges, parce qu'ils connaissent seuls la loi. C'est à eux qu'il appartient aussi de déterminer les jours bons et mauvais, de détourner les imprécations et les maléfices par les *mantram*, de purifier des souillures, de célébrer les funérailles, d'imposer un nom aux nouveau-nés, de bénir les maisons, de tirer les horoscopes, d'exorciser les esprits malins, de publier l'almanach, d'offrir les sacrifices, de garder les temples, de consacrer les mariages. Dans la dernière cérémonie, une pièce d'étoffe est étendue sur les deux époux; ils sont bénis par le prêtre, et ils échangent le serment de fidélité qui est écrit sur des feuilles de palmier. Indépendamment des dieux divers auxquels ils se consacrent, il existe entre les Brahmanes des différences d'habitudes et de vêtements. Pour ne rien dire ici des anachorètes, sur lesquels nous aurons à revenir, les Saniaques vivent d'aumônes, sont vêtus de jaune, et se prétendent les légitimes successeurs des anciens Brahmanes; les Pandarous, prêtres de Vishnou, courent par les

Brahmanes.

rues en quêtant, le visage tout barbouillé; les Casé-Patié-Pandares ne parlent jamais, mais ils demandent l'aumône en frappant des mains, et mangent aussitôt ce qu'on leur donne; les Veschenavins, au contraire, quêtent en chantant et en jouant des instruments; ils déposent les aumônes reçues dans un vase de cuivre qu'ils portent sur la tête. Bien qu'on trouve réunis dans chaque temple cent et quelquefois mille Brahmanes, il ne paraît pas qu'ils soient organisés hiérarchiquement.

A l'heure de sa mort, le Brahmane est étendu sur un lit de chiendent aspergé de l'eau sainte du Gange, tandis qu'on lui chante quelques versets des Védas. Une fois qu'il est expiré, on lave son corps, on le parfume, et on le pare de fleurs, puis on le brûle. Ses cendres, arrosées d'eau lustrale, sont recueillies dans des feuilles, confiées d'abord à la terre, jetées enfin dans le Gange avec de nouvelles cérémonies.

Kchatrias.

La caste des Kchatrias embrasse les guerriers et les magistrats; Manou, leur législateur, dit qu'elle descend de la brahmanique. Ils habitaient l'Inde septentrionale, tandis que les Brahmanes étaient répandus partout. Ils devaient défendre le pays par les armes, ne s'immiscer dans aucune occupation servile ni dans les fonctions sacerdotales, apprendre les Védas ou livres saints, sans toutefois les enseigner, faire des aumônes, offrir des sacrifices et se livrer modérément aux plaisirs des sens.

Les lois et le climat lui-même étaient peu propres à former des guerriers; aussi le pays fut-il souvent conquis. Ils portent cependant le point d'honneur jusqu'à la férocité, et les Anglais s'efforcent en vain aujourd'hui encore de les amener à laisser la vie à leurs filles, quand ils désespèrent de les marier convenablement.

Marchands.

Les Vaïscias sont marchands, artisans, cultivateurs; plus nombreux que les autres castes, ils peuvent connaître les Védas, sont honorés dans les lois et dans les livres, jouissent de toute sécurité, et sont dotés de certains priviléges. La principale occupation qui leur est imposée est l'éducation des animaux. « Le Créateur, dit « Manou, a mis les bestiaux sous la surveillance des Vaïscias, « comme les hommes sous celle des Brahmanes et des Kchatrias. « Un Vaïscia ne doit jamais dire : Je n'ai point de troupeaux. » Le cultivateur est très-respecté; on ne l'enlève jamais à ses champs, pas même pour le service militaire. Des officiers spéciaux mesurent le terrain, entretiennent les canaux, tracent les routes à travers les champs stériles. Les guerriers ne doivent combattre que les guerriers; il leur est défendu de dévaster les terres ou de réduire

les paysans en servitude : aussi voit-on le colon conduire tranquillement sa charrue tout près d'un champ de bataille.

Commerce.

Le commerce des Indiens était, dans l'antiquité, d'une haute importance. Alexandre et les Ptolémées lui ouvrirent un chemin plus court et plus naturel, auquel l'Égypte dut une nouvelle prospérité. Mais ces tentatives n'auraient pas eu un si prompt succès, si elles n'avaient été secondées par une grande expérience commerciale. Le pays intérieur et surtout les côtes sablonneuses ne produisaient pas assez de denrées, et le riz manquait; on le tirait donc des rives du Gange, où l'on apportait en échange les épiceries, le poivre, les pierres fines, le diamant, les perles, qu'ils surent pêcher et (chose difficile) percer dès les temps les plus reculés (1). Quoiqu'il ne paraisse pas que les Indiens eussent beaucoup de mines d'or et d'argent, ces métaux abondaient chez eux : il y est sans cesse fait mention de chars, de bracelets, de colliers et de petits objets en or ; c'était aussi en or qu'ils payaient le tribut aux Perses, signe certain de leurs relations avec les étrangers qui venaient échanger ces métaux contre leurs produits.

Le coton était commun à toute l'Inde, mais les tissus différaient dans ses deux parties ; le luxe des deux classes supérieures entretenait l'activité de l'industrie et du commerce. Leurs étoffes étaient très-variées, d'une blancheur ou de nuances admirables. Dès la plus haute antiquité, les Indiens tissaient l'écorce des arbres et fabriquaient ces châles si moelleux que l'art européen ne sait pas encore égaler. Il est parlé aussi de leurs étoffes de soie, mais il paraît qu'elles venaient du dehors. Les toiles si renommées chez les anciens, sous le nom de *sindon*, et la teinte bleue dite *indigo*, tirent de là leur nom. Ils ne montraient pas moins d'habileté dans les ouvrages d'ivoire et de métal, et, s'ils n'inventèrent pas, ils connurent très-anciennement l'art de tailler les pierres dures.

L'encens devait aussi leur être apporté de l'Arabie, bien qu'ils eussent les autres parfums en abondance, surtout le bois de sandal. Quand Dasarate entra dans la ville de son beau-père, « les habi-
« tants avaient répandu du sable dans les rues partout arrosées,
« qu'ils avaient ornées d'arbustes fleuris, disposés symétrique-
« ment, et de toutes parts s'exhalait l'odeur de l'encens et de par-
« fums précieux (2). » Leur trafic consistait en laque, indigo, en acier si renommé, et en femmes. De larges routes étaient ouvertes aux communications, avec des pierres milliaires indiquant les

(1) ARRIEN, *Periplus maris Erythræi*. — VINCENT, *The commerce and the navigation of the ancients in the indian Ocean* ; Londres, 1807, in-4°.

(2) *Ramayan*, III.

distances, les stations et les hôtelleries; des officiers étaient préposés à leur sûreté (1). Mais les Indiens, plus enclins à la contemplation qu'à l'activité, attendaient que les Occidentaux vinssent chercher leurs marchandises, tandis que, tranquilles chez eux, ils regardaient l'Indus comme la limite du monde et n'osaient pas s'aventurer sur mer. On appelait *Banians* le petit nombre d'entre eux qui s'éloignaient pour trafiquer. Dans leurs lois, il est plusieurs fois parlé de commerce maritime; bien plus, dans le code de Manou, l'intérêt légal de l'argent est porté à un taux plus élevé pour les spéculations maritimes. Toutes les nations trouvent aujourd'hui cette exception pleine de justice; mais les Anglais eux-mêmes ne l'ont admise positivement que sous Charles I[er].

Des caravanes d'étrangers venaient ou sur des barques ou sur des éléphants; les pèlerinages aux sanctuaires de Bénarès et de Jagrenat devenaient des occasions de négoce. Les Indiens faisaient cependant un commerce extérieur avec la Chine, à laquelle ils fournissaient peut-être des femmes, et dont ils tiraient la soie. Les caravanes qui s'y rendaient par le désert de Cobi, employaient trois ou quatre ans pour traverser neuf cents lieues de distance; Bactres servait alors, comme aujourd'hui Bokara, de station entre les deux pays. A l'Orient, elles se dirigeaient par Ava, Pegu, Malacca; en longeant la côte de Coromandel, elles se portaient sur le Gange et sur la péninsule orientale; Maliarpa était le point de réunion entre les deux péninsules, comme le fut depuis Malacca; Ceylan était leur entrepôt principal. Des ports nombreux sur la côte occidentale de la péninsule, en deçà du Gange, unissaient les Indes par les liens du commerce à l'Égypte, à l'Arabie et aux côtes d'Afrique; les Arabes, qui continuèrent le cabotage de la mer Rouge jusqu'au temps des Portugais, en étaient les principaux agents. L'usage des lettres de change et de l'argent monnayé remonte, du reste, chez les Indiens, à une époque très-ancienne (2).

Soudras. De cette digression qui ne leur est pas étrangère, revenons aux castes indiennes. Après les trois premières, vient celle des Soudras; ils ne sont pas régénérés comme les membres des autres castes qui se marient entre elles; ils ne connaissent pas les Védas,

(1) STRABON.

(2) La roupie, très-antique monnaie indienne, équivaut à environ un écu de France; les roupies d'or, à 10. Les cauris, petites coquilles, sont la monnaie courante; il en faut 50 pour un poni, 10 ponis font un fanon, 13 fanons une pagode ou roupie d'or. Les grosses sommes se comptent par tak, somme idéale de cent mille roupies.

dont la seule lecture les rendrait dignes de mort. Le plus haut rang auquel ils puissent aspirer est celui de serviteur d'un Brahmane, d'un guerrier ou d'un négociant, ce qui leur donne l'espoir de passer après leur mort dans une caste supérieure. C'est donc pour eux un esclavage, mais différent de celui qui existait chez les Grecs, en ce qu'ils ne peuvent être employés à des services impurs (1), qu'ils jouissent des droits d'hérédité, et ne sont ni propriété ni marchandise comme l'étaient les esclaves de l'antiquité, et comme ne le sont que trop les nègres d'aujourd'hui.

Classes mixtes.

Chacun doit contracter mariage dans sa propre caste ; l'enfant né de père et mère appartenant à deux castes différentes est rejeté dans les classes mixtes ; celui qui usurpe les fonctions d'une classe supérieure à la sienne y descend aussi. Ces classes mixtes s'adonnent spécialement aux métiers.

Nous croyons que les Soudras furent la race aborigène subjuguée par la race guerrière, qui paraît avoir dominé d'abord et qui introduisit cette classe de nobles dans laquelle le fils succède aux droits du père. La caste des prêtres, ou plutôt des savants, aussi héréditaire, fut peut-être une tribu sémitique ayant mieux conservé la tradition de la science et des croyances patriarcales ; peut-être encore qu'étroitement unie pour la conquête avec la tribu guerrière (2), toutes les deux subjuguèrent l'Inde de la même manière que les Espagnols ont subjugué le Pérou, par le glaive au nom du Dieu des armées. Les naturels de ce dernier pays diffèrent moins des créoles au physique, que les classes supérieures indiennes ne diffèrent des inférieures.

Le sacerdoce paraît avoir maintenu sa supériorité au moyen d'une transaction ou alliance avec les chefs militaires, avec les rois, qu'il consacre pour les refréner. Le roi est un Dieu sous forme humaine, mais il doit apprendre ses devoirs de la bouche de ceux qui lisent les livres sacrés, et « procurer aux Brahmanes joies et richesses. »

(1) C'est pour cela que les Grecs dirent qu'il n'y avait pas d'esclavage dans l'Inde. Dans Arrien, *Histoire de l'Inde*, c. x, Mégasthène dit : « Une chose remarquable, c'est que dans l'Inde tous sont libres et qu'il n'y a pas un esclave : en quoi ils ressemblent aux Spartiates, sauf que les Spartiates ont les Ilotes pour les occupations serviles, et pour cette raison n'emploient pas d'autres esclaves ; mais les Indiens n'en ont d'aucune sorte. »

(2) Une indication précieuse de ce genre d'accord se trouve dans ce vers de l'*Énéide* :

Sacra deosque dabo : socer arma Latinus habeto.

« Je donnerai les rites et les divinités ; que mon beau-père Latinus ait pour lui les armes. »

Mais bientôt la discorde se mit entre les prêtres et les guerriers; nous en avons un témoignage dans certaines traditions poétiques qui racontent comment Parasou Rama (Vichnou incarné sous la forme d'un Brahmane) dompta les guerriers par vingt victoires et était sur le point de les anéantir, quand les Brahmanes s'interposèrent, leur accordèrent asile et les admirent à leur table (1). Peut-être que les batailles célébrées dans le Mahabarat et dans le Ramayan ont la même signification.

Parias. Les Parias vivent séparés de toutes les castes; c'est probablement un peuple vaincu, comme les Ilotes de Sparte, réduit par l'orgueil des vainqueurs à supporter, dans toute sa descendance, l'opprobre de la défaite. L'inclination à croire inférieur celui qui succombe est aussi ancienne que funeste parmi les hommes; c'est pour cela que vertu et valeur sont devenues synonymes, et que l'on a cru les dieux ennemis des vaincus (2). C'est pour cela

(1) A la fin du 5e livre du Mahabarat, Durdjon dit dans une assemblée : « Et je vous raconterai un événement qui se rapporte bien à ce que je vous ai exposé. Erghé régnait à Malva; son armée n'était composée que de Kchatrias, et la guerre éclata entre lui et le roi des Brahmanes. Dans toutes les batailles, les Kchatrias, bien que plus nombreux que les Brahmanes, étaient toujours vaincus. Enfin ils allèrent aux Brahmanes et leur demandèrent : « Pourquoi l'emportez-« vous toujours, quoique nous soyons plus nombreux ? » Les Brahmanes répondirent... » Ici manque le texte. — Il en est aussi parlé incidemment dans le Ramayan, à l'endroit où est rapportée la querelle que Visva-Mithras, raja des Kchatrias, eut avec Vasisté, chef des Brahmanes, qui lui refusa la génisse sacrée, avant que, par ses pénitences, il eût mérité de dominer sur les sages.

Telle est aussi l'opinion de Ram-Mouhn-Roy, Brahmane de nos jours, dont nous parlons ailleurs. Il pense que, dans les premiers temps, lorsque les castes étaient à peine établies, les Kchatrias commirent des violences par suite desquelles les autres castes les défirent et les contraignirent à un accord dont le résultat fut de remettre le pouvoir législatif aux Brahmanes et le pouvoir exécutif aux Kchatrias. Les Brahmanes, exclus de tous les emplois, s'occupèrent des sciences, de la religion, et vécurent pauvres en veillant sur les autres cultes. Mais, après plus de 2,000 ans, un gouvernement absolu prévalut; les Brahmanes acceptèrent des emplois politiques, devinrent dépendants et durent modifier les lois selon le bon plaisir des princes, de sorte que les pouvoirs législatif et exécutif se concentrèrent dans les mains de ceux-ci, qui les gardèrent près de mille ans, jusqu'à Mahmoud-Gaznévide. *Brief remarks regarding modern encroachments on the ancient rights of females*; Calcutta, 1822.

(2) *Causa diis victrix placuit*. LUCAIN. De là *sacer* devint synonyme de *maudit*. Qu'on nous permette une conjecture. Dans les lois de Manou, au nombre des classes impures sont nommés les Schiandalas (ch. X, 26), que l'on croit être les Parias. Selon Pollier (I, p. 287), Parasou Rama soumit les Sankals, nation barbare et anthropophage. Ne seraient-ce pas les mêmes? Notre opinion sur l'origine des Parias est appuyée par une tradition de Canara qui, vers 1450 avant J.-C., fait régner à Banavassi une dynastie de 77 rois qui soumirent les Parias. MARK WILKS, *Sketches of south Hindostan*, p. 151.

aussi que, chez les Indiens, le Paria est en horreur comme exécré de Dieu et destiné à expier les crimes énormes d'une vie précédente. Ces malheureux souffrent toutes sortes d'humiliations: il est honteux de causer avec eux; l'eau et le lait sur lesquels vient à passer leur ombre en sont souillés; ils doivent entourer d'ossements d'animaux la fontaine où ils puisent; un guerrier peut les tuer s'ils tentent de s'approcher de lui. Exclus du culte des dieux nationaux, ils ont les leurs propres, d'un caractère distinct qui indique la diversité d'origine. Les Indiens, dans leur aveugle et impitoyable soumission au destin, leur refusent jusqu'à la sympathie qu'ils accordent aux animaux; d'un autre côté, l'indolence naturelle et l'habitude invétérée font que le Paria laisse se perpétuer dans sa race l'infamie et la servitude, tout au contraire des nations progressives de l'Europe qui ont su se réhabiliter, dans l'antiquité, en constituant la plèbe à côté du patriciat, dans le moyen âge, en organisant les communes en face des feudataires.

Les populations nomades luttèrent toujours contre cette hiérarchie exclusive et ne subirent pas le système des castes; mais elles restèrent hors la loi comme barbares (*Mletchas*).

Histoire très-ancienne.

Les migrations et les guerres qui conduisirent à l'établissement des castes, constituent le fait le plus ancien que nous puissions deviner dans l'histoire des Indes. Le second serait la querelle entre les Koros et les Pandos, chantée dans les poëmes et retracée sur les monuments. Les recherches ayant pour but de déterminer la chronologie des Indiens n'ont produit jusqu'ici aucun résultat favorable, tant il est difficile de distinguer quand il s'agit de relations historiques ou spéculatives, religieuses ou civiles.

Les systèmes de chronologie que l'on a pu inventer semblent tous manquer de fondements. Selon Bentley, les Brahmanes d'aujourd'hui en ont trois : le *Brahma-calpa,* inventé il y a treize siècles par Brahma-Gupta ; le *Padma-calpa,* inventé il y a neuf siècles par Dara-Padma ; et le *Sourya-sidenta,* inventé peu après par Vara-Mithras, qui fait mention du *Grand-Mandgiari*,

La différence de race est aussi prouvée par la différence de couleur, signalée déjà il y a trois mille ans dans le Ramayan. Dans le chant Ier, le fils de Vasisté profère des imprécations contre le raja Trisankou, souhaitant qu'il puisse se changer en Schiandala. « Durant la nuit le roi changea entièrement, et le lendemain il « parut comme une chose informe, un véritable Schiandala. En dessous, il por- « tait des vêtements bleus, dégoûtants en dessus ; ses yeux paraissaient enflammés « et d'une teinte cuivrée ; lui-même *avait la teinte brune d'un singe* ; aux habits « royaux avait succédé une peau d'ours, et tous ses ornements s'étaient convertis « en fer. »

traité astronomique où l'on parle de deux autres systèmes plus anciens, dont il a tâché de tirer parti pour l'histoire. Suivant le second de ces deux systèmes, il compare les Pouranas aux quatre âges : le *satyayouga*, âge d'or, commence 3164 ans avant J.-C. ; le *tretayouga* ou âge d'argent, 2204; le *dwaparayouga* ou âge d'airain, 1484; le *caliyouga* ou âge de fer, 1004. D'autres font commencer ce dernier 1300 ans avant J.-C. Le premier n'a rien d'historique, si ce n'est le déluge; dans le second naissent l'empire indien, les dynasties du soleil et de la lune; Brigou, Indra, Pourou, Dacsch Parasou Ramah et Visvamithras, dans le troisième; dans l'âge de fer ont lieu les guerres des Koros et des Pandos, et vivent Causica, Viasa, Risafringa et autres Ristchi ou sages.

Jones voulut nous donner une série des dynasties de Magada, l'un des États les plus anciens de l'Inde. Mettant de côté les vingt premières, il divise les autres en cinq, dont la première régna vers 2100 avant J.-C., et finit en 1502 avec Nanda, seizième roi; la deuxième eut dix rois, et cessa en 1365; la troisième, des Soungas, eut aussi dix rois, et finit en 1253; la quatrième, des Cannas, dura jusqu'à 908 avec quatre rois; la cinquième, des Andrahs, comprend vingt et un rois, arrive jusqu'à 456, et ne précède que de quatre siècles l'ère de Vicramaditia, dans laquelle s'éteint l'empire de Magada (1).

Il paraît cependant qu'un grand empire a existé sur le Gange, dont les principales dynasties furent appelées dynastie du soleil

(1) Works, t. I[er], p. 304. M. Reinaud a publié, dans le *Journal asiatique* du mois d'août 1844, le texte et la traduction d'un chapitre emprunté à un manuscrit persan de la Bibliothèque impériale, intitulé *Modjmel-al-Tevarykh*. Ce chapitre, qui porte le titre d'*Histoire des rois de l'Inde et leur ordre chronologique*, est un extrait de la version persane d'un ouvrage arabe traduit lui-même d'un livre sanscrit remontant aux plus anciennes traditions de l'Inde et traitant ensuite de la lutte qui s'établit entre les Koros et les Pandos dans la presqu'île formée par les cours du Gange et de la Djomna. Voy. le *Journal asiatique*, 4[e] série, t. IV, et le Mémoire de M. Reinaud sur l'Inde, p. 15, 2[e] partie du t. XVIII des *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, 1849. (Note de la 2[e] édition française.)

Mon ami, le docteur Cerise, dans l'*Européen*, 2[e] série, t. I, p. 117; t. II, p. 33, 105, a cherché à donner une distribution rationnelle à l'histoire de l'Inde, en lui assignant quatre époques :

1° Influence toute-puissante du dogme de la chute, qui est le pivot universel de la civilisation indienne;

2° Un grand empire qui embrassa toute l'Inde;

3° Un grand protestantisme qui s'éleva contre les anciennes croyances;

4° Beaucoup de révolutions sociales sont la cause ou l'effet de ce protestantisme.

Un grand nombre d'événements historiques sont conformes à ces faits généraux.

et dynastie de la lune. A cette dernière, appartenaient les Koros et les Pandos, 2000 ans au moins avant l'ère vulgaire ; les premiers régnaient à Ayodhia ou Dehli (1), les autres à Pratistana, ou Astinapour, qui devint le chef-lieu du gouvernement lorsque les Pandos l'emportèrent.

Bouddha.

Le troisième fait très-important, et qui prouve combien d'événements, parmi les plus remarquables, n'ont point été mentionnés par l'histoire, est l'apparition de Bouddha-Mouni, qui eut le courage de venir heurter de front la solide constitution de l'Inde, d'y proclamer l'égalité des hommes, et, rejetant castes et Védas, de prêcher une réforme religieuse en harmonie avec son système politique. La lutte dut être acharnée contre tant d'intérêts et de croyances ; les persécutions et les combats se succédèrent ; enfin les Bouddhistes succombèrent.

Ces conflits donnèrent naissance à la constitution politique de l'Inde. Beaucoup d'États demeurèrent distincts; chaque principauté forma un corps à part, et presque chaque canton, chaque ville. Tout sentiment de la patrie, toute pensée du bien public étaient inconnus; on obéissait à la volonté d'un roi ou à la bénédiction d'un prêtre. Les rajas, monarques héréditaires, n'étaient pas tirés de la caste sacerdotale ; mais, dirigés par elle jusque dans leurs occupations de chaque jour, ils avaient pour résidence obligée un fort situé dans une contrée solitaire; ils devaient épouser une femme de leur propre caste, rendre visite aux Brahmanes le matin, gardiens des Védas, puis accomplir avec l'un d'eux les sacrifices et les prières : venaient ensuite les affaires de l'État, dont ils avaient à délibérer avec leurs ministres. A midi, ainsi le prescrit le Rituel, ils prendront un repas composé d'aliments conformes à l'orthodoxie et essayés d'abord par leurs serviteurs; des antidotes et des amulettes les garantiront du poison.

(1) Dehli est situé sur la rive orientale de l'Yumna, dont elle occupe la longueur de trente milles anglais. Quand Schah-Nadir la saccagea, en 1738, il y trouva, dit-on, la somme de mille millions de livres en diamants, statues d'or, et un trône d'or massif garni de pierreries. Sa ruine fut achevée par les Afghans et les Marattes. On dit pourtant qu'elle renferme encore 1,700,000 habitants. Le *Danariserai*, ou palais impérial, est de granit rouge, long de 1,000 coudées sur 600 de largeur; on prétend que sa construction a coûté 10,500,000 roupies. Les écuries, qui peuvent contenir 10,000 chevaux, sont, de même que les cuisines, d'une élégance qui peut lutter avec celle des appartements; tous les ustensiles y sont d'argent. La salle d'audience, dans le *Godaje-Kotelar*, est toute couverte de cristal avec un lustre magnifique. C'est là qu'est le fameux *trône au paon*, placé sous un palmier portant sur un de ses rameaux un paon qui déploie ses ailes comme pour en couvrir le roi. Tout en est d'or semé de pierres précieuses, et cependant le travail est encore plus admirable que la matière.

Après le dîner, le harem; ensuite les soins militaires, la revue des guerriers, des éléphants, des chevaux. Au coucher du soleil, les devoirs religieux accomplis, ils donneront audience aux ambassadeurs, puis ils retourneront au harem prendre un repas frugal, égayé par une joyeuse musique. Ils ne doivent jamais dormir dans le jour, et, pour leur sûreté, changer de chambre à coucher; la concubine qui tue le roi lorsqu'il est ivre, non-seulement demeure impunie, mais peut encore prétendre à la main de son successeur. Tout raja doit avoir de bons conseillers et un Brahmane pour son confident. C'est ainsi que se perpétua dans ces contrées la théocratie, qui ailleurs fut bientôt absorbée par le despotisme.

A la cour du pieux roi Dasarate, « les courtisans étaient riches, « doués de qualités rares, prudents, affectionnés au maître. Deux « prêtres choisis par lui dirigeaient les affaires, l'illustre Vasista « et Kamadéva, avec six autres conseillers vertueux, auxquels « se réunissaient les doyens du sacerdoce attachés au roi, mo- « destes, soumis, appuyés sur la loi, maîtres de leurs propres « désirs. C'est avec une telle assistance que Dasarate gouvernait « l'empire, étendant ses regards sur tout le pays par ses émis- « saires, comme le soleil par ses rayons; le fils d'Ikvaschou n'a- « vait personne qui le haït (1). »

Au roi appartenaient les champs, les chevaux, les éléphants, les animaux utiles. Il était le chef de l'armée et faisait la guerre à son gré; beaucoup devinrent conquérants sans sortir de l'Inde. Le monarque réglementait également le commerce, prohibant certaines marchandises, se réservant le monopole de quelques autres, et taxant les prix. Il pouvait lever au besoin des contributions jusqu'à concurrence du quart du revenu (2).

Feudataires. Mais son pouvoir était tempéré, outre la suprématie des Brahmanes, par les priviléges inévitables des castes et par les gouverneurs des provinces, puissante aristocratie qui constituait, à ce qu'il paraît, une espèce de feudataires relevant du souverain; quelques-uns même étaient indépendants, ce qui fit que les Grecs les crurent tous libres. Dans une semblable organisation, chaque citoyen connaît son supérieur immédiat, et n'en connaît pas d'autres. Les diverses communes formaient autant de petits États, qui survécurent même après que beaucoup d'entre eux se furent réunis pour en constituer de plus grands; quelques-unes

(1) *Ramayan*, I, 107.
(2) MANOU, X, 120.

même subsistent encore, et seraient sans doute arrivées à la liberté politique, de même qu'en Italie, au moyen âge, si l'ordre des castes ne les eût entravées.

Administration.

Or c'est précisément la ténacité des usages chez les Indiens qui nous permet, d'après ce qu'ils sont aujourd'hui, de juger des formes de leur ancienne administration (1). Six classes d'employés, chacune divisée en cinq sections, remplissent les fonctions municipales de la cité: l'une d'elles veille sur les ouvriers; une autre sur les aubergistes, pour qu'ils traitent bien leurs hôtes, et ne puissent s'emparer de leur héritage si par hasard ils venaient à mourir; la troisième conserve les actes de naissance et de mort; la quatrième a la surveillance des boutiques et des tavernes, des poids et mesures; la cinquième distribue les travaux; la dernière prélève un dixième sur les ventes, et punit de mort la fraude. Tous ces magistrats réunis constituent le conseil de la ville, présidant aux approvisionnements, à la taxe des denrées, aux ports, aux marchés, au culte. Il y a de même six divisions d'inspecteurs de la milice : la première pour les marins, la seconde pour les bœufs du train, la troisième pour l'infanterie, la quatrième pour la cavalerie, les autres pour les chars et pour les éléphants (2).

« Un champ est la propriété de qui l'a défriché, nettoyé, la-« bouré, comme une antilope est au premier chasseur qui l'a « blessée. » Ces paroles de leur code (3) prouvent qu'ils connaissaient la propriété foncière, qui depuis, sous les Mongols, fut réduite à une simple jouissance à loyer. Le produit des champs se met en commun, et chaque membre de la race dominatrice y participe; ainsi la richesse individuelle ne peut s'accroître, et le manque d'avenir ne permet pas à l'industrie de se perfectionner. On prélève la part du roi et celle des douze classes dont se compose la moindre bourgade, outre les propriétaires du sol : c'est-à-dire le *potel* ou l'administrateur, le garde-limites, le surintendant des canaux, l'astrologue, le voiturier, le potier, le blanchisseur, l'orfévre qui fait des bijoux pour les femmes, à la place duquel vient quelquefois le poëte, qui

(1) Akbar VI, monté sur le trône de l'Indoustan au milieu du XVII[e] siècle après J.-C., fit recueillir soigneusement par son vizir Aboul-Tazel les lois du pays, dont un résumé a été publié dans l'*Ayeen Azberg*. Ces contrées étant ensuite tombées sous la domination anglaise, lord Hastings, gouverneur de ces établissements, fit en deux ans recueillir par les Poundites les plus renommés un code complet des lois indiennes.

(2) Strabon, XV.

(3) Manou, IX, 44.

supplée aussi le maître d'école. La part de ceux-ci distribuée, chacun peut sans obstacle disposer du reste de son avoir. Le *potel*, magistrat, receveur, fermier du fisc, préside à cette distribution; le *kournoum* tient le cadastre et les comptes publics de l'agriculture; le *tallier* rend la justice; le *totik* remplit les fonctions qui en Europe appartiennent aux maires, syndics ou podestats. Un magistrat veille aux limites en général, et à celles de chaque champ en particulier; un inspecteur des canaux répartit les eaux, objet important dans le pays. Viennent ensuite le Brahmane, ministre du culte, le maître d'école, qui enseigne en dessinant sur le sable, et le devin, qui avertit du moment propice pour semer et pour battre le grain.

Jugements. Le pouvoir judiciaire émane du roi, qui peut l'exercer conjointement avec quelque Brahmane, ou constituer juge suprême un Brahmane avec l'assistance de trois autres. Le châtiment est représenté sous la personnification d'un « juge inflexible qui im-« prime la frayeur, protecteur des malheureux, gardien de celui « qui dort : son aspect sombre et son œil rouge épouvantent le « scélérat (1). » Les peines sont très-sévères, surtout pour les délits contre la classe sacerdotale. L'Indien convaincu de faux a toutes les extrémités tranchées; celui qui frappe reçoit les mêmes blessures qu'il a faites, et a de plus la main coupée. Si le délit est commis contre un artisan auquel il fasse perdre son état, il y va de la tête. La preuve judiciaire n'est pas admise, mais bien le jugement de Dieu, qui se manifeste par l'épreuve du feu, de l'eau, du duel, comme on le pratiquait dans notre moyen âge.

Pour que le magistrat soit en sûreté contre toute violence, le code ordonne qu'au lieu de sa résidence « soit construite une « forteresse, et qu'un mur soit élevé aux quatre côtés avec tours « et créneaux, et enceint d'un fossé profond (2). » Beaucoup de ces anciens édifices sont encore debout.

Famille. Quant à la famille, base de toute constitution civile, nous lisons dans Manou ; « L'homme et la femme forment une seule « personne : l'homme complet se compose de lui, de sa femme « et de son fils (3). » Il paraît, d'après cela, qu'originairement tout homme n'avait qu'une seule femme, ce que l'on peut encore conclure de ce que la fidélité conjugale est prescrite comme un suprême devoir; le soin avec lequel le droit de succession est réservé au premier-né, et l'amour tendre qui respire dans les

(1) *Code of Gentoo law*, ch. XXI, § 8.
(2) Introd. au code des lois des Gentoo, p. CXI.
(3) IX, 45.

chants, où abondent de gracieux tableaux de la vie domestique, où les mœurs et le caractère des femmes sont peints avec une profonde délicatesse de sentiment et une charmante discrétion qui approche de la vénération, amènent à la même conclusion. Mais, quoique les dieux de l'Inde n'eussent qu'une seule femme, les mythes de Krisna leurs donnaient des harems, ce qui fit que par la suite les classes riches les imitèrent. Leur polygamie ne tombe pas pourtant dans les excès des mahométans, entravée qu'elle est par les priviléges des femmes, qui jouissent, selon leur caste, des mêmes droits que les hommes. Les Soutrias n'ont qu'une femme. Femmes.

La femme est très-respectée. Les lois de Manou s'occupent avec une grande sollicitude de sa nourriture et de son état : à la prospérité domestique il donne pour base l'accomplissement des obligations réciproques; il veut qu'on rende des honneurs à la femme, qu'on ne l'appelle pas par son nom, mais qu'on lui dise, madame ou bonne sœur (*bhavati, subhage bhagini*); la maison où la femme est affligée ne tardera point à s'éteindre.

Mais, comme la religion, à cause des âmes, impose aux enfants les sacrifices expiatoires, celui qui n'avait pas d'enfants devait livrer sa femme à l'un de ses frères pour qu'il la fécondât. Cet acte s'accomplissait avec une imposante solennité ; au milieu des ténèbres, l'homme, oint de beurre comme pour les sacrifices funéraires, s'approchait de la femme sans lui parler, sans lui toucher les cheveux ou respirer le parfum qu'ils exhalaient, et, le devoir accompli, il ne devait pas la revoir.

Aucune loi n'oblige les *sati* ou veuves à se brûler; c'est une coutume sur laquelle on a beaucoup disputé, qui ne fut jamais générale, et semble avoir été limitée d'abord à la caste des guerriers. Le même principe qui faisait jeter sur le bûcher les armes, les chevaux, tout ce que le défunt avait de plus cher, poussa quelques femmes à s'y précipiter elles-mêmes. La pensée de se réunir corporellement à leurs maris dans une autre vie nous paraît être toutefois, bien plus que la jalousie, l'origine d'une coutume suggérée par le désespoir et propagée par l'esprit d'imitation, si facile à se laisser entraîner à tout ce qui peut inspirer une haute idée de générosité et de sacrifice ; elle s'étendit par la suite, et acquit la force que le duel a encore parmi nous, l'emportant jusque sur la toute-puissante tendresse de l'amour maternel. Elle revit aujourd'hui avec une nouvelle énergie, parce que l'intolérance musulmane a fait place à la politique anglaise, qui tolère les usages nationaux toutes les fois qu'ils ne sont pas nuisibles à ses

intérêts, et parce qu'il importe aux Brahmanes de tenir éveillé par de tels spectacles l'enthousiasme populaire (1).

Quoique ce sacrifice doive être volontaire, la veuve ne pourrait se retirer une fois qu'elle a fait le tour du bûcher et récité les litanies. Elle est attachée au cadavre à grand renfort de cordes; des roseaux de bambou, en se débandant, la tiennent immobile; on met alors le feu, et les hurlements d'un monde de spectateurs couvrent les cris de la mourante. Les Indiens qui se laissent ravir biens et liberté, supporteraient difficilement qu'on apportât des obstacles à cette cruelle superstition; des centaines de veuves, par an, montent sur le bûcher de leur mari dans l'étendue des huit ou dix lieues soumises à la domination de l'Angleterre à l'entour de Calcutta. Les missionnaires emploient le meilleur moyen de la déraciner, en répandant des livres qui la déclarent contraire non-seulement à l'humanité, mais encore aux livres saints. En effet, dans le livre de Manou, où il est écrit : « Que la femme « soit la compagne de l'homme à la vie et à la mort, » on lit encore : « Que la veuve mortifie son corps en ne vivant que de « fleurs, de racines et de fruits purs; que, son seigneur mort, « elle ne prononce plus le nom d'un homme; qu'elle continue « jusqu'à la mort à pardonner toute injure, à accomplir des devoirs « pénibles, à éviter tout plaisir sensuel, à pratiquer avec amour « les incomparables règles de vertu suivies par les femmes fidèles « à un seul époux (2). »

Le gouvernement intérieur des familles est le fond de la constitution sociale. Chacune d'elles a ses dieux particuliers; ils de-

(1) D'après un rapport présenté au parlement anglais, en 1825, la moyenne de ces suicides, pour quatre ans, était de 52 par an, dans la présidence de Bombay; de 61, dans celle de Madras. Le nombre était plus considérable dans celle de Calculta, où l'on comptait :

En 1819	650 suicides.
1820	597
1821	663
1822	583
1823	575
Total	3,068

Les Brahmanes prévalent à Calcutta; sur les 575 de 1823, 234 appartenaient à leur caste, 292 aux Soudras, 49 aux Vaïscias.

(2) Les missionnaires de Serampour rendent un compte détaillé d'un dialogue répandu à cet effet en bengalien, dans les *Essays relative to the habits, character and moral improvement of the Hindoos.* Londres, 1823. Une chose remarquable dans l'histoire des préjugés, c'est que le premier livre sorti d'une imprimerie fondée par les naturels à l'imitation des Européens, est une réfutation de ce dialogue, à l'appui de cette atroce folie.

viennent ceux de la tribu qui en descend, et établissent entre les membres de celle-ci le lien le plus solide, celui de la religion. Enracinées ainsi profondément, les institutions indiennes ne cédèrent jamais aux conquérants et s'assimilèrent souvent celles des étrangers.

Entre autres coutumes particulières, les jeunes filles s'exerçaient publiquement à la lutte, comme à Sparte, et les plus robustes trouvaient facilement un mari. Le mari constituait la dot, comme chez les Hébreux. Le Ramayan donne aussi une idée de leurs mets, à l'endroit où le raja Visictha offre un festin à l'armée de Visva-Mithras : « On sert à chacun ce qu'il « demande, canne à sucre, miel, lodigia (gâteau de riz), mirégia « (boisson composée d'eau et de mélasse), vin, liqueurs, et « autres aliments liquides ou solides ; du riz assaisonné, des bon« bons, des biscuits, du lait caillé, du petit-lait dans de grands va« ses. Et tout était préparé selon les goûts divers, et offert dans « des milliers de vases pleins de l'extrait de la canne à sucre. » Mœurs.

Il n'y est pas question de viandes. Les Souras buvaient des liqueurs ; les Assouras, ou maudits, n'en devaient pas goûter. Il paraît qu'ils faisaient du vin de palmier, et que celui de raisin était importé. Un lambeau de coton, quatre bambous couverts de feuilles de palmier, de l'eau et du riz, suffisent aux vêtements, à la nourriture et au logement de l'Indien, qui, dans les classes inférieures, vit pauvre et content. Les nobles entourent de toutes les voluptés leur repos, dans lequel consiste leur plus chère jouissance. D'élégants palanquins, des barques commodes servent à leurs voyages ; des tapis, l'or, les pierreries, embellissent les palais ouverts à l'hospitalité ; enfin les *genanas* des femmes sont égayés par la musique, les cascades et les jets d'eau, les fleurs et les parfums, au milieu desquels elles passent, assises, toutes leurs journées, jouant des instruments ou s'amusant au jeu d'échecs (1).

Les Indiens sont élevés, dès leur bas âge, dans des idées de bienveillance universelle, de paisible industrie, de goût pour les arts d'imitation. Les croyances n'ont chez aucun peuple une influence aussi puissante. Leurs monuments merveilleux, leur langage, leurs mœurs, les minuties les plus puériles, tout leur est inspiré par la religion ; l'Indien en est si occupé qu'il n'a pas d'autre pensée, pas même celle d'améliorer sa propre condition.

(1) On paraît d'accord pour donner aux Indiens l'invention des échecs, dans le but de figurer les mouvements d'une armée composée de chars, d'éléphants, de cavaliers et de piétons. De là, le nom de *schaturanga*, dont les Persans ont fait *schatreng*.

Au milieu de solennités continuelles, de cérémonies qui s'étendent aux moindres travaux, de divinités qu'il rencontre à chaque pas, de fables, de lieux consacrés et d'œuvres pieuses, son imagination est tellement tendue que rien ne parvient à l'émouvoir; aussi, lorsqu'un maître européen l'accable de fatigue, il le regarde sans rancune et se soumet avec une douce et inaltérable patience. La tempérance, la propreté, la chasteté, sont tellement naturalisées chez lui par les institutions, qu'il n'a que du dédain pour ces hommes de l'Occident qu'il voit toucher à quelque objet que ce soit, manger de tout, égorger jusqu'aux innocents animaux qui lèchent leurs mains homicides, et consumer la moitié du jour à se préparer leurs repas. Mais si la vie peut s'écouler tranquille au milieu des insurmontables barrières qui séparent les castes, elle est toutefois d'une mortelle uniformité; si un perfectionnement mécanique peut résulter de la perpétuation des arts ou métiers dans les mêmes familles, c'est en vain qu'on en attendrait des inventions importantes ou des applications signalées : elle repousse, au contraire, la consolante idée du progrès national amené par le temps à travers les obstacles. Dans un système aussi compliqué, il reste bien peu de place pour la liberté; chaque heure du jour est remplie par des devoirs, des ablutions, des pénitences. La peur de tuer un animal empêche, non-seulement de marcher, mais encore de respirer. Personne ne peut s'affranchir de tous ces liens que par l'inspiration individuelle; lorsqu'elle arrive, l'Indien se retire dans les déserts, où il s'impose ces pénitences qui anéantissent l'homme.

Plus l'on avance vers l'Orient, plus apparaît la domination de l'autorité sur la liberté, qui prévaut au contraire dans l'Occident. Les Indiens sont un peuple enchaîné par la terreur religieuse; leur loi est la volonté, non du peuple, mais des dieux, et leur code renferme des prescriptions inviolables pour tous les actes de la vie civile. L'obscurité dont leurs doctrines sont enveloppées laisse à peine percer au dehors quelques faibles rayons, plus faits pour troubler les imaginations que pour assurer la marche des esprits. Elle plonge les classes supérieures dans un songe tantôt enchanteur, tantôt pénible, abandonne les inférieures aux plus cruelles souffrances ou à d'ignobles voluptés, et jette les unes et les autres dans la mollesse la plus efféminée.

Voilà ce qui fait que l'immobilité règne dans leurs arts comme dans leurs mœurs, et que nous les retrouvons tels qu'ils se montrèrent aux compagnons d'Alexandre le Grand, la politique des Anglais consistant à ne pas les offenser dans leurs usages qui

datent de trente siècles. Il y a peu de temps qu'un Brahmane de Calcutta sentant les approches de la mort, se fit exposer sur les rive du Gange; là, en contemplation, sans donner aucun signe de vie, il attendait que la marée haute vînt l'entraîner dans les flots sacrés. Un Anglais passant par hasard le voit, et, le croyant victime de quelque accident, il le met dans une barque, le ranime avec des liqueurs spiritueuses et le reconduit à Calcutta. Mais la mort civile y attend celui qui a fui la mort naturelle; les Brahmanes le déclarent infâme et excommunié pour avoir bu avec des étrangers. L'Anglais a beau prendre sur lui le crime tout entier et affirmer qu'il avait perdu connaissance, le coupable est réprouvé par la loi. Il y a plus, les tribunaux anglais condamnent son sauveur à nourrir celui qui reste abandonné de tous, que l'on fuit et que l'on méprise à l'envi. Le Brahmane ne résiste pas à tant d'opprobre; il se décide bientôt à mourir, et l'Anglais, déjà fatigué d'un tel fardeau, ne cherche plus à l'en empêcher.

Une nation, au reste, pour laquelle la chronologie, la médecine, l'astronomie, la religion, sont autant de mystères impénétrables, s'habitue à croire à une invincible fatalité et à plier sous ses lois; elle accepte toujours le joug, soit du Mongol qui descend des montagnes, soit de l'Europeen qu'y transportent les flots de l'Océan; bientôt peut-être subira-t-elle celui de la Russie qui, du pôle opposé, viendra jusque-là pour atteindre l'Angleterre.

CHAPITRE XIII.

RELIGION.

La solidité d'une organisation sociale qui, dès le commencement, sut créer tant de prodiges d'art, et qui a pu résister au choc de trente siècles et d'invasions redoublées, est due à l'insigne accord des doctrines religieuses. Plus voisins que les autres peuples des traditions des patriarches, les Indiens conservèrent beaucoup des vérités primitives, la connaissance d'un Dieu, d'une chute et d'une réhabilitation successives. Dans le *Bagavad-Ghita*, Ariouna prie en ces termes le Seigneur : « Être éternel, tout-puis- Vérités primitives.
« sant, tu es le créateur de toute chose, le Dieu des dieux, le
« conservateur du monde. Ta nature est incorruptible et distincte
« de toutes choses caduques. Tu fus avant tous les dieux; tu es

« l'âme vivifiante (1), le sublime soutien de l'univers; tu connais « toutes choses, et tu mérites d'être connu de tous. Source su- « prême, par toi le monde est sorti du néant. Que chacun s'in- « cline devant toi, s'incline derrière toi; que tu sois partout vénéré, « toi qui es partout! Infinies sont ta gloire et ta puissance; tu « es le père des êtres vivants, le sage précepteur du monde, digne « de nos adorations. Qui est égal à toi? Je te salue, je me pros- « terne à tes pieds, j'implore ta miséricorde, ô Dieu digne de nos « adorations, parce que tu nous traites comme le père traite son « fils, l'ami son ami, l'amant l'objet de son amour. » La généra- tion du Verbe éternel est célébrée dans les Védas. La PAROLE DI- VINE s'écrie dans un hymne (2) : « C'est moi qui me mêle aux « volontés des dieux, moi qui soutiens le soleil et l'Océan, moi « la reine des sciences et la première des divinités. Je sortis de la « tête de mon père (3), qui est l'âme universelle; au commence- « ment des choses, je passai comme la brise sur les eaux (4). »

La persuasion de l'immortalité de l'âme, qui chez les autres peuples fut plutôt une vérité sentie, comme l'existence des corps et l'actualité du temps, eut chez les Indiens une puissance tellement immédiate qu'elle pénétra dans tous les sentiments, se mêla à tous les jugements, usurpa presque entièrement la place de la vie présente.

La tradition du péché originel se retrouve chez eux dans cette vague réminiscence d'une grande chute, d'une faute à laquelle toute la nature a concouru; aussi l'Indien voit-il dans tout ce qui l'environne autant d'êtres comme lui sensitifs, comme lui dégradés, et souffrants entre le souvenir d'un bien perdu et l'attente douloureuse d'une réparation; pensée sévère qui accablerait l'âme de tristesse, si elle n'était adoucie par la bonté et par l'harmonie universelles.

Erreurs. L'idée sublime d'une vie nouvelle qui commence pour l'homme aussitôt qu'il s'unit à la Divinité, se montre dans la dénomination de *deux fois nés*, que les Indiens donnent aux Brahmanes. Ainsi, au dogme d'une chute originelle, se joint celui d'une réhabilitation, et les castes diverses sont les degrés de l'échelle qui permettra d'y atteindre. Voilà comment l'erreur, ici comme partout, éclôt sur le tronc même de la vérité; c'est pour cela que la caste supé-

(1) Le PUR antique.

(2) Rapporté par Colebroocke dans les *Asiatic Researchs*, t. VIII.

(3) Dans la mythologie grecque, Minerve, la Sagesse, sort aussi du cerveau de Jupiter.

(4) *Et spiritus Dei ferebatur super aquas.* Genèse.

rieure se croit maîtresse des castes inférieures, et se fait un privilége exclusif de l'union avec Dieu, que le christianisme rend commune à tous, du plus grand au plus petit des mortels. La même idée produit chez nous le sentiment de l'égalité; chez eux, l'orgueil des uns et l'humiliation des autres. La lumière de la révélation divine est donc obscurcie à cet égard, comme pour le reste, par la volupté et par l'orgueil, sources ordinaires de l'erreur. La volupté nous porte à jouir de tout ce qui nous environne et à nous en faire des idoles; c'est le panthéisme matériel. L'orgueil étend sur tout l'univers notre propre nature et en crée le panthéisme idéal. Ces trois principes, en se combinant, ont produit la mythologie des Indiens comme celle des autres nations.

Dans cette première déviation de la théologie naturelle, se présente parfois l'usage le plus heureux du symbole, échelle mystérieuse par laquelle l'âme s'élève jusqu'à l'infini: mais l'imagination, très-puissante chez les Indiens, les égare en même temps dans des conceptions extravagantes; de profondes idées, une science pleine des perfections de Dieu et de ses rapports avec l'homme se mèlent aux étranges délires d'une poésie fantastique et d'une métaphysique incompréhensible.

Le peuple, comme d'habitude, ne connaissait que la partie poétique, et un polythéisme grossier l'envahit en multipliant les divinités à l'infini, jusqu'à Olha-Bibi, déesse du choléra-morbus, inventée de nos jours. Comme les Indiens tiennent à grand mérite de prononcer et d'entendre répéter le nom des dieux, ils les imposent à leurs enfants, en ayant soin de les varier toujours dans la même famille, pour multiplier le nombre de leurs patrons; ils élèvent même avec grand soin des perroquets qui, toute la journée, font retentir le nom de Brahma.

Les traditions saintes sont confiées aux prêtres qui, méditatifs et austères, se macèrent le corps par de sévères abstinences, et considèrent dans d'éternelles contemplations les mystères de l'homme et de la nature. Au mois de mai, lors de la fête de Sraddha en l'honneur des morts, ils se réunissent dans un banquet solennel et discutent entre eux sur la doctrine secrète, se communiquant leurs doutes, les explications entrevues, les hypothèses heureuses, ce qui accroît de plus en plus le trésor de la philosophie sacerdotale. Rien de plus aisé que de les traiter d'imposteurs; mais nous voudrions habituer le lecteur à se transporter à l'origine des institutions, pour en voir l'opportunité et les résultats. Les Brahmanes, au milieu d'une nation fière de toute l'indépendance native, jetèrent des dogmes de morale se rap-

prochant beaucoup de la vérité. Répandus dans toutes les communes, ils enseignent aux enfants à lire, à écrire, à calculer au moyen de certaines formules d'une promptitude singulière; étrangers à l'intolérance et à la persécution, ils n'excluent personne pour cause de différence de pays ou de religion.

Brahmanisme. Les anciennes religions nous fournissent une nouvelle preuve à l'appui du système que nous avons exposé au sujet des castes, c'est-à-dire le choc de nations différentes qui, réunies plus tard par la paix, mettent en commun leurs divinités. La première religion des Indiens (1) dut être le culte d'un seul Dieu, appelé du nom de Brahma, être éternel, nécessaire. « Brahma, disent les « Védas, est celui qui est; il se révèle dans la joie et dans la félicité. Le monde est son nom et son image. Seul il existe réellement; il comprend tout en soi, et il est cause de tous les « phénomènes. Il ne connaît pas les limites de temps ou d'espace; il ne périt pas; il est l'âme du monde et de tout être en « particulier. — Cet univers est Brahma, vient de Brahma, subsiste en Brahma, retournera en Brahma... Brahma est la forme « de la science et la forme des mondes infinis. Tous les mondes « ne font qu'un en lui, puisqu'ils existent par sa volonté; volonté « innée en toutes choses, qui se révèle dans la création, dans la « destruction, dans le mouvement, et dans les formes du temps « et de l'espace. »

Mais le culte simple et sans effusion de sang du DIEU UN fit place à une incarnation, au moyen de laquelle Brahma vint révéler la volonté de Dieu dans les quatre Védas, livres saints correspondant aux quatre castes.

Cette religion demeura intacte durant mille ans peut-être, jus-

(1) Dans l'*Ezour Védam*, ou ancien commentaire du Védam, contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens (Yverdun, 1778, 2 vol.), l'unité de Dieu est ouvertement démontrée, en même temps que les superstitions y sont réfutées. VOLTAIRE, heureux de trouver une morale si pure, indépendante de la révélation, assura que ce commentaire avait été écrit avant l'expédition d'Alexandre (*Défense de mon Oncle*, ch. XII, et *Philosophie de l'histoire*); mais SAINTE-CROIX, dans ses *Observations* préliminaires à l'édition que nous citons, prouva qu'il ne peut pas être si ancien. D'autres critiques parvinrent à découvrir qu'il fut l'œuvre du jésuite Robert de Nobili de Montepulciano, né en 1577 et mort en 1656. Missionnaire dans l'Indoustan, il le composa pour appeler les Indiens à la foi chrétienne. (*V. The british catholic colonial quarterly intelligencer*, n° 2, p. 161.)

Ram-Mohun-Roy, savant Brahmane, qui vécut et mourut en Europe en 1832, écrivit un traité pour *ramener* les Indiens au culte du vrai Dieu, et pour démontrer que l'unité de Dieu se trouve proclamée dans les Védas, et que seulement plus tard on y introduisit des absurdités.

qu'à l'apparition de Siva, seconde incarnation, ou, selon notre manière de voir, seconde invasion de peuples et de croyances. Les nouveaux venus adorant la vie et la mort sous le symbole du Lingam, organe prolifique, substituèrent aux simples fêtes du brahmanisme les orgies délirantes et les sacrifices sanglants par lesquels ils célébrèrent l'amour et la génération, la colère et la mort (1).

Le terrible culte de Siva fut modéré par une troisième doctrine, celle de Vichnou, qui purifia le culte du Lingam, faute de pouvoir le bannir, et, de l'accord de ces trois croyances, provint la religion *trimourti* (2) de Brahma, de Vichnou et de Siva; trinité dont les pouvoirs se combinent et s'alternent : trois couleurs d'un même rayon, trois rameaux d'un seul tronc, trois formes du même principe.

Il et *Elle* (afin d'exposer ici la théogonie brahmanique), l'amour et la puissance (3) sont unis par un troisième être, Svadha ou Vichnou, Verbe coéternel renfermant en soi le ventre d'or qui contient l'œuf de l'univers. La trinité est mâle et femelle, chacune de ses personnes étant hermaphrodite ou ayant une épouse séparée du principe mâle, laquelle préside avec lui, soit à l'une des trois régions, ciel, terre et enfer, soit à l'un des trois degrés de l'Être, création, conservation, destruction. Brahma, vieillard aux cheveux blancs, produit le monde; Vichnou, brillant de jeunesse, le conserve; Siva, dieu tendre et compatissant de l'amour, est en même temps la source de tous les plaisirs et le génie destructeur, dieu de la vengeance et des supplices, juge rémunérateur.

On invoque la trimourti par le mot *oum*, trois lettres et une

(1) Encore aujourd'hui, la solennité de Holi se célèbre, au commencement de l'année, avec des orgies de la plus grande obscénité, des peintures et des figures d'une grossière indécence; on jette de la boue à tous les passants. Ce culte et d'autres, mais surtout celui du lingam, sont considérés comme antébrahmaniques par le docteur Stevenson de Bombay, qui a traité cette question dans les *Mémoires de la Société asiatique*, 1839.

(2) *Trimourti*, triforme. Elle est bien différente de la Trinité chrétienne, puisqu'elle comprend Siva, dieu de la destruction et de la mort, c'est-à-dire une contradiction.

(3) Dans le Mantra des Rig-Védas nous lisons : « Alors n'existait ni l'être ni « le non-être, ni monde, ni ciel, ni rien au-dessus, ni eaux, mais quelque chose « d'obscur et de terrible; la mort n'était pas encore, ni l'immortalité, ni la distinction du jour et de la nuit. Mais *Il* respira sans souffler, seul avec *Elle* qui « habitait avec lui. Il n'y avait que ténèbres; tout était confus. Mais cette masse « couverte d'une coquille fut créée par le pouvoir de la contemplation. Le désir « se forma d'abord dans son esprit, et devint le germe primitif de la génération. »

seule syllabe. Ce fut la première parole proférée par le Créateur; elle renfermait en elle toutes les qualités, et Brahma, en méditant sur elle, y trouva l'eau et le feu primitif, et la trimourti, et les Védas, et les mondes, et l'harmonie universelle. Elle est inscrite sur tous les monuments brahmaniques, et le pieux Indien la murmure sans cesse, comme l'Égyptien disait *ôn*. Tous deux ils équivalent à l'*amen*, dont la racine leur est commune, et qui exprime de même la résignation.

Cosmogonie. « Écoutez, dit Manou au commencement de son code : le « monde n'existait qu'au fond de la pensée divine, d'une manière « imperceptible et ineffable, comme enveloppé dans les ombres « et plongé dans le sommeil; alors la puissance qui existe par « elle-même créa les choses visibles avec cinq éléments, réalisa « sa propre idée et dissipa les ténèbres. Celui que l'esprit seul « peut apercevoir, qui n'a pas de parties, âme de tout ce qui « vit, éblouissant de clarté, créa les eaux et y déposa un germe « lumineux qui devint l'œuf d'or (1). » Nara, l'esprit de Dieu, produisit les eaux, ou la mer de lait appelée elle-même *Nara*, sur laquelle advint le premier Ayana, ou mouvement du Créateur, nommé par ce motif Narayana, c'est-à-dire agitation sur les eaux.

La puissance créatrice resta inactive dans l'œuf durant une année, au terme de laquelle elle le brisa par sa volonté; les deux moitiés formèrent, l'une le ciel, l'autre la terre, et au milieu se plaça l'atmosphère avec le réservoir des eaux. Ailleurs cet œuf générateur du monde visible flotte sur la mer de lait ou sur les eaux primitives, jusqu'à ce que la voix divine, *Vacht*, le fasse éclater. Alors Brahma, sous la forme d'un enfant, se balance sur les flots, couché dans une fleur de lotos, tenant son pouce dans sa bouche; puis, devenu soudain géant, il s'écrie : « *Qui « conservera ce que j'ai créé?* — Et aussitôt un esprit de couleur « bleue sort de sa bouche, en disant : *Moi*. Et Brahma impose « à son verbe le nom de *Vichnou* ou providence. »

Cet œuf, périodiquement brisé et détruit, est sans cesse reproduit par l'inépuisable fécondité de Dieu. « A la fin du dernier « *calpa*, au milieu des ruines de l'univers, Vichnou repose sur « les eaux de l'inondation; un lis aquatique sort de son ombilic, « et de la corolle de cette fleur éclôt Brahma, dieu conservateur « et ordonnateur. » C'est par ce beau symbole que le Pourana

(1) L'œuf que le Cnef égyptien tenait dans sa bouche, et dont l'imagination gracieuse des Grecs fit éclore l'Amour aux ailes dorées.

Kourma exprime clairement cette époque de la nature où le règne végétal renaît après les désastres du déluge.

Pour ordonner le monde, Brahma prononça, dès le commencement, quatre paroles qui sont les quatre Védas, livres d'une haute antiquité, puisque la sagesse inspirée des patriarches y apparaît presque pure d'idolâtrie (1). Historiquement, on les fait remonter à 1,500 ans avant l'ère vulgaire; ils sont composés de cent mille slokes ou strophes, et l'on dit qu'ils furent réduits à une forme régulière par Vyasa (2). On les nomme *Rig-Véda*, *Yadjour-Véda*, *Sama-Véda*, *Atharvana*, de la nature des prières qu'ils contiennent. Le *Rig* est écrit en vers de plusieurs mètres; le *Yadjour*, partie en vers et partie en prose rhythmique; le *Sama* fut arrangé pour le chant; l'*Atharvana* contient des prières probablement plus récentes. Chacun d'eux se divise en liturgie, *sanhita*, et en doctrine, *brahmana*. Ils sont différents de système, d'époque et de langage; celui-ci même n'est pas toujours intelligible : mais les Brahmanes disent qu'il importe peu de comprendre le sens des prières, pourvu que l'on sache quel saint les a composées, dans quelle occasion, à quelle divinité elles sont adressées, la mesure des syllabes, les diverses manières de les réciter, mot à mot, ou avec certaines transpositions d'une vertu magique.

Le Rig-Véda est un recueil d'un millier d'hymnes, de plus de dix mille distiques, et « un Brahmane qui le saurait par cœur ne pourrait être souillé par aucun crime, aurait-il tué tous les habitants des trois mondes, et accepté de la nourriture de l'homme le plus vil (3). » Quelques-uns peuvent remonter à quatorze siècles avant l'ère chrétienne.

Veut-on voir avec quel soin jaloux les Brahmanes cèlent leurs Védas aux profanes? Le puissant empereur des Mongols, Akbar, né mahométan, voulut, dans l'âge mûr, connaître les différentes religions des pays qui lui obéissaient; tous s'empressèrent de le mettre à même de s'instruire au sujet de la leur : les seuls Brahmanes s'obstinèrent à ne pas révéler les mystères de leur croyance; prières, menaces, promesses, tout fut vain. Akbar eut recours à la ruse. Il envoya à Bénarès, leur ville sainte, un jeune Indien nommé Fietzi, en le faisant passer pour le fils d'un Brah-

(1) On n'y trouve aucune mention ni de Krisna ni de Siva, ni en général de la mythologie des Pouranas.

(2) Vyasa est un mot composé de la préposition disjonctive *vi*, et de *as* diviser; d'où la signification de distributeur, d'ordonnateur.

(3) MANOU, *Lois*, XI, 261.

mane. En effet, il est adopté par un prêtre, qui l'instruit dans la langue et dans les choses sacrées ; mais, quand Abkar se croit au moment de ravir le secret qu'il désire, Fietzi, épris de la fille de son instituteur, se jette aux pieds de ce dernier et lui confesse la fraude en pleurant. Le prêtre tire son poignard pour tuer le sacrilége; mais, sa bien-aimée intercédant pour lui, le Brahmane cède au repentir du coupable, et lui accorde son pardon et sa fille, à la condition de ne jamais traduire les Védas.

Nonobstant un soin si jaloux, Schah Gian, frère du grand Mongol Aureng-Zeb, surnommé Dâraï Tsukuh, c'est-à-dire égal en majesté à Darius, vers la fin de 1500, traduisit en persan un morceau des Védas à l'aide de deux Poundites. Cette traduction est intitulée *Upnicata*. Mais les deux Poundites l'induisirent souvent en erreur. Envoyée en Europe par Legentil en 1775, elle fut traduite en latin par Anquetil du Perron (1). D'autres Européens parvinrent à en dérober quelque chose, de manière à pouvoir se faire une idée de ces livres, mélange de sublime et d'absurdités. La création y est considérée comme un grand sacrifice où Dieu, ministre et victime, s'immole lui-même en se divisant. C'est sous cet aspect qu'il est célébré dans quelques hymnes du Rig et de l'Yadjour-Véda. « Adore les pères qui, en faisant la chaîne et la trame, tissèrent « et formèrent cette offrande, tenue de tous côtés avec des fils et « tendue par la force de cent et un dieux. Le premier mâle déve- « loppe et couvre ce tissu; il le déploie sur le monde et sur les « cieux. Ces rayons (ceux du Créateur) se concentrèrent sur l'autel « et préparèrent les fils sacrés de la chaîne. Combien fut grande « cette divine offrande que présentèrent tous les dieux ! Quelle en « fut la figure, le motif, la limite, la mesure, le sacrifice et la « prière? D'abord fut produite la *Gayatri* unie au feu, puis le So- « leil avec *Ouchni*, ensuite la lune splendide avec *Anouchtoubh* « et avec les prières (2). Et avec ce sacrifice universel furent « créés les sages et les hommes. Cet antique sacrifice accompli, « les sages, les hommes et nos ancêtres furent formés par nous. « En contemplant avec piété cette offrande des saints du premier « âge, je la révère. Les sept sages inspirés suivent, avec des « prières et des actions de grâces, le sentier tracé par les saints

(1) Sous le titre : *Oupnek'hat, seu Secretum tegendum, continens antiquam et arcanam doctrinam e quatuor sacris Indorum libris Rak-Beid, Djedjr-Beid, Sam-Beid, Adherban-Beid excerptam, ad verbum e persico idiomate, sanskreticis vocabulis intermixto, in latinum conversum, dissertationibus difficilia explanantibus illustratum.* Strasbourg.

(2) *Ouchni*, *Anouchtoubh*, sont des formules sacrées.

« primitifs, et pratiquent avec prudence (les rites des sacrifices), « comme des cochers habiles tirent parti des rênes. »

La Gayatri, qui vient d'être nommée, est une formule mystique ou profession de foi que les Brahmânes appellent la mère, la bouche, la quintessence des Védas. La voici : « Nous t'offrons « cette nouvelle louange, source de lumière et de joie, divin So- « leil (*Pouschan*) ! Accueille avec bienveillance la prière que je « t'adresse. Approche-toi de cette âme qui a soif de toi, qui te « cherche comme un homme épris cherche la femme qu'il aime. « Puisse le Soleil divin, qui contemple et pénètre tous les mondes, « nous prendre sous sa protection. Oh ! méditons cette adorable « lumière du divin régulateur (*Savitri*) ; qu'il guide notre enten- « dement. Affamés du pain de la vie, implorons les dons de ce So- « leil resplendissant qui doit être adoré avec une fervente piété. « Hommes vénérables, guidés par l'intelligence, saluez ce divin « Soleil, avec des offrandes et des louanges (1). »

Une autre prière plus symbolique est adressée au chien gardien du zodiaque, où demeure Varouna, identifiée avec la lune : « Gardien de cette habitation, sois-nous propice ; fais qu'elle « nous soit salutaire ; accorde-nous ce que nous implorons de « toi. Fais prospérer nos animaux, bipèdes et quadrupèdes. Gar- « dien de cette habitation, multiplie et nous et nos biens. O Lune, « emploie ton influence à nous préserver de la décadence, nous, « nos génisses et nos chevaux ; protége-nous comme un père ses « enfants. Gardien de cette demeure, fais que nous nous trouvions « réunis dans le séjour de la félicité, là où tu accordes à la « créature d'éternelles délices et les charmes de la mélodie. « Prends sous ta protection nos richesses, à cette heure et dans « l'avenir, et délivre-nous du mal. »

Ajoutons-y un hymne du Samavéda, que les parents du défunt doivent, après l'avoir mis en terre, réciter sans pleurs ni gémissements :

« Insensé qui voudrait prolonger la vie de l'homme ! elle est

(1) COLEBROOKE, *Asiat. Res.*, VIII. — W. JONES, *Extracts from the Vedas.* WORKS, vol. XIII.

Les Védas sont la partie de la littérature sanscrite qu'on a le plus étudiée de nos jours. Le texte a été publié à Londres par le docteur Max Muller, accompagné de la glose du docteur Atcaria, commentateur du quatorzième siècle ; Wilson l'a traduit. Parmi les auteurs français, il faut consulter les *Études sur les hymnes du Rig-Véda, avec un choix d'hymnes traduits en français*, par F. NÈVE ; Louvain, 1844. Langlois a publié la traduction française de toute la partie lyrique du *Rig-Véda* (4 vol., chez Didot, 1851) ; son introduction donne un résumé de ces doctrines.

« fragile comme la branche du palmier, fugitive comme l'écume
« de la mer.

« Composé des cinq éléments de la nature, le corps humain
« se résout en eux, et va rendre compte des actions accomplies
« dans son état précédent. Il ne faut pas le regretter.

« La terre périt, l'océan et les dieux périssent aussi ; comment
« l'homme, bulle d'air, échapperait-il à la destruction !

« Par cela qu'il est d'un ordre inférieur, il doit périr ; par
« cela qu'il est élevé, il doit s'abaisser. Les liens du corps ne sau-
« raient échapper à la dissolution ; la vie ne saurait échapper à la
« mort.

« Les larmes dans les yeux des parents déplaisent aux morts.
« Ne pleurez pas ; accomplissez les devoirs dus aux morts. »

Pouranas. Les Védas forment le premier des Sastras, c'est-à-dire des six grands corps d'ouvrages composant l'encyclopédie officielle des Indiens. Le second Sastra contient quatre livres correspondant aux quatre Védas, où se trouvent les théories de la médecine, de la musique, de la guerre, et la pratique des soixante-quatre arts mécaniques. Dans le troisième Sastra sont compris six livres, c'est-à-dire une grammaire et un dictionnaire sanskrits, une théorie de la prononciation, une astronomie, un rituel et une prosodie. Le quatrième se compose de dix-huit *Pouranas*, commentaires plus ou moins libres des Védas, où les absurdités les plus bizarres sont confondues avec des beautés sublimes et de terribles superstitions (1). Aussi le Brahmane orthodoxe ne jure-t-il que par les quatre Védas, qui seuls jaillissent de l'arbre de vie placé sur la cime d'or du mont Mérou. A ces quatre fleuves de la parole correspondent dans le monde visible les quatre grands fleuves de la terre, l'Indus, le Gange, le Brahmapoutra et le Gomate (2), qui, sur le mont sacré, s'échappent de la bouche des quatre principaux animaux, le chameau, le cerf, le cheval, le bœuf. Le Mérou, soutenu au-dessus de leur source par quatre colonnes d'or, d'argent, d'airain, de fer, dresse dans les airs ses quatre flancs, dont chacun est teint d'une des couleurs distinctives des quatre castes, le blanc

(1) Après la publication de notre travail, Horace Hayman Wilson a fait imprimer le *Vichnou-Pourana*, ou le Système de la mythologie et des traditions indiennes. C'est un des Pouranas les plus importants ; dans la préface, il montre l'antique origine de ces compositions, retouchées plusieurs fois, et il trace l'histoire des croyances et de la littérature religieuse de l'Inde. Nous avons été heureux de nous trouver presque toujours d'accord avec un personnage de si grand savoir. Là se trouve une idée des dix-huit Pouranas.

(2) *Et fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradisum, qui inde dividitur in quatuor capita*, etc. Genèse.

pour les Brahmanes, le rouge pour les Kchatrias, le jaune pour des Vaïsyas, le noir pour les Soudras.

Le Mérou, la montagne sacrée, que nous trouvons chez tous les peuples orientaux, indiquée comme le centre de leur pays, et dès lors de toute la terre, était figurée sous la forme d'un grand disque, ou d'un carré, entourée d'un océan inconnu, sur les rivages duquel on plaçait des peuples fantastiques, des pygmées, des géants, des palais enchantés, des jardins aux fruits d'or. « Sur « la montagne d'or, disent les poésies indiennes, habite le dieu « Siva ; là est une plaine avec une table carrée, ornée de neuf « pierres précieuses, et, au milieu, le lotos qui porte dans son « sein le triangle, origine et source de toutes choses, duquel éclôt « le lingam (1), dieu éternel, qui en fit son éternelle demeure. »

Les dieux, voulant inventer le breuvage d'immortalité, renversèrent le Mérou dans la mer, qui en fut bouleversée. Alors Vichnou, sous la forme d'une tortue, souleva le mont sur son dos; mais les démons l'ayant enlacé dans les replis de l'énorme serpent Vasouki, que les uns prirent par la tête, les autres par la queue, le firent rouler comme une immense baratte dans la mer de lait, et composèrent ainsi l'ambroisie (*amrita*). Le ciel est une coupole soutenue par des cariatides gigantesques qui président aux douze signes de l'année. Notre terre est appuyée sur quatre ou huit éléphants qui reposent sur la tortue (2).

Le cinquième Sastra comprend le *Dharma*, ou loi civile, et le sixième le *Dhersana*, c'est-à-dire les six grands systèmes philosophiques. A l'aide de tous ces livres, nous tâcherons d'indiquer les points culminants de la mythologie indienne.

Brahma, être mystérieux, retiré au fond du ciel, n'a point de temples; il n'est représenté qu'en or, avec quatre têtes, et il opère extérieurement par le moyen de Vichnou, son Verbe. Il

(1) Les organes de la génération des deux sexes.

(2) La tortue, dont les Égyptiens firent la lyre ordonnatrice d'Hermès, symbole du Verbe, et les Grecs la lyre de Mercure et d'Apollon, au son de laquelle les pierres formaient les murs de la cité. Bahaskara-Atkarya, sage qui vivait en 1114 de l'ère vulgaire, nie que la terre soit soutenue par les éléphants et la tortue, « parce que, dit-il, si ce monde avait un appui matériel, celui-ci devrait en avoir « un pour le soutenir, et ainsi de suite. Mais enfin il doit y avoir quelque chose « qui se soutienne par sa propre force; or, comment ne pas attribuer cette force « au monde lui-même, l'une des huit formes visibles de la Divinité ? » Il faut surtout faire bien attention à ce qu'il ajoute : « La terre a un pouvoir attractif « qui fait qu'elle attire à soi tout corps pesant qui existe dans l'air : ce qui explique « comment ne tombent pas les corps placés dans la partie inférieure ou sur les « flancs de la terre. »

Voilà Kepler et Newton devancés.

créa les Manous primitifs, personnification de la civilisation; les sept Rischis ou saints; les dix Brahmadicas; les huit Vassous, protecteurs des huit régions du monde; les dix Sactis ou Brahmanes, les sept Mounis, chefs des sept sphères célestes; les douze Adityas, dieux solaires, avec les Dévis, bons génies; les Boudras; les cent trente-deux millions de divinités inférieures qui peuplent toute la nature; les Schoubdaras, ou habiles ouvriers; les Raginis, ou notes musicales personnifiées; les Gandarvas, ou musiciens; les six cents millions d'Apsaras, ou sylphes légers, dont les réunions et les chants réjouissent la cour d'Indras.

Enorgueilli par d'aussi belles créations, Brahma se réputa l'égal de Brahm; il voulut usurper une partie du monde, et, s'étant épris de sa sœur Sarassouati, la poursuivit avec acharnement. Brahm le saisit alors, et le précipita dans le fond du naraka, ou enfer. « Ne sais-tu pas qu'un de mes titres est Vengeur de l'or-« gueil? C'est le seul crime que je ne pardonne pas. Une voie « te reste néanmoins pour obtenir merci : t'incarner sur la terre « et passer par quatre générations successives, une à chaque âge. » Pour se réhabiliter, Brahma subit donc quatre incarnations : dans la première, il apparaît sous forme de kakabousonda, corbeau-poëte; dans la seconde, sous celle du paria Valmiki, vivant mal sur la terre, et attirant dans sa cabane les voyageurs fatigués qu'il vole et qu'il égorge durant leur sommeil; mais il est converti par deux rischis, si bien qu'il se voue aux exercices de la plus sévère pénitence. On le voit ensuite comme Vyasa et Mouni, poëte et chanteur; enfin il devient Kalidasa, grand poëte dramatique.

Ressemblances avec les Persans.

Tel est le Brahma, objet des adorations de la secte jadis dominante et maintenant déchue dans l'Inde. Les Brahmanes l'invoquent matin et soir, en jetant trois fois de l'eau vers le soleil avec le creux de la main, puis en lui offrant à midi une belle fleur et du beurre frais dans les sacrifices de feu. Ce culte du soleil et du feu rappelle le Mithra de la Perse; quelques traditions racontent même que certains Brahmanes de la Bactriane, appelés *Magas*, auraient apporté ces pratiques dans l'Inde. Ces Magas seraient les Mages, et *mithras*, en sanscrit, signifie précisément *soleil* et *ami*. Beaucoup d'autres mots sont communs à la langue sacrée des Perses et à celle des Indiens; ce qui prouve l'origine commune de ces peuples, ou, du moins, de la caste civilisatrice. Aujourd'hui même, les Brahmanes répandus dans toute l'Asie invoquent l'*agni* (1), conservent dans les pagodes le feu sacré pour

(1) *Ignis* et *agnus*, symboles conservés aussi dans d'autres religions

brûler les victimes, et l'allument en frottant avec force deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Dans le Bagavat, Krisna dit à son cher Ariouna : « Dieu réside spécialement dans le feu de l'au« tel, et quiconque fait offrande au feu la fait à Dieu. » Quand il sera possible de mieux rapprocher le Zendavesta des Védas, il se manifestera entre eux un air de parenté aussi frappant qu'entre la mythologie indienne et celle de la Grèce (1). Il sera prouvé alors que les Perses et les Indiens puisèrent à la même source mystérieuse leurs idées religieuses, avec cette différence que les premiers se vouèrent principalement à la morale, les autres à la science ; les peuples de l'Indoustan s'appliquèrent à la spéculation, tandis que ceux de l'Iran s'appliquèrent à l'œuvre.

Le Verbe de Brahma est Vichnou, surnommé Narayana ou dieu qui marche sur les eaux ; il monte l'aigle Garouda à la tête humaine, gouverné par un page (2). Il est représenté avec la barbe et la chevelure noires, ayant quatre bras, dont il tient une massue, une coquille, un disque, une fleur de lotos, et sur sa tête la tiare aux trois couronnes, comme seigneur de la mer, du ciel et de la terre. Vichnou.

Il a subi et subira un grand nombre d'incarnations (*avatars*) le rapprochant toujours de la divinité, jusqu'à la dixième, qui s'accomplira à la fin des siècles, quand l'essence divine descendra vengeresse et consommatrice, aussitôt que le cheval blanc de la mort et de l'initiation complète, appuyant son quatrième pied sur la terre, donnera le signal de la fin du monde. Mahassour, prince des anges de lumière déchus par leur rébellion, corrompt continuellement par son souffle les quatre paroles de Brahma ; c'est pourquoi sept manous ou législateurs viennent sept fois rétablir les Védas perdus, et faire passer par sept degrés successifs d'expiation le monde qui leur est confié ; après quoi, Vichnou descend chercher les âmes pures, juger l'univers, et abattre le vieil arbre dépouillé de son fruit. Le grand dragon, symbole de l'éternité, s'avance comme une comète à longue queue ; il dévore la terre et le temps, réduit l'océan en vapeur, et, prenant sur son dos le dieu conservateur qui a recueilli dans son giron les purs débris de l'univers, il darde sur la tête de Vichnou mille langues de feu, pour lui en former un pavillon jusqu'à ce qu'il se réveille.

Le premier avatar (dit le Pourana Matsya) arriva vers la fin du premier calpa, quand le sommeil de Brahma causa la destruction

(1) *Asiat. Researches*, t. I et suiv. — RHODE, *Ueber alter*, etc., p. 71 ; *Heilige*, etc., p. 159-168. — GOERRES, *Mythengeschichte*, etc., et le présent ouvrage, livre III.

(2) Le Ganymède de Jupiter.

de l'univers, parce que, tandis qu'il dormait, le démon Aya-Griva, s'étant approché, lui déroba les Védas qui sortaient de sa bouche. Vichnou, qui s'en aperçut, se changea en un énorme poisson, et, paraissant devant le pieux roi Satyavrata, il lui dit: « Dans sept « jours, les trois mondes périront submergés; mais au milieu des « ondes dévastatrices surnagera un vaisseau que je conduirai moi- « même et qui s'arrêtera devant toi; tu y déposeras toutes sortes « de plantes et de semences, et un couple de tous les animaux; « puis, tu y entreras aussi. Quand le vent agitera le vaisseau, ap- « puie-toi à la corne que je porte au front; car je serai près de toi « jusqu'à ce que finisse la nuit de Brahma (1). » Les choses se passèrent ainsi; les eaux du déluge retirées, les Védas furent retrouvés dans le cadavre du géant Aya-Griva, tué par Vichnou, qui les donna à Satyavrata. Celui-ci devint pour les hommes renouvelés le septième Manou ou prophète législateur, sous le nom de Vaïvassouata. Encore vivant, Vichnou règne du haut des cieux sur le globe qu'il dirige comme un pilote habile. Il s'incarna la seconde fois en tortue; puis, la terre étant menacée par le démon des eaux, il se métamorphosa en sanglier, et, vainqueur du géant, il la souleva avec ses défenses et la remit en équilibre sur l'Océan. Il triompha d'un autre géant en se transformant en hommelion.

Chacun peut retrouver dans ces incarnations successives quelques traits de l'histoire primitive du monde et du développement de la création animée, du poisson à l'amphibie, au quadrupède, et jusqu'à l'homme.

Toujours, cependant, on remarque un progrès, une victoire du bon principe sur le mauvais, un accroissement de perfection et de puissance. Une autre fois, Vichnou prend la forme du nain Trivicrama ou de Trois Pas; il se présente inconnu au géant Mahabali, qui avait conquis les trois mondes, et lui demande trois pas de terrain, qui lui sont accordés. Alors le nain déploie ses jambes immenses; d'un pas il mesure la terre, de l'autre le ciel, du troisième les enfers. La sixième fois, Vichnou prend la figure d'un pauvre Brahmane pour châtier la dynastie du Soleil; après l'avoir vaincue, il se retire sur la chaîne des Gatis, dont la mer baignait alors le pied, et il y prouve sa divinité en faisant sortir des eaux de la côte du Malabar.

Sa septième incarnation, la plus magnifique de toutes, fut celle de Crichna, soleil mystique, sacrificateur et sacrifié, époux de

(1) Dans le *Mahabarat* on raconte différemment cette *histoire du poisson : Matsyakam nâma pourânam parikirtitam âkhyânam.*

toutes les âmes pures auxquelles il se communique et qui se communiquent à lui, formant ainsi la participation universelle des bons avec Dieu. Selon le Bhagavata-Pourana, Crichna naquit sous la forme humaine dans les prairies sacrées du Gange, où il guide, comme un berger au son de la musette, un chœur d'innocentes bergères (*gopis*), qui toutes l'aiment d'un vif amour, et dont chacune croit le posséder exclusivement; il règle leurs cérémonies aux sons de la flûte, comme le soleil règle la danse des sphères célestes. Lorsqu'il était encore enfant, sa nourrice lui reprocha un jour sa gourmandise; il ouvrit la bouche, où elle vit l'univers dans toute sa magnificence (1).

La troisième personne de la trinité indienne, Siva, grand dieu (*meha deo*), destructeur et générateur, monte un taureau blanc. Siva.
Il est représenté couleur d'argent, avec cinq têtes, un œil sur le front, surmonté du croissant et du symbole obscène. On l'appelle encore Nilcantmadiou, c'est-à-dire grand dieu au cou d'azur, et voici pourquoi. Les souras et les assouras, bons et mauvais génies, mélangèrent ensemble, comme nous l'avons dit, la mer de lait et le mont Mérou; en ayant composé l'*amrita*, breuvage d'immorta-

(1) Crichna est l'un des personnages du panthéon hindou qui comptent maintenant le plus d'adorateurs. Cette incarnation de Vichnou semble être d'une origine plus récente que les autres; du moins ne voit-on figurer Crichna dans aucune des traditions les plus anciennes de la mythologie indienne, et l'examen des livres bouddhiques nous amène à conclure qu'il n'était pas encore connu lors de la première apparition du bouddhisme, ce culte rival du brahmanisme. C'est dans la célèbre épopée du Mahabharata que sont racontés les exploits de Crichna, célébrés aussi dans plusieurs Pouranas. Quelques circonstances de l'histoire de sa naissance rappellent celle de Jupiter, et plus tard il accomplit des travaux analogues à ceux d'Hercule ou de Thésée. Dans sa jeunesse, il écrasa la tête du serpent *Caliya*, puis il combattit des monstres de toute nature. Devenu l'heureux époux de Roukmini, il prit parti dans la guerre des *Pandous* contre les *Kourous*, et, après avoir rétabli sur le trône de ses pères Youdichshira, l'aîné des *Pandous*, il quitta la terre et remonta au ciel. Un passage extrait du *Sanhita*, poëme astrologique composé par Varâha-Mihira, passage relatif aux statues des dieux telles qu'on les fabriquait du temps de cet astronome, ne fait aucune mention de Crichna. Ce silence a porté M. Reinaud à exprimer l'opinion, dans son Mémoire sur l'Inde (p. 123), qu'il faut reculer le culte de Crichna après le quatrième siècle de notre ère. Crichna, dit-il, avec les circonstances qui, dans l'opinion de ses partisans, accompagnèrent sa naissance, avec les aventures de sa jeunesse, les exploits de son âge mûr et le caractère dramatique qui s'attache à ses principales actions, est devenu la divinité la plus populaire de la presqu'île. Le ve et le vi^e^ siècle furent un moment de crise pour le bouddhisme et le brahmanisme. Si c'est réellement dans ce moment que le caractère de Crichna s'est fixé, il y a lieu de croire que les brahmanistes se servirent de ce personnage romanesque pour émouvoir l'esprit des masses et renverser le parti de leurs adversaires. (Note de la 2e édition française.)

lité, ils le burent tout entier, et ne laissèrent aux hommes qu'un petit lait acide et vénéneux. Siva, afin de préserver le genre humain, avala cette lie trouble, qui, s'arrêtant dans sa gorge, la lui rendit livide. Ce bienfait l'a rendu très-cher aux Indiens, qui lui ont consacré leurs principaux temples. Il n'a pas moins de mille noms, et tout son culte symbolise les puissances opposées de la destruction et de la création. Comme générateur bienfaisant, dieu de Nisa, roi des montagnes, il s'appuie sur le taureau Nandi, portant dans sa main la gazelle, le bon serpent et le lotos sacré; un ruisseau d'eau vive s'épanche de son front surmonté du croissant, et il s'enivre de douceur sur le mont Caïlasa. Est-il destructeur? noir et menaçant, il se délecte dans les plaies, dans le sang, au milieu des tombeaux; il venge, il punit, il vomit le feu de sa bouche armée de défenses aiguës; des crânes humains s'étalent en hideux collier sur sa poitrine, et dessinent une couronne sur ses cheveux hérissés de flammes et couverts de cendres; des serpents homicides entourent ses bras et ses flancs; le bœuf cède la place au tigre, et, muni d'armes formidables, le dieu menace la terre de mille maux.

Siva aussi a subi un grand nombre d'incarnations. Dans la *Markandeya-isvara* et dans la *Candopa-aratara*, le dieu du lingam apparaît comme chasseur et comme pénitent, figurant les mystères de son culte devant le divin emblème de la génération et de la régénération universelle.

Ce culte, en un mot, est une personnification des forces de la nature, qui, dans une continuelle alternative, se détruisent et se réparent; mais la vie physique, ou mieux, la vie organique et animale, y dominent. Dans sa simplicité mêlée de rudesse, dans ses dieux abandonnés à leurs passions, dans sa magie, se révèle le culte d'un peuple peu civilisé, qui peut-être conquit l'Inde et souilla la religion de Brahma (1). Celle-ci, de monothéiste qu'elle

(1) Le culte de Siva, dit M. A. Maury dans un article sur le brahmanisme, semble se rattacher à un sombre et farouche naturalisme, né dans les montagnes de l'Himalaya. Il apparaît comme une religion distincte, née au sein de mœurs plus barbares, plus cruelles, inspirée à des populations primitives par la crainte d'une nature puissante, enfantant les désastres et les catastrophes. Le mont Méron est le siége principal de Siva; c'est bien certainement ce dieu dont le culte a été apporté dans la Grèce sous le nom de Bacchus indien ou dieu de Nysa. Pline remarque formellement (VI, 21), sans doute d'après un autre auteur, que la fable de Bacchus naissant de la cuisse (*meros*) de Jupiter, est fondée sur l'acception grecque du nom du mont Méros ou Méron, près duquel est Nysa; et cette circonstance prouve la haute antiquité de cette divinité brahmanique, puisque, à une époque déjà fort reculée, elle fut introduite dans la Grèce sous le nom de *Dyonisios*, corruption de son nom de *Déo-nech*. (Note de la 2e édition française.)

était au commencement, ainsi que nous l'avons dit, tourna à l'idolâtrie quand elle exprima les vérités en symboles personnifiés; elle dégénéra de plus en plus avec le culte de Siva, puis elle revint à des idées plus saines, à l'arrivée des adorateurs de Vichnou.

Je sais combien notre système, qui s'accorde avec celui de Schlegel et de Mayer, peut rencontrer de contradicteurs; mais celui qui sera convaincu de l'agitation continuelle des peuples aux premiers siècles du monde, ne trouvera pas plus étrange de les voir se succéder les uns aux autres, qu'il ne s'étonnera des bouleversements redoutables de la terre, tous nécessaires pour expliquer sa conformation présente.

L'histoire ne nous fournit pas le fil indispensable pour nous diriger à travers le dédale des longues dissensions amenées par tant de croyances diverses (1), jusqu'à ce que celles de Vichnou et de Siva l'eussent emporté sur toutes les autres en s'unissant dans une tolérance mutuelle.

Dans les premiers temps, tout en différant d'opinion et en rendant un culte spécial à une divinité quelconque, chacun se réputait orthodoxe. Dans les Védas, la trimourti seule apparaît; on voit dans le Darmasastra un plus grand nombre de divinités, qui plus tard fut augmenté par les incarnations, célébrées dans les poëmes. Les Pouranas introduisirent l'adoration exclusive de certaines divinités ou de l'une de leurs formes plus récentes, ou de divinités tout à fait nouvelles. Alors Brahma disparut, et les symboles remplacèrent les types. Les sectateurs de Siva révèrent spécialement le lingam, ceux de Vichnou adorent Krisna; les premiers se dessinent sur le front trois lignes en forme de croissant et, sur le nez, une tache rouge avec un mélange d'argile du Gange, de fumier de génisse et de poudre de bois de sandal; les derniers tracent, du front au nez, deux lignes perpendiculaires, en excluant du mélange le fumier de génisse. La secte de Bouddha, dont nous parlerons ultérieurement, est distincte de toutes les autres.

En outre, le culte de Siva était propre au Cachemire; celui de Vichnou, à des peuplades japétiques de l'Orient; le bouddhisme, à une race sacerdotale du nord-ouest de l'Inde, qui, par la suite, se réduisit à une simple corporation, tandis que la religion de Brahma s'était développée entre le Gange et la Djamnah. Ainsi, les cultes des peuples se réunissaient comme les fragments des nations.

Quant aux transformations, celles de Brahma tendent à person-

(1) Voy. un très-intéressant Mémoire de Wilson sur les sectes indiennes, dans le XVI[e] vol. des *Asiat. Researches* (Calcutta, 1829).

nifier les quatre grandes époques de la littérature sacrée des Brahmanes; celles de Vichnou montrent la divinité active descendue dans le monde pour le sauver d'un bras héroïque; celles de Siva personnifient la vengeance céleste qui purifie, tout en le punissant, l'orgueil de Brahma, c'est-à-dire celui de la créature. L'émanation est, au surplus, l'idée capitale de toutes, puisque le Créateur, afin d'accomplir son œuvre, dut s'émaner lui-même, corps et âme, dans ses diverses créatures. Une semblable doctrine tend à combler l'abîme qui sépare la pure intelligence de la matière grossière; plaçant l'homme comme intermédiaire entre Dieu et le monde, elle les compare, et, y découvrant le même principe sous des formes diverses, elle affirme l'identité de la substance dans la variabilité des phénomènes, conclut que le monde et l'homme sont les pures formes et les ressemblances de Dieu; puis, négligeant les apparences pour remonter à l'Être, elle annihile le phénomène devant la substance, et déclare que tout est Dieu, que Dieu seul existe, et que, hors de lui, tout est illusion.

Voilà donc à quoi l'erreur aboutit, à la négation!

Si l'on veut juger jusqu'à quel point la théologie panthéiste des Indiens peut atteindre à des abstractions élevées, on n'a qu'à lire dans les *Védas* le discours prononcé par *Vatsc* (la parole), épouse de Brahma, et procédant de lui : « J'erre avec les *Roudras,* avec les « *Vasous,* avec les *Adityas* et avec les *Visvadevas.* Je soutiens « *Mithras* et *Varouna* (le soleil et l'océan), *Indra* (le firmament), « et le feu et les deux *Aswini;* je soutiens *Soma* (la lune), et « *Twactri* et *Pouschan;* j'accorde la richesse au dévot pur qui ac« complit les sacrifices, présente les offrandes, satisfait aux dieux. « Moi, reine, je dispense tous les biens, je possède la science, et « tiens le premier rang parmi celles qui méritent une adoration et « qui sont octroyées par les dieux; universelle, toute-puissante, je « pénètre dans tous les êtres. Quiconque vit et se nourrit en moi, « quiconque voit, respire, entend par moi, et ne me connaît pas, « malheur à lui! Recevez la foi que je proclame; car je le déclare « ici, moi, adorée par les dieux et par les hommes, celui que j'ai « choisi, je le rends fort et brahma, saint et savant. J'ai porté le « père sur la tête de l'esprit suprême (1), et mon origine est au « milieu de l'Océan; c'est pourquoi je pénètre toutes les exis« tences et avec ma forme j'atteins au ciel. Créatrice primitive de « tout être, je me promène comme un soufle léger; j'habite au« dessus des cieux, au delà de la terre, et je suis l'infini. »

(1) J'ai engendré le firmament.

Trois déesses principales forment une autre trinité femelle : Parasacti, femme ou énergie créatrice de Brahm, laquelle, comme épouse de Brahma, prend le nom de Sarasvati, et devient la déesse de l'éloquence et de l'harmonie ; Sri ou Lacmi, qui signifie la belle, femme de Vichnou, préside à l'agriculture, enseigne à semer ; ses mamelles gonflées sont le symbole de l'abondance, ce qui fait qu'on la nomme aussi grand'mère. Comme emblème de la production, elle tient dans sa main le lotos épanoui, et le lingam se dresse sur son front ; elle naît de l'écume de la mer, et procède de Maya ou Prakriti, c'est-à-dire de la nature qui, enceinte du dieu Siva, porte le *Camos*, semblable à l'*Horus* de l'Isis égyptienne ; elle met au monde l'enfant sauveur qui, comme le Cupidon grec, monte un lion, a l'arc dans sa main, et, sur son épaule, un carquois avec cinq flèches, par allusion aux cinq sens ; sa mère le suit, ceinte de fleurs et de fruits, portée par un perroquet, comme la Vénus grecque est traînée par des colombes. La troisième personne de cette trinité, Bavani, Parvati ou Gange, femme de Siva, ressemble à Cérès, comme les deux autres à Minerve et à Vénus. Déesses.

Il n'entre pas dans notre plan de rappeler les innombrables divinités de la théogonie indienne ou de mettre d'accord les opinions très-diverses dont elles ont été l'objet. Nous ne pouvons néanmoins passer sous silence un dieu très-populaire, Indra, génie des vents, de l'air, de la foudre, qui préside aux cieux inférieurs, et tient sa cour sur les flancs du mont Mérou, sans pouvoir s'élever plus haut. Il est lascif et voluptueux autant qu'est chaste Surya, dieu du soleil, que traînent dans un char de feu sept coursiers verts, ayant pour guide Aarona (*Aurona*). Celui-ci s'est incarné plusieurs fois, et il a laissé sur la terre divers enfants qui, après de longs combats, succédèrent aux fils de la lune sur le trône des Indes. Surya.

Les sept planètes auxquelles Surya préside, donnent leurs noms aux jours de la semaine des Indiens ; douze épithètes, en son honneur, correspondent à chacun des douze mois. Nous ne saurions omettre que les douze jours zodiacaux, invoqués par les Grecs sous les noms de Vénus, Apollon, Mercure, Jupiter, Cérès, Proserpine, Mars, Diane, Vulcain, Junon, Neptune, Pallas, et honorés chacun durant le mois qui leur était consacré, en commençant par Vénus en avril, se retrouvent dans l'Inde sous des noms différents, mais avec des attributs identiques et dans le même ordre. On les appelle Lacmi, Indra, Bouddha, Avatar, Brahma, Pithivi ou Gondodi, Maya, Siva, Bavani, Ganesa, Indrani, Vichnou, Sasvati ; ils ont pour emblèmes les douze signes de la zone céleste

(Rasitchiakra), qui forment pour chaque signe trente degrés, c'est-à-dire trois cent soixante pour le zodiaque entier; assis sur les cimes aériennes du Mérou, ils boivent à longs traits l'*amrita*, breuvage d'immortalité. Ganesa, *chef des nombres*, tenant en main le chiffre 365, garde les portes du ciel, et s'appuyant sur un oreiller parsemé d'étoiles, tourne sa tête d'éléphant, ou plutôt ses deux faces, vers le solstice, et dirige ses quatre bras vers les quatre points du ciel.

Parallèle avec la mythologie classique.

Le Janus et les douze dieux de l'Italie seront déjà venus à la pensée de chacun. Nous avons signalé précédemment d'autres ressemblances avec la mythologie classique, et rien de plus facile que de les multiplier, en se reportant aux différents dieux du ciel indien. Pidroubadi, souverain des enfers, porte dans sa main droite une fourche, dans la gauche un miroir où se reflètent les œuvres de toutes les créatures. Devant lui, et dans des chaudières ou sur des charbons ardents, sont les âmes damnées, tandis que celles des hommes vertueux obtiennent des récompenses. Les démons naquirent de Diti (*Dis*); Lacmi de l'écume de la mer, comme Vénus. Siva ou l'amour est appelé Éros, comme en grec. Les Daïtias, vaincus par le Verbe, représentent les Titans. Rama, conquérant des plus fameux dans les chants indiens, ressemble on ne peut plus à Bromios, que les Grecs font naître, dans l'Indoustan, du fémur de Jupiter; or, fémur en grec se dit précisément *meros* (μηρός), et le Mérou est pour les Indiens le lingam de la terre. Le nom même de Dionysos pourrait indiquer (*Deva niscia*) un saint du mont Nisa indien, et sa qualité de né deux fois que nous avons vue être propre aux classes supérieures de l'Inde. Dans la guerre de Lanka (Ceylan), Rama fut secouru par Hanounam, roi des singes, fils de Pavan, roi des vents, qu'il traîne à sa suite. Pavan est Pan, roi des satyres, qui suivent vers l'occident le char triomphateur de Bacchus. Vichnou, sous la forme de Krisna, est vainqueur du grand serpent Calinouga, comme Apollon l'est du serpent Python. Un des noms de Brahma est *Schiatoura-nana* (dieu aux quatre visages), qui rappelle Saturne, principal dieu de l'ancienne Italie, législateur comme Brahma, comme lui père des dieux et des hommes, ayant comme lui gouverné le monde, et comme lui perdu ensuite ses adorateurs (1). Le législateur Manou a

(1) Ce que Mégasthène et les auteurs cités par Strabon ont rapporté des divinités indiennes, dit M. Maury dans son article sur le brahmanisme, est bien vague pour que l'on puisse y reconnaître les divinités actuelles. On ne saurait déterminer avec certitude quel dieu hindou les anciens ont appelé l'Hercule indien : est-ce Rama, est-ce Crichna, est-ce même un autre dieu? Nous devons dire

pour pendant le Manèthé égyptien, le Minos crétois, et, ce qui est plus singulier encore, le Manèthé que les Lydiens reconnaissaient pour leur premier roi, et le Mann dont les Germains se disaient descendus. Cela nous porterait à croire que dans des temps très-reculés aurait vécu quelque héros de ce nom, dont les peuples en se dispersant auraient conservé la mémoire.

L'histoire d'Orphée et d'Eurydice est rapportée dans le Mahabara, sous les noms de Rourou et de Pramadoïra. L'Anna Perenna, nourrice de Jupiter, se retrouve dans la déesse Anna Pournada, qui préside aux aliments chez les Indiens (1). Deucalion, fils de Prométhée, est le *Deo Cal-youn*, personnage du drame sanskrit *Hari Vansa*, fils de Garga, surnommé Pramathésa, qui fut dévoré par l'aigle Garouda. Cal-youn, à la tête des peuples septentrionaux, ayant attaqué Krisna, fut repoussé par le feu et par le déluge (2). Au surplus, le droit de succession chez les Athéniens établit le même ordre généalogique des familles, et prescrit

cependant que beaucoup de probabilités se réunissent pour y faire reconnaître Crichna. Mégasthène, et, d'après lui, Arien et Pline, nous disent que ce dieu eut un grand nombre de femmes, ce qui rappelle les nombreuses épouses de Crichna; qu'il habitait dans le pays de Pandæ, dont il fut roi; ce nom est identique à celui des Pandous, tribu à la tête de laquelle Crichna combattit. Arrien parle de Méthora comme d'une des principales villes où était honoré ce héros, et l'on sait que Mathoura était la patrie du dieu indien. Mais il est aussi question d'un Hercule comme dieu principal de la Taprobane; celui-ci ne saurait être Crichna : c'est plutôt Rama, si célèbre par son expédition de Lanka ou Ceylan. Quant au Bacchus indien, c'est Siva, le dieu de Mérou. Le *Jupiter ombrius* est, selon toute vraisemblance, Indra, auquel les Vedas nous montrent les Indiens demandant la pluie. Strabon nomme formellement le fleuve Gange parmi leurs divinités, et c'est la seule dont l'identité soit hors de toute contestation. (Note de la 2e édition française.)

(1) Nous ajouterons ici quelques autres rapprochements :

Δὶς πατήρ, Diespiter ;	en indien,	*Divaspat.*
Ἥρα, Junon ;	—	*Vira*, femme forte.
Ἄρης, Mars ;	—	*Aras*, Mars, planète.
Χάρις, grâce ;	—	*Cris*, Vénus.
Cerès,	—	*Rara*, productive.
Ἔρως,	—	*Varas*, Amour.
Πάν,	—	*Pas*, souverain.
Minerve,	—	*Manasvini*, intelligente, etc.

On peut voir le traité de JONES, *On the Gods of Greece, Italy and India* (Asiatic. Res., I, 221); et K. RITTER, *Die Vorhalle europaischer Volkergeschichten von Herodotus um den Kaukasus und an den Ges'aden der Pontus*. Berlin, 1820.

(2) Lucien fait Deucalion de race scythique, c'est-à-dire septentrionale. Voy. le Mémoire de Wilfort sur le Caucase, inséré dans ceux de Calcutta, VI, 507.

les sacrifices funèbres dans les mêmes degrés de parenté que dans l'Inde (1).

Pourons-nous, d'après cela, nier que la civilisation de la Grèce soit due en grande partie à des colonies indiennes?

CHAPITRE XIV.

PHILOSOPHIE INDIENNE.

Existé-je réellement? Les choses qui frappent mes sens existent-elles, ou tout ce qui m'entoure n'est-il qu'illusion? Comment ce spectacle de l'univers est-il compris par moi? Qui l'a ordonné? Le hasard peut-être, ou une puissance suprême? Mais cette puissance a-t-elle tout tiré du néant? A-t-elle fait émaner le monde d'elle même, ou bien est-ce elle que je vois transformée en tant de phénomènes divers? Ne serais-je moi-même qu'un phénomène, et Dieu, le monde, moi, mes sensations, mon jugement, ne serions-nous qu'une seule et même chose? Mais cet être dont tout provient, où est-il? Quel est-il? Comment puis-je le connaître, m'en approcher? Et moi, d'où viens-je, où vais-je? Dois-je seconder l'impulsion de mes désirs, ou leur imposer la loi du devoir? Cette loi m'est-elle dictée par une autorité extérieure, par mon sentiment ou par l'ordre des choses? Mais pourquoi le mal existe-t-il dans le monde? Si Dieu est bon, pourquoi l'a-t-il créé? Si Dieu est méchant, comment est-il Dieu? Deux principes divers en lutte entre eux causeraient-ils le mal et le bien? ou Dieu aurait-il créé toutes choses bonnes, et celles-ci se seraient-elles ensuite gâtées, de sorte que le mal apparent ne serait qu'une expiation, une préparation à des jours meilleurs?

Telles sont les questions qui se présentent à l'homme raisonnable aussitôt que la foi n'a plus en lui assez d'énergie pour absorber toutes les convictions; aussi cherche-t-il, dans l'exercice de son intelligence, le moyen de les expliquer. C'est précisément à connaître les causes premières, les lois suprêmes de la nature et de la liberté, et leurs relations réciproques, que tendent tous les systèmes philosophiques; modifiés par les croyances religieuses, par les mœurs et par la constitution du pays, comme par le caractère personnel du philosophe, tantôt doutant, tantôt affirmant,

(1) Voy. Bunsen, *De jure hæreditario Atheniensium*.

tantôt niant, ils ont forgé cette longue chaîne d'erreurs et de vérités, qui a besoin d'une vérité première pour s'y rattacher, d'une vérité précédant et dominant toute discussion, toute convention et toute science humaine.

Toute méthode embrasse trois termes : le monde, la raison, Dieu. Si la raison ne se distingue pas elle-même, et se confond avec le sens ou avec Dieu, il en résulte le sensualisme ou le mysticisme; si elle se distingue en s'isolant, sans connaître les autres choses, c'est l'idéalisme; si, non-seulement, elle nie Dieu et la raison, mais se nie elle-même, elle aboutit au scepticisme. Ce ne sont pas là des questions oiseuses, puisque chaque système donne à la vie un but différent et produit, par conséquent, une pratique différente. Le sensualisme réduit la vie à la matérialité; l'idéalisme, à la pensée; le mysticisme, à la contemplation de Dieu; le scepticisme, à l'inaction. Ainsi la pratique devient la mesure et le juge de tous les systèmes.

La philosophie indienne se divise en six systèmes, qui procèdent deux par deux, de manière que là où l'un finit, l'autre commence, en forme de développement et de continuation, ou même de transformation (1); aussi peut-on dire que l'imagination rêveuse des Indiens a marché par trois routes à la solution des grands problèmes : la nature est le point de départ de la première; la pensée, de la seconde; la révélation, de la troisième.

Philosophie sankhya.

Vient d'abord la philosophie sankhya ou des nombres, dont Kapila, contemporain d'Énoch, passe pour être l'auteur; c'est la philosophie du monde primitif, ainsi nommée parce que les vingt-quatre principes de chaque chose y sont énumérés par ordre, en mettant au premier rang la nature, au second la raison universelle. « Ce qui n'existe pas ne peut, par aucune opération d'une

(1) On peut consulter :

Ward, *View of the history, litterature and mythology of the Hindous.*

H. T. Colebroocke, *Essai sur la philosophie des Indes*, traduit en français par G. Pauthier, et enrichi de plusieurs notes et rapprochements (Paris, 1834), l'emporte beaucoup sur lui par la précision. L'auteur anglais possédait 149 ouvrages sur la philosophie vedanta, 100 sur la naya, etc. On lui doit le meilleur recueil des doctrines philosophiques des Indiens; mais des données suffisantes lui manquaient, ainsi que la souplesse d'esprit nécessaire pour développer les principes philosophiques et pour saisir le véritable sens spéculatif des anciens systèmes, leur tendance cachée, leur nature et leur originalité.

Cousin, *Cours de l'histoire de la philosophie.*

Ch. Lassen, *Gymnosophista, sive Indiæ philosophiæ documenta* (Bonn, 1832).

Hug. Windischmann, *De Theologumenis vedanticorum* (Bonn, 1833).

G. Schlegel, *Histoire de la littérature et philosophie de l'histoire.*

« cause quelconque, recevoir l'existence. » Cet axiome qu'elle pose, au lieu de la porter à l'athéisme, l'arrête à la dualité, dans la supposition que deux principes coexistent depuis l'éternité : la nature et l'esprit indéfini. Il est probable que l'on n'entendait d'abord sous ces deux dénominations que l'esprit et l'âme (*Pourouscottama* ou *Prakriti*), dans l'union desquels tout consiste; spiritualisme primitif dont la corruption et le mélange avec l'astronomie a produit un polythéisme poétique. Nous voyons, en effet, la doctrine sankhya arriver au mysticisme dans sa seconde partie inventée par Patandjali (1) et appelée Yoga, c'est-à-dire parfaite union de notre être et de nos pensées avec Dieu, union qui délivre l'âme de la métempsycose, but auquel tend perpétuellement la philosophie indienne (2). La médecine, les distractions, les précautions, les talismans, ainsi que tout autre moyen temporel ou même toute invocation religieuse, ne sauraient y faire atteindre; mais il faut la connaissance intime et la contemplation assidue de Dieu, en murmurant la syllabe *oum*, et en méditant sur sa signification.

Nous avons entendu Brahma déclarer que l'orgueil est la cause de tout mal, l'abnégation de soi-même est donc une obligation pour tous, qu'il s'agisse du corps ou de l'esprit; dès lors, c'est une vertu cardinale que de renoncer tout à fait à sa propre existence, de considérer comme un bien suprême la méditation, poussée au point de substituer l'intuition de Dieu à la conscience de soi-même.

Le yoghi est donc un solitaire pénitent qui, absorbé dans des contemplations mystiques, demeure des années entières immobile à la même place. Dans le drame de Sacontala, le roi Dousmanta demande à un charretier où est la sainte retraite de celui qu'il cherche, et celui-ci répond : « Va au delà de ce bois sacré, où tu « aperçois un pieux yoghi, aux cheveux touffus et hérissés sur sa « tête, rester immobile, les yeux fixés sur le disque du soleil.

(1) Il est impossible de fixer l'époque à laquelle auraient vécu les deux philosophes Kapila et Patandjali, fondateurs des deux branches de la philosophie sankhya. Il est même probable qu'ils sont, le dernier surtout, des personnages mythiques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on doit faire remonter à une époque très-reculée la philosophie sankhya, puisque dans la grande épopée du Mahabharata, il en est parlé comme d'un système déjà très-anciennement établi. (Note de la 2e édition française.)

(2) Pytagore et Platon ont aussi posé en principe que « le but de la philosophie est d'affranchir l'âme des obstacles qui arrêtent ses progrès vers la per« fection; de l'élever à la contemplation du vrai immuable, de la dégager des « passions terrestres, de manière qu'elle puisse s'élancer de la contemplation du « monde sensible à celle des intelligences. » De même Aristote propose pour bien final la sagesse, la satisfaction et le contentement de soi dans le bien suprême.

« Observe-le : son corps est encroûté sous l'argile qu'y déposent
« les termites ; une peau de serpent lui ceint les reins, les lianes
« de la forêt s'enroulent à son cou, et des oiseaux ont bâti leurs
« nids sur ses épaules.

Cette description pourra sembler au lecteur une fiction poétique, s'il ne sait pas que les forêts, les déserts, les alentours des temples de l'Inde sont pleins de gens de cette espèce. Déjà les compagnons d'Alexandre nous les avaient représentés se nourrissant de racines dans les bois, vêtus d'écorces d'arbres, et les cheveux en désordre : l'un vendait des reliques et des remèdes miraculeux, l'autre disait la bonne aventure ou jouait avec des serpents. D'autres enfin demeuraient un jour entier étendus sur la terre, exposés sans bouger à des torrents de pluie, aux rayons d'un soleil brûlant, à la morsure d'insectes venimeux. Tels on les retrouve aujourd'hui ; ils se martyrisent encore par ces pénibles exercices que Strabon jugeait fabuleux, de replier en arrière les doigts des mains et ceux des pieds en avant, au point de marcher sur le cou-de-pied. Quelques-uns de ces fakirs, les jambes croisées à l'orientale, élèvent les bras et restent dans cette position durant des années, se laissant croître la barbe, les ongles, dessécher les parties charnues, et roidir les muscles de manière à ressembler à un tronc d'arbre. D'autres se préparent pour breuvage ou fument une certaine herbe dite *pousti*, dont la vertu est de faire maigrir et d'épuiser le corps ; renonçant alors à toute nourriture et s'enivrant sans cesse de ce végétal, ils succombent enfin, croyant par cette mort se rendre agréables aux yeux de Dieu (1).

Les Indiens attribuent aux yoghis la faculté de voir à travers les corps opaques ; prodige que nous n'oserons nier que lorsqu'on nous aura donné une explication satisfaisante des phénomènes magnétiques (2). Contentons-nous jusque-là d'admirer les forces étonnantes cachées dans l'organisme humain et dans l'énergie d'une volonté indomptable qui, concentrée sur un seul point, nous isole de la vie extérieure et produit une lucidité extraordinaire, une faculté surhumaine. Nous prendrons toutefois en pitié les yoghis qui dirigent cette volonté vers une idée fausse et vaine ;

(1) Voy. les voyages récents du capitaine Allard.

(2) Le yoghi et le magnétisé sont dans un état de surexcitation cérébrale, de sorte qu'ils sont à l'homme exalté comme l'improvisateur à l'homme normal. Simon Stylite est une exception, et l'Église ne nous le donne pas comme un exemple à suivre. Voir le livre curieux de Bochinger : *Vie contemplative, ascétique et monastique chez les Indous et les peuples bouddhistes* ; Strasbourg, 1831.

puisque le point le plus élevé où puisse atteindre la sagesse sankhya est un scepticisme dogmatique, formulé avec plus de rigueur encore que ne le firent jamais Arcésilas et Sextus Empiricus (1).

Le Bavagad-Gita. C'est ce supernaturalisme qui a inspiré le Bagavad-Gita (2), épisode du Mahabarat, grande épopée nationale indienne, antérieure de mille ans peut-être à Jésus-Christ. Dans ce livre, Dieu fait la guerre aux Pandous exilés, et, sous la figure d'un écuyer, Crichna protége le jeune Ariouna. Ariouna, arrivé sur le champ de bataille, le mesure du regard ; il voit frères contre frères, parents contre parents, au moment de s'égorger sur les cadavres de leurs frères. Une profonde tristesse, une douleur soudaine s'empare de son âme, et il dit au dieu, son protecteur et son guide :

« Crichna, tu vois devant moi mes proches armés, prêts à se « massacrer, pleins d'un orgueil farouche ; mon sang se glace, un « froid mortel se glisse dans mes veines, mes cheveux se hérissent « d'horreur. O *Gandiv,* mon arc fidèle, tombe de ma main, je « n'ai plus la force de te tenir. Je chancelle, je ne puis ni avancer « ni reculer, et mon âme, ivre de douleur, semble vouloir m'a-« bandonner.

« Dieu aux blonds cheveux, ah ! dis-moi, lorsque j'aurai égorgé « tous mes proches, serai-je parvenu à la félicité ? Que sont la « victoire et l'empire quand ceux pour lesquels nous désirons « les obtenir et les conserver, auront péri dans le combat, fils et « pères, oncles et neveux, amis et alliés ? Non ! céleste conqué-« rant, je ne saurais les voir tomber sur le champ de bataille, dus-« sé-je, au prix de leur mort, acquérir la triple couronne de l'uni-« vers. Et je devrais les massacrer pour posséder ce misérable « globe ! Non, je ne le veux pas, bien qu'ils s'apprêtent à m'é-« gorger sans pitié. »

Crichna le réprimande, et, pour le décider à combattre, lui expose le système de la métaphysique en dix-huit leçons : « La « contemplation n'a pas besoin de livres saints ; par elle seule, on « arrive à la dévotion. Et que sert un puits quand l'eau abonde « de toutes parts ? Celui-là existe qui a la vertu dans l'âme ; sage

(1) Evam tatvâbhyasan nâsmi na mê nâham ity a paris'êcham Aviparyayâd vis udham kaïvalam utpadyatê djnânam. *Sic principiorum studio non sum, non meus, non ego ; ita absolutam omnium contradictionum expurgatam abstractam inveniunt scientiam.*

(2) *Bhagavad-Gita, id est* Θεσπέσιον μέλος, *sive*, etc. *Textum recensuit* Aug. Guil. Schlegel (Bonn, 1823). — Une nouvelle édition de ce magnifique épisode a été publiée à Bangalore, en 1848, sous ce titre : *The Bhagavat-Gita, or dialogues of Krishna and Ardjun, in sanscrit, canara and english, by the Rev. Garrett ;* Bangalore, 1848. (Note de la 2ᵉ édition française.)

« entre les mortels est celui qui voit le repos dans l'œuvre, l'œuvre « dans le repos ! Les actions sont de beaucoup inférieures à la vie « dévote et à la contemplation. Le vrai dévot ne discerne pas ici-« bas les bonnes œuvres des mauvaises. Celui qui croit acquiert « la science et, avec elle, la tranquillité suprême. Fusses-tu souillé « de toute sorte de péchés, par la science universelle tu éviteras « l'enfer... Délivré de travaux et de soucis, le mortel sage et mo-« déré préside au gouvernement d'une cité munie de neuf portes ; « il ne vacille pas comme une lampe battue par le vent. La nuit, « temps de repos pour les autres, est un temps de veille pour ce-« lui qui vit dans l'abstinence. Le dévot cherche Dieu, et le voit « également dans le bœuf, dans l'éléphant, dans le chien, dans « l'homme. Quand il a choisi sa demeure dans l'air pur, il y reste « fixé avec son âme, avec sa pensée recueillie, ayant ses sens et « ses actions enchaînés, tenant sa tête droite, et regardant immo-« bile la pointe de son nez... Ta pitié est chose puérile. Que parles-« tu d'amis, de parents, que parles-tu d'hommes ? Hommes, ani-« maux, troncs d'arbres, sont tous une même chose. Une force « perpétuelle, éternelle, a créé tout ce que tu vois, l'agite de « mouvement en mouvement, et le renouvelle sans se reposer ja-« mais. Ce qui est homme aujourd'hui fut plante hier, et demain « retournera à son premier état. Le principe est éternel, qu'im-« portent les accidents ? Toi, guerrier, tu es destiné à combattre : « combats. Qu'importe s'il en résulte un horrible carnage ? Le so-« leil du jour nouveau illuminera de nouvelles scènes du monde ; « le principe éternel subsistera ; le reste n'est qu'apparences et « illusions. A quoi bon faire tant de cas de ces apparences et de « tes actions ? Le mérite de chaque œuvre consiste à l'accomplir « avec une parfaite indifférence sur le résultat qu'elle aura, im-« perturbable, immobile, les yeux fixés sur le principe absolu, qui « seul existe réellement. »

Puisque nous avons parlé du Bagavad-Gita, nous ne saurions terminer sans faire admirer la magnifique idée qu'il donne de la Divinité, et la pureté de sa morale : « Celui qui accomplit ses « devoirs sans vues intéressées, en n'ayant pour but que Brahma, « est exempt de tout péché, pareil à la fleur du lotos qui sort pure « du milieu des eaux.

« Oh ! qu'il est digne d'estime celui qui se conduit également « envers ses amis et ses ennemis, envers l'homme vertueux et le « pécheur !

« Je me complais, dit Crichna, à la simple offrande d'un cœur « humble qui me présente, en m'adorant, des fleurs, des fruits et

« de l'eau. Je suis égal pour tous, et l'amour ni la haine ne me « dirigent. Mais ceux qui m'adorent sincèrement, je suis en eux « et eux en moi ; et si le pécheur revient à moi loyalement, je ne « fais plus de différence de lui au juste, et je le juge digne de l'é- « ternelle félicité.

« L'homme qui n'a dans ses œuvres d'autre objet que moi, qui « me regarde comme l'Être suprême, qui ne sert que moi seul, « qui ne songe pas à son propre avantage, qui vit sans colère « parmi ses semblables, sera uni à moi.

« Celui qui, se réjouissant de la félicité de toute la nature, me sert « en me reconnaissant sous une forme incorruptible, ineffable, in- « visible, partout présente, toute-puissante, incompréhensible, « immobile ; celui qui domine ses passions, soumet son intelligence, « et se montre également doux en toute chose, un jour sera uni « avec moi...

« Ceux dont l'esprit suit mon invisible nature, doivent sup « porter d'âpres fatigues, parce qu'il est difficile aux mortels de « gagner un sentier invisible.

« Ceux qui, me préférant à tout, abandonnent tout pour me « suivre, et qui, dégagés de tout autre culte, n'adorent que moi « seul, me contemplent, me servent, je les élève au-dessus de « l'océan de la mortalité.

« Je suis l'âme qui réside dans tous les corps ; je suis le prin- « cipe, le moyen, la fin de toutes les créatures. Parmi les Aditias, « je suis Vichnou ; parmi les flambeaux célestes, Ravi (le soleil) « le rayonnant ; Marischi, parmi les Mavoutis (les vents) ; Sati (la « lune), parmi les Nacschiatris ; parmi les Védas, Samavéda ; In- « dra, parmi les Dévis ; parmi les Roudras, Siva ; Vriaspati, parmi « les pontifes sacrés... parmi les lettres, l'A ; parmi les paroles, « la copulation qui les unit. Mais que sert d'en dire plus ? L'uni- « vers entier repose dans mon essence. »

Quand le Dieu se manifeste à son disciple, il resplendit comme si mille soleils se levaient soudain. Être incommensurable, sans commencement, ni milieu, ni fin, il illumine, il remplit l'immensité de l'espace ; il est l'univers ; il est le temps qui ouvre une bouche immense, dans laquelle les générations viennent s'engloutir, comme les torrents dans l'Océan, comme les nuées d'insectes qui s'élancent vers la flamme dévorante.

Alors Arjouna anéanti s'écrie : « Grand Dieu, tempère cette « splendeur insupportable ; reprends la forme plus douce sous la- « quelle seule je puis t'envisager, sous laquelle j'ose te donner le « nom d'ami. J'étais ignorant ; pardonne-moi comme un père à

« son fils, un ami à son ami, un amant à celle qu'il aime (1). »

Philosophie nyaya.

L'autre système indien, qui part du moi pensant, se compose de la philosophie dialectique de Gotama, et de la philosophie anatomique de Kanada, appelée l'une, Nyaya, ou du raisonnement; l'autre, Vaïséchika, ou de l'individualité.

Les Védas prescrivent dans l'étude la marche suivante : proposition, définition, investigation (2). Gotama, se conformant à cette règle, développe l'acte de l'intelligence dans la théorie de l'individualité, et compose un véritable système de logique ou plutôt de dialectique. Des commentaires à l'infini donnèrent à cette doctrine autant d'extension qu'en eut celle d'Aristote parmi les Grecs, à qui la primauté a été ravie par la science indienne. La philosophie nyaya fut toujours très-vénérée, et, de nos jours encore, il n'y a pas une fête populaire et religieuse pendant laquelle, à côté des brahmanes qui lisent quelques épisodes des poëmes, de plus doctes ne discutent selon cette dialectique. Celle-ci se réduit à 525 soutras ou axiomes, forme universelle des œuvres scientifiques dans l'Inde; elle tend à assurer la béatitude au moyen de la connaissance des seize topiques, qui sont la preuve, l'objet de la preuve, le doute, le motif, l'exemple, l'assertion, les membres de l'assertion, le raisonnement supplétif, la conclusion, l'objection, la controverse, le captieux, le sophisme, la fraude, la réponse futile, enfin la réduction au silence (3). Mais la Nyaya ne se borne pas à la logique: elle donne une métaphysique de la science, et tend à l'idéalisme, par suite de cet éternel penchant de l'Indien à ne voir dans le monde sensible que des phénomènes, et à confondre le moi avec la Divinité.

La Vaïséchika, que l'on considère comme son supplément, est une philosophie physique, fondée sur les atomes, semblables de forme et identiques par essence, comme ceux d'Épicure, mais dotés de propriétés caractéristiques. Kanada se montre plus profond que les Grecs dans l'observation de la nature; il trouve que la

(1) La création est représentée dans le Bagavad-Gita comme une émanation : Athavâ bahouneïtena kim djnâ néna tavârdjouna Richtabyâham idam kritsnam ekânshéna sthito djagat. *A quoi sert-il d'accumuler les preuves de ma naissance, ô Arjouna ? Un seul atome émané de moi produisit l'univers, et je suis encore entier*. L. X, 42.

(2) Les scolastiques aussi posent la question, définissent, démontrent.

(3) Barthélemy Saint-Hilaire, dans un mémoire sur la philosophie nyaya, suivi de la traduction de 60 axiomes fondamentaux, compare cette philosophie à l'*Organon* d'Aristote, et conclut qu'il n'existe rien de commun entre ces deux productions; que la Nyaya est moins analytique et plus ancienne. C'est une dialectique superficielle, quoique ingénieuse, qui n'offre pas une théorie complète de la discussion, et ne pénètre point jusqu'aux fondements essentiels du raisonnement.

gravité est la cause particulière de la chute des corps; que le son est une qualité de l'air résidant en lui et se propageant par ondulation comme la fleur de nauclea; qu'il existe sept couleurs primitives, parmi lesquelles il compte le blanc et le noir.

Plusieurs écoles hétérodoxes s'élevèrent aussi dans l'Inde, reniant les Védas; telle est la secte des Djaïnas, exposée dans la philosophie de Tscharwaka et professant le matérialisme, et celle

Philosophie védanta.

de Bouddha. La philosophie *Mimansa* et *Védanta*, par des interprétations ingénieuses, défendit la croyance de Brahma contre de pareilles hérésies (1).

La Mimansa est ou pratique ou théologique. La première est une exégèse destinée à fixer le sens de la révélation, dans le but d'établir les preuves du devoir, c'est-à-dire des sacrifices et autres actes ordonnés par les Védas. C'est plutôt un système religieux que scientifique, bien que, dans les aphorismes posés pour l'interprétation, il touche à divers sujets de philosophie. Giémini, fondateur de cette école, définit le devoir, un acte à accomplir, prescrit par un commandement; d'où semble résulter sa foi absolue dans les Védas. Mais les commentateurs prétendirent qu'il fallait chercher d'autres règles au devoir, parce que le commandement ne paraît pas suffisant. Les différents cas sont discutés par eux selon les cinq membres qu'ils croient nécessaires à tout cas complet : 1° le sujet à expliquer; 2° le doute qu'il fait naître; 3° le premier côté de l'argument concernant la matière; 4° la conclusion démontrée; 5° les accessoires ou le rapport.

La Mimansa théologique est la discussion de la preuve qui peut se déduire des Védas, en ce qui concerne la théologie; on l'appelle aussi Védanta, c'est-à-dire conclusion des Védas. En effet, les *Soutras* de Viasa, qui en sont l'œuvre capitale, donnent l'explication des Védas à l'appui de l'existence de Dieu, de qui proviennent la naissance, la continuation et la dissolution de ce monde.

Les Védantas ont pour doctrine souveraine que l'Être suprême est cause matérielle et efficiente de l'univers. « Brahma est cause « et effet; la mer est la même chose que ses eaux, bien que l'é-

(1) Les sectes hindoues sont aujourd'hui plus nombreuses que jamais. D'après Wilson, il existe actuellement vingt sectes de Vaichnavas ou sectateurs de Vichnou, neuf de Saivas ou adorateurs de Siva, quatre de Sactas ou adorateurs de la déesse Sacti, et un grand nombre d'autres qui s'éloignent notablement du brahmanisme. On ne rencontre qu'un petit nombre de brahmanes instruits qui professent la véritable orthodoxie védique, et encore ont-ils presque tous quelque divinité favorite, *Ichta-Devata*, sous la protection de laquelle ils se placent d'une façon toute spéciale. (Note de la 2e édition française.)

« cume, les flots, la marée, diffèrent entre eux. Un effet ne dif-
« fère pas de la cause. Brahma est l'âme, l'âme est Brahma. La
« même terre offre diamants, cristaux, orpiment ; le même sol
« produit une grande variété de plantes ; la même nourriture fait
« croître la chair, les ongles, les cheveux. De même que le lait se
« caille et que l'eau gèle, Brahma est modifié et transformé, sans
« qu'il soit besoin d'aucun moyen extérieur. L'araignée tisse sa
« toile avec sa propre substance ; les esprits revêtent des formes
« diverses ; la grue engendre sans mâle, le lotos se propage de
« marée en marée, sans organes de locomotion. Aucun motif ou
« but spécial ne peut être assigné à la création de l'univers que la
« volonté de Brahma. »

Cette philosophie, qui domine toute la littérature et la vie sociale des Indiens, démontre comment on arrive, de nécessité, au panthéisme, aussitôt qu'on refuse d'admettre comme un fait de pure conscience les êtres contingents et finis ; elle démontre comment le panthéisme aboutit au même point que le scepticisme, c'est-à-dire la destruction de l'intelligence humaine, puisqu'il doit repousser comme illusoires les notions distinctes, pour ne retenir que l'idée de l'unité absolue. Toutefois le Védanta, en acceptant dogmatiquement la révélation divine, est contraint d'accepter la personnalité de Dieu et le libre arbitre de l'homme, mitigeant ainsi le panthéisme par l'histoire et la mythologie.

On trouve communément dans ces systèmes l'idée d'une substance infinie qui se manifesta dans l'univers par émanation plutôt que par création, comme aussi celle d'une formation et d'une destruction alternative et périodique des choses, dont l'origine première est expliquée par le matérialisme, la dualité ou le panthéisme ; abîmes où va se perdre inévitablement quiconque dévie des traditions. Dans la pratique, ces idées tendent toutes à guérir l'âme de sa plaie originelle, à détourner la peine de la transmigration, et à procurer un état d'abstraction et d'apathie absolue auquel conduit l'activité mentale.

Ces différents systèmes tombent aussi d'accord dans la croyance que les sacrifices prescrits par les Védas ne sont pas assez purs, à cause du sang qui s'y répand, ni suffisants pour obtenir la délivrance finale des âmes. C'est pour cela qu'une expiation est nécessaire encore au delà du tombeau, et que le devoir le plus sacré d'un fils et de tous les descendants consiste dans les suffrages pour la commémoration des morts ; pratique très-enracinée dès le temps des patriarches. De là un grand encouragement au mariage, qui, chez les Brahmanes, est d'obligation absolue, pour laisser une

descendance légitime qui leur procure les suffrages ambitionnés; de là encore le respect pour les femmes. « La femme est la moi-« tié de l'homme, dit un ancien poëte; c'est son plus intime ami, « la source du salut. De la femme naît le Sauveur. » Ailleurs il ajoute : « Les femmes sont les amies du solitaire; leur conversation « apporte un doux soulagement. Semblables aux pères dans « l'exercice des devoirs, elles se montrent mères en consolant le « malheur. »

Comparaison avec les Grecs.

Ainsi l'esprit parcourut en Orient, de même que dans la Grèce, le cercle entier des opinions philosophiques. Comme dans l'école de Platon, il s'éleva au-dessus de l'univers pour connaître la cause et le type éternel de tout ce qui existe; comme dans celle d'Aristote, il proclama la double existence de l'âme humaine et du monde extérieur, en partant du témoignage des sens; comme dans celle de Zénon, l'homme se concentra en soi et devint indifférent à tout ce qui arrivait autour de lui; comme dans celles de Pyrrhon et d'Épicure, il soutint qu'il n'existe que des apparences. Le panthéisme de Xénophane, l'amour et la haine d'Empédocle, la monade et la métempsycose de Pythagore, les atomes de Leucippe, la composition et la décomposition d'Héraclite, se trouvent déjà bien avant eux sur le Gange. Mais, plus l'intelligence serait désireuse de connaître l'ordre dans lequel se formèrent ces systèmes, plus elle est privée sur ce sujet de toute donnée historique. Les Grecs puisèrent-ils dans l'Inde, au temps d'Alexandre, ou lui portèrent-ils leurs connaissances? Les deux pays s'abreuvèrent-ils à une source plus reculée, ou l'esprit humain progressa-t-il parallèlement? L'histoire raconte que Pythagore et Démocrite voyagèrent dans les Indes; on dit que Pyrrhon y accompagna Alexandre; que Callisthène, neveu d'Aristote, transmit à son oncle un traité de logique qu'il avait reçu des brahmanes; que Pythagore, blâmant Thespésion d'être trop partial pour les Égyptiens, s'entendit reprocher d'être lui-même trop asservi aux Indiens; enfin, que le brahmane Yarka, interrogé par Apollonius sur ce que pensaient les siens de la nature de l'âme, répondit : « Ce que vous « en pensez vous-mêmes depuis Pythagore (1). » Admettons que ces traditions ne soient pas suffisamment prouvées : elles indiquent toutefois comme très-ancienne la croyance que les Grecs reçurent du Gange une partie de leur science, ou du moins une impulsion intellectuelle.

Philosophie morale.

Les systèmes déjà mentionnés nous fournissent la partie spé-

(1) Brucker, *Hist. philos.*, t. I, p. 190. Robertson, *Recherches sur l'Inde*, t. I.

culative de la philosophie ; la partie pratique est contenue dans le *Manava-Dharma-Sastra,* composé, selon quelques-uns, par Manou, douze siècles avant J.-C. Il est à coup sûr très-ancien; mais, plus probablement, il a été compilé par le collége des prêtres dans le cours de plusieurs siècles, et réduit à sa forme actuelle dans le neuvième siècle avant notre ère. Nous sommes porté à le croire ainsi, en y voyant, d'une part, un mélange de grossièreté et de politesse, les rapports de la propriété très-développés à côté de lois pénales barbares, puis, d'autre part, la classe sacerdotale exaltée au-dessus de toutes les autres. Le bâton du brahmane doit être assez long pour atteindre les cheveux ; celui du guerrier arrive au front, celui du négociant à la hauteur de son nez, et ainsi de suite. Le roi est composé de parties prises aux sept principales divinités ; mais, par cela même, son premier devoir est d'honorer les brahmanes, d'où lui viennent toutes sortes de bénédictions. Comme les Védas proclament d'ailleurs que tout ce qui est sorti de la bouche de Manou est saint et salutaire à l'âme, ce code est extrêmement respecté. Outre les matières ordinaires d'un code, il contient un système de cosmogonie, des idées de métaphysique, des préceptes pour toutes les circonstances de la vie, pour les cérémonies du culte, la morale, la politique, l'art militaire, le commerce, les peines et les récompenses après la mort (1).

Le Dharma-Sastra débute avec la magnificence d'un poëme; Manou s'y montre sur un trône en directeur suprême de la période courante de l'univers. Les sages *Maharkis* se pressent autour de lui avec respect, en le priant de manifester au monde les lois qui doivent guider les habitants de la terre; Manou sourit en les exauçant, et commence à exposer l'histoire de la création.

Dieu, dit-il, pour la propagation de l'espèce humaine, produisit de sa bouche, de ses bras, de sa cuisse, de son pied, le Brahmane, le Kchatria, le Vaïschia, le Soudra. Le Seigneur, ayant divisé son propre corps en deux, devint moitié mâle, moitié femelle, et, par l'union de ces deux moitiés, il engendra Viradj; Viradj produisit d'elle-même Manou, créateur de l'univers. Je suis celui-là,

(1) Ses douze livres traitent séparément de la création, de l'éducation, du mariage, de l'économie domestique, de la manière de vivre, de la purification, des femmes, des dévotions, du gouvernement, des lois pénales et civiles, des marchands et des serviteurs, des classes mixtes, des peines et des expiations, de la transmigration et de la béatitude finale. L'original de ce code fut imprimé à Paris en 1830 par Chézy. Trois ans après, Loiseleur Deslongschamps en donna une traduction; c'est nous ensuite qui le fîmes connaître à l'Italie dans les documents de *Législation* de la 1re édition de cet ouvrage.

et désirant donner naissance au genre humain (1), j'ai produit dix saints éminents (*Maharki*), seigneurs des créatures; ceux-ci créèrent sept autres Manous, et les oiseaux, les serpents, les dragons, les gnomes, les géants, les vampires, les nymphes, les singes, les vers, les météores, les Pitris ou dieux Mânes.

Tous ces êtres, enveloppés de ténèbres multiformes, ont la conscience, le sentiment du plaisir et de la douleur; ils suivent les transmigrations dans le monde varié des phénomènes, qui passe sans cesse.

La création accomplie, le pouvoir incompréhensible fut absorbé dans l'âme suprême, chassant le temps par le temps. Tant que Dieu veille, l'univers accomplit ses actes; tombe-t-il dans le sommeil, le monde se dissout. Les animaux tiennent le premier rang parmi les êtres; parmi les animaux, ceux qui existent par leur propre intelligence, comme les hommes; parmi ceux-ci, les brahmanes, incarnation perpétuelle de la justice.

Les hommes ont tous l'amour de soi, d'où naissent les désirs et les inquiétudes. Qui accomplit ses devoirs sans espoir de récompense, parvient à l'immortalité. La loi a pour base les Védas; quiconque méprise les Védas, ou les Dharma-Sastras, c'est-à-dire la révélation et la tradition de la loi, est impie; toutes deux, avec les bonnes mœurs et l'obligation de vivre content de soi, sont le comble de nos devoirs. La religion commande la prière de l'*oum*, les oblations du feu, les sacrifices, les libations aux saints. Les devoirs envers nous-mêmes sont : de dominer les onze sens, d'étudier la science sacrée, de conserver le cœur bon et incorruptible, sans quoi les sacrifices ne valent rien; de s'occuper de ses propres affaires; de ne pas parler si l'on n'en est requis; de dédaigner les honneurs mondains; de se conserver pur de langage et d'esprit. Les devoirs envers les autres sont : d'honorer les vieillards, de respecter son père plus que cent maîtres, et sa mère plus que mille pères; et plus que père et mère celui qui communique la doctrine sacrée; d'user de bienveillance envers ses disciples, de ne pas faire de mal à autrui, même par le désir.

Tout acte, toute pensée, toute parole, rapporte un bon ou un mauvais fruit. C'est pécher en esprit que de désirer le bien d'autrui, de méditer un crime, de nier Dieu; c'est pécher en paroles que de mentir, médire, parler hors de propos. C'est pécher en actions que

(1) Il est à remarquer que dans toutes les cosmogonies indiennes, la pensée, la contemplation, la dévotion et la pénitence sont considérées comme des conditions nécessaires de la création.

de s'approprier ce qui est à autrui, de nuire aux êtres animés sans l'autorisation de la loi, de courtiser la femme d'autrui.

La nature du châtiment est en rapport avec les œuvres. Comme expiation des actions perverses, l'homme passe après la mort dans des créatures sans mouvement; comme expiation des péchés de la parole, dans des oiseaux ou des bêtes rougeâtres; comme expiation des fautes mentales, il renaît dans une condition humaine inférieure.

Que la femme ne recherche jamais la liberté. Jeune fille, elle dépend de son père; femme, de son mari; veuve, de son fils. Choisis pour épouse une femme qui soit d'un aspect agréable, qui n'ait pas les yeux rougis, trop ni trop peu de cheveux, qui ne parle pas au delà du besoin; qu'elle porte un nom gracieux, qui finisse par des voyelles longues et semblables à des paroles de bénédiction, non celui d'une constellation, d'un arbre, d'un fleuve, d'un serpent, d'un oiseau, d'une montagne, ou d'une tribu barbare. La femme vertueuse doit vénérer son mari comme un dieu, quand même il n'observerait pas les usages, en aimerait une autre, ou manquerait de tout mérite. La femme n'est exaltée dans le ciel qu'autant qu'elle honore son seigneur; si elle le perd, elle ne doit pas rallumer le feu nuptial.

L'âme a trois qualités, bonté, passion, obscurité, à l'une desquelles reste attachée l'intelligence, durant toute la vie. Après la mort, les âmes douées de bonté acquièrent la nature divine; celles qui ont été dominées par la passion ont en partage la condition humaine; celles qui ont été plongées dans l'obscurité sont ravalées à l'état des animaux. Il y a dans chaque transmigration des degrés proportionnés. Celui qui tue un brahmane est changé en âne ou en chien; le brahmane qui boit des liqueurs est changé en ver; le voleur de grain, en cygne; de viandes, en vautour; de parfums, en rat musqué.

Ce qui procure la béatitude, c'est une austère dévotion, c'est de connaître Brahma, de dompter ses sens, de ne pas faire le mal, d'étudier les Védas pour acquérir la connaissance de l'âme suprême, qui est la science capitale. Celui qui fait le bien par intérêt parvient tout au plus au rang de *devas*; celui qui vise uniquement à la connaissance de l'Être divin, se trouve dégagé des liens mortels; dès cette vie, il aperçoit dans tous les êtres l'âme suprême, et, dans l'âme suprême, tous les êtres; puis il arrive à l'immortalité.

On voit ici percer le panthéisme de Manou, qui se montre ensuite clairement dans ces paroles : « L'âme est tous les dieux

« dans l'âme suprême repose l'univers; elle produit la série des « actions des êtres animés. Le grand Être, plus subtil qu'un « atome, enveloppant en soi tous les êtres formés des cinq élé- « ments, les conduit, par degrés, de la naissance à l'accroissement, « à la dissolution. Ainsi l'homme qui reconnaît dans son âme « propre l'âme suprême présente dans toutes les créatures, se « montre le même à l'égard de tous, et finalement est absorbé « en Brahma. »

De même que le code des Hébreux nous a montré les usages de ce peuple, de même celui-ci, conservé par les Indiens avec non moins de ténacité, nous offre une peinture étonnante de leurs mœurs douze siècles avant J.-C. Ce n'est pas que ce peuple fût alors au berceau; la distinction des castes y était déjà établie, fondée sur les Védas, dont l'interprétation avait donné naissance à une littérature étendue et à des opinions discordantes, grâce aux luttes de la raison humaine révoltée contre le joug de l'autorité, mais tenue en bride par le pouvoir de l'habitude. Le roi, bien que considéré comme une divinité descendue sur la terre, n'avait pas moins à craindre pour son trône et pour sa vie. Il devait souvent infliger de sévères châtiments, protéger le faible et surtout la femme, cet être inférieur qui pourtant séduit les plus sages, et dont la malédiction est la ruine d'une maison, tandis que le ciel bénit qui l'honore.

Les trois castes supérieures jouissaient, instruisaient, commandaient, pendant que les Soudras, satisfaits de leur servitude par l'espoir de renaître dans une condition meilleure, s'adonnaient aux arts et aux manufactures. Ils faisaient des vases, non-seulement d'airain, de fer, d'étain, de plomb, mais encore d'argent et d'or, métaux qui étaient extraits sous la direction du roi; ils savaient travailler les pendants d'oreilles en or, les pierres précieuses, les coraux et les diamants; sculpter habilement l'ébène, l'ivoire et la corne; tisser des étoffes très-fines pour la parure des riches, que des bœufs, des chameaux ou des chevaux portaient dans d'élégants palanquins. Les fêtes étaient égayées par le son des instruments et des voix harmonieuses, par des danseurs, des lutteurs et des comédiens; ils avaient des combats de coqs, de béliers et d'autres animaux, bien que la loi les défendît; des parfums délicieux s'exhalaient dans les appartements, et les tables étaient couvertes d'une grande variété de mets et de boissons fermentées (1).

(1) Voy. principalement les livres II, 178, 204; III, 56, 58, 202, 268; IV, 36; V, 112, 120, 121; VII, 8, 62; IX, 222, 225, 239; XII, 45.

En même temps s'étaient introduits les maux, cortége inévitable de la civilisation : de nombreuses superstitions, la fureur du jeu, l'usure avide, l'infâme espionnage, la honteuse prostitution. Le roi employait les coupables amendés à découvrir les méfaits des autres; ses agents se servaient de chiffres pour l'informer des desseins des princes étrangers. Des femmes faisaient seules le service intérieur de la cour; pour se garantir de l'empoisonnement, le roi ne recevait sa nourriture que des mains les plus fidèles, y mêlait des antidotes, et portait certains talismans contre les poisons (1).

Autres moralistes.

Indépendamment du code de Manou, il fut écrit d'autres traités de morale, appuyés spécialement sur les Védas et sur les Pouranas; dans le nombre, se distingue le *Pan-Scha-Tantra,* aphorismes par Vichnou-Scharma (2); en voici quelques-uns :

« Les hommes en naissant ne s'aiment ni se haïssent; l'amour et « la haine proviennent d'accidents. — Celui qui nous assiste dans « les jours sombres, est un ami. — Ne te lie pas avec le méchant; « les tisons brûlent ou noircissent. — Crains le calme du méchant « plus que la colère de l'homme de bien. — Le méchant qui sait, « est un aspic dont la tête est ornée de pierres précieuses. — Ne « change pas, sans y avoir bien pensé, ton ancienne demeure pour « une nouvelle. — Si tu tombes dans un lieu où l'on n'ait pas la « crainte de mal faire, hâte-toi de fuir. — Le sage n'est jamais « chef de parti. — Ne néglige pas les petites choses; beaucoup « de brins de paille arrêtent un éléphant. — La vie n'est rien « sans l'honneur. — La vie se perd en un instant, l'honneur dure « éternellement. — Celui qui vit sans craindre la mort, ne l'aper- « çoit pas quand elle arrive. — Celui qui ne recherche pas une « bonne réputation, est déjà mort durant la vie. — Le sage ne « parle jamais de son âge, ni de ses richesses, ni de ses pertes, ni « des défauts de sa famille. — L'homme de bien est une fleur « cachée sous l'herbe, ou entrelacée aux cheveux, qui exhale une « odeur agréable. — Il vaut mieux se taire que mentir, être « pauvre que s'enrichir par la fraude, vivre solitaire dans les bois « que dans la société des sots. — Le bonheur est de ne pas « avoir d'inquiétudes. — La religion est la bienveillance envers les « créatures, l'échelle par laquelle l'homme monte au ciel. — Qui « dompte ses passions trouve la béatitude, même dans la vie. —

(1) Voy. liv. II, 179; III, 160; IV, 219; VII, 67, 90, 125, 217, 218; IX, 225, 257, 258; XI, 50, 61.

(2) De Marles, *Hist. gen. de l'Inde*, t. II. p. 403-413.

« La vie de l'homme sur la terre ressemble à un voyage fait « dans le cours d'une nuit. — Jeunesse, beauté, vie, richesse, « faisceau de paille que le courant entraîne avec lui. Le torrent « ne remonte pas à sa source; les jours de l'homme sont « ce torrent. Souffre mille injures avant de plaider; le procès « commencé, ne néglige rien pour en sortir vainqueur. — La « science fait connaître tout, excepté le cœur du méchant. — « Ne rejette pas le breuvage salutaire quoiqu'il te répugne, ni « l'ami parce qu'il a des défauts. Ce que tu possèdes au delà de « tes besoins, appartient à autrui. — Pourquoi prendre tant de « souci du plaisir et de la douleur? L'un et l'autre se succèdent « sans cesse. »

L'une des femmes de Brahma, Avyar, c'est-à-dire la contemplatrice de l'essence divine, est comptée parmi les sept sages du Malabar. Elle a écrit des livres de morale, au nombre desquels, l'*Atisoudi* et le *Kalwiolouckam*, ou des règles de la sagesse, en vers, que chantent les jeunes filles dans les écoles (1). « Gloire et « honneur à la Divinité. — La charité est gracieuse et non pas- « sionnée. — Ne divulgue pas tes secrets. — Cause avec tranquil- « lité. — Prends soin de ce qui t'est cher. — Connais d'abord le « caractère de celui dont tu veux te faire un confident. — Ap- « prends tandis que tu es jeune. — Ne néglige pas ce qui profite « à ton corps. — Reste à ton poste et observe les lois divines. — « Ne blâme pas les actions d'autrui, et procure-toi une bonne ré- « putation. — Le plus grand de tous les plaisirs est de lire et « d'écrire. — L'ignorant est vraiment pauvre. — Le véritable but « de la science est de distinguer le bien du mal. — Ne trompe « pas même ton ennemi. — La vérité est la fleur de la science. — « Plus on avance dans la science, plus on avance dans la vertu. — « Sans religion point de vertu. »

CHAPITRE XV.

LE BOUDDHISME.

L'introduction du bouddhisme est un point très-important dans l'histoire de l'Inde; il mérite une mention spéciale comme une des faces de la civilisation orientale. Du reste, il a dominé de longs

(1) *Asiat. Res.*, t. VI.

siècles et domine encore depuis les sources de l'Indus jusqu'à l'océan Pacifique et au Japon ; c'est lui encore qui a adouci les féroces nomades du cœur de l'Asie et de la Sibérie méridionale (1). Parmi vingt peuples différents au milieu desquels il est répandu, on a trouvé des livres qui renferment sa doctrine et deviennent les sources de son histoire. Le bouddhisme est tout à la fois culte et doctrine, religion et philosophie. Klaproth et J. S. Schmid l'ont étudié sur les textes mongols ; Abel Rémusat, sur les textes chinois. En 1821, Brian Houghton Hodgson, se trouvant à la cour de Népal, examina le culte de Bouddha qu'il voyait pratiquer ; informé qu'il y avait des livres bouddhistes en sanscrit, il parvint, mais non sans beaucoup de peine à se les procurer, et les communiqua aux sociétés savantes. En France, ils furent étudiés par

(1) Voyez, indépendamment des ouvrages cités, les Mémoires de M. Hogdson et d'Abel Rémusat dans le *Journal des savants*, 1831, et dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1830 ; un article de G. D. Romagnesi dans le t. XXX des *Annali di Statistica ;* un de moi dans le *Ricoglitore italiano straniero*, février 1836 ; enfin la préface de l'abbé Gorresio à son édition du *Ramayana*. — Voyez, sur toute la doctrine du bouddhisme : *Le Lotus de la bonne loi*, traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de vingt et un Mémoires relatifs au bouddhisme, par M. E. Burnouf ; Paris, Impr. imp., 1853, 1 vol. in-4°. M. Burnouf, dans son Introduction à l'histoire du bouddhisme indien, fait le résumé suivant de la doctrine de Bouddha, qui s'appuie, selon lui, sur une opinion admise par le brahmanisme, mais à la condition de la développer d'une façon toute nouvelle : « Cette opinion, dit-il, c'est que le monde visible « est dans un perpétuel changement ; que la mort succède à la vie et la vie à la « mort ; que l'homme, comme tout ce qui l'entoure, roule dans le cercle éternel « de la transmigration, qu'il passe successivement par toutes les formes de la vie, « depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus parfaites ; que la place qu'il occupe « dans la vaste échelle des êtres vivants dépend du mérite des actions qu'il ac- « complit en ce monde, et qu'ainsi l'homme vertueux doit, après cette vie, re- « naître avec un corps divin, et le coupable avec un corps de damné ; que les « récompenses du ciel et les punitions de l'enfer n'ont qu'une durée limitée comme « tout ce qui est dans le monde ; que le temps épuise le mérite des actions ver- « tueuses, de même qu'il efface la faute des mauvaises, et que la loi fatale du « changement ramène sur la terre le dieu et le damné, pour les mettre de nou- « veau l'un et l'autre à l'épreuve, et leur faire parcourir une suite nouvelle de « transformations. L'espérance que Sakya-Mouni (le fondateur du bouddhisme) « apportait aux hommes, c'était la possibilité d'échapper à la loi de la transmi- « gration, en entrant dans ce qu'il appelle le *Nirvâna*, c'est-à-dire l'anéantisse- « ment. Le signe définitif de cet anéantissement était la mort ; mais un signe pré- « curseur annonçait dès cette vie l'homme prédestiné à cette suprême délivrance ; « c'était la possession d'une science illimitée qui lui donnait la vue nette du monde « tel qu'il est, c'est-à-dire la connaissance des lois physiques et morales, et, pour « tout dire en un mot, c'était la pratique des six perfections transcendantes : celle « de l'aumône, de la morale, de la science, de l'énergie, de la patience et de la « charité. » Introd. à l'Hist. du bouddhisme, p. 152 et 153. (Note de la 2e édition française.)

Burnouf, qui crut pouvoir en dégager la vérité, restée cachée jusqu'alors; mais il ne s'occupa que des vicissitudes du bouddhisme dans l'Inde, où il naquit, se développa, et dont il est un fruit spontané, quoique, depuis des siècles, il en soit banni comme hérétique. Il est à présumer que les livres thibétains, chinois et tartares, concernant cette religion, ne sont que des traductions de ceux des Indiens.

Dans le Thibet, on appelle *Kangiour* l'immense collection de tous les livres sacrés des bouddhistes, ouvrages de Bouddha et de ses disciples, vies de ces derniers et des patriarches, actes des conciles, en somme, toute la littérature canonique de cette religion. Ils sont gravés sur bois à la manière des Chinois; le lama de Boutan, qui en est le dépositaire, en fait tirer de temps en temps une copie pour les églises et les écoles. C'est le célèbre voyageur transylvain Csoma Koros qui les a fait connaître à l'Europe. Ce martyr de la science, curieux de savoir si les Hongrois, ses compatriotes, n'étaient pas de la race des Ougors, et les Madgyars de celle des Mawaris du Thibet, partit à pied, vivant d'aumônes, et, au bout de sept ans, arriva de la Transylvanie à Lhassa en 1822; pendant la route, il étudia les pays intermédiaires, et fut assisté par l'hospitalité orientale dans les villes où il ne trouvait ni consuls ni savants européens. Arrivé dans ces montagnes, il se mit à étudier le thibétain avec ardeur, et devint l'écolier très-patient des prêtres et des poundits. Riche des connaissances qu'il avait acquises, il passa dans l'Inde, où la société asiatique le nomma son bibliothécaire; c'est alors qu'il publia une grammaire et un dictionnaire thibétains, et donna l'analyse du Kangiour, dont il avait apporté un exemplaire. Il voulait retourner au Thibet, afin de compléter son éducation et de résoudre ce problème encore obscur pour lui, mais il mourut en 1842.

La collection népalaise, regardée comme une série de révélations faites durant la vie de Sakhya-Mouni, contient quatre-vingt mille traités, nombre qui revient fréquemment dans les théories et les histoires des bouddhistes. Une tradition rapporte qu'ils ont péri, et qu'il n'en reste que six mille; mais ceux qui subsistent, et qui forment le *Tripitaka* ou les trois paniers, sont bien loin de ce nombre. Le Tripitaka se compose du *Sutrapitaka*, discours de Bouddha; du *Vinayapitaka* ou discipline, et de l'*Abidarmapitaka*, ou lois manifestées, ce que nous appelons métaphysique. Ils embrassent la religion et la philosophie; on les croit compilés par le dernier des sept bouddhas humains, c'est-à-dire dans un temps postérieur aux existences entièrement mythologiques.

Les Soutras, considérés comme la propre parole de Bouddha, ont une plus grande autorité que les Védas. Ce sont des dialogues sur la morale et la philosophie, dégagés de l'obscurité qui enveloppe les doctrines brahmaniques réservées aux méditations d'un petit nombre ; ils sont répandus et vulgarisés comme l'exige l'instruction universelle. La pratique est le point sur lequel le maître insiste le plus; il appuie la doctrine du récit des événements de son existence et de celle de ses disciplines dans une vie antérieure. La légende n'y est donc que secondaire, tandis qu'elle domine dans les *Avadanas,* dont la plupart ont pour objet d'expliquer la vie présente au moyen de la vie antérieure, et d'annoncer les peines ou les récompenses réservées aux actions. Les premiers Soutras sont plus simples; dans la suite, on y mêla des légendes plus compliquées, pleines de fantaisie, et même des formules magiques. La discipline, quelquefois, se trouve à côté de la légende.

Les livres métaphysiques ne peuvent pas s'attribuer à Sakhya-Mouni, mais à ses disciples. Il faut y ajouter les *Tantras*, livres de superstitions, qui prescrivent d'adorer la personnification du principe formel, et qui enseignent la manière de tracer des carrés et des cercles magiques.

Dans le sein du brahmanisme, d'un prince du pays de Kossola (Aod) et d'une famille de Kchatrias, naquit un jeune prince qui, à vingt-neuf ans, renonçant au monde, se fit religieux; c'est du nom de sa famille qu'il est appelé l'ermite de Sakya (*Sakya Mouni*) ou Samana Gotama. Il avait deux corps : l'un sujet à la mort et aux transformations; l'autre était la loi elle-même, éternelle et immuable. Il naquit à l'équinoxe de l'hiver, c'est-à-dire le 25 de l'étoile de *Chioutang,* d'une vierge belle, immaculée, de race royale, et pendant que la paix régnait sur toute la terre. Sa mère l'engendre sans cesser d'être pure, et soudain une lumière se répand sur le monde, et les chants suaves des génies annoncent la naissance du réparateur. Il fut adoré par quelques rois; présenté au temple, un vieux prêtre le prit dans ses bras, et prédit en pleurant ses glorieuses destinées. Encore enfant, il étonne les docteurs par sa sagesse. Bientôt il se retire au désert, où il passe six ans dans la pénitence; c'est pendant cette retraite que l'on voit apparaître sur son corps les trente-deux signes de sainteté parfaite, et quatre-vingts dons particuliers. Rentré dans la solitude pour méditer sur l'amour fraternel et la patience, il est tenté par le démon, mais il triomphe de ses obsessions. Alors il va prêchant, choisit des disciples, donne des règles pour la vie ascétique, institue des

remèdes pour les péchés, afin de tirer le monde de la voie de perdition. Enfin, les ennemis de sa doctrine l'envoient au gibet, et lorsqu'il expire, la terre tremble, le ciel se couvre de ténèbres (1).

« Mes naissances et mes morts surpassent en nombre les arbres « et les plantes ; personne ne pourrait calculer le nombre de fois « que je suis mort ; moi-même je ne saurais dire combien j'ai vu « de destructions et de renouvellements de la terre. » Dans toutes ces existences de Bouddha, l'imagination pouvait multiplier à l'infini les légendes et les varier, et, de leur ensemble, revêtir un être idéal. De l'état d'homme vulgaire, chercheur de la sagesse, il s'éleva successivement, après des milliers d'existences, au rang de *boddisatva*, c'est-à-dire uni à l'intelligence, devint roi de l'univers, monta au ciel de Brahma, fut Brahma, dont la vie dure deux générations du monde, ou bien deux mille six cent quatre-vingt-huit millions d'années.

Pendant qu'il était dieu dans le ciel, il ne cessait pas d'être saint roi sur la terre ; dans sa béatitude, il fut pris du désir de sauver les hommes. Pour témoigner de sa commisération aux douleurs, et *faire tourner la roue* au profit de tous les mortels, les affranchir des existences changeantes et troublées, et leur procurer l'inaltérable repos qui résulte de l'union de l'intelligence avec la substance infinie dont elle émane, il résolut de se faire homme, et s'incarna dans une vierge. « Les maux qui affligent les êtres « (dit-il), les erreurs dont ils sont les victimes, et qui les détournent du droit chemin, leur chute dans le séjour des grandes té- « nèbres, les douleurs infinies qui les tourmentent sans avoir un « libérateur ou un patron, les portent à invoquer ma puissance et « mon nom. Mais leurs souffrances que mon œil céleste voit, que « mon oreille céleste entend, sans qu'il me soit possible de les « guérir, me troublent tellement que je ne puis atteindre à l'état « de pure intelligence. »

Tous les pays où son culte a pénétré conservent des vestiges de sa présence ; beaucoup de lieux, les traces de ses pas. Ici, quatre-vingt-dix-neuf femmes qu'il avait maudites, deviennent bossues à l'instant ; là, fuyant ses ennemis, il rencontre un pauvre brahmine

(1) Tous les missionnaires ont été frappés de la ressemblance extraordinaire qui existe entre le bouddhisme et le christianisme, du moins quant aux faits extérieurs. Le savant de Giorgi, de l'ordre de Saint-Augustin, est le premier qui, dans une dissertation qui précède l'*Alphabetum thibetanum* publié, en 1761, à Rome, par la congrégation de la Propagande, ait traité cette question avec étendue.

qui demandait l'aumône. N'ayant rien à lui donner, il se fait enchaîner lui-même et conduire au roi persécuteur, afin de pouvoir faire l'aumône avec l'argent promis pour sa capture ; et cependant le mendiant est un brahmine, c'est-à-dire un de ses ennemis les plus acharnés. Une autre fois, il donne ses yeux, sa tête, et se laisse déchirer par un tigre affamé; il a un vase d'or que les riches ne peuvent remplir avec des offrandes de mille ou dix mille bouquets de fleurs, tandis que, pour le combler, les pauvres ont à peine besoin d'une fleur.

Selon d'autres, Bouddha est fils d'un roi puissant, qui, le voyant triste et pensif, lui donne en mariage trois femmes parfaites, ayant chacune à son service vingt mille vierges, fleurs de beauté et semblables aux nymphes du ciel. Mais, quoique les soixante mille jeunes filles lui prodiguent les caresses et s'évertuent à le distraire, le prince n'ouvre pas son cœur à la joie; il n'aspire qu'à la véritable doctrine.

Les ministres du roi lui conseillent d'entreprendre un voyage; mais un dieu, pour le ramener à la méditation, se montre à lui quatre fois, sous des aspects différents. La première fois, il était sous la forme d'un vieillard; à sa vue, le prince demande : « Quel est cet homme? » Les serviteurs lui répondent : « Un vieillard. — Qu'est-ce qu'un vieillard? » Alors ils lui dépeignent les misères d'un homme « dont les organes sont usés, la forme changée, la respiration pénible, qui a perdu la couleur et les forces; il ne digère pas ce qu'il mange, ses articulations se dérangent; qu'il soit assis ou couché, il a besoin des autres, et, s'il parle, c'est pour se lamenter et se plaindre : tel est le vieillard. » Le prince, réfléchissant sur la vieillesse semblable à un char brisé, revient plus triste qu'il n'était parti; et « la douleur qu'il ressentit en songeant que ce malheur était réservé à tous les hommes, lui interdit toute joie. »

Il sortit de nouveau, et son père avait tout disposé pour lui épargner la rencontre de toute chose immonde ou fétide; mais le dieu se transforme en malade, étendu sur la route. Ses yeux ne voient pas les couleurs, ses oreilles n'entendent pas les sons, ses pieds et ses mains battent le vide; il appelle son père et sa mère, et, dans sa douleur, il veut embrasser sa femme et ses enfants. Le prince demande ce que c'est; on lui répond : « Un malade. — Et qu'est-ce qu'un malade? » Aussitôt on lui expose que l'homme est constitué de quatre éléments, dont chacun est sujet à cent et une maladies qui surviennent alternativement. On lui fait ensuite l'énumération des différentes infirmités, et le prince affligé gémit sur les misères

des hommes en disant : « Je regarde le corps comme une goutte de pluie ; peut-on jamais goûter un plaisir dans le monde ? »

Un autre jour, le dieu se métamorphosa en un cadavre qu'on allait ensevelir hors de la ville. Le prince ayant voulu savoir ce que c'était, on lui fit l'horrible peinture des conséquences physiques de la mort; soupirant à cette peinture, il rentra dans le palais, où il se mit à méditer sur les causes qui soumettaient tout être vivant à la vieillesse, aux maladies, à la mort, si bien qu'il en perdit le manger.

Enfin, le dieu se transforme en religieux, et révèle au prince la véritable doctrine, grâce à laquelle on s'élève au-dessus des misères de la vie : « Il faut réprimer les désirs, à la quiétude unir la simplicité du cœur. Dans cet état, l'homme n'est souillé ni par les sons ni par les couleurs, et les dignités ne l'asservissent point; alors, immobile sur la terre, débarrassé de la douleur et des afflictions, c'est-à-dire la sensibilité morte, il obtient le salut. »

Par ces quatre initiations singulières, le fondateur du bouddhisme arrive à l'absorption suprême; sombre refuge que cette religion contemplative et mélancolique offre contre les émotions, la douleur, la mortalité.

Le dieu, par d'autres voies, découvre encore à Bouddha les misères des vivants. Pour le distraire, les ministres du roi lui montrent des laboureurs : « Pendant que le prince les regarde, voici qu'en fendant la terre ils font sortir des vers ; un crapaud les suit et les mange ; un serpent tortueux débouche de son trou et avale le crapaud ; un paon tombe sur le serpent et s'en repaît ; un faucon saisit le paon et le dévore ; un vautour attaque le faucon et le dépèce. » Bouddha est pris de compassion à la vue des vivants qui se mangent les uns les autres, et cette pitié l'élève à son premier degré de contemplation.

Dans la crainte qu'il n'hésitât à se séparer du monde, les dieux remplissent le palais de choses horribles ; pendant que chacun dormait, les portes sont converties en tombeaux, les femmes du prince et les suivantes en cadavres, les ossements dispersés, et ces cadavres deviennent la proie des oiseaux, des renards et des loups. Le prince alors, persuadé que tout est illusion, changement, songe, voix résonnant dans le vide, et qu'à moins d'être un insensé, on ne peut s'affectionner aux choses de la terre, monte à cheval et se retire dans la solitude pour s'affranchir des douleurs des trois mondes au moyen de la contemplation.

Je pourrais choisir une foule de traits semblables parmi les

milliers de légendes relatives à ce sujet, aliment de la plèbe dévote et source de revenus pour les prêtres. De ces légendes, il ressort trois choses : d'abord l'inépuisable imagination orientale; puis une profonde commisération pour la souffrance universelle; enfin une aversion pour la vie, un immense besoin de s'engloutir dans l'océan de l'infini pour se mettre à l'abri des agitations de la surface.

Bouddha commença ses prédications dans le Magada, exposant l'origine et la nécessité de la foi : « L'état de misère universelle, « c'est-à-dire le monde humain, est la première vérité; la seconde « est le chemin du salut; la troisième, les tentations qui s'y ren- « contrent; la quatrième, la manière de les combattre et de les « vaincre. »

Il appuyait ses doctrines de l'exemple de ses propres vertus et par des miracles. C'était chose nouvelle dans l'Inde que d'entendre prêcher dans un langage simple, pour communiquer à tous les vérités qui auparavant étaient le privilége de quelques-uns; aussi les exposait-il sans souci de la forme, toujours prêt à recevoir les hommes que repoussaient les hautes classes de la société.

Dans l'empire de Magada, la marche de cette réforme fut lente et inaperçue; elle se borna d'abord aux points secondaires de dogme et de discipline, puis s'éloigna graduellement des principes des brahmanes. Bientôt, enhardis par le succès, les bouddhistes voulurent avoir leurs livres sacrés et des théories philosophiques distinctes; ils réfutèrent les Védas, se proclamèrent seuls orthodoxes, et, soit par la puissance de conviction, soit par le besoin de répandre leurs doctrines et de se faire des prosélytes, ils attaquèrent la différence originelle des hommes, opposèrent l'inspiration divine aux règles du sacerdoce, et appelèrent à prêcher la parole quiconque en sentirait la vocation intérieure. C'est ainsi que se formèrent des prophètes nouveaux, les Samanéens, c'est-à-dire les vainqueurs des passions. Grâce à l'ardeur de prosélytisme qui poussa les nouvelles croyances à des principes opposés à l'immobilité du brahmanisme, ils se propagèrent rapidement et sur une large échelle.

Suivant le bouddhisme, tel, du moins, qu'il est compris, non par le vulgaire, mais par les docteurs, les créatures se divisent en six classes : les diables, les démons faméliques, les animaux, les génies, les hommes, les dieux. Les trois premières dérivent du péché, et celui-ci de la matière; les autres, de la vertu, fille de l'âme. Les

unes et les autres sont engendrées par la pensée, qui se rattache à l'intelligence suprême (1).

Enchaînés par l'inexorable destin, qui, d'ailleurs, est la conséquence des actions des créatures, les êtres roulent perpétuellement dans l'univers visible (*sansara*) composé de trois mondes superposés l'un à l'autre.

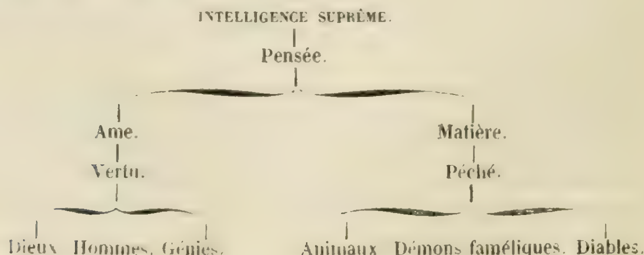
L'espèce humaine doit s'efforcer d'arriver à l'absolue immatérialité (*nirvana*) par les moyens qu'a indiqués Bouddha. Ce dieu, de temps en temps, fait des apparitions sur la terre, et, sa mission accomplie, il retourne à l'existence vraie (*sunja*), opposée à l'existence apparente d'ici-bas ; sur la terre, il est représenté par une de ses émanations. La dernière apparition est Sakya-Mouni.

Puisque la matière, en s'unissant à l'esprit, le corrompt, tous les efforts doivent tendre à l'affranchir du pouvoir des sens ; pour vaincre les génies inférieurs, les démons faméliques et les diables, il faut toute l'énergie d'une volonté tenace.

Cette doctrine reposait donc sur une opinion admise comme un fait, et sur une espérance présentée comme une certitude. La première était que l'homme et tout ce qui l'environne tournent dans le cercle éternel de la transmigration, occupant, selon leur mérite, des degrés différents sur l'échelle des êtres. L'espérance était d'échapper à la transmigration par l'anéantissement (*nirvana*), auquel on arrive au moyen d'une connaissance illimitée des lois physiques et morales, de la pratique des six vertus transcendantes, qui sont l'aumône, la morale, la science, la constance, la patience et la charité.

La métaphysique bouddhiste, création successive des temps, se fonde sur deux principes qui se trouvent déjà dans les prédications de Bouddha, c'est-à-dire que « aucun phénomène n'a de substance propre, » et que « toute chose conçue et composée est périssable. » L'univers ainsi réduit à une pure illusion (*majn*), Bouddha fonda

(1) Voici cette généalogie :



sur ce vaste abîme un gigantesque système de cosmogonie, établissant une infinité de degrés dans l'échelle de l'existence, depuis l'être pur, sans forme, ni qualité, ni nom, jusqu'à ses plus infimes émanations.

Notre globe est divisé en quatre grandes îles ou montagnes, situées aux quatre points cardinaux, à l'entour du Mérou; il est environné de sept montagnes d'or et de sept mers parfumées, et autour de lui circulent les autres mondes et le soleil. Cette planète (le soleil), habité par un adorateur de Bouddha, que ses mérites y ont appelé, est de forme cubique : cinq tourbillons de vent l'entraînent sans jamais s'arrêter autour des quatre continents; un le soutient pour l'empêcher de tomber, un autre l'arrête, un troisième le reconduit, un quatrième le tire, un cinquième le pousse, ce qui produit la rotation.

A moitié de la hauteur du Mérou, commencent les sept cieux des désirs, dont les habitants, supérieurs à l'homme, sont néanmoins sujets à se multiplier par le moyen de la volupté, mais volupté d'un regard, d'un sourire. A mesure qu'on y monte, on se purifie tout entier : au quatrième degré, les sens n'ont plus de puissance; au cinquième, les plaisirs sensuels sont convertis en joies de l'intelligence, bien que subsiste encore l'amour du plaisir, désormais pur de tout alliage terrestre.

Au-dessus du monde des désirs est le monde des formes, dont les habitants n'aspirent déjà plus au plaisir, quoique soumis pourtant aux conditions de l'existence matérielle, la forme et la couleur. Dans le monde des formes, on distingue dix-huit étages l'un sur l'autre, croissant toujours en perfection morale et intellectuelle, acquise par les quatre degrés de la contemplation.

Tel est le monde de l'homme ou monde de la patience, qui toutefois n'est qu'un point infinitésimal dans le déluge de mondes accumulés par l'imagination des Indiens. Comme l'arithmétique ordinaire ne suffisait pas pour les mesurer, il fallut en trouver une spéciale, dans la sublimité de laquelle Bouddha seul pénétra. Il la met en usage quand il veut donner une idée de sa nature inépuisable et illimitée, des purs mérites des bouddhas ou saints, des périodes d'existence des bouddhistanas ou intelligences modifiées, de l'océan de vœux faits par eux tous pour la félicité des mortels, et de l'enchaînement des lois qui constituent le développement infini des mondes. Le premier de ces dix grands nombres est l'*a sankya* (c'est-à-dire innombrable), composé de cent quatrillions multipliés par eux-mêmes. Le carré de cet asankya produit le second nombre, c'est-à-dire l'unité suivie de soixante-huit zéros, et

l'on continue ainsi en prenant toujours le carré, jusqu'au dixième appelé *indiciblement indicible*; il faudrait, pour l'exprimer, faire suivre l'unité de quatre millions quatre cent cinquante-six mille quatre cent quarante-huit zéros : tant l'imagination s'est fatiguée pour approcher de l'idée de l'infini !

Mais quel devait être le monde construit à l'aide d'une pareille arithmétique? En voici une esquisse :

Nous avons dit de combien d'étages, tous habités par des êtres innombrables, était constitué le monde de l'homme. Il faut, selon les bouddhistes, jusqu'à mille millions de pareils mondes pour former un univers; cent quintillions de ces univers forment un étage, et vingt de ces étages un groupe de mondes. Le plus bas de tous s'appuie sur une fleur de lotos : symbole effrayant de la science bouddhique, qui a pour base le néant.

Cette fleur n'est pas seule : les bouddhistes en comptent par myriades de myriades, dont chacune est le point d'appui d'un système d'univers non moins compliqué. Puis, ce lotos flotte sur une mer parfumée, faisant partie d'une terre appartenant à un autre système encore plus incommensurable.

Ce qui arrive de l'espace, appliquez-le au temps. Il est divisé en *calpas*, et chaque calpa en quatre époques, comme nous l'avons vu dans les autres philosophies indiennes. Dans la première, le monde se façonne, se coordonne et les êtres habitent la région des formes. Mais, à mesure que le temps avance, la vertu de Bouddha diminue dans ses manifestations, et les êtres descendent dans le monde des désirs. Là, dès qu'ils ont goûté d'une source douce comme le miel et le lait, se développe en eux la sensibilité; très-faible d'abord, elle s'irrite lorsque, s'étant nourris de mets plus grossiers, ils se trouvent doués de sexes différents qui amènent en eux des dispositions violentes et passionnées dont l'effervescence les plonge dans l'esclavage des sens. La décadence est ici suspendue, pour reprendre après un court intervalle. Ouragans, incendies, cataclysmes, annoncent la destruction de l'univers; le déluge gagne un étage, puis l'autre, jusqu'à ce que, les mœurs allant toujours se corrompant davantage, un immense incendie consume en sept jours toutes les conditions perverses, c'est-à-dire les animaux, les hommes, les mauvais génies. Le vide prend la place qu'occupait le monde; plus de jour ni de soleil, mais des ténèbres universelles.

Les habitants des étages supérieurs, à l'abri de ces catastrophes, vivent beaucoup plus que la durée d'un calpa : il y a même un de ces étages dans lequel la vie égale quatre-vingt mille calpas.

A différents degrés de cette série de siècles et de mondes, apparaissent les Bouddhas, manifestations spéciales de la substance absolue dont toute chose émane, et qui, au terme de chaque âge, viennent présider à celui qui commence, rétablir les doctrines, et remettre les hommes dans le droit chemin.

Morale de Bouddha.

La morale bouddhique a un tout autre mérite ; elle a conservé et proclamé les doctrines primitives d'un seul Dieu et de l'égalité des hommes devant lui. Les cinq commandements principaux sont : « Ne « tue aucun être vivant, depuis l'insecte jusqu'à l'homme ; ne dé- « robe pas ; ne commets pas l'adultère ; ne mens pas ; ne bois pas de « vin ni d'autres liqueurs enivrantes. » Les dix péchés capitaux sont divisés en trois catégories : dans la première, l'homicide, le vol, l'adultère ; dans la seconde, le mensonge, la rixe, la haine, les paroles oiseuses ; dans la troisième, le désir immodéré, l'envie, l'idolâtrie. L'empire sur les sens, l'humilité, la mortification, la charité, sont prêchés avec des accents si tendres et si pénétrants que parfois on croirait entendre l'Évangile.

Bouddha recommande chaudement l'aumône : « Si ces êtres, « ou moines, connaissaient le fruit de l'aumône comme moi, « fussent-ils réduits au plus strict nécessaire, à la dernière bou- « chée de pain, ils ne la mangeraient pas sans en avoir donné « quelque chose. Et s'ils rencontraient une personne digne de « leur aumône, la pensée d'amour-propre ne resterait pas dans « leur esprit, si elle avait pu y naître. Mais, parce que ces êtres, « ou moines, ne connaissent pas le fruit des aumônes comme « moi, ils mangent avec un sentiment tout personnel, et l'amour- « propre né dans leur esprit y reste pour l'offusquer. Pourquoi « cela ? »

Et là, comme il le fait souvent, passant du précepte à la légende, il raconte longuement ce que nous allons abréger. Kana Kavarna, prince très-juste, régnait sur un pays opulent, lorsqu'une étoile funeste annonça que le dieu Sudra refuserait la pluie pendant douze ans. Il fit donc de grands approvisionnements de riz et d'autres aliments. Pendant onze ans, le peuple vécut des rations qu'il faisait distribuer ; mais la douzième année il ne lui restait plus rien, et beaucoup périrent de faim. Le roi lui-même n'avait plus qu'une ration de nourriture. Un Pratiéka Bouddha (1) voulant mettre à l'épreuve sa pitié, prit le vol, s'abattit sur la terrasse où le roi se

(1) Bouddha individuel qui, par ses propres efforts seuls, est arrivé à l'intelligence suprême d'un Bouddha, mais qui ne peut opérer que son salut personnel.

trouvait, entouré de ses cinquante mille conseillers, et lui demanda l'aumône. Kana Kavarna se mit à déplorer son extrême misère; mais, plein de résignation, il fit verser son dernier aliment dans la coupe du mendiant. Aussitôt le Bouddha s'envole au milieu de la stupeur générale, et des prodiges se manifestent en faveur du pays. Des quatre points de l'horizon, des nuages s'élèvent, des vents froids purifient l'air, et de grandes pluies absorbent la poussière; le jour même, il tombe une pluie de mets de toute espèce. La légende les énumère longuement, puis ajoute que le second jour il plut des grains, du beurre, de l'huile, du coton, des étoffes, de l'or, de l'argent, des émeraudes, des diamants. Sakya-Mouni, qui le raconte, se donne lui-même comme témoin, puis qu'il était alors Kana Kavarna, et conclut à la bonté de l'aumône et à la certitude que les œuvres ne périssent pas. En effet, un mendiant serait une rareté dans les pays où la religion de Bouddha est professée; près des couvents, la piété des fidèles a élevé des hôtelleries commodes, parfois belles, pour les étrangers et les voyageurs.

La solidarité des œuvres s'étend jusqu'aux générations futures; à ce propos, racontons l'intéressante légende du *Fils sauveur*. Un jour Bouddha prêchait, et disait à ses disciples : — « Un fils « qui aurait porté cent ans sur ses épaules sa propre mère, « ou qui, à force de fatigues, lui procurerait toute sorte de « jouissances, n'aurait rien fait pour elle, qui le nourrit de son « propre lait et l'éleva avec ses propres paroles; mais si un fils, « initié dans la vraie foi, la communique à ses parents, il aura « payé ce qu'il devait. » Alors, un des auditeurs, saisi par le remords, dit : « Je n'ai rendu aucun service à ma mère; elle « est morte, et, dans un autre univers, elle souffre parce qu'elle « n'a point possédé la vraie lumière. Hélas! puissé-je l'en retirer! » Il supplia Bouddha de lui venir en aide, et celui-ci, accueillant sa prière, le conduisit dans le monde des réprouvés où était sa mère, redevenue jeune; aussitôt qu'elle eut préparé le banquet de l'aumône, elle s'assit, mais un peu bas, en face d'eux, et demanda l'instruction. Après l'avoir reçue, elle s'écria : « La pure voie « du ciel m'est ouverte; plus de péchés! Vous êtes venu me visiter, grâce à mon fils, vous, à la vue duquel il est si difficile « d'arriver même après mille naissances; et moi j'ai atteint l'autre « rive de l'océan des souffrances. » Le fils se réjouissait de la consolation maternelle, et ils ne la quittèrent que lorsqu'elle eut reçu l'entière vérité et la vie de la foi.

La croyance à la transmigration, comme dans le brahmanisme,

produit plus de sympathie pour les animaux que pour l'homme. Le panthéisme, d'ailleurs, fait consister le comble de la perfection dans l'anéantissement de toutes les facultés, absorbées dans la contemplation de Bouddha. De si beaux commencements ont donné pour résultat ces étonnantes et pénibles mortifications des yoghis et des talapoins; mais heureusement bien peu atteignent ces dernières limites. Le plus grand nombre s'arrête à la pratique des vertus ordinaires, c'est-à-dire des plus vraies, les vertus humaines et bienfaisantes.

On dit généralement que Bouddha fit la guerre aux castes, pour rétablir la primitive égalité des hommes. Rien ne prouve ce fait; il attaqua la caste sacerdotale, non comme la plus élevée et la plus puissante, mais comme institution religieuse, comme dépositaire et interprète d'une loi religieuse, opposée à la bonne loi qu'il avait annoncée. Voulant affranchir l'homme de l'alternative nécessaire de la naissance et de la mort, il admet, du moins dans les premières prédications, les castes comme un fait stable, et comme une conséquence de la vie antérieure. Il ouvrait donc à tous la voie du salut, réservée auparavant à quelques-uns, et, sous le nom de religieux, les rendait égaux ; il voulait réunir les ascètes en un corps religieux.

En fait, les castes sont établies parmi les bouddhistes singalais, les premiers qui reçurent cette religion; mais le sacerdoce, au lieu d'être le privilége d'une caste, fut confié à une assemblée de religieux célibataires, choisis dans toutes les classes. Les castes inférieures restèrent, comme d'abord, chargées des travaux déterminés par la naissance, et sous la protection des prêtres.

Autant les brahmanes devaient détester les bouddhistes, autant les inférieurs devaient les aimer, eux qui les élevaient au niveau du maître. Cette doctrine était facile pour tous, et la pratique se réduisait à la lecture et à la méditation. En outre, la conduite des ascètes bouddhistes attirait le respect par la régularité et la simplicité; ils n'étaient ni cupides, ni fastueux, ni hypocrites comme le paraissaient les brahmanes. La prédication avait d'autant plus d'efficacité, que le maître affirmait qu'il était devenu Bouddha lui-même par la force de la vertu, et, qu'à ce titre, il possédait une sagesse et une puissance surhumaines : sa doctrine ne devait pas périr avec lui, mais il viendrait un nouveau Bouddha qu'il avait consacré lui-même dans le ciel avant de venir sur la terre.

Les conversions devinrent si nombreuses que les brahmanes, menacés dans leur essence, en furent effrayés. En effet, puisque

les bouddhistes admettaient pour tous la possibilité de l'émancipation, l'originaire subordination aux castes disparaissait, et le sacerdoce ne s'acquérait plus par l'hérédité, mais par le mérite. Les brahmanes leur opposèrent donc toutes les ressources d'un pouvoir menacé ; un philosophe de l'école Mimànsa, du nom de Courila-Boutta, souleva contre eux tous les Indiens, publiant que, « depuis le pont de Rama jusqu'au pied de l'Himalaya neigeux, quiconque épargnerait les femmes et les enfants des bouddhistes fût mis à mort. »

Dans cette lutte, dont les livres des bouddhistes nous offrent plusieurs vestiges, les sectaires puisèrent du courage pour étendre leurs doctrines. Dès le début, ils avaient respecté la division par castes, l'hérédité des professions et la défense des mariages hors celles-ci : maintenant, ils déduisaient plus franchement les conséquences de l'égale capacité des hommes à s'élever.

La caste supprimée, le bouddhisme dut introduire une hiérarchie : aussi y trouvons-nous, dès la plus haute antiquité, un patriarche, non-seulement représentant de Bouddha sur la terre, mais Bouddha lui-même incarné successivement dans les différents patriarches. Ce n'est donc pas la doctrine seule, mais la divinité qui se transmet en eux, ce qui accroît outre mesure leur autorité.

Tous peuvent aspirer au poste suprême, puisque, à la mort d'un patriarche, les chefs du clergé se réunissent pour choisir le nouveau dieu, qui porte ses croyances de pays en pays et les scelle quelquefois par le martyre. Le premier patriarche qui succéda à Sakya-Mouni fut un brahmane, puis un Kchatria, ensuite un Vaïsya et un Soudra, afin que, dès l'origine, apparût l'égalité religieuse.

Les bouddhistes diffèrent donc essentiellement des brahmanes en ce qu'ils croient que certains hommes peuvent par degrés devenir Dieu, tandis que les derniers font paraître Dieu sous la forme d'hommes ou d'animaux. Les brahmanes voient dans tout l'action immédiate de Dieu ; ils croient à la création de la matière et prêtent foi aux Védas et aux Pouranas : les bouddhistes, au contraire, rejettent ces livres, croient la matière éternelle, et Dieu dans un repos constant.

Bouddha, il est vrai, dut accepter le panthéon brahmanique, alors dominant, mais il fit jouer aux dieux des rôles subalternes : dans les légendes, ou ils n'apparaissent pas, ou ils sont subordonnés à la vertu des religieux, comme il devait arriver dans une religion qui proclame supérieure au culte la pratique des vertus morales, et lui attribue le pouvoir suprême de la

sainteté. Les sacrifices et l'adoration du feu sont inconnus aux bouddhistes, qui vénèrent les reliques de leurs saints, tandis que les brahmanes tiennent pour impur ce qui reste de la mort.

Les prêtres bouddhistes, dits talapoins ou raans, ne peuvent se marier qu'après avoir été relevés de la consécration; ils vivent réunis dans des couvents contigus aux temples, ne s'occupant pas des suffrages en faveur des morts, auxquels les brahmanes ajoutent tant d'importance. Ces communautés ont pour chef un Zara, et tous les Zaras ont au-dessus d'eux un Zarad, qui, bien qu'il vive et s'habille comme les autres, obtient les suprêmes honneurs. Il sort pieds nus, mendiant de porte en porte; mais les rues par lesquelles il passe sont ornées de tapis, le peuple se prosterne pour implorer sa bénédiction, les femmes s'enfuient comme indignes, par leur imperfection, de fixer les regards du saint. Le criminel qui touche un raan est mis en liberté. Lire, écrire, élever la jeunesse, et gagner ainsi le pain quotidien pour soi, pour les hospices et les pauvres, telle est l'occupation des talapoins (1).

Voici donc un étrange paradoxe : une religion de charité et civilisatrice, qui n'a pas de Dieu, qui repose sur la simple parole d'un homme, lequel prêche le néant (*nivarna*).

Quatre sectes principales s'y rattachent. Les philosophes de la nature (*svabavikas*) nient l'existence du principe spirituel, et la libération finale est pour eux un repos éternel ou un vide absolu. Les théistes (*aisvarikas*) admettent un Dieu intelligent, unique pour quelques-uns, et, pour d'autres, premier terme d'une dualité dont le second est la matière coéternelle; les âmes créées par lui retournent dans son sein pour se soustraire à la fatalité de la transmigration. Les sectateurs de l'action morale accompagnée de la conscience, et les sectateurs de l'effort, c'est-à-dire de l'action intellectuelle, mais celle-ci accompagnée de la conscience, furent enfantés par le désir de combattre le quiétisme des sectes antérieures, qui enlevait à Dieu l'activité, à l'homme la liberté; en somme, ce sont des moralistes et des spiritualistes qui succèdent à des naturalistes et à des théistes.

(1) G. Schlegel, cependant, ne sait pas comprendre en quoi consiste l'innovation prêchée par Bouddha, et son opposition au brahmanisme: ce n'est pas le monothéisme, dit-il, puisqu'il est également professé par les Brahmanes; ni le panthéisme, ni l'absorption en Dieu, puisque ce sont des dogmes acceptés par les livres canoniques; ce n'est pas la prohibition de verser le sang, déjà formulée par les saints des brahmanes.

Selon Balbi, le bouddhisme est professé par 170,000,000 d'individus; selon Hassel, par 316,000,000. Comme il s'étend dans quelques pays non encore civilisés, il est impossible de faire un calcul exact.

Après la mort de Sakya-Mouni, les livres bouddhistes furent compilés par cinq cents ascètes; cent dix ans après, sept cents vénérables en firent une seconde rédaction; trois cents ans plus tard, le fractionnement du bouddhisme en dix-huit sectes donna lieu à une autre compilation des écritures canoniques. C'est ainsi que les livres anciens furent modifiés, et de nouveaux introduits.

Son histoire. En quel temps naquit le bouddhisme? On ne sait, et quelques-uns le font antérieur au brahmanisme. Mais les livres mêmes des bouddhistes font mention des luttes acharnées que Sakya-Mouni eut à soutenir de la part des brahmanes; il faut donc le croire postérieur aux doctrines de Brahma, et le placer soit à l'an 1000 avec Jones, ou à l'an 700 avec Ward, ou à l'an 540 avec Erskine et Colebrooke. Rémusat découvrit dans l'Encyclopédie japonaise une liste des trente-trois premiers patriarches bouddhistes, selon laquelle le premier aurait succédé à Sakya-Mouni 950 ans avant J.-C. (1). L'examen même de sa doctrine nous la fait croire plutôt

(1) Selon cette encyclopédie, le Bouddha historique naquit en 1029 et en 950 av. J.-C. Il a laissé le secret de ses mystères à :

1. Maha-Kaya, brahmane, né dans l'Inde centrale en 905.
2. Anauta, fils d'un roi appelé en chinois Pefan, mort en 879.
3. Sciang-no-ho-sieu, mort en 805.
4. Yen-pho kin-to, transmigré en 760.
5. Tito-Kia ou Daïta-Ka, mort en 688.
6. Mi-sce-ka, qui se jeta dans les flammes en 619.
7. Pasoumi, né dans l'Inde septentrionale, mort en 588.
8. Fouto-nauti, mort en 533.
9. Boudhamita, brûlé en 495.
10. Hié, patriarche de l'Inde centrale, mort en 417.
11. Founayake, mort en 376.
12. Maming ou Phousa, mort en 332.
13. Kabinara, de l'Inde orientale, mort en 274.
14. Loung-Schiou, en chinois (on ignore son nom en sanscrit), mort en 212.
15. Kanadéva, de l'Inde méridionale, mort en 157.
16. Ragourata, mort en 113.
17. Senganaudi, mort en 74.
18. Kayakéta, mort l'an 13 av. J.-C.
19. Kourmarada, mort en 23 ap. J.-C.
20. Schiayata, mort en 74.
21. Po-sieu-pan-theu, mort en 125.
22. Manoura, mort en 167.
23. Houléna, — —.
24. Brahmane, en chinois Sse-tseu.
25. Basiasita, mort vers l'an 325.
26. Pouyou-mi-to....
27. Panyo-to-lo, mort en 457.

une réforme qu'une institution primitive, une révolte de la raison contre le dogme; le nom de Bouddha représente, non un personnage, mais la secte. Son fondateur s'appelait, dans la péninsule au delà du Gange, Sommonokodom, par corruption, sans doute, de Samana-Gotama, c'est-à-dire Gotama le saint, le parfait, d'où est dérivé le nom de Samanéens, déjà connu des compagnons d'Alexandre (1). Quelques-uns, s'étayant de la couleur noire et des cheveux crépus avec lesquels Bouddha est toujours représenté, le crurent venu d'Afrique; mais Crichna et Vichnou sont rituellement noirs, et leur vêtement est celui des solitaires bouddhistes et des giaynas (2).

Selon Burnouf, on ne saurait hésiter à le faire postérieur au brahmane Sakya-Mouni, qu'il fait naître au septième siècle. Il est à regretter qu'il n'ait pas publié l'histoire des origines du bouddhisme, ni les traditions relatives à la vie humaine et divine du fondateur, trop nécessaires pour connaître le véritable caractère d'une telle doctrine. Il est certain que cette doctrine a subi beaucoup de changements, qu'on déduit des livres, des sectes, des conciles.

Burnouf distinguerait l'histoire générale du bouddhisme en trois âges. L'ancien, dans le nord, comprend, depuis Sakya-Mouni jusqu'au troisième concile; à partir de là, commence le moyen, pendant lequel le bouddhisme se développe, à force de propagande, dans l'Inde et au dehors, expliqué par des commentaires,

28. Bodhidorma, le dernier qui résida dans l'Hindoustan, et qui laissa (491) sa doctrine aux Chinois.
29. Tsoui-Kko, premier bouddhiste chinois, mort en 392.
30. Seng-Thsan, mort en 606.
31. Tao-sin, mort en 651.
32. Houng-gin, mort en 673.
33. Soui-neng, mort en 743.

Il est impossible de faire concorder les différentes dates données par les auteurs. Pallas publia une chronologie mongole, qui place la naissance de Bouddha 1022 ans av. J.-C.; d'après les Chinois et les Japonais, il serait né en 1027. Aboulfazel, ministre du Grand Mogol Akbar, dans le *Ayin Akbari*, le fait naître en 1366; le *Baavad-Amrita*, en 12099.

(1) Les compagnons d'Alexandre surent distinguer parmi les doctrines dominantes dans l'Inde deux divisions capitales, celles des Brahmanes et celle des Samanéens. Ils appelèrent les premiers Gymnosophistes, c'est-à-dire sages nus, terme correspondant à celui de *Digambaras*, c'est-à-dire dépouillés de vêtements, nom que leur donnent les Indiens pour leur manière de vivre. Le mot Samanéen indiquait un empire absolu sur ses propres sentiments, ce que les moines indiens considèrent comme un point essentiel à la perfection de la vie. Chez les Tartares, les magiciens et les prêtres sont encore appelés *Schamani*.

(2) Langlès soutient l'origine africaine de Bouddha; mais M. J. Davy, *Account of interior of Ceylan*, 1821, paraît avoir donné gain de cause à l'opinion contraire. Voy. aussi Klaproth, *Leben des Buddha*.

et divisé en six systèmes différents plus ou moins indépendants. Dans l'âge moderne, il se répand au milieu de peuples étrangers à l'Inde, revêtant un costume nouveau dans les nouveaux idiomes, et s'éloignant de sa forme originelle.

Les bouddhistes, vaincus dans l'Inde, mais doués d'une vitalité tenace, se réfugièrent dans l'Asie inférieure, jusqu'à ce que, au sixième siècle avant notre ère, ils établirent leur siége principal à Ceylan. Le culte des démons dominait de temps immémorial dans cette île; chantés dans les anciens poëmes du pays (1), ils continuèrent et continuent d'y être adorés, comme par suite d'une transaction, à côté du bouddhisme. Dès lors, Ceylan demeura tout à fait détachée de l'Inde; de cette île, comme d'un second foyer, les bouddhistes s'étendirent dans toute l'Inde au delà du Gange, chez les Birmans, dans le Pégu, à Siam et à Java.

Cent sept ans avant J.-C., leur vingt-deuxième patriarche voyagea jusqu'à Fergana, dans la petite Bukarie, à 400 lieues de distance de l'Inde. Dès l'an 390, les livres du bouddhisme avaient pénétré dans la Chine et y avaient été traduits; mais ce ne fut qu'un siècle avant J.-C. que la religion y prit racine. Dans le cinquième siècle de notre ère, le vingt-huitième patriarche, nommé Bodhi Dhorma, porta avec lui dans l'empire du centre la religion dont il était le chef, et il mourut en 491. Les Chinois l'appellent Ta-Mo, nom qui le fit confondre par quelques-uns avec saint Thomas ou avec un Thomas, disciple de Manethé. Il profita de sa position, qui le rapprochait de l'empereur régnant, pour persuader à tous les prosélytes qu'il était le chef naturel de leur religion, une incarnation légitime de leur Dieu.

A la même époque, la religion de Bouddha pénétra dans les pays montagneux du Thibet, où elle se conserva longtemps grossière, ses sectateurs ne voulant ni retourner à Ceylan pour y étudier les traditions plus pures, ni accepter les perfectionnements introduits par les Chinois; mais elle y introduisit l'écriture et la civilisation.

Ce culte s'établit probablement au sixième siècle dans le Japon et la Corée, tandis que, du côté du nord et de l'occident, il pénétrait parmi les nations tartares et gothiques.

La suprématie du patriarche résidant en Chine n'était pas reconnue de tous; les Thibétains surtout la repoussaient, attendu qu'ils avaient puisé leur croyance à une autre source. Quand

(1) Le comité de traductions orientales de Londres a publié un poëme ceylanais, *Yakkun Nattannawa*, qui décrit le système de démonologie de cette île, ainsi que les pratiques d'un capua ou prêtre des démons (Londres, 1829).

toutefois la Chine fut conquise par les Mongols, et que les descendants de Gengis-Khan étendirent leur puissance du Japon à l'Égypte, de la Silésie à Java, le patriarche installé à la cour de si puissants monarques, enveloppé dans leur gloire, fut élevé au rang royal. Comme le hasard voulut qu'il fût du Thibet, on lui assigna des domaines dans ce pays; il prit le titre de *lama*, qui dans cette langue signifie prêtre, et, devenu prince temporel, il y constitua fortement la hiérarchie bouddhique et son autorité souveraine.

Dans l'Inde, le nom de Bouddha fut proscrit; on jeta même un voile sur le Bouddha antique, incarnation de Vichnou. Le jour qui porte le nom de la planète à laquelle ce dieu préside fut considéré comme néfaste, et le petit nombre de sectaires qui restèrent dans le pays furent regardés comme hérétiques et mis au rang des Giaynas.

Revenons maintenant aux comparaisons. Les Grecs prétendent que leur langue est autochthone, et cette langue pourtant, plus égale que semblable au sanscrit, paraît en dériver; or tout le monde sait que la langue est le véhicule de tous les trésors de la pensée. La mythologie indienne est identique à celle de la Grèce, comme je l'ai déjà démontré par quelques citations, mais surtout comme le prouvent le fond, la hiérarchie, les attributions caractéristiques des divers personnages. Dans l'Inde, la religion, comme la philosophie, a pour but la libération, et pour moyen, la métempsycose; telle est précisément la conception philosophique de Pythagore et de Platon. Cette identité de langue, de religion, de philosophie, serait-elle fortuite, et le résultat de l'identité de l'esprit humain? Puis, lorsque nous lisons dans le Darmasastra que, pour avoir négligé les sacrements et la fréquentation des brahmanes, quelques races des Schatryas descendirent jusqu'au rang de Soudras (qui furent les Pondracas, les Odras, les *Dravidas*, les Camboges, les *Yavanas*, les *Sacous*, les Paradas, les *Pahlaves*, les Schiratas, les Doradas, les Kasas), il ne semblera point téméraire de conjecturer que ces races indiquent les Druides, les Ioniens, les Saces, les Pehlvis; dégradées dans leur patrie, elles en sortirent pour chercher ailleurs d'autres demeures, emportant les traditions dont nous trouvons près d'elles des vestiges irrécusables. Il est certain que les Cabires, au moyen des mystères religieux fondés à Samothrace, furent les premiers instituteurs des Grecs; et le mot de *Cabire* doit être sanscrit, puisque dans le vocabulaire *Amora Sinha* on trouve *Cabi*, génie docte, poëte insigne, contemplateur, philosophe brillant. Il existe encore dans l'Inde une

secte de cabiristes qui a des livres sacrés, dont les principaux sont le *Sadnam* et le *Mulpanci*.

CHAPITRE XVI.

LITTÉRATURE.

Langue. Si nous avons été étonnés de trouver l'Inde aussi avancée dans les voies de la philosophie, nous ne le serons pas moins en prenant connaissance de sa littérature. Les monuments de cette littérature sont rédigés en trois langues : sanskrite, prakrite et hindoustani ; la première ne se parle pas, la seconde peu, la troisième est subdivisée en une infinité de dialectes. Le peuple et les femmes parlaient le prakrit, d'éléments moins raffinés, et différent selon les lieux. Dans le midi on se servait du pâli, qui devint la langue sacrée du bouddhisme et se répandit avec lui non-seulement à Ceylan, mais encore au delà du Gange, dans le Pégu et parmi les Birmans ; il dérive du sanskrit, avec des modifications déterminées, la plupart euphoniques ; on peut le considérer comme le premier anneau des idiomes dont le sanskrit est la source, et qu'on appelle indo-européens (1). Mais les œuvres les plus sublimes et les plus anciennes, les seules qui rivalisent de beautés avec celles des Grecs, sont composées dans l'idiome sanskrit, c'est-à-dire parfait (2) ; autre mystère tout nouvellement révélé à l'Europe. Frédéric Klenker, le premier, fit remarquer sa parenté avec les langues européennes ; il fut secondé par le père Paulin ; puis un institut littéraire s'étant établi au Bengale en 1784, pour faire des recherches sur l'histoire naturelle et civile, les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Orient, la connaissance de cette langue se répandit, et aujourd'hui des chaires ont été fondées pour l'enseigner dans les villes les plus éclairées de l'Europe (3).

(1) *L'Essai sur le pali*, par E. Burnouf et C. Lassen, est à consulter. Paris, 1826. Toutefois, le premier qui s'en occupa fut le missionnaire italien de San-Germano, qui, il y a déjà longtemps, traduisit de cette langue plusieurs fragments, notamment le *Kammouva*, dialogue sur les devoirs des religieux, qui fut d'un grand secours aux deux nouveaux philologues.

(2) *Sam* correspond au σύν grec, et *kritus* à *cretus*, fait.

(3) Le père Paulin imprima, en 1790, avec les caractères de la Propagande de Rome, la Grammaire sanskrite. Celle de Wilkins est peut-être la meilleure

Le sanskrit est la langue sacerdotale, dans le sens le plus large du mot, puisqu'il paraît n'avoir été employé que par la caste qui présida à l'organisation civile de ces peuples (1); aussi y voit-on dominer le même caractère sacerdotal qui se montre dans le latin, le persan et l'ancien saxon. Le grec établit la transition entre ces langues et celles de la poésie héroïque, jusqu'à ce que les langues slaves, sorties des classes serviles avec une grammaire artificielle, vinssent se rapprocher davantage du caractère propre au discours familier. Sanskrit.

La langue sanskrite est infiniment plus régulière et plus simple que le grec, qui a la même construction grammaticale, et mieux proportionnée que l'italien ou l'espagnol dans le mélange des voyelles et des consonnes; elle est, de plus, très-libre dans la formation des mots, au point d'en avoir de cent cinquante-deux syllabes; elle est riche et flexible comme la langue de Platon, inspirée et magique comme le persan et l'allemand, rigoureusement précise comme le latin primitif.

de toutes. Ce dernier publia aussi les *Radices sanscritæ*; mais celle de Frédéric Rosen (Berlin, 1827) les ont laissées en arrière. Le Dictionnaire de Wilson (1819-1832) est indispensable pour cette étude. L'ouvrage de Fréd. Schlegel sur la langue et la littérature indiennes est excellent, ainsi que les comparaisons dont il l'a enrichi. Bopp, par son parallèle de la conjugaison sanskrite avec la conjugaison grecque, zende, lithuanienne, esclavonne, gothique et germanique, répandit le goût de cette étude en Allemagne. Il fit aussi un petit glossaire des racines et des mots nécessaires pour comprendre les textes qu'il a publiés. Parmi ceux-ci, le plus facile est le *Nalo*, épisode du *Mahabharat*. L. Chezy fut le premier professeur de sanskrit à Paris. En 1826 il fit imprimer le *Yagnadattabad*, épisode du *Ramayan* de Valmiki. — M. Langlois a publié en 1845 le second volume de l'édition de l'Amarakôcha ou vocabulaire d'Amarasinka, commencée par Loiseleur-Deslongchamps. C'est le premier Dictionnaire sanskrit-français qui ait été publié. En même temps M. Desgranges publiait une Grammaire sanskrite-française, et M. Bœthlingk faisait paraître, dans les *Transactions de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, trois Mémoires très-développés sur des points importants de la Grammaire sanskrite, sous ces titres : *Ein erster Versuch uber den accent in sanscrit. — Die Declination im sanscrit — Die Unadi affixe.* — Le Rajah Radhakant Deb, de Calcutta, a publié plusieurs volumes d'un Dictionnaire encyclopédique sanskrit dans lequel chaque mot est suivi de l'interprétation du sens, des synonymes avec l'indication du dictionnaire dont ils sont tirés, de la description de l'objet auquel il s'applique, et des citations empruntées aux livres classiques, qui en ont fait usage. En 1847. M. Stenzler a fait paraître, à Breslau, le petit traité intitulé : *De lexicographiæ sanscritæ principiis*; MM. Bœthlingk et Rieu ont traduit le Vocabulaire synonymique de Hematchandra, et M. Bopp a achevé l'impression de la seconde édition de son Glossaire sanskrit, où il a ajouté toutes les racines qui rattachent les autres langues indo-germaniques au sanskrit comme à leur source. (Note de la 2e édition française.)

(1) F. Schlegel, *Hist. de la littérature*, leç. V.

Alphabet. Dans l'alphabet indien, où l'on ne rencontre pas la moindre trace de l'hiéroglyphe, les plus légères modifications du son se trouvent marquées par cinquante lettres artificiellement distribuées avec un ordre et une symétrie admirables. Les modulations s'y distinguent en voyelles fondamentales, voyelles liquides ou consonnes modulées, et en voyelles doubles ou diphthongues; plus deux assonances finales, l'une qui indique le sifflement, l'autre la prononciation nasale. Les articulations sont classées en gutturales, palatales, cérébrales, dentales, labiales, et à chaque classe se réfèrent deux sourdes, deux aspirées, une nasale, une sifflante, une liquide ou semi-vocale.

Grammaire. Le sanskrit emploie trois genres, trois nombres, huit cas, ajoutant aux six cas latins le causal et le locatif. La conjugaison, qui admet trois personnes, six modes et six temps, exprime chaque gradation de l'existence et du mouvement, en précisant de plus en plus la signification des verbes par des particules invariables.

Vers. Secondée par une langue aussi savante et par une écriture très-anciennement perfectionnée, la littérature indienne produisit les chefs-d'œuvre dont le lecteur doit déjà s'être fait une idée. Leurs vers sont à la fois métriques comme ceux des Latins, et rhythmiques comme les nôtres; leur poétique est également éloignée des entraves de la scolastique et de la bizarrerie désordonnée des compositions chinoises.

Valmiki vit deux oiseaux qui avaient disposé dans la solitude le nid de leurs amours; mais voilà qu'une main cruelle prend le mâle et le tue. Dans la douleur que lui causa ce spectacle et le gémissement plaintif que répétait sur son rameau la femelle désolée, Valmiki s'épancha en paroles qui se trouvèrent rhythmiques, et ce fut ainsi que naquit l'élégie et la sloca, distique particulier à la poésie indienne.

Cette origine poétique nous indique déjà que l'élégie mélancolique dut prévaloir dans leur littérature : rien de plus naturel dans une contrée où le monde n'est considéré que comme une expiation, tous les êtres comme des âmes emprisonnées, tous les corps comme passibles des fautes commises dans une autre vie. Voilà pourquoi une harmonie triste vibre dans toute poésie, depuis la sloca fugitive jusqu'à la conception la plus gigantesque.

Poésie. La littérature sanskrite est remarquable entre toutes les autres par l'union intime de la poésie avec la science. Beaucoup d'anciens livres philosophiques sont en vers, sans que l'exactitude de l'analyse et du développement logique en soit altérée. Bien plus,

le dictionnaire d'Amhara Sinha est en distiques (1). Dans le Bhâgavata Pourana (2), le roi Parakiti dit au sage Souka : « Maître, j'apprendrai volontiers comment les âmes sont réunies aux corps; « comment est né le dieu Brahma; comment il a créé le monde; « comment il reconnut Vichnou et ses attributs ; ce que c'est que « le temps; ce que sont les générations humaines et les âges du « monde; comment l'âme parvient à s'identifier avec la Divinité ; « quelle est la grandeur et la mesure de l'univers, du soleil, de la « lune, des astres, de la terre, et le nombre des rois qui commandèrent ici-bas ; quelle est la différence des castes; quelles formes « diverses Vichnou a revêtues; quelles sont les trois principales « puissances ; ce que c'est que le Vedam ; ce qu'on entend par « vertu et par œuvres pies ; quel est le but de la création. » Un Européen peut-il se figurer un poëme dont l'exposition soit aussi large? De là l'extrême grandeur de ces compositions qui satisfont moins la raison que l'imagination, et auprès desquelles celles d'Homère sont comme le Tasse auprès du chantre d'Ilion. On tomberait néanmoins dans une étrange erreur en croyant y trouver l'emphase confuse, les métaphores fantastiques des Orientaux; les idées sont exagérées, les accidents amoncelés, les images gigantesques; mais le style est simple, le coloris pur, les figures et les épithètes en petit nombre. Il y a exubérance dans l'imagination, non dans les pensées et dans les paroles; une expression limpide et bien ordonnée fait même un singulier contraste avec l'immensité de la fable.

Les poëmes héroïques ont pour sujet les diverses incarnations des dieux, non pas en hommes seulement, mais encore en différents animaux; de sorte que l'Être suprême n'y figure pas seulement comme machine poétique, mais encore comme sujet, ainsi que dans Milton et Klopstock. Les hommes eux-mêmes, par la force de la contemplation, peuvent se rapprocher de la Divinité, ce qui multiplie les relations entre les êtres les plus élevés et les

(1) L'édition de ce dictionnaire fut commencée par Loiseleur-Deslongchamps, et terminée pour Langlois, en 1845.

(2) Le *Bhâgavata Pourana*, dit M. Mohl, est de tous les livres brahmaniques le plus populaire; il a été traduit dans les principaux dialectes provinciaux ; il forme la base de l'instruction dans toutes les écoles de la secte des vichnouites, secte qui embrasse la majeure partie de la population indienne; enfin il sert, à la grande masse des Hindous, d'encyclopédie religieuse, historique et philosophique. *Voy.* Rapport sur les travaux du conseil de la Société asiatique, juillet 1844. Le *Bhâgavata Pourana*, ou *Histoire poetique de Crichna*, a été traduit et publié par M. E. Burnouf dans la precieuse collection orientale publiée aux frais de l'Imprimerie royale. (Note de la 2e édition française.)

plus infimes. Il faut dire, cependant, que ces dieux rouges et bleus, aux cent bras et aux cent mamelles, métamorphosés en ours, en singes ou en serpents, défigurent le sentiment humain et l'idée de la beauté. Comme le dieu fait homme vaincrait trop facilement les obstacles qui lui sont opposés, ses forces sont modérées par la fatalité, et la *maya* ou l'illusion, formant comme un voile sur ses yeux, l'empêche d'apercevoir l'avenir.

Râmâyana. Les plus fameux de ces poëmes sont le *Râmâyana* et le *Maha-Bharâta*. Le sujet du premier est la victoire de Rama (Vichnou incarné) sur Ravana, prince des Racschiasas ou démons (1). Ceux-ci avaient ravi aux bons génies le privilége d'être invulnérables, ce qui leur avait donné sur eux tout avantage; ils ne pouvaient être vaincus que par un homme. Les bons génies supplièrent donc Vichnou de s'incarner. Dasarata régnait alors depuis neuf cents ans dans Ayodia, « cité bâtie par Mouni, premier souverain des « hommes. Les rues étaient admirablement alignées et bien arro-« sées; les murs peints de diverses couleurs en manière d'échi-« quier. Elle était remplie de marchands de toute espèce, de jon-« gleurs, de danseurs, d'éléphants, de chars, de chevaux; il y « avait des trésors de pierres précieuses, abondance de vivres, et « des temples et des palais dont les coupoles rivalisaient de hau-« teur avec les montagnes. On y rencontrait çà et là des bains et « des jardins ornés de l'arbre mango; l'air était imprégné de l'o-« deur de l'encens et des guirlandes de fleurs, ainsi que du par-« fum des sacrifices; il n'y habitait que des régénérés (2), dévots « aux préceptes des Védas, remplis de vérité, de zèle, de com-« passion, maîtres de leurs passions et de leurs désirs. Là, point « d'avare, de menteur, de trompeur; point de malveillant ni « d'irréconciliable ennemi. Personne ne vivait moins de cent ans. « Tous avaient une nombreuse postérité et donnaient aux Brah-« manes au moins mille pièces d'argent; tous exhalaient des sen-« teurs suaves, portaient les cheveux bouclés aux tempes, des « couronnes, des colliers, des vêtements élégants. Le roi Dasarata « était lui-même très-versé dans les Védas et dans les Védantas, « aimé du peuple, aussi habile que tout autre à guider un char, « infatigable dans les sacrifices et dans les cérémonies sacrées, « presque aussi savant qu'un rischi, célèbre à juste titre dans les

(1) Le Râmâyana a été entièrement publié, quant au texte, par M. Gorresio, sous ce titre : *Ramayana, poema indiano di Valmici, pubblicato per Gaspare Goresio*, vol. VI. Paris, 1850. La traduction italienne est en voie de publication. (Note de la 2ᵉ édition française.)

(2) Des trois premières classes, et surtout des Brahmanes.

« trois mondes, protecteur de ses sujets comme l'avait été Mouni, « le premier des monarques. »

Il serait le plus heureux des princes s'il avait des enfants; or, pour en obtenir, il résolut d'accomplir le sacrifice le plus solennel, celui du cheval. Plusieurs années se passent en préparatifs; mais il faut d'abord que la fille du roi voisin Schianta épouse le saint jeune homme Rischia Stringa, qui étudie les Védas dans les solitudes des bois. Un chœur de jeunes filles, dans tout l'éclat de leurs charmes, va le trouver. A la vue de leurs danses voluptueuses, à la mélodie encore inconnue de leur organe enchanteur, il demeure épris, et se marie à la belle fille de Schianta, aux yeux de lotos. Le sacrifice accompli, Vichnou qui est dans le ciel, « vêtu « de jaune, avec des bracelets d'or, monté sur l'aigle Vinouteya, « comme le soleil sur un nuage, et son dard à la main, » s'incarne sans quitter le ciel, dans le fils de Dasarata, sous le nom de Rama.

Visva Mithras, sage du sang royal, qui par ses austères vertus s'est élevé au rang de Brahmane, vient alors implorer du secours contre les mauvais génies, et Rama, héros de dix-sept ans, quitte son père pour aller les combattre avec une immense armée à laquelle sont réunis des ours et des singes engendrés par les dieux. A son départ, des fleurs pleuvent en nuage sur sa tête, et les cieux résonnent d'une harmonie enchanteresse; il reçoit des armes divines avec lesquelles il parle. Tout ce qu'on rencontre sur la route fournit à Mithras l'occasion d'instruire Rama, et au poëte le sujet de beaux épisodes. Il passe le Gange, *fleuve céleste qui purge la terre ;* il arrive près du roi Yunaka, possesseur d'un arc que n'a jamais fait ployer un bras humain, déposé dans une caisse à huit roues qu'il faut huit cents hommes pour traîner. Rama le courbe et le brise *avec le fracas que ferait une montagne en éclatant;* il épouse Sita en récompense, et la conduit à son père. Celui-ci se résout à lui donner le titre de prince héréditaire; mais la reine Kéikey, jalouse des droits de son fils Bharata, et à l'instigation d'une confidente envieuse, rappelle au roi qu'il a juré de lui accorder deux demandes, et le requiert d'envoyer Rama en exil. Dasarata, ne pouvant manquer à son serment, est contraint d'inviter son fils à se retirer, et en meurt de douleur. Rama, vêtu en anachorète, commence alors ses pénitences dans le désert. Sa compagne lui est enlevée par Ravouna, prince des mauvais génies, qui s'enfuit avec elle dans l'île de Ceylan. Pour aller l'y assaillir, un pont est jeté sur la mer; les confédérés le traversent, et la bataille s'engage sur la terre et dans l'air. Rama et Ravouna, venant à se rencontrer sur leurs chars, commencent un tel combat, qu'à

son immense fracas la terre tremble durant sept jours, jusqu'à ce que Ravana succombe. Sita démontre son innocence par l'épreuve du feu; Brahma et les autres dieux apparaissent pour bénir les vainqueurs. Rama élève un temple à Siva, dieu des vaincus; puis, de retour à Ayodia, il remonte sur le trône. Durant son règne, qui termine l'âge d'argent, toutes les vertus renaissent; enfin, chargé d'ans et de gloire, Rama retourne au ciel avec sa compagne, et de l'empyrée il veille au bonheur de la terre (1).

Les épisodes de ce poëme sont très-attrayants, et plusieurs ont été traduits dans les langues européennes. Dans celui que Schlegel a mis en vers sous le titre de *Descente de la déesse Ganga*, Visva Mithras raconte à Rama de quelle manière ses aïeux parvinrent au comble de la gloire. Sagara, roi d'Ayodia, avait deux femmes, l'une desquelles, Kesini, le rendit père d'Asamania; l'autre, Soumati, mit au monde une courge, d'où sortirent tout à coup soixante mille fils. L'impie Asamania fut banni par son père, qui lui substitua Ansouman, fils de l'exilé; mais, au moment où il allait accomplir le sacrifice du cheval, la victime sainte fut entraînée par un serpent. Sagara, irrité, convoque ses soixante mille fils, devenus autant de héros, et les envoie chercher le ravisseur pour le punir et recouvrer le cheval. Ils parcourent la terre, pénètrent dans les abîmes jusqu'aux enfers; les dieux en sont effrayés, et ils viennent implorer Brahma, qui répond : « Le sage Vichnou, mon égal, qui « a pour compagne la terre nourricière, et qui la protége sans « cesse sous le nom de Capila, voit de son regard perçant le péril « dont elle est menacée, et bientôt sa colère enflammée s'armera « pour dévorer les fils de Sagara. »

Cependant ceux-ci, poursuivant leurs recherches, sont parvenus au plus profond des abîmes, où ils voient les quatre éléphants qui soutiennent la terre; puis, creusant et creusant encore, ils découvrent l'éternel Vichnou, sous l'aspect de Capila, et le cheval qu'ils cherchent. Ils attaquent le dieu, qui les anéantit de son souffle embrasé.

Ansouman, envoyé sur les traces de ses oncles et du cheval, arrive au lieu où ils sont réduits en cendres, et, désolé, il voudrait au moins répandre sur eux les libations funèbres; mais aucune eau terrestre ne conviendrait pour ce pieux devoir ; il faudrait que la céleste Ganga, première née de l'Himalaya, pût venir dans ces ténébreuses demeures y purifier les cendres des fils de Sagara, et

(1) On connaît deux éditions très-différentes de ce poëme, et les orientalistes discutent le point de savoir quelle est la plus antique et l'originale. Voyez la préface à l'édition de l'abbé Goresio; Paris, Imprimerie royale, 1843.

les rendre ainsi dignes d'un séjour meilleur. Le point important est donc de faire descendre Ganga du ciel dans les profondeurs de la terre. Ansouman, après avoir ramené le cheval et consommé le sacrifice, succède à son aïeul : mais ni ses pénitences, ni celles de Dvispa, son fils et son successeur, n'ont l'effet réservé aux mérites plus efficaces de Bagirata, fils de Dvispa. Brahma lui apparaît pour annoncer la descente de Ganga ; mais il faut, avant tout, que Siva, le dieu au trident, consente à la recevoir sur sa tête, autrement la terre succomberait sous l'énorme poids. Siva, gagné par de nouvelles pénitences, accorde la demande, et dit à Ganga : *Descends*. Mais, irritée de ce ton de commandement, elle se précipite sur la tête du dieu sous la forme d'un géant, se flattant de le précipiter avec elle dans l'abîme ; elle ne peut réussir ; enveloppée dans les inextricables boucles de la longue chevelure de Siva, semblable aux forêts de la cime de l'Himalaya, elle est retenue dans ce tortueux labyrinthe. Enfin les prières de Bagirata décidèrent Siva à laisser couler les eaux de Ganga dans le lac Vindou. Là elles se divisèrent en sept fleuves, au milieu desquels la divine Ganga suivit doucement le cours qui lui fut tracé par le saint roi, et les dieux contemplaient attentifs le fleuve sacré couler sur la terre. Sur sa route, elle troubla les sacrifices d'un mouni qui l'engloutit et la rejeta par l'oreille. Arrivée ensuite à la mer et se plongeant au fond des abîmes, elle alla arroser de ses ondes salutaires les os des fils de Sagara.

L'autre épisode, sur la mort d'Yaginadatta, est d'une poésie plus tendre (1). Quand Dasarata eut envoyé Rama en exil, il resta sept jours silencieux dans une morne douleur ; puis il adressa durant la nuit la parole à Cosalia, qui dormait près de lui, et lui dit qu'il sentait venir le moment d'expier par sa mort un ancien péché. Dans sa jeunesse, guettant à la chasse quelque bête fauve pendant la saison des pluies, il entendit parmi les buissons un bruit comme celui d'un éléphant qui remplit d'eau sa trompe. Il lance son dard ; hélas ! un gémissement se fait entendre ; il accourt, et reconnaît qu'il a tué un jeune pénitent qui, venu là pour puiser de l'eau, était l'unique appui et tout l'amour de ses parents, vieux et aveugles. L'infortuné meurt au milieu des tristes regrets naturels à celui qui abandonne une vie encore florissante, laissant après lui des personnes chéries. « Je pris le seau d'eau, dit le roi, et je m'avançai « vers la cabane de ses parents, porteur de l'horrible nouvelle.

(1) La Société asiatique en a publié deux traductions, l'une en français, par de CHÉZY, l'autre en latin, par E. BURNOUF ; Paris, 1826.

« Là je trouvai ces malheureux, vieux, aveugles, sans serviteurs, « comme des oiseaux dont les ailes sont coupées ; ils s'entretenaient « de leur fils, impatients du long retard de ce fils que j'avais tué. « En entendant le bruit de mes pas, Monia m'interrogea.

« Pourquoi donc tarder tant, ô mon fils? Apporte-moi vite à « boire. Oh ! pourquoi, Yaginadatta, t'es-tu amusé si longtemps sur « le bord du fleuve ? Ta mère, que voilà, en était tout affligée. Oh ! « si jamais, moi ou ta mère, nous te causons quelque déplaisir, « prends-le en patience, et ne prolonge plus ainsi ton absence, « où que tu ailles, d'où que tu viennes. N'es-tu pas désormais le « soutien de mes pas débiles ? N'es-tu pas l'œil de ton pauvre père « aveugle? n'es-tu pas le souffle de ma vie? Oh! pourquoi ne « réponds-tu pas ? »

Dasarata leur raconte son crime involontaire, et conduit les deux aveugles à l'endroit ou gît leur fils inanimé. Ils caressent longtemps sa froide dépouille, puis tombent à côté de lui sur la terre. « O Yaginadatta, s'écrie la mère en couvrant de baisers ses « lèvres glacées, ô mon fils ! qui m'aimais plus que ta propre vie ! « pourquoi donc, au moment de m'abandonner pour un si long « voyage, pourquoi ne m'avoir pas même adressé une parole con- « solante ? Encore un baiser, ô mon fils ! un seul baiser, et je me « résigne à cette impitoyable séparation (1) ! »

Le jeune homme apparaît ensuite aux vieillards sous une forme divine, et, après les avoir consolés en les assurant de sa bénédiction et en proclamant l'innocence de Dasarata, il remonte au ciel. Le solitaire, qui allait lancer contre le roi sa malédiction (et la malédiction d'un Brahmane n'est jamais vaine), la suspend, mais lui prédit qu'il mourra d'un violent chagrin, dont un de ses fils sera la cause.

« Et maintenant, poursuit Dasarata, s'adressant à Cosalia, je « sens l'imprécation s'accomplir. — Et, plein de la pensée de « Rama, il arrive insensiblement au terme de sa vie. Ainsi la lune, « à l'apparition de l'aurore, perd peu à peu sa lumière argentée. « — O Rama, ô mon fils ! — furent ses dernières paroles, et son « âme s'exhala vers les cieux. »

On désigne comme auteur de ce poëme, où se trouvent confondus ensemble Homère, Parménide et Solon, le très-ancien

(1) *Hunc ego te, Euryale, adspicio! tune illa senectæ*
Sera meæ requies, potuisti linquere solam,
Crudelis? Nec te sub tanta pericula missum,
Affari extremum miseræ data copia matri?
(VIRGILE).

Brahmane Valmiki. Ce qui prouve que le *Ramayana* remonte aux temps les plus reculés, c'est d'en voir les principaux sujets représentés sur les plus anciens monuments, et les plus belles scènes figurées dans les fêtes, dans les danses, dans les pantomimes, avec les singes guerriers construisant le pont, le géant ennemi aux dix têtes et aux vingt bras, terrassé par les flèches divines. L'hymne qui précède cette épopée la compare au « torrent impétueux qui s'élance des monts de Valmiki, et se précipite « dans la mer de Rama, pur de toute souillure, et riche de ruis-« seaux et de fleurs. » Au commencement du poëme, Brahma dit : « Tant que les montagnes seront debout et que les fleuves cou-« leront sur la terre, l'histoire de Rama sera répandue parmi les « mortels. »

Mahâ-Bhârata.

Le *Mahâ-Bhârata* (1), ou grand récit de Wyasa, n'est pas de beaucoup plus récent. C'est une autre émanation de Vichnou et la plus vaste scène de la religion indienne. Santi, fils de Souta, lors du sacrifice de douze années fait par Kaunaka, dans la forêt de Naïmasaa, raconte ce que rapporta Vaïsam-Païana comme l'ayant entendu de la bouche du premier inventeur de cette épopée. Elle n'a pas encore été publiée en entier (2), ce qui fait que nous en sommes réduits à des extraits fort imparfaits. Voici ce que nous en pouvons tirer. Le raya Bischitrabiry descendait, au troisième degré, du roi Barata, qui régnait dans Astinapour. Il laissa deux fils : l'aîné, Dritarastra, qui était aveugle, engendra Douriodana et cent autres fils, dits les Korous ; le plus jeune, nommé Pandou, eut cinq enfants mâles, dits les Pandous. Pandou étant mort, Dritarastra devint roi, et, pour faire périr les Pandous, il mit le feu à leurs habitations. Toutefois ils s'échappèrent, et, traversant le désert, ils se réfugièrent à Kumpela, où ils s'illustrèrent par leur valeur et leur générosité, à tel point que Dritarastra résolut de

(1) Mot à mot, grand poids, parce que, mis dans une balance avec les quatre Védas, il la fait pencher de son côté.

(2) TESTÉ a entrepris de publier à Calcutta le seul texte de ce poëme entier, collationné par les deux savants pandits Nimachand Siromani et Nanda Gopala. LASSEN commença une série de commentaires dans le *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlands;* Gœttingen, 1837-1838. EUG. BURNOUF s'en est servi pour ses leçons de sanskrit au Collége de France. — M. Pavie a publié en 1844 des fragments du Mahâ-Bhârata, traduits en français. M. Goldstücker avait annoncé en 1845 une traduction complète de ce poëme immense, accompagnée de notes, de tables des matières et d'une introduction générale. Sous le titre de *Balabharata* a paru, en 1847, à Athènes, un volume renfermant l'ensemble des sujets compris dans le Mahâ-Bhârata, dont cet ouvrage n'est cependant qu'un abrégé traduit en grec moderne à Bénarès, par M. Galanos. (Note de la 2e édition française.)

partager le royaume avec eux. Il leur en céda donc une moitié, où se trouvait la ville de Dehli, et se réserva l'autre, dont Astinapour était la capitale. Mais, plus tard, repentant et envieux, il invita chez lui les Pandous, et il leur gagna par ruse, en jouant aux échecs, tout le pays qu'ils possédaient. A la dernière partie, ils promirent, s'ils la perdaient, de se retirer dans la solitude pendant douze années, et de vivre ensuite de la vie la plus obscure. Ils perdirent, et tinrent leur promesse; mais, à leur retour, Douriodona les traita si durement, qu'ils prirent les armes contre lui. La guerre éclate donc, et, au milieu des désastres qu'elle entraîne, Vichnou, ému des plaintes que la Terre, sous la forme d'une génisse, lui adresse sur la dépravation des hommes, résout de la racheter en s'incarnant sous le nom de Crichna. Il échappe miraculeusement aux périls qui entourent son berceau, périls dont le plus grave est le massacre de tous les enfants en bas âge ordonné par ses ennemis. Il est encore dans les langes qu'il opère des prodiges; il se délivre des serpents qui l'attaquent, tue des géants et des monstres, vit avec les bergers au milieu de leurs occupations et de leurs jeux, faisant danser les jeunes filles au son de la musique, et apprivoisant par la douceur de ses accords les animaux les plus sauvages. Épris d'amour, il va délivrer de belles captives, triomphe du géant à sept têtes, et épouse seize mille vierges charmantes dont il est le libérateur. Sa mission étant de combattre le mal sous quelque forme que ce soit, il prend parti pour les Pandous dans leurs différends avec les Korous; enfin, après la bataille livrée sur le lac Kourschet, bataille qui dure dix-huit journées, Douriodana périt, et la victoire est assurée aux Pandous. Alors, fatigué de parcourir la terre, il remonte au ciel, où il conduit les danses circulaires des sphères, des mois et des années, qui se meuvent harmonieusement autour du soleil.

C'est donc l'incarnation de Vichnou qui est représentée dans ce poëme avec une majesté vraiment divine. Crichna descend sur la terre pour un sacrifice que lui seul peut accomplir; il s'assujettit à toutes les faiblesses, à toutes les misères pour renverser l'empire du mal et s'offrir pour modèle à l'homme. Et cependant, digne représentant de l'être sublime qui l'a envoyé, juste, bon, miséricordieux comme lui, il ne demande à ses adorateurs que foi et amour, le désir de se réunir à lui, le mépris des choses terrestres, l'abnégation de soi-même. Nous pourrons nous former une idée de cette vaste conception, qui n'a pas moins de deux cent cinquante mille vers, en examinant quelques-uns des épisodes qui ont été publiés et traduits. Nous avons déjà parlé du *Bagavad-Gita*. L'autre est le

Nalo, dont voici le sujet (1) : Alors que les Pandous, vaincus au jeu, se retirent dans une forêt, le sage Vriasdane, pour les consoler, leur raconte une aventure semblable à la leur. Nalo, roi de Nisa, s'était épris, sur la renommée de sa beauté, de Damianti, fille de Bima, roi de Vidarba. Un cygne aux ailes d'or s'offre pour être son messager d'amour, et il l'envoie vers Damianti. « Les oiseaux, « pleins de joie, prennent leur vol et se dirigent vers Vidarba, la « cité superbe. Ils s'abattent aux pieds de Damianti, assise parmi « ses suivantes sur les tapis de son palais. Elle s'étonne à leur vue, « admire leurs formes gracieuses, leurs plumes éclatantes, et ses « jeunes compagnes, dans leurs jeux folâtres, poursuivent au-« tour des colonnes la troupe d'oiseaux aux ailes d'or. Leurs pieds « glissent rapides sur le marbre, mais les oiseaux se dispersent, « et celui que Damianti a poursuivi jusque dans la forêt, se « voyant enfin seul avec elle, lui parle en ces termes, dans le lan-« gage des hommes :

« Damianti, un noble monarque règne dans Niscada, incom-« parable entre les mortels, beau comme les jumeaux Asouinas, « dieu sous une enveloppe humaine ! Si tu le prenais pour époux, « ô charmante princesse! tes enfants seraient beaux et nobles à l'é-« gal de leur père, à l'égal de toi-même. Nous avons vu les dieux « et les gondarras, les hommes, les serpents et les rischis; mais « il n'est rien que l'on puisse comparer à Nalo. O la plus char-« mante des femmes ! Nalo est l'orgueil des hommes. » Damianti, après avoir entendu ces mots, répond :

« Va, et répète à Nalo les mêmes paroles que tu viens de me « dire. »

L'oiseau déploya ses ailes dorées et dirigea son vol vers Nisa.

Sur ces entrefaites, Bima ayant rassemblé tous les princes, rois et dieux, pour que Damianti eût à choisir parmi eux un époux, Nalo accourut aussi. Indra et d'autres dieux, épris de la beauté de la jeune princesse, revêtent la forme de Nalo, afin de l'abuser; mais elle ne se laisse pas tromper par leur ruse.

« Quand les dieux aspirent à ta main, dit Nalo à Diamanti, pour-« quoi veux-tu choisir un mortel? Élève ta pensée et tes regards « vers ces sublimes gardiens du monde. La poussière que soulèvent « leurs pas est plus noble que moi. S'opposer à la volonté des « dieux, c'est aller au-devant de la mort. O la plus belle entre « les femmes! quand un dieu te possédera, un éternel manteau « te couvrira de splendeur, les fleurs qui te couronneront se-

(1) Il a été traduit en latin et en allemand par Bopp et par Kosegarten.

« ront toujours d'un éclat éblouissant. Prononce-toi, choisis; un « cœur qui t'aime t'en supplie. »

Tandis que le roi de Niscada parlait ainsi, un nuage de larmes amères voilait les yeux de la jeune fille.

« Héros, répond-elle, les dieux doivent être révérés, je les « adore; mais toi, je te choisis pour époux, je ne désire que « toi. »

Le poëte, continuant, décrit l'assemblée, et le *Swayambara* ou choix volontaire.

« La salle était soutenue par des colonnes d'or. On vit à travers « les immenses portiques s'avancer les héros, semblables à des « léopards majestueux passant au milieu des collines. Des siéges « de mille formes diverses étaient préparés pour recevoir ces au- « gustes personnages. Ils avaient leurs oreilles chargées de pierres « précieuses; leur tête était couronnée de fleurs odorantes; leur « aspect était délicat et en même temps plein de vigueur, sem- « blables au serpent flexible dont les anneaux sont plus durs que « le bronze. Ils avaient des bras de géants et des cheveux dont les « tresses ondoyaient comme des grappes. »

Damianti se dispose à choisir l'époux que son cœur préfère; mais quel n'est pas son étonnement lorsqu'elle voit devant elle cinq héros parfaitement semblables à Nalo! Quatre dieux avaient pris la figure de ce prince. La jeune fille hésite et tremble; mais elle soupçonne la ruse dont ils veulent la rendre victime, et, joignant les mains, elle leur adresse cette admirable prière :

« O dieux! jusqu'à ce jour mon âme et ma vie furent pures; « faites que mon innocence et mon amour pour Nalo aient du « pouvoir sur vous! je vous en adjure par ma pureté, par mon « amour, par mon culte envers les dieux. O vous, gardiens du « monde, montrez-vous à mes regards, et permettez que Nalo « m'apparaisse! »

Selon la mythologie indienne, jamais une prière sincère ne reste sans effet; toute malédiction est efficace, comme toute supplication est irrésistible. Aussi les dieux se présentent-ils à la jeune princesse sous leurs traits immortels, et Nalo dans toute la faiblesse humaine; contraste où brille une pensée philosophique.

« Les dieux se révélèrent, leurs pieds ne touchaient pas le sol. « Immobiles comme des statues de cristal couronnées de fleurs im- « mortelles, jamais leurs paupières ne battent, jamais une goutte de « sueur ne souille leur front, leur corps ne projette aucune ombre. « Mais la poussière et la sueur souillent la beauté de Nalo, son « corps projette une ombre, ses pieds tremblent en foulant le sol,

« le découragement est peint dans ses regards. A ces signes Da-
« mianti le reconnaît. »

Alors, la vierge aux yeux noirs, pleine de pudeur, prend le bord du manteau de Nalo et l'attache avec la guirlande de fleurs qu'elle tenait à la main. Les maîtres du monde, en voyant un tel choix, poussent un cri d'admiration. Les autres dieux et les sages applaudissent à la vertu de la jeune fille, et l'assemblée est dissoute.

On célèbre le mariage; Nalo et sa femme, bénis par le ciel, obtiennent deux fils, et donnent au monde l'exemple de la vertu.

Par malheur, deux raïschiasas, Dvapara et Kali, aspiraient aussi à l'amour de Damianti; se voyant déçus, Kali jure de rompre leur union. Il se rend à Nisa, où les deux époux vivent heureux, et inspire au mari une passion violente pour le jeu. En vain la jeune femme veut la modérer, il a déjà perdu jusqu'à ses vêtements; seule, sa fidèle compagne le suit dans sa misère, et partage avec lui les vêtements qui lui restent. Cependant Nalo, poussé au mal par Kali, oublie tant d'amour, et l'abandonne endormie dans une forêt. Jugez de sa douleur au réveil. S'étant mise sur sa trace, elle rencontre une caravane de marchands; mais ils ne peuvent la secourir, parce que des éléphants sauvages mettent en fuite leurs éléphants apprivoisés.

« Dans la forêt des épouvantements, les marchands découvrirent
« un lac dont les rives paisibles sont émaillées d'herbes hautes et
« épaisses; ses ondes reflètent les mille couleurs des oiseaux et les
« nuances variées des fleurs; partout l'air est embaumé des par-
« fums du lotos; la limpide transparence de cette eau offre au voya-
« geur fatigué une fraîcheur qui le réconforte. Cavaliers et chevaux
« firent halte sur les bords du lac enchanté.

« La nuit descendit obscure; le monde entier dormait; le silence
« était profond, et les marchands, accablés de fatigue, étaient plon-
« gés dans le sommeil. Voyez : une troupe d'éléphants sauvages,
« ruisselants de sueur, vient se désaltérer dans le lac; ils regardent
« la caravane, et leur odorat reconnaît les éléphants apprivoisés.
« Devenus furieux, ils s'élancent en agitant leurs trompes homi-
« cides, et se ruent avec une force irrésistible, avec un poids
« énorme, comme une roche qui, s'écroulant des cimes de la
« montagne, se précipite et comble la vallée en faisant retentir
« au loin le fracas du tonnerre. Leurs pas laissent partout la trace
« du carnage; ils brisent, ils foulent arbres et feuillages. Les gens
« de la caravane sont écrasés sous leurs pieds, déchirés par leurs
« défenses, brisés par les trompes de ces énormes animaux.

« Les uns fuient, les autres s'arrêtent saisis d'épouvante et terri-
« fiés ; les chameaux bronchent et tombent. Il en est qui, dans
« l'effroi général, se heurtent entre eux, d'autres qui se frappent
« de coups mortels. Des cris effrayants s'élèvent de ce lieu de car-
« nage ; ceux-ci se jettent sur le sol, ceux-là sautent dans le lac,
« plusieurs grimpent sur les arbres.

« Sauvez-nous ! sauvez-nous ! s'écrient plusieurs voix. — Vous
« écrasez sous vos pieds mes pierres précieuses, dit un avare.

« Tout bien est le bien de tous, répond un autre.

« Prenez garde, vos actions sont comptées, criait une voix re-
« tentissante, et je veille sur vous. »

La caravane attribue cette calamité à la présence de Damianti.

« Cette femme couverte de haillons, cette insensée, ce démon,
« cette vagabonde errant dans les ténébres, c'est elle qui attire
« tant de maux sur nos têtes. Nous l'égorgerons, et nous venge-
« rons ainsi sur elle nos parents mis à mort et nos trésors
« perdus ! »

Damianti s'enfuit vers Ischedi, ville splendide gouvernée par Sovahou.

« Semblable à la lune quand, à peine levée, elle monte dans le
« ciel, la jeune princesse se présente pâle et tremblante aux portes
« d'Ischedi, où elle entre les cheveux épars et flottants sur ses
« joues amaigries, sur ses épaules demi-nues. Les enfants courent
« après elle comme si elle était folle. On la conduit en présence
« de la mère du roi.

« Oh ! oui ! cette femme me paraît une malheureuse frappée de
« démence, dit la noble reine. Ses vêtements sont souillés ; mais
« je lis dans son regard fier et dans son noble maintien la gran-
« deur de son âme et la noblesse de ses aïeux. »

Elle mène ensuite l'infortunée dans les somptueux appartements de son habitation secrète.

« Tu es la proie du malheur ; mais ton seul aspect révèle ta
« noble origine, comme l'éclair qui s'échappe étincelant du sein
« d'un sombre nuage. Qui es-tu ? Dis-le, je te protégerai contre
« la cruauté des hommes. Tu n'es pas, certes, une simple mor-
« telle ! »

Nalo, de son côté, arrive chez Karcotako, roi des serpents, qui, après l'avoir métamorphosé en voiturier, l'envoie à Ayodia pour y apprendre le jeu du trictrac. C'est par ce moyen qu'il peut recouvrer tout ce qu'il a perdu, et rentrer en possession de sa femme, de ses enfants, de son trône.

Ce fragment, ainsi décoloré par une froide analyse, ne saurait donner une juste idée des beautés insignes de ce poëme, beautés qui peuvent soutenir la comparaison avec la plus haute poésie grecque ou latine. Dans l'introduction, il est dit que les dieux avaient destiné aux Pitris ou anciens un Mâha-Bhârata de trois millions de distiques, et un autre d'un million et demi, tandis que les Gondarvis devaient se contenter d'un poëme d'un million quatre cent mille distiques. Les divers épisodes, renfermant un sens complet, se chantaient séparément, comme les rapsodies grecques (1). Le peuple se réunissait à certains jours pour en entendre la lecture ; on en récitait quelques morceaux par dévotion, ce qui les rendait véritablement nationaux. Ainsi ces poëmes devenaient une source d'inspirations pour les poëtes et pour les artistes ; on pourra donc croire à leur égard ce que l'on a affirmé des poëmes d'Homère, qu'ils ne sont autre chose que des récits partiels et de siècles différents, réunis ensuite en un grand tout par quelque critique habile (2).

Les ouvrages de la littérature indienne, que la plus longue vie ne suffirait pas à lire en entier, et qui, dans leur originalité comme dans leur étendue, nous donnent une idée de l'infini, semblent de même des compilations d'autres œuvres plus antiques ; le nouveau y est mêlé à l'ancien d'une manière assez marquée pour que la critique puisse y signaler l'un et l'autre. Il est vrai que la grande antiquité à laquelle remonte leur alphabet, peut faire croire que ces compositions ont été écrites, et que dès lors elles ont moins éprouvé les ravages causés par la tradition orale. Si les Grecs n'en ont pas parlé, qu'on réfléchisse qu'ils n'ont rien connu au delà du Pendjab, que les Indiens ont toujours considéré comme le pays le plus grossier et le moins éclairé. Rappelons-nous aussi que pas un Grec, pas un Latin, n'a fait mention des vases étrusques, qui sont exhumés aujourd'hui par centaines pour attester l'habileté des premiers habitants de l'Italie.

Les poëmes et les monuments de l'Indoustan sont sans doute fort anciens ; mais on éprouve un nouvel obstacle à déterminer leur époque par la chronologie même, qui varie selon les sectes, Chronologie.

(1) Quand *Élien* dit qu'au temps d'Alexandre les Indiens chantaient les poëmes homériques traduits dans leur langue, il faut entendre ces épopées nationales que les Grecs, faute de les comprendre, confondaient avec les leurs.

(2) Ce critique pourrait avoir été Kalidasa, qui florissait dans le siècle antérieur à Jésus-Christ, et dont Jones dit : *He is believed by some to have revised the works of Valmiki and Vyasa, and to have corrected the perfect editions of them, which are now current.* Works, VI, 205.

et qui, en se rapprochant de nous, se hérisse de chiffres au point que les plus habiles orientalistes désespèrent de les jamais accorder.

Quand nous en serons à l'époque de Vikramaditya (1), nous parlerons de l'art dramatique indien ; il suffit ici de dire que, outre les poëmes épiques et philosophiques, cette contrée a produit beaucoup d'hymnes et de fables, de poésies érotiques, nourries d'idées religieuses et pourtant lascives (2). Ces dernières étaient naturelles chez un peuple qui croyait au panthéisme et à la métempsycose, et qui, dans la littérature, tendait au genre didactique. Le recueil de fables le plus célèbre est l'*Itopadesa,* ou instruction amicale, dans laquelle le sage Visva Sarman esquisse, dans des apologues, des idées morales aux méchants fils du raya Sudarsama, qui les lui avait donnés à élever (3). La collection en est attribuée à Glipé, qui, quatre cents ans avant J.-C., les tira de récits très-anciens. Elle fut ensuite traduite en pehlvi, dans le sixième siècle de notre ère, par l'ordre d'un roi de Perse, et bientôt en arabe, en turc, et en plus de vingt idiomes.

Les ouvrages lyriques roulent pour la plupart sur des sujets puisés dans le Mahâ-Bhârata, et leur originalité se montre non-seulement dans les allusions et les comparaisons tirées des plantes et des animaux de l'Inde, mais encore dans leur tendance à se transporter d'un bond dans les régions de l'idéal.

L'année des Indiens fut d'abord lunaire, puis solaire ; elle comprit de 324 jusqu'à 365 jours, et elle se divise en trois temps (*kalas*) et six saisons (*ritous*). Les trois temps embrassent chacun quatre mois, de la chaleur, des pluies, du froid ; les six saisons ont chacune deux mois, dont le nom vient de la divinité qui y préside. L'année commence à la nouvelle lune de mars, la plus voisine de l'équinoxe, et s'accomplit en douze mois (4), auxquels douze des vingt-sept stations lunaires (*nakchatras*) donnent leur nom. Le mois luni-solaire est de trente jours (*tithis*) de vingt-quatre heures personnifiées en nymphes, et il se divise en deux parties (*pakchas*) de quinze tithis chacune ; l'une de la nouvelle lune (*Amava*), l'autre de la pleine lune (*Pournima*).

(1) Livre V.

(2) Gœthe les imite en cela parfaitement dans sa *Bayadère.*

(3) Voy. LANGLÈS, *Fables et contes indiens ;* Paris, 1790. — *Calila et Dimna,* ou fables de Bidpay en arabe : mémoires sur l'origine de ce livre, etc., par SYLVESTRE DE SACY ; Paris, 1816. *Kalila and Dimna, or the Fables,* etc., *transl. from the arabic by* KNACKTBULL ; Oxford, 1819.

(4) Tchaitra, vaïsakha, djyaichtha, achadha, svavana, bhadra, aswina, kartika, margasircha (ou agrahayana), paucha, magha, phalagouna.

Les jours de la semaine prennent leurs noms des planètes, dans le même ordre que les nôtres (1).

Qu'on voie s'il est possible, avec des systèmes aussi gigantesques et aussi bizarres, de déterminer l'époque soit des héros symbolisés, soit des monuments, soit des ouvrages littéraires. Ceux qui voulurent trouver, du moins dans ces derniers, un ordre successif, les distribuèrent en quatre époques : ils assignèrent à la première les Védas et les livres qui s'y rattachent immédiatement, comme les lois de Manou; à la seconde, presque tous les systèmes philosophiques antérieurs au Védanta, puis le Ramayana et le fond d'un grand nombre de Pouranas; la troisième comprend les œuvres attribuées à Vyasa, c'est-à-dire dix-huit Pouranas, le Mahâ-Bhârata et la philosophie Védanta. Ce serait dans la dernière, postérieure au temps dont nous nous occupons, que Kalidasa et d'autres esprits d'élite, perles de la cour de Vikramaditya, recueillirent les anciennes traditions restées jusqu'alors la propriété des prêtres, et les firent connaître au peuple dans un grand nombre de drames et sous d'autres formes poétiques (2).

Görres, Creutzer, Holwel et Dow reporteraient les Védas à 5,000 ans; les Angas leur seraient postérieurs de 1,000 ans, et les Upavédas et Upangas, de 1,500 ans. Les Pouranas seraient ainsi antérieurs à J.-C. de seize siècles; les grands poëmes épiques et les lois de Manou ne l'auraient pas précédé de moins de treize. Heeren, plus circonspect, et s'appuyant sur de meilleures autorités, reconnaît les Védas comme antérieurs à toute autre composition littéraire; leurs commentaires et les Upavédas sont écrits, selon lui, avant la dernière rédaction des lois de Manou. Les épopées et les Pouranas se trouvent dans la seconde période; mais ces derniers, tels que nous les possédons aujourd'hui, sont des compilations plus ou moins récentes de fragments d'époques diverses, quelques-uns même postérieurs à notre ère. La troisième période est celle de Vikramaditya, apogée de la langue; il en est une quatrième, dans le moyen âge.

Quant aux monuments, Heeren distribue leur chronologie selon la progression naturelle : d'abord les temples-grottes; puis ceux qui ont été imités de la nature vivante; enfin les édifices proprement dits; il les montre d'ailleurs tous formés de constructions successives. Les Brahmanes, qui assignent 7,900 ans aux

(1) *Adityadinam* ou *souryadivasa*, jour du soleil; *somadinam*, de la lune, *mangaladinam*, *boudhadinam*, *vrihaspatidinam*, *soukradinam*, *ousanadivasa*, *sanidinam*.

(2) F. Schlegel, *Weisheit der Indier*, p. 149 et suiv.

grottes d'Ellora, et les mahométans, qui ne leur donnent que neuf siècles à peine, exagèrent également.

Les Indiens croient que l'âge présent est en décadence, et que, depuis des milliers d'années, il n'a été rien fait qui mérite d'être conservé dans la mémoire des hommes; c'est pour cela qu'ils n'en écrivent pas l'histoire, et qu'ils se retournent, de préférence, vers les temps où le réel est continuellement mêlé au fantastique.

Mais cette assertion n'est sans doute aussi générale qu'à cause de notre ignorance, et peut-être serait-il plus juste de dire que nous ne leur en connaissons pas encore. Comme chez tous les peuples très-attachés à la tribu, les généalogies s'y conservent précieusement. La fille d'un prince ne pouvait trouver à se marier, si elle n'établissait pas sa descendance d'une famille souveraine. Il est vrai que l'excès d'imagination, l'idée illimitée du temps, les incarnations des dieux, la forme poétique, font qu'il est difficile de distinguer la vérité dans les récits, et de les distribuer par époques : il en a été pourtant publié qui appartiennent à une antiquité très-reculée. Telles sont les trois chroniques ceylanaises, Mahavansi, Radjavali, Radjavanakari, publiées par Ed. Uphan (1), qui racontent les vicissitudes des rois de Ceylan et du bouddhisme.

On avait fait plusieurs résumés du Radja Taringini, traduit en persan sous Akbar, mais on n'a pu que récemment se procurer l'original. Il comprend quatre ouvrages distincts, écrits probablement par des contemporains : le premier est le Kalana-Pandit; le second n'est pas encore parvenu en Europe; le troisième commence à Zein-el-ab-Eddin, et finit à 1477; le dernier traite des événements qui eurent lieu sous Akbar.

On a pu, au moyen de ces écrits et de quelques autres, composer une histoire du Kachemyr, dans laquelle nous apprenons que la monarchie y fut fondée par une colonie de Brahmanes introduite par Kasp, et que le culte des démons ou serpents fut alors remplacé par celui des Védas. Cinquante-deux ou cinquante cinq princes y régnèrent, princes oubliés parce qu'ils n'observèrent pas les Védas; ce fut à cette époque que prit naissance la famille des Pandous, si célèbre dans les fastes de l'Inde. Les faits qui se détachent dans l'histoire de ces premiers rois sont la lutte entre l'idolâtrie, le brahmanisme et le bouddhisme, qui finit par l'emporter. Une histoire en vers du roi de Kachemyr, traduite et commentée par A. Troyer (Paris, 1840), est une source historique

(1) Londres, 1833.

précieuse (1). Le voyage de Fa-Yan, Chinois du quatrième siècle de notre ère, est encore un document important. Il existe néanmoins quelque histoire d'Arabes et de Persans postérieurs à Mahomet, et qui durent connaître les monuments antérieurs. Les documents les plus positifs sont des inscriptions sur pierres ou sur lames de cuivre portant concessions de terres à des temples. Les médailles du pays, à cet égard, ne sont pas non plus sans importance (2).

De même que les autres arts, la musique a été enseignée par Brahma en personne, et mise sous la protection de génies aimables. Bherat est cité comme le premier musicien inspiré, comme l'inventeur des premiers drames chantés et mêlés de danses. Musique.

Les Grecs d'Alexandre n'admirèrent pas moins chez les Indiens leur talent d'imitation que leur faste et leurs richesses; mais si cette aptitude les fit arriver à une perfection sans égale dans certains travaux, à une grande exactitude de formes et de contours, elle les laissa pourtant, dans la peinture et la sculpture, bien loin de l'excellence à laquelle parvint la Grèce, lorsque, associant le symbole au beau idéal, elle donna à la figure humaine, vivifiée par le libre génie de l'artiste, l'expression des idées les plus sublimes. Pour atteindre à cette hauteur, il fallait que l'homme revêtit de ses propres formes la Divinité, tandis que les Indiens la représentaient dans cette inaction qui pour eux est la sainteté parfaite, ou sous des symboles monstrueux, avec un nombre infini de têtes, de bras, d'yeux et de mamelles. Nous aurons de temps à autre à parler plus longuement des beaux-arts dans l'Inde; il suffira de dire ici que, dans les travaux manuels comme dans ceux de l'intelligence, nous y voyons dominer l'imagination, quelquefois même les sentiments tendres, mais que l'harmonie rationnelle de l'ensemble, l'unité de sujet et de forme, fruits tardifs de la logique et de l'expérience, y manquent complétement. Beaux-arts.

Les Indiens, comme tous les autres peuples, eurent une géogra- Géographie.

(1) C'est la même dont Wilson avait inscrit une analyse dans le quinzième volume des *Asiatic researches*.

(2) Les nombreuses monnaies transportées en Europe après la publication de notre travail appartiennent aux monarchies formées dans le voisinage de l'Indus à la suite de la dissolution de l'empire d'Alexandre, puis aux aventuriers Scythes qui les renversèrent. Tous les travaux des savants n'ont abouti qu'à de faibles résultats; il est même impossible de donner une classification précise des monnaies. Tout ce qu'elles apprennent, c'est que le pays fut divisé en petites principautés dont la succession ne peut se déterminer. (Voir Reinaud, *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, d'après les écrivains arabes, persans et chinois.*)

phie mythologique, exposée dans les Pouranas. La terre y est considérée comme une surface plane environnée d'une chaîne circulaire de montagnes appelées *Lokalokas*. Au centre s'élève une hauteur immense, derrière laquelle se couche le soleil, vers *Siddhapoura*, ou le pôle nord; cette convexité est formée par le mont Mérou, axe du monde, qui soutient le ciel, la terre et les enfers. Les quatre flancs de la montagne sacrée, tournés aux points cardinaux, sont de quatre couleurs, pareilles à celle des quatre castes: blanche, à l'orient, comme le vêtement des Brahmanes; rouge, au nord, comme celui des Kchatrias; jaune, au midi, pour les Vaïsyas; brune ou noire, la dernière, pour les Soudras. De ce centre commun partent quatre grands fleuves, jaillissant de la même source qui, tombant du pied de Vichnou à l'étoile polaire, traverse la sphère de la lune et se divise sur le sommet du Mérou; de là elle se dirige vers les quatre principales régions du monde (*Mahadwipas*), où croissent les quatre arbres de vie, de quatre espèces différentes, nommés en général *Calpavrikchas*. Ces fleuves baignent au nord l'*Uttara-Corou*, à l'est *Badrasva*, à l'ouest *Chetumala*, au sud *Jambou*. Le monde ainsi constitué, figure un lotos flottant sur l'océan; les quatre *Mahadwipas* sont les pétales de son calice; les huit feuilles extérieures représentent huit *dwipas* secondaires.

Il est inutile de dire que les traditions des Pouranas varient sur les nombres et sur les distributions; mais la division la plus générale, peut-être même celle qui est originaire, groupe autour du Mérou sept *dwipas* qui forment sept zones concentriques, avec sept climats correspondants. Ces zones ont pour clôture sept courants ou mers: une salée, *Jamboudwipa;* une enchantée, *Kousa;* une de sucre, *Plaksa;* une de beurre, *Salmala;* une de lait caillé, *Kraounscha*; une de lait et d'ambroisie, *Saca;* une d'eau douce, *Pouskara.*

Quelquefois le monde est divisé en neuf *Kandas* ou contrées: *Ilavratta* au centre et au point le plus élevé de la terre; à l'orient, *Badrasva;* à l'occident, *Chétou*. Trois chaînes de montagnes se dressent au midi: *Nischiada*, *Hémacouta*, *Hymachiala;* au nord trois autres: *Nila*, *Sweta*, *Sringavan*. Entre les premières chaînes sont situées les deux régions d'*Aricanda* et *Sinnaracanda*; deux aussi entre les autres, *Ramiasa* et *Iraniamaya*; au delà de la chaîne la plus méridionale est *Barata* ou l'Inde elle-même; au delà de la chaîne septentrionale *Korou* ou *Airavatou*, patrie de l'éléphant de ce nom, ancêtre des autres éléphants.

La cime du Mérou est un plateau circulaire enceint de collines, où, sur une autre terre céleste (*Svargaboumi*), l'ordre de la terre

inférieure est répété par les cieux (*Svargas*), demeure des planètes, et par les habitations divines qui leur correspondent (1). Sept *patalas* composent la région inférieure.

Les Indiens eurent aussi leur pays des fables habité par des singes, des faunes et des ours ; c'était le Décan (2). Ils plaçaient les démons dans la merveilleuse *Lanka* (Ceylan). Les exploits de leurs héros furent consacrés à la conquête de ces pays.

Tout progrès dans les sciences naturelles leur fut interdit par l'impossibilité où ils étaient de chercher aux effets d'autres causes que celles qui leur étaient assignées par la tradition.

Leur astronomie, tant vantée par Bailly, fut réduite à des limites très-restreintes par Delambre, qui démontra qu'ils ne savaient pas même calculer les éclipses, ni tenir note des observations, bien qu'ils employassent pour les computs astronomiques d'admirables méthodes particulières. Il est prouvé que le Surya-Siddhanta, que les Brahmanes prétendent révélé il y a deux mille ans, est postérieur à l'an 1000 de notre ère.

Mais, si nous considérons que les Indiens inventèrent les échecs (3), le papier de coton, une sphère armillaire toute différente de celle que Ptolémée a décrite (4) ; s'il est hors de doute que, dans un de leurs livres astronomiques très-ancien, se trouve un système de trigonométrie, science entièrement ignorée des Grecs et des Arabes ; qu'ils connurent l'algèbre ; que les dix chiffres numériques ayant

Inventions.

(1) Voy. WILFORD, *Of the geographic systems of the Hind ;* dans les *Asiatic Researches*, t. VIII.

(2) *Darchina*, pays de la droite.

(3) Un extrait du Schah-Nameh, dont M. Reinaud a donné la traduction dans le *Journal asiatique* (août 1844), attribue l'invention du jeu d'échecs au désir de consoler une reine du pays de Sandaly, dont le fils le plus aimé avait été tué en combattant contre son frère. La malheureuse mère voulut savoir tous les détails de cette funeste bataille, et, pour le lui faire comprendre, on tailla en ébène et en ivoire des chars, des éléphants, des cavaliers, des soldats et les deux princes rivaux ; puis on les fit manœuvrer sur une table qu'on avait divisée en plusieurs cases pour représenter la marche des différents corps. La reine se plaisait à suivre ainsi chaque jour les phases du dernier combat que son fils avait vaillamment soutenu, et les échecs furent inventés. Ce jeu se nomme en sanskrit *tchatur-anga* ou les quatre corps d'armée. (Note de la 2e édition française.)

(4) COLEBROOKE et ED. STRACKEY, *Asiatic Researches*, t. XII. — Un des résultats les plus singuliers auxquels je suis parvenu, dit M. Reinaud dans son savant Mémoire sur l'Inde, c'est la preuve qu'au moyen âge, certaines doctrines indiennes sur l'astronomie, la géographie et le calendrier pénétrèrent, par le canal des Arabes, jusqu'en Europe, et y balancèrent l'influence d'Hipparque et de Ptolémée, jusqu'à ce que, Vasco de Gama faisant le tour de l'Afrique, et Christophe Colomb découvrant l'Amérique, un nouveau champ fut ouvert à l'activité des esprits. (Note de la 2e édition française.)

une valeur absolue et une autre de position nous viennent d'eux (1), invention la plus merveilleuse après celle de l'alphabet, quelle haute idée ne devons-nous pas avoir de ce peuple, que Schlegel n'hésite pas à nommer le plus sage et le plus savant de l'antiquité (2)! Mais son attachement servile aux formes, tant dans ses œuvres que dans ses actes, l'empêcha de s'élancer avec hardiesse dans la voie du progrès, de sorte que, même aujourd'hui, la vie des Indiens est soumise à une infinité de pratiques minutieuses; l'omission d'une seule entraîne des châtiments éternels, et leur accomplissement sauve jusqu'à trente millions d'âmes. Qu'y a-t-il d'étonnant si, enveloppés dans ce filet, ils courbent le front devant quiconque vient pour les conquérir; si le poids de la défaite est plus pesant pour eux que pour tout autre; s'il annihile leurs sublimes qualités pour favoriser leurs penchants les plus vils et les entraîner au plus bas degré de l'ignorance et de la dépravation? Cependant un grand fonds d'honnêteté respire encore dans leurs derniers écrits. Nous lisons, en effet, dans *Karma Lotchama*, qui

(1) Voy. De Marles, t. III, liv. I. Léonard Fibonacci de Pise, marchand du XIIe siècle, apprit l'usage des chiffres dans la douane de Bougie en Afrique, et les introduisit le premier en Italie, non sous le nom de nombres arabes, mais de *Indorum figura*, comme l'observe Ximénès, *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino*; Introd., p. 62, 1757. Et Giov. Sacrobosco a dit :

Talibus Indorum fruimur bis quinque figuris.

Gatterer, dans son *Histoire universelle* (*Weltgeschichte bis Cyrus*, p. 586), attribue aux Phéniciens et aux Égyptiens la prodigieuse invention d'exprimer les dizaines par la position des chiffres; il affirme que dans les manuscrits égyptiens, en écriture courante, on reconnait neuf lettres de l'alphabet qui indiquent les neuf chiffres et un dixième signe qui fait l'office du zéro des Indiens et des Thibétains. Il ajoute que Cécrops et Pythagore connurent ce système de numération égyptienne, qui tira son origine de l'arithmétique hiéroglyphique linéaire, dans laquelle certaines lignes perpendiculaires ont une valeur de position, en même temps qu'un grand nombre de lignes horizontales rangées par files indiquent les dizaines et les multiples de dix. Il ne donne pas, du reste, de preuves suffisantes, et il est démenti par les découvertes récentes. Que dans l'école de Pythagore on enseignât un mode de numération plus précis et plus facile, c'est ce qu'indique l'ancienne tradition de la table qui porte le nom de ce philosophe; mais il pouvait l'avoir appris dans l'Inde. On trouve aussi chez les Romains une certaine variation résultant de la place du signe numérique: ainsi l'unité placée devant le V fait quatre; elle fait six, mise après. Une véritable valeur de position se trouve dans la méthode qu'employait Apollonius pour les myriades, selon ce que rapporte Pappo (Delambre, *Arithm. des Grecs*, dans les *Œuvres d'Archimède*, 1807, p. 578); mais aucun des peuples connus ne s'est élevé, que l'on sache, à la méthode aussi simple qu'uniforme dont se servent depuis un temps immémorial les Indiens, les Thibétains et les Chinois.

(2) *Ueber die Sprache*, etc.

traite des devoirs domestiques (1) : « Un tribunal est comme la « ville de Bénarès. Le juge ressemble à Siva, les officiers de jus- « tice aux dix millions de Lingas. Ne nous rendons jamais cou- « pables de faux témoignage. Quand un homme est appelé au « tribunal, ses aïeux attendent le jugement de sa véracité ou de « son mensonge. Les mers et les montagnes pèsent moins sur la « terre que l'injuste ou l'ingrat. »

ÉGYPTE.

CHAPITRE XVII.

SOURCES HISTORIQUES.

Les Egyptiens ont eu, de même que tout autre peuple, des traditions allégoriques et épiques (2). Leurs prêtres montraient les gros rouleaux de papyrus qui les contenaient ; mais le temps a tout détruit. Moïse nous donne un portrait fidèle de l'Égypte à son époque ; ce n'est pas une histoire. Les historiens hébreux qui l'ont suivi ne parlent d'elle que lorsqu'elle est mêlée aux événements de leur nation. Le scrupuleux Hérodote voyagea dans ce pays soixante ans environ après que les Perses eurent abattu le trône des Pharaons, et il recueillit des renseignements des prêtres de Memphis ; plus tard Diodore en obtint de ceux de Thèbes ; enfin Manéthon, *prêtre et grammate des enceintes sacrées qui sont en Égypte, de race sébennytique, citoyen d'Héliopolis*, écrivit, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, un traité sur l'Égypte, dont une partie, traduite par Eusèbe (3), nous a été conservée, ainsi que des fragments du juif Josèphe. Ces trois historiens s'adressèrent donc aux

(1) Traduit du sanskrit en bengalien, et imprimé en 1821 à Sirampour.

(2) *Gens Ægyptiorum quæ plurimorum sæculorum et eventorum memoriam litteris continet.* (CICÉRON). Ce passage dément ceux qui croient que des considérations religieuses les empêchèrent d'écrire l'histoire.

(3) On a découvert que de nos jours une traduction arménienne complète de son ouvrage, à Constantinople ; elle a été imprimée à Milan, puis plus correctement à Venise, sous ce titre : EUSEBII PAMPHILI *Chronicum bipartitum, nunc primum ex armenico textu in latinum conversum, adnotationibus auctum, græcis fragmentis exornatum*, opera P. Jo. BAPT. AUCHER, *Ancyrani monachi armeni* ; 1818, in-4°.

trois foyers de la science égyptienne, c'est-à-dire aux temples de Memphis, de Thèbes et d'Héliopolis, dont les prêtres avaient conservé des mémoires sur les événements, mémoires qu'ils cachaient au vulgaire, ou qu'ils falsifiaient pour les curieux. D'ailleurs, du temps d'Hérodote, la lecture des hiéroglyphes leur était devenue difficile, au point que, d'un gros rouleau de papyrus, ils ne purent relever pour lui que les seuls noms de 330 rois, et le peu qu'ils surent lui apprendre ne concernait que leur temple : c'étaient des éloges pour les rois qui l'augmentèrent et le favorisèrent, des blasphèmes pour ceux qui dirigèrent les arts vers d'autres édifices. Ils ne lui fournirent pas même tous les noms des rois, puisque d'autres furent trouvés dans la suite par Diodore, qui affirme avoir examiné attentivement tout ce qu'il rapporte (1), traite de fabuleux les renseignements donnés par Hérodote, cite Cadmus, Hellanicus, Hécatée, et d'autres écrivains aujourd'hui perdus. Mais il fut aussi abusé par les prêtres, trompés peut-être eux-mêmes par la diversité d'interprétations à laquelle étaient sujets les écrits et les symboles sacrés.

Né au milieu des prêtres, Manéthon pouvait avoir en main des documents plus sûrs; en effet, des découvertes successives ont paru favorables à son catalogue des rois d'Égypte (2), en le montrant conforme aux noms conservés par les hiéroglyphes, surtout à l'égard des dix-huitième et dix-neuvième dynasties. Mais l'histoire se contente-t-elle de noms? Si elle recherche, au contraire, des événements, quelle confusion, quelles contradictions des auteurs, soit entre eux, soit à l'égard des autres! Le plus illustre de

(1) Γεγραμμένα φιλοτίμως ἐξητακότες.

(2) L'autorité de Manéthon fut attaquée par Meiners, Tychsen, Larcher; défendue par Heyne, Gatterer, Heeren, Saint-Martin, et par les deux Champollion. — Les explorations de M. Lepsius dans la plaine des Pyramides, explorations qui ont eu pour résultat la découverte des cartouches de tous les rois de la v[e] *dynastie éléphantine*, prouvent que cette dynastie forma bien réellement une dynastie de l'empire égyptien, qui suit immédiatement la iv[e], et qui eut comme elle son siége à Memphis. C'est un fait dont l'importance est immense pour la chronologie de l'histoire égyptienne, que celui de la réalité historique de cette cinquième dynastie, prouvée comme elle l'est à présent par l'existence des cartouches de *tous les rois* qui la composaient; car ce fait, qui rend aux listes de Manéthon toute leur autorité, restitue à l'histoire du genre humain une époque de l'empire égyptien antérieure d'au moins 4000 ans à notre ère; et ce sont là des résultats dont l'idée même et encore moins l'espérance n'auraient pu venir à l'esprit de personne, avant l'immortelle découverte de Champollion. Voy. M. Raoul Rochette, *Journal des savants*, août 1846. Voy. aussi, sur Manéthon, la publication de M. Böckh intitulée : *Manetho und die Hundssternperiode, ein Beitrag zur Geschichte der Pharaonen*, von Aug. Böckh; Berlin, 1745, in-8°. (Note de la 2[e] édition française.)

ces rois fut Sésostris. Eh bien, l'historien juif Josèphe nie qu'il fût roi ; Manéthon et Chérémon le font naître d'Aménophis, prince pusillanime qui, épouvanté par des prédictions et des prodiges, s'enfuit devant une troupe de lépreux mutinés, et se réfugia en Éthiopie ; Lysimaque ne le nomme seulement pas. Manéthon dit encore qu'Aménophis, en quittant l'Égypte, confia à un ami son fils Séthos, âgé de cinq ans ; Chérémon veut qu'à ce moment la reine en fût enceinte, ait accouché de lui dans une caverne, et qu'arrivé à l'adolescence, il ait recouvré le royaume paternel. Diodore, qui met Manéthon au nombre des prêtres inventeurs de récits invraisemblables, représente Aménophis comme un héros dont la sagesse aurait préparé la gloire de son fils. Il réunit tous les enfants mâles nés le même jour que le prince, les fit élever avec lui et comme lui, et lui composa ainsi une garde qui plus tard lui facilita ses succès. Mais Diodore lui-même ajoute qu'il court mille fables sur ce grand monarque, et que les chants à sa louange ne s'accordent pas avee les monuments.

Que de contradictions ! Que sera-ce donc pour des rois moins célèbres et plus antiques ! Ils se flattaient de s'immortaliser par des édifices éternels, et le nom des fondateurs des pyramides n'a pas même survécu. Hérodote convient que les faits de l'histoire d'Égypte n'acquièrent quelque certitude que postérieurement à Psamméticus (1) ; peut-être parce que l'accès du pays fut alors ouvert aux Grecs, et qu'une colonie d'Ioniens et de Cariens fut fondée à l'endroit nommé les Camps (2). L'étude des monuments témoins de l'antique civilisation d'un continent, où l'on trouve jusqu'aux moindres ébauches d'une civilisation qui vient de naître, offre des renseignements plus exacts. De la Méditerranée jusqu'au Sennaar et aux ruines d'Axum, près du quatorzième degré de latitude, et du désert de Libye au golfe Arabique, des milliers de monuments nous révèlent des peuples dont les arts, les mœurs, le culte, gardent une même empreinte, et qui, pendant des siècles, durent marcher d'un pas égal.

Beaucoup de voyageurs avaient décrit les monuments de l'Égypte, Pockocke et Norden mieux que les autres, et pourtant trop incomplétement, quand Napoléon y conduisit une commission de savants et d'artistes pour retracer fidèlement les lieux, les édifices,

(1) On peut encore consulter d'autres auteurs anciens : STRABON, qui visita ce pays au commencement de notre ère ; PLUTARQUE, dans quelques-unes de ses Vies et dans le traité d'*Isis et d'Osiris* ; PORPHYRE, JAMBLIQUE, HORAPOLLON.

(2) *Voyage de* DENON *dans la haute et basse Égypte* ; Paris, 1802.

les inscriptions. Cependant peu d'exemplaires du voyage de Denon (1) furent mis en circulation, et les dessins, quoique admirablement exécutés, sont faits sur une trop petite échelle. L'ouvrage gigantesque intitulé *Description de l'Égypte*, dont la publication commença sous les auspices du gouvernement impérial (2), pouvait encore moins devenir populaire. Hamilton (3) et Leake, et, après eux, l'Italien Belzoni (4), observateur exact et diligent, quoique d'une érudition médiocre et manquant de cette imagination si nécessaire aux antiquaires, tirèrent parti de ces matériaux ; puis vinrent le général Minutoli, qui, dans son voyage, copia les mêmes monuments avec une exactitude minutieuse (5), et le Français Caillaud, qui découvrit les ruines de Méroé, mère de Thèbes, et décrivit, en traversant la Nubie et le royaume de Sennaar, une série de constructions colossales semblables à celles de l'Égypte (6). Nous passerons les autres sous silence pour rappeler les deux expéditions, l'une française, dirigée par Champollion le jeune ; l'autre toscane, par Hippolyte Rosellini, qui étendirent beaucoup nos connaissances sur ce pays, moins pourtant qu'on ne l'espérait (7).

(1) *Voyage de* DENON *dans la haute et basse Égypte ;* Paris, 1802.

(2) *Description de l'Égypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française ;* Paris, 1809-1825, in-fol. — 2e édition du texte par Panckoucke ; Paris, 1821, 24 vol. in-8°.

(3) *Remarks on several parts of Turkey ;* Londres, 1809. La première partie regarde l'Égypte.

(4) *Narrative of the operations and recent discoveries in Egypt and Nubia ;* Londres, 1821. Accompagné d'excellentes gravures, qui ont été fort mal imitées dans la traduction publiée à Milan par Sorzogno. — Traduit en français par Depping, Paris, 1821.

(5) *Voyage au temple de Jupiter Ammon et en Égypte ;* Berlin, 1824 (allemand).

(6) *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l'Égypte, de la Nubie, de l'Éthiopie ;* Paris, 1821. — *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc*, etc., 1824. — *Voyage à l'oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient de la Thébaïde, fait pendant les années* 1814-1818.

(7) Les ouvrages à consulter plus particulièrement sur l'Égypte sont :

JABLONSKI, *Pantheon mythicum ægyptiacum.* 1750, in-8°. — *Opuscula.* Lugd. Batav., 1804.

GATTERER, *Commentationes de theologia Ægyptiorum.* Gœttingen, t. VIII ; et son *Histoire universelle.*

ZOEGA, *De origine et usu obeliscorum ;* Rome, 1797.

Les travaux de KIRCHER, MARSHAM, PERIZONIUS, BRYANT, DE PAW, LACROZE, DE ROSSI, LAUGHTON, J. FRANKLIN, JAMES WILSON (*History of Egypt from earliest accounts to the year* 1801. Londres, 1805), et d'autres encore, ont cédé la place aux travaux plus récents de ·

Ainsi l'Égypte est devenue le pays de prédilection des archéologues de notre temps; il n'est pas un antiquaire illustre qui n'ait voulu s'en occuper, l'un corrigeant l'autre ou le réfutant, celui-ci inter-

QUATREMÈRE, *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte;* Paris, 1808.

FRÉD. CREUTZER, *Commentationes Herodoteæ. — Ægyptiaca et Hellenica, pars* I. Leipzig, 1810; et *Symbolik.*

SYLVESTRE DE SACY, *Relation de l'Égypte, par Abdallatif;* Paris, 1810. Les extraits des écrivains orientaux forment le lien entre l'antiquité et les temps modernes.

— *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte.* 1811.

CHAMPOLLION, *l'Égypte sous les Pharaons.* 1814.

GAU, *Antiquités de la Nubie;* Paris, 1814. Elles font suite à la description de l'Égypte, dont la première partie regarde les monuments de la haute Égypte, depuis la frontière de Nubie jusqu'à Thèbes; la deuxième et la troisième, ceux de Thèbes, avec d'excellentes planches.

BURCKARD, *Travels in Nubia;* Londres, 1819.

Tout ce que l'on connaissait à l'égard de la géographie égyptienne jusqu'à Caillaud a été savamment résumé dans la géographie de RITTER; Berlin, 1822.

CHAMPOLLION, *Lettre à M. Dacier, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques.* 1822.

— *Lettres à M. le duc de Blacas, relatives au musée égypt. de Turin,* 1824, in-8°.

GAZZERA, *Descrizione dei monumenti egizii del real museo di Torino.* 1824.

PASTORET, *Histoire de la législation;* Paris, 1825.

PEYRON, *Papyri græci R. taurinensis musæi Ægyptii editi atque illustrati.* Dans les Mémoires de l'Académie de Turin, vol. XXXI, XXXIII, 1826-27.

SAN QUINTINO, *Lezioni archeologiche intorno ad alcuni monumenti,* etc. Ibid.

CHAMPOLLION, *Précis du système hiéroglyphique,* 1828,

M. J. HENRY, *Lettres à M. Champollion le jeune sur l'incertitude de l'âge des monuments égyptiens;* Paris, 1828.

CHAMPOLLION, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie en* 1828 *et* 1829; Paris, 1833.

TREMBLEY, *l'Art égyptien considéré dans toutes ses productions, temples, palais,* etc.; Paris, 1833 et suiv.

G. SEYFFART, *Systema astronomiæ ægyptiacæ quadripartitum;* Leipzig, 1833, et plusieurs Mémoires en allemand sur la littérature, les arts, la mythologie, l'histoire de l'ancienne Égypte.

J. G. WILKINSON, *Topographical survey,* etc. Topographie de Thèbes et vue générale de l'Égypte; Londres, 1835.

— *Manners and customs of the ancient Egyptians;* Londres, 5 vol. in-8°.

— *Moderne Egypt and Thebes.*

CHAMPOLLION, *Grammaire égyptienne;* Paris, 1836, in-fol.

SCHWARTZE, *Geschichte, mythologie,* etc., *des altens Egyptiens.* Histoire, mythologie, constitution de l'ancienne Égypte, selon les classiques et les livres originaux égyptiens; Leipzig, 1836.

Fourrier, Letronne, Champollion-Figeac, ont mis tout ce que nous connaissons de l'ancienne Égypte à la portée du plus grand nombre.

En 1836, plusieurs Anglais demeurant en Egypte fondèrent, sous la direction

prêtant autrement que celui-là. Au milieu de ces débats, une froide critique lisait les inscriptions de ces monuments, et reconnaissait pour récents ceux auxquels on avait assigné une date très-reculée ; elle en concluait que les Égyptiens avaient continué leurs études, leurs arts, leur manière de vivre particulière, même après la conquête des Perses, d'Alexandre et des Romains, et qu'il fallait rapporter à des temps rapprochés des monuments que l'on avait crus fort anciens (1).

de M. Waln, une *Société égyptienne* pour faciliter les recherches sur le pays. Elle commença par rassembler au Caire une bibliothèque des meilleurs ouvrages publiés sur l'Orient, et s'appliqua ensuite à réunir des documents de toute espèce relatifs à l'Égypte et aux pays environnants.

NESTOR L'HÔTE, *Lettres écrites d'Égypte en* 1838 *et* 1839.

Le D[r] C. LEEMANS, *Description raisonnée des monuments égyptiens du musée d'antiquités des Pays-Bas à Leyde;* Leyde, 1840, in-8°.

— *Monuments égyptiens du musée d'antiquités des Pays-Bas à Leyde*, publiés par le D[r] C. Leemans, in-fol.

CHAMPOLLION, *Dictionnaire égyptien en écriture hiérogl.*; Paris, 1841, in-fol°.

Papyri in Hieroglyphic and hieratic characters from the collection of the earl of Belmore now deposited in the british museum; London, 1843, in-fol.

FRANCESCO BARUCCHI, *Discorsi critici sopra la cronologia egizia;* Torino, 1844.

Notices descriptives conformes aux manuscrits autographes rédigés sur les lieux par Champollion le jeune, 1844.

AUG. BOECKH, *Manetho und die Hundssternperiode, ein Beitrag zur Geschichte der Pharaonen;* Berlin, 1845, in-8°.

CHRISTIAN CARL JOSIAS BUNSEN, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte, geschichliche Untersuchung in funf Büchern;* Hambourg, 1845, 3 vol. in-8°.

Le même en anglais, trad. par CH. COTTREL; Londres, 1848.

Monuments de l'Égypte et de la Nubie, d'après les dessins exécutés sur les lieux sous la direction de Champollion le jeune; Paris, F. Didot, 1835-1845, 4 vol. in-fol.

LENORMAND, *Musée égyptien*, in-fol. — *Éclaircissements sur le cercueil du roi Mycérinus.* — *L'Égypte pharaonique;* Paris, 1846, 2 vol.

EMMANUEL DE ROUGÉ, *Examen de l'ouvrage de M. le chev. de Bunsen;* Paris, 1847.

E. PRISSE D'AVENNES, *Fac-simile d'un papyrus égyptien en caractères hiératiques, trouvé à Thèbes, donné a la Bibliothèque royale de Paris;* Paris, 1847, in-fol.

— *Monuments égyptiens d'après les dessins exécutés sur les lieux par Prisse d'Avennes, pour faire suite aux monuments de l'Égypte et de la Nubie;* Paris, Didot, 1847, in-fol.

J. B. LESUEUR, *Chronologie des rois d'Égypte;* Paris, 1848, in-4°.

W. BRUNET DE PRESLE, *Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes;* Paris, Didot, 1850, in-8°.

PRITCHARD, *Analysis of the Egypt Mythology. — A Critical examination of Egyptian chronology.*

(1) Les sources principales de l'histoire égyptienne, à l'aide desquelles on peut essayer d'en reconstituer aujourd'hui le cadre, sauf les lacunes qui reste-

Les lecteurs une fois prévenus de toutes ces incertitudes, nous rapporterons ce qui peut exposer à moins d'erreurs, en divisant cette histoire en trois périodes : la première, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Sésostris (1500) ; la seconde, de ce roi à Psamméticus (650) ; la troisième traitera des temps postérieurs, jusqu'à ce que la conquête des Perses déshérite le pays de toute gloire nationale (528).

CHAPITRE XVIII.

TEMPS ANTIQUES.

Malgré l'antiquité prétendue des Égyptiens, tout démontre que leur pays reçut du dehors ses habitants et sa civilisation. Peut-être qu'un peuple de l'Asie méridionale, ayant traversé la mer Rouge (1), s'étendit dans l'Éthiopie, où il vécut d'abord au milieu des rochers et dans les cavernes, puis descendit dans l'Égypte à mesure que la contrée s'assainissait après le déluge. En effet, le nom d'Arabie était anciennement commun aux deux rives de l'Érythrée. Ménès, premier instituteur et roi de l'Égypte, ressemble, de nom comme d'attributs et d'actions, au Manou indien. Jones et Langlès ont aperçu beaucoup de ressemblance entre les racines des mots égyptiens et celles du sanskrit ; Blumenbach, en comparant les crânes, les a trouvés partie indiens, partie éthiopiens. Volney est le premier qui ait soutenu que les Égyptiens étaient noirs ; cette opinion, il la tirait surtout de la face du sphinx, qu'il considérait comme le type de la race locale. Mais on a la certitude aujourd'hui que le nez du colosse a été mutilé ; on a même trouvé dans ses griffes l'image du roi dont il était l'emblème, avec un

ront toujours dans les détails de cette histoire, sont, pour le haut et le moyen-empire : la liste des *trente-huit rois thébains*, dressée par Ératosthène, et l'indication, donnée par Apollodore, des *cinquante-trois rois* qui succédèrent à ceux-là, rapprochées l'une et l'autre des listes de rois des dix-sept premières dynasties de Manéthon, et mises en rapport avec les monuments originaux, tels que la *chambre des rois de Karnak*, la *table d'Abydos* et le *papyrus royal* de Turin, d'une part ; de l'autre, avec les inscriptions isolées portant des cartouches royaux. (Voy. le compte rendu, par M. Raoul-Rochette, de l'ouvrage de M. Bunsen intitulé : Égyptens Stelle in der Weltgeschichte. *Journal des savants*, juin 1846, p. 360. — Note de la 2e édition française.)

(1) *Æthiopia ab Indo flumine consurgentes*, juxta Ægyptum consederunt. (Eusèbe.)

profil aquilin. Pritchard (1) a éclairci les passages des anciens qui paraissaient favorables à ces hypothèses; il paraît convenu que les Égyptiens connaissaient très-bien les Nègres, et qu'ils les distinguaient dans leurs peintures. Les Égyptiens, d'ailleurs, se donnaient le nom de *Hamites*, qui, d'après l'Écriture sacrée, n'est attribué qu'à trois peuples, Kusch, Phut et Kanaan; les deux derniers, à coup sûr, furent blancs, et le nom de Kusch désigna les peuples du Nil supérieur, qui, dans les monuments égyptiens, sont toujours blancs.

Le voyage annuel que les dieux, selon Homère, faisaient de l'Olympe en Éthiopie (2), comme dans un pays hospitalier et généreux en sacrifices; celui de la statue du dieu Ammon, que l'on portait tous les ans vers la Libye, et qu'on ramenait quelques jours après (3), indiquent que les Égyptiens reconnaissaient tenir leurs dieux, c'est-à-dire leur civilisation, des Éthiopiens, qui se considéraient comme antérieurs aux Egyptiens, tout aussi bien qu'ils reconnaissaient l'antiquité relative de la race indienne. Mais on sait que les anciens confondirent souvent dans le nom d'Éthiopiens les habitants de l'Afrique orientale, du Yémen et de la péninsule en deçà du Gange. Les antiquaires reconnaissent que le nom d'Éthiopie fut appliqué à trois pays différents : le premier et le plus ancien, sur le Pont-Euxin, au pied du Caucase, non loin de l'Inde nouvelle; le second en Syrie, qui avait Joppé pour capitale; le troisième en Afrique. Cela explique les nombreuses confusions des anciens. En effet, les Kuschites habitèrent longtemps la vallée de l'Euphrate et la péninsule arabique, d'où ils passèrent sur l'autre rive de la mer Rouge et dans la vallée supérieure du Nil; cette vallée serait donc le berceau de la civilisation égyptienne. Aujourd'hui encore, en Éthiopie, les Barabras arrangent leurs cheveux comme nous les voyons dans les peintures égyptiennes; ils tissent des sandales d'écorce pareilles à celles qu'on retrouve dans les anciens tombeaux; ils portent sur la tête certaines calottes de bois comme celles des momies, et façonnent grossièrement dans le style égyptien leurs menus ustensiles. Bien plus, certains objets adoptés pour le culte égyptien sont originaires de Nubie, comme

(1) *Physical history of man*, lib. II, ch. 11.

(2) Ζεὺς γὰρ ἐς 'Ωκεανὸν μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας
Χθιζὸς ἔβη κατὰ δαῖτα, θεοὶ δ' ἅμα πάντες ἕποντο.

« Car Jupiter descendit hier à un festin sur l'Océan, parmi les innocents Éthiopiens, où le suivirent tous les dieux. » (*Iliade*, I, 423).

(3) DIODORE, I.

la marjolaine, consacrée à Isis, et l'ibis, qui ne descend de ces parages que lors du débordement du Nil.

La nature même des lieux annonce que la culture de l'Égypte lui est venue du Midi. Le pays est traversé par le Nil, le plus grand fleuve de ce vaste continent après le Niger. Il cache ses sources dans les monts de la Lune et dans l'Abyssinie. Pour sortir de la Nubie, comme on appelle le vaste désert supérieur où errèrent longtemps des hordes de brigands, il s'ouvre un passage au milieu de roches granitiques, et, d'écueils en écueils, se précipite à travers ces cataractes du Nil, plus célèbres qu'admirables. C'est ainsi qu'il s'avance, sans être encore navigable, entre des rives nues et stériles. Mais, à partir de Syène, le pays devient riche de productions, d'or, d'encens, et de là, jusqu'à Cercasor (1), le fleuve s'écoule uniformément vers le nord dans une vallée large de quinze milles environ, bordée à l'est par plusieurs montagnes de granit, à l'ouest par un désert de sable. Près de Cercasor, il se divise en deux bras, aboutissant tous deux à la Méditerranée : l'un à l'est, près de Péluse; l'autre à l'ouest, près de Canope, après s'être subdivisés en beaucoup de branches et avoir parcouru au moins mille lieues.

La contrée qui s'étend de Syène à Chemnis s'appelle la haute Égypte, avec Thèbes ou Diospolis; de Chemnis à Cercasor, on la nomme la moyenne ou Heptanome, avec Memphis; la basse Égypte est comprise entre les deux bras du Nil, et appelée le Delta à cause de sa ressemblance avec le Δ grec.

L'Égypte n'est donc autre chose que la vallée du Nil renfermée entre des déserts; comme eux, elle resterait aride et inculte sans les inondations du fleuve. Loin de se creuser un lit profond, le Nil parcourt une vallée légèrement convexe; de sorte que, pour peu qu'il se gonfle, il franchit ses bords et s'étend sur les terrains environnants. Au solstice d'été, le soleil, qui s'élève perpendiculairement sur la Nubie et l'Éthiopie, y dilate l'atmosphère embrasée; les masses d'air et les nuages plus froids répandus sur l'Europe viennent alors remplacer cet air raréfié pour rétablir l'équilibre rompu. De là les pluies périodiques qui grossissent le fleuve (1),

(1) *Cercasorum*, selon Hérodote; *Cercesura*, d'après Strabon.

(2) D'après le témoignage des soldats du général Bonaparte, il ne pleuvait jamais au Caire, très-rarement à Alexandrie; le duc de Raguse, qui commanda dans cette dernière ville, du mois de novembre 1798 au mois d'août 1799, y vit pleuvoir une seule fois durant une demi-heure. Maintenant il y pleut trente ou quarante jours, et quelquefois davantage, en hiver; quinze ou vingt jours au Caire. On croit que les nombreuses plantations ordonnées par le pacha d'Égypte en sont cause; il y a aujourd'hui 20,000 pieds d'arbres au dessus du Caire seu-

dont les inondations couvrent l'Égypte. Il s'élève jusqu'au solstice d'automne; alors il se retire lentement, en laissant un limon fécond dans lequel il suffit de semer pour recueillir d'abondants produits (1). Si donc le pays se présente durant l'été semblable à une mer dont les eaux limoneuses et saumâtres laissent voir le faîte des édifices et la cime des cèdres, des palmiers, des acacias, des orangers, il se change durant l'hiver en une riante campagne où verdissent le riz, l'orge, le lin, le doura, et où paissent des troupeaux de brebis et de génisses. Puis vient le printemps, qui, au lieu de se montrer souriant comme dans nos latitudes, découvre un terrain grisâtre, poudreux et crevassé (2). Si vous y joignez un ciel

lement. A Thèbes, un vieillard de 122 ans assura au même duc de Raguse qu'au temps de sa jeunesse il pleuvait souvent dans la haute Égypte, et que les montagnes de Libye et d'Arabie, qui forment la vallée du Nil, nourrissaient alors des arbres et de l'herbe. Les arbres une fois détruits, la pluie cessa et les pâturages se desséchèrent. Voy. *Académie des sciences*, séance du 29 février 1836.

(1) Les fêtes qui se célèbrent lors de la crue du Nil sont décrites d'une manière très-pittoresque dans la lettre quatorzième du t. II de Savary.

(2) Savary dit que l'Égypte est un paradis terrestre; Volney, le pays le plus malheureux du monde. C'est le cas d'appliquer l'adage bien connu, *Distingue tempora et concordabis jura*. Rozière, qui fit partie de l'expédition française en Égypte, en parle en ces termes :

« Les alentours de Syène et des Cataractes sont pittoresques au delà de toute expression; mais le reste de l'Égypte, et spécialement le Delta, est d'une monotonie telle qu'il serait impossible de la rencontrer ailleurs... Les campagnes du Delta offrent trois tableaux différents, selon les trois saisons de l'année égyptienne. A commencer de la première moitié du printemps, on n'y voit qu'une terre grise et poudreuse, si profondément crevassée qu'on ose à peine la parcourir. A l'équinoxe d'automne, c'est une immense couche d'eau rousse ou saumâtre d'où surgissent des palmiers, des villages, des digues étroites pour les communications. Une fois que se sont retirées les eaux, qui se soutiennent peu de temps à cette hauteur, vous n'apercevez plus jusqu'à la fin de la saison qu'un sol noir et fangeux. Dans l'hiver, la nature déploie toute sa magnificence; alors la fraîcheur, l'énergie de la végétation nouvelle, l'abondance des productions qui couvrent la terre, dépassent tout ce que l'on admire dans nos pays les plus vantés. Durant cette saison fortunée, l'Égypte est d'un bout à l'autre une magnifique prairie, un champ de fleurs ou un océan d'épis; fertilité que fait mieux ressortir le contraste de l'aridité absolue qui l'environne, et cette terre si déchue justifie encore les éloges que lui donnèrent jadis les voyageurs. Mais, malgré la splendeur du spectacle, la monotonie diminue le ravissement. L'âme, faute du renouvellement de sensations, éprouve un certain vide, et l'œil enchanté d'abord s'égare bientôt indifférent sur ces plaines interminables, qui de tous côtés, aussi loin que le regard puisse atteindre, présentent toujours et toujours les mêmes objets, les mêmes teintes, les mêmes accidents.

« Tout concourt à augmenter cet effet. Le ciel, aussi uniforme que la terre, n'offre qu'une voûte constamment pure, plutôt blanche qu'azurée, durant le jour entier. L'atmosphère est inondée d'une lumière que l'œil a peine à supporter, et un soleil étincelant, dont rien ne tempère l'ardeur, brûle toute la journée

toujours limpide, plutôt blanc que bleu, une atmosphère inondée d'une lumière éblouissante, un soleil qui darde sans cesse ses rayons sur la plaine uniforme et sans bornes, le contraste de la

cette plaine immense presque découverte; car il est du caractère des sites égyptiens d'être dépourvus d'ombres sans être dépourvus d'arbres.

« Telle qu'elle est toutefois, l'Égypte plaît aux étrangers et rend heureux ses habitants, qui possèdent ce que les hommes apprécient le plus, un sol fertile et un beau ciel. Sous ce climat fortuné, où l'eau ne gèle jamais, où la neige est inconnue, les arbres ne perdent leurs feuilles que pour en produire de nouvelles; jamais la végétation n'y est suspendue, et le cultivateur, au comble de ses vœux, ne compterait qu'une saison perpétuellement productive, si l'époque du débordement du Nil ne limitait la culture à une partie de l'année. Aussi, lorsque les travaux de l'homme suppléent aux inondations, la terre peut dans une année donner deux et trois récoltes...

« Le Saïd déploie une culture encore plus riche que la basse Égypte. Là, d'immenses moissons de blé, d'orge, de maïs, des champs de fèves en fleur, à perte de vue, des plaines de trèfle et de lupins; là, des champs de lin et de sésame qui fournissent d'huile le pays; le kenna avec lequel, de temps immémorial, les femmes se teignent les ongles en rouge; l'indigo, le coton herbacé, les plants de tabac, et ces courges rampantes qui couvrent de leurs fruits verts les plages sablonneuses. S'il a moins de rizières que ne le comportent les terrains bas et submergés, des forêts de cannes à sucre y mûrissent parfaitement; le coton y prospère davantage, et, de plus, le safran, dont les fleurs rouges et précieuses se recueillent avec des soins particuliers; le bamia, qui donne un fruit vert et visqueux; surtout le dourra ou sorgho, qui, avec ses tiges articulées et ses larges feuilles pointues, peuple les hauteurs de la Thébaïde, et porte dans ses longs épis la principale nourriture des Égyptiens.

« Le Fayoum a des champs de roses qui fournissent l'essence la plus suave. Là, le lotos révéré des anciens, et que l'on ne trouve plus dans le Saïd, laisse, durant l'inondation, éclore sur la surface des eaux ces brillantes fleurs rosées, blanches ou bleues, si communes dans les canaux et dans les terrains inondés de la basse Égypte. Le nopal, ou figuier indien épineux, avec ses feuilles d'un vert foncé, de l'épaisseur du doigt, forme des haies qui ressemblent à de hautes murailles : on y voit l'olivier, qui a disparu du reste de l'Égypte; la vigne et le saule, qui y sont presque aussi rares.

« Dans la Thébaïde, le palmadum, arbre d'un aspect singulier, frappe particulièrement la vue. Le tronc, haut de dix à douze pieds, se bifurque constamment, de même que ses branches, en petit nombre, courtes et inflexibles, qui portent à leur extrémité des pignons assez gros, durs, ligneux, de forme irrégulière, ayant la couleur et le goût du pain d'épice, avec de larges faisceaux de feuilles longues et roides pliées en éventail.

« La Thébaïde, riche spécialement de monuments et de souvenirs antiques, semble vraiment un pays enchanté. Vingt villes, et beaucoup d'endroits inhabités, offrent au voyageur stupéfait les grands édifices antiques, chefs-d'œuvre d'architecture non-seulement par leur masse imposante et par leur caractère grave et religieux, mais encore par leur belle et simple ordonnance, par le choix et la large distribution des sculptures emblématiques qui les décorent, et par l'inconcevable richesse des ornements, qui ne sont jamais sans signification.

« Thèbes, bouleversée par tant de révolutions, Thèbes, déserte aujourd'hui, remplit encore d'étonnement ceux qui ont vu les merveilles de Rome et d'Athènes.

fécondité des champs avec la désolation des sables, vous ne serez pas surpris que, dans un pays aussi singulier, des institutions singulières aient pris racine, et que les idées y aient alterné perpétuellement de la vie à la mort.

Le seul fait certain qui témoigne de la haute antiquité de l'Égypte, est la conquête du sol enlevé au Nil; il paraît en effet hors de doute que la haute Égypte fut d'abord habitée, puis les villes au-dessous de Denderah, jusqu'à ce que le Delta, que les prêtres du pays disaient une création du Nil, eût été assaini au moyen de canaux. Abraham, qui trouva déjà un empire organisé dans la basse Égypte, nous apprend à quelle époque reculée remonte cet assainissement.

Méroé. Manéthon reporte antérieurement aux dynasties égyptiennes celle des divins Aurites et des héros Mestréens. On pourrait chercher les premiers dans les Berbères d'Auria et dans les Orites de la Genèse, qui dominaient sur les montagnes du Schiaïr (1). Les Mestréens sont indiqués dans l'Écriture sous le nom de Mesrim, descendants de Cham, qui, repoussés par les fils de Chus, arrivèrent à l'isthme de Suez; dans le même temps, les Chussites côtoyèrent la mer Rouge, et, l'ayant traversée, refoulèrent vers le nord la race égyptienne ou cophte, qui d'abord avait régné sur le pays de Méroé. Ce pays était situé au lieu où l'Astaborra ou Ta-

Thèbes, à l'aspect de laquelle les bataillons français, victorieux de tant de pays célèbres dans les arts, s'arrêtèrent spontanément en jetant un cri unanime de surprise et d'admiration; Thèbes célébrée par Homère, et de son temps la première cité du monde, après vingt-quatre siècles de dévastations, en est encore la plus étonnante. On se croirait abusé par un songe quand on contemple l'immensité de ses ruines, la grandeur, la majesté de ses édifices, et les innomblables débris de son ancienne magnificence...

« Ainsi, malgré sa misère et sa décadence actuelle, l'Égypte conserve les traces d'une condition autrefois splendide et prospère; et le contraste continuel de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est, bien que douloureux en soi, n'est pas sans un très-grand intérêt pour l'observateur. Il se demande pourquoi cette antique prospérité a cessé; et, trouvant la nature la même en tout que par le passé, il aperçoit dans la différence des institutions sociales la cause d'un si prodigieux changement : vaste et digne sujet de méditation pour ceux qui retracent l'histoire des peuples, et pour ceux qui sont appelés à la tâche glorieuse, mais difficile, de les gouverner. »

(1) Les anciennes éditions de George Syncelle portent Αὐρῖται : mais M. Plath (*Quæstionum Ægyptiacarum specimen*, Gœtting., 1829) a corrigé ce mot avec toute probabilité en Ἀερῖται de Ἀερία, ancien nom de l'Égypte. Voyez Étienne de Bysance, v. Ἀερία. — Eusèbe : *Ægyptus, quæ prius Aeria dicebatur ab Ægypto rege nomen adepta est.* — Ainsi les rapprochements avec les Berbères d'Auria ou les Orites de la Genèse tombent avec cette correction. Voy. M. Brunet de Presles. (Note de la 2e édit. française.)

cazzé se réunit au Nil, dans la province nommée aujourd'hui Athar, entre le treizième et le dix-huitième degré de latitude septentrionale. Memnon conduisit de l'Éthiopie une armée au siége de Troie. Huit siècles avant J.-C., Sabacon, Sebeco, Taraco, grands conquérants qui soumirent au moins la partie supérieure de l'Égypte, sortirent de l'Éthiopie. Pline rapporte qu'au temps de la guerre de Troie 250,000 guerriers et 400,000 artisans, distribués dans vingt villes, habitaient l'Égypte (1). Ces villes n'existaient déjà plus de son temps, les habitations étant construites avec des matériaux très-légers dans des contrées où il n'est besoin de se garantir ni de la pluie ni du froid. Mais les demeures des dieux et les nombreux monuments que l'on voit au-dessus et au-dessous du sol, ont résisté aux ravages du temps, comme aussi plusieurs centaines de pyramides dont la hauteur n'excède jamais 80 pieds, richement sculptées, et précédées de pylones (2) qui conduisent à l'entrée. C'est à tort cependant qu'on a voulu trouver l'oracle de Jupiter Ammon dans le temple de El-Mésaura, décrit par Cailliaud (3), où l'art égyptien se montre dans sa première forme, encore très-grossière, et d'où le culte d'Ammon se serait répandu par la suite dans toute l'Égypte.

Ce pays offrait un point de halte très-favorable aux caravanes entre l'Éthiopie, l'Afrique septentrionale et l'Arabie Heureuse, d'où les Égyptiens tiraient les aromates pour l'embaumement des corps ; le coton pour les vêtements ; l'ébène, l'ivoire, l'or, apportés de l'Inde et de l'Arabie ; le sel et les plumes d'autruche, qu'on recueillait sur les lieux.

La caste des prêtres élisait le roi parmi ses membres les plus distingués ; il devait récompenser ou punir selon les lois et coutumes, auxquelles il était tenu de se conformer. Tout condamné à mort recevait l'ordre de se tuer lui-même ; s'il refusait de le faire, il était infâme. Les prêtres intimaient cet ordre au roi lui-même, au nom d'Ammon, lorsqu'ils ne le jugeaient plus digne de régner (4). Leur morale était simple : adorer les dieux, ne nuire à personne, s'habituer à la fermeté, mépriser la mort. La tempérance est la base de la vertu ; tout excès ravit à l'homme sa dignité ; il est doux de jouir des biens acquis avec peine ; l'orgueil

(1) *Hist. naturelle*, VI, 35.

(2) Les Français ont appelé *pylones*, du mot grec πυλών, *atrium*, vestibule, les constructions pyramidales ou pilastres colossaux qui d'ordinaire précèdent l'entrée des temples et des palais égyptiens.

(3) Belzoni suppose que le temple d'Ammon s'élevait dans la petite oasis ; Minutoli le réfute victorieusement. Heeren le place à Siwah.

(4) Diodore, I.

et le faste sont un signe de petitesse du cœur; les songes, l'art magique, les prodiges ne sont que vanité.

La caste qui fonda cette théocratie vigoureuse dut avoir apporté d'ailleurs en Éthiopie le culte, les lois, les institutions sociales, qui s'étendirent par la religion et par l'industrie. Ces prêtres, en s'établissant dans la résidence qu'ils avaient choisie, y élevaient un temple aux divinités propres à la tribu conduite par eux, et qui le plus souvent étaient au nombre de trois; autour du temple se multipliaient bientôt les cabanes des laboureurs par lesquels ils faisaient cultiver, comme sujets du dieu qu'on y adorait, les champs environnants. La dévotion, la douceur d'une vie régulière, amenaient les tribus indigènes à s'établir auprès d'eux, et c'est ainsi qu'une foule de bras exécutaient les travaux projetés par quelques esprits éclairés. La population une fois accrue, ses chefs faisaient partir, selon la décision des oracles, des colonies qui, transportant avec elles le culte et la civilisation, allaient fonder de nouveaux centres politiques et religieux.

Osiris, Ammon Phta, auxquels les Égyptiens s'avouaient redevables de leur civilisation, étaient probablement les dieux de colonies pareilles; les nomes ou districts qui formaient la division de leur pays étaient chacun sous la dépendance d'un temple. Les pèlerinages dévots des colons à la mère-patrie facilitaient les relations de commerce, et l'on trafiquait sous la protection des dieux; aussi les frères de Joseph rencontrèrent-ils des caravanes de Madianites en route pour l'Égypte. Voilà comment les sanctuaires édifiés le long du Nil étaient à la fois les temples de la Divinité, la demeure sacerdotale, les centres d'agriculture, les places de commerce et les stations pour les caravanes.

Thèbes, Éléphantine, This, Héracléopolis, dans la haute Égypte, furent les premiers établissements de cette nature; puis Memphis, au milieu de l'Égypte; plus tard, ils descendirent à Mendès, à Bubaste, à Sébennyte. Les dynasties que nous donnent les historiens, au lieu d'appartenir à des nations qui auraient dominé successivement, ne seraient peut-être que celles de rois qui régnèrent dans les différentes cités, à mesure que l'une d'elles, l'emportant sur ses rivales, devenait la capitale du pays. Du reste, c'est encore une question de savoir si elles furent contemporaines ou successives (1).

(1) L'opinion qui voulait que ces races différentes eussent régné contemporainement, est tombée aujourd'hui en discrédit; cependant Eusèbe dit : *Forte iisdem temporibus multos reges Ægyptiorum simul fuisse contigerit. Siquidem Thanitas aiunt et Memphitas, Saitasque et Æthiopes regnasse, ac interim*

Quelqu'un des nomes, comme il arrive d'ordinaire, devint prédominant et soumit les autres; ce fut ainsi que ceux de This et d'Éléphantine durent recevoir la loi de Thèbes, et que Memphis dicta la sienne aux sept nomes de la basse Égypte. Mais c'est en vain que nous demandons à l'histoire de quelle manière et dans quel temps chacune de ces villes acquit la suprématie. Il paraît seulement que la souveraineté de la caste sacerdotale fut attaquée par la caste des guerriers, qui, l'ayant emporté, substitua à la théocratie le gouvernement des plus forts. Ménès ou Manéthé, que l'on regarde comme le premier roi de l'Égypte, après les dynasties fabuleuses et symboliques, fut peut-être celui qui accomplit cette révolution. Alors le prince cessa d'appartenir à la caste des prêtres; mais celle-ci, dépositaire qu'elle était de la science et interprète de la volonté des dieux, modéra son pouvoir. Les rois étaient soumis, non-seulement dans les solennités publiques, mais encore dans la vie privée, à un cérémonial rigoureux; ils prenaient l'avis du grand prêtre, se faisaient même inscrire dès l'instant de leur élection dans la caste sacerdotale, et devaient attester, par la construction d'édifices sacrés, leur respect pour la religion et pour ses ministres.

Ménès ou Manéthé.

Nous savons par les saintes Écritures que, dix-huit siècles avant J.-C., Memphis étendait sa domination sur la haute et la basse Égypte, et que le jeune Hébreu Joseph, fils de Jacob, y trouva une cour splendide, composée des castes sacerdotale et guerrière, ainsi que des institutions qui attestent une civilisation déjà adulte. Rien n'en saurait mieux faire l'éloge que de voir ce jeune homme, étranger, captif, y parvenir par son propre mérite jusqu'au rang de vice-roi. Profitant de sa position, Joseph, dans un temps de grande disette, amena les propriétaires à renoncer à la possession stable de leurs immeubles, les réunit tous au domaine du roi, et abolit les propriétés indépendantes.

Joseph.

De temps à autre, les invasions étrangères interrompaient les progrès de la civilisation égyptienne. Le pays était sans cesse menacé par les peuples nomades de la Libye et de l'Éthiopie, qui descendaient souvent pour le dévaster, surtout tant que les États, petits et désunis, ne purent leur résister avec vigueur. Il arriva une fois que les Arabes-Bédouins, attirés par les gras pâturages et

Rois pasteurs 2310.

alios quoque : et sicut mihi videtur alios alibi, minime autem alterum alteri successisse, sed alios hic, alios illic regnare oportuisse. (Chron. 201, 202.) Et Josèphe rapporte que Manéthon assurait τῶν ἐκ τῆς Θηβαΐδος καὶ τῆς ἄλλης Αἰγύπτου βασιλέων γενέσθαι ἐπανάστασιν ἐπὶ τοὺς ποιμένας. Contra APPION. I, p. 140.

par les richesses croissantes du bas pays, l'envahirent par l'isthme de Suez. Leurs scheikhs, que les Égyptiens appelèrent Hyksos (1), et les Grecs *Rois pasteurs*, dressèrent leur camp à Avari, près de Péluse, détruisirent les cités primitives, et pénètrèrent jusqu'à Memphis, dont ils firent le siége de leur puissance. Ils commencèrent par opprimer la religion, c'est-à-dire la caste des prêtres, dont plusieurs émigrèrent, tandis que d'autres s'en allèrent jusque dans la Grèce. Mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les rites des vaincus, et aucune distinction n'apparaît plus entre eux au temps de Moïse.

Les conquérants, néanmoins, ne parvinrent jamais à s'emparer de la haute Égypte, d'où les souverains primitifs continuèrent à leur faire la guerre, jusqu'à ce qu'ils en eussent triomphé sous
2050. Thoutmosis. Ce fut dans cette lutte que se prépara la grandeur successive des rois de Thèbes, qui finirent par acquérir la suprématie sur les autres États.

Voilà ce que nous avons pu tirer de plus probable de l'obscure antiquité égyptienne. Quant à ceux qui font consister l'histoire des peuples dans celle des rois, et laissent dormir la critique historique, nous leur dirons que Ménès, premier roi d'Égypte, eut trois

(1) *Hyk*, roi; *Sos*, pasteur. Flavius Josèphe les fait régner 500 ans, peut-être de 1800 à 1300; la sortie des Israélites dut avoir lieu de leur temps. D'autres veulent qu'il aient dominé 260 ans, de 2082 à 1822, et que ce fut à cette époque que Joseph vint en Égypte. Il dit à ses frères que les Égyptiens abhorraient les pasteurs; on explique ces paroles de la sorte : le peuple les avait en haine parce qu'ils ressemblaient à ses maîtres; le roi ne les haïssait pas, puisqu'il les accueillit. Telle est aussi l'opinion de Rosellini, qui place la sortie des Israélites sous Rhamsès III, quatorzième roi de la XVIIIe dynastie. Selon lui, Armaïs ou Danaüs, frère de Séthos, premier roi de la XIXe dynastie, se rendit en Grèce. Il prétend qne les Hyksos étaient des Scythes venus de l'Asie septentrionale; il suppose la même origine aux Iduméens et aux Phéniciens qui avaient occupé le pays de Chanaan. Nous avons manifesté une opinion toute différente; mais nous désirons que nos lecteurs aient à trouver dans le récit, non-seulement l'expression de nos convictions, mais aussi les éléments contraires, pour la modifier lorsqu'ils le croiront convenable. — D'après les historiens arabes, et entre autres Ibn-Khaldoun, Cheddâd, chef de la tribu arabe des Adites, subjugua les Cophtes ou Égyptiens, s'avança jusqu'à la mer du Maghreb (l'océan Atlantique), et resta, lui et ses successeurs, deux cents ans dans le pays. Le lieu de la résidence du chef de ces Arabes était une ville d'Égypte nommée Aour ou Awar, située dans la partie du Delta où le bras oriental du Nil va se jeter dans la mer. Au bout de deux siècles, les Cophtes réunis à des peuplades de couleur noire chassèrent les Adites de l'Égypte. Il est difficile de ne pas reconnaître, dans cette vague tradition d'une invasion arabe dans la vallée du Nil, la conquête des rois pasteurs. Voy. l'*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, par M. CAUSSIN DE PERCEVAL, t. I, p. 13; et l'*Arabie*, par M. NOËL DES VERGERS, p. 48; Paris, 1847. (Note de la 2e édit. française).

cent trente successeurs, dont dix-huit éthiopiens. Busiris II fonda Thèbes; Uchoréus, Memphis (1). Osimandyas plaça dans son palais une bibliothèque, la première du monde, sur laquelle il avait fait inscrire *Remèdes de l'âme*, belle épigraphe, si elle s'applique aux bons livres que tous peuvent lire; mais, pour les Égyptiens, les livres étaient renfermés dans les bibliothèques comme les momies dans leurs tombeaux. Osimandyas.

Mœris pourvut aux inégalités des crues du Nil en faisant creuser un lac qui reçut son nom. Ce vaste réservoir avait trois mille six cents stades de tour, trois cents pieds de profondeur, avec deux pyramides au milieu (2). On y recueillait les eaux du fleuve quand l'inondation était surabondante, et, lorsqu'elle était trop faible, on les déversait sur la plaine : symbole hiéroglyphique du zèle attentif avec lequel les prêtres surveillaient la culture du pays et s'occupaient d'y entretenir l'abondance. Mœris. 1990.

CHAPITRE XIX.

LES SÉSOSTRIDES.

Est-ce une loi de la Providence que l'homme ait besoin de la lutte pour se développer? Ce que nous voyons chaque jour dans les individus ne se montre pas moins dans les nations. De même que le sentiment de sa propre force fut révélé à la Grèce par la guerre de Troie, à l'Europe du moyen âge par les croisades, à l'Europe moderne par les batailles de Napoléon, de même le conflit des Égyptiens avec les Hyksos leur donna une telle impul-

(1) Champollion prétend que le magnifique sarcophage d'albâtre découvert par Belzoni appartient à Uchoréus.

(2) D'Anville se trompe lorsque, pour mettre d'accord Hérodote et Diodore avec Ptolémée et Strabon, il suppose l'existence de deux labyrinthes et de deux lacs Mœris. Le labyrinthe est le même dans tous les auteurs, à la seule différence que les uns ont procédé à sa description de l'orient à l'occident, les autres du nord au midi. (Voyez Ditmar, *Description de l'Égypte antique* (allemand), p. 72 et suiv.; Larcher, *Traduction d'Hérodote*, II, 472-483.) Quant au lac Mœris, il existe encore sous le nom de Birket-el-Heroun dans la province de Fayoum, et il a environ 60 lieues de superficie. Brown établit que c'est une vallée naturelle, et que l'art n'a fait que clore son ouverture et pratiquer un canal qui, à travers les rochers et les sables, y conduisit les eaux du Nil. — Voy. aussi Linant de Bellefonds, *Mémoire sur le lac Mœris*; Alexandrie, 1843, in-4°. (Note de la 2e édit. française.)

sion, qu'ils s'élevèrent au plus haut degré de splendeur et cherchèrent des conquêtes au dehors.

XVIII[e] dynastie. 1822. Les Pharaons les plus puissants sont attribués à la dix-huitième dynastie. Thoutmosis I[er] eut la gloire de commencer l'expulsion des étrangers, qui fut consommée par Aménophis II (ou III), appelé Memnon par les Grecs. Dans la joie de cette victoire, les Égyptiens élevèrent de nombreux édifices, et le nom du souverain fut immortalisé sur les monuments de Thèbes, d'Éléphantine, et dans le temple de Soleb, en Nubie. Rhamsès II, peut-être le Danaüs des Grecs, fut chassé par son frère Rhamsès II Miamoun, qui fonda le magnifique palais de Médinet-Abou à Thèbes, tout couvert de peintures qui rappellent ses victoires sur plusieurs peuples, et dont quelques inscriptions sont ainsi conçues : *Paroles des chefs du pays de Feccaro et du pays de Robou* (1), *qui sont au pouvoir de Sa Majesté, et glorifient le dieu bienfaisant, maître du monde; Soleil, gardien de justice, ami d'Ammon. Ta vigilance n'a point de bornes; tu règnes sur l'Égypte comme puissant Soleil : grande est ta force; tu es égal en courage à Boré* (2). *Notre souffle est à toi, et notre vie en ton pouvoir.*

Paroles du roi, maître du monde, à son père Amon-ra, roi des dieux. Tu l'as ordonné, j'ai poursuivi les barbares, j'ai combattu tous les pays. Le monde s'arrêta devant moi..... Mes bras domptèrent les chefs de la terre, selon le commandement sorti de ta bouche.

Paroles d'Amon-ra, maître du ciel, modérateur des dieux. Que ton retour soit joyeux. Tu as poursuivi les neuf arcs (3), *tu as tranché les têtes, percé les cœurs des étrangers, rendu libre le souffle des narines de tous ceux qui... Ma bouche t'approuve.*

Les peintures des catacombes de Silsili sont dédiées au roi Horus; elles rappellent ses victoires sur les Éthiopiens, et la légende hiéroglyphique de son triomphe dit : *Le dieu très-grand revient porté sur la tête de toutes les divinités; l'arc est dans sa main, comme celui de Mandou, divin maître de l'Égypte. Lui, roi des vigilants, mène la race perverse des Kusch* (4); *régulateur des mondes, approuvé par Phré, fils du Soleil, serviteur d'Ammon, Horus le vivifié. Le nom de Sa Majesté se fit connaître dans la terre d'Éthiopie, que le roi a châtiée conformément aux paroles à lui adressées par Ammon, son père.*

(1) Nation de race indienne.
(2) Le Griffon.
(3) Les barbares.
(4) Les Éthiopiens.

Sous le règne d'Aménophis III (ou IV) (1), les Hyksos firent une nouvelle invasion, qui obligea ce prince à se réfugier en Éthiopie, d'où il revint néanmoins vainqueur, grâce à son fils Rhamsès. Aménophis. 1661.

On a accumulé sur ce Rhamsès, ou Sésostris, une multitude de récits, qui peut-être réunissent les exploits de différents personnages, et peut-être aussi sont les fruits de l'imagination et de la vanité nationales. Ils rapportent que son père, voulant le rendre très-puissant, ou bien d'après l'avis des dieux, c'est-à-dire des prêtres, réunit mille sept cents enfants, nés le même jour que lui (2), les fit élever avec lui et instruire à tous les exercices militaires; aussi, lorsqu'il succéda à son père, eut-il autant de capitaines expérimentés et dévoués à leur prince de cette affection solide qui se forme dans l'enfance. A leur tête, il crut pouvoir conquérir le monde, et bientôt il eut rassemblé six cent mille fantassins, vingt-quatre mille chevaux et vingt-sept mille chars de guerre (3); car il est facile aux historiens et à l'imagination de grossir les chiffres. Oubliant en outre l'horreur qu'on attribue aux Égyptiens pour la mer, ils ajoutent à cette armée une flotte aux innombrables voiles. Avec ces forces immenses, Sésostris subjugue l'Éthiopie; il passe en Asie, et, par la même route qu'avaient peut-être suivie les premiers civilisateurs, et que reprirent souvent ses descendants, il pénètre dans les Indes plus avant que n'avaient fait Hercule et Bacchus, attaque les Scythes, envahit la Colchide et la Thrace. Abandonnant ensuite, on ne sait pourquoi, tant de conquêtes, il revient après une absence de neuf années et trouve une conjuration tramée contre lui par son frère Harmaïs; il parvient à la déjouer, et ne songe plus qu'à assurer la prospérité publique en remédiant aux maux causés par la guerre. Cent temples s'élèvent alors, plus splendides les uns que les autres, dans l'un desquels sont placées les statues du roi, de la reine et de leurs quatre fils; un réseau de canaux répand la fertilité dans tout le pays et réunit Memphis à la mer. Il n'employa à ces travaux que des esclaves et des étrangers; mais, déployant un luxe barbare et une dévotion inhumaine, il ne se rendait au temple que monté sur

XIXe dynastie. 1476-1280

Sésostris.

1643.

(1) Quelques écrivains veulent que cet Aménophis soit le Pharaon qui périt dans les eaux de la mer Rouge en poursuivant les Hébreux.

(2) Un pays où il naît 1700 mâles dans un jour doit compter au moins 60 millions d'habitants; or l'Égypte n'en a jamais eu plus de treize dans ses plus beaux temps. Mais Diodore donnait à l'Égypte trente mille cités, et l'on disait que Thèbes avait cent portes par chacune desquelles sortaient à la fois dix mille hommes armés.

(3) On dit en même temps que ce fut lui qui apprit à dompter les chevaux.

un char traîné par les princes qu'il avait vaincus. Il fit aussi, sous l'inspiration de Mercure, d'excellentes lois, divisa le territoire, établit l'impôt et leva des contributions régulières.

Sans insister sur ces invraisemblances, recherchons ce qu'il y a de vrai au fond de ces récits. Il paraît d'abord suffisamment établi que Sésostris fut le plus grand roi qu'ait eu l'Égypte, et qu'il florissait quatorze siècles environ avant l'ère vulgaire. Son plus beau titre de gloire est d'avoir rendu l'indépendance à son pays en chassant tout à fait les Arabes (1), et peut-être que, dans le premier élan, il sortit de l'Égypte pour faire des excursions à la manière des Bédouins dans les contrées les plus riches, telles que l'étaient alors l'Éthiopie, l'Asie antérieure jusqu'à Babylone, et une partie de la Thrace ; peut-être se dirigea-t-il aussi par mer vers l'Arabie Heureuse et les côtes voisines, et même jusqu'à la péninsule indienne. Ce qu'il exécuta dans l'intérieur du pays démontre combien son gouvernement était absolu. Il est encore probable que les plus grands monuments de l'Égypte furent commencés de son temps. Mais les sueurs d'une seule génération ne pouvaient suffire à l'achèvement d'édifices d'une telle masse. Il est à croire aussi que la division des castes fut alors plus complétement organisée ; car celle des navigateurs ne pouvait être entièrement établie avant qu'il y eût abondance de canaux, ni celle des guerriers avant que le pays fût réuni sous l'empire d'un seul.

On croit qu'il est fait mention des expéditions de Sésostris sur les monuments de l'Asie Mineure cités par Hérodote et retrouvés par les modernes; elles sont chantées dans un poëme historique, surtout la victoire remportée sur les Schetos (ne seraient-ce pas les Scythes?), où il est dit : *Il rendit le souffle libre aux bouches des Lyciens et des Ioniens* (2).

(1) Les anciens auteurs disent qu'il rendit au peuple les terres qui lui avaient été enlevées par les rois pasteurs. — Il s'agit probablement ici d'une seconde invasion arabe tentée par les Amâlica, qui, d'après Ibn Saïd et Tabari, cités par Ibn-Khaldoun, eurent en Égypte plusieurs Pharaons de leur nation. Si l'on en croit ces auteurs, les Amâlica avaient été appelés et introduits dans le pays par un roi cophte, qui espérait être secouru par eux contre un ennemi redoutable. Ils auraient profité de cette circonstance pour faire eux-mêmes la conquête de l'Égypte, et leur domination s'y serait prolongée bien au delà du terme qu'on assigne à celle des Hyksos ; car les historiens arabes prétendent que les Pharaons de l'époque de Joseph et de celle de Moïse étaient des rois Amâlica. Voy. l'*Histoire des Arabes avant l'islamisme*, par M. Caussin de Perceval, t. I, p. 19. (Note de la 2e édit. française.)

(2) *Campagne de Rhamsès le Grand* (*Sésostris*) *contre les Schetos et leurs alliés*, manuscrit hiératique égyptien appartenant à M. Sallier, à Aix, en Pro-

Belzoni découvrit à Allor, dans la Nubie, un temple dédié à Isis par la femme de Rhamsès, et il pénétra le premier dans celui d'Isamboul, où il trouva sur la façade quatre colosses assis, ayant chacun soixante et un pieds de hauteur; ils devaient représenter ce Rhamsès dont les victoires sont rappelées dans les bas-reliefs qui couvrent le monument tout entier. Seize salles couvertes de peintures représentant des sujets religieux, conduisent au sanctuaire, au fond duquel sont quatre autres statues plus grandes que nature, ce qui laisse supposer que c'est le lieu de la sépulture de Sésostris.

Après lui vient son fils Rhamsès IV ou Sésostris II, appelé aussi Phéron, dont le long règne fut paisible, et dont on lit le nom sur le temple de Karnac et ailleurs. Ici, après une lacune avouée même par Hérodote, apparaissent Amasis, l'Éthiopien Actican, Mendès ou Manès; puis une anarchie qui continua durant cinq générations, jusqu'à ce que, à l'époque de la guerre de Troie, Protée monta sur le trône. Il a pour successeur son fils Rhampsinit; puis viennent sept générations, parmi lesquelles on distingue Nilus, Chéops, Céphren et Mycérinus, fondateurs des grandes pyramides; Bochoris ou Asychis, qui fut législateur, vient après eux; puis l'aveugle Anysis, qui, chassé par l'Éthiopien Sabacon, est rétabli plus tard sur le trône. Ces invasions répétées des Éthiopiens durent sans doute être encouragées par les divisions intestines, entre la caste des guerriers peut-être et celle des prêtres qui cherchaient à reconquérir à l'aide des armes étrangères leur suprématie perdue. En effet, quand la race éthiopienne eut le pouvoir, elle le confia à la caste sacerdotale, représentée par Séthos, prêtre de Vulcain.

Séostris II.

1280.

Ces histoires doivent être acceptées comme le naturaliste accepte les fossiles épars çà et là, qui attestent les révolutions du globe sans en faire connaître les causes ou la durée. Souvent aussi elles ne sont que des symboles hiéroglyphiques. Quand Hérodote parle du règne d'*Anysis l'Aveugle*, il indique peut-être sous forme allégorique ce que Diodore appelle ouvertement un vide dans la tradition. Si nous réfléchissons que Busiris veut dire tombeau d'Osiris, nous sommes tentés, en lisant que Busiris II fonda Thèbes, d'interpréter que les Pharaons qui la fondèrent reposent dans la tombe d'Osiris, ou bien que l'architecture à ciel ouvert fut substituée aux excavations souterraines. Protée, le roi

vence. Notice sur ce manuscrit par Salvolini (d'après Champollion), Paris, 1835, in-8°. — Les manuscrits de Sallier ont été acquis par le *British Museum*, et publiés en fac-simile sous le titre : *Select Papyri in the hieratic character*; London, 1841-1844, 3 vol. in-fol.

transformateur, est le symbole de l'âge antique qui finit et fait place au nouveau. Jupiter succède ainsi à Saturne, et Hercule supplée Atlas pour soutenir le monde.

Nous nous bornerons donc à dire que les temps les plus florissants pour l'Égypte s'écoulèrent de 1,500 à 800. Vers la fin de cette période, Sabacon, venu soit de l'Éthiopie, soit de Méroé, subjugua l'Égypte, et troubla ainsi la longue paix qui lui avait permis de s'élever à tant de puissance. Il est probable que les prêtres, en supposant qu'ils aient d'abord fait appel aux armes étrangères, réveillèrent par la suite l'ardeur nationale et firent
714. chasser l'étranger; leur puissance s'accrut alors au point que Séthos, prêtre de Phta, s'empara du trône. La caste guerrière qu'il dédaigna, s'irrita de cette usurpation, les discordes s'envenimèrent, et Sennachérib, roi d'Assyrie, en profita pour porter la guerre chez les Égyptiens. Ceux-ci, effrayés de cette irruption, s'étaient alliés aux Hébreux et avaient réclamé les secours de Taraco, roi d'Éthiopie. Leur indépendance courait un grand danger si l'armée de Sennachérib n'avait pas été exterminée sous les murs de Jérusa-
701. lem: les Hébreux dirent que ce fut par l'ange du Seigneur (1); Hérodote veut que les rats eussent rongé la corde des arcs; quelques-uns ont pensé qu'elle fut détruite par une peste ou par le vent du désert; toujours est-il que ce roi fut obligé de s'en retourner à Ninive.

671. Le lien national se relâcha au milieu de ces conflits, et l'on vit renaître l'ancienne division de l'Égypte en douze États. Ainsi qu'il arrive en pareil cas, des dissensions s'élevèrent entre eux, et Psamméticus, chef du nome de Saïs, fut chassé de son trône. Il prit alors à son service des Grecs, des Cariens, des Phéniciens, et, avec leur aide, il reconquit non-seulement son domaine, mais soumit encore ses rivaux. Ayant ainsi réuni dans ses mains l'autorité
656. dispersée, il transporta à Saïs le trône des Pharaons et commença la vingt-sixième dynastie. La restauration était donc l'œuvre des étrangers; aussi l'Égypte, alliée désormais aux Grecs et aux Asiatiques, commença-t-elle à éprouver l'influence extérieure, jusqu'à ce que Cambyse arrivât de la Perse pour la conquérir.

(1) *Rois*, liv. IV, 18.

CHAPITRE XX.

INSTITUTIONS ÉGYPTIENNES.

Un pays d'une si haute antiquité, qu'environna tant de gloire, reste comme un hiéroglyphe de l'ancien monde; il n'existe plus, pour nous raconter ses magnificences, que des ruines éparses, des catacombes enfouies, des canaux obstrués, des squelettes de villes et de temples, des colonnes et des obélisques échappés à la fureur du temps et à l'avidité des peuples barbares ou civilisés, des arcanes de la mort violés par la science, des pyramides qui du milieu des sables dressent encore leur sommet tronqué plus haut que tout autre édifice humain, jusqu'à ce que la poussière du désert vienne ensevelir aussi ces débris de sa grandeur déchue. Ces montagnes de pierres taillées, ces immenses figures d'hommes et d'animaux, ces palais de géants s'élevant vers le ciel ou creusés sous la terre, ces pages d'histoire écrites pour l'éternité en caractères mystérieux, frappent l'esprit de l'homme en éveillant en lui le désir de savoir d'où vint ce peuple extraordinaire, d'où il a reçu ses arts, à quoi aboutirent l'intelligence intime et l'amour profond de la science qui le distinguèrent, à quelle source il puisa sa stabilité politique.

Castes.

En parlant ailleurs des castes, nous avons supposé qu'elles ont pu dériver des peuples différents qui habitaient ensemble un pays où l'un d'eux prévalut, tandis que les autres continuèrent chacun le genre d'occupation le plus conforme à ses goûts et à ses habitudes. Nous croyons que la nation égyptienne fut ainsi formée de fractions de différents peuples, qui se trouvèrent divisés en castes de prêtres, de guerriers, d'agriculteurs et de négociants. On compte en outre les porchers et les pasteurs, classe distincte et détestée, et les interprètes, introduits par Psamméticus quand il cherchait à modeler les mœurs égyptiennes sur celles de la Grèce; mais les uns se rattachaient aux agriculteurs, les autres aux prêtres et aux marchands. Le reste de la population était esclave.

Prêtres.

Les prêtres prétendaient avoir reçu d'Isis un tiers des terres en toute possession; ils étaient les dépositaires de la science, ce qui plaçait entre leurs mains les emplois et le pouvoir, et faisaient contre-poids à l'autorité royale. Chaque prêtre était attaché à un temple, sans que le nombre en fût limité. Constitués hiérarchique-

ment, ils relevaient d'un pontife héréditaire (1). La tête entièrement rasée, vêtus d'une tunique de lin de la plus grande blancheur, chaussés de sandales de papyrus, ils devaient faire deux oblations par jour et autant la nuit, être très-sobres dans leur nourriture, s'abstenir entièrement de fèves et autres légumes, ainsi que de la chair de porc et de poisson, boire en petite quantité un vin réservé pour le roi et pour eux. Leurs terres étaient exemptes d'impôt, tandis qu'ils prélevaient la dîme sur celles des autres. Le grand prêtre était le premier magistrat après le roi; les autres étaient juges et médecins; mais ces derniers ne s'occupaient chacun que de la cure d'une seule maladie. C'était donc un corps politique et savant tout à la fois, dont les principaux colléges siégeaient à Thèbes, à Memphis, à Héliopolis et à Saïs.

Un passage précieux de saint Clément d'Alexandrie nous donne une idée de leur hiérarchie, en décrivant ainsi la procession d'Isis : « Le chantre marche en avant avec le symbole de la musique et « deux livres d'Hermès, l'un contenant des hymnes à Dieu, l'autre « des règles de conduite pour le roi. Il est suivi par l'horoscope, « avec l'horloge et la branche de palmier, symbole de l'astrologie, « et il doit toujours avoir devant lui les quatre livres d'Hermès re- « latifs aux astres. Vient ensuite le scribe sacré avec des plumes « sur la tête, un livre et une règle à la main, ainsi que l'encre et le « roseau pour écrire; il doit connaître l'écriture hiéroglyphique, « la cosmographie, la géographie, le chemin du soleil, de la lune « et des cinq planètes, la chorographie de l'Égypte et du Nil, l'ap- « pareil des cérémonies, la nature et le caractère de tout ce qui « sert aux sacrifices. Après lui paraît le stoliste, ayant à la main la « coudée de justice et la coupe pour les libations; il est instruit « de ce qui concerne l'éducation et de l'art de préparer les vic- « times. Le prophète s'avance le dernier, portant dans les plis de « sa robe l'urne sacrée, exposée aux yeux de tous, et ayant der- « rière lui ceux qui apportent les pains. Administrateur du temple, « il doit apprendre les dix livres sacerdotaux proprement dits et « veiller à l'emploi des revenus. Les six autres livres hermétiques, « pour arriver aux quarante-deux, et qui traitent de l'art de guérir, « sont laissés aux pastophores, dernière classe des prêtres (2). »

Les prêtres eurent beaucoup à souffrir dans les révolutions successives; au temps de Ptolomée, ils étaient obligés de payer un tribut au roi pour leur initiation, et de faire chaque année un

(1) Joseph, pour monter au premier rang, épousa la fille du grand prêtre d'Héliopolis.

(2) *Stromat.*, VI, 4.

voyage à Alexandrie. Ils se trouvèrent enfin réduits au rôle de gardiens des archives; mais ils subsistèrent toujours, et les Cophtes, réunis encore aujourd'hui en caste et servant d'écrivains, en sont peut-être un dernier reflet (1).

La seconde aristocratie était celle des guerriers, que l'on distribuait dans différents campements destinés à repousser les nomades : ainsi leur poste contre les Éthiopiens était à Éléphantine ; à Daphné, contre les Arabes; à Maréa, contre les Libyens. Ils possédaient chacun douze acres de terrain exempt d'impôt, et se partageaient en Calasiriens et en Hermotibiens. On comptait jusqu'à deux cent cinquante mille des premiers et cent soixante mille des autres, dont mille faisaient chaque année le service auprès du roi en recevant une solde et des rations. Guerriers.

Comme l'Égypte, entrecoupée de canaux, ne permettait guère aux troupes de s'étendre en largeur sans qu'elles fussent obligées de se diviser, l'armée égyptienne se composait de bataillons carrés de dix mille hommes, de manière que chacun d'eux pouvait opérer seul (2). Tantôt l'embarras des chars, tantôt les superstitions leur occasionnèrent des défaites; mais les monuments démentent le reproche de lâcheté adressé aux Égyptiens, qui marchèrent plusieurs fois à des conquêtes lointaines, et se montrèrent même dans les combats sur mer habiles aux évolutions navales (3).

Le roi était élu parmi les guerriers. Son pouvoir passait à l'aîné, puis aux filles, aux frères, aux sœurs, en conservant toutefois les formes électives. Les candidats devaient aller résider près de Thèbes, où se trouvaient les tombeaux des rois; les guerriers et les prêtres faisaient l'élection, et le peuple confirmait. Alors le nouveau Pharaon, entouré d'un nombreux cortége de prêtres, de peuple, de guerriers, de divinités, était conduit sur le rivage du Nil, d'où un bucentaure le transportait à l'autre bord, pour faire son entrée dans le palais (4). En sa qualité de descendant des Rois.

(1) Il y a dans *Pritchard* un beau rapprochement entre la caste sacerdotale égyptienne, celle des Indiens et celle des Hébreux. — Voir, dans un sens opposé, le mémoire de M. Ampère sur les castes égyptiennes dans les *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres.*

(2) XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. VI, ch. III.

(3) Dans le musée égyptien de Turin existe un papyrus du temps de Sésostris, où l'on voit dessiné un gros navire armé de tout point, avec de larges voiles et les mousses sur les cordages. L'un des papyrus de cette précieuse collection a 1 mètre 96 centimètres de longueur, 315 centim. de largeur, en 10 colonnes contenant 311 lignes. Voy. *Papyri græci R. Taurinensis musæi ægyptii*, etc., par AM. PEYRON; Turin, 1856.

(4) C'est ce que dit l'évêque Synésius, témoin tardif sans doute, mais qui n'avait, à ce qu'il semble, aucun motif pour mentir.

dieux, il recevait des dénominations et des honneurs presque divins. Son titre le plus ordinaire était celui de fils du Soleil; le muid d'Osiris ornait son front, et sa statue était placée parmi celles des dieux. C'est ce qui fit confondre quelquefois des hommes et des divinités. Les conquérants grecs et romains eux-mêmes obtinrent le titre d'immortels et le culte qui en était la suite.

Mais si le roi était despote par rapport aux classes infimes de la société, il devait avec les castes privilégiées rester dans les termes de la loi. Les prêtres surtout mettaient un frein à son autorité par des prescriptions qui s'étendaient aux actions les plus indifférentes, aux repas, à la distribution du temps. Les seules personnes d'un mérite reconnu devaient composer sa cour. Chaque matin il se rendait au temple, où le grand prêtre lui adressait un discours sur les vertus d'un souverain, lui exposant à quels maux entraînent les vices opposés à ces vertus, et maudissant ceux qui égaraient les rois. Après le sacrifice, on lui lisait des maximes de morale et les faits historiques les plus propres à inspirer les vertus royales. Qui pourrait ne pas louer un tel usage de la religion, enseignant la morale aux princes, et proclamant la vérité dans des lieux où elle pénètre si difficilement?

Jugements des morts.

A la mort du roi, toute affaire cessait; on prenait le deuil pour soixante jours, durant lesquels on se livrait à des actes de satisfactions pieuses; on s'abstenait de viandes, d'œufs, de fromage, de vin. Puis, comme si les droits de la postérité étaient déjà commencés, le roi défunt était appelé à rendre compte de sa conduite à ceux qui avaient cessé de le craindre. Voilà ces *jugements des morts* dont parlent tant les anciens, et dans lesquels princes et magistrats étaient l'objet d'une enquête avant d'obtenir la sépulture. Un lac sépare la terre des vivants du dernier séjour des morts; un héraut intime au cadavre arrêté sur le rivage l'ordre de rendre compte de l'usage qu'il a fait de la vie. La frayeur, l'intérêt, l'envie, se taisent désormais, et devant les quarante juges apparaissent des vices ou des vertus ignorées jusqu'alors. A-t-il fidèlement accompli les devoirs de son rang, il obtient les honneurs funèbres; sinon, ils lui sont refusés. C'était ainsi que les Égyptiens substituaient les peines idéales aux châtiments réels, l'ignominie aux supplices (1). Le nom des rois condamnés par ce jugement était effacé

(1) Il y a dans la forme des jugements des morts un vestige de la connaissance que les Égyptiens avaient d'une autre vie, et des rémunérations qu'il fallait en attendre. Les Grecs tirèrent des circonstances qui accompagnaient ce rite solennel la fable de Caron, de Minos, du Styx, etc. Ce qui ferait croire que les Hébreux avaient adopté cet usage, c'est cette expression qui revient souvent à propos

des monuments (1); les restes des autres étaient déposés dans des tombeaux révérés.

Administration.

Dans les circonstances les plus importantes, les rois convoquaient les députés des différents nomes (2), et il est probable que le labyrinthe était destiné à leurs assemblées. Cette merveille de l'antiquité consistait dans la réunion de douze palais resplendissants de tant de beautés qu'ils effaçaient, au dire d'Hérodote, tous les édifices de la Grèce et de l'Asie.

L'impôt était déterminé chaque année, en raison de la hauteur du Nil, comme on le pratique aujourd'hui encore (3); mais nous ignorons dans quelle proportion. Le fisc percevait aussi des droits sur le produit des mines et sur celui de la pêche.

Huit livres de Thaut, c'est-à-dire du trois fois très-grand (4), formaient le code égyptien; mais les lois citées par les historiens doivent appartenir à des temps très-différents, les unes étant tout à fait barbares, quand les autres témoignent d'un grand développement social. L'homme coupable d'adultère recevait mille coups de fouet, la femme avait le nez coupé. Celui qui avait porté un faux témoignage subissait la peine que l'innocent calomnié aurait encourue. On coupait la main à ceux qui falsifiaient les écritures ou les monnaies. L'homicide, même commis sur un esclave, était puni de mort, et l'on assimilait au meurtrier celui qui, pouvant sauver un homme en péril, ne le faisait pas. Celui qui avait connaissance d'un assassinat devait le dénoncer sous peine de flagellation, et la ville la plus voisine était tenue de faire à la personne assassinée de pompeuses obsèques (5), afin qu'elle eût intérêt à maintenir la sûreté des routes. Le père qui tuait son fils était condamné à tenir son cadavre embrassé trois jours durant, châtiment qui prouve combien cette législation était éloignée d'acorder le droit de vie et de mort aux parents, et combien elle

des bons princes : *Il fut placé à côté de ses pères.* Flavius Josèphe dit que cette coutume durait encore chez les Asmonéens. (XIII, 23, *des Antiquités judaïques.*)

(1) Tel devrait être celui que représente le magnifique colosse du musée égyptien de Turin.

(2) Le nombre des nomes varia à différentes époques ; sous Sésostris il était de trente-six.

(3) Les variations continuelles résultant de la crue du fleuve font que l'impôt se répartit aujourd'hui par cantons et non par têtes. (Voy. REYNIER, *Économie politique de l'Égypte.*) Au sujet des vicissitudes de la propriété en Égypte jusqu'à nos jours, consultez les Mémoires de SILVESTRE DE SACY dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. IV et V.

(4) Mercure Trismégiste.

(5) Usage conservé dans la législation hébraïque.

tenait compte de la force des affections naturelles. La femme enceinte ne subissait le supplice qu'après avoir donné le jour à son enfant. Le soldat coupable de lâcheté était noté d'infamie. Chacun était obligé de rendre compte de la manière dont il gagnait sa vie, et l'oisiveté était punie de mort : peine exorbitante avec un but louable ; mais il faudrait la révoquer en doute, s'il était vrai que Sabacon eût tout à fait aboli la peine de mort et fait construire pour les condamnés une *ville des malfaiteurs :* fâcheuse appellation qui pourrait diminuer le mérite d'une institution aussi belle que digne d'être imitée. Le débiteur donnait sûreté sur ses biens, jamais sur sa personne. Asychis, afin d'obliger le débiteur à la bonne foi, imagina de lui faire donner pour gage du prêt le cadavre de son père. C'était là un grand lien pour un peuple chez lequel la religion des morts était aussi sacrée.

Diodore raconte que les voleurs étaient organisés, en Égypte, de manière que tous les objets dérobés étaient déposés dans les mains d'un chef auquel s'adressaient les personnes volées pour recouvrer leur bien moyennant un quart de sa valeur. Peut-être s'agissait-il de quelque convention que les Égyptiens auraient conclue avec les Arabes-Bédouins, brigands rapaces et étrangers à tout droit des gens (1).

Juges.

La justice était administrée par les prêtres. Trente d'entre eux, choisis par Thèbes, Héliopolis et Memphis, capitales des trois parties de l'Égypte, et largement rémunérés, formaient un tribunal supérieur. En entrant en charge, ils juraient de ne pas obéir au roi toutes les fois qu'il leur commanderait une chose injuste. Leur président était élu par eux dans leur sein, et il portait au cou une chaîne d'or avec l'image de la déesse Saté, ou Vérité. Les plaidoiries se faisaient par écrit, afin d'obvier aux prestiges de l'éloquence ; et, après mûr examen des moyens allégués de part et d'autre, le président tournait vers celui qui gagnait son procès l'effigie suspendue à son cou.

Mais, en dépit des louanges prodiguées aux Égyptiens, que penser d'un gouvernement dans lequel un Pharaon médite sur les moyens d'*opprimer savamment* un peuple réfugié, et qui, ne pouvant le décimer en lui imposant d'énormes travaux, ordonne d'égorger tous les enfants nouveau-nés? d'un pays où se trouvent (ce qui est pire que des vainqueurs et des vaincus), d'un côté, des maîtres éclairés, de l'autre, des serfs ignorants et abrutis?

(1) Régnier affirme pourtant qu'aujourd'hui encore les voleurs du Caire ont un chef auquel s'adressent ceux à qui il a été soustrait quelque chose.

Ainsi les lois, même en ce qu'elles avaient de bien, ne profitaient qu'au petit nombre, aux castes dominantes ; le reste de la population n'avait pas de propriété, et, par suite, de droits civils. Peut-être aussi les artisans et les négociants ne travaillaient-ils que dans l'intérêt des classes privilégiées. Les Grecs ont dit qu'aux bords du Nil chacun était tenu de continuer la profession de son père ; mais peut-être, appliquant aux autres leurs propres idées, ils auront expliqué de cette manière la défense de sortir de sa caste, dont la condition immuable était la pierre angulaire de l'État. (1). Autres castes.

L'Égypte avait assurément un commerce très-actif; toutes ses calamités ne le lui enlevèrent jamais, tant il est naturel à sa position. De là, les immenses richesses de ses temples, où le peuple entier se réunissait pour les *panégyries*, ce qui devenait l'occasion d'une multitude d'affaires. Des routes conduisaient en Éthiopie et à Méroé; d'autres descendaient à la mer, où les navires attendaient leur cargaison ; d'autres encore s'étendaient jusqu'au Niger, ou pénétraient dans l'Arménie, et menaient au Caucase, à Babylone, aboutissaient à Carthage ou dans la Phénicie, ou à Bactres et à Palmyre. Les étoffes et les pierres précieuses de l'Inde, que nous retrouvons dans leurs tombeaux, quelques petits vases ou bijoux venus évidemment de la Chine, nous feraient même présumer qu'ils allaient les chercher à une aussi grande distance. Le roi Amasis ouvrit le Nil aux Grecs ; il leur assigna des terrains où ils bâtirent un temple, et donnèrent un nouvel essor au commerce ; mais ce fut au détriment du pays. En effet, la constitution de l'Égypte, comme celle des plus anciens États, était fondée sur un système de vie tout particulier, que les législateurs cherchaient à perpétuer en inspirant aux naturels la haine de l'étranger. Par des motifs d'hygiène, non moins que pour se distinguer des autres peuples, ils avaient adopté l'usage de la circoncision. Ils ne se seraient jamais assis à table avec des gens d'une autre nation, et n'auraient voulu rien couper avec un couteau dont un étranger se serait servi. De là, leur éloignement pour les tribus Israélites er- Commerce. Haine des étrangers

(1) Cependant nous trouvons déjà dans la société patriarcale les professions conservées héréditairement. Dans le chapitre 4 de la Genèse, Jabel est « père de ceux qui habitent les tentes et sont gardiens de troupeaux ; » Jubal, de ceux qui jouaient de la lyre et de l'orgue ; » Tubalcain « fut maître dans tous les ouvrages du cuivre et de fer. » Strabon (l. 15) dit que dans l'Arabie Heureuse, le peuple est divisé en cinq classes : dans l'une, les combattants ; dans l'autre, les agriculteurs et ceux qui conduisent le grain aux autres ; dans la troisième, les manouvriers et les artistes ; dans la quatrième, les conducteurs de la myrrhe ; dans la cinquième, ceux qui transportent l'encens, la casse, le cinnamome, le nard.

rantes parmi eux, et toujours distinctes du peuple au milieu duquel elles vivaient.

Attentifs qu'ils étaient à repousser les flots de la Méditerranée, les Égyptiens la regardaient comme une ennemie. Ils plaçaient à l'occident les pays consacrés à la mort et à l'éternel repos ; c'était là que se trouvaient les enfers, et, plus loin, dans les sables de la Libye, les génies malfaisants et Typhon. Au lieu de trafiquer directement, ils employaient les hordes nomades qu'ils transformaient en caravanes. Mais l'histoire et les monuments démentent également l'assertion très-erronée de leur aversion pour la mer ; nous voyons même les Alexandrins, qui devaient leur existence et leur prospérité au commerce, mettre dans les mains d'Isis le sceptre de la mer.

Les moissons, si abondantes que celle d'une année suffisait pour trois, étaient leur principal moyen d'échange. Ils avaient peu de forêts, et la vigne y fut plantée tard ; ils élevaient des chevaux, savaient faire éclore les œufs artificiellement, tisser leur lin, et fabriquer, pour faire rafraîchir l'eau du Nil, des vases de terre très-légers, de formes très-élégantes, avec un brillant vernis (1). Une production particulière à l'Égypte était celle du papyrus, dont les anciens se servaient le plus ordinairement pour écrire (2).

Costumes. Les Égyptiens ont peint sur leurs tombeaux leurs occupations domestiques, de sorte que nous pouvons retracer leur existence intérieure, et parler des arts et des métiers auxquels ils s'exerçaient. Les hommes du peuple portaient une courte tunique de lin, dite calasiris, avec une ceinture et quelquefois des manches garnies de franges ; leur chaussure était de papyrus et de cuir ; ils allaient nu-tête avec les cheveux frisés, quelquefois les épaules couvertes d'un manteau de laine qu'ils déposaient en entrant dans les temples. Les femmes portaient d'amples vêtements de lin ou de coton, aux larges manches et d'une seule couleur ; leurs cheveux étaient disposés avec art ; elles avaient pour ornements des bandeaux,

(1) Ils les appellent *gouleh*. Le secret de cette fabrication consiste à mêler dans l'argile du sel commun, qui se dissout par son contact avec l'eau et laisse le vase poreux.

(2) Voy. BARTELS, *Briefe über Kalabrien und Sicilien ;* III, 50. GUILANDINO, *Papyrus*, *etc.* (Venise, 1572, in-4°), et DUREAU DE LA MALLE, dans l'Académie de France (1833), ont traité amplement du papyrus. Les Égyptiens tiraient de ses racines une boisson ; de la partie succulente un aliment, et ils faisaient de petits ustensiles et même des nacelles avec son écorce. Ce roseau, du reste, n'est pas propre seulement à l'Égypte : on en trouve dans l'Abyssinie, la Nubie, la Chaldée, les Indes ; en Sicile, notamment sur les bords du Ciano, ruisseau voisin de Syracuse.

des anneaux et des pendants d'oreilles, sortaient de chez elles le visage découvert, et se faisaient suivre par des esclaves vêtus de larges habits rayés. Les riches allaient en palanquin et en char à deux chevaux, précédés de coureurs et suivis de gens portant un siége, ainsi que les objets dont le maître pouvait avoir besoin en route. Ils jouaient aux dames, et les enfants à la mourre, à la balle, et à divers exercices de gymnastique. Les amusements du peuple étaient les combats de taureaux, la chasse aux hyènes, les bouffons et les nains. Des peintures à fresque, des meubles de bois étrangers, des dorures, des marqueteries, des nattes et des tapis, des vases du travail le plus élégant, et des verres de couleur ornaient les habitations des riches. Elles avaient plusieurs étages et un jardin carré entouré d'une palissade; des palmiers, des treilles, des pièces d'eau et des pavillons à jour les embellissaient; on y prenait le divertissement des danses, de la musique et des bateleurs. Quand les convives entraient dans la salle du banquet, des esclaves leur ôtaient leurs sandales, d'autres apportaient l'eau et les parfums. Ils s'asseyaient alors séparés des femmes, et, l'ablution finie, ils recevaient une fleur de lotos ou des guirlandes. Ils ne faisaient pas usage du *triclinium* romain, mais de chaises, de tabourets, de fauteuils à bras, de sofas comme les nôtres, et s'asseyaient deux par chaque table. On y servait du vin, des rafraîchissements, du bœuf, des oies, du poisson, du gibier, des légumes, des fruits, et ils divisaient les portions avec les doigts, l'usage du couteau de table ne leur étant pas connu.

En général, la race qui habitait l'Égypte n'était pas belle; mais c'est à tort que quelques-uns l'ont crue noire. Quoique les basses classes eussent le teint très-brun (1), les classes supérieures étaient blanches; ce fait, réuni aux observations craniologiques, confirme l'opinion que les diverses castes provenaient de peuples différents survenus dans le pays. Race.

Les remarques faites sur les momies sont venues à l'appui de l'assertion d'Hérodote, qui dit que les Égyptiens jouissaient d'une santé parfaite, due probablement à leur grande sobriété, qui les distinguait chez les anciens et que sanctionnait la religion (2). Les Mœurs.

(1) Eustathius, dans ses *Commentaires sur l'Odyssée*, Δ, vs. 84, assure qu'on employait la locution αἰγυπτιάσαι τὴν χρόαν, pour signifier être hâlé par le soleil. Aristote ajoute que les Égyptiens avaient l'os des jambes un peu courbé et plié en dehors (*Probl. sect.* XIV). Pausanias les dit de stature élevée. La momie de l'Institut de Bologne a 11 palmes de hauteur.

(2) Radzivil a observé un grand nombre de momies, et aucune d'elles n'avait les dents gâtées (*Pérégrinations*, p. 190).

prêtres surtout devaient donner l'exemple de la tempérance, et ils ne dormaient que sur des couches faites de feuilles de palmier tressées, quoique Rome tirât de l'Égypte d'excellents lits de plumes d'oie. Il en est pourtant qui prétendent qu'au milieu de leurs banquets on apportait un cercueil, ou plutôt une de ces caisses dans lesquelles sont renfermées les momies, et qu'ils lui faisaient faire le tour de l'assemblée, en disant à chacun : *Bois et jouis avant que tu en sois là.*

Ils attribuaient à Ménès l'institution du mariage; ce qui veut dire que la colonie dont il fut le chef commença la civilisation du pays en y établissant le fondement de toute société, les unions légitimes. Ils épousaient leurs cousines et leurs belles-sœurs restées veuves sans enfants, comme firent les Hébreux et comme font encore les Cophtes. Ce fut plus tard que la dynastie macédonienne y introduisit les mariages entre frères et sœurs (1). La polygamie était tolérée, non toutefois parmi les prêtres, chez lesquels les traditions primitives avaient dû conserver des idées plus justes de ce lien sacré. Les femmes étaient gardées dans des sérails; il y avait des gens chargés d'en pourvoir le harem du roi, et les eunuques parvenaient à un grand pouvoir. Putiphar, le maître de Joseph, était eunuque de Pharaon: à peine Abraham arriva-t-il en Égypte, qu'on annonça au roi qu'il amenait avec lui une très-belle femme, qui fut conduite au sérail, en même temps qu'on usait d'une grande courtoisie envers son frère supposé.

On nous représente les Égyptiens comme des modèles de gratitude et de respect filial, bien que les filles seules fussent obligées par les lois à soutenir leurs parents âgés. La défense du pays étant confiée à la caste des guerriers, les autres s'amollissaient dans des occupations efféminées, et, si nous en croyons Hérodote, passaient la journée à filer, abandonnant aux femmes les soins de l'économie domestique.

Mais l'extravagance des usages égyptiens, cet alliage perpétuel du sublime et du mesquin, nous confirme de plus en plus dans l'opinion que ce peuple fut formé du mélange de plusieurs

(1) En épousant leurs sœurs, les Ptolémées suivaient l'exemple des rois de Perse, dont ils se regardaient comme les successeurs. Cambyse fut le premier, selon Hérodote (l. III, c. 31), qui ait épousé sa sœur. Les juges consultés par lui sur la légitimité d'une semblable union lui répondirent qu'ils n'avaient trouvé aucune loi qui permît à un frère d'épouser sa sœur, mais qu'ils en avaient trouvé une qui permettait au roi de Perse de faire tout ce qu'il voulait. D'après ce récit, il est probable que les mariages entre frères et sœurs restèrent limités à la famille royale. (Note de la 2e édition française.)

autres, différents de croyances et de civilisation. La politique égyptienne consistait à maintenir obstinément chacun dans ses habitudes propres : destinée commune à plusieurs peuples de l'Asie, qui conservent et ne perfectionnent pas, qui montrent dès l'origine de précieux germes de vérité et ne les font jamais mûrir.

Ce mélange devient encore plus apparent lorsque l'on examine la religion et la doctrine des Égyptiens.

CHAPITRE XXI.

SCIENCES DES PREMIERS PEUPLES, ET SPÉCIALEMENT DES ÉGYPTIENS.

Pythagore, Homère, Platon, Lycurgue, Solon, allèrent chercher la science en Égypte. Moïse fut *instruit dans toute la sagesse* des Égyptiens (1). Les Orphiques et les Pythagoriciens, civilisateurs des deux Grèces, ne crurent pas pouvoir mieux faire que de transporter dans leurs assemblées les institutions égyptiennes. Cécrops, fondateur de la ville la plus éclairée de la Grèce, et envers laquelle l'Europe se reconnaît redevable de son savoir, venait des rives du Nil. L'oracle déclara que les Égyptiens étaient le plus sage de tous les peuples. Et cependant quelle absence des connaissances les plus communes! quelle superstition chez des gens qui adoraient les oignons de leurs jardins! quelle grossièreté chez ces rois qui, pour se procurer l'argent nécessaire à l'érection des pyramides, trafiquaient de l'honneur de leurs filles! Comment accorder de semblables contradictions (2)?

La science ne pourra jamais être utile à tous ni vraiment progressive, tant qu'elle restera le privilége et le secret d'un corps quelconque. Or, chez les peuples anciens, elle était réservée aux prêtres, et même, parmi eux, elle ne se distribuait que dans une certaine mesure. Mais d'où la tiraient-ils eux-mêmes? C'est un sujet d'étonnement continuel, de voir la race humaine apparaître à peine dans l'histoire et posséder déjà les connaissances les plus variées. Elle sait cultiver la terre à l'aide de divers instruments, et s'est soumis les animaux; elle fait le pain, le vin, l'huile, tisse, coud, brode, fabrique le verre, pêche le corail, extrait les

(1) *Actes des apôtres*, VII, 22.

(2) Woodword, *Archéologie*, vol. I, p. 212, et Schlosser, *Weltgeschichte*, I, 18, parmi les écrivains récents, portent le jugement le plus opposé sur la science des Égyptiens.

métaux, taille le diamant; la statuaire, l'architecture, la musique, la danse, la fusion des métaux, les poids, les mesures, les monnaies, les sceaux, la chronologie, l'arithmétique, l'écriture, sont rappelés dans les traditions les plus reculées, et nous y trouvons déjà le culte, les lois, les tribunaux, les droits et les devoirs.

Il y a plus, l'homme possède, dès le principe, des connaissances que l'on dirait de simple curiosité, auxquelles il n'était pas poussé par le besoin, et qui réclamaient des observations séculaires, une certaine finesse dans les instruments et de la précision dans le calcul. Le mouvement journalier apparent des astres, l'ombre circulaire projetée sur la lune dans les éclipses, la surface convexe de la mer, avaient pu lui donner l'idée de la rondeur de la terre; mais comment devina-t-il les dimensions de notre planète? Et cependant elles furent la base des systèmes métriques de l'Égypte et de l'Asie. La période de dix-neuf ans, conservée encore aujourd'hui sous le nom de *nombre d'or*, était adoptée par les Égyptiens; celle de soixante ans était commune aux Asiatiques, et les Chaldéens employaient celle de six cents ans (1). La sphère, le gnomon, la division du temps en semaines, l'éclipse solaire et lunaire, l'excentricité des comètes, sont connus des Égyptiens, qui, bien que privés du télescope, savent que la voie lactée n'est qu'un vaste amas d'étoiles. Chacun des quatre côtés de leur grande pyramide est parfaitement orienté vers un des points du ciel. Schemschid inaugura la construction de Persépolis le jour même où le soleil entrait dans le signe du Bélier et commençait une période astronomique. Le fondateur de l'empire chinois, Fo-hi, était astronome.

Quand nous voyons un enfant de dix ans savoir non-seulement se nourrir et éviter les dangers, mais traduire en sons articulés ses propres idées, les transmettre par la parole, les fixer par l'écriture, en décomposant toute la science humaine en vingt-quatre lettres, dix chiffres et sept notes musicales, force nous est de croire qu'il fut instruit par quelqu'un qui savait déjà, et que ses connaissances viennent de la tradition. Il ne nous paraît pas possible de tirer une autre conclusion de la science des premiers peuples. La supposer, avec Bailly et Romagnesi, transmise par une nation plus ancienne, ce n'est que reculer la difficulté. Aussi sommes-

(1) Delambre, démontre (t. I, p. 3) que Cassini et Bailly supposèrent que la période luni-solaire de 600 ans était inconnue aux patriarches, par suite de l'interprétation erronée d'un passage de Josèphe.

nous porté à croire qu'elle est un reste de celle des premiers hommes, éclairés par la vision de Dieu, et nous ne renoncerons à cette opinion que lorsqu'on nous en proposera une autre plus raisonnable. Ce qui nous y confirme, c'est de voir que cette science des premiers jours ne se développe pas peu à peu par des conquêtes successives; au contraire, elle possède d'abord des formules admirables, et non-seulement elle ne les perfectionne pas par la suite, mais elle va même jusqu'à errer dans leur application.

Astronomie des Égyptiens.

En effet, si nous observons les Égyptiens, nous apercevons que, contrairement à la nature des inventions, ils ne firent que désapprendre; aussi, quand ils communiquèrent leur astronomie aux étrangers, ceux-ci ne purent en tirer qu'un bien mince profit. Nous avons parlé ailleurs de la coïncidence si admirée de l'an sothiaque avec l'année tropicale (1). Leur connaissance de la précession des équinoxes n'avait pour appui que les zodiaques d'Esné et de Denderah, et l'examen l'a démentie. Quant à l'orientation des pyramides, qui est le fait le plus saillant d'où quelques-uns ont supposé qu'elles furent élevées au temps des premiers patriarches et même avant le déluge, un méridien déterminé à un tiers de degré environ pouvait suffire, par la méthode élémentaire des ombres égales. L'ordre des planètes selon lequel ils nommèrent les jours de la semaine, peut être établi hypothétiquement d'après la durée croissante de leurs révolutions évaluées approximativement. On assure qu'ils enseignèrent à Pythagore le véritable système du monde bien des siècles avant Copernic; mais pouvons-nous en rien croire lorsque nous voyons que Thalès l'ignore entièrement, et qu'il parut très-étrange aux Grecs quand il fut professé par Philolaüs, qui supposait que le soleil était un miroir réfléchissant la lumière et la chaleur des planètes?

Les Athéniens, les Hébreux, les autres colonies sorties de l'Égypte, ne faisaient usage que de l'année lunaire. De l'Égypte, Thalès en apporta une en Grèce de trois cent soixante-cinq jours seulement (2); Hérodote ne fait pas mention des six heures qu'y auraient ajoutées les prêtres (3). On prétend qu'ils observèrent trois cent soixante-trois éclipses solaires et huit cent trente-deux lunaires; mais cela ne veut pas dire qu'ils les eussent prédites. Nous ne trouvons même nulle part que Thalès, qui fut leur élève, eût indiqué le jour et encore moins l'heure de la fameuse éclipse

(1) Voy. page 120.
(2) Diog. Laerce, liv. I, sur *Thalès*.
(3) Εὐτέρπη, ch. iv.

qu'il avait annoncée. Le géographe Ptolémée ne fit d'ailleurs aucun cas des éclipses notées par les Égyptiens, au milieu desquels il vivait, et s'en tint à celles des Chaldéens (1). Eudoxe, qui étudia durant treize ans la science du ciel en Égypte, n'en rapporta en Grèce qu'une sphère grossière, où la position des astres était la même que dix siècles auparavant (2). Bien plus, Thalès enseigna à ses maîtres la méthode facile de calculer la hauteur des pyramides par son rapport avec l'ombre.

Astronomie des Chaldéens.

La science d'autres peuples anciens n'a pas moins à perdre à un pareil examen. On rapporte que Callisthène, qui suivit Alexandre le Grand dans son expédition, envoya de Babylone à Aristote des observations célestes faites par les Chaldéens, remontant à l'an 2,200 avant Jésus-Christ. Il n'y a rien à déduire du silence d'Aristote sur ce fait attesté par Simplicius (3), puisque l'on sait que beaucoup de ses ouvrages ont été perdus, et entre autres l'*Astronomicon*. Mais quelles étaient ces observations? Probablement un registre des phénomènes les plus apparents, comme éclipses, comètes, conjonctions de planètes. La tour de Bélus, fût-elle ou non celle de Nembrod, offrait au regard un plus vaste horizon; mais en quoi pouvait-elle aider à évaluer les hauteurs et les distances zénithales, le passage des astres au méridien, le cours des planètes dans le zodiaque, les éclipses? L'élévation même de cette tour pouvait, pour des gens inexpérimentés, devenir cause de deux erreurs, à savoir : les réfractions, très-sensibles vers l'horizon, et la dépression horizontale. Ptolémée s'est servi de dix éclipses notées par les Chaldéens, mais toutes lunaires, ne remontant pas plus haut que Nabonassar, et dont la durée est évaluée en heures et demi-heures, l'obscurcissement par moitié et par quart de diamètre. Elles attestent pourtant que les Chaldéens connaissaient la véritable durée de l'année et avaient quelque moyen particulier pour mesurer le temps. Ils se servaient du *saros*, période de dix-huit années, qui ramène les éclipses de lune dans le même ordre; ils avaient pu la déduire d'une longue expérience et des remarques faites pendant plusieurs siècles sur les phénomènes écliptiques. Mais ils ne savaient ni expliquer ni prédire les éclipses de soleil;

(1) Voy. Delambre, Discours préliminaire à *l'Histoire de l'astronomie du moyen âge*.

(2) Ibid., t. I, p. 120. Voy. aussi Biot, *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne*.

(3) Delambre, t. I, p. 212. — Ideler, *Sur l'astronomie des Chaldéens*, t. IV du *Ptolémée de Halma*, p. 166. — Larcher, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. IV. — Desdouits, *Cours d'astronomie*.

ils ignoraient le mouvement des nœuds de l'orbite lunaire ; ils ne connaissaient pas la réfraction des rayons, de sorte qu'ils déplacèrent de quinze degrés les cases du zodiaque. Ils n'eurent d'ailleurs ni géométrie, ni trigonométrie, sans lesquelles il n'y a point de science des astres. L'Arabe Albatègne a affirmé qu'ils avaient déterminé l'année sidérale à 365 jours 6 heures 11 minutes, c'est-à-dire à deux minutes près seulement de la vérité ; mais ni Hipparque ni Ptolémée n'en font mention. Si cet Arabe a tiré son assertion d'un auteur perdu et digne de foi, ce devait être encore quelqu'une de ces parcelles de science qu'ils ne surent ni s'approprier ni mettre en pratique. C'est ainsi qu'ils traçaient un méridien et déterminaient la hauteur du soleil ; mais ils ne profitèrent pas de cette découverte du cadran solaire pour reconnaître l'obliquité de la terre, l'élévation de l'équateur, la durée de l'année. Anaximène, qui l'inventa en Grèce quelques siècles plus tard, croyait la terre cylindrique, plane en partie ; tant il est difficile de déduire d'une connaissance isolée le véritable état de la science.

Astronomie des Phéniciens.

Les Phéniciens, qui parcouraient la mer dans tous les sens, durent porter leur attention sur les étoiles pour s'en servir comme de points fixes dans la direction de leurs vaisseaux. Mais quand Strabon leur attribue l'invention de l'arithmétique, de l'astronomie, et la découverte de la constellation de l'Ourse, il ne veut sans doute qu'indiquer l'application qu'ils firent de ces connaissances à l'art nautique.

Des Indiens.

Bailly admirait les observations des Indiens ; mais on les a reconnues fausses et supputées à contre sens (1). Ils employaient cependant certaines formules et des calculs particuliers dont on n'a pu deviner la clef, qu'ils n'avaient peut-être pas eux-mêmes. Leur sphère a vingt-sept *nactrons* ou cases lunaires, très-ressemblantes à celles des Arabes, et, pour le zodiaque, les mêmes constellations que les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs. Comment des nations d'une civilisation si différente purent-elles jamais se rencontrer dans une création aussi arbitraire?

Des Chinois.

On fait remonter jusqu'à Yao l'introduction de l'astronomie dans la Chine ; mais les éclipses véritables rapportées par Confucius dans la chronique du royaume de Lu, ne commencent qu'à l'année 776 avant J.-C., un demi-siècle avant celles des Chaldéens.

(1) Laplace, *Exposé du système du monde*, p. 330.

Dawis, *Sur les calculs astronomiques des Indiens*, Mémoires de Calcutta, t. II, p. 225 ; VI, 540 ; VIII, 195.

Bentley, sur l'antiquité du Sourya Siddhanta, et sur les systèmes astronomiques des Égyptiens.

Il y a toutefois apparence d'authenticité en faveur de l'observation de l'ombre faite par Scheu-Kong vers 1100 avant J.-C.; cependant, lorsqu'en 1629 les docteurs chinois disputèrent avec les jésuites, ils ne savaient pas encore calculer les ombres, et ce fut aux derniers que l'on confia la direction des observations dans la région du milieu du Céleste Empire (1).

Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'astronomie fût une des premières sciences cultivées par les anciens; cela s'explique par l'admiration qu'excite le spectacle des cieux, et par la facilité d'une science qui, n'admettant que des rapports de lieu et de distance, n'a besoin que des mathématiques. Mais ce serait bâtir sur le sable que de s'appuyer sur les données que nous fournissent les anciens. Les limites des constellations varient selon les auteurs, depuis Hipparque jusqu'à Ticho-Brahé, à Évelins, à Flamsteed, à Piazzi, et ne servent qu'à reconnaître l'emplacement des étoiles. On n'avait pas dressé avant Hipparque un catalogue des étoiles, seuls points fixes auxquels se rapportent les mouvements des colures et des planètes; on n'avait pas mesuré d'après elles la révolution du soleil et de la lune. Dans l'Orient, on avait altéré ou mal appliqué, sous le voile du mystère, quelques théories sans liaison. La Grèce seule, en émancipant la science du sacerdoce et l'art de l'hiéroglyphe, les poussa dans la voie assurée du progrès.

Astrologie. Ce qui fit tort à l'astronomie, ce fut d'avoir été employée à sonder l'avenir de l'homme. Les Chaldéens acquirent un grand renom dans cette vaine science. Les anciens distinguaient leur astrologie de celle des Égyptiens, qui avait, disait-on, pour inventeurs Pitosiris et Nécepsos. Les Occidentaux ne pronostiquaient l'avenir que d'après les phénomènes naturels et les observations météorologiques. L'astrologie ne fut connue des Grecs et des Romains que par leurs relations avec l'Égypte. Un savant a entrepris de prouver avec beaucoup d'érudition que l'astronomie égyptienne ne prit un aspect nouveau et scientifique qu'à partir du moment où l'école d'Alexandrie se fut accrue, et que le zodiaque proprement dit y fut apporté de la Grèce, les Égyptiens n'ayant eu jusque-là que des monuments astrologiques. Cette opinion peut s'appuyer sur les figures des astérismes, qui sont tout à fait grecques, sans aucune analogie avec les innombrables bas-reliefs de l'antiquité égyptienne. Comme l'on sait, en outre, que jusqu'à Ératosthène les Grecs n'avaient que onze signes, on est porté à supposer que le zodiaque se perfectionna peu à peu parmi eux, et

(1) Voy. plus loin, liv. IV.

que, transporté ensuite dans le Delta, il fut complété par son application à des méthodes astrologiques (1). Ce n'est pas ici qu'il conviendrait de décider la question, et nous ne sommes pas compétent d'ailleurs pour nous en constituer juge. Il nous suffit de l'avoir indiquée pour prouver combien il y a peu à se fier à cette science égyptienne si vantée, et à ces zodiaques que l'on faisait naguère vieux de plusieurs milliers d'années. Il en fut de même des milliers de siècles rêvés par la vanité nationale des Égyptiens, et qui se réduisirent à de pures légendes de calendrier (2).

(1) LETRONNE, *Observations physiques et archéologiques sur l'objet des représentations zodiacales qui nous restent de l'antiquité*; Paris, 1824. Il a expliqué plus clairement encore son système dans le fragment de son Histoire de l'astrologie, lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et dans l'analyse critique des représentations zodiacales de Dendérah et d'Esné; Paris, 1845. (Note de la 2e édition française.)

(2) Des systèmes en grand nombre ont été mis en avant pour expliquer les périodes égyptiennes et leur nature; mais aucun d'eux jusqu'ici n'a été généralement adopté. Selon Gatterer, suivi par Görres et par la plupart des Allemands, tout dépend de *Sothis*, Sirius, étoile d'Isis, régulatrice de la grande et de la petite année. Les Égyptiens crurent d'abord que la lune, accomplissant sa révolution totale en 309 lunaisons ou en 9,125 jours, revenait après 25 années civiles vers le même point de *Sothis*; ils fixèrent donc la vie d'Apis à 25 ans, de même que la durée du cycle, qui prenait son nom, à cause du passage de la lune dans la constellation du Taureau pour arriver à *Sothis*.

Les 25 ans indéterminés excédant d'une heure 13′ 42″ le véritable cycle lunaire, ils multiplièrent 25 par 20, et imaginèrent un nouveau cycle de 500 ans, au terme duquel cette fraction formait un jour. La vie du phénix est de 500 ans, selon Hérodote.

En comparant l'année civile de 365 jours avec l'année tropicale, supposée de 365 jours 1 heure et 1/4, 1,460 de ces dernières étaient égales à 1,461 des autres (en effet, le rapport est de 1507 à 1508). De là, la période sothiaque, figurée, selon l'opinion la plus récente, dans la vie du phénix.

Ce fut lorsqu'ils connurent la précession des équinoxes qu'ils inventèrent leurs derniers cycles. Ils croyaient que cette précession était d'un quart de degré chaque siècle; de sorte que l'entière révolution devait être de 36,000 ans (en réalité le retard est d'un degré tous les 71 ans, et la période de 26,000 ans environ); alors ils composèrent l'année dite de Platon.

Les deux formes de la période sothiaque, c'est-à-dire 1460 et 1461, multipliées séparément par le cycle lunaire, donnèrent deux autres grandes périodes de 36,500 et de 36,525 ans. Nous avons donné de cette dernière une génération différente (voir page 120).

Les prêtres dirent à Hérodote que durant les 341 règnes avant Séthos, le soleil changea quatre fois le point de son lever, se couchant deux fois où il se lève, *et vice versa*. On a expliqué dernièrement ce récit, en supposant que les prêtres auraient dit qu'il s'était écoulé deux périodes sothiaques, durant lesquelles le premier jour indeterminé de Thaut se trouva quatre fois à des points opposés, par l'effet de la révolution de l'année civile égyptienne comparée avec l'année fixe. L'explication, tout ingénieuse qu'elle est, n'est pas entièrement convaincante, et ne s'accorde pas bien avec les paroles d'Hérodote.

Autres sciences des Égyptiens.

Nous ne pouvons toutefois que louer les prêtres égyptiens dans l'usage qu'ils faisaient des observations astronomiques pour déterminer l'époque des inondations du Nil, et procurer d'autres avantages au pays qu'ils civilisaient. Ils durent, dans ce but,

Hydraulique.

étudier l'hydraulique, afin de niveler et de répartir également les eaux, tant pour l'irrigation que pour la navigation. Le canal des rois avait quatre ramifications; son développement était de 160,000 mètres, et il pouvait porter même les gros navires. Au-dessus de Memphis, le canal de Joseph, dérivé du Nil sur la rive gauche, aboutit au canal d'Ilaon, qui se subdivise en une infinité de ruisseaux, et va porter la fertilité aux terres d'Arsinoé. Lorsqu'ils voulaient punir et dompter un pays, il leur suffisait de clore l'orifice qui lui conduisait l'eau. Un nilomètre servant à déterminer l'impôt, était élevé dans la partie la plus haute du pays.

Géométrie.

Chimie.

Les inondations les obligèrent à étudier la géométrie pour rétablir la délimitation des terres, continuellement altérée. On fait dériver de *Chemi*, ancien nom de l'Égypte, le nom de chimie. Les progrès de cette science dans ce pays nous sont, du reste, attestés par les émaux dont ses momies sont couvertes, par le bleu de cobalt prodigué dans ses peintures, et, en général, par les couleurs si bien conservées après tant de siècles.

Momies.

L'habileté des Égyptiens pour la conservation des cadavres est surtout célèbre. On faisait simplement dessécher, dans le natron ou dans le sel commun, les corps des gens appartenant à la classe pauvre, et on les entassait dans les catacombes, enveloppés de bandes d'une toile grossière. Mais les riches, couverts de différentes couches de mousseline très-fine, de feuilles d'or et d'un plâtre très-léger, ornés de colliers, de figurines, de divers autres objets et de grands rouleaux de papyrus, étaient enfermés dans plusieurs caisses représentant par leur forme l'effigie du défunt (1). On

(1) Hérodote décrit ainsi l'embaumement :

« Ils extraient d'abord la cervelle par les narines, partie avec un fer recourbé, et partie en y introduisant certaines drogues. Ils ouvrent ensuite la poitrine avec une pierre d'Éthiopie très-aiguë, et en tirent le ventricule; celui-ci bien nettoyé, arrosé de vin de palmier et saupoudré de thymiates broyés, ils remplissent le ventre de pure myrrhe aussi broyée, de cassie, d'autres aromates, excepté l'encens mâle, et recousent le tout. Cela fait, ils dessèchent le cadavre en le laissant dans le natron pendant soixante jours, au delà desquels la dessiccation n'est pas permise. Après, ils lavent le mort, enveloppent tout son corps de bandelettes taillées d'un linceul de lin enduit par-dessous de gomme, dont les Égyptiens se servent beaucoup en place de colle. Les parents le reçoivent en cet état, font faire une caisse avec l'effigie humaine, et l'y enferment. Puis il est placé debout contre la muraille, et conservé comme un trésor dans la cellule sépulcrale. C'est ainsi qu'ils préparent somptueusement les morts. Mais ceux qui veulent s'en tenir à un

rapporte que les Éthiopiens revêtaient leurs cadavres d'une gomme si transparente, que les anciens les disaient enveloppés de verre. Les Égyptiens, ne possédant pas cette gomme, représentaient le mort sur la caisse qui le recouvrait. Les momies ainsi renfermées

terme moyen, en évitant le luxe, s'y prennent de cette autre manière : après avoir introduit dans des seringues de l'huile de cèdre, ils en remplissent le ventricule sans incision ni extraction d'intestins. Tout est introduit par le siége, et l'on ferme au liquide les voies par lesquelles il pourrait se répandre au dehors. Le cadavre est ensuite desséché durant le temps déterminé, et, le dernier jour arrivé, on vide le ventre de l'huile de cèdre qu'on y avait introduite. La force en est si grande qu'elle entraîne avec elle les intestins et les viscères macérés ; les chairs sont aussi macérées par le natron, et le mort n'a plus que la peau et les os. Cette opération terminée, le cadavre est rendu à la famille sans y faire autre chose. Le troisième mode d'embaumement, employé pour ceux qui ont une fortune inférieure, est celui-ci : On fait couler dans le ventricule une liqueur médicinale, le mort est desséché pendant les soixante jours, puis livré aux siens. Les femmes des personnages éminents et toutes celles en renom pour leur beauté et pour leur rang ne sont pas aussitôt après leur mort données à embaumer, de peur que les embaumeurs ne profanent leurs restes, attendu que l'un d'eux fut surpris, dit-on, par un de ses confrères, abusant du cadavre d'une femme nouvellement décédée, et dénoncé par lui. »

Nous croyons que l'on sera bien aise de trouver ici la relation d'une autopsie de momie faite à Paris, en septembre 1828, en présence de personnages distingués.

« La momie est celle de *Naute-Mai* (cher aux dieux), prêtre d'Ammon pendant plusieurs années. Elle était enfermée dans une riche boîte de carton, ornée de fleurs, avec des figures de divinités et d'animaux symboliques, très-bien conservée, attendu qu'elle était recouverte de deux autres caisses en bois.

« On vit à l'ouverture avec quels soins minutieux les Égyptiens arrangeaient leurs momies. Le développement successif des bandes qui entouraient le cadavre permit d'observer les différentes opérations exécutées par les embaumeurs. Il parut donc : 1° qu'après la dessiccation par le natron, le corps, enveloppé dans un drap, avait été plongé dans le bitume bouillant, qui avait pénétré dans tous les membres, de manière à former, en se refroidissant, une couche de bitume solide qui enveloppait drap et cadavre ; la nuque seulement avait été exempte de l'immersion ; 2° qu'après cette opération, chaque membre était enveloppé de bandes, les doigts d'abord, puis les bras et les jambes isolément, enfin tout le corps, qui, au moyen de grands lés de toile placés sur le cou, sur la poitrine, les reins, l'abdomen, le dehors des bras, des cuisses, etc., et maintenues par d'innombrables tours de bandes, reprenait la forme du corps vivant, dans ses justes proportions, palliant ainsi l'excessive maigreur du cadavre, réduit à la peau et aux os par le natron.

« Le corps développé, il se trouva avoir la tête rasée comme la portaient les prêtres, les dents à leur place, et un examen attentif fit juger que c'était la momie d'un homme de quarante ans environ. Une feuille d'or lui couvrait la bouche ; une petite plaque d'argent la poitrine. De ses épaules pendaient des lanières de cuir colorié. La cavité des yeux était remplie de petits tampons de chiffons qui, de même que toutes les bandes, paraissaient imbibés d'huile de cèdre, puissant préservatif contre la corruption. L'intérieur de la tête était vide, et l'enveloppe du cerveau conservée dans toute son intégrité. Sur sa poitrine, entre ses jambes,

étaient déposées dans des catacombes creusées dans la roche vive. Les Arabes continuent depuis des siècles à les exhumer pour alimenter leur feu avec le bois et le carton, après avoir fouillé les tombes pour y chercher des trésors.

Les Égyptiens ne rendaient pas seulement ce dernier devoir aux hommes, mais encore aux animaux; la chaîne libyque est percée de galeries longues de plusieurs lieues, larges de vingt pieds, et remplies d'ibis, d'éperviers, de chiens, de chats, de béliers, de chacals, de singes, embaumés. Dans la chaîne arabique, une grotte naturelle très-vaste est pleine de crocodiles, de serpents, de grenouilles, jetés pêle-mêle dans une pâte résineuse. Dans le voisinage d'Aboukir, non loin de Memphis, on voit une catacombe d'oiseaux et surtout d'ibis.

L'embaumement put être prescrit par une sage prévoyance contre la putréfaction activée par le débordement du Nil, qui infecte aujourd'hui l'air d'Alexandrie. On a observé que les pestes survenues en Europe, depuis le sixième siècle, partirent de l'Égypte, depuis que le christianisme y eut fait cesser les embaumements (1).

Médecine. On serait porté à croire que les études faites sur les cadavres devaient aider aux progrès de la médecine; mais la superstition même, qui faisait conserver avec soin des restes inutiles, interdisait de les faire servir à connaître le mécanisme merveilleux de la vie pour en prévenir ou pour en guérir les altérations. Le cadavre ne supportait pas d'incisions; celui qui l'avait touché était consi-

et sur d'autres parties du corps, il y avait des traînées d'un bitume très-luisant. La préparation paraît remonter à plus de vingt-cinq siècles. »

Selon le colonel Bagnole, les momies ne sont préparées qu'avec une résine à laquelle les Arabes donnent le nom de *katran*, et que l'on obtient d'un arbrisseau abondant sur les bords de la mer Rouge, dans la Syrie et l'Arabie heureuse, en l'exposant à une vive chaleur. (*Royal asiatic Society*, 16 janvier 1836.)

Houlton a communiqué dernièrement à la Société médico-botanique de Londres, que l'on avait trouvé dans la main d'une momie égyptienne, ensevelie depuis 2,000 ans au moins, un oignon qui, ayant été planté, germa avec autant de vigueur que s'il eût été frais. Grande preuve de la longévité des plantes. Cet oignon ne différait en rien des oignons ordinaires.

Il n'y a pas longtemps que James Ray a trouvé au Pérou des momies tout à fait pareilles à celles de l'Égypte; elles ont été placées au musée américain de Baltimore.

(1) Cette opinion fut émise en France dans ces dernières années par le docteur Pariset, et ne fut point contredite, que nous sachions. Nous nous permettrons d'observer : 1° que des cadavres et leur putréfaction produisent des miasmes, mais non la peste; 2° que les anciennes pestes étaient aussi venues de l'Égypte, et notamment la plus connue, celle d'Athènes. « On dit que l'épidémie commença dans l'Éthiopie, au delà de l'Égypte; que, descendant ensuite dans l'Égypte et dans la Libye... elle arriva à l'improviste dans la ville d'Athènes. » THUCYDIDE, liv. II, 48.

déré comme souillé, et les *parasites*, qui lui ouvraient le flanc pour l'embaumer, étaient en horreur au point d'être poursuivis à coups de pierres par les parents du mort. Toute la médecine se réduisait d'ailleurs à un pur empirisme, entourée qu'elle était de mystère, comme toute chose. On exposait les malades sur les portes, et les passants indiquaient les remèdes qu'ils croyaient opportuns. Ce fut ainsi que se formulèrent certaines recettes qui se transmettaient de père en fils, et que l'on employait sans beaucoup de discernement. Leur recueil constitua par la suite une médecine absolue et dogmatique, qui, ratifiée par la religion, obligeait les médecins à soigner les malades selon la méthode déterminée. Celui qui s'en écartait était puni de mort si le traitement avait un résultat funeste.

Peut-être tant de rigueur n'était-elle applicable qu'aux cas de peste, de lèpre et de contagions semblables, au traitement desquelles les gouvernements les mieux constitués ont de tout temps imposé des règles sévères. Il est vrai qu'ils ajoutaient à toutes les cures des opérations magiques, dont l'histoire sainte peut nous donner une idée dans les temps anciens. Ils connurent toutefois dans l'hygiène la partie la plus importante de la médecine, car ils instituèrent et conservèrent un admirable système diététique (1).

Littérature.

Ce peuple géomètre, au contraire des Indiens à l'imagination vive, employait communément la prose, bien qu'il eût aussi ses poëmes et ses chants nationaux; mais il ne nous est resté ou l'on n'a déchiffré encore aucun monument de sa littérature (2). Il faut en dire autant de sa philosophie, dont les fragments se rattachent à la théologie.

(1) Chacun peut voir au musée d'anatomie comparée du Jardin des plantes de Paris un tibia d'Égyptien fracturé et ressoudé par un moyen chirurgical.

(2) On peut aujourd'hui citer comme un premier échantillon des compositions littéraires des Égyptiens une légende publiée par M. E. de Rougé, sous le titre de *Notice sur un manuscrit égyptien en écriture hiératique, écrit sous le règne de Mérienphtha, fils du grand Rhamsès, vers le quinzième siècle avant* J.-C; Paris, 1852. (Note de la 2e édition française.)

CHAPITRE XXII.

RELIGION DES ÉGYPTIENS.

Nous trouvons encore l'unité de Dieu (1) au fond de la religion égyptienne. Un temple portait cette inscription : « Je suis celui « qui est, fut, sera ; aucun mortel n'a soulevé le voile qui me « couvre. » On lisait sur un autre : « A toi qui es une et tout, di- « vine Isis (2). »

Mais l'auteur des livres hermétiques s'écriait : « O Égypte ! le « jour viendra où ta religion et ton culte pur seront convertis en « fables ridicules, incroyables pour la postérité, et les paroles « sculptées sur la pierre resteront comme unique monument de ta « piété. » Sa prophétie fut vraie, puisque la religion dégénéra au point de n'en plus laisser apercevoir le plus sublime fondement. La caste sacerdotale, qui avait conservé cette croyance patriarcale, ne la communiquait qu'aux initiés, en l'enveloppant, du reste, de symboles pour la rendre inaccessible aux profanes, et pour imposer au vulgaire. Le symbole se confondait avec l'être même, en multipliant les divinités ; les légendes astronomiques et calendaires métamorphosaient les révolutions du ciel en exploits des dieux. Ajoutez à cela l'adulation, qui, ayant une fois placé dans les enceintes sacrées les statues des sages et des puissants, les égalait

(1) C'est ce qu'affirment Hérodote, Porphyre, Jamblique, Plutarque, Proclus...

(2) Les auteurs grecs et latins attribuent à Isis les qualités de tous les autres dieux : Καὶ ἡ περιοχὴ δὲ τόπος λέγεται πολλάκις· διὸ καὶ τὴν οὐσίαν καταρχικὴν τόπον θεῶν καλοῦσιν, καὶ τὴν Ἶσιν οἱ Αἰγύπτιοι ὡς πολλῶν θεῶν ἰδιότητας περιέχουσαν. Ainsi Simplicius, en commentant Aristote, t. IV, *Auscult. Phys.* Apulée, au commencement du IXe liv. l'appelle : *Regina cœli, sive tu Ceres alma frugum parens originalis... seu tu cœlestis Venus... seu Phœbi soror... triformi facie larvales impetus comprimens, terraque claustra cohibens.* Ailleurs il fait dire d'Isis : *Cujus numen unicum... multiformi specie, ritu vario, nomine multijugo totus veneratur orbis...* L. IX. C'est pourquoi elle fut appelée *Myrionyma*, aux dix mille noms. Pignorius rapporte cette inscription de Capoue : TE TIBI UNA QUÆ ES OMNIA DEA ISIS ARRIUS BALBINUS, V. C. Voir Visconti, *Museo Chiaramonti*.

Cela correspond à ce que dit Plutarque, *D'Isis et Osiris*. A Saïs, le temple de Minerve, que l'on croit être la même qu'Isis, porte cette inscription : *Je suis tout ce qui fut, est et sera : aucun mortel n'a jamais soulevé mon voile.*

facilement à la Divinité, non sans doute dans l'esprit du prêtre, mais bien dans celui du peuple.

Lorsque ces prêtres, d'ailleurs, vinrent civiliser l'Éthiopie et l'Égypte, ils y trouvèrent un fétichisme grossier ; les arbres, les animaux, le Nil, les constellations, y étaient adorés : dieux et croyances variaient dans chaque tribu, sans rapports l'une avec l'autre (1). Ils ne purent ou ne voulurent pas déraciner ce fétichisme, et toutes ces divinités restèrent ensemble avec le dieu des Thesmophores ; il en résulta que les superstitions les plus grossières vécurent à côté des dogmes purs, mais ne se fondirent pas avec eux. Il faut donc distinguer la religion sacerdotale de celle du vulgaire, à laquelle peuvent seules s'adresser les railleries de ceux qui dans l'histoire ne voient que l'extérieur.

Les dogmes particuliers aux prêtres reconnaissaient un Être suprême, unique, qu'on ne peut représenter par des images corporelles. Plutarque nous dit que leur haute science consistait à regarder *Phtha* comme le grand architecte de l'univers ; on adorait spécialement sa sagesse à Saïs sous le nom de *Neït*, sa bonté dans Éléphantine sous celui de *Cnef*, dont le symbole était un serpent roulé sur lui-même. Religion, sacerdoce.

Ces attributs, passant à la doctrine exotérique, devenaient trois personnes : père, mère et fils, la force qui féconde, celle qui engendre et le fruit. Nous avons déjà rencontré cette trinité dans les croyances babyloniennes et indiennes. Chaque temple figurait et nommait diversement sa trinité, et les habitants des territoires qui en dépendaient ne voulaient céder sur ce point ni à leurs voisins, ni même à leurs vainqueurs ; ce qui faisait que la fusion et la conquête conservaient le plus souvent les divinités, dont le nombre augmentait ainsi étrangement.

La prédominance de Thèbes fit prévaloir la trinité d'Isis, Osiris et Horus ; les symboles et les fables relatives aux autres s'y rattachèrent en telle profusion, qu'Isis fut appelée *Myrionyma*, aux mille noms ; et l'on divulgua sur cette triade des mythes si divers qu'il est très-difficile de les mettre d'accord.

Isis et Osiris, encore au sein de l'unité génératrice, produisirent Arouéris ou Horus ; puis, sortis à la lumière, Isis trouve l'orge et

(1) Le culte des animaux est encore général en Afrique. Bossman a trouvé les serpents adorés à Fida, dans la Guinée, et quelques-uns tenus dans une enceinte à part, comme on le faisait en Égypte. Il en est de même dans le Sénégal et sur les côtes d'Éthiopie. Voy. *An Essay on the superstitions, customs and arts commons to the ancient Egyptians, Abyssinians and the Ashantees*; Londres. 1821.

le blé, Osiris invente les instruments aratoires, enseigne la culture sur les rives du Nil, y établit les lois, le mariage, le culte, et propage ensuite ces bienfaits en conquérant les peuples, non par la force, mais par la musique et la poésie. Cependant Typhon, génie du mal, cherche à lui ravir le trône, et, s'étant ligué avec les Éthiopiens, il le tue, le renferme dans une caisse, et le jette dans le fleuve. Isis le pleure, et court à sa recherche avec Anubis, engendré à Osiris par Nephti, sœur de Typhon. L'ayant retrouvé à Byblos renfermé dans un roseau, elle le rapporte en Égypte, et demande vengeance à Horus, leur fils. Typhon découvre le cadavre d'Osiris, le coupe en quatorze morceaux, et les disperse au loin. Isis parvient pourtant à les remettre ensemble, moins l'organe de la génération, auquel elle supplée par un phallus de sycomore, arbre qui, dès ce moment, devient sacré; puis elle ensevelit le cadavre à Philé, terre sainte. Osiris revient des enfers pour instruire son fils dans l'art de la guerre; celui-ci combat et vainc Typhon, qu'il enchaîne. Qui le croirait? cet ennemi est mis en liberté par Isis. Alors Horus, indigné, arrache à sa mère le diadème, qu'Hermès remplace par une tête de génisse. Typhon conteste la légitimité d'Horus, qui le défait, le chasse dans les déserts, et Horus est le dernier des dieux qui règne sur l'Égypte. On pourra, si l'on veut, voir dans ce mythe l'histoire de l'Egypte et la manière dont les tribus de pêcheurs et de pasteurs furent amenées à la connaissance de l'agriculture et de la Divinité, ou bien les révolutions physiques et astronomiques symbolisant dans la double vie d'Osiris la double récolte du pays, ou la marche différente du Nil dans les accidents de son cours, ou enfin le soleil montant et descendant sur l'équateur (1).

De quelque manière qu'on l'entende, il paraît que la théogonie égyptienne se fondait sur l'émanation. De huit dieux supérieurs, il en naît douze intermédiaires, et de ceux-ci sept inférieurs. Les grandes divinités sont des intelligences immatérielles que la seule raison peut comprendre; elles contiennent en elles le principe du monde réel, et leur lumière s'épanche en une série de gradations qui la représentent plus ou moins. Les dieux du second ordre dérivent des premiers, avec quatre de plus. Les incarnations viennent au troisième rang : divinités qui naissent, accomplissent leur

(1) Plutarque dit que les Égyptiens comparaient cette trinité au triangle rectangle qui a quatre parties de base, trois de hauteur, cinq d'hypoténuse. La base représente Osiris, l'autre côté Isis, l'hypoténuse Horus (*D'Isis et Osiris*). On sait que Platon, dans sa *République*, exprimait par cette figure l'emblème rationnel, emprunté certainement à l'Égypte.

mission, puis retournent au ciel, où elles se montrent sous forme de constellations.

Le développement successif de l'Être infini pour se répandre graduellement dans toutes les sphères, même inférieures, et pour vivifier par sa présence jusqu'aux moindres parties du grand tout, est représenté sous la forme historique des incarnations toujours plus parfaites jusqu'à la forme de l'homme, sous laquelle Osiris meurt, renaît, et devient l'auteur et le conservateur du monde visible.

Osiris, bienfaiteur et sauveur du peuple, devait rester le modèle des rois, qui, élevés dans une vie innocente au sein du temple, servis, non par des esclaves, mais par les fils des prêtres, étaient initiés aux grades supérieurs de la doctrine secrète, avant de monter sur le trône à l'âge de vingt ans révolus. On les assujettissait alors à d'invariables prescriptions; on les appelait eux-mêmes prêtres; on leur faisait un devoir de se montrer bienfaisants comme leur modèle, et, comme lui, après leur mort, on les consacrait avec de l'eau du Nil (1). C'est ce qui put faire confondre avec le dieu, dans les chansons populaires et dans les représentations religieuses, quelque Pharaon plus digne de la gratitude nationale, et donner naissance à l'opinion qu'Osiris était un ancien roi.

Chaque ville avait ses divinités particulières : Thèbes, Ammon et Maut; Memphis, Phta; Éléphantine, Cnef; Kemmis, Kem; Sienne et Sité, Saté; Bubaste, Bubastis; Saïs, Neit. Celles de Thèbes, de Memphis et d'Éléphantine prévalurent; mais, en général, c'étaient Isis, Osiris et Horus.

Nous avons attribué la prédominance de cette triade au triomphe de la tribu dont elle était particulièrement révérée. Plus tard, au temps des Ptolémées et de la grandeur d'Alexandrie, prévalut Sérapis, qui hérita de toutes les attributions d'Orisis; ce fut lui qui devint le maître des éléments, le souverain des eaux, des puissances terrestres et infernales, le dispensateur de la vie et le juge des morts, bienfaisant et terrible, dieu de la joie et des ténèbres. Sa figure, représentée d'abord, comme celle des génies de la nature, par des *canopes*, c'est-à-dire par des vases sphériques surmontés d'une tête d'homme ou d'animal, se métamorphosa plus dignement en un dieu au visage sévère, ayant le muid sur la tête, et, à son côté, un monstre enlacé d'un serpent à la triple tête, de chien, de loup et de lion. Sérapis

(1) STRABON, XVII. — PLUTARQUE, sur *Isis et Osiris*, DIODORE DE SICILE, I. Voy. l'édition de Gustave Parthey, Berlin, 1850. (Note de la 2[e] édit. française.)

Les profanes ont aussi raconté sur lui d'étranges fables; mais son oracle, consulté par Nicocréon, roi de Chypre, répondit : « Je « vous dirai quel dieu je suis; écoutez. La voûte des cieux est « ma tête, mon ventre est la mer; mes pieds sont sur la terre, « mes oreilles dans les régions de l'éther; mon œil est la face « splendide du soleil qui voit au loin. » Peut-être l'enseignait-on ainsi dans ses mystères, qui se propagèrent beaucoup, même chez les Romains.

Hermès. De même qu'Osiris offrait le modèle d'un prince, Hermès était celui du prêtre, ministre de la science et de la religion. La réunion de ces deux types forme le lien symbolique entre le glaive des Pharaons et le bâton sacré des prêtres. Thaut ou Hermès, trois fois très-grand (*trismégiste*), existait avant toutes choses; lui seul il comprit la nature du Démiourgos, et déposa cette connaissance dans des livres qu'il ne révéla que quand les âmes furent créées. Il vint ensuite en aide au premier auteur, et façonna les corps qui devaient être réunis aux âmes, ajoutant à celles-ci la douceur, la prudence, la modération, l'obéissance, l'amour du vrai. Il écrivit l'histoire des dieux, du ciel et de la création; il communiqua la science à Caméphis, aïeul d'Isis et d'Osiris, et il accorda à ceux-ci de pénétrer les mystères de ses livres, dont ils gardèrent pour eux une partie, et gravèrent le reste sur des colonnes (1), comme règle pour la vie des hommes.

Ces premiers écrits furent ensuite traduits en hiéroglyphes et en langue vulgaire par le second Hermès ou Thaut, deux fois grand, inventeur de l'écriture, de la grammaire, de l'astronomie, de la géométrie, de la médecine, de la musique, de l'arithmétique et de tous les arts qui embellissent la société. Il trouva la lyre, et constitua la caste sacerdotale, à laquelle il confia ses livres sacrés. Il est, en un mot, le symbole des thesmophores, instituteurs de l'Égypte. On accumula sur lui, dans la suite, beaucoup d'idées astronomiques, physiques et morales, combinées avec des faits historiques, en confondant Hermès, Thaut, Anubis, l'étoile de Sirius (le chien vigilant), Mercure (le conducteur des âmes).

(1) Manéthon dit que les colonnes hiéroglyphiques de Thaut étaient ἐν τῇ Σηριαδικῇ γῇ. Les interprètes ont en vain cherché où se trouvait cette *terre sériadique;* nous ne saurions le dire; nous avertirons seulement que le Juif Josèphe raconte comment le patriarche Seth, ayant appris d'Adam qu'il surviendrait un déluge d'eau et de feu, afin de ne pas laisser périr les connaissances primitives, surtout celles de l'astronomie, les grava sur deux colonnes, une de pierre, l'autre de brique, qui subsistaient encore dans la terre de Siriad, κατὰ τὴν Σιριάδα. *Archéol.*, I, c. II, § 3.

Science hermétique.

Les livres d'Hermès sont perdus, et les anciens nous donnent des renseignements très-divers sur la philosophie qu'ils contenaient. Selon le stoïcien Chérémon, qui vécut sous Tibère et accompagna en Égypte Élius Gallus (1), ils ne reconnaissaient d'autre monde que le monde visible, d'autre existence que l'existence matérielle, d'autres dieux que les astres, dont les révolutions étaient figurées dans les différents mythes et dirigeaient toutes les actions humaines. Les néo-platoniciens lavèrent les Égyptiens de ce sabéisme matériel, et supposèrent (en leur appliquant des noms et des idées plus perfectionnés et plus modernes) qu'ils croyaient à une intelligence subsistant par elle-même (νοῦ, λόγος) ; intelligence démiurgique d'abord, supérieure et antérieure au monde, puis, divisée, éparse dans toutes les sphères (2). Le sens originaire des livres hermétiques semble avoir été une intuition simple mais profonde de la nature, considérée comme vivante et identique dans toutes ses parties. La lutte de la matière et de l'esprit, du physique et de l'intellectuel, se manifesta plus tard, et par suite les savants égyptiens se seront partagés entre différents systèmes, ainsi que les Indiens (3).

Dieux, esprits, âmes, tout en un mot, selon la doctrine hermétique, se développait dans l'espace et dans la durée, formant un système de gradation qui se résolvait dans l'unité, comme leurs pyramides finissaient en pointe. Le ciel est réparti entre trois ordres de divinités : six ordres de démons sont au centre de notre monde, d'où ils communiquent leurs vertus propres aux animaux et aux plantes; d'autres régissent les sphères et les astres, intermédiaires entre l'homme et la Divinité.

Aussitôt qu'une âme veut abandonner le sein du Père suprême, celui-ci la confie à un démon tutélaire qui l'accompagne toute la vie, dans laquelle elle oublie son origine divine, et contracte des souillures dont elle doit se laver pour retourner pure au séjour des bienheureux. Les démons l'assistent encore après la mort, et l'on couvrait les cadavres d'amulettes pour les recommander aux bons et pour éloigner les méchants. Considérant la vie comme un court pèlerinage à l'égard de l'éternité qui nous attend au delà de la tombe, ils prenaient moins de soin à construire leurs maisons que leurs tombeaux, ces pyramides et ces vastes nécropoles

(1) Voy. PORPHYRE, *Epistola ad Anebonem Ægyptium*, dans la préface de JAMBLIQUE, *de Mysteriis*; Chiswik, 1821.

(2) Voy. principalement JAMBLIQUE, *de Mysteriis Ægyp.*, p. 305. — EUSÈBE, *Præp. evang.*, III, 4.

(3) GUIGNAUT sur Creutzer, liv. III, p. 873.

près de Thèbes, Lycopolis, Memphis, Abydos, dans lesquelles l'homme devait passer d'innombrables années sous le sceptre d'Osiris et d'Isis. Avant d'y pénétrer, l'homme doit se présenter au jugement d'Osiris. Ceux qui se sont conservés bons durant cette vie, montent aux sphères après neuf ans de purgation (1); ceux qui obéirent aux appétits sensuels devront recommencer trois fois la vie, et subir la transmigration dans le corps des animaux, jusqu'à ce que tous, après trois mille ans, retournent dans le sein de Dieu.

Les rites funéraires attestent les croyances d'un peuple et son degré de civilisation. Le Grec brûle les cadavres, enveloppe matérielle de l'esprit (2), qui s'élève avec la flamme en laissant la matière à la terre d'où elle est sortie. Les disciples de Zoroastre et les Thibétains livrent les morts en pâture aux oiseaux dans des enceintes aux murailles élevées, pour que leur contact ne souille ni le feu ni la terre. Nous autres, nous rendons la terre à la terre comme une semence pour l'avenir; ce soin pieux nous rend cher le champ du repos où l'amour qui survit va chercher la personne aimée, bien mieux que s'il avait à errer dans l'immensité de l'espace.

C'est à tort, cependant, que l'on a voulu déduire des précautions que prenaient les Égyptiens pour conserver les momies, qu'ils ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, et pensaient qu'elle périssait avec le corps. Le contraire est prouvé par les jugements des morts, la lutte entre le bon et le mauvais ange, et un *amenti* ou *hadès*, enfer des âmes. Peut-être supposaient-ils que celles-ci ne se séparaient du corps que lors de sa décomposition, et s'ingéniaient-ils, par ce motif, à les maintenir unies, afin d'éviter les pénibles transmigrations qu'elles étaient obligées de subir jusqu'au moment où elles devaient renaître dans un corps humain. Peut-être était-ce une application matérielle de la croyance ou du pressentiment de la résurrection du corps, et cette pensée aurait fait conserver soigneusement des restes que le souffle d'une vie immortelle ranimerait un jour.

Il est probable qu'Hérodote ne nous a pas transmis la formule rituelle des embaumeurs, par respect pour les mystères; mais Porphyre, plus récent et moins scrupuleux, raconte qu'après l'extraction des viscères, que l'on déposait dans un coffre, ils se

(1) Pindare, *Olymp.*, II, 109.

(2) Les anciens poëtes italiens appelaient le corps *soma* ou *salma*, somme, fardeau.

tournaient vers le soleil, et que l'un d'eux s'écriait : « Soleil Sei-« gneur, et vous divinités qui donnez la vie, accueillez-moi et « consignez-moi aux dieux infernaux, afin que j'entre dans leur « séjour, parce que je n'ai jamais cessé de révérer les dieux, dont « mes parents m'ont enseigné le culte. Tant qu'a duré ma vie, « j'ai toujours honoré ceux qui m'ont engendré; je n'ai jamais « fait périr personne, nié un dépôt, ni porté autrement dommage. « Que si j'ai manqué en mangeant ou en buvant des choses pro-« hibées, je n'ai pas péché pour moi, mais pour cette portion de « mon corps. » Ces paroles prononcées, le coffre était jeté à l'eau, et le corps, embaumé comme chose pure, était placé dans les nécropoles ou cités des morts, pourvu que le jugement eût déclaré le défunt bon et pieux.

Rien de plus difficile, néanmoins, que de déterminer, dans la mythologie égyptienne, la limite où l'astronomie fait place au mythe, l'allégorie à l'histoire, la personnification à la réalité, d'autant plus que beaucoup de ses personnages passèrent chez les autres nations en y subissant toujours de nouveaux changements. Nous n'entreprendrons pas de rechercher si Memnon, fameux par sa statue parlante (1), fut, soit un Pharaon, soit un dieu,

(1) Letronne (*Mémoires de l'Academie des inscript. et belles-lettres*, t. X, année 1833, puis dans un ouvrage séparé, sous le titre de *Statue vocale de Memnon*) détruisit la supposition d'une fraude dans le phénomène de la statue de Memnon. Il dit qu'Aménophis III fit placer devant l'édifice appelé *Amenophium* deux énormes colosses monolithes pareils de matière et de dimensions, qu'aucune particularité ne distinguait de tant d'autres. Celui qui était placé au nord fut brisé par moitié dans un tremblement de terre, l'an 27 avant J.-C.; après quoi, la partie restée debout faisait entendre un son au lever du soleil. Les voyageurs y firent attention; quelques-uns, comme Strabon, crurent que c'était une fraude; mais, quand on reconnut que l'art n'y était pour rien, la curiosité et l'étonnement s'accrurent. Les poésies et les légendes se multiplièrent; les Grecs, habitués à composer l'histoire avec les homonymes, dirent que c'était la statue de Memnon, parce qu'elle se trouvait dans les *Memnonia* ou quartier des tombeaux, et que chaque matin ce fils de l'Aurore saluait sa mère. Bientôt la célébrité du colosse et de sa voix surpassa celle de tous les autres monuments de Thèbes; aussi, de Néron à Septime Sévère, les jambes et le piédestal se couvrirent-ils d'inscriptions attestant l'admiration des curieux. Septime Sévère crut qu'il serait bien de restaurer le colosse, dans l'espoir que sa voix augmenterait de volume et contribuerait mieux que les persécutions à remettre le paganisme en honneur; mais cette opération, au lieu de ranimer la voix, l'éteignit pour toujours.

Plus récemment, Wilkinson prétendit avoir découvert que le son était produit par une personne qui, cachée dans une niche, frappait contre une pierre sonore fixée sur la poitrine, pierre qui rend encore à présent le son métallique (ὡς χάλκοιο τυπετός) entendu de son temps par Julie Balbilla. Mais le fait ne paraît pas suffisamment prouvé. On peut croire, de plus, qu'existant dans la partie

soit le génie du son et de la lumière. Nous n'entrerons pas dans l'examen d'autres questions vivement débattues entre des savants du premier ordre avec des arguments d'un poids égal ; nous nous sommes contenté d'en tirer, non sans peine, cette esquisse des doctrines sacerdotales.

Religion populaire. À côté de ces dernières, subsistaient les croyances matérielles, déplorable égarement des descendants de Cham. Diodore rapporte qu'un roi, tout exprès pour entretenir la discorde entre les Égyptiens, avait enseigné à une province le culte d'un dieu, à une autre celui d'une divinité différente. Les religions ne s'imposent pas de la sorte ; mais il est vrai que cette diversité de dieux était une source perpétuelle de dissensions. Du temps des Romains, les habitants de Cynopolis combattaient pour les chiens sacrés contre les Oxyrinchites : les Ombites firent pour les éperviers la guerre aux Tentyrites.

Animaux sacrés. Avec le progrès des idées, l'on a cherché des motifs naturels ou de gratitude au culte des différents animaux et de certaines plantes ; on a voulu y apercevoir des indications astronomiques ou des symboles ingénieux, confirmés quelquefois par leur application aux hiéroglyphes. Le singe cynocéphale signifiait la lune, parce que la femelle est sujette au flux menstruel, ou la caste sacerdotale, parce qu'il ne mange pas de poisson ; le scarabée, dont la figure se trouve par milliers sur les antiquités égyptiennes, exprimait la puissance créatrice ; le lion, l'inondation du Nil, par suite de coïncidences astronomiques ; le crocodile, l'eau potable ; le serpent, le temps indivisible ; le chat détruit les rats ; la gazelle fuit dans le désert à la crue du Nil, et, par la régularité d'un acte naturel, elle marque la division du jour en douze heures. De

restaurée du corps, cette niche y fut placée plus tard pour suppléer artificiellement au phénomène qui avait cessé. On a présenté dernièrement à l'Académie française un écrit dans lequel ce son était attribué à un développement d'action électrique. M. Sellier revint sur cette question devant la même Académie, en la présentant non plus comme conjecture, mais comme théorie, à l'aide de nombreuses expériences tendant à démontrer qu'il existe des relations entre la production du son et le développement de l'électricité. Nous rapporterons la suivante : Si l'on répand sur une plaque vibrante de la poudre de silex, elle se fixe sur les lignes nodales ; si, à sa place, on emploie la colophane réduite en poudre impalpable, il arrive au contraire que les lignes nodales se dépouillent et que les parties vibrantes se couvrent de résine. Or, les lignes nodales attirent le verre pulvérisé, qui s'y amasse en tourbillon ; elles se dépouillent en employant la colophane, qui fuit de même en tourbillonnant, tandis que les cavités intermédiaires l'arrêtent. Ces dernières possèdent l'électricité positive, les premières la négative ; d'où l'on déduit que dans un corps sonore l'électricité se divise en fractions.

même, parmi les plantes, le palmier, dont les rameaux se renouvellent chaque année, était le symbole de l'année; l'oignon de mer (κρόμμυον, *scylla maritima*) était vénéré comme remède contre l'hydropisie (1), le lotos surtout (*nymphæa nelumbo*) était considéré comme sacré; sur lui reposaient les dieux de l'Égypte, de même que ceux de l'Inde, et il leur servait d'ornement. Il devait cette vénération à sa ressemblance avec le phallus.

On croirait à tort que tous les animaux de la même espèce fussent sacrés, et que dès lors on ne s'en nourrît pas; quelques individus seulement étaient gardés avec soin aux frais de l'État, servis par les plus hauts personnages, et leurs obsèques se célébraient avec une pompe incroyable. L'ibis et le bœuf Apis recevaient les plus grands honneurs. Le premier, se nourrissant de serpents sur les bords du Nil, annonçait par son apparition la crue de ce fleuve (2); on lui attribuait une pureté virginale, un inviolable attachement pour le pays natal, au point de se laisser mourir de faim quand on le transportait ailleurs; il connaissait les phases de la lune, et réglait sa nourriture en proportion. Les Égyptiens l'élevaient dans l'enceinte des temples, et le laissaient errer par la ville; le tuer, même involontairement, était un crime capital, et l'on disait que si les dieux avaient pris une figure quelconque, c'eût été celle de l'ibis. A sa mort, il était embaumé avec tout le soin que l'on mettait à préserver de la corruption le corps de ses parents; aussi en trouve-t-on un grand nombre dans les tombeaux, et en existe-t-il des représentations à l'infini. L'ibis.

Le bœuf Apis naissait d'une génisse fécondée par un rayon céleste; il devait être noir, sauf un triangle sur le front et un croissant au flanc droit, avoir de plus sous la langue une excroissance de la forme d'un scarabée. Dès qu'un Apis était découvert, on allait le chercher en grande pompe; il était nourri durant quatre mois dans un vaste édifice ouvert au levant; puis on annonçait une grande fête, après laquelle il était conduit à Héliopolis, où il était nourri pendant quarante jours par Apis.

(1) Les admirateurs de l'Égypte ont prétendu qu'on y révérait dans l'oignon la figure de la terre et sa stratification par couches. Il nous semble plus probable qu'il était en honneur aux environs de Péluse parce qu'il était un remède contre une cruelle maladie du genre de la tympanite, occasionnée par les exhalaisons du lac Serbonite, imprégné de soufre et de bitume.

(2) « Les ibis, dit Hérodote, ont la tête et le cou déplumés sur le devant, des plumes blanches, excepté sur la tête, à la nuque, à l'extrémité des ailes et au croupion, où elles sont noires. » On débattit le point de savoir de quelle variété il était question; Cuvier décida qu'il s'agissait du *Numenius Ibix*.

les prêtres dans le temple. Amené enfin à Memphis, dans le sanctuaire de Phtha, il y recevait les adorations de toute l'Égypte. Mourait-il, le deuil était général, jusqu'à ce que l'on en trouvât un nouveau; on l'ensevelissait dans le temple de Sérapis ou dans le tombeau des rois.

Comme chaque animal était spécialement consacré à un dieu, les formes de l'un et de l'autre se confondaient dans la représentation : de là, les sphinx, les canopes, les bizarres figures des dieux et les accouplements étranges, caractère distinctif de l'art égyptien.

Pratiques. Le culte d'Osiris devait porter les Égyptiens à imiter ce dieu en répandant l'agriculture et les arts, en combattant Typhon, c'est-à-dire en empêchant l'envahissement de la mer d'un côté, des sables d'un désert de l'autre. Leur croyance les conduisait cependant à des pratiques étranges; ils ne mangeaient jamais de froment; ils faisaient leur pain avec *l'olyra*, espèce de seigle (1), et ils réputaient immondes certains animaux, surtout les porcs. Un soldat romain, ayant tué par hasard un chat, fut massacré par le peuple en furie, malgré l'intervention du roi et le nom formidable de Rome. On dit que Cambyse fit placer au-devant de son armée une rangée d'animaux sacrés, et que les Égyptiens se laissèrent mettre en déroute pour ne pas diriger leurs armes contre eux. Sous Adrien, Alexandrie fut dans le trouble et la désolation, parce qu'on ne trouvait pas de bœuf Apis. Lors des fêtes d'Isis, hommes et femmes se battaient et commettaient mille obscénités. On accourait en foule aux oracles des animaux érigés en dieux, et il est presque hors de doute qu'on alla jusqu'à leur sacrifier des hommes.

La religion égyptienne est donc un tel mélange de ce qu'il y a de plus sublime et de plus abject, que l'on croirait impossible d'y introduire jamais un parfait accord (2). Les prêtres devaient pourtant y être parvenus, puisque les institutions religieuses jetèrent de si profondes racines. Deux fois les Perses envahirent l'Égypte et l'opprimèrent; le despotisme des Grecs y dura trois siècles; puis vint l'administration romaine, et néanmoins ces institutions résistèrent à l'influence étrangère. Au moment même

(1) C'est ce que croit Galien. D'autres ont dit que c'était le riz; mais il paraît que ce grain, qui est aujourd'hui le principal produit du pays, n'y a été introduit de l'Inde que sous les califes.

(2) Consultez Champollion, *Panthéon égyptien;* Paris, 1823. — *Die Mythologie der Ægygter*, dargestellt von Konrad Schwenck; Francfort, 1846. (Note de la 2e édit. française.)

où ils perdaient leur indépendance nationale, les Égyptiens triomphaient par la religion, et non-seulement ils conservaient intacts leurs autels et leurs dieux, mais ils étendaient sur les vainqueurs le mystérieux empire des âmes. Les Ptolémées et les empereurs romains révérèrent, tout aussi bien que les Pharaons, le roi Osiris et le prêtre Hermès, érigèrent des temples et des obélisques à leur divinité, en briguèrent la parenté dans des titres fastueux; la langue grecque et la latine, à l'imitation des hiéroglyphes, exprimèrent l'adoration et les offrandes.

CHAPITRE XXIII.

LES HIÉROGLYPHES.

Sur les pyramides, sur les temples, dans les hypogées, sur les obélisques, sur les caisses et les enveloppes des momies, on voit dessinées par milliers des figures d'un aspect aussi riche que bizarre; les astres s'y mêlent aux animaux domestiques et sauvages; on y trouve des hommes entiers ou des membres du corps humain, dans toutes sortes d'accoutrements, avec tout ce qui naît dans les champs ou sert à l'habillement, à la défense, à la commodité de la vie; joignez-y un assemblage de lignes droites, courbes, brisées, réunies en figures de toute sorte; puis, comme si la nature ne suffisait pas, viennent les produits de l'imagination, et des ailes sont attachées au quadrupède, des têtes d'animaux au buste de l'homme, des visages humains accouplés à des monstres inconnus.

Le vulgaire, en présence de cet amas incohérent, ne savait qu'admirer cette extravagance fantastique; le penseur regrettait de ne pouvoir sonder le mystère des siècles qu'il croyait caché sous ces figures. Les tentatives faites pour soulever le voile restèrent sans résultat; sans parler des charlataneries du P. Kircher (1), le Danois Zoega est le premier qui,

(1) Voy. *Œdipus Ægyptius*. — *Obeliscus Pamphilius*, 1630-1676. Pour la gloire de l'Italie, il faut rappeler qu'un siècle auparavant Pietro Valeriano avait jugé alphabétiques certains groupes d'hiéroglyphes. (Voy. *Hiéroglyph.*, l. XLVII, ch. XXVII, p. 57.) — Plus tard, Samuel Shuckford (*Histoire du monde*, 1730, P. II, p. 282) pensa que les signes idéographiques pourraient être mêlés avec des groupes alphabétiques.

dans les hiéroglyphes, soupçonna un élément phonétique; connaissant bien les classiques et même le cophte, il comprit que, au lieu d'expliquer directement les inscriptions entières, il fallait d'abord en déterminer les éléments. D'autres suivirent ses traces, mais avec des résultats si peu satisfaisants que les savants européens considéraient comme désespérée l'interprétation des hiéroglyphes.

Cependant, de même que l'on croyait que l'homme s'était élevé de l'état sauvage à la vie sociale, qu'il était parti du cri et de l'interjection pour arriver à expliquer par la parole les pensées les plus subtiles, les sentiments les plus exquis, de même s'était répandue l'opinion que, pour donner de la stabilité à ses idées, il avait d'abord inventé l'écriture idéographique, c'est-à-dire l'art de représenter les idées des choses, non leurs noms. L'écriture hiéroglyphique passait pour telle; puis, en l'abrégeant et en la perfectionnant, on aurait trouvé les caractères syllabiques comme ceux des Chinois, et enfin l'écriture alphabétique.

Rien de moins naturelpourtant que ce passage. Comment, en effet, une écriture sans aucune relation avec la parole, peignant à l'œil les objets, non les paroles, pouvait-elle engendrer un système dans lequel se retracent, non les images, mais les sons? Supposez une écriture représentative aussi parfaite que vous le voudrez, elle n'exprimera jamais la plus simple proposition, même analytiquement. Celui qui croira qu'elle peut suggérer la pensée de signes propres à noter les uns après les autres les éléments de chaque mot, pourra aussi bien croire que la vue de Jupiter Olympien peut suggérer la manière d'écrire son nom (1).

(1) Le dernier à soutenir que l'alphabet est sorti des hiéroglyphes fut l'Allemand Knopp dans le *Schrift aus Bild*, où il prétend que tous les alphabets existants sont une altération d'images et de symboles. Si nous observons, en effet, l'alphabet phénicien, dont ceux de l'Europe sont dérivés, nous voyons que *aleph* dans leur idiome veut dire taureau, et qu'une tête de taureau représente l'A; *bait* signifie maison, et le B en a la forme; *dalet* est la porte, et le D en représente une. Si nous en venons à nos langages modernes, le B reproduit la forme de la bouche quand elle prononce cette lettre; de même l'O; l'S, le serpent, etc., etc. Mais cela ne nous paraît indiquer autre chose, sinon que le premier des alphabets fut imitatif des figures dans la forme des lettres. Avant Knopp, Champollion avait remarqué une grande différence entre l'alphabet figuratif des Égyptiens et celui des Hébreux. Groguet, avant ce dernier (*Voyage de Norden*, notes et éclaircissements, t. III, p. 296), avait considéré les hiéroglyphes comme des majuscules calligraphiques de l'alphabet hébreu. Le Prussien Sickler a fait depuis sur ce sujet un très-beau travail, intitulé : *Die heilige Priestersprache*

Les Égyptiens, dans leurs anciennes traditions, attribuent néanmoins à Thaut ou à Hermès l'invention des seize lettres primitives que les Grecs disaient avoir reçues de Cadmus (1), les seules dont on ne puisse attribuer l'origine à un personnage historique, et qui suffisent à exprimer quelque son que ce soit sortant de la bouche de l'homme : synthèse profonde, dépassant tellement les lois naturelles de l'intelligence que beaucoup pensent qu'elle ne saurait avoir pour auteur que Dieu lui-même, ou les patriarches antédiluviens, éclairés par sa vision.

Cependant, lorsqu'on désespérait de l'explication des hiéroglyphes, voici que la lumière se fait à la suite d'un événement dont le but était tout autre. Napoléon, dans l'intention de frapper les Anglais au cœur et d'exécuter le grand dessein conçu jadis par saint Louis, débarque en Égypte, et, au milieu de triomphes et de désastres, il envoie des savants explorer le pays. Au nombre de leurs découvertes, qui, au contraire de celle de Colomb, révélèrent un monde antique oublié, l'inscription de Rosette fut peut-être la plus importante. Raschid ou Rosette est la plus délicieuse des villes de l'Égypte ; elle est à cinq milles environ de la mer, rafraîchie par les vents du nord, entourée de riantes campagnes arrosées par le bras du Nil qui se jette dans la Méditerranée, près de l'ancienne bouche Bolbitine. Tandis que les Français, s'occupant de la fortifier, nettoyaient un fossé, ils en tirèrent un obélisque portant une triple inscription, grecque, démotique et hiéroglyphique. Comme ils en reconnurent le prix, ils songèrent à l'expédier aussitôt à Paris; mais elle tomba entre les mains des Anglais, et fut portée dans le musée britannique. Si les trois textes n'étaient que la traduction l'un de l'autre, on avait enfin trouvé le moyen de lire ces hiéroglyphes impénétrables. Les mots grecs révéleraient le secret des autres; l'Isis mystérieuse laisserait tomber le voile de sa face; aussi, par toute l'Europe, résonna joyeusement le mot d'Archimède : *Je l'ai trouve!* et Sylvestre de Sacy, Ackerblad, Pahlin, Young et d'autres savants, s'appliquèrent à déchiffrer ces textes précieux.

Inscription de Rosette.

Mais les difficultés se révèlent à l'œuvre. Comment expli-

der Ægyptier als ein dem semitischem Sprachstamme anhverwandter Dialekt aus historischen Monumenten erwiesen; 1822-24.

(1) a, b, g, d, e, i, k, l, m, n, o, p, r, s, t, u. Les huit autres lettres ajoutées en Grèce par Palamède et par Simonide, ainsi que les innombrables variations introduites dans les autres alphabets, rentrent dans celles-ci.

quer ces hiéroglyphes, si l'on ignore la langue qu'ils ont eue à exprimer !

Quelle que soit cette langue, les noms propres étrangers devront être identiques dans toutes, et la lecture de ceux-ci donnera la clef des autres. Nous avons dit les noms propres étrangers, car ils ne représentaient aucune idée dans le langage parlé, que l'on pût traduire en signes idéographiques. Or l'inscription de Rosette offrait précisément beaucoup de ces noms ; par malheur, le commencement, où ils se trouvaient, était mutilé et ne conservait que le nom de Ptolémée (1). Mais une circonstance

(1) L'inscription de Rosette se compose d'abord de beaucoup de signes hiéroglyphiques dont le commencement manque, puis de 34 lignes en égyptien, enfin de 53 en grec. MM. Marcel, directeur de l'imprimerie française au Caire, et Galland, employé dans cet établissement, en tirèrent aussitôt une copie qui fut envoyée en France. Ameilhon publia, en 1801, le premier *éclaircissement* qui révéla au monde littéraire une aussi importante conquête ; mais son étude ne porta que sur le grec. En 1802, le savant orientaliste Sylvestre de Sacy, dont la perte semble irréparable, s'occupa de la partie égyptienne, et le savant Suédois Ackerblad lui adressa quelques lettres à ce sujet. (AMEILHON, *Éclaircissements sur l'inscription grecque du monument trouvé à Rosette*, 1801. — SACY, *Lettre au citoyen Chaptal, au sujet de l'inscription égyptienne du monument, etc.* ; Paris, 1802. — ACKERBLAD, *Lettre sur l'inscription égyptienne de Rosette* ; Paris, 1802.) Vinrent ensuite le Suédois comte Pahlin et Cousinery, celui-ci dans le *Magasin encyclopédique* de 1807-1808, celui-là dans l'*Analyse de l'inscription en hiéroglyphes du monument, etc.* ; Dresde, 1804. Lorsque la pierre fut portée à Londres, Granville Penn publia exactement l'inscription grecque, puis la Société d'archéologie de Londres fit graver, de grandeur naturelle, les trois inscriptions, qui furent reproduites de la même manière à Munich, en 1817. Ceux qui s'en sont occupés par la suite, ont travaillé sur ces exemplaires. — Parmi les publications auxquelles a donné lieu, depuis trente ans, l'inscription de Rosette, on peut citer :

Historisch-antiquarische untersuchungen über Ægypten oder die Inschrift von Rosette aus dem Griechischen übersetzt und erläutert, von Dr DRUMANN ; Kœnigsberg, 1823.

Essai sur le texte grec de l'inscription de Rosette, par CH. LENORMANT ; Paris, 1840, in-4°.

Inscription grecque de Rosette, texte et traduction littérale accompagnée d'un commentaire critique, historique et archéologique, par M. LETRONNE ; Paris, 1840, Firmin Didot.

Analyse grammaticale du texte démotique du décret de Rosette, par F. DE SAULCY ; 1re partie. Paris, 1845, in-4°.

Inscriptio Rosettana hieroglyphica, vel interpretatio decreti Rosettani sacra lingua litterisque sacris veterum Ægyptiorum redactæ partis, studio HENRICI BRUGSCH ; Berolini, 1851, in 4°. (Note de la 2e édit. française.)

Voici la version des six premières lignes du texte grec, faite par M. Ameilhon :

REGNANTE (REGE) JUVENE ET SUCCESSORE PATRIS IN REGNUM, DOMINO CORONARUM PERILLUSTRI, ÆGYPTI STABILITORE ET RERUM QUÆ PERTINENT AD DEOS, PIO HOSTIUM VICTORE, VITÆ HOMINUM EMENDATORE, DOMINO TRIGINTA ANNORUM PERIODORUM,

favorable fit que l'Italien Belzoni trouva à Philé et transporta en Angleterre la base d'un obélisque sur laquelle se trouvait, en écriture hiéroglyphique et grecque, outre le nom de Ptolémée, celui de Cléopâtre. Dans ces deux noms, sont employées six lettres pareilles, P, T, L, A, E, O, qui, comparaison faite, prouvèrent qu'il existait des signes alphabétiques dans les hiéroglyphes. On s'était déjà douté que les noms de rois étaient renfermés dans certains parallélogrammes dits *cartouches*; or l'inscription nouvelle en était la confirmation, et, comme les monuments sont pleins de cartouches semblables, on s'assura, en les étudiant, qu'il y avait dans les hiéroglyphes des caractères alphabétiques dont on put alors vérifier la figure.

Voilà en quoi consiste la découverte de Champollion (1),

SICUT VULCANUS ILLE MAGNUS; REGE SICUT SOL, MAGNUS REX, TAM SUPERIORUM QUAM INFERIORUM REGIONUM; GNATO DEORUM PHILOPATORUM; QUEM VULCANUS APPROBAVIT, CUI SOL DEDIT VICTORIAM, IMAGINE VIVENTE JOVIS, FILIO SOLIS, DILECTO A PHTHA, ANNO NONO, SUB PONTIFICE ÆTE (ÆTÆ FILIO), ALEXANDRI QUIDEM ET DEORUM SOTERUM ADELPHORUM, ET DEORUM EVERGETUM, ET DEORUM PHILOPATORUM, ET DEI EPIPHANIS GRATIOSI; ATHLOPHORA BERENICES EVERGETIDIS PYRRHA, FILIA PHILINI; CANOPHORA ARSINOES PHILADELPHÆ AREIA, FILIA DIOGENIS; SACERDOTE ARSINOES PHILOPATORES, IRENE, FILIA PTOLOMÆI; MENSIS XANDICI QUARTA DIE, ÆGYPTIORUM VERO MECHIR OCTODECIMA; DECRETUM.

Cette canéphore Arsinoé dément, du moins pour cette époque, l'assertion d'Herodote, qu'il n'y avait pas de prêtresses en Egypte.

L'inscription de l'obélisque de Philé porte :

Au roi Ptolemée, à la reine Cleopâtre sa sœur, à la reine Chéopâtre sa femme, dieux évergètes, salut.

Nous, prêtres d'Isis, adorée à l'Abaton et à Philé, deesse très-grande;

Considérant que les stratéges, les épistates, les thébarques, les chanceliers royaux, les épistates des corps préposés à la garde du pays, tous les officiers publics qui viennent à Philé, les troupes qui les accompagnent, et le reste de leur suite, nous obligent à leur fournir de l'argent, ce qui fait que le temple en est appauvri, et que nous risquons de n'avoir plus de quoi suffire aux depenses légales des sacrifices et des libations qui se font pour votre conservation et celle de vos enfants;

Nous vous supplions, ô dieux très-grands! de faire écrire par votre parent et epistolographe Numenius, à Lochus votre parent et stratége de la Thebaïde, de ne pas user avec nous de vexations pareilles et de ne pas souffrir qu'il en soit usé par d'autres; de nous donner à cet effet les ordonnances et autorisations habituelles, dans lesquelles nous vous prions d'insérer l'autorisation d'élever une stèle où nous inscrirons le bienfait exercé par vous à notre égard dans cette occasion, afin que cette stèle conserve un éternel souvenir de la faveur que vous nous aurez accordée.

S'il en est ainsi, nous et le temple serons en ceci, comme nous sommes en d'autres choses, vos très-obligés. Vivez heureux. — Voy. Letronne, *Inscr. d'Égypte*, t. II, p. 337.

(1) D'autres nations disputent à la France l'honneur de cette découverte. Les Anglais mettent en avant le docteur YOUNG, auteur de l'article *Égypte*, dans l'*En-*

déjà indiquée dans ses lettres à Dacier en 1822, puis dans le *Précis du système des hiéroglyphes*, publié deux ans après : découverte perfectionnée dans le voyage qu'il fit en Égypte et en Nubie, déposée enfin dans la grammaire (1) qu'en mourant,

cyclopædia Britannica, 1819, et de l'*Account of some recent discoveries in hieroglyph. litter.*; (Londres, 1723); les Allemands, le célèbre SPOHN, qui, dans ses *Mémoires*, proposa des règles excellentes pour l'explication de ces énigmes. SEYFFARTH, son élève, professeur à Leipzig, dans ses *Rudimenta hieroglyphica* (Leipzig, 1826), alla plus loin que Champollion sur quelques points. Dernièrement, PAHLIN publia ses *Nouvelles recherches sur l'inscription en lettres sacrées du monument de Rosette* (Florence, 1830), où il s'approprie la découverte de Champollion. Elle ne constituerait, selon lui, qu'une fausse application des principes établis dans son *Analyse de l'inscription de Rosette* (Dresde, 1804) et dans ses *Fragments de l'étude des hiéroglyphes*.

LENORMANT, *Sur le précis du système hiéroglyphique de Champollion le jeune*, 1830. — *Recherches sur l'origine, la destination chez les anciens, et l'utilité actuelle des hiéroglyphes d'Horapollon*; 1838, in-4°. (Note de la 2e édition française.)

(1) *Grammaire égyptienne ou principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne, appliquée à la représentation de la langue parlée, par* CHAMPOLLION LE JEUNE, *publiée sur le manuscrit autographe*; Paris, 1836.

Dictionnaire égyptien en écriture hiéroglyphique, par CHAMPOLLION LE JEUNE, *publié d'après les manuscrits autographes, par* M. CHAMPOLLION-FIGEAC; Paris, Firmin Didot, 1841, in-fol. — *Catalogue des signes hiéroglyphiques de l'imprimerie nationale, dressé par* M. E. DE ROUGÉ, conservateur des monuments égyptiens du musée du Louvre; Paris, 1851, in-4°. (Note de la 2e édition française).

On peut consulter encore les ouvrages suivants :

Conjectures sur l'inscription de Rosette, par PAHLIN, 1804.

Spiegazione della statua egizia de Ozial, 1824.

Explication du zodiaque de Denderah, 1824.

Atti de l'Academia di Torino, t. XXIX, XXXIV, etc.

Dissertazioni di PEYRON, GAZZERA, SAN QUINTINO...

Essai sur les hiéroglyphes égyptiens, par LACOUR DE BORDEAUX, 1821.

Horapollinis Niloi hieroglyphica, de CONRARD LEEMANS; Amsterdam, 1835. Il fait connaître tout ce que l'on sait à ce sujet jusqu'à présent; mais sa neutralité entre Champollion et Seyffarth n'est pas ce que l'on pouvait désirer de lui.

Analyse grammaticale et raisonnée des différents textes égyptiens (Paris, 1837), de FRANCESCO SALVOLINI, élève de Champollion. Le 1er vol. contient le texte hiéroglyphique et démotique du monument de Rosette. En 1825, il avait annoté le manuscrit d'Aix que nous avons cité. Il mourut à l'âge de vingt-neuf ans.

YOUNG, *Rudiments of an ægyptian dictionary in the ancient enchorial character containing all the words of which the sense has been ascertained*; Londres, 1731.

SPOHN, *De lingua et litteris veterum Ægyptiorum, etc.* Edidit et absolvit H. SEYFFARTH; Leipzig, 1831.

J. BURTON, *Excerpta hieroglyphica*, 1828-1830, au Caire.

jeune encore, il recommanda aux soins de son frère comme son titre de gloire auprès de la postérité. Et la postérité fera justice, au milieu des grands éloges et des vives oppositions (1) dont Champollion a été l'objet; car il pourrait avoir erré dans l'application de son système sans que celui-ci cessât d'être vrai. La formule générale d'une équation algébrique serait-elle moins vraie, parce que son inventeur se serait toujours trompé dans son emploi?

La plupart des savants paraissent, néanmoins, avoir admis que la langue des anciens Égyptiens n'avait pas entièrement péri avec l'empire des Pharaons, et qu'elle s'est conservée dans l'idiome cophte; bien que cet idiome, dans lequel ont été traduits

Or. Félix, *Note sur les dynasties des Pharaons avec les hiéroglyphes, précédés de leur alphabet;* Au Caire, 1828, et Florence, 1838.

Zurdetti, *Lettera sopra due antichi monumenti egizii, etc.;* Milan, 1835.

Wilkinson, *Materia hieroglyphica;* Malte, 1828. La 1re partie est un tableau des divinités; la 2e, de l'histoire ancienne.

Kosegarten, *De prisca Ægyptiorum litteratura commentatio prima;* Weimar, 1828.

Reuvens, Lettres à M. Letronne sur les papyrus bilingues et grecs, et sur quelques autres monuments gréco-égyptiens du musée d'antiquités de l'université de Leiden, 1830.

Papyri græci musei antiquarii publici Ludguni-Batavi; Edidit Conrad Leemans, Ludguni-Batav., 1843, in-4°.

Ideler, *Hermapion, sive rudimenta hieroglyphicæ veterum Ægyptiorum litteraturæ;* Leipzig, 1836.

Nork, *Versuchte der Hieroglyphie;* Leipzig. 1837.

Goulianoff, *Examen critique de la théorie de Champollion;* Dresde, 1836.

Examen de quelques points des doctrines de J.-F. Champollion, relatives à l'écriture hiéroglyphique des anciens Égyptiens, par M. Ed. Dulaurier. Paris, 1847.

Scriptura Ægyptiorum demotica ex papyris et inscriptionibus explanata. Scripsit Henricus Brugsch; Berolini; 1848. — Du même : *Numerorum apud veteres Ægyptios demoticorum doctrina;* Berlin, 1849. — *De natura et indole linguæ popularis Ægyptiorum;* Berlin, 1850. — *Sammlung demotischer Urkunden;* Berlin, 1850. (Note de la 2e édition française.)

(1) Le fameux Klaproth, l'un des philologues les plus profonds, combattit énergiquement le système de Champollion, et beaucoup d'autres avec lui. Il nous suffira de nommer le Napolitain Cataldo Janelli, qui non-seulement nie que les hiéroglyphes soient alphabétiques, mais que la langue cophte ait jamais été celle des prêtres, affirmant que les hiéroglyphes sont lexéoschèmes, c'est-à-dire signes de paroles. Voyez *Fundamenta hermeneutica hierographiæ crypticæ veterum gentium, sive hermeneutices hierographicæ libri tres;* Naples, 1830. — *Hieroglyphica Ægyptia ex Horo Apolline, etc., ex obelisco Flaminio*. Ib. — *Tabulæ Rosettanæ hieroglyphicæ et centuriæ sinogrammatum interpretatio tentata*. Ib. — *Tentamen hermeneuticum in hierographiam crypticam veterum gentium, etc.* Ib., 1831.

plusieurs ouvrages ecclésiastiques chrétiens (1), soit altéré, surtout par le mélange de mots grecs et arabes, il est moins différent de l'idiome antique que ne le sont nos langues modernes de celles qu'on parlait il y a mille ans. L'égyptien était monosyllabique.

Le passage de saint Clément qui a jeté la première clarté sur ces études est si confus qu'on l'interprète difficilement. La traduction la plus raisonnable paraît celle-ci : « Les Égyptiens lettrés apprennent d'abord la méthode d'écriture égyptienne, « dite épistolaire (*epistolographikin*), puis la sacerdotale, dont se « servent les scribes sacrés, enfin la hiéroglyphique. Cette « dernière comprend l'écriture où les mots sont désignés *sous* « *leur propre forme, au moyen des premières lettres*, et celle « qui les rappelle à l'aide de symboles. A celle-ci appar« tiennent beaucoup de subdivisions, selon qu'il s'agit de

(1) Les livres cophtes sont écrits en trois dialectes : saïde ou thébain, baïrien ou memphitique, basmurien de la basse Égypte. M. Quatremère a soutenu, avec nombre de preuves à l'appui, que la langue cophte est l'ancien égyptien. (*Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte.*) Nous avons vu, dans une note précédente, que le fait était nié par Janelli. M. John Williams soutient, de son côté, qu'il est impossible qu'un petit nombre de personnes (comme la famille de Jacob fixée en Égypte) aient conservé leur propre langue parmi des étrangers. On doit plutôt croire, selon lui, qu'ils adoptèrent et conservèrent l'ancienne langue égyptienne, qui, en conséquence, serait l'hébreu du Pentateuque. Cela posé, il soutient que les hiéroglyphes en sont la traduction en langue figurée, et s'appuie sur l'explication de diverses inscriptions. *An Essai on the hieroglyphes ;* Londres, 1836.

Kircher, Tuki, Blumberg, Lacroze, Valperga-Caluso, sous le titre de *Didymus Taurinensis*, et, en dernier lieu, le savant Amédée Peyron, qui a composé un dictionnaire cophte (Turin, 1835), ont fait des travaux sur cette langue. Tattan en a publié une grammaire à Londres en 1830, et l'on en attend une plus complète du docteur Lepsius, secrétaire rédacteur de l'Institut archéologique de Rome; il est déjà connu favorablement par la *Paleografia siccome amminicolo alle indagini di lingua, referita specialmente al sanscritto. — Sull' origine e affinità dei nomi numerali nelle lingue indogermanica, semitica e copta ;* Berlin, 1834. Selon lui, le cophte, véritable langage des anciens Égyptiens, se montre beaucoup plus ancien et plus stable que telle langue indo-germanique ou sémitique que ce soit; il y a trouvé les chiffres des nombres et leurs noms; ce qui les lui fait croire transmis à l'Inde par les Égyptiens : il a remarqué de plus une extrême concordance entre l'alphabet démotique et le sémitique. — M. Lepsius a publié, en 1837, à Rome, une lettre à M. le professeur Rosellini sur l'alphabet hiéroglyphique. (Note de la 2ᵉ édition française.)

Klaproth, dans ses *Mémoires relatifs à l'Asie*, Paris, 1836, t. I, p. 306, ayant confronté 205 mots cophtes, a trouvé qu'ils n'avaient aucun rapport avec la langue des Berbères, et beaucoup, au contraire, avec celles des peuples du nord-est de l'Europe, surtout avec celle des races finniques : il en conlut que les Égyptiens ne sont nullement originaires d'Afrique.

« représenter les objets au propre par imitation, ou de les « exprimer, soit au figuré, soit par des allégories sous formes « d'énigmes. » Les mots que nous avons soulignés, ont été compris d'une manière différente par Champollion et ses contradicteurs, Goulianoff et Klaproth.

Champollion, bien loin d'admettre cette généalogie de l'écriture, juge, comme nous, impossible que la pure image de la chose signifiée devienne jamais l'écriture de son nom, ou qu'un hiéroglyphe passe à l'état phonétique sans avoir été précédé par l'alphabet des sons. Les Égyptiens faisaient donc usage contemporainement de trois genres d'écriture : la *démotique* ou écriture vulgaire, pour les besoins ordinaires de la vie ; l'*hiératique* ou sacerdotale, dans les livres ou sur le papyrus ; l'*hiéroglyphique* ou monumentale. Aucune de ces écritures ne pouvait toutefois exprimer la pensée entière sans le secours de la *phonétique* ; aussi Champollion et Seyffarth s'accordent-ils à croire que l'alphabet a été le germe des symboles hiératiques et hiéroglyphiques (1), qui ne constituaient qu'une calligraphie, un artifice pour soustraire la science au vulgaire, ou pour faire que les idées frappassent davantage les sens.

Parmi ces caractères, quelques-uns sont des imitations plus ou moins fidèles des objets naturels ; comme ils ornaient les monuments publics, on mettait le plus grand soin à les dessiner et à les colorier. Leurs formes furent simplifiées pour les usages plus habituels ; on les tronqua et on les réduisit à une seule couleur, ou même à de simples contours ; enfin elles furent altérées par des abréviations dans l'écriture démotique, au point qu'elles conservent à peine trace de leur ancienne provenance. Il est à observer que, dans tout ce que nous connaissons d'hiéroglyphes, en remontant jusqu'à ceux qui se lisent sur les très-antiques débris dont fut bâti plus tard l'ancien temple de Karnac, et en descendant jusqu'aux Romains, il n'y a rien qui indique la diversité d'époque : même style, même genre, à tel point que l'on peut les considérer comme inventés tous dans le même temps, et aussitôt après la formation de la mythologie égyptienne (2). Les écritures hiératique et démotique procèdent de

(1) Nous laissons à l'auteur la responsabilité de cet accord prétendu entre Seyffarth et Champollion ; ce dernier n'a jamais pu dire que l'alphabet avait été le germe des symboles hiératiques et hiéroglyphiques. (Note de la 2e édit. française.)

(2) La diversité des éléments de l'écriture hiéroglyphique, dit cependant M. Brunet de Presles, montre qu'elle est née et qu'elle s'est développée *gra-*

droite à gauche; la hiéroglyphique, de même, ou en sens contraire ou perpendiculairement; on en reconnaît la direction à celle des animaux.

Voilà pour la forme; quant à la substance, l'écriture hiéroglyphique se sert tour à tour de l'imitation, de la similitude, de la représentation des sons. Les hiéroglyphes *figuratifs* copient l'objet au naturel; les *tropiques* ou symboliques réveillent l'idée par une similitude prochaine ou éloignée, se rattachant aux doctrines ou aux opinions. On voit, dans l'inscription de Rosette, *enfant*, *statue*, *aspic*, exprimés par leur propre image; ils sont donc *figuratifs*. En signes symboliques, la lune indique le mois; le roseau, écrire; l'abeille, le peuple obéissant; le scarabée, le monde; le mâle, la paternité; un serpent horizontal, le roi; tortueux, le cours des astres. En langue égyptienne, épervier se disait *baieth*, et ce mot exprimait aussi l'âme, de *baï*, âme, et *eth*, cœur; un épervier figurait donc l'âme par la même raison qu'un papillon la représentait chez les Grecs (1). Ce qu'il y a de plus difficile est précisément d'entendre ces énigmes; mais d'un côté, le livre d'Horapollon, de l'autre, l'induction et la comparaison avec les textes hiératiques, ont été d'un grand secours (2).

duellement sur le même sol. Elle n'a pas le caractère d'unité de l'écriture importée chez les Grecs. On voit que plusieurs siècles ont travaillé à pallier ses imperfections primitives. Elle ressemble à ces vieilles cathédrales, œuvres de plusieurs siècles qui ont imprimé chacun leur caractère à quelque partie, ou à ces constitutions anciennes qui conservent encore des traces de barbarie dans certaines dispositions inusitées et non abolies. De même, dans l'écriture, les Égyptiens n'ont jamais voulu se défaire de methodes qui trahissaient l'enfance de l'art, et les scribes des derniers temps, en faisant souvent usage d'archaïsmes calligraphiques, ont augmenté l'obscurité inhérente à ce système. Voy. *Des Hiéroglyphes*, par M. W. Brunet, p. 7. (Note de la 2ᵉ édition française.)

(1) Ψυχή, âme et papillon.

(2) Par exemple, sur un papyrus reporté dans le grand ouvrage sur l'Égypte, le nom du mort se trouve reproduit une multitude de fois, presque toujours en signes phonétiques, et on peut le transcrire *Ptamn*, c'est-à-dire Petamon. Sur le papyrus lui-même, il est parfois noté par les deux signes phonétiques *p t*, puis un obélisque. L'obélisque est donc le symbole d'Amon. Dans le plus grand rituel du musée égyptien de Turin, dû à vingt années de recherches du chevalier Drovetti, le nom du défunt *Auphonch* revient plus de quatre cents fois, tantôt entièrement écrit en signes phonétiques, tantôt avec ces quatres seuls *Auph*, et le signe appelé *clef du Nil* ou *croix ansée;* celle-ci est donc le symbole de la vie, qui en cophte se dit *onch*. Voy. *Das Todtenbuch der Ægypter nach dem hieroglyphischen papyrus in Turin mit einem Vorworte zum ersten male herausgegeben*, von Dʳ R. Lepsius; Leipzig, 1842. (Note de la 2ᵉ édition française.)

Les caractères phonétiques ne diffèrent pas des autres dans la forme matérielle, étant eux-mêmes des images de choses sensibles; toutefois ils ne figurent plus l'idée, mais le son; l'alphabet. Le principe général, à cet égard, fut de représenter un son par l'image de quelque objet dont le nom, dans la langue parlée, commençât par la lettre qu'on voulait exprimer. Ainsi, dans l'inscription de Philé, les trois premières lettres du nom *ALCssandre* sont écrites par un Aigle, un Lion et une Coupe, de même qu'il serait possible de le faire en italien comme en français. Mais on aurait pu l'écrire aussi avec une Abeille, un Livre et un Cercle, ou tous autres objets; de là dérivent ce grand nombre d'*homophones*, c'est-à-dire de signes différents exprimant un même son. Bien que les caractères de cet alphabet (1) se fixent de plus en plus en avançant, les homophonies en sont la complication la plus ardue; aussi s'en prévalut-on pour repousser l'interprétation de Champollion, en soutenant qu'un peuple ne voudrait jamais adopter un alphabet aussi vague et aussi mobile. Les caractères phonétiques sont, dans les inscriptions, en nombre beaucoup plus grand que les signes figuratifs et symboliques (2); ceux des voyelles ont une valeur indéterminée, et sont même souvent omis, selon l'usage des langues sémitiques : ainsi on écrit *sn* au lieu de *son*, frère; *rt*, au lieu de *rat*, pied; *Amn* pour *Amon*, *Trins* pour *Trajanus*, ce qui sert à écarter les différences de dialectes en ne marquant que les radicales.

Goulianoff, au contraire, tend à prouver que les hiéroglyphes n'étaient que des signes dont les prêtres se servaient pour voiler la pensée; d'où il conclut à un système de phonétisme symbolisé, avec lequel il voudrait expliquer un ensemble de parties hétérogè-

(1) L'aigle ou l'ibis d'Hermès, ou bien un bras étendu, indique l'A; un œil avec le sourcil, l'E; une chouette, l'U; deux plumes ou deux feuilles, l'I; un vase ou un brasier, le B; une flûte, le C; une hache ou un triangle, le K; un lion en repos, l'L; une ligne brisée, l'N; un carré, le P; une bouche ouverte, l'R; une ligne droite et recourbée au bout, l'S; une main, le T.

En étendant cette liste, on aurait pu espérer un bon dictionnaire des signes idéaux ou phonétiques; mais quand on pense que chaque caractère est représenté par plusieurs signes de ce genre, que les voyelles sont supprimées, et que Salvolini a calculé des milliers de combinaisons possibles, on peut se demander si réellement Champollion mérite les honneurs d'une grande découverte.

(2) Champollion affirme avoir reconnu la valeur de 267 hiéroglyphes. Aujourd'hui on connaît 800 signes idéographiques purs, dont 580 sont expliqués, et 120 signes génériques. Les phonétiques ne s'élevaient d'abord qu'à 25 ou 30; mais après la conquête des Perses ils augmentèrent beaucoup, et l'on croit maintenant en connaître 70.

nes, comme si leur nom venait à former le tout. Ainsi, dans le sphinx, il voit un lion, en cophte *Mooui*, une face *Nou*, et un capuchon CH*laft*, dont les initiales forment *chnoum*, nom de la divinité représentée par le sphinx.

L'écriture chinoise syllabique ou celles de l'Europe qui sont alphabétiques n'emploient à la fois qu'un système. L'écriture hiéroglyphique, au contraire, mêle ensemble la phonétique et l'idéographique, l'alphabet, les symboles, les figures, ainsi que l'on fait parmi nous quand on s'amuse à composer des rébus; on peut s'en former une idée en jetant les yeux sur un traité d'algèbre, où la même ligne présente, avec les mêmes caractères, des signes phonétiques et idéographiques. Cela suffirait déjà pour faire comprendre la difficulté de lire une pareille écriture, et pourquoi, après en avoir même trouvé la clef, on n'a pu encore déchiffrer un texte hiéroglyphique entier. Il est pourtant à espérer que la comparaison de figures innombrables, depuis l'immense pyramide jusqu'au plus petit amulette, depuis l'inscription jusqu'aux enveloppes de momies, associée à la connaissance de la langue cophte, aidera un jour à lire cette écriture mystérieuse.

Belzoni, parvenu avec d'immenses fatigues à la pyramide de Cephren, veut y pénétrer; il réussit, après de longs efforts, à en découvrir l'entrée, masquée par le travail de l'art et par les décombres. Il se traîne de corridor en corridor, de puits en puits, à la chambre sépulcrale; il y trouve un sarcophage, mais quoi! ce sarcophage ne renferme que le squelette d'un bœuf. C'est là précisément le cas des hiéroglyphes; car tant de studieuse persévérance n'a jusqu'à présent produit aucun grand résultat. Plus d'une fois, lorsqu'on croyait ouvrir les archives de la science primitive, on n'aperçut que quelque nom de roi, quelque formule de jugement, ou des inscriptions, soit votives, soit mortuaires (1). Il en est ainsi dans les choses humaines: on croit y trouver le bonheur et la science, et l'on ne rencontre que la mort et le néant.

(1) Le monument hiéroglyphique tant étudié par Rosellini est interprété ainsi par lui : « Pour le salut du roi, oblations parfaites à Amon, roi des dieux protecteurs de Thèbes, afin qu'il accorde aux morts un bon logis avec nourriture de bœufs et d'oies, des vivres et de l'eau, de la cire, des parfums pour toutes les années de l'inondation, du vin et du lait pour la durée du cours du Soleil, seigneur de l'allégresse : que Thaut lui accorde ses purifications dans les assemblées du ciel et de la terre. Offrande faite au Schaï Amonmaï défunt, par son fils Schaï. »

CHAPITRE XXIV.

DES BEAUX-ARTS EN GÉNÉRAL, ET SPÉCIALEMENT DANS L'INDE ET EN ÉGYPTE.

Il faut considérer l'hiéroglyphe sous un autre aspect, c'est-à-dire comme un premier pas dans la voie des beaux-arts (1). Nous le retrouvons en Égypte tel qu'il est dans la Chine et au Mexique. Peindre et écrire s'exprimaient par le même mot chez les Égyptiens et chez les Grecs. En effet, l'art ne tendait pas dans le principe à imiter la nature, mais à retracer les idées jusqu'au moment où il exprima les images sans plus songer à la signification grammaticale. Tel fut le premier pas qu'il fit pour arriver à son émancipation, du Gange au Vatican. Cependant le symbole dans lequel l'imagination des hommes, peu distraits par les occupations et les vaines théories sociales, cherchait un appui pour ses croyances, parce qu'il parlait plus aux sens qu'à la raison et à l'intelligence, le symbole mettait encore des limites à l'art. C'est pour cela que nous avons déjà vu les Orientaux exprimer les attributs des êtres supérieurs par des figures de bêtes et de monstres hideux, en suppléant à l'infériorité de la pensée par la grandeur de l'exécution. L'Éthiopie et l'Égypte peuplaient les temples de sphinx et de colosses d'une nature mixte; les pagodes de l'Inde renferment des géants aux cent bras et aux cent mamelles; la force génératrice est symbolisée par les organes prolifiques; Siva a trois yeux, Brahma quatre têtes, Ganésa une tête d'éléphant sur un buste d'homme; le repos de l'être suprême est figuré par des lits magnifiques sur lesquels des dieux chinois.

(1) Sur les monuments les plus grands comme les plus petits, les hiéroglyphes sont ordinairement tracés avec une netteté, une finesse d'exécution qui permettent de reconnaître tous les objets pris dans la nature; si les figures d'hommes ont cette roideur et ces formes grêles qui étaient consacrées dans l'art égyptien, les animaux, les oiseaux surtout, sont très-bien rendus. Lors de l'expédition française en Égypte, on supposait que les hiéroglyphes les mieux sculptés étaient peut être l'œuvre des Grecs, et l'on croyait voir dans les autres l'enfance de l'art; l'interprétation des légendes a fait connaître, au contraire, que les monuments dont les sculptures sont les plus négligées datent ordinairement de l'époque romaine, et que les plus parfaites remontent aux temps des Pharaons, principalement aux XVIIIe, XIXe et XXe dynasties. Voy. *des Hiéroglyphes*, par M. W. Brunet de Presles, p. 14, 15. (Note de la 2e édit. française.)

japonais, tartares, indiens, siégent revêtus d'habits splendides ornés de diamants, pour représenter leur magnificence surnaturelle.

Enchaîné à l'expression de l'hiéroglyphe ou à l'obligation du symbole, l'art ne put prendre son élan avec la liberté qui est son élément (1); mais quand les Grecs, délivrés de la terreur que leur inspiraient les phénomènes de la nature, écartèrent le voile des mystères religieux et représentèrent les dieux sous les formes les plus belles de la nature humaine, il s'abandonna à son essor, et livra à l'inspiration le choix de l'expression et de la pose. Une religion est d'autant plus favorable aux arts que les idées qu'elle suscite sont plus susceptibles de revêtir les formes du monde organique; aussi, dans la Grèce, l'art est éminemment plastique, parce que la vie de la Divinité s'y confond avec l'existence des choses de la nature, et s'acomplit dans l'homme.

Il y a encore cette différence capitale entre les artistes égyptiens ou indiens et les Grecs, c'est que les premiers ne sont que de simples traducteurs d'une pensée étrangère, tandis que les autres exécutèrent de leurs mains ce que leur propre génie avait conçu. La caste sacerdotale imaginait un temple, une peinture, une statue; aussitôt des milliers de bras accomplissaient le travail, et chaque ouvrier s'y adonnait tout entier, comme un homme dont toute la vie est destinée à un même travail. Un atelier de sculpture est représenté dans la grotte ouverte par Belzoni; on y voit d'abord une classe qui dégrossit le bloc, une autre mastique les fissures, une troisième dessine les figures en rouge, la suivante les corrige en noir; puis, vient celle qui les sculpte, celle qui leur applique une couleur blanche, celle qui les peint, enfin celle qui les vernit. Voilà ce qui se pratiquait pour les statues; parfois on sciait le bloc en deux moitiés pour donner le côté droit à faire à ceux-ci, à ceux-là le côté gauche, puis on rapprochait les deux parties. De là, l'extrême finesse à laquelle nous voyons amenés les porphyres les plus durs; de là, l'immensité des constructions auxquelles ne travaillaient pas des hommes, mais des générations; de là encore, l'uniformité, le plan n'étant pas abandonné à la fantaisie d'un artiste, mais impérieusement commandé par l'expression hiéroglyphique ou symbolique, et dirigé par un prêtre. Là, l'artiste n'est qu'une machine; esclave comme dans

(1) Platon écrit dans les *Lois*, liv. I[er] : « Il n'était pas permis en Égypte aux « peintres ni aux autres artistes de rien innover dans les habitudes nationales; « cette défense s'étendait même à la musique. »

tout le reste, il faut qu'il mette toute son intelligence mécanique à achever le travail avec une exactitude et un fini incroyables, non à le perfectionner, et cela sans qu'il puisse compter la gloire au nombre de ses récompenses. Ainsi, tandis que les artistes grecs s'immortalisèrent et survécurent à leurs ouvrages, on demande en vain, dans l'Inde et l'Égypte, à des monuments qui défient les siècles (1), quels furent les muets sans existence propre dont ils sont les créations.

Tous ces motifs firent que, chez ces peuples, l'art resta dans l'enfance; mais il y a injustice de la part de ceux qui, idolâtres des types grecs, avouent à peine qu'il y ait eu des arts avant eux (2). Cependant la théorie des arts, c'est leur histoire, et, dans leur développement grandiose chez les divers peuples, nous trouvons une progression technique, sinon égale, au moins semblable.

Dans l'immutabilité essentielle du beau, grande est la diversité des applications. Communs à tous les peuples, différents comme le caractère et les croyances, les beaux-arts ont acquis un perfectionnement qui varie selon les pays visités par ces pèlerins immortels; chaque âge eut un style, une théorie spéciale, plus ou moins claire, inspirée, mathématique et poétique, c'est-à-dire plus ou moins remplie de vérité.

Le nomade, qui, de pâturage en pâturage, conduit son troupeau, ne peut songer à des édifices stables. Le sauvage de la Nouvelle-Zélande n'a besoin, pour s'abriter contre les intempéries, que d'un trou qui n'est guère plus grand que celui qui sert à l'ensevelir. Le Tartare, qui n'a d'autre richesse que ses troupeaux, se fait avec leurs peaux une cabane qu'il enlève au moment de voyager, et dont il couvre son char. Cependant le beau idéal existe partout, c'est-à-dire une pensée grande et belle arrive à l'âme au moyen d'une forme. Et puisque le beau idéal est la révélation de la présence divine dans un objet visible, la religion est à ce titre la source première, et le culte, la forme générale du beau. Puis viennent, par ordre, la poésie et l'histoire.

La religion domine dans les formes plastiques de la croyance

(1) Wilford pense avoir trouvé dans une inscription d'Ellora le nom de l'architecte Sakia-Padamrata. On n'a conservé dans le nombre des artistes égyptiens que le nom de Memnon, qui sculpta trois statues dans le temple de Thèbes. Voy. DIODORE, liv. I[er].

(2) Winckelmann ne dit pas un mot des Orientaux, et, s'il se souvient des Égyptiens et des Étrusques, ce n'est que pour les mépriser.

d'un peuple ; la poésie est la peinture parlante, comme la peinture est une poésie muette. Homère et Dante, non moins que Kalidasa et les Hermès, inspirent des monuments dans lesquels l'image qui frappe le regard traduit l'image pensée. Les guerres des Pandos et des Koros, les victoires de Sésostris et l'expulsion des Hyksos étaient retracées par les Indiens et les Égyptiens, comme la bataille de Marathon dans le Pœcile par les Athéniens, la ligue lombarde par les Milanais lors des premiers essais de l'art renaissant, et la conquête des Normands par les Anglais sur les tapisseries antiques. L'art, toujours inspiré par les mêmes sentiments, a marché d'un pas uniforme dans les pays les plus éloignés.

Architecture.

Plus que tout autre art, l'architecture s'inspire du caractère national. Les grottes où s'abritèrent les hommes après le déluge furent aussi les premières voûtes courbées par les mains de la Providence pour abriter l'image de la Divinité ou le cadavre des morts. C'est pourquoi, chez toutes les nations, on trouve quelques antres sacrés. La Grèce se rappelait la grotte du Parnasse, dédiée au dieu Pan et à la nymphe Corcyre; le labyrinthe, excavation souterraine, servait au culte de Jupiter. Épiménide de Crète passa quarante-cinq ans dans une caverne; dans une autre, Minos reçut ses lois de la main de Jupiter. Le Caucase est plein de grottes. Reineg en décrivit un grand nombre près la ville de Gori, où l'on trouve *Uphlisziéché*, c'est-à-dire la cité des seigneurs, dont les portes, les rues, les temples, les murs sont creusés dans le roc. Il en existe de même dans la Géorgie, à Cuba, à Podrona, et un rocher, dans le district de Badill, contient plus de mille cellules; le Paropamise est percé de toutes parts, soit pour le culte, soit pour des usages domestiques. Hoek et Bruns ont visité les souterrains de Benian (1); on en trouve dans les hautes montagnes de Mahon, avec des couleurs parfaitement conservées; ils sont plus multipliés dans l'Éthiopie, dans l'Inde et dans l'Égypte; personne n'ignore ceux que l'on trouve à Rome, dans l'Étrurie (2) et dans les îles de la Méditerranée.

Age troglodytique.

Ainsi la première époque de l'art, celle des troglodytes, se

(1) *Veteris Mediæ et Persiæ monumenta.*

(2) Un hypogée très-remarquable est celui qui existe dans le bourg des Fiesolani, au-dessus de l'antique Fiesole ; il est creusé dans une pierre sablonneuse, compacte, aux couches séparées, et aujourd'hui il se remplit facilement d'eau. A quoi pouvait-il servir? On l'ignore. Voy. TARGIONI TOZZETTI, *Viaggio in Toscana*, vol. I; *Nuovo giornale dei litterati;* Pise, 1826, n° 25. — BANDINI, *Lettere Fiesolane.*

présente uniformément chez tous les peuples, à quelque distance qu'ils soient. On peut rapporter à cette classe les innombrables tombeaux souterrains que l'on trouve, à partir de la Mésopotamie, dans le pachalik d'Orfa, dans l'Asie Mineure, dans la Lycie où était Patare, dans l'Arabie Pétrée, en Égypte, sur les côtes de Cyrène, à Malte, à Gozzo, en Sicile, dans la Campanie (1), dans l'Étrurie maritime, dans la France méridionale, dans le Morbihan, enfin dans la Cafrerie (2), et jusque chez les Hottentots (3).

Age cyclopéen.

La seconde époque est celle des constructions cyclopéennes, ouvrages gigantesques attribués à une race d'hommes plus robustes, appelés cyclopes. Ils sont pour la plupart isolés, de blocs bruts, soutenus par leur propre masse, disposés en forme de tours, ou d'enceintes de gros piliers réunis au moyen de longues pierres s'étendant de l'un à l'autre en manière d'architraves, ou enfin de murailles avec des portes. Quelques-unes de ces murailles sont en pierres de toutes grosseurs, telles que la nature les façonna, soutenues par des éclats et des cailloux qui en remplissent les interstices. D'autres sont en blocs rangés de la même manière, mais équarris au ciseau, bien que grossièrement, d'une forme et d'une masse très-inégales. Il en est aussi de pierres parallélipipèdes perpendiculaires, raboteuses, différentes dans quelques murailles, égales dans d'autres (4), mais toutes sans ciment. Les murs cyclopéens des villes italiennes ont cela de particulier, que leurs énormes polygones sont pour la plupart disposés horizontalement (5).

Les autels druidiques et les *stone-heng* ou pierres levées de l'Angleterre, du pays de Galles et de la Germanie, appartiennent

(1) G. Sanchez, *La Campania sotterranea, o brevi notizie degli edifizii scavati entroroccia nelle Sicilie ed in altre regioni*; Napoli, 1833.

(2) Sparmann, *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, t. III, p. 162.

(3) G. Badow, *Voyage dans les parties méridionales de l'Afrique en* 1797-1798, t. I, p. 191.

(4) Dorwel, *Views and descriptions of Cyclopian or Pelasgic remains with constructions of a late period from drawings by the late*; Londres, 1834, avec 131 planches, addition posthume au *Tour in Greece*.

(5) Les murailles cyclopéennes ou pélasgiques qui existent encore dans plusieurs localités de l'Italie centrale ou méridionale, sont formées en général de blocs immenses taillés en polygones irréguliers, se combinant et s'unissant entre eux sans avoir exigé l'emploi d'aucun ciment. Voyez à ce sujet les *Recherches sur les monuments cyclopéens et la description de la collection des modèles en relief composant la galerie pélasgique de la bibliothèque Mazarine*, par L. C. F. Petit-Radel; Paris, 1841. (Note de la 2e édition française.)

au style cyclopéen le plus imparfait. L'emploi de pierres non dégrossies était rituel pour les anciens autels (1) ; c'est ainsi que les élevaient les druides, dont les *dolmens* (2) se formaient de six ou sept pierres plantées verticalement, sur lesquelles on en plaçait une plus longue et plus large, d'où le sang humain s'écoulait au moyen d'un sillon creusé à cet effet. On trouve encore dans l'Armorique beaucoup de *menhirs* (3), monolithes bruts, hauts de deux à vingt mètres, ressemblant quelque peu aux obélisques (4). Dans le comté de Cornouailles et dans le pays de Galles, les *cromlek* (5) sont des pierres circulaires ou carrées, soutenues par d'autres qui leur servent de base ; la Norwége, la France (6) et le Portugal (7) en ont beaucoup de cette espèce. Dans le comté de Wiltshire, non loin de Salisbury, on voit un *stoneheng* formé de quatre rangées de piliers bruts en cercles concentriques, ayant six pieds de diamètre et de vingt à vingt-huit de hauteur, sur lesquels sont placées horizontalement d'autres pierres longues liées ensemble à leurs extrémités par des dentelures (8). Quelques-unes de ces pierres pèsent jusqu'à trente tonneaux. Sur la côte de Carnac, dans le Morbihan, se dressent, comme une armée de géants, une file de douze cents *menhirs*, dont quelques-uns s'élèvent jusqu'à quarante pieds du sol ; peut-être est-ce là que se réunissaient les druides, au fracas de l'Océan. Ceux qui prêchèrent dans ces contrées la religion du Christ, voulant enlever aux Armoricains ces symboles vénérés de leur antique croyance, en détruisirent quelques-uns ; ils en consacrèrent d'autres en y plantant une croix, ou en leur donnant la forme de cet emblème ; mais le paysan les regarde encore avec une terreur secrète, et il sait les nuits où des troupes de nains difformes viennent y danser leurs branles, en effrayant par des hurlements épouvantables le voyageur attardé (9).

(1) *Si altare lapideum feceris, non ædificabis illud de sectis lapidibus ; si enim levaveris cultrum super eo, polluetur.* Ex. XX. — *Ædificabis altare Domino Deo tuo quod ferrum non tetigit et de saxis informibus et impolitis.* Deut., XXVII.

(2) *Dol men*, table de pierre.

(3) *Men hir*, pierre longue.

(4) Parfois on les appelle *Hir-men-sul*, longue pierre du soleil, ce qui les rapprocherait de la destination des obelisques, ainsi qu'on la leur a supposée.

(5) *Croum lechs*, lieu courbe. Voir DE FREMINVILLE, *Antiquites de la Bretagne.*

(6) *Pierre levée, pierre des fées.*

(7) *Antas.*

(8) Il fut renversé le 3 janvier 1797.

(9) Le nom de bourg de Carnac dérive, selon toute apparence, du celtique

Ces monuments si antiques ont leurs pareils à d'immenses distances, puisque dans la Nouvelle-York, dans la Pensylvanie, sur les bords de l'Ohio, on voit de longues murailles faites de blocs énormes, s'étendre autour d'enceintes carrées ou circulaires, destinées probablement à un usage guerrier ou à des solennités politiques et religieuses, en tout conformes aux constructions appelées en Grèce et en Italie cyclopéennes ou pélasgiques. Walter en a vu parmi les Cosséahs de l'Indostan, et dans les îles de Tinian et de Rota. Dans l'archipel des Mariannes, on trouve des rangées de gros piliers massifs surmontés d'une espèce de chapiteau ; on aperçoit au milieu un cercle de pierres enfoncées en terre et à distance l'une de l'autre. La Condamine et Humboldt admirèrent les constructions de Cagnar au Pérou, formées de très-grosses pierres, dans le genre du mur de Nerva à Rome (1), et dont il paraît que les blocs énormes furent élevés à la hauteur où on les voit placés, au moyen d'un plan incliné fait avec des terres que l'on amoncelait à mesure. Acosta et Cieça de Léon mesurèrent, dans celles de Tiaguanaco et de Tiahuanaco, de grosses pierres de 12 mètres de long sur 5,8 de large et 1,9 d'épaisseur, disposées comme dans les murs cyclopéens (2). La grande île de Laocoo, dans la mer du Japon, sur la côte occidentale de Corée, a un pont d'une construction semblable.

Il y a dans la Thessalie et dans la Thrace des murailles poly-

carn, pierre. Il est situé dans le département du Morbihan, à 12 kilom. environ de la petite ville d'Auray. C'est près du bourg, non loin de la mer et dans la direction de l'est à l'ouest, que sont disposées les pierres dont le calcul le plus modéré porte encore le nombre à douze cents, quoique une grande quantité de ces blocs ait été détruite, et que tous les jours, malgré les ordres les plus sévères, on y porte atteinte soit par un simple esprit de destruction, soit par l'espoir de trouver des trésors cachés sous ces pierres gigantesques. Les pierres de Carnac ont donné lieu à une multitude de conjectures. Les uns ont voulu y voir les traces d'un ancien camp romain, les autres un champ funèbre, les autres les emblèmes du culte du soleil, d'autres un zodiaque; d'autres enfin ont pensé que toute cette côte hérissée de pierres levées était une dépendance d'un sanctuaire druidique. Chaque enceinte pouvait avoir une destination différente et avoir servi aux besoins du commerce, de la législation, de la justice, de la religion. Voy. à ce sujet MAUDET DE PENHOUET, *Recherches historiques sur la Bretagne et antiquités égyptiennes dans le département du Morbihan*, 1812. — *Recherches sur les pierres de Carnac*, in-4°. — MAHÉ, *Essai sur les antiquités du département du Morbihan* ; Vannes, 1825. — DE FRÉMINVILLE, *Antiquités de la Bretagne* ; Brest, 1837. — *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, passim. (Note de la 2e édition française.)

(1) LA CONDAMINE, *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1746, p. 443. — HUMBOLDT, *Vue des Cordillères*, t. I, p, 310.

(2) PEDRO CIEÇA, *Chronique du Pérou* (Anvers, 1554), p. 254.

gones d'une haute antiquité ; on en voit d'autres à Pylos, à Modon, à Messène et dans les îles (1). En Italie, celle de Terracine, Fondi, Circello, Arpino, Cossa, Anagni, Norba, immenses ruines d'énormes polygones liés sans ciment, montrent que dans ces lieux on ne les employa que comme défenses et pour sépultures, non pour servir de temples ; tandis que les Phéniciens s'en servirent aussi pour cet usage, comme nous le voyons dans le temple des Géants à Gozzo, décrit par Mazara, qui le répute antédiluvien. Dans l'Estonie et l'île d'Œsel, on voit des murailles cyclopéennes, hautes de dix mètres, épaisses de cinq, et construites avec des blocs énormes de granit ; quelques-unes forment des cercles de 30 mètres de diamètre. On trouve de ces constructions même en Crimée.

Nous comprenons dans cette classe de monuments les tertres qui couvrent les restes de quelques héros, et qui tous offrent un type commun. En Thesalie, vers Thessalonique, sur les rives de l'Hellespont, et partout où dominèrent les Pélasges, les vallées sont pleines de ces *tumuli*, seconde forme solennelle de sépultures (1). Aux Thermopyles, à Chéronée, à Marathon, à Pharsale, on en rencontre un grand nombre (3). Le Caucase, de même que la Colchilde et la Crimée, en offrent de très-anciens. Les rives du fleuve Hylas (*Dniester*) conservent les tombes des princes cimmériens et des rois scythes qui les subjuguèrent. Pallas remarqua dans la Russie méridionale ceux des Eschondes, et Meyer ceux des steppes Kirghises, sur les deux rives du fleuve Ablakilla. On y retrouve au milieu des cendres de petits bronzes ciselés en forme de fleurs et de feuilles, et sur des pierres tumulaires des visages humains (4). On découvre une infinité de ces tombeaux, érigés par les Germains et les Slaves, entre le Rhin et le Danube, ainsi que dans les prairies de l'Elbe et de l'Oder, où dorment les

(1) Blouet les a dessinées. Expédition scientifique de Morée.

(2) Virgile dit :

Ingens aggeritur tumulo tellus. (Æneid., III, 62.)

Et dans Homère, Andromaque, en parlant de son père : « Alors, il prit toutes ses armes, dont il couvrit le corps sur le bûcher, et il lui éleva un tertre que les Oréades compatissantes, filles de Jupiter, couronnèrent d'ormes touffus. » Nous trouvons un exemple des sépultures troglodytes dans Abraham, qui achète une grotte pour ensevelir Sara.

(3) Sieglitz, *Beitrage zur Geschichte der Baukunst.* — Ritter s'en est occupé spécialement dans son *Vorhalle.*

(4) Voy. Cyprien Robert, dans l'*Univers catholique.*

héros teutons et vendes. Ceux des Chinois et des Thibétains s'élèvent à peine de quelques mètres (1). Celui d'Alyatte, père de Crésus, roi de Lydie, avait six stades de tour (2). Les tumuli du roi scandinave Gormus et de la reine Daneboda ont trois cents mètres de largeur et trente de hauteur. Il en existe un près de Pella, capitale de la Macédoine, formé de trois chambres avec de longues galeries. On en conserve encore en grand nombre dans l'Armorique. Il en existe un, non loin de Vannes, haut de trente-deux mètres, et large au moins du triple à sa base.

Si l'on traverse l'Atlantique, les rives de l'Ohio et du lac Ontario, New-York, la Pensylvanie occidentale, nous offrent par milliers de ces collines funéraires, on ne peut plus semblables à celle de la Sibérie; ce qui pourrait indiquer que les peuples de ce pays passèrent en Amérique par le détroit de Behring (3). Au Pérou, de longues galeries, communiquant entre elles au moyen de puits, forment l'intérieur de ces collines artificielles, appelées *huacas*. Des amas de terre et de cailloux se voient aussi de la chaîne des Andes à celle des Alléghanys, et des lacs du Canada au golfe du Mexique, d'autant plus nombreux qu'on s'avance vers le midi, et toujours de la même forme. Dans le voisinage de Saint-Louis en Amérique, l'Italien Beltrami reconnut beaucoup de puits sépulcraux, rectangulaires, circulaires ou pyramidaux; l'un d'eux avait soixante pieds de profondeur et trente de circuit à sa base, avec un contre-fort triangulaire du côté du levant, semblable à celui de la tour des Géants à Gozzo. On en dit autant des *moraïs* ou sépulcres de l'Océanie (4).

(1) Duhalde, *Description de la Chine*, t. II, p. 126.

(2) C'est-à-dire 633 mètres. Hérodote, liv. I, c. 93. — Il est bien remarquable qu'Hérodote, en nous donnant la description du tombeau d'Alyatte en Lydie, ait observé que ce monument était couronné à son sommet par cinq pyramides de pierre. Or le tombeau de Porsenna à Chiusi se terminait aussi, d'après ce que nous en ont dit Varron et Pline, par cinq pyramides, et il en est de même de celui que Piranesi, d'Hancarville, Nibby, attribuent à Aruns, fils de Porsenna, et dont on voit encore les ruines à l'extrémité orientale d'Albano, près de l'église de Santa-Maria della Stella. Ne peut-on pas voir dans ce rapprochement un nouvel argument en faveur de l'origine lydienne des Étrusques? (Note de la 2ᵉ édition française.)

(3) Nous en parlerons de nouveau, liv. IV.

(4) Dans l'importante relation sur l'Algérie méridionale, publiée par M. Carrete en 1845, nous lisons un fait relatif aux *nza* ou tombeaux des Arabes : « Voyageant un jour avec plusieurs Arabes, je m'étonnai de les voir ramasser suc-« cessivement une pierre; l'un d'eux vint m'en offrir une, et je lui demandai « pourquoi ils agissaient ainsi. *Nous devons passer*, me répondit-il, *devant le* « *nza de Bel Gassen*. Je ne compris pas, mais je pris la pierre; nous arrivâmes

Quelques voyageurs visitent près de Smyrne, sur le penchant du mont Sipyle, les ruines de la ville où régnait Tantale, père de Pélops et bisaïeul d'Agamemnon, cent cinquante ans avant la guerre de Troie. Elle s'appela d'abord Tantalis, puis Sipyle, et il y a deux mille ans qu'elle fut détruite par un tremblement de terre. Un lac prit sa place ; mais la citadelle subsiste encore. Les murs, presque entièrement conservés, s'élèvent au sommet du mont ; le fossé est creusé dans le roc, et l'on voit la porte de l'acropolis qui conduisait sur le plateau où le temple était assis. Beaucoup de décombres sont épars au pied de la colline, et l'on distingue les talus qui soutenaient les chemins : le tout est fait de pierres taillées, mais sans ciment. On voit à cet endroit la tombe dite de Tantale, l'un des tumuli dont nous parlons. Son soubassement circulaire de construction pélasgique renferme au centre une chambre dans laquelle est le cadavre ; les pierres en sont taillées, et vont se rétrécissant graduellement. A l'entour est la nécropole de Sipyle où l'on compte encore dix-neuf tumuli plus ou moins entiers, mais qui furent fouillés par les Romains (1).

Puisque nous en sommes aux tombeaux de l'Asie Mineure, nous rappellerons la vallée d'Urgub, qui, dans sa longueur de sept lieues, est pleine de cônes réguliers blancs, dont les habitants du pays font aujourd'hui leurs demeures, et qui devait être autrefois la nécropole de plusieurs villes. A mesure que le torrent ronge le sol, on en voit sortir ces tombeaux coniques qui s'élèvent de un à cent mètres, et sont toujours taillés dans le roc. Il en est quelques-uns décorés de colonnes doriques avec un fronton. Les gens du pays les appellent *Bin bir kilesia*, c'est-à-dire les mille et une églises, dans la croyance que ce sont des chapelles (2).

Les curieux débris de Mycènes et de Tyrinthe offrent des restes

« bientôt auprès d'un amas informe de cailloux, de la hauteur d'un mètre et « demi. Chacun de mes compagnons y jeta celui qu'il tenait à la main, en disant : « *Au nza de Bel Gassen;* et moi je fis comme eux. » Ces nza indiquent le lieu où s'est commis un assassinat non encore vengé. Dans les provinces du Pérou et de Bolivie, on trouve partout des monuments semblables, mais qui ont une autre signification ; ils sont formés par les Indiens qui, après avoir, chargés de poids énormes, traversé les cimes des Cordillères, offrent à Dieu, pour les avoir soutenus, ce témoignage matériel de leur reconnaissance. Ils s'arrêtent un instant pour respirer, jettent au vent quelques poils de leurs sourcils, ajoutent une pierre au pieux monument et y déposent l'herbe *(la oca)* à moitié mastiquée, qu'ils ont l'habitude de rouler dans leur bouche.

(1) Voir la relation de la dernière expédition française en Morée.

(2) CH. TEXIER, *Journal de Smyrne*, 1837.

de constructions cyclopéennes plus avancées; l'ouverture des portes est faite de pierres oblongues taillées à angles aigus qui, en s'élevant l'une sur l'autre, forment un encadrement triangulaire. *La Porte des lions* à Mycènes est pratiquée au moyen de deux murs qui surplombent de vingt-sept pieds pour se joindre du haut, en laissant au-dessous une entrée pyramidale à travers un bastion de dix-huit pieds d'épaisseur. Elle est surmontée de deux lions grimpant contre un autel, l'une des sculptures les plus antiques de la Grèce. Au même endroit, le tombeau d'Agamemnon, appelé encore la chambre d'Atrée, est extrêmement remarquable. La porte est aussi pyramidale, avec un vide triangulaire au-dessus, qui devait contenir quelques sculptures. L'intérieur consiste en une salle circulaire dont le mur est en pierres parallélipipèdes; elle a plus de cinquante pieds de hauteur sur quarante-huit de circonférence, et se termine en coupole par des lits de pierres graduellement saillantes, jusqu'à ne laisser qu'une ouverture de deux pieds, fermée par une seule pierre enchâssée dans les autres. La façade offre quelques ornements, et de chaque côté de la porte sont deux colonnes avec chapiteaux.

Des monuments du même genre existent à Orchomène, près d'Amyclée, aux environs de Sparte. Les *cucumelles*, dont on exhume chaque jour tant de remarquables restes de l'art étrusque, ne sont pas d'une autre nature.

Les *Nuraghes* de la Sardaigne sont dignes de remarque (1); les voûtes se rapprochent de manière à former des cônes; d'une hauteur de 36 à 40 pieds, terminés en rond, ils sont construits avec des pierres tirées des carrières voisines, d'un mètre cube, au plus, dans les assises les moins élevées. Dans l'ensemble, aucune régularité; entre les pierres, point de ciment. Bâtis sur des hauteurs, un terre-plein de 360 pieds de circonférence, fortifié par un mur de dix pieds de haut et d'égale construction, les entoure quelquefois; on en voit quelques-uns au milieu d'autres cônes semblables, mais plus petits. La muraille est double, mais l'une et l'autre, quoique rapprochées, ne sont unies ni par le ciment ni par des pierres d'attente. Au milieu se trouve une pente, plus ou moins douce, qui sert de communication entre les étages composés de trois chambres, superposées l'une à l'autre, et dont

(1) Voir le Mémoire présenté par Peyron à l'Académie de Turin; PETIT-RADEL, *Notices sur les Nuraghes de la Sardaigne, considérés dans leurs rapports avec les résultats des recherches sur les monuments cyclopéens et pélasgiques*, Paris, 1826; les recherches du chevalier LA MARMORA, et MARMO, *Storia* della Sardegna; Turin, 1825.

la forme représente la moitié d'un œuf. On y entre par une porte à fleur de terre, plus ou moins basse, et qui s'ouvre au levant, de manière que les premiers rayons du soleil tombaient sur les pieds du cadavre. D'après les érudits, dont l'opinion paraît unanime, les Nuraghes, dès la plus haute antiquité, auraient servi de tombeaux et seraient peut-être l'œuvre des premiers habitants (1).

Petit-Radel, se fondant sur quelque ressemblance avec les murs cyclopéens, les attribue aux Pélasges; un autre, aux Étrusques; mais, quoiqu'on y trouve quelque forme polygone, c'est la construction dite barbare qui prédomine. Aussi les attribue-t-on, soit aux Phéniciens, soit même à des Ibères ou à des Celtes; d'autant plus qu'on suppose qu'il en existe de semblables dans l'Écosse septentrionale et l'Irlande. Le chevalier La Marmora les trouve conformes aux *Télayot* des îles Baléares, quoiqu'ils n'aient qu'un étage à l'intérieur. La tour des Géants, dans l'île de Gozzo, composée de deux monuments joints à l'intérieur, et qui diffèrent peu des chambres sépulcrales des Romains, ressemble pourtant aux Nuraghes.

Architecture indienne.

Nous rencontrons une progression semblable chez les Indiens. Inspirés par le spectacle d'une nature gigantesque et multipliée à l'infini dans le temps et dans l'espace par leurs croyances, ils creusèrent dans le roc des édifices immenses et très-riches d'ornements, qui durent réclamer le concours de plusieurs générations. Ils étaient dessinés d'après un système arrêté et symbolique. En effet, dans le *Matsya* (le plus important des dix-huit Pouranas, celui qui *guide à la vertu*, *au bonheur, à la science*), les chapitres vingt-six et vingt-sept contiennent la liturgie artistique, dans laquelle des règles en rapport avec leur ciel sont assignées à l'architecture et à la sculpture (2).

(1) Le meilleur descripteur de ces monuments croit qu'ils ne sont, ni des édifices cyclopéens, ni des trophées, ni des vedettes, comme on l'a prétendu, mais des pyrées; c'est pour cela qu'ils étaient construits sur des collines et surmontés d'une terrasse, avec un escalier intérieur pour y monter. Peut-être encore servaient-ils à la sépulture des prêtres et des prêtresses; ce qui le ferait croire, c'est qu'on n'y trouve jamais d'armes, mais des parures de femme et de petites idoles. Du reste, ces édifices sont postérieurs aux pierres levées qu'on rencontre dans la même île, et témoignent d'une plus grande connaissance dans l'art de bâtir. On pourrait même, à cause de leur ressemblance avec les *telayot* des îles Baléares, soutenir l'opinion qu'ils furent destinés au culte du feu.

(2) Voy. *Asiatic Researches*, t. I. On n'a pas encore donné connaissance à l'Europe de ce Pourana. — M. Reinaud a fait connaître, dans son Mémoire sur l'Inde, un passage d'Albyrouny, extrait du Sanhita, passage relatif aux formes et aux attributs que les artistes de l'Inde doivent donner aux images des dieux

Dans ce pays encore, la première époque de l'art est celle des troglodytes, et il paraît que l'on commença par creuser le granit et le porphyre de l'Himalaya et du Kachemyr sans le déplacer. Les temples de cette nature abondent partout vers les frontières de la Perse, dans le haut Indostan, dans les montagnes de Kachemyr, berceau des Brahmanes. Aboul-Fazil, qui parcourut souvent ces contrées avec le fameux conquérant l'empereur Ackbar, en compta jusqu'à deux mille, tous souterrains, couverts de sculptures; chacun d'eux, selon lui, contient trois divinités colossales, un homme, une femme, un enfant. Les naturels prétendent qu'ils sont l'ouvrage des génies et des géants, ce que les Égyptiens disent de leurs pyramides (1), et nos gens du peuple des monuments qui les étonnent le plus. L'homme instruit y admire la prédominance de l'intelligence sur la force, et le pouvoir excessif d'une théocratie qui condamnait à un travail forcé des millions de bras. Mais, précisément parce que rien n'était accordé à l'imagination, on peut à peine y distinguer le progrès. Ni dessins ni descriptions ne sauraient aider à déterminer l'âge, même relatif, de ces monuments. Il nous faut donc nous contenter, en traçant leur histoire, de les diviser en excavations souterraines, en constructions au niveau du sol, et en véritables édifices.

Mahabalipour.

Le plus remarquable entre tous est le rocher de *Mahabalipour*, ou des sept pagodes, à quarante-deux milles de Pondichéry, où se trouvent accumulés tant de colosses, de petits temples et de palais en ruines, qu'on le prendrait pour une ville pétrifiée. Sept temples s'enfoncent sous la montagne; un long vestibule y conduit; ses parois, en roc vif, sont couvertes d'animaux sculptés en creux, comme l'éléphant de Rama et de Ganesa, la tortue de Vichnou, la génisse de Parvadi, et bien d'autres de grandeur naturelle. On arrive bientôt à une petite place circulaire, toujours creusée dans le rocher, d'où l'on monte par un double perron en pierre et par deux corridors pratiqués de la même manière. Enfin on parvient aux temples contigus, qui communiquent par une porte percée au ciseau. Là s'offrent des portiques, des enfilades de colonnes, une infinité de statues de Crichna, Vichnou, Siva, Rama, Ganesa, et des neuf *avatars* ou incarnations de Vichnou, adhérentes au rocher dont elles sont formées (2). Les inscrip-

du panthéon indien. Voy. *Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, t. XVIII, p. 119 et suiv. (Note de la 2e édition française.)

(1) MARLES, *Hist. générale de l'Inde*, et ROBERT, I. I.

(2) Elle est ainsi décrite par le P. PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMY dans son *Voyage aux Indes orientales*.

tions, en caractères antérieurs au sanskrit, attesteraient la haute antiquité des sept pagodes, quand même cette antiquité ne serait pas prouvée par le style des voûtes, qui ne sont pas cintrées ni terminées en pointe, mais formées de deux segments de cercle se rejoignant presque en triangle à leur sommet.

Mahabalipour fut l'ouvrage des géants, premiers maîtres du monde. Banâceren aux mille bras fut assiégé dans cette ville par Crichna, qui la prit d'assaut, coupa toutes les mains du monarque, à l'exception de deux, avec lesquelles il l'obligea à lui rendre hommage lige. Dès ce moment, Crichna fut adoré de cette race. Mais l'un de ces géants fut aimé d'une nymphe céleste; enlevé par elle au ciel dans une vision, il en revint riche de connaissances dans les sciences et dans les arts, disposa le plan de la ville sur le modèle de celle des dieux, et la remplit de palais aux lits d'or et d'argent; il la rendit enfin si belle, que la cour d'Indra en devint jalouse, et que celui-ci ordonna au dieu de la mer de l'engloutir. Tel est le récit des Brahmanes.

Les grottes de Karly, sur la chaîne des Gates occidentales, entre Bombay et Pouna, renferment un temple qui a 200 mètres de haut; à côté, on trouve beaucoup d'excavations riches de sculptures, et qu'on attribue à Pandou, le héros du Mahabarata. Le portique couvre 30 mètres carrés, et l'excavation du temple est de 37 mètres et demi de longueur sur 14 de largeur, avec 50 pilastres couronnés de chapiteaux qui représentent des éléphants. D'autres grottes s'enfoncent à 46 mètres dans la montagne; pour l'examen seul, il fallut plusieurs jours à lord Valentia. A Dumnar, au nord de la province de Malva, le colonel Tod compta jusqu'à 170 souterrains qui donnent accès dans des temples et des habitations, et forment une véritable cité troglodytique.

La grotte d'Éléphantine indique une architecture plus avancée; elle est située dans une île sacrée voisine de Bombay, peu éloignée aussi des bouches de l'Indus, et sur la frontière du pays où Brahma est adoré. Cette île a pris son nom d'un rocher qui dominait le port, taillé en forme d'éléphant avec un tigre sur le dos: monument que les Portugais trouvèrent intact, lorsqu'ils y abordèrent pour la première fois. La haute antiquité de ces travaux se reconnaît à une grande simplicité jointe à une rare perfection; en outre, il n'est resté aucun souvenir de leur construction, et, quoiqu'ils soient d'un porphyre très-dur, qui ne pouvait être entamé que par le fameux acier indien *voudz*, les parois en sont tout effeuillées.

Éléphantine. En s'enfonçant dans la vallée, on arrive à la catacombe d'Élé-

phantine (1), où, sous une montagne conique, s'ouvre un grand espace quadrangulaire de cent trente sur cent trente-trois pieds anglais. Sept nefs symboliques se dirigent parallèlement, soutenues par cinquante piliers parfaitement alignés et distants l'un de l'autre de quinze pieds (2) ; ils sont massifs, et diffèrent entre eux dans la forme et les ornements, qui n'ont rien de disgracieux. Sur un piédestal carré pose un large pied-droit, couronné d'un bel astragale circulaire et de deux rebords polygones, que supporte le fût rond et cannelé, haut de sept pieds environ, se tordant vers la sommité, et ceint d'une rangée de perles et de pétales renversés. Une guirlande de ces mêmes fleurs est surmontée du chapiteau, en forme de coussin arrondi, que presse une plinthe, au-dessus de laquelle s'étend l'architrave. Des têtes de dieux, de lions, d'éléphants, de chevaux en relief, sont semées partout comme ornements. Diégo de Conto, entrant dans ce temple, peu après l'arrivée des Portugais dans l'Inde, y admira une porte en mosaïque, des idoles assises avec un rosaire en main, un enduit de chaux et de bitume fondu, aux couleurs d'un éclat étonnant, qui couvrait l'intérieur (3); sur la voûte il aperçut les cosmogonies brahmaniques avec les génies du ciel en adoration, représentées en peinture. Dans les nefs principales, s'ouvraient de nombreuses chapelles remplies de sculptures, chacune avec une idole ayant jusqu'à vingt pieds de hauteur; puis des têtes, des bras, des symboles, et tout autour des divinités secondaires et des moines pieux. Souvent le lingam était représenté dans sa forme naturelle sur les autels de ces chapelles, désormais détruites, à l'exception de deux. Dans le sanctuaire, au fond du temple, on voyait se dresser le buste de la Trimourti avec ses trois têtes de dix-sept pieds de hauteur sur vingt-deux de largeur ; une cloison dérobait la face du dieu aux profanes, excepté les jours solennels.

Les grottes d'Amboli, dans l'île de Salsetta (4), ne sont pas moins curieuses; on y remarque de longues enfilades de salles souterraines, des corridors, des nefs précédées de portiques et de monstres vomissant la flamme, chevauchés par des hommes

(1) Elle est décrite dans le voyage d'Anquetil et dessinée dans celui de Niebuhr, t. II, *Voyage en Arabie et dans les pays circonvoisins;* Amsterdam, 1780.

(2) Stieglitz, *Gesch. des Baukunst der Alten.*

(3) *De Asia,* t. IV, dec. VII, liv. III, c. 2, et Marles, déja cité.

(4) Elles furent d'abord décrites par le Napolitain Gemeli Careri, *Giro intorno al mondo,* t. III, p. 36; puis par Anquetil Duperron, *Introduction au Zend-Avesta,* mais plus exactement par les voyageurs recents.

qui parfois lancent des flèches de leur bouche béante. Au fond est une divinité dont chaque épaule, aux sept bras, soutient une voûte formée, comme toutes celles des souterrains indiens, de pierres avançant graduellement jusqu'à la dernière, qui sert de piédestal à un groupe de dieux. Des nains bizarres par le mélange de leurs membres; un Siva prêt à pourfendre un enfant suspendu, tandis que d'autres le supplient à genoux de l'épargner ; un labyrinthe d'escaliers qui montent et redescendent, complètent l'étrange architecture de cet hypogée que fréquentent des milliers de pèlerins. Les inscriptions qui couvrent les pilastres carrés, sont en caractères indéchiffrables.

Ellora.

Le souterrain d'Ellora, dans le Deccan, l'emporte sur tous ceux de l'Inde. Il s'étend sous une montagne d'un granit rouge très-dur, percé de main d'homme dans un espace de six milles et plus; il contient des temples disposés en amphithéâtre, ou superposés l'un à l'autre, des obélisques, des ponts, des chapelles, des salles, des cellules, des colosses, des portiques, des galeries sans fin, le tout creusé dans le roc vif, et, chose prodigieuse, appuyé sur le le dos d'une rangée d'énormes éléphants. Chaque divinité a au moins un sanctuaire dans ce vaste panthéon (1) ; Siva en a vingt, et partout des bas-reliefs offrent sur les parois des sujets tirés des Védas. Le plus beau de ces temples, où l'antique le plus reculé s'unit au moderne et même au moresque, s'éloigne de la forme constante, qui est quadrangulaire, pour se déployer en croix grecque. « Pour construire (dit un voyageur) le Panthéon, « le Parthénon, Saint-Pierre, Saint-Paul, l'abbaye de Fonthill, il « faut certainement de la science et de grands efforts; cependant, « nous concevons comment ils furent projetés, poursuivis, achevés. « Mais personne ne peut se figurer comment des hommes, nom- « breux et tenaces autant qu'on voudra, et pourvus même de tous « les moyens nécessaires à l'accomplissement de leur tâche, se sont « attaqués à un rocher naturel, haut de 100 pieds quelquefois, « pour le creuser peu à peu avec le ciseau, et produire un temple

(1) Crichna a dit : « Ceux qui servent avec foi d'autres dieux que moi m'adorent aussi involontairement. » Ce précepte de tolérance universelle, consigné dans le *Bhagavat-gîtâ*, apprend aux pèlerins que leurs cultes divers doivent être confondus dans le culte d'un seul Dieu dont les apparences sont variées. Les artistes hindous, pénétrés de ce précepte, réunissent dans un même lieu consacré, et comme dans l'asile de la paix, les images symboliques des chefs divins sous les drapeaux desquels les hommes peuvent se faire la guerre. Voy. M. Langlois, *Description du Kelaça* (temple de Siva) *à Ellora*. (Note de la 2[e] édition française.)

« pareil. Non; cette œuvre surpasse l'imagination, et l'esprit se « perd dans le merveilleux (1). »

Ces immenses hypogées, que l'on croirait une fiction orientale si on ne les voyait encore debout, et dans les ténèbres mystérieuses desquels les Brahmanes venaient méditer ou initier leurs néophytes, sont conformes aux hypogées de l'Égypte et à ceux des Étrusques; ils ont les mêmes plans symboliques, les mêmes portes carrées et basses, les mêmes dessins cosmogoniques sur les voûtes, les mêmes niches pour les dieux.

Seconde époque.

L'art sort ensuite du sein de la terre, mais sans oser s'en détacher; il s'empare des rocs qui se présentent à lui, comme nous le voyons dans les milliers de pagodes et dans les sublimes pyramides de Carnate, Ramiseram, Déogour, Tanchore, Bénarès, Jagrenat, Tripettas, et dans les palais épars, au milieu des forêts de la délicieuse Ceylan, autrefois le séjour de peuples très-civilisés, et maintenant l'asile de pauvres sauvages. Les types sacerdotaux vivent encore; mais sur la forme carrée, aux côtés tournés vers les quatre points cardinaux, s'élève la pyramide au quadruple triangle, image de la Trimourti, ou le sphéroïde allongé vers le ciel, figure de l'œuf primitif; dans l'intérieur, les ténèbres sacrées sont, comme dans les hypogées, traversées par la seule lumière des lampes, qui éclairent faiblement les longues rangées de colonnes à chapiteaux symboliques (2). Ce sont maintenant des pyramides faites d'énormes morceaux de granit sans ciment; une porte étroite donne entrée dans la salle où une lampe descend de la voûte sur le lingam prolifique, devant lequel les prêtres offrent le sacrifice. De même que ces pyramides nous rappellent l'Égypte, ainsi les temples ronds consacrés à Vesta, dans le Latium, nous sont représentés par d'autres petits temples qui s'élèvent sur un perron circulaire entouré de portiques et de colonnades, et où des dragons, des dauphins, des monstres bizarres semblent se jouer sur les toiles et s'enlacer aux canaux par où s'écoulent les eaux pluviales. On remarque toujours au milieu la cellule réservée au Brahmane, éclairée par une seule lampe ou par une ouverture dans la voûte. Des nefs basses, précédées elles-mêmes de portiques, s'étendent tout autour; et c'est là que le peuple se réunit sous les regards des dieux secondaires. Le tout est enceint d'un mur qui parfois n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit,

(1) Selly, *Wonders of Ellora*, p. 127. D'autres grottes se voient à Bamyan dans l'Indou-Kusc, sur la route entre Balk et le Kaboul; d'autres, dans le Kaboul.

(2) En voir les dessins dans les *Views of Indostan* du peintre Hodges.

et dont l'approche est annoncée par des obélisques et des colonnes monolithes.

Dans les catacombes d'Ellora dont nous venons de parler, on voit pour ainsi dire l'art sortir du souterrain pour apparaître à ciel ouvert. En s'approchant de la montagne sous laquelle s'enfoncent ces grottes, on rencontre d'abord un monument sombre, isolé, des portiques affaissés et sans ornement conduisant au sanctuaire d'un Bouddha étranger, aux oreilles pendantes, aux cheveux crépus. Ce sont les *Dehrwaras*, ou séjours des impurs; c'est là que s'arrêtent les parias pour adorer un dieu réprouvé comme eux. Vient ensuite le *Jagannata*, temple de l'assemblée des fidèles, dont la façade repose sur quatre énormes piliers soutenus par des éléphants, et les chapiteaux par des lions. Il a trente-quatre pieds de profondeur sur cinquante-sept de largeur; un escalier mène au sanctuaire: les marches en sont gardées par deux statues, dites portiers de Vichnou, et, autour, se trouve un grand nombre de figures dans l'attitude de l'adoration.

En descendant par un étroit soupirail dans une autre grotte carrée, soutenue par douze piliers, un corridor aboutit au temple de Rama, d'une profondeur de trente-six pieds, avec deux rangées de colonnes, dont les fûts sont couverts de feuillages, la base de figures nues, se tenant embrassées à la manière des Grâces.

Mais le temple d'Indra, dieu du firmament, abandonne les formes antiques: c'est une véritable pagode pyramide carrée à plusieurs étages, se terminant en coupole, taillée en entier dans le roc. Nous ne tenterons point de décrire les merveilleuses et bizarres sculptures qui ornent ce *ciel d'Indra;* les proportions y sont agrandies et améliorées, car le temple a soixante-dix-neuf pieds de long sur soixante-six; les colonnes ont vingt-deux pieds de haut, à l'exception de douze autour de l'autel, qui figurent le lingam (1).

A deux cents toises de là, un corridor long de cent pieds, creusé dans la même roche, aboutit au *Doumar Leyna*, autre merveille souterraine. A l'entrée sont deux lions tenant chacun sous ses griffes un jeune éléphant abattu; du côté du péristyle, un groupe représente Siva avec le bœuf, paraissant danser en compagnie de différents dieux; de l'autre, Derma Raja, juge des enfers, assis, la massue en main, le cordon brahmanique sur l'épaule, et près

(1) Voy. LANGLÈS, *Monuments de l'Inde*; Didot, 1824. — DANIEL, *Antiquities of India*, et les auteurs déjà cités.

de lui la belle Sita, d'une stature non moins gigantesque.

En avançant, on trouve le temple partagé en sept rangées de piliers, avec des cariatides debout, puis on monte aux étages supérieurs, où sont, dans de petites chambres, d'autres divinités. Du plus élevé, on descend par le flanc de la montagne en face d'une cascade qui se précipite de cent pieds de hauteur. De là, on arrive à la grotte de *Genuassa*, ou des cérémonies nuptiales. Elle est précédée d'un long vestibule orné de statues des diverses divinités qu'on y révère : l'Amour, l'Hyménée, la Génération, entourés de jeunes garçons tenant le *schiori*, c'est-à-dire un chasse-mouches, fait d'une queue de bœuf. Souria, dieu hermaphrodite du soleil, est traîné par sept chevaux ; des jeunes filles demi-nues, comme les Heures, le *schiori* en main, le cordon d'hyménée au cou, et de petits Amours jouant à leurs pieds, couvrent les piliers de leurs vastes corps. La porte du temple proprement dit est gardée par deux colosses mâles avec leurs femmes très-petites. A l'intérieur des nefs, les plafonds à corniches rectilignes sont bas, soutenus par des lions et appuyés sur des colonnes striées ; leurs chapiteaux sont enveloppés dans les immenses feuilles des plantes nées sous le climat des tropiques, renversées et pendantes vers la terre, au lieu de se dresser comme le gracieux acanthe corinthien. C'est avec une intention profonde, qu'à la grotte des mariages fait suite celle de Siva, dans laquelle l'art essaye de s'émanciper des types sacerdotaux. L'espace extérieur où est le bœuf Nandi, sculpté dans le rocher, ne diffère pas des autres ; mais la nef unique, avec ses quatre galeries latérales étroites, a un caractère particulier.

Le merveilleux temple de *Ramischiouer*, ou de Rama-Isouara, incarnation de Vichnou, semble un appendice des grottes nuptiales. Deux statues de femmes sont à l'extrémité du vestibule qui sépare la cour du bœuf Nandi du portique carré environnant le sanctuaire ; des niches et des bas-reliefs présentent des groupes allégoriques en grand nombre : ici, c'est l'avare avec sa famille criant après les voleurs qui l'ont dépouillé, tandis que Siva danse à la face de ces misérables affamés ; là, ce sont les querelles de ce dieu avec sa femme Parvati ; ailleurs un couple venu pour se marier, et le prêtre offrant aux époux la noix de coco rituelle, en deux parties, qu'il les invite à réunir ; puis Ravana, ravisseur de l'Hélène indienne, servant de point d'appui à Rama, qui le rend témoin de ses caresses à Sita recouvrée. La finesse du travail dans les sculptures tient tellement du style grec, qu'on les croirait postérieures à Alexandre ; mais la voûte

proprement dite ne paraît pas encore dans l'architecture (1).

Le *Ramischiouer* le cède, pour la majesté de l'ensemble et pour la délicatesse des détails, au *Kêlaça*, palais de Siva, qui occupe presque le centre des excavations infinies pratiquées dans cette montagne. Siva habite l'une des trois cimes mythologiques de l'Himalaya; le printemps y est éternel, et, sur des tapis de fleurs qui recouvrent les neiges perpétuelles et les abîmes sans fond, dansent continuellement les laitières toujours jeunes, au gazouillement des oiseaux de toutes les couleurs. Le palais dont nous parlons, qui n'offre plus désormais que de magnifiques ruines, reproduisait ce théâtre des amours de Siva. Le temple proprement dit est une pyramide détachée, bien que prise sur la roche même; elle est entourée de statues d'hommes et d'éléphants qui, dans les attitudes différentes, soutiennent des fardeaux et font jaillir l'eau de leurs trompes. Le temple est précédé d'un grand nombre de cours, avec des puits et des obélisques ou des colonnes isolées, la plupart surmontées d'un lion. Devant l'entrée du palais est accroupi le bœuf sacré; un pont taillé dans le roc, qui conduit aux étages supérieurs, fait baldaquin sur la tête de Bavani, femme de Siva, siégeant de côté entre deux éléphants, dont les trompes se joignent en arc au-dessus de sa tête. Ici, on voit pour la première fois les fenêtres inusitées dans les monuments de la

(1) « Sir Charles Malet, dit M. Langlois, rapporte deux traditions bien différentes sur l'origine des monuments d'Ellora. Les musulmans les attribuent au radja El, qui vivait il y a neuf cents ans. Les Indiens les font remonter jusqu'à Élou, qui aurait régné dans le Dwaparâ-Youga, c'est-à-dire il y a plus de sept mille neuf cents ans. Les *Pouranas* parlent d'un roi Éla, autrement appelé Pourouravas, qui date du commencement de la monarchie indienne; nous ne pouvons pas raisonnablement adopter une pareille antiquité. Les sculptures gravées sur le monument donneraient un démenti formel à cette prétention désordonnée. La présence de Crichna et des Pandous parmi les personnages représentés nous donne déjà une date postérieure à la grande guerre décrite par le *Mahabhârata*, et qui peut avoir eu lieu de mille deux cents ans à mille ans avant notre ère. Le culte de Crichna n'a dû être adopté qu'à une époque assez éloignée de son existence réelle; et si même il faut reconnaître parmi toutes les sculptures d'Ellora quelques figures bouddhiques, nous serons obligés de descendre à une date voisine de notre ère, au moment où se balançait l'influence des Brahmanes et des réformateurs fatigués de leur joug. Une antiquité de deux mille ans me paraît tout ce que l'on doit accorder à ces belles ruines, et, dans cette supposition, je ne voudrais par nier absolument les rapports qui ont pu avoir lieu, pour le perfectionnement des arts, entre l'Inde et l'Occident. Les belles médailles indo-bactriennes, qu'un heureux destin nous a révélées dernièrement, peuvent nous indiquer le chemin que l'art grec aurait suivi; mais, en tout cas, s'il faut dépouiller l'Inde de son originalité, on sera contraint d'avouer que cet art grec s'est transformé pour se faire indien. » (Note de la 2e édition française.)

manière primitive, et enfin une petite voûte. Le Kêlaça communique avec des labyrinthes mystérieux dans lesquels aucun voyageur, quelque hardi qu'il fût, n'a osé pénétrer.

Nous ne ferons que mentionner la grotte de *Des-Avatar*, ou des dix incarnations de Vichnou, pour parler du temple le plus renommé de tout l'Indostan, la *maison de Visouakarmâ*. Ce dieu des arts, fils de Brahma et son architecte, l'inspirateur des soixante-quatre métiers, a trois yeux; une tiare de pierreries, des colliers, des bracelets d'or, parent ses membres nus, d'une blancheur éclatante. Assis à l'européenne au fond de son temple, sur un siége soutenu par deux lions et élevé sur une estrade, il est dans l'attitude de la méditation; à ses côtés, deux serviteurs tiennent le chasse-mouches. Huit génies, nus aussi, voltigent dans la niche voûtée où il est placé, et derrière laquelle est érigé un autel circulaire surmonté d'un globe conique. Deux rangées de gros piliers forment deux nefs latérales aussi sombres qu'étroites, dont la voûte est plate et basse, tandis que celle du milieu est à cintre aigu imparfait, et se termine en abside, dans le genre des basiliques romaines. Un ornement de bas-relief se continue par tout le temple. Au-dessus est une rangée de statuettes assises sur la plinthe, au point où se terminent les arêtes de la voûte, qui ne se croisent pas comme chez nous, mais s'étendent parallèlement comme les cercles d'un tonneau (1).

La description de tous les édifices signalés dans l'Indostan par les voyageurs ne saurait entrer dans le plan de cet ouvrage; ce que nous en avons dit suffit pour donner une idée de leur style, et pour suivre les progrès de l'art. Nous ajouterons seulement que, parmi les temples de l'île de Salsetta, où la montagne de Keneri, comme la chaîne Libyque de l'Égypte, est partout creusée en grottes pratiquées l'une sur l'autre, il en est un qu'occupèrent autrefois des moines portugais. On rapporte que l'abbé et ses religieux, s'étant munis de vivres, de lumières et d'un fil, voulurent pénétrer dans un labyrinthe qui y aboutit; mais ils errèrent durant sept jours sans pouvoir trouver une issue ni autre chose

(1) « Ce temple, consacré d'abord à Bouddha, dit M. Langlois, a dû être ensuite occupé par les sectateurs de Siva, qui y ont sculpté, à gauche, leur obscène symbole, et, à droite, leurs pygmées difformes, célébrant l'union charnelle de leur dieu et de leur déesse. Mais on y chercherait vainement ces croix que donne la gravure des *Recherches asiatiques*, et que reproduit Langlès, tirant de cette circonstance des conséquences qui tombent d'elles-mêmes. Il est évident que le temple de Visouakarmâ est bouddhiste; il est donc postérieur au sixième siècle avant notre ère, comme il doit être antérieur au neuvième de cette même ère. » (Note de la 2e édition française.)

que des puits et des cellules. Les Brahmanes assurent qu'il passait sous la mer, et mettait en communication un grand nombre de pagodes. On cite dans l'Indostan d'autres routes souterraines de ce genre qui, en temps de guerre, auraient servi aux prêtres pour gouverner secrètement le pays.

Nous avons vu jusqu'ici l'art attaché à la terre; voyons-le maintenant élever les blocs de pierre et les disposer symétriquement à ciel découvert.

Les premières pagodes de ce genre sont des constructions cyclopéennes, faites de rocs énormes superposés et allant en diminuant, de manière à former des pyramides à quatre pans, mode de construction aussi facile que solide. Le Ramesouram, dans l'île de Ramesour, est si antique, qu'on le prétend bâti par Rama. Il est construit de blocs tour à tour horizontaux et transversaux, couverts extérieurement de sculptures; les murs ont jusqu'à cent pieds de hauteur, et ils sont surmontés par un portique soutenu par deux mille cinq cents piliers d'une architecture très-bizarre, aux sculptures cosmogoniques.

La pyramide de Tangior, que lord Valentia appelle le modèle le plus remarquable dans l'Inde des constructions de ce genre, s'élève à deux cents pieds sur une base très-large; elle abonde en bas-reliefs et en statues, quoiqu'elle n'ait à l'intérieur qu'une salle rustique, qui n'est pas même polie au ciseau. A partir du pied, un massif d'une largeur égale aux deux tiers de la hauteur de l'édifice monte d'abord tout uni jusqu'à un quart de l'élévation totale, puis il diminue graduellement de seize pieds; il est enfin couronné d'une coupole assez légère et d'une boule métallique avec une pointe. A chacun des seize étages, est une rangée de piliers et de corniches qu'interrompent des fenêtres surmontées de trèfles et de rosaces. Lors de certaines solennités, on les remplit de lampions, et ces fenêtres donnent le spectacle d'une illumination non moins fameuse dans l'Inde que celles de Pise et du dôme de Saint-Pierre en Italie. La façade est ornée de momies dans des postures symboliques, de huit bœufs, et d'une rosace à la manière gothique. Sous le péristyle carré, une troupe de taureaux font cortége au bœuf colossal, d'un seul morceau de porphyre bronzé, haut de treize pieds et long de seize. Dans les grandes fêtes, les Indiens dansent encore autour de lui, le peignent de différentes couleurs, et lui suspendent au cou des guirlandes. Ils croient qu'il se lève chaque nuit pour faire le tour de la pagode-monde, mise sous sa tutelle; de même que Siva fait une fois l'an le tour de la cité, traîné sur un char élevé par des

taureaux, au milieu des hurlements effroyables d'un peuple de pèlerins (1).

Les mahométans n'arrivent jamais au milieu des merveilles de l'Inde sans tirer le canon contre les sculptures. Ce fut ainsi qu'ils détruisirent le temple de Soumnat, merveille de l'Asie, dans lequel cinquante-six piliers couverts de lames d'or et de pierres précieuses soutenaient la voûte de la chapelle, où l'on voyait une idole d'un seul morceau et d'une hauteur de cinquante coudées.

Pagode modele.

La pagode la plus remarquable sous le rapport de l'art est celle de Brahma, à Schialembroum, à vingt-sept milles de Pondichéry. On lui attribue quatre mille ans d'existence. Quatre portes y donnent accès, et chacune d'elle est surmontée d'une pyramide, ayant cent douze pieds de hauteur. Elle forme un carré long de l'orient à l'occident, qui n'a pas moins de trois cent quatre-vingts toises sur cent soixante. Elle est entourée de trois murailles concentriques, construites en briques et revêtues de pierres de taille. Quatre portes sont soutenues chacune par deux piliers hauts de quarante-cinq pieds, d'un seul morceau; leurs deux chapiteaux, éloignés l'un de l'autre de vingt-sept pieds, sont réunis par une chaîne en pierre, transversale et mobile, de vingt-neuf anneaux. Caylus prétend que les piliers et la chaîne sont faits du même bloc, dont la longueur devait être au moins de soixante pieds; et il y en a quatre! Des lions de style égyptien figurent dans les corniches appuyées sur les piliers, qui sont surmontés de quatre pyramides à sept étages, divisés par autant de larges bandes de métal sur lesquelles les sculptures sont en profusion. Trois cloîtres successifs renfermés dans cette enceinte ont au milieu une cour intérieure dans laquelle sont trois petits temples semblables, avec des péristyles chargés de sculptures et une étroite cellule, en pierres énormes, éclairée par des lampes, où l'on adore le lingam, Vichnou et Brahma.

L'entrée du temple de ce dernier dieu est décorée de cinq pi-

(1) On aperçoit là quelque trace du cintre aigu, de même que près de Madras dans la grotte de Talicot. La voûte apparait, comme nous l'avons dit, dans le temple de Visouakarmâ. Il existe sur le fleuve Kaveri des debris d'un pont detruit, qui dut avoir 300 pieds de long; il était formé de larges pierres ayant 2 pieds de largeur sur 20 de hauteur, placées de champ sur des colonnes de granit noir; c'est l'unique pont cintré que l'on connaisse chez les Indiens. Le Brahmane Ram-Mohun-Roy, en 1831, publia à Londres: *Essay on the architecture of the Hindoos*, où il traite des antiques regles de construction, appliquees aux pagodes modernes.

liers de bois de sandal, que les Brahmanes disent être le symbole des cinq castes et des cinq éléments; ils disent aussi que dix-huit pouranas sont figurés par les dix-huit piliers du même bois qui divisent le temple, au fond duquel le dieu *invisible, mais présent comme l'air que l'on respire,* siége sur un trône d'or. De même, les cinq voyelles ou syllabes sacrées sont rappelées par la forme et la couleur des dalles de marbre qui pavent le sanctuaire; les neuf globes dorés qui surmontent cette salle d'or signifient les neuf ouvertures du corps humain et les neuf incarnations. Le toit est soutenu par soixante-quatre cartouches, nombre égal à celui des métiers brahmaniques; et quatre-vingt-seize barreaux, correspondant aux quatre-vingt-seize modes de la pensée humaine, forment la grille dont est environné le sanctuaire symbolique. Des chapelles, des pagodes, des piscines régénératrices, entourent le temple.

Parvati, femme de Siva, a là aussi un temple splendide, où sa statue est chaque jour baignée dans une eau que les pèlerins boivent ensuite dévotement. Une salle appuyée sur cent colonnes sert de tabernacle, quand la déesse, portée en grande pompe, vient visiter la chapelle des *joies sans fin* ou de l'éternité. Une forêt de colonnes, les innombrables sculptures, les portiques, les lames d'or, les inscriptions, tout est d'une étonnante bizarrerie dans ce temple, qui est comme le modèle de tous les autres. Caylus et Maurice y ont signalé une foule de rapports avec ceux de l'antique Égypte. Les Français avaient fait de Schialembroum une caserne; le tabernacle servait de salle de bal. Assiégés dans la place, ils durent la céder aux Anglais, qui y rétablirent les Brahmanes.

C'est précisément parce qu'ils servaient de demeure à ces derniers que ces édifices prenaient de si grandes proportions, au point de ressembler à des villes. L'Indostan en conserve beaucoup de ce genre; il nous suffira de rappeler Jagrenat, sur la côte d'Orissa, dans le Bengale, immense carré de portiques et de cours à double rang de piliers qui soutiennent deux cent soixante-six arcades entourées de statues noires d'une masse extraordinaire. Il a quatre portes vers les points cardinaux, et, autour, des bosquets parsemés d'oratoires, de pyramides, et de piscines sacrées pour les ablutions habituelles des pèlerins. C'était la résidence du pontife suprême du brahmanisme; elle est révérée aujourd'hui à l'égal de la Mecque. Tout Indien doit l'avoir visitée au moins une fois en sa vie, et l'on y rencontre souvent jusqu'à deux cent mille pèlerins. Il en vient douze millions par an, qui

remplissent continuellement la ville, où n'habitent que des prêtres et des mendiants. On raconte que l'idole fut l'ouvrage de Vichnou, qui, transformé en charpentier, avait demandé à y travailler seul et sans témoins. Mais le roi, qui lui avait commandé la statue en expiation de ses péchés, pris de curiosité, comme la Psyché grecque, mit l'œil à une fente de la porte. A peine eut-il regardé que le dieu disparut, laissant son œuvre grossièrement ébauchée (1). Le bœuf de Siva élève son énorme masse au milieu du temple, sur les os du dieu Crichna, renfermés dans le bois de sandal. Quand il va se promener hors du temple, des milliers d'Indiens se prosternent, et beaucoup se font écraser sous son char. La pagode principale a sept étages qui vont en diminuant, jusqu'à une hauteur de trois cent quarante-quatre pieds; elle se termine en voûte arrondie, couverte de cuivre doré, avec des rosaces figurant deux larges queues de paon.

L'ensemble des édifices dont se compose le temple présente un coup d'œil sans égal; il annonce de loin au navigateur le voisinage de la côte, qui est très-basse dans cette partie du golfe du Bengale. La vue seule du temple suffit pour attirer sur les fidèles les bénédictions célestes; toutes les fautes sont pardonnées à celui qui peut porter à sa bouche quelque reste du repas offert au dieu, dût-on l'arracher de la gueule d'un chien. Recevoir les coups de bâton des Brahmanes qui distribuent le riz, est œuvre méritoire; un moyen sûr de gagner le paradis est de mourir sur cette terre sainte. Voilà pourquoi les dévots qui sentent leur mort approcher, se font transporter à Jagrenat pour l'y attendre; mais elle est hâtée de beaucoup par les fatigues du voyage, par les tortures auxquelles ils se soumettent, et par les épidémies qu'ils y apportent. Les corps des pèlerins restent privés de sépulture; ils sont le repas habituel des chiens, des chacals, des vautours, et leurs os, épars çà et là, indiquent durant plusieurs lieues le chemin du sanctuaire.

En lisant la description de semblables monuments, on trouve le récit d'Hérodote moins incroyable, lorsque cet historien raconte que Sémiramis fit tailler le mont Bagistan de manière à la représenter au milieu de plusieurs centaines de guerriers.

Les formes symboliques sont conservées dans tous ses édifices :

(1) La très-légère taxe imposée par le gouvernement anglais aux pèlerins de Jagrenat produisit dans les dix-sept ans qui précédèrent 1830 la somme de 400,000 livres sterling.

le nombre quatre et le carré sont la basse de leur harmonie ; le triangle pyramidal, produit par le nombre ternaire et divin, sert à les élever vers le ciel, et le nombre sept préside à la disposition des nefs sous les trois, les sept ou les neuf étages cosmogoniques.

Architecture égyptienne.

Nous passerons plus rapidement sur l'art égyptien, dont les monuments sont beaucoup mieux connus. Là encore nous trouvons les trois époques ou plutôt les trois haltes de l'architecture, que nous avons signalées dans l'Inde. Une infinité d'excavations dans la chaîne Libyque révèlent l'usage primitif d'habiter dans les grottes (1), usage qui se reproduisit en Égypte, où elles servaient

Souterrains.

(1) Pour donner une idée du genre de vie des anciens troglodytes, nous rapporterons les mœurs des Fellahs modernes, décrites par Belzoni dans le *Voyage en Égypte et en Nubie* :

« Quand je ne voulais pas traverser le fleuve, le soir, pour retourner au temple de Louxor où nous habitions, je me plaçais à l'extrémité d'un tombeau, au milieu des troglodytes, et c'était pour moi un amusement. Ce peuple occupe ordinairement le passage entre la première et la seconde entrée des sépulcres ; les murs et les plafonds sont noirs comme des cheminées ; la porte intérieure est bouchée avec de la boue ; il n'y a qu'une ouverture, à peine suffisante pour qu'un homme puisse y pénétrer. Leurs troupeaux y passent la nuit, mêlant leurs bêlements à la voix de leurs maîtres. Quelques figures égyptiennes mutilées, parmi lesquelles on distingue souvent les deux renards, symbole de la vigilance, décorent l'entrée des anciennes cavernes sépulcrales. Une petite mèche, alimentée de suif ou d'huile rance, et placée dans un creux du mur, répand un faible rayon de lumière dans ces horribles retraites ; une natte étendue à terre est le seul objet de commodité qu'on y trouve, et moi-même je n'en eus pas d'autre quand il m'arriva de passer la nuit dans ces tombes. Les troglodytes se réunissaient le soir autour de moi, et nos entretiens roulaient principalement sur les antiquités. Chacun racontait ses découvertes ; ils m'apportaient des vieilleries pour me les vendre, et j'eus souvent à m'applaudir de mon séjour dans ces rochers. J'étais toujours sûr d'y trouver pour mon souper du pain et du lait apprêté dans une écuelle de bois ; mais, quand ils savaient que je passerais la nuit chez eux, ils tuaient une paire de poulets et les faisaient rôtir dans un petit four chauffé avec des morceaux de caisses de momies, ou avec les os et la toile des morts. Il n'est pas rare, dans ces tombeaux, de s'asseoir au milieu des crânes et des ossements qui appartinrent aux contemporains des Ptolémées, et l'Arabe qui vit dans leurs sépulcres ne se fait aucun scrupule d'en tirer parti pour ses besoins. L'habitude finit par y rendre aussi indifférent qu'eux-mêmes ; et je me serais arrangé pour dormir sur un puits de momies aussi bien qu'en tout autre lieu.

« Chacun peut être heureux, s'il le veut, attendu que le bonheur dépend certainement de nous. L'homme qui se contente de ce que le sort lui donne, est heureux, surtout s'il sait se persuader que c'est tout ce qu'il pourra obtenir. On ne croirait certainement pas trouver la félicité chez un peuple qui habite des antres comme les bêtes fauves ; qui se voit sans cesse environné des cadavres, des cercueils des anciens habitants du pays, et qui de plus est soumis à un pouvoir tyrannique dont il n'a aucune amélioration à espérer, car il ne connaît pas même

tantôt d'abri contre l'éclat et contre l'ardeur du soleil, tantôt de tombeaux. Près de chaque ville s'ouvrent ses catacombes, enfilades de longs corridors aboutissant à des salles soutenues par des piliers massifs hauts de douze à quinze pieds, et dans les détours desquels les plus hardis ne s'aventurent qu'à peine, de peur de s'égarer ou de mettre le feu aux momies qui y sont encaissées.

La voûte en est naturelle ; les colonnes et les parois sont partout couvertes de peintures à fresque ou de bas-reliefs coloriés,

la justice, et le gouverne au gré de ses caprices despotiques. L'habitude a néanmoins rendu familière et supportable à ces malheureux leur horrible situation, et leur vie n'est pas sans quelque gaieté. Le soir, le fellah rentre et se place près de la caverne pour fumer avec ses compagnons et parler des choses qui l'intéressent, comme de la dernière inondation du Nil et de l'espérance de la prochaine moisson : sa femme lui apporte l'écuelle avec les lentilles et le pain trempe dans l'eau ; c'est une fête s'il peut y ajouter du beurre. Sachant qu'il ne peut améliorer son état, c'est là tout ce que désire le paysan de Gournah. Il se contente de ce qu'il possède, et il est heureux. S'il est jeune, ses efforts tendent à amasser la somme de cent piastres (environ soixante francs) pour acheter une femme et se marier. Les enfants ne sont point une charge pour la maison ; leur vêtement ne coûte rien, car ils vont nus ou couverts de haillons. Lorsqu'ils avancent en âge, leur mère leur apprend qu'il faut gagner pour se vêtir ; l'exemple de leurs parents les instruit bientôt à tromper les voyageurs pour en tirer de l'argent. Les femmes, bien que dans la détresse de toutes choses, aimeraient à briller : elles se parent avec plaisir de colliers de verre et de corail grossier. Si l'une d'elles trouve le moyen de se procurer des boucles d'argent ou des bracelets, elle est enviée de ses compagnes. Quoique l'usage de l'Orient habitue les femmes à une très-grande modestie, les laides seules se montrent très-fidèles à la coutume de se cacher aux regards des hommes. Celles qui sont jolies, sans violer formellement l'usage, trouvent mille moyens de faire voir à l'étranger que la nature leur a donné des attraits pour plaire. Un voile qui tombe, ou se dérange par hasard, rend tout à la fois service à la coquetterie commandée par la nature sans offenser la modestie prescrite par les mœurs.

« Quand un jeune homme veut se marier, il va trouver le père de celle qu'il a choisie, et convient avec lui du prix qu'il met à la cession de sa fille. Le marché conclu, il examine combien il peut destiner d'argent à ses noces. L'arrangement de la maison n'exige pas de grandes dépenses. Trois ou quatre vases de terre, une pierre pour broyer le blé et une natte pour s'étendre, voilà tout le mobilier dont il a besoin. La femme apporte ses habillements et ses bijoux, et, si l'epoux est galant, il lui donne une paire de bracelets d'argent, d'ivoire ou de verre. Le logis est tout prêt ; c'est une caverne sépulcrale qui ne coûte rien ni pour le loyer ni pour les réparations : la pluie ne traversera jamais le toit ; la porte, on peut s'en passer, car il n'y a rien à enfermer, à l'exception d'une armoire, faite d'un mélange de terre et de paille séché au soleil, dans laquelle ils serrent leurs effets les plus precieux. Une planche, provenant du cercueil d'une momie, clôt cette espèce de niche. Si la maison ne plaît pas au jeune couple, il en prend une autre ; il peut la choisir entre cent, je dirais même entre mille, si tous ces tombeaux étaient disposés pour recevoir des hôtes vivants. »

une partie historique, l'autre de pur ornement, la plupart représentant des scènes de la vie domestique ou civile. Les catacombes d'Elétya, près d'Edfou, sont pleines d'ouvrages de ce genre, ainsi que celles de Beni-Hassan dans l'Égypte centrale. Celles des rois, dans la chaîne Libyque, offrent plus de magnificence ; elles ont de cinquante à trois cent soixante pieds de profondeur, et forment chacune une suite de galeries, de chambres, de grandes salles, dans la principale desquelles le sarcophage était élevé sur une estrade. Il y en a un long de douze pieds en granit rouge de Syène, qui résonne comme une cloche, et auquel on ne parvenait qu'après avoir passé douze portes. On doit bien regretter que les Arabes, entraînés par la cupidité, aient fouillé presque partout pour chercher de l'or, et qu'ils aient non-seulement dispersé les restes des morts, mais encore mutilé les principaux monuments de l'art. Le tombeau d'Acheucheroès Osirei ou Petosiris, c'est-à-dire Busiris ou Ochoreos, qui régnait vers l'an 1597 avant Jésus-Christ, tombeau que Belzoni ouvrit avec la plus grande peine dans la vallée Biban el-Moluk, surpassa toute attente ; il y trouva, après quatre mille ans, des sculptures et des peintures d'une extrême fraîcheur. Un sarcophage d'albâtre oriental très-pur, long de neuf pieds dix pouces et large de cinq pieds sept pouces, était dans la salle principale ; une lumière que l'on place à l'intérieur fait apparaître, à travers la transparence de l'albâtre, les milliers de figures dont il est couvert. Ce chef-d'œuvre sans égal de l'art égyptien orne à présent le musée britannique (1).

L'architecture égyptienne, née dans les grottes ou les excavations de la chaîne Libyque, conserva toujours les caractères de son origine : simplicité et solidité. De là, ses grandes lignes non interrompues, ses piliers massifs et écrasés, ses surfaces planes, ses formes quadrangulaires et ses angles saillants ; aussi, dans des édifices longs de quatre cents pieds, hauts de plusde cinquante, on trouve à peine, depuis tant de siècles, une seule pierre dérangée. La colonne destinée à soutenir des masses si énormes ne pouvait jamais acquérir de légèreté. Les chapiteaux sont ornés de feuilles de lotos, de palmier et de figures d'animaux ; mais, comme les artistes égyptiens comprenaient qu'ils ne pouvaient poser l'architrave sur des ornements légers, ils faisaient sortir du milieu de ceux-ci un dé pour la soutenir. A la différence de ceux des Grecs,

(1) Voy., dans son *Second voyage en Égypte et en Nubie*, la description de ces grottes et de la manière dont il parvint à les découvrir. C'est un récit plein d'intérêt, parce qu'il est simple et sans prétention.

les chapiteaux sont divers l'un de l'autre, bien que de proportions égales. Les temples, au lieu de supporter un comble, se terminent en plate-forme; ils ne se courbent pas en arcs, mais, anguleux et bas, ils tiennent de la grotte; à peine si quelque ouverture y laisse pénétrer la lumière, tant pour en adoucir l'éclat que pour inspirer le recueillement.

Les Égyptiens avaient sous la main, pour ces immenses travaux, d'inépuisables carrières de porphyre et de granit rose, noir ou gris, dans la chaîne supérieure; de grès, dans la région moderne; de pierre calcaire, dans la partie inférieure. L'agriculture, réclamant peu de bras, laissait la plus grande partie des forces de la nation à la disposition de la caste dominatrice. Belzoni, qui, sans autre secours que sa stature athlétique, contraint à coups de bâton les Fellahs de creuser où il lui plaît, nous offre une image de ces chefs d'ouvriers tenant des générations entières occupées à travailler péniblement pour un roi ou pour un prêtre; à suppléer, à force de bras, à l'insuffisance des machines, à consumer leur vie en élevant, assise par assise, d'immenses pyramides, ou en polissant les faces d'un obélisque avec la même patience qu'ils mettaient à filer et à tisser. Rois et prêtres rivalisaient à qui entreprendrait les ouvrages les plus merveilleux, c'est-à-dire à qui rendrait plus misérable le peuple, qui seul accomplissait le labeur.

Celui qui observe ces monuments avec nos idées actuelles doit croire qu'il a fallu des siècles pour les achever; mais l'histoire nous apprend que les monarques du Pérou mirent à fin des travaux non moins prodigieux : telles sont les deux routes qui de Cusco conduisent à Quito, l'une à travers les précipices des Cordillères, l'autre le long du littoral, sur cinq cents lieues de sable; tels sont encore le temple du Soleil, le palais de Cusco, celui de Cagiambé, et de nombreux canaux. Leur monarchie n'eut pourtant qu'une durée de trois siècles et demi sous treize rois; celle des Mexicains dura moins encore, et quels édifices merveilleux n'ont-ils pas construits! Les Chinois terminèrent en cinq années leur immense muraille. Que ne pouvait pas faire un peuple comme celui de l'Égypte, déjà constitué au temps d'Abraham comme le trouvèrent les Romains du siècle de César?

L'architecture, la sculpture, la peinture et l'écriture, se trouvent partout intimement unies dans les constructions égyptiennes; on ne les considérait pas comme achevées tant qu'elles n'étaient pas couvertes d'hiéroglyphes et de tableaux historiques, le tout revêtu de couleurs si bien préparées qu'après tant de siècles on les dirait appliquées d'hier. Les grandes superficies planes sem-

blent des pages apprêtées pour y retracer les fastes du pays, ses connaissances, ses dogmes. Les sculptures de l'extérieur sont en bas-relief, et celles de l'intérieur en ronde-bosse. Il ne faut pas observer ces ouvrages avec un œil habitué aux formes grecques; car trop de causes faisaient obstacle au développement du beau artistique chez les Égyptiens. La population avait le teint cuivré, des formes disgracieuses et sans proportion, et les traits du visage se rapprochaient de ceux des Chinois. Attentifs à reproduire la nature telle qu'ils la voyaient, ils donnaient à leurs figures de femme des tailles de guêpe et des poitrines d'une énorme saillie. Une religion pour laquelle le repos était la suprême béatitude, ne voulait voir aux dieux que l'expression d'une quiétude majestueuse. La momie, qui semble avoir été leur type artistique, produisit les statues aux jambes réunies, aux bras attachés au torse, au cou roidi; et puis l'hiéroglyphe, qui devait exprimer, non la chose elle-même, mais le nom ou l'idée, exigeait une inaltérable uniformité. C'est pourquoi, même après avoir eu connaissance de l'art grec, ils conservèrent le goût des contours rectilignes, qui exclut, comme l'observe Strabon en le leur reprochant, et l'effet et la grâce (1).

On aurait tort cependant de concevoir, d'après cela, du mépris pour l'art égyptien, d'autant plus que les découvertes récentes ont dû modifier le jugement sévère qu'en portaient nos pères. La tête colossale trouvée dans le tombeau d'Osymandyas (2) offre « ce calme plein de grâce, cette physionomie heureuse qui plaît plus encore que la beauté. Il est impossible de représenter la divinité sous des traits qui la rendent plus chère et plus vénérable. L'exécution en est merveilleuse, et on la croirait des meilleurs temps de la Grèce, si elle ne portait l'empreinte égyptienne (3). » Hamilton admira les bas-reliefs de la tombe même, où, si la perspective manque, on trouve une grande franchise de dessin et une vigueur d'expression très-remarquable. Il suffit de parcourir les musées de Turin, de Paris et de Londres, pour reconnaître que les artistes de l'Égypte savaient au besoin s'écarter des types, quoiqu'ils fussent gênés, d'un côté, par l'obligation de greffer des têtes d'animaux sur des corps humains, et, de l'autre, par la nécessité de

(1) Πολύστυλος οἶκος ἐν Μέμφει οὐδὲν ἔχει χαρίεν... γραφικόν. Géogr., XVII.

(2) L'édifice dont il est question ici n'était pas, ainsi qu'on le verra plus loin, le tombeau décrit par Diodore comme celui du roi Osymandyas. (Note de la 2e édition française.)

(3) *Description de l'Égypte*, p. 129.

faire du dessin le supplément de l'écriture, afin de représenter les idées plutôt que les choses.

Dans un pays où le dogme fondamental de la religion était un dieu mort, où l'on ne considérait la vie que comme un instant bien court dans la succession infinie des temps, l'habitation des morts devait surpasser en somptuosité celle des vivants. Les Égyptiens, comme les Perses, distinguaient la magnificence des principales villes, non moins par la splendeur des tombeaux que par celle des palais ou des temples. Les rois étaient sacrés près des cendres de leurs prédécesseurs, et de là on les faisait monter sur le trône, en leur rappelant qu'après leur mort ils seraient jugés dans ce même lieu pour une consécration nouvelle.

Pyramides.

Comme les rois de la Thébaïde étaient déposés dans des montagnes creusées, les nouveaux souverains, lorsque le siége du gouvernement fut transporté à Memphis, voulurent élever des montagnes artificielles pour qu'elles couvrissent leurs tombeaux : telles furent les pyramides, que l'on retrouve chez les peuples les plus éloignés, à Otaïti, au Mexique, où celle de Schiolollan est fameuse ; construite sur le modèle de celle de Teotihuacan, et parfaitement orientée, elle a mille trois cent cinquante pieds de base et cent soixante-huit de hauteur. Quatorze pyramides ornaient le tombeau du roi étrusque Porsenna ; celle de Tzarina, reine des Scythes, était triangulaire, d'un stade de hauteur sur trois de largeur (1). La base de la plus grande pyramide de Gizé, à la gauche du Nil, orientée exactement vers les quatre points cardinaux, est la mesure juste du stade égyptien, la 408e partie du degré terrestre, et son apothème en est la 600e. La base de la seconde pyramide est égale à un 540e du degré de l'écliptique, équivalant au 480e du parallèle méridien de Thèbes, exactitude surprenante et mystérieuse. On sait que les pyramides s'élèvent par gradins et finissent en plate-forme ; elles sont, en outre, revêtues en très-belles pierres de taille. Saladin les fit enlever de celles de Gizé pour construire la citadelle du Caire (2). Le revêtement est de pierres polies et

(1) DIODORE, liv. II, ch. 34.

(2) Les Grecs tirèrent le nom de pyramide de πῦρ, feu, ou de πυρός, froment : accoutumés à inventer une histoire sur chaque étymologie, ils déduisirent la première de la ressemblance de la pyramide avec la flamme ; la seconde, en supposant ces édifices destinés à servir de greniers. Tout ce qui a été dit sur les pyramides avant 1813 est résumé dans l'ouvrage de BECK, *Allgemeine Geschichte*, I, p. 705-714. Il faut en outre consulter LARCHER et LETRONNE, *Commentaires sur Strabon* ; SACY et DORNEDDEN, qui ont discuté sur l'origine du nom ; *Hist. von den Ægyptischen Pyramiden*, Berlin, 1815 ; THORLACIUS, sur les mo-

ornées de sculptures. La porte est soigneusement cachée et fermée avec une grosse pierre. Cette porte conduit dans des galeries, tantôt étroites, tantôt larges, qui aboutissent à une ou plusieurs cellules dont la plus magnifique renferme le sarcophage royal. Quelquefois on y trouve des puits verticaux, qui peut-être communiquaient avec le canal du Nil.

L'étonnement qu'excitent de pareilles masses ne s'accroît pas

numents symboliques égyptiens, dans le vol. XVIII de la *Skandin. litterat. Skrivter*, 1822.

Ni les anciens ni les modernes n'ont connu la hauteur précise des pyramides. On ignore même le nombre de leurs assises. Greaves en compta jusqu'à 207 dans la plus grande des pyramides; Maillet et Thévenot, 208; Pokoke, 212; Belom, 250; Leuwenstein, 260. Quant à ses dimensions, voici celles que lui donnent les écrivains les plus connus :

	Hauteur.	Longueur d'un côté.
	Pieds.	Pieds.
Hérodote	800	800
Strabon	625	600
Diodore	660	700
Pline	660	708
Le Bruyn	616	704
Prospero Alpino	625	750
Thévenot	520	682
Niebuhr	440	710
Greaves	444	648

Si l'on s'en rapporte aux ingénieurs de l'expédition d'Égypte, la pyramide de Chéops, qui est la plus grande, aurait $232^{m},747$ de largeur; 138 mètres de hauteur perpendiculaire, ou bien $140^{m},966$, en y ajoutant les deux assises dégradées à sa cime et le double socle taillé dans le roc. Peut-être faudrait-il y ajouter 6 autres mètres pour le sommet qui n'existe plus; ce qui ferait deux fois la hauteur des tours de Notre-Dame. Sa base occupe une superficie carrée de $53^{m},361$ carrés. En y entrant, on parcourt une galerie qui mène à une chambre dite de la Reine, longue de $5^{m},793$, large de $5^{m},22$, haute de $6^{m},307$. Celle du roi est longue de $10^{m},47$, large de $5^{m},22$, haute de $5^{m},86$, ayant au milieu un sarcophage de granit. Dans l'intérieur, on trouve des puits qui ont $63^{m},344$ de profondeur. La masse en a été calculée à 2,662,628 mètres cubes.

La seconde pyramide, celle de Céphren, à l'occident de la plus grande, a $204^{m},90$ de base au-dessus du socle, et 132 mètres de hauteur perpendiculaire : elle renferme un puits de 20 mètres de profondeur, qui conduit à une chambre sépulcrale où se trouve un sarcophage. Chose remarquable, chaque pierre des quatre angles extérieurs est emboîtée dans la pierre inférieure, ce qui rend la pyramide extrêmement solide. Les pierres des façades n'ont été liées avec du ciment qu'à leur partie intérieure, pour qu'il ne fût pas exposé à l'influence de l'atmosphère, qui l'aurait détérioré.

La troisième pyramide est de beaucoup plus petite

médiocrement lorsqu'on réfléchit qu'elles ne sont, pour ainsi dire, que la flèche d'immenses édifices souterrains. Les galeries et les chambres, dont la largeur varie beaucoup, forment toujours labyrinthe ; celles qui s'enfoncent dans le sol, sont plus grandes. Dans celle que découvrit Belzoni, la salle principale avait été creusée en forme de large tonneau et ornée magnifiquement ; le sarcophage d'albâtre, d'un travail exquis, en contenait d'autres plus petits.

C'est à tort que l'on considère les trois pyramides de Gizé comme le type inaltérable de toutes celles d'Égypte. Celle de El-Meydouneh est composée de deux superposées l'une à l'autre ; celle d'Abou-Sir a douze gradins ; dans celles de Fayoum et autres, la brique remplace la pierre, ce qui leur donne une ressemblance avec les constructions de l'Euphrate. Or, puisque celles de Fayoum et d'autres sont antérieures à celles de Gizé, il faut croire que cette manière de construire y fut transportée de la Mésopotamie, jusqu'à ce qu'on apprît l'usage des pierres dont le pays abonde.

Si les rois qui les élevèrent avec tant de dépenses (1) crurent s'immortaliser, leur espérance fut vaine, puisqu'on ne sait avec certitude le nom d'aucun d'eux (2). On a même discuté sur la destination réelle de ces monuments ; mais il paraît certain qu'ils ne servaient que de tombeaux aux rois, au pontife suprême ou au dieu : fait moins étrange pour qui considère la constitution politique et religieuse du pays. Persigny les a considérées comme des travaux de sagesse et d'utilité, des digues opposées, dans les lieux les plus convenables, à l'invasion des sables du désert (3).

(1) Volney a calculé qu'avec ce qu'ont coûté les trois pyramides de Gizé on aurait pu ouvrir, de la mer Rouge à Alexandrie, un canal de 150 pieds de largeur sur 30 de profondeur, revêtu entièrement en pierres de taille, avec un parapet, et de plus une ville de guerre et de commerce contenant 400 maisons munies de citernes.

(2) Περὶ δὲ πυραμίδων οὐδὲν ὅλως παρὰ τοῖς ἐγχωρίοις, οὔτε παρὰ τοῖς συγγραφεῦσιν συμφωνεῖται. « Pour ce qui concerne les pyramides, ni les gens du pays ni les écrivains ne sont d'accord. » DIODORE, I. PLINE dit, en faisant de la morale : *Inter omnes non constat a quibus facta sint, justissimo casu obliteratis auctoribus.* La plupart attribuent les trois plus grandes à Chéops, Céphren et Mycérinus.

(3) Voyez sur les pyramides : JOMARD, *Remarques et recherches sur les pyramides*, et *Description générale de Memphis et des pyramides*, dans le grand ouvrage de la commission d'Égypte. — LEPÈRE, *Mémoire sur les pyramides des Égyptiens et sur leur système religieux*. Paris, 1800. — HIRT, *Von den Ægyptischen Pyramiden*. Berlin, 1815, in-4°. — HOWARD VYSE, *Operations carried on at the Pyramide of Giseh in 1837*. Londres, 1840. 2 vol. (Note de la 2e édition française.)

Temples. Les temples étaient la partie principale des cités primitives; l'histoire nous l'apprend, et leurs noms mêmes, qui se rapportent au culte de quelque divinité, en rendent témoignage. Souvent aussi le temple servait de forteresse. Les Hébreux s'y réfugièrent quand Jérusalem fut prise par Titus; les Mexicains, quand ils furent assaillis par Cortès. Humboldt a pensé que telle était la destination des temples de forme primitive, comme la tour de Bélus, à Babylone.

Nous avons dit qu'en Égypte la civilisation s'était propagée à mesure que s'étendait la caste sacerdotale, et que chaque pays nouveau mis en culture devenait le territoire et la propriété du temple, qui de cette manière restait le centre de l'État, dans la signification la plus rigoureuse du mot. Il ne faut donc pas s'étonner que les prêtres voulussent lui donner tant de majestueuse grandeur, que le peuple y consacrât ses sueurs, et que les rois y prodiguassent des trésors pour se concilier la caste sacerdotale (1).

On trouve presque toujours au milieu de leurs temples, à quelque siècle qu'ils appartiennent, un sanctuaire de médiocre grandeur; puis, autour, des colonnades, des péristyles, des pylônes; plus loin, sont les figures colossales, les obélisques, les mâts ornés de banderoles, comme ceux de Saint-Marc à Venise, les galeries de sphinx et de béliers; viennent ensuite d'autres rangées de colosses : architecture sans dessin arrêté comme sans fin, à laquelle cent siècles auraient pu continuer d'ajouter des ornements sans pouvoir jamais la dire terminée. Aussi est-il bien difficile de fixer une date à ces monuments, dans lesquels les bas-reliefs et les hiéroglyphes sont souvent postérieurs de mille ans à l'édifice.

Les temples n'avaient pas l'unité intérieure de ceux des Grecs ; mais, comme celui de Jérusalem, c'était un ensemble d'édifices, successivement ajoutés. On y parvenait au milieu d'une allée de sphinx, ou de béliers colossaux, ou d'une colonnade. Quelquefois, au-devant du temple, se trouvaient des chapelles dédiées aux divinités inférieures, typhoniques surtout; la porte principale est souvent flanquée de deux obélisques, signe de la consécration. La porte s'ouvre entre deux massifs sous forme de tours pyramidales qui servaient, peut-être d'observatoire, peut-être de fortification. Suit un vestibule entouré d'une colonnade et des habitations des prêtres. De ce premier propylée on passait à un second, qui conduisait à un

(1) Amasis fit transporter d'Éléphantis à Saïs un édifice d'une seule pierre ayant 21 coudées en longueur, 14 en hauteur et 8 en largeur; trente mille marins y furent employés durant trois ans. Cet édifice se voyait encore, du temps d'Hérodote, à la porte du temple de Minerve. HÉRODOTE, II, 175.

pronaos, salle à colonnes, entourée d'un mur et éclairée par le toit. A cette salle était contiguë la cellule ou *naos*, plus basse, sans colonnes, souvent divisée en plusieurs cryptes ou chambres, avec des pilastres monolithes surmontés d'idoles ou de momies d'animaux. Il est inutile de dire que cette distribution variait.

Malgré tant de colonnes, ils ne connurent pas cependant le temple périptère des Grecs; un mur, en effet, devait renfermer la colonnade, et, là où les colonnes sont extérieures, on les réunit par une espèce de balustrade ou stylobate (*plutei*) qui ressemble à un mur percé. Les pieds-droits des portes s'attachent même au fût des colonnes. Les murs sont de grès, verticaux dans l'intérieur, en talus à l'extérieur, hauts parfois de huit mètres et l'édifice ressemble à une pyramide. La superficie plane des murs est toujours bordée d'un astragale sur lequel se dresse la corniche avec une gouttière peu saillante et qui porte un cavet au-dessous.

A Carnac, village au nord de Louxor, se déploie toute la magnificence des Pharaons. Au grand temple, dont la façade regarde le fleuve, on arrive par une allée de 1,026 toises, flanquée autrefois de 600 sphinx; en outre, il est précédé de majestueux propylées, ornés de statues, qui conduisent à une cour longue de 505 mètres et large de 82, dans le milieu de laquelle se trouvent deux rangées de six colonnes qui ont vingt-trois mètres de hauteur et trois de diamètre; sur les deux côtés, s'allonge une galerie couverte, supportée par dix-huit colonnes. Au delà de la première cour, un autre pylône conduit à la salle hypostyle, large de 505 mètres et longue de moitié, dont le plafond est soutenu par douze colonnes hautes de vingt-trois mètres, et par 122 moindres, distribuées sur sept files. Un troisième pylône, au bout duquel se dressent deux obélisques gigantesques, mène à une plus petite, et celle-ci à un péristyle oblong, entouré de pilastres caryatides, et avec deux autres obélisques. Un cinquième pylône introduit dans une petite cour, d'où l'on arrive aux appartements de granit, c'est-à dire au sanctuaire, divisé en deux salles, et que précède un vestibule avec deux obélisques. A cet ensemble il faut encore ajouter des colonnes polygones, des statues colossales, des galeries d'une longueur de 275 mètres, et, au delà, le monument élevé par Thoutmosis, avec une salle entourée de trente-deux pilastres, et dont le centre est traversé par vingt colonnes sur deux rangées; plus, une infinité de dépendances moindres. Tous ces travaux ont été exécutés depuis Osortasen, contemporain de Joseph, jusqu'à Tibère. On trouve des magnificences semblables dans la petite Apollinopolis (*Kos-Birbir*), à Tentyra, à Abydos, fameuse par

son Memnonium : puis, dans la moyenne Égypte, à Hermopolis la grande (*Aschmounein*), à Antinoé, à Arsinoé (*Fayoum*), à Memphis, à Héliopolis, et, dans la basse, à Buto, à Saïs, à Bubaste, à Tanis (*San*), qui ne sont pourtant que des ruines, faites peut-être par les Arabes.

L'histoire des constructions ajoutées successivement au temple était inscrite sur les grands obélisques monolithes, dont quelques-uns ont jusqu'à cent pieds de haut, couverts d'inscriptions et terminés en pyramide, avec l'effigie du roi qui les fit élever, ou quelques scènes religieuses et hiéroglyphiques. Les autres nations, désespérant d'égaler ces merveilles, prirent le parti d'en dépouiller l'Égypte, et dernièrement encore les Français ont transporté à Paris un des obélisques de Louxor. Les Romains en avaient déjà enlevé un grand nombre, et, parmi ceux qui servent encore à l'ornement de Rome, le plus grand a cent quatre-vingts mètres cubes, et doit peser 470,000 kilogrammes ; sa hauteur, sans le piédestal, est de trente-trois mètres trente millimètres, et sa largeur de deux à trois mètres à la base (1).

(1) Les obélisques étaient toujours placés deux par deux à l'entrée des temples, avec des inscriptions historiques. Celui de Louxor, qui s'élève maintenant au milieu d'une des plus belles places du monde (celle de la Concorde, à Paris), avait de hauteur totale................. 70 pieds...... 3 pouces...... 5 lignes.

Sa plus grande largeur à la base :			
Sur la face septentrionale...........	7	6	3
Sur les faces au levant et au couchant..	5	4	4

Il pesait 4,457 quintaux, et 5,000 avec le revêtement qu'on lui avait appliqué pour le transporter.

Si nous nous rappelons que l'architecte Fontana s'immortalisa rien que pour avoir su dresser l'obelisque qui décore la place du Vatican, et quelle rumeur on a faite dernièrement, lorsqu'à l'aide des immenses progrès de la mécanique, on a transporté celui de Louxor à Paris, combien ne devons-nous pas nous étonner qu'une population esclave ait pu, seulement à force de bras, les tailler dans les montagnes, les transporter par terre et les élever à leur place ! Il ne paraît pas démontré qu'ils se servissent de gnomons ; mais ce qui prouve qu'ils joignaient l'habileté artistique à la force matérielle, c'est la légère convexité donnée aux faces de leurs obélisques, opération nécessaire optiquement pour qu'elles parussent planes à l'œil.

L'obélisque de Saint-Jean de Latran, à Rome, est le plus antique de tous, puisqu'il remonte à Mœris, qui régnait 1736 ans avant J.-C. Ceux de Louxor sont de Rhamsès III, 1561 avant J.-C. Il y en a encore treize à Rome, d'une époque postérieure. Les Romains en firent quelques-uns en l'honneur de leurs empereurs, comme celui de Barberini, le Sallustien, l'Albani et celui de Benévent. Ceux de Sainte-Marie Majeure et de Monte-Cavallo furent apportés d'Égypte par l'ordre de Claude. Le premier, relevé par Sixte V, est de granit rouge, sans hiéroglyphes ; il a 14m,74 de hauteur et 1m,40 de largeur à sa base. L'autre est un peu plus haut. Alexandre VII en fit relever un sur la place de Sainte-Ma-

La plastique n'est pas étrangère à la science architectonique; elle s'exerce sur la pierre, quelquefois très-dure, comme le granit, le syénite, le porphyre, le basalte; plus souvent, sur le grès fin, et, pour de petits objets, sur le serpentin, l'hématite, l'albâtre. La vigueur et la précision sont les caractères de la sculpture, et, comme les statues devaient servir de complément à l'architecture, elles sont immobiles et régulières, avec des bras attachés au corps; d'ordinaire, elles ont une forme colossale, et ne s'écartent point d'un type national et des proportions établies selon les lieux et les temps. On ne trouve pas que les artistes s'étudiassent à imiter le vrai, c'est-à-dire à faire des portraits véritables; aussi les mortels et les dieux ne sont-ils distingués que par le vêtement, les couleurs et la coiffure, l'addition de têtes d'animaux, d'ailes, etc., etc. Les figures sont finies, mais les autres formes et les détails sont à peine indiqués; la simplicité des lignes sinueuses ne manque pas de grandeur. Tout cela, du reste, est géométrique plutôt qu'organique.

Que la roideur et l'uniformité dérivassent de prescriptions rituelles, nous en avons la preuve dans les animaux qui ont plus de vie et qui parfois se groupent avec bizarrerie. Tels seraient les sphinx, lions à tête humaine, les lions, les éperviers, les serpents, les vautours, etc. Les statues mêmes ont souvent des têtes d'animaux; l'art égyptien sacrifie la tête avant tout, et ce procédé est caractéristique.

Le même style grandiose domine dans tous les ouvrages d'ornement dont nous avons parlé. Autour de Médinet-Abou de Thèbes, on voit se dresser dix-sept colosses, et, dans le nombre, deux de grès, d'un seul bloc, pesant 2,612,000 livres. Dans le tombeau d'Osymandyas, on voit un amas de pierres, débris d'un colosse mesurant vingt-deux pieds de distance d'une épaule à l'autre, et l'index quatre. Il devait donc avoir cinquante-quatre pieds de hauteur, et peser deux millions de livres; il fut pourtant transporté là d'une distance de quarante-cinq lieues. On

Colosses.

rie de la Minerve, où il fut trouvé au milieu de beaucoup d'antiquités égyptiennes; il a 5^{m},40 de hauteur. Celui du mont Citorio, provenant d'Héliopolis, fut apporté à Rome sous Auguste. Il est brisé en cinq morceaux; Pie V le fit restaurer. Sa hauteur est de 22 mètr.; le piédestal en a 7. Celui du Vatican, qui n'a jamais été abattu, vient aussi d'Héliopolis; il a 27^{m},70 de hauteur et 2^{m},77 de largeur à sa base. L'obélisque de la place Navone, venu sous Caracalla, a environ 16^{m},60; celui de la place du Peuple, 25^{m} sur 2^{m},60, et il est tout couvert d'hiéroglyphes, ainsi que celui de la Trinité du Mont, qui a 14^{m},74 de hauteur, et fut érigé par Pie VI en 1789.

Rosellini et Ungarelli promirent de déchiffrer les hiéroglyphes de Rome. Expédition scientifique dans leur patrie.

remarque au même endroit une série de fondations de seize pieds carrés sur douze de hauteur, qui sans doute supportaient autant de sphinx massifs. Ces figures étaient l'objet d'un culte comme symboles, et les sabéens d'Égypte dansaient chaque année autour du grand sphinx, maintenant recouvert par les sables; mais, en 1379, le supérieur d'un couvent musulman le fit mutiler. Les colosses de Louxor ont quarante pieds d'élévation. Qui peut dire combien de merveilles recouvre le sol qui s'est exhaussé de vingt pieds depuis le commencement de notre ère, et quels devaient être les temples qui les contenaient!

Les Égyptiens travaillèrent beaucoup le bas-relief, mais avec moins de bonheur. Le relief est toujours très-bas; le plus souvent c'est dans la pierre qu'ils sculptent les figures; souvent encore ils ne tracent que les contours. Ils craignaient sans doute qu'elles n'interrompissent les lignes architectoniques. Là encore domine la loi qui imposait des formes typiques. Les scènes de la vie domestique sont représentées avec du naturel; mais les batailles manquent de mouvement. La préoccupation, naturelle à l'enfance de l'art, de représenter chaque membre d'une manière intelligible, se laisse voir partout; c'est pour cela que les têtes, les hanches et les jambes se détachent en profil, tandis que la poitrine et les yeux sont de face; que les bras et les épaules ont des contours anguleux; que les mains sont ouvertes, et qu'elles sont parfois ou deux droites ou deux gauches.

Habiles dans la poterie, ils faisaient avec des terres cuites des vases, parmi lesquels on distingue ceux de Canope, têtes du dieu Knuf, qui forment un seau à vider l'eau, et des milliers de figurines de divinités couvertes d'un émail vert et bleu. Les scarabées sont faits de cette matière, ou bien d'améthyste, de jaspe, d'agate, de cornaline, de lapis-lazuli et d'autres pierres dures. Dans les momies, on en trouve beaucoup, plus ou moins grands, et qui sont attachés au cou ou répandus parmi les bandelettes; tout porte à croire qu'ils servaient d'amulettes. Des 1700 que possède le musée de Turin, 172 portent le nom de Thouthmosis; le chevalier San Quintino suppose qu'ils servaient de petites momies.

Pour les travaux d'art ils employaient rarement les métaux, et, quoique les anciens en parlent, on ne trouve pas de grandes statues métalliques, mais bien de petites idoles de bronze. Ils savaient peindre sur les métaux, du moins sous le règne des Ptolémées, époque où la vitrerie florissait. Ils firent quelques petites idoles en bois, et sculptèrent les couvercles des caisses des mo-

mies, qui imitent les statues d'Isis et d'Osiris. Ces caisses sont en bois de sycomore, travail difficile et long, car plusieurs sont formées de petits morceaux collés.

Le dessin est toujours roide et cru; dans la peinture, ils ne connurent point les gradations. Les couleurs, préparées à la colle ou à la cire, s'appliquaient sur la superficie plane ou courbe, sur les caisses, le byssus, les rouleaux de papyrus, mais toujours sans ombre ni effets de lumière. Partout la même couleur, dont le choix, du reste, paraît avoir été rituel; elle ne variait que pour indiquer la diversité de nations. Dans un tableau que possède le musée britannique, les Nubiens ont des teintes particulières. La plupart des hommes sont rouges; les femmes, jaunes; les quadrupèdes, rouges; les oiseaux, verts ou bleus, de même que l'eau et Ammon.

Ils n'eurent pas de mythologie héroïque, ce qui les privait de la source féconde des conceptions artistiques. Les dieux ne sont pas représentés pour eux-mêmes, mais à l'occasion de leurs fêtes; faute de scènes purement mythologiques, ils s'étudiaient à reproduire par le dessin les hommages que la divinité recevait dans une situation donnée. La vie future elle-même, ils la figuraient comme la position d'un homme seul, avec le jugement prononcé sur lui. Les représentations scientifiques du ciel sont des horoscopes de quelque personnage : tels sont les fameux zodiaques de Tentyra, d'Esneh, d'Hermontis, de Thèbes. Les dieux étaient confondus avec les rois et les prêtres. Les murailles et les pilastres sont revêtus de scènes liturgiques ou de la vie publique ou guerrière; les tombeaux représentent les professions et les occupations particulières de ceux qu'ils renferment.

Leur art graphique n'avait pas en vue la révélation de l'âme, mais des actions et des faits extérieurs; l'art historique était monumental : pour eux, c'était une écriture dont la pierre fournissait les caractères. L'écriture et l'image se confondent, et des signes hiéroglyphiques s'unissent toujours à la sculpture. C'est parce qu'elle a l'intention d'être historique que la sculpture compte le nombre des ennemis tués, des poissons ou des oiseaux pris; on peut donc la considérer comme l'expression de la vie domestique et publique.

En somme, l'art révèle une existence froide, modérée, toute de raison; les symboles eux-mêmes, produits de la fantaisie d'époques ou de nations antérieures, sont employés comme des formules données pour désigner les nombreuses distinctions de l'état civil artificiel, et d'une science sacerdotale. Jamais l'art, enfin, ne révèle cette vie intérieure dont les formes naturelles sont les manifestations.

On a déjà compris qu'à la différence de l'art indien, celui de l'Égypte ne s'occupait pas exclusivement des temples, mais qu'il bâtissait des palais et des cités. Les palais des rois sont des imitations des temples, comme leurs statues imitent celles des dieux ; seulement les salles hypostyles sont plus vastes, et les chambres de l'intérieur, destinées à l'habitation, plus variées et plus spacieuses.

Dans le temple colossal de Karnac, quatre pilastres se succèdent ; puis vient un hypostyle long de 318 pieds et large de 159, avec 134 colonnes, dont les plus grandes ont 22 mètres 75 centimètres. Tel devait être le fameux labyrinthe, et tel l'Osymandyas. Quelle magnifique idée devait donner d'elle la ville de Philé, dont les pieds se baignaient dans le Nil, tandis que, pour rivaliser avec les collines d'alentour, elle élevait dans les airs ses terrasses, ses portes majestueuses, ses propylées, ses maisons alignées le long des quais de granit et entremêlées de l'épaisse verdure des palmiers ! Des constructions non moins splendides ornaient Edfou (la ville du soleil), Nomalis Bouto (Esné), Hermontis : mais plus encore No-Ammon, la Thèbes aux cent portes des Grecs, qui avait autrefois renfermé, disaient les prêtres selon Tacite, 700,000 hommes en état de porter les armes (1). Elle embrassait les cinq quartiers de Karnac, Louxor, Memnonium, Médinet-Abou et Kourna. Six obélisques, outre les deux qu'on a récemment enlevés, s'y voient encore, ainsi que dix-sept pylônes colossaux, sept cent cinquante colonnes, parmi lesquelles plusieurs d'un diamètre de peu inférieur à celui de la colonne Trajane à Rome ; soixante-sept statues monolithes plus grandes que nature. L'hippodrome de Médinet-Abou est une enceinte de quinze cents mètres de long sur neuf cent quatre-vingt-huit de large. Une galerie de soixante sphinx au moins conduit au palais de Karnac, et le pylône, s'élevant de quarante-trois mètres au-dessus du sol sur une longueur de cent treize, introduisait dans une première cour dont on peut apprécier la vaste étendue. Au delà du pylône est une immense salle hypostyle de quarante-sept mille pieds carrés, dont les voûtes plates sont soutenues par cent trente-quatre colonnes, les plus grosses qu'on ait employées pour des constructions intérieures. Si l'on est étonné à l'aspect des énormes architraves monolithes, on ne l'est pas moins de la profusion des sculptures et des orne-

(1) Il est très-probable qu'on lui aura parlé de la caste tout entière des guerriers, et non pas des hommes en état de porter les armes. L'emplacement de cette ville, que l'on peut encore mesurer, est de 1,626 hectares environ. Celui de Paris, quoique de 3,437, ne renferme pas autant de population.

nements symboliques. Une allée de sphinx réunit Karnac à Louxor sur une longueur de deux mille trois cents mètres. Dans le Memnonium, est le tombeau d'Osymandyas, sur lequel il y avait autrefois un cercle d'or ou de bronze doré, d'une circonférence de trois cent soixante-cinq coudées (1). C'est là aussi qu'est la statue de Memnon, dont la voix saluait le soleil levant.

(1) « On voit à Thèbes les tombeaux des anciens rois, monuments admirables qui ont enlevé à la postérité l'espoir d'en égaler la magnificence. Les prêtres prétendent que leurs livres sacrés font mention de quarante-sept monuments royaux semblables ; mais, au temps de Ptolémée, fils de Lagus, il n'en restait que dix-sept : encore une bonne partie était-elle détruite dès le commencement de la CLXXX^e^ olympiade, quand nous allâmes dans ce lieu célèbre. Non-seulement les Égyptiens qui ont interrogé leurs archives nationales, mais beaucoup de Grecs qui, venus à Thèbes sous Ptolémée, ont écrit l'histoire de l'Égypte, se trouvent d'accord avec notre récit, entres autres Hécatée.

« Ces historiens disent donc qu'à une distance de dix stades des premiers tombeaux, où la tradition rapporte qu'on enterrait les *femmes* de Jupiter, était le monument du roi Osymandyas. On rencontrait d'abord un pylône de pierre diversement sculpté, d'une longueur de deux plèthres et d'une hauteur de quarante-cinq coudées. Après l'avoir traversé, on trouvait un péristyle tétragone de pierre, dont chaque côté avait quatre plèthres (120 mètres), et qui, au lieu d'être soutenu par des colonnes, l'était par des figures monolithes hautes de seize coudées. La voûte plate, monolithe, était large de deux orgyes et semée d'étoiles sur fond azur. A la suite de ce péristyle, on trouvait une autre entrée près de laquelle on voyait trois statues faites d'un seul morceau de marbre de Syène ; l'une représentait un homme assis, dont le pied mesuré dépassait sept coudées : c'était la plus grande de l'Égypte ; les deux autres statues, plus petites, représentaient la mère et la fille de cet homme, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche. Ce colosse n'était pas moins admirable par la finesse du travail que par la nature de la pierre, qui n'offrait pas la moindre fissure ni une seule tache.

« Aux pieds de la statue on lisait : *Je suis Osymandyas, le roi des rois. Si quelqu'un veut savoir combien je suis grand et où je repose, qu'il triomphe de quelqu'une de ces masses qui sont mon ouvrage.*

« Il existait, outre la mère de ce roi, une statue isolée, d'une seule pierre, haute de vingt coudées, avec trois couronnes en tête, pour indiquer qu'elle fut fille, femme et mère de rois.

« A la suite du second pylône, on voyait un autre péristyle beaucoup plus remarquable. Des bas-reliefs de tous genres y retraçaient la guerre soutenue par Osymandyas contre la Bactriane rebelle. Son armée était de quatre cent mille fantassins et de vingt mille chevaux, divisée en quatre corps commandés chacun par l'un de ses fils. Sur la première paroi, le roi était représenté attaquant une forteresse baignée par un fleuve, et combattant vaillamment les guerriers qui lui barraient le passage ; il était accompagné d'un lion qui le secondait dans sa fureur. Quelques interprètes ont prétendu qu'en effet un lion apprivoisé et élevé par le roi l'avait soutenu dans le combat en décidant la fuite de l'ennemi ; d'autres racontent que ce roi, aussi vain que vaillant, afin de faire son propre éloge, avait voulu, par le symbole du lion, exprimer sa force d'âme. Sur la seconde paroi étaient représentés des prisonniers, eunuques et sans mains, pour indiquer que

Sans poursuivre plus loin la description de tant de monuments, nous dirons seulement que les Français de l'expédition napoléonienne venus pour les dessiner avec ce dédain que la révolution

dans le combat ils s'étaient montrés efféminés et sans force. Sur la troisième on voyait toutes sortes de sculptures et de dessins très-finis, qui rappelaient et les sacrifices offerts par le roi, et son triomphe à son retour de cette expédition.

« Au milieu du péristyle était un autel à ciel découvert, d'une belle pierre richement sculptée et d'une merveilleuse grandeur. Deux statues monolithes, assises, hautes de vingt-sept coudées, étaient appuyées le dos au mur. Entre elles, et de chaque côté, se trouvaient trois entrées conduisant dans une salle hypostyle, dont le plafond posait sur des colonnes alternées; elle était disposée en forme d'odéon, et chacun de ses côtés était de deux plèthres (environ 60 mètres).

« Une grande quantité de statues en bois représentaient des hommes qui plaidaient, les yeux fixés sur les juges siégeant pour prononcer, et sculptés, au nombre de trente, sur l'un des murs. Au milieu d'eux, on voyait le président du tribunal portant a son cou une image de la Vérité, représentée les yeux fermés et ayant à ses pieds un grand nombre de livres. Les juges enseignaient par leur aspect que le magistrat ne doit rien recevoir, et le président, qu'il n'a d'yeux que pour la vérité.

« Après cette salle était un passage flanqué de bâtiments divers, où l'on préparait des mets délicats au goût, et où le roi était sculpté et peint de couleurs très-vives, avec les habits royaux, apportant en tribut au dieu de l'or et de l'argent retirés des mines dans l'année. Au bas était inscrite la somme équivalente à trente-deux millions de mines de notre monnaie.

« Après ce passage venait la bibliothèque sacrée, avec l'inscription : *Remèdes de l'âme*. On y apercevait une série d'images des dieux de l'Égypte, et celle du roi, qui, en offrant à chaque divinité les dons convenables, paraissait démontrer à Osiris et à ses assesseurs dans les enfers, qu'il avait accompli les devoirs de la piété envers les dieux, ceux de la justice envers les hommes.

« Au mur de la bibliothèque était contiguë une salle faite avec beaucoup d'art; vingt tables y étaient entourées de lits où l'on voyait les images de Jupiter, de Junon, du roi Osymandyas; c'est là qu'on supposait que le corps du roi était enseveli.

« A l'entour étaient construites beaucoup de chapelles contenant des peintures représentant les animaux sacrés de l'Egypte, et d'où l'on montait sur le comble de ce vaste tombeau.

« Une fois monté, on voyait sur le monument un cercle d'or épais d'une coudée et de trois cent soixante-cinq coudées de tour. A chaque coudée correspondait un jour de l'année; le lever et le coucher des astres y étaient marqués, ainsi que les indications astrologiques enseignées par la superstition égyptienne. Ce cercle fut enlevé par Cambyse lorsqu'il subjugua l'Égypte.

« Tel était donc le monument qui renfermait les cendres du roi Osymandyas, et qui l'emportait de beaucoup sur tous les autres par les sommes immenses qu'il avait coûtées et par l'habileté des artistes employés à sa construction. »

DIODORE, l. I, c. 46, 47, 48, 49.

Dans un travail très-remarquable inséré au IX[e] volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, M. Letronne a prouvé, non-seulement que le Memnonium de Thèbes n'est pas le tombeau d'Osymandyas, mais que la description de Diodore ne peut s'appliquer à aucun des monuments dont les ruines subsistent encore dans les environs de la ville aux cent portes, et que

avait répandu sur tout le passé, et l'école sur tout ce qui n'était pas grec, en restèrent stupéfiés. Ce fut au point qu'ils avouèrent qu'on ne pourrait rien faire de mieux aujourd'hui, et qu'ils interrompaient leur récit pour s'écrier : « On se fatigue d'écrire et « de lire; car l'esprit est étourdi à la pensée de travaux si gigan-« tesques qu'à peine en croit-on l'exécution possible lorsqu'on les « a vus de ses propres yeux. »

Que si de cette immensité nous descendons à de menus ouvrages, c'est le même art et un plus grand fini, dans les ustensiles domestiques religieux, dans les vases, dans les armes, surtout dans les gravures sur pierres dures, mais principalement dans ces scarabées si connus de tous. Ils se portaient, soit comme simples ornements, soit en bagues ou en colliers, et l'on y voit sculptés des légendes funèbres, des prières pour les morts, des symboles de divinités ou de simples ornements ; ils ont fait connaître quelques noms de rois antérieurs à la guerre de Troie. L'Europe possède assez d'œuvres de l'Egypte pour juger de leur mérite, chacun y ayant butiné à l'envi avant que le pacha en défendît l'exportation, en 1853.

ce merveilleux édifice n'a jamais existé que dans l'imagination des prêtres égyptiens, dont il satisfaisait la vanité : « Ces prêtres, dit en terminant le savant archéologue français, qui voulaient que leur nation eût toujours été la plus habile et la plus savante en toute chose, qui croyaient et surtout tenaient à ce qu'on crût qu'elle était infiniment plus puissante des milliers d'années auparavant, avaient rempli leurs livres sacrés ou surchargé leurs traditions d'histoires faites après coup, d'exagérations palpables, de mensonges évidents. Ils les débitaient sans crainte à des voyageurs qui ne savaient par leur langue et n'entendaient pas leurs symboles; ils exploitaient ainsi largement l'enthousiasme peu éclairé des Grecs, comme le prouvent, entre autres, les étranges récits que l'hiérogrammatiste de Saïs a faits à Hérodote (liv. II, 28), et la curieuse histoire que les prêtres de Memphis lui assuraient tenir de Ménélas en personne (II, 118). Que serait-ce si nous possédions les écrits d'Hécatée de Milet, d'Hécatée d'Abdère, et des nombreux écrivains grecs qui, après leurs voyages dans ce pays, avaient rédigé des Égyptiaques ? A en juger par la description de l'*Osymandyeum*, que de beaux contes nous avons perdus! Du reste, en effaçant l'*Osymandyeum* du nombre des monuments réels, je ne crois pas diminuer l'opinion qu'il faut avoir de la puissance de l'ancienne Égypte. Cette puissance, les ressources du pays, l'état avancé de sa civilisation et de ses arts, leur influence sur ceux de la Grèce, sont attestés par trop de preuves pour que sa gloire légitime ait rien à craindre des efforts d'une critique étroite ou d'un scepticisme outré. Mais il est bon de se défendre contre cet enthousiasme peu réfléchi qui, s'interdisant l'examen, craindrait de soumettre à une discussion impartiale des récits peut-être mensongers, et, du moment qu'il s'agirait de l'ancienne Égypte, regarderait le doute presque comme un sacrilége. Il faut prendre garde d'en faire un pays si extraordinaire qu'il en devienne inexplicable. » Voy. le *Mémoire sur le monument d'Osymandyas*, par M. Letronne, membre de l'Académie des inscriptions. Nouvelle série, t. IX, p. 376-377. (Note de la 2e édition française.)

Quelques morceaux de choix dans la collection de Salt se sont payés 7,000 liv. sterl.; 320, la plus belle momie; 168, le plus beau papyrus. Il suffit d'entrer dans le magnifique musée de Turin ou dans celui de Londres pour abjurer les préjugés que l'école avait répandus contre l'art égyptien. On trouve dans les têtes une grande variété de physionomie, de l'expression même, un fini merveilleux, mais le reste du corps est négligé; la peinture n'étant qu'une simple indication, une représentation d'idées, elle se contentait de reproduire avec précision la partie principale et caractéristique. L'individualité n'avait pas encore acquis en Égypte une telle énergie qu'elle pût opérer par elle-même, et l'ordre de conception et de liberté ne se détachait pas de celui de foi et de religion. L'art n'était pas cultivé pour lui-même, comme moyen pour le génie de manifester sa puissance, mais afin d'imiter en grand ce qui pouvait ajouter au culte des dieux et aux fastes nationaux.

Résumant donc ce que nous avons dit sur l'art en général, nous pouvons y distinguer trois systèmes : l'oriental, symbolique par essence et plus ou moins conventionnel; le grec, qui comprend toute l'antiquité classique, où la représentation de la nature est portée au comble de la perfection, l'idéal rendu dans sa forme la plus suave, dans son expression la plus sublime. Enfin, viendra l'art chrétien, qui embrasse tout ce que l'art moderne a d'original et d'éminent; qui, se modelant sur la nature réelle, ne se contente pas uniquement de la beauté physique, mais cherche à y joindre la beauté morale, et qui, ne dédaignant ni les douleurs, ni la faiblesse, ni les imperfections de l'humanité, atteint au plus haut degré de vérité.

CHAPITRE XXV.

RAPPROCHEMENTS.

Tandis que la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvéder révèlent un peuple idolâtre des beautés de la forme, les statuettes et les colosses égyptiens indiquent une nation grave, servile, compassée. Les monuments de la Grèce attirent et plaisent, ceux de l'Égypte produisent je ne sais quel découragement qui inspire le silence et la réflexion. Les premiers excitent le goût du beau chez le peuple qui les contemple; les autres, toujours religieux, éveillent l'idée de l'infini.

On ne saurait confondre non plus les ouvrages des Égyptiens avec ceux des Indiens. Ils concordent au fond, c'est-à-dire dans l'expression symbolique; mais leur développement successif se diversifie selon des circonstances particulières. L'architecture des premiers est simple jusqu'à la monotomie; dans l'Inde, tout est varié avec une bizarrerie inépuisable, et l'accessoire l'emporte sur l'ensemble, tandis qu'en Égypte l'ensemble permet à peine de songer à l'ornement. Sur le Nil, tout est ligne droite; tout est mélange de lignes sur le Gange : différence naturelle entre un peuple sévère et géométrique et une nation à l'imagination vive. La sculpture égyptienne manque de mouvement; elle grandit, mais sans violer les proportions : celle de l'Inde est décousue, disproportionnée, maniérée dans la pose et dans l'expression. Les pyramides de l'Inde le cèdent de beaucoup à celles de l'Égypte, puisque la pyramide indienne qu'on appelle la Grande, et que lord Valentia considère comme un prodige, s'élève à peine à deux cents pieds. Les pagodes aussi n'ont en pierre de taille que la base; le reste est en bois revêtu d'un enduit et de faïence. L'Égypte ne consacrait pas un grand travail à ses grottes, qu'elle destinait à la sépulture des cadavres : l'imagination, moins vive, ne produisit pas chez elle autant de poëmes ni de traités de philosophie, tandis que la profondeur de la pensée et la jalousie sacerdotale y inventèrent les hiéroglyphes tout à fait inconnus à l'Inde.

Des ressemblances de plus en plus frappantes résultent de la comparaison générale de ces deux peuples. L'inspection des crânes conduisit aux mêmes résultats, et démontra la prédominance des classes sacerdotales et guerrières. Chez l'un et chez l'autre, la législation est dans la main des prêtres. Le roi, choisi parmi les guerriers, est entravé par le cérémonial, et toute la constitution se fonde sur la division des castes, qui est identique dans la classe élevée, et varie selon les circonstances dans la classe inférieure. Les prêtres ont dans les deux pays les mêmes droits, les mêmes domaines, le même vêtement, et leur autorité est également fondée sur la science. Les guerriers emploient la même espèce d'armes, combattent sur des chars et non sur des chevaux; seulement, en Égypte, ils font moins usage des éléphants et acquièrent une plus grande puissance (1). En Égypte, la propriété foncière resta réglée comme dans l'Inde, jusqu'à ce que Joseph vînt la concentrer

(1) DARBERG, *Ueber die Musik der Inder*, pl. II, donne deux figures de Kchatrias, qui ressemblent beaucoup, surtout pour la coiffure, aux guerriers égyptiens dessinés dans le vol. II, pl. X, de la *Description de l'Égypte*.

tout entière dans les mains du pharaon. La civilisation y marcha du même pas, quoique l'égalité du sol permît de réduire plus facilement en un seul les petits États de l'Égypte.

Les dieux se ressemblent beaucoup; Isis et Osiris rappellent l'Isi et l'Isaoura des Indiens. Le lingam est vénéré chez tous deux; les animaux sont sacrés aussi dans l'Inde, quoiqu'à un degré bien moindre qu'en Égypte; l'œuf, qui symbolisait pour les Indiens l'origine de toute chose, figurait sur les bords du Nil dans la bouche de Cnef, et Horus, fils d'Isis, imitait le Kama né de Lakmi. Görres trouve dans Osiris la septième incarnation de Vichnou; mais Creutzer le compare avec plus de raison à Crichna, qui, noir comme Osiris, entouré de nymphes et d'animaux, répand comme lui la fécondité sur l'agriculture, obtient par excellence le titre de bon, et expire cloué par une flèche au tronc d'un sandal à la fin de l'avant-dernière période du monde. En général, la religion égyptienne, de même que celle de l'Inde, réduit le dualisme en panthéisme, ainsi qu'il apparaît par la légende d'Isis rendant la liberté à Typhon vaincu par Horus. Le culte extérieur est attaché dans les deux pays à certains sanctuaires, et célébré avec des sacrifices de sang et d'amour, des pèlerinages, des pénitences, des baptêmes, des processions dans lesquelles la divinité est conduite d'un temple à un autre (1). L'Indien répète continuellement *oum*, l'Égyptien *on*, et tous deux croient au jugement des morts avec l'assistance de deux génies, l'un ami, l'autre ennemi : jugement qui livre les méchants à l'enfer. Tous deux croient à la transmigration des âmes, s'accordent même dans le nombre des degrés qu'elles ont à parcourir et dans la durée des périodes.

Chez les deux peuples, on rencontre d'ailleurs un zèle égal pour la culture des champs, la même forme de charrue, la même habileté à tisser le coton, la polygamie permise sans être généralement passée dans les mœurs, des classes réprouvées, déshéritées même des droits de l'humanité.

Quand Burr, capitaine anglais de la division des Indes, fut envoyé en Égypte avec un corps d'Indiens pour combattre Bonaparte, il trouva que les prêtres, représentés sur le temple de Denderah et ceux des bords du Gange, se ressemblaient beaucoup. « Les Indiens qui nous accompagnaient, dit-il, observaient ces « ruines avec une admiration respectueuse, à raison de la res- « semblance entre les diverses figures qu'ils voyaient là et les di-

(1) PRICHARD établit un long parallèle entre les deux religions, *An analysis of*, etc., Londres, 1819; mais, par système, il ne se sert pas des monuments ni des découvertes récentes.

« vinités de leur patrie : aussi croyaient-ils que ce temple était
« l'ouvrage d'un de leur rak-schahs, qui avait visité ce pays (1). »

Tant de rapports pourraient-ils être seulement accidentels? N'indiqueraient-ils qu'une simple origine commune? ou la colonie qui civilisa l'Égypte venait-elle de l'Inde? La tradition veut que ce fussent des Indiens, probablement des Banians conduits par des Brahmanes. Les tombes égyptiennes sont pleines d'étoffes, de pierres fines et d'ustensiles indiens qui attestent des relations entre les deux pays, malgré l'antique préjugé qui attribue aux sujets des pharaons l'horreur de la mer. Le nom même de Manès, auteur de la civilisation égyptienne, qui se rapproche de celui de l'Indien Manou (2), attesterait que quelque colonie indienne, parvenue sur la côte occidentale de la mer Rouge, au lieu de s'y établir, gagna l'Éthiopie, assujettit la race primitive des Arabes abyssiniens, et se répandit de là en Égypte. On a découvert en Éthiopie des caractères ressemblant extrêmement à ceux de l'ancien sanskrit, surtout dans les grottes de Kanara, et les caractères hymyarites que révèle actuellement l'Afrique orientale ornaient encore, au quatorzième siècle de notre ère, les portes de Samarcande (3). Mais faisons trêve aux inductions auxquelles on ne sait si de nouvelles découvertes viendront ajouter du poids ou enlever toute valeur. Elles réduiront à sa juste mesure le mérite des Égyptiens, objet de trop de dédains d'un côté, de trop d'enthousiasme de l'autre. Dans le même moment où quelques-uns admirent leurs chefs-d'œuvre, il en est qui ne sauraient, au milieu de tant de

(1) *Bibliothèque britannique*, t. XXXVIII, p. 208-221.

(2) CARVER, dans les *Travels through the interior parts north America*, dit que certains sauvages adorent un génie Manitou, sous la forme d'un grand serpent. Cela viendrait à l'appui d'une hypothèse que nous avons exposée plus haut.

(3) LANGLÈS, *Notes sur le voyage de Norden*, t. III, p. 299-349. SCHÖLCHER (*l'Égypte en* 1845) dit : « Les descendants directs de ces antiques Égyptiens qui « taillaient les obélisques dans les carrières de granit, qui transportaient et sculp- « taient des monolithes colossaux, qui élevaient, avec une science non encore « surpassée, des monuments gigantesques, qui, en somme, furent une des lu- « mières de la civilisation, sont tombés dans la barbarie la plus complète; entre « eux et les sauvages, il n'y a d'autre différence que celle de l'impôt qui les op- « prime, et du bâton qu'un despote inhumain tient toujours levé sur leur tête. « Il est impossible de se figurer quelque chose de plus horrible que leurs tanières « de boue, sales, basses, sans forme, n'ayant pour toute ouverture qu'une porte « de 3 pieds ou 3 pieds et demi, misérablement entassées les unes sur les autres, « et séparées par des avenues couvertes de poussière et d'immondices. Dans ces « tristes lieux sauvages, habités par une population réduite à l'état d'ilote, on « ne trouve jamais la moindre apparence de bien-être ; l'homme s'y montre avec « toutes les misères et les privations de l'état de nature. »

grandeur et de solidité, y apercevoir rien qu'un éclair de beauté Ils ne peuvent reconnaître le génie dans ces ouvrages, qui pour eux ressemblent à une ruche immense où chaque abeille construit sa cellule, où rien n'apparaît que l'oppression de générations entières. Comment parler de leur science avec certitude, lorsque la tenir secrète fut pour eux une étude capitale? Leur politique, à l'intérieur, eut pour objet d'assujettir le plus grand nombre au crédit et à la puissance de quelques-uns ; à l'extérieur, de tenir le peuple isolé, sans pourvoir à le rendre fort. Aussi, ses barrières une fois abattues par les Perses, l'Égypte devint-elle le théâtre d'invasions irrésistibles : Grecs, Romains, Byzantins, Arabes, Fatimites, Curdes, Mamelucks, Turcs, la désolèrent successivement, jusqu'à ce que le pharaon. qui maintenant *l'opprime savamment*, en faisant du fond de son palais d'Alexandrie trembler Constantinople, comme Sésostris et Saladin faisaient trembler Babylone et Bagdad, vînt lui promettre une nouvelle vie (1).

PHÉNICIENS.

CHAPITRE XXVI.

HISTOIRE ET INSTITUTIONS.

L'Arabie Heureuse devait anciennement renfermer un très-grand peuple agricole et commerçant dont la navigation s'étendait le long de l'Afrique jusqu'à Sofala, ainsi que sur les côtes occidentales de l'Inde et celles du midi de la Perse. Quelques voyageurs (2) ont affirmé l'existence de ce peuple de l'Yémen, déjà civilisé et puissant six cents ans avant Salomon, appelé ensuite par les Grecs les Homérites, et qui constituait le royaume des Himyarites ou Sabéens. Une preuve de son antiquité résulterait de ce que Ninus réclama le secours d'Arieus ou Aricus, l'un des princes de

(1) Allusion à Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte, qui parut un moment vouloir régénérer l'islamisme ; mais à sa mort, en 1849, l'Egypte est retombée sous la dépendance de la Porte.

(2) POKOKE, *Specimen historiæ Arabum.* — ALB. SCHULTENS, *Historia imperii vetustissimi Jectanidarum in Arabia Felici.* Hardovici Gueldrorum, 1, 86.

ce pays, qui, si nous en croyons Strabon, était constitué en castes, à la manière des Indiens et des Egyptiens.

C'est probablement de ces Arabes que dérivent les Phéniciens, ou, comme les nomme l'Ecriture, les Chananéens; Hérodote fait déjà mention d'eux, lorsqu'il dit que les Arabes, au temps de Cambyse, avaient des comptoirs sur la Méditerranée, de Caditis jusqu'à Jéniso (1). Aussi les Phéniciens s'aperçurent-ils du commerce qu'ils pouvaient faire avec l'Inde par la mer Rouge, et résolurent-ils d'enlever quelque port aux Iduméens. Il est certain qu'ils entretinrent constamment des relations avec les Arabes de Saba, comme il est probable qu'ils tiraient de l'Yémen l'or qui, selon Strabon, s'y trouvait en abondance, par grains quelquefois de la grosseur d'une noix, et dont les naturels faisaient des bijoux qu'ils échangeaient contre le double d'argent ou le triple de bronze.

On peut donc croire que les Phéniciens habitèrent d'abord le long du golfe Arabique, dans des cavernes, pêchant et naviguant pour le compte des marchands de la Géodrésie, de la Taprobane, de la Gangaride, de la Chersonèse Dorée, habitudes qu'ils emportèrent avec eux lorsqu'ils furent chassés de cette contrée par quelque circonstance violente. Ce serait alors, si l'on nous permet une conjecture, qu'ils auraient envahi l'Egypte sous le nom d'Hyksos, en même temps qu'ils s'établissaient sur les rives de la Méditerranée dans le pays appelé d'abord Joppé, puis Phénicie, du mot grec qui signifie palmier (2).

(1) Livre III, 5.

(2) « Personne ne doute aujourd'hui, dit M. Guigniaut, que les Phéniciens n'appartiennent à la grande famille des peuples sémitiques, et, par conséquent, à la race caucasique de l'espèce humaine, à la race blanche. Mais, en même temps, ils semblent se rattacher à la branche la plus ancienne de cette famille de peuples répandue dans toute l'Asie antérieure, des sources de l'Euphrate et du Tigre au fond de l'Arabie, des bords du golfe Persique à ceux de la Méditerranée, et sur les deux rivages du golfe Arabique en Afrique et en Asie. Cette branche ancienne de la famille sémitique, partie la première du berceau commun, c'est-à-dire des montagnes du Nord, la première aussi parmi cette foule de hordes longtemps nomades, se fixa, puis s'éleva à la civilisation, en Chaldée, en Ethiopie, en Egypte, en Palestine, pour devenir à ses frères demeurés pasteurs un objet d'envie et d'exécration tout à la fois. De là cette scission entre les enfants de Sem et ceux de Cham, ces derniers au sud et à l'ouest, les autres à l'est et au nord : de là la confraternité et pourtant l'inimitié profonde des Chananéens, fils de Cham, et des Hebreux, fils de Sem, les uns et les autres arrivés sur le Jourdain d'au delà de l'Euphrate, après des migrations semblables, mais à des époques différentes; les Hebreux, nomades encore, quand déjà les Chananéens étaient depuis longtemps fixés et civilisés. L'inimitié est prouvée par l'histoire; la confraternité ne ressort pas avec moins d'évidence de la compa-

Peut-être est-il vrai que, dans des temps très-reculés, la Méditerranée n'existait pas, et qu'une vaste plaine, remplie d'habitants, régnait à la même place qu'elle occupe aujourd'hui, jusqu'à ce

raison des langues hébraïque et phénicienne, reconnues presque identiques, et qui de plus en plus s'expliquent l'une par l'autre. Les Phéniciens, en effet, n'étaient autres que les Chananéens, ou du moins une portion d'entre eux. Les Chananéens, selon les livres mosaïques, ici la plus sûre des autorités, constituaient une nation unique, partagée en de nombreuses tribus, toutes fixées dans des villes et déjà civilisées depuis longtemps, à l'époque de l'invasion des Israélites sous la conduite de Josué, dans le quinzième siècle avant notre ère. Par cette invasion et par d'autres semblables qui l'avaient précédée, ils furent exterminés en partie, en partie forcés de se disperser dans les contrées voisines. Seuls du peuple entier, les Chananéens maritimes demeurèrent en possession de leurs places fortes sur la côte ou dans les îles adjacentes. M. Movers, le plus récent et le meilleur historien des Phéniciens, distribue ces Chananéens maritimes en trois branches : 1° les Sidoniens ou les Phéniciens proprement dits, fondateurs de Sidon et de Tyr ; 2° les Syro-Phéniciens, mélange de Chananéens ou Phéniciens purs avec des Syriens ou Araméens, anciennement établis sur la côte ou dans la montagne du Liban ; ils occupaient Byblus et Béryte, et étaient soumis aux Phéniciens de Sidon et de Tyr ; 3° les Phéniciens-Philistéens, ou simplement les Philistins, qui étaient au contraire indépendants, et devinrent souvent redoutables non-seulement aux Hébreux, mais aux Sidoniens eux-mêmes. Ce fut seulement après Moïse qu'ils s'établirent définitivement dans la petite contrée qui prit leur nom, étendu plus tard à la Palestine entière ; et ils y occupèrent ou fondèrent les cinq villes de *Gath*, *Ékron*, *Ascalon*, *Asdod* ou *Azotus* et *Gaza*. D'après M. Movers, les plus anciennes émigrations chananéennes ou phéniciennes, émigrations antérieures aux colonies parties de Sidon ou de Tyr, prirent trois directions principales. La première de ces directions embrasse les côtes sud et ouest de l'Asie Mineure, en y joignant les rivages voisins de la Thrace et les îles jetées sur toutes ces côtes, à commencer par l'île de Chypre, toute pleine de religions phéniciennes, soit pures, soit mélangées avec les cultes grecs apportés plus tard par les colonies helléniques. M. Movers pense qu'en Cilicie des colonies phéniciennes s'établirent au milieu d'une tribu chananéenne venue antérieurement dans ce pays. Il retrouve positivement une pareille tribu dans ces fameux *Solymes*, connus depuis les temps homériques, qui habitaient à l'ouest des Ciliciens, qui parlaient la langue phénicienne et qui adoraient Saturne, c'est-à dire Baal. De nombreux vestiges des religions phéniciennes, ou sémitiques en général, se remarquent également sur les côtes occidentales et septentrionales de l'Asie Mineure. Enfin les Cabires de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace, à la suite desquels se retrouve Cadmus, le même qui fut le fondateur de Thèbes aux sept portes ; ces Cabires, que l'on adorait dans un temple de cette ville, achèvent de nous montrer l'influence de la religion phénicienne pénétrant par le nord jusqu'au cœur de la Grèce, où elle arrivait d'un autre côté par le sud, des îles de Rhodes et de Crète. C'est ici la seconde direction des émigrations phéniciennes ou chananéennes, qui, parties des côtes de la Syrie ou de l'Asie Mineure, couvrirent les deux îles que nous venons de citer, occupèrent celle de Cythère, et de là passèrent dans le Péloponèse. Par une troisième direction, et avec des effets plus vastes encore, sinon plus frappants, que ceux des précédentes, les tribus phéniciennes, chananéennes, arabes, parties de la Palestine et des pays voisins, se portèrent en Égypte, et de là le long de la côte septen-

qu'une immense convulsion de la nature souleva les Apennins, sépara Calpé d'Abila, et, par cette ouverture, précipita la mer sur la florissante vallée, ne laissant à découvert que le flanc des monts et les plateaux qui formèrent depuis l'Espagne, l'Italie, leurs îles et celles de l'Archipel. Le souvenir de cet événement est écrit pour les géologues dans le gisement des terrains, pour les mythographes dans les exploits d'Hercule. Un tel désastre facilita les communications entre les pays sauvés du cataclysme, qui autrement, seraient restés peut-être barbares et ignorés, comme la Tartarie et l'intérieur de l'Afrique, tandis qu'une multitude de ports et l'étendue des côtes multiplièrent les relations et propagèrent la civilisation.

Les Phéniciens vinrent profiter de cet avantage en s'établissant sur cette lisière de terre qui s'étend entre le Liban et la mer. La tradition raconte que, trente siècles avant J.-C., Memroum enseigna aux Sidoniens à se couvrir de peaux, à construire des maisons, à faire jaillir le feu de la pierre, et qu'ayant abattu un arbre, il le lança à la mer et en fit un navire. Le véritable Memroum dut être la nécessité et la nature du pays; car la pauvreté du sol et l'oppression portent ordinairement les nations au commerce et à l'industrie : témoin Venise, Gênes, la Hollande. Le commerce était si naturel à cette contrée que, chaque fois que l'épée d'un conquérant vint interrompre l'œuvre de la paix, une nouvelle ville surgit aussitôt pour prendre la place de celle qui était détruite. Si Nabuchodonosor extermine Sidon, Tyr s'élève en face de ses ruines, et, lorsque Tyr succombe, son destructeur lui-même batit au milieu du désert Alexandrie, qui, après tant de désastres, n'a pas encore aujourd'hui perdu son importance.

Nous aimerions à passer des annales de peuples condamnés par des despotes à l'immobilité ou à un mouvement forcé, à celles d'un peuple qui, comme les Phéniciens, fonde son existence sur le négoce et l'industrie, se disperse parmi les nations voisines ou éloignées, faisant (selon l'élégante expression de Bianchini) commerce de lois et échange d'habitudes policées. Mais, par malheur, nous sommes ici dans les ténèbres. Les écrivains hébreux, notamment Ezéchiel et Josèphe, ne font mention qu'incidemment des

trionale de l'Afrique, ainsi que dans plusieurs îles et sur plusieurs points des côtes méridionales de l'Europe. Ce sont, en effet, des nomades de cette race que M. Movers voit dans les fameux *Hycsos*, dans ces pasteurs dont les rois forment les XVe, XVIe et XVIIe dynasties de Manethon. » Voy. M. GUIGNIAUT, *Religions de l'antiquité*, t. II, 3e partie, Paris, 1849, p. 822 à 834. (Note de la 2e édition française.)

Phéniciens; le dernier, ainsi qu'Eusèbe dans la *Préparation évangélique*, nomme Dius et Ménandre d'Ephèse, historiens de Tyr; Théodote, Ipsicrate et Mochus sont cités par Tatien (1); nous savons par Appien (2) que les Tyriens enregistraient leurs événements particuliers et ceux des peuples avec lesquels ils eurent affaire; mais le temps n'a épargné que quelques fragments détachés. Sanchoniathon, historien national, le plus célèbre après Moïse, avait écrit un traité de la philosophie d'Hermès, une théologie égyptienne et les fastes de la Phénicie. Ses deux premiers ouvrages, puisés dans les écrits de Thaut et dans les registres déposés dans les sanctuaires des Ammonéens, nous auraient initiés à la science égyptienne et phénicienne avec d'autant plus de certitude que le roi Abibal, auquel Sanchoniathon les dédia, en avait fait reconnaître l'exactitude par une commission de savants. Son histoire fut traduite en grec par Érennius Philon de Byblos, qui vivait dans le second siècle avant notre ère; mais la traduction est perdue comme l'original, sauf quelques fragments qui se rapportent plutôt à la cosmogonie (3). On a dernièrement annoncé la

(1) *Oratio ad Græcos*, n° 37.

(2) Lib. I, 17.

(3) Les fragments de Sanchoniathon, insérés par Eusèbe dans la *Prépàration évangélique*, ont été depuis longtemps l'objet d'une controverse animée, les uns admettant et les autres niant leur authenticité. « Personne n'a traité d'une manière aussi large et aussi approfondie cette question, dit M. Guigniaut, que M. Movers, qui a consacré à la discuter le 3e et le 4e chapitre de son ouvrage sur la religion des Phéniciens. Ces peuples, d'après lui, eurent des livres sacrés dont ils attribuaient l'origine à leurs divinités. Le dieu, premier principe de cette révélation, l'antique *Bel* ou *Chijun*, ou *Saturne*, est identique a *Chon* ou à l'*Hercule* de Tyr. C'est de lui que ces livres auraient pris le nom de *San-Chon-Iâth*, qui veut dire *la loi entière de Chon*, et représente le canon sacerdotal, existant à la fois dans toutes les villes principales de la Phénicie, comme le mythique Sanchoniathon, collecteur supposé de ces écrits antiques, et pendant du *Vyâsa* ou *Véda-Vyâsa* (collecteur des Védas) de l'Inde, est dit originaire, non-seulement de Béryte, mais aussi de Tyr et de Sidon. Telle est l'origine que M. Movers assigne au nom de Sanchoniathon; telle est l'idée qu'il se fait, d'après Porphyre, des livres sacrés des Phéniciens, réunis sous ce nom collectif à l'origine, mais entendu plus tard comme individuel. Cette idée ne diffère pas au fond de celle qu'en donne Philon de Byblos, dans les fragments textuels qu'Eusèbe nous a transmis : seulement le Sanchoniathon tout historique qu'il introduisait, dont il prétendait avoir retrouvé et traduit les ouvrages, avait, selon lui, retrouvé lui-même les antiques écrits de *Thaut* et des *Cabires*, allégorisés, c'est-à-dire falsifiés par les prêtres, et les avait rétablis dans leur intégrité primitive, dans leur sens originel, également tout historique. Ce Sanchoniathon-là, sauf le nom, est l'invention pure de Philon, et son histoire phénicienne, celle même dont nous avons des fragments, celle que Philon disait avoir traduite, n'était qu'une mythologie phénicienne et asiatique, rédigée par lui dans le sys-

découverte de la traduction entière (1), mais la critique n'a pu l'accepter; nous en restons donc aux notions insuffisantes que nous avions auparavant (2).

La Phénicie, même en ses plus beaux temps, ne comprenait

tème d'Évhémère, et où les légendes des dieux étaient travesties en des histoires humaines pour servir à des vues polémiques contre les croyances helléniques et contre les traditions juives. Ce que nous venons de dire fait comprendre ce mélange d'éléments si divers, phéniciens, juifs, grecs, égyptiens même, que l'on remarque dans les fragments du pseudo-Sanchoniathon. Cependant, quant aux éléments phéniciens, non-seulement M. Movers les reconnaît pour tels, mais il les croit directement puisés à des sources phéniciennes; il y voit les débris épars, défigurés, mais d'autant plus précieux pour nous, des livres perdus de Thaut et du Sanchoniathon canonique et symbolique, auquel Philon substitua son Sanchoniathon historique, fondé sur le premier. Pas plus que les autres évhéméristes, Philon n'a inventé les noms, les mythes, les légendes sacerdotales ou populaires qu'il tourne à son but; il les a seulement présentés par le côté qui pouvait le mieux y servir, par le côté grossier, odieux ou ridicule. Son livre était rempli d'un savoir dont il aurait pu faire un beaucoup meilleur usage, mais l'usage qu'il en a fait ne doit pas nous prévenir contre la valeur des documents qu'il a si mal employés, et qu'il s'agit seulement de tâcher de rendre à leur sens primitif, en les dégageant, autant qu'il est possible, d'un alliage impur. » Voy. *Notes et éclaircissements sur le tome II des Religions de l'antiquité*, Paris, 1849, p. 848-852. (Note de la 2e édition française.)

(1) Par l'Allemand François de Wagenfeld. Voir *Analyse de l'histoire primitive des Phéniciens, faite d'après le ms. récemment découvert de l'entière traduction de Philon* (allemand), 1835. — L'année suivante, le texte prétendu original parut à Brême sous ce titre ; *Sanchuniatonis historiarum Phœniciæ libros novem græce versos a Philone Byblio edidit latinaque versione donavit F. Wagenfeld*, et il devint aussitôt l'objet des critiques les plus justes et les plus sévères des savants de l'Allemagne, tels que MM. O. Müller, Movers et plusieurs autres. (Notes de la 2e édition française.)

(2) Voy. Heeren, *Idées sur la politique et sur le commerce des peuples anciens* (allemand).

Abb. Mignot, *Mémoires sur les Phéniciens*, vol. 34-42 du *Recueil de l'Académie des inscriptions.*

Henrici Arentii Hamakeri, *Miscellanea Phœnicia.* Leiden, 1828.

Voyez surtout Movers, *Das Phœnizische Altherthum*, Berlin, 1849; et la *Phénicie* de M. Hoefer dans *l'Univers*, publié chez MM. Firmin Didot, Paris, 1852. (Note de la 2e édition française.)

Guill. Gesen. prétendit, en 1835, découvrir la clef des inscriptions phéniciennes en caractères différents des caractères communs (*Ueber die punisch-numidische Schrift und die damit geschriebenengrösstentheils unerklaerten Inschriften und Münzen*, *in Palæographische Studien*. Leipzig). En 1837, il publia, aussi à Leipzig, *Scripturæ linguæque phœniciæ monumenta quotquot supersunt, edita et inedita , ad autographorum optimorumque apographorum fidem*, où sont illustrées les inscriptions qui, après 1817, sont sorties de l'emplacement de Carthage dans la Numidie. Le résultat, qui paraît avoir été obtenu de toutes les études faites jusqu'à nos jours, est que les langages carthaginois, phénicien et numide, étaient identiques avec l'hébreu.

qu'une côte d'un peu plus de cent cinquante milles en longueur, sur trente dans sa plus grande largeur. Mais ce territoire et les îles voisines étaient semés de villes. On rencontrait d'abord Arad sur l'île, et Antarad sur le continent; puis Tripoli, qui existe encore. Byblos et le temple d'Apollon; ensuite Béryte, Sidon, Tyr, et, dans les intervalles, Sarepta, Botris, Ortosia, villes moins considérables. Toutes ces villes, singulier spectacle d'opulence, furent bâties l'une après l'autre, selon le besoin du commerce. Sidon, la première entre elles, mentionnée par Moïse, domina jusqu'au temps de Josué et d'Homère. Prise alors par un roi d'Ascalon, ses habitants élevèrent Tyr, qui bientôt éclipsa sa métropole. D'autres Sidoniens fondèrent Arad, et ces trois cités élevèrent d'un commun accord celle de Tripoli, qui de là prit son nom (1).

Gouvernement.

Elles ne formaient pas un seul État; mais, comme les républiques italiennes du moyen âge, chacune d'elles avait dans son territoire une organisation distincte, sous un roi ou des chefs particuliers. Leur lien dans la paix était le culte de Melkarth et des intérêts communs; le danger, dans les circonstances difficiles. L'autorité des chefs, comme il arrive dans les pays commerçants, était tempérée par d'autres magistrats qui marchaient de pair dans les cérémonies, et avec lesquels ils devaient se concerter pour les ambassades à envoyer. La diète générale des principales cités se tenait de temps à autre dans Tripoli, où les rois délibéraient avec l'assemblée sur les mesures à prendre pour l'avantage de toutes (2). L'historien Josèphe nous a conservé la série des rois de Tyr depuis Abibal, contemporain de Saül. Hiram, son fils, fut d'abord en guerre avec les Hébreux, puis fit alliance avec David et Salomon. Il recevait d'eux de l'huile, du vin, du blé, et il leur fournissait en échange des marins pour la navigation du golfe Persique, des charpentiers, des maçons, des matériaux pour la construction du palais et du temple. Ce dernier peut donner une idée de l'habileté des Phéniciens dans l'art d'édifier, indépendam-

Rois, Hiram. 1080.

(1) Le désir connu des anciens peuples de rappeler dans une nouvelle patrie les noms de la première nous permet de suivre la trace des migrations des Phéniciens. Néarque, au temps d'Alexandre, visitait les îles *Tyrus* et *Aradus*, et la ville de *Sidon*, dans le golfe Persique. Les îles de Bahrain, à l'embouchure de l'Euphrate, furent appelées *Tylos* et *Aradus* : ces noms furent enfin portés sur les côtes de la Méditerranée. Il est vrai qu'on pourrait nous rétorquer l'argument et croire que ces noms, et ceux également phéniciens qu'un récent voyageur a rencontrés dans le golfe Persique (Lettre du docteur SELTZEN dans la *Correspondance mensuelle* du baron de Zach, septembre 1813), provinrent de colonies phéniciennes transplantées dans ces parages.

(2) ARRIEN, II, 24, 15. — DIODORE, II, 113.

ment de ce que l'on rapporte de celui de Melkarth dans l'île de Tyr, qui, dit-on, n'avait pas d'égal au monde. Hiram en éleva aussi un à Astarté, un autre au Jupiter national, et entoura la ville de murailles, en la réunissant à la terre ferme au moyen d'un môle merveilleux. On ajoute que Salomon reconnut mal les grands services d'Hiram, ce qui, cependant, ne rompit pas leurs relations ; ils s'écrivaient, au contraire, fréquemment, et s'envoyaient des énigmes, en imposant une amende à celui qui ne parviendrait pas à les déchiffrer.

Après Hiram viennent Béléazar (976), Abdastrate; Astarte, Aserim et Jbelès ; puis Ethbaal I[er] père de Jézabel. Badézor (*Bélus*), successeur de ce dernier, engendra Pygmalion, Barca, Anne et Élise ou Didon (879-874). Celle-ci avait épousé le grand prêtre Sichée, que tua Pygmalion pour s'emparer de ses richesses ; elle parvint à lui échaper, et alla fonder Carthage (869).

Sous le règne d'Ethbaal II, Nabuchodonosor assiégea Tyr, et, après une défense de treize ans (572), la détruisit, apportant ainsi par la fureur des conquêtes une grave perturbation dans les pacifiques opérations du commerce. Une nouvelle Tyr prit la place de l'ancienne (*Palæ-Tyros*) ; et quand Cyrus étendit au loin ses conquêtes, les Phéniciens se soumirent à lui, préférant le payement d'un tribut aux chances d'une guerre. Ils conservèrent d'ailleurs leurs constitutions et leurs rois nationaux, ainsi que le commerce continental de l'empire des Perses.

Ici le spectacle d'un peuple industrieux nous offre un intérêt bien plus puissant que les vicissitudes d'une dynastie. Nous le voyons s'élancer d'un territoire restreint et ingrat pour s'aventurer sur les flots, mettre à profit le bois que lui offre le Liban, et utiliser les anses nombreuses de la côte ; placé sur les confins des trois parties du monde, il recevait d'une main les productions de l'Asie et de l'Afrique, pour les offrir de l'autre à l'Europe. A l'intérieur, il s'appliquait aux arts de la paix (1), et nous avons vu les rois d'Israël lui demander ses architectes, ses sculpteurs, ses ciseleurs et ses fondeurs en bronze (2). Les Phéniciens conservèrent dans les constructions de leurs villes beaucoup des habitudes troglodytiques, et la Phénicie est encore aujourd'hui parsemée de grottes. Mais on ne trouve plus de monuments purement phéniciens, à moins qu'on ne veuille considérer comme

(1) *Viderunt populum habitantem in ea, absque nullo timore, juxta consuedinem Sidoniorum, securum et quietum.* Judic. XVIII, 7.

(2) *Rois*, III, 7, 13.

tels quelques-uns de ceux de l'île de Chypre, principalement dans le voisinage de Larnaca, et quelques statues transportées à Londres des côtes de Barbarie. Nous en avons quelques-uns, modifiés par le mélange des types étrangers, comme le bas-relief égypto-phénicien de Carpentras, et d'autres gréco-phéniciens.

Les Grecs leur ont attribué la plus surprenante des inventions, celle de l'alphabet; mais les Grecs eux-mêmes rappellent des inscriptions antérieures à la migration de Cadmus, et peut-être les Phéniciens ne firent-ils autre chose que faciliter l'écriture par l'introduction du papyrus (1). L'alphabet phénicien était le même que celui dont se servirent les Hébreux jusqu'à Cyrus, et que les Samaritains conservèrent; mais ils eurent aussi des caractères sacrés et secrets. Les inscriptions connues jusqu'ici sont funéraires ou religieuses; et trois fragments d'écritures phéniciennes, récemment découverts, attendent des interprètes dans les bibliothèques de la Propagande, du Vatican et de Turin (2).

On croit généralement qu'à l'embouchure du fleuve Bélus fut inventé le verre (3). Ils s'en servaient peu pour les fenêtres, puis-

(1) CHR. FR. WEBER, *Versuch einer Geschichte der Schreibkunst*. Gœttingen, 1807.

(2) Jusqu'en 1837 on connaissait soixante-quatorze inscriptions phéniciennes, puniques ou libyques, reproduites ou interprétées dans l'ouvrage de Gésénius. Depuis lors, ce nombre s'est augmenté de trente-cinq. Parmi les inscriptions récemment découvertes, la plus étendue et la plus intéressante est celle de Marseille. Elle est gravée sur deux fragments de pierre, bien ajustés, que mit à nu un maçon démolissant une vieille maison située non loin de l'emplacement occupé autrefois par le temple de Diane. M. de Saulcy en a publié le premier une traduction en 1846. En 1847, M. Judas en donna un fac-simile dans son ouvrage intitulé : *Étude démonstrative de la langue phénicienne*. Enfin M. l'abbé Bargès en a fait paraître dans la même année une traduction complète avec commentaires. L'inscription est divisée en treize paragraphes, et contient différentes dispositions concernant les offrandes qui doivent être présentées aux prêtres par les maîtres des sacrifices dans le temple de Baal. Voy. *la Phénicie*, par M. Hoefer, Paris, 1852, p. 140. (Note de la 2e édition française.)

(3) Les anciens connaissaient-ils le verre? Le plaçaient-ils à leurs fenêtres ? L'opinion vulgaire répond, non; l'histoire, oui. HÉRODOTE (liv. III, § 54) parle de caisses de momies en verre, ὕαλος; Aristophane le nomme dans les *Nuées*, v. 766, et dans les *Acarnanes*, v. 73; Aristote également. Galien enseigne la manière de le faire; Lucrèce, Horace, Martial, Sénèque, sont des autorités irréfragables. Pline (XXXVI, ch. 26) dit : *Sidone quondam iis officinis nobili, siquidem etiam specula excogitaverat. Hæc fuit antiqua ratio vitri.* Peut-être indique-t-il ici qu'ils faisaient aussi les miroirs. Au temps de ce naturaliste, on donnait au verre toute couleur et toute forme, soit par le souffle, soit par le tour, soit même en le ciselant. *Funditur in officinis, tingiturque, aliud flatu figuratur, aliud torno teritur, aliud argenti modo cælatur.* (Ibid.) Il fait mention, avec Dion Cassius, d'un individu qui serait parvenu à rendre le

qu'ils laissaient leurs appartements ouverts à l'air libre. Le métal était préféré pour les coupes, mais ils couvraient de verre les parois de leurs chambres ; ils en faisaient des ornements et des colliers, en le mêlant à l'ambre et à l'ivoire travaillé. Mais les premiers qui assistèrent à la transformation, par le feu, du sable en une masse transparente, étaient bien loin de s'imaginer que cette matière servirait à prolonger pour les vieillards le plaisir de la vue, à sonder les abîmes des cieux, à découvrir de nouveaux mondes dans les atomes imperceptibles, à procurer aux contrées septentrionales les productions des tropiques, à transporter dans l'hiver les fruits de l'été.

Les Phéniciens furent renommés aussi pour la finesse de leurs tissus. Un chien affamé, raconte-t-on, mordit dans un coquillage,

verre malléable, chose qui, tout improbable qu'elle est, indique combien cet art était avancé. On a exhumé des fioles à Pompéi ; on a trouvé à Herculanum des pâtes de verre colorié pour simuler des pierres fines, conformément à ce que dit encore Pline : *Fit et album et murrhinum, aut hyacinthos, sapphirosque imitatum, et omnibus aliis coloribus... maximus tamen honos in candido translucentibus, quam proxima cristalli similitudine.* Le verre blanc, et qui se rapproche le plus de la transparence du cristal, était donc comme aujourd'hui le plus estimé. Néron paya 6,000 sesterces deux petits vases de verre, tant ce genre d'ouvrages avait acquis de perfection dans la forme et dans l'ornement. On substitua même les coupes de verre à celles d'argent et d'or : *Usus vitri ad potandum argenti usum et auri propulit.* (Pline, ib.)

Peut-être les anciens auront-ils pensé de bonne heure au plus grand avantage du verre, celui d'en garnir les fenêtres en donnant ainsi passage à la lumière et non à l'air. Mais aucune autorité ne nous en donne la certitude pour les temps reculés. Il en est fait mention pour la première fois dans l'ambassade de l'Hébreu Philon, quand les envoyés d'Alexandrie comparent les fenêtres de verre aux fenêtres en pierres spéculaires : Τοῖς ὑάλῳ λευκῇ διαφάνεσι παραπλησίως λίθοις. Fea, dans son *Histoire de l'art*, commenta ce passage et recueillit plusieurs indices du second et du troisième siècle après J.-C., d'où résulte indubitablement l'usage des vitres aux fenêtres. Mongez, dans le *Dictionnaire d'antiquités* de l'*Encyclopédie méthodique*, en a réuni d'autres, mais tous des temps inférieurs, et dès lors inutiles, puisque l'on a trouvé à Herculanum des vitres entières, que l'on voit au musée de Naples. On découvrit en 1772 à Pompéi une croisée ayant près de trois palmes d'embrasure, dont les vitres carrées étaient grandes d'une palme.

Nous pouvons donc supposer qu'on en faisait déjà usage plus anciennement, quoiqu'on employât plus souvent les pierres spéculaires. Celles-ci étaient si transparentes que Pline, pour donner une idée de la simplicité du vernis qu'Apelles étendait sur ses tableaux, dit qu'on y voyait *veluti per lapidem specularem.* Les plus belles venaient d'Espagne et de Cappadoce ; d'autres se tiraient du Bolonais, et il y en avait dans quelques endroits dont la longueur allait jusqu'à cinq pieds. On n'en trouve plus de cette espèce ; elles furent remplacées par le verre, qui peu à peu devint d'un prix très-modique. Sénèque dit : *Quædam nostra demum prodisse memoria scimus, ut speculariorum usus perlucente testa, clarum transmittentium lumen.* Ep. 90.

et la liqueur qu'il en fit jaillir, teignit le poil de sa gueule d'un rouge magnifique. Cette circonstance, observée, amena la découverte de la pourpre, dont la couleur n'était pas, au surplus, toujours rouge; il y avait encore la blanche, la noire, et d'autres nuances encore. On entendait, en général, sous ce nom une teinture faite avec la liqueur extraite d'un certain coquillage, pour la distinguer des couleurs végétales; on l'employait spécialement pour les étoffes de laine (1).

Religion. Nous ne pouvons, par malheur, accorder d'éloges aux Phéniciens en ce qui touche leur religion, et la Bible rappelle à chaque instant leurs superstitions. Isis, allant chercher à Byblos l'époux qu'elle a perdu, nous annonce que leur culte venait de l'Égypte; dans les fêtes annuelles d'Adonis, une tête mystique était apportée par mer des rives du Nil dans cette ville, sur les monnaies de laquelle est l'effigie d'Isis (2). L'Assyrie dut aussi répandre ses croyances dans l'Asie antérieure par le commerce et les expédi-

(1) « Il est aujourd'hui bien reconnu, dit M. Deshayes dans sa description des mollusques de la Méditerranée (*Expédition scientifique de la Morée*, t. III, p. 189), que le *murex brandaris* est la coquille qui fournissait aux anciens leur belle couleur de pourpre. M. Boblaye, pendant l'exploration de la Morée par la commission scientifique, a observé dans les ruines d'une ville antique des amas considérables du *murex brandaris*, amas qu'il crut d'abord être semblables à quelques-uns des dépôts les plus modernes que l'on rencontre épars dans les plaines basses de la Morée; mais, ayant remarqué que ces amas de *murex brandaris* étaient formés de cette seule espèce, dont le test avait une altération particulière que ne présente pas celui des individus recueillis dans les dépôts modernes, ce savant demeura convaincu par l'ensemble de ces faits que ces amas étaient le résultat de la fabrication en grand de la teinture pourpre, dont ils étaient une preuve authentique. Plusieurs travaux historiques sur la pourpre des anciens ayant été produits à diverses époques, il est inutile d'insister davantage sur un sujet à l'égard duquel nous ne pourrions répéter que ce qui était déjà su. » On peut consulter sur la pourpre, en outre des anciens, tels que Aristote (*Hist. animal.*, l. V, c. 13), Pline (*Hist. nat.*, IX, 36, 37, 38), Vitruve (VII, 3), FAB. COLUMNA, *Tractatus de purpura*; in-4°. Rome, 1674. — WEDELIUS, *Programma de purpura et bysso*; in-4°. Ienæ, 1706. — RICHTER, *de Purpura antiquo et novo pigmento*; in-4°. Gœtting., 1741. — ROSWALL, *Dissertatio de purpura*; in-4°. Londres, 1750. — PEYSSONNEL, *Observ. on the Limax*, etc. (*Phil. Transact. of Lond.* année 1757). — AMATI, *de Restitutione purpurarum*, édition III. Cesenæ, 178[illegible]. — CAPELLI, *de Antiqua et nupera purpura*. — ROSA, *Dissertazione delle porpore et delle materie vestiarie presso gli antichi*, 1786. — MARTI, *Memorias sobre la purpura de los antiguos, restaurada en España*, in-4°. Madrid, 1779. — BLAINVILLE, *Disposition méthodique des espèces récentes et fossiles des genres pourpre, ricinule, licorne et concholepas*, etc. (*Nouvelles Annales du Muséum*, année 1832, t. I, p. 189). — SCHMIDT, *Forschungen aus dem Gebiete des Alterthums*, t. I, p. 96-212. (Note de la 2e édition française.)

(2) LUCIEN, *de Dea Syra*, ch. VII.

tions guerrières, dans lesquelles elle transporta des populations entières de la Syrie, de la Phénicie, de la Judée, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Ce mélange se retrouve dans la théologie des Phéniciens, révélée par Thaut, qui la fit écrire par les sept frères Cabires, et par Esmoun ou Esculape, leur frère. Mais le fils de Tabion, le plus ancien des interprètes phéniciens, y ajouta beaucoup de fictions qui la dénaturèrent; le dieu Surmobélus et Turus ou Cusarté, plusieurs générations plus tard, furent donc obligés de la dégager des allégories dont Thaut l'avait d'abord enveloppée (1). C'est encore ici la parole divine exprimée par l'intelligence suprême, puis rédigée, sur l'ordre de celle-ci, par les divinités planétaires, enfin révélée à la caste sacerdotale par les dieux inférieurs, incarnation graduelle analogue à celle des Védas indiens. Le temps, le désir, le nuage, sont les trois grands principes des choses : les deux derniers engendrèrent l'éther mâle et l'air femelle, qui produisirent l'œuf d'où sortirent d'abord quelques animaux privés de sentiment; puis, ceux qui sont doués d'intelligence, le soleil, la lune, les étoiles, le feu, la flamme et les tonnerres, dont le fracas éveille les animaux et les fait se mouvoir dans la terre et sur la mer.

Cette cosmogonie, suivant Sanchoniathon, tend à expliquer l'univers au moyen des causes matérielles, non toutefois sans un spiritualisme grossier. Il est fait aussi mention d'un Mochus, Phénicien qui aurait voulu le premier démontrer l'origine de l'univers par la combinaison des atomes (2).

La religion populaire offrait là, comme en Assyrie, une succession de Baal, et d'autres divinités en rapport avec les astres (3). Baal.

(1) Porphyre sur Eusèbe, *Præp. evang.*, lib. I.

(2) *Mochus* ou *Moschus*, forme de son nom moins autorisée, qui l'a fait rapprocher de Moise, et qui doit peut-être son origine à cette hypothèse même, était de Sidon; et, si l'on en croit Posidonius, il aurait, dès les temps antérieurs à la guerre de Troie, exposé le dogme des atomes. Ni ce fait, ni le fragment cosmogonique qui nous reste de Mochus, ne sont des raisons suffisantes pour distinguer, avec Mosheim, deux personnages de ce nom, un historien et un philosophe, comme nous le voyons par l'exemple de Sanchoniathon, associé à Mochus en qualité d'historien de son pays, renvoyé aussi bien que lui avant la guerre de Troie, et dont l'histoire toute primitive débutait par cette cosmogonie dans les fragments de laquelle quelques modernes ont cru trouver aussi le caractère matérialiste de la philosophie atomistique. Voyez M. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, 3e partie du t. II, p. 840. (Note de la 2e édition française.)

(3) *Baal*, *Beel*, est la forme phénicienne ou cananéenne; *Bel*, d'où *Belus*, est la forme araméenne et babylonienne, toutes deux nettement distinguées par les Septante, d'un seul et même nom. *Bel* ou *Baal*, le Maitre, désigne ainsi par ses serviteurs ou ses adorateurs, recevait les épithètes, souvent considérées elles-

Baal, Saturne phénicien, avait deux yeux au front et deux à la nuque, deux fermés et deux ouverts; quatre ailes au dos, dont deux étendues et deux repliées, plus deux à la tête. On racontait que, pour le salut commun, il avait immolé son propre fils Jeud, et que, dès lors, on lui offrait des sacrifices sanglants; c'était surtout des enfants que l'on faisait passer à travers la flamme, ou qu'on jetait dans la fournaise ardente qui brûlait dans la poitrine de son idole (1).

Astaroth. Au dieu mâle, comme dans toutes les religions orientales, ils associaient la divinité femelle, Astarté ou Vénus (2), objet d'un culte obscène dans Byblos, tandis qu'ailleurs le sang souillait ses autels. Ils disaient que la déesse, voulant parcourir la terre, se mit une tête de taureau, et consacra dans Tyr une étoile tombée du ciel : mythe astronomique indiquant la conjonction de la planète de Vénus avec la lune, qui monte au signe du Taureau à l'instant où Vénus y est arrivée.

Adonis. Elle avait pour amant Adonis, qui signifie seigneur; et lorsque, au commencement de juin, le fleuve de ce nom coulait, comme aujourd'hui encore, empourpré par les ocres qu'il charrie dans ses crues, on disait que son onde était teinte du sang de l'amant de Vénus, tué dans le Liban. On lui offrait alors des sacrifices fu-

mêmes comme des noms propres, d'*Adon*, le Seigneur; de *Moloch*, le Roi; d'*Adod* ou *Adad*, le Souverain des dieux, le Dieu suprême. L'idée de *Dieu*, dans cette conception purement théocratique, ne fait qu'un avec celle de *Maître*, et elle est principalement représentée par le nom de *Baal* ou *Bel*, qui entre comme élément fondamental dans un si grand nombre de noms composés, répondant aux points de vue divers, aux déterminations individuelles, ou aux applications locales de cette divinité générale, une à la fois et multiple, des Sémites. Voy. M. Guigniaut, *Notes et éclaircissements sur le t. II des Religions de l'antiquité*, p. 873. (Note de la 2e édition française.)

(1) Eusèbe, *Prép. évang.*, liv. I, ch. dernier. — Minutius, *in Octav.*

(2) *Astarté*, dit M. Maury, est le nom que les Grecs ont donné à une des grandes déesses de la Syrie, et qui n'est qu'une corruption de celui d'*Astaroth*, que portait à Sidon cette déesse. La ressemblance du nom d'*Astaroth* avec celui d'*Achera*, ressemblance qui existait du moins pour des oreilles grecques peu accoutumées à saisir les nuances qui séparaient les lettres hébraïques, fit confondre par les Hellènes ces deux divinités, qui offraient, en leur qualité de grandes déesses, une certaine analogie, et le nom commun d'*Astarté* leur fut ensuite imposé à toutes deux. M. Movers cependant distingue nettement *Achera* d'*Astaroth*. Il considère la première déesse comme une personnification de la terre et du principe humide. La seconde est au contraire à ses yeux une déesse céleste, d'une origine toute sabéiste. C'est la même que la *Didon* ou *Élissa* carthaginoise, que l'on adorait à Carthage comme la déesse suprême. Les anciens l'ont tour à tour assimilée à Junon et à Vénus; mais, afin de ne pas confondre cette Vénus avec celle de leur mythologie, ils la surnommèrent Aphrodite-Uranie, c'est-à-dire la Vénus céleste. (Note de la 2e édit. française.)

nèbres, et l'on se fustigeait jusqu'au sang; les femmes, surtout, éclataient en gémissements et coupaient leur chevelure, hommage qu'elles pouvaient racheter en se prostituant, et en offrant au temple le prix de leur déshonneur. Ces Adonies, qui ne sont pas étrangères à la tradition d'Osiris, se propagèrent beaucoup; nous les retrouvons à Antioche sur l'Oronte, à Alexandrie d'Egypte, à Athènes, à Chypre, à Argos; Théocrite et Bion nous sont témoins de la magnificence de ces cérémonies et du deuil efféminé qui y régnait (1).

A Azotus, on adorait Dagon, Dercéto ou Atergatis à Joppé (2); mais nous ignorons le nom qu'ils donnaient à leur Neptune, en l'honneur duquel ils jetaient à la mer un grand nombre de victimes humaines.

Sept Cabires (3) ou Pateks étaient des dieux protecteurs ou des forces élémentaires; on y ajoutait Esmoun, dieu de la médecine, dont le temple, à Béryte, était fréquenté par les malades, qui venaient y dormir (4) et obtenaient des guérisons miraculeuses. Le père des Cabires était appelé Sydick, principe du feu; on portait leurs images sur les navires. Ce furent peut-être les Phéniciens qui en introduisirent le culte dans la Samothrace.

Le plus grand des dieux était Melkarth ou roi de la cité; il était surtout adoré dans Tyr, dont la puissance croissante lui valut de l'emporter aussi sur les autres divinités du pays. Le culte de cet Hercule était transporté partout où abordaient des colonies phéniciennes, et il formait le lien entre celles-ci et la mère-patrie (5). Les Carthaginois envoyaient à son temple la dîme des Melkarth.

(1) THÉOCRITE, XV. — BION, I. On sait quel soin le législateur et les prophètes hébreux apportèrent à repousser au loin ce culte. La malédiction encourue par la descendance de Cham, pour avoir découvert la nudité de son père, devait éloigner les Hébreux de l'adoration du phallus.

(2) Dagon, dont le nom semble venir de *Dag*, poisson, était adoré comme un dieu demi-homme et demi-poisson, non-seulement à Azotus, mais dans les autres villes des Philistins. Il paraît avoir été distinct de la déesse *Atergatis* ou *Dercéto*, qui s'en rapproche, cependant, aussi bien par les mythes que par les représentations figurées. (Note de la 2e édition française.)

(3) Soit de Ζεὺς, brûler, soit de *cabirim*, qui, en persan, veut dire les forts, soit du mot hébreu *chaberim*, les associés. *Kibir*, *qbir*, en maltais, signifie le diable.

(4) C'est à quoi paraît faire allusion Isaïe, dans le ch. LXV, 4, où il dit : *Populus... qui immolant in hortis... qui habitant in sepulcris, et in delubris idolorum dormiunt.*

(5) Le Melkarth de Tyr, assimilé par les Grecs à leur Jupiter Olympien aussi bien qu'à leur Hercule, se rapproche à bien des égards de *Baal-Chammon* ou *Baal-Moloch*, dieu du feu en même temps que du soleil. Melkarth paraît avoir

revenus publics au commencement du printemps, époque à laquelle on y voyait accourir les *théories* de toutes les colonies. Dans toutes, on lui allumait chaque année un grand feu, d'où on laissait s'envoler un aigle : scène que les Grecs transportèrent sur l'Œta, et que les Romains adoptèrent dans leurs apothéoses adulatrices. Les ruines d'un temple de Melkarth existent encore à Malte ; mais le plus magnifique des édifices consacrés à ce dieu était le temple de Cadix, où il n'avait pas d'autre simulacre que la flamme.

Nous pouvons juger de la puissance des prêtres chez les Phéniciens, puisque Sichée, beau-frère du roi Pygmalion, était pontife, et qu'ils se répandirent par centaines dans Israël dès qu'ils y furent tolérés (1).

CHAPITRE XXVII.

DU COMMERCE (2).

Les Phéniciens furent surtout renommés pour le trafic ; or, comme on pense généralement, ce qui est en grande partie la faute des historiens, que les nations de l'antiquité ne furent que guerrières et conquérantes, nous nous arrêterons quelque peu à démontrer l'importance et la nature de leur commerce, l'un des agents les plus efficaces de la civilisation.

Il est facile d'imaginer que le besoin suggéra l'échange mutuel ; mais si nous demandons à l'histoire comment cet échange s'étendit de peuple à peuple, quelle est l'époque à laquelle on substitua aux denrées les métaux précieux, où furent battues les premières monnaies, jusqu'à quel point le trafic aida dans le principe à la civilisation, elle ne sait pas nous répondre. Laissant donc de côté les conjectures pour les faits, nous reconnaîtrons que, dans

pénétré fort anciennement dans la Grèce, mais il ne s'était pas originairement associé au type d'Hercule. C'est vraisemblablement sous les formes de Mélicerte et de Meilichios (Μειλίχιος χαίειν), qu'il nous apparait. En effet, le dieu marin Mélicerte paraît être dérivé du Melkarth tyrien, dieu de la navigation, et le surnom de Meilichios pourrait bien être une forme hellénisée du nom de Melkarth ou de celui de Moloch. Voy. M. MAURY, *Éclaircissements au IIe vol. des Religions de l'antiquité.* (Note de la 2e édition française.)

(1) *Rois*, I, ch. XVIII, XXII, et ci-dessus, p. 241.

(2) Consulter en outre de l'ouvrage célèbre de HEEREN :

GATTERER, *Einleitung zur synchronistischen Universal historie.*

EICHHORN, *Geschichte des ostindischen Handels.*

l'antiquité, le commerce différait de celui des modernes en ce qu'il se faisait principalement par terre. Ce n'est pas que les mers, et en particulier la Méditerranée, ne fussent sillonnées par des navires; mais c'était un mode secondaire, un accessoire au commerce de terre. Les choses durèrent ainsi jusqu'à ce que la navigation autour de l'Afrique et la découverte de l'Amérique vinssent changer la nature des relations entre les peuples.

Les négociants devaient naturellement se diriger vers les pays qui offraient le plus de productions à exporter. L'Europe était en grande partie inculte ; mais, lors même qu'elle se civilisa, elle avait encore peu d'objets d'échange à proposer aux étrangers, et devait se borner au commerce de consommation. Les côtes d'Asie et d'Afrique ouvraient au contraire un vaste champ aux spéculations; c'était surtout sur les rives de l'Indus que les besoins du luxe trouvaient à se satisfaire. Comme les Arabes et les Mongols modernes, les anciens Perses avaient de l'or et de l'argent en telle abondance qu'ils l'employaient, non-seulement à l'ornement des palais et des trônes, mais encore aux ustensiles les plus communs. D'où le tiraient-ils? Dans l'Asie Mineure, le Méandre et le Pactole roulaient des sables d'or, mais il ne paraît pas qu'il y en eût des mines. Le Taurus en a peu, jusqu'au point où il se divise pour embrasser le désert de Cobi, d'où l'on en tirait une grande quantité, ainsi que de la grande Bucharie. Cette chaîne a plus d'or à mesure qu'on s'avance vers le levant; mais ces régions, peu connues aujourd'hui, l'étaient encore bien moins dans les temps antiques. Les mines qu'exploite maintenant la Russie, au delà du lac Baïkal (1), n'en

(1) Agatharchidas, dans Photius, décrit la manière dont les anciens extrayaient et purifiaient l'or. Il croit plus malheureux que tous les autres les esclaves employés à ces travaux. « On brise d'abord, au moyen du feu, la roche qui renferme le minerai; on détache alors les morceaux avec des instruments en fer ou à force de bras, ce qui est l'ouvrage des plus jeunes et des plus vigoureux; on creuse ainsi les galeries en suivant la veine. Chaque mineur a une lanterne attachée à son bonnet; ils doivent travailler dans une attitude des plus pénibles, selon l'ordre du surintendant, qui les accable de coups. Les enfants courent ramasser les morceaux de minerai détachés, et les portent en rampant hors de la galerie. Là, les vieillards et les infirmes les remettent aux surveillants. Ceux-ci sont des hommes vigoureux, de plus de trente ans, qui broient le minerai en poudre aussi fine que la farine de froment. D'autres jettent cette poudre sur une table inclinée, et, en y versant de l'eau, ils la frottent avec leurs mains pour en chasser les parties terreuses; restent ainsi les parcelles métalliques qui sont plus pesantes. On la bat aussi fréquemment avec des éponges, qui enlèvent dans leurs pores ce qui est léger et sans valeur, en laissant le métal sur la table. Elle est ensuite donnée aux fondeurs; on y mêle du plomb, du sable, de l'étain, et du son d'orge; on renferme le tout dans un vase hermétiquement clos avec du

fournissaient guère alors ; il en venait beaucoup plus de la Sibérie. Quant à l'argent, si abondant sous la domination perse, que certains peuples payaient tout leur tribut en espèces, il se tirait du Caucase, de la Bactriane, et encore plus de l'Espagne.

Les perles et les pierres précieuses, très-recherchées pour la parure des rois et des prêtres, pour anneaux, cachets, poignées, bracelets, chaînes, et même pour le harnachement des chevaux, venaient du cœur de l'Afrique et de l'Indostan. Le golfe Persique, les côtes de Ceylan et de la péninsule au delà du Gange, furent toujours très-abondantes en perles (1). Ce fut de ces parages qu'elles allèrent orner les femmes de Darius, comme de Tippoo-Saïb, mort en défendant sa capitale contre les Anglais, et du roi de Lahore, Radjet-Sing, lorsque naguère il recevait pompeusement les envoyés de l'Europe.

Le Levant possède en outre les laines les plus fines, le poil du chameau et de la chèvre d'Angora, du chanvre sans égal; de plus, le coton et la soie, le premier très-commun, l'autre plus rare, mais que les Mèdes employaient toutefois pour leurs vêtements (2). Sans parler des troupeaux d'Arabie et de Kachemyr, des laines de choix étaient fournies par l'Asie Mineure, et spécialement par Milet, aux manufactures de Babylone et de la Grèce. Les fourrures n'étaient pas moins recherchées, plutôt par luxe que par besoin de se garantir du froid.

mastic. Ce mélange reste durant cinq jours et cinq nuits exposé à un feu violent ; le sixième, on le laisse refroidir, et on en verse le contenu dans un autre vase, où ne reste que l'or, qui a perdu bien peu du poids de la poudre qu'on y a mise. »

(1) Les Brahmanes reçoivent vingt pour cent des perles que recueillent les plongeurs, en récompense des prières qu'ils font pour éloigner d'eux tous les accidents funestes, et surtout les chiens de mer. Si quelque fraudeur se soustrait à ce tribut, il n'a à compter sur aucun secours en cas de sinistre. Avant que les Portugais arrivassent dans les Indes, la pêche se faisait tous les vingt ou vingt-quatre ans : ils en réduisirent l'intervalle à dix ans ; les Hollandais, à sept ou huit. Elle se fait maintenant tous les deux ans, ce qui ne laisse pas aux coquillages le temps de se reproduire et de parvenir à une suffisante grosseur.

(2) Il n'est pas certain que les passages de la Vulgate où la soie est nommée indiquent précisément cette étoffe dans l'original. — Quant à l'usage de la soie dans les empires de la Perse ou de l'Assyrie, Hérodote et Xénophon, se reportant au temps de Cyrus, parlent seulement d'habits *médiques* dont ils n'indiquent pas la matière, mais qu'ils désignent comme des objets d'un grand prix. Procope, cependant, a expliqué l'expression *habit médique* par habit fait d'une étoffe de soie : Μηδικὴν ἐσθῆτα, ἣν νῦν Σηρικὴν καλοῦσι. *Veste* MEDICA *quam* SERICAM *appellant hodie*. Voy. Procope, *de Bello Vandal.* l. II, c. VI, et le *Mémoire sur le commerce de la soie chez les anciens*, par M. PARDESSUS, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Nouvelle série, t. XV. (Note de la 2e édition française.)

L'encens, prodigué dans les sacrifices, venait de l'Arabie et de la partie de l'Afrique opposée à l'entrée du golfe Persique ; il était donc porté, avec les autres parfums de ces contrées, soit dans la Phénicie, ou bien, à travers ce golfe, à Babylone et dans l'intérieur de l'Asie. Il paraît que la cannelle, qui, de même que le poivre, est aujourd'hui un produit particulier à l'Asie, croissait aussi alors dans l'Arabie. Le livre de Job fait déjà mention du commerce des Indes et de ses toiles peintes (1).

Tels étaient les principaux objets du commerce antique ; mais les longues distances, les déserts à traverser, les hordes menaçantes, obligeaient à voyager en grand nombre, à se faire escorter d'hommes armés, et à se secourir réciproquement. Quelle qu'en fût la cause, les grands fleuves de l'Asie n'eurent pas, durant de longs siècles, pour les transports, l'importance qu'ont acquise ceux de l'Europe ; mais, dès la plus haute antiquité, quand l'homme venait à peine de faire la conquête du chameau et de l'éléphant, nous trouvons les caravanes (*kier-vanes*). Nombreuses comme elles étaient, il fallait déterminer les lieux vers lesquels toutes se dirigeraient, et choisir les plus favorables pour l'achat et pour la vente. Les fleuves, les sources, les ombrages, les oasis, traçaient la route et indiquaient les stations, tant pour le repos que pour les entrepôts et les marchés. En Asie, où l'on traversait des pays civilisés, on fit des chemins et l'on disposa des hôtelleries, ou, comme on le dit aujourd'hui, des caravansérails. On les construisit et on les entretint avec des dépenses et des efforts dignes d'États despotiques, dans lesquels l'activité d'un peuple entier est concentrée sur un seul point. Hérodote nous décrit ceux des Perses, qui ne diffèrent en rien de ceux que Marc-Pol trouva dans la Mongolie. La religion de Mahomet a consacré leur fondation comme une œuvre méritoire. Caravanes.

Dans le moyen âge, lorsqu'il n'y avait aucune sûreté publique, les religieux réunissaient autour de leur monastère les quelques marchands qui faisaient le trafic, les protégeaient de l'immunité des lieux saints, et les attiraient par le concours des fêtes ; ainsi, dans ces siècles reculés, les temples devenaient l'occasion et la sauvegarde du commerce. Les pèlerinages annuels servaient de rendez-vous aux négociants, qui s'y réunissaient à des époques fixes, et, continuant leur voyage, s'arrêtaient aux différents sanctuaires, où leur arrivée correspondait avec les solennités périodiques ; de manière qu'ils y trouvaient la foule que

(1) *Non conferetur tinctis Indiæ coloribus*, ch. XXVIII.

la dévotion avait fait accourir, et, par suite, plus d'occasions d'acheter et d'échanger. A combien de besoins, à combien de commodités ne satisfaisaient pas les peuples placés sur la route des caravanes, en échangeant leurs denrées avec celles des pays étrangers! Les habitants des contrées limitrophes, en se rendant en grand nombre aux caravansérails, augmentent les communications et les avantages que trouve l'homme à se rapprocher de l'homme. Les nomades eux-mêmes se lient d'intérêts avec les trafiquants en leur fournissant les chameaux et en leur servant même parfois de conducteurs. Les haltes, les points de départ et d'arrivée, les routes, tout est déterminé. Où s'ouvrent les marchés, les tentes mobiles se convertissent bientôt en édifices ; chaque année voit s'accroître le nombre des caravanes, des acheteurs, des hôtelleries et des magasins ; se former des bourgs et des cités où le luxe et l'abondance fomentent les arts et l'industrie, les biens et les maux de la civilisation. Ainsi les habitudes du commerce par voie de terre deviennent de jour en jour plus invariablement fixées. Il est vrai qu'elles devaient se ressentir des fréquentes révolutions des empires, et qu'elles étaient souvent changées ou interrompues ; mais les nouveaux conquérants, ne tardant pas à comprendre l'avantage apporté par le commerce, tant aux particuliers qu'à leur trésor, se hâtaient de rétablir, avec la tranquillité publique et la sécurité des routes, cet échange mutuel de la richesse des nations.

[illegible] On peut dire que, dans l'antiquité, le commerce ne se faisait qu'en denrées, se bornant à satisfaire aux besoins ou au luxe, à se procurer les matières premières et à les vendre ou à les échanger lorsque l'industrie les avait raffinées. L'échange en était la forme la plus habituelle, et, lors même qu'on y employait les métaux précieux comme mesure des valeurs, c'était plutôt au poids qu'en pièces monnayées. L'usage de l'argent monnayé, si important aujourd'hui, resta à l'état d'enfance chez les Phéniciens, les Perses et les Hébreux ; s'il y eut plus tard, à Athènes, à Alexandrie, à Rome, des changeurs et des banquiers, peut-être ignorèrent-ils le parti qu'on pouvait tirer des lettres de change et des traites (1), sans lesquelles on ne saurait obtenir la circulation né-

(1) GIOV. VILLANI et SAVARY (*Parfait Negociant*) attribuent les lettres de change aux Hébreux bannis de France sous Dagobert en 640, Philippe-Auguste en 1181, et Philippe le Long en 1316; retirés en Lombardie, ils se servaient, pour faire venir de France l'argent qu'ils y avaient laissé, des voyageurs et des marchands, en leur remettant des lettres en quelques lignes. Mais Dupuy de la Serre (*Traité de l'art des lettres de change*) les réfute, 1° parce qu'ils sont trop indéterminés quant au temps ; 2° parce que l'ordonnance de bannissement

cessaire; les anciens n'eurent point de crédit public, ni des transmissions promptes, sûres et fréquentes par le moyen des postes.

Le principal moyen de transport était le chameau, de sorte que les caravanes limitèrent leurs courses au pays où il vivait.

défendait toute communication et assistance à l'égard des Hébreux expulsés, d'où il suit qu'il n'est pas probable que personne eût voulu recevoir leur argent en dépôt. Il attribue donc cette invention, ainsi que Derubys, historien de Lyon, aux Guelfes florentins, chassés par les Gibelins et réfugiés en France, qui, les premiers, firent des traites, principalement à Lyon, ou les marchands se réunissaient sur la *Place au Change*. Les Gibelins, chassés à leur tour, se retirerent à Amsterdam, où ils en firent autant.

Philippe le Bel fit, en 1294, avec le syndic et le corps des changeurs italiens, une convention par laquelle ils devaient payer un droit pour les affaires de change. Mais la première mention formelle des lettres de change est dans l'édit de Louis XI, mars 1462, par lequel il confirma la foire de Lyon.

Quant au papier-monnaie, Marc-Pol fut le premier à en faire connaître l'existence à l'Europe, en ayant vu chez les Mongols, alors maîtres de la Chine, qui l'introduisirent ensuite dans la Perse. Ils n'en furent pas cependant les inventeurs; cette primauté appartient aux Chinois. Dès l'an 119 avant J.-C., sous le règne de Hu-ti, de la grande dynastie des Hans, un surcroît de dépenses leur fit inventer les *phipi* ou *valeurs en peau;* c'étaient des morceaux de la peau de certains cerfs blancs, d'un pied chinois en carré, ornés de certaines peintures ou festons, valant chacun environ 300 livres : ils n'avaient cours, à ce qu'il paraît, qu'à la cour et parmi les grands.

A partir de 605, jusqu'à la fin de la dynastie des Suis, les finances furent dans un tel désordre que l'on faisait usage de tout comme d'argent monnayé. Au commencement du règne de Hian-Tsung, vers 807, il fut ordonné aux marchands et aux gens riches de déposer leur numéraire dans les caisses publiques, où l'on recevait en retour des *bons* qui eurent cours sous le nom de *fey-thsian*, monnaie volante. L'usage en fut aboli après trois ans.

Tai-Tsou, fondateur de la dynastie des Sungs, permit aux marchands de déposer leur argent ou leurs marchandises dans divers trésors impériaux, en recevant des *pian-thsian*, ou monnaie commode. En 901, il en avait été émis pour 1,700,000 onces d'argent, et, en 1021, pour 1,130,000,000.

Mais le véritable papier-monnaie, ou, comme nous disons maintenant, les assignats, substitués au numéraire sans aucune hypothèque, furent introduits d'abord dans le pays de Chou, et appelés *ci-tsi* ou *coupons*. Cet exemple fut imité sous Cin-Tsungi (de 997 à 1022), en faisant des assignats payables tous les trois ans; six maisons des plus fortes dirigèrent cette opération de finance, mais elles firent faillite et l'empereur priva les particuliers du droit d'émettre du papier-monnaie, en le réservant à la couronne.

Ceux qui voudront suivre les vicissitudes des assignats en Chine les trouveront dans les *Mémoires relatifs à l'Asie*, par Klaproth, t. I, p. 365. Il nous suffit d'avoir indiqué que c'est au peuple de ce pays qu'appartient une invention aussi importante. Les Mantchou, maîtres actuels de la Chine, ignorant ce grand principe d'une bonne administration financière, que plus un pays a de dettes, plus il est riche et prospère, n'ont jamais mis en circulation de papier-monnaie d'aucune sorte.

Il fut introduit au Japon du temps du Dairi Go-Diagonotenoo, qui regna de 1319 à 1331.

Quelque prodigieuse que soit pourtant la force de ce vaisseau du désert, des centaines suffiraient à peine à porter la cargaison d'un gros bâtiment d'aujourd'hui. Le commerce devait donc se restreindre à des denrées de peu de volume; ainsi, par exemple, bien que le riz fût connu de l'Europe, elle n'en recevait qu'en très-faible quantité, à telles enseignes qu'au quatorzième siècle nous le voyons encore dans les tarifs de nos villes lombardes considéré comme drogue et vendu par les pharmaciens. Que l'on calcule ce que coûteraient le nitre et le sucre s'il fallait qu'ils nous vinssent du Bengale par terre. Les côtes d'Afrique et l'Égypte regorgeaient de froment, et pourtant, au lieu de l'expédier au dehors, on l'amoncelait dans des magasins jusqu'à ce que la famine contraignît des étrangers à venir le chercher. Le vin exige aussi des chariots et de bonnes routes; or l'Europe méridionale, qui maintenant en produit le plus, cultivait à peine la vigne, et les pays auxquels la nature la refusa ne buvaient pas de vin. Les huiles, employées au lieu de beurre et à tant d'autres usages par les anciens, sont moins difficiles à transporter; mais on aimait mieux charger des épices, de l'encens, des étoffes fines, des pierreries, des métaux, et tout ce qui, sous un petit volume, renferme une grande valeur.

Personnel.

Les interprètes et les courtiers que nous trouvons en Égypte nous prouvent que des classes diverses d'individus se consacraient au commerce; mais on ne doit pas s'attendre à trouver chez les anciens la subdivision du travail des modernes. Aujourd'hui le négociant peut, en vivant paisiblement dans son hôtel de Londres ou d'Amsterdam, trafiquer avec les deux mondes par l'intermédiaire de courtiers, de commis, de correspondants; il devait alors entreprendre en personne de longs voyages, être à la fois capitaine et propriétaire de la caravane ou du navire.

Marine.

Nous avons dit aussi du navire, car on aurait tort de conclure de ce qui précède que le commerce maritime fût tout à fait nul. Nous parlerons bientôt des Phéniciens, et l'on verra qu'il en était autrement; mais il se réduisait pour ainsi dire à un simple cabotage, à voyager d'un port à un autre port, d'un promontoire à l'autre, sans se hasarder en pleine mer. C'était moins encore l'absence de la boussole qui l'arrêtait dans son essor que l'ignorance où l'on était d'un autre continent au delà de l'Atlantique. A quoi bon s'en aller au large, s'il n'y a point de bords? C'est pourquoi nous avons dit (1) que l'importance de la découverte de Colomb

(1) Voy. l'Introduction, p. 53, et, pour tout le reste, l'ouvrage de HEEREN, déjà cité.

ne consista pas tant dans ce qu'elle révéla des régions inconnues, que dans la direction nouvelle qu'elle imprima à la navigation en l'arrachant à ses allures étroites pour la lancer dans l'immensité de l'Océan.

Celui qui connaît la mer sait combien est pénible la navigation des côtes, et quelle utile école elle offre aux marins; les Portugais n'en connaissaient pas d'autre lorsqu'ils parvinrent à doubler le cap de Bonne-Espérance, ni les Normands du moyen âge quand ils coururent par toute l'Europe; aujourd'hui encore la pêche de Terre-Neuve et le transport du charbon de terre forment les meilleurs matelots de la marine anglaise. Les trois continents connus des anciens étant contigus, l'amour du gain et des découvertes suffisait pour les faire visiter de côte en côte. Intérieurement, ils embrassent deux grandes mers : la Méditerranée, qui communique avec la mer Noire, et l'océan Indien, qui communique avec les golfes Arabique et Persique. La première, entourée des pays les plus féconds et les mieux cultivés, parsemée d'îles, peu agitée par les marées, facilita les communications. De même, dans l'océan Indien, le peu d'éloignement des côtes, le grand nombre d'îles, la régularité des vents étésiens, aidèrent à la navigation. Les vents de sud-ouest, soufflant de mai à octobre, emportaient les navires des rivages africains vers ceux du Malabar et de Ceylan; puis le vent du nord, qui, pendant les mêmes mois, règne dans le golfe Arabique, les poussait par le détroit de Bab-el-Mandeb. L'hiver venu, les vents de nord-est dans la mer des Indes, et ceux du sud dans le golfe Arabique, favorisaient le retour des bâtiments.

Les habitudes invariables, ainsi que nous l'avons dit, conservées par le commerce dans son parcours, nous permettent d'en déterminer la direction. Babylone sur l'Euphrate, Bactres et Samarcande sur l'Oxus, les côtes de la Méditerranée et de la mer Noire, paraissaient désignées par la nature pour devenir florissantes en donnant l'essor au commerce; c'étaient donc là les points de départ et d'arrivée des caravanes. Route des caravanes.

Celles qui trafiquaient entre l'Arabie et la Phénicie, chargées des produits de l'Inde et du désert, s'arrêtaient à Pétra, dans l'Arabie septentrionale, et, de là, gagnaient le Liban.

Celles qui faisaient le trajet de la Perse à la Babylonie se dirigeaient vers la grande ville, où les matières brutes de l'Inde étaient plus particulièrement travaillées, soit par la Lydie jusqu'à Suze, soit par la Phénicie, en traversant Palmyre dans le désert, Tamsaque sur l'Euphrate, et le mur médique; soit enfin par la Syrie,

en parcourant la Mésopotamie, contrée dangereuse par ses bandes errantes qu'il fallait se concilier à l'aide de présents; elles passaient l'Euphrate à Antemusia, descendaient à Édesse par Bambica, et, franchissant les landes des Scénites ou nomades, elles allaient toucher Scène, à soixante milles seulement de Séleucie, sur le Tigre.

Voilà pour l'Asie occidentale : pour l'intérieur, les caravanes allaient de Babylone et de Suze dans l'Inde, en laissant au nord le désert entre la Perse et la Médie. Par cette route, elles traversaient la Mésopotamie jusqu'à Ecbatane et Ragès, vers les portes Caspiennes, aujourd'hui gorges de Dariel (1), seul passage ouvert de ce côté entre l'occident et l'orient. De là, par Hécatompyle, dans la Parthie; par Alexandrie en Arie, Prophtasie, Orthospane, elles atteignaient l'Indus après un voyage de près de six cents lieues.

Quand les caravanes voulaient aller de l'Asie occidentale dans la Bactriane et à Samarcande, elles se dirigeaient, après Alexandrie en Arie, par Maracande, vers l'Iaxarte et les frontières de la grande Tartarie. C'était à Bactres et à Samarcande (grande Bucharie) qu'était l'entrepôt des marchandises de l'Inde destinées à l'Asie septentrionale; et là, de même que sur les rives occidentales de la mer Caspienne, accouraient en foule, presque comme à leur marché naturel, les hordes de l'intérieur : il en résultait une communication très-fréquente entre une prodigieuse variété de populations nomades. L'Asie était en outre traversée par une route qui, des villes grecques sur la mer Noire, conduisait par les monts Ourals jusque chez les Agrippéens ou Kalmoucks, dans la grande Tartarie.

Quant à l'Afrique, les caravanes suivaient la direction dont elles ne se sont pas écartées jusqu'ici, sauf qu'elles partent à présent du Caire. Elles partaient alors de Thèbes, pour aboutir à l'oasis de Jupiter Ammon (2), où elles recevaient, tant de l'É-

(1) Des récits fabuleux attribuent la construction de cette forteresse à une certaine Daria, qui dépouillait les voyageurs, qu'elle faisait précipiter dans le Tereck après s'être livrée à eux. Klaproth, si heureux dans ses recherches sur le Caucase, croit que le nom de Dariel vient du tartare *dar iol*, chemin étroit.

(2) Le temple d'Ammon était un sanctuaire, d'autant plus riche qu'il fallait braver plus de dangers pour y arriver; c'était un caravansérail entre la Nigritie et l'Afrique septentrionale.

Mais où était-il situé? Brown, le premier, et puis Hornemann, en ont découvert les ruines à Siwah; le général Minutoli a confirmé la chose. Les nombreuses catacombes qui se trouvent dans le voisinage, et les momies dont les restes

thiopie que des nomades, les produits précieux de l'intérieur de cette péninsule, et les transportaient sur le Nil ou à la Méditerranée (1).

abondent sur les collines environnantes, attestent ce que les anciens avaient déjà dit, que l'Ammonium n'était pas seulement un temple, mais un petit État fondé par les Égyptiens et les Éthiopiens, avec un roi particulier. L'oasis a 10 milles de longueur sur 3 de largeur; le terrain en est fertile. Il forme encore aujourd'hui un État de quatre ou cinq villes, parmi lesquelles Kebir, la plus considérable, est gouvernée par des scheiks particuliers; ce n'est qu'en 1826 que le vice-roi d'Égypte a pu la soumettre. Dans la table II de son voyage, Minutoli donne le plan des ruines du temple, que les indigènes appellent encore *Birbe* (temple) ou *umelada;* elles sont couvertes de hiéroglyphes indéchiffrables et de bas-reliefs à la manière de ceux de Thèbes, avec la procession et la nef sacrée, rituelle dans le culte d'Ammon. On y trouve encore la fontaine et le sel excellent.

Cependant il faut dire que, tandis qu'Hérodote place l'Ammonium à dix journées de Thèbes, Siwah en est éloigné de vingt au moins; peut-être l'écrivain grec a-t-il omis quelque station.

(1) **ROUTES COMMERCIALES.**

I. — ROUTES DES CARAVANES ARABICO-PHÉNICIENNES.

Elles se dirigent sur Pétra dans l'Arabie septentrionale, et, de là, sur la Phénicie.

1° La *route de l'Arabie Heureuse à Petra* est attestée par Strabon, p. 1119, qui en détermine la direction et les journées, comme aussi :

2° De la *route de l'Arabie Heureuse à Gerrha.*

3° Sur la *route de Gerrha à Tyr* nous n'avons rien de positif; mais on ne saurait la révoquer en doute, puisque, d'un côté, Gerrha est représentée comme une riche ville de commerce, et que, de l'autre, nous trouvons les preuves de son commerce continental dans Agatharchidas (*Geographi minores*) et Strabon (p. 1110). Les prophètes parlent de ses relations avec Tyr (Is., XXI, 13; Ezech., XXVII, 15); d'ailleurs il est certain que le Dedan est une des îles voisines de Gerrha dans le golfe Persique, et probablement une des Bahareïn. La direction de Gerrha à Tyr est incertaine. Les voies commerciales partent d'Hegiar, traversent la fertile Neged, et vont, par le nord, à la Mecque, l'antique Massoraba.

4° La *route par l'Égypte*, surtout par Memphis, partant de l'Égypte, traverse le désert de la Thébaïde, conduit jusqu'au temple d'Ammon, puis, du désert de Barca et des pays arides des monts Araduses, se dirige vers le Fezzan, d'où elle semble se perdre dans les terres qui forment aujourd'hui les royaumes de Kasna et de Bornou. Hérodote, sans doute, n'est pas toujours exact dans la mesure des distances et le nombre des journées; mais il est étonnant qu'il s'accorde si bien avec Hornemann, qui a parcouru lui-même la route, partant aujourd'hui du Kaire et non plus de Thèbes, rendez-vous des caravanes au temps d'Hérodote.

5° La route que parcouraient les Phéniciens dans leurs relations commerciales avec l'Arménie et les pays du Caucase n'est indiquée par personne. Comme il n'y avait là que des pays habités et civilisés, il est probable qu'il n'existait pas de route commune.

Commerce des Phéniciens.

Les Phéniciens commencèrent leurs expéditions nautiques par la piraterie; au temps de la guerre de Troie, quand Homère exalte

II. — ROUTES DES CARAVANES BABYLONICO-PERSANES.

A. — *Route par l'Asie occidentale.*

1° La *route de la Lydie à Suze en Perse* est décrite par Hérodote (v. 52) avec le nombre des stations, quoiqu'il se trompe dans le total.

2° La *route de Babylone vers la Phénicie* n'est indiquée nulle part, et peut-être en existait-il plusieurs. Deux raisons, cependant, font croire qu'elle passait par Palmyre: d'abord, c'était le chemin le plus naturel, à moins de faire un grand détour par le nord, ou de traverser un désert immense et dépourvu d'eau; puis nous savons que Palmyre était une antique cité qui, à voir sa position, ne put avoir, dès l'origine, d'autre destination que de servir de station aux caravanes. La route suivait ensuite jusqu'à Thapsaque, la plus importante ville de commerce sur l'Euphrate qu'on traversait à Circésium; enfin elle se dirigeait vers le sud, par la muraille médique, et arrivait à Babylone.

3° La *route de Babylone sur la Syrie* est exactement indiquée par Strabon (p. 1084); seulement, il n'y avait que les caravanes qui pouvaient la suivre, parce qu'il fallait traverser la Mésopotamie, désert rempli de hordes errantes auxquelles on achetait le passage. Après avoir traversé la Syrie, elle aboutissait à Anthemuse, où l'on passait l'Euphrate; de là on se dirigeait par Bambica à Edesse, et puis, à trois jours du fleuve, par les steppes peuplées des scénites ou nomades et pourvues de quelques citernes, on atteignait la ville de Scené sur les frontières de Babylone.

B. — *Routes par l'Asie orientale.*

Les *routes de Babylone et de Suze vers l'Inde* peuvent être regardées comme n'en formant qu'une seule, parce que les communications sont faciles entre ces deux villes, et qu'on traverse des pays très-peuplés et bien cultivés (Arrien, III, 16). Mais, au lieu de se diriger vers l'Est par le grand désert entre la Perse et la Médie, la grande route passait par la Médie, laissant au nord le désert. Elle suivait donc, sur la rive gauche du Tigre, la grande voie royale, dont parle Hérodote, qui conduisait dans l'Asie Mineure, et se réunissait, sur les frontières de la Médie, à la route de l'Inde, de laquelle Pline et Strabon ont tracé les principales stations.

Au sortir de la Mésopotamie, la route se dirige par le 36° de latitude nord, toujours vers Ecbatane, capitale de la Médie (Ptolémée, I, 22) et, de là, par Ragès, sur les portes Caspiennes. Tout ce qui, de l'occident de l'Asie, se transportait vers l'orient devait passer par ces défilés, parce que, plus au nord, le chemin était inaccessible à cause des montagnes hyrcaniennes et de leurs habitants; puis, vers le sud, commençait le désert. Il est donc important de déterminer la position de ces défilés, qui, heureusement, ne soulève aucune contestation. Ils se trouvent dans les montagnes Caspiennes, et séparent la Médie de l'Arie, par les 35° latitude, 51° longitude, comme la carte l'indique.

Après avoir traversé les portes Caspiennes, on se rendait à Hécatompylos, Alexandrie d'Arie, Prophtasie dans le pays des Drangiens, Arachote, Orthospane, jusqu'à l'Indus. La première station est Hécatompylos, capitale des Parthes. L'incertitude des mesures ne permet pas d'en fixer la situation; mais le nom est grec, et, selon Pline, il provenait de ce que toutes routes y aboutissaient. Par conséquent, elle dut avoir une grande importance pour le transit. La seconde station est Alexandrie d'Arie. Strabon dit expressément (p. 1053) que la route,

Rhodes aimée de Jupiter, et l'opulente Corinthe, et la splendide Orchomène enrichie par le commerce, les Phéniciens abordaient sur les côtes de la Grèce, où ils débitaient des bijoux et des baga-

jusque-là une, se divise en deux bras, dont l'un mène dans la Bactriane, tandis que l'autre incline au sud vers l'Indus; de là elle allait vers le sud pour conduire à la troisième station, Prophthasie, dans le pays des Drangiens, qui peut-être est le Ségestan d'aujourd'hui. La station suivante est Arachote, nom conservé dans l'Arocage actuel. On ne peut exactement fixer sa position; de même, sans une connaissance plus détaillée du pays et de ses habitants, il est impossible de dire pourquoi la route inclinait tant vers le sud. Cette inclinaison cessait lorsque, par le nord, on se dirigeait du côté d'Alexandrie, distante de quelques lieues. Cette Alexandrie sur le Paropamise est vraisemblablement Ortospana.

Le chemin de la Bactriane y aboutissait, et trois routes s'y réunissaient. De là, traversant le fleuve Choès, on arrivait à Peucéla et à Taxila, où l'on passait ordinairement l'Indus pour entrer dans l'Inde.

III. — ROUTES PAR LA BACTRIANE ET SAMARCANDE.

1° La *route de l'Asie occidentale vers la Bactriane*, jusqu'à Alexandrie d'Arie, suivait celle de l'Inde; là, tournant vers la Bactriane, elle continuait, par Maracande jusqu'au Jaxarte, et à la frontière de l'Asie centrale ou de la grande Tartarie, habitée par les Issédons ou Massagètes (Strabon, p. 782).

2° *Route de la Bactriane à l'Inde*. Strabon (p. 1033) regarde cette route comme une continuation de la dernière, de manière qu'elle était suivie par ceux qui, venant de la Médie par les Portes Caspiennes, arrivaient à Alexandrie d'Arie et voulaient éviter la route méridionale, que ses détours rendaient plus longue. La route, de la Bactriane, allait au sud du Paropamise, et se réunissait, à Ortospana, à celle de l'Inde, ce qui fit donner à cette ville le nom de trivium de la Bactriane; on peut donc en conclure que, outre les deux voies pour l'Inde et la Bactriane, il y en avait une troisième qui se dirigeait vers le sud de l'Indus. Ce n'est là qu'une conjecture; mais, de fait, il se forme un *trivium* à Ortospana, si l'on regarde cette ville comme le centre des trois routes de l'Inde, de la Bactriane et de l'Asie occidentale.

3° La *route de la Bactriane à la petite Bucharie et à Sérica* est indiquée par Ctésias, qui parle des caravanes indiennes du petit Thibet, et démontre qu'il existait des relations commerciales entre les Bactriens et les Indiens.

4° Sur *la route de Sérica au Gange*, nous n'avons que des conjectures.

IV. — ROUTE COMMERCIALE PAR L'ASIE CENTRALE.

L'existence de cette route qui, des cités grecques, se dirigeait sur la mer Noire, et, par les monts Ourals, jusqu'aux Kalmouks de la grande Tartarie, est fondée sur les relations d'Hérodote, et surtout sur le passage du livre IV, 24. Nous croyons, nous, qu'elle se prolongeait au delà des confins des Issédons; en effet, ce peuple commerçant, voisin de Sérica, devait avoir des relations avec les habitants de cette ville, lesquels trafiquaient beaucoup avec les autres peuples. Comme les Issédons s'étendaient à l'est jusqu'à Sérica, et, au sud, jusqu'au Jaxarte, où finit la route des caravanes venant de l'Inde, route mentionnée plus haut d'après Strabon, on voit clairement par quelle voie se faisait l'échange des marchandises de l'orient et du midi de l'Asie. Comment Hérodote aurait-il pu acquérir la connaissance exacte des peuples nombreux répandus comme nomades dans la Sogdiane, s'il n'y avait pas eu de commerce?

telles, et enlevaient les jeunes garçons et les jeunes filles, qu'ils vendaient ensuite sur les marchés de l'Asie ou qu'ils remettaient en liberté moyennant une grosse rançon (1). Ils ne trouvaient pas à cela

(1) Voici ce qu'Eumée raconte à Ulysse, dans *l'Odyssée* : « Mon hôte, puisque tu m'interroges et t'informes à ce sujet... je te dirai : Il est une île dite Syria (si jamais tu l'as entendu nommer), au-dessus d'Ortygie, où le soleil se montre, non pas très-grand, mais très-bienfaisant ; elle a de bons bœufs, de bons moutons, est très-riche en vin et en froment ; jamais la famine n'envahit ce peuple, et nul autre mal abhorré n'y tombe sur les misérables mortels ; mais, après que les hommes y ont vieilli dans leur cité, Apollon à l'arc d'argent survient, accompagné de Diane, et les tue avec ses douces flèches. Il y a deux villes, et tout est également partagé entre elles ; à toutes deux commandait mon père Ctésius Orménide, semblable aux immortels. Là vinrent les Phéniciens, très-habiles sur mer, portant sur leur noir navire beaucoup de colifichets. Mon père avait au logis une femme phénicienne, grande, belle, experte aux ouvrages splendides. Les Phéniciens rusés l'abusèrent, et, lorsqu'elle allait laver, l'un d'eux s'entretint d'amour avec elle près de la nef profonde, ce qui bouleverse d'ordinaire l'esprit des femmes, même lorsqu'il en est quelqu'une qui n'y soit que médiocrement portée. Puis il lui demandait qui elle était, d'où elle venait ; et elle lui indiqua bientôt la haute maison de mon père, et : *Je me vante de sortir de Sidon, abondante en cuivre, et je suis fille d'Aribas aux grandes richesses ; mais des pirates taphens m'ont enlevée quand je revenais des champs, et, m'ayant amenée ici aux maisons de cet homme, ils me vendirent à lui pour un prix convenable*. Alors l'homme qui l'avait embrassée lui parla de nouveau ainsi : *Ne nous suivrais-tu pas au pays, pour revoir la haute maison de ton père et de ta mère, et eux-mêmes ? Car ils vivent encore, et passent pour opulents*. Et la femme lui répondit de nouveau : *Je le ferais volontiers, si vous me promettiez avec serment de me remettre intacte au logis*. Ainsi dit-elle, et ceux-ci jurèrent comme elle le leur dicta. Mais, après qu'ils eurent juré, la femme parla de nouveau au milieu d'eux, et reprit, disant : *Maintenant, silence ; qu'aucun de vos compagnons ne m'adresse la parole, pour que, si quelqu'un me rencontre, soit en chemin, soit à la fontaine, il ne le dise pas au vieillard en rentrant à la maison, de peur que, concevant des soupçons, il ne m'attache avec des chaînes pesantes et ne trame votre mort. Mais rappelez-vous votre parole, et hâtez l'achat des provisions ; et quand le navire sera déjà plein de vivres, qu'un exprès vienne vite vers moi au palais, et j'apporterai aussi ce que je trouverai sous ma main. Je vous payerai même encore autrement mon passage ; car j'élève à la maison un fils du bonhomme, déjà alerte, et qui court avec moi dans le voisinage ; je le conduirai au navire, et il vous vaudra un prix infini, en quelque lieu que vous le portiez pour le vendre aux étrangers*. Cela dit, elle regagna le beau palais, et eux, restant là toute l'année au milieu de nous dans la nef profonde, ils achetaient beaucoup de richesses. Quand la nef profonde fut remplie par eux pour le retour, ils expédièrent un exprès pour l'annoncer à la femme ; il vint en hâte à la maison de mon père, ayant à la main un collier d'or où était l'ambre enchâssé. Ma vénérable mère et ses femmes se le passaient de main en main, et en offraient un prix en le regardant. Celui-ci y consentit tacitement ; et, après qu'il y eut consenti, il retourna à la profonde nef. Alors cette femme me prit par la main, m'emmena hors de la maison, et, ayant trouvé dans le vestibule les tables dressées avec les coupes des convives ordinaires de mon père,

plus de honte que les Bédouins d'aujourd'hui à leurs pillages. Dans Homère, Ulysse raconte à Eumée qu'avant de se rendre à Troie, *on l'avait vu neuf fois aller en course sur la mer ;* et Ménélas apprend à ses enfants que c'est en faisant la course durant huit années à Chypre, en Phénicie, en Égypte, chez les Éthiopiens, en Lybie, qu'il amassa tant de richesses que nul homme n'en possédait autant. Plutarque aussi (1) dit que les héros s'honoraient du titre de voleurs; dans des temps postérieurs, Solon autorisa les associations pour la piraterie; le brigandage est considéré par Aristote et Platon comme une espèce de chasse.

Les premiers exploits des héros de la Grèce sont précisément contre des corsaires; l'accroissement que prit ce pays dut donc faire changer de système aux Phéniciens, qui, selon Strabon, avaient, peu après la guerre de Troie, des points de relâche sur les côtes occidentales de l'Afrique. Nous avons vu aussi que, du temps de Salomon, ils partirent des ports septentrionaux du golfe Arabique, pour naviguer vers Tarse et Ophir dans l'Arabie Heureuse et l'Éthiopie, d'où ils revenaient au bout de trois ans, chargés d'or, d'argent, d'ivoire, de perles et d'autres marchandises. Leur commerce prenait trois directions principales : vers l'Arabie et l'Inde, au midi; au levant, vers l'Assyrie et Babylone; au nord, vers l'Arménie et le Caucase. La première, plus importante que les autres, suivait la voie de mer comme celle de terre. Sortant du golfe Persique, ils atteignaient la péninsule indienne en deçà du Gange et l'île de Ceylan, où ils chargeaient la cannelle ou cinnamome et l'encens. Soit effet de l'habitude qu'ont tous les voyageurs d'exagérer les choses, soit pour écarter des concurrents, ils racontaient que la première y était apportée par certains oiseaux de proie, et que des serpents très-venimeux rendaient l'autre extrêmement difficile à recueillir (2).

aussitôt que ceux-ci s'en allèrent à l'assemblée et au parlement du peuple, elle enleva et cacha dans son sein trois coupes, et sortit avec moi, qui la suivais aveuglément. Le soleil tombait, et tous les chemins se couvraient d'ombre; et nous, partis précipitamment, nous gagnâmes un beau port, où était le navire des Phéniciens, rapides sur la mer. Ceux-ci, étant montés à bord et nous ayant embarqués, fendirent la plaine liquide, et Jupiter faisait souffler un vent propice. Nous voyageâmes sept jours et sept nuits; puis, quand le saturnien Jupiter ramena le septième matin, Diane, joyeuse de ses flèches, perça la femme qui, tombée dans la sentine, fit entendre un cri comme une mouette de mer, et ils la jetèrent en pâture aux phoques et aux poissons; et moi, je restai seul, le cœur attristé. Le vent et l'onde nous portèrent à Ithaque, où Laerte m'acheta pour ses fermes, et c'est comme cela que je vis aussi cette terre. »

(1) HOMÈRE, *Odyssée*, IV. — PLUTARQUE, *Vie de Thésée*.

(2) HÉRODOTE, III. — Le cinnamome est le nom grec et latin de la cannelle

Des caravanes de nomades qui se rendaient dans l'Yémen ou à Gerrha, près le golfe Arabique, apportaient de l'Arabie à Tyr de l'encens, de la myrrhe, de la cassie (*laurus casia*), du laudanum (*cistus creticus*), de l'or, des perles, de l'ivoire. Ce trafic enrichit beaucoup plusieurs peuples de la Syrie et de l'Arabie, notamment les Édomites de l'Idumée, qui revendaient aux Phéniciens ces riches produits, et les Madianites, chez lesquels l'or était tellement abondant que les Hébreux qui les subjuguèrent en trouvèrent assez dans le pays, non-seulement pour le prodiguer dans leur propre parure, mais pour en faire des colliers à leurs chevaux. Les Phéniciens recevaient de l'Égypte le coton, le blé, des tissus, et lui portaient du vin dans certains tonneaux en terre cuite, que les Perses, lorsqu'ils furent maîtres de l'Égypte, disposaient le long du désert en guise de citernes (1). La Palestine leur fournissait le meilleur froment, du vin et des huiles, qui sont encore supérieures à celles de Provence, ainsi que le baume qu'on appelle aujourd'hui baume de la Mecque, et que l'on recueillait près du lac de Génézareth. Ils tiraient de la Syrie le vin de Calibon (Alep) et la laine du désert; et c'est précisément par le désert que, continuant la route sur laquelle les nécessités du commerce fondèrent Palmyre et Balbeck, ils gagnaient Babylone, d'où, tournant vers la Perse, ils parvenaient aux pays de la soie.

Au nord, il se dirigeaient vers la mer Noire et la mer Caspienne, tirant de l'Arménie et des pays limitrophes des chevaux, des vases de cuivre et des esclaves, qui étaient très-beaux de ce côté. C'est pour ce commerce d'esclaves que les prophètes les maudissaient en les menaçant de voir aussi leurs enfants vendus un jour aux Sabéens (2).

Les Phéniciens construisaient leurs vaisseaux presque ronds, avec très-peu de quille, afin de pouvoir naviguer en rasant la plage; ils triomphaient du vent contraire au moyen de leur large voilure et de grandes rames. Ils construisirent ensuite pour la guerre des navires longs et effilés; la flotte de Salomon, comme aussi celles de Sémiramis et de Sésostris, durent sortir de leurs chantiers. Ils profitèrent sur la mer des observations astronomiques dont les autres peuples se servaient pour les divinations, et ils s'orientaient

κιννάμωμον, *cinnamomum*. De grands oiseaux l'apportaient des lieux où Bacchus a été nourri, d'après le récit d'Hérodote, et cet arbre produit l'encens que des serpents ailés défendaient contre ceux qui voulaient s'emparer de cet aromate. Voy. Hér., l. III, c. 107-112. (Note de la 2e édition française.)

(1) HÉRODOTE, II, 5, 6.

(2) JOEL, IV, 1, 8. — AMOS, I, 9.

en portant les yeux sur la petite Ourse; ce qui a fait dire qu'ils découvrirent cette constellation.

Colonies.

Ils portaient ainsi les marchandises de l'Orient d'un bout à l'autre des mers intérieures, sur les côtes desquelles ils fondèrent d'innombrables établissements qui conservèrent des traces de leur idiome. Ils donnèrent des habitants à l'île de Délos aussitôt qu'elle fut sortie du sein de la mer. Chypre, Rhodes, la Sicile, la Sardaigne, les virent se multiplier sur leurs rivages. Ils tiraient de Malte le corail, la poix d'Italie; ils recherchaient surtout les pays riches en mines, qu'ils faisaient exploiter de gré ou de force par les naturels, ou bien y transportaient des esclaves. L'Espagne était pour eux un pays de prédilection, parce qu'ils y trouvaient l'argent même à fleur de terre; aussi fut-elle pour les Phéniciens ce que le Pérou a été pour les Espagnols. Ils en extrayaient non-seulement de l'argent, mais de l'or, de l'étain, du fer, du plomb (1); elle leur fournissait en outre du blé, du vin, de l'huile, de la cire, une laine très-estimée, du poisson salé, des fruits exquis dont l'abondance suggéra l'idée de les confire. Un mouton d'Espagne se vendait jusqu'à un talent (2); en échange des denrées, ils fournissaient aux naturels le lin, dont les Espagnols faisaient leur vêtement habituel, et ces bagatelles toujours agréables aux yeux des barbares.

Cadix était leur point de départ pour des expéditions plus lointaines; on prétend qu'ils les poussèrent jusqu'à Madère et aux Canaries. Il est certain qu'ils franchirent le détroit, et ils allèrent chercher l'étain, peut-être aussi l'ambre jaune, dont le prix égalait celui de l'or, dans la Grande-Bretagne et dans les îles Scilly ou Cassitérides; ils parvinrent même jusqu'à la Prusse et à la mer Baltique, partout enfin où ils pouvaient aller en côtoyant. On rapporte de plus que Néchao II, roi d'Égypte, vers l'an 610 avant J.-C., leur persuada de faire le tour de l'Afrique; étant donc partis de la mer Rouge, et suivant toujours la terre autant que le permettaient les courants et les vents, ils seraient, après trois ans de voyage, revenus débarquer à l'embouchure du Nil par le détroit de Cadix (3). Afin de prouver qu'ils traversèrent aussi l'Océan, on a

(1) ÉZÉCHIEL, XXVII, 12. — STRABON et DIODORE.

(2) STRABON.

(3) Malte-Brun nie absolument que les Phéniciens aient fait ce tour de l'Afrique, qu'avec sa bonne foi ordinaire Hérodote ne fait que rapporter comme un ouï-dire. Mais Miot, auteur d'une traduction française d'Hérodote (Paris, 1822), l'admet comme vrai. Son principal argument est précisément ce fait, qui semble incroyable à Hérodote, que le soleil se montrait à la droite de ceux qui faisaient le tour de la Libye. Il est évident, dit-il, que, quand les Phéniciens eu-

prétendu que des inscriptions phéniciennes ont été découvertes au pied des Cordillères, et que le Bélus assyrien et le Mithra persan eurent leur culte en Amérique, où les filles du soleil rappellent les vestales, en même temps que les palais du Mexique et du Pérou offrent les types et les hiéroglyphes de l'Égypte. Quoi qu'il en soit, lorsque Xerxès assaillit la Grèce avec leur flotte, les Phéniciens n'osèrent pas s'avancer au delà de Samos à l'occident, bien que cette île ne soit pas à plus de soixante milles des premières Cyclades, Mycone et Ténos; ajoutez que le grand nombre de leurs vaisseaux leur eût permis de faire, pour ainsi dire, la chaîne (1). Mais peut-être aussi que ce fut une feinte de leur part, quelque nouvel intérêt les détournant de continuer à favoriser les Perses; car l'interêt, principal mobile de leurs résolutions, leur faisait cacher avec soin leurs expéditions pour empêcher que d'autres ne leur fissent concurrence, et ils répandaient dans ce but des fables étranges, que par la suite les historiens recueillirent sans discernement. C'est peut-être à eux qu'il faut attribuer les noms effrayants de *Bab-el-Mandeb*, port de l'affliction; de *Mété* ou mort, donné à un autre port du golfe Arabique, où probablement il faut chercher le *Gardefan* ou cap des Funérailles. Strabon raconte même que, lorsqu'ils se voyaient épiés par des navires étrangers, ils leur échappaient en les égarant au milieu des récifs et des bancs de sable, ou ils les attaquaient en corsaires pour les dégoûter des voyages. Ce qui rend cette assertion moins improbable, c'est qu'ils n'étaient pas aussi loyaux qu'habiles dans les relations commerciales; de sorte que marché phénicien et foi punique passèrent en proverbe chez les Grecs et chez les Romains.

Au reste, tous les peuples commerçants cherchent à avoir des ports où leurs bâtiments soient accueillis, à dominer dans les lieux où ils abordent pour trafiquer, à empêcher la concurrence, et à éviter les collisions qui peuvent troubler la paix. Telle dut être la politique des Phéniciens; mais les historiens, plus attentifs à retracer les mutations de règne qu'à faire ressortir la nature des

rent passé le tropique du Capricorne, pour aller doubler le cap de Bonne-Espérance, en regardant le soleil, ils en voyaient le mouvement apparent de droite à gauche, puisqu'ils avaient le nord devant eux, l'orient à droite, l'occident à gauche. Quand ils naviguaient dans la Méditerranée, d'orient en occident, ils avaient toujours le soleil à gauche; mais, aussitôt qu'ils eurent franchi le détroit de Bab-el-Mandeb, vers l'extrémité de l'Afrique, voyageant d'orient en occident, ils voyaient constamment le soleil à leur droite, circonstance tout à fait naturelle, mais toutefois merveilleuse pour des gens qui ne savaient ni concevoir ni s'en expliquer le pourquoi.

(1) HÉRODOTE, VIII, 132.

institutions, ne nous ont pas fait connaître les lois qui régissaient leur commerce.

Chez les autres nations, le commerce était un monopole royal; les hôtelleries placées sur les grandes routes de la Perse appartenaient au domaine royal (1). L'unique armateur des expéditions pour Ophir était Salomon, comme aujourd'hui Méhémet-Ali est le seul négociant de l'Égypte; les Phéniciens, au contraire, se gouvernant en république, ressemblaient aux Européens modernes, en ce qu'ils spéculaient pour leur compte particulier.

La tradition vulgaire, en racontant qu'ils faisaient usage d'ancres d'argent au lieu de les avoir en fer, indique assez combien ils acquirent de richesses. Mais le témoin le plus ancien comme le plus célèbre de l'étendue de leur commerce et de la magnificence qui en était résultée, c'est Ézéchiel. « Le Seigneur me dit : O fils « de l'homme, commence tes lamentations sur Tyr. A Tyr, placée « sur le rivage de la mer, trafiquant avec les peuples de tant d'îles « différentes, tu diras : Ainsi te parle le Seigneur : O Tyr, tu as « dit en toi-même : Je suis d'une beauté parfaite, et assise au sein « de la mer. On t'a contruite, toi et tes navives, avec les sapins de « Senir; tes antennes, avec les cèdres du Liban; tes rames, avec « les chênes de Bazan; les bancs de tes vaisseaux, avec l'ivoire de « l'Inde; tes chambres et tes magasins, avec le bois des îles d'I- « talie. Le lin de l'Égypte fut brodé pour tes voiles; l'hyacinthe « et la pourpre des îles d'Élisa décorèrent tes pavillons; tu as eu « pour navigateurs les habitants de Sidon et d'Arad, tes sages « pour pilotes, et les vieillards de Gébal travaillèrent à réparer tes « bâtiments fatigués. Tous les navires de la mer et tous les ma- « rins venaient trafiquer avec toi à cause de la multitude de tes ma- « nufactures; Perses, Lydiens, Libyens, combattaient dans tes « rangs, et, avec eux, les Aradiens et les Pygmées garnissaient tes « murailles, y appendant leurs boucliers et leurs casques pour te « servir d'ornements. Les fils de Tharsis t'apportant toute sorte de « richesses, argent, fer, étain, plomb, remplissaient tes marchés; « l'Ionie, Tubal et Mosoch, les fournirent d'esclaves et de vases de « cuivre; Thogorma (la Cappadoce), de chevaux et de mulets; De- « dan, d'ivoire, d'ébène, et de housses pour les chevaux et pour les « chars. Les Syriens fréquentaient tes marchés avec des éme- « raudes, des coraux, des rubis, de la pourpre, des toiles ou- « vrées, du lin, de la soie (*sericum*), et toute autre marchandise « de prix. Juda et Israël t'offraient blé, baume, miel, huile et ré-

(1) Σταθμός, HÉRODOTE, V, 22.

« sine ; Damas, ses vins, et ses laines aux vives couleurs; Dan, « les fils vagabonds de Yavan (les Grecs), et Mosel, le fer poli, « la casse, la canne odorante ; les Arabes et les princes de Cédar, « devenus tes commis, des agneaux, des béliers, des chevreaux ; « Saba et Rama, des parfums, des pierres précieuses, de l'or. Ha- « ran, Chené, Éden, Assur, Chelmad, venaient avec des balles « d'hyacinthe et des masses d'ouvrages en broderie, des meubles « coûteux et de bois de cèdre. Tes rameurs t'ont portée dans « bien des eaux ; mais le vent du midi t'a brisée au milieu de la « mer ; tes flottes trembleront aux cris de tes amiraux. Par le sa- « voir et la prudence, tu as acquis la force ; l'or et l'argent ont « rempli tes coffres ; par ta grande habileté et par tes trafics, tu « as multiplié ta puissance, et ton cœur s'est gonflé ; pour cela, « le Seigneur a dit : Tu mourras de la main des étrangers. Toi, « devenue un modèle de sagesse et de beauté parfaite, regorgeant « de biens, couverte de perles, de topazes, de jaspe, de chrysolithes, « de béril et de saphirs ; toi, experte dans l'art des flûtes et des tam- « bours, symétriquement alignée dans tes rues du jour où tu fus « bâtie, jusqu'à ce que la richesse t'ait pervertie, tu tomberas, et, « au bruit de tes gémissements, descendront des navires tous ceux « qui tiennent la rame, et marins et pilotes viendront à terre et « pleureront amèrement; et ils diront : Comment a péri Tyr, qui « dans le cercle de ses relations embrassa tant de peuples ; Tyr, « qui par la multitude de ses trésors et de ses colonies, enrichit « les rois de la terre (1) ? »

Les Phéniciens furent aussi d'un grand secours à la civilisation par leurs colonies. De même que nos puissances maritimes, et surtout l'Angleterre, font aujourd'hui, par de pareils moyens, pénétrer notre civilisation au cœur de l'Amérique, au fond de l'Afrique, dans l'Inde, dans la Chine et dans l'Océanie, où elle survivrait sans doute, si, par malheur, elle devait périr en Europe ; ainsi firent ces conquérants pacifiques de l'ancien monde, se préparant une autre existence après leur chute, comme un père qui laisse en mourant une famille nombreuse. Il est constant que les peuples riverains de la mer se multiplient avec une grande rapidité. Aussi les Phéniciens, faute d'un territoire assez étendu, étaient-ils obligés de chercher un écoulement à leur population croissante et pauvre en la transportant ailleurs. Parfois encore, les divisions intestines, si faciles chez un peuple que l'habitude de

(1) Chap. XXVII, XXVIII. Voir les commentaires de MICHAELIS et ROBERT. Le chapitre LX d'Isaïe peut servir aussi à l'histoire du commerce antique.

vivre sur les flots rend impatient de tout frein civil, chassaient hors du pays une faction qui s'en allait ailleurs fonder une colonie. Ainsi naquit Carthage, qui devait plus tard succéder à Tyr et Sidon, et rivaliser avec la reine prédestinée du monde.

Si les modernes qui s'aventurèrent à de lointaines expéditions, trouvèrent nécessaire de fonder çà et là des comptoirs pour déposer les marchandises qu'ils transportaient, recueillir les productions de l'intérieur du pays, favoriser l'échange des unes et des autres, c'était alors chose d'autant plus importante que les voyages se faisaient lentement, et que les communications étaient rares. S'ils ne voulaient donc pas avoir à combattre de nouveaux ennemis chaque fois qu'ils revenaient sur une plage, ni consumer beaucoup de temps à se procurer des échanges, et encore avec la perte qu'éprouve d'ordinaire celui qui offre, force était aux Phéniciens de fonder des colonies; l'exploitation des mines, but principal et presque unique de ce peuple, les leur rendait encore plus nécessaires.

Ils exploitèrent de cette manière toutes les îles de l'Archipel, et nommément Chypre, la Crète, les Sporades, les Cyclades, les îles de l'Hellespont, et jusqu'à Thasos, en face de la Thrace, où ils extrayaient de l'or. On leur attribuait, dans l'Asie Mineure, la fondation de Pronettos et de Bithynium, établissements qu'ils furent contraints d'abandonner avec d'autres encore à mesure que les Grecs croissaient en nombre et en force. Les Etrusques les chassèrent de même de l'Italie; mais ils prospérèrent en Sicile, où ils portèrent le culte d'Astarté, qu'on y appela Vénus Érycine, et où ils élevèrent à un grand état de splendeur Panorme et Lilybée. Il est à croire qu'ils considéraient la Sicile et la Sardaigne comme le centre d'expéditions plus éloignées, tel que l'est aujourd'hui pour nous le cap de Bonne-Espérance. La côte septentrionale de l'Afrique était parsemée de leurs colonies, dont les principales, à l'ouest de la petite Syrte, étaient Utique, Carthage, Adrumète. Ils avaient à Memphis un quartier en propre pour leurs caravanes; et il est probable qu'ils établirent des comptoirs pour le Levant sur le golfe Persique, dans les îles de Tylos et d'Arad (îles Baharein). Lorsqu'ils s'allièrent avec Salomon, ils partagèrent avec lui le commerce de la mer Rouge, que leur disputèrent d'abord les Iduméens. Ils multiplièrent surtout leurs établissements en Espagne; les principaux existaient en Andalousie, depuis l'embouchure de la Guadiana et du Guadalquivir jusqu'aux royaumes de Murcie et de Grenade; les plus florissants étaient Tartesse, Gadès, Costija, Malaca, Hispalis (Séville), et les colonnes d'Hercule.

Hercule fut pour les Tyriens le type dans lequel ils symbolisèrent l'histoire de leurs colonies. Ils dirent que ce héros, voulant faire la guerre en Ibérie au fils de l'opulent roi Chrysaorus, réunit une flotte en Crète, île qui servait d'anneau entre les colonies phéniciennes, traversa l'Afrique, où il introduisit l'agriculture, et fonda la ville d'Hécatompylos ; que, parvenu au détroit, il passa à Cadix, soumit l'Espagne, enleva les bœufs de Géryon, puis revint par la Gaule, l'Italie et les îles de la Méditerranée.

Telle fut précisément la marche de leurs colonies. Mais les Phéniciens ne surent pas, comme dans la suite Carthage, les tenir dans la soumission, n'ayant ni la facilité ni le moyen de les contenir avec des armées, ce qui fit qu'elles s'émancipèrent bientôt. En effet, ils se livraient peu à l'exercice des armes, et ils confiaient leur défense aux mercenaires de l'Asie, comme les Vénitiens aux Dalmates et aux Esclavons. Aussi subirent-ils souvent le joug des conquérants ; mais ils écartèrent du moins ces funestes ambitions qui parfois entraînent à la guerre même les peuples commerçants, les plus intéressés à l'éviter. On ne leur connaît pas d'autre conquête que Chypre, où ils bâtirent *Citium* (*Kitim*), et où ils se maintinrent toujours.

Leurs colonies étaient donc bien différentes de celles des Européens modernes, œuvre du hasard plus souvent que le résultat d'un dessein prémédité, et offrant la plupart du temps le déplorable spectacle de la tyrannie et de l'iniquité. Les Phéniciens distribuaient les leurs sur les points les plus favorables au commerce, et n'y portaient point la manie de conquérir, comme il est advenu pour l'Amérique ; mais ils bâtissaient des villes, excitaient l'industrie, s'attachaient les peuples nouveaux par le lien des besoins réciproques ; leur esprit de ruse et de fraude contribuait aussi à éveiller chez ces nations encore sauvages la connaissance d'eux-mêmes et la valeur de leurs propres richesses. Si personne ne doute que les colonies modernes n'aient été d'un grand secours aux sciences, à la civilisation, à l'accroissement des richesses, combien plus durent l'être celles des anciens ! Les relations continuelles entre la métropole et les colonies étendent le cercle des connaissances, développent les idées politiques et perfectionnent l'organisation sociale ; aussi verrons-nous les colonies grecques, dans l'Asie Mineure et en Italie, se signaler par la puissance et le savoir, et reporter au sein de la mère patrie la civilisation et les arts.

GRÈCE.

CHAPITRE XXVIII.

PREMIERS HABITANTS.

Vous êtes des enfants qui ne savez que les choses d'aujourd'hui et d'hier, disaient à Solon les prêtres égyptiens, en faisant allusion au peu d'antiquité de l'histoire grecque. Au lieu de se perdre, en effet, dans les millions d'années des Orientaux, elle abandonnait les périodes divines, et s'en tenait aux demi-dieux et aux héros, sans pourtant se montrer sobre de fables. Loin de là, l'imagination vive des Grecs et leur vanité nationale en inventèrent une infinité, mais toutes embellies par ce sentiment esthétique qui chez aucun peuple ne fut aussi parfait que chez eux. De cette faculté, jointe à leur admirable aptitude, non-seulement à s'approprier, mais encore à s'assimiler les traditions étrangères, résulta une telle fusion qu'il devint très-difficile d'en distinguer les éléments; aussi les tentatives faites jusqu'ici pour saisir le véritable sens de leurs mythes historiques ont-elles produit des systèmes plus ou moins séduisants pour l'esprit, mais dénués de cette solidité propre à satisfaire la raison (1).

(1) Les historiens grecs sont au nombre des plus grands écrivains; aussi nous réservons-nous d'en parler au livre III. Nous nous contenterons de mentionner ici qu'HÉRODOTE, PLUTARQUE, STRABON, nous ont transmis beaucoup de traditions sur les temps primitifs. Ceux des livres de DIODORE qui en traitaient sont perdus; l'introduction de THUCYDIDE et la description de la Grèce de PAUSANIAS nous offrent de précieuses notions sur de petits États isolés. DENYS D'HALICARNASSE a conservé la suite des traditions relatives à la migration des Pélasges vers l'occident; on l'a traitée trop légèrement de fabuleuse. PETIT-RADEL a pris sa défense (*Sur la véracité de Denys d'Halicarnasse*); puis, dans l'*Examen analytique et comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce* (Paris, 1828), il a mis en ordre les temps héroïques, en comparant les principales dynasties et les générations, calculées de trente à trente-trois ans, avec les faits et les monuments. Peut-être a-t-il parfois pris pour des monuments grecs ceux qui appartenaient à une population antérieure.

On trouve des éclaircissements fort utiles dans le *Thesaurus antiquitatum græcarum* de GRONOVIUS, 12 vol. in-folio; dans les comptes rendus de diffe-

L'Écriture nous dit que Ione ou Javan, fils de Japhet, peupla les îles voisines de la côte occidentale de l'Asie Mineure, d'où il serait passé dans les îles européennes. Cette race japhétique s'était, comme nous l'avons vu, propagée dans le Nord, et dut s'établir dans la région du Caucase, aux lieux où sont aujourd'hui

rentes académies, surtout dans les Mémoires de celle des inscriptions et belles-lettres, depuis 1789, et de celle des sciences de Gœttingen.

Sont aussi à consulter :

POTTER, *Archæologia græca, or the Antiquities of Greece*, 2 vol. in-8°, Londres, 1722.

CLINNTON, *Fasti ellenici.*

JOHN GILLIES, *The history of ancient Greece, its colonies and conquests from the earliest accounts till the division of the Macedonian empire in the east, including the history of litterature, philosophy and the fine arts*; Londres, 1786, 2 vol. in-4°.

W. MITFORD, *The History of Greece*; Londres, 1784, 3 vol. in-4°.

Celui-ci est plus érudit, plus profond, plus abondant; le précédent a plus de justesse, et comprend mieux l'antiquité.

CLAVIER, *Histoire des premiers temps de la Grèce;* 2e édition, Paris, 1822.

FRÉRET, *Observations sur les premiers habitants de la Grèce.*

L. D. HULLMANN, *Premiers temps de l'histoire grecque*, 1814 (allemand), ouvrage rempli de considérations et de conjectures fort intéressantes.

C. OTTFRIED-MUELLER, *Geschichte hellenischer Stamme und Stadte;* Breslau, 1820.

WELCKER et WOLCKER, qui, avec le précédent, nient l'origine égyptienne et phénicienne, pour attribuer tout aux Pélasges, tandis que

RAOUL-ROCHETTE, *Histoire de l'établissement des colonies grecques*, veut que les auteurs de la civilisation grecque aient été les pasteurs phéniciens, chassés de l'Égypte par Sésostris.

H. REINGANUM, *Die alte Megaris, E. Beitrag. Z. Alterthumskunde Griechenl;* Berlin, 1825.

CONNOP THIRWAL, *Histoire de la Grèce*, traduction française, in-8°.

EDGAR QUINET, *De la Grèce dans ses rapports avec l'antiquité*, Paris, 1830, tâche de mettre à la portée de tout le monde les découvertes qui ont été faites à ce sujet.

POUQUEVILLE a inséré dans l'*Univers pittoresque* une histoire de la Grèce écrite avec cet esprit passionné qui pouvait lui être utile pour son *Voyage* et pour son *Histoire de la regénération de la Grèce*, mais qui l'a servi bien mal pour le récit des faits antiques, et ne lui a pas permis de chercher la vérité ni d'en voir l'accord.

Les lecteurs novices se contentent de GOLDSMITH, et ceux qui aiment les hypothèses superficielles s'arrangent de celles de PAW.

L'Histoire de la Grèce, du comte DRAGO (Milan, 1825-1836, 6 vol.), ne fait que délayer, en longues et ennuyeuses déclamations, de vieilles idées, décousues et serviles; elle va jusqu'à la guerre péloponésiaque.

Pour les inscriptions, voir *Corpus inscriptionum græcarum* (Berlin, 1826), publié par l'Académie de Prusse.

Pour les monnaies, ECKEL, *Doctrina nummorum veterum*, 1792, 8 volumes in-8°.

la Géorgie, la Circassie (Tchercassie), la Mingrélie, l'Abasie, au milieu de montagnes qui peut-être s'élevaient, comme des îles, d'une grande mer formée par la réunion des mers Blanche et Baltique avec l'Euxin et le lac Aral. Il nous serait difficile de déterminer les diverses populations que les Grecs confondirent sous le nom de Scythes ; ils l'appliquaient à tous ceux qui habitaient le voisinage du Danube, du Borysthène et du Tanaïs, en deçà et au delà du mont Imaüs, et qui se donnaient eux-mêmes le nom de Skolotes (1). Les principaux, dans ce nombre, étaient les Cimmériens (2), qui habitaient aux environs de Kuban sur la mer Noire, et qui, dix-huit siècles avant Jésus-Christ, refoulés par les Méotides (3), traversèrent le Caucase et passèrent en Arménie. Ce fut aussi dans ces parages que les Grecs placèrent les Amazones (4),

(1) N'étaient-ce pas les Celtes? Dans l'idiome finlandais, *schylta* signifie encore aujourd'hui archer.

(2) Peut-être les Kimris. Appien, dans *l'Illyrie*, § 2, raconte que Polyphème et Galatée eurent trois fils, Celtus, Illyrius et Gala, qui, partis de la Sicile, dominèrent sur les Celtes, les Illyriens et les Gaulois, et donnèrent leur nom à ces peuples.

(3) Galactophages, Massagètes, Sarmates, Magogs.

(4) Quelques-uns ont voulu retrouver chez les Amazones, république de femmes sur le Thermodon, des traces de faits historiques ; mais nous serions plus porté à y voir un souvenir, entremêlé de rites symboliques et religieux, d'un culte de la nature qui domina dans la haute Asie, où la continence, soit perpétuelle, soit à temps, était imposée aux prêtresses ; où l'on sait de plus que les hommes et les femmes changeaient entre eux de vêtements. On a voulu tirer leur nom de α et de μαζός, sans mamelles, et cette étymologie a fait peut-être inventer qu'elles se brûlaient le sein droit. Dans le langage des Circassiens d'aujourd'hui, *maza* signifie lune, et peut-être les Amazones étaient-elles des prêtresses de cet astre. La construction du temple d'Éphèse, de Smyrne et d'autres villes ioniennes qui leur est attribuée, se rapporte à des migrations religieuses. Texier, chef de l'expédition scientifique en Grèce, découvrit en 1834, dans les montagnes de la Galatie, près d'Halys, une enceinte de roches naturelles, taillées de main d'homme en façon de murailles, sur la surface desquelles est sculptée une scène historique de plus de soixante figures colossales ; elle représente l'entrevue de deux rois, l'un monté sur un lion, l'autre armé d'une massue et coiffé du bonnet ionien. On y voit d'étranges accouplements de membres d'animaux terrestres et marins, difficiles à décrire par des mots. Texier pensa que la ville trouvée dans le voisinage était la pélasgique Thémiscyra, capitale des Leucosyriens ; que l'un des deux rois et ceux qui le suivent, aux habits et aux cheveux longs, étaient des Amazones, et que le bas-relief représentait leur réunion annuelle avec les peuples voisins. Mais ces réunions avaient lieu au pied du Caucase et non à Thémiscyra (voy. STRABON, liv. XI, p. 503) ; et Strabon dit de ce peuple mystérieux, que la tradition lui attribuait des guerres, des monuments, un grand nombre de villes, mais que déjà, de son temps, on ne pouvait plus indiquer le pays qu'il habitait : Ὅπου δὲ νῦν εἰσὶν, ὀλίγοι δὲ καὶ ἀναποδείκτως καὶ ἀπίστως λέγοντες ἀποφαίνονται. Strabon, d'ailleurs, qui cite plusieurs fois Thémiscyra, ne la donne pas pour une ville, mais pour une plaine : Ἔστι δὲ Θεμίσκυρα πεδίον, τῇ μὲν ὑπὸ τοῦ

population qui n'est peut-être pas entièrement fabuleuse; et le souvenir qu'ils conservèrent de la félicité et de la sagesse des Hyperboréens ou septentrionaux ressemble à ces ornements dont chacun se plaît à embellir le pays où il eut son berceau. Hérodote disait que le Nord était la contrée la plus peuplée après l'Inde; Olen, que Pausanias dit hyperboréen, amena de là une colonie sacerdotale, qui établit dans Délos le culte d'Apollon et de Diane (1). De là vint Orphée, constructeur de villes et instituteur d'arts et de métiers; de là Prométhée (2), caractère idéal des premiers civi-

πελάγους κλυζόμενον κ. τ. λ. Il est vrai que d'autres écrivains en font une ville, mais ils la placent près du Thermodon et de la mer : toutes choses qui nous font douter des déductions de Texier.

Pallas, dans la description qu'il donne des mœurs des Circassiens, sur le versant septentrional du Caucase, remarque que les nobles vivent séparés de leurs femmes et donnent leurs enfants à élever aux étrangers. Klaproth, dans le voyage qu'il y fit, en 1807, s'occupa beaucoup de recherches au sujet des Amazones; il trouva que la tribu Sauromate, dont les femmes, selon Scylax de Coriandre, étaient guerrières à l'égal des hommes, habitait la Cabourde et les steppes de Cumes. Hérodote dit que le nom propre des Amazones était *Aiorpates*, c'est-à-dire tueuses d'hommes; et Klaproth en trouve l'étymologie dans l'arménien *air*, hommes, et *sban*, *sbanog*, meurtrier. Fréret la tire du kalmouck *emé* ou *aemé*, femme, et *tzaine*, excellente, dont il compose le mot Amazone; *aematzaine*, femme héroïque, virago. Mais des cinquante mentionnées par les Grecs, toutes ont des noms grecs, Penthésilée, Thalestris, Antiope, Déjanire, Hippolyte, Ménalippe, Orithye, Thomyris, etc.

(1) Le mythe des Hyperboréens, originairement grec, partie intégrante de la légende d'Apollon, n'a qu'un rapport vague et indéterminé, ou même tout à fait idéal, dit M. Guigniaut, avec la région du Nord, aussi bien que cette légende elle-même et celle d'Artémis, à en juger par la nature et les noms purement symboliques des personnages qui rapprochent entre eux les Hyperboréens et les enfants de Latone. Si les Hyperboréens, si Apollon et Diane furent ensuite et à la fois rapprochés des Arimaspes et des Griffons, fictions demi-grecques, demi-asiatiques, c'est lorsque les Grecs du Pont eurent combiné leurs légendes héréditaires avec les mythes orientaux que leur transmirent les tribus scythiques. Voy. *Religions de l'antiquité*, vol. II, p. 1052. (Note de la 2e édition française.)

(2) En celtique *Frome theut* signifierait divinité bienfaisante. Lévêque a soutenu que les Grecs venaient du nord, t. III de la traduction de Thucydide (*Sur l'origine septentrionale des Grecs*). Telle est aussi l'opinion de Ouwaroff, *Ueber das vorhomerische Zeitalter*. — « Le mythe de Prométhée n'a rien que de grec en lui-même et dans son origine. La scène en est dans la Grèce, dans le Péloponèse; et, si elle se termine dans la Scythie, ou même sur le Caucase, à mesure que s'agrandit l'horizon géographique des Grecs, c'est par un besoin qu'ils eurent à toutes les époques de localiser leurs idées religieuses, leurs héros et leurs dieux, en les transportant sur la limite indécise et mystérieuse du monde connu. Leur origine, leurs premières demeures, assurément orientales et septentrionales, mais dont ils avaient perdu le souvenir lorsqu'ils se fixèrent au midi de la chaîne de l'Olympe, ne sont pour rien dans ce déplacement, dans les liaisons plus ou moins récentes de leur mythologie avec le Nord, avec l'Orient, si ce n'est comme une vague réminiscence de son berceau asiatique et de celui de leur race. »

lisateurs, qui firent répudier l'infâme communauté des biens et des femmes. Aussi s'écrie-t-il dans *Eschyle* : « Les dieux me font « grand tort : écoutez combien j'ai fait à l'avantage des mortels. De « brutes qu'ils étaient, grâce à moi, ils sont devenus des hommes... « Aveugles, sourds, semblables à de vains spectres, ils erraient « au hasard, sans ordre et sans lois ; ils ne savaient pas l'art de « bâtir des maisons, et le fond des cavernes était leur seul abri ; « menant une vie incertaine, ils ne distinguaient ni le temps ni la « saison. Ce fut moi, le premier, qui leur enseignai à connaître le « cours des astres, les nombres, les lettres ; je leur fis don de la « mémoire, mère des muses ; je leur appris à soumettre à leur « joug les animaux (1). »

Ce qu'on est convenu d'appeler l'histoire grecque ne concerne qu'un petit nombre de grandes cités, habitées par les Hellènes, cités, d'ailleurs, prises à leur apogée ; quant à l'origine et à la décadence, il n'en est pas question. Aussi ne savons-nous rien des premiers habitants, quoiqu'ils fussent les éléments destinés à survivre aux vainqueurs, qui s'usaient dans la conquête. C'est encore là une preuve nouvelle du système violent des sociétés antiques, pour lesquelles l'oppression des vaincus était une condition d'existence.

Si nous fouillons dans ces ruines couvertes de ténèbres, nous trouvons que quelque grand bouleversement chassa de leur demeure les populations établies autour de la mer Caspienne et du Pont-Euxin. Certaines tribus se dirigèrent vers les monts Carpathes, d'où elles gagnèrent l'Italie et l'Épire ; d'autres, remontant le Danube, arrivèrent jusqu'au Rhin, et, après l'avoir passé, franchirent aussi les Pyrénées et ne s'arrêtèrent qu'à l'Océan : il y en eut qui, de l'embouchure du Danube, tournant vers le midi, descendirent dans les vallées de l'Asie Mineure, et produisirent les Thynes, les Bithyniens, les Phrygiens, les Mysiens ; d'autres, c'est-à-dire les Cimmériens et les Tauriens, restèrent entre le Danube et le Dniéper ; d'autres enfin, plus spécialement appelés Pélasges, s'établirent dans les montagnes de la Thessalie et de la Béotie, puis dans le pays qui plus tard se nomma Hellade ; devenus navigateurs, ils occupèrent un grand nombre d'îles de la mer Égée, Lemnos, Imbros, la Samothrace, et s'étendirent dans le pays qui fut par la suite la Carie, l'Éolide, l'Ionie, et jusqu'à Hellespont (2).

Voy. *Éclaircissements sur le deuxième volume des Religions de l'antiquité.* (Note de la 2[e] édition française.)

(1) Προμεθ., acte I, sc. I.

(2) L'origine et la marche des peuples pélasgiques est l'une des questions les plus étudiées dans ces derniers temps. On n'est pas même d'accord sur l'étymo-

Les Pélasges étaient déjà très-anciens pour les Grecs les plus anciens, qui en faisaient une race fabuleuse, comme les Titans et les Cyclopes. Leur histoire ne nous a été transmise que par leurs conquérants, trop barbares eux-mêmes pour nous fournir des renseignements précis. Aussi, dans les traditions classiques, nous apparaissent-ils comme un fond obscur qui s'évanouit aux regards. C'est pourquoi des écrivains ont cru que les Pélasges étaient une race sémitique, ainsi que l'alphabet introduit par eux, ou bien que les peuples appelés de ce nom étaient des migrations d'Égyptiens et de Phéniciens. Mais, selon toutes les probabilités, c'était plutôt un rameau de la grande famille caucasienne, comme l'indo-persique, la chaldéenne-syrienne, la celtique et la germanique, rameau qui se répandit sur une grande partie de l'Asie Mineure (Larisse, Cumes, etc.), dans les îles de l'Archipel (Lemnos, Imbros, Samos, la Crète, Eubée), dans toute la Grèce et une partie de l'Italie, pays dans lesquels ils ont séjourné plus spéciale-

logie du nom, que les plus faciles tirent de πελαργός, grue, par allusion à leurs migrations, comparables à celles des oiseaux. Muller le fait dériver de ἄργος, plaine, mot vieilli, qui s'est conservé dans les dialectes de la Thessalie et de la Macédoine, et de πελέω, ou πελῶ, j'habite (*Gresch. hellenischer Stamme und Stadte;* Breslaw, 1820). Petit-Radel a fait attendre quarante ans de nombreux renseignements sur ce peuple, étudié par lui dans tous les pays où il en existe trace; ayant levé une grande quantité de dessins, et recueilli de nombreuses notions monumentales, écrites ou traditionnelles, il en tira parti pour déterminer l'époque de la fondation de différentes villes. Plus de 450 cités antiques furent observées dans ce but, à partir de 1810, surtout durant l'expédition scientifique en Morée, après 1829. Quatre-vingt-quatre modèles en relief, rassemblés par les soins de M. Petit-Radel, composent la galerie pélasgique de la bibliothèque Mazarine, représentant les diverses constructions des Pélasges historiques et des fabuleux Cyclopes. On apprécia les différentes époques de la construction des villes par les diverses méthodes employées pour en élever les murs, presque de la même manière que l'on évalua l'âge de la terre par la superposition des couches. Abel Blouet, architecte en chef de l'expédition de Morée, en examinant si les murs de Mycènes, inhabitée depuis 2313 ans (470 avant J.-C.), laissaient voir une diversité de construction, en trouva d'abord une partie conforme aux murailles primitives d'Argos, faite par la méthode que Vitruve appelle incertaine ou réticulaire; une autre, plus soignée, sur les ruines de cette première; puis, une réparation faite avec des pierres presque parfaitement rectilignes. Il en conclut que le premier ouvrage appartenait à la fondation de Mycènes, vers 1790 avant J.-C.; le second, à des temps plus récents, mais indéterminés; le troisième, à l'époque de Persée, fils de Danaüs. — Consultez sur les Pélasges la note 1 des sections I et II du livre V des *Religions de l'antiquité* de CREUZER, refondu par M. Guigniaut. R. LEPSIUS, *Ueber die Tyrrhenischen-Pelasger in Etrurie;* Leipzig, 1842. ABEKEN, *Mittel. Italien;* Stuttgard, 1842. CONNOP THIERWAL, *Histoire de la Grèce*, traduction française. A MAURY, article sur les *Pélasges*, dans l'*Encyclopédie moderne*, 1850. (Note de la 2e édition française.)

ment, et qui ne sont pas des colonies isolées, mais des points où la tradition leur assigne un établissement fixe. Et comme la race germanique, à l'aspect uniforme, parle un langage semblable, quoiqu'il diffère dans l'Angleterre, la Hollande, la Scandinavie, ainsi fut-il des Pélasges.

Loin de trouver la Grèce déserte, on raconte qu'ils eurent à lutter contre les habitants primitifs, qui, à ce qu'il paraît, se divisèrent dans la suite en deux lignées, les Grecs et les Léléges ou Curètes. Le nom des premiers se perdit plus tard dans celui d'Hellènes, au point qu'il ne fut plus même prononcé dans leur pays natal; mais il se conserva en Italie, où il fut porté par les Pélasges, dits aussi Tyrrhéniens, avant qu'il eût fait place au nouveau (1). Plus tard, les Romains non-seulement le firent revivre, mais l'étendirent même à tous les Hellènes; ainsi tous les Tudesques furent appelés Germains ou Allemands, et Francs tous les Européens par les Levantins; nous-mêmes nous avons donné quelquefois le nom de Sarrasins à tous les Arabes. Les Léléges

(1) Niebühr, dans l'*Histoire romaine*, parle des Pélasges avec cette pénétration qui lui fait deviner dans les anciens auteurs le sens de ce qu'ils rapportent sans l'entendre, et il conclut ainsi :

« Les Pélasges n'étaient pas un ramas de zingaris (bohémiens), comme quelques-uns les représentent, mais des nations établies sur des territoires qui leur appartenaient, florissantes et glorieuses dans un temps qui précède l'histoire connue des Hellènes. Ce n'est pas de ma part une hypothèse; je dis même, avec la plus entière conviction historique, qu'il fut un temps où les Pélasges, qui constituaient peut-être la population la plus étendue en Europe, habitaient depuis l'Arno et le Pô jusque vers le Bosphore, sauf que leurs établissements étaient interrompus dans la Thrace; mais les îles septentrionales de la mer Égée renouaient la chaîne qui réunissait les Tyrrhéniens d'Asie avec les Pélasges de l'Argolide. »

Pour ce qui concerne plus spécialement l'Italie, le même Niebühr conclut ainsi : « Les Pélasges, dénomination nationale sous laquelle il paraît qu'étaient compris en Italie les Œnotriens, les Morgètes, les Sicules, les Tyrrhéniens, les Peucètes, les Liburnes, les Vénètes, environnaient de leurs résidences l'Adriatique non moins que la mer Égée. Ceux d'entre eux qui laissèrent leur nom à la mer Tyrrhénienne, dont ils occupaient la côte très-anciennement dans la Toscane, avaient aussi un établissement en Sardaigne; en Sicile, les Élymes, comme les Sicules, appartenaient à cette souche. Dans les contrées intérieures de l'Europe, les Pélasges occupaient le versant septentrional des Alpes Tyroliennes, et nous les trouvons sous le nom de Péoniens ou Pannoniens jusque sur le Danube, si pourtant les Teucriens et les Dardaniens n'étaient pas des peuples différents.

« Dans toutes les premières traditions, les Pélasges étaient à l'apogée de leur puissance; le récit des événements qui les concernent ne les représente plus qu'à leur déclin et lors de leur chute. Jupiter avait mis dans la balance leur sort et celui des Hellènes, et le plateau des Pélasges trébucha. La chute de Troie était le symbole de leur histoire. »

ou Curètes, subdivisés en plusieurs branches, comme les Aoniens les Hyantes, qui tous deux ne formaient peut-être qu'un peuple avec les Liburnes, habitaient l'Acarnanie et l'Étolie, et s'adonnaient au commerce; vaincus par les Pélasges, ils s'établirent partie en Crète, partie dans la Laconie. Déjà plusieurs États sont constitués : l'Attique sous Ogygès; Mycènes et Sparte, fondées un peu auparavant; Phégée en Arcadie, Tarse en Cilicie. L'Argo-
1850 lide obéissait à une autre famille grecque, lorsque Inachus amena les Pélasges dans la péninsule, que, du nom d'un de ses neveux, il appela Apia, et qui dans la suite fut appelée Péloponèse.

Quiconque aura parcouru un pays nouveau pourra en dessiner à peu près les confins, tracer la situation des villes, celle des montagnes et la direction des fleuves; mais ses inexactitudes frapperont d'autant plus qu'il prétendra agrandir les proportions et préciser davantage les latitudes. Nous nous contenterons donc d'indiquer les faits les plus distincts et les mieux certifiés, sans prétendre assigner aux événements leurs temps précis ni entrer dans leurs particularités (1). Nous maintenons cependant que, vers 1900, les Pélasges occupaient tout le pays, de l'Arno au Bosphore; puis, de la même manière peut-être que les îles de la Méditerranée apparurent au-dessus des flots comme des cimes isolées quand le reste du pays fut submergé, les Pélasges, après de nouvelles invasions de peuples, ne semblèrent rien de plus que des colonies séparées.

Il est certain que leur nom embrassait plusieurs nations qui offraient une grande diversité. C'est pourquoi l'histoire les présente sous des aspects très-différents; on nous les montre en Italie comme ayant enseigné les arts de la civilisation, tandis qu'ils sont dépeints en Grèce comme des sauvages vivant dans des grottes, ignorant toute industrie, et sans aucune sociabilité, à tel point que Phoronée, fils d'Inachus, leur aurait appris à se bâtir des maisons, à faire usage du feu, à vivre en société. Mais les faits ont un bien autre langage pour attester que les Pélasges apportèrent en Grèce, non quelques arts seulement, mais un système entier de croyances, d'arts et de lettres; ce fut une race aussi bienfaisante qu'infortunée. Leur langue, âpre et plus voisine du latin que du grec, se conserva dans le dialecte éolien et dans l'épirote, que les Hellènes considéraient comme

(1) Raoul-Rochette sait nous dire que Pelasge amena sa colonie dans la Thessalie en 1883; l'Argien Triptolème, la sienne à Tarse de Cilicie en 1931; que Phégée fut fondée en 1922, Mycènes et Sparte en 1854.

barbares. Ils enseignèrent même une écriture dont l'usage était commun avant l'arrivée du Phénicien Cadmus. Établis dans la Thessalie, ils la cultivèrent ; connaissant les procédés métallurgiques, ils ouvrirent des mines dans la Samothrace, à Lemnos, en Macédoine, ainsi que faisaient les Cyclopes dans le Péloponèse, la Thrace, l'Asie Mineure et la Sicile, ces Cyclopes qui pénétraient sous la terre avec une lanterne au front, origine de la fable qui ne leur attribuait qu'un œil. Les Pélasges élevèrent beaucoup de forteresses, qui, dans leur langue, se disaient *Larisses* (1), nom qui par la suite devint appellatif. Nous n'oserions dire que leurs constructions soient tout un avec celles qui portent le nom de cyclopéennes, mais elles étaient formées d'énormes blocs peu ou point dégrossis, disposés les uns sur les autres sans ciment ; elles s'étendent dans l'Arcadie, l'Argolide, l'Attique, l'Étrurie, le Latium (2). Ils donnèrent quelques formes de culte à des peuples qui n'avaient que des pratiques grossières, sans traditions mythologiques, ni même de dénomination précise affectée à la Divinité. Une colombe prophétisait du haut d'une colonne, au milieu de leur forêt sacrée de Dodone, dont les chênes rendaient des oracles ; le centre de leurs rites était la Samothrace, où ils adoraient les Cabires, formidables puissances souterraines (3).

(1) Ce nom paraît dérivé du mot *lar*, qui signifiait *demeure*, et nous donne aussi l'étymologie du nom de *Lare*. (Note de la 2e édition française.)

(2) Nous en avons parlé ci-dessus, ch. XXII.

(3) Voy. pour leur culte, QUINET, SCHELLING, WELCKER, OT. MUELLER, AD. PICTET. — Les Pélasges, dit M. Guigniaut, professèrent une religion fondée sur le culte des puissances invisibles qui se révèlent dans les grands phénomènes de la nature, au ciel et sur la terre, dans ceux du cours de l'année, dans les vicissitudes de la vie animale et végétale. Ces puissances, qui leur apparaissaient ainsi dans l'action des forces naturelles, dans les lois les plus simples et les plus frappantes de l'homme et de la société humaine, ils les divinisèrent et les personnifièrent du même coup, mais d'une manière naïve autant qu'énergique, et par des symboles non moins grossiers qu'expressifs. L'Hermès ithyphallique en est la preuve : cet Hermès, le même que Cadmus ou Cadmilus, le créateur, l'ordonnateur du monde au physique et au moral, qu'Hérodote, par une exception qu'il étend aux Dioscures, à Héra ou Junon, à Hestia ou Vesta, aux Charites ou Grâces, et aux Néréides, reconnaît comme un dieu d'origine pélasgique. (Hérod., II, 50, 51.) Les Pélasges dont il s'agit ici sont encore les Pélasges-Tyrrhènes, instituteurs des mystères cabiriques à Samothrace, et qui portèrent le culte des dieux Cabires partout où ils formèrent des établissements. Quant aux Pélasges de Dodone, que le vieil historien n'en distingue pas d'une façon expresse, on peut croire avec lui qu'ils adorèrent d'abord des dieux sans noms particuliers, au même sens que ces *Dii consentes* et *complices*, ces dieux agissant collectivement dans l'œuvre permanente de la création, que les Romains devaient aux Étrusques, c'est-à-dire aux Tyrrhènes de l'Italie, et que l'illustre Schelling iden-

Sous le voile même des fables percent les bienfaits qu'ils apportèrent avec eux. C'était sur les flancs de l'Olympe, du Pinde, de l'Hélicon, résidences des Pélasges, que les Grecs faisaient naître la religion, la philosophie, la musique, la poésie; sur les rives du Pénée, Apollon fait paître les troupeaux, Orphée apprivoise les bêtes féroces; en Béotie, Amphion élève des villes au son de la lyre, c'est-à-dire qu'il employa les beaux-arts à étendre la civilisation, et de là vint pour la Grèce le caractère qu'elle ne perdit plus.

Ainsi Olen, Thamyris, Linus, venus de cette contrée, éveillent par des chants le sentiment religieux, célèbrent la première expédition des Hellènes, les font renoncer aux sacrifices humains et aux haines héréditaires, instituent les honneurs à rendre aux dieux, proclament des idées supérieures aux intérêts matériels, et sont plus utiles à la civilisation que les colonies qui arrivent du Midi.

Les royaumes d'Argos et de Sicyone, les plus anciens de la Grèce, furent fondés par les Pélasges, auxquels appartinrent aussi les dynasties de Thèbes, de la Thessalie, de l'Arcadie, et Tirynthe, et Mycènes, et Lycosure, réputée la plus antique cité de la Grèce et des îles; de Samothrace, île sainte des Pélasges-Tyrrhènes, était venu Dardanus, fondateur de Troie. Mais comme il est des hommes qui semblent destinés au malheur, on dirait qu'il en fut ainsi des Pélasges. Orphée est déchiré en morceaux par les femmes de la Thrace, les habitants d'Agylle lapident les Phocéens prisonniers, les femmes de Lemnos égorgent leurs maris; puis les Hellènes, qui leur ont succédé, non contents de les avoir vaincus, cherchent encore à les diffamer: guerriers, ils jettent le mépris sur cette race agricole et industrieuse; ils parlent de rites sanguinaires, de victimes humaines alimentant la flamme que ceux-ci adoraient comme agent mystérieux de l'art; la Thessalie, la Lycie, la Béotie passent pour des repaires de magiciennes, dont les assemblées étaient le foyer de mystères honteux et épouvantables. Chassés de la Thessalie, qu'ils cultivaient depuis deux siècles et demi, les Pélasges se retirèrent dans l'Arcadie et dans le petit territoire de Dodone; puis, de là, quelques-uns retournèrent en Italie, et d'autres se dirigèrent vers la Crète pour éprouver des désastres nouveaux. Quant à ceux qui demeurèrent, ils se confondirent avec les vainqueurs, et perdirent leur nom. Les invasions achéenne et dorienne, ainsi que les autres de la Grèce, ne furent

tifie avec les Cabires, par le mot comme par l'idée. (Note de la 2e édition française.)

pas de celles qui peuplent, mais de celles qui conquièrent ; aussi, loin de chasser les Pélasges, les vainqueurs les réduisirent en servitude. Ils furent mieux traités là où les Ioniens pénétrèrent ; par exemple, on les considéra comme indigènes dans l'Attique, où se maintinrent l'amour de l'agriculture, le culte de Déméter, les mystères et d'autres institutions pélasgiques, effacées à Sparte par la conquête dorienne.

Dans beaucoup de lieux, les Pélasges se mêlèrent avec les Grecs ; d'où nous concluons que leur race différait peu de l'hellénique, et notre opinion est confirmée par Denys d'Halicarnasse qui les disait Hellènes. Même après l'invasion ionienne, c'est-à-dire un siècle après la chute de Troie, Hérodote remarquait dans la Grèce une population pélasgique : elle avait donc, même dans ses migrations, conservé l'être et le nom ; et cette population, peut-être, est celle des Pélasges-Thyrrènes qui de l'Attique passa en Étrurie. Un autre peuple industrieux, frère peut-être des Pélasges, qui habita les bords de l'Irtisch et de l'Iénisséi et les côtes de l'Altaï, périt de la même manière, sans laisser de descendance. Les Russes de la Sibérie en parlent encore sous le nom de *Schiodakis* ou Tchoudes (1) ; ils travaillaient le cuivre, et l'on a trouvé dans les nombreux tombeaux qui leur appartiennent des ornements d'or et d'argent, tombeaux muets jusqu'à présent, comme les admirables constructions des Pélasges.

On fait Deucalion fils de Prométhée et neveu du Pélasge Atlas ; Hel[illegible].
ce qui indiquerait tout à la fois l'origine septentrionale de sa colonie, sa parenté avec les Pélasges, et peut-être aussi son identité avec les Grecs, Curètes et Léléges, vaincus d'abord par les Pélasges, puis affranchis (2). Quelques philologues soutiennent que les Pélasges parlaient le grec, parce que tel était l'idiome de l'Arcadie et de l'Attique, où ils habitaient. Les Latins auraient-ils dû aux Pélasges les mots et les formes grecques dont abondait leur langue ? Le grec aurait-il été la langue propre des Pélasges, adoptée par les Hellènes, de la même manière que les Albanais dans la Grèce moderne, les Goths et les Lombards en Italie adoptèrent le langage des vaincus (3) ? Mais, voulant éviter, autant que

(1) Pallas suppose qu'ils enseignèrent aux Tudesques l'art du mineur.

(2) « Autrefois Grecs,.... maintenant Hellènes. » (Τότε μὲν Γραικοὶ..... νῦν δὲ Ἕλληνες). Aristote, dans sa *Météorologie*, I, 14, appelle ainsi ceux qui habitaient les environs de Dodone.

(3) La migration des Pélasges en Italie, dit M. A Maury, explique le fond commun qui existe dans les langues grecque et latine, et qui ne peut provenir que de ce que ces langues tiraient toutes deux, en partie du moins, leur origine de la

cela est possible, toute discussion dont les érudits les plus patients n'ont encore pu faire jaillir aucune lumière certaine, nous continuerons notre histoire aussi rationnellement que nous le pourrons, en nous aidant des fragments épars et contradictoires de l'antiquité, qui, par suite de ce principe de la nature humaine de rapporter tout à soi-même, ne nous représente les révolutions des peuples que sous des noms individuels.

1620. Deucalion s'établit donc au pied du Parnasse, jusqu'à ce qu'une inondation l'ayant chassé dans la Thessalie, il en repoussa les Pélasges, et vint occuper dans la Grèce des États déjà constitués et des villes murées, en y instituant les Amphictyons. Il eut pour fils Hellen, de qui les Hellènes prirent leur nom. Celui-ci engendra trois fils, Dorus, Éolus et Xuthus. Éolus peupla la Phthiotide, d'où ses descendants se répandirent à l'ouest de la Grèce, dans l'Acarnanie, l'Étolie, la Phocide, la Locride, l'Élide, le Péloponèse et les îles occidentales. Ils n'y dominèrent pas, mais ils fleurirent à tel point qu'Homère compare déjà la richesse d'Orchomène à celle de la Thèbes égyptienne, et donne à Corinthe le titre d'opulente.

Éoliens.

Doriens. Dorus, s'arrêtant d'abord dans l'Hestiéotide, d'où il fut chassé par les Perrhébiens, transporta les siens dans la Macédoine et la Crète; mais une partie d'entre eux, rebroussant chemin, franchit l'Œta, et vint se fixer dans la Tétrapole dorique, qui prit depuis lors le nom de Doride; ils y demeurèrent jusqu'à ce que les Héraclides les conduisirent dans le Péloponèse.

Ioniens et Achéens. Xuthus, dépossédé par ses frères, se réfugia à Athènes, où Créuse, fille d'Érechthée, lui donna deux fils, Ion et Achéus. Le premier, banni de l'Attique, se fixa dans l'Égialée du Péloponèse, qui prit de lui le nom d'Ionie, et plus tard celui d'Achaïe. Les descen-

langue pélasgique. Celle-ci était encore parlée, au temps d'Hérodote, à Cortone en Étrurie, ou, selon une autre leçon du texte de cet historien, à Creston dans la Thrace. Elle lui paraissait tout à fait différente de celle des Grecs. Mais, dans l'ignorance complète où il était, ainsi que toute l'antiquité, de la philologie comparée, il n'a pu saisir la parenté qui se cachait sous ces formes un peu différentes. Le Pélasge était demeuré une langue rude et grossière; c'est ce qui le différenciait du grec. Cependant les noms de cette langue qui nous ont été conservés appartiennent à la grande famille indo-européenne, et ne nous ont permettent pas de douter que la race pélasge ne sortit de cette vaste souche d'où proviennent les Celtes, les Germains et les Slaves. Suivant M. Lepsius, le pélasge serait aussi une des langues mères de l'étrusque. Mais cette dernière langue est encore trop imparfaitement connue pour que cette assertion, au reste entourée de vraisemblance et appuyée de quelques indices, puisse être acceptée définitivement. (Note de la 2e édition française.)

dants d'Achéus demeurèrent dans l'Argolide et dans la Laconie jusqu'à l'invasion des Doriens.

C'est ainsi qu'est personnifiée l'histoire des quatre races, non pas uniques, mais principales de la Grèce ; races qui restèrent constamment distinctes par leurs dialectes non moins que par leurs habitudes et par leur organisation politique (1).

Ces mouvements intérieurs étaient modifiés par l'arrivée de colonies méridionales ; celles-ci ne furent jamais assez nombreuses pour altérer le fond des populations primitives, quoiqu'elles y introduisissent des arts nouveaux et des institutions étrangères. Quand les Hyksos envahirent l'Égypte, et lorsqu'ils en furent expulsés, diverses tribus, nationales ou étrangères, la quittèrent et se rendirent en Grèce, soit directement, soit après avoir erré dans la Libye et ailleurs. Quelques modernes ont nié tout à fait ces

Colonies étrangères.

(1) L'ère des Hellènes, c'est-à-dire l'ère de la civilisation et de l'histoire, est marquée, à trois moments successifs et correspondants, par l'invasion des Thessaliens dans la contrée pélasgique qui prit leur nom ; par celle des Éoliens-Béotiens, qu'ils expulsèrent dans la Béotie qui prit le nom de ces derniers ; par celle enfin des Doriens, déracinés de leurs montagnes du nord, et fondant comme une avalanche sur le Péloponèse, dans les domaines des Achéens, qu'ils refoulèrent sur les Ioniens, et ceux-ci bientôt, avec une partie d'entre eux et des Éoliens, sur l'Attique, sur la Béotie, puis au delà des mers, et les Doriens à leur suite, sur les côtes de l'Asie Mineure, où s'échelonnèrent les colonies de tous ces débris des tribus héroïques, y retrouvant ceux des Pélasges et des Léléges. Ce fut alors, après ce bouleversement passager, un renouvellement de toutes choses en Grèce. Tandis que, dans les colonies asiatiques, le passé se transfigurait pour ainsi dire, et prenait cet aspect idéal de la vie des héros, qu'il revêt sous l'inspiration de la muse d'Homère, le présent, dans la Grèce d'Europe, s'organisait sur le plan de cette vaste et diverse unité dont les Grecs n'eurent conscience que quand ils la contemplèrent dans ce miroir magique du passé, quand Homère et Hésiode leur parlèrent des Achéens et des Panhellènes, formant une même race, une même grande famille de peuples opposés aux barbares. C'est dans un fragment de l'un des poëmes perdus d'Hésiode qu'apparaît pour la première fois cette généalogie mythique des Hellènes, ayant pour père Hellen, fils de Deucalion, l'homme sauvé des eaux, et donnant lui-même naissance à trois fils, Éolus et Dorus, c'est-à-dire les Éoliens et les Doriens, présentés comme les aînés, parce qu'ils sont les vainqueurs, et Xuthus, qui n'est là que pour amener sur une seconde ligne Ion et Achéus, les Ioniens et les Achéens vaincus, réellement plus anciens dans l'ordre de la civilisation. On reconnaît donc dans cette construction, artificielle encore plus que mythique quant à la forme, au fond reposant sur les différences de dialectes qui correspondent aux variétés de race, le résultat d'un grand travail de fusion d'abord, puis de classement des tribus grecques, retrempées en quelque sorte dans l'esprit nouveau de l'âge héroïque, et s'opposant, non pas seulement aux barbares, mais à leurs propres pères, les vieux Pélasges, désormais confondus avec eux. Voy. *Véritable origine de la population des Grecs*, par M. Guignaut, dans le t. II des *Religions de l'antiquité*, p. 1059-1060. (Note de la 2e édition française.)

immigrations (1): mais, d'un côté, la tradition en est si constante et si uniforme que l'historien n'ose la repousser ; de l'autre, les Grecs eux-mêmes, tout vaniteux qu'ils étaient, se reconnaissaient redevables envers l'Égypte de beaucoup d'institutions ; nous avons nous-même indiqué aussi tant de points de ressemblance qu'il serait difficile de les croire accidentels.

1572. On raconte donc que, sous le règne de Gélanor, c'est-à-dire lors de la neuvième descendance du Pélasge Inachus, Danaüs, banni de l'Égypte par les Chemmites, aborda en Grèce ; après avoir détrôné ce roi, il fonda le royaume d'Argos, où il introduisit les arts égyptiens, et donna aux habitants le nom de Danaens. Sa fille institua les Thesmophories, fêtes de l'agriculture, célébrées sur le Nil en l'honneur d'Isis, et transportées ici au culte de Cérès,
1462. que les Pélasges adoraient sous le nom de Thesmophore ou législatrice. Une longue suite de rois descendit de Danaüs jusqu'à Acrisius, sous lequel Ilus, fils de Tros, et Tantale, père de Pélops, se battirent dans la Mysie ; le dernier, obligé de passer d'Asie
1350. en Grèce, y acquit, à prix d'argent et par la force, l'Apia, qui, de son nom, fut appelée par la suite Péloponèse ; il en chassa les Hellènes, qui s'y étaient établis au milieu des Pélasges.

1643. Les Mégariens faisaient honneur de leur civilisation à l'Égyptien Lélége. Cécrops était déjà venu de Saïs dans l'Attique (2), où étaient les descendants d'Ogygès, roi mémorable, puisqu'un déluge particulier était arrivé sous son règne (1832). Cécrops trouva les naturels tout à fait sauvages, sans mariages légitimes ni connaissance de la Divinité. Il leur donna des lois, les façonna à la vie sociale, abolit la promiscuité des femmes et tout sacrifice sanglant (3) ; il régla les rites funéraires, dont faisait partie

(1) Raoul-Rochette, entre autres, nie les colonies égyptiennes. Petit-Radel ne croit pas Inachus Égyptien, contrairement à l'opinion de quelques autres, et il suppose que le premier Égyptien qui aborda en Grèce fut Danaus. Cependant Inachus ressemble tout à fait à *Énach*, qui en phénicien signifie prince, et Phoronée, son successeur, rappelle singulièrement les Pharaons.

(2) L'origine saïtique de Cécrops ne serait, d'après Ott. Muller, qu'un sophisme historique. Psammétichus ayant appelé dans Saïs, à la défense de sa dynastie nouvelle, des Cariens et des Ioniens, la *Neith* égyptienne, sage et belliqueuse déesse, aurait été rapprochée par ceux de Pallas-Athéné, et de là, chez Platon, cette parenté de Saïs et d'Athènes. Athènes aurait d'abord passé pour avoir colonisé Saïs, et plus tard, sous les Ptolémées seulement, l'opinion contraire aurait prévalu : Saïs aurait été regardé comme la métropole, et Cécrops, le héros national des Athéniens, héros dont les pieds de serpent sont le symbole de l'autochthonie, n'aurait plus été, contrairement aux plus anciennes traditions, qu'un émigré de Saïs. (Note de la 2e édition française.)

(3) C'est ainsi que la plupart l'entendent ; mais il nous paraît démontré que

un banquet où l'on chantait les louanges du défunt; mais aussitôt que le corps était rendu à la terre, on devait ensemencer la glèbe qui le recouvrait. Il persuada aux Athéniens de fortifier leurs villes pour se garantir de leurs voisins, et de se soumettre au gouvernement d'un seul; par lui commença une série de dix-sept rois, qui finit avec Codrus (1132).

Cadmus, venant de la Phénicie, établit une colonie dans la 1582
Béotie, où il trouva les Hyantes et les Aoniens, arrivés dans le pays après une terrible contagion qui avait exterminé les indigènes. Il y institua des oracles, bâtit à Thèbes la citadelle Cadméenne (1), et apporta en Grèce l'écriture qui fut substituée à celle dont les Pélasges se servaient d'abord.

cela ne fut que pour l'autel de Jupiter Hypatus, où, comme dans le Latium, il était seulement défendu d'immoler les bœufs. Cette compassion nous paraît d'ailleurs tenir de l'égyptien, comme il y a de l'indien dans la défense faite par Triptolème de mettre des entraves à l'animal qui laboure les champs.

(1) Cadmus pouvait venir de la Phénicie et être Égyptien. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est de voir combien la Thèbes grecque ressemble à celle d'Égypte. L'une et l'autre eurent leurs *îles des bienheureux ;* elles croyaient toutes deux avoir donné le jour à Jupiter Ammon et à Osiris Bacchus, et possédaient le tombeau de ce dieu. Müller trouve tout à fait étrange que les Phéniciens aient été se placer dans un lieu si propre aux courses maritimes. — Voss et O. Müller ont supposé que Cadmus n'était pas Phénicien, et ce n'est pas non plus à l'Égypte qu'ils attribuent son origine. Le fondateur de Thèbes était, selon Voss, chef de la tribu antique des *Cadméiens* ou *Cadméens*, qu'il croit originaires de la Thrace. Le mythe qui lui donne pour père un roi de Phénicie, et pour sœur Europa, à la recherche de laquelle il passa de Tyr en Thrace et de Thrace en Béotie, serait une invention des prêtres consacrés au culte des Cabires dans la Samothrace, et cette fable aurait été accréditée par eux, d'accord en cela avec les navigateurs phéniciens. Quant à l'opinion d'O. Müller, Cadmus appartient, selon lui, à la race des Pélasges. Son nom, où l'on a voulu voir la preuve de son origine phénicienne, soit qu'on le fit venir de *Kadm*, l'Orient, ou *Kadmon, l'Ancien*, serait un nom essentiellement grec, qui se compose dans *Eucadmos*, qui est analogue à *Cosmos*, et qui signifie l'ordonnateur. « Cependant, dit M. Guigniaut (*Rel. de l'ant.*, II, 1048), si Cadmus n'est pas, dès le principe, le symbole des Phéniciens et de leurs établissements, il faut qu'il se soit formé entre eux et les Cadméens ou les Pélasges-Tyrrhènes, à Samothrace ou ailleurs, une liaison étroite qui ait fini par donner ce tour à la tradition. Quoique pélasgiques et locales, la religion et les légendes mythologiques de Thèbes sont, comme celles de la Crète, où se retrouvent les noms d'Europe et de Cadmus, mêlées d'éléments qui nous paraissent incontestablement étrangers et phéniciens. C'est ce qui fait que nous ne saurions admettre l'hypothèse de M. Welcker, d'après laquelle Cadmus et les siens auraient fondé une colonie crétoise à Thèbes. L'opinion de M. Rückert (*Troja's Ursprung*, p. 53) satisferait mieux, tout en excluant l'influence directe des Phéniciens, aux conditions du problème, en faisant des Cadméens une peuplade pélasgique, passée de bonne heure dans l'île de rète et de là en Lycie, d'où, mêlée aux Cariens, aux Léléges, à toutes

CHAPITRE XXIX.

PREMIÈRES EXPÉDITIONS ET ORGANISATION CIVILE DES GRECS.

Des immigrations si variées durent apporter aux Grecs indigènes des connaissances, des arts et des institutions sociales; mais il n'est pas aisé de distinguer les vestiges de ce qui leur fut transmis du dehors, tant l'admirable nature de ce peuple s'assimilait facilement tout ce qu'il recevait, et lui imprimait un caractère d'originalité. Il sembla réellement que le pays eût été créé pour le progrès des arts, des sciences et de la sociabilité. Si une nation grandit au milieu d'une enceinte infranchissable de montagnes, sans contact, ni lien, ni sympathie avec d'autres peuples, elle conservera toujours ses lois et ses habitudes, mais sans faire de progrès. Regardez autour de vous, et vous verrez au contraire comment, dans les pays sillonnés de fleuves, entrecoupés de golfes, entourés par la mer, l'industrie et les arts sociaux se sont développés et perfectionnés de bonne heure; comment le despotisme et les constitutions tyranniques n'y ont eu que peu de durée.

La Grèce proprement dite est située entre le 36ᵉ et le 41ᵉ degré de latitude (1); la mer la baigne de trois côtés. Au nord, l'Hémus, prolongement des Alpes Carniques, se divise en trois chaînes, dont l'une protége les provinces illyriques, l'autre entoure la Thrace, et la troisième forme le plateau élevé de la Macédoine : pays où les souvenirs de grandes commotions naturelles étaient récents, et qui offrait des aspects variés et pittoresques.

Grande à peine comme le tiers du Portugal (2), la Grèce était

ces tribus demi-orientales de l'Asie Mineure, elle aurait apporté dans la Grèce centrale, avec son chef mythique Cadmus et la divine Europe, qui donna son nom de proche en proche à notre continent, une religion, une civilisation, des arts, des *lettres*, empruntés médiatement à la Phénicie, et justement qualifiés, ces dernières du moins, de *cadméennes* et de *phéniciennes* à la fois. » (Note de la 2ᵉ édition française.)

(1) Au méridien de l'île de Fer, sur lequel nous nous réglons.

(2) Elle a 109 lieues du midi à l'Olympe et aux monts Cambuniens qui la séparent de la Macédoine, et 62 depuis le cap Sunium, dans l'Attique à l'orient, jusqu'au promontoire de Leucé. Arrowsmith lui donne en superficie 5,674 milles anglais pour la Thessalie, 6,288 pour l'Hellade, 1,410 pour l'Eubée, 7,779 pour le Péloponèse, 1,080 pour les petites îles, en tout, 22,231. Mais les côtes maritimes ont une étendue de 720 milles géographiques, c'est-à-dire le triple de la France, le double de la Suède, et une moitié plus que l'Italie.

située au centre des pays les plus riches ; elle avait l'Italie en face, et communiquait facilement avec l'Égypte, l'Asie Mineure et la Syrie. Le Péloponèse, couvert à l'occident par les îles Ioniennes, à l'orient, joint à la Crète qui touche aux îles de Rhodes et de la mer Égée jusqu'à l'Hellespont, est rattaché au continent par un isthme étroit, et divisé par la chaîne de l'Œta en deux moitiés presque égales. Des plaines fertiles succèdent à des hauteurs délicieuses ; à défaut de grosses rivières, les côtes, découpées de golfes et de baies, offrent de faciles mouillages. Le Péloponèse paraît destiné à un peuple pasteur ; les pâturages y sont humides, frais, et la végétation puissante, surtout dans la partie occidentale où les anciens plaçaient le dieu Pan, et qui aujourd'hui même, sous le nom d'Arcadie, nous rappelle des idées de paix et de bonheur. Les rivières qui descendent des montagnes baignent les sept provinces environnantes. Au midi, on trouve l'austère Laconie ; vers l'occident, les plaines de Messénie ; l'Argolide, l'Élide sur la côte occidentale, où les jeux faisaient accourir toute la Grèce ; l'Achaïe, Sicyone, Corinthe sur deux mers ; puis, par l'isthme, on passait dans l'Hellade, et par Mégare on arrivait dans l'Attique, langue de terre sur l'Égée, qui, large d'abord de douze lieues, va se rétrécissant jusqu'au cap Sunium : cette langue de terre, quoique peu fertile, est très-belle par le sol et le climat, mais surtout favorable au commerce. Venait ensuite la Béotie, entre les monts Ptoüs, Hélicon, Cithéron, et le Parnasse qui la séparait de la Phocide ; puis on apercevait la double Locride où les gorges des Thermopyles se dressaient contre l'étranger. Au couchant de l'Élide, sont la sauvage Étolie et la sombre Acarnanie, séparées par l'Archéloüs. L'Œta sépare l'Hellade de la Grèce septentrionale, où l'on voit, au levant, la riche Thessalie avec les monts Ossa et Olympe, et la délicieuse vallée de Tempé ; au couchant, est l'Épire où la race commençait à se mêler. Une série d'îles forme une couronne autour de ce petit pays.

Cette division naturelle de peuples qui avaient chacun leur habitation distincte et défendable, empêchait la formation d'une grande monarchie et la prédominance de l'une sur l'autre ; propres à l'agriculture, comme à la vie pastorale et au commerce, ils pouvaient, dans la variété de cette existence, développer toute leur activité. Le grand nombre des côtes y favorise les communications ; aussi l'industrie, le mouvement, une impatiente diversité dans les arts, dans les mœurs, les colonies, les traditions, les formes politiques, contraste essentiel avec la civilisation uniforme et stationnaire de l'Asie, devaient entraîner la Grèce, d'excès en

excès, à des résultats inattendus. Beaucoup de faits semblent attester qu'elle reçut de l'Orient la population ou la civilisation; c'est dans les Doriens et les Ioniens qu'on en trouve les traces les plus sensibles; mais bientôt elle conçut pour lui une si grande aversion qu'elle en devint la barrière. A l'origine, elle eut des institutions orientales : des rois patriarches (1), des successions à la manière asiatique, Jupiter hospitalier, le droit d'asile, le sacerdoce héréditaire, la distinction des tribus, l'organisation des fratries, la classe des héros. Ces formes ne tardèrent point à céder au progrès individuel. Dans toute l'Asie, persistent le mystère, les castes, la monarchie fondée sur la croyance, symboles de l'unité infinie; mais là les coutumes exotiques succombent devant la nature du pays. Les rois sont remplacés par des gouvernements nationaux, où triomphent l'éloquence et l'habileté; le lituus du prêtre est brisé; la science s'échappe du temple pour se communiquer à tous, et enseigner que, dans le monde comme dans l'homme, tout est mouvement; c'est ce qu'enseigne la mythologie elle-même par les fréquentes révolutions des éléments, par ses divinités anciennes et nouvelles, supérieures et subordonnées, en guerre avec les géants et les héros. L'unité n'y est pas, mais chaque peuple, chaque prince, est indépendant. Les pasteurs ont renversé la caste sacerdotale, et de cette révolution il sort une religion nouvelle qui dirige le culte vers l'unité nationale.

Entrons donc dans la civilisation européenne; recherchons-en les éléments chez un peuple qui devint bien vite plus habile que les Phéniciens dans les arts du commerce, plus valeureux que les Perses; peut-être moins hardi et moins gigantesque que les Indiens et les Égyptiens dans ses édifices, mais plus varié et plus gracieux; moins original dans la science, mais plus pratique que ses devanciers. La marche de l'humanité, chez les peuples de l'Asie intérieure et de l'Afrique, ne s'offre à nous que par échappées, comme les souvenirs d'un songe apparu à notre esprit, lorsque dans ses rêveries il se sent plus dégagé de la matière, ou comme le récit d'un homme de l'antiquité se réveillant de son tombeau, après deux mille ans, avec ses idées et son langage d'autrefois. Mais, à l'heure qu'il est, nous allons quitter l'indéfini pour trouver

(1) Du sacerdoce du roi, il se conserva quelques traces à Athènes, où le second archonte, qui présidait au culte, s'appelait roi parce qu'il faisait les sacrifices dont les rois étaient chargés; il avait des assesseurs, et sa femme, à laquelle étaient confiés les sacrifices secrets, devait être de mœurs irréprochables. Voir Démosthène dans *Neære*. Le *rex sacrificulus* exerçait à Rome les mêmes fonctions.

l'histoire véritable, sous le voile attravant dont la revêtit un peuple doué au plus haut degré du sentiment du beau.

Les premières tribus, repoussées au milieu des montagnes de la Thessalie et de l'Épire, descendaient de temps en temps dans la plaine pour la ravager; ces luttes sont figurées dans les combats d'Hercule, de Thésée, de Méléagre, de Bellérophon. En partie, ces tribus finirent par triompher de leurs vainqueurs, et détruisirent la caste sacerdotale symbolisée dans les serpents, les sphinx, les chimères, ou bien s'y associèrent pour la modifier.

La première pensée des hommes d'État de la Grèce dut être de mettre les tribus éparses en relation entre elles; c'est à quoi servirent la religion, les alliances, le commerce, les guerres, les gouvernements. La religion, sur l'essence de laquelle nous aurons bientôt à nous étendre, ne put y rester le privilége d'une caste; quoique les prêtres qui l'introduisirent fissent tous leurs efforts pour exploiter le mystère au profit de leur domination, le peuple y fit entrer tant d'idées et d'institutions nationales qu'elle devint le patrimoine commun. Son office fut limité à propager les idées du juste et l'honnète, à consacrer les sages entreprises par la sanction du ciel, à convoquer les diverses populations à des fêtes générales, afin d'encourager le commerce et les relations amicales. Rapprochées et réunies ainsi pour la pière et les divertissements, il était tout simple qu'elles traitassent des intérêts communs, que le sentiment d'un droit public germât dans leur cœur, et que des questions fussent débattues, des alliances formées. La religion, n'étant plus ensevelie dans le sanctuaire, parla par la bouche des poëtes, qui n'appartenaient pas au sacerdoce, mais qu'on appelait fils des dieux, et qu'on disait montés au ciel ou descendus dans les enfers; parce qu'ils inspiraient à des sauvages grossiers la piété et la clémence, ils passaient pour savoir apprivoiser les tigres, émouvoir les chênes, et faire que les pierres s'élevassent d'elles-mêmes en cités: cela voulait dire qu'ils éteignaient les haines sanguinaires, instituaient les associations et révélaient aux meilleurs esprits, du fond de leurs mystères, les secrets les plus importants de la vie morale. La religion inventa les asiles, opposition désarmée à la force brutale. Les jugements étaient aussi chose divine, puisque ceux qui les rendaient *suppliaient* les dieux de leur accorder leur pardon s'ils avaient violé la justice; aussi le châtiment fut-il appelé *supplice*, comme on appela *sacré* le condamné et le maudit. Cette idée se propagea chez les autres nations, et fit regarder la guerre comme sainte, les duels comme des jugements de Dieu, et les vaincus comme des gens abandonnés du ciel. Tant il est vrai que

le premier pas de la civilisation est toujours dicté par une raison d'origine divine, lorsque tout se fait par les dieux et pour les dieux.

Le fait des conquêtes, que nous avons trouvé chez les nations les plus anciennes, domine encore ici, et constitue une race puissante, plus ou moins éclairée, qui commande à l'autre, destinée à servir et à obéir : à la première les droits, les lois, les jugements, les religions, les armes, les franchises plus ou moins grandes; à l'autre, sous le nom de plèbe, de serfs, d'esclaves, l'agriculture, l'industrie, les bas offices. Seulement, dans la Grèce, les barrières entre les classes ne sont pas insurmontables; du milieu des campagnards et des esclaves, il peut sortir un sage illustre, un grand artiste, qui, par d'autre moyens, rivalise de gloire avec les hommes d'illustre naissance.

Plus tard, en opposition aux grands, aux familles patriciennes, surgit la plèbe, le *dêmos*, la commune, qui finit par obtenir des gouvernements *humains*, et sa part dans la propriété des terres ainsi que dans la confection des lois, selon l'égalité civile. La Grèce n'arriva pas à ce dernier point ; Rome seulement fonda, après une longue lutte, l'égalité de droits entre hommes libres, jusqu'à ce que le christianisme, en abolissant l'esclavage, proclama tous les hommes égaux : loi inscrite désormais dans tous les codes des peuples policés. Espérons que bientôt ce sera aussi un fait dans la société pratique.

Nous devions constater cela dès le début, afin qu'en parlant de gouvernements et de liberté en Grèce, l'on sache qu'il s'agit seulement de la race dominatrice. Les races héroïques, c'est-à-dire les conquérants, pourvoient à leur propre conservation au moyen d'un sénat, placent la justice dans la raison d'État, et font des lois mystérieuses dont la forme est inviolable. Telles étaient les Amphictyonies, assemblées de plusieurs tribus ou de plusieurs villes dans un temple commun, pour délibérer sur les intérêts de la religion ou sur les affaires publiques.

Amphictyons. Le plus célèbre de ces sénats aristocratiques, qui, gardant la loi secrète et sacrée, rendaient au nom des dieux des jugements dont la plebe n'avait pas à connaître, fut celui des princes feudataires de la Thessalie, confédérés contre les barbares dans la ligue appelée amphictyonique, d'Amphictyon, fils de Deucalion, qui avait eu en partage le littoral des Thermopyles, des confins de la Thessalie jusqu'à la Béotie. Ce qui restait de Pélasges s'unit dans cette confédération aux Hellènes, et le culte de l'Apollon Dorien fut associé avec celui de la Cérès Pélasge. Les assemblées se tenaient, en automne, dans le temple de cette déesse, à Anthéla.

près des Thermopyles; au printemps, à Delphes, dans le temple d'Apollon (1); leurs délibérations, marquées du nom du souverain pontife delphique, étaient inscrites sur les colonnes des deux sanctuaires. Chacune des villes confédérées y avait deux votes, et se faisait représenter par autant de députés qu'il lui plaisait, comme en usaient les provinces des Pays-Bas dans leurs états généraux. Leur unique convention était d'abord de ne pas se nuire entre elles; c'est pourquoi elles prêtaient ce serment : « Nous n'abat-« trons aucune cité confédérée; nous ne détournerons point, soit « en paix, soit en guerre, les sources nécessaires aux besoins des « peuples de la confédération; si tout autre l'osait, nous le con-« battrions jusqu'à extermination. Si des impies enlevaient les of-« frandes faites à Apollon, nous emploierions pieds, bras, voix, « toutes nos forces, contre eux et contre leurs complices. »

Comme les Amphictyons s'étaient érigés en protecteurs du temple de Delphes, ils prononçaient sur les contestations qui par hasard s'élevaient entre les étrangers accourus à ces solennités : ce qui les obligeait à posséder des notions de justice générale et à connaître les coutumes particulières. La prudence des juges faisait respecter leurs décisions, que la religion sanctionnait. Il était donc naturel que l'on soumît en outre à cette assemblée des questions de plus grande valeur.

Le temps seul lui imposa des formes régulières, et lui fit embrasser les douze cités de la Grèce septentrionale, appartenant aux Doriens, aux Ioniens, aux Phocidiens, aux Béotiens et aux Thessaliens. Quiconque avait violé le droit public pouvait en être exclu, et un autre peuple y être admis à sa place (2). Ce conseil ne constitua jamais une diète générale appelée à délibérer sur les intérêts de tout le pays; mais, composée qu'elle était des députés de toute la Grèce et affectant un caractère sacré, on lui soumettait les questions de plus haute importance et les difficultés entre États; aussi c'était d'elle qu'émanaient les idées sur le droit public, et l'on veillait à ce qu'il n'y fût porté aucune atteinte. Les Am-

(1) Titmann dit que les Amphictyons se réunissaient au printemps à Delphes, en automne aux Thermopyles; mais Boek suppose que les séances d'automne se tenaient aussi à Delphes. Il nous paraît probable, selon l'opinion de Heeren, que les députés s'assemblaient toujours aux Thermopyles, et se transportaient à Delphes après la célébration de certains rites. De là sans doute le nom de πυλαιῶν donné à toutes leurs réunions, et de πυλαγόρων aux députés.

(2) PAUSANIAS, X, 8, 3. On assigna deux votes aux Macédoniens, Thessaliens, Béotiens, Phocidiens, Locriens, ainsi qu'aux villes de Nicopolis et de Delphes; un aux Athéniens et aux peuples doriques de la Doride, ainsi qu'aux Eubéens. Pausanias ne parle pas des autres.

phictyons faisaient, en un mot, ce que, dans les siècles catholiques, fit la cour de Rome avec ses cardinaux, élus dans chaque langue, investis d'un pouvoir sans armes, mais supérieur à celui du glaive, parce qu'il s'appuyait sur les règles éternelles de la justice; ou ce que font les congrès dans notre siècle, terminant par les discussions diplomatiques les contestations qui autrefois se résolvaient sur le champ de bataille. Si l'on pense que les Amphictyons siégeaient près de l'oracle de Delphes (1), de sorte qu'ils pouvaient lui suggérer les réponses convenables et lui faire sanctionner leurs décisions, on comprendra à quelle puissance s'éleva cette assemblée, cause principale de l'unité de la Grèce et de la résistance qu'elle put opposer à Xerxès. Elle déchut plus tard, lorsque des orateurs vinrent mettre le sophisme à la place de la vérité, et que les républiques, animées de l'esprit de chicane, en firent l'arène de leurs querelles, pour détourner sur des disputes partielles son attention, qui devait ne se fixer que sur le droit et l'intérêt commun; d'autre part, les tribus doriennes et ioniennes, parvenues à une grande puissance, furent blessées de se trouver à égalité de suffrages avec les pauvres habitants de Phthia et du mont Œta, et l'orgueilleuse Sparte avec les paysans du bourg de Citium; de sorte que cette confédération perdit toute vigueur et jusqu'à l'existence.

Commerce.

Le besoin et le luxe amenèrent bientôt des relations entre les peuples de la Grèce, puis entre la Grèce et les nations éloignées. Il semble même que les premières expéditions des Grecs aient eu pour but d'établir des rapports de commerce; celle d'Hellé, qui donna son nom à l'Hellespont, et celle de Phryxus, qui aborda à Colchos sur un navire portant la figure d'un mouton, sont racontées sous le voile de l'allégorie. Le rapt d'Europe indique encore que les ports de la Méditerranée étaient déjà fréquentés. C'étaient aussi, à notre avis, des bâtiments à voiles que le cheval ailé de Bellérophon, la Chimère qu'il vainquit, les ailes de Dédale et le dauphin d'Arion, ainsi nommés de la figure sculptée sur leur proue.

Argonautes.

L'expédition des Argonautes en Colchide est la plus mémorable de toutes les expéditions tentées par les Grecs. Cette Hollande des anciens fut favorisée dans son commerce par les deux mers sur lesquelles elle est assise, et qui peut-être se réunissaient autrefois vers le nord. Le climat en est pluvieux, le sol marécageux.

(1) Voir à ce sujet C. F. Wilster, *de Religione et Oraculo Apollonis Delphici*, Copenhaghen, 1827.

L. Zander, *in Ersch.* — Gruber, *Encyclop. art. et litter.*, sect. I, t. XXIII.

au point que les maisons, bâties sur pilotis, étaient séparées par de nombreux canaux. Ses habitants, au langage rude comme leurs manières, étaient industrieux, et leur roi Éeta avait amassé d'immenses richesses. Animé du désir de s'en emparer, comme aussi de fonder des colonies et des comptoirs, Jason fit construire 1350.
au pied du Pélion le navire *Argo;* il prit pour ses compagnons la fleur des braves de la Phthiotide et de Sparte : Tiphys, pilote expérimenté, le médecin Esculape, le poëte Orphée, Zéthès et Calaïs, fils de Borée, Castor et Pollux, du sang de Jupiter, Autolycus, né de Mercure, Thésée, Hercule enfin, le plus grand des mortels et le premier des demi-dieux. Ils partent de la Thessalie, visitent Lemnos et la Samothrace, siége du culte des Cabires, entrent dans l'Hellespont et côtoient l'Asie Mineure. Hercule, Hylas, Télamon, s'arrêtent sur la plage de la Troade, où ils fondent Abdère; les autres, poursuivant leur route, touchent à Cyzique, à la Bithynie, aux Symplégades, découvrent et franchissent le détroit qui mène au Pont-Euxin, puis arrivent à Mariandyni et à Éea en Colchide. On ignore s'ils s'emparèrent des trésors d'Éeta; mais il est certain qu'ils établirent des colonies sur le *Pontos*, qui prit le nom d'*Euxenos*, hospitalier, au lieu de celui d'*Axenos*, inhospitalier, qu'il avait dû d'abord aux pillages exercés par les Caucasiens sur les navires qui abordaient ces parages. De retour en Grèce, les Argonautes, pour conserver la mémoire de leur expédition, instituèrent les jeux Olympiques et mirent le navire *Argo* au rang des constellations (1).

Siége de Thèbes.

La seconde entreprise des Grecs fut le siége de Thèbes. Nous avons dit que Cadmus avait été le fondateur de cette ville, où sa dynastie sembla livrée aux plus cruelles infortunes. Après lui régnèrent Polydore, puis Labdacus, enfin Laïus qui, marié à Jocaste, eut pour fils Œdipe. Instruit par les oracles que ce fils lui serait funeste, Laïus le fit abandonner dans les forêts du Cithéron; mais, recueilli par des bergers, il grandit sans savoir

(1) Deux anciennes chroniques citées par saint Clément d'Alexandrie fixaient le voyage des Argonautes, l'une à l'an 83 et l'autre à l'an 84 avant la prise de Troie. Eusèbe, qui parle en divers endroits de cette expédition, y attache, à chaque mention qu'il en fait, une date différente, tantôt soixante-dix-sept ans, tantôt quatre-vingt-quatre, tantôt quatre-vingt-dix-neuf avant le désastre d'Ilion. Aussi Fréret déclarait-il que c'était là un des événements du cycle héroïque dont il était le plus difficile d'établir la chronologie. La date, en tout cas, est relative et dépend de celle que l'on assigne à la prise de Troie, qu'elle aurait précédée de quatre-vingt-dix-neuf ans au plus et de soixante-dix-sept au moins. Voy. sur ce sujet la *Chronol. litigieuse* de M. Daunou dans ses *Études historiques*, t. V. (Note de la 2e édition française.)

à qui il devait le jour, et, par une suite d'accidents étranges, tua son père, épousa sa mère, et mourut de douleur lorsqu'il reconnut à quels crimes l'avait voué le destin.

De son inceste naquirent Étéocle et Polynice, ennemis dès le berceau. Le premier ayant usurpé le trône de Thèbes, Polynice, avec l'aide d'Adraste, roi d'Argos, son beau-père, vint réclamer sa part du pouvoir. Il avait pour auxiliaires Tydée, roi d'Étolie, Capanée, Amphiaraüs, Hippomédon, Parthénope, et les guerriers les plus vaillants de la Messénie, de l'Argolide et de l'Arcadie, pays déjà constitués, mais indépendants l'un de l'autre. Les sept
1315. chefs, s'étant réunis dans la forêt de Némée, où ils instituèrent les jeux Néméens, allèrent porter la guerre sous les murs de Thèbes; les deux frères s'entretuèrent et tous les chefs périrent, à l'excep-
Épigones. tion d'Adraste. Mais, dans une seconde expédition, les fils de ces premiers champions, plus braves que leurs pères, s'emparèrent
1305. de Thèbes et la détruisirent.

Ces guerres fraternelles, les atrocités qui les accompagnèrent, et les horreurs dont furent le théâtre les palais d'Argos et de Mycènes, indiquent des temps barbares. Ici Tantale égorge le fils de Pélops et le lui donne à manger; là Acrisius expose sur la mer sa fille Danaé pour la punir de ses amours; son fils Persée tue son aïeul et fonde Mycènes, où règnent ensuite les deux frères Atrée et Thyeste. Ce dernier, dépossédé, se venge en violant la femme d'Atrée; l'époux outragé bannit les enfants nés de l'adultère. Thyeste, dans la suite, abuse de sa propre fille, qui se tue lorsqu'elle est plus tard informée de la vérité. Égisthe, né de cet inceste, égorge Atrée et rétablit Thyeste sur le trône; celui-ci est attaqué par les Atrides, Ménélas et Agamemnon, devenus rois, l'un de Sparte, l'autre d'Argos. Agamemnon immole aux dieux Iphigénie, sa fille; puis il est assassiné par Clytemnestre, qu'Égisthe a séduite, et qui reçoit la mort de la main de son fils Oreste. Traditions féroces d'une génération de poëtes antérieurs au siècle homérique, sombres comme les mœurs du temps, et destinées à détourner du vice, en mettant en relief ce qu'il a de plus hideux.

Guerre de Troie. Agamemnon et Ménélas, que nous avons nommés les derniers, nous amènent à parler d'une autre expédition qui eut la plus grande influence sur la Grèce, et dont la renommée ne doit jamais périr. Troie (1) s'élevait où l'Asie Mineure fait face à l'Europe,

(1) Y a-t-il eu réellement une guerre de Troie? Troie même a-t-elle existé? Ces questions paraissent moins étranges lorsqu'on songe combien de poëmes et de romans ont pour sujet une guerre de Charlemagne avec les Arabes et un siége de Paris par ces derniers, événements qui n'ont existé que dans l'imagination de

tout près du détroit d'Hellé; c'était une ville pélasgique bâtie par les dieux, c'est-à-dire à une époque très-reculée, et qui, dans l'espace de trois siècles, avait étendu sa domination sur toute la Mysie occidentale. Les traditions poétiques citent au nombre de ses rois Scamandre et Teucer; puis Dardanus, qui venait de l'É- 1614-1341.
trurie, de Corinthe et de Samothrace, indice d'une origine pélasgienne; Érysichthon; Tros, de qui Troie prit son nom; Ilus, qui la fit aussi appeler Ilion; Laomédon et Priam (1). La haine entre

leurs auteurs. Il semble toutefois moins croyable qu'une guerre qui devint une gloire nationale, et fut le point de départ de toutes les histoires et généalogies grecques, comme pour nous les croisades, soit de pure invention. D'un autre côté, cet événement est parfaitement en rapport avec la nature des temps héroïques. Selon Chevalier et Choiseul-Gouffier, Troie était située sur la colline que domine le mont de Bounar-Baschi, autour de laquelle coule le Simoïs; peu éloignée des sources du Scamandre et d'un grand nombre de tombeaux et de constructions cyclopéennes, découvertes en 1816 par Firmin Didot, au lieu où l'on suppose que s'élevait la citadelle pergaméenne. Le tombeau d'Achille était au cap Sigée. Heyne a joint de bonnes notes à la *Description du plan de Troie*, par Chevalier, dans l'édition de 1794. Leur opinion fut cependant révoquée en doute par Clarke, *Travels*, t. I, n. 4-6. Rennel aîné crut aussi qu'ils avaient été induits en erreur, et proposa un autre emplacement. Maclaren réfuta Rennel par un nouveau système qui attend qu'on le batte en brèche à son tour. A rien ne sert de prétendre qu'Homère ait été absolument exact et infaillible. Il suffit de savoir que Troie s'élevait près du cap Sigée et de l'Hellespont, dans la plaine du Mendère, entre l'Ida et la mer.

(1) La chronologie des premiers temps de la Grèce est tout à fait incertaine; les érudits se sont donné beaucoup de peine pour l'éclaircir, sans parvenir à des résultats positifs. Le meilleur ouvrage à ce sujet est l'*Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce*, par L. C. F. Petit-Radel; Paris, 1827, avec une table comparative des généalogies royales et des synchronismes des temps héroïques. Loin de rejeter comme fabuleux les récits des poëtes, il regarde ceux-ci comme les seuls historiens d'alors, et, les dépouillant de l'enveloppe artistique, il établit d'après eux la généalogie des familles d'Argos, de Sparte et de l'Arcadie; il les rapproche entre elles et avec les lignes d'autres maisons. En supputant ainsi les générations, il remonte de la guerre de Troie aux temps les plus reculés. Il place cette guerre en l'an 1199, comme Saint-Martin, et, partant de l'âge qu'Homère attribue aux héros qui y prirent part, il va jusqu'à Inachus, en 1920, époque à laquelle se rattachent, soit directement, soit indirectement, les souches princières de la Grèce. — Les indications données par les écrits ou les monuments de l'antiquité sur la date certaine de la guerre de Troie varient d'une différence d'environ deux siècles, entre 1300 et 1100. Peu de points de chronologie litigieuse ont été soumis à plus de calculs et d'hypothèses, ce qui était bien naturel, puisqu'il s'agit d'un événement qui sert d'époque et sépare les temps mythologiques des temps héroïques ou semi-historiques. On a divisé en quatre grandes classes les systèmes sur la date de la prise de Troie : 1° celui qui la fait remonter aux trente premières années du XIIIe siècle avant J.-C., de 1300 à 1270, et qui s'appuie sur l'autorité d'Hérodote et de Thucydide, autorité qui a entraîné Freret parmi les modernes; celui qui rapporte cet événement aux quinze dernières

les deux races pélasgique et hellénique s'était manifestée par des outrages réciproques. Tantale, bisaïeul d'Agamemnon, avait enlevé le Troyen Ganymède ; Hercule avait saccagé Troie, tué Laomédon et ravi sa fille ; en revanche, Pâris, fils de Priam, enlève la belle Hélène, femme de Ménélas. Agamemnon appelle à la vengeance les chefs des cités grecques, qui réunissent dix mille voiles en Aulide et s'embarquent pour l'Asie. Outre les rois de Sparte et d'Argos, les pricipaux guerriers qui les accompagnaient dans cette expédition, étaient : Ulysse d'Ithaque, Nestor de Pylos, Idoménée de Crète, Achille de Phthia, Ajax de Salamine, Diomède de l'Argolide, et d'autres chefs de tribu indépendants l'un de l'autre, mais réunis dans un but commun. Priam, qui dominait depuis la Propontide jusqu'à la mer de Lycie, mais sans ravir l'indépendance aux peuples, oppose à la confédération des Grecs celle des montagnards voisins de ses États, et la valeur d'un roi qui défend la patrie (1).

années du même siècle, de 1215 à 1200, et qui est fondé sur la date inscrite aux marbres de Paros, 1209 ; le troisième système, qui rapproche de nous cette date d'une vingtaine d'années en la plaçant vers 1183 ou 1184, et qui a pour lui l'autorité de Timée, d'Eratosthène, de Sosibius, d'Arétès, d'Apollodore, de Diodore de Sicile, de Denys d'Halicarnasse, de Censorin ; et enfin le système qui se rapproche de la fin du XIIe siècle, de 1126 à 1116, et qui a été soutenu par Clavier, s'appuyant sur le texte de Phérécyde cité par Marcellin, et sur les généalogies recueillies par Pausanias. Newton et Volney, par des calculs hypothétiques qui leur appartiennent entièrement, se sont placés en dehors de ces quatre systèmes, qui du moins s'appuient tous les quatre sur des témoignages anciens. Newton assigne pour date à la prise de Troie l'an 904, et Volney 1022. (Note de la 2e édition française.)

(1) TABLEAU DES FORCES GRECQUES DU PÉLOPONÈSE SOUS TROIE.

PAYS.	Capitaines.	Navires.	Hommes.	Population relative, calculée à 3 p. cent.	Superficie en milles carrés, à 60 le degré.	Population par mille carré.
Mycene avec la Corinthie, la Sicyonie, l'Achaïe ...	Agamemnon.	100	8,500	228,300	891	318
Argolide	Diomede	80	6,800	226,666	540	420
Laconie.	Ménélas.....	60	5,100	170,000	1485	115
Messenie	Nestor	90	7,600	250.000	945	266
Hellade	Diore	40	3,400	113,333	459	246
Arcadie	Agapénor ...	60	5,100	170,000	1134	150

Il avait pour alliés la Troade, située entre la Propontide et le Bosphore au nord, l'Égée à l'est et au sud, les pays phrygiens à l'est, et qui comprenait, outre les Troyens propres, les Dardaniens au nord de Troie, sur la côte de l'Hellespont, avec les villes de Dardanus et d'Abydos ; les Adrastéaniens au nord-est des précédents, avec les villes d'Adrastée et d'Apésus ; les Lyciens ou Aphniens à l'est des derniers, avec Zéléia sur le Scamandre ; les Léléges au sud de la Troade, avec les villes d'Antandre et de Pédosa ; les Ciliciens de Thèbes et de Lyrnesse, en face de Lesbos ; les Arisbes, qui avaient sur l'Hellespont Abydos en face de Sestos, fameux par Héro et Léandre. Du sud de la Troade vinrent les Mysiens, les Méoniens, les Cariens, les Lyciens, habitant une péninsule de l'Asie Mineure méridionale ; puis les Phrygiens, à l'est de tous les peuples du littoral de la mer Égée ; les Paphlagoniens, au nord de ceux-ci. L'Europe fournit les guerriers de la Thrace, nom qui, dès l'origine, désignait toutes les contrées au nord de la Grèce, et dont la population paraît être la même que celle qui occupa l'Asie Mineure et l'Italie.

Les Grecs commencèrent par dévaster les pays alliés, puis vinrent 1280.
asseoir leur camp en face de Troie. Il est difficile de comprendre dans Homère de quelle manière ils entendaient s'en emparer ; ce n'était pas par un siége en règle, puisqu'ils ne faisaient aucun ouvrage pour s'approcher des murs, ruiner les fortifications et les maisons ; ce n'était pas par un blocus, car jamais ils n'interceptèrent ni les convois de vivres ni les secours. Ils campaient loin des murailles, au milieu de leurs chars et de leurs vaisseaux tirés à sec sur la plage. A l'intérieur de la ville, on vivait en repos, sinon tranquille ; tout se bornait à quelques combats journaliers et à quelques assauts aux endroits où *la montée était plus aisée et l'escalade des murs plus facile*. Couverts de casques, de cuirasses, de cuissards et de boucliers de cuir, armés de massues, de lances, d'épées, de faux, de javelots, de flèches quelquefois empoisonnées, et de pierres énormes, ils en venaient aux mains, les Grecs, mieux disciplinés, dans un terrible silence, les Troyens avec leurs auxiliaires montagnards qui jetaient des cris effrayants. Ils ne montaient pas de chevaux, mais des chars guidés par un cocher (*auriga*) qui combattait vaillamment lui-même. Chefs et soldats se lançaient dans la mêlée pour faire preuve de valeur personnelle jusqu'à ce que la nuit vînt les séparer. Alors les Troyens rentraient dans la ville, et les

Dans l'*Iliade*, liv. II, le nombre d'hommes pour chaque navire est, au maximum, de 120 ; dans le livre XVI, de 50 : j'ai pris la moyenne.

Grecs dans leur camp entouré de retranchements. Le lendemain, chacun brûlait ses morts sur des bûchers autour desquels on célébrait des jeux ; on égorgeait, pour les grands, des chevaux et des prisonniers. Souvent le combat était interrompu par un duel où l'on ne faisait pas assaut d'habileté dans l'art de l'escrime, mais qui laissait la victoire à celui dont le glaive tombait avec plus de vigueur, dont la lance était plus rapide. Les guerriers ne connaissaient pas la pitié sur le champ de bataille, et s'acharnaient jusque sur les cadavres. Après la bataille, ils se livraient aux douceurs de l'amitié et à l'amour avec leurs belles esclaves ; ils apprêtaient eux-mêmes leurs repas, et, tout en vidant de larges coupes, ils racontaient d'anciennes aventures ou chantaient au son de la lyre les héros antiques. Agamemnon, le premier parmi ses égaux, réunissait les chefs sur le rivage pour tenir conseil avec eux. La guerre dura dix ans, et les plus vaillants des deux côtés y périrent, notamment Hector et Achille : types immortels, celui-ci de la bravoure impétueuse et sans frein, celui-là de la valeur modérée et humaine, consacrée à la défense du foyer et des autels. Le poëme le plus admiré est le seul où le poëte célèbre un héros succombant pour sa patrie ; mais là aussi s'offre à nous le spectacle toujours nouveau, quoique bien ancien, de la fortune contraire au mérite et à la vertu.

Comment finit cette guerre ? c'est ce que ne nous apprend pas Homère, ni les autres écrivains les plus voisins de l'époque (1). Il semble qu'un traité soit intervenu entre les Grecs et les Troyens, aux termes duquel les premiers se seraient engagés à ne plus combattre les sujets de Priam, et les autres à ne plus mettre le pied dans le Péloponèse, dans la Béotie, en Crète, à Ithaque, à Phthia, ni dans l'Eubée. Un cheval gigantesque fut érigé et consacré aux dieux à cette occasion (2). Stésichore, dont Virgile a tiré la fable de l'*Énéide*, dit que Troie fut prise et détruite ; mais d'abord aucune fête ne rappelait une si importante victoire chez les Grecs, habitués à célébrer de cette manière les grands événements nationaux ; puis Homère fait prédire à Hector par Apollon que sa descendance régnera dans Troie, prophétie dont le poëte devait avoir l'accomplissement sous les yeux. Ajoutez à cela les traverses des Grecs qui, sous un tout autre aspect que celui de vainqueurs, ballottés çà et là par les dieux, ou périrent dans leurs courses errantes, ou trouvèrent en rentrant chez eux l'usurpation, l'adultère et l'assassinat (3).

(1) Hérodote parle des diverses opinions qui couraient de son temps à ce sujet, dans l'*Euterpe*, p. 118 et suiv.

(2) DION CHRYSOSTOME, *Oratio* II, *de Trojana expugnatione*.

(3) Un grand nombre de témoignages antiques font mention de la chute d'I-

Quoi qu'il en soit, durant ces dix années de combats pour la même cause, contre les mêmes ennemis, les tribus grecques apprirent à se considérer comme un seul corps, et dès ce moment le nom d'Hellènes indiqua l'ensemble des peuples habitant le Péloponèse, les îles et les côtes (1). Cette expédition fournit aux imaginations une pâture abondante : elle devint le sujet des chants des poëtes cycliques, qui s'en allaient errant de ville en ville, et chantaient les combats, les guerres, les exploits héroïques, en retraçant les fastes de chaque tribu et de la nation entière. Ces chants, appris et répétés, formaient un noble recueil des poésies nationales ; c'est là ce qui engendra chez les Grecs cet esprit patriotique qui les fit toujours considérer comme un seul peuple, quelque inimitié que suscitassent entre eux leurs discordes intestines.

Le plus illustre parmi ces poëtes fut Homère. En quel temps vécut-il? dans quelle ville? Était-il grec, asiatique, italien? Était-il vraiment aveugle? Mendiait-il réellement? Voyagea-t-il dans les îles, en Égypte, en Italie? L'*Iliade* et l'*Odyssée* n'eurent-elles qu'un même auteur? Exista-t-il même véritablement un poëte appelé Homère, ou faut-il traduire son existence en un symbole, et ses poëmes en chants traditionnels, composés par plusieurs poëtes à différentes époques et mis en ordre par des grammairiens? Homère.

Cela importe peu à l'histoire de l'humanité (2). On pourra de-

lion. Homère, dans l'*Odyssée*, parle plusieurs fois de sa destruction. L'un des plus anciens monuments épigraphiques qui soient parvenus jusqu'à nous, la *Chronique de Paros*, en fixe la date au 24 thargélion, 1209 avant J. C. Les poëtes tragiques ont puisé dans cet événement le sujet de plusieurs de leurs tragédies. Hérodote rapporte qu'il avait consulté les prêtres égyptiens sur la vérité de cette tradition, et qu'il en avait appris que les Grecs s'étaient bien réellement emparés de la ville de Priam. Thucydide, qui s'attache à démontrer que l'expédition célébrée par Homère n'a pas eu autant d'éclat que le poëte lui en prête, convient cependant que Troie fut prise et ruinée par une armée venue de la Grèce. Les poëtes ou les historiens postérieurs, grecs ou latins, ont tous admis la ruine de Troie, tout en variant sur les circonstances qui l'accompagnèrent. (Note de la 2e édition française.)

(1) Huellmann, auteur d'un ouvrage récent sur l'oracle de Delphes (*Würdigung des Delphischen Orakels*, Bonn, 1837), pense que le nom d'Hellènes désignait, non un peuple, mais une confédération, et qu'on appelait Hellènes tous ceux qui appartenaient à l'amphictyonie, Pélasges ceux qui en étaient exclus.

(2) Dugas-Montbel, membre de l'Institut de France (*Histoire des poésies homériques*, Paris 1831, *Observations sur l'Iliade*), a fait revivre l'opinion de Vico, de Perrault, de Wolf, que ces poëmes sont un recueil de fragments, chantés par les improvisateurs ou rapsodes, et réunis ensuite, au moyen de diverses interpolations, par Lycurgue, par Pisistrate, ou même, comme le veulent quelques-uns, par les sophistes d'Alexandrie.

A Constantin Koliades, professeur à l'université ionienne, appartient en

battre un jour le point de savoir si un Raphaël Sanzio y voyait, si le Vatican eut un architecte, s'il exista un Arioste. Aucun poëte n'a exercé sur son pays plus d'influence qu'Homère, aucun dès lors n'appartient plus à l'historien ; mais il nous suffit de l'accepter dans la signification de son nom comme le *témoin* des faits qu'il décrit. L'étoile polaire est à des millions de lieues loin de nous ; elle ne se trouve pas où nous la voyons, et peut-être est-elle éteinte depuis des années : elle n'en sert pas moins au navigateur pour le diriger dans son voyage.

L'âge était épique, la pensée et la foi se nourrissaient des synthèses ingénieuses et merveilleuses. Jamais époque ne fut plus

propre l'opinion par lui soutenue, que l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* dut être l'un des guerriers qui accompagnèrent Agamemnon, et précisément Ulysse.

Si l'on désire savoir notre opinion, nous dirons, en nous dispensant de déduire tous les motifs qui nous l'ont fait embrasser, que la composition d'un de ces poëmes par des auteurs différents nous paraît chose impossible, surtout si l'on considère la liaison de ses parties, la constance des caractères, la couleur générale et la forme. Le même style domine partout ; on y remarque les mêmes défauts, l'hexamètre a la même construction ; toujours la césure y tombe au troisième pied, sur une syllabe brève, qu'elle rend longue comme dans le premier vers de l'*Iliade* :

Μῆνιν ἄ-ειδε,-Θε-ά.....

mode non adopté par les poëtes subséquents, qui évitèrent les *hiatus*, si désagréables dans Homère, et qui nous font penser qu'on y interposa tout d'abord le digamma, ou que la prononciation était aspirée comme celle de l'*h* allemand et du *c* toscan.

Il est plutôt incroyable qu'étonnant que ces poëmes aient été composés de mémoire. Ce qui paraît probable, c'est que les rapsodes en avaient appris divers fragments, et les avaient portés ainsi épars de l'Ionie en Grèce, où ils furent ensuite réunis. Le premier manuscrit put périr par mille causes ; le *Pentateuque*, quoique multiplié à l'infini et sacré, fut aussi détruit. Livrés à la tradition orale, ces poëmes subirent probablement des interpolations, et lorsqu'on eut l'heureuse idée de les remettre dans leur ensemble, celui qui entreprit ce travail put y ajouter quelque transition, quelque soudure ; on put même attribuer à Homère des passages qui ne lui appartenaient pas. C'est de là que proviendraient les parties tout à fait hétérogènes qu'y découvrent les critiques, les grammairiens, les esthétiques.

Toutefois il est, sinon absolument impossible, du moins très-difficile qu'un seul esprit conçoive et mène à fin deux longs poëmes de cette espèce : l'*Odyssée*, en effet, ne peut être considérée comme l'œuvre d'un vieillard, quand on songe à la vigueur et à l'imagination qui règnent dans certaines de ses parties; de plus l'*Iliade* et l'*Odyssée* tendent à deux fins distinctes et bien déterminées, et marquent en outre deux ères de civilisation très-diverses, au point que l'on trouve dans la seconde, non-seulement des mots et des tournures, mais encore des mœurs différentes et une tout autre mythologie. Nous sommes donc porté à croire qu'ils sont l'ouvrage de deux auteurs différents, grands tous deux, mais dans des genres extrêmement divers.

puissante de fécondité ; l'imagination, la mémoire, l'inspiration et la réflexion s'accordaient parfaitement pour enfanter une œuvre suprême, d'un art spontané, et, pour ce motif, la moins compréhensible à notre esprit d'analyse. Le mythe n'avait pas encore perdu de sa splendeur ; il s'était même si développé dans l'expédition de Troie, que la poésie nationale y puisait des sujets magnifiques. Si les héros antérieurs n'avaient intéressé que chaque tribu, ceux qui se dévouèrent au succès d'une entreprise commune importaient à la généralité.

Avant Homère, il exista des chantres (et ses poëmes en sont la preuve) qui, dans des chants populaires (*epea*), célébraient les exploits des héros. Produit de longs siècles, ces chants avaient dû subir une lente élaboration et beaucoup de transformations ; aussi un poëte, un Homère, c'est-à-dire l'auteur d'un ensemble poétique, qui profitât de tous, comme l'Arioste profita du Boyardo et des autres poëtes romanesques, était devenu nécessaire.

La moindre attention suffit pour découvrir dans les deux poëmes homériques la peinture de deux états sociaux très-différents par la vie, les mœurs, les croyances ; ils sont eux-mêmes deux monuments successifs de l'épopée dans son histoire et dans les progrès de l'art. L'*Iliade*, poëme de guerre et de batailles, dut être composé dans des lieux et des temps moins éloignés des héros qu'il célèbre ; il raconte avec amour leurs exploits, dont il décrit le théâtre avec une naïve fidélité. C'est à Smyrne et à Cumes que l'Iliade dut être chantée à la race achéenne-éolienne. Aux villes ioniennes, Samos et Chio, adonnées au commerce et à la navigation, mieux convenait l'Odyssée, poëme d'habitudes casanières, de marchands, de voyageurs.

L'Iliade (Aristote l'avait déjà remarqué) est plus simple, plus pathétique ; l'Odyssée, plus compliquée, plus morale : ou plutôt, l'enthousiasme domine dans la première, et l'intérêt n'a besoin que d'un récit passionné, tandis que, dans l'Odyssée, la réflexion combine le plan avec art et raffine le sentiment. Dans l'Iliade, on a conservé beaucoup plus de ces traditions asiatiques où la divinité se montre sous des formes gigantesques et des symboles grandioses, pour se mettre en contact immédiat avec l'homme ; dans l'Odyssée, les hommes figurent davantage, et les transformations opérées par la magicienne Circé ou la déesse Pallas sont inconnues dans l'Iliade. Achille est un mélange de grandeur et de faiblesse ; comme dans l'état primitif, il est entièrement soumis à la loi des passions, aucune règle ne refrène sa violence ; il et manifeste toute émotion intérieure, sans que la dignité personnelle l'o-

blige à la dissimuler : il pleure, s'emporte, marchande un cadavre sur lequel il a exercé sa fureur, et menace un vieillard parce qu'il verse des larmes au lieu de manger. Dans l'Odyssée, nous apercevons la prudence et la ruse; c'est avec leur aide que Pénélope élude les poursuites de ses prétendants, et qu'Ulysse évite les embûches de la magicienne et le danger que ses rivaux lui font courir (1).

D'un autre côté, ce qui rendit Homère si admirable pour des siècles plus cultivés, ce fut peut-être ce qu'il déploya de beautés et d'artifices poétiques; ce fut la délicatesse de goût qui lui fit garder le milieu entre le caprice incorrect des Orientaux et la raison trop positive des temps prosaïques, entre l'enthousiasme de la beauté et l'harmonie des proportions. Ses chants tinrent, avec la musique et la gymnastique, le premier rang dans l'éducation des Grecs; le perfectionnement social de ce peuple s'opéra donc, non pas à l'aide d'une doctrine aux leçons froides et abstraites, mais par l'imagination et en embrassant toute la vie (2). Homère instruisit ses compatriotes, non pas en faisant retentir à leurs oreilles des poëmes moraux, mais en leur inspirant le sentiment de l'unité nationale, en dirigeant vers elle les affections, en l'associant

(1) Il serait trop long de rapporter ce que les commentateurs ont vu dans Homère par rapport a la fable fondamentale. Il suffira d'en citer deux, Bianchini et Stellini. Le premier y trouve une entreprise de commerce et une lutte pour la domination de la Mediterranée; Homère, pour lui, ne fait que représenter les intérêts communs de l'Asie et de l'Europe dans cet âge, voilant des accidents humains sous des divinités et des querelles célestes.

Le second veut qu'Homère ait représenté, avec leurs caractères, les divers âges et leur progrès social.

(2) Qui réunit les poëmes d'Homère? On en fait honneur à Solon et à Pisistrate; mais, jusqu'à Cicéron, qui venait bien tard, et de plus était étranger, aucun ancien auteur ne s'exprima clairement à ce sujet. Le manuscrit athénien compilé par eux aurait dû être considéré comme très-précieux, car il était plus voisin de la source, et avait une certaine autorité publique : le peuple qui mit dans les archives de l'État les ouvrages de ses trois grands tragiques, y aurait aussi conservé ces épopées. Or nous avons connaissance de six manuscrits antiques, qui sont ceux de Marseille, de Sinope, de Chio, d'Argos, de Chypre et de Crète (pour ne rien dire des manuscrits postérieurs, selon la leçon de critiques particuliers, parmi lesquels le plus célèbre fut celui *de la Cassette*, à l'usage d'Alexandre le Grand), sans que jamais personne se soit appuyé sur ce manuscrit athénien. Quant à la division des deux épopées en chants, elle est l'ouvrage des critiques alexandrins, dont le plus illustre, Aristarque, nota consciencieusement les vers qu'il réputait douteux, sans se permettre d'y rien ajouter du sien. Cet excellent critique soutenait qu'il y aurait folie à chercher dans Homère une doctrine mystérieuse et les secrets des sciences, lorsqu'on y voyait au contraire la simplicité des premiers temps. Un critique qui sait s'abstenir d'idolâtrer son texte donne une grande garantie de la bonté de son jugement.

à toutes les sympathies qui peuvent éclore dans le cercle de la vie, parcouru par lui tout entier. De même que la scène de son poëme se passait entre l'Europe et l'Asie, il vint se placer entre l'Orient et l'Occident pour élever une barrière éternelle entre le vague mystérieux des religions asiatiques et les divinités si variées, si animées, si vivantes, de sa mythologie. Les chants orphiques, gardiens de traditions sublimes, mais à demi voilées, ne résonneront plus que dans les mystères, au milieu des montagnes de la Phrygie et de la Thrace ; l'Hellade en oubliera le sens, et les divinités monstrueuses céderont la place aux dieux de l'Olympe, semblables à l'homme dans sa perfection. C'est ainsi qu'Homère, en enchaînant la religion dans le cercle magique de sa poésie, crée les beaux-arts ; en consacrant la généalogie des héros, il fonde le principe de la noblesse des races ; en chantant les jeux de la lice, il donne du prix à la vigueur du corps et à la force morale ; en célébrant les braves, il prépare les journées de Marathon et d'Arbelles.

Dans un pays où n'existait aucun lien de nationalité parmi des tribus d'origine diverse, qui avaient des constitutions opposées et fuyaient tout mélange ; dans un pays qui n'avait ni religion vraiment commune, ni livres sacrés universellement lus, ni caste sacerdotale répandue partout, toute chose qui servait à former le faisceau devait acquérir une grande importance : tel fut le rôle des amphictyonies, des mystères, des fêtes, et d'Homère lui-même, qui, civilement, réunit toute la Grèce, et constitua un lien national en assignant aux tribus séparées un poste dans son poëme. Grâce à lui, l'épopée devint la source de toute civilisation, de tous les genres de poésie et des arts ; grâce à lui, les Grecs furent le peuple poétique par excellence. Après qu'il eut été lu dans les solennités, Homère suscita les génies les plus divers. Eschyle, Sophocle, Euripide découvrirent dans ses poëmes les éléments de l'art dramatique ; Hérodote, Démosthène et Platon y puisèrent l'art de conter et l'art oratoire ; les artistes, les sujets de leurs compositions : source d'art et de poésie dans le premier âge, source de science et de recherches dans l'âge alexandrin.

Grande preuve que tout développement sublime de l'intelligence repose réellement sur une poésie d'instinct, comme celle des chants homériques et dantesques ; poésie que la critique et la réflexion ne sauraient trouver, qui embrasse l'univers et le devine, qui naît spontanément de la nature et de la conscience (1).

(1) Socrate cependant en pensait différemment, ou du moins Platon, qui, dans le livre X de la *République*, lui prête ces paroles : « Ainsi, mon cher Glaucon, quand vous entendrez dire aux admirateurs d'Homère que ce poete forma la

Considérant donc les poëmes d'Homère comme de grandes archives des fastes nationaux de la Grèce, nous y chercherons quel était son état à l'époque troyenne et dans les temps postérieurs.

Rois.

Nous la voyons d'abord morcelée en petits États, régis probablement comme les tribus primitives. La Thessalie contenait dix États, chacun avec un roi; la Béotie, cinq; les Minyens, les Locriens, les Athéniens, les Phocéens, avaient chacun un roi propre. Dans le Péloponèse, nous trouvons les royaumes d'Argos, de Mycènes, de Sparte, de Pylos, les Éléens et les quatre territoires de l'Arcadie. Chaque île avait même son roi (1). Ce fractionnement de pouvoir, fondé sur la primitive division des tribus, dura autant que l'indépendance, et détermina le développement de l'état politique en Grèce.

Ces princes dominaient paternellement, c'est-à-dire en despotes; il n'y avait pas l'apparence d'une franchise républicaine. Ils fondaient leur autorité sur leur origine, qu'ils faisaient remonter aux dieux et aux héros, c'est-à-dire sur les droits de la race conquérante. Cependant ils ne restaient pas séparés du peuple comme d'une caste inférieure, ainsi que les patriciens l'étaient des plébéiens dans les premiers temps de la république romaine.

La souveraineté était de droit divin ('Ἐκ δὲ Διὸς βασιλῆες), et les rois régnaient parce qu'ils étaient de la race de Jupiter. Le fils succédait au père, pourvu qu'il fût digne de la couronne, et le roi était le premier parmi les autres chefs de famille. A l'assemblée convoquée par les princes, assistaient les nobles et les vieillards. Les rois respectaient l'opinion du peuple; ils administraient la justice, siégeant en plein air et jugeant les procès. Ils ne recevaient pas un tribut ordinaire, mais un pouvoir plus étendu et une plus grande part de butin, dont ils profitaient pour exercer une hospitalité sans limites.

Grèce; que l'homme, en le lisant, apprend à se diriger, à se bien conduire dans les événements de la vie; que l'on ne peut rien faire de mieux que de prendre ses préceptes pour règle, il faudra avoir les plus grands égards, les plus grandes complaisances pour ceux qui, tenant ce langage, croient employer tous les meilleurs moyens pour devenir gens de bien, et leur accorder qu'Homère est le plus grand des poëtes et le premier des tragiques; mais il faudra vous rappeler en même temps que nous ne devrons admettre d'autres poésies dans notre république que les hymnes en l'honneur des dieux et les éloges des grands hommes. » Peut-être Socrate ou Platon, en bannissant Homère, visaient-ils à un but plus élevé, celui de déraciner le polythéisme grec que ces poëmes insinuaient dans les esprits avec la première éducation.

(1) Voir dans l'Iliade, II, le dénombrement des navires.

PETESEN, *De statu culturæ, qualis ætatibus homericis apud Græcos fuerit*. Leipsik, 1829.

HELBIG, *Die sittlichen Zustände des griech. Heldenalters*. 1839.

Ils ressemblaient donc aux conquérants septentrionaux, lorsque chaque chef installait de ville en ville ses leudes ou féaux, sur lesquels il dominait par l'ancien droit de patronage, en même temps que ceux-ci dominaient sur la race vaincue, réduite à une servitude plus ou moins dure. Le roi a un conseil composé d'hommes sages ou de guerriers pour délibérer sur les affaires les plus graves : il convoque les diètes, juge les contestations, sacrifie comme pontife et commande les armées comme général. Il a pour marque distinctive le héraut sacré et le sceptre, dont l'origine fut le bâton du père de famille dans le gouvernement patriarcal. « Agamemnon, ayant revêtu la moelleuse tunique, belle « et neuve, jeta par-dessus son ample manteau; il serra dans sa « chaussure ses pieds délicats, et, lorsqu'il eut mis à son côté son « épée suspendue à un baudrier garni de bossettes d'argent, il « saisit le sceptre, fait d'un rameau d'arbre, tranché avec le « glaive et dépouillé des feuilles et de l'écorce. » Télémaque, en se rendant au conseil, n'a d'autre cortége que ses chiens. Le revenu du roi consiste en propriétés particulières, en tributs payés par ses sujets et en dépouilles prises sur l'ennemi. Le trône est héréditaire, à moins qu'un oracle ou que la violence n'en dispose autrement. La force et la valeur sont considérées comme des priviléges de naissance et entretenues par l'exercice. La noblesse se fonde sur les généalogies, mais ne forme pas une caste à part; elle s'enrichit par la guerre, et se maintient au premier rang en s'en montrant digne. L'assemblée des nobles a droit de suffrage, et peut faire la paix ou la guerre.

Non-seulement les héros avaient un caractère religieux, mais encore ils étaient en relation avec les dieux dont ils se disaient les parents; néanmoins ils ne combattaient pas pour eux, et ne leur sacrifiaient point leurs passions, différence capitale avec les champions de l'âge héroïque du christianisme. Sauf la condition des femmes, qui était tout autre, on trouve chez les héros des deux âges même amour d'entreprises, d'expéditions extraordinaires, de périls lointains; et cet esprit était favorisé par le peu de connaissance que l'on avait des pays voisins, ce qui ouvrait à l'imagination le champ le plus vaste.

Les prêtres, loin d'être tout-puissants comme en Asie, ne forment pas même une corporation comme chez les Romains; ils se montrent isolés et dépendants. Calchas tremble d'annoncer la vérité à Agamemnon, dont Chrysès subit les insultes. Le roi, de même que les chefs de l'armée, accomplit les fonctions les plus importantes du culte, et consulte les augures; dans les fêtes pu- Prêtres.

bliques même, leur intervention n'est pas nécessaire. Homère représente en grande partie ce contraste de la liberté hellénique avec la fatalité orientale panthéistique; il raille souvent, non pas la divinité, mais les dieux sacerdotaux, mais les mythes multipliés par les poëtes et qui n'exprimaient plus rien de sublime. Dans l'Iliade, les héros se battent contre les dieux et les blessent, protestation de l'activité individuelle; ainsi, dans les parlements, on se laisse conduire, non par l'oracle du prêtre, mais par la raison et la persuasion.

Lois. Il ne paraît pas qu'il y eût alors de lois écrites, et, s'il est vrai que Phoronée et Cécrops en aient donné, elles se transmettaient de mémoire. Pour plus de facilité, elles étaient mises en vers et récitées sur une espèce de mélodie, ce qui fait que le même mot signifiait loi et mode de musique; jusqu'au temps de Démosthène, le héraut les promulguait sur une mélodie grave, en s'accompagnant de la lyre.

La loi des héros était la vengeance et les représailles; c'est pourquoi Agamemnon enleva Briséis en compensation de la fille de Chrysès. C'était la force brutale qu'on employait à l'égard du peuple, comme nous le voyons par la conduite d'Ulysse envers Thersite et la foule des Grecs. Lorsque les temps furent devenus moins barbares, on créa les tribunaux, comme l'assemblée des amphictyons, devant laquelle étaient portées les causes criminelles; puis le conseil établi à Delphes pour juger les meurtriers qui avouaient leur crime, tout en s'excusant sur leur bon droit. Le tribunal palladien (1) fut institué ensuite pour les homicides involontaires, et le tribunal du Prytanée pour statuer sur les meurtres commis par quelque objet inanimé, comme une pierre, un arbre, etc. (2).

L'homicide, l'adultère, le vol, donnaient le plus souvent matière aux jugements. Le larcin n'emportait pas tache d'infamie. Qui-

(1) L'Ἐπὶ παλλαδίῳ était un tribunal dont la création remontait au règne de Démophoon, fils de Thésée : il était composé de cinquante et un juges dont le choix était réparti entre les dix tribus de l'Attique, de manière que chacune en fournissait cinq; le cinquante-unième était désigné par le sort. On traduisait devant ces juges tout citoyen coupable d'un meurtre involontaire, pour s'y voir condamner à l'exil jusqu'à ce qu'il eût remis à la famille du mort une somme d'argent en forme d'amende ou de prix du sang. (Note de la 2e édition française.)

(2) Les objets qui, dirigés par une main inconnue ou par un accident quelconque, avaient occasionné la mort d'un citoyen, étaient transportés hors du territoire. La création de ce tribunal remontait à l'époque d'Érechthée. (Note de la 2e édition française.)

conque était pris sur le fait ou notoirement convaincu, était condamné à restituer. La loi du talion condamnait le meurtrier à mourir ; mais il échappait facilement à la peine, soit en se réfugiant dans quelque asile, soit en s'expatriant, soit en composant, à prix d'argent, avec les parents du mort (1). On infligeait parfois à l'adultère la lapidation (2), châtiment héroïque dans lequel tous sont les exécuteurs de la sentence prononcée par tous.

Celui qui avait tué involontairement faisait un pèlerinage à la demeure d'un homme célèbre par son courage ; il confessait sa faute, et, après les cérémonies religieuses, l'eau lustrale était répandue sur ses mains : il retournait alors dans son pays, revêtu de peaux de bêtes fauves et la massue à la main, en témoignage des œuvres expiatoires qu'il avait accomplies. Expiation.

Nous avons dans Homère, sur le bouclier d'Achille, la représentation d'un jugement régulier (3). Mais ce passage pourrait être intercalé, d'autant plus qu'il ne retrace pas les mœurs héroïques dans lesquelles le droit n'avait qu'une place bien restreinte, tandis que tout était donné à la force. Cela est si vrai que Jupiter, afin de prouver qu'il est le premier des dieux, propose l'épreuve d'une chaîne à l'aide de laquelle tous les autres dieux, en s'y attachant, ne le feraient pas mouvoir d'une ligne, tandis que lui les enlèverait tous ensemble. Il n'y eut d'élevé au rang des demi-dieux que les héros, les vainqueurs des brigands, et quelquefois les brigands eux-mêmes (4).

L'héroïsme des princes d'Homère est en effet tout autre que celui des peuples civilisés. Chez eux point de justice rai- Mœurs héroïques.

(1) « Impitoyable ! parfois on accepte un prix pour son fils ou pour son frère « tué, et le meurtrier, la peine de sa faute une fois acquittée, habite dans la « même ville avec l'offensé, désormais apaisé. » *Discours de Priam à Achille.*

(2) « Oh ! fussent les Troyens moins timides, tu serais déjà, en récompense de « ton méfait, revêtu d'un jupon de pierres. » *Discours d'Hector à Pâris.*

(3) « Une grande foule de peuple accourait à l'agora, car un litige était né « entre deux individus qui plaidaient pour l'amende d'un meurtre. L'un affir- « mait au peuple l'avoir payée, l'autre niait avoir rien reçu ; c'est pourquoi tous « deux demandaient à terminer la contestation en produisant des témoins. Les ci- « toyens criaient en faveur de l'un ou de l'autre, et les hérauts apaisaient la foule. « Mais les anciens étaient assis sur des pierres polies dans le cercle sacré, tenant « en main les sceptres des hérauts dont la voix remplit l'air ; ils se levaient, et « l'un après l'autre prononçaient les sentences. Deux talents d'or étaient exposés « au milieu, pour être donnés à celui d'entre eux qui aurait le mieux jugé. » *Iliade*, XVII, 497.

(4) Voy. ci-dessus, page 511. Dans le chant XXI de l'*Odyssée*, Alcide dérobe douze juments à Iphis, son hôte, qu'il tue, et, dans le XIe de l'*Iliade*, le roi d'Élide vole quatre beaux coursiers vainqueurs des jeux.

sonnée, mais l'emportement de passions violentes, la soif de la gloire, une bravoure pointilleuse qui ne connaît que les duels et les satisfactions brutales. Achille refuse à Hector la convention d'une sépulture réciproque. Retiré dans sa tente, il laisse les Troyens tailler les Grecs en pièces; il s'en réjouit même avec Patrocle, souhaite que Grecs et Troyens meurent jusqu'au dernier, heureux si tous deux leur survivent. Il déchire en lambeaux le cadavre de son ennemi, et ne le rend qu'à prix d'or aux instances de son père. Dans l'assemblée des Grecs, il insulte grossièrement Agamemnon ; il pleure de colère comme un enfant mal élevé. Il ne sait offrir d'autre consolation à Priam, désespéré de la mort de son fils, que le repas qu'il lui prépare; encore le menace-t-il, s'il ne mange, de le chasser de sa tente. Douze jeunes garçons sont immolés par lui aux funérailles de Patrocle ; rencontré aux enfers par Ulysse, il lui avoue qu'il consentirait, pour être vivant, à se voir le dernier des esclaves.

Les héros d'Homère montrent, du reste, un grand respect pour les vieillards, gardiens des souvenirs du passé et de l'expérience. Autant les haines et les vengeances sont implacables chez eux, autant les amitiés sont fortes et invincibles, comme entre Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs, Patrocle et Achille. A l'arrivée d'un étranger, on lui apporte une aiguière pour se laver, et ce n'est qu'après le repas qu'on lui demande qui il est (1).

Repas. Ils n'ont aucune recherche dans leurs repas, ne connaissant pas même le poisson et le gibier ; mais ils égorgent bœufs, moutons,

(1) Dans l'*Odyssée*, chant III, Télémaque et Pallas, sous forme humaine, s'approchent de l'assemblée des Pyliens, « où Nestor siégeait avec ses fils, tandis que leurs compagnons apprêtaient le festin ; les uns embrochaient les viandes, les autres les faisaient griller. A l'aspect des deux étrangers, on accourt, on fait cercle autour d'eux, on les embrasse, on les invite à s'asseoir. Pisistrate, l'un des fils du roi, fut le premier à voler vers eux ; il les prit tous les deux par la main, et les fit placer entre son père et son frère Thrasymède, sur de molles et douces peaux dont l'arène était tapissée. Il offrit à tous deux des entrailles chaudes, et, versant du vin rouge dans une coupe d'or, il la présenta à la grande fille de Jupiter Égiochus, en portant sa santé : Étranger, dit-il, invoque le souverain des flots, dont nous célébrons la fête au moment où tu viens aborder sur nos rivages. Après que tu lui auras fait les libations et les prières convenables, passe la coupe pleine de la suave liqueur à ton compagnon. Je pense qu'il a aussi la crainte des dieux, car tout vivant a besoin des dieux. Plus jeune que toi, il me paraît de mon âge ; ainsi, la coupe à toi d'abord... » Le banquet fini, Nestor, le cavalier gérénien, se prit à dire : « Il ne faut adresser des questions à ses hôtes que quand les mets et les vins ont suffisamment réchauffé leur poitrine, réjoui leur cœur. Étrangers, qui êtes-vous ? Quels bords avez-vous quittés pour fendre les plaines humides ? Est-ce pour trafiquer ? ou bien naviguez-vous en corsaires, risquant une vie précieuse pour nuire aux autres ? »

boucs et porcs, qu'ils embrochent encore sanglants, ou qu'ils font bouillir dans de vastes chaudières. Les héros découpent eux-mêmes les pièces que leurs amis ont fait tourner devant le feu ; on mange vite, beaucoup, et toujours séparément des femmes (1).

Divertissements.

Au lieu de bouffons, des chanteurs égayaient les banquets ; c'est un goût qui n'est pas encore perdu en Grèce, où l'on voit souvent quelque barde du Taygète, avec sa mandoline, attirer une foule d'auditeurs, et répéter des chansons et des aventures, réelles ou feintes, pleines d'intérêt et d'une imagination brillante. Homère a toujours pour but de célébrer l'influence des poëtes sur les hommes les plus farouches. Phémius apaise les amants de Pénélope, Démodocus égaye les banquets d'Alcinoüs ; Clytemnestre reste fidèle à son mari tant qu'elle a près d'elle le chantre inspiré qu'il lui a laissé comme interprète de la sagesse divine, et qu'Égisthe, pour la séduire, transporte dans une île déserte, où il l'abandonne aux vautours.

De ces plaisirs tranquilles les héros s'élancent souvent aux exercices du corps ; ils rivalisent de légèreté et de vigueur à la course, à la lutte, à la danse pyrrhique, dans laquelle était représenté le temps où le laboureur, trouvant un ennemi au bout de chaque sillon, manœuvrait tour à tour le glaive et la charrue.

Vêtements.

Ils se couvraient d'abord de peaux de bêtes, la fourrure en dehors, attachées autour de la taille, soit avec les nerfs des animaux mêmes, soit avec des épines. Mais déjà, au temps de la guerre de Troie, ils savaient tanner les peaux et tisser le lin et la laine. Les hommes avaient pour habillement une longue simarre descendant jusqu'aux pieds, et, par-dessus, un manteau agrafé sur l'épaule ou sur la poitrine ; ils portaient aussi une tunique serrée autour des reins, qu'ils lavaient souvent en la foulant dans l'eau avec leurs pieds. Ils laissaient croître leur barbe, et bouclaient soigneusement leurs cheveux. Les personnages de haut rang portaient le bâton (2).

(1) Agamemnon place devant Ajax une épaule de taureau ; Énée sert à Ulysse deux porcs nouveau-nés, puis de pleines coupes de vin trempé d'eau. Ils mangeaient assis deux fois par jour. « Achille, ayant ainsi parlé, se leva tout à coup, et égorgea un agneau blanc. Ses compagnons le dépouillèrent et l'apprêtèrent avec soin, en le dépeçant très-habilement. L'ayant ensuite embroché, lorsqu'il fut bien rôti, ils l'ôtèrent du feu. Automédon prit dans la corbeille luisante le pain qu'il mit sur la table, et le fils de Pélée partagea les chairs. » *Iliade*, XXIV, 622.

(2) Ulysse avait un beau manteau de pourpre, attaché sur ses épaules avec une double agrafe d'or, sur laquelle était ciselé un chien chassant un cerf ; il portait dessous une tunique brillante comme le soleil.

Des épées larges et tranchantes, agrafées à l'épaule, pendaient à leur côté ; un bouclier aussi grand qu'eux, et attaché à leur cou, couvrait leur poitrine. En combattant, ils le manœuvraient de la main gauche, afin de parer les coups ; pour marcher, ils le jetaient derrière leur dos. Cette défense incommode fut plus tard remplacée par le bouclier carien, qui se portait au bras (1).

Les chefs veillaient à ce que leurs armes fussent solides, et leurs soldats, bien nourris. Les guerriers n'étaient pas distribués par bataillons et compagnies avec des signes distinctifs uniformes, bien que, dès le temps du siége de Thèbes, nous trouvions chez les chefs l'usage des devises et des armoiries qui reparurent dans le moyen âge (2). Ils marchaient serrés le plus possible, mais sans ordonnance générale, et s'engageaient dans des luttes corps à corps avec l'ennemi. Ils n'avaient point de bannières, de trompettes ni d'autres instruments de guerre : aussi était-ce un grand avantage que de posséder une voix forte comme l'avaient Stentor et Ménélas ; on voyait encore un mérite extrême dans l'agilité et la vitesse, soit pour fuir l'ennemi, soit pour le poursuivre.

Quant au recrutement de l'armée, chaque famille fournissait un fantassin ; mais les héros eux-mêmes cherchaient parfois à se

(1) Le casque d'Ulysse était de gros cuir, renforcé à l'intérieur par un tissu de cordes serrées, et parsemé au dehors de dents de sanglier disposées par rangs ; celui d'Hector était surmonté d'une crinière pour cimier.

(2) Eschyle, dans les *Sept devant Thèbes*, et Euripide, dans les *Phéniciennes*, nous montrent des devises sur les boucliers des Epigones. Selon le premier, Capanée a un Prométhée avec l'étincelle et ces mots : *J'incendierai les cités ;* Etéocle, un soldat montant à l'assaut, et cette inscription : *Mars même ne m'arrêtera pas ;* Hippomédon, un Typhée vomissant le feu ; Hyperbius, un Jupiter foudroyant ; Parthénope, le Sphinx terrassant un Thébain ; Polynice, la Justice qui le conduit, avec ces paroles : *Je te rétablirai ;* Tydée, la Nuit, c'est-à-dire un champ noir parsemé d'étoiles, et la lune au milieu. Selon Euripide, au contraire, Capanée avait un géant soutenant la terre sur son dos ; Adraste, une hydre dont les têtes enlèvent des enfants sur les murs de Thèbes ; Hippomédon, un Argus aux cent yeux ; Parthénope, Atalante, sa mère, tuant le sanglier d'Etolie ; Polynice, les cavales qui déchirent Glaucus ; Tydée, la dépouille d'un lion. Dans l'un ni dans l'autre Amphiaraus n'a de devise, parce que οὐ δοκεῖν ἄριστος, ἀλλ' εἶναι θέλει : « il ne veut pas paraître bon, mais l'être » (Eschyle, 598). Dira-t-on que c'était une invention de ces poetes ? Mais Euripide suivait très-exactement l'histoire, et reprochait à Eschyle de s'en être écarté. Ainsi, dans l'*Electre*, v. 524, il blâme le passage des *Choephores* d'Eschyle, v. 166, où Electre reconnaît les cheveux de son frère Oreste sur la tombe d'Agamemnon. De toute manière, Eschyle était contemporain de la bataille de Marathon (490 avant J.-C.), et il suffirait, indépendamment de l'autorité d'Homère, à prouver l'antiquité d'une coutume renouvelée dans le moyen âge et par l'héroïsme d'apparat du XVIe siècle.

soustraire à cette obligation (1). Le butin pris en masse se partageait entre les chefs, qui le distribuaient à leurs soldats, dont c'était l'unique solde; les villes vaincues étaient mises au pillage et rasées, les rois égorgés, les habitants vendus.

On trouve dans Homère l'or, l'argent, l'étain, le cuivre et le bronze, mais non le fer. Le mot *chalcos*, dans son poëme, veut dire cuivre, puisque c'est avec ce métal que se font les trépieds, les casques, les boucliers et les cuirasses. *Sidéros* ne signifie pas non plus fer, mais un métal peu malléable et fragile, le bronze probablement. Les Dactyles et les Curètes avaient cependant apporté en Phrygie l'art d'extraire le fer, et nous voyons dans l'*Odyssée* des marchands qui en portent en Italie pour l'échanger contre le cuivre, auquel on donnait aussi le nom de *cypros*, parce qu'on en tirait une grande quantité de l'île de Chypre.

Durant les dix années que les Grecs restèrent campés en corps d'armée, ils durent faire des progrès dans l'art militaire, et substituer la tactique à la force insensée qui consistait uniquement dans le nombre et la valeur personnelle. Il n'y avait toutefois dans leurs rangs aucune uniformité : l'un se couvrait d'armes d'étain, l'autre de bronze, ou de cuivre, ou d'or. Celui-ci se servait de la lance, celui-là de l'épée; qui combattait à pied, qui sur un char; chacun pensait à soi et à ses propres soldats. Le casque des héros d'Homère est généralement d'airain, sans visière ni mentonnière. Le cimier était généralement surmonté d'une plume; celui d'Achille portrait un grand panache d'or, celui d'Hector une crinière.

La cuirasse, en airain, couvrait depuis le cou jusqu'à l'abdomen, et se bouclait sur le dos. Achille tua Polydore par derrière, lorsqu'il se baissait, et que les attaches d'or, trop larges, laissaient la cuirasse s'ouvrir (*Iliade*, XX, 413). La cotte de mailles descendait jusqu'aux genoux (Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων). Il n'est aucunement fait mention de gantelets. Les cothurnes étaient d'un cuir épais, et montaient au-dessus des genoux.

Quelques héros sont appelés cavaliers, quoique peu d'entre eux, pour ne pas dire aucun, combattissent à cheval, mais sur un char à deux roues attelé de deux, trois ou quatre chevaux, ayant chacun un nom. Andromaque pansait les chevaux de son mari, mettait de l'orge dans leur mangeoire, et les

(1) Ainsi, Achille se déguise en jeune fille, Ulysse feint d'être fou, Échepole offre un superbe cheval à Agamemnon pour qu'il le laisse jouir tranquillement de ses richesses à Sicyone, sa patrie.

jours de combat les réconfortait avec du vin. (*Iliade*, VIII, 187.)

Les chars de guerre avaient sur le devant un siége pour le cocher, qui cependant conduisait quelquefois à cheval (*Iliade*, XIX, 395.) Les chevaux avaient la bride et le mors, de longues rênes en cuir, la poitrine et les flancs garantis; il n'est question ni de ferrure ni d'éperons, bien qu'Aristophane parle des chevaux aux pieds de cuivre (χαλκοκρότων ἵππων, *Chevaliers*, 513). Xénophon enseigne la manière de durcir et d'arrondir le sabot des poulains, sans mentionner les fers; la cavalerie romaine elle-même n'en faisait pas usage.

Xénophon dit que Cyrus réforma les anciens chars troyens, parce qu'ils ne servaient que dans les escarmouches, bien que montés par les plus vaillants guerriers; de sorte que, pour trois cents chars portant trois cents combattants, il fallait douze cents chevaux et trois cents cochers choisis parmi les plus braves et les plus fidèles, (*Cyclopédie*, VI, 1.) Les roues des nouveaux chars furent plus fortes et l'essieu plus long. Le siége, placé en avant, était en forme de tour, d'un bois épais, ou le cocher, armé de toutes pièces, et n'ayant que les yeux à découvert, était enfermé jusqu'à la hauteur des coudes. Deux faux étaient attachées aux deux extrémités de l'essieu, de manière que le char n'était pas moins meurtrier que la lame du guerrier qui le montait.

Femmes. Ils avaient des femmes pour leurs plaisirs ou pour qu'elles leur donnassent des enfants; mais jamais, dans les poëmes homériques, on n'aperçoit la trace d'un sentiment d'amour. Parmi tous les prétendants qui aspirent à la main de Pénélope, il n'en est pas un qui cherche à mériter son affection; Télémaque lui-même parle durement à sa mère (1). Achille n'est pas amoureux de sa belle esclave, et Ménélas reprend tranquillement Hélène, qui est restée dix ans avec Pâris. C'était une possession dans laquelle on avait troublé Ménélas; il la recouvrait, et tout était dit. Une femme, devenue prisonnière, passait dans les bras du vainqueur, qui la rendait mère quelquefois, et l'abandonnait à quelque compagnon de servitude. Le passage le plus touchant pour les affections domestiques que possède l'antiquité, les adieux d'Hector à Andromaque, n'exprime presque d'autre tendresse que celle de ce héros pour son fils; il n'est ému que par rapport à lui. Cette Andromaque, qui aurait dû se parer du titre de veuve d'Hector, et se montrer fière lors-

(1) « Remonte maintenant dans tes appartements, et occupe-toi de tes travaux, la quenouille et la navette; ordonne à tes femmes, ô ma mère, de travailler de toute leur force : converser au milieu d'hommes réunis est le soin propre de l'homme. » *Odyssée*, I.

que, rapportant l'eau puisée à la source du Messéis et de l'Hypérée, elle entendait dire : *C'est la veuve du plus vaillant dompteur des coursiers*, Andromaque subit les embrassements de Pyrrhus, fils du meurtrier de son époux ; puis elle contracte de nouveaux nœuds avec le troyen Hélénus. Hector avait acheté Andromaque moyennant plusieurs dons ; Laërte avait donné vingt taureaux pour cette *sage Euryclée qu'il honora toujours comme une chaste épouse*. Aussi la violation de la foi conjugale était-elle regardée comme une lésion au droit de propriété. Vulcain (car la société humaine est reproduite dans le ciel) surprend Vénus et Mars ensemble, et refuse de les délivrer si Jupiter ne lui rend pas les dons nombreux avec lesquels il a acheté sa fille ; il ne relâche Mars que lorsque Neptune lui offre sa garantie que le dieu de la guerre payera l'écot, le prix de l'honneur (1).

Nous n'y trouvons pas, cependant, les femmes cachées à l'orientale au fond des sérails, et soustraites absolument aux regards des hommes. Andromaque sort seule avec sa nourrice pour aller au temple, chez ses belles-sœurs, à la tour d'Ilion, voilée de l'élégant *péplos*. Hélène quitte ses appartements particuliers pour se montrer au milieu des vieillards troyens, qui s'écrient en la voyant qu'il est juste de souffrir pour elle. Cette Hélène, Clytemnestre, Médée, Phèdre, Ériphyle, ne sont rien moins que des modèles de chasteté. Celles qui tombaient en esclavage perdaient jusqu'à leur individualité et se vendaient à l'encan.

Les femmes portaient des robes longues et ajustées avec art, retroussées avec des agrafes d'or ; des bracelets, des cordelières en or et en perles, des pendants d'oreilles à trois rangs. Elles se fardaient le visage ; mais il n'est jamais fait mention de poches, de boutons ni de linge. Non-seulement elles s'occupaient à tisser et à filer, mais elles faisaient encore le service domestique (2). Laver, puiser de l'eau, allumer du feu, moudre le grain, étaient des travaux de leur compétence ; elles présidaient à la toilette des hommes, les menaient au bain, les parfumaient (3), les mettaient au lit, car les nombreux esclaves étaient retenus d'ordinaire aux champs.

(1) Τὰ μοιχάγρια, VIII, 317.

(2) Une des plus belles allégories d'Homère est celle où il dit qu'Hélène savait composer un breuvage qui procurait l'oubli : la beauté fait perdre le souvenir des maux.

(3) « Polycaste, la plus jeune fille de Nestor, après l'avoir lavé (Télémaque), l'oignit d'une huile blonde et limpide. » *Odyssée*, III. «... Lorsqu'ils eurent été lavés par les pudiques servantes, frottés par elles d'une huile blonde, revêtus de tuniques et de manteaux laineux... » *Odyssée*, IV.

La famille est beaucoup mieux ordonnée que ne l'indique l'histoire postérieure; il n'y a ni polygamie, ni concubinage adultère. La femme gouvernait la maison, et là se bornait son rôle. L'amour raffiné était inconnu; hommes et dieux ne recherchaient que le plaisir. L'hommage à la femme et à sa vertu devait jaillir d'autres sources. Par des services ou des présents, l'époux acquérait la femme aimée, à laquelle ensuite, et suivant les moyens, on assignait une dot; dans le cas d'adultère, on restituait à l'époux ce qu'il avait donné. L'héritage se divisait, par égales portions, entre les enfants nés du mariage légitime.

Les propriétés étaient stables; on en fixait les limites géométriquement, et des bornes de pierre les déterminaient. Le bouclier d'Achille décrit la manière de procéder aux travaux agricoles. L'orge fut d'abord cultivée par les Grecs, et l'avoine beaucoup plus tard.

Agriculture. Ils labouraient la terre deux fois par an, et se servaient à cet effet de grossières charrues de bois traînées par des bœufs ou des mulets; ils ne connaissaient pas la herse. Lors de la récolte, deux bandes de moissonneurs se plaçaient aux deux extrémités du champ, et avançaient jusqu'à ce qu'elles se rencontrassent; les javelles se mettaient dans des corbeilles ou dans des vases. Au lieu de battre le grain avec des fléaux, ils le faisaient fouler sous les pieds des bœufs; une fois réduit en poudre dans des mortiers ou par des moulins à bras, ils pétrissaient la farine avec de la viande, sans levain, et en faisaient une pâte substantielle.

Vigne. Cadmus donnant le jour à Sémélé, mère de Bacchus, signifie peut-être qu'il fut le premier à cultiver la vigne en Béotie. Le raisin vendangé était exposé durant dix jours et autant de nuits au soleil et à la rosée, puis, pendant cinq jours, mis à l'ombre en plein air; on le pressait le seizième, et le vin se conservait dans des outres. Ils savaient faire aussi une cervoise avec l'orge fermentée.

Oliviers. L'Attique fut redevable à Cécrops de l'olivier, qui y prospéra si bien. On ne brûlait toutefois alors ni huile, ni suif, ni cire, mais des torches d'un bois résineux et odoriférant. Dans le jardin de Laërte, fleurissaient des pommiers, des poiriers et des figuiers, mais Homère ne fait pas mention de la greffe; il ne parle pas non plus de l'éducation des abeilles, qui fut, dit-on, enseignée, ainsi que la manière de faire des fromages, par Aristée, roi d'Arcadie, probablement de race pélasgique.

Les villes nombreuses citées par Homère, témoignent de la culture et de la grande population de la Grèce; ces villes avaient

des murailles, des portes et des voies régulières; au milieu, se trouvait la place publique pour l'assemblée des citoyens, les fêtes, les tribunaux : elle était entourée de siéges en pierre pour les nobles.

Édifices.

L'ancien temple de Delphes était une hutte couverte de branches de laurier; l'Aréopage, une cabane d'argile. Que devaient être les habitations particulières? Dans les splendides palais d'Homère, il n'est jamais question de marbre. Ils sont soutenus par des poteaux, dans les enfoncements desquels on plaçait les armes, ou bien on les suspendait à des chevilles. Quoiqu'on n'en puisse pas bien comprendre la construction, il paraît qu'ils consistaient en une enceinte de murs; on y trouvait d'abord la salle et le portique, où l'on recevait les hôtes et où dormaient les étrangers; venaient ensuite l'antichambre et la chambre à coucher. Le toit était plat, les portes faites pour résister aux fréquentes invasions. La magnificence y était grande à l'intérieur, eu égard au temps et à la grossièreté de ceux qui les admiraient (1).

Homère parle de statues qui soutenaient les flambeaux dans le palais d'Alcinoüs, de figures dans l'agrafe du manteau d'Ulysse, surtout du bouclier historié d'Achille. Mais, quand même on ne voudrait pas admettre une interpolation tardive, le poëte attribue ces produits à Vulcain, ce qui peut-être veut dire qu'ils venaient du dehors, de la Lydie ou de la Crète. Ces œuvres exceptées, on ne trouve aucune trace de peintures ou de sculptures, ni de tout autre produit des beaux-arts.

(1) On peut lire dans l'*Odyssée*, ch. IV, la description du palais de Ménélas, et la réception qui y fut faite à Télémaque. Voici quelle était la magnificence du palais d'Alcinoüs : « L'auguste palais du magnanime Alcinoüs brillait d'un éclat pareil à celui du soleil et de la lune. Depuis le seuil jusqu'au fond se prolongeaient deux resplendissantes murailles de cuivre massif, avec une bordure de métal azuré qui courait autour. Des portes d'or fermaient partout l'inébranlable maison. Dès le seuil de bronze s'élevaient de solides piliers d'argent qui soutenaient une architrave aussi d'argent, et un anneau d'or ornait les portes, des deux côtés desquelles étaient des chiens alertes, en or et en argent, ouvrage de Vulcain... Dans toute la longueur des deux murailles, il y avait des siéges fixés çà et là, et couverts de fines étoffes, long et habile ouvrage des femmes de Schérie... Durant la nuit, de jeunes garçons sculptés en or sur des piédestaux, construits avec beaucoup d'art, tenaient des torches à la main et répandaient la clarté sur la table. » *Odyssée*, VII.

Les délicieux jardins d'Alcinoüs, la somptuosité de ses festins, le nombre de ses serviteurs, l'encens d'Arabie qui exhale son parfum dans la grotte de la déesse, le lin plus fin que la pellicule de l'oignon, un vêtement dont les prétendants font cadeau à Pénélope, vêtement garni de ressorts qui s'étendent et se resserrent..., tout cela se trouve si peu en harmonie avec Achille occupé à tourner son rôti, et avec la princesse allant laver elle-même son linge au fleuve, que nous sommes porté à le croire le résultat d'interpolations postérieures.

Sculpture. Les dieux d'abord n'étaient représentés que par des pierres brutes ou par des troncs d'arbre grossièrement taillés et revêtus d'étoffes. La première statue que virent les Grecs fut celle de Minerve, apportée d'Égypte par Cécrops ; mais bientôt ils se dégoûtèrent de tant de grossièreté, et leurs Dédales en firent de si naturelles qu'on les eût dit vivantes.

La description du bouclier d'Achille fit mettre en question si Homère avait vu, en effet, des ouvrages semblables exécutés en métal, ou s'il avait créé par l'imagination un travail que la main aurait ensuite imité. Le doute ne put exister à cet égard qu'autant que les arts de la Grèce passèrent pour les plus antiques. On savait pourtant déjà travailler l'ivoire pour en orner les lits, les épées, les siéges ; les héros faisaient usage de coupes, de bassins, de trépieds, de tasses d'or et d'argent. Nestor avait un bouclier incrusté d'or, et dans sa demeure un vase d'or à deux anses élégamment sculpté. On savait amalgamer l'or avec l'argent, y appliquer l'émail, allier la calamine au cuivre pour en faire le laiton ; si nous ne trouvons mention ni de sceaux, ni de bagues gravées, il est à croire que les Grecs apprirent bientôt des Égyptiens l'art de la gravure. De petites plaques battues à l'enclume recouvraient les cornes des génisses destinées au sacrifice, d'où semble résulter qu'ils n'auraient pas su réduire l'or en feuilles ni en fil. L'un des arts de l'époque héroïque consistait à fermer des coffres ou corbeilles au moyen de nœuds tellement compliqués, que d'autres que celui qui les avait faits ne pussent parvenir à les délier.

Géographie. Après tout ce que nous avons dit précédemment, après les voyages de Bacchus, d'Hercule, de Thésée, de Persée, jusque dans les Indes, on doit s'étonner de l'ignorance des Grecs en géographie. Homère donne au monde la forme d'un disque, environné par le cours rapide du fleuve Océan : idée qui revient souvent chez les anciens. La voûte solide du firmament domine les airs, et sur sa courbe voyagent des chars qui portent les astres. Au matin, le soleil sort de l'Océan oriental pour s'y plonger le soir à l'occident, d'où un vaisseau d'or, ouvrage de Vulcain, le ramène à l'orient par le nord. Sidon et le Pont-Euxin au levant, le détroit d'Hercule et l'Océan au couchant, l'Éthiopie au midi, la Thrace au nord, étaient pour Homère les limites du monde. Au-dessous régnait le Tartare avec les Titans, aussi éloigné de la terre que celle-ci du ciel (1). Ces idées vinrent souvent se mêler à la science,

(1) Hésiode détermine cette distance égale à celle que parcourrait une enclume en tombant durant neuf jours. Vulcain met une demi-journée à tomber du ciel en terre. Voy. A. G. SCHLEGEL, *De Geographia Homeri commentatio*, Ha-

et se perpétuèrent jusqu'à nos jours chez les esprits vulgaires. Les seules parties du monde étaient l'Europe et l'Asie, séparées par le Phase, fleuve qui, d'après l'opinion commune, mettait en communication le Pont-Euxin avec l'Océan et la mer Intérieure. Le centre du monde était la Grèce, ayant elle-même pour centre l'Olympe, puis Delphes. Si, pour décider une question de confins, on s'en rapporta publiquement aux livres d'Homère, cela veut dire qu'on croyait à son exactitude en ce qui concerne la Grèce; mais, pour les pays éloignés, il n'a fait qu'enregistrer des notions absurdes ou contradictoires, acceptant toutes les fables qui couraient de son temps. Le voyage de Sparte en Afrique est pour lui chose téméraire et périlleuse (1). Alcinoüs, roi des Phéaciens, afin de prouver la grande habileté de ses sujets dans la navigation, affirme à Ulysse qu'ils pourraient le conduire jusqu'à l'île d'Eubée (2), que chacun sait fort peu distante de Corfou. La navigation avait 1320.
été d'abord gênée par les corsaires, jusqu'à ce que Minos II, roi de Crète, en eût purgé la mer. On attribuait aux Éginètes l'invention de la navigation, ce qui ne signifie rien de plus que leur habileté dans cet art. Sous Érichthonius, successeur de Cécrops, les Athéniens conquirent Délos; cependant, trois cents ans après, il leur fallut demander des marins et des pilotes aux habitants de Salamine, pour faire passer Thésée en Crète. Ils distinguaient seulement quatre vents, et ne faisaient usage que de la voile simple, en sorte que Dédale parut opérer un miracle lorsqu'il passa contre le vent, à travers la flotte de Minos. A coup sûr, l'expédition des Argonautes était alors une entreprise hardie. Il est vrai qu'il se trouva mille deux cents navires armés contre Troie, mais ils étaient très-légers et n'avaient pas même d'ancres, invention étrusque; on les attachait avec une corde ou on les tirait à sec. Ils n'avaient qu'un timon, qu'un seul mât, que l'on couchait sur le pont comme dans les petits bateaux; la carène ni les câbles n'étaient goudronnés, et

novre, 1788; *Traité sur la géographie politique de la Grèce héroïque*. Malte-Brun, dans le livre II de son *Histoire de la géographie*, résume les connaissances géographiques d'Homère.

(1) ... Κεῖνος γὰρ νέον ἄλλοθεν εἰλήλουθεν
Ἐκ τῶν ἀνθρώπων, ὅθεν οὐκ ἔλποιτό γε θυμῷ
Ἐλθέμεν, ὅντινα πρῶτον ἀποσφήλωσιν ἄελλαι
Ἐς πέλαγος μέγα τοῖον.

(ΟΔΥΣΣ., Γ., 318 et suiv.)

(2) « Fût-ce encore au delà de l'Eubée, que ceux des nôtres, qui l'ont vue, disent la région la plus éloignée qui s'élève de la mer. » *Odyssée*, VII.

les plus grands portaient vingt hommes. Le commerce, dans Homère, consiste uniquement en échanges (1).

Nous serions porté à croire que l'astronomie resta encore un secret de la science sacerdotale ; car, dans un temps postérieur à celui où les Babyloniens et les Égyptiens y étaient si versés, Homère et Hésiode ne paraissaient rien connaître au delà des Hyades, des Pléiades, de Sirius, du Taureau, des deux Ourses et d'Orion ; on dit même que Pythagore enseigna le premier aux Grecs que l'étoile du soir est la même que Lucifer.

Médecine.

Homère montre plus d'habileté en anatomie, car toutes les blessures sont par lui exactement indiquées. Mais Achille et Machaon font preuve de peu de science médicale lorsque l'un guérit Télèphe avec la pointe de la lance qui l'a percé, et que l'autre, pour fermer une blessure reçue du fils de Thétis, lui touche l'épaule et lui met dans la bouche un mélange de vin, de farine, d'orge et de fromage râpé. Ces héros sont pourtant vantés pour leur connaissance des simples, instruits qu'ils avaient été par le centaure Chiron (2), à la science duquel ses élèves Machaon, Podalire, Esculape, purent faire faire des progrès, surtout alors que la chirurgie se sépara de la médecine. Pour ne rien dire des cures d'Esculape, consistant en remèdes externes, incisions, chants et paroles mystiques (3), on trouva, vers cette époque, l'usage du laserpitium, de l'aristoloche, de la petite centaurée, puis celui des eaux minérales, près desquelles on élevait des temples à Esculape.

L'âme, suivant Homère, est une ombre qui suit le corps, et qui l'abandonne à l'heure suprême pour se rendre dans le séjour qui lui a été assigné dans la terre ou autour de la terre. Il personnifie même les songes, qu'il place dans les régions souterraines. Dans le onzième livre de l'Odyssée, il parle de l'ombre (εἴδωλον) d'Hercule résidant aux enfers, et aussitôt il ajoute : « Mais lui aussi, dans la société des dieux immortels, il se réjouit au milieu des festins. » L'âme serait donc divisée en deux parties, l'une inférieure, l'autre supérieure, tandis que, au commencement de l'Iliade, les âmes sont « transportées aux enfers, et les dépouilles abandonnées aux chiens ; » c'est une des nombreuses contradictions que l'on rencontre dans les deux poëmes.

(1) Eunée, prince de Lemnos, envoie aux Atrides des navires chargés de vin, une partie dont est distribuée aux soldats, qui donnent en échange du bronze ou du fer, ou des peaux de bœufs, ou des esclaves.

(2) Hésiode a chanté ses louanges. Voy. PAUSANIAS, liv. IX, ch. XXXI.

(3) PINDARE, *Pyth.*, III, 84. Voy. aussi livre III, ch. XXII, du présent ouvrage.

La poésie était devenue profane, et, quoique l'on commençât (comme le fait Homère) par invoquer la Muse, on tournait en ridicule, non la Divinité, mais les dieux sacerdotaux. Parmi les hymnes attribués à Homère, hymnes certainement anciens, ceux qu'il adresse à Vénus et à Mercure sont de véritables satires. Dans les deux poëmes homériques, on trouve continuellement en face, et souvent en opposition, les deux croyances, le respect pour la Divinité et les aventures comiques des dieux. En vain les grammairiens ont défiguré ces passages, en les ennoblissant; en vain les interprètes y ont cherché des allégories, je ne sais y voir que le génie critique introduit par les Hellènes dans les dogmes orientaux, ou les railleries qu'un peuple déversait sur les divinités d'un autre peuple.

La proclamation du libre arbitre dans Homère n'est pas un fait moins remarquable; il n'est pas aussi évident dans l'Iliade, mais l'Odyssée commence par un concile des dieux où Jupiter pose la question de la destinée et de la liberté humaines : « Les hommes, « dit-il, nous accusent d'être la source du mal, et cependant « eux-mêmes en sont la cause; c'est de leurs folles résolutions que « dérivent les maux que le destin ne leur avait point réservés. » Il cite alors l'exemple d'Égisthe, qui aurait pu éviter les malheurs dont il n'avait été la victime que parce qu'il n'avait pas écouté les dieux. A cela, Minerve ajoute qu'Égisthe a péri justement, mais que ce n'est point une raison pour qu'Ulysse doive souffrir tant de disgrâces. Voilà l'objection perpétuelle du : Pourquoi le juste souffre-t-il? Il souffre, parce qu'il a toujours commis quelque faute secrète, comme Ulysse qui s'était attiré la colère de Neptune; il souffre, pour fortifier sa propre vertu; il souffre (diront plus tard les chrétiens), par expiation et préparation.

Le fatalisme oriental panthéistique condamnait les hommes, dès la naissance, à ces travaux, à cette condition. La liberté hellénique faisait prévaloir l'activité individuelle, si bien que, dans Homère, comme nous l'avons dit, les héros attaquent les dieux et les blessent. Dans les débats, ils ne s'en rapportent pas à l'interprétation du prêtre, mais ils emploient l'art de persuader et de s'insinuer; chaque personnage agit selon son propre caractère et les circonstances.

Ces croyances et la protestation continuelle d'Homère en faveur de l'individualité contre le fatalisme de la colonie sacerdotale, nous expliquent l'éloge ou la critique des philosophes ultérieurs. Ceux qui rétrogradaient vers la tradition et voulaient conserver le passé, le désapprouvent : Pythagore disait avoir vu aux enfers Hésiode et Homère, celui-là enchaîné à une colonne de bronze, ce-

lui-ci suspendu à un arbre et entouré de serpents, parce qu'ils avaient mal parlé des dieux. Xénophane, chef de l'école éléatique, dérivée de l'école pythagoricienne, reprochait à Homère d'avoir attribué aux dieux des actions qui sont des crimes pour les hommes; Héraclite, l'homme des mystères, qui avait déposé ses écrits symboliques dans le temple de Diane, proposait de « chasser Homère « de la lice et de le souffleter. » Thalès, au contraire, le philosophe ionien, qui proposa de ramener la doctrine traditionnelle aux principes élémentaires et simples de la raison humaine, professait une profonde estime pour les œuvres d'Homère, comme code moral; Socrate avait la même opinion; Aristote en fit une édition qu'il proposa à l'admiration d'Alexandre.

Les dangers du rationalisme se manifestèrent par la mort de Socrate, comme aussi l'amour du peuple athénien pour le vieux symbole, au moins jusqu'au moment où il lui en serait offert un nouveau. Platon voulut donc restaurer le passé, mais, d'un autre côté, son goût l'entraînait vers Homère; sentant que celui-ci était l'inspirateur de l'intelligence grecque, il chercha à lui donner une interprétation mystique. Dans l'Alcibiade, il avoue que « la poésie « est remplie de symboles énigmatiques que tous ne peuvent com- « prendre; » puis, s'étant aperçu qu'il était impossible de trouver un mystère dans cette peinture franche et vraie des passions, des faiblesses, des incohérences humaines, il le bannit de sa République. Cette proscription resta sans effet, et l'influence d'Homère s'accrut toujours davantage; si bien que, dans la lutte du paganisme contre le christianisme, on voulut attribuer à ses poëmes la même autorité que la Bible avait pour les chrétiens.

Homère est donc l'expression d'une époque critique, dans laquelle on démolissait la société sacerdotale au nom de la responsabilité personnelle, et l'on substituait l'observation à la foi aveugle du dogme. De là, ces hommes si vrais, ces actions si naturelles, cette peinture des phénomènes si positive, les infinies particularités de mœurs, domestiques ou publiques; de là, ces caractères, non uniquement bons ou mauvais, comme tous les écrivains savent les décrire, mais avec les gradations au moyen desquelles l'observateur distingue un homme d'un homme. Le naturel d'Achille est bon et généreux, mais en lutte avec l'orgueil de race et la violence du caractère; Ulysse possède le courage des temps héroïques, mais il est astucieux; Agamemnon est sombre, réfléchi, irrésolu; Nestor, conteur et toujours prêt à louer le bon temps d'autrefois; Diomède, modeste et brave comme un paladin; Ajax, impétueux comme un sauvage. En somme, c'est la variété dans

l'unité que le sentiment de l'art opposera toujours, comme l'objection suprême, à l'analyse de la critique.

Ce mélange de notions sublimes et d'enfantillages ridicules, ce Jupiter dont un simple signe de tête ébranle l'Olympe, et qui invite Thétis à fuir pour que Junon ne la voie pas et ne le tourmente point de sa jalousie, seront, pour quelques-uns, la preuve qu'un même auteur n'a pas composé ces poëmes ; d'autres y verront un indice de l'altération que le désaccord de la conscience apporta dans les traditions primitives. Mais, comme le nouveau polythéisme grec se fixe avec Homère, nous saisirons cette occasion pour nous arrêter sur l'un des éléments les plus importants de la civilisation.

CHAPITRE XXX.

DES RELIGIONS EN GÉNÉRAL.

Nous avons désormais pris assez connaissance des religions antiques, pour nous élever à quelques considérations générales. Mais, nous déclarant tout d'abord convaincu que l'espèce humaine n'a pas tant de goût pour les subtilités de la métaphysique que le supposent les philosophes, nous écarterons autant que possible les abstractions pour suivre le cours des faits et les révélations de l'histoire (1).

(1) Les travaux des anciens sur les religions méritent à peine qu'on en parle. Le siècle passé chercha à les expliquer matériellement. Dupuis acquit une grande célébrité par son ouvrage sur l'*Origine des cultes*, dans lequel il entreprit de démontrer que tous se réfèrent à la science des astres, et que les mythologies de tous les peuples ne sont que des légendes calendaires. Le Christ, par exemple, est le soleil ; les apôtres, les douze signes du zodiaque, ayant à leur tête Janus, porteur des deux clefs ; Marie est le signe zodiacal de la Vierge ; la naissance de son fils est le solstice d'hiver, sa mort, l'équinoxe, et ainsi de suite. Son livre fit d'autant plus d'impression, qu'il se produisait avec cet appareil de science qui éblouit facilement le vulgaire, et qui ne saurait se réfuter aussi promptement. Beaucoup de travaux partiels furent faits sur ce sujet par Heine, GATTERER, PLESSING, VOSS, BOETTIGER, *Mytholog. Vorsetzung*; MEINERS, dans l'*Allgemeine kritische Geschichte der religionen* (Hanovre, 1806-7, 2 vol.); et par d'autres encore. Tout ce qu'ils avaient écrit fut résumé par FR. MEHL dans l'*Allgemeine Mythologisches Lexicon aus Original Quellen bearbeitet*, Weimar, 1803-14 : il se borne toutefois le plus souvent à commenter la mythologie grecque et romaine.

Le progrès des études orientales amena pour ces recherches une ère nouvelle.

Au premier éclat de la foudre, l'homme soulève de terre son front abruti, reconnaît un Être supérieur; il se fait un dieu de ce qui lui est utile ou de ce qui l'épouvante, et adore les objets les plus grossiers

Voir J. J. Wagner, *Ideen zu einer allgemeine Mythologie der alter Welt*, Francfort, 1808. G. Arn Kanne, *Erste Urkunsden der Geschichte oder allgemeine Mythologie*, 1808 : il donne aux fables une signification astronomique et l'origine asiatique, ainsi que Buttmann, *Mythologus*. Fred. Schlegel, *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier*, Idelberg, 1810. G. L. Hug, *Untersuchungen uber den Mythos der beruhmteston Völker der alten Welt*, 1812 ; il rapporte tout à l'Égypte. Goerres, *Mytengeschichte der asiatischen Welt*, Heidelberg, 1820. Surtout F. Creutzer, *Symbolik und Mythologie der alten Volker, besonder der Griechen*, Leipzig, 1810-12, Augsbourg, 1819-22. J. D. Guignaut en fait une traduction française; il refond le texte, et ajoute à l'immense érudition de l'auteur tout ce qui se découvre de nouveau, à tel point, qu'on peut considérer la traduction comme un ouvrage original. Il est imprimé lentement a Paris, sous le titre de *Religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*.

Son système trouva beaucoup de contradicteurs; Voss, d'abord, combattit toute sa vie Heine et Creutzer, soutenant que les dieux ne représentent pas des pouvoirs naturels et moraux, mais bien des êtres indépendants qui agissent de pur caprice. En outre, il fut contredit par l'École historique, par Lobeck principalement, qui écrivit sur les mystères; Hermann, *de Mythologia Græcorum antiquissima*, Leipzig, 1827 ; Ouwaroff, *Ueber das vorhomerische Zeitalter*, Pétersbourg, 1819 ; G.C. Rhode, *Beitrage zur Alterthumskunde, etc.*, Berlin, 1819; C. Offred Mueller, *Geschichte Hellenischer Stämme und Städte*, Breslau, 1820, et *Prolegomena zu eines Wissenschaftlichen Mythologie*, Gœttingen, 1825. Selon ce dernier, les fables racontent les actions des personnages antérieurs aux temps historiques, et les noms des héros ont des significations correspondantes à leurs exploits ; quelques-unes sont de pure invention. Les premières ne furent pas importées, mais puisées dans la tradition vulgaire, de sorte que chaque mythe offre l'histoire réelle dans ses circonstances locales. La difficulté consiste à écarter du fond de la légende primitive ce qui est ornement du poëte, préoccupation nationale chez l'historien, et interprétation du philosophe. Il semble pourtant que les hellénistes qui voudraient croire que tout est indigène en Grèce succombent à la peine à mesure que l'on acquiert de nouveaux renseignements sur l'Orient; car on y trouve non-seulement la substance, mais bien encore les formes des mythes helléniques.

Parmi ceux qui se sont occupés de ces recherches sous un point de vue différent, nous citerons :

Baur, *Symbolique et Mythologie, ou religion de la nature chez les anciens*, 1822 (allemand).

Robert Mushet, *la Trinité des anciens, observations sur la mythologie des premiers temps, sur l'Ecole de Pythagore, etc.*, Londres, 1837 (anglais).

Millin's *Mythologische Gallerie*, 2e édit. de Berlin, 1836, avec les notes de Parthey.

Schweiger, *Introduction à la mythologie grecque, avec un Essais pour l'expliquer au moyen de la physique*, 1836 (allemand).

Emeric David, *Jupiter*, Paris, 1833; *Vulcain*, 1837, et son *Introduction à l'étude de la mythologie*. D'autres s'occupèrent spécialement d'une religion,

(*fétichisme*) ; ou bien il adresse aux astres ses hommages (*sabéisme*) ; il assimile ensuite à lui-même les puissances de la nature (*anthropomorphisme*), ou révère après leur mort les personnes qu'il chérit ou redouta, jusqu'à ce que peu à peu il crée la mythologie perfectionnée : c'est ainsi qu'il compose pièce à pièce les religions d'éléments isolés et sans vie, sans principe organique et commun. Voilà un développement d'idées tout à fait opposé à la marche ordinaire de l'esprit humain, et démenti par l'histoire.

La religion suppose toujours quelque chose de supérieur à l'homme, et la forme ne peut exister avant l'idée.

Le fétichisme n'est pas le degré le plus infime de la religion ; car peu importe quels soient les objets de son adoration, si l'homme y rattache déjà l'idée d'une cause prédominante, et ne les considère que comme des instruments de magie. Comment croire ensuite que les religions soient une invention des prêtres, si, dans presque toutes, des privations leur sont imposées, des jeûnes, des austérités, et parfois d'horribles mutilations ? S'il n'est pas un peuple, quelque grossier qu'il soit, qui n'ait adopté une religion, comment ce peuple songea-t-il à se la donner, tout occupé qu'il devait être de satisfaire aux besoins urgents de son existence ? Quel objet, parmi ceux qui l'environnaient, put lui enseigner à adorer, si les systèmes les plus perfectionnés ne suffirent pas à amener l'homme par le moyen du *moi* et de la raison à la notion de la Divinité ?

Il faut donc commencer par avoir la connaissance de Dieu pour retrouver ses vestiges dans la nature et dans l'intelligence. Pur-

comme N. MUELLER de l'indienne, RHODE de la persane, MUNTER de la carthaginoise, etc.

— Parmi les publications les plus récentes relatives aux religions de l'antiquité, il faut surtout compter la troisième partie du tome II de *la Symbolique* de CREUTZER, traduite et refondue par M. GUIGNAUT, partie qui contient les notes et les éclaircissements sur les livres IV, V et VI, et qui a paru en 1849, puis la troisième partie du tome III, qui a paru en 1851, et qui termine cette œuvre importante, véritable encyclopédie mythologique, où l'érudition la plus solide et la plus saine critique ont été mises à profit par le savant mythographe français pour faire comprendre au lecteur l'essence de cette forme symbolique et mythique qui fut l'expression spontanée autant que nécessaire des antiques croyances, et qui est inhérente à toute religion : « Puisse le lecteur, dit M. Guigniaut dans sa préface, saisir le fond sous cette forme, et par cela même mesurer la distance des cultes antérieurs au christianisme, engagés plus ou moins dans les liens de la nature et du monde, à ce culte, saint entre tous, qui veut que Dieu soit adoré en esprit et en vérité, qui fonde l'obéissance sur la raison, l'autorité sur la liberté, et qui n'exclut pas plus la philosophie que la philosophie ne doit l'exclure. » (Note de la 2e édition française.)

geons les religions du mélange des fictions et des erreurs, ainsi que de tout ce qui tient à l'intuition de la nature, à son symbolisme, et leurs traits fondamentaux s'accorderont tous avec la vérité, témoigneront de l'origine commune des idées les plus élevées, nous donneront la conviction que l'homme n'aurait rien compris ni de la nature et de ses forces occultes, ni de sa propre vie intérieure, si, dès le principe, il n'avait pu en pénétrer immédiatement les secrets.

L'unité de Dieu est la source d'où émanent, à laquelle retournent toutes les religions. Sans nous enfoncer dans les ténèbres de celles qui sont moins connues, et en passant sous silence la Chine, qui. toute patriarcale, rendit un culte pur à la Divinité jusqu'au temps où Lao-Tseu y propagea le rationalisme, la trimourti indienne n'est qu'une décomposition de Brahm : en Égypte, Hom existe avant les dieux; en Perse, Ormuz et Arimane sont engendrés par Zervane, l'éternel, l'excellent; en Grèce, les sages et les initiés considèrent les divinités comme des représentations des forces de Dieu.

Dualité. Par suite d'une fausse interprétation des vérités primitives, on y associe l'idée d'un génie du mal représentant la lutte entre les ténèbres et la lumière, entre l'idéal et le réel, l'action et la passion, l'esprit et la matière, génie que l'on évoque ou que l'on apaise par la magie. C'est là l'idée dominante des croyances antiques.

Sacrifices. La divinité unique eut souvent plusieurs noms. Ainsi, les Hébreux disaient *Adonaï*, c'est-à-dire mes seigneurs; ou *Elohim*, c'est-à-dire vénérables, adorables; ou, pour l'omnipotence, *Schaddaï;* pour la hauteur *Elion*, l'élevé; pour la force, *Sabaoth*. Le nom de Dieu révélé à Moïse fut *Jéhova*, C'est-à-dire celui qui est ; mais il n'était jamais prononcé, et, lorsque dans l'Écriture son nom était tracé, le peuple lisait *Elohim Adonaï*. Peut-être en était-il ainsi des autres religions, et la multiplicité des dieux ne fut-elle que la multiplicité des noms d'un seul. Un étranger pourrait voir une série de divinités différentes dans les titres que nos litanies donnent à la Vierge; si nous devons croire Colebrooke, une infinité de divinités invoquées dans un hymne des Védas ne sont que les titres des trois divinités principales, ou mieux, en dernière analyse, du Dieu unique. Tant il était facile de passer de l'adoration d'un seul Dieu avec diférents noms à celle de plusieurs dieux!

Une fois les nations formées, chacune eut son temple et son oracle distincts, que l'on attribuait facilement à des divinités différentes; d'autant plus que, selon la nature humaine, chaque peuple exaltait les siens propres et méprisait ceux du voisin. Puis,

s'il arrivait qu'une nation en vainquît une autre, ou fit alliance avec elle, elle lui imposait ses propres dieux, qui s'ajoutaient aux précédents. Cependant le polythéisme diffère de l'idolâtrie, puisqu'il peut être spirituel et matériel.

Culte de la nature.

La prière a besoin d'être soutenue de pratiques extérieures qui frappent les sens; l'imagination, qui demande à la raison quel est Dieu, le reconnaît dans la beauté et dans les forces de la nature, qui apparaît supérieure aux forces humaines, soit qu'elle les contrarie, soit qu'elle les seconde. Alors elle adore Dieu dans le monde qui le révèle; elle abandonne ensuite l'Être pour l'emblème, le sens caché pour le signe apparent, et tombe dans l'erreur capitale du paganisme, c'est-à-dire dans la déification de la nature. Étrangers aux conceptions de mécanique et de physique purement matérielles qui, dans la suite, devinrent dominantes, les anciens, dans toute la fraîcheur de leur imagination, se formaient de la nature une idée toute spirituelle; ils ne voyaient pas dans l'univers une machine puissante, régie par une force attractive et répulsive, mais bien un tout vivant gouverné par des génies. Ces astres admirables dont la révolution invariable mesure l'espace et le temps, lois de la pensée humaine, leur parurent mériter un culte, et le soin que les prêtres apportaient à les contempler passa pour une adoration. Le sabéisme, en effet, est la religion la plus universelle et la plus semblable au monothéisme; c'est à lui que se rapportent les religions des Babyloniens et de Zoroastre, ainsi que celles des Égyptiens et des Phéniciens. Ammon et Osiris figurent le soleil; Isis, la lune, très-révérée parce qu'elle répand la rosée: Anubis, l'étoile de Sirius, qui, se levant du côté de la source du Nil, annonce son débordement; les Cabires sont au nombre de sept, comme les planètes; il y a douze grands dieux, autant que de constellations du zodiaque; de même que celui-ci est divisé en trente-six parties, on compte aussi trente-six divinités du second ordre; ses 360 degrés sont régis par autant de génies. Le soleil lui-même change de nom; après le solstice d'été, il est représenté par Horus, vigoureux et le visage barbu; après le solstice d'hiver, il devient Harpocrate, dieu boiteux; aux périodes croissantes ou décroissantes de sa carrière se rapportent les fêtes d'Isis et d'Osiris. Ailleurs, la lune en croissance est appelée Bubaste, et Bouto lorsqu'elle est pleine. C'est ainsi qu'on séparait d'une divinité principale ses propriétés, ses manifestations et ses attributs.

Chez les Grecs, les divinités sont aussi en rapport avec les révolutions sidérales, et les planètes y prennent des noms de dieux; au printemps, les Bacchantes célèbrent les fêtes de

Dionysius, dieu solaire ; les rites d'Éleusis ont pour objet le soleil et la lune ; l'hiérophante est la figure du premier, l'épibome de l'autre. Les dieux de l'Italie étaient de même planétaires, ainsi que ceux de l'Arabie, du Thibet et de la Chine.

Il est certain que c'est de l'astronomie que dérivaient, en grande partie, les fêtes des peuples anciens, surtout celles des Égyptiens, des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains ; en effet, elles se divisent généralement en lunaires et solaires. La combinaison de ces fêtes, qui sont fixes, avec les mobiles, produisit une grande complication dans les calendriers. Les Grecs et les Romains avaient distribué six mois entre Jupiter, Neptune, Apollon, Mars, Vulcain, Mercure, et six autres entre Junon, Cérès, Minerve, Vénus, Diane, Vesta ; c'est du nom de cette dernière qu'on a déduit celui de *festa*, fête. Un grand nombre de fêtes ont leur origine dans le calendrier, quoique plus tard on les ait mêlées à des traditions historiques ou mythologiques.

Idolâtrie. Aux divinités planétaires s'associe le culte des phénomènes et des éléments comme puissances vitales et fécondantes ; elles sont vénérées d'abord sans avoir de simulacres, puis sous forme de cône, de cube, de disque brillant, de colonnes, de pierres tombées du ciel (1), et principalement sous l'emblème expressif du phallus ; car nous le voyons souvent figurer dans les cérémonies antiques : il ornait, en petits amulettes, le cou des jeunes filles grecques et romaines, et, sous d'énormes proportions, il se dressait devant les temples indiens et ceux de la mère déesse de Phrygie. Plus tard, par suite de cet éternel penchant de la nature humaine à tout assimiler à elle-même, les dieux furent représentés sous la figure de l'homme ; leurs noms et leurs attributs se multiplient alors, et, avec eux, leurs histoires et leurs généalogies. Cette personnification aide à la diffusion des connaissances astronomiques et des cosmogonies ; puis le vulgaire exagère, le temps altère, les passions corrompent, et, de là, les extravagances des mythes, les rites énigmatiques, les orgies féroces et licencieuses.

Symboles. Les formes mythique et symbolique sont pourtant celles sous

(1) Βαιτύλια, Βαιτύλοι, du phénicien *Bethel*. Voy. MUENTER, *Ueber die vom Himmel gefallene Steine der Alten*. Nous trouvons dans la Bible l'autel de Bethel érigé par Jacob, la ville de Bethulie, etc. Les Chinois s'occupèrent aussi très-anciennement de l'observation des aérolithes, qu'ils appelaient *sing yun tsching chu*, étoiles tombantes changées en pierres. Les païens continuèrent très-tard à adorer quelques-unes de ces pierres, auxquelles on peut aussi rattacher la Kaaba des musulmans.

lesquelles se rangent le plus naturellement les idées religieuses des anciens temps. Chaque chose, dans la nature, put être envisagée et accueillie comme un symbole, grossier d'abord, jusqu'à ce que l'esprit eût découvert des rapports entre les choses et les idées qu'elles représentaient. Le bouc fécondateur et générateur fut la victime expiatoire immolée par le pâtre pour le salut du troupeau; la génisse représenta la terre par sa fécondité; le bœuf, le cheval, compagnons de l'homme, furent les animaux destinés au sacrifice; le ciel lui-même se pleupla de symboles, comme les signes du zodiaque, les cent bras de Briarée, le double visage de Ganesa, Saturne dévorant ses propres enfants, les Danaïdes emplissant leur tonneau sans fond, les Parques filant la vie humaine. Mais, de même que les mots eurent dans l'origine une valeur désormais perdue, ainsi se perdit la signification des symboles, et Platon et Zénon nous paraissent aujourd'hui plus ingénieux que vrais dans leur explication de ceux d'Homère, qui florissait peu de siècles avant eux.

Les mythes découlent de sources innombrables. L'étranger qui apporte de loin les arts et les habitudes sociales, qui acquiert la domination par des qualités brillantes, par de grandes entreprises, se conciliera l'estime de la foule, qui ne sait jamais échapper aux exagérations : sa mort cause les plus vifs regrets; l'éloignement le grandit, l'adulation ou la reconnaissance l'invoque; on en fait un dieu ou un demi-dieu, et bientôt son histoire est toute miraculeuse. Un animal extraordinaire, un phénomène physique viennent-ils à saisir l'imagination, un mythe s'en empare et les perpétue; les souvenirs mêmes de la plus haute antiquité, vus à travers le brouillard des siècles, prennent un aspect vague et prodigieux, se compliquent de légendes calendaires, s'accumulent sur un seul personnage, qui, dépassant la mesure humaine, va se placer au rang des immortels. La langue, de son côté, figurée, capricieuse et toute sensuelle chez les premiers peuples, produit de nouveaux mythes en multipliant les personnifications et les faits; puis, lorsqu'elle passe chez d'autres peuples, elle prend un aspect étranger qui ne permet plus de reconnaître son origine. Les noms significatifs auxquels l'Asie confiait les idées qu'elle voulait consacrer, perdirent leur signification en arrivant parmi les Grecs, étymologistes prévenus et peu instruits (1), d'autant plus que la religion, qui d'ordinaire s'appuie sur les traditions, con- Mythes

(1) Parce que l'on aura dit, comme éloge, Pelops à l'épaule d'ivoire, la foule, pour expliquer ces mots, aura fabriqué la fable du forfait de Tantale. *Myge* veut dire pommeau; on partit de là pour dire que Mycènes fut bâtie par Per-

serve avec jalousie le souvenir du passé, et maintient encore l'ancien langage lorsqu'il est tombé en désuétude. Nous trouvons partout, en effet, une langue sacrée, qui n'est autre que la langue primitive avant qu'elle eût été modifiée par l'usage; ainsi le latin que parlaient nos pères est conservé dans la liturgie.

Le vulgaire, ne comprenant pas, supposait des mystères, et, dans son ignorance, ou il se trompait lui-même, ou il aidait à l'imposture d'autrui.

Aussitôt que l'on a personnifié un être quelconque, il faut lui attribuer des idées, des sentiments, des affections humaines. Une petite rivière, qui a reçu en grec le nom d'*Io* indiquant sa propriété, est qualifiée de cornue à cause de ses nombreux détours; puis on en fait une génisse, animal qui porte des cornes, et son cours fournit bientôt la trame d'une fable complète. L'imagination grecque, éprise du beau, ne se contentera plus de pierres grossières tombées du ciel; elle les nommera Vulcain ou Phaéton, et dira alors que l'un a été lancé d'en haut par la colère du maître des dieux, et que l'autre est tombé victime de son imprudence. Antée, personnification des sables africains qui confinent à l'Égypte, sera le fils de Neptune et de la Terre, géant dont la tête s'élève vers le ciel comme ces sables eux-mêmes lorsque le vent les soulève en tourbillons. Tous les efforts sont vains pour arrêter les progrès désastreux de leurs dunes; car ces dunes renversées se reforment et reprennent vigueur en touchant la terre leur mère, jusqu'à ce que l'on pense à creuser au pied de la chaîne Libyque de larges canaux que les sables ne peuvent franchir; ce sont là les bras robustes d'Hercule étouffant le géant suspendu dans les airs.

Les symboles eux-mêmes donnaient origine aux mythes; en effet, l'imagination, peu satisfaite de représentations qu'elle ne comprenait pas, forgeait pour les expliquer des récits à sa manière : c'est ainsi que nous voyons se répandre tous les jours dans nos villes mille fables sur certains édifices et certaines figures. Le vase niliaque des Égyptiens, surmonté d'une tête avec les oreilles

see, au lieu ou il avait perdu le pommeau de son épée, et qu'elle prit de là son nom. Ainsi Egisthe dut avoir été allaité par une chèvre (*ægos*), et la Béotie fut nommée ainsi du bœuf que Cadmus y rencontra; Homère dut être aveugle, les Cyclopes n'avoir qu'un œil. Dans la mythologie indienne, *Iqchvabu*, nom de la race des Sumates, fit dire qu'ils étaient sortis d'une citrouille, parce que ce mot est synonyme de *tumba, cucurbita lagenaris.* HERMANN, *de Mythologia Græcorum antiquissima* et *de Historiæ græcæ primordiis*, fait de l'allégorie et de la personnification les éléments uniques de la mythologie.

ornées de serpents, donna naissance chez les Grecs à un récit qu'ils rattachèrent à un héros de la guerre de Troie. Les coffres en forme de bœuf dans lesquels on renfermait, par une dévotion spéciale, certaines momies égyptiennes, produisirent la fable obscène de Pasiphaé. Les anciens, observant les rapports établis entre tous les produits de la création, imaginèrent une chaîne qui liait la terre au ciel. Ainsi, dans le Bagavat Gita, Crichna dit à Ariouna : « Connais en moi la seconde nature, nature excellente et supérieure, « dont l'essence est la vie de l'univers que je soutiens. Je suis la créa- « tion et la destruction de tout ; rien n'est plus grand que moi, ô « Ariouna. Ce monde visible est suspendu à moi *comme les perles* « *d'un collier au fil qui les retient.* » Peut-être dans les symboles représentait-on, en effet, le monde comme suspendu à une chaîne. Ceux qui en donnaient l'explication, auront dit que Jupiter tenait toutes les puissances et tous les corps attachés à l'Olympe par une chaîne d'or; Homère, ayant vu ce symbole et entendu le commentaire, en forma un récit épique qu'il encadra dans les événements de sa grande fable iliaque (1). Ici le symbole n'a pas encore perdu sa signification ; mais il en est d'autres dans le même poëme dont le sens est devenu plus obscur pour nous : Junon suspendue dans les airs avec des enclumes aux pieds, Vulcain, Briarée, et autres créations monstrueuses, sont si peu en harmonie avec la claire et simple pureté de l'épopée homérique, qu'elles trahissent leur origine orientale et nous donnent la preuve que la poésie grecque elle-même, lorsqu'elle recherchait plus le sens philosophique et religieux que la beauté des formes, enfantait aussi ses monstres (2).

Chaque âge, chaque peuple choisit à son tour, dans les traditions primitives ainsi altérées, ce qui lui convient le plus : l'enfance, des amusements, des contes, des fictions miraculeuses ; la jeunesse, les récits de la gloire des ancêtres; l'âge mûr, une morale parfois exagérée. Chacun y greffe quelque chose de ce qui lui appartient en propre ; le climat, la tribu, le gouvernement, les

Influence de la civilisation et du climat.

(1) « Je suis le plus puisssant des dieux ; en veut-on la preuve ? Suspendez au ciel une chaîne d'or à laquelle vous vous attacherez tous, dieux et déesses ; en tirant à vous, vous ne parviendrez pas à ébranler le grand Jupiter, raison suprême, en employant même toutes vos forces. Mais moi, si je le veux, je la ramènerai à moi avec la terre et la mer attachées à elle, puis je nouerai cette grande chaîne à la cime de l'immense Olympe, et toutes choses pendront de sa hauteur ; tant mon pouvoir l'emporte sur les forces des dieux et des mortels. » *Iliade*, VIII.

(2) Ainsi Uranus dépouillé de sa virilité dans Hésiode, Saturne dévorant les pierres, et autres mythes orphiques.

mœurs, sont transportés de la terre au ciel, et l'invisible est expliqué par le visible. Il en résulte que chaque mythologie devient l'expression de l'aspect sous lequel la nature se montre à chaque peuple. Les interminables récits du Nègre tiennent de son goût à rester nonchalamment en place pour moins souffrir de l'ardeur du soleil ; le Perse ordonne la cour céleste conformément à la hiérarchie terrestre qu'il a sous les yeux ; les dieux de l'Inde se baignent dans les lacs aux fraîches eaux et reposent parmi les fleurs ; l'imagination n'a point de frein pour ceux qui se plaisent dans la solitude. En vain chercherait-on à introduire chez un peuple la mythologie d'un autre ; la Volupsa de l'Islandais paraîtrait bien étrange au Brahmane, et l'Islandais ne saurait comprendre les Védas.

Parlez de religion à des Groënlandais, et demandez-leur :

Qui a créé le ciel et la terre et tout ce que vous voyez?

R. Nous ne savons pas. Ou bien : Ils n'ont jamais été faits et ne cesseront jamais d'exister.

D. Avez-vous une âme?

R. Oui, certes. Elle peut croître et se détériorer ; nos magiciens savent la soigner et la réparer, en donner une saine à celui chez qui elle est malade, en la tirant du corps d'un lièvre, d'un renne ou d'un enfant. Quand nous partons pour un long voyage, souvent notre âme reste au logis ; lorsque nous dormons, elle s'en va errant hors de notre corps, à la chasse, à la danse, à des assemblées.

D. Que devient-elle après la mort?

R. Elle va dans un séjour de bonheur au fond de l'Océan, où sont Torngarsuck et sa femme. Il y règne un été perpétuel, et le soleil ne s'y couche jamais ; il y a de belles eaux, une multitude d'oiseaux, des poissons, des veaux marins, et des rennes faciles à prendre ou déjà cuits dans une immense chaudière.

D. Et tous vont-ils là ?

R. Non ; seulement les bons, ceux qui travaillèrent beaucoup durant leur vie, qui accomplirent de grandes actions, et prirent un grand nombre de baleines et de veaux marins, qui souffrirent longtemps, qui furent noyés à la mer ou moururent en naissant.

D. Comment y vont-ils ?

R. Avec une grande peine ; ils mettent cinq jours au moins pour franchir une roche escarpée et tout ensanglantée.

D. Mais ne voyez-vous pas ces étoiles si brillantes? N'est-il pas plus vraisemblable que ce soit là votre séjour?

R. Nous y allons aussi, dans le ciel le plus élevé, au-dessus de

l'arc-en-ciel, et la route en est si facile qu'une ame peut dans la même matinée arriver dans la lune (qui fut autrefois un Groënlandais), y danser et jouer aux boules de neige avec les autres âmes. Ces lueurs que l'on aperçoit au nord, sont précisément des âmes qui s'amusent; elles vivent là sous des tentes, près d'un grand lac où sont des poissons et des oiseaux en abondance. Quand le lac déborde, il pleut ici-bas, et, s'il rompait ses digues, ce serait un déluge universel. Mais il ne va que des paresseux dans ce ciel-là; le séjour des hommes laborieux est au fond de la mer. Ceux de là-haut endurent souvent la faim; ils sont faibles, exténués et sans repos par suite du roulement du ciel. Là vont aussi les méchants et les jeteurs de sort; ils y sont tourmentés par des corbeaux qui les prennent par les cheveux, etc., etc.

D. Et comment l'espèce humaine a-t-elle commencé?

R. Kallak est éclos de la terre, et la femme de son pouce; celle-ci donna le jour à une Groënlandaise, qui enfanta les Cablunaets, c'est-à-dire les étrangers et les chiens, qui, par ce motif, sont également lascifs et féconds.

D. Jusqu'à quand durera le monde?

R. Il a déjà été détruit une fois, et tous les hommes périrent, excepté un seul, qui frappa la terre de son bâton, et il en sortit une femme avec laquelle il repeupla le monde. Maintenant il est soutenu sur des piliers tellement rongés par le temps, qu'ils craquent souvent, et il serait déjà tombé si nos magiciens n'y pourvoyaient pas.

D. Qu'est-ce donc que ces astres si beaux?

R. C'étaient autrefois des Groënlandais ou des animaux qui, dans différentes occasions, ont voyagé là-haut, et qui nous apparaisssent enluminés ou pâles, selon la nourriture qu'ils ont. Ces deux étoiles qui se rencontrent, sont deux dames qui se visitent; celle-là qui scintille est une âme en voyage; celle qui est plus grande (l'Ourse) est un renne; ces sept-là sont des chiens à la chasse de l'ours; ces autres (Orion) sont des hommes qui, s'étant égarés en poursuivant des veaux marins, allèrent jusqu'au ciel. Malina, assaillie de nuit par son frère, s'enfuit et monta au ciel, où elle devint le soleil, et Anninga, qui la poursuivait, la lune. Celui-ci tourne sans cesse autour de la jeune fille pour la joindre, mais en vain. Quand elle est lasse et épuisée (en décours), elle va quelques jours à la chasse du veau marin, puis elle revient reconfortée (1).

(1) HERDER, *Ideen zur Philosoph.*, *etc.*, et CRANZ, *Histoire des Groenlandais.*

Mélanges. Nous ne nous écartons pas de notre thème en exposant les opinions d'un peuple quel qu'il soit ; mais, si vous comparez cette théogonie avec les autres, le contraste vous révélera ce que peuvent sur l'imagination les idées habituelles. Les croyances et les traditions y mêleront des éléments nouveaux. Quelquefois un mythe physique se greffe sur un récit vulgaire, ou un accident naturel sur un fait national, ou bien une légende héroïque sur une combinaison astronomique ; le héros monte parmi les astres, et c'est une série d'exploits qui indique le cours d'une planète, ou bien c'est la morale qui dicte un précepte sous le voile de l'allégorie. Le soleil devient Hercule, et les douze cases du zodiaque autant de travaux : puis Hercule est pour les Grecs un aventurier ; pour les Phéniciens, un fondateur de colonies ; pour les Gaulois, un marchand ; c'est ainsi qu'Atlas représente le génie de la science, Prométhée, celui de la civilisation délivré par Hercule vainqueur des nomades. Les différents peuples se mêlent, et une race sacerdotale arrive portant le nom même du dieu (1) dont elle introduit le culte dans sa nouvelle patrie ; les populations plus grossières acceptent les rites et les dogmes de celles qui sont plus civilisées, comme elles accueillirent les Védas dans l'Inde, ou comme, dans la Chine, elles reçurent les livres canoniques remis en ordre dans la suite par Confucius. Souvent aussi les conquérants imposent leur culte aux vaincus, dont ils subjuguent ou abolissent les dieux ; d'autres, par un compromis, multiplient les divinités et établissent entre elles des catégories. Quelle lutte n'eurent pas à soutenir les Hébreux pour donner à Jéhovah la prééminence sur les dieux des Philistins ! Ormuz fut subjugué en Perse par Mithra, Brahma dans l'Inde par Siva et Vichnou, Osiris par Sérapis, Saturne par Jupiter ; ce sont les Titans qui escaladent le ciel de leurs prédécesseurs. Alors chaque peuple modifie la tradition selon son caractère, gai ou austère, poli ou grossier. Les Grecs, en s'agenouillant devant des idoles informes, leur communiqueront la vie et la beauté ; la grande déesse d'Éphèse, déposant ses voiles asiatiques et ses nombreux symboles, s'élancera, légère chasseresse et palpitante d'amour, à travers les montagnes. Apollon n'aura plus les têtes multiples de Vichnou fait homme ; mais, doué d'une beauté accomplie dans toute sa personne, il parcourra la terre à grands pas

(1) De là les nombreuses idoles qui, en Grèce, passaient pour l'œuvre de Jupiter (διοπετές) : Apollon apporta lui-même son culte à Delphes, Cérès à Éleusis, etc. Voy. *Scol.* sur PINDARE, *Olymp.*, XII, 10 ; et *Scol.* sur ARISTOPHANE, *Oiseaux*, 720.

en faisant résonner sur son épaule les flèches d'or de son carquois.

Influence des écrivains

La civilisation vint plus tard altérer ces inventions, et l'on tenta d'expliquer l'opinion religieuse, c'est-à-dire de la convertir en conviction scientifique. Ainsi arriva-t-il en Grèce lorsque, au temps de Pindare, les sentiments religieux se trouvèrent dominés par l'examen philosophique. Puis ce fut Euripide et les sophistes qui se prévalurent des légendes antiques pour donner cours à leurs conceptions souvent immorales, plus souvent pointilleuses ; un fait se présentait-il à eux, ils voulaient en trouver la raison (1), le peuple avait-il attribué à un seul héros les sentiments et les actions de plusieurs, ils prenaient à tâche d'anatomiser les caractères, en leur attribuant des inclinations personnelles, de sorte que le type d'un siècle, d'une nation, se concentra dans un seul homme ; ils furent secondés en cela par la poésie, qui effaçait les différences entre les cultes et les divinités partielles.

Explications de la mythologie.

Ce fut ainsi que les dieux pullulèrent en mille façons, et que les origines des religions s'obscurcirent. Cette multiplicité confondit les noms et les idées, les temps et les nations, les symboles anciens et les nouveaux, les personnages universels et les individus, les êtres allégoriques et ceux qui étaient réels. Le vulgaire adorait et ne pensait pas ; ceux qui pensaient, auraient voulu accorder la raison avec la foi : c'est pour cela que, de Phérécide et Héraclite jusqu'à l'empereur Julien, les esprits s'appliquèrent à trouver aux mythes des interprétations philosophiques. Les stoïciens expliquaient matériellement les symboles et les religions ; Évhémère ne voyait dans les dieux que de grands hommes placés dans l'Olympe ; ceux qui défendaient le polythéisme réduit aux abois par le christianisme, prétendaient trouver dans la mythologie les mystères d'une sagesse sublime. Quelques modernes, poursuivant cette investigation, considérèrent les mythes comme des faits historiques altérés (2) ; d'autres n'y aperçurent que des symboles astronomiques (3) ; Bacon y découvrit des germes cachés de doctrine morale et sociale (4) ; Vico, les premières conceptions de la

(1) Eschyle avait indiqué le châtiment de Prométhée, Euripide en puisa les motifs dans sa propre imagination.

(2) Bianchini, *la Storia universale provata co' monumenti* ; Ussérius, avant eux Diodore de Sicile, et, dans le siècle dernier, Banier, *la Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*. Quelques modernes ont fait de ce système une véritable plaisanterie en changeant Phaéton et Bellérophon en deux astronomes ayant échoué au beau milieu de leurs observations, Pâris en un rhéteur composant une harangue sur le mérite des trois déesses, etc.

(3) Dupuis, *Origine de tous les cultes*.

(4) *De Sapientia veterum*.

raison, les fruits printaniers de l'imagination, les commencements de l'ordre social, voilés sous des fictions sévères et des formes sensibles (1). D'autres y virent un ensemble de connaissances physiques représentées sous forme d'allégories; quelques-uns, un simple jeu de fantaisie. Tous se trompent, parce qu'ils sont exclusifs. La mythologie est, à nos yeux, l'une des formes les plus riches de la tradition de l'humanité, embrassant en deux grands rameaux les événements antiques et les antiques croyances. Elle nous offre comme un débris du monde primitif, resté pour continuer les religions et commencer l'histoire; mais nous l'avons vue sortir d'éléments si hétérogènes, les nuages qui l'enveloppent ont si souvent changé d'aspect, selon la position et les passions de ceux qui regardaient, que, dans notre conviction, pour aucun peuple elle ne saurait offrir un accord raisonnable; aussi n'est-ce que par fragments que nous avons tâché de nous en aider pour retracer l'histoire des temps obscurs.

Morale. Toute religion se compose de croyances et de morale: quelles que fussent les premières, les prêtres tendirent toujours à répandre la seconde au moyen du culte. Les idées s'en altérèrent néanmoins selon les opinions, les besoins, les passions, parce que deux principes opposés, le sensualisme et la barbarie, s'associent toujours dans l'antiquité. L'Astarté des Phéniciens, la grande déesse des Syriens à Hiéropolis, l'Aniti des Arméniens, avaient pour prêtresses des courtisanes et commandaient le sacrifice de la pudeur; de même en Grèce, à Rome, à Chypre, à Corinthe, en Sicile, des rites infâmes se célébraient en l'honneur de Flore, de Mutinus, de Cybèle, de Bacchus; des images obscènes ornaient les temples de l'Égypte, ainsi que ceux de Pompéia et d'Herculanum. Des fables aux honteuses amours semblèrent inventées pour rassurer les consciences et pécher sous la garantie des dieux. Il est vrai qu'en même temps on trouvait des prêtresses vierges à Dodone, à Éphèse, dans les thesmophories; et c'étaient les divinités voluptueuses qui imposaient elles-mêmes cet état, ou, du moins, une abstinence temporaire, pour une neuvaine peut-être, avant la solennité.

Mais une autre idée, celle d'une grande faute et d'une rédemption possible suggère les sacrifices, qui n'ont pas tant pour objet de faire hommage des prémices à la divinité miséricordieuse que de déjouer les puissances des ténèbres, et de détourner sur la

(1) *Passim.* Mais voir surtout une note au chapitre XXX de la dernière partie du livre *de Constantia jurisprudentis*.

victime les châtiments encourus (1). C'est, dans ce but, qu'on choisissait les animaux de plus grand prix ; on alla même jusqu'aux sacrifices humains, et leur extension prouve que l'erreur la plus redoutable est celle qui, dans sa nature intime, se mêle à un sentiment profond mais confus de la vérité.

Dans le même temps où l'on sanctifiait la volupté, des victimes humaines souillèrent les autels de presque toutes les nations antiques. La Grèce elle-même ne fut pas exempte de cette barbarie, non-seulement au temps des Argonautes et quand Agamemnon et Aristodème immolaient leurs propres filles, mais bien plus tard, lorsque, le sixième jour du mois thargélion, les Athéniens sacrifiaient un homme et une femme pour la santé publique (2), et que Thémistocle égorgeait deux jeunes garçons pour se rendre les dieux propices dans le combat de Salamine.

Il est vrai que vouloir juger des mœurs par les croyances, serait souvent une cause d'erreur. Les Romains sacrifiaient à la peur ; Lucrèce avait de la dévotion pour Vénus, tandis que le Kalmouk, bien qu'il adore une idole d'argile, ne se plie pas aux douces doctrines du lamisme. Toujours les enfants de la chair se séparèrent de ceux de l'esprit, et l'autorité de la loi morale ne saurait être anéantie par les fables religieuses. C'est vers l'accomplissement de cette loi éternelle que les hommes dirigeaient leurs actions, plutôt que vers l'imitation des dieux ; bien qu'obscurcie, la confiance en un Dieu supérieur et dirigeant tout, ne périt jamais. C'est pour cela que Zaleucus inscrivait en tête de sa législation qu'avant tout il importe de connaître la nature de Dieu. On jurait par les dieux, on redoutait d'encourir leur colère ; Apollon Pythien proclamait que *la piété des mortels est aussi chère aux dieux que l'Olympe lui-même*. Pindare chantait que la sagesse dérive de Dieu (3), que Dieu est le modèle des rois, qu'il créa et enseigna tout ce qu'il y a de beau au monde (4) ; Cicéron disait plus tard que tout ce qu'il y a de beau et de bon vient de Dieu, que des hommes vient tout ce qui est mauvais (5). C'étaient là, toutefois,

(1) Les Védas contiennent les moyens révélés pour éviter les trois peines, c'est-à-dire le mal qui procède de nous, des objets extérieurs et des causes supérieures. Le principal moyen est le sacrifice : « Celui qui accomplit un *aswa medha* (immolation du cheval) acquiert tous les mondes, triomphe de la mort, expie les péchés et les sacriléges. »

(2) Cette cérémonie s'appelait χαθαρόν, purgation. V. J. TZETZÈS, *Chil.*, V, 23 ; VIII, 239. — MEURSIUS, *Lect.*, lib. IV, 22, et *Græcia feriata*, lib. IV, *in Thargeliis*.

(3) *Olymp.*, X, 10.

(4) STOBÉE, tit. 48, 63.

(5) *De Natura deorum*, II, 35 ; III, 39.

des sentences de philosophes, tandis que le vulgaire, qui n'était pas instruit à leurs écoles, avait sous les yeux trop de déplorables exemples, sans parler même de l'innombrable foule d'esclaves qui croupissait sans divinités et sans morale.

Prêtres. Les religions ne furent donc pas l'invention des prêtres; l'imposture ne fit que les adopter, et propager des songes pour des réalités. Les premiers prêtres sont représentés par le patriarche de la tribu, qui offre le sacrifice, conserve la mémoire des révélations divines et des connaissances primitives, dicte au nom de Dieu les commandements moraux, c'est-à-dire ceux de la justice et les applique aux cas journaliers. En se répandant au milieu de gens grossiers, les prêtres les trouvent occupés de satisfaire aux besoins et aux divers emplois de la vie matérielle, de sorte que c'est à eux que reste le privilége du savoir qu'ils ont le temps de cultiver; ils sont astronomes, physiciens, médecins, historiens. Voilà pourquoi les sciences s'offrent d'abord sous l'aspect religieux; les germes de la civilisation se propagent sous le voile des cosmogonies religieuses; car, depuis les thesmophores jusqu'à nos missionnaires, la religion a toujours été considérée comme le principal moyen d'arracher les peuples à la barbarie.

Mystères. Mais peu d'hommes savent résister à la tentation du pouvoir. Sentant combien la science et le culte les rendent supérieurs au vulgaire, les prêtres songent à ne lui communiquer que ce qui est nécessaire pour assurer leur puissance, et ils enveloppent le reste d'un voile épais. Alors les mythes cosmogoniques, de simples qu'ils étaient, deviennent multiples et compliqués; les connaissances livrées à la foi implicite des contemporains, comme vérités absolues, sont déposées dans des symboles; la tradition primitive est étouffée de plus en plus, et d'obscures métaphores, des caractères mystérieux, des expressions énigmatiques, confondent l'intelligence et égarent la conscience (1). De là, deux doctrines, l'une

(1) Les écrivains qui ont traité des mystères sont :

MEURSIUS, *Eleusina, sive de Cereris Eleusinæ sacro et festo.*

SAINTE-CROIX, *des Mystères de l'antiquité;* Paris, 1765.

LENTZ a ajouté des notes précieuses à la traduction allemande de cet ouvrage.

P. N. ROLLE, *Recherches sur le culte de Bacchus, symbole de la force reproductive de la nature, considérée sous ses rapports généraux dans les mystères d'Éleusis, et sous ses rapports particuliers dans les Dionysiaques et les Triétériques;* Paris, 1824.

A. VAN DALEN, *de Oraculis veterum ethnicorum dissertationes sex;* Amsterdam, 1700. L'ouvrage est des plus importants, mais il manque de vues larges et coordonnées, qui se font aussi désirer dans celui de

J. GRODDEK', *de Oraculorum veterum quæ in Herodoti libris continen-*

ésotérique, intérieure et secrète, plus voisine de la vérité, mais souvent souillée de pratiques magiques; l'autre *exotérique*, qui, secondant la disposition de la foule à diviniser la nature, abuse des images, et mêle les idées du monde sensible à celles du monde moral (1). La première était enseignée dans les mystères aux prêtres seuls; mais, lorsque ceux-ci étaient vaincus par les guerriers, ou qu'ils traitaient avec eux, peut-être étaient-ils obligés d'en initier quelques-uns à leur secret; ce qu'ils faisaient à la suite de longues et difficiles épreuves.

Cependant, comme la religion publique, pour servir à l'art, perdait chaque jour de sa profonde signification, et détournait par le polythéisme de l'unité du principe universel, laquelle est le but de toutes les investigations philosophiques, les penseurs durent chercher quelque chose de meilleur, et se sentirent plus libres dans la réflexion. Plus la religion publique s'abaissait, plus ils firent d'efforts pour satisfaire d'eux-mêmes aux besoins de l'âme, en

tur natura, commentatio; Gœttingen, 1786. — Sur les oracles et sur les sibylles :

FABRICIUS, *Bibl. græca*, vol. I, 136 et suiv.

FRÉRET, *Sur les recueils des prédictions écrites qui portaient le nom de Musée, de Bacis et de la Sibylle*, t. XXIII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

B. THORLACIUS, *Libri sibyllistarum veteris Ecclesiæ crisi subjecti*, Copenhaghen, 1815.

A. MAJUS, Σιβύλλης λόγος ΙΔ; Milan, 1817.

CLAVIER, *Mém. sur les oracles anciens;* Paris, 1818.

PAYNE KNIGHT, *Inquiry into the symbolical langage*, ouvrage qui l'emporte peut-être sur tous les autres.

— Voyez encore sur les mystères de Cérès et de Proserpine, et sur les mystères en général : VOSS, *Ueber den Ursprung mystischer Tempellehren*, dans le tome III de ses *Lettres mythologiques*, Stuttgard, 1827; LOBEK, *Aglaophamus*, 1829; O. MÜLLER, article *Eleusinia* de l'*Allgemeine Encyclopædie*, de Halle, 1re section, vol. XXXIII, 1840; PRELLER, *Demeter und Persephone*, Hambourg, 1837; puis ses articles *Eleusinia*, *Mysteria*, *Persephone*, *Thesmophoria* de la *Real-Encyclopædie* de Pauly; HAUPT, *Sur les Eleusinies*, dans les *Archives de philologie et de pédagogique*, en allemand, II, 2; STUHR, *die Religionssysteme der Hellenen*, p. 377-492; GERHARD, *Prodromos*, et *Hyperboreisch-Romische Studien;* CREUZER et GUIGNIAUT, 3e partie du tome III des *Religions de l'antiquité;* LENORMANT et DE WITTE, *Élite des monuments céramographiques;* CH. MAGNIN, *Études sur les origines du théâtre antique*, Paris, 1838. (Note de la 2e édition française.)

(1) Lobek suppose que l'origine des mystères fut cette superstition qui faisait croire qu'un peuple pouvait aliéner à un autre ses divinités nationales s'il parvenait à connaître leur nom et leurs rites, ce qui rendait à ce sujet le secret très-important. Il nous semble que c'est encore là un de ces cercles vicieux dans lesquels tombent souvent les spéculations historiques, et par suite desquels on suppose précisément ce qu'il s'agit de trouver.

cherchant les rapports vrais entre celle-ci et Dieu. Homère ne parle pas de mystères; d'où l'on pourrait conclure qu'ils prirent naissance dans l'âge de transition, entre les fantaisies de l'imagination et les premières réflexions de l'âge mûr.

La base principale des mystères était le secret; il fut conservé avec une telle jalousie, que toute la curiosité de l'érudition n'a pu en découvrir que quelques cérémonies extérieures. Les hommes ayant l'habitude de considérer comme chose très-sainte ou très-criminelle ce qu'ils ne comprennent pas, les bruits les plus divers coururent au sujet des mystères, considérés ou comme un dépôt de vérités sublimes, ou comme un raffinement d'impostures, ou comme une occasion de turpitudes. Les mystères en l'honneur de Déméter et de Perséphone avaient été apportés aux Éleusiniens, qui en furent longtemps les seuls dépositaires; mais, vaincus par les Athéniens, ils durent leur en communiquer les cérémonies, qui plus tard devinrent communes à tous les États de la Grèce et formèrent un des liens de leur nationalité. Les hommes les plus distingués, sages, guerriers, littérateurs, demandaient leur initiation à ces mystères. Ils se conservèrent toujours purs de profanation; car, le lendemain de leur célébration, le sénat d'Athènes se réunissait pour examiner si quelque abus ne s'y était pas introduit. Cicéron les appelle le plus grand bienfait dont on fût redevable à Athènes, « parce qu'ils enseignèrent non-seulement à « vivre heureux, mais à mourir tranquille en se confiant dans un « plus bel avenir (1). » On y chantait cet hymne d'Orphée : « Contemple la nature divine, éclaire ton intelligence, gouverne « ton cœur, marche dans les voies de la justice. Que le Dieu du « ciel soit toujours présent à tes yeux; il est unique, il existe par « lui-même, et tout autre être dérive de lui, est soutenu par lui. « Jamais l'œil d'un mortel ne l'a vu, et lui voit tout. » Le flambeau allumé qui se passait de main en main, symbolisait peut-être cette perpétuité de la vie du monde. Un Dieu suprême, l'éternité de la matière, l'âme immortelle, émanée de Dieu et divisée en autant de parcelles qu'il y a d'individus dans la nature; la divinité des éléments et des corps célestes, le libre arbitre, un jugement après la mort, la métempsycose et l'éternelle félicité après que les peines expiatoires avaient été subies, tels étaient, à ce qu'il semble, les dogmes enseignés dans ces mystères. L'unité de Dieu se décomposait pourtant dans la trinité d'un

(1) *De Legibus*, II. On pourrait multiplier facilement les passages des anciens où il est fait mention de la sublimité des doctrines enseignées dans ces mystères.

principe actif, d'un principe passif, et dans le symbole du monde produit par tous deux, Isis, Osiris et Horus; Bacchus, Cérès et Iacchus; on leur associait quelquefois le dieu du mouvement, Thaut ou Mercure (1).

Il semble donc que les religions secrètes servirent à satisfaire le besoin moral, lorsque la religion publique n'y répondait plus, et que les mystagogues tentèrent de suppléer à ce qui manquait au culte public; ils auraient même été chargés de purifier les âmes avec des formes plus antiques, mais qui alors seulement furent systématisées.

Ces doctrines n'étaient exposées que selon les degrés franchis par les initiés, et encore ce n'était jamais ouvertement, mais au moyen de certaines formules proverbiales et concises qui demeuraient inintelligibles aux esprits moins éclairés; si jamais le secret s'en trouvait violé, elles devenaient une source d'erreurs nouvelles par la diversité des interprétations (2). Les symboles mêmes sous lesquels elles étaient voilées, pouvaient être différemment interprétés et enfanter ainsi d'autres illusions.

Platon dit : « Je n'ose alléguer ici la doctrine enseignée dans les mystères, que nous sommes ici-bas attachés à un poste que nous ne pouvons abandonner sans permission. »

Quand le christianisme combattait l'idolâtrie, les défenseurs de celle-ci s'ingéniaient à la soutenir en montrant que les doctrines secrètes étaient différentes de celles qui étaient divulguées. Olympiodore, dans un commentaire sur le *Phédon*, que M. Cousin a lu à la Bibliothèque royale de Paris, dit : « Dans les cérémonies sacrées, on commençait par la lustration publique (καθάρσεις πάνδημοι), puis venaient les purifications plus secrètes (ἀποῤῥητοτέραι); les réunions (συστάσεις), puis les initiations (μυήσεις), enfin les intuitions (ἐποπτεῖαι) leur succédaient. Les vertus morales et politiques correspondent aux lustrations publiques; les vertus purificatrices qui détachent du monde extérieur, aux purifications secrètes; les vertus contemplatives, aux réunions; ces mêmes vertus dirigées vers l'unité, aux initiations; enfin l'intuition pure des idées, à l'intuition mystique.

(1) « Tout ce qui existe est ou l'idée, ou la matière, ou l'être sensible produit par eux. » Timée de Locres.

(2) Pausanias dit que les Sages de la Grèce enveloppaient leurs pensées de formes énigmatiques, au lieu de les exposer ouvertement (VIII, *Arcadie*, 8); et que la concision était le caractère de l'enseignement religieux (*Béotie*, 30). Saint Clément d'Alexandrie dit dans le livre V des Stromates : « Tous les théologues étrangers ou grecs révèlent les causes des choses, et enseignent la vérité au moyen d'énigmes, de symboles, d'allégories, de métaphores et semblables figures. »

« Le but des mystères est de ramener les âmes à leur principe, à l'état primitif et final, c'est-à-dire la vie en Jupiter, de qui elles sont descendues avec Bacchus, qui les y reconduit. Ainsi l'initié habite avec les dieux, selon le dégré des divinités qui président à l'initiation.

« On a deux espèces d'initiations : celles de ce monde, qui sont pour ainsi dire préparatoires, et celles de l'autre, qui complètent les premières.

« La philosophie et la mythologie s'accordent. Celui qui s'applique peu volontiers à la première n'en recueille pas les fruits ; de même celui qui s'arrête au premier degré de l'initiation. Quand Socrate dit que l'âme est plongée dans la fange, il veut dire qu'elle s'abandonne et cède aux choses extérieures, et se fait corps pour ainsi dire ; lorsqu'il dit qu'elle est reçue parmi les dieux, il entend qu'elle vit de la même manière et sous la même loi que les dieux. »

La morale y était fondée sur la connaissance des pouvoirs divins par lesquels la nature est fécondée. L'initiation dans laquelle sont représentés le passage de l'état sauvage à la civilisation (1), et les peines et les joies d'une vie future, était accordée en récompense à la vertu (2). Il est certain que les dogmes des mystères contribuèrent efficacement à former l'esprit public en Grèce et en Égypte, et profitèrent à l'éducation morale, au développement de la pensée, à la vie ; ils l'emportèrent de beaucoup sur la mythologie vulgaire et la poésie, en montrant, avec une profondeur plus sévère, la nature humaine et les relations avec le monde invisible. Mais le secret servait d'aliment à un grand nombre d'erreurs, et la fraternité jurée dans les ténèbres, à de graves abus ; il paraît d'ailleurs que les opérations magiques n'y étaient pas étrangères. Ainsi donc, là encore, comme dans tout le reste des croyances antiques, la vérité avait perdu son guide intérieur ; à côté d'un mysticisme sublime, s'établissaient de mauvaises et dangereuses doctrines.

Initiations. Ce que nous savons sur les mystères concerne spécialement ceux d'Eleusis ; ils doivent avoir été introduits de l'Égypte et de l'Asie par Eumolpe et par Orphée, les deux mystagogues les plus fervents (3). Les rites de l'initiation vinrent aussi de l'Égypte, et nous

(1) Dans les mysteres d'Eleusis, le néophyte entrait revêtu de peaux de bêtes sauvages.

(2) Hippocrate ayant secouru les pestiférés, les Athéniens décrétèrent qu'il serait initié aux mystères de Cérès.

(3) M. Lobek, qui a rassemblé, dans son *Aglaophamus* (l. I), tous les témoi-

connaissons en partie ceux qui s'y pratiquaient dans les mystères d'Isis. L'ordre de l'univers y était symbolisé, et le néophyte devait triompher dans sa lutte contre les quatre éléments. Il traversait d'abord seul, une lampe à la main, des souterrains mornes et ténébreux, à l'extrémité desquels se trouvait un gouffre profond taillé à pic ; il fallait qu'il y descendît par une échelle en fer appliquée contre la paroi escarpée. Arrivé presque au bas, une ouverture lui permettait de gagner un sentier en spirale qui le conduisait au fond du précipice ; un initié suivait de loin le néophyte, auquel son retour en arrière aurait coûté la vie.

A cette profondeur, l'initié indiquait au néophyte deux grilles, l'une de bronze, l'autre de fer, derrière lesquelles s'étendaient d'interminables galeries éclairées par des lampes et des torches. Il l'introduisait par la grille de bronze, qui, en retombant sur lui, faisait retentir ces cavernes d'un fracas sinistre. Alors commençait l'épreuve du feu ; après avoir longtemps erré dans ce labyrinthe, le néophyte rencontrait trois hommes armés qui lui proposaient ou de rebrousser chemin, ou de rester pour toujours dans ces souterrains, s'il ne sortait vainqueur de toutes les épreuves. Choisissait-il le dernier parti, soudain éclatait une lumière éblouissante; il avait devant lui une voûte embrasée comme une fournaise, et il devait, pour la traverser, marcher à travers une grille de fer rouge, en posant le pied dans les interstices serrés des barres dont elle était formée. Bientôt après, il devait se précipiter dans un torrent, large, profond, impétueux, et le passer à la nage avec sa lampe. Parvenu sur l'autre rive, il trouvait les vêtements qu'il avait laissés au bord opposé, et arrivait à un pont-levis au bout duquel était une porte d'ivoire. Lorsqu'il avait tenté en vain de l'ouvrir, il saisissait deux anneaux qui y étaient attachés, et le pont se dérobait aussitôt sous ses pieds; un tourbillon de vent éteignait sa lumière, et il restait suspendu sur un abîme. Bientôt les

gnages anciens sur l'introduction des mystères à Éleusis, se montre frappé de la contradiction des documents qui pourraient jeter du jour sur la véritable origine de ces rites antiques. Il ressort cependant des faits généraux qu'il a constatés : 1° que des Thraces ont pénétré, à une époque très-reculée, dans l'Attique et à Éleusis ; 2° qu'ils y ont soutenu une guerre, soit contre les Athéniens, soit contre les habitants d'Éleusis; 3° qu'un roi d'Athènes sacrifia une ou plusieurs de ses filles à la Cérès-Proserpine dont les Thraces apportaient le culte avec eux ; 4° que l'établissement des mystères de Cérès fut la condition de la paix, et qu'un Thrace appelé Eumolpe a été le premier pontife de ces rites, qui n'auraient donc pas l'Égypte pour patrie. Voyez à ce sujet une note de M. A. Maury, dans la 3e partie du t. III *des Religions de l'antiquité*, p. 1,131 à 1,137; Paris, 1851. (Note de la 2e édition française.)

anneaux cédaient et le déposaient au seuil d'une porte d'ébène. Là, les épreuves étaient terminées. Un huissier le conduisait, les yeux bandés, devant le collége assemblé, où il se trouvait introduit après avoir répondu aux questions qui lui étaient adressées ; un prêtre lui retraçait toute sa vie passée, lui exposait les statuts de l'initiation, et lui faisait les menaces les plus terribles pour le cas où il en divulguerait ou en violerait les lois. L'initié, agenouillé, la pointe d'une épée sur la gorge, jurait fidélité et discrétion ; après quoi, on lui ôtait le bandeau, et le mystère s'offrait à ses regards.

Est-ce-là de l'histoire ? est-ce de la poésie ? Qui pourrait assigner les limites de l'une et de l'autre ?

Oracles.

Les oracles furent, dans la main des prêtres, un autre instrument de civilisation et de puissance très-efficace. Dans les siècles éclairés, l'homme cherche une pâture à ce désir si naturel de prévoir l'avenir dans l'observation du passé, et dans ce long enchaînement de faits antécédents et successifs, qui sont ou que l'on regarde comme des causes et des effets. Mais, quand la disette de souvenirs rend difficiles les calculs de la prudence, les esprits grossiers sont assez enclins à réclamer des dieux le conseil et la prévision. Nous pourrions encore voir dans les oracles une réminiscence des prophéties, au moyen desquelles Dieu avait levé le voile de l'avenir aux regards de ses élus.

Les Égyptiens ne croyaient pas qu'il fût au pouvoir d'aucun homme de prophétiser ; c'était pour eux le privilége des dieux, et seulement dans quelques temples déterminés, parmi lesquels le plus célèbre était celui de Jupiter Ammon. Ce fut de là et de la Phénicie que vinrent ceux de la Grèce, qui exercèrent tant de pouvoir sur la destinée de ce pays, en concentrant et en régularisant l'influence que les prophètes isolés avaient chez d'autres peuples (1). Au milieu des orages de la démocratie grecque, les prêtres, observateurs calmes, pouvaient donner de bons conseils et prévoir les conséquences des faits ; leurs

(1) Comme dans Israel, où le prophète était une opposition tout ensemble et une surveillance pour le gouvernement. Chez les Chananéens, Balaam. Le recueil de *van Dalen* sur les oracles, est précieux : *De oraculis veterum ethnicorum dissertationes sex*, Amsterdam, 1700 ; mais il y manque des vues larges et combinées, que l'on voudrait encore trouver dans *Groddek, de Oraculorum veterum quæ in Herodoti libris continentur natura, commentatio*, Gœttingue, 1786. Sur les oracles et les Sibylles, voir :

FABRICIUS, *Bibliotheca græca*, v. I, p. 136 et suiv.

FRÉRET, *sur les prédictions écrites qui portaient le nom de Musée, de Bacis et de la Sibylle*, t. 23 des travaux de l'Académie des inscriptions.

CLAVIER, Mém. sur les oracles anciens.

Peut-être, PAYNE KNIGHT leur est supérieur, *Inquiry into the symbolical language*.

réponses étaient donc dictées, non par l'inspiration divine, mais par les simples calculs de la prudence. Pour peu qu'on se rappelle que les Amphictyons se réunissaient près de l'oracle de Delphes, on comprendra l'importance que prit celui-ci, importance telle qu'il devint un nouveau lien pour la confédération hellénique. L'imposture des prêtres et l'astuce des hommes d'État auront très-certainement contribué à l'illusion des oracles, qui savaient à temps caresser les puissants, peuples, rois ou philosophes (1). L'ambiguité même des réponses aidait à les faire trouver véridiques (2). C'était aussi quelquefois la réponse qui amenait les événements ; car la confiance ou le découragement qu'elle excitait produisaient l'audace ou l'hésitation qui contribuent tant au succès.

Cependant nous voyons plus d'une fois les oracles donner prise au sarcasme, soit lorsqu'on demandait comment Apollon, le dieu de la poésie, proférait des vers bien inférieurs à ceux d'Homère, soit quand un prêtre, comme dans Lucien, s'écriait : *O temple, tu es mon champ, ma vigne, la boutique qui me vaut tout mon revenu*. En effet, on dut abuser des oracles, tant pour satisfaire la curiosité particulière que pour tirer parti de la dévotion crédule. Mais on ne peut nier qu'ils aient été un moyen puissant de civilisation. Une de leurs réponses suffisait pour faire accepter au peuple ce qu'il aurait refusé à de longs raisonnements. C'est ainsi que Thémistocle persuada aux Athéniens d'abandonner leur ville aux torches incendiaires des Perses ; ce fut de Delphes que sortirent les conseils qui soutinrent le courage national et animèrent le patriotisme dans la lutte généreuse contre l'invasion étrangère. Les oracles, d'ailleurs, ne rendaient généralement que des décisions douces et morales. Quand Crésus est vaincu par Cyrus,

(1) Ils assuraient à Alexandre qu'il était fils de Jupiter. La Pythie *philippise*, disait Démosthène. Quand Lycurgue vint la consulter, elle s'écria : *Es-tu un dieu ou un homme ? Le dieu te commande de donner des lois à Sparte*. Auguste voulait, malgré la loi, épouser Livie, qui était enceinte, et l'oracle répondit qu'aucun mariage n'avait de plus heureuses suites que lorsque l'on prenait une femme déjà fécondée.

(2) Cresus demande à l'oracle s'il fera bien de marcher contre Cyrus, et l'oracle lui répond : *Si Crésus passe le fleuve, un grand empire tombera*. Que ce soit la Perse ou la Lydie qui succombe, le dieu aura deviné juste. Il répond à Pyrrhus, qui s'avance contre les Romains : *Aio te, Æacidas, Romanos vincere posse*, amphibologie des plus habiles. Un homme riche s'enquiert de l'instituteur qu'il donnera à son fils : *Homère et Pythagore*. Le fils meurt, et l'on interprète la réponse en ce sens que le jeune homme devait en effet aller chez les morts pour les écouter. Trajan, avant d'attaquer les Parthes, veut connaître l'oracle de Serapis, qui lui envoie des verges brisées : c'est signe de victoire ; mais pour qui ?

Apollon proclame qu'il subit le châtiment du meurtre commis en trahison par son quintaïeul sur un roi héraclide. Il déclare aux habitants de l'île de Chio que les dieux les ont en abomination, parce que, les premiers, ils ont établi un marché d'esclaves ; aux Athéniens, qu'ils ont outragé la Divinité quand, sous prétexte de la venger, ils se sont montrés cruels envers les Phocidiens. La faction populaire d'Éphèse bannit les riches et fait fouler leurs enfants aux pieds des bœufs ; peu après, les riches, vainqueurs, font oindre de poix et brûler les enfants de leurs ennemis : alors l'olivier sacré s'embrase de lui-même, et l'oracle ne veut plus se faire entendre. Les Sybarites demandèrent à Delphes combien durerait leur prospérité : *Tant que vous aurez plus de respect pour les dieux que pour les hommes,* leur fut-il répondu. Aux Locriens, s'informant comment finiront leurs funestes dissensions : *Donnez-vous de bonnes lois* (1). L'oracle de Delphes s'interposa pour qu'Athènes ne fût pas détruite lors de la guerre du Péloponèse. Celui de Jupiter, à Olympie, ne voulait pas être consulté par des Grecs en guerre contre des Grecs.

L'oracle le plus ancien et le seul dont l'*Iliade* fasse mention, est celui de Dodone. On racontait que deux colombes, prenant leur vol de Thèbes en Égypte, vinrent s'abattre, l'une à Dodone, l'autre en Libye, et, faisant entendre une voix humaine, ordonnèrent d'y fonder un oracle (2). A Dodone, les réponses étaient faites par les chênes et les éléments. La prêtresse prédisait l'avenir en interprétant le murmure d'une fontaine qui coulait au pied d'un chêne, ou selon que des vases de cuivre, suspendus près d'une figure du même métal, suspendue aussi, et dont la main tenait un fouet de cordes métalliques, résonnaient sous l'impulsion du vent. Celui qui interrogeait Trophonius devait se purifier ; on examinait alors les entrailles des victimes, et, si le résultat était propice, on menait le consultant, de nuit, au fleuve Hercynus, où il était oint par

(1) ATHÉNÉE, XII, 5. Scol. de Pindare, *Olymp.* X, 17. ÉLIEN, *S. V,* IV, 6. XÉNOPHON, *Hellen.* III, 2, 22.

(2) La célèbre légende de Jupiter Ammon et de la fondation de l'oracle de Dodone est rattachée par M. A. Maury à ces fables, d'une époque peu reculée, inventées par les Grecs pour relier les origines de leur religion à la religion égyptienne. Les Grecs qui naviguaient sur la côte d'Égypte, ayant connu de bonne heure le dieu Ammon et son temple célèbre, auraient été frappés des analogies que les caractères et les attributs de cette divinité offraient avec Jupiter. De là, la croyance que le Jupiter Dodonéen était le fils de l'Ammon de Libye ; de là aussi la fable des colombes, fondée sur le double sens du mot πελειάδες, qui signifiait à la fois des colombes et des prêtresses de Dodone. L'oracle libyen avait été vraisemblablement établi par des prêtres venus de Thèbes ; on donna la même origine à celui d'Épire. (Note de la 2e édition française.)

deux enfants; qui le conduisaient ensuite à la source, et lui donnaient à boire l'eau du Léthé et celle de Mnémosyne, de l'oubli et du souvenir. Lorsqu'il avait prié devant la statue de Trophonius, revêtue d'une tunique de lin et ornée des bandelettes sacrées, il se dirigeait vers l'oracle, sur une montagne au sommet de laquelle était une enceinte de pierres blanches avec des obélisques d'airain. Là s'ouvrait au fond d'un antre artificiel un pertuis étroit où l'on descendait par de petites marches, au bas desquelles on trouvait une grotte si basse qu'il fallait y pénétrer en rampant. A peine y était-on entré, qu'on se sentait entraîné par une force inconnue dans des lieux où l'avenir se faisait connaître aux uns par des visions, aux autres par la voix de l'oracle. On en sortait les pieds en avant, et l'on était conduit dans la chapelle du bon génie, où l'on écrivait, après avoir repris ses sens, ce que l'on avait vu ou entendu; les prêtres faisaient l'explication (1).

Jupiter Ammon faisait connaître sa réponse selon que sa statue se penchait à droite ou à gauche; le bœuf Apis à Memphis, et les poissons à Limyra, selon qu'ils mangeaient où non. Celui qui voulait interroger Mopsus apportait sa demande dans un billet

(1) Trophonius était, selon la fable, un célèbre architecte minyen, fils d'Erginus, ou de Valens et de Phronia. Il avait construit, de concert avec son frère Agamède, le temple d'Apollon à Delphes et le monument où le roi de Hyria, en Béotie, renfermait ses trésors. Pausanias raconte que les deux frères avaient placé, dans le mur extérieur de ce dernier édifice, une pierre qui s'enlevait aisément du dehors. Ils pénétraient ainsi jusqu'au trésor, où ils puisaient à volonté. Le roi s'en aperçut et plaça dans l'intérieur un piége où Agamède fut pris. Trophonius, ne pouvant le délivrer, lui coupa la tête, qu'il emporta pour qu'on ne pût reconnaître quels étaient les spoliateurs. La terre engloutit Trophonius en punition de son crime. Plutarque et Pindare disent au contraire que les deux frères ayant demandé à Apollon une récompense pour le temple qu'ils lui avaient élevé, il promit en effet de les récompenser le septième jour, et que, ce jour venu, ils s'endormirent d'un éternel sommeil. Quoi qu'il en soit, une longue sécheresse ayant désolé la Béotie quelque temps après la mort de Trophonius, la Pythie ordonna de le consulter. On découvrit l'antre où il avait disparu, qui devint dès lors l'un des plus célèbres oracles de la Grèce. O. Müller croit cette légende antérieure à celles que les Grecs recueillirent chez les Égyptiens au temps de Psammétichus. Le principal caractère du mythe de Trophonius est, selon lui, d'être agraire. Les anciens supposaient que l'agriculture établissait des rapports entre le monde souterrain et le monde extérieur. Extraire les métaux précieux des entrailles de la terre, et récolter le blé qu'elle produit, leur paraissait une espèce de larcin fait aux divinités infernales. L'architecte qui perçait les murailles pour ravir un trésor, se rapprochait de celui qui ouvre le sein de la terre pour lui confier des semences, et plus tard lui ravir ses moissons. Cicéron (*De Nat. Deor.*, III, 27) identifie Trophonius avec Mercure ou l'Hermès Chthonius, auquel les Athéniens consacraient des vases remplis de semences de toute espèce. (Note de la 2e édition française.)

scellé qu'il déposait sur l'autel ; puis, enivré, il s'endormait sur les plumes des victimes, et l'augure se tirait du songe qu'il avait eu. On jetait les sorts à Préneste et à Antium ; ailleurs, ceux qui désiraient savoir l'avenir se bouchaient les oreilles, et il leur était révélé par les premières paroles qu'ils entendaient en sortant du temple.

Nous ne nous arrêterons pas à parler des augures tirés du vol et du chant des oiseaux, des vers d'Homère qui tombaient les premiers sous les yeux, des entrailles des victimes, des songes, de mille accidents naturels, tous ces modes n'étant que des moyens privés ; mais nous ne saurions passer sous silence le plus illustre entre tous les oracles, celui de Delphes, que Tite-Live appelle l'oracle commun du genre humain. Le premier temple, ainsi que nous l'avons dit, n'était qu'une hutte construite de branches de laurier ; le second fut un tronc dans lequel les abeilles vinrent déposer leur miel ; le troisième, construction admirable de Vulcain, fut englouti par la terre ; le quatrième fut l'œuvre d'Agamède et de Trophonius ; le cinquième, des Amphictyons. Le dieu répondait par la bouche de la pythie, choisie parmi les vierges de Delphes, et âgée de plus de cinquante ans : elle ne devait ni se parfumer avec des huiles, ni se vêtir de pourpre ; elle n'offrait que de l'orge dans les sacrifices et ne brûlait que du laurier. D'autres femmes ne pouvaient pénétrer dans le sanctuaire ; mais elles alimentaient le feu, qui ne devait jamais s'éteindre. On ne saurait dire de quelle quantité de dons l'enrichissait l'insatiable curiosité des peuples et des particuliers. Les législateurs la consultaient sur leurs institutions ; les généraux, sur leurs expéditions ; nations et rois, sur la paix et la guerre, l'administration et la justice. Il y avait dans les républiques des magistrats exprès pour interroger l'oracle ; aussi peut-on dire qu'il gouverna durant longtemps la Grèce, en tempérant les abus de la démocratie comme ceux de la tyrannie. On venait de loin consulter la Pythie, de l'Afrique même et de Rome ; mais une singularité inexplicable jusqu'ici est la correspondance que les oracles de la Grèce entretinrent avec ceux des pays étrangers, principalement avec ceux d'Ammon en Libye et des Branchides à Milet (1).

(1) Après l'oracle de Delphes, le plus renommé fut celui de Didyme à Milet. Il avait été fondé par Branchus, dont ses prêtres prirent le nom de Branchides ; ils se retirèrent dans la Sogdiane au temps de Xerxès. On peut encore compter, parmi les oracles célèbres, ceux d'Apollon à Claros, de Mars en Thrace, de Mercure à Patras, de Vénus à Paphos et à Aphaca, de Minerve à Mycènes, de Diane en Colchide, de Pan en Arcadie, d'Esculape à Épidaure, d'Hercule à Athènes et à Cadix, etc., etc.

Comme notre intention est de ne nous occuper des oracles que sous le rapport historique, nous n'approfondirons pas davantage leur nature, et nous ne ferons que mentionner les sibylles, prophétesses dont il est plus facile de critiquer l'histoire fabuleuse que de nier l'existence (1).

Ce que les anciens en racontent est si incertain, qu'il est impossible d'en tirer quelque chose de raisonnable. Quelques-uns en comptent dix; d'autres plus, d'autres moins; Tacite ne sait s'il y en eut une ou plusieurs. Élien croit qu'elles furent quatre. Elles auraient fleuri 800 ans avant Moïse; la plus ancienne serait la sibylle Persique, appelée Sambéthé; les autres sont désignées par les noms de Delphique, Cuméenne, Érythrée, Samienne, Cumane, Hellespontine, Tiburtine, Bagoa, fille de Jupiter, et Lamia en Libye.

Tout le monde connaît l'aventure de la sibylle Érythrée avec Tarquin, et des livres qu'elle lui présenta. Quels qu'ils fussent, ils périrent du temps de Marius dans l'incendie du Capitole; nous ne savons même pas en quelle langue ils étaient écrits; mais ils devaient être en grec, puisque le sénat chercha à réparer cette perte en recueilllant les sentences de cette prophétesse qui circulaient en Grèce, et surtout dans Érythres et dans l'Ionie. Athènes avait déjà, lors de la guerre du Péloponèse, un de ces recueils, qui donnaient beau champ aux interpolations au gré de la politique et de l'imposture, et le sien était très-estimé.

(1) Ceux qui aiment les étymologies ont fait dériver sibylle de σίος et de βουλή, conseil divin.

Les oracles de la sibylle que nous possédons aujourd'hui furent inventés par des chrétiens (ou par les gnostiques), qui demandaient aux anciennes croyances un appui pour la leur, que l'on combattait. Ils étaient déjà connus de saint Clément, qui, dit saint Justin, cita quelques-uns de ces oracles dans l'épître aux Corinthiens; Josèphe Flavius les cite aussi. Ils sont reproduits souvent par quelques Pères de l'Église du deuxième siècle, et plus encore du troisième.

Cette collection se compose de huit livres: le I[er] traite de la création, du péché originel et du déluge; il est évidemment tiré de la Genèse, et même particulièrement de la version des Septante; le II[e] traite du jugement final; le III[e], de l'Antechrist; le IV[e], de la chute de diverses monarchies; le V[e], des Romains jusqu'à Lucius Vérus; le VI[e], du baptême de J.-C.; le VII[e], du déluge et de la destruction d'autres monarchies; le VIII[e], de la fin de Rome et du monde. Les suivants manquent jusqu'au XIV[e], qui fut découvert dans la bibliothèque Ambrosienne par le cardinal Angelo Mai: il se compose de 334 vers grecs, et prédit que Rome sera détruite, son nom même oublié, puis qu'elle sera réédifiée sur des principes nouveaux.

Voy. Jo. OPSOPOEUS, Σιβυλλιακοί χρησμοί, h. e, *Sibyllina oracula, cum interpret. lat.* SEB. CASTALIONIS; Paris, 1599.

Il en a été fait une édition plus complète à Amsterdam, en 1689, par SERVOES GALL. Le XIV[e] livre a été imprimé à Milan en 1817.

Auguste et Tibère ordonnèrent, comme le sénat l'avait fait plusieurs fois auparavant, de purger les livres sibyllins de toutes les interpolations. Ils ne furent pas détruits lorsque les premiers empereurs chrétiens montèrent sur le trône, et Julien les consulta encore en 363, dans le temple d'Apollon Capitolin. Stilicon, général d'Honorius, les fit brûler.

CHAPITRE XXXI.

RELIGION CHEZ LES GRECS.

Les concordances générales des religions pourront-être appliquées par chacun aux religions, déjà examinées, des Babyloniens, des Égyptiens, des Indiens, des Phéniciens, de même qu'à celles des Perses et des Chinois, auxquelles nous viendrons plus tard. La religion passa de l'Orient chez les Grecs avec les caractères du symbole, de la magie et de l'allégorie. Hérodote raconte qu'une colonie africaine tenta anciennement de s'établir dans la Grèce, en y fondant un sanctuaire et un oracle. Les prêtres de Thèbes aux cent portes affirmèrent à Diodore de Sicile (1) que l'oracle de Dodone et celui d'Ammon, dans la Libye, avaient été fondés par deux prophétesses enlevées par les Phéniciens, et vendues, l'une dans la Libye, l'autre en Grèce, ce qui se combine parfaitement avec la tradition déjà rapportée des deux colombes (2).

Origine.

Nous avons déjà remarqué dans la mythologie de l'Inde et celle de l'Égypte que, non-seulement les éléments, mais encore les formes, ressemblaient à ce que nous voyons en Grèce. Les Occidentaux rapportent à Janus l'origine des sacrifices et des travaux les plus importants, que les Orientaux font remonter à Ganésa, dieu de la sagesse; Saturne préside, comme Satyavrata, à l'âge d'innocence et de paix; Indra, comme Jupiter, commande aux vents et aux orages; le triple foudre arme sa main, et il est servi par l'aigle Garouda. Quand Siva combattait les Daïtias ou fils de Diti, révoltés contre le ciel, Brahma lui fournissait des flèches enflammées. Paravati, femme de ce dernier, altière et majestueuse comme Junon, siége à côté de son époux sur le mont Caïlasa et aux banquets des dieux, revêtue d'un manteau parsemé d'yeux,

(1) Livre II.

(2) Voyez à ce sujet la note 2 de la page 612.

et avec le paon, sur lequel est assis son fils Cartigueya, armé de dards et d'un glaive. Lacmi est née de l'écume de la mer et sortie d'une coquille, comme Vénus. Vénus a pour cortége les Grâces ; Ramba est escortée par les Apsares ou filles du Paradis. Dourga, de même que Minerve, est armée du casque et de la lance, et représente la valeur prudente ; elle a vaincu les géants et protége les hommes sages et vertueux. Le conquérant divin Rama avait pour auxiliaires une troupe de singes, comme Bacchus en avait une de satyres ; son général était Hanouman, c'est-à-dire l'homme aux grosses joues, qui rappelle Pan et Silène, et qui perfectionna la flûte. Crichna tua le serpent Calinouga, comme Apollon le serpent Python. Il garda les troupeaux d'Ananda, et choisit neuf jeunes filles pour passer gaiement ses jours. Sourya, ainsi que Phébus, est tiré par sept chevaux, précédé par Arouna ou Aurona ; et qui sait jusqu'où iront les analogies, quand on connaîtra les Pouranas (1) ?

Ces idées parvinrent dans l'Occident par la voie de la Thrace, à laquelle Hérodote attribue tout l'honneur de la religion grecque ; il affirme, et Diodore après lui (2), qu'Orphée et Homère, qui enseignèrent aux Grecs les cérémonies du culte, les avaient apprises des Égyptiens ; que Mélampade (3) apporta de l'Égypte les sacrifices à Dionysius, les récits de Saturne et des Titans, et toutes les aventures de leurs dieux ; qu'enfin c'était toujours de l'Égypte que l'on tirait les *tensæ*, chars dont on se servait pour transporter les images des dieux dans les pompes religieuses (4). A Athènes, la statue de Minerve était accompagnée d'un crocodile. Nephti, femme de Typhon, dieu de la mer, reparaît dans le mythe grec de Neptune et Thétis ; près de Memphis était le

(1) Voy. ci-dessus, pages 484, 485.

(2) HÉRODOTE, II. — DIODORE DE SICILE, *Bibl. hist.*, I, 23 et 69.

(3) HÉRODOTE, I. — Scol. sur *l'Olymp.* V. de PINDARE, st. 1.

(4) HÉRODOTE, II. Nous avons indiqué ceux qui excluent tout à fait l'influence égyptienne ; en ne les suivant pas, nous manifestons notre opinion ; mais des volumes suffiraient à peine pour la discuter. — Voyez sur les véritables origines de la religion des Grecs les observations nouvellement émises par M. Guigniaut, et d'après lesquelles il établit que les premiers germes, les linéaments primitifs des croyances religieuses des Grecs, comme les racines et les formes générales de la langue qui leur servit d'expression, ont été apportés par eux de ce berceau asiatique, où ils durent vivre, un temps plus ou moins long, à l'état de tribu, en communauté de race avec les autres membres de la famille de peuples qu'on appelle indo-européenne ou indo-germanique, pour marquer les deux termes plus ou moins distants de son expansion. Voilà pourquoi les rapports véritablement originels de leur mythologie devraient être cherchés non pas dans l'Égypte, ou la Phénicie, ou l'Assyrie, en un mot dans les pays habités par la famille des peuples

lac Achéron, entouré de prairies et d'étangs limpides, que l'on traversait pour parvenir aux grottes sépulcrales ; les morts étaient passés par Anubis à la tête de chien, que l'on décomposa en Cerbère et Caron ; Manéthé devint Minos, et Rhadamante est identique avec le *roi d'Amenthé,* c'est-à-dire de l'enfer, surnom d'Osiris.

Il faut dire cependant que la civilisation pélasgique, commune à l'Asie occidentale et à la Thrace, aux îles et à l'Italie, était antérieure à l'influence égyptienne. On a écrit en effet que Dardanus alla en Étrurie avant de passer en Samothrace et dans la Troade (1) : or la Thrace, devenue sauvage depuis, est signalée comme le théâtre des prodiges poétiques ; peut-être avait-elle été policée par le gouvernement de quelque tribu sacerdotale. Des éléments scythiques se montrent aussi dans la civilisation grecque, comme nous l'avons indiqué précédemment : c'est Prométhée enchaîné sur le Caucase, Artémise adorée dans la Tauride ; c'est enfin l'Hyperboréen Abaris et le Gète Zamolxis, qui eurent une si grande part dans les rites d'Apollon et de Bacchus (2).

Nous pensons donc que, dans la Grèce, les croyances, de même que la population, dérivèrent de plusieurs sources, et qu'il est aussi difficile d'en distinguer les divers éléments que de les réduire en un tout uniforme. La route suivie par ces migrations est signalée par une chaîne de noms confus, de divinités et de prêtres : ce sont les Dactyles de l'Ida, les Corybantes de Phrygie, les Cabires et les Coïes de Samothrace, les Carciniens et les Cynthiens de Lemnos, les Telchines de Rhodes et de son voisinage, les Curètes de Crète, et d'autres encore sur lesquels Strabon ne

sémitiques, mais dans une partie de l'Asie Mineure, dans la région au sud du Pont-Euxin et du Caucase, et surtout dans la Perse et l'Inde, dont le point de jonction au nord paraît avoir été aussi le point de réunion, puis de séparation, des tribus qui descendirent sur ces contrées pour les civiliser, et de celles qui s'en allèrent au loin peupler notre Europe et d'abord ses péninsules méridionales. M. Creuzer, tout en admettant les colonies d'Égypte, de Phénicie, d'Asie Mineure en Grèce, au sens littéral de traditions en partie factices et qui ont besoin d'être interprétées, a cependant fait preuve d'une louable impartialité, d'un coup d'œil aussi étendu que pénétrant, lorsqu'il indique les pays situés au nord de la Grèce comme ayant été, « médiatement ou immédiatement, l'une des sources les plus fécondes de ses primitives institutions. » Voy. *Notes du liv. V des Religions de l'antiquité;* Paris, 1849. (Note de la 2e édition française.)

(1) DENYS D'HALICARNASSE, I, 68.

(2) Voyez la note sur Abaris et Zamolxis insérée par M. Guigniaut dans les *Notes et éclaircissements sur le tome IIe de sa traduction de la Symbolique de Creuzer;* Paris, 1849. (Note de la 2e édition française.)

put recueillir que des renseignements en petit nombre et incertains. Les Dactyles exploitaient les mines du mont Ida, occupation commune aussi aux Telchines, et qui montre que les arts marchèrent avec la religion. Les Phrygiens se considéraient comme le peuple le plus ancien de la terre, et leur religion indique une grande antiquité. *Ma*, la Grande Mère, avait arraché les hommes à leur stupidité native, et le culte de son image grossière, tombée du ciel sur le mont Cybèle, se répandit au loin dans l'Asie Mineure; les cités opulentes, Smyrne, Magnésie et autres, la perpétuèrent sur leurs monnaies; Pessinonte, ville d'un commerce très-actif, lui éleva un temple doté de vastes domaines, avec un grand nombre de prêtres, qui exercèrent même, durant un temps, l'autorité royale. Rome elle-même lui dressa des autels (1). A la Grande Mère, ou Cybèle, on associait Atys: sa perte et sa résurrection étaient célébrées par des fêtes qu'attristaient d'abord des gémissements et les sons plaintifs de la flûte *sur le mode phrygien*, et qu'égayaient ensuite les éclats d'une joie fanatique. C'était alors un fracas de cymbales et de tambours étourdissant, des prêtres qui dansaient, et qui, les cheveux épars, secouant des torches de pin, couraient en hurlant à travers les montagnes et les vallées, se frappaient l'un à l'autre les bras, les jambes, et se mutilaient même pour étaler avec orgueil les sanglants trophées de leur fol enthousiasme; puis, sales, déguenillés, ils montaient sur un âne et s'en allaient mendiant, méprisés par tout le monde à cause de leurs mœurs dépravées (2). Phrygiens.

C'est ainsi que le génie sauvage des montagnards phrygiens avait déformé par ses douleurs sombres et plaintives, par ses joies sanguinaires et voluptueuses, le culte de la nature importé de l'Asie intérieure, culte dont l'objet était peut-être de célébrer dans Atys le moment où le soleil reprend vigueur après le solstice, et, dans Cybèle, la force productrice. Quand les Grecs et les Romains l'adoptèrent, ils le confondirent avec celui de leurs propres divinités, et le mythe antique s'obscurcit de plus en plus.

Les Pélasges, au dire d'Hérodote qui l'avait entendu raconter à Dodone, dans leurs sacrifices, où ils offraient toutes sortes de victimes, ne faisaient qu'invoquer en général les dieux, sans les désigner par un nom ou un surnom particulier (3). On pourrait

(1) CREUZER, liv. IV, ch. III, de la *Symbolique*.

(2) *Corybantes*, *Curètes*, *Galles*, *Cybèbes*, *Métragyrtes*, *Tauroboles*, sont les noms divers de ces prêtres.

(3) HÉROD., lib. II, 52.

croire que le père de l'histoire voulait indiquer ainsi qu'ils ne reconnaissaient qu'un seul Dieu ; mais il leur attribue l'invention de quelques divinités plus tard adoptées par les Grecs et inconnues aux Égyptiens, telles que Junon, Vesta, Thémis, les Dioscures, les Grâces, les Néréides (1). Peut-être, dans le culte des Pélasges, la nature était-elle divinisée, et ses forces fécondantes ou régulatrices exprimées en symboles, dont quelque trace resta dans le culte hellénique. Tels auraient été le dieu Pan et toute sa famille aux pieds de chèvre, qui n'étaient pas acceptés comme habitants de l'Olympe. Les arbres consacrés aux divinités, les fruits, les fleurs, les animaux qui leur servaient d'attributs, n'étaient peut-être que la représentation symbolique du dieu, alors qu'on ne lui avait pas encore donné la forme humaine. L'Arcadie, demeure des Pélasges, conserva longtemps leur religion, qui n'y fut pas modifiée par les poëtes; de telle manière que les divinités de l'Olympe y arrivèrent tout embellies des aimables fictions de la poésie grecque, et obtinrent une espèce de supériorité sur les dieux indigènes, qui conservaient leur physionomie locale.

Cabires. Nous avons trouvé déjà le culte des Cabires en Phénicie; mais c'est aux Pélasges qu'est dû l'établissement de leurs mystères en Samothrace. La doctrine secrète y était expliquée diversement, selon les degrés de l'initiation ; dans les degrés inférieurs, les Cabires et les Dioscures étaient représentés comme des planètes personnifiées, apparaissant sous forme d'étoiles et de feux propices aux navigateurs, ou comme des héros appelés au ciel; mais on exposait aux illuminés l'idée d'une trinité : *Axieros, Axiokersos, Axiokersa*, c'est-à-dire le tout-puissant, le grand fécondateur et la grande fécondatrice (2), qui avaient pour ministre *Casmilos*. La croyance aux démons et à une vie future s'y était insinuée jusqu'à un certain point. Dans cette île, théâtre de grandes révolutions volcaniques, débarqua Dardanus, venant d'Étrurie; il inventa les radeaux, et par ce moyen transporta les Cabires en Asie. Orphée y aborda aussi avec les Argonautes, et se fit initier à ces mystères, qui furent réformés par Jason, frère de Dardanus. Depuis lors, elle fut visitée sans cesse par de pieux étrangers, que le pontife venait, à leur débarquement, recevoir sur le rivage. Les anactotélestes, ou chefs des mystères, assuraient les initiés contre les tempêtes, les maladies et autres mésaventures; mais les mystères tendaient surtout à la sanctification des âmes. Le néophyte devait faire la

(1) HÉROD., lib. II, 50.
(2) Scoliaste d'Apollonius de Rhodes, I, 917.

confession de ses péchés, subir des épreuves sévères et offrir des sacrifices expiatoires; le prêtre (1) pouvait absoudre, même de l'homicide, mais non du parjure ni du meurtre dans les temples, crimes que l'on portait devant un tribunal de fondation antique, qui pouvait les punir, même par la peine de mort.

Les naturels et les voisins de l'île se faisaient initier dès l'enfance, afin d'éviter les épreuves rigoureuses. Dans celles-ci, le novice, couronné d'olivier et ceint d'une écharpe de couleur pourpre, était placé sur un siége; les initiés, formant le cercle autour de lui, et se tenant par la main, commençaient à danser en rond, en chantant des hymnes sacrés. L'initié, de même que le Brahmane, ne déposait plus la bandelette sacrée; elle fut depuis adoptée dans les rites bachiques, avec lesquels les rites cabiriques avaient aussi de commun les cérémonies impudiques. Ces mystères devinrent partie principale des religions d'Italie; les Romains leur rendirent un hommage solennel en donnant la liberté à l'île sainte. On en a trouvé des vestiges même dans les îles Britanniques, et ils ont survécu jusqu'à nos jours dans certaines sociétés secrètes (2).

(1) On appelait *Coïe* (κοίης) le prêtre qui présidait à l'initiation, peut-être du verbe ἀκούειν, écouter, ou de l'hébreu, *cohen*, prêtre divin.

(2) Depuis Fréret, qui affirmait, en parlant des Cabires : « Que la question qui les concerne est un des points les plus importants comme des plus compliqués de la mythologie grecque, que les anciens se contredisaient faute de s'entendre, et que les modernes, en accumulant avec plus d'érudition que de critique leurs différents témoignages, ont embrouillé la matière au lieu de l'éclaircir (*Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XXVII, p. 12 et suiv.); » depuis Fréret, disons-nous, des savants, des archéologues d'une haute valeur, sont revenus sur cette grave question, et l'on trouvera, dans le volume d'éclaircissements à la *Symbolique* de Creuzer, publié à Paris en 1849, un travail sérieux de M. Vinet, dans lequel il apprécie les différents systèmes suivis par MM. Schelling, Welcker, O. Müller, Gerhard et Creuzer lui-même dans de récentes publications. « Au milieu d'opinions si divergentes, dit à ce propos M. Maury, le critique éprouve un sérieux embarras. Les Cabires sont-ils des divinités pélasgiques, comme le soutiennent MM. O. Müller et Gerhard, ou ont-ils été apportés par les Phéniciens, ainsi que l'admet M. Schelling, et que l'ont soutenu avant lui plusieurs érudits éminents? L'étymologie du nom de Cabires nous semble se classer incontestablement parmi les mots d'origine sémitique : il est dérivé en droite ligne du pluriel hébraïco-phénicien *kabirim*, qui signifie *les puissants*, *les forts*; et les anciens ne se sont pas mépris sur la signification de ce nom, car ils l'ont constamment rendu par les expressions de θεοὶ μέγαλοι. Ajoutons que si ces dieux avaient été d'origine pélasgique, on en retrouverait le culte en Grèce, dans l'Arcadie, dans l'Épire, dans les contrées, en un mot, où les Pelasges avaient leurs plus anciens établissements. Or nous ne rencontrons, au contraire, le culte cabirique que dans des îles, telles que Lemnos, Samothrace, Imbros. Si le culte des dieux Cabires n'apparaît point en Grèce à une époque ancienne, on le rencontre, en

Dodone. Le Jupiter de Dodone était aussi pélasgique, et il avait pour interprètes les Selliens ou Elliens, qui peut-être sont la souche des Hellènes. Le Jupiter de Thessalie était récent; mais plus ancien était celui de Thesprotie, dans le pays des Molosses, où l'on voit encore près de Janina beaucoup de constructions cyclopéennes (1).

Éphèse. Éphèse, asile des Ioniens, ville très-ancienne de la Lydie, à l'embouchure du Caïstre dans la Méditerranée, devint par sa position un entrepôt des plus importants de l'Asie Mineure, et servit de centre à cet admirable échange d'idées qui se continua si longtemps entre la Grèce et l'Orient. Métropole des religions, elle conserva, durant des siècles, l'une des idoles les plus vénérées du paganisme, jusqu'à l'instant où l'apôtre des nations vint y prêcher pour sa destruction. On attribuait aux Amazones la fondation du premier temple de Diane, reconstruit plus tard en vingt-deux ans aux frais de toute la Grèce. Incendié par Érostrate le jour où naissait Alexandre, il se releva plus splendide; un tremblement de terre le renversa pour jamais, lorsqu'à la voix des pêcheurs galiléens s'écroulaient les temples et les idoles du paganisme.

La Diane d'Éphèse, enveloppée de bandelettes hiéroglyphiques avec la croix en tête, offre l'aspect d'une momie, et indique une origine égyptienne, de même que ses bras, soutenus horizontalement par deux barres, annoncent une antiquité grossière (2).

Dans la suite, les Grecs la dégagèrent à moitié de cette enveloppe, et, en multipliant ses mamelles, firent d'elle une Panthée aux attributs les plus divers; ils maintinrent toutefois l'injonction de ne la reproduire qu'en ébène. Ils mêlèrent à son culte les idées médo-persiques sur celui de la lumière et sur les deux principes;

revanche, établi en certains lieux de l'Asie depuis une haute antiquité. On adorait les Cabires à Béryte, à Pergame; c'étaient les grands dieux des navigateurs phéniciens, qui plaçaient leurs images à la proue de leurs navires. (Movers, I. I, p. 652.) M. Creuzer a donc eu raison, ce nous semble, de se prononcer pour l'origine phénicienne des Cabires; et, quant à ce point de la question, nous ne saurions nous rendre aux idées des partisans du système hellénique. D'ailleurs, le caractère profondément mystique qui semble avoir appartenu aux Cabires de Samothrace, ces mystères si anciennement célébrés en leur honneur, ne conviennent guère au naturalisme assez grossier qui constituait vraisemblablement le fond de la religion pélasgique, et qu'on retrouve encore assez pur chez certaines populations italiques. » Voy. t. II des *Religions de l'antiq.*, p. 1072 à 1105. (Note de la 2e édition française.)

(1) Hésiode appelle cette contrée Πελασγῶν ἕδρανον, ap. Strab.

(2) O. Müller attribue l'origine de la Diane d'Éphèse à la Cappadoce, et appuie cette opinion sur le rapprochement qu'il établit entre les Amazones, auxquelles on attribue la fondation du temple, et les Hiérodules, prêtresses de la nature chez les Cappadociens. (Note de la 2e édition française.)

ils donnèrent aussi le nom perse de Mégabyzes à ses prêtres, toujours étrangers, eunuques, assistés par des jeunes filles dans les cérémonies, et maîtres consommés dans les impostures de la magie (1). Lorsque Crésus vint assiéger Éphèse, ses habitants, au moyen d'une corde, réunirent le temple de la déesse aux murailles de la ville, qui dut à cet expédient d'être respectée comme sainte.

Olen, chantre sacré antérieur à Pamphus et à Orphée, conduisit de la Syrie à Délos une colonie sacerdotale, qui y porta le culte d'Apollon et d'Artémis, ainsi que leur histoire, qui se chantait en hymnes sacrés dans les solennités. On y disait qu'Ilithyie, première génératrice, fut mère d'Éros ou de l'Amour, ce grand lien qui rapproche les éléments les plus divers, et qu'elle aida Latone à enfanter les deux grandes lumières du monde, figurées par Diane et Apollon. Délos.

C'était là le culte hyperboréen de la nature : les Hyperboréens, en effet, envoyaient chaque année un tribut à l'île sainte, à travers le pays des Scythes et le golfe Adriatique ; ce tribut, vestige peut-être de quelque ancienne migration, ne consistait pas en victimes, mais en prémices de froment, d'orge, de fruits, conformément aux rites simples de ces peuples septentrionaux (2). Le général perse Datis nous fournit la preuve que l'on adorait seulement dans cette île les symboles du pouvoir créateur et fécondant de la nature ; car, lorsqu'il envahit l'Asie Mineure, renversant les idoles et les temples par suite de la haine de sa nation pour l'idolâtrie, il respecta Délos et laissa la liberté à ses habitants.

Dans l'île de Chypre, le culte, qui se rapprochait beaucoup de celui de la Cilicie, indiquait des relations avec la Phénicie, avec l'Égypte, et même avec l'Éthiopie, d'où une colonie serait, dit-on, venue la peupler. Vénus et Adonis étaient l'objet de fêtes voluptueuses, et, dans l'adoration du phallus, les hiérodules ou prêtresses n'étaient couvertes que d'un voile transparent, tandis que les hommes s'habillaient en femmes. Les autels ne devaient Chypre.

(1) OTFRIED MÜLLER, dans son *Histoire des Doriens* (allemand), persistant à exclure l'importation étrangère, regarde le culte d'Apollon comme purement dorique et ne se rapportant en rien au soleil ; il veut aussi que la Diane d'Éphèse soit originaire de Cappadoce.

(2) O. Muller suppose que ces Hyperboréens qui envoyaient tous les ans des offrandes à Délos, légende qu'on retrouvait encore à Delphes et à Olympie, n'étaient autres que les Illyriens, en relation depuis l'antiquité la plus reculée avec les Doriens, attendu que le nom d'Hyperboréens s'appliquait ou du moins pouvait s'appliquer à tous les peuples qui habitaient au delà du vent Borée. (Note de la 2e édition française.)

pas être ensanglantés par des sacrifices, et l'on n'admettait que des victimes mâles (1).

Crète. La Crète, dans une situation favorable entre l'Orient, l'Égypte et l'Europe, reçut de bonne heure des institutions étrangères, comme l'indiquent ses labyrinthes, ses temples creusés dans le roc, ses idoles sous forme de taureaux. Toutes ces idées se mêlèrent avec celles des Phéniciens, qui s'y établirent de bonne heure, et avec celles des différents peuples qu'y amenait le commerce; de sorte que tous les dieux provenant de l'Asie supérieure furent accueillis dans la famille crétoise de Zeus et d'Héra, c'est-à-dire de Jupiter et de Junon, d'où se forma cette immense lignée de divinités.

Grèce proprement dite. Si nous suivons volontiers dans leur route ces migrations religieuses, c'est qu'elles nous révèlent en même temps les origines des populations. La distinction que nous avons supposée entre les tribus primitives de la Grèce, nous est ainsi attestée par la diversité des cultes, restreints d'abord dans de petites localités, où par la suite chacun eut son sanctuaire de prédilection. Apollon habitait le nord de la Thessalie, Bacchus présidait aux orgies de la Béotie, Neptune recevait des sacrifices sur les rivages du golfe Saronique et dans Corinthe, Junon dans Argos, Pan et les divinités pastorales en Arcadie; dans la Thrace, les divinités guerrières, Arété, Enyalios (Hercule), Sabazios (Bacchus); Apis à Sicyone, et d'autres ailleurs. Des relations pacifiques, les chants des poëtes, les droits de souveraineté, les considérations politiques, étendirent par degrés le domaine de chaque dieu, et convertirent les rites domestiques en rites particuliers à un pays, puis en rites nationaux. Or, comme ces rites n'étaient pas l'œuvre des prêtres et des savants, mais celle du peuple, on ne songea point à réduire à l'unité, à un système unique de dérivation, les diverses théogonies : on se contenta de les embellir, sans prendre soin de les accorder entre elles (2).

Hérodote connaît l'époque où s'introduisirent quelques divinités, le culte cypriote d'Aphrodite, celui du phrygien Zeus, et celui de la Grande Mère. On rencontre dans les poëtes des restes du culte de la nature : dans Homère, Agamemnon jure par le soleil, par la terre, par l'eau, par les dieux infernaux, et, dans une foule d'endroits, se

(1) MUENTER, *Der Tempel der himmlischen Göttinn zu Paphos*; Copenhague, 1824.

(2) « La mythologie des Grecs est une harmonie enchanteresse qu'un souffle venu de la patrie d'un peuple plus ancien fit produire à leurs chalumeaux. » BACON.

feste un polythéisme antérieur à celui de l'Olympe. La substitution du culte hellénique au pélasgique ne dut pas s'effectuer sans luttes: Jupiter, en effet, ne règne qu'après avoir détrôné Saturne; Héphestius (Vulcain), chassé d'un coup de pied de l'Olympe, va tomber à Lemnos, refuge pélasgique; dans Homère, les dieux se divisent en deux camps, l'un favorable aux Pélasges de Troie, l'autre, aux Hellènes; dans Hésiode, les dieux se rappellent que c'est à travers une série de révolutions qu'ils sont arrivés à la dernière forme, et Jupiter lui-même est un usurpateur. Les Hellènes, en effet, substituèrent peut-être leur culte à l'antérieur, et humanisèrent les croyances naturalistes de l'âge précédent, c'est-à-dire les élevèrent, au moyen de l'anthropomorphisme, à la vie, à la passion, à la beauté.

Mais les religions étrangères ne purent jamais parvenir à rendre la Grèce ni septentrionale ni orientale; loin de là, ce fut elle qui les modifia conformément à sa nature. Dans l'Inde, dominait l'idée de l'absolu, immuable, indéfini, près duquel l'homme n'était rien; en Grèce, l'homme recouvre son individualité, lutte avec le destin, et croit qu'il y a du courage à se roidir contre ses coups. Dans les croyances orientales, le dieu, mû par l'amour et la compassion, s'abaisse jusqu'à l'homme; dans les croyances grecques, l'homme peut s'élever jusqu'aux dieux, qui jouissent d'un éternel bonheur dans le ciel et s'y abreuvent joyeusement de nectar. La personnalité de l'homme, idée dominante de la Grèce, se traduisit dans leur religion, où la vie respirait de toutes parts. Dans le culte pélasgique, les Grecs avaient trouvé une constante préoccupation des phénomènes, des transformations, des cataclysmes de la nature; mais, s'ils avaient conservé le naturalisme au fond de leur polythéisme, du moins l'avaient-ils limité aux phénomènes supérieurs, l'éloignant de la nature inerte pour le rapprocher de l'humanité, qui en était pour eux l'expression la plus élevée. Ils revêtaient des formes de l'élément humain la nature matérielle, qu'ils cherchaient à idéaliser dans ses principes les plus actifs. Le repos suprême de l'Asie fit place à l'action sensible et humaine; le symbole muet, au symbole épique et éloquent; le sens philosophique, à la perfection des formes et aux charmes de l'imagination. L'idée de la beauté, de la variété, de l'élégance, domina en Grèce dans la religion comme dans la littérature. Aussi les Grecs abandonnèrent-ils toute autre forme pour l'anthropomorphisme, assimilant les hommes aux dieux, et attribuant à ceux-ci des généalogies, des exploits, des passions : ce que les prêtres de Dodone appelaient des inventions d'hier.

Religions modifiées dans la Grèce.

C'est ainsi qu'ils formaient les dieux à leur image, en les élevant toutefois à un degré surhumain. Les Cabires ne sont plus, dans le culte des Doriens, que les fils de Tyndare le Lacédémonien. Toutefois, devenus de simples rejetons de la race humaine, ils conservent une empreinte divine, trace de leur origine première. Une étoile brille sur leur tête, l'œuf dont ils étaient sortis se change en bonnet phrygien, et le nom de Dioscures, bien plus ancien que celui de Tyndarides, paraît se rapporter à leur domination successive dans le séjour des ombres. Sur cette heureuse terre, entrecoupée de montagnes et de forêts, baignée par la mer qui y pénétrait profondément, entourée d'îles innombrables, renouvelée par de fréquentes migrations, l'énergie des habitants ne pouvait se courber sous le joug sacerdotal. Les héros ne l'auraient pas souffert, et la chute des trônes héréditaires, l'arrivée des Héraclides descendant des montagnes septentrionales, donnèrent au pays une nouvelle vigueur; aussi les mœurs, les idées, les constitutions, la poésie, s'éloignèrent-elles chaque jour davantage du mysticisme oriental. Si les prêtres formèrent d'abord quelques castes distinctes et restreintes, elles se décomposèrent bientôt, et l'accomplissement de quelques rites fut réservé à certaines familles. Tels étaient les Asclépiades à Cos, les Eunides et les Dédalides à Athènes, les Héliades à Élis, les Talthybiades à Sparte, les Selles à Dodone. Les Eumolpides, issus de Musée, fils de la Lune, remplirent à Éleusis les fonctions de prêtres proprement dits, prêtres d'un ordre supérieur comme il en existait en Égypte, et qui étaient le chantre, le scribe sacré, le prophète, le stoliste; parmi eux, on prenait l'*Hiérophante* des mystères d'Éleusis, dans lesquels la famille des *Céryces* étaient employés comme hérauts et sacrificateurs (1). Aux Butades était confié le culte de Minerve à Athènes, et les Étéobutades avaient un emploi dans les Scirophories. On choisissait le prêtre de Cérès parmi les Péménides, et les Taulonides fournissaient les sacrificateurs pour les fêtes des Diipolies.

Les prêtres, ne formant donc pas une caste privilégiée, n'employèrent pas d'écriture hiéroglyphique et connue d'eux seuls, de telle sorte que l'instruction se répandit dans toutes les classes, et que les sciences restèrent indépendantes de la religion, à la grande différence de ce qui existait en Orient. Les cultes vaincus se cachèrent et devinrent mystérieux, comme on le remarque pour les

(1) Voy. la note 15 sur les familles sacerdotales de l'Attique, par M. Guigniaut, dans le dernier volume de sa traduction de *la Symbolique*, Paris, 1851, p. 1137 et suiv. (Note de la 2e édition française.)

Cabires et les orgies de Samothrace ; en dehors du sanctuaire apparurent des poëtes populaires indépendants de la science et de la pensée des prêtres, souvent même hostiles à ceux-ci (1) : dès ce moment, chaque chose fut mieux déterminée, devint plus intelligible et plus claire. La hiérarchie égyptienne, non moins puissante sur les croyances que sur la politique, en resserrant les idées dans un cercle infranchissable, avait rendu la religion immuable ; en Grèce, au contraire, livrée au génie des poëtes et au gré du peuple, dans les sociétés, sur les théâtres, elle resta indépendante, et chacun put ajouter quelque chose au culte public et aux mythes divins. En outre, les prêtres n'y formèrent jamais un collége comme à Rome, où l'on sait qu'ils étaient réunis en corps, bien qu'ils ne fussent pas exclus des fonctions civiles. Aussi la religion, chez les Grecs, ne fut-elle jamais religion de l'État : elle seconda souvent la politique, mais n'en fut jamais esclave.

Vérités primitives.

Les hymnes orphiques fournissent la preuve que, dans l'origine, la Grèce professait l'unité de Dieu : « Jupiter fut le premier et le « dernier, la tête et le milieu; de lui provinrent toutes choses. « Jupiter fut homme et vierge immortelle ; Jupiter est la flamme « du feu, la source de la mer; Jupiter est le soleil et la lune; Ju- « piter est roi; seul il créa toutes choses. Il est une force, un « dieu, le grand principe de tout ce qui est; c'est un tout parfait « qui embrasse chaque être, feu, eau, terre, éther, nuit, jour, et « Métis, première créatrice, et l'amour attrayant. Tous ces êtres « sont contenus dans l'immense corps de Jupiter (2). » Le même Orphée, c'est-à-dire les poëtes les plus anciens, chantaient : « Na- « ture, mère divine, universelle, mère en tant de façons, céleste, « vénérable, esprit souverainement créateur, reine indomptable « qui domptes tout, gouvernes tout, resplendis partout, toute- « puissante, adorée dans l'éternité, divinité supérieure à toute « autre, indestructible, première née, très-antique... commune « à tous, seule incommunicable, mère de toi-même qui n'as pas « de mère, par ta force mâle tu produis tout, tu sais tout, tu « donnes tout; nourrice et reine de l'univers, ouvrière féconde de

(1) Dans Homère, les devins sont toujours en butte au mépris ; Agamemnon insulte l'un et effraye l'autre. Les chantres inspirés ont la mission d'instruire les nations et les particuliers, de conserver la foi domestique et le droit des gens.

(2) STOBÉE, *Eclog.* I, 1. Selon Proclus, Orphée chantait : « Tout ce qui est, fut, sera, était dès le commencement contenu dans le sein fécond de Jupiter ; Jupiter est le premier et le dernier, le principe et la fin ; de lui émanent tous les êtres. »

« tout ce qui croît, destructrice de tout ce qui est mûr, véritable « père et mère, nourrice et soutien de toutes les choses. »

Les Grecs perdent ensuite de vue ce culte de la nature, voisin du panthéisme. Ce Jupiter, considéré dans tous les chants primitifs comme le maître du ciel et de la terre, le père des dieux et des mortels, la source de la vie, de l'ordre et de la justice, devient un nom appellatif; aussi, y en eut-il un très-grand nombre en Grèce, et Varron en compta trois cents en Italie; les qualités se personnifient, et les fables vont se compliquant de plus en plus (1). Mais nous ne savons que peu de chose ou rien de la mythologie pélasgique, symbolique et théologique, qui présida aux premiers développements de la civilisation grecque; car, lors de la scission entre le sacerdoce et la poésie, elle ne survécut que dans les mystères et dans des mythes dont le sens se perdit : Homère même et Hésiode, qui en rapportent quelques fragments, ne paraissent déjà plus les comprendre.

Dieux d'Homere et d'Hésiode.

A l'apparition de ces deux poëtes, les ténèbres qui environnaient les sanctuaires des Pélasges, s'éclairent tout à coup; mais, quand Hérodote dit qu'ils avaient inventé la théogonie, il veut exprimer que la Grèce avait oublié ses propres origines et considérait ceux qui les lui avaient rappelées, comme des créateurs. Mais la poésie orne et ne crée pas; de telle sorte qu'Homère, Hésiode, ces deux chantres des forces de la nature et des attributs de l'Être suprême, déjà personnifiés, les présentèrent dans leurs poëmes héroïques comme des personnes véritables, leur attribuant des actes humains, des fonctions distinctes et un caractère propre, mais sans les élever de beaucoup au-dessus des mortels. L'anthropomorphisme y prévaut sur l'antique poésie sacerdotale, symbolique et théologique. Les débris de cette poésie se conservèrent dans l'ombre des mystères ou quelque tradition, sous une forme qui n'était plus comprise. Homère, qui connaissait les plus illustres personnages, même après la séparation du sacerdoce et du chantre, n'ignorait pas certainement, du moins en partie, le sens caché des vieux rites; il était bien au-dessus des croyances vulgaires, comme il le montre dans quelques passages, tout embrouillés qu'ils pa-

(1) M. Creuzer, qui a envisagé le mythe de Jupiter sous toutes ses faces, retrouve le naturalisme primitif dans le Jupiter d'Arcadie, de Dodone et de Crète; les élucubrations des philosophes et des prêtres dans le Jupiter principe du monde et maître de l'univers, et la plus haute expression de la vie politique et morale, comme l'image la plus sublime de la Divinité, dans le roi de l'Olympe, dans le Jupiter d'Homère et de Phidias. Voyez la note de M. Vinet sur les principales théories relatives à Zeus ou Jupiter, dans la 3e partie du t. II .des *Rel. de l'antiquité*; Paris, 1849, p. 1256 à 1260. (Note de la 2e édition française.)

raissent, et dans d'autres où l'on dirait qu'il veut stimuler la curiosité des lecteurs par des lumières fugitives et de doctes allusions. Cependant ni lui ni Hésiode ne connaissaient tous les anneaux de la chaîne théologique; la forme humaine et historique avait trop obscurci l'idée fondamentale.

Les divinités homériques sont locales, de tribu, comme toute chose en Grèce; l'immortalité des dieux n'est qu'une vie beaucoup plus longue que la nôtre; ils peuvent la communiquer aux hommes, mais ne sauraient les soustraire à la mort, décrétée par le Destin, puissance supérieure à la leur, et contre laquelle ils luttent sans cesse. Leur agilité, une taille gigantesque, une voix plus forte, une démarche plus noble, les distinguent des hommes; Mars couvre sept arpents de terrain; en trois pas, Neptune arrive de l'Olympe à l'Œta. Presque toujours invisibles, ils se montrent quelquefois sous la forme humaine, au milieu de toutes les splendeurs; mais, souvent, malheur à qui les voit! Ils peuvent aussi rendre invisibles leurs protégés. Leur existence est celle des chefs de la Grèce; l'Olympe ressemble à l'une des cours des princes d'alors; comme eux, ils passent le jour au milieu des chants, des jeux, des exercices gymnastiques, des banquets, des conseils; mais, loin d'être laborieuse, leur vie est douce et facile. Ils se nourrissent de l'ambroisie, aliment de l'immortalité; cette immortalité était en quelque sorte une lampe qui avait besoin d'huile pour ne pas s'éteindre.

La vie future ne forme que le fond ténébreux et lointain du monde présent et sensible, lequel passe au milieu des plaisirs, regrettés plus tard de ceux qui ont perdu la douce lumière.

Il est superflu de répéter ici les reproches si souvent adressés à Homère pour la manière scandaleuse dont il a représenté les dieux, qu'il a faits querelleurs, méchants, puérils. Son grand mérite consiste dans cette exquise délicatesse de goût, grâce à laquelle il devint réellement le créateur des beaux-arts. Tout chez lui est naturel, rien de caché ni de mystérieux; et lorsqu'il dit : « Le grand « fils de Saturne abaissa ses noirs sourcils, la chevelure divine « ondoya sur la tête immortelle du souverain maître, et tout l'O« lympe en trembla, » les symboles plus ou moins grossiers du Jupiter antique s'évanouissent, et le maître de la nature, le roi des dieux, s'offre à nos regards tel que Phidias le représentera.

Hésiode, quoique postérieur à Homère, conserve plus du génie symbolique et allégorique de l'antiquité, comme aussi du sens primitif des mythes religieux. Le Chaos, la Terre, le Tartare, l'Amour, sont chez lui des êtres primordiaux : le premier est le

symbole de l'espace vide encore, de la nature qui renferme tout dans son sein ; la Terre représente la génération de toutes choses ; le Tartare, le penchant de la création à retourner au chaos ; l'Amour, le principe qui meut, unit et conserve. Du Chaos naissent l'Érèbe et la Nuit ; de ceux-ci, l'Éther et le Jour. La Nuit engendre ensuite d'elle-même le Hasard, le Destin, la Mort, le Sommeil, les Songes, Momus ou le Rire, l'Affliction, les Hespérides, les Parques, les Peines divines, Némésis, la Fraude, l'Amitié, la Discorde. De cette dernière naissent la Fatigue, l'Oubli, la Faim, les Douleurs, les Disputes, les Meurtres, les Batailles, les Fléaux qui détruisent les hommes, les Injures, les Paroles trompeuses, les Contestations, l'Injustice, l'Iniquité, le Serment. On voit ici se combiner la cosmogonie avec la morale ; ce qui produit une infinité de personnifications.

La Terre enfanta Uranus ou le Ciel, les Montagnes, l'Abîme et l'Océan qu'elle épousa, et dont elle eut un grand nombre de dieux, parmi lesquels le plus noble de tous, l'impénétrable Cronos, ou le Temps, et les Géants. Viennent ainsi, à la suite, tous les corps et toutes les essences. Cronos dévore tous ses enfants jusqu'à la naissance de Jupiter, qui, non-seulement échappe à sa voracité, mais le contraint à rejeter tout ce qu'il a dévoré, et délivre les Cyclopes enchaînés ; ceux-ci, en récompense, forgent pour lui la foudre dont il frappe son père. C'est ainsi qu'à l'absolu succède l'intelligible ; au temps confus, le temps réglé par le cours des astres ; à l'être sans intelligence ni conscience, le Jupiter consciencieux et intelligent. Il triomphe des Titans rebelles, c'est-à-dire des forces aveugles de la nature, et distribue aux autres fils de Cronos les dignités et l'empire du monde, en réservant pour lui le ciel et la puissance suprême : la mer échoit à Neptune, l'enfer à Pluton ; la terre et l'Olympe demeurent indivis (1).

(1) Heyne, Wolf, Fr. Thiersch, et autres savants, après le Hollandais Ruhnken, n'ont vu dans la *Theogonie* qu'une compilation indigeste, pleine d'interpolations, et rapiécée de fragments antiques. — D'après M. Creuzer lui-même, Hésiode n'aurait d'autre mérite que d'avoir, le premier, recueilli dans son poëme une masse de dogmes traditionnels et de mythes de plus en plus anthropomorphisés dans la bouche du peuple et des chantres populaires, et de les avoir disposés poétiquement pour le plaisir du récit, mais sans s'inquiéter du vrai sens des légendes divines, sans avoir la conscience de l'esprit de sa religion. M. Ottf. Muller et M. Guigniaut ont de ce poëte une tout autre opinion : « Hésiode, dit M. Guigniaut (*de la Theogonie d'Hésiode, diss. de Phil. anc. par J. D. Guigniaut*), vint à une époque où les symboles et les légendes populaires s'étaient tellement multipliés, que le besoin se faisait sentir partout de les rapprocher, de les réunir, de créer entre eux des rapports, une filiation suivie, et d'organiser la cité des dieux et son histoire, comme les tribus et les cités des peuples helle-

Dans un pays comme la Grèce, où tout était vie, où les événements se succédaient avec une extrême rapidité, l'occasion de recourir aux dieux pour leur demander des conseils ou des prédictions, naissait à chaque instant; c'est pourquoi les oracles y acquirent un plus grand crédit que chez tout autre peuple. L'intervention immédiate de la Divinité dans les événements de ce monde une fois admise, elle s'étend facilement à tous les cas; et celui qui ne peut interroger quelque oracle célèbre, demande une réponse à tout ce qui l'environne, aux vents, aux animaux, surtout aux songes. Le philosophe prendra en pitié ces augures, le poète comique les tournera en ridicule; mais le peuple en sera toujours avide, et il l'est encore aujourd'hui, après les torrents de lumière qui ont éclairé les esprits. Ainsi la religion se mêlait à tout ce que faisaient les Grecs; il n'est pas de poëte, d'historien, d'orateur, qui ne fasse intervenir les dieux dans son œuvre. Dans les mouvements politiques, il faut toujours calculer l'action mystérieuse de la religion, et, dans la vie, tout est prières, sacrifices où l'on immole des victimes, souvent même une ou plusieurs hécatombes (1). Chaque repas a ses libations, chaque métier ou art son

Culte.

niques tendaient elles-mêmes à s'organiser en un corps de nation. Résidant au vieux foyer de la poésie religieuse, héritier des chantres sacrés de l'Olympe et de l'Hélicon, Hésiode travailla pour la Grèce entière. Il recueillit les essais antérieurs, les organisa autant qu'il le put, les transforma sans en altérer le fond, et les développa dans une ordonnance aussi vaste que simple, que l'on peut bien considérer comme son œuvre propre et comme sa pensée personnelle. Comme il comprit que la loi du monde était le changement, la succession, ou plutôt le développement et le progrès, il comprit aussi que ce développement, ce progrès, c'était l'histoire même du monde depuis son origine, et par conséquent celle des pouvoirs identiques à lui, qui le gouvernent. Bien plus, il devina que la série naturelle des évolutions cosmiques, représentée par la série traditionnelle des révolutions divines, s'était opérée comme une transition progressive de l'indéterminé au déterminé, de l'absolu au relatif; en un mot, de l'infini au fini. C'est cette grande idée philosophique, obscurément comprise, qui lui donna l'unité intime et génératrice de son poëme, tandis que la croyance religieuse aux dynasties successives des dieux lui en traçait la marche extérieure. » Voyez encore sur la *Théogonie* d'Hésiode : GODEFRIED HERMAN, *de Mythologia Græcorum antiquissima*. — O. MÜLLER, *Prolégomènes pour une mythologie scientifique* et *Histoire de la littérature grecque*, t. I, p. 152-1. — ECKERMANN, *Lehrbuch der Religions-Geschichte und Mythologie*, t. I, p. 285-289. — MUTZELL, *de Emendatione theogoniæ hesiodeæ*; Lips., 1833. — SOETBEER, *Versuch die Urform der Hesiodeischen Theogonie nachzuweisen*; Berlin, 1837. — GRUPPE, *Ueber die Theogonie des Hesiod*. Berlin, 1841. — TH. KOCK, *de Pristina theogoniæ hesiodeæ forma*, partic. 1. Vratislav., 1842. — CREUZER, troisième édition de la *Symbolique*, t. I, et *Additions* du t. III. — GUIGNIAUT, *Notes et éclaircissements sur le tome II des Religions de l'antiquité*; Paris, 1849, p. 1117-1129. (Note de la 2e édition française.)

(1) Crésus offrit trois *chiliombes*, ou sacrifices de mille têtes de betail, pour

patron, chaque maison son oratoire ; tout champ a son gardien, tout citoyen son protecteur. Platon rappelle pieusement qu'au lever de la lune et au coucher du soleil, Grecs et Barbares se prosternaient pour rendre hommage à la Divinité.

Mystères. Les fêtes, particulières multipliaient les occasions de déployer les richesses et la beauté de l'art grec ; d'autres fêtes, communes à tous les Hellènes, étaient encore plus solennelles. Hérodote attribue à Danaüs et à ses filles l'institution des Thesmophories, communes en Grèce, et les fait ainsi remonter au seizième siècle, av. J. C. d'où il faudrait conclure qu'elles étaient antérieures aux Éleusines. Elles étaient communes à toute la Grèce, d'où elles se propagèrent dans les colonies. On célébrait à Éleusis la Cérès Thesmophore, ou législatrice, et l'on portait en procession les tables sur lesquelles on supposait qu'elle avait apporté les premières lois écrites. Les Thesmophories d'Athènes, interdites aux hommes sous peine de mort, étaient célébrées par deux femmes de haute condition choisies dans chaque tribu. Elles avaient lieu à l'automne, et des rites d'une naïve obscénité, tels que la représentation des organes sexuels, rappelaient les semailles et l'institution du mariage. On y mêlait encore des scènes du genre orgiaque, tour à tour lugubres ou joyeuses, par allusion aux gémissements et à la joie de Cérès lorsqu'elle avait cherché sa fille et l'avait retrouvée. Les Éleusinies avaient plus d'un point de contact avec ces fêtes ; elles étaient surveillées par l'archonte-roi, qui avait le droit d'en exclure quiconque avait encouru la vengeance des lois, et qui offrait des sacrifices pour tous les habitants de l'Attique. Il était assisté par quatre épimélètes, dont deux étaient choisis parmi le peuple, deux dans la famille des Eumolpides et des Céryces. Les autres villes de la Grèce envoyaient des députés en signe d'hommage à la métropole du culte de Cérès. On comptait quatre pontifes d'un ordre supérieur : l'Hiérophante, le Dadouque, l'Hiérocéryx, l'Épibomius, tous quatre Eumolpides ou Céryces. L'Hiérophante, grand prêtre de l'Attique, mystagogue, prophète, chargé de la direction des petits et des grands mystères, introducteur des novices dans le temple et leur initiateur aux degrés les plus élevés des doctrines secrètes, était choisi parmi les descendants de la race antique d'Eumolpus. On le prenait d'un âge mûr et de mœurs austères ; une fois nommé, il devait renoncer à toute relation avec les femmes, et le nom sacré qu'il prenait devait rester

se rendre les dieux favorables contre Cyrus ; il ordonna que les Lydiens immolassent autant d'animaux qu'ils pourraient. On connaît l'hécatombe de Pythagore.

un mystère pendant toute sa vie. Les prêtres ou prêtresses de degrés inférieurs (Hiérophantides, Prophantides) étaient en grand nombre. La loi excluait des fêtes tout étranger, tout esclave, tout homme dont la naissance n'était pas légitime, tout meurtrier, quand même le meurtre avait été involontaire. On croit que la célébration des mystères était précédée d'une espèce de confession des péchés. Les initiés semblent avoir été divisés en trois catégories ou degrés : les Télestes, les Mystes, les Époptes. Les petits mystères célébrés à Agra (1) n'étaient, à proprement parler, qu'une préparation aux grands mystères ; ils consistaient principalement en cérémonies expiatoires, en purifications et en instructions préparatoires. La célébration des grands mystères s'accomplissait, partie à Athènes, partie à Éleusis ; mais on en connaît peu les rites, et les formules sacramentelles n'en sont pas expliquées. Peut-être s'écoulait-il des années entières avant qu'on passât du premier degré de l'initiation au plus élevé, ce qui avait lieu le sixième jour de la fête. A leur retour à Athènes, les initiés étaient accueillis par les plaisanteries et les brocards des populations voisines accourues sur leur passage, et auxquelles ils répondaient sur le même ton (2).

Mais jusqu'à quel point cet hommage à la divinité profitait-il à la morale? La religion ne justifiait que trop la corruption, et Aristote, en proscrivant les images obscènes, fait une exception pour celles des divinités (3) ; Platon recommande de fuir l'ivresse, à moins que ce ne soit en l'honneur de Bacchus (4). Sans revenir ici sur les atrocités et les débauches précédemment rappelées (5), nous ajouterons que, dans les circonstances les plus graves, on chargeait les courtisanes d'intercéder auprès de Vénus, attribuant à leurs prières le salut de l'État (6). Lorsque le patriotisme le plus généreux eut vaincu Xerxès, on dédia dans le temple de la déesse Morale.

(1) Agra était une espèce de faubourg d'Athènes, situé près des murs du sud, au delà de l'Ilissus, et où se trouvait un temple destiné à la célébration de la fête. (Note de la 2e édition française.)

(2) Voyez, sur les Thesmophories et les Eleusinies, M. Preller, article de la *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft*, de Darmstadt, 1835, et *Demeter et Perséphoné*, par le même; puis K. F. Hermann, *Lehrbuch der Gottesdienstlichen Alterthümer der Griechen*, Heidelberg, 1846; Lobeck, *Aglaophamus;* Guigniaut et Alf. Maury, *Religions de l'antiquité*, t. III, 3e partie, p. 1131 à 1245; Paris, 1851. (Note de la 2e édition française.)

(3) *Politique*, VII.

(4) *Lois*, VI.

(5) Voy. ci-dessus, pages 576 et 577.

(6) ATHÉNÉE, XIII.

un tableau où se voyaient représentés les vœux et les processions de ces malheureuses; Simonide y avait inscrit ces vers : *Elles supplièrent la déesse Vénus qui, pour l'amour d'elles, a sauvé la Grèce.*

La partie morale de la mythologie grecque résidait tout entière dans l'abstraite personnification de la jurisprudence, représentée par Thémis, Eunomie, Dicé, Irène, les trois Parques, et surtout les antiques Euménides, qui veillaient aux trois dispositions principales de la loi primitive : la sainteté du foyer, la défense de la propriété, la bonne foi dans les engagements réciproques. Ces inexorables vengeresses de tout délit chantent dans Eschyle : « Celui qui a les mains pures n'a rien à craindre de notre colère « et peut vivre tranquille ; mais tout coupable qui cache des mains « parricides nous trouve prêtes à venger les morts, à lui demander « compte du sang versé. Nous atteignons au loin le criminel d'un « coup vigoureux : c'est en vain qu'il fuit; nous marchons sur « ses pas, et il tombe. Notre victime doit entendre les chants du « délire, de la fureur, du désespoir, les hymnes des Furies, sans « l'accompagnement de la lyre, ces hymnes qui, enchaînant les « esprits, dessèchent aussi les cœurs. » Mais quoi? leur colère et les peines d'outre-tombe ne concernaient que les actions éclatantes, les splendides méfaits. La religion n'avait presque point d'influence sur la moralité des œuvres journalières et sur la conscience. Loin de là, en excitant les sens et l'imagination, elle inspirait un immense égoïsme et laissait l'homme sans dignité. C'est de l'homme libre que nous parlons; car il n'y avait rien pour consoler ou relever l'esclave. La sublime et courageuse idée de la dignité de l'espèce humaine est tout à fait inconnue aux historiens antiques, et la morale est chez eux un système arbitraire sujet à toutes les subtilités des sophistes, variant selon les temps et les circonstances, et modifiable au gré des passions.

Les lumières augmentent cependant; les sarcasmes n'épargnent pas ces dieux malfaisants et obscènes (1). La science, en expli-

(1) C'est devant un peuple qui adorait Apollon qu'Euripide fait ainsi parler Io, dans la tragédie de ce nom : « Comment ne te blâmerais-je pas, Apollon? Abandonner une jeune fille innocente après l'avoir séduite, et livrer à la mort l'enfant dont tu fus le père, oh! que cela est indigne de toi! Si tu as droit d'ordonner, commande selon la vertu. Les dieux punissent les mortels au cœur pervers. Est-il juste que vous, auteurs des lois qui nous gouvernent, vous soyez les violateurs de ces lois? Si les hommes avaient un jour à vous demander compte de vos violences et de vos coupables amours, Neptune, Jupiter et toi, Apollon, vous seriez réduits à dépouiller vos temples pour payer la réparation de vos méfaits. Si d'indignes passions vous entraînent, vous, dieux immortels, faut-il

quant naturellement beaucoup de phénomènes, jette le mépris sur les causes divines auxquelles elles étaient attribuées ; toutes les fois que le *lituus* du prêtre lutte contre le glaive de l'homme puissant ou le *style* du philosophe, on découvre les impostures qui faisaient toute sa force. On voudrait alors améliorer les religions à l'aide de subtilités abstruses, mais elles ne sauraient se greffer sur le tronc des vieilles croyances ; les philosophes découvrent les extravagances, les combattent, mais ne savent rien créer de mieux.

C'est à cet état d'antagonisme que nous trouverons, dans la Grèce comme à Rome, la philosophie en face de la religion. Si cette dernière était en Orient un mystère de science et de vénération, elle fut en Occident un mystère de science et d'incrédulité. On apprenait dans les mystères que tout ce que le vulgaire adorait, n'était que folie (1) ; mais les sages n'osaient pas déchirer le voile, connaissant ce qui pourrait en résulter de funeste. Ainsi, tandis qu'en Orient et en Égypte le savoir était renfermé dans les sanctuaires, il l'était en Grèce dans les écoles ; nulle part il n'était libre. Que le philosophe renie sa propre conscience et adore dans le temple ce dont il se raille au fond du cœur ; sinon le sort de Socrate et d'Anaxagore l'attend. Que fera-t-il ? Il s'appliquera à la partie spéculative de la science, sans s'occuper de l'éducation de la multitude, aussi ignorante aux jours d'Alexandre et d'Auguste qu'au temps de Lycurgue et de Numa ; les ténèbres s'étaient même plutôt épaissies, comme pour opposer une masse plus compacte d'erreurs et d'ignorance aux négations d'un petit nombre d'intelligences privilégiées.

Cela serait-il arrivé si la religion avait été une invention humaine ? Non ; elle se serait perfectionnée comme toute autre science, et comme la civilisation matérielle : au contraire, elle dégénère d'autant plus qu'elle s'éloigne de sa source ; elle arrive enfin au point où elle doit s'écrouler, pour faire place à une autre révélation qui restreigne dans ses limites la nature, dont le culte a si longtemps usurpé les hommages dus à la Divinité.

s'étonner que les mortels y succombent, et si nous imitons vos vices, la faute en est-elle à nous, ou à ceux dont nous suivons les exemples ? »

(1) Aristote, *Met.*, III, 4, assure que les doctrines mythologiques des anciens ne méritaient pas un examen sérieux.

CHAPITRE XXXII.

LES HÉRACLIDES.

Nous reprendrons notre récit en disant que la guerre de Troie, c'est-à-dire le dernier mouvement de la race pélasgique, ébranla tous les royaumes de l'Asie Mineure et de la Grèce; de là, des changements de dynasties, des migrations, des colonies, dont l'historien, tant est grande la disette de documents, suit les vicissitudes avec beaucoup de peine.

Dynasties déchues. Les longues infortunes des chefs qui avaient assiégé Ilion permirent aux races qu'ils avaient soumises de se relever plus vigoureuses. Les Thraces envahirent Thèbes; les Thesprotes-Thessaliens conquirent l'Hémonie, qu'ils appelèrent Thessalie; les Doriens, descendus de leurs montagnes, repoussèrent Pyrrhus de la Phthiotide dans l'Épire. Idoménée fut chassé de Crète; Teucer alla fonder Salamine dans l'île de Chypre. Les Doriens enhardis s'emparèrent des fertiles campagnes du Péloponèse. Leurs traditions nationales faisaient mention d'un héros antique, devenu fameux sous le nom d'Hercule : ils crurent le reconnaître dans ce dieu puissant dont le culte avait été apporté par les colonies orientales dans l'Argolide, la Grèce et la Béotie. Afin de justifier la violence qu'ils exerçaient, ils composèrent une généalogie d'après laquelle ils se prétendaient en droit d'occuper cette contrée. Ils dirent donc que Persée, fondateur de Mycènes, avait eu trois fils, Électryon, Sthénélus, Alcée; ce dernier avait engendré Amphitryon, dont la femme, Alcmène, avait donné le jour à Hercule, le héros le
1380. plus célèbre de la Grèce, devenu le symbole de la force employée à l'avantage des hommes pour les tirer de l'état sauvage, et dont l'imagination des Grecs avait fait une création gigantesque élevée dans l'espace qui sépare le ciel de la terre, comme pour en rem-
1367. plir le vide. Eurysthée, fils de Sthénélus, s'étant emparé du trône au préjudice d'Hercule, il en résulta de longues et cruelles inimitiés. Les Héraclides succombèrent; la maison même d'Eurysthée tomba et fut supplantée par la race de Pélops, dont le Péloponèse reçut son nom. Mais les Héraclides ne cessèrent de la
1300. combattre comme usurpatrice, et, pour réussir, ils se liguèrent avec les tribus sauvages du nord, principalement avec les Doriens de la Thessalie; à la tête de ces peuples et des Étoliens, ils as-

saillirent le Péloponèse. Ils avaient déjà tenté de s'en emparer sous 1190
Hyllus, fils d'Hercule ; mais cette fois Télèphe, Cresphonte, Eurysthène et Proclès, deux fils d'Aristodème, encouragés par les malheurs des princes, réussirent à s'en rendre maîtres, chassèrent
les Pélopides, et se partagèrent le pays. Ainsi, d'achéennes qu'elles 1186.
étaient, Argos, Sparte, Messène, Corinthe, devinrent doriennes. Les Etoliens s'établirent dans l'Élide ; les Arcadiens conservèrent leur liberté et recueillirent les débris des populations pélasges fugitives. Toutes les tribus de la Grèce furent alors refoulées comme le flot par le flot qui le pousse. Les Achéens, chassés de la Péninsule, se réfugièrent dans l'Ægialée, qui prit dès lors le nom d'Achaïe, et où ils fondèrent douze villes confédérées : Dymes, Olène, Ægium, Bura, Phères, Tritia, Rhypes, Cérynée, Æges, Hélice, Ægyra et Pellène. La Messénie resta, pour ainsi dire, dépeuplée sous la domination de Cresphonte ; Télèphe régna dans Argos. Les descendants d'Aristodème gouvernèrent pendant neuf cents ans la Laconie, dont les cent villes étaient réduites à vingt-cinq bourgades, et la plus grande partie de la Grèce resta plongée dans la barbarie.

Les Ioniens n'occupèrent plus d'autre point sur le continent que l'Attique, où ils furent accueillis par les Athéniens, grâce à une communauté d'origine, et où ils s'élevèrent bientôt à un haut degré de puissance et de gloire. Au dehors, ils occupèrent presque toute l'Eubée, un grand nombre des îles de l'Archipel, et, abordant dans l'Asie Mineure avec les fils de Codrus, ils fondèrent Ephèse, Phocée, Colophon, Clazomène, puis donnèrent au pays le nom d'Ionie. Cependant les Eoliens, conduits aussi en Asie Mineure par les descendants des Atrides, y bâtirent douze villes, parmi lesquelles Smyrne était la principale, et la contrée prit le nom d'Éolie. De là ils passèrent dans l'île de Lesbos où ils élevèrent la ville de Mitylène. Une partie des Doriens se répandit dans les îles de Crète, de Rhodes, de Cos, et aussi dans l'Asie Mineure, où ils élevèrent Halicarnasse, Gnide, et autres villes de la Doride. Quelques-uns d'entre eux se dirigèrent vers l'Italie méridionale et la Sicile.

Ce bouleversement dura plus d'un siècle, semblable à notre moyen âge, agitation sans but, où toute chose se fractionnait, puis se réunissait et se coordomait ; enfin des nationalités se constituèrent, qui alors équivalaient à nos cités. La civilisation qui suivit n'effaça pas l'empreinte originaire des races. Les Doriens restèrent attachés aux coutumes de leurs ancêtres. Adonnés aux armes, ils recherchaient les titres accordés à l'ancienneté ou à la famille :

le gouvernement resta donc chez eux entre les mains des nobles et des riches. Les Ioniens, plus mobiles, plus passionnés, aimaient le changement et les jouissances de la vie; ils se plaisaient à la navigation et au commerce. Chez eux, la souveraineté populaire succéda bientôt à l'aristocratie, changement qui se fit aux dépens de l'ordre public et de la tranquillité intérieure. Ces différences furent encore une des causes qui s'opposèrent à la fusion entre les peuples de la Grèce, et entretinrent la rivalité qui animait l'une contre l'autre ses deux principales cités. Les colonies, comme il arrive le plus souvent, se modelèrent sur la mère patrie, et nous apprenons d'Hérodote (*lib.* I) que les Ioniens avaient divisé l'Ionie en douze cantons, d'après les douze villes qu'ils avaient possédées dans le Péloponèse. Il nous dit encore qu'on y parlait quatre dialectes différents : l'un qui était usité par les Milésiens; un autre par les Lydiens et par les habitants d'Éphèse, de Colophon, de Lébédos, de Téos, de Clazomène, de Phocée; un troisième parlé dans l'île de Chio et dans la ville d'Érythres; un quatrième particulier à l'île de Samos.

Cette invasion, improprement assimilée à des colonisations de Doriens, dut accroître les souffrances privées; mais une immense amélioration générale se préparait. Les races septentrionales étaient accoutumées, dans leurs montagnes, à l'indépendance personnelle, et leur indomptable vigueur ne leur permettait pas de se laisser dominer par une volonté despotique. En temps de guerre, on obéissait à un chef; mais, quand venait la paix, chacun n'avait plus d'autre loi que son caprice. Cette disposition des esprits fut alimentée par le tumulte des invasions; car l'homme était alors obligé de faire usage, pour son propre compte, de sa force personnelle, et toute institution sociale restait sans efficacité. Cependant le gouvernement municipal, le seul qui convînt à l'esprit indépendant des Hellènes, succéda à l'âge héroïque et féodal, et l'époque mythologique fut remplacée par une ère commerciale et industrielle.

La distinction entre l'Orient et la Grèce n'en devint que plus tranchée, la fierté septentrionale empêchant la nonchalance asiatique de prévaloir. Les Grecs, qui se trouvaient tous sous la dépendance des rois, chassèrent les dynasties ou restreignirent leur pouvoir, se formèrent en républiques, et propagèrent ce mode de gouvernement jusque dans leurs colonies; l'Épire seule, éloignée des autres États, conserva le gouvernement monarchique.

Alors naquit le sentiment de la liberté politique, caractère distinctif de la nation grecque; il nous fait apercevoir que nous en-

Républiques.

trons dans l'histoire européenne. Les colonies multiplient les points sur lesquels doivent s'expérimenter les constitutions, et le nombre des citoyens appelés à prendre part aux affaires publiques. On y remarque d'abord l'heureuse alliance de l'industrie avec les arts d'imagination ; une fois que l'on eut compris que la délimitation du cercle d'activité est une condition du progrès, le poëte ne fut plus confondu avec l'historien , le philosophe avec le prêtre. En même temps, les beaux-arts prospérèrent, grâce à un accord efficace qui s'établit entre l'esprit qui inventait et le bras qui exécutait : autre différence entre les peuples nouveaux et ceux dont il a déjà été parlé.

Constitution.

Toutes ces républiques étaient composées d'une ville et de son territoire, de telle sorte que chacune avait sa constitution propre, variée à l'infini, selon la condition d'égalité ou de dissemblance qui existait entre les habitants ; ce qui ne doit pas nous faire adopter l'erreur commune, de compter en Grèce autant d'États que de régions. Il en était ainsi pour l'Attique, la Mégaride, la Laconie, qui, formant le territoire d'une seule ville, composaient chacune une seule république ; mais l'Arcadie, la Béotie, d'autres contrées encore, comptaient autant de petits États que leur circonscription embrassait de villes. Ainsi, aux temps des gouvernements municipaux de l'Italie, on disait la Lombardie, la Marche , la Romagne , et cependant ces trois provinces ne constituaient pas trois États ; chacune de leurs villes avait ses magistrats , ses lois , ses formes d'administration et de justice , non-seulement distinctes, mais différentes de celles des cités voisines.

De même qu'en Italie , les habitants des divers municipes, dans leur ensemble, s'appelaient Lombards, Marchésans ou Romagnols, formaient sous ce nom des ligues offensives ou défensives, ou traitaient de leurs intérêts communs, de même, dans la Grèce, les Arcadiens et les Béotiens se considéraient comme un seul peuple. Souvent plusieurs villes, et même toutes les villes d'une contrée, se confédéraient sans que cela altérât en rien la constitution intérieure. L'apparition d'un personnage illustre , un grand danger, ou d'autres circonstances accidentelles donnaient parfois la suprématie à une ville, qui obligeait les autres à lui obéir ; mais c'était une domination précaire, cessant avec les événements qui l'avaient produite.

Changements intérieurs.

Les cités, ainsi constituées, étaient sujettes à de fréquents changements intérieurs, soit que le peuple modifiât son gouvernement, soit qu'un législateur imposât une organisation nouvelle, soit

qu'un citoyen s'emparât du pouvoir. La petitesse de ces États et l'inquiète vivacité des Grecs multipliaient les révolutions; mais par elles la nation faisait son éducation. Au milieu des malheurs particuliers, le peuple étendait ses idées, acquérait de l'expérience, et fondait des systèmes de législation dont toutes les traces n'ont pas encore disparu.

Il importe beaucoup de connaître l'esprit des constitutions municipales, si l'on veut juger sainement la nation grecque, et comprendre comment, avec des forces médiocres à l'intérieur, elle en avait de grandes au dehors; la raison, c'est qu'elle développait sans limites la puissance de l'esprit public. L'émancipation qui suivit l'irruption des Héraclides, varia selon les lieux; dans les villes ioniques, elle aboutit à la démocratie, comme nous l'avons dit, tandis que, dans les cités doriques, on conserva l'autorité aristocratique. Cependant la protection monarchique ne produisit pas la liberté des individus, mais seulement la liberté et la puissance des cités. Les Eupatrides, les nobles, dominent partout : l'étranger est exclu du droit civil, des mariages, des possessions; la qualité d'homme est subordonnée à celle de citoyen; l'individu est immolé à la famille et à l'État.

Unité nationale. Nous avons déjà vu au prix de quelles épreuves et par quels moyens fut créé et nourri l'esprit national. Bien que les villes se servissent de différents dialectes, elles se considéraient comme parlant une même langue, et se regardaient par conséquent comme les rameaux d'un même tronc. Homère appelle Βαρβαρόφωνοι, peuples à l'idiome barbare, ceux qui ne sont pas de race hellénique. Aussi les Grecs considéraient-ils comme un fonds commun les productions de leurs poëtes ou de leurs historiens, et cette communauté d'idées était entre eux un nouveau lien. Ils en avaient encore un autre dans l'assemblée des Amphictyons, qui, se constituant d'après une forme plus précise, distinguait les peuples en grecs et en barbares, rétablissait la paix entre les premiers, persuadait à l'aide des oracles ce qu'elle croyait opportun, faisait fléchir les résistances et combattait l'étranger. Les populations voisines, les Lydiens, les Cariens, en Asie, eurent des institutions semblables. La religion, qui ne se fondait pas sur des livres saints, qui n'avait pas un symbole unique, qui n'était pas dirigée par un corps sacerdotal, restait impuissante à former un principe absolu d'unité dans la nation; cependant le culte extérieur devint un lien accidentel. Les cinquante oracles que nous connaissons en Grèce, étaient, au moins dans le principe, une institution éminemment nationale, puisque, sauf de rares exceptions,

on ne pouvait les interroger qu'en grec, et que c'était en grec qu'ils faisaient leurs réponses. Les temples d'Olympie, de Delphes, de Délos, étaient nationaux à un autre titre que les temples égyptiens ou celui de Jérusalem; ils devaient ce caractère à la nation seule, qui les avait choisis pour y tenir ses assemblées ou y célébrer ses jeux. Les autres confédérations de la Grèce tenaient de même leurs diètes dans les temples : les Doriens d'Asie, dans celui d'Apollon Triopien; les Éoliens, dans celui d'Apollon Grynéen ; le temple de Neptune d'Hélice était le centre de la ligue des dix cités achéennes d'Asie. Les villes d'Épidaure, Hermione, Égine, Athènes, Prusie, Nauplie, Orchomène des Minyens, envoyaient leurs députés au temple de Neptune, dans l'île de Calaurie, près de Trézène. Il en était de même près de Corinthe ; à Oncheste, dans la Béotie ; dans l'Eubée, au sanctuaire de Diane Amaurusienne ; au Panhellénium d'Égine. L'aréopage d'Athènes, sénat vénéré, se réunissait sous les auspices de Mars ; les ambassadeurs étrangers venaient chaque année offrir les prémices de leur pays aux divinités de l'Attique.

La religion présidait encore aux jeux qui tour à tour devenaient un lien d'unité pour les Grecs. Ces spectacles peuvent être réduits à trois genres : sacerdotaux, aristocratiques et populaires. Aux premiers appartenaient les fêtes de la Divinité, les mystères d'Éleusis, les Thesmophories, les Théophories ou processions aux sanctuaires, les Panathénées, instituées par Thésée en mémoire de la réunion de toutes les bourgades de l'Attique ; chaque canton y envoyait des députés qui apportaient des offrandes à Minerve, et l'on y traînait une barque en souvenir des Thesmophores venus par mer. A ces spectacles religieux de la Grèce correspondaient à Rome les fêtes religieuses des Saliens, celles de Palès, les Lupercales, les Saturnales; dans le moyen âge, tous les spectacles représentant les mystères avaient la religion pour mobile. Jeux

Il faut ranger dans la classe des jeux aristocratiques les banquets des grands et les solennités des funérailles que nous avons trouvées dans Homère; à Rome, le repas des obsèques ou les repas joyeux, auxquels on ajoutait des représentations scéniques, et, dans le moyen âge, les cours plénières, les tournois et les cours d'amour. De même qu'à Rome les jeux populaires du cirque, des bateleurs, des gladiateurs, des naumachies, l'emportèrent sur les autres, de même ceux de l'aristocratie l'emportèrent dans la Grèce, qui dut en grande partie aux spectacles sa civilisation. Le peuple y participait en applaudissant, les nobles en disputant le prix, la religion en consacrant, par les rites et les symboles, les lieux,

les monuments, les couronnes données aux vainqueurs, comme aux dignes descendants de ces fils des dieux qui avaient institué l'agriculture ou les lois, et défendu la patrie.

Jeux Pythiques.

Dans des temps où la guerre se réduisait à des combats corps à corps, les législateurs durent apporter autant de soin à donner à l'homme la souplesse et la vigueur, qu'on a négligé de le faire depuis que la poudre à canon a mis de pair l'homme le plus faible et le plus robuste. Chaque pays avait donc ses jeux et ses fêtes où l'on s'exerçait à la lutte, à la danse, à la musique (1); mais il en était où l'on accourait de toute la Grèce et de ses colonies. Ceux qui se célébraient avec le plus de solennité, étaient les jeux Pythiques, Néméens, Isthmiques, et surtout les Olympiques. Les premiers rappelaient la victoire d'Apollon sur le serpent ou le tyran Python; tombés en désuétude, ils furent rétablis par les Amphictyons, après la guerre sacrée contre les habitants de Cirrha et de Crissa. Ils se célébraient tous les cinq ans, vers la fin du mois élaphébolion et le commencement de munychion, c'est-à-dire en mars, par des courses de chevaux, de chars, d'hommes armés, par le pancrace des enfants et par des concours de peinture; le prix était une couronne de laurier.

Néméens.

Archémore, fils du roi des Néméens, ayant été abandonné par sa nourrice, fut tué par un serpent. Afin d'adoucir la douleur paternelle, les héros qui assiégeaient Thèbes célébrèrent des jeux près de la forêt de Némée, entre Cléone et Phliunte. Plusieurs fois abandonnés, puis remis en honneur, ils acquirent un très-grand éclat après l'expulsion des Perses, destinés qu'ils furent dès lors à rappeler le sang versé pour sauver la patrie du joug étranger. Celui qui les présidait était vêtu de deuil, et des couronnes

(1) Athènes eut les *Panathenées*, pour Minerve; les *jeux Olympiques*, pour Jupiter; les *Heraclides*, pour Hercule; les *Eleusinies*, pour Cérès; les *Panhelleniens*, pour Jupiter. Argos eut les *Herees* ou *Junonies* et les *Hécatomphonies* pour Junon. Dans l'Arcadie se célébraient les jeux *Lycéens*, pour Jupiter Lyceen; les *Choreens*, pour Proserpine; les *Aliees*, pour le Soleil: dans la Beotie, les *Amphiaraens*, pour Amphiaraus; a Lébadee, les *Trophonies* ou *Basilees*, pour Jupiter; à Platee, les *Eleutheries*, pour la liberte de la Grèce; a Thespies, les *Erotiens*, pour Cupidon; a Égine, les *Eaciens*, pour Éaque; a Pallene, les *Theosiens* et les *Hermeens*, pour Jupiter et pour Mercure; à Megare, les *Diocleens*, les *Pythiques*, pour le héros Dioclès et pour Apollon; a Marathon et a Syracuse, les *Herculeens*; a Eleusis, les *Demétriens*, pour Cérès et pour Proserpine; dans la Locride, les *Oileens*, sur le tombeau d'Ajax, fils d'Oïlée; à Sicyone et a Magnesie, les *Pythiques*, pour Apollon; dans l'Eubée, les *Gerestiens*, pour Neptune; à Orchomène, les *Minyéens* et les *Alcathoëns*, pour le roi Minyas et pour le fils de Pélops Alcathous; à Epidaure, les *Esculapiens* ou *Epidauriens*, etc., etc.

Isthmiques.

d'ache mortuaire étaient distribuées comme récompense. Ils revenaient tous les trois ans, comme les jeux Isthmiques, que Thésée, vainqueur du Minotaure par le secours de Neptune, institua sur l'isthme de Corinthe en l'honneur du dieu protecteur des chevaux. Pacificateur de la guerre des hommes et des éléments, il reçut de l'oracle d'Apollon l'assurance que « beaucoup de cités « périraient encore, mais que celle de Thésée, semblable à une « outre, surnagerait au milieu des vagues furieuses. »

Olympiques.

Les plus célèbres de tous furent les jeux Olympiques, qu'on disait intitués par Hercule lui-même. Tombés en désuétude au temps de la guerre de Troie, rétablis par Iphitus, roi d'Élide, contemporain de Lycurgue, abandonnés de nouveau, ils furent plus tard tellement en honneur que le nom des vainqueurs était gravé sur des tables de marbre dans le gymnase d'Olympie. Un historien postérieur comprit que cette série de noms pouvait fournir les éléments d'une chronologie; en effet, les Grecs divisaient le temps par olympiades, la première commençant à celle dont sortit vainqueur Corœbus d'Élée, dans le solstice d'été de l'année 776 avant J.-C., vingt-trois ans avant la fondation de Rome (1). Ces jeux se célébraient tous les cinq ans dans Olympie, et duraient cinq jours; il y avait cinq exercices différents (*pentathle*) : saut, course, lutte, jet du disque et du dard. La course se faisait dans un espace que l'on appelait *stade*, et qui devint la mesure de distance chez les Grecs; elle équivalait à un huitième du mille. On parcourait quelquefois jusqu'à vingt-cinq stades en portant l'énorme pierre qui servait de borne. Chez les Grecs, bien éloignés de la férocité romaine, c'eût été un opprobre que de tuer son adversaire; pour être admis à combattre dans l'arène, il fallait n'être ni esclave, ni étranger, ni infâme, et s'être exercé durant dix mois sous un maître.

Les prix étaient très-riches dans certaines localités; à Sicyone, à Thèbes et ailleurs, on donnait aux vainqueurs des esclaves, des chevaux, des mulets, des vases d'airain et d'argent, des armes, une somme d'argent monnayé; ils rentraient dans leur ville natale par une brèche ouverte dans les murailles, comme si l'on eût voulu faire comprendre qu'une cité qui possédait de tels citoyens n'avait pas besoin de remparts; l'un deux vit dans Agrigente trois cents chars, attelés chacun de quatre chevaux blancs, faire cor-

(1) Le solstice d'été de cette annee 776, selon Lalande, arriva, sous le meridien de Pise, le 1er juillet à 11 heures 13′ 53″ du matin. La nouvelle lune moyenne, le 8 juillet à 9 heures 29′ 33″ du matin.

tége à son triomphe. On ne recevait à Olympie qu'une couronne d'olivier ; mais le Spartiate vainqueur obtenait un grade éminent dans l'armée, et l'Athénien pouvait siéger dans le prytanée à côté des magistrats.

Des cérémonies religieuses et symboliques accompagnaient les jeux ; les bornes étaient marquées de l'œuf de Castor et Pollux, symbole égyptien de la création. Cérès était représentée sur la barrière du cirque ; le gymnasiarque avait un caractère sacré ; la pompe qui précédait tout exercice, était une procession ayant une signification chronologique, et dans laquelle apparaissaient les images des dieux, des héros, des inventeurs des arts (1). Les jeux du cirque eux-mêmes représentaient le système du monde, et les chars, qui étaient au nombre de douze comme les signes du zodiaque, recommençaient sept fois le tour de l'arène, conformément au nombre des planètes.

Tant que duraient les jeux Olympiques, on faisait trêve à toutes les inimitiés; jamais un homme armé ne pouvait pénétrer dans l'Élide; ses habitants, enrichis par le concours des nationaux et des étrangers, à l'abri des invasions du dehors, exempts des dissensions continuelles dont la Grèce était le théâtre, vivaient en paix au milieu de populations sans repos. « C'est à bon droit, dit Isocrate (*Panégyr.*), que nous louons ceux qui, parmi nous, ont institué ces assemblées fameuses auxquelles nous convie une fraternelle alliance. Là cessent nos inimitiés ; des vœux et des sacrifices communs nous y rappellent notre commune origine, et resserrent les liens de l'amitié ou de l'hospitalité. L'ignorant comme le savant y participe également. Dans ces réunions générales des Hellènes, les uns peuvent étaler leurs richesses, d'autres s'intéresser à la lutte. Personne n'est inutile, chacun a ses jouissances, et tous sont heureux, les uns en voyant les efforts tentés pour obtenir leur approbation, les autres en pensant que cette multitude qui les entoure est venue là pour assister à leurs combats. »

Dans le but de faire servir les divertissements à l'éducation nationale et de convertir les jeux publics en récréations de l'esprit, on associa bientôt aux exercices du corps la musique, la poésie et la lecture : tandis qu'Alcibiade conduisait à Olympie sept chars dans un jour, Pythagore et Platon discutaient au milieu des lutteurs ; les princes éloignés envoyaient leurs chevaux pour disputer le prix de la course ; peintres et sculpteurs exposaient au jugement

(1) MACROBE, *Saturnales*, I, 25.

public, les uns leurs tableaux, les autres leurs statues, que les modernes admirent et ne peuvent égaler ; Hérodote y lisait ses histoires, Empédocle son poëme des *Purifications ;* Corinne y enlevait à son maître Pindare le prix de la poésie lyrique ; Eschyle, Sophocle, Euripide, y représentaient leurs tragédies ; les orateurs y prononçaient des harangues applaudies par un peuple qui pardonnait la présomption, pourvu qu'on sût caresser son oreille ; les grands hommes y jouissaient de leur gloire ; Thémistocle y obtint sa plus douce récompense ; Platon y eut un avant-goût de son immortalité.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

LIVRE PREMIER.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

LIVRE DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.


ERTRAM ROTA LTD.
Booksellers
ndley House Vigo St.
NDON. W.1. ENGLAND.

